SC.17.Pl.5.

31
G
7

BIBLIOTECA NAZ
ROMA
VITTORIO EMANUELE

OEUVRES

DE MESSIRE

JACQUES-BENIGNE BOSSUET

ÉVÊQUE DE MEAUX,

CONTENANT TOUT CE QU'IL A ECRIT
SUR DIFFERENTES MATIERES.

VOLUME SEPTIEME

DEDIÉ

A' SA MAJESTÉ

LA REINE DE NAPLES

ET DE SICILE.

ARGENTINA AUX DE'PENS DE JEAN-BAPTISTE ALBRIZZI,
MARCHAND LIBRAIRE A' VENISE.
M. DCC. LII.

Digitized by Google

A' LA SACRE'E
ROIALE MAJESTE'
DE MARIE-AMALIE
REINE DE NAPLES,
ET DE SICILE.

JEAN-BAPTISTE ALBRIZZI.

L'*Accueil gracieux & favorable dont la Reine de Pologne Votre Auguſte Mere a bien vou-*

lu faire au troiſiéme Volume des Oeuvres du grand Boſſuet Evêque de Meaux, *m'inſpire la liberté reſpectueuſe d'offrir très-humblement, comme je le fais, à Votre Majeſté le ſeptiéme; dans lequel l'illuſtre Prélat fait le perſonnage d'un célébre Hiſtorien, & d'un éloquent Orateur. Il y paroît premierement ſon* Diſcours ſur l'Hiſtoire univerſelle *; Ecrit merveilleux, s'il en fut jamais, honoré des éloges de tous les Savans, traduit dans pluſieurs Langues, & repandu par toute la Terre. C'eſt pour un grand Prince que l'Auteur l'a dreſſé. En*

effet l' Hiſtoire eſt proprement la Science des Souverains & des Grands ; la connoiſſance qu' elle leur donne des vertus dont ils doivent être revêtus , & des vices qu' ils doivent punir , ſervant beaucoup à former en eux le vrai caractere de ceux que le Ciel a établis pour commander à la Terre .

Il étoit donc de Votre Majeſté & de mon devoir , Madame , de Vous dédier cet excellent Ouvrage ; dans lequel la Verité , ſi rare parmi les enfans des hommes , plus étrangere encore dans la Cour des Rois , paroît avec éclat , &

ſe montre ſans crainte. Voici pourtant, Madame, ce flambeau lumineux de la Vérité, qui éclaire en chaque rencontre tous Vos pas, & qui Vous donne le ſûr moïen de marcher toujours avec confiance. Il Vous paroît dans cet admirable Diſcours.

Au reſte, un autre avantage porte le Volume que j'ai l'honneur de préſenter aujourd'hui à Votre Majeſté. Après que Vous y aurez vu Mr. Boſſuet *ſoutenir avec dignité le difficile caractere d'un vrai Hiſtorien, Vous l'y verrez auſſi rangé parmi les plus éloquens Orateurs; Vous y lirez*

ſes Sermons , *où ſe deploïe tout l'art de la parole ; Vous y rencontrerez ſes* Oraiſons funébres *ſur le trepas de grands Princes , où les actions éclatantes ne ſont louées que quand elles ont des motifs vertueux . Voilà , Madame , deux objets dignes de l'attention & du tems que Votre Majeſté donne à la lecture des Ouvrages les plus capables d'intéreſſer utilement le cœur & l'eſprit.*

Mais le dirai-je ? Ce n'eſt pas le ſeul merite de l'Auteur , ni l'excellence de ſes Ouvrages : ce n'eſt pas auſſi , je l'oſe dire , l'engagement ſolemnel que j'ai con-

tracté de dédier chaque Volume des Oeuvres de mon illuſtre Prélat aux grandes Princeſſes iſſues de l'Auguſte Maiſon d'Autriche ; parmi leſquelles Votre Majeſté tient un rang ſi diſtinct : ce n'eſt pas ; dis-je avec confiance, tout cela qui m'ait inſpiré le deſſein de Vous préſenter ; Madame, très-reſpectueſement, comme je le fais, le préſent Volume.

Un motif plus pur & moins intéreſſé m'anime à le faire. Ce ſont Vos vertus Roïales, vraiment dignes du Trône, qui charment, qui ſurprennent & qui Vous rendent chere & eſtimable au

grand Roi Charles *Votre Epoux. C'eſt cette aimable douceur qui gagne les cœurs de ceux qui ſont aſſez heureux de Vous approcher. C'eſt cette généroſité attentive à recompenſer le merite. C'eſt enfin cette piété éclairée, qui rende les Rois de la Terre les vraies images de Dieu, ſans laquelle leur Couronne perdroit tout ſon éclat. Ce ſont, Madame, ces rares qualités que tout le monde voit avec admiration dans Votre Majeſté, qui m'ont engagé à Vous offrir avec le plus profond reſpect cette Partie des Ouvrages du célébre Evêque de Meaux. Heureux d'a-*

voir eu une occaſion auſſi favorable de donner au Public un témoignage de mon dévouement abſolu à la glorieuſe Reine de Naples, & de Sicile.

AVERTISSEMENT
DE L'EDITEUR
DE VENISE.

APrès avoir vu Mr. BOSSUET dans les ſix premiers Tomes de ſes Oeuvres, ſoutenir avec dignité le caractere de Controverſiſte ; nous le verrons dans celui-ci rangé parmi les plus célébres Hiſtoriens & les plus excellens Orateurs. Car nous donnons ici premierement ſon *Diſcours ſur l'Hiſtoire univerſelle*, & enſuite ſes Pieces d'éloquence, c'eſt-à-dire ſes *Sermons*, ſes *Oraiſons funèbres* &c.

Quant au premier Ouvrage que nous préſentons au Public dans ce Volume, voici le jugement, qu'en portent quelques célébres Ecrivains. Tout l'art admiré dans les plus grands modeles, dit M. l'Abbé *Houteville* (1), eſt ici à ſa plus haute perfection. Le dernier ſiécle (& en matiere d'éloquence, c'eſt preſque dire tous les ſiécles) n'a rien produit de plus noble, de plus vif, de plus énergique ; rien où le caractere d'une raiſon ſuperieure ſoit imprimé plus avant ; rien qui ſoit aſſorti mieux à la dignité d'un ſujet, qui laiſſe après lui tous les autres ſujets. On diroit que c'eſt la Religion qui s'explique elle-même (2). Les *Journaliſtes de Trevoux* (3) après avoir

(1) *La Religion Chrétienne prouvée par les faits*. Diſcours critique, pag. 179.

(2) L'Auteur de l'*Eloge hiſtorique de M.r* BOSSUET qu'on a imprimé à la tête du *Recueil des Oraiſons funébres* de notre Auteur, publié à Paris chez *Grégoire Dupuis* en 1731. in-12. a tiré ce même ſentiment, du Diſcours de M. l'Abbé *Houteville*, ſans exprimer le nom de l'Auteur, & il l'a inſeré dans ſon *Eloge*, pag. XII. „ Dans l'*Hiſtoire univerſelle*, dit-il, le développement des faits antiques devient la matiere d'une ſi ſublime inſtruction, qu'en la liſant *il ſemble*, comme „ l'a dit un célébre Auteur, *que ce ſoit la Religion qui s'explique elle-même* „.

(3) *Mem. de Trevoux*, Juin 1722. pag. 979.

tranſcrit ce paſſage, ajoutent : Il faut qu'à ces traits on ne puiſſe s'empêcher de dire ſoi-même : C'eſt M.r BOSSUET Evêque de Meaux (4).

Je ne ſerois point excuſable, dit M. l'Abbé *Lenglet* (5), ſi je ne parlois ici de la Seconde Partie du *Diſcours ſur l'Hiſtoire univerſelle* de feu M.r BOSSUET Evêque de Meaux & Précepteur de M. le Dauphin. Qui a lu cet Ouvrage, ſait qu'une éloquence mâle & généreuſe en fait le moindre caractere. Que de lumieres, que de vues ne donne-t-il pas pour la connoiſſance de la Religion, pour la conduite des mœurs, & pour le gouvernement politique? Quiconque a lu, quiconque a medité cet Ouvrage, voit clair dans l'Hiſtoire : il ſait l'uſage qu'il en doit faire pour l'inſtruction & l'édification. C'eſt un de ces Livres uniques, qu'un ſiécle entier a bien de la peine à produire. Il ajoûte (6) : Des trois Parties qui compoſent le *Diſcours* de M.r BOSSUET *ſur l'Hiſtoire univerſelle*, celle qui regarde la Chronologie eſt la moins conſidérable. C'eſt comme un torrent qui laiſſe à peine le tems de voir paſſer ſes eaux. Sa Chronologie copiée ſur celle d'*Uſſerius*, eſt bien moins eſtimée qu'un ſiſtême que l'Auteur auroit formé lui-même ſur la lecture des Originaux : mais cet Ouvrage s'eſt fait conſidérer par les refléxions ſolides qui en ſont la partie la plus eſſentielle. Celles qui traitent de la Religion, ſont d'un profond Théologien, qui ſait manier avec avantage tous les évenemens de la vie, qui cherche à tirer quelque profit des faits les plus extraordinaires, & qui trouve une Providence divine dans ceux où les eſprits ordinaires auroient quelquefois de la peine à remarquer les traces d'une prudence humaine. Enfin les refléxions

(4) Voiez la *Bibliotheque des Auteurs de Bourgogne*. Par M. l'Abbé *Papillon*. A Dijon 1742 fol. Tom. I. p. 65.
(5) *Method. pour étudier l'Hiſtoire*, Tom. I. Préface, pag. xx.
(6) *Method.* Tom. I. Chap. v. pag. 158.

qui regardent la viciſſitude des Empires, ſont d'un homme verſé dans l'Hiſtoire & dans les principes de la plus ſage politique. On y trouve de grandes vues, qui donnent lieu à un eſprit juſte de faire uſage de toutes les Hiſtoires, ſoit pour le gouvernement, ſoit pour la conduite particuliere de la vie. M. *de Lélevel* qui a voulu dans ſes *Entretiens ſur l'Hiſtoire univerſelle* imiter ce Prélat, nous montre par les refléxions legéres & communes qu'il a couſuës avec un certain nombre de faits, que ſouvent un excellent Original peut faire de fort mauvais Copiſtes. Enfin M. *Lenglet* en parlant là-même (7) de l'ordre qu'on doit tenir dans la lecture de l'Hiſtoire, remarque judicieuſement, Qu'il ſeroit à propos de commencer par le *Diſcours* que M.r BOSSUET a fait *ſur l'Hiſtoire univerſelle*. Je ne crois pas, dit-il, qu'on puiſſe trouver un Abrégé plus achevé. On y voit non-ſeulement une exacte Chronologie, la ſuite des Empires & la diviſion des Peuples: mais on y apprend encore l'uſage qu'on doit faire de l'Hiſtoire ſainte & profane; dont l'une ſert à nous affermir dans la Religion, en la conſidérant inébranlable & toujours la même au milieu de cette révolution continuelle de tems & de gouvernemens. On y apprend même à ſe convaincre de la viciſſitude des choſes humaines, en voiant la deſtruction de ces vaſtes Empires, qui occupoient la plus grande partie de la terre, & qui faiſoient trembler tous les autres Roiaumes; mais ſur tout quand on les voit tellement anéantis, qu'il a quelquefois été impoſſible de trouver la place de leurs plus grandes villes, comme on le remarque de Ninive. Et ailleurs le même Auteur nous trace en peu de mots l'excellence de ce *Diſcours ſur l'Hiſtoire univerſelle*: Cet Ouvrage, dit-il (8), eſt

(7) *Method.* Tom. I. Chap. VI. pag. 178.
(8) *Tablettes Chronologiq.* Diſcours prélim. pag. CLXXVIII.

le chef-d' œuvre de M.r BOSSUET, non pas pour l' Hiſtoire, mais pour les Refléxions ſur la Religion & la Politique, qui ſont la Seconde & la Troiſieme Partie de cet Ouvrage ; Refléxions néceſſaires pour profiter de la lecture de l' Hiſtoire.

Nous venons d'entendre M. l'Abbé *Lenglet*, qui ſemble n'avoir bien clairement développé le prix de la Premiere Partie de ce *Diſcours*, quoique d'ailleurs il eſtime aſſez tout l'Ouvrage. C'eſt pourquoi nous ajouterons ici le jugement qu'en a porté M. *de la Barre* qui nous en a donné la *Suite*: Il n'y a perſonne, dit-il (9), qui aiant lu l'*Hiſtoire univerſelle* de M.r l'Evêque de Meaux, n'ait un véritable regret de ce qu'il ne l'a point achevée. En effet, quel avantage ne ſeroit-ce pas que d'avoir de la main de ce grand homme l'Hiſtoire du monde écrite tout d'une ſuite, & pour ainſi dire, année par année, depuis ſa création juſqu'à nous? On peut dire que tous ceux qui ont écrit l'Hiſtoire univerſelle juſqu'à préſent, n'ont point été au but où ils ſe propoſoient d'aller. Ils ont fait des Chapitres ſéparés, l'un pour les Grecs, l'autre pour les Romains, un pour les François, un autre pour les Orientaux; en ſorte qu'on ne ſait point à quelle diſtance un tel homme ou un tel évenement eſt d'un autre: & ce ſont plutôt des Hiſtoires particulieres de chaque Peuple, qu'une Hiſtoire generale du monde. Ils ont même paſſé ſous ſilence des Nations entieres, & des plus floriſſantes de l'Europe, comme l'Eſpagne & l'Italie; & il y a des choſes curieuſes dans l'Hiſtoire de l'Egliſe, dont quelques-uns n'ont point du tout parlé. M.r l'Evêque de Meaux a écrit d'une maniere bien plus exacte & bien plus convenable. Car ſans rien omettre de ce qui étoit digne de remarque, & avec un ordre merveilleux, il a concilié enſemble tous les évenemens qui ſont

(9) *Suite de l' Hiſt. univerſ.* dans la Préface.

d'un même tems: il nous a préſenté à chaque année le monde tout entier ; ſpectacle d'autant plus beau qu'il eſt plus varié , & qu'il eſt toujours digne de notre attention: il n'a fait qu'un fil d'Hiſtoire, qui eſt celle de l'Univers: & s'il avoit achevé ce magnifique deſſein, nous pourrions dire que nous aurions le plus beau plan qui ſe puiſſe tracer de tout ce qui s'eſt fait dans chaque tems ſur la Terre, depuis qu'elle a été tirée du néant . Enfin M. *de la Barre* en parlant de ſa *Continuation*: On ne trouvera point ici, ajoute-t-il, cette nobleſſe d'expreſſion, cette ſublimité de penſées, cette douceur de ſtile, ces tranſitions heureuſes & imperceptibles , ces traits vifs & ingénieux qui ſont repandus dans toute l'Hiſtoire du grand Evêque de Meaux.

Mais je ne ſaurois me diſpenſer de remettre ici devant les yeux du Lecteur ſage & éclairé , le ſolide jugement qu'un habile connoiſſeur a porté de ce même *Diſcours*. C'eſt le célébre M. *Nicole* dont je parle , qui dans une de ſes *Lettres* adreſſée à *Madame de V. C.* fait l'éloge de cet admirable Ouvrage, avec les termes ſuivans (10):„ Qu'y a-t-il de plus obli-
„ geant que le ſoin que vous avez pris de me trou-
„ ver le Livre de M.r de *Condom* (11), & comment
„ ſe peut-on prendre à vous faire un procès ſur ce-
„ la? Je ne laiſſerai pas néanmoins de vous en faire
„ un, & de prétendre même qu'il eſt bien fondé .
„ C'eſt qu'il y a dans ce Livre tant d'eſprit, de
„ ſolidité , d'élevation, de grandeur , de genie, de
„ lumiere ſur le fond de la Religion, que c'eſt une
„ honte à vous d'avoir été obligée de l'emprunter,
„ & de ne l'avoir pas déja lu & relu pluſieurs fois.

(10) Lettres de M. *Nicole* , Tom. I. Lettre LXXXIX. pag. 472. & ſuiv. edit. de *Lille* 1718.

(11) M.r *Boſſuet* , ancien Evêque de Condom , fut élu Evêque de Meaux le 2. de May en 1681. , & occupa ce Siége le 7. de Février en 1682.

„ je ne ſais même, ſi l'on ne pourroit point dire,
„ qu'il y a de l'injuſtice en cela. Car c'eſt un de-
„ voir que les perſonnes judicieuſes doivent aux Ou-
„ vrages ſolides, comme celui-là, de les diſtinguer
„ par une application & une approbation particuliè-
„ re, de la foule de ces écrits qui ne ſont propres
„ qu'à contenter l'imagination, & non la raiſon.
„ Enfin je crois qu'on vous pourroit faire juſtement
„ ſcrupule de vous être privée juſqu'à préſent du
„ profit que vous en pouviez tirer, y aiant peu de
„ Livres où un eſprit bienfait trouve plus de lu-
„ miere.

„ Pour vous en perſuader, je n'ai qu'à vous dire
„ que la véritable piété conſiſte à établir de telle ſor-
„ te JESUS-CHRIST dans notre eſprit & dans notre
„ cœur, que tout le reſte nous paroiſſe un pur
„ néant, & que nous ne cherchions qu'en lui la
„ gloire, la grandeur, la juſtice, la ſageſſe, le re-
„ pos & le bonheur. C'eſt cette idée de JESUS-
„ CHRIST qui peut ſeule nous délivrer de l'eſtime
„ de tout ce qui nous flatte & qui nous plaît dans
„ le monde, & réduire tous nos deſirs à l'unique
„ deſir d'être placés dans ſon corps, & d'être du
„ nombre de ſes membres vivans, pour y vivre de
„ ſa vie & de ſon eſprit, & nous y guérir des in-
„ firmités qui nous reſtent.

„ Or quel Livre peut plus contribuer à nous in-
„ ſpirer cet eſprit que cet excellent Ouvrage, qui
„ fait voir d'une maniere ſi noble & ſi profonde,
„ que depuis la chute de l'homme tout ne ſubſiſte
„ que pour JESUS-CHRIST & par JESUS-CHRIST; que
„ tout tend à lui comme à la fin de toute la con-
„ duite de Dieu ſur les hommes; que tout ſert à
„ relever ſa gloire & ſa grandeur; que tous les ſié-
„ cles qui l'ont précédé n'ont ſervi qu'à préparer ſa
„ venue, à marquer les beſoins que les hommes ont

„ de lui, à prouver la Religion qu'il devoit éta-
„ blir; que tous ceux qui l'ont ſuivi, ne ſervent
„ qu'à relever ſa miſéricorde & ſa puiſſance; qu'il
„ n'y aura que la ſeule grandeur de JESUS-CHRIST
„ tout entier, c'eſt-à-dire du Chef & des membres,
„ qui ſubſiſtera éternellement; & que tout le reſte
„ ſera détruit & abîmé dans l'extrêmité de la mi-
„ ſére & de la baſſeſſe?

„ On peut paſſer legérement ſur la Premiere &
„ Troiſieme Partie de cet Ouvrage; dont l'une con-
„ tient un Abrégé rapide de l'Hiſtoire de cinq mille
„ ans, très-noblement écrit; & l'autre des refléxions
„ judicieuſes ſur l'accroiſſement & la décadence des
„ grands Empires. Mais la Seconde Partie qui eſt la
„ principale, merite ſans doute une application ſé-
„ rieuſe, & que ceux qui ſont capables d'en profi-
„ ter, s'accoutument à chercher leur utilité dans la
„ vue de ces grands objets, qui fourniſſent à l'ame
„ une nourriture forte & ſolide. „

Mais je trouve quelques traits plus fins & plus délicats dans le portrait que M. *Crevier* Profeſſeur de Rhetorique au College de Beauvais fait du grand BOSSUET dans ſa Harangue Latine, qu'il a prononcée au commencement de l'année Academique 1738. Voici la Traduction que nous en donne le célébre Abbé *Desfontaines*, Auteur des *Obſervations ſur les Ecrits modernes* (12): Ce Prélat, dit-il, digne de l'immortalité, avoit orné de tant de connoiſſances ſon eſprit naturellement ſublime & élevé, qu'il paſſoit en même tems pour le premier des Savans & le Prince des Orateurs. Quelle chaleur d'eſprit & de ſtile non-ſeulement dans ſes *Oraiſons funebres*, chefs-d'œuvre de ſublime, mais encore dans tous ſes Ouvrages! Ne ſemblent-ils pas reſpirer & repandre ce feu produit par le cœur enflammé de l'Auteur? Soit qu'il

(12) *Obſervat. ſur les Ecrits modern.* Tome XII. pag. 78. & ſuiv.

défende la verité des Dogmes catholiques contre les erreurs anciennes & nouvelles, ſoit qu'il décrive les *Variations* de la Doctrine des derniers Sectaires ; par tout, & dans les choſes & dans les mots, ſe fait ſentir cette force & cette chaleur intime, qui ravit & enflamme le Lecteur. Que dirai-je de ce LIVRE D'OR *, où la Religion repréſentée ſans interruption depuis la naiſſance du monde, mêle ſi heureuſement ſes rides vénérables avec ſon éternelle jeuneſſe ; qu'on voit bien que le cœur de l'Ecrivain étoit échauffé par l'amour & par l'admiration de tant de majeſté, chaleur qui ſe communique à tous les Lecteurs ? Dans cet Ouvrage, ce feu divin puiſé dans l'étude des Oracles céleſtes a ſi fort élevé ce grand homme, qu'après avoir ſurpaſſé ailleurs tous les autres, il ſemble s'être ſurpaſſé ici lui-même. En un mot ſes Ouvrages peuvent être comparés à ces terres pénétrées par des voies ſecrettes d'une chaleur que produit un feu nourri ſans ceſſe de diverſes matieres, ſource d'une abondance de fruits admirables. C'eſt ainſi que M. *Crevier* juge en habile Maître des Ouvrages de ce grand Prélat.

* *Diſcours ſur l'Hiſtoire univerſelle.*

Mais il ne ſera pas peut-être hors de propos de rapporter encore, ce qu'un docte Bénédictin de la Congregation de S.t Maur a obſervé (13) touchant le *Diſcours* que nous donnons à préſent. Après avoir fait connoître un morceau de l'Hiſtoire de *Freculfe :* Tel eſt le plan, dit-il, de la premiere Partie ſur lequel il travailla. Plan vaſte & magnifique, mais qui outre des recherches preſque infinies, une lecture prodigieuſe & un travail immenſe, demandoit encore & plus de goût & plus de critique, qu'il n'y avoit au tems de Freculfe. Plan au reſte ſur lequel deux des plus grands hommes de notre ſiécle (M.r BOSSUET Evê-

(13) *Hiſt. Litter. de la* France Tom. V. dans l'Article de *Freculfe*. § II. pagg. 80. 81.

que de Meaux dans ſon *Hiſtoire univerſelle*, & M. *Rollin* ancien Recteur de l'Univerſité de Paris & Profeſſeur Roial d'Eloquence, dans ſon *Hiſtoire des anciens Peuples*) ont travaillé avec autant de gloire que de ſuccès. Mais ce canevas (ajoûte judicieuſement (14) M. l'Abbé *Desfontaines*) paroît avoir été differemment brodé par ces trois illuſtres Ecrivains. *Freculfe* ne s'eſt propoſé que d'écrire une Hiſtoire generale, & de faire des refléxions à l'occaſion des plus célébres évenemens. Les vues de M.r BOSSUET ſont plus grandes: des évenemens de l'Hiſtoire univerſelle, il éleve ſes Lecteurs à la ferme conviction d'une ſeule Religion: c'eſt à quoi ſe rapportent toutes ſes idées, toujours ſublimes & magnifiques. M. *Rollin* a ſuivi dans ſon *Hiſtoire ancienne* le goût morale de *Freculfe:* mais ſes refléxions ſont plus frequentes & plus longues. D'ailleurs il ne s'eſt pas mis en peine de lier les faits hiſtoriques: peut-être que ſon plan ne le lui permettoit pas. (15)

Tout ce que nous venons de dire au ſujet de l'excellent *Diſcours* de M.r BOSSUET, après les illuſtres Ecrivains dont nous avons emprunté les ſentimens, ne ſera point fletri par une petite obſervation que l'Auteur du *Supplément aux Eſſais de Critique ſur les Ecrits de M. Rollin* (16), fait ſur une expreſſion fau-

(14) *Obſervat. ſur les Ecrits modern.* Tom. XXIII. pag. 245.

(15) Mon ſujet m'oblige de remarquer ici avec M. l'Abbé *Lenglet*, que l'*Hiſtoire ancienne* de M. *Rollin* peut avoir ſon utilité, & par ſes propres recherches, & par les endroits lumineux & intéreſſans qu'il a tirés du *Diſcours* de M.r BOSSUET *ſur l'Hiſtoire univerſelle*. Voiez *Tablettes Chronologiq.* Tom. I. Diſcours prélimin. p. XVIII.

(16) C'eſt M. *Bellenger*, homme très-ſavant & habile Critique qui en eſt l'Auteur. M. l'Abbé *Desfontaines* l'a démaſqué dans ſes *Obſervations ſur les Ecrits modernes*, Tom. XXVI. pagg. 310. 360. Il avoit publié à Amſterdam ſous le nom de *Van der Meulen* en 1740. en-12. les *Eſſais de Critique ſur les Ecrits de M. Rollin, ſur les Traductions d'Hérodote & ſur le Dictionnaire Géographique de M. la Martiniere*. La Réponſe de M. *Rollin* à la Cenſure de M. *Bellenger*, parut dans la même année à la tête du IV. Volume de ſon *Hiſtoire Romaine*. Celui-ci donc revint à la charge, & il publia l'année ſuivante 1741. à Amſterdam in-12.

tive de M.r BOSSUET dans ce même *Diſcours*; expreſſion qui priſe à la lettre, ſignifie tout le contraire de ce qu'il a voulu dire. C'eſt lorſqu'en parlant des merveilles operées en faveur du Peuple de Dieu, il s'exprime ainſi (17) : *Ces merveilles n'étoient* RIEN MOINS QUE *la nature changée tout à coup en differentes occaſions* &c. Il eſt certain, dit le Critique, que les mots, *rien moins que*, ne doivent jamais s'emploier qu'avec un ſens negatif, comme quand on dit: *Cet homme n'eſt rien moins qu'un homme d'eſprit*. Ainſi dire que *ces merveilles n'étoient rien moins que la nature changée*, c'eſt dire, que ces merveilles n'avoient rien de ſurnaturel, & que ce n'étoient point des miracles : ce qui par ce qui précéde & par ce qui ſuit, eſt viſiblement contraire à la penſée de ce grand Prélat. Cette obſervation qui a été marquée par M. l'Abbé *Desfontaines* (18), auſſi habile Critique que l'Auteur du *Supplément* qui l'a faite, eſt confirmée par l'Auteur de *Reflexions ſur l'uſage préſent de la Langue Françoiſe* : „ On ſe ſert ſouvent, dit-il, mal à propos de *rien* „ *moins*. Exemples: *Il n'y va rien moins que de la vie*. „ VOUS *ne riſquez rien moins que l'éternité*. On ne prend „ pas garde, ajoûte-t-il, que *rien moins* nie au lieu „ d'affirmer, & qu'ainſi il ne faut s'en ſervir que „ dans les propoſitions négatives, comme : *Les hy-* „ *pocrites ne ſont rien moins que ce qu'ils paroiſſent*. IL *ne* „ *faut rien moins que ce que je lui commande*. Mais quand „ on affirme, il faut ſe ſervir de *pas moins*, & non „ de *rien moins* ; comme : *L'homme eſt ſi foible depuis* „ *ſon péché, qu'il ne faut pas moins que la grace toute-*

ſon *Supplément aux Eſſais de Critique*, dont il eſt ici queſtion. C'eſt proprement une Apologie de la Critique qu'il avoit faite des Ouvrages de M. *Rollin*, & une Replique à la Réponſe de ce célébre Auteur. Voiez les *Obſervations* citées ci-deſſus, Tom. XXII. pagg. 121.138. & Tom. XXVI. pagg. 309-312. 355-360.

(17) *Diſcours ſur l'Hiſt. univ.* II. Part. Chap. III. pag. 167. lign. 27. de cette édit.

(18) *Obſervat. ſur les Ecrits modern.* Tom. XXVI. pag. 312.

„ *puiſſante du Sauveur pour le relever de ſa chute*. Voiez l'*Art de bien parler François* de M. *de la Touche*, qui m'a fourni ces exemples (19). Selon cette régle, il faudra donc redreſſer ainſi le paſſage de M.r BOSSUET, dont il eſt ici queſtion : *Ces merveilles n'étoient* PAS MOINS QUE *la nature changée en differentes occaſions* &c.

Après avoir étalé le prix & l'excellence de cet admirable Ouvrage par les témoignages des célébres Ecrivains dont je viens de parler, je dois rendre compte de mon travail dans l'édition que je donne à préſent au public. Premierement je remarque que ce *Diſcours ſur l'Hiſtoire univerſelle* fut réimprimé à Paris en 1700. in-12. chez *David*, avec quelques *Changemens* & *Additions* importantes faites par l'illuſtre Auteur lui-même, principalement dans la Seconde Partie, pour preſſer davantage l'argument de l'inſpiration des Livres ſacrés contre les Libertins. Le même Auteur, pour mieux faciliter la lecture & l'intelligence de ſon Ouvrage, dans cette même édition a diviſé la Seconde Partie en XXX. Chapitres; au lieu que dans les précédentes on n'y en comptoit que XIII. & il a auſſi coupé en deux le VII. & dernier Chapitre de la Troiſieme Partie; en ajoutant encore à chaque Section ou Chapitre l'argument qu'on y lit à la tête. Enſuite ſur cette édition ainſi revue & augmentée furent imprimées les éditions ſuivantes qui parurent à Paris: car pour ce qui eſt des éditions de Hollande faites depuis l'année 1700. elles n'ont point les *Changemens* & les *Additions* qu'on vient de nommer, du moins celles d'Amſterdam des années 1704. & 1717. Au reſte par cette premiere remarque on corrigera la Note que nous avons poſée ci-deſſous à la page 14. où nous avons douté ſi ces *Additions* vinſſent de la main de l'Auteur; parce que

(19) *Art de bien parler François*, Tom. II. pag. 520. cinq. édit. d'Amſterdam 1737.

nous avons été depuis inſtruits ſur ce fait, tant par l'Auteur qui a dreſſé le *Catalogue exact des Ouvrages de feu Meſſire* JACQUES-BENIGNE BOSSUET *Evêque de Meaux*, qu'on lit à la tête du *Recueil* de ſes *Oraiſons funébres* imprimé à Paris chez *Dupuis* en 1731. in-12. que par M. l'Abbé *Papillon* dans ſa *Bibliotheque des Auteurs de Bourgogne*, Tom. I. pag. 65.

En ſecond lieu je me ſuis chargé de revoir moi-même l'Ouvrage, avec l'exactitude que demandoit l'importance du ſujet & ma ſinguliere eſtime pour tout ce qui eſt ſorti de la plume de ce grand Evêque. En conſéquence j'ai collationné l'édition revue & augmentée par l'Auteur, avec les éditions précédentes; & j'ai renfermé entre deux crochets (*) les *Changemens* & les *Additions*, aiant eu le ſoin d'en avertir chaque fois le Lecteur, & de mettre à la marge par-ci par-là de petits renvoîs à la page 14. où ſe rencontre la premiere Addition.

Ce qu'on y a fait de plus & ce que m'a couté beaucoup de peine, c'eſt d'y avoir rectifié dans la Premiere Partie, la Chronologie qui étoit tout-à-fait deplacée dans les éditions précédentes, & principalement dans la derniere de Paris. J'ai donc aſſigné à chaque fait important l'année où il eſt arrivé, ſelon le ſiſtéme d'*Uſſerius* qui eſt celui qui fut ſuivi par l'Auteur.

J'ai auſſi rectifié pluſieurs paſſages fautifs, & j'ai verifié avec un penible ſoin toutes les *Notes marginales*, aiant conſulté les Auteurs originaux d'où elles furent tirées. J'en ai encore ajouté quelques autres hors du texte pour fortifier les penſées de l'Auteur, & pour indiquer la ſource où il faiſoit gloire de les avoir puiſées; & afin que le Lecteur qui deſirera les approfondir ou éclaircir davantage, puiſſe y avoir recours. Enfin j'ai eu tout le ſoin qu'il me fut poſſible, de rendre mon Edition exacte, achevée & accomplie.

Cet Ouvrage après la premiere édition publiée à Paris en 1681. a été réimprimé pluſieurs fois en divers païs. On ſera peut-être bien aiſe d'avoir ſous les yeux une liſte exacte des éditions qui ont paru juſqu'à préſent. Je l'ai dreſſée ſur le Catalogue des Ouvrages de M.r BOSSUET, imprimé dans le Recueil de ſes *Oraiſons funebres* de l'édition de Paris 1731. ſur la *Bibliotheque des Auteurs de Bourgogne* publiée à Dijon en 1742. par M. l'Abbé *Papillon*; ſur diverſes éditions de ce même *Diſcours* que j'ai entre les mains, & enfin ſur quelques autres memoires qui m'ont été fournis par feu M. le Préſident de *Mazaugues* & par un Savant très-diſtingué, compatriote du même M.r BOSSUET.

I. Diſcours ſur l'Hiſtoire univerſelle. Paris chez *Cramoiſy* 1681. in-4.

II. --- *Idem*, Lyon & Amſterdam 1681. in-12.

III. --- *Idem*, ſeconde édition, Paris chez *Cramoiſy* 1682. in-12. Ces deux premieres éditions de Paris ſont très-belles, mais elles ſont auſſi très-rares.

IV. --- *Idem*, Lyon chez *Jacques Grenetier* 1687. 2. vol. in-12.

V. --- *Idem*, Paris 1695. in-12.

VI. --- *Idem*, Paris chez *Roulland* 1700. in-12.

VII. --- *Idem*, Paris chez *David*, la même année 1700. in-12. Cette édition & celles qui la ſuivirent à Paris, contiennent quelques Additions, principalement ſur l'argument de l'inſpiration des Livres ſacrés, comme on a dit ci-deſſus.

VIII. --- *Idem*, Amſterdam 1704. in-12.

IX. --- *Idem*, Paris 1707. 2. vol. in-12.

X. --- *Idem*, Paris 1713. in 4. avec la Suite (par M. *de la Barre*.)

XI. --- *Idem*, Amſterdam chez *Etienne Roger* 1714. 3. vol. in-12.

XII. --- *Idem*, Amſterdam chez *Roger* 1717. 3. vol. in-12.

XIII. — *Idem*, Paris 1719. 2. vol. in-12.

XIV. — *Idem*, Paris 1720. 2. vol. in-12.

XV. — *Idem*, Amſterdam 1722. 3. vol. in-12.

XVI. — *Idem*, Amſterdam 1732. 5. vol. in-12.

XVII. — *Idem*, Paris chez *David* 1737. 2. vol. in-12.

XVIII. — *Idem*, Paris chez *David* 1739. 2. vol. in-12.

XIX. — *Idem*, Paris chez *le Mercier*, Veuve *Alix*, *Barois* fils & *Boudet*, 1744. in-4. dans le Tome VIII. de la Collection des Oeuvres de M.r BOSSUET.

XX. — *Idem*, Veniſe chez *Albrizzi* 1752. in-4. édition magnifique, & dans le Tome VII. du Recueil des Ouvrages du même Auteur chez le même.

XXI. — *Idem* traduit en Latin par M. l'Abbé *de Partenay*, Paris 1718. in-12. ſous ce titre ; *Commentarii Univerſam complectentes Hiſtoriam ab orbe condito ad Carolum Magnum* &c. (20).

XXII. — *Idem* traduit en Italien avec la Suite de M. *de la Barre*, par M. le Comte *Philippe Vezzano*, Citoien de Reggio & Gentilhomme de la Chambre ſecrette de S. A. Sereniſſime le Duc de Modene. Cet habile Traducteur a diviſé ſa Traduction en quatre Parties. Les deux premieres parurent à Modene chez *Antoine Capponi* en 1711. in-12. Les deux dernieres là-même, chez le même, en 1712. in-12. (21)

XXIII. Un Carme, nommé le P. *Archange Agoſtini*, qui s'eſt deguiſé ſous le nom de *Selvaggio Canturani*, en donna une autre Traduction qu'il publia à Veniſe en 1711. in-12. & il y joignit la Continuation de M. *de la Barre*. Cette Traduction fut réimprimée dix fois dans cette même Ville; & elle y parut dans cette même année 1752.

L'Editeur de Paris a parlé dans ſon Avertiſſement de l'Ouvrage de M. *de la Barre*, qui a continué ce-

(20) Voiez ci-deſſous l'Avertiſſement de l'Editeur de Paris, où il donne un eſſai de cette élegante Verſion.

(21) *Giornale de' Letterati d'Italia* 1713. p. 506.

lui de M.r l'Evêque de Meaux: mais il n'a pas aſſez éclairci ce fait d'Hiſtoire litteraire. J'en dirai donc moi-même un mot, quoique cet article ne regarde pas tout-à-fait mon Auteur. Je ne ſais point préciſément en quelle année M. *de la Barre* publia pour la premiere fois ſa *Suite*. J'en ai une édition imprimée à Paris en 1737. in-12. chez *Michel-Etienne David*; & l'Approbation qu'on trouve à la fin de mon exemplaire, m'apprend que le Manuſcrit de cette *Suite* fut revu *le* 10. *Juillet* 1702. Quoiqu'il en ſoit de la premiere édition de cet Ouvrage, j'obſerve qu'il a pour titre: *Suite de l'Hiſtoire univerſelle de M.r l'Evêque de Meaux, depuis l'an* 800. *de Notre-Seigneur juſqu'à l'an* 1700. *incluſivement. Seconde Partie*; & que c'eſt cette édition dont nous avons les deux Verſions Italiennes, nommées ci-deſſus. Mais dans la ſuite cette Continuation de M. *de la Barre* fut fort augmentée par je ne ſais quel Auteur, & imprimée en deux Tomes, dont le premier va *depuis l'an* 800. *juſqu'à l'an* 1687. *incluſivement*; & le ſecond, *depuis l'an* 1688. *juſqu'à la Paix d'Utrecht* 1713. L'édition de cet Ouvrage que j'ai ſous les yeux, parut à Amſterdam en 1714. 2. vol. in-12. chez *Etienne Roger*. Je remarque enfin que cette Continuation fut reimprimée dans la même ville d'Amſterdam en 1738. chez *François l'Honoré & Fils*, & qu'on y a joint un quatrieme volume. Voici le titre de cette édition: *Continuation de l'Hiſtoire univerſelle de Meſſire Jacques-Benigne Boſſuet Evêque de Meaux, contenant ce qui s'eſt paſſé de plus remarquable, depuis l'An* 800. *de N. S. juſqu'à l'An* 1737. *Tom. II. III. & IV. A Amſterdam* 1738. Un Journaliſte (22) porte un jugement peu favorable ſur ces deux Continuateurs. Il blâme dans le premier la partialité, & il en apporte quelques morceaux où

(22) *Nouvelle Biblioth. ou Hiſtoire Litteraire*, Tom. I. pag. 8-38.

il croit appercevoir l'équité bleſſée. Quant au ſecond il paroît, dit-il, qu'il a fait un aſſez grand uſage des Gazettes. Ce n'eſt pourtant, ajoute-t-il, ſur l'autorité de pareilles Feuilles volantes, que les *de Thou* & les *Rapin-Thoiras* ont écrit leurs excellentes Hiſtoires.

Après le *Diſcours ſur l'Hiſtoire univerſelle* dont nous avons admiré les beautés, ſuivent les Piéces d'éloquence du grand Evêque de Meaux. On ne peut pas lire ſes *Sermons* & ſes *Oraiſons*, ſans deſirer de l'entendre. La Cour & la Ville, les Grands & les Savans admiroient également ſon éloquence mâle, énergique, pleine d'ame & de vie. Cet Art, dit un célébre Auteur (23), M.r BOSSUET le porta au plus haut point. Plein des Ecritures dont il avoit recueilli l'eſprit & la divine onction, enrichi par la lecture des Peres dont les Ouvrages l'avoient mis en poſſeſſion des plus hautes verités, d'abord il ſe devoua tout entier à la fatigue des Miſſions. Mais ce qui n'appartient qu'aux eſprits du premier ordre, il ſçut de cette aimable & généreuſe ſimplicité, paſſer aux grands & patéthiques mouvemens du ſublime. Appellé enſuite de la Province à la Capitale dont les Chaires principales retentirent toutes de ſa voix & de l'acclamation de ſes Auditeurs, enfin la Cour voulut entendre le nouveau Chryſoſtome; & ce fut à l'âge de 34. que M.r BOSSUET porta la parole du ſalut à cette Aſſemblée la plus reſpectable de l'Europe.

C'eſt dommage que nous n'aions de lui que peu de Piéces. Entre celles qui nous reſtent, ſont fort eſtimées par les connoiſſeurs ſes *Oraiſons funèbres*; où ſe déploie tout l'art de la parole (24), où les actions

(23) M. l'Abbé *H...* dans l'*Eloge hiſtorique* de feu Mr. BOSSUET pagg. VI. VIII.

(24) M. l'Abbé *H...* dans l'*Eloge hiſtoriq.* pag. XVIII.

éclatantes ne ſont louées que quand elles ont des motifs vertueux; & où la gravité, la ſéverité même de l'Evangile ne perdent rien de leur privilege.

Pour en connoître tout le prix & le mérite, il faut concevoir une juſte idée de l'Art de l'Oraiſon funébre; qui, ſelon le jugement d'un ſavant Auteur (25), eſt un Art très-difficile. Car cet Art doit rapprocher des choſes qui ſemblent extrêmement éloignées, & en former un tiſſu intéreſſant, qui tourne à la louange des morts & à l'inſtruction des vivans, ſans emploier la flatterie & le menſonge, également nuiſibles à ce double objet. Quand l'Orateur célébre les actions d'un Prince, d'un Général d'Armée, d'un Magiſtrat, d'un Politique; ſi la vérité n'accompagne pas l'éloge, l'Auditeur inſtruit de ce qu'ils ont réellement fait, condamne également & le Heros flatté & le Panégyriſte flatteur. Il faut encore que dans la peinture de la grandeur humaine, de l'héroïſme militaire ou politique, il faſſe ſentir avec délicateſſe ce que le monde y loue fauſſement, & ce que l'Evangile approuve ou condamne; & que de ce contraſte naiſſent des leçons de Morale, également propres à inſtruire l'Auditeur, & à l'éclairer ſur le prix que l'Evangile met aux actions humaines, dont ſouvent le faux éclat nous éblouit.

Or il me ſemble que ce grand Art brille d'une maniere peu commune dans les *Oraiſons funébres* de M.r BOSSUET (26). Attaché à la vérité des faits, il

(25) M. l'Abbé *Desfontaines* dans ſes *Obſervat. ſur les Ecrits modern.* Tom. XXII. pagg. 26-27.

(26) M. l'Abbé *Desfontaines* que nous venons de citer, parle des Oraiſons funébres du célébre Pere *de la Rue*, de la Compagnie de JESUS, imprimées à Paris en 1740. in-12. chez *Giſſey* & *Bordelet*. Après lui donc je dirai autant & avec plus de raiſon des *Oraiſons funébres* de Mr. BOSSUET: parce que le même Auteur dit du P. *de la Rue*, là-même p. 27. *S'il n'eſt pas auſſi ſublime & auſſi nerveux que le grand* BOSSUET, *il faut avouer que ſon éloquence eſt plus forte & plus naturelle que celle de Mr.* FLECHIER.

loue & il blâme, en ſuivant les lumieres de la raiſon & de l'Evangile: il ſaiſit le vrai caractere de ſes Héros, & pénétre dans les plus ſecrets replis de leur cœur: il expoſe avec ſincérité ce qu'ils ont fait pour Dieu & pour le monde ; mais il omet ce qui ne peut ſervir à l'inſtruction de ſes Auditeurs . Il remue le cœur par des peintures auſſi vives que délicates, par la véhémence de ſon ſtile, par l'élevation de ſes penſées & par les ſentimens d'une piété affectueuſe. Plus occupé des choſes que des mots, il ne s'amuſe pas à diſtribuer avec art des portraits & des figures de Rhetorique . Il dit ce que la force de ſon ſujet lui inſpire, & il le dit toujours d'une maniere à faire impreſſion, à toucher vivement les cœurs de ſes Auditeurs, à les éclairer de la pure lumiere, & à les élever tout panchés qu'ils ſont vers la terre. Enfin l'homme d'eſprit & l'Orateur nourri de la Morale ſublime de l'Evangile brillent dans ces Piéces d'éloquence. Je ſuis perſuadé que les perſonnes judicieuſes qui liront avec attention ces *Oraiſons funébres*, ne contrediront pas ce jugement.

Cependant qui le croiroit ? On a publié à Paris chez *Lottin* en 1745. un petit Ouvrage ſous ce titre: *Idée des Oraiſons Funébres de M.r* BOSSUET *& de M.r* FLECHIER; où l'Auteur qui eſt M. l'Abbé *Lenglet*, ne doute point de préférer l'Evêque de *Niſmes* au grand Evêque de *Meaux* . Mais nous nous contenterons de lui oppoſer le ſentiment de M. *Crevier* Profeſſeur de Rhetorique au College de Beauvais, qui en ce genre d'étude doit paſſer pour un juge plus habile & plus équitable de M. l'Abbé *Lenglet* . Ce ſavant Auteur donc dans ſa Harangue Latine que nous venons de nommer (27), après avoir fait un portrait très-reſſemblant des amateurs des enjolivemens puérils, il peint ainſi M.r *Flechier*, mais ſans

(27) Ci-deſſus, pag. VII. Voiez auſſi la Note (26) précédente.

le nommer : „ De l'admiration & de l'amour, dit-
„ il, je paſſe ſouvent à l'indignation, lorſque je lis
„ un Orateur d'un caractere bien different, ſi recom-
„ mandable par l'eſprit, par la délicateſſe, par l'or-
„ dre & par la clarté, qu'on ne peut rien trouver
„ de plus parfait dans ce genre. Il eſt d'ailleurs ma-
„ gnifique par l'abondance & par l'éclat des paro-
„ les, plein de juſteſſe dans ſa compoſition, fertile en
„ penſées, non-ſeulement agréables, mais vraies, ſo-
„ lides, élevées & dictées par le ſentiment : Orateur
„ digne du ſceptre de l'éloquence Françoiſe, s'il avoit
„ diſpenſé ſes richeſſes avec plus d'œconomie, s'il
„ avoit négligé certains ornemens, s'il n'avoit pas
„ énervé les matieres les plus importantes par le ſoin
„ affecté de meſurer les ſyllabes. Avec quelle noble
„ hardieſſe, s'élevant au-deſſus des choſes humaines,
„ il s'adreſſoit à Dieu pour adorer dans la mort d'un
„ grand homme ou d'un grand Capitaine, ſa main
„ main toute-puiſſante, auſſi formidable pour les plus
„ grands que pour la plus vile multitude ! Cepen-
„ dant l'Orateur fait jouer l'antithéſe dans un ſujet
„ auſſi ſérieux & auſſi lugubre, & il a aſſez de loiſir
„ pour arranger ſes mots avec élegance. „ Voila le
caractere de M.r *Flechier*.

C'eſt l'effet ordinaire du ſtile ingenieux, dit judicieuſement M. l'Abbé *Desfontaines* (28) après M. *Crevier*, d'annoncer un Orateur tranquille, plus occupé des mots que des choſes, & qui par conſequent ne ſauroit imprimer les mouvemens dont il n'eſt point affecté. La nature, ajoute-t-il, varie ſes tons & les proportionne à toute ſorte de ſujets : la langue n'eſt que l'interprete des paſſions. De-là cette chaleur dans les diſcours, qui ne laiſſe jamais refroidir l'Auditeur, qui le perſuade, qui le touche, & qui l'enle-

(28) *Obſervations ſur les Ecrits mod.* Tom. XII. pagg. 78. & ſuiv.

vant, pour ainſi dire, à lui-même, le plonge tout entier dans le ſujet. Cette chaleur eſt l'ame non-ſeulement des Piéces d'éloquence, mais encore de l'Hiſtoire & des Ouvrages polemiques. Ce fut à ce ſujet que le digne Profeſſeur de Rhetorique au College de Beauvais nous a étalé le beau portrait du célébre BOSSUET que nous venons de voir.

Nous ajouterons à tout cela ce que le même Critique a dit ailleurs (29) ſur ce même ſujet: „ Quoi-„ que M.r *Flechier* ſoit vraiment éloquent dans ſes „ Oraiſons funébres; qu'il y ſoit inſinuant, touchant „ & même ſublime quelquefois: on y trouve cepen-„ dant une ſimmétrie de ſtile trop étudiée, & qui „ eſt contraire à la belle éloquence .... Il a trop ſou-„ vent le compas & le niveau à la main. Il veut „ preſque toujours marcher ſur des fleurs, & il n'y „ marche qu'à pas comptés. M.r BOSSUET au con-„ traire ne fait preſque jamais uſage de l'antithéſe, „ dédaignant l'art, ne ſe livrant qu'à la nature, ſa-„ crifiant l'exactitude & les agrémens du langage à „ l'énergie & à la ſublimité des penſées.

Quant aux éditions des *Oraiſons funébres* que M.r BOSSUET a publié peu de tems après les avoir prononcées, voici ce que j'ai à remarquer ſur cet article.

I. Oraiſon funébre de la Reine d'Angleterre, *Henriette-Marie* de France. Paris, chez *Cramoiſy* en 1669. in-4. M. l'Abbé *Papillon* dans ſa *Bibliotheque des Auteurs de Bourgogne* (30) dit, que dans la Partie I. pag. 136. des Memoires Mss. de M. *Philibert de la Mare* conſervés à Dijon, il y a une Lettre aſſez longue,

(29) *Obſervations* &c. Tom. XXI. pag. 230. Il avoit dit à ce propos, là-même, pagg. 22-23. „ Je me contente de dire ici qu'il ſeroit à ſou-„ haiter, que quelqu'un entreprît de nous faire connoître le caractere „ diſtinctif de l'éloquence de nos plus célébres Orateurs de la Chaire. „ Un BOSSUET, un *Bourdaloue*, un *Cheminais*, un *Maſcaron*, un *Fle-„ chier* (le prejugé à part) ſont à mon gré fort au-deſſus de tous les „ Orateurs de l'Antiquité profane. „

(30) *Biblioth. des Aut. de Bourg.* Tom. I. pag. 63. n. 2.

que M.r Bossuet écrivit ſur la mort de ladite Reine d'Angleterre, *Henriette-Marie* de France.

II. Oraiſon funébre de Madame, Ducheſſe d'Orleans, *Henriette-Anne* d'Angleterre. Paris, chez *Cramoiſy* en 1670. in-4. Deux éditions la même année. Cette Piéce & la précédente parurent auſſi dans un Recueil d'Oraiſons funébres imprimé à Amſterdam en 1676. in 8. *Item*, Paris chez *Cramoiſy* en 1688. in-12.

III. Oraiſon funébre de *Marie-Thereſe* d'Autriche, Reine de France. Paris, chez *Cramoiſy* en 1683. in-4.

IV. Oraiſon funébre d'*Anne de Gonzague* de Cleves, Princeſſe Palatine. Paris, chez *Cramoiſy* en 1685. in-4. M. *Papillon* n'a pas mis ſur le compte de M.r Bossuet cette Oraiſon funébre.

V. Oraiſon funébre de Meſſire *le Tellier*, Chancelier de France. Paris, chez *Cramoiſy* en 1686. in-4.

VI. Oraiſon funébre de *Louis de Bourbon*, Prince de Condé. Paris, chez *Cramoiſy* en 1687. in-4. *Item*, Amſterdam 1687. in-12.

Toutes les éditions in-4. chez *Cramoiſy*, ſont aſſez belles, mais elles ſont auſſi très-rares.

VII. Toutes ces Piéces ont été depuis recueillies & réimprimées à Paris, chez *Dezallier* en 1689. in-12. & l'édition fut contrefaite à Lisle la même année.

VIII. Les mêmes, nouvelle édition à Paris, chez *Dupuis* en 1691. 1699. 1704. in-12.

IX. Les mêmes, chez *Dupuis* en 1731. in-12. Nouvelle édition, augmentée de l'Eloge hiſtorique de l'Auteur & du Catalogue exact de ſes Ouvrages. L'Eloge hiſtorique qu'on y lit à la tête, dit M. l'Abbé *Desfontaines* (31), eſt de M. l'Abbé *H...* une des plus célébres plumes modernes. Mais croiriez-vous, ajoute-t-il ailleurs (32), que cette plume célébre qui a compoſé l'Eloge de M.r Bossuet, imprimé à la tête

(31) *Obſervations ſur les Ecrits mod.* Tom. XXI. pag. 232.
(32) *Obſervations* &c. Tom. XXII. pag. 44.

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE

de la derniere édition de ſes Oraiſons funébres, a tiré de l'Oraiſon funébre de M.r BOSSUET par le P. *de la Rue* (33), les endroits les plus brillans ſans en avertir? Rien n'eſt pourtant plus vrai. Vous voiez que le plagiat, ſi ſouvent le partage du Litterateur & du Compilateur, s'étend juſqu'au bel eſprit.

X. On donna au public une nouvelle édition des Oraiſons funébres de trois des plus célébres Orateurs de la Chaire, François, *Flechier*, BOSSUET & *Maſcaron*, en 3. vol. in-12. à Paris chez *Deſaint* en 1740. A la tête de chaque volume eſt le précis de leur vie, ou plutôt leur éloge hiſtorique. Le ſecond volume de cette édition contient les Oraiſons funébres de M.r BOSSUET. L'éloge hiſtorique fut tiré de l'édition dont on vient de parler, faite à Paris en 1731. chez *Dupuis*.

Je remarque enfin que quelque-unes de ces Piéces parurent dans deux Recueils de diverſes Oraiſons funébres, imprimés à Liſle en 1696. & en 1712. C'eſt-à-dire celle de la Reine d'Angleterre, pag. 240. Tom. I. du premier Recueil, & pag. 265. Tom. II. du ſecond Recueil. Celle de *Henriette-Anne* d'Angleterre, pag. 287. Tom. I. du premier Recueil. Celle de la Reine de France, pag. 128. Tom. II. du premier Recueil, & pag. 137. Tom. I. du ſecond. Celle de M. *le Tellier*, pag. 389. Tom. I. du premier Recueil, & pag. 431. Tom. II. du ſecond. Enfin celle du Prin-

(33) Nous avons imprimé l'Oraiſon funébre de Mr. BOSSUET par le P. *de la Rue* à la tête du Tom. I. de cette notre Edition de toutes les Oeuvres de ce grand Evêque. C'eſt pourquoi nous ne pouvons pas nous diſpenſer de rapporter ici le jugement qu'en donne le même Auteur des *Obſervations* : (Tom. XXII. pagg. 43-44.) „ L'Oraiſon funébre de „ Mr. BOSSUET, dit-il, me paroît extrêmement belle. Le Pere *de la* „ *Rue* a peint avec toutes les couleurs de ſon éloquence, le Savant po- „ li, le Controverſiſte profond, le Genie vaſte, le Courtiſan ſincére, „ déſintereſſé & officieux; l'Inſtituteur du Dauphin, plein des plus „ grandes vues; l'Evêque occupé de ſes devoirs, le Théologien ſincé- „ re, l'Orateur ſublime; le fléau de l'erreur & de l'héréſie; une ver- „ tu ſimple & douce, mais ferme & inébranlable, dont le ſilence élo- „ quent condamnoit le vice „. . . .

ce *de Condé*, pag. 387. Tom. II. du premier Recueil, & pag. 415. Tom. I. du ſecond.

Au reſte les Journaliſtes de Trevoux qui en nous donnant l'Extrait de l'Ouvrage de M. l'Abbé *Lenglet* (34) ſur les Oraiſons funébres de M.r BOSSUET & de M.r *Flechier* dont nous avons parlé ci-deſſus, ne ſe ſont point alors déclarés pour le grand Evêque de Meaux; ils en ont porté dans la ſuite (35) un jugement très-favorable, qui en conſéquence fut plus équitable du précédent.

Après tout ce que nous venons d'obſerver ſur les Oraiſons funébres de M.r BOSSUET, nous ne devons pas nous taire ſur une autre Piéce en ce genre, qui porte le nom de notre célébre Auteur. C'eſt l'Oraiſon funébre de *Nicolas Cornet*, Grand-Maître du College de Navarre. Le moderne Editeur de Paris qui la met ſur le compte de M.r BOSSUET, en parle dans ſon Avertiſſement avec les termes ſuivans (36): „ La „ premiere de ſes Oraiſons funébres, dit-il, eſt cel„ le de *Nicolas Cornet*, Grand-Maître du College de „ Navarre. Ce Docteur avoit préſidé aux études que „ M. Boſſuet avoit faites à Paris. Ce digne Eléve „ par reconnoiſſance ſe chargea de prononcer le Diſ„ cours funébre que la Maiſon de Navarre crut de„ voir ordonner, pour faire honneur à la mémoire „ d'un de ſes Docteurs, qui s'étoit rendu ſi recom„ mandable par ſa piété, ſa modeſtie, ſa ſcience, „ & en particulier par les ſervices qu'il lui avoit „ rendus. Il y eut le 27. Juin 1663. un ſervice ſo„ lemnel dans la Chapelle du College de Navarre,

(34) *Memoir. de Trevoux*, Novemb. 1745. Art. XCVI.

(35) *Memoires* &c. Decemb. 1748. II. Part. Art. CXXXVI. & CXXXVIII. ſur la fin.

(36) Nous avons retranché cet Article de l'Avertiſſement ſuivant, parce que nous n'avons pas le deſſein de publier cette Piéce dans ce Volume. Mais nous la donnerons dans la ſuite avec d'autres Piéces douteuſes de notre Auteur, dans la Collection de ſes *Oeuvres poſthumes*.

„ où aſſiſterent M. de la Mothe Houdancourt Archevêque d' Auch qui y officia pontificalement, M. l'Archevêque de Paris, & MM. les Evêques d'Amiens, de Laon, de Soiſſons, de Chartres, de Châlons, de Lizieux, du Puy, de Rennes, de Valence & de Lavaur: il y eut outre cela un concours très-nombreux de ce qu' il y avoit de plus conſidérable dans tous les Ordres. Ce fut en préſence de cette illuſtre Aſſemblée que M. Boſſuet, qui n'étoit encore que ſimple Docteur, prononça l' Oraiſon funébre de M. Cornet. Cette Piéce eſt devenue extrêmement rare: elle n' a été imprimée qu' une ſeule fois en 1698. *in*-12. chez Henry VVetſtein, à Amſterdam.

Mais pluſieurs raiſons nous empêchent de reconnoître cette Piéce comme ſortie de la plume de notre ſavant Prélat. Premiérement elle ne parut jamais dans tous les Recueils de ſes Oraiſons funébres qui furent imprimés à Paris de ſon vivant & après ſa mort, & que nous avons cités ci-deſſus. Secondement l'Editeur qui a publié à Paris chez *Dupuis* en 1731. in-12. le Recueil des mêmes Oraiſons funébres, à la fin de cette édition, pag. 494. nous donne cet avertiſſement: „ Aiant été informé par la *Bibliotheque des* „ *Hiſtoriens de France* du Pere *le Long* (37), que „ M.r BOSSUET Evêque de Meaux avoit faite une „ Oraiſon funébre de *Nicolas Cornet*, Grand-Maître „ de Navarre; j' ai fait mon poſſible pour la découvrir: mes peines n'ont pas été inutiles. Mais „ après en avoir pris la lecture, j' ai jugé que cet

(37) Voici ce qu'en dit le P. *le Long* dans ſa *Biblioth. des Hiſtoriens de France*, pag 213. n. 4620. „ Oraiſon funébre de *Nicolas Cornet*, „ Grand-Maître du College de Navarre: par *Jacques-Benigne Boſſuet*, „ Evêque de Meaux; *in douze*, Amſterdam, *Wetſtein* 1698. Ce Docteur „ eſt mort en 1663. & ce Prélat en 1704. „ Au reſte cette Piéce fut auſſi imprimée parmi les Oraiſons funébres de Mr. *Flechier* de l'édition d' Amſterdam 1735. in-8.

„ Eloge funébre n'étoit pas tout-à-fait digne de la „ reputation de ce grand Homme, & que ce n'étoit „ apparemment qu'un eſſai de la premiere jeuneſſe „ de cet illuſtre Prélat : ce qui m'a fait prendre le „ parti de ne la point ajouter à ce *Recueil*, ainſi que „ j'en avois formé le deſſein. Si le Public en étoit „ néanmoins curieux, on la pourroit diſtribuer ſé- „ parément. „ Nous en avons porté le même jugement, après que nous l'avons lue dans la derniere édition de Paris. C'eſt ce qui nous a déterminé de ne la point ranger parmi les Oeuvres certaines du grand Evêque de Meaux, aiant fait ſur-tout reflexion que ce Prélat n'eut pas le ſoin de la faire inſerer, comme nous avons dit, dans les Recueils publiés avant ſa mort, & par conſequent qu'il ne l'a pas reconnue pour une de ſes Piéces.

Il y a auſſi quelqu'autre raiſon pour ne la point inſerer dans cette Collection, dans laquelle nous nous ſommes engagés d'imprimer ſeulement les Ouvrages François qu'il a publié lui-même de ſon vivant. C'eſt le ſilence de quelques Ecrivains qui nous ont donné le Catalogue des Oeuvres de M.r BOSSUET. On ne l'a pas nommée dans celui qu'on a mis à la tête du *Recueil de* ſes *Oraiſons funébres*, imprimé à Paris chez *Dupuis* en 1731. ni dans celui que nous ont donné les Bénédictins dans leur *Gallia Chriſtiana* (38); ni enfin n'en parle point l'Auteur de ſon *Eloge hiſtorique* dont on a fait mention ci-deſſus, quoique d'ailleurs il en eût une opportune occaſion de le faire. Voici ce qu'il en dit (39): „ En 1642. „ à l'âge de ſeize ans, il vint à Paris puiſer les „ hautes ſciences dans cette ancienne & célébre Uni- „ verſité .... Là ſe développerent toutes les grandes

(38) *Gallia Chriſt.* Tom. VIII. pag. 1660.

(39) *Elog. hiſtoriq. de feu* Mr. BOSSUET pag. IV. dans le *Recueil de* ſes *Oraiſons funéb.* Paris 1731. in-12. chez *Dupuis*.

„ diſpoſitions du jeune Eléve. Son bonheur lui don-
„ na pour Maître un de ces hommes dont *les lé-*
„ *vres ſont les dépoſitaires de la Science*. C'étoit *Nico-*
„ *las Cornet*, Grand-Maître du College de Navarre. „
On ne dit point ici, ajoute M. l'Abbé *Desfontaines* (40), que M.r BOSSUET a fait l'Oraiſon funébre de *Nicolas Cornet*, Grand-Maître du College de Navarre; qui exiſte aujourd'hui, pourſuit-il, à la Bibliotheque du Roi. Il eſt donc à préſumer ſelon cet *Obſervateur*, que cette Piéce de M.r BOSSUET n'ait pas été encore publiée, & que celle qui fut imprimée ſous ſon nom pour la premiere fois à Amſterdam en 1698. ne ſoit point de lui.

Au reſte M. l'Abbé *Papillon* dans ſa *Bibliotheque des Auteurs de Bourgogne* (41), en ſuivant le P. *le Long* dont nous venons de rapporter le paſſage, fait cette remarque: „ Oraiſon funébre de *Nicolas Cornet*,
„ Grand-Maître du College de Navarre. Amſterdam
„ 1698. in-12. Ce Docteur mourut le 18. Avril 1663.
„ à 71. ans. L'Oraiſon funébre fut prononcée en
„ 1688. „ Mais il ſe trompe ſur ce dernier article.
„ Elle fut prononcée, dit le moderne Editeur de
„ Paris (42), dans la Chapelle du College le 27.
„ Juin 1663. par M.r BOSSUET. „ En effet pourquoi differer cette fonction funébre juſqu'à l'an 1688. D'ailleurs M.r BOSSUET dans ſon Oraiſon funébre de *Louis de Bourbon* Prince *de Condé*, qu'il a prononcée le 10. jour de Mars 1687. a déclaré nettement ſur la fin, que celle-ci ſeroit la derniere. Voici comment il l'a terminée: „ Agréez, PRINCE,
„ ces derniers efforts d'une voix qui vous fut con-
„ nue. Vous mettrez fin à tous ces Diſcours. Au
„ lieu de déplorer la mort des autres, GRAND PRIN-

(40) *Obſervat. ſur les Ecrits modern.* Tom. XXI. pag. 232.
(41) *Biblioth. des Aut. de Bourg.* Tom. I. pag. 68. n. 46.
(42) *Oeuvres de* Mr. BOSSUET Tom. VIII. pag. 383.

„ CE, dorénavant je veux apprendre de vous à ren-
„ dre la mienne ſainte : heureux, ſi averti par ces
„ cheveux blancs du compte que je dois rendre de
„ mon adminiſtration, je réſerve au troupeau que
„ je dois nourrir de la parole de vie, les reſtes
„ d'une voix qui tombe, & d'une ardeur qui
„ s'éteint. „

Pour ce qui regarde les autres Piéces contenues dans ce Volume, nous remettons le Lecteur à l'Avertiſſement ſuivant qui vient de la main de l'Editeur de Paris, & aux Notes auſſi que nous avons placées au bas des pages, par leſquelles nous avons redreſſé quelques paſſages fautifs, ou ſuppleé à quelques omiſſions.

AVERTISSEMENT

DE L'EDITEUR

DE PARIS.

L'EXCELLENT *Diſcours* de M. BOSSUET *ſur l'Hiſtoire Univerſelle* formera la Partie la plus conſidérable de ce Volume. M. de Meaux le compoſa en 1679. en même tems que la *Politique, tirée de l'Ecriture Sainte*. Ces deux Ouvrages furent faits pour ſervir à l'inſtruction particuliere de MONSEIGNEUR le Dauphin, fils de Louis XIV.

Le premier étoit diviſé en deux Parties, & l'une & l'autre devoient ſuivre le fil de l'Hiſtoire depuis l'origine du monde juſqu'au ſiécle de Louis le Grand. M. Boſſuet n'a mis la derniere main qu'à la premiere Partie, qui commence avec le monde, & finit au régne de Charlemagne : elle eſt écrite avec tant de netteté, d'élegance & de préciſion, que l'on regrétera toujours de n'avoir que la moitié d'un préſent auſſi utile qu'il eſt intéreſſant.

M. Boſſuet a eu deux objets principaux dans la compoſition de ce Diſcours : la Religion & les Empires, ſous quelques noms que ceux-ci aient paru. Ces derniers naiſſent & ſe détruiſent tour à tour : les plus puiſſans ſont ceux dont la ruine fait plus de bruit ; mais aucun n'a une durée conſtante. La Religion au contraire toujours la même, demeure ferme & inébranlable au milieu de ces violentes ſecouſſes qui changent ſucceſſivement la face de l'Univers : voilà ce que M. de Meaux veut imprimer dans l'eſprit de ſon Lecteur, & ce qu'il y grave en effet par ces caracteres lumineux qui portent avec eux l'ordre, la clarté & l'évidence.

Ce Diſcours eſt diviſé en trois Parties. Dans la I.re, M. Boſſuet expoſe en abrégé, ſuivant l'ordre des tems, les faits qui concernent & la Religion & les Empires. Il rapporte enſuite ces faits en particulier dans les deux autres Parties. La II.e ne regarde que l'établiſſement & la durée perpétuelle de la Religion. On voit dans la III.e la fondation & la ruine des différens Empires.

PREMIERE PARTIE.

Pour éviter la confuſion que la multitude des faits pourroit jetter dans l'eſprit, M. de Meaux établit des Epoques, c'eſt-à-dire, des points fixes fondés ſur des évenemens celébres, par le moien deſquels on raconte, ſans confondre les tems, les faits principaux qui les précédent, ou qui les ſuivent. Ce Prélat compte douze Epoques juſqu'à Charlemagne.

La I.re commence avec le monde. Dieu, par ſa parole toute-puiſſante, tire du néant le Ciel & la Terre, & fait l'Homme à ſon Image. L'Homme dans le Paradis Terreſtre trouve ſa félicité dans ſa propre innocence : c'eſt l'âge d'Or des tems fabuleux. La déſobeiſſance d'Adam perd toute ſa poſtérité : la Terre ſe remplit d'hommes : les crimes augmentent ; Dieu les punit par un Déluge univerſel, dont il ne ſauve que Noë & ſa famille.

Le Déluge forme la II.e Epoque : la mémoire de cet évenement ſe conſerve par toute la Terre, dans les Annales & dans la Tradition des anciens Peuples. Peu après, les jours des hommes ſont abrégés ; la façon de vivre change ; les déréglemens ſe multiplient ; l'orgueil des hommes les porte à conſtruire la Tour de Babel, monument fameux de leur foibleſſe. Les enfans de Noë ſe diſperſent : Japheth peuple une partie de l'Occident ; Cham & ſon fils vont en Egypte & en Phénicie ; de Sem vient le Peuple Hébreu : le fier Nemrod établit ſa domination à Babylone ; Ninive eſt bâtie ; différens Roiaumes s'élevent : on établit des Loix ; les mœurs ſe policent ; on invente les Arts ; tout le genre humain s'inſtruit. La connoiſſance de Dieu & ſon culte ſe conſervoient chez la plupart ; mais en général il s'affoibliſſoit peu à peu : les Traditions, ſeules dépoſitaires de la Religion, commencent à s'obſcurcir ; les Fables leur ſuccédent ; l'Idolatrie s'introduit dans le monde. Pour empêcher le progrès d'un déſordre ſi affreux, Dieu ſépare un Peuple élu du milieu de la corruption. Abraham eſt choiſi pour être le Pere de tous les Croians.

La Vocation d'Abraham forme la III.e Epoque. Ce Patriarche beni de Dieu, & de la race duquel devoit ſortir

JESUS-CHRIST, méne une vie ſimple & paſtorale, magnifique néanmoins par ſa généroſité à exercer l'hoſpitalité à l'égard de tous les Etrangers. Iſaac ſon fils & Jacob ſon petit-fils, imitateurs de ſa foi, vivent avec la même ſimplicité. Celui-ci eſt le Pere des douze Patriarches, dont les douze Tribus du Peuple Hébreu prennent leur nom. Joſeph, l'un de ces Patriarches, devient odieux à ſes freres; eſt vendu par eux à des Marchands Egyptiens; ſa chaſteté lui attire des perſécutions; ſon mérite l'éleve peu après; il gagne l'affection du Roi Pharaon, qui le rend maître abſolu en Egypte; ſon pere Jacob vient l'y trouver avec ſes enfans; la famille de ce Patriarche forme enfin un Peuple nombreux qui cauſe de l'ombrage aux Egyptiens; ils veulent le faire périr. Dieu ſuſcite Moiſe, qui délivre Iſraël de la captivité: la Mer Rouge s'entr'ouvre miraculeuſement pour lui donner un libre paſſage, & engloutit dans ſes eaux Pharaon & les Egyptiens qui le pourſuivoient.

La IV.e Epoque commence au tems où Moïſe ſe trouve dans le Déſert avec le Peuple Hébreu ſorti d'Egypte. Ici finit la Loi de nature, c'eſt-à-dire, ce tems où les hommes n'avoient pour ſe gouverner que la raiſon naturelle, & les Traditions de leurs Ancêtres. Dieu donne à Moiſe ſa Loi écrite ſur la pierre; c'eſt ſur ces deux Tables ſi connues, que Dieu grave de ſa main les dix grands Commandemens qui contiennent les premiers principes du culte de Dieu, & des devoirs de la ſociété humaine: le Sacerdoce eſt établi peu après; Dieu lui-même régle les fonctions des Prêtres, & les cérémonies de la Religion. Moiſe écrit le premier l'Hiſtoire du Peuple de Dieu, en la commençant dès l'origine du monde; il meurt: cette Hiſtoire eſt continuée par Joſué, & par ſes ſucceſſeurs. Les Iſraëlites dans la ſuite libres & captifs tour à tour, ſelon leur fidélité ou leur déſobéiſſance, ont toujours parmi eux des Perſonnages d'autorité, qui conduits par la main de Dieu les délivrent de leurs ennemis: tels ſont entre autres la Prophéteſſe Débora, Barac, Gédéon & Jephté: ſous celui-ci arrive le fameux incendie de Troye.

La ruine de Troye, après un ſiége de dix ans, forme la V.e Epoque. Ici commence ce qu'on lit de plus remarquable dans les tems fabuleux, & dans les fictions héroïques

d'Homere & de Virgile, les deux plus grands Poëtes de la Gréce & de l'Italie. Sous Laomédon pere de Priam Roi de Troye, paroiſſent ces Héros fameux de la Toiſon d'Or, Jaſon, Hercule, Orphée, &c. Sous Priam, & dans le tems même du ſiége de Troye, Achilles, Agamemnon, Ménélas, Ulyſſe, Hector, &c. & parmi le Peuple de Dieu on voit Samſon, ſi renommé par ſa force & par ſa foibleſſe; & Samuel Juge irréprochable, Prophéte choiſi de Dieu pour ſacrer les Rois. Saul eſt le premier de ces Rois; David lui ſuccéde; après lui régne Salomon, Prince ſage, juſte, pacifique, jugé digne d'élever un Temple au Créateur.

Le régne de Salomon commence la VI.e Epoque. Ce Prince, ſi célébre par ſa ſageſſe, donne pendant long-tems les plus grands exemples de piété, & finit par de honteuſes foibleſſes qui le conduiſent à l'idolatrie. A ſa mort ſon Roiaume eſt partagé: les douze Tribus ſe diviſent ſous Roboam ſon fils. Cette diviſion donne la naiſſance à deux Roiaumes, celui d'Iſraël & celui de Juda: l'Idolatrie régne dans le premier, la Religion ſe ſoutient dans le ſecond, mais avec bien des traverſes. Ici M. de Meaux parle de différens Roiaumes qui floriſſoient dans ce tems-là.

La VII.e Epoque commence à la fondation de Rome par Romulus, pendant que Joathan fils d'Oſias régnoit en Judée. Rome naiſſante voit l'Empire des Aſſyriens ſe détruire: ſur ces ruines s'élevent trois grands Roiaumes, celui des Médes, de Ninive & de Babylone. L'impie Achaz fils de Joathan régne en Judée; le pieux Ezéchias ſon fils lui ſuccéde; après ſa mort Manaſſés parvient au Trône: alors les crimes ſe multiplient parmi le Peuple de Dieu. Joſias fils d'Amon, & petit-fils de Manaſſés, ſuſpend pour quelque tems la punition dont le Seigneur menace ſon Peuple; mais bientôt le tems de la miſéricorde eſt écoulé. Nabuchodonoſor II. fils de Nabopolaſſar, Roi des Chaldéens, attaque Jéruſalem, la prend, la ruine & brule le Temple: cependant la puiſſance des Rois d'Aſſyrie s'augmente; les Médes ſe rendent redoutables, & s'aggrandiſſent du côté de l'Orient. Le Roi de Babylone déclare la guerre à Ciaxare, appellé par Daniel Darius le Méde; celui-ci nomme pour Général de ſes armées le jeune Cyrus, fils de Cambyſe Roi de Perſe.

C'eſt au régne de Cyrus que commence la VIII.e Epoque. Alors finit la captivité de Babylone, qui avoit duré 70. ans : le Peuple revient à Jéruſalem : on rebâtit le Temple. Les cérémonies de la Religion s'y obſervent comme auparavant. Dans ce même tems Servius Tullius aggrandit Rome, & veut la mettre en République : arrivent alors les révolutions que tout le monde ſait. Eſdras Docteur de la Loi, & Néhémie Gouverneur du Peuple de Dieu nouvellement rétabli en Judée, réforment les abus, & font obſerver la Loi de Moïſe : Eſdras met en ordre les Livres ſaints : il ramaſſe les anciens Mémoires du Peuple de Dieu, dont il forme les Paralipoménes. M. de Meaux reprend ici l'Hiſtoire profane : on voit entre autres les différentes guerres des Romains avec les Carthaginois : ceux-ci ſuccombent ſous les efforts de Scipion, ſurnommé l'Afriquain à cauſe de ſes conquêtes en Afrique.

La IX.e Epoque ſe prend à la ruine de Carthage. Annibal Général des Carthaginois veut ſe relever de ſa défaite. Ce grand Capitaine, réduit à chercher un aſile chez les Etrangers, remue tout l'Orient contre les Romains ; il attire leurs armes en Aſie ; par ſes conſeils Antiochus Roi de Syrie leur fait la guerre ; il eſt vaincu. Antiochus Epiphanes ſon fils ſe rétablit, après avoir eſſuié bien des traverſes : il tourne ſes armes contre les Juifs & entreprend de détruire la Loi de Moïſe, le Temple & la Nation. Les Machabées lui réſiſtent ; il meurt en impie : ſon fils Antiochus Eupator recommence la guerre contre les Juifs : les victoires des Machabées continuent. Démétrius ſuccéde à Eupator, & perſécute les Juifs : Simon Machabée prend leur défenſe, & eſt protégé par les Romains ; avec ce ſecours il ſe rend redoutable, & parvient enfin à chaſſer les ennemis de toutes les Places de la Judée. Ses enfans ſuccédent au Pontificat : tout le Peuple ſe ſoumet à eux. Pendant ce tems, les Romains continuent d'aggrandir leur domination : les guerres inteſtines déchirent le ſein de la République ; chacun veut dominer : Marius & Sylla excitent des troubles ; Catilina forme une conjuration ; Pompée régne dans le Sénat ; Céſar devient ſon rival, & le défait à la bataille de Pharſale : Brutus & Caſſius croient garantir la République de la tirannie, en tuant Céſar : Rome ſe voit expoſée à de

nouveaux troubles ſous le Triumvirat de Lépide, de Marc-Antoine, & du jeune Céſar Octavien. Ces deux derniers ruinent le parti de Lépide; ils tournent enſuite leurs armes l'un contre l'autre. Antoine eſt défait à la bataille d'Actium: tout céde à la fortune de Céſar: la paix eſt rendue à l'Univers: JESUS-CHRIST vient au monde.

La Naiſſance de JESUS-CHRIST forme la X.e Epoque, la plus conſidérable de toutes, non-ſeulement par l'importance d'un ſi grand évenement, mais encore parce que c'eſt par elle que toute la Chrétienté commence à compter ſes années. M. Boſſuet donne ici une explication bien claire & bien ſimple des 70. Semaines, dont il eſt parlé dans le Prophéte Daniel, ſans entrer dans les détails embarraſſans des différentes ſupputations des Chronologiſtes. Après la mort de JESUS-CHRIST commencent les perſécutions faites aux Chrétiens. Saint Etienne eſt lapidé: cependant les Gentils ſe convertiſſent. Saint Pierre & ſaint Paul ſont martiriſés ſous Néron. On reſpire un peu ſous Tite & Veſpaſien. La perſécution recommence. Domitien régne: ſous cet Empereur ſaint Jean eſt exilé à Pathmos, où il écrit ſon Apocalypſe: quelque tems après il écrit l'Evangile qui porte ſon nom. Depuis ce tems les perſécutions continuent; la Religion ſe répand; l'Egliſe encore naiſſante, rendue féconde par le ſang des Martirs, remplit toute la terre; pourſuivie & maltraitée pendant près de trois cens ans, elle donne les plus grands exemples de ferveur & de patience. La paix lui eſt enfin accordée par l'Empereur Conſtantin, qui embraſſe publiquement le Chriſtianiſme.

Cette célébre converſion qui arriva l'an 312. de Notre-Seigneur, forme la XI.e Epoque. La Croix de JESUS-CHRIST devient alors un Signe honorable. Cinquante ans après, l'Empereur Julien ſe rend fameux par ſon apoſtaſie; il perſécute les Chrétiens, & ceux-ci lui demeurent fidéles. Cet Empereur périt miſérablement dans la guerre contre les Perſes. L'Egliſe dans la ſuite eſt affligée par les Héréſies, contre leſquelles on tient pluſieurs Conciles généraux. L'Empire Romain eſt déchiré par diverſes révolutions, qui enfin l'anéantiſſent.

La XII.e & derniere Epoque eſt fixée au tems de Charlemagne. Ce Prince eſt appellé à l'Empire; il l'accepte,

& lui donne une nouvelle forme : protecteur de l'Egliſe & de la Religion, il rétablit la Diſcipline eccléſiaſtique, aſſemble des Conciles, & fonde la grandeur temporelle du ſaint Siége.

SECONDE PARTIE.

M. de Meaux s'attache ici uniquement à démontrer la ſuite conſtante de la Religion depuis le commencement du monde. Il expoſe les différens états du Peuple de Dieu ; d'abord ſous la Loi de nature, & ſous les Patriarches : il paſſe enſuite à Moïſe, & à la Loi écrite ; de-là il vient à David & aux Prophétes ; il fait voir l'état de la Religion dans le tems de la captivité des Juifs, & après leur retour. JESUS-CHRIST paroît : l'Evangile eſt publié ; les perſécutions s'élevent ; la Religion ſubſiſte toujours : en vain les hommes font les derniers efforts pour l'abattre ; l'enfer qui les ſoutient, ne peut faire reuſſir leurs projets ; l'Egliſe d'abord victorieuſe de l'Idolatrie, triomphe enſuite de toutes les erreurs.

M. Boſſuet finit cette Seconde Partie par une refléxion très-importante ſur l'authenticité des Livres ſaints, & ſur le rapport qu'ils ont entre eux.

Les Miracles éclatans que les Hébreux ont vus de leurs yeux, & qui ſervent à préſent à confirmer notre foi, ſont conſervés encore aujourd'hui dans des Actes authentiques que ce même Peuple nous a tranſmis : ces Actes ſont les Livres de l'Ancien Teſtament, les plus anciens qu'il y ait au monde, & les ſeuls de l'Antiquité où la connoiſſance du vrai Dieu ſoit enſeignée. Les Livres que les autres Peuples regardoient comme divins, ont diſparu même avant la fin de l'Idolatrie. Les Romains eux-mêmes ont été les premiers à détruire ceux où Numa avoit écrit les Miſtéres de la Religion qu'il avoit inventée : on a parlé long-tems parmi eux des Livres des Sibylles, mais on n'a jamais pu en montrer un ſeul, ni même aucun Oracle qui en eût été tiré. Les Juifs ſont donc les ſeuls dont les Livres aient été conſtamment en vénération : on ne les a point cachés miſtérieuſement aux yeux des Peuples ; ils ont été, & ſont encore aujourd'hui dans les mains de tout le monde.

Les Miracles de JESUS-CHRIST ont été écrits avec la même exactitude : les Actes en ſont répandus par toute la terre ; on les a examinés ; on les a combattus ; on n'a pu ni les détruire, ni les ébranler. Les différens Livres qui compoſent le Nouveau Teſtament ont entre eux un rapport évident : les Actes des Apôtres ſont une ſuite de l'Hiſtoire de l'Evangile : leurs Epîtres ont avec eux une liaiſon néceſſaire ; & la collection de ces Ecritures ſe rapporte à l'Ancien Teſtament, qu'elles réclament preſque à chaque page : tout y parle de Moïſe, tout y eſt fondé ſur Moïſe ; c'eſt lui qui a dit ; c'eſt lui qui a écrit ; ſon témoignage eſt sûr. JESUS CHRIST lui-même rappelle toujours la Loi de Moïſe, les Ecrits des Prophétes & des Pſeaumes. Ce ſont autant de témoins, qui dépoſent en ſa faveur.

M. de Meaux ſe propoſe ici les objections que l'incrédulité forme contre la vérité des Ecritures, & il les détruit avec autant de ſolidité que de préciſion. Je n'entrerai point dans ce détail ; il faut le lire dans l'Ouvrage même. Je rapporterai ſeulement ce qu'il dit de l'objection générale ; qu'il y a des difficultés dans les ſaintes Ecritures. Il y en a ſans doute, dit M. Boſſuet, qui n'y ſeroient pas ſi le Livre étoit moins ancien, & ſi l'on eût été moins ſcrupuleux à le donner tel qu'on le trouvoit, ou enfin ſi l'on eût pris la liberté d'y corriger ce qui faiſoit de la peine. Il y a des difficultés qui naiſſent de l'ancienneté, lorſque les lieux ont changé de nom, ou de ſituation, lorſque les dates ſont oubliées, lorſque les généalogies ne ſont plus connues, & qu'il eſt impoſſible de remédier aux fautes d'un Copiſte négligent ; mais trouve-t-on de réelles difficultés dans le fond ou dans la ſuite de l'Hiſtoire ? Non. Tout y eſt ſuivi, & l'obſcurité même que l'on y trouve, ne ſert qu'à rendre ſon antiquité plus vénérable. Les difficultés que l'on forme contre les Livres du Nouveau Teſtament n'ont pas plus de force : aucune n'attaque ni le fond de la Doctrine, ni la vérité de l'Hiſtoire ; pourquoi donc ce Livre ſaint trouve-t-il tant d'adverſaires ? Eſt-ce après un mur examen qu'on s'éleve contre lui ? a-t-on juſqu'à préſent propoſé quelque objection ſérieuſe, qui puiſſe détourner un eſprit raiſonnable de s'y ſoumettre ? Nullement. La plus forte objection eſt dans la dépravation du cœur de l'homme : on veut rejetter ce

Livre, parce qu'on le regarde en quelque façon comme l'ennemi du genre humain ; il oblige les hommes à ſoumettre leur eſprit à Dieu, & à réprimer leurs paſſions : c'en eſt aſſez ; on lui déclare une guerre continuelle, & on le ſacrifie à l'incrédulité & au libertinage.

TROISIEME PARTIE.

M. de Meaux ne parle ici que des Empires & des révolutions qu'ils ont eſſuiées : l'élevation & la chute des Empires, & les cauſes qui ont produit de ſi fameux évenemens, forment un ſpectacle intéreſſant pour tout le monde, mais bien plus encore pour un Prince deſtiné à occuper un Trône.

M. Boſſuet paſſe rapidement ſur les Roiaumes de Scythie & d'Ethiopie, pour s'arrêter aux Egyptiens, qui ſont les premiers Peuples policés. Il fait une deſcription magnifique de leurs mœurs, de leur prudence, de leur gouvernement, & de leur amour pour les ſciences : amis de la paix, ils ſe conſervent durant 1300. ans, ſans connoître la guerre. Séſoſtris eſt le premier de leurs Rois qui ſe rend redoutable par les armes : l'Empire ſubſiſte encore 300. ans après lui : il eſt enfin affoibli par les Rois de Babylone, & entierement détruit par Cambyſe.

On voit enſuite les Empires des Aſſyriens, anciens & nouveaux, c'eſt-à-dire, les Roiaumes de Ninive & de Babylone, détruits l'un & l'autre par les Médes & les Perſes, ſous la conduite du grand Cyrus. L'Empire des Perſes, ſi redoutable ſous le régne de ce Prince, ſe ſeroit peut-être accrû ſous ſes ſucceſſeurs, ſi un faſte exceſſif & l'amour des plaiſirs n'avoient pas contribué à corrompre les mœurs de leurs ſujets. Ils furent aſſez long-tems guerriers, & ils jetterent l'épouvante parmi certains Peuples qui ne ſavoient point faire la guerre. C'eſt ainſi qu'ils conquirent l'Egypte, l'Aſie Mineure, & quelques Colonies Grecques que le luxe Aſiatique avoit amollies. Ils n'eurent pas les mêmes ſuccès contre les Grecs : ils firent d'abord quelques conquêtes, mais ils trouverent bien-tôt de puiſſans obſtacles. Agéſilas Roi de Lacédémone fit voir dans l'Aſie Mineure qu'on pouvoit battre les Perſes. Alexandre le Grand, Prince d'une fermeté

& d'un courage au-deſſus de tous les obſtacles, ruine entiérement l'Empire des Perſes : il meurt à la fleur de ſon âge : ſa mort détruit toutes ſes conquêtes : ſes propres Etats deviennent le partage de nouveaux Princes, qui ſont eux-mêmes obligés dans la ſuite de recevoir la loi des Romains. Dans toutes ces révolutions, M. Boſſuet fait remarquer les cauſes qui les ont occaſionnées, & les deſſeins particuliers de la Providence, devant laquelle les Empires & les Conquérans ſont comme un vil amas de pouſſiere qu'elle diſſipe d'un ſouffle, quand elle le veut.

M. de Meaux finit ſon Diſcours par l'Empire Romain ; il en raconte l'origine, les progrès, les variations, la décadence. Cet Empire, formé d'abord par une troupe de brigands, reconnoît Romulus pour ſon Chef : il établit des Loix ; Numa les perfectionne ; Tullius Hoſtilius forme une diſcipline militaire, à laquelle Ancus Martius joint des cérémonies de Religion. Tarquin l'Ancien établit un Senat ; Servius Tullius forme le projet de l'établiſſement d'une République ; la Roiauté eſt abolie ; les Conſuls commandent tour à tour ; les guerres ſont heureuſes ; les conquêtes s'augmentent ; les diviſions inteſtines s'élevent ; on fait des Loix pour les réprimer.

Carthage menace l'Empire Romain, & le met ſur le penchant de ſa ruine : Scipion délivre ſa Patrie, ruine Carthage, & mérite le ſurnom d'Afriquain. Les guerres civiles naiſſent dans la ſuite par l'ambition des trois plus grands hommes de l'Etat. Céſar ſe défait de ſes concurrens, & ſe fait Empereur. Les régnes de ſes ſucceſſeurs ſont agités par les guerres civiles. L'Empire dans la ſuite eſt trouvé un fardeau trop peſant pour un ſeul homme : on voit pendant long-tems la Couronne ſur la tête de deux Empereurs qui commandent en même tems. L'Empire eſt affoibli par les Barbares : Rome & l'Italie ſont abandonnées par les Empereurs qui ſe renferment en Orient. Rome réduite à l'extrémité par les Lombards, ſe livre aux François : Pepin Roi de France paſſe les Monts, & réduit les Lombards. Charlemagne vient enſuite : il éteint entiérement leur domination, & ſe fait couronner Roi d'Italie. Ce Prince eſt élu Empereur par les Romains l'an 800. il fonde alors un nouvel Empire.

M. Boſſuet, en finiſſant ce Diſcours, fait des réflexions

très-ſolides ſur les cauſes de l'élevation & de la chute de l'Empire Romain ; & en général, quoiqu'il ne s'agiſſe point ici directement de la Religion, ce Prélat y ramène ſon Lecteur de tems en tems : il fait voir le doigt de Dieu marqué dans toutes les variations que différens Etats ont eſſuiées : elles ont toutes ſervi à la Religion, & à la conſervation du Peuple de Dieu. En effet, pendant que les plus puiſſantes Monarchies ſont abattues ſous les coups violens qu'on leur porte ; la Religion, quoique ſouvent attaquée, ſe ſoutient par ſes propres forces : marque certaine que c'eſt dans elle ſeule que conſiſte la véritable grandeur, que c'eſt ſur elle ſeule que l'on peut fonder de ſolides eſpérances.

Cet Ouvrage a été imprimé pour la premiere fois en 1681. *in*-4. On en a enſuite multiplié les éditions à Paris, à Lyon & à Amſterdam. M. *de la Barre*, qu'il ne faut pas confondre avec M. *de la Barre*, de l'Académie des Inſcriptions & Belles-Lettres, a donné la Suite de cet Ouvrage depuis Charlemagne juſqu'à Louis XIV.

Le Comte *Philippe Verzano* publia à Modéne en 1712. une Traduction qu'il avoit faite en Italien du Diſcours de M. Boſſuet, & de la Continuation dont on vient de parler. La même année il parut à Veniſe une nouvelle Traduction de l'un & de l'autre par un Carme qui s'eſt caché ſous le nom de *Selvaggio Cantulini*. (1)

En 1718. M. l'Abbé *de Partenay*, Aumônier de Madame la Ducheſſe de Berri, en publia une Traduction en Latin (2), ſous ce titre : *Commentarii Univerſam complectentes Hiſtoriam ab orbe condito ad Carolum Magnum, &c.* Cet Ouvrage eſt dédié à M. le Duc d'Orléans, alors Régent. L'habile Traducteur, loin de reſter au-deſſous de ſon Original, a trouvé le moien, par la variété & l'élégance de ſes expreſſions, d'ajouter de nouvelles graces à un Ouvrage déja ſi excellent par lui-même. " M. l'Abbé de Partenay, diſent „ les Journaliſtes de Trévoux, (*Avril* 1718.) a fait un choix „ très-juſte pour exercer le talent qu'il a pour la Langue

(1) L'Editeur de Paris a copié dans cet endroit la *Bibliotheque des Auteurs de Bourgogne*, Tom. I. pag. 65. n. 10. & en ſuivant M. l'Abbé *Papillon* qui a publié cette *Bibliotheque*, il a défiguré, comme lui, les noms de ces deux Traducteurs Italiens. Nous les avons redreſsés dans l'Avertiſsement précédent, pag. XIV. n. XXII. XXIII.

(2) Voiez ci-deſsus, pag. XIV. n. XXI.

„ Latine : ſon nom ira avec celui du célébre Boſſuet en „ tous lieux, & paſſera à tous les tems. Que ſait-on ? peut-„ être l'Original ſouffrira du changement, à quoi notre Lan-„ gue eſt ſujette, & vieillira ; & cependant la Traduction „ conſervera ce qu'elle a de beauté. „ Les Journaliſtes rapportent enſuite quelques endroits de la Traduction Latine, afin que le Lecteur ſoit en état d'en juger par lui-même. Nous avons cru à leur exemple en devoir donner auſſi une idée : nous nous contenterons de citer ſeulement la Traduction d'un endroit de la Premiere Partie, où M. Boſſuet en parlant du renouvellement du Monde après le Déluge, s'exprime ainſi : *Tout commence : il n'y a point d'Hiſtoire ancienne où il ne paroiſſe, non-ſeulement, &c.* (pag. 11. de ce Volume.) Voici comment M. l'Abbé de Partenay l'a rendu en Latin :

Tunc cunctarum exordia rerum. Nulla priſca Hiſtoria exſtabat, quæ non tantum his primis temporibus, ſed etiam multo poſt, mundi recens nati certa ſigna non contineret. Conſtitutis Legibus effera hominum corda manſueſcunt ; regnis nova forma accedit ; paulatim mortales, experientia duce, docti evadunt & inventas perficiunt Artes. Quo magis creſcunt, eo magis finitimas terras excolunt : montes tranſcendunt, flumina traiiciunt, & fluctibus maris audacter ſe credunt. Tellus, initio horrida ſylva, aliam induit formam : campi ſe ſe explicant, paſcua amœna apparent, villæ & oppida aſſurgunt. Quædam animalia laqueo capiuntur, alia cicurantur, & ad uſus humanos accommodantur. Ferarum domandarum ſtatim cura ſubit. Primi Heroes in his bellis ſibi famam comparant. Hinc arma, poſtea tot hominum millibus exitioſa, excogitantur & fabricantur. Nemrodus, primus bellator & victor, in Scripturis (a) ro-buſtus venator *nuncupatur.* (a) Gen. X. 8.

M. l'Abbé de Partenay a fait auſſi une élégante Traduction de l'Hiſtoire des Variations de M. de Meaux. Il ſeroit à ſouhaiter pour l'honneur des Lettres, & plus encore pour le bien des Proteſtans étrangers, que l'Auteur ſe déterminât à la faire imprimer.

Après le *Diſcours ſur l'Hiſtoire univerſelle*, on trouvera le *Sermon ſur l'Unité de l'Egliſe* (3). M. de Meaux aiant été prié

(3) Tiré de l'*Avertiſſement* de la nouvelle Collection de Paris, Tom. V. pag. XXIV. & ſuiv.

de faire le Sermon de l'ouverture de l'Aſſemblée Générale du Clergé de France le 9. Novembre 1681, ce Prélat prit pour ſujet l'Unité de l'Egliſe. Il partagea ſon Diſcours en trois Parties. Dans la premiere, il fit voir la beauté & l'unité de l'Egliſe dans ſon tout, c'eſt-à-dire, dans l'aſſemblage de toutes les Egliſes Chrétiennes qui ſont unies de communion avec celle de Rome. Dans la ſeconde, il parla de la beauté & de l'unité de l'Egliſe dans chacun de ſes membres, & de-là il prit occaſion de parler de l'Egliſe Gallicane en particulier. Dans la troiſiéme Partie, il prouva que la beauté & l'unité de l'Egliſe en général étoient des qualités permanentes promiſes à Elle ſeule & durables juſqu'à la fin des ſiécles, ſuivant les promeſſes de JESUS-CHRIST. L'Orateur finit par faire voir les avantages que les Particuliers trouvent dans leur attachement à l'Unité Catholique : exempts des perplexités qui emportent toujours avec ſoi l'examen particulier, ils trouvent dans le ſein de l'Egliſe le moien le plus ſûr pour éclaircir leurs doutes & fixer leur foi; ſa reſpectable autorité applanit toutes les difficultés ; & Elle fournit à ſes enfans les remédes les plus efficaces pour diſſiper toutes les ſemences de diviſion & de trouble (4).

Nous avons placé enſuite le *Sermon* que M. Boſſuet prononça aux Carmélites du Fauxbourg Saint-Jacques, le jour que Madame la Ducheſſe *de la Valliere* y fit profeſſion. Le ſacrifice que l'on fait en entrant en Religion, eſt une véritable mort, qui forme un ſpectacle plus ou moins attendriſſant à proportion que la victime a été plus attachée au monde, ou qu'elle y a paru avec plus d'éclat.

Françoiſe de la Baume-le-Blanc de la Valliere, Fille-d'honneur de Henriette d'Angleterre, devint en 1661. la Favorite de Louis XIV. pour lequel elle avoit conçu une tendreſſe qu'elle n'eut pas le courage de diſſimuler. Le Roi la fit Ducheſſe de Vaujour, Paire de France & Baronne de S. Criſtophe en Anjou. Au poſte près qu'elle occupoit à la Cour,

(4) Le Sermon *ſur l'Unité de l'Egliſe* parut pour la premiere fois à Paris en 1682. chez *Leonard* in-4. Cette édition qui eſt très-belle, eſt auſſi très-rare. II. *It.* Paris, la même année 1682. in-12. chez le même *Leonard*. III. *It.* Paris 1726. in-12. chez *Deluſſeux*. IV. *It.* Paris 1744. dans le Tome V. des Oeuvres de Mr. Boſſuet.

elle ſe conduiſit avec une ſageſſe & une douceur qui la firent aimer de tout le monde : généreuſe, déſintéreſſée, elle ne fit uſage de ſa faveur que pour rendre tous les ſervices dont elle fut capable. Dieu l'aiant éclairée ſur ſon état, elle ne différa point d'en faire pénitence ; elle alla ſe jetter dans le Couvent des Carmélites où elle prit l'habit ſous le nom de Sœur Louiſe de la Miſéricorde : la Reine lui donna ſolemnellement le voile le jour de ſa Profeſſion qui fut le 4.e Juin 1675. elle y a vécu 35. ans dans les plus grandes auſterités & dans la pratique de l'humilité la plus profonde : la veille de ſa mort elle ſe leva à trois heures du matin pour aller adorer le ſaint Sacrement, mais elle ſe trouva ſi mal en chemin qu'il fallut la rapporter. Elle mourut le 6. Juin 1710.

M. Boſſuet prit pour texte de ſon Sermon ce paſſage de l'Ecriture : *Ecce nova facio omnia* : JE *vais renouveller toutes choſes*. Ces paroles qui s'entendent du grand changement qui doit ſe faire à la conſommation des ſiécles, ſont appliquées ici au changement que l'Eſprit Saint opére dans un cœur qu'il convertit : on avoit alors un exemple illuſtre d'une converſion bien frapante. Quatre mots ſuffiſent à M. Boſſuet pour exprimer le contraſte étonnant d'une vie paſſée dans les délices, & d'une vie qu'on conſacroit à une pénitence qui ne devoit finir qu'à la mort. *Qu'avons-nous vu ? Que voions-nous ? Quel état, & quel état ! Je n'ai pas beſoin de parler ; les choſes parlent aſſez d'elles-mêmes. Madame*, s'écrie-t-il, en adreſſant la parole à la Reine qui étoit préſente : *voici un objet bien digne de votre piété*, &c. Le reſte du Diſcours eſt rempli d'une morale évangélique, propre à porter l'effroi dans le cœur des gens du monde & à encourager l'illuſtre Pénitente qui venoit ſe ſacrifier. Sur la fin de ſon Diſcours il adreſſe la parole à Madame de la Valliere qui étoit à une Tribune d'en-haut avec la Reine : *Deſcendez*, lui dit-il ; *allez à l'Autel : victime de la pénitence, allez achever votre ſacrifice : le feu eſt allumé, l'encens eſt prêt, le glaive eſt tiré ..... le ſacré Pontife vous attend avec ce voile miſtérieux que vous demandez : envelopez-vous dans ce voile ; vivez cachée à vous-même, auſſi bien qu'à tout le monde ; & connue de Dieu, échapez vous à vous-même, ſortez de vous-même, & prenez un ſi noble eſſor, que*

vous ne trouviez de repos que dans l'eſſence éternelle du Pere, du Fils, & du Saint-Eſprit (5).

Après ces deux Sermons ſuivent les *Oraiſons Funébres* que ce grand Prélat a prononcées en différentes circonſtances. On y verra dans un grand jour toute la beauté & la ſolidité de ſon génie. Plus attentif à toucher qu'à plaire, il s'éleve au-deſſus de l'art pour ſe livrer à la nature, qui eſt ſi féconde en riches productions, lorſqu'on ſait la conſulter, & qu'on eſt en état de l'entendre. M. Boſſuet ne connoiſſoit point la gêne de ces ornemens compaſſés, de ces antithéſes, de ces chutes de mots, qui ne font ordinairement que chatouiller les oreilles, & amuſer agréablement l'eſprit. Sa mâle & vive éloquence trouvoit dans le fond même de ſon ſujet de quoi éclairer l'eſprit, & fraper le cœur. Les traits lumineux qu'il lançoit, étoient autant d'éclairs qui pénétroient juſqu'à l'ame, & qui y portoient la vive lumiere de la verité & de la Religion: peu eſclave du ſtile, il le négligeoit quelquefois, & ſon Diſcours alors n'en étoit que plus énergique. C'eſt ce que l'on a toujours remarqué dans ſes Ouvrages, & principalement dans ſes Oraiſons Funébres.

La premiere, eſt celle de *Henriette-Marie de France*, fille de Henri IV. & de Marie de Médicis, mariée à Charles I. Roi d'Angleterre, qui eut la tête tranchée à Londres en 1649. Il y avoit déja quelques années que les troubles d'Angleterre avoient obligé cette Princeſſe de ſe réfugier en France. Elle ſouffrit tous ſes malheurs avec une conſtance vraiment héroïque; & quelques années avant ſa mort, elle eut la conſolation de voir ſon fils Charles II. rétabli ſur le Trône de ſes Peres. Cette Princeſſe mourut ſubitement à Co-

(5) Ni celui qui a dreſſé le *Catalogue exact* des Ouvrages de Mr. *Boſſuet*, mis à la tête du *Recueil des Oraiſons funébres* de notre Auteur, publié à Paris chez *Dupuis* en 1731. in-8. ni les Bénédictins de la Congregation de S. Maur dans leur *Gallia Chriſtiana*, Tom. VIII. pag. 1660. ni enfin M. l'Abbé *Papillon* dans ſa *Bibliotheque des Auteurs de Bourgogne*, Tom. I. pag. 62. & ſuiv. ont mis ſur le compte de Mr. *Boſſuet* le Sermon, qu'il a prêché pour la Profeſſion de Madame la Ducheſſe *de la Valliere*. Je l'ai trouvé ſeulement imprimé dans la IV. Partie (pagg. 38-68.) du *Recueil de diverſes Oraiſons funébres*, *Harangues*, *Diſcours & autres Piéces d'Eloquence des plus célébres Auteurs*, de l'édition de Liſle 1696. chez *Jean Henry*, 4. vol. in 12.

lombe, près Paris : ſon Corps fut porté à ſaint Denys, & ſon Cœur en l'Egliſe des Religieuſes de ſainte Marie de Chaillot. Ce fut là que M. Boſſuet, alors Evêque de Condom, prononça ſon Oraiſon Funébre le 16. Novembre 1669. en préſence de Monſieur, Frere de Louis XIV. & de Madame.

En 1670. *Henriette-Anne*, fille de Charles I. & de la Reine d'Angleterre dont on vient de parler, & femme de Philippe de France Duc d'Orléans frere du Roi, mourut à ſaint Cloud le 30. Juin : ſon Corps fut porté à ſaint Denis le 4. Juillet ; & le y 21. d'Août il y eut un Service ſolemnel, où M. Boſſuet fit l'Oraiſon Funébre de cette Princeſſe, en préſence de M. le Prince.

Marie-Thérèſe d'Autriche, fille de Philippe IV. Roi d'Eſpagne & d'Eliſabeth de France, mariée à Louis XIV. en 1660. mourut à Verſailles le 30. Juillet 1683. On fit ſon Service à ſaint Denys le 1.er Septembre ſuivant. M. de Meaux prononça ſon Oraiſon Funébre en préſence de M. le Dauphin.

L'Oraiſon Funébre d'*Anne de Gonzague de Cléves*, Princeſſe Palatine, fut prononcée par M. Boſſuet dans l'Egliſe des Carmélites du Fauxbourg ſaint Jacques le 9. Août 1685. en préſence de M. le Duc, de Madame la Ducheſſe, & de M. le Duc de Bourbon. Elle étoit fille de Charles de Gonzague, Duc de Nevers, de Rhétel & de Mantoue, & de Catherine de Lorraine. Elle avoit épouſé le Prince Edouard, Comte Palatin du Rhin. Cette Princeſſe demeurée veuve dans un âge peu avancée, ſe livra au monde, & perdit de vue pendant quelque tems la voie de la Religion & de la piété. Elle revint enfin à elle-même ; elle fit une pénitence ſincére de ſon incrédulité, & elle ſe rendit célébre dans la ſuite de ſa vie, par ſon eſprit, ſa piété & ſa charité envers les pauvres. Les contraſtes de la vie de cette Princeſſe ſont dépeints dans le Diſcours de M. de Meaux avec une force, une énergie & une onction dignes des tems Apoſtoliques.

En 1686. le 26. Janvier, M. Boſſuet prononça à ſaint Gervais l'Oraiſon Funébre de M. *Le Tellier* Chancelier de France, ſon ancien ami. Ce Magiſtrat, après avoir paſſé ſucceſſivement dans ſa jeuneſſe par pluſieurs Charges de la

Judicature, dans leſquelles il s'étoit diſtingué par ſa droiture & ſon habilité, fut appellé à la Cour ſur la fin du régne de Louis XIII. Il eut la confiance de la Reine Régente & du Cardinal Mazarin, ſous la Minorité de Louis XIV. Il fut alors emploié dans les affaires les plus delicates. Il ſoutint au milieu des troubles de ce tems-là la même réputation d'intégrité, de déſintéreſſement & de probité qu'il s'étoit acquiſe dans des tems moins agités. Louis XIV. l'honora d'une eſtime & d'une affection particuliere : il lui en donna des preuves à la mort de M. d'Aligre, Chancelier de France. Ce Monarque nomma M. Le Tellier pour lui ſuccéder dans cette place, dont il remplit dignement les fonctions juſqu'à ſa mort. M Boſſuet obſerve dans ſon Oraiſon Funébre que la derniere fonction dont il s'eſt acquitté dans l'exercice de ſa Charge, a été de ſceller la révocation du fameux Edit de Nantes. Ce digne Magiſtrat dit alors, qu'après ce triomphe de la Foi, & un ſi glorieux monument de la piété du Roi, il ne ſe ſoucioit plus de voir finir ſes jours. Il mourut le 28. Octobre 1685. âgé de 83. ans.

L'année ſuivante on célébra dans l'Egliſe de Notre-Dame le Service ſolemnel de *Louis de Bourbon*, Prince de Condé & premier Prince du Sang. Toutes les années de la vie glorieuſe de ce Prince ont été ſignalées par des exploits héroïques qui lui ont acquis un nom immortel : il ne s'eſt pas moins rendu célébre par les vifs ſentimens de piété qu'il a fait paroître dans les derniers tems de ſa vie. La vie héroïque de ce Prince toujours couronné par la victoire, & ſa vie pénitente ſur la fin de ſes jours ſont peintes dans le Diſcours funébre avec ces couleurs expreſſives, qui ne pouvoient être emploiées que par un génie auſſi ſublime & auſſi pénétré de la Religion que l'étoit M. de Meaux. Ce Prélat donne à la valeur du Héros le tribut de louange qui lui eſt dû ; mais ce n'eſt point un ſtérile tableau de la gloire des Conquérans, expoſé aux yeux d'un ſpectateur curieux : l'Orateur ramene tout à la Religion ; & en même tems qu'il remplit de la maniere la plus ſublime la fonction de Panégyriſte, il s'acquite des devoirs d'un Orateur Chrétien.

C'eſt la derniere Piéce que M. Boſſuet ait prononcé dans ce genre. Quoiqu'on y apperçoive par-tout le même feu &

la même vivacité que dans toutes ſes autres Piéces d'éloquence, ce Prélat dit en finiſſant qu'il n'éprouvoit plus la même force, & que le poids des années commençoit à ſe faire ſentir : *Agréez*, dit-il, en s'adreſſant au Prince dont il fait l'éloge, *agréez ces derniers efforts d'une voix qui vous fut connue : vous mettrez fin à tous ces Diſcours. Au lieu de déplorer la mort des autres, Grand Prince, dorénavant je veux apprendre de vous à rendre la mienne ſainte : heureux, ſi averti par ces cheveux blancs du compte que je dois rendre de mon adminiſtration, je réſerve au troupeau que je dois nourrir de la parole de vie, les reſtes d'une voix qui tombe & d'une ardeur qui s'éteint.*

Ce Volume eſt terminé par le *Diſcours* que M. Boſſuet prononça à l'Académie, lorſqu'il y fut reçu à la place de M. du Châtelet le 8. Juin 1671. (6)

(6) La premiere édition de ce Diſcours parut à Paris chez *le Petit* en 1671. in-4. & pag. 155. des *Diſcours de Reception* in-4. & pag. 266. de 1711. in-12. II. Il fut réimprimé avec le *Recueil des Harangues prononcées par Meſſieurs de l'Academie Françoiſe*, 2. vol. in 8. à Amſterdam 1709. & il ſe trouve dans le Tome I. pag. 216-223. III. *It.* Avec le même *Recueil des Harangues*, à Paris chez *Coignard* en 1714. 3. vol. in-4.

TABLE

DES TRAITÉS

CONTENUS DANS CE VOLUME.

I. Diſcours *ſur l'Hiſtoire Univerſelle*. 1

II. Sermon *ſur l'Unité de l'Egliſe prêché à l'ouverture de l'Aſſemblée générale du Clergé de France*. 461

III. Sermon *prononcé à la Profeſſion de Madame de la Valliere, Ducheſſe de Vaujour*. 515

IV. Oraiſon Funébre *de Henriette-Marie de France, Reine de la Grand' Bretagne*. 538

V. Oraiſon Funébre *de Henriette-Anne d'Angleterre, Ducheſſe d'Orleans*. 572

VI. Oraiſon Funébre *de Marie-Thérèſe d'Autriche, Infante d'Eſpagne, Reine de France & de Navarre*. 602

VII. Oraiſon Funébre *d'Anne de Gonzague de Clèves, Princeſſe Palatine*. 637

VIII. Oraiſon Funébre *de Meſſire Michel le Tellier, Chancelier de France*. 672

IX. Oraiſon Funébre *de Louis de Bourbon, Prince de Condé*. 708

X. Diſcours *de Mr. Boſſuet, lorſqu'il fut reçu à l'Académie Françoiſe*. 744

DISCOURS
SUR
L'HISTOIRE
UNIVERSELLE:
Pour expliquer la ſuite de la Religion, et les changemens des Empires.

A MONSEIGNEUR

LE DAUPHIN.

AVANT-PROPOS.

Deſſein général de cet Ouvrage : ſa Diviſion en trois Parties.

QUand l'Hiſtoire ſeroit inutile aux autres hommes, il faudroit la faire lire aux Princes. Il n'y a pas de meilleur moien de leur découvrir ce que peuvent les paſſions & les intérêts, les tems & les conjonctures, les bons

& les mauvais conſeils. Les Hiſtoires ne ſont compoſées que des actions qui les occupent, & tout ſemble y être fait pour leur uſage. Si l'expérience leur eſt néceſſaire pour acquérir cette prudence qui fait bien régner, il n'eſt rien de plus utile à leur inſtruction, que de joindre aux exemples des ſiécles paſſés les expériences qu' ils font tous les jours. Au lieu qu'ordinairement ils n'apprennent qu'aux dépens de leurs Sujets & de leur propre gloire, à juger des affaires dangereuſes qui leur arrivent; par le ſecours de l'Hiſtoire, ils forment leur jugement, ſans rien hazarder, ſur les événemens paſſés. Lorſqu' ils voient juſqu'aux vices les plus cachés des Princes, malgré les fauſſes louanges qu'on leur donne pendant leur vie, expoſés aux yeux de tous les hommes, ils ont honte de la vaine joie que leur cauſe la flaterie, & ils connoiſſent que la vraie gloire ne peut s'accorder qu'avec le mérite.

D'ailleurs il ſeroit honteux, je ne dis pas à un Prince, mais en général à tout honnête homme, d'ignorer le genre humain, & les changemens mémorables que la ſuite des tems a faits dans le monde. Si l'on n'apprend de l'Hiſtoire à diſtinguer les tems, on repréſentera les hommes ſous la Loi de nature, ou ſous la Loi écrite, tels qu' ils ſont ſous la Loi évangélique; on parlera des Perſes vaincus ſous Alexandre, comme on parle des Perſes victorieux ſous Cyrus; on fera la Gréce auſſi libre du tems de Philippe, que du tems de Thémiſtocle, ou de Miltiade; le Peuple Romain auſſi fier ſous les Empereurs que ſous les Conſuls; l'Egliſe auſſi tranquille ſous Dioclétien que ſous Conſtantin; & la France agitée de guerres civiles du tems de Charles IX. & d'Henri III. auſſi puiſſante que du tems de Louis XIV. où

réunie ſous un ſi grand Roi, ſeule elle triomphe de toute l'Europe.

C' eſt, MONSEIGNEUR, pour éviter ces inconvéniens, que vous avez lû tant d' Hiſtoires anciennes & modernes. Il a fallu avant toutes choſes vous faire lire dans l' Ecriture l' Hiſtoire du Peuple de Dieu, qui fait le fondement de la Religion. On ne vous a pas laiſſé ignorer l' Hiſtoire Grecque, ni la Romaine: &, ce qui vous étoit plus important, on vous a montré avec ſoin l' Hiſtoire de ce grand Roiaume, que vous êtes obligé de rendre heureux. Mais de peur que ces Hiſtoires, & celles que vous avez encore à apprendre, ne ſe confondent dans vôtre eſprit, il n'y a rien de plus néceſſaire que de vous repréſenter diſtinctement, mais en recourci, toute la ſuite des ſiécles.

Cette maniere d' Hiſtoire univerſelle eſt à l'égard des Hiſtoires de chaque Païs & de chaque Peuple, ce qu' eſt une Carte générale à l' égard des Cartes particulieres. Dans les Cartes particulieres vous voiez tout le détail d' un Roiaume, ou d'une Province en elle-même: dans les Cartes univerſelles vous apprenez à ſituer ces parties du monde dans leur tout: vous voiez ce que Paris ou l'Iſle de France eſt dans le Roiaume, ce que le Roïaume eſt dans l'Europe, ce que l'Europe eſt dans l'Univers.

Ainſi les Hiſtoires particulieres repréſentent la ſuite des choſes qui ſont arrivées à tout un Peuple dans tout leur détail; mais afin de tout entendre, il faut ſavoir le rapport que chaque Hiſtoire peut avoir avec les autres: ce qui ſe fait par un abrégé où l'on voit comme d' un coup d' œil tout l' ordre des tems.

Un tel abrégé, MONSEIGNEUR, vous pro-

poſe un grand ſpectacle. Vous voiez tous les ſiécles précédens ſe développer, pour ainſi dire, en peu d'heures devant vous : vous voiez comme les Empires ſe ſuccédent les uns aux autres, & comme la Religion dans ſes différens états ſe ſoutient également depuis le commencement du monde juſqu'à notre tems.

C'eſt la ſuite de ces deux choſes, je veux dire celle de la Religion & celle des Empires, que vous devez imprimer dans vôtre mémoire : & comme la Religion & le Gouvernement politique ſont les deux points ſur leſquels roulent les choſes humaines, voir ce qui regarde ces choſes renfermé dans un abrégé, & en découvrir par ce moien tout l'ordre & toute la ſuite, c'eſt comprendre dans ſa penſée tout ce qu'il y a de grand parmi les hommes, & tenir, pour ainſi dire, le fil de toutes les affaires de l'Univers.

Comme donc en conſidérant une Carte univerſelle, vous ſortez du Païs où vous êtes né & du lieu qui vous renferme, pour parcourir toute la terre habitable que vous embraſſez par la penſée avec toutes ſes Mers & tous ſes Païs : ainſi en conſidérant l'abrégé chronologique, vous ſortez des bornes étroites de vôtre âge, & vous vous étendez dans tous les ſiécles.

Mais de même que pour aider ſa mémoire dans la connoiſſance des lieux, on retient certaines villes principales, autour deſquelles on place les autres, chacune ſelon ſa diſtance : ainſi dans l'ordre des ſiécles, il faut avoir certains tems marqués par quelque grand événement auquel on rapporte tout le reſte.

C'eſt ce qui s'appelle Epoque, d'un mot Grec qui ſignifie, s'arrêter, parce qu'on s'arrête là pour conſidérer comme d'un lieu de repos, tout

ce qui eſt arrivé devant ou après, & éviter par ce moien les anachroniſmes, c'eſt-à-dire, cette ſorte d'erreur qui fait confondre les tems.

Il faut d'abord s'attacher à un petit nombre d'Epoques, telles que ſont dans les tems de l'Hiſtoire ancienne, Adam, ou la Création: Noé, ou le Déluge: la vocation d'Abraham, ou le commencement de l'Alliance de Dieu avec les hommes: Moïſe, ou la Loi écrite: la priſe de Troye: Salomon, ou la fondation du Temple: Romulus, ou Rome bâtie: Cyrus, ou le Peuple de Dieu délivré de la captivité de Babylone: Scipion, ou Carthage vaincue: la Naiſſance de JESUS-CHRIST: Conſtantin, ou la Paix de l'Egliſe: Charlemagne, ou l'établiſſement du nouvel Empire.

Je vous donne cet établiſſement du nouvel Empire ſous Charlemagne, comme la fin de l'Hiſtoire ancienne, parce que c'eſt là que vous verrez finir tout-à-fait l'ancien Empire Romain: c'eſt pourquoi je vous arrête à un point ſi conſidérable de l'Hiſtoire univerſelle. La ſuite vous en ſera propoſée dans une ſeconde Partie, qui vous menera juſqu'au ſiécle que nous voions illuſtré par les actions immortelles du Roi vôtre Pere, & auquel l'ardeur que vous témoignez à ſuivre un ſi grand exemple, fait encore eſpérer un nouveau luſtre.

Après vous avoir expliqué en général le deſſein de cet Ouvrage, j'ai trois choſes à faire pour en tirer toute l'utilité que j'en eſpére.

Il faut premiérement que je parcoure avec vous les Epoques que je vous propoſe; & que vous marquant en peu de mots les principaux événemens qui doivent être attachés à chacune d'elles, j'accoutume vôtre eſprit à mettre ces événemens dans leur place, ſans y regarder autre choſe que

l'ordre des tems. Mais comme mon intention principale eſt de vous faire obſerver dans cette ſuite des tems, celle de la Religion, & celle des Empires : après avoir fait aller enſemble, ſelon le cours des années, les faits qui regardent ces deux choſes, je reprendrai en particulier avec les réflexions néceſſaires, premiérement ceux qui nous font entendre la durée perpétuelle de la Religion, & enfin ceux qui nous découvrent les cauſes des grands changemens arrivés dans les Empires.

Après cela, quelque partie de l'Hiſtoire ancienne que vous liſiez, tout vous tournera à profit. Il ne paſſera aucun fait dont vous n'apperceviez les conſéquences. Vous admirerez la ſuite des conſeils de Dieu dans les affaires de la Religion : vous verrez auſſi l'enchaînement des affaires humaines, & par-là vous connoîtrez avec combien de réflexion & de prévoiance elles doivent être gouvernées.

PREMIERE PARTIE.

LES EPOQUES, OU LA SUITE DES TEMS,

Depuis le commencement du Monde juſqu'à l'Empire de Charlemagne.

PREMIERE EPOQUE.

Adam, ou la Création.

PREMIER AGE DU MONDE.

Ans dev. Jeſ. C. 4004. — LA premiére Epoque vous préſente d'abord un grand ſpectacle: Dieu qui crée le Ciel & la Terre par ſa parole, & qui fait l'Homme à ſon image. C'eſt par où commence Moïſe, le plus ancien des Hiſtoriens, le plus ſublime des Philoſophes, & le plus ſage des Légiſlateurs. — Ans du monde. 1.

Il poſe ce fondement tant de ſon hiſtoire, que de ſa doctrine & de ſes loix. Après il nous fait voir tous les hommes renfermés en un ſeul hom-

Ans dev. J.C. — Ans du monde.

me, & ſa femme même tirée de lui: la concorde des mariages & la ſociété du genre humain établie ſur ce fondement: la perfection & la puiſſance de l'homme, tant qu'il porte l'image de Dieu en ſon entier: ſon empire ſur les animaux: ſon innocence tout enſemble & ſa félicité dans le Paradis, dont la mémoire s'eſt conſervée dans l'âge d'or des Poëtes: le précepte divin donné à nos premiers parens: la malice de l'Eſprit tentateur, & ſon apparition ſous la forme du ſerpent: la chute d'Adam & d'Eve, funeſte à toute leur poſtérité: le premier homme juſtement puni dans tous ſes enfans, & le genre humain maudit de Dieu: la premiére promeſſe de la Rédemption, & la victoire future des hommes ſur le Démon qui les a perdus.

La terre commence à ſe remplir, & les crimes s'augmentent. Caïn, le premier enfant d'Adam & d'Eve, fait *a* voir au monde naiſſant la premiere action tragique; & la vertu commence dès-lors à être perſécutée par le vice. Là paroiſſent les mœurs contraires des deux freres: l'innocence d'Abel, ſa vie paſtorale, & ſes offrandes agréables: celles de Caïn rejettées, ſon avarice, ſon impiété, ſon parricide, & la jalouſie mere des meurtres: le châtiment de ce crime: la conſcience du parricide agitée de continuelles fraieurs: la premiere ville bâtie par ce méchant, qui ſe cherchoit un aſile contre la haine & l'horreur du genre humain: l'invention de quelques Arts par ſes enfans: la tirannie des paſſions, & la prodigieuſe malice du cœur humain toujours porté à faire le mal: la poſtérité de Seth fidéle à Dieu malgré cette dépravation: le pieux Hénoch miraculeuſement tiré du monde qui n'étoit pas digne de le poſſéder: la diſtinction des enfans

3875. 129.

a Gen. p. 3. 4. 8.

3017. 987.

Ans der. Jes. C. de Dieu d'avec les enfans des hommes, c'eſt-à-dire, de ceux qui vivoient ſelon l'eſprit, d'avec ceux qui vivoient ſelon la chair : leur mélange, & la corruption univerſelle du monde : la ruine des hommes réſolue par un juſte jugement de Dieu : ſa colere dénoncée aux pécheurs par ſon Ans du monde.

2468. ſerviteur Noé ; leur impénitence, & leur endur- 1536.

2348. ciſſement puni enfin par le Déluge : Noé & ſa 1656. famille réſervés pour la réparation du genre humain.

Voilà ce qui s'eſt paſſé en 1656. ans. Tel eſt le commencement de toutes les Hiſtoires, où ſe découvre la toute-puiſſance, la ſageſſe, & la bonté de Dieu : l'innocence heureuſe ſous ſa protection : ſa juſtice à venger les crimes, & en même tems ſa patience à attendre la converſion des pécheurs : la grandeur & la dignité de l'homme dans ſa premiere inſtitution : le génie du genre humain, depuis qu'il fut corrompu : le naturel de la jalouſie, & les cauſes ſecrétes des violences & des guerres, c'eſt-à-dire, tous les fondemens de la Religion & de la Morale.

Avec le genre humain, Noé conſerva les Arts, tant ceux qui ſervoient de fondement à la vie humaine & que les hommes ſavoient dès leur origine, que ceux qu'ils avoient inventés depuis. Ces premiers Arts que les hommes apprirent d'abord, & apparemment de leur Créateur, ſont *a* l'Agriculture, l'Art *b* paſtoral, celui *c* de ſe vêtir, & peut-être celui de ſe loger ; auſſi ne voions-nous pas le commencement de ces Arts en Orient vers les lieux d'où le genre humain s'eſt répandu.

a *Gen. II. 15. III. 17. 18. 19. IV. 2.*
b *Ibid. IV. 2.*
c *Ibid. III. 21.*

La tradition du Déluge univerſel ſe trouve par toute la terre. L'Arche où ſe ſauverent les reſtes du genre humain, a été de tout tems célébre en

Ant. dev. Jes. C. — Orient, principalement dans les lieux, où elle s'arrêta après le Déluge. Pluſieurs autres circonſtances de cette fameuſe Hiſtoire *a* ſe trouvent marquées dans les Annales & dans les Traditions des anciens peuples : les tems conviennent, & tout ſe rapporte autant qu'on le pouvoit eſpérer dans une antiquité ſi reculée. — Ans du monde.

a Beroſ. Chald. Hiſt., Ch. Hieron. Ægypt. Phan. hiſtor., Manaſ. Nic. Damaſc. lib. XCVI., Abyd. de Med. & Aſſyr. ap. Joſ. Antiq. lib. I. cap. IV. & lib. I. contr. Apion. & Euſeb. lib. IX. Prap. Ev. c. XI. XII., Plut. Opuſc. Pluſne ſolert. terr. an aquat., Lucian. de Dea Syr.

SECONDE EPOQUE.

Noé, ou le Déluge.

SECOND AGE DU MONDE.

2348. PRès du Déluge ſe rangent le décroiſſement de la vie humaine : le changement dans le vivre, & une nouvelle nourriture ſubſtituée aux 2347. fruits de la terre : quelques préceptes donnés à 2247. Noé de vive voix ſeulement : la confuſion des Langues arrivée à la Tour de Babel, premier monument de l'orgueil & de la foibleſſe des hommes : le partage des trois enfans de Noé, & la premiere diſtribution des terres. 1656. 1657. 1757.

La mémoire de ces trois premiers auteurs des Nations & des Peuples s'eſt conſervée parmi les hommes. Japhet, qui a peuplé la plus grande partie de l'Occident, y eſt demeuré célébre ſous le nom fameux de Japet. Cham & ſon fils Chanaan n'ont pas été moins connus parmi les Egyptiens & les Phéniciens : & la mémoire de Sem a toujours duré dans le peuple Hébreu, qui en eſt ſorti.

Un peu après ce premier partage du genre humain, Nemrod *b* homme farouche, devient par ſon humeur violente, le premier des Conquérans : & telle eſt l'origine des conquêtes. Il établit ſon Roiaume à Babylone, au même lieu où

b Gen. X. 9. 10. 11.

Ans dev. Jes. C. — la Tour avoit été commencée, & déja élevée fort haut ; mais non pas autant que le ſouhaitoit la vanité humaine. Environ dans le même tems Ninive fut bâtie, & quelques anciens Roiaumes établis. Ils étoient petits dans ces premiers tems ; & on trouve dans la ſeule Egypte quatre Dynaſties ou Principautés, celle de Thébes, celle de Thin, celle de Memphis & celle de Tanis : c'étoit la Capitale de la baſſe Egypte. On peut auſſi rapporter à ce tems les commencemens des loix & de la police des Egyptiens ; celui de leurs Pyramides qui durent encore, & celui des obſervations aſtronomiques tant de ces peuples, que des Chaldéens. Auſſi voit-on remonter juſqu'à ce tems, & pas plus haut, les obſervations que les Chaldéens, c'eſt-à-dire, ſans conteſtation, les premiers obſervateurs des Aſtres, donnerent *a* dans Babylone à Caliſthéne pour Ariſtote.

Ans du monde. — 2233. — 1771.

a *Porphyr. ap Symp. lib. II. de ecle.*

Tout commence : il n'y a point d'hiſtoire ancienne où il ne paroiſſe non-ſeulement dans ces premiers tems, mais encore long-tems après, des veſtiges manifeſtes de la nouveauté du monde. On voit les loix s'établir, les mœurs ſe polir, & les Empires ſe former. Le genre humain ſort peu à peu de l'ignorance ; l'expérience l'inſtruit, & les Arts ſont inventés ou perfectionnés. A meſure que les hommes ſe multiplient, la terre ſe peuple de proche en proche : on paſſe les montagnes & les précipices ; on traverſe les fleuves, & enfin les mers ; & on établit de nouvelles habitations. La terre qui n'étoit au commencement qu'une forêt immenſe, prend une autre forme : les bois abattus font place aux champs, aux pâturages, aux hameaux, aux bourgades, & enfin aux villes. On s'inſtruit à prendre certains animaux, à apprivoiſer les autres, & à les accou-

Ans dev. Jes. C. tumer au ſervice. On eut d'abord à combattre les bêtes farouches. Les premiers Héros ſe ſignalerent dans ces guerres. Elles firent inventer les armes, que les hommes tournerent après contre leurs ſemblables. Nemrod, le premier guerrier & le premier conquérant, eſt appellé dans l'Ecriture *a* un fort chaſſeur. Avec les animaux l'homme ſçut encore adoucir les fruits & les plantes: il plia juſqu'aux métaux à ſon uſage, & peu à peu il y fit ſervir toute la nature. Comme il étoit naturel que le tems fît inventer beaucoup de choſes, il devoit auſſi en faire oublier d'autres, du moins à la plupart des hommes. Ces premiers Arts que Noé avoit conſervés, & qu'on voit auſſi toujours en vigueur dans les contrées où ſe fit le premier établiſſement du genre humain, ſe perdirent à meſure qu'on s'éloigna de ce païs. Il fallut, ou les rapprendre avec le tems, ou que ceux qui les avoient conſervés, les reportaſſent aux autres. C'eſt pourquoi on voit tout venir de ces terres toujours habitées, où les fondemens des Arts demeurerent en leur entier; & là même on apprenoit tous les jours beaucoup de choſes importantes. La connoiſſance de Dieu & la mémoire de la création s'y conſerva, mais elle alloit s'affoibliſſant peu à peu. Les anciennes Traditions s'oublioient & s'obſcurciſſoient; les Fables qui leur ſuccéderent, n'en retenoient plus que de groſſieres idées; les fauſſes Divinités ſe multiplioient: & c'eſt ce qui donna lieu à la vocation d'Abraham.

Ans du monde.

a Gen. X. 9.

Ans dev. Jes. C. **TROISIEME EPOQUE.** Ans du monde.

La vocation d'Abraham, ou le commencement du Peuple de Dieu, & de l'Alliance.

TROISIEME AGE DU MONDE.

QUatre cens vingt-ſix ans après le Déluge, comme les peuples marchoient chacun en ſa voie, & oublioient celui qui les avoit faits; ce grand Dieu, pour empêcher les progrès d'un ſi grand mal, au milieu de la corruption commença
1921. à ſe ſéparer un Peuple élu. Abraham fut choiſi 2083.
pour être la tige & le Pere de tous les croians. Dieu l'appella dans la terre de Chanaan où il vouloit établir ſon culte & les enfans de ce Patriarche, qu'il avoit réſolu de multiplier comme les étoiles du Ciel & comme le ſable de la mer. A la promeſſe qu'il lui fit de donner cette terre à ſes deſcendans, il joignit quelque choſe de bien plus illuſtre; & ce fut cette grande Bénédiction qui devoit être répandue ſur tous les peuples du monde en JESUS-CHRIST ſorti de ſa race. C'eſt ce JESUS-CHRIST, qu'Abraham *a* honore en la perſonne du grand Pontife Melchiſédec qui le repréſente; c'eſt à lui qu'il païe la dîme du butin qu'il avoit gagné ſur les Rois vaincus; & c'eſt par lui qu'il eſt béni. Dans des richeſſes immenſes, & dans une puiſſance qui égaloit celle des Rois, Abraham conſerva les mœurs antiques: il mena toûjours une vie ſimple & paſtorale, qui toutefois avoit ſa magnificence, que ce Patriarche faiſoit paroître principalement en exerçant l'hoſpitalité envers tout le monde. Le Ciel lui
1856. donna des hôtes: les Anges lui apprirent les con- 2148.
ſeil de Dieu: il y crut, & parut en tout, plein

a Heb. VII. 1. 2. 3. & ſeq.

de foi & de piété. De ſon tems, Inachus le plus ancien de tous les Rois connus par les Grecs, fonda le Roiaume d'Argos. Après Abraham, on trouve Iſaac ſon fils, & Jacob ſon petit-fils, imitateurs de ſa foi & de ſa ſimplicité dans la même vie paſtorale. Dieu leur réitére auſſi les mêmes promeſſes qu'il avoit faites à leur pere, & les conduit comme lui en toutes choſes. Iſaac bénit Jacob au préjudice d'Eſaü ſon frere aîné; & trompé en apparence, il exécuta en effet les conſeils de Dieu, (* & régla la deſtinée des deux Peuples. Eſaü eut encore le nom d'Edom, d'où ſont nommés les Iduméens dont il eſt le pere.) Jacob que Dieu protégeoit, excella en tout au-deſſus d'Eſaü. Un Ange, contre qui il eut un combat plein de myſtéres, lui donna le nom d'Iſraël, d'où ſes enfans ſont appellés Iſraëlites. De lui nâquirent les douze Patriarches, peres des douze Tribus du Peuple Hébreu: entre autres Levi, d'où devoient ſortir les Miniſtres des choſes ſacrées; Juda, d'où devoit ſortir avec la race Roïale le Chriſt, Roi des Rois, & Seigneur des Seigneurs; & Joſeph, que Jacob aima plus que tous ſes autres enfans. Là ſe déclarerent de nouveaux ſecrets de la Providence divine. On y voit avant toutes choſes, l'innocence & la ſageſſe du jeune Joſeph toûjours ennemi des vices, & ſoigneux de les réprimer dans ſes freres; ſes ſonges myſtérieux & prophétiques; ſes freres jaloux, & la jalouſie, cauſe pour la ſeconde fois d'un parrici-

Ans dev. Jeſ.C. — Ans du monde.

1759. — 2245.

1728. — 2276.

* Ce qu'on trouve ici renfermé entre deux crochets, eſt une *addition* qu'on lit dans la nouvelle édition de Paris chez *Michel-Etienne David*, qui parut en 1739. in 12. & dans la derniere qu'on publia là-même en 1744. in 4. c'eſt-à-dire dans le VIII Tome de la Collection des Oeuvres de M. *Boſſuet*; puiſque dans les éditions précédentes (du moins dans celles d'Amſterdam des années 1704. & 1717. que nous avons conſulté) on lit tout de ſuite: *Iſaac .... exécute les conſeils de Dieu. Jacob que Dieu protégeoit*, &c. Nous avons lieu de douter ſi ces additions viennent de la main de l'Auteur, parce que les éditeurs de Paris n'eurent pas le ſoin de nous en avertir. Cependant comme il y a pluſieurs autres *changemens* & *additions* dans la ſuite de cet Ouvrage, ſi on conſére enſemble les éditions de Paris & de Hollande qu'on vient de marquer: nous nous engageons de copier fidélement la derniere édition de Paris; mais nous ſerons auſſi ſoigneux d'inſerer chaque *addition* entre deux crochets, & d'en avertir toujours nos Lecteurs.

Ans dev. Jeſ. C. — de; la vente de ce grand homme; la fidélité qu'il garde à ſon maître & ſa chaſteté admirable; les — Ans du monde.
1717. perſécutions qu'elle lui attire; la priſon & ſa con- 2287.
1715. ſtance; ſes prédictions; ſa délivrance miraculeu- 2289.
ſe; cette fameuſe explication des ſonges de Pharaon; le mérite d'un ſi grand homme reconnu; ſon génie élevé & droit, & la protection de Dieu qui le fait dominer par tout où il eſt; ſa pré-
1706. voiance; ſes ſages conſeils, & ſon pouvoir abſo- 2298.
lu dans le Roiaume de la baſſe Egypte; par ce moien le ſalut de ſon pere Jacob & de ſa famille. Cette famille chérie de Dieu s'établit ainſi dans cette partie de l'Egypte, dont Tanis étoit la capitale, & dont les Rois prenoient tous le
1689. nom de Pharaon. Jacob meurt, & un peu de- 2315.
vant ſa mort, il fait cette célébre Prophétie, où découvrant à ſes enfans l'état de leur poſtérité, il découvre en particulier à Juda le tems du Meſſie qui devoit ſortir de ſa race. La maiſon de ce Patriarche devient un grand peuple en peu de tems: cette prodigieuſe multiplication excite la jalouſie des Egyptiens: les Hébreux ſont injuſtement haïs, & impitoiablement perſécutés: Dieu
1571. fait naître Moïſe leur libérateur, qu'il délivre 2433.
des eaux du Nil, & le fait tomber entre les mains de la fille de Pharaon: elle l'éléve comme ſon fils, & le fait inſtruire dans toute la ſageſſe des
1556. Egyptiens. En ces tems les peuples d'Egypte 2448.
s'établirent en divers endroits de la Gréce. La colonie que Cecrops amena d'Egypte, fonda douze villes ou plûtôt douze bourgs, dont il compoſa le Roiaume d'Athénes, & où il établit avec les loix de ſon païs, les Dieux qu'on y adoroit. Un peu après arriva le Déluge de Deucalion dans la Theſſalie, confondu par les Grecs *a* avec le Déluge univerſel. Hellen fils de Deucalion re-

[a] *Marm. Arund. ſeu Æra Att.*

Ans dev. Jeſ. C. gna en Phtie, païs de la Theſſalie, & donna ſon nom à la Gréce. Ses peuples, auparavant appellés Grecs, prirent toujours le nom d'Hellenes, quoique les Latins leur aient conſervé leur ancien nom. Environ le même tems, Cadmus fils d'Agenor tranſporta en Gréce une colonie de Phéniciens, & fonda la ville de Thébes dans la Béocie. Les Dieux de Syrie & de Phénicie entrerent Ans du monde.

1531. avec lui dans la Gréce. Cependant Moïſe s'avançoit en âge. A quarante ans, il mépriſa les richeſſes de la Cour d'Egypte, & touché des maux de ſes freres les Iſraëlites, il ſe mit en péril pour les ſoulager. Ceux-ci, loin de profiter de ſon zéle & de ſon courage, l'expoſerent à la fureur de Pharaon qui réſolut ſa perte. Moïſe ſe ſauva d'Egypte en Arabie, dans la terre de Madian, où ſa vertu, toujours ſecourable aux oppreſſés, lui fit trouver une retraite aſſurée. Ce grand homme perdant l'eſpérance de délivrer ſon peuple, ou attendant un meilleur tems, avoit paſſé 40. ans à paître les troupeaux de ſon beau- 2473.

1491. pere Jethro, quand il vit dans le déſert le buiſſon ardent, & entendit la voix de Dieu de ſes peres, qui le renvoioit en Egypte pour tirer ſes freres de la ſervitude. Là paroiſſent l'humilité, le courage & les miracles de ce divin Légiſlateur, l'endurciſſement de Pharaon, & les terribles châtimens que Dieu lui envoie; la Pâque, & le lendemain le paſſage de la Mer Rouge : Pharaon, & les Egyptiens enſevelis dans les eaux, & l'entiére délivrance des Iſraëlites. 2513.

Ans dev. Jes C. # QUATRIEME EPOQUE. # Ans du monde.

Moïse, ou la Loi écrite.

QUATRIEME AGE DU MONDE.

LEs tems de la Loi écrite commencent. Elle fut donnée à Moïse 430. ans après la vocation d'Abraham, 856. ans après le Déluge, &
1491. la même année que le peuple Hébreu sortit d'Egypte. Cette date est remarquable, parce qu'on s'en sert pour désigner tout le tems qui s'écoule depuis Moïse jusqu'à JESUS-CHRIST. Tout ce tems est appellé le tems de la Loi écrite, pour le distinguer du tems précédent, qu'on appelle le tems de la Loi de nature, où les hommes n'avoient pour se gouverner, que la raison naturelle, & les traditions de leurs ancêtres. 2513.

Dieu donc aiant affranchi son peuple de la tirannie des Egyptiens pour le conduire en la terre où il veut être servi; avant que de l'y établir, lui propose la Loi selon laquelle il y doit vivre. Il écrit de sa propre main sur deux Tables qu'il donne à Moïse au haut du mont Sinaï, le fondement de cette Loi, c'est-à-dire, le Décalogue, ou les dix Commandemens, qui contiennent les premiers principes du culte de Dieu & de la société humaine. Il dicte au même Moïse les autres préceptes, par lesquels il établit le Tabernacle, figure *a* du tems futur; l'Arche où Dieu se montroit présent par ses Oracles, & où les Tables de la Loi étoient renfermées; l'élévation d'Aaron frere de Moïse; le souverain Sacerdoce, ou le Pontificat, dignité unique donnée à lui & à ses enfans; les cérémonies de leur sacre, & la forme de leurs habits mystérieux; les fonctions des Prê-

a Hebr. IX. 9 23.

Ans dev. Jeſ. C. — Ans du monde.

tres, enfans d'Aaron ; celles des Levites, avec les autres obſervances de la Religion ; & ce qu'il y a de plus beau, les régles des bonnes mœurs, la police & le gouvernement de ſon peuple élu, dont il veut être lui-même le Législateur. Voilà ce qui eſt marqué par l'Epoque de la Loi écrite. Après on voit le voiage continué dans le déſert, les révoltes, les idolatries, les châtimens, les conſolations du peuple de Dieu, que ce Législateur tout-puiſſant forme peu à peu par ce
1452. moien ; le ſacre d'Eléazar, ſouverain Pontife, & 2552.
la mort de ſon pere Aaron ; le zéle de Phinées, fils d'Eleazar, & le Sacerdoce aſſuré à ſes deſcendans par une promeſſe particuliere.

Durant ce tems, les Egyptiens continuent l'établiſſement de leurs colonies en divers endroits, principalement dans la Gréce, où Danaüs Egyptien ſe fait Roi d'Argos, & dépoſſéde les anciens Rois
1451. venus d'Inachus. Vers la fin des voiages du peuple 2553.
de Dieu dans le déſert, on voit commencer les combats, que les priéres de Moïſe rendent heureux. Il meurt, & laiſſe aux Iſraëlites toute leur Hiſtoire, qu'il avoit ſoigneuſement digérée dès l'origine du monde juſques au tems de ſa mort. Cette Hiſtoire eſt continuée par l'ordre de Joſué & de ſes ſucceſſeurs. On la diviſa depuis en pluſieurs livres ; & c'eſt de-là que nous ſont venus le livre de Joſué, le livre des Juges, & les quatre livres des Rois. L'Hiſtoire que Moïſe avoit écrite, & où toute la Loi étoit renfermée, fut auſſi partagée en cinq livres, qu'on appelle Pentateuque, & qui ſont le fondement de la Religion. Après la mort de l'homme de Dieu, on trouve les guerres de Joſué, la conquête & le
1445. partage de la Terre-ſainte, & les rébellions du 2559.
peuple châtié & rétabli à pluſieurs fois. Là ſe

Ans dev. Jeſ. C. 1405. voient les victoires d'Othoniel, qui le délivre de la tirannie de Chuſan Roi de Méſopotamie, & 80. ans après celle d'Aod ſur Eglon Roi de Moab. Environ ce tems, Pelops Phrygien fils de Tantale regne dans le Péloponnéſe, & donne ſon nom à cette fameuſe contrée. Bel Roi des Chaldéens, reçoit de ſes peuples les honneurs divins. Les Iſraëlites ingrats retombent dans la ſervitude. Jabin Roi de Chanaan les aſſujettit; mais Débora, la Prophéteſſe qui jugeoit le peuple, & Barac fils d'Abinoem, défont Siſara Général des armées de ce Roi. Quarante * ans après, Gédéon victorieux ſans combattre, pourſuit & abat les Madianites. Abimelech ſon fils uſurpe l'autorité par le meurtre de ſes freres, l'exerce tiranniquement, & la perd enfin avec la vie. Jephté enſanglante ſa victoire par un ſacrifice qui ne peut être excuſé que par un ordre ſecret de Dieu, ſur lequel il ne lui a pas plû de nous rien faire connoître.

Ans du monde. 2599. 2679. 2682. 2699. 2719. 2759. 2768. 2817.

1325. 1322. 1305. 1285. 1245. 1236. 1187.

Durant ce ſiécle, il arrive des choſes très-conſidérables parmi les Gentils. Car en ſuivant la ſupputation d'Hérodote *a* qui paroît la plus exacte, il faut placer en ces tems, 514. ans devant Rome, & du tems de Débora, Ninus fils de Bel, & la fondation du premier Empire des Aſſyriens. Le ſiége en fut établi à Ninive *b*, ville ancienne & déja célébre, mais ornée & illuſtrée par Ninus. Ceux qui donnent 1300. ans aux premiers Aſſyriens, ont leur fondement dans l'antiquité de la ville; & Hérodote qui ne leur en donne que 500., ne parle

1267. 2737.

a *Herod. lib. I. cap. 16.*

b *Gen. X. 11.*

* Les quatre éditions dont nous avons parlé dans la Note ci-deſſus, pag. 14. portent unanimement: *Trente ans après*. Peut-être que cette faute ne ſe ſoit pas gliſſée dans la premiere édition, mais ſeulement dans les ſuivantes. Au lieu de *trente*, nous avons reſtitué *quarante*. Ce mot eſt reclamé par les chiffres des années du monde 2719 - 2759. & par ceux des années devant J. C. 1285 - 1245. qui ſont tels à point nommé dans toutes les mêmes éditions. Au reſte cette correction eſt conforme au Texte de l'Ecriture, *Judic.* V. 31. Voiez auſſi les Annales d'*Uſſerius*, là-même.

Ans dev. J.C. — Ans du monde.

que de la durée de l'Empire, qu'ils ont commencé sous Ninus fils de Bel, à étendre dans la haute Asie. Un peu après, & durant le regne de ce conquerant, on doit mettre *a* la fondation, ou le renouvellement de l'ancienne ville de Tyr, que la navigation & ses colonies rendent si célébre. Dans la suite, & quelque tems après Abimelech, on trouve les fameux combats d'Hercule fils d'Amphitrion, & ceux de Thésée Roi d'Athénes, qui ne fit qu'une seule ville des douze bourgs de Cecrops, & donna une meilleure forme au gouvernement des Athéniens. Durant le tems de Jephté, pendant que Semiramis, veuve de Ninus, & tutrice de Ninias, augmentoit l'Empire des Assyriens par ses conquêtes, la célébre ville de Troye, déja prise une fois par les Grecs sous Laomédon son troisiéme Roi, fut réduite en cendre encore par les Grecs, sous Priam fils de Laomédon, après un siége de dix ans.

a *Jos. XIX. 29. Joseph. Antiq. VIII. 21.*

1252. 2752.

1184. 2820.

CINQUIEME EPOQUE.

La prise de Troye.

QUATRIEME AGE DU MONDE.

1184. CEtte Epoque de la ruine de Troye, arrivée environ l'an 308. après la sortie d'Egypte, & 1164. ans après le Déluge, est considérable, tant à cause de l'importance d'un si grand événement célébré par les deux plus grands Poëtes de la Gréce & de l'Italie, qu'à cause qu'on peut rapporter à cette date ce qu'il y a de plus remarquable dans les tems appellés fabuleux ou héroïques; fabuleux, à cause des fables dont les Histoires de ces tems sont envelopées; héroïques,

2820.

Ans dev. Jes.C. — Ans du monde.

à cauſe de ceux que les Poëtes ont appellé les enfans des Dieux & les Héros. Leur vie n'eſt pas éloignée de cette priſe ; car du tems de Laomédon pere de Priam, paroiſſent tous les Héros de la Toiſon d'or, Jaſon, Hercule, Orphée, Caſtor & Pollux, & les autres qui ſont connus; & du tems de Priam même, durant le dernier ſiége de Troye, on voit les Achilles, les Agamemnon, les Ménélas, les Ulyſſes, Hector, Sarpedon fils de Jupiter, Enée fils de Venus, que les Romains reconnoiſſent pour leur fondateur, & tant d'autres, dont des familles illuſtres & des nations entiéres ont fait gloire de deſcendre. Cette Epoque eſt donc propre pour raſſembler ce que les tems fabuleux ont de plus certain & de plus beau. Mais ce qu'on voit dans l'Hiſtoire ſainte,

1177. eſt en toutes façons plus remarquable : la force prodigieuſe d'un Samſon, & ſa foibleſſe étonnante : Eli ſouverain Pontife, vénérable par ſa piété, & malheureux par le crime de ſes enfans: Samuël, Juge irreprochable, & Prophéte choiſi de Dieu pour ſacrer les Rois : Saül premier Roi du peuple de Dieu, ſes victoires, ſa préſomption à ſacrifier ſans les Prêtres, ſa déſobéiſſance mal excuſée par le prétexte de la Religion, ſa réprobation, ſa chute funeſte.

2887. 1176. 2888. 1095. 2909.

En ce tems, Codrus Roi d'Athénes ſe dévoua à la mort pour le ſalut de ſon peuple, & lui donna la victoire par ſa mort. Ses enfans, Medon & Nilée, diſputerent entre eux le Roiaume. A cette occaſion les Athéniens abolirent la Roiauté, & déclarerent Jupiter le ſeul Roi du peuple d'Athénes. Ils créérent des Gouverneurs ou Préſidens perpétuels, mais ſujets à rendre compte de leur adminiſtration. Ces Magiſtrats furent appellés Archontes. Me-

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE

Ans av. J. C. — Ans du monde.

don fils de Codrus, fut le premier qui exerça cette Magiſtrature, & elle demeura long-tems dans ſa famille. Les Athéniens répandirent leurs colonies dans cette partie de l'Aſie Mineure, qui fut appellée Jonie. Les colonies Æoliennes ſe firent à peu près dans le même tems, & toute l'Aſie Mineure ſe remplit de villes Grecques.

1055. Après Saül, paroît un David, cet admirable Berger, vainqueur du fier Goliath & de tous les ennemis du peuple de Dieu, grand Roi, grand Conquérant, grand Prophéte, digne de chanter les merveilles de la toute-puiſſance divine; homme enfin ſelon le cœur de Dieu, comme il le 2949.

1034. nomme lui-même, & qui par ſa pénitence a 2970.
fait même tourner ſon crime à la gloire de ſon

1014. Créateur. A ce pieux guerrier ſuccéda ſon fils Sa- 2990.
lomon, ſage, juſte, pacifique, dont les mains

1012. pures de ſang furent jugées dignes de bâtir le 2992.
Temple de Dieu.

SIXIEME EPOQUE.

Salomon, ou le Temple achevé.

CINQUIEME AGE DU MONDE.

1004. CE fut environ l'an 3000. du monde, le 488. 3000.
depuis la ſortie d'Egypte; & pour ajuſter les tems de l'Hiſtoire ſainte avec ceux de la profane, 180. ans aptès la priſe de Troye, 250. devant la fondation de Rome, & 1000. ans devant JESUS-CHRIST, que Salomon acheva ce merveil-

1005. leux édifice. Il en célébra la dédicace avec une 3001.
piété & une magnificence extraordinaires. Cette célébre action eſt ſuivie des autres merveilles du regne de Salomon, qui finit par de honteuſes foibleſſes. Il s'abandonne à l'amour des fem-

Ans dev. Jes. C. — Ans du monde.

mes ; ſon eſprit baiſſe , ſon cœur s' affoiblit , & ſa piété dégénére en idolatrie . Dieu juſtement irrité, l' épargne en mémoire de David ſon ſerviteur ; mais il ne voulut pas laiſſer ſon ingratitude entiérement impunie: il partagea ſon Roiaume après ſa mort , & ſous ſon fils Roboam : L' orgueil brutal de ce jeune Prince lui fit perdre dix Tribus , que Jeroboam ſépara de leur Dieu, & de leur Roi. De peur qu'ils ne retournaſſent aux Rois de Juda , il défendit d'aller ſacrifier au Temple de Jéruſalem, & il érigea *a* ſes Veaux d' or auſquels il donna le nom du Dieu d' Iſraël , afin que le changement parût moins étrange . La même raiſon lui fit retenir la Loi de Moïſe, qu' il interprétoit à ſa mode ; mais il en faiſoit obſerver preſque toute la police , tant civile que religieuſe : de ſorte que le Pentateuque demeura toujours en vénération dans les Tribus ſéparées.

975. 3029.

a III. Reg. XII. 32.

Ainſi fut élevé le Roiaume d' Iſraël contre le Roiaume de Juda. Dans celui d'Iſraël triompherent l'impiété & l' idolatrie. La Religion ſouvent obſcurcie dans celui de Juda, ne laiſſa pas de s' y conſerver . En ces tems les Rois d' Egypte étoient puiſſans. Les quatre Roiaumes avoient été réunis ſous celui de Thébes. On croit que Séſoſtris, ce fameux conquérant des Egyptiens , eſt le Seſac Roi d'Egypte , dont Dieu ſe ſervit pour châtier l' impiété de Roboam . Dans le regne d' Abiam fils de Roboam , on voit la fameuſe victoire que la piété de ce Prince lui obtint ſur les Tribus ſchiſmatiques . Son fils Aſa , dont la piété eſt louée dans l' Ecriture , y eſt marqué comme un homme qui ſongeoit plus dans ſes maladies au ſecours de la médecine, qu'à la bonté de Dieu. De ſon tems, Amri Roi d' Iſraël bâtit Samarie ,

971. 3033.

917. 3087.

924. 3080.

où il établit le ſiége de ſon Roiaume. Ce tems
Ans dev. Jeſ. C. 914. eſt ſuivi du regne admirable de Joſaphat, où Ans du monde 3090.
fleuriſſent la piété, la juſtice, la navigation & l'art militaire. Pendant qu'il faiſoit voir au Roiaume de Juda un autre David, Achab & ſa femme Jézabel qui regnoient en Iſraël, joignoient à l'idolatrie de Jeroboam toutes les impiétés des
899. Gentils. Ils périrent tous deux miſérablement. 3105.
Dieu qui avoit ſupporté leurs idolatries, réſolut de venger ſur eux le ſang de Naboth, qu'ils avoient fait mourir, parce qu'il avoit refuſé, comme l'ordonnoit la Loi de Moïſe, de leur vendre à perpétuité l'héritage de ſes peres. Leur ſentence fut prononcée par la bouche du Prophé-
897. te Elie. Achab fut tué quelque tems après, mal- 3107.
gré les précautions qu'il prenoit pour ſe ſauver.
892. Il faut placer vers ce tems la fondation de Car- 3112.
thage, que Didon venue de Tyr bâtit en un lieu, où à l'exemple de Tyr, elle pouvoit trafiquer avec avantage, & aſpirer à l'empire de la mer. Il eſt mal aiſé de marquer le tems où elle ſe forma en République; mais le mélange des Tyriens & des Africains, fit qu'elle fut tout enſemble guerriere & marchande. Les anciens Hiſtoriens qui mettent ſon origine devant la ruine de Troye, peuvent faire conjecturer que Didon l'avoit plûtôt augmentée & fortifiée, qu'elle n'en avoit poſé les fondemens. Les affaires changerent de fa-
888. ce dans le Roiaume de Juda. Athalie fille d'A- 3116.
chab & de Jézabel, porta avec elle l'impiété dans la maiſon de Joſaphat. Joram, fils d'un Prince ſi pieux, aima mieux imiter ſon beau-pere que ſon pere. La main de Dieu fut ſur lui. Son re-
885. gne fut court, & ſa fin fut affreuſe. Au milieu 3119.
de ces châtimens, Dieu faiſoit des prodiges inouïs, même en faveur des Iſraëlites qu'il vouloit rap-

Ans dev. Jes. C. peller à la pénitence. Ils virent, ſans ſe convertir, les merveilles d'Elie & d'Eliſée, qui prophétiſerent durant les regnes d'Achab & de cinq de ſes ſucceſſeurs. Ans du monde.

En ce tems *a* Homere fleurit, & Héſiode floriſſoit trente ans avant lui. Les mœurs antiques qu'ils nous repréſentent, & les veſtiges qu'ils gardent encore, avec beaucoup de grandeur, de l'ancienne ſimplicité, ne ſervent pas peu à nous faire entendre les antiquités beaucoup plus reculées, & la divine ſimplicité de l'Ecriture. Il y eut des ſpectacles effroiables dans les Roiaumes de Juda & d'Iſraël. Jézabel fut précipitée du haut d'une Tour par ordre de Jéhu. Il ne lui ſervit de rien de s'être parée; Jéhu la fit fouler aux pieds des chevaux. Il fit tuer Joram Roi d'Iſraël, fils d'Achab: toute la maiſon d'Achab fut exterminée, & peu s'en fallut qu'elle n'entraînât celle des Rois de Juda dans ſa ruine. Le Roi Ochozias, fils de Joram Roi de Juda & d'Athalie, fut tué dans Samarie avec ſes freres, comme allié & ami des enfans d'Achab. Auſſi-tôt que cette nouvelle fut portée à Jéruſalem, Athalie réſolut de faire mourir tout ce qui reſtoit de la famille Roiale, ſans épargner ſes enfans, & de regner par la perte de tous les ſiens. Le ſeul Joas fils d'Ochozias, enfant encore au berceau, fut dérobé à la fureur de ſon aïeule. Jéſabeth ſœur d'Ochozias, & femme de Joïada ſouverain Pontife, le cacha dans la maiſon de Dieu, & ſauva ce précieux reſte de la maiſon de David. Athalie qui le crut tué avec tous les autres, vivoit ſans crainte.

a Marm. Arund.

884. 3120.

Lycurgue donnoit des loix à Lacédémone. Il eſt repris *b* de les avoir fait toutes pour la guerre, à l'exemple de Minos dont il avoit ſui-

b Plat. de rep. lib. VIII. de leg. lib. I.

vi les inſtitutions, & d'avoir *a* peu pourvu à la modeſtie des femmes, pendant que pour faire des ſoldats, il obligeoit les hommes à une vie ſi laborieuſe & ſi tempérante. Rien ne remuoit en Judée contre Athalie : elle ſe croioit affermie par un regne de ſix ans; mais Dieu lui nourriſſoit un vengeur dans l'aſile ſacré de ſon Temple. Quand il eut atteint l'âge de ſept ans,

Ans dev. Jeſ. C. / Ans du monde.

a *Ariſt. Pol. lib. II. cap. 9.*

878. Joïada le fit connoître à quelques-uns des principaux Chefs de l'armée Roiale qu'il avoit ſoigneuſement ménagés; & aſſiſté des Lévites, il ſacra le jeune Roi dans le Temple. Tout le peuple reconnut ſans peine l'hétitier de David & de Joſaphat. Athalie accourue au bruit pour diſſiper la conjuration, fut arrachée de l'enclos du Temple, & reçut le traitement que ſes crimes méritoient. Tant que Joïada vêcut, Joas fit garder la Loi de Moïſe. Après la mort de ce ſaint Pontife, corrompu par les flateries de ſes courtiſans, 3126.

840. il s'abandonna avec eux à l'idolâtrie. Le Pontife Zacharie fils de Joïada, voulut le reprendre; & Joas, ſans ſe ſouvenir de ce qu'il devoit à ſon pere, le fit lapider. La vengeance ſuivit de près. 3164.

839. L'année ſuivante Joas battu par les Syriens & tombé dans le mépris, fut aſſaſſiné par les ſiens; & 3165.

825. Amaſias ſon fils, meilleur que lui, fut mis ſur le trône. Le Roiaume d'Iſraël abattu par les victoires des Rois de Syrie, & par les guerres civiles, reprenoit ſes forces ſous Jéroboam II. plus pieux que ſes prédéceſſeurs. Ozias, autrement nommé Azarias, fils d'Amaſias, ne gouvernoit pas avec moins de gloire le Roiaume de Juda. 3179.

810. C'eſt ce fameux Ozias frapé de la lépre, & tant de fois repris dans l'Ecriture pour avoir en ſes derniers jours, oſé entreprendre ſur l'office Sacerdotal, & contre la défenſe de la Loi, avoir 3194.

lui-même offert de l'encens ſur l'Autel des parfums. Il fallut le ſéqueſtrer, tout Roi qu'il étoit, ſelon la Loi de Moïſe ; & Joatham ſon fils, qui fut depuis ſon ſucceſſeur, gouverna ſagement le Roiaume. Sous le regne d'Ozias ; les ſaints Prophetes, dont les principaux en ce tems furent Oſée & Iſaïe, commencerent *a* à publier leurs Prophéties par écrit & dans des Livres particuliers, dont ils dépoſoient les originaux dans le Temple, pour ſervir de monument à la poſterité. Les Prophéties de moindre étendue, & faites ſeulement de vive voix, s'enregiſtroient ſelon la coutume dans les Archives du Temple avec l'Hiſtoire du tems.

Ans dev. Jeſ. C. — Ans du monde.

a Oſe. 1. 1. Iſa. 1. 1.

Les Jeux Olympiques inſtitués par Hercule, & long-tems diſcontinués, furent rétablis. De ce rétabliſſement ſont venus les Olympiades, par où les Grecs comptoient les années. A ce terme finiſſent les tems que Varron nomme fabuleux, parce que juſqu'à cette date les Hiſtoires profanes ſont pleines de confuſion & de fables ; & commencent les tems hiſtoriques, où les affaires du monde ſont racontées par des relations plus fidéles & plus préciſes. La premiere Olympiade eſt marquée par la victoire de Coré-be. Elles ſe renouvelloient tous les cinq ans, & après quatre ans révolus. Là, dans l'aſſemblée de toute la Gréce, à Piſe premierement, & dans la ſuite à Elide, ſe célébroient ces fameux combats, où les vainqueurs étoient couronnés avec des applaudiſſemens incroiables. Ainſi les exercices étoient en honneur, & la Gréce devenoit tous les jours plus forte & plus polie. L'Italie étoit encore preſque toute ſauvage. Les Rois Latins de la poſtérité d'Enée regnoient en Albe. Phul étoit Roi d'Aſſyrie. On le croit pere de Sar-

776. — 3228.

danapale, appellé, ſelon la coutume des Orientaux, Sardan Pul, c' eſt-à-dire, Sardan fils de Phul. On croit auſſi que ce Phul, ou Pul, a été le Roi de Ninive, qui fit pénitence avec tout ſon peuple à la prédication de Jonas. Ce Prince attiré par les brouïlleries du Roiaume d' Iſraël, venoit l' envahir; mais appaiſé par Manahem, il l' affermit dans le trône qu' il venoit d' uſurper par violence, & reçut en reconnoiſſance un tribut de mille talens. Sous ſon fils Sardanapale, & après Alcmæon dernier Archonte perpétuel des Athéniens, ce peuple que ſon humeur conduiſoit inſenſiblement à l' état populaire, diminua le pouvoir de ſes Magiſtrats, & réduiſit à dix ans l'adminiſtration des Archontes. Le premier de cette ſorte fut Charops. Romulus & Remus ſortis des anciens Rois d'Albe par leur mere Ilia, rétablirent dans le Roiaume d' Albe leur grand-pere Numitor, que ſon frere Amulius en avoit dépoſſedé; & incontinent après ils fonderent Rome, pendant que Joatham regnoit en Judée.

Ans dev. Jeſ. C. — Ans du monde.

771. — 3233.

SEPTIEME EPOQUE.

Romulus, ou Rome fondée.

754. CEtte Ville qui devoit être la maîtreſſe de l'Univers, & dans la ſuite le ſiége principal de la Religion, fut fondée ſur la fin de la troiſiéme année de la VI. Olympiade, 430. ans environ après la priſe de Troye, de laquelle les Romains croioient que leurs ancêtres étoient ſortis, & 753. devant JESUS-CHRIST. Romulus nourri durement avec les bergers, & toujours dans les exercices de la guerre, conſacra cette ville au Dieu

3250. — Ans de Rome. 1.

Ans dev. Jeſ. C. 748. de la guerre, qu'il diſoit ſon pere. Vers les tems de la naiſſance de Rome, arriva par la molleſſe de Sardanapale la chute du premier Empire des Aſſyriens. Les Médes peuples belliqueux animés par les diſcours d'Arbace leur Gouverneur, donnerent à tous les ſujets de ce Prince efféminé l'exemple de le mépriſer. Tout ſe révolta contre lui, & il périt enfin dans ſa ville capitale, où il ſe vit contraint à ſe bruler lui-même avec ſes femmes, ſes eunuques & ſes richeſſes. Des ruines de cet Empire on voit ſortir trois grands Roiaumes. Arbace ou Orbace, que quelques-uns appellent Pharnace, affranchit les Médes, qui après une aſſez longue Anarchie eurent des Rois
747. très-puiſſans. Outre cela, incontinent après Sardanapale, on voit paroître un ſecond Roiaume des Aſſyriens, dont Ninive demeura la Capitale, & un Roiaume de Babylone. Ces deux derniers Roiaumes ne ſont pas inconnus aux Auteurs profanes, & ſont célébres dans l'Hiſtoire ſainte. 7.

Ans de Rome, 6.

Le ſecond Roiaume de Ninive eſt fondé par Thilgath ou Theglath fils de Phalaſar, appellé pour cette raiſon Theglathphalaſar, à qui on donne auſſi le nom de Ninus le jeune. Baladan, que les Grecs nomment Beléſis, établit le Roiaume de Babylone, où il eſt connu ſous le nom de Nabonaſſar. De-là l'Ere de Nabonaſſar, célébre chez Ptolomée & les anciens Aſtronomes, qui comptoient leurs années par le regne de ce Prince. Il eſt bon d'avertir ici que ce mot d'Ere ſignifie un dénombrement d'années, commencé à un certain point que quelque grand événement
740. fait remarquer. Achaz Roi de Juda impie & méchant, preſſé par Raſin Roi de Syrie & par Phacée fils de Romélias Roi d'Iſrael, au lieu de recourir à Dieu qui lui ſuſcitoit ces ennemis pour 14.

Ans av. Jeſ. C. le punir, appella Theglathphalaſar premier Roi d'Aſſyrie ou de Ninive, qui réduiſit à l'extrémité le Roiaume d'Iſrael, & détruiſit tout-à-fait celui de Syrie : mais en même tems il ravagea celui de Juda qui avoit imploré ſon aſſiſtance. Ainſi les Rois d'Aſſyrie apprirent le chemin de la Terre-ſainte, & en réſolurent la conquête. Ils
721. commencerent par le Roiaume d'Iſrael, que Salmanaſar fils & ſucceſſeur de Theglathphalaſat, détruiſit entierement. Oſée Roi d'Iſrael s'étoit fié au ſecours de Sabacon, autrement nommé Sua, ou Soüs Roi d'Ethiopie, qui avoit envahi l'Egypte. Mais ce puiſſant conquérant ne put le tirer des mains de Salmanaſar. Les dix Tribus où le culte de Dieu s'étoit éteint, furent tranſportées à Ninive ; & diſperſées parmi les Gentils, s'y perdirent tellement, qu'on ne peut plus en découvrir aucune trace. Il en reſta quelques-uns, qui furent mêlés parmi les Juifs, & firent une petite partie du Roiaume de Juda. Ans de Rome. 33.

715. En ce tems arriva la mort de Romulus. Il fut toujours en guerre, & toujours victorieux ; mais au milieu des guerres il jetta les fondemens de la Religion & des Loix. Une longue paix don- 39.
714. na moien à Numa ſon ſucceſſeur d'achever l'ouvrage. Il forma la Religion, & adoucit les mœurs farouches du peuple Romain. De ſon tems les colonies venues de Corinthe & de quelques autres villes de Grece, fonderent Syracuſe en Sicile, Crotone, Tarente, & peut-être quelques autres villes dans cette partie d'Italie, à qui de plus anciennes colonies Grecques répandues dans tous les païs avoient déja donné le nom de Grande-Grece. Cependant Ezéchias le plus pieux & le plus juſte de tous les Rois après David, re- 40.
710. gnoit en Judée. Sennachérib fils & ſucceſſeur de 44.

Ans dev. Jes. C. — Salmanaſar, l'aſſiégea dans Jéruſalem avec une armée immenſe : elle périt en une nuit par la main d'un Ange. Ezéchias délivré d'une maniere ſi admirable, ſervit Dieu, avec tout ſon peuple, plus fidélement que jamais. Mais après — Ans de Rome.

698. la mort de ce Prince, & ſous ſon fils Manaſſés, 56.
le peuple ingrat oublia Dieu, & les déſordres s'y
687. multiplierent. L'état populaire ſe formoit alors 67.
parmi les Athéniens, & ils commencerent à choiſir les Archontes annuels, dont le premier fut Créon. Pendant que l'impiété s'augmentoit dans le Roiaume de Juda, la puiſſance des Rois d'Aſſyrie qui devoient en être les vengeurs, s'accrut
681. ſous Aſaraddon fils de Sennachérib. Il réunit le 73.
Roiaume de Babylone à celui de Ninive, & égala dans la grande Aſie la puiſſance des premiers
677. Aſſyriens. Sous ſon regne les Cuthéens, peuples 77.
d'Aſſyrie, depuis appellés Samaritains, furent *a* envoiés pour habiter Samarie. Ceux-ci joignirent le culte de Dieu avec celui des Idoles, & obtinrent d'Aſaraddon *b* un Prêtre Iſraëlite qui leur apprit le ſervice du Dieu du païs, c'eſt-à-dire, les obſervances de la Loi de Moïſe. Dieu ne voulut pas que ſon nom fût entierement aboli dans une terre qu'il avoit donnée à ſon Peuple, & il y laiſſa ſa Loi en témoignage. Mais leur Prêtre ne leur donna que les Livres de Moïſe, que les dix Tribus révoltées avoient retenus dans leur ſchiſme. Les Ecritures compoſées depuis par les Prophétes qui ſacrifioient dans le Temple, étoient déteſtées parmi eux : & c'eſt pourquoi les Samaritains ne reçoivent encore aujourd'hui que le Pentateuque.

a IV. Reg. XVII. 24. I. Eſd. IV. 2.

b IV. Reg. XVII. 27. 28. &c.

Pendant qu'Aſaraddon & les Aſſyriens s'établiſſoient ſi puiſſamment dans la grande Aſie, les Médes commençoient auſſi à ſe rendre conſidérables. Déjocés leur premier Roi, que quel-

Ans dev. Jeſ. C. — Ans de Rome.

ques-uns prennent pour l'Arphaxad nommé dans le Livre de Judith, fonda la ſuperbe ville d'Ecbatanes, & jetta les fondemens d'un grand Empire. Ils l'avoient mis ſur le trône pour couronner ſes vertus, & mettre fin aux déſordres que l'Anarchie cauſoit parmi eux. Conduits *a* par un ſi grand Roi, ils ſe ſoutenoient contre leurs voiſins, mais ils ne s'étendoient pas. Rome s'accroiſſoit, mais foiblement. Sous Tullus Hoſtilius ſon troiſiéme Roi, & par le fameux combat des Horaces & des Curiaces, Albe fut vaincue & ruinée : ſes citoiens incorporés à la ville victorieuſe, l'agrandirent & la fortifierent. Romulus avoit pratiqué le premier ce moien d'augmenter la ville, où il reçut les Sabins & les autres peuples vaincus. Ils oublioient leur défaite, & devenoient des ſujets affectionnés. Rome en étendant ſes conquêtes, régloit ſa milice ; & ce fut ſous Tullus Hoſtilius qu'elle commença à apprendre cette belle diſcipline, qui la rendit dans la ſuite maîtreſſe de l'Univers. Le Roiaume d'Egypte affoibli par ſes longues diviſions, ſe rétabliſſoit ſous Pſammetique. Ce Prince qui devoit ſon ſalut aux Ioniens & aux Cariens, les établit dans l'Egypte, fermée juſqu'alors aux étrangers. A cette occaſion les Egyptiens entrerent en commerce avec les Grecs ; & depuis ce tems auſſi l'Hiſtoire d'Egypte, juſques-là mêlée de fables pompeuſes par l'artifice des Prêtres, commence, ſelon Herodote *b*, à avoir de la certitude.

a Herod. lib. I. cap. 96.

671. 83.

670. 84.

b Herod. lib. II. cap. 153.

Cependant les Rois d'Aſſyrie devenoient de plus en plus redoutables à tout l'Orient. (* Saoſdu-

* Ce paſſage dans les éditions précédentes eſt dreſſé d'une autre façon. Le voici tout entier : *Saoſduchin fils d'Aſaraddon, appellé Nabuchodonoſor dans le Livre de Judith, défit en bataille rangée Arphaxad Roi des Médes. Enflé de ce ſuccès, il entreprit de conquerir toute la terre*, &c. Il ſemble que cette leçon ſoit plus claire & plus ſuivie : cependant nous avons retenue celle des deux dernieres éditions de Paris, pour les raiſons indiquées dans la Note ci-deſſus, pag. 24.

Ans dev. Jes. C. 657. chin fils d'Aſaraddon, qu'on croit être le Nabuchodonoſor du Livre de Judith, défit en bataille rangée Arphaxad Roi des Médes, quel qu'il ſoit. Si ce n'eſt pas Déjocés lui-même premier fondateur d'Ecbatanes, ce peut être Phraorte ou Aphraarte ſon fils qui en leva les murailles. Enflé de ſa victoire, le ſuperbe Roi d'Aſſyrie entreprit de conquerir toute la terre.) Dans ce deſ- Ans de Rome. 97.

656. ſein il paſſa l'Euphrate, & ravagea tout juſqu'en 98. Judée. Les Juifs avoient irrité Dieu, & s'étoient abandonnés à l'idolatrie à l'exemple de Manaſſés; mais ils avoient fait pénitence avec ce Prince: Dieu les prit auſſi en ſa protection. Les conquêtes de Nabuchodonoſor & d'Holopherne ſon Général, furent tout-à-coup arrêtées par la main d'une femme. Déjocés, quoique battu par les Aſſyriens, laiſſa ſon Roiaume en état de s'accroître

643. ſous ſes ſucceſſeurs. Pendant que Phraorte ſon fils, 111. & Cyaxare fils de Phraorte, ſubjuguoient la Perſe, & pouſſoient leurs conquêtes dans l'Aſie Mineure juſques aux bords de l'Halys, la Judée vit

641. paſſer le regne déteſtable d'Amon fils de Manaſ- 113. ſés; & Joſias fils d'Amon, ſage dès l'enfance, travailloit à réparer les déſordres cauſés par l'impiété des Rois ſes prédéceſſeurs. Rome qui avoit pour Roi Ancus Marcius, domtoit quelques Latins ſous ſa conduite; & continuant à ſe faire des Citoiens de ſes ennemis, elle les renfermoit dans ſes murailles. Ceux de Veiès déja affoiblis par Romulus, firent de nouvelles pertes. Ancus pouſ-

626. ſa ſes conquêtes juſqu'à la mer voiſine, & bâtit 128. la ville d'Oſtie à l'embouchure du Tibre.

En ce tems le Roiaume de Babylone fut envahi par Nabopolaſſar. Ce traître que Chinaladan, autrement Sarac, avoit fait Général de ſes armées contre Cyaxare Roi des Médes, ſe joignit

Ans av. J.C. avec Aſtyage fils de Cyaxare, prit Chinaladan dans Ninive, détruiſit cette grande ville ſi long-tems maîtreſſe de l'Orient, & ſe mit ſur le trône de ſon maître. Sous un Prince ſi ambitieux Babylone s'enorgueillit. La Judée dont l'impiété croiſſoit ſans meſure, avoit tout à craindre. Ans de Rome.

624. Le ſaint Roi Joſias ſuſpendit pour un peu de tems, par ſon humilité profonde, le châtiment 130.

610. que ſon peuple avoit mérité; mais le mal s'augmenta ſous ſes enfans. Nabuchodonoſor II. plus 144.

607. terrible que ſon pere Nabopolaſſar, lui ſuccéda. 147. Ce Prince nourri dans l'orgueil & toujours exercé à la guerre, fit des conquêtes prodigieuſes en Orient & en Occident; & Babylone menaçoit toute la terre de la mettre en ſervitude. Ses menaces eurent bientôt leur effet à l'égard du Peuple de Dieu. Jéruſalem fut abandonnée à ce ſuperbe vainqueur, qui la prit par trois fois: la premiere au commencement de ſon regne, & à la

a Jer. XXV. 11. 12. XXIX. 10. quatriéme année du regne de Joakim, d'où commencent les 70. ans de la captivité de Babylone

599. marqués par le Prophéte Jérémie a: la ſeconde 155. ſous Jéchonias, ou Joachin fils de Joakim; & la

598. derniere ſous Sédécias, où la ville fut renverſée 256. de fond en comble, le Temple réduit en cendre, & le Roi mené captif à Babylone avec Saraïa ſouverain Pontife & la meilleure partie du Peuple. Les plus illuſtres de ces captifs furent les Prophétes Ezéchiel & Daniel. On compte auſſi parmi eux les trois jeunes hommes que Nabuchodonoſor ne put forcer à adorer ſa ſtatue, ni les conſumer par les flammes.

La Gréce étoit floriſſante, & ſes ſept Sages ſe rendoient illuſtres. Quelque tems devant la der-

594. niere déſolation de Jéruſalem, Solon, l'un de ces 160. ſept Sages, donnoit des loix aux Athéniens, &

Ans av. Jes. C. — Ans de Rome.

établiſſoit la liberté ſur la juſtice : les Phocéens d'Ionie menoient à Marſeille leur premiere Co-
578. lonie. Tarquin l'ancien, Roi de Rome, après 176.
avoir ſubjugué une partie de la Toſcane, & orné la ville de Rome par des ouvrages magnifiques, acheva ſon regne. De ſon tems les Gau-
lois conduits par Belloveſe, occuperent dans l'Italie tous les environs du Pô, pendant que Ségoveſe ſon frere mena bien avant dans la Germanie un autre eſſaim de la Nation. Servius Tul-
566. lius, ſucceſſeur de Tarquin, établit le Cens, ou 188.
le dénombrement des Citoiens diſtribués en certaines claſſes, par où cette grande ville ſe trouva reglée comme une famille particuliere.

Nabuchodonoſor embelliſſoit Babylone, qui s'étoit enrichie des dépouilles de Jéruſalem & de
a Alyd. apud Euſeb. lib. IX. Præp. Evang. cap. ult.
l'Orient. Elle n'en jouit pas long-tems. Ce Roi qui l'avoit ornée avec tant de magnificence, vit
562. en *a* mourant la perte prochaine de cette ſuper- 192.
be ville. Son fils Evilmerodac que ſes débauches rendoient odieux, ne dura guéres, & fut tué par Nérigliſſor ſon beau-frere, qui uſurpa le Roiau-
560. me. Piſiſtrate uſurpa auſſi dans Athenes l'auto- 194.
rité ſouveraine, qu'il ſçut conſerver trente ans durant parmi beaucoup de viciſſitudes, & qu'il laiſſa même à ſes enfans. Nérigliſſor ne put ſouffrir la puiſſance des Médes, qui s'agrandiſſoient en Orient, & leur déclara la guerre. Pendant qu'Aſtyage fils de Cyaxare I. ſe préparoit à la
559. réſiſtance, il mourut, & laiſſa cette guerre à ſou- 195.
tenir à Cyaxare II. ſon fils, appellé par Daniel, Darius le Méde. Celui-ci nomma pour Général de ſon armée Cyrus, fils de Mandane ſa ſœur & de Cambyſe Roi de Perſe, ſujet à l'Empire des Médes. La réputation de Cyrus qui s'étoit ſignalé en diverſes guerres ſous Aſtyage ſon grand-

Ans av. Jes. C. — Ans de Rome.

pere, réunit la plupart des Rois d' Orient ſous
548. les étendards de Cyaxare. Il prit dans ſa ville ca- 206.
pitale Crœſus Roi de Lydie, & jouit de ſes ri-
543. cheſſes immenſes : il domta les autres alliés des 211.
Rois de Babylone, & étendit ſa domination non-ſeulement ſur la Syrie, mais encore bien avant
538. dans l'Aſie Mineure. Enfin il marcha contre Ba- 216.
bylone, il la prit, & la ſoumit à Cyaxare ſon oncle, qui n'étant pas moins touché de ſa fidélité que de ſes exploits, lui donna ſa fille unique & ſon unique héritiere en mariage. Dans le regne de Cyaxare, Daniel déja honoré ſous les regnes précédens de pluſieurs céleſtes viſions, où il vit paſſer devant lui en figures ſi manifeſtes
537. tant de Rois & tant d' Empires, apprit par une 217.
nouvelle révélation ces ſeptante fameuſes Semaines, où les tems du CHRIST & la deſtinée du Peuple Juif ſont expliquées. C' étoit des ſemaines d'années, ſi bien qu'elles contenoient 490. ans ; & cette maniere de compter étoit ordinaire aux Juifs, qui obſervoient la ſeptiéme année auſſi-bien que le ſeptiéme jour avec un repos religieux.
536. Quelque-tems après cette viſion, Cyaxare mou- 218.
rut auſſi-bien que Cambyſe pere de Cyrus; & ce grand homme qui leur ſuccéda, joignit le Roiaume de Perſe, obſcur juſqu'alors, au Roiaume des Médes ſi fort augmenté par ſes conquêtes. Ainſi il fut maître paiſible de tout l'Orient, & fonda le plus grand Empire qui eût été dans le monde. Mais ce qu' il faut le plus remarquer pour la ſuite de nos Epoques, c' eſt que ce grand Conquérant, dès la premiere année de ſon regne, donna ſon décret pour rétablir le Temple de Dieu en Jéruſalem, & les Juifs dans la Judée.

Il faut un peu s'arrêter en cet endroit, qui eſt le plus embrouillé de toute la Chronologie an-

cienne, par la difficulté de concilier l'Hiſtoire profane avec l'Hiſtoire ſainte. Vous aurez ſans doute, MONSEIGNEUR, déja remarqué que ce que je raconte de Cyrus eſt fort différent de ce que vous en avez lu dans Juſtin; qu'il ne parle point du ſecond Roiaume des Aſſyriens, ni de ces fameux Rois d'Aſſyrie & de Babylone, ſi célébres dans l'Hiſtoire ſainte; & qu'enfin mon récit ne s'accorde guéres avec ce que nous raconte cet Auteur des trois premieres Monarchies; de celle des Aſſyriens, finie en la perſonne de Sardanapale; de celle des Médes, finie en la perſonne d'Aſtyage, grand-pere de Cyrus; & de celle des Perſes, commencée par Cyrus & détruite par Alexandre.

Vous pouvez joindre à Juſtin, Diodore avec la plupart des Auteurs Grecs & Latins, dont les écrits nous ſont reſtés, qui racontent ces hiſtoires d'une autre maniere que celle que j'ai ſuivie, (* comme plus conforme à l'Ecriture.

Mais ceux qui s'étonnent de trouver l'Hiſtoire profane en quelques endroits peu conforme à l'Hiſtoire ſainte, devoient remarquer en même tems qu'elle s'accorde encore moins avec elle-même. Les Grecs nous ont raconté les actions de Cyrus en pluſieurs manieres différentes. Hérodote *a* en remarque trois, outre celle qu'il a ſuivie; & il ne dit pas qu'elle ſoit écrite par des Auteurs plus anciens, ni plus recevables que les autres. Il remarque *b* encore lui-même, que la mort de Cyrus eſt racontée diverſement, & qu'il a choiſi la maniere qui lui a paru la plus vraiſemblable, ſans l'autoriſer davantage. Xenophon

a *Lib. I. cap. 95.*

b *Ibidem cap. 214.*

* C'eſt ainſi qu'on lit dans les deux dernieres éditions de Paris: mais dans les précédentes on liſoit de cette ſorte: *D'une autre maniere que celle que j'ai ſuivie. Pour ce qui regarde Cyrus, les Auteurs profanes ne ſont point d'accord ſur ſon hiſtoire: mais j'ai cru devoir plûtôt ſuivre Xenophon avec ſaint Jérôme, que Cteſias auteur fabuleux*, &c. Voiez la Note ci-deſſus, pag. 14.

qui a été en Perſe au ſervice du jeune Cyrus, frere d'Artaxerxès, nommé Mnémon, a pu s'inſtruire de plus près de la vie & de la mort de l'ancien Cyrus dans les Annales des Perſes, & dans la Tradition de ce Païs; & pour peu qu'on ſoit inſtruit de l'Antiquité, on n'héſitera pas à préférer avec ſaint Jérôme *a*, Xenophon un ſi ſage Philoſophe, auſſi-bien qu'un ſi habile Capitaine, à Ctéſias Auteur fabuleux,) que la plupart des Grecs ont copié, comme Juſtin & les Latins ont fait les Grecs, & plûtôt même qu'Hérodote, quoiqu'il ſoit très-judicieux. Ce qui me détermine à ce choix, c'eſt que l'Hiſtoire de Xenophon, plus ſuivie & plus vraiſemblable en elle-même, a encore cet avantage qu'elle eſt plus conforme à l'Ecriture, qui par ſon antiquité & par le rapport des affaires du Peuple Juif avec celles de l'Orient, mériteroit d'être préférée à toutes les Hiſtoires Grecques, quand d'ailleurs on ne ſauroit pas qu'elle a été dictée par le Saint-Eſprit.

a Hier. in Dan.

Quant aux trois premieres Monarchies, ce qu'en ont écrit la plupart des Grecs a paru douteux aux plus ſages de la Grece. Platon *b* fait voir en général ſous le nom des Prêtres d'Egypre, que les Grecs ignoroient profondément les antiquités : & Ariſtote *c* a rangé parmi les conteurs de fables, ceux qui ont écrit les Aſſyriaques.

b Plat. in Tim.

c Ariſtot. Polit. V. 10.

C'eſt que les Grecs ont écrit tard, & qu'en voulant divertir par les Hiſtoires anciennes la Gréce toujours curieuſe, ils les ont compoſées ſur des Mémoires confus, qu'ils ſe ſont contentés de mettre dans un ordre agréable, ſans ſe trop ſoucier de la vérité.

Et certainement la maniere dont on arrange ordinairement les trois premieres Monarchies, eſt vi-

ſiblement fabuleuſe. Car après qu'on a fait périr ſous Sardanapale l'Empire des Aſſyriens, on fait paroître ſur le théatre les Médes, & puis les Perſes; comme ſi les Médes avoient ſuccédé à toute la puiſſance des Aſſyriens, & que les Perſes ſe fuſſent établis en ruinant les Médes.

Mais au contraire, il paroît certain que lorſqu'Arbace révolta les Médes contre Sardanapale, il ne fit que les affranchir, ſans leur ſoumettre l'Empire d'Aſſyrie. (* Hérodote *a* diſtingue le tems de leur affranchiſſement d'avec celui de leur premier Roi Déjocés; & ſelon la ſupputation des plus habiles Chronologiſtes, l'intervalle entre ces deux tems doit avoir été environ de quarante ans.) Il eſt d'ailleurs conſtant par le témoignagne uniforme de ce grand Hiſtorien *b* & de Xenophon *c*, pour ne point ici parler des autres, que durant le tems qu'on attribue à l'Empire des Médes, il y avoit en Aſſyrie des Rois très-puiſſans que tout l'Orient redoutoit, & dont Cyrus abattit l'Empire par la priſe de Babylone.

a Herod. lib. I. cap. 96.

b Herod. lib. I.

c Xenoph. Cyrop. V. VI. &c.

Si donc la plupart des Grecs & les Latins qui les ont ſuivis, ne parlent point de ces Rois Babyloniens; s'ils ne donnent aucun rang à ce grand Roiaume parmi les premieres Monarchies dont ils racontent la ſuite; enfin ſi nous ne voions preſque rien dans leurs ouvrages de ces fameux Rois Téglathphalaſar, Salmanaſar, Sennachérib, Nabuchodonoſor, & de tant d'autres ſi renommés dans l'Ecriture, & dans les Hiſtoires Orientales: il le faut attribuer, ou à l'ignorance des Grecs, plus éloquens dans leurs narrations que curieux dans leurs recherches, ou à la perte que nous avons faite de ce qu'il y avoit de

* Autrefois: *Herodote, ſuivi en cela par les plus habiles Chronologiſtes, fait paroître leur premier Roi Déjocés 50. ans après leur revolte; & il eſt d'ailleurs conſtant* &c. Voiez la Note ci-deſſus, pag. 14.

plus recherché & de plus exact dans leurs Hiſtoires.

a Herod. lib. I. capp. 106. 184.

En effet, Hérodote *a* avoit promis une Hiſtoire particuliere des Aſſyriens que nous n'avons pas, ſoit qu'elle ait été perdue, ou qu'il n'ait pas eu le tems de la faire ; & on peut croire d'un Hiſtorien ſi judicieux, qu'il n'y auroit pas oublié les Rois du ſecond Empire des Aſſyriens, puiſque même Sennachérib qui en étoit l'un, ſe trouve encore nommé dans les Livres *b* que nous avons de ce grand Auteur, comme Roi des Aſſyriens & des Arabes.

b Herod. lib. II. cap. 141.

c Strab. lib. XV. init.

Strabon *c* qui vivoit du tems d'Auguſte, rapporte ce que Mégaſthéne, Auteur ancien & voiſin des tems d'Alexandre, avoit laiſſé par écrit ſur les fameuſes conquêtes de Nabuchodonoſor Roi des Chaldéens, à qui il fait traverſer l'Europe, pénétrer l'Eſpagne, & porter ſes armes juſqu'aux Colomnes d'Hercule. Ælien *d* nomme Thilgamus Roi d'Aſſyrie, c'eſt-à-dire, ſans difficulté le Thilgath, ou le Theglath de l'Hiſtoire ſainte ; & nous avons dans Ptolomée un dénombrement des Princes qui ont tenu les grands Empires, parmi leſquels ſe voit une longue ſuite des Rois d'Aſſyrie inconnus aux Grecs, & qu'il eſt aiſé d'accorder avec l'Hiſtoire ſacrée.

d Ælian. lib. XII. Hiſtor. Anim. cap. XXI.

Si je voulois rapporter ce que nous racontent les Annales des Syriens, un Béroſe, un Abydenus, un Nicolas de Damas, je ferois un trop long diſcours. Joſeph *e* & Euſébe *f* de Céſarée nous ont conſervé les précieux fragmens de tous ces Auteurs, & d'une infinité d'autres qu'on avoit entiers de leurs tems, dont le témoignage confirme ce que nous dit l'Ecriture ſainte touchant les Antiquités Orientales, & en particulier touchant les Hiſtoires Aſſyriennes.

e Joſeph. Ant. lib. IX. cap. ult. & X. cap. II. & lib. I. contr. Ap.

f Euſeb. Prep. Evang. IX.

Pour ce qui eſt de la Monarchie des Médes, que la plupart des Hiſtoriens profanes mettent la ſeconde dans le dénombrement des grands Empires, comme ſéparée de celle des Perſes, il eſt certain que l'Ecriture les unit toujours enſemble; & vous voiez, MONSEIGNEUR, qu'outre l'autorité des Livres ſaints, le ſeul ordre des faits montre que c'eſt à cela qu'il s'en faut tenir.

Les Médes avant Cyrus, quoique puiſſans & conſidérables, étoient effacés par la grandeur des Rois de Babylone. Mais Cyrus aiant conquis leur Roiaume par les forces réunies des Médes & des Perſes, dont il eſt enſuite devenu le maître par une ſucceſſion légitime, comme nous l'avons remarqué après Xenophon; il paroît que le grand Empire dont il a été le fondateur, a dû prendre ſon nom des deux Nations: de ſorte que celui des Médes & celui des Perſes ne ſont que la même choſe, quoique la gloire de Cyrus y ait fait prévaloir le nom des Perſes.

On peut encore penſer qu'avant la guerre de Babylone, les Rois des Médes aiant étendu leurs conquêtes du côté des Colonies Grecques de l'Aſie Mineure, ont été par ce moien célébres parmi les Grecs, qui leur ont attribué l'Empire de la grande Aſie, parce qu'ils ne connoiſſoient qu'eux de tous les Rois d'Orient. Cependant les Rois de Ninive & de Babylone, plus puiſſans, mais plus inconnus à la Gréce, ont été preſque oubliés dans ce qui nous reſte d'Hiſtoires Grecques; & tout le tems qui s'eſt écoulé depuis Sardanapale juſqu'à Cyrus, a été donné aux Médes ſeuls.

Ainſi il ne faut plus tant ſe donner de peine à concilier en ce point l'Hiſtoire profane avec l'Hiſtoire ſacrée. Car quant à ce qui regarde le premier Roiaume des Aſſyriens, l'Ecriture n'en

dit qu'un mot en paſsant, & ne nomme ni Ninus fondateur de cet Empire, ni, à la réſerve de Phul, aucun de ſes ſucceſſeurs, parce que leur Hiſtoire n'a rien de commun avec celle du Peuple de Dieu. Pour les ſeconds Aſſyriens, la plupart des Grecs ou les ont entiérement ignorés, ou pour ne les avoir pas aſsez connus, ils les ont confondus avec les premiers.

Quand donc on objectera ceux des Auteurs Grecs qui arrangent à leur fantaiſie les trois premieres Monarchies, & qui font ſuccéder les Médes à l'ancien Empire d'Aſſyrie, ſans parler du nouveau que l'Ecriture fait voir ſi puiſſant, il n'y a qu'à répondre qu'ils n'ont point connu cette partie de l'Hiſtoire, & qu'ils ne ſont pas moins contraires aux plus curieux & aux mieux inſtruits des Auteurs de leur Nation, qu'à l'Ecriture.

Et ce qui tranche en un mot toute la difficulté, les Auteurs ſacrés, plus voiſins par les tems & par les lieux des Roiaumes d'Orient; écrivant d'ailleurs l'Hiſtoire d'un Peuple, dont les affaires ſont ſi mêlées avec celles des grands Empires, quand ils n'auroient que cet avantage, pourroient faire taire les Grecs & les Latins qui les ont ſuivis.

Si toutefois on s'obſtine à ſoutenir cet ordre célébre des trois premieres Monarchies, & que pour garder aux Médes ſeuls le ſecond rang qui leur eſt donné, ou veuille leur aſſujettir les Rois de Babylone, en avouant toutefois qu'après environ cent ans de ſujétion, ceux-ci ſe ſont affranchis par une révolte : on ſauve en quelque façon la ſuite de l'Hiſtoire ſainte, mais on ne s'accorde guéres avec les meilleurs Hiſtoriens profanes, auſquels l'Hiſtoire ſainte eſt plus favora-

ble, en ce qu'elle unit l'Empire des Médes à celui des Perſes.

Il reſte encore à vous découvrir une des cauſes de l'obſcurité de ces anciennes Hiſtoires. C'eſt que comme les Rois d'Orient prenoient pluſieurs noms, ou ſi vous voulez pluſieurs titres, qui enſuite leur tenoient lieu de nom propre, & que les Peuples les traduiſoient, ou les prononçoient différemment, ſelon les divers idiomes de chaque Langue; des Hiſtoires ſi anciennes dont il reſte ſi peu de bons Mémoires, ont dû être par-là fort obſcurcies. La confuſion des noms en aura ſans doute beaucoup mis dans les choſes mêmes & dans les perſonnes: & de-là vient la peine qu'on a de ſituer dans l'Hiſtoire Grecque, les Rois qui ont eu le nom d'Aſſuérus, autant inconnu aux Grecs, que connu aux Orientaux.

Qui croiroit en effet que Cyaxare fût le même nom qu'Aſſuérus, compoſé du mot *Ki*, c'eſt-à-dire, Seigneur, & du mot *Axare*, qui revient manifeſtement à Axuérus ou Aſſuérus? Trois ou quatre Princes ont porté ce nom, quoiqu'ils en euſſent encore d'autres. (* Ainſi il n'y a nul doute que Darius le Méde ne puiſſe avoir été un Aſſuérus ou Cyaxare; & tout quadre à lui donner un de ces deux noms.) Si on n'étoit averti que Nabuchodonoſor, Nabucodroſor, & Nabocholaſſar ne ſont que le même nom, ou que le nom du même homme, on auroit peine à le croire; & cependant la choſe eſt certaine. (C'eſt un nom tiré de Nabo, un des Dieux que Babylone adoroit, & qu'on inſéroit dans les noms des Rois en différentes manieres.) Sargon eſt

* Depuis ce paſſage juſqu'à la fin de cette ſeptiéme Epoque, il y a ſix *additions* que nous avons inſerées entre deux crochets, & que nous remarquons ici toutes enſemble pour ne multiplier pas les Notes. Il ſuffit que le Lecteur en ſoit averti. Voiez la Note ci-deſſus, pag. 14.

Sennachérib; Ozias eſt Azarias; Sédécias eſt Mathanias ; Joachas s' appelloit auſſi Sellum . (On croit que Soüs, ou Sua, eſt le même que Sabacon Roi d' Ethiopie .) Aſaraddon , qu' on prononce indifféremment Eſar-Haddon , ou Aſor-Haddan , eſt nommé Aſénaphar *a* par les Cuthéens . (On croit que Sardanapale eſt le même que quelques Hiſtoriens ont nommé Sarac :) & par une bizarrerie dont on ne ſait point l'origine, ce même Roi ſe trouve nommé par les Grecs Tonos Concoléros. (Nous avons déja remarqué , que Sardanapale étoit vraiſemblablement Sardan fils de Phul ou Pul . Mais qui ſait ſi ce Pul ou Phul , dont il eſt parlé dans l'Hiſtoire ſainte *b* , n' eſt pas le même que Phalaſar ? car une des manieres de varier ces noms étoit de les abréger, de les allonger , de les terminer en diverſes inflexions ſelon le génie des Langues : ainſi Theglath Phalaſar, c' eſt-à-dire, Theglath fils de Phalaſar, pourroit être un des fils de Phul, qui plus vigoureux que ſon frere Sardanapale, auroit conſervé une partie de l'Empire qu'on auroit ôté à ſa maiſon .) On pourroit faire une longue liſte des Orientaux , dont chacun a eu dans les Hiſtoires pluſieurs noms différens : mais il ſuffit d'être inſtruit en général de cette coutume . Elle n'eſt pas inconnue aux Latins , parmi leſquels les titres & les adoptions ont multiplié les noms en tant de ſortes . Ainſi le titre d' Auguſte & celui d' Africain ſont devenus les noms propres de Céſar Octavien & des Scipions : ainſi les Nérons ont été Céſars. La choſe n'eſt pas douteuſe, & une plus longue diſcuſſion d' un fait ſi conſtant eſt inutile.

a *I. Eſdr. IV. 2. 10.*

b *IV. Reg. XV. 19. I. Par. V. 26.*

(Pour ceux qui s'étonneront de ce nombre infini d' années que les Egyptiens ſe donnent eux-

mêmes, je les renvoie à Hérodote qui nous aſſure préciſément *a*, comme on vient de voir, que leur Hiſtoire n'a de certitude que depuis le tems de Pſammetique, c'eſt-à-dire, ſix à ſept cens ans avant JESUS-CHRIST. Que ſi l'on ſe trouve embarraſſé de la durée que le commun donne au premier Empire des Aſſyriens, il n'y a qu'à ſe ſouvenir qu'Hérodote *b* l'a réduite à 520. ans, & qu'il eſt ſuivi par Denys d'Halicarnaſſe le plus docte des Hiſtoriens, & par Appien. Et ceux qui après tout cela ſe trouvent trop reſſerrés dans la ſupputation ordinaire des années, pour y ranger à leur gré tous les événemens & toutes les dates qu'ils croiront certaines, peuvent ſe mettre au large tant qu'il leur plaira dans la ſupputation des Septante que l'Egliſe leur laiſſe libre : pour y placer à leur aiſe tous les Rois qu'on veut donner à Ninive avec toutes les années qu'on attribue à leur regne; toutes les Dynaſties des Egyptiens en quelque ſorte qu'ils les veulent arranger ; & encore toute l'Hiſtoire de la Chine, ſans même attendre, s'ils veulent, qu'elle ſoit plus éclaircie.)

a Herod. lib. II. cap. 152.

b Herod. lib. I. cap. 16.

Je ne prétens plus, MONSEIGNEUR, vous embarraſſer dans la ſuite des difficultés de Chronologie, qui vous ſont très-peu néceſſaires. Celle-ci étoit trop importante pour ne la pas éclaircir en cet endroit; & après vous en avoir dit ce qui ſuffit à notre deſſein, je reprens la ſuite de nos Epoques.

Ans dev. Jeſ.C. **HUITIEME EPOQUE.** Ans de Rome.

Cyrus, ou les Juifs rétablis.

SIXIEME AGE DU MONDE.

CE fut donc 218. ans après la fondation de Rome, 536. ans avant JESUS-CHRIST, après les 70. ans de la captivité de Babylone, & la même année que Cyrus fonda l'Empire des Perſes, que ce Prince choiſi de Dieu pour être le libérateur de ſon Peuple & le reſtaurateur de ſon Temple, mit la main à ce grand ouvrage. Incontinent après la publication de ſon Ordonnance, Zorobabel accompagné de Jeſus fils de Joſédec ſouverain Pontife, ramena les captifs qui rebâtirent l'Autel, & poſerent les fondemens du ſecond Temple. Les Samaritains jaloux de leur gloire, voulurent prendre part à ce grand ouvrage; & ſous prétexte qu'ils adoroient le Dieu d'Iſraël, quoiqu'ils en joigniſſent le culte à celui de leurs faux Dieux, ils prierent Zorobabel *a* de leur permettre de rebâtir avec lui le Temple de Dieu. Mais les enfans de Juda qui déteſtoient leur culte mêlé, rejetterent leur propoſition. Les Samaritains irrités, traverſerent leur deſſein par toute ſorte d'artifices & de violences.

536. 218.

535. 219.

a I. Eſd. IV. 2. 3.

Environ ce tems, Servius Tullius, après avoir aggrandi la ville de Rome, conçut le deſſein de la mettre en République. Il périt au milieu de ſes penſées, par les conſeils de ſa fille, & par le commandement de Tarquin le Superbe ſon gendre. Ce Tiran envahit le Roiaume, où il exerça durant un long-tems toute ſorte de violences. Cependant l'Empire des Perſes alloit croiſſant: outre ces Provinces immenſes de la grande Aſie,

533. 221.

Ans dev. Jeſ. C. 525. tout ce vaſte Continent de l'Aſie inférieure leur obéit; les Syriens & les Arabes furent aſſujettis; l'Egypte, ſi jalouſe de ſes Loix, reçut les leurs. Ans de Rome. 229.

522. La conquête s'en fit par Cambyſe, fils de Cyrus. Ce brutal ne ſurvécut guéres à Smerdis ſon frere, qu'un ſonge ambigu lui fit tuer en ſecret. 232.

521. Le Mage Smerdis regna quelque tems ſous le nom de Smerdis frere de Cambyſe; mais ſa fourbe fut bientôt découverte. Les ſept principaux Seigneurs *a* conjurerent contre lui, & l'un d'eux fut mis ſur le trône. Ce fut Darius fils d'Hyſtaſpe, qui s'appelloit dans ſes Inſcriptions, le meilleur & le mieux fait de tous les hommes. Pluſieurs marques le font reconnoître pour l'Aſſuérus du Livre d'Eſther, quoiqu'on n'en convienne pas. Au commencement de ſon regne le Temple *b* fut achevé, après diverſes interruptions cauſées par les Samaritains. Une haine irréconciliable ſe mit entre les deux Peuples, & il n'y eut rien de plus oppoſé que Jéruſalem & Samarie. 233.

a Herod. lib. IV. cap 139.

b 1. Eſd. V. VI.

C'eſt du tems de Darius que commence la liberté de Rome & d'Athénes, & la grande gloire de la Gréce.

513. Harmodius & Ariſtogiton Athéniens délivrent leur Païs d'Hipparque fils de Piſiſtrate, & ſont tués par ſes Gardes. Hippias frere d'Hipparque tâche en vain de ſe ſoutenir. Il 241.

510. eſt chaſſé. La tirannie des Piſiſtratides eſt entiérement éteinte. Les Athéniens affranchis dreſſent des ſtatues à leurs libérateurs, & rétabliſſent l'Etat Populaire. Hippias ſe jette entre les bras de Darius, qu'il trouva déja diſpoſé à entreprendre la conquête de la Gréce, & n'a plus d'eſpérance qu'en ſa protection. Dans le tems qu'il fut chaſſé, Rome ſe défit auſſi de ſes Tirans. Tarquin le Superbe avoit rendu par ſes violences la 244.

Ans dev. J.C. 509. Roiauté odieuſe : l'impudicité de Sexte ſon fils acheva de la détruire. Lucréce deshonorée ſe tua elle-même : ſon ſang & les harangues de Brutus animerent les Romains. Les Rois furent bannis, & l'Empire Conſulaire fut établi ſuivant les projets de Servius Tullius : mais il fut bientôt affoibli par la jalouſie du Peuple. Dès le premier Conſulat, Publius Valérius Conſul, célébre par ſes victoires, devint ſuſpect à ſes Citoiens; & il fallut pour les contenter, établir la Loi qui permit d'appeller au Peuple du Sénat & des Conſuls dans toutes les cauſes où il s'agiſſoit de châtier un Citoien. Les Tarquins chaſſés trouverent des défenſeurs: les Rois voiſins regarderent leur banniſſement comme une injure faite à tous les Rois; & Porſenna Roi des Cluſiens, Peuples d'Etrurie, prit les armes contre Rome. Réduite à l'extrémité, & preſque priſe, elle fut ſauvée par la valeur d'Horatius Cocles. Les Romains firent des prodiges pour leur liberté: Scévola jeune Citoien, ſe brula la main qui avoit manqué Porſenna; Clélie, une jeune fille, étonna ce Prince par ſa hardieſſe: Porſenna laiſſa Rome en paix; & les Tarquins demeurerent ſans reſſource.

Ans de Rome. 245. 507. 247.

500. Hippias pour qui Darius ſe déclara, avoit de meilleures eſpérances. Toute la Perſe ſe remuoit en ſa faveur, & Athénes étoit menacée d'une grande guerre. Durant que Darius en faiſoit les 493. préparatifs, Rome qui s'étoit ſi bien défendue contre les étrangers, penſa périr par elle-même: la jalouſie s'étoit réveillée entre les Patriciens & le Peuple : la puiſſance Conſulaire, quoique déja modérée par la Loi de P. Valérius, parut encore trop exceſſive à ce Peuple trop jaloux de ſa liberté. Il ſe retira au Mont-Aventin : les conſeils violens furent inutiles : le Peuple ne put

254. 261.

Ans Jes. C. être ramené que par les paiſibles remontrances de Ménénius Agrippa ; mais il fallut trouver des tempéramens, & donner au Peuple des Tribuns pour le défendre contre les Conſuls. La Loi qui établit cette nouvelle Magiſtrature, fut appellée la Loi Sacrée ; & ce fut là que commencerent les Tribuns du Peuple. Darius avoit enfin éclaté contre la Gréce. Son gendre Mardonius, après avoir traverſé l'Aſie, croioit accabler les Grecs par le
490. nombre de ſes ſoldats ; mais Miltiade défit cette armée immenſe dans la plaine de Marathon, avec dix mille Athéniens. Rome battoit tous ſes ennemis aux environs ; & ſembloit n'avoir à craindre que d'elle-même. Coriolan, zélé Patricien, & le plus grand de ſes Capitaines, chaſſé malgré ſes ſervices par la faction Populaire, médita
489. la ruine de ſa Patrie, mena les Volſques contre elle, la réduiſit à l'extrémité, & ne put être ap-
488. paiſé que par ſa mere.

Ans de Rome. 264. 265. 266.

La Gréce ne jouit pas long-tems du repos que la bataille de Marathon lui avoit donné. Pour venger l'affront de la Perſe & de Darius, Xerxes ſon fils & ſon ſucceſſeur, & petit-fils de Cy-
480. rus par ſa mere Atoſſe, attaqua les Grecs avec onze cens mille combattans, (d'autres diſent dix-ſept cens mille,) ſans compter ſon armée navale de douze cens vaiſſeaux. Léonidas Roi de Sparte, qui n'avoit que trois cens hommes, lui en tua vingt mille au paſſage des Thermopyles, & périt avec les ſiens. Par les conſeils de Thémiſtocle Athénien, l'armée navale de Xerxes eſt défaite la même année, près de Salamine. Ce Prince repaſſe l'Helleſpont avec fraieur ; & un an
479. après, ſon armée de terre que Mardonius commandoit, eſt taillée en piéces auprès de Platée, par Pauſanias Roi de Lacédémone, & par Ati-

274. 275.

Ans dev. Jeſ.C. Ans de Rome.

ſtide Athénien, appellé le Juſte. La bataille ſe donna le matin; & le ſoir de cette fameuſe journée, les Grecs Ioniens qui avoient ſecoué le joug des Perſes, leur tuerent trente mille hommes dans la bataille de Mycale, ſous la conduite de Léotychides. Ce Général, pour encourager ſes ſoldats, leur dit que Mardonius venoit d'être défait dans la Gréce. La nouvelle ſe trouva véritable, ou par un effet prodigieux de la renommée, ou plutôt par une heureuſe rencontre; & tous les Grecs de l'Aſie Mineure ſe mirent en liberté. Cette Nation remportoit par-tout de grands avantages; & un peu auparavant les Carthaginois, puiſsans alors, furent battus dans la Sicile, où ils vouloient étendre leur domination à la ſollicitation des Perſes. Malgré ce mauvais ſuccès, ils ne ceſſerent depuis de faire de nouveaux deſſeins ſur une Isle ſi commode à leur aſſurer l'empire de la Mer, que leur République affectoit. La Gréce le tenoit alors, mais elle ne regardoit que
477. l'Orient & les Perſes. Pauſanias venoit d'affran- 277.
chir l'Isle de Chypre de leur joug, quand il
476. conçut le deſſein d'aſſervir ſon païs. Tous ſes 278.
projets furent vains, quoique Xerxes lui promît tout : le traître fut trahi par celui qu'il aimoit
474. le plus, & ſon infame amour lui coûta la vie. 280.
[a] *Ariſt. Politi. V. 10.* La même année Xerxes *a* fut tué par Artaban ſon Capitaine des Gardes, ſoit que ce perfide voulût occuper le trône de ſon Maître, ou qu'il craignît les rigueurs d'un Prince dont il n'avoit pas exécuté aſſez promptement les ordres cruels.

Artaxerxe *à la longue main* ſon fils commença
473. ſon regne, & reçut peu de tems après une Let- 281.
tre de Thémiſtocle, qui proſcrit par ſes Citoiens, lui offroit ſes ſervices contre les Grecs. Il ſut eſtimer autant qu'il devoit un Capitaine ſi renom-

mé, & lui fit un grand établiſſement malgré la jalouſie des Satrapes. Ce Roi magnanime protégea le Peuple Juif, *a* & dans ſa vingtiéme année que les ſuites rendent mémorable, il permit à Néhémias *b* de rétablir Jéruſalem avec ſes murailles. Ce décret d'Artaxerxe différe de celui de Cyrus, en ce que celui de Cyrus regardoit le Temple *c*, & celui-ci étoit fait pour la Ville. A ce décret prévu par Daniel, & marqué dans ſa Prophétie *d*, les 490. ans de ſes Semaines commencent. Cette importante date a de ſolides fondemens. Le banniſſement de Thémiſtocle eſt placé dans la Chronique d'Euſébe à la derniere année de la 76. Olympiade, qui revient à l'an 280. de Rome. Les autres Chronologiſtes le mettent un peu au-deſſous: la différence eſt petite, & les circonſtances du tems aſſurent la date d'Euſébe. Elles ſe tirent de Thucydide *e*, Hiſtorien très-exact; & ce grave Auteur contemporain preſque, auſſi-bien que concitoien de Thémiſtocle, lui fait écrire ſa Lettre au commencement du regne d'Artaxerxe. Cornélius Népos, Auteur ancien & judicieux autant qu'élégant, ne veut pas *f* qu'on doute de cette date après l'autorité de Thucydide: raiſonnement d'autant plus ſolide, qu'un autre Auteur plus ancien encore que Thucydide, s'accorde avec lui. C'eſt Charon de Lampſaque, cité par Plutarque *g*; & Plutarque ajoute lui-même, que les Annales, c'eſt-à-dire, celles de Perſe, ſont conformes à ces deux Auteurs. Il ne les ſuit pourtant pas, mais il n'en dit aucune raiſon *ſ*; & les Hiſtoriens qui commencent huit ou neuf ans plus tard le regne d'Artaxerxe, ne ſont ni du tems, ni d'une ſi grande autorité. Il paroît donc indubitable qu'il en faut placer le commencement vers la fin de la 76. Olympiade, &

Ans dev. Jeſ. C. 467. — Ans de Rome. 287.

454. — 300.

a I. Eſd. VII. VIII.

b II. Eſd. II. 1. 2.

c I. Eſd. I. VI. 1.

d Dan. IX. 25.

e Thucyd. lib. I.

f Cornel. Nep. in Themiſt.

g Plutarq. in Them.

Ans dev. J.C. approchant de l'année 280. de Rome, par où la vingtiéme année de ce Prince doit arriver vers la fin de la 81. Olympiade, & environ l'an 300. de Rome. Au reſte ceux qui rejettent plus bas le commencement d'Artaxerxe pour concilier les Auteurs, ſont réduits à conjecturer que ſon pere l'avoit du moins aſſocié au Roiaume, quand Théміſtocle écrivit ſa Lettre ; & en quelque façon que ce ſoit, notre date eſt aſſurée. Ce fondement étant poſé, le reſte du compte eſt aiſé à faire, & la ſuite le rendra ſenſible. Après le décret d'Artaxerxe, les Juifs travaillerent à rétablir leur ville & ſes murailles, comme Daniel l'avoit prédit *a*. Néhémias conduiſit l'ouvrage avec beaucoup de prudence & de fermeté au milieu de la réſiſtance des Samaritains, des Arabes & des Ammonites. Le Peuple fit un effort, & Eliaſib ſouverain Pontife l'anima par ſon exemple. Ans de Rome.

a Dan. IX. 25.

Cependant les nouveaux Magiſtrats qu'on avoit donnés au Peuple Romain, augmentoient les diviſions de la ville, & Rome formée ſous des Rois, manquoit des Loix néceſſaires à la bonne conſtitution d'une République. La réputation de la Gréce, plus célébre encore par ſon gouvernement que par ſes victoires, excita les Romains

452. à ſe régler ſur ſon exemple. Ainſi ils envoierent 302.
des Députés pour rechercher les Loix des villes
451. de Gréce, & ſur-tout celles d'Athénes, plus con- 303.
formes à l'état de leur République. Sur ce modéle, dix Magiſtrats abſolus qu'on créa l'année
450. d'après ſous le nom de Décemvirs, rédigerent 304.
les Loix des XII. Tables qui ſont le fondement du Droit Romain. Le Peuple ravi de l'équité avec laquelle ils les compoſerent, leur laiſſa empiéter le pouvoir ſuprême, dont ils uſerent ti-
449. ranniquement. Il ſe fit alors de grands mouve- 305.

Ans dev. Jes. C. mens par l'intempérance d'Appius Clodius, un des Décemvirs, & par le meurtre de Virginie, que ſon pere aima mieux tuer de ſa propre main que de la laiſſer abandonnée à la paſſion d'Appius. Le ſang de cette ſeconde Lucréce réveilla le Peuple Romain ; & les Décemvirs furent chaſſés. Ans de Rome.

Pendant que les Loix Romaines ſe formoient ſous les Décemvirs, Eſdras *a* Docteur de la Loi, & Néhémias Gouverneur du Peuple de Dieu nouvellement rétabli dans la Judée, réformoient les abus, & faiſoient obſerver la Loi de Moïſe qu'ils obſervoient les premiers. Un des principaux articles de leur réformation, fut d'obliger *b* tout le Peuple, & principalement les Prêtres, à quitter les femmes étrangeres qu'ils avoient épouſées contre la défenſe de la Loi *c*. Eſdras mit en ordre les Livres ſaints, dont il fit une exacte réviſion, & ramaſſa les anciens Mémoires du Peuple de Dieu, pour en compoſer les deux Livres des Paralipomenes ou Chroniques, auſquels il ajouta l'Hiſtoire de ſon tems, qui fut achevée par Néhémias. C'eſt par leurs Livres que ſe termine cette longue Hiſtoire que Moïſe avoit commencée, & que les Auteurs ſuivans continuerent ſans interruption juſqu'au rétabliſſement de Jéruſalem. Le reſte de l'Hiſtoire ſainte n'eſt pas écrit dans la même ſuite.

a I. Eſd. IX. 10.

b II. Eſd. XIII.

c Deut. XXIII. 3.

Pendant qu'Eſdras & Néhémias faiſoient la derniere partie de ce grand Ouvrage, Hérodote que les Auteurs profanes appellent le Pere de l'Hiſtoire, commençoit à écrire. Ainſi les derniers Auteurs de l'Hiſtoire ſainte ſe rencontrent avec le premier Auteur de l'Hiſtoire Grecque : & quand elle commence, celle du Peuple de Dieu, à la prendre ſeulement depuis Abraham, enfer-

Ans dev. Jes. C. moit déja quinze ſiécles. Hérodote n'avoit garde de parler des Juifs dans l'Hiſtoire qu'il nous a laiſſée : & les Grecs n'avoient beſoin d'être informés que des Peuples que la guerre, le commerce, ou un grand éclat leur faiſoit connoître. La Judée qui commençoit à peine à ſe relever de ſa ruine, n'attiroit pas les regards. Ce fut dans des tems ſi malheureux que la Langue Hébraïque ceſſa d'être vulgaire. Durant la captivité, & enſuite par le commerce qu'il fallut avoir avec les Chaldéens, les Juifs apprirent la Langue Chaldaïque, aſſez approchante de la leur, & qui avoit preſque le même génie. Cette raiſon leur fit changer l'ancienne figure des lettres Hébraïques, & ils écrivirent l'Hébreu avec les lettres des Chaldéens, plus uſitées parmi eux, & plus aiſées à former. Ce changement fut aiſé entre deux Langues voiſines, dont les lettres étoient de même valeur, & ne différoient que dans la figure. Depuis ce tems on ne trouve l'Ecriture ſainte parmi les Juifs qu'en lettres Chaldaïques; mais les Samaritains retinrent toujours l'ancienne maniere de l'écrire. Leurs deſcendans ont perſévéré dans cet uſage juſqu'à nos jours, & nous ont par ce moien conſervé le Pentateuque qu'on appelle Samaritain, en anciens caracteres Hébraïques, tels qu'on les trouve dans les médailles & dans les monumens des ſiécles paſſés. Ans de Rome.

Les Juifs vivoient avec douceur ſous l'autorité d'Artaxerxe. Ce Prince réduit par Cimon fils de Miltiade Général des Athéniens, à faire une paix honteuſe, déſeſpéra de vaincre les Grecs par la force, & ne ſongea plus qu'à profiter de leurs diviſions. Il en arriva de grandes entre les Athéniens & les Lacédémoniens. Ces deux Peuples jaloux l'un de l'autre, partagerent toute la Gré-

Ans av. Jes. C. 431. ce. Péricles Athénien commença la guerre du Péloponneſe, durant laquelle Théramene, Thraſybule, & Alcibiade Athéniens ſe rendent célébres. Braſidas & Myndare Lacédémoniens y meurent en combattant pour leur païs. Cette guerre dura vingt-ſept ans, & finit à l'avantage de Lacédémone, qui avoit mis dans ſon parti Darius, nommé *le Bâtard*, fils & ſucceſſeur d'Artaxerxe. Lyſandre, Général de l'armée navale des Lacédémoniens, prit Athénes, & en changea le gouvernement. Mais la Perſe s'apperçut bientôt qu'elle avoit rendu les Lacédémoniens trop puiſſans. Ils ſoutinrent le jeune Cyrus dans ſa révolte contre Artaxerxe ſon aîné, appellé *Mnémon* à cauſe de ſon excellente mémoire, fils & ſucceſſeur de Darius. Ce jeune Prince ſauvé de la priſon & de la mort par ſa mere Paryſatis, ſonge à la vengeance, gagne les Satrapes par ſes agrémens infinis, traverſe l'Aſie Mineure, va préſenter la bataille au Roi ſon frere dans le cœur de ſon Empire, le bleſſe de ſa propre main, & ſe croiant trop tôt vainqueur, périt par ſa témérité. Les dix mille Grecs qui le ſervoient, font cette retraite étonnante, où commandoit à la fin Xénophon, grand Philoſophe & grand Capitaine, qui en a écrit l'hiſtoire. Les Lacédémoniens continuoient à attaquer l'Empire des Perſes, qu'Agéſilas Roi de Sparte fit trembler dans l'Aſie Mineure; mais les diviſions de la Gréce le rappellerent en ſon païs.

Ans de Rome. 323. 404. 350. 401. 353. 396. 358.

En ce tems la ville de Véies qui égaloit preſque la gloire de Rome, après un ſiége de dix ans, & beaucoup de divers ſuccès, fut priſe par les Romains ſous la conduite de Camille. Sa généroſité lui fit encore une autre conquête. Les Faliſques qu'il aſſiégeoit ſe donnerent à lui, tou- 394. 360.

chés de ce qu'il leur avoit renvoié leurs enfans, qu' un maître d'école lui avoit livrés. Rome ne vouloit pas vaincre par des trahiſons, ni profiter de la perfidie d' un lâche qui abuſoit de l'obéiſſance d'un âge innocent. Un peu après, les Gaulois Sénonois entrerent en Italie, & aſſiégerent Cluſium. Les Romains perdirent contre eux la fameuſe bataille d'Allia. Leur ville fut priſe & brulée. Pendant qu'ils ſe défendoient dans le Capitole, leurs affaires furent rétablies par Camille *a* qu' ils avoient banni. Les Gaulois demeurerent ſept mois maîtres de Rome ; & appellés ailleurs par d'autres affaires, ils ſe retirerent chargés de butin. Durant les brouilleries de la Gréce, Epaminondas Thébain ſe ſignala par ſon équité & par ſa modération, autant que par ſes victoires. On remarque qu'il avoit pour régle de ne mentir jamais, même en riant. Ses grandes actions éclatent dans les dernieres années de Mnémon, & dans les premieres d' Ochus. Sous un ſi grand Capitaine, les Thébains ſont victorieux, & la puiſſance de Lacédémone eſt abattue.

Celle des Rois de Macédoine commence avec Philippe pere d' Alexandre le Grand. Malgré les oppoſitions d' Ochus & d' Arſes ſon fils, Rois des Perſes, & malgré les difficultés plus grandes encore que lui ſuſcitoit dans Athénes l' éloquence de Démoſthénes, puiſſant défenſeur de la liberté, ce Prince victorieux durant vingt ans, aſſujettit toute la Gréce ; où la bataille de Chéronée qu' il gagna ſur les Athéniens & ſur leurs alliés, lui donna une puiſſance abſolue. Dans cette fameuſe bataille, pendant qu' il rompoit les Athéniens, il eut la joie de voir Alexandre à l' âge de dix-huit ans enfoncer les troupes Thébaines de la diſcipline d' Epaminondas, & entre

Ans dev. Jeſ.C.	Ans de Rome.
391.	363.
390.	364.
371.	383.
359.	395.
338.	416.

a Polyb. lib. I. c. 6. & lib. II. capp. 18. 22.

Ans dev. Jes. C. — Ans de Rome.

autres la Troupe Sacrée, qu'on appelloit des Amis, qui ſe croioit invincible. Ainſi maître de la Gréce, & ſoutenu par un fils d'une ſi grande eſpérance, il conçût de plus hauts deſſeins, & ne médita rien moins que la ruine des Perſes, contre leſquels il fut déclaré Capitaine général. Mais leur perte étoit réſervée à Alexandre. Au milieu des ſolemnités d'un nouveau mariage, Philippe fut aſſaſſiné par Pauſanias, jeune homme de bonne maiſon, à qui il n'avoit pas rendu juſtice. L'Eunuque Bagoas tua dans la même année Arſes Roi de Perſe, & fit regner à ſa place Darius fils d'Arſame, ſurnommé Codomanus. Il mérite par ſa valeur qu'on ſe range à l'opinion, d'ailleurs la plus vraiſemblable, qui le fait ſortir de la famille Roiale. Ainſi deux Rois courageux commencerent enſemble leur régne, Darius fils d'Arſame, & Alexandre fils de Philippe. Ils ſe regardoient d'un œil jaloux, & ſembloient nés pour ſe diſputer l'Empire du monde. Mais Alexandre voulut s'affermir avant que d'entreprendre ſon rival. Il vengea la mort de ſon pere; il domta les Peuples rebelles qui mépriſoient ſa jeuneſſe; il battit les Grecs, qui tenterent vainement de ſecouer le joug; & ruina Thébes, où il n'épargna que la Maiſon & les deſcendans de Pindare, dont la Gréce admiroit les Odes. Puiſſant & victorieux, il marche après tant d'exploits à la tête des Grecs contre Darius, qu'il défait en trois batailles rangées; entre triomphant dans Babylone & dans Suſe, détruit Perſépolis ancien ſiége des Rois de Perſe, pouſſe ſes conquêtes juſqu'aux Indes, & vient mourir à Babylone âgé de trente-trois ans.

337. 417.
336. 418.
335. 419.
334. 420.
333. 421.
331. 423.
330. 424.
327. 427.
324. 430.

De ſon tems Manaſſes, frere de Jaddus ſouverain Pontife, excita des brouilleries parmi les

Ans
dev. Jeſ. C. 333. Juifs. Il avoit épouſé la fille de Sanaballat Samaritain, que Darius avoit fait Satrape de ce païs. Plutôt que de répudier cette étrangere, à quoi le Conſeil de Jeruſalem & ſon frere Jaddus vouloient l'obliger, il embraſſa le Schiſme des Samaritains. Pluſieurs Juifs, pour éviter de pareilles cenſures, ſe joignirent à lui. Dès-lors, il réſolut de bâtir un Temple près de Samarie ſur la montagne de Garizim, que les Samaritains croioient bénite, & de s'en faire le Pontife. Son beau-pere très-accrédité auprès de Darius, l'aſſura de la protection de ce Prince, & les ſuites lui furent encore plus favorables. Alexandre s'éleva: Sanaballat quitta ſon Maître, & mena des troupes aux victorieux durant le ſiége de Tyr. Ainſi il obtint tout ce qu'il voulut: le Temple de Garizim fut bâti, & l'ambition de Manaſſes fut ſatisfaite. Les Juifs cependant toujours fidéles aux Perſes, refuſerent à Alexandre le ſecours qu'il leur demandoit. Il alloit à Jéruſalem, réſolu de ſe venger; mais il fut changé à la vue du ſouverain Pontife, qui vint au-devant de lui avec les Sacrificateurs revêtus de leurs habits de cérémonie, & précédés de tout le Peuple habillé de blanc. On lui montra des Prophéties qui prédiſoient ſes victoires: c'étoit celles de Daniel. Il accorda aux Juifs toutes leurs demandes, & ils lui garderent la même fidélité qu'ils avoient toujours gardée aux Rois de Perſe.

Ans de Rome. 421.

332. 422.

326. 418.
325. 429.
324. 430.

Durant ſes conquêtes, Rome étoit aux mains avec les Samnites ſes voiſins, & avoit une peine extrême à les réduire, malgré la valeur & la conduite de Papyrius Curſor, le plus illuſtre de ſes Généraux. Après la mort d'Alexandre, ſon

324. 430.

Empire fut partagé. Perdiccas, Ptolomée fils de Lagus, Antigonus, Seleucus, Lyſimaque, Anti-

Ans dev. Jes. C. — Ans de Rome.

pater, & ſon fils Caſſander, en un mot, tous ſes Capitaines nourris dans la guerre ſous un ſi grand Conquérant, ſongerent à s'en rendre maîtres par les armes : ils immolerent à leur ambition toute la famille d'Alexandre, ſon frere, ſa mere, ſes femmes, ſes enfans, & juſqu'à ſes ſœurs : on ne vit que des batailles ſanglantes & d'effroiables révolutions. Au milieu de tant de déſordres, pluſieurs peuples de l'Aſie Mineure & du voiſinage s'affranchirent, & formerent les Roiaumes de Pont, de Bithynie & de Pergame. La bonté du païs les rendit enſuite riches & puiſſans. L'Arménie ſecoua auſſi dans le même tems le joug des Macédoniens, & devint un grand Roiaume. Les deux Mithridates, pere & fils, fonderent celui de Cappadoce. Mais les deux plus puiſſantes Monarchies qui ſe ſoient élevées alors, furent celle d'Egypte fondée par Ptolomée fils de Lagus, d'où viennent les Lagides; & celle d'Aſie ou de Syrie fondée par Seleucus, d'où viennent les Seleucides. Celle-ci comprenoit, outre la Syrie, ces vaſtes & riches provinces de la haute Aſie, qui compoſoient l'Empire des Perſes : ainſi tout l'Orient reconnut la Gréce, & en apprit le langage.

La Gréce elle-même étoit opprimée par les Capitaines d'Alexandre. La Macédoine ſon ancien Roiaume, qui donnoit des Maîtres à l'Orient, étoit en proie au premier venu. Les enfans de Caſſander ſe chaſſerent les uns les autres de ce Roiaume. Pyrrhus Roi des Epirotes, qui en avoit occupé une partie, fut chaſſé par Démétrius Poliorcéte fils d'Antigonus, qu'il chaſſa auſſi à ſon tour : il eſt lui-même chaſſé encore une fois par Lyſimaque, & Lyſimaque par Seleucus, que Ptolomée Ceraunus chaſſé d'Egypte par ſon pere Pto-

324. 318. 316. 310. 309. 323. 312. 296. 294. 289. 286. 281.

430. 436. 438. 443. 445. 451. 442. 458. 460. 465. 468. 473.

lomée I. tua en traître, malgré ſes bienfaits. Ce
Ans av. Jeſ. C. 280. perfide n' eut pas plutôt envahi la Macédoine, Ans de Rome. 474.
279. qu' il fut attaqué par les Gaulois, & périt dans 475.
un combat qu' il leur donna. Durant les troubles de l'Orient, ils vinrent dans l'Aſie Mineure, conduits par leur Roi Brennus, & s' établirent dans la Gallogréce ou Galatie, nommée ainſi de leur nom, d' où ils ſe jetterent dans la Macédoine qu'ils ravagerent, & firent trembler toute la Gréce; mais leur armée périt dans l' entre-
278. priſe ſacrilége du Temple de Delphes. Cette Na- 476.
tion remuoit par-tout, & par-tout elle étoit mal-
283. heureuſe. Quelques années devant l'affaire de Del- 471.
a Polyb. lib. II. 20. phes, les Gaulois d'Italie, que leurs guerres *a* continuelles & leurs victoires fréquentes rendoient la terreur des Romains, furent excités contre eux par les Samnites, les Brutiens & les Etruriens. Ils remporterenr d'abord une nouvelle victoire, mais ils en ſouillerent la gloire en tuant des Ambaſſadeurs. Les Romains indignés marchent con-
282. tre eux, les défont, entrenr dans leurs terres où 472.
ils fondent une Colonie, les battent encore deux fois, en aſſujettiſſent une partie, & réduiſent l'autre à demander la paix.

Après que les Gaulois d'Orient eurent été chaſ-
277. ſés de la Gréce, Antigonus Gonatas fils de Dé- 477.
métrius Poliorcéte, qui regnoit depuis douze ans dans la Gréce, mais fort peu paiſible, envahir ſans peine la Macédoine. Pyrrhus étoit occupé
280. ailleurs. Chaſſé de ce Roiaume, il eſpéra de con- 474.
tenter ſon ambition par la conquête de l'Italie, où il fut appellé par les Tarentins. La bataille que les Romains venoienr de gagner ſur eux & ſur les Samnites, ne leur laiſſoir que cette reſſource. Il remporta contre les Romains des vi-
279. ctoires qui les ruinoient. Les éléphants de Pyr- 475.

Ans dev. Jes. C. rhus les étonnerent : mais le Conſul Fabrice fit bientôt voir aux Romains que Pyrrhus pouvoit être vaincu. Le Roi & le Conſul ſembloient ſe diſputer la gloire de la généroſité, plus encore
278. que celle des armes : Pyrrhus rendit au Conſul 476.
tous les priſonniers ſans rançon, diſant qu'il falloit faire la guerre avec le fer, & non point avec l'argent : & Fabrice renvoia au Roi ſon perfide Médecin, qui étoit venu lui offrir d'empoiſonner ſon maître. Ans de Rome.

En ce tems la Religion & la Nation Judaïque commencent à éclater parmi les Grecs. Ce Peuple bien traité par les Rois de Syrie, vivoit tranquillement ſelon ſes Loix. Antiochus, ſurnommé le Dieu, petit-fils de Seleucus les répandit *a* dans l'Aſie Mineure, d'où ils s'étendirent dans la Gréce, & jouirent par-tout des mêmes droits & de la même liberté que les autres Citoiens. Ptolomée fils de Lagus les avoit déja établis en Egy-
277. pte. Sous ſon fils Ptolomée Philadelphe, leurs E- 477.
critures furent tournées en Grec ; & on vit paroître cette célébre Verſion, appellée la Verſion des Septante. C'étoit de ſavans vieillards, qu'Eleazar ſouverain Pontife envoia au Roi qui les demandoit. Quelques-uns veulent qu'ils n'aient traduit que les cinq Livres de la Loi. Le reſte des Livres ſacrés *b* pourroit dans la ſuite avoir été mis en Grec pour l'uſage des Juifs répandus dans l'Egypte & dans la Gréce, où ils oublierent non-ſeulement leur ancienne Langue qui étoit l'Hébreu, mais encore le Chaldéen que la captivité leur avoit appris. Ils ſe firent un Grec mêlé d'Hébraïſme, qu'on appelle le langage Helléniſtique : les Septante & tout le Nouveau Teſtament eſt écrit en ce langage. Durant cette diſperſion des Juifs, leur Temple fut célébre par tou-

a Joſeph. Antiq. XII. 3.

b Joſeph. lib. I. Antiq. cap. 1. lib. XII. cap. 2.

Ans dev. Jes. C. — te la terre, & tous les Rois d'Orient y préſentoient leurs offrandes. — Ans de Rome.

L'Occident étoit attentif à la guerre des Ro-
275. mains & de Pyrrhus. Enfin ce Roi fut défait par 479.
le Conſul Curius, & repaſſa en Epire. Il n'y
demeura pas long-tems en repos, & voulut ſe
récompenſer ſur la Macédoine des mauvais ſuc-
274. cès d'Italie. Antigonus Gonatas fut renfermé dans 480.
Theſſalonique, & contraint d'abandonner à Pyr-
rhus tout le reſte du Roiaume. Il reprit cœur
272. pendant que Pyrrhus inquiet & ambitieux, fai- 482.
ſoit la guerre aux Lacédémoniens & aux Argiens.
Les deux Rois ennemis furent introduits dans Ar-
gos en même tems par deux cabales contraires,
& par deux portes différentes. Il ſe donna dans
la ville un grand combat: une mere qui vit ſon
fils pourſuivi par Pyrrhus qu'il avoit bleſſé, écra-
ſa ce Prince d'un coup de pierre. Antigonus dé-
fait d'un tel ennemi, rentra dans la Macédoine,
qui après quelques changemens demeura paiſible
à ſa famille. La ligue des Achéens l'empêcha de
s'accroître. C'étoit le dernier rempart de la li-
berté de la Grêce, & ce fut elle qui en produi-
ſit les derniers Héros avec Aratus & Philopœ-
men. Les Tarentins, que Pyrrhus entretenoit
d'eſpérance, appellerent les Carthaginois après ſa
mort. Ce ſecours leur fut inutile: ils furent bat-
tus avec les Brutiens & les Samnites leurs alliés.
Ceux-ci après ſoixante-douze ans de guerres con-
tinuelles, furent forcés à ſubir le joug des Ro-
mains. Tarente les ſuivit de près: les Peuples
voiſins ne tinrent pas: ainſi tous les anciens Peu-
ples d'Italie furent ſubjugués. Les Gaulois ſou-
vent battus n'oſoient remuer.

[a] *Polyb. lib. I. II.* Après quatre cens quatre-vingt ans de guerre [a], les Romains ſe virent les maîtres en Italie, &

commencerent à regarder les affaires du dehors. Ils entrerent en jalouſie contre les Carthaginois trop puiſſans dans leur voiſinage par les conquêtes qu'ils faiſoient dans la Sicile, d'où ils venoient d'entreprendre ſur eux & ſur l'Italie, en ſecourant les Tarentins. La République de Carthage tenoit les deux côtés de la Mer Méditerranée. Outre celle d'Afrique qu'elle poſsédoit preſque toute entiere, elle s'étoit étendue du côté d'Eſpagne par le Détroit. Maîtreſſe de la Mer & du commerce, elle avoit envahi les Isles de Corſe & de Sardaigne. La Sicile avoit peine à ſe défendre, & l'Italie étoit menacée de trop près pour ne pas craindre. De-là les guerres Puniques, malgré les Traités mal obſervés de part & d'autre. La premiere apprit aux Romains à combattre ſur Mer. Ils furent maîtres d'abord dans un art qu'ils ne connoiſſoient pas; & le Conſul Duilius qui donna la premiere bataille navale, la gagna. Regulus ſoutint cette gloire, & aborda en Afrique, où il eut à combattre ce prodigieux Serpent contre lequel il fallut emploier toute ſon armée. Tout cede : Carthage réduite à l'extrémité, ne ſe ſauve que par le ſecours de Xantippe Lacédémonien. Le Général Romain eſt battu & pris : mais ſa priſon le rend plus illuſtre que ſes victoires. Renvoié ſur ſa parole pour ménager l'échange des priſonniers, il vient ſoutenir dans le Sénat la Loi qui ôtoit toute eſpérance à ceux qui ſe laiſſoient prendre, & retourne à une mort aſſurée. Deux épouvantables naufrages contraignirent les Romains d'abandonner de nouveau l'empire de la Mer aux Carthaginois. La victoire demeura long-tems douteuſe entre les deux Peuples; & les Romains furent prêts à céder, mais ils réparerent leur Flotte.

Ans dev. Jeſ. C. 264. 260. 259. 256. 255.

Ans de Rome. 490. 494. 495. 498. 499.

Ans dev. Jeſ. C. 242. Une ſeule bataille décida, & le Conſul Lutatius acheva la guerre. Carthage fut obligée à paier tribut, & à quitter avec la Sicile toutes les Isles qui étoient entre la Sicile & l'Italie. Les Romains gagnerent cette Isle toute entiere, à la réſerve de ce qu'y tenoit Hiéron Roi de Syracuſe leur allié. Ans de Rome. 512.

241. 513.

a *Polyb. lib. I. cap. 62. 63; lib. II. cap. 1.* Après la guerre achevée, les Carthaginois *a* penſerent périr par le ſoulevement de leur armée. Ils l'avoient compoſée, ſelon leur coutume, de troupes étrangeres qui ſe révolterent pour leur païe. Leur cruelle domination fit joindre à ces troupes mutinées preſque toutes les villes de leur Empire; & Carthage étroitement aſſiegée étoit perdue ſans Amilcar ſurnommé Barcas. Lui ſeul avoit ſoutenu la derniere guerre. Ses Citoiens *b* lui dûrent encore la victoire qu'ils remporterent ſur les rebelles : il leur en coûta la Sardaigne, que la révolte de leur garniſon ouvrit aux Romains. De peur de s'embarraſſer avec eux dans une nouvelle querelle, Carthage céda malgré elle une Isle ſi importante, & augmenta ſon tribut. Elle ſongeoit à rétablir en Eſpagne ſon Empire ébranlé par la révolte. Amilcar paſſa dans cette Province avec ſon fils Annibal âgé de neuf ans, & y mourut dans une bataille. Durant neuf ans qu'il y fit la guerre avec autant d'adreſſe que de valeur, ſon fils ſe formoit ſous un ſi grand Capitaine, & tout enſemble il concevoit une haine implacable contre les Romains. Son allié Aſdrubal fut donné pour ſucceſſeur à ſon pere. Il gouverna ſa Province avec beaucoup de prudence, & y bâtit Carthage la Neuve qui tenoit l'Eſpagne en ſujétion.

238. 516.

b *Polyb. lib. I. cap. 79. 83. 88.*

230. 524.

Les Romains étoient occupés dans la guerre contre Teuta Reine d'Illyrie, qui exerçoit im-

punément la piraterie ſut toute la Côte. Enflée du butin qu'elle faiſoit ſur les Grecs & ſur les Epirotes, elle mépriſa les Romains & tua leur Ambaſſadeur. Elle fut bientôt accablée: les Romains ne lui laiſſerent qu'une petite partie de l'Illyrie, & gagnerent l'Isle de Corfou que cette Reine avoit uſurpée. Ils ſe firent alors reſpecter en Gréce par une ſolemnelle Ambaſſade, & ce fut la premiere fois qu'on y connut leur puiſſance. Les grands progrès d'Aſdrubal *a* leur donnoit de la jalouſie: mais les Gaulois d'Italie les empêchoient de pourvoir aux affaires de l'Eſpagne. Il y avoit quarante-cinq ans *b* qu'ils demeuroient en repos. La jeuneſſe qui s'étoit élevée durant ce tems ne ſongeoit plus aux pertes paſſées, & commençoit à menacer Rome. Les Romains pour attaquer avec ſureté de ſi turbulens voiſins, s'aſſurerent des Carthaginois. Le Traité fut conclu avec Aſdrubal, qui promit de ne paſſer point au-delà de l'Ebre. La guerre entre les Romains & les Gaulois ſe fit avec fureur de part & d'autre: les Tranſalpins ſe joignirent aux Ciſalpins: tous furent battus. Concolitanus, un des Rois Gaulois, fut pris dans la bataille: Aneroeſtus, un autre Roi, ſe tua lui-même. Les Romains victorieux paſſerent le Pô pour la premiere fois, réſolus d'ôter aux Gaulois les environs de ce Fleuve dont ils étoient en poſſeſſion depuis tant de ſiécles. La victoire les ſuivit partout: Milan fut pris; preſque tout le païs fut aſſujetti.

Ans dev. Jeſ. C. — Ans de Rome.

229. 525.
228. 526.
224. 530.
220. 534.

a Polyb. lib. II 12. 22.

b Ibid. cod. lib. c 22.

En ce tems Aſdrubal mourut; & Annibal, quoiqu'il n'eût encore que vingt-cinq ans, fut mis à ſa place. Dès-lors on prévit la guerre. Le nouveau Gouverneur entreprit ouvertement de domter l'Eſpagne ſans aucun reſpect des Traités.

Ans dev. Jeſ. C. 219. Rome alors écouta les plaintes de Sagonte ſon alliée. Les Ambaſſadeurs Romains vont à Carthage. Les Carthaginois rétablis n'étoient plus d'humeur à céder. La Sicile ravie de leurs mains, la Sardaigne injuſtement enlevée, & le tribut augmenté, leur tenoient au cœur. Ainſi la faction qui vouloit qu'on abandonnât Annibal, ſe trouva foible. Ce Général ſongeoit à tout. De ſecrettes Ambaſſades l'avoient aſſuré des Gaulois d'Italie, qui n'étant plus en état de rien entreprendre par leurs propres forces, embraſſerent
218. cette occaſion de ſe relever. Annibal traverſe
l'Ebre, les Pyrénées, toute la Gaule Tranſalpine, les Alpes, & tombe comme en un moment ſur l'Italie. Les Gaulois ne manquent point de fortifier ſon armée, & font un dernier effort pour
217. leur liberté. Quatre batailles perdues font croire
que Rome alloit tomber. La Sicile prend le parti du vainqueur. Hieronyme Roi de Syracuſe ſe
216. déclare contre les Romains : preſque toute l'Ita-
215. lie les abandonne : & la derniere reſſource de la
212. République ſemble périr en Eſpagne avec les
deux Scipions. Dans de telles extrêmités, Rome dut ſon ſalut à trois grands hommes. La conſtance de Fabius Maximus, qui ſe mettant audeſſus des bruits populaires, faiſoit la guerre en
214. retraite, fut un rempart à ſa Patrie. Marcellus
212. qui fit lever le ſiége de Nole, & prit Syracuſe, donnoit vigueur aux troupes par ſes actions. Mais Rome qui admiroit ces deux grands hommes, crut voir dans le jeune Scipion quelque choſe de plus grand. Les merveilleux ſuccès de ſes conſeils confirmerent l'opinion qu'on avoit qu'il étoit de race divine, & qu'il converſoit
211. avec les Dieux. A l'âge de vingt-quatre ans il
entreprend d'aller en Eſpagne, où ſon pere &

Ans de Rome. 535. 536. 537. 538. 539. 542. 540. 542. 543.

& ſon oncle venoient de périr : il attaque Car- Ans de Rome. 544.
Ans dev. Jeſ. C. 210. thage la Neuve, comme s' il eût agi par inſpi-
ration, & ſes ſoldats l' emportent d' abord.
Tous ceux qui le voient, ſont gagnés au Peu-
206. ple Romain : les Carthaginois lui quittent l' Eſpa- 548.
203. gne : à ſon abord en Afrique les Rois ſe don- 551.
nent à lui : Carthage tremble à ſon tour, & voit
ſes armées défaites : Annibal victorieux durant
202. ſeize ans eſt vainement rappellé, & ne peut dé- 552.
fendre ſa Patrie : Scipion y donne la loi : le nom
d' Africain eſt ſa récompenſe : le Peuple Romain
aiant abattu les Gaulois & les Africains, ne voit
plus rien à craindre, & combat dorénavant ſans
péril.

Au milieu de la premiere guerre Punique,
250. Théodote Gouverneur de la Bactrienne enleva 504.
mille villes à Antiochus appellé le Dieu, fils
d' Antiochus Soter Roi de Syrie. Preſque tout
l' Orient ſuivit cet exemple. Les Parthes ſe ré-
volterent ſous la conduite d' Arſace, Chef de
la Maiſon des Arſacides, & fondateur d' un
Empire qui s' étendit peu à peu dans toute la
haute Aſie.

Les Rois de Syrie & ceux d' Egypte, acharnés les uns contre les autres, ne ſongeoient qu' à ſe ruiner mutuellement ou par la force, ou par la fraude. Damas & ſon territoire qu' on appelloit la Cœleſyrie, ou la Syrie baſſe, & qui confinoit aux Roiaumes, fut le ſujet de leurs guerres ; & les affaires de l' Aſie étoient entierement ſéparées de celles de l' Europe.

Durant tous ces tems la Philoſophie floriſſoit dans la Grece. La Secte des Philoſophes Italiques, & celle des Ioniques, la rempliſſoient de grands hommes, parmi leſquels il ſe mêla beaucoup d' extravagans à qui la Grece curieuſe ne laiſſa pas de

donner le nom de Philoſophes. Du tems de Cy- Ans dev. Jeſ. C.
rus & de Cambyſe, Pythagore commença la Secte Ans de Rome.
Italique dans la grande Gréce aux environs de Naples. A peu près dans le même tems Thales Miléſien forma la Secte Jonique. De-là ſont ſortis ces grands Philoſophes, Héraclite, Démocrite, Empedocle, Parmenides, Anaxagore, qui un peu avant la guerre du Péloponnèſe fit voir le monde conſtruit par un Eſprit éternel; Socrate, qui un peu après ramena la Philoſophie à l' étude des bonnes mœurs, & fut le pere de la Philoſophie morale; Platon ſon diſciple, Chef de l' Académie; Ariſtote diſciple de Platon & précepteur d' Alexandre, Chef des Péripatéticiens: ſous les ſucceſſeurs d' Alexandre, Zenon nommé Cittien, d'une ville de l'Isle de Chypre où il étoit né, Chef des Stoïciens; & Epicure Athénien, Chef des Philoſophes qui portent ſon nom, ſi toutefois on peut nommer Philoſophes ceux qui nioient ouvertement la Providence, & qui ignorant ce que c'eſt que le devoir, définiſſoient la vertu par le plaiſir. On peut compter parmi les plus grands Philoſophes Hippocrate le pere de la Médecine, qui éclata au milieu des autres dans ces heureux tems de la Gréce. Les Romains avoient dans le même tems une autre eſpece de Philoſophie, qui ne conſiſtoit point en diſpute, ni en diſcours, mais dans la frugalité, dans la pauvreté, dans les travaux de la vie ruſtique, & dans ceux de la guerre, où ils faiſoient leur gloire de celle de leur Patrie & du nom Romain: ce qui les rendit enfin maîtres de l'Italie & de Carthage.

Ans dev. Jes. C. **NEUVIEME EPOQUE.** Ans de Rome.

Scipion, ou Carthage vaincue.

L'An 552. de la fondation de Rome, environ 250. ans après celle de la Monarchie
202. des Perſes, & 202. ans avant JESUS-CHRIST, Carthage fut aſſujettie aux Romains. Annibal ne laiſſoit pas ſous main de leur ſuſciter des ennemis par-tout où il pouvoit : mais il ne fit qu'entraîner tous ſes amis anciens & nouveaux dans la ruine de ſa Patrie & dans la ſienne. Par les
198. victoires du Conſul Flaminius, Philippe Roi de
196. Macédoine allié des Carthaginois fut abattu, les Rois de Macédoine réduits à l'étroit, & la Gréce affranchie de leur joug. Les Romains entreprirent de faire périr Annibal, qu'ils trouvoient encore redoutable après ſa perte. Ce grand Ca-
195. pitaine réduit à ſe ſauver de ſon païs, remua l'Orient contre eux, & attira leurs armes en
193. Aſie. Par ſes puiſſans raiſonnemens, Antiochus ſurnommé le Grand, Roi de Syrie, devint jaloux de leur puiſſance, & leur fit la guerre : mais il ne ſuivit pas en la faiſant les conſeils d'Annibal, qui l'y avoit engagé. Battu par mer & par terre, il reçut la loi que lui impoſa le Conſul Lucius Scipion, frere de Scipion l'Africain, & il fut renfermé dans le Mont-Taurus.
182. Annibal réfugié chez Pruſias Roi de Bithynie, échapa aux Romains par le poiſon. Ils ſont redoutés par toute la terre, & ne veulent plus ſouffrir aucune puiſſance que la leur. Le Rois étoient obligés de leur donner leurs enfans pour ôtage de leur foi. Antiochus, depuis appellé l'Illuſtre ou Epiphanes, ſecond fils d'Antiochus le Grand Roi de Syrie, demeura long-tems à Rome en

552. 556. 558. 559. 561. 572.

cette qualité : mais ſur la fin du regne de Se-
Ans dev. Jeſ. C. 176. leucus Philopator ſon frere ainé, il fut rendu ; Ans de Rome. 578.
& les Romains vouloient avoir en ſa place Démétrius Soter fils du Roi, alors âgé de dix ans.
175. Dans ce contre-tems, Seleucus mourut ; & An- 579.
tiochus uſurpa le Roiaume ſur ſon neveu. Les Romains étoient appliqués aux affaires de la Macédoine, où Perſé inquiétoit ſes voiſins, & ne vouloit plus s'en tenir aux conditions impoſées au Roi Philippe ſon pere.
173. Ce fut alors que commencerent les perſécu- 581.
tions du Peuple de Dieu. Antiochus l'Illuſtre regnoit comme un furieux : il tourna toute ſa fureur contre les Juifs, & entreprit de ruiner le Temple, la Loi de Moïſe, & toute la Nation.
171. L'autorité des Romains l'empêcha de ſe rendre 583.
maître de l'Egypte. Ils faiſoient la guerre à Perſé, qui plus prompt à entreprendre qu'à exécuter, perdoit ſes alliés par ſon avarice, & ſes ar-
168. mées par ſa lâcheté. Vaincu par le Conſul Paul 586.
Emile, il fut contraint de ſe livrer entre ſes mains. Gentius Roi de l'Illyrie ſon allié, abattu en trente jours par le Préteur Anicius, venoit d'avoir un ſort ſemblable. Le Roiaume de Macédoine qui avoit duré 700. ans, & avoit pendant près de 200. ans donné des Maîtres non-ſeulement à la Gréce, mais encore à tout l'Orient, ne fut plus qu'une Province Romaine. Les fureurs d'Antiochus s'augmentoient contre le Peuple de Dieu. On voit paroître alors la réſiſtance de Mathatias ſacrificateur, de la race de Phinées & imitateur de ſon zéle ; les ordres qu'il
167. donne en mourant pour le ſalut de ſon Peuple ; 587.
166. les victoires de Judas le Machabée ſon fils, mal- 588.
gré le nombre infini de ſes ennemis; l'élévation de la famille des Aſmonéens, ou des Machabées;

Ans dev. Jes. C. — Ans de Rome.

la nouvelle Dédicace du Temple que les Gentils avoient profané ; le * Gouvernement de Judas, & la gloire du Sacerdoce rétablie ; la mort d'Antiochus digne de ſon impiété & de ſon orgueil ; ſa fauſſe converſion durant ſa derniere maladie, & l'implacable colere de Dieu ſur ce Roi ſuperbe. Son fils Antiochus Eupator encore en bas âge lui ſuccéda, ſous la tutele de Lyſias ſon Gouverneur. Durant cette minorité, Démétrius Soter qui étoit en ôtage à Rome, crut ſe pouvoir rétablir ; mais il ne put obtenir du Sénat d'être renvoié dans ſon Roiaume : la politique Romaine aimoit mieux un Roi enfant.

165. 164. 589. 590.

163. Sous Antiochus Eupator la perſécution du Peuple de Dieu, & les victoires de Judas le Machabée continuent. La diviſion ſe met dans le Roiaume de Syrie. Démétrius s'échape de Rome ; les Peuples le reconnoiſſent ; le jeune Antiochus eſt tué avec Lyſias ſon tuteur. Mais les Juifs ne ſont pas mieux traités ſous Démétrius que ſous ſes prédéceſſeurs ; il éprouve le même ſort ; ſes Généraux ſont battus par Judas le Machabée ; & la main du ſuperbe Nicanor, dont il avoit ſi ſouvent menacé le Temple, y eſt attachée. Mais un peu après Judas accablé par la multitude, fut tué en combattant avec une valeur étonnante. Son frere Jonathas ſuccede à ſa charge, & ſoutient ſa réputation. Réduit à l'extrêmité, ſon courage ne l'abandonna pas. Les Romains ravis d'humilier les Rois de Syrie, accorderent aux Juifs leur protection ; & l'alliance que Judas avoit envoié leur demander, fut accordée, ſans aucun ſecours toutefois : mais la gloire du nom Romain ne laiſſoit pas d'être un grand ſupport au Peuple affligé. Les troubles de la Syrie croiſſent tous

163. 591.
162. 592.
161. 593.

* Autrefois : *le Pontificat de Judas*. Voiez la Note ci-deſſus, pag. 14.

les jours. Alexandre Balas qui ſe vantoit d'être
Ans dev. Jeſ. C. 154. fils d'Antiochus l'Illuſtre, fut mis ſur le trône par Ans de Rome. 600.
ceux d'Antioche. Les Rois d'Egypte, perpétuels ennemis de la Syrie, ſe mêloient dans ſes diviſions pour en profiter. Ptolomée Philométor ſourint Balas. La guerre fut ſanglante : Démétrius Soter y fut tué, & ne laiſſa pour venger ſa mort, que deux jeunes Princes encore en bas âge, Démétrius Nicator, & Antiochus Sideres. Ainſi l'uſurpateur demeura paiſible, & le Roi d'Egypte lui donna ſa fille Cléopatre en mariage. Balas qui ſe crut au-deſſus de tout, ſe plongea dans la débauche, & s'attira le mépris de tous ſes ſujets.

150. 604.

150. En ce tems Philométor jugea le fameux procès que les Samaritains firent aux Juifs. Ces ſchiſmatiques toujours oppoſés au Peuple de Dieu *a*, ne manquoient point de ſe joindre à leurs ennemis; & pour plaire à Antiochus l'Illuſtre leur perſécuteur, ils avoient conſacré leur Temple de Garizim à Jupiter Hoſpitalier. Malgré cette profanation, ces impies ne laiſſerent pas de ſoutenir quelque-tems après à Alexandrie devant Ptolomée Philométor, que ce Temple devoit l'emporter ſur celui de Jéruſalem. Les parties conteſterent devant le Roi, & s'engagerent de part & d'autre à peine de la vie à juſtifier leurs prétentions par les termes de la Loi de Moïſe. Les Juifs gagnerent leur cauſe *b*, & les Samaritains furent punis de mort ſelon la convention. Le même Roi *c* permit à Onias de la race Sacerdotale de bâtir en Egypte le Temple d'Héliopolis, ſur le modele de celui de Jéruſalem : entrepriſe qui fut condamnée par tout le Conſeil des Juifs, & jugée contraire à la Loi.

604.

a II. Mach. VI. 2. Joſ. Ant. XII. 7.

b Joſeph. Ant. lib. XIII. c. 6.

c Ibid.

Cependant Carthage remuoit & ſouffroit avec

peine les loix que Scipion l'Africain lui avoit
Ans dev. Jeſ. C. imposées. Les Romains réſolurent ſa perte tota- Ans de Rome.
148. le, & la troiſiéme guerre Punique fut entrepri- 606.
ſe. Le jeune Démétrius Nicator ſorti de l'enfance ſongeoit à ſe rétablir ſur le trône de ſes ancêtres, & la molleſſe de l'uſurpateur lui fai-
146. ſoit tout eſpérer. A ſon approche Balas ſe trou- 608.
bla : ſon beau-pere Philométor ſe déclara contre lui, parce que Balas ne voulut pas lui laiſſer prendre ſon Roiaume : l'ambitieuſe Cléopatre ſa femme le quitta pour épouſer ſon ennemi ; & il périt enfin de la main des ſiens, après la perte d'une bataille. Philométor mourut peu de jours après des bleſſures qu'il y reçut, & la Syrie fut délivrée de deux ennemis. On vit tomber en ce même tems deux grandes villes. Carthage fut priſe, & réduite en cendre par Scipion Æmilien, qui confirma par cette victoire le nom d'Africain dans ſa Maiſon, & ſe montra digne héritier du grand Scipion ſon aïeul. Corinthe eut la même deſtinée ; & la République *, ou la Ligue des Achéens périt avec elle. Le Conſul Mummius ruina de fond en comble cette ville la plus voluptueuſe de la Gréce, & la plus ornée. Il en tranſporta à Rome les incomparables Statues, ſans en connoître le prix. Les Romains ignoroient les Arts de la Gréce, & ſe contentoient de ſavoir la Guerre, la Politique, & l'Agriculture.

Durant les troubles de Syrie les Juifs ſe fortifierent : Jonathas ſe vit recherché des deux partis, & Nicator victorieux le traita de frere. Il
144. en fut bientôt récompenſé. Dans une ſédition, 610.
les Juifs accourus le tirerent d'entre les mains des rebelles. Jonathas fut comblé d'honneurs ; mais quand le Roi ſe crut aſſuré, il reprit les deſſeins

* Autrefois : *la Republique des Achéens périt*, &c. Voiez la Note ci-deſſus, pag. 14.

Ans dev. Jeſ. C. — Ans de Rome.

de ſes ancêtres, & les Juifs furent tourmentés comme auparavant. Les troubles de Syrie recommencerent : Diodore, ſurnommé Tryphon, éleva un fils de Balas qu'il nomma Antiochus le Dieu, & lui ſervit de tuteur pendant ſon bas
143. âge. L'orgueil de Démétrius ſouleva les Peu- 611.
ples : toute la Syrie étoit en feu : Jonathas ſçut profiter de la conjoncture, & renouvella l'alliance avec les Romains. Tout lui ſuccédoit ; quand Tryphon, par un manquement de parole, le fit périr avec ſes enfans. Son frere Simon, le plus prudent & le plus heureux des Machabées, lui ſuccéda ; & les Romains le favoriſerent, comme ils avoient fait ſes prédéceſſeurs. Tryphon ne fut pas moins infidéle à ſon pupille Antiochus, qu'il l'avoit été à Jonathas. Il fit mourir cet enfant par le moien des Médecins, ſous prétexte de le faire tailler de la pierre qu'il n'avoit pas, & ſe rendit maître d'une partie du Roiaume. Simon prit le parti de Démétrius Nicator, Roi légitime ; & après avoir obtenu de lui la liberté de ſon Païs, il la ſoutint par les armes contre le rebelle Tryphon. Les Syriens furent chaſſés de la citadelle qu'ils tenoient dans Jéruſalem, & enſuite de toutes les places de la Judée. Ainſi
142. les Juifs affranchis du joug des Gentils par la 612.
valeur de Simon, accorderent les droits Roiaux à lui & à ſa famille ; & Démétrius Nicator conſentit à ce nouvel établiſſement. Là commence le nouveau Roiaume du Peuple de Dieu, & la Principauté des Aſmonéens toujours jointe au ſouverain Sacerdoce.

En ces tems l'Empire des Parthes s'étendit ſur la Bactrienne & ſur les Indes par les victoires de Mithridate le plus vaillant des Arſacides. Pen-
141. dant qu'il s'avançoit vers l'Euphrate, Démétrius 613.

Ans dev. Jeſ.C. Nicator, appellé par les Peuples de cette contrée que Mithridate venoit de ſoumettre, eſpéroit de réduire à l' obéiſſance les Parthes que les Syriens traitoient toujours de rebelles. Il remporta pluſieurs victoires ; & prêt à retourner dans la Syrie pour y accabler Tryphon, il tomba dans un piége qu'un Général de Mithridate lui avoit tendu : ainſi il demeura priſonnier des Parthes. Tryphon, qui ſe croioit aſſuré par le malheur de ce Prince, ſe vit tout-d'un-coup abandonné des ſiens. Ils ne pouvoient plus ſouffrir ſon or- Ans de Rome.

140. gueil. Durant la priſon de Démétrius leur Roi légitime, ils ſe donnerent à ſa femme Cléopatre & à ſes enfans ; mais il fallut chercher un défenſeur à ces Princes encore en bas âge. Ce ſoin regardoit naturellement Antiochus Sidetes frere de Démétrius : Cléopatre le fit reconnoître dans tout le Roiaume. Elle fit plus : Phraate, frere & ſucceſſeur de Mithridate, traita Nicator en Roi, & lui donna ſa fille Rodogune en mariage. En haine de cette rivale, Cléopatre à qui elle ôtoit la Couronne avec ſon mari, épouſa Antiochus Sidetes, & ſe réſolut à regner par tou- 614.

139. te ſorte de crimes. Le nouveau Roi attaqua Tryphon : Simon ſe joignit à lui dans cette entrepriſe ; & le Tiran forcé dans toutes ſes places, 615.

135. finit comme il le méritoit. Antiochus maître du Roiaume, oublia bientôt les ſervices que Simon lui avoit rendus dans cette guerre, & le fit périr. Pendant qu'il ramaſſoit contre les Juifs toutes les forces de la Syrie, Jean Hyrcan fils de Simon ſuccéda au Pontificat de ſon pere, & tout le Peuple ſe ſoumit à lui. Il ſoutint le ſiége dans Jéruſalem avec beaucoup de valeur ; & la guerre qu'Antiochus méditoit contre les Parthes pour délivrer ſon frere captif, 619.

Ans dev. Jeſ.C. lui fit accorder aux Juifs des conditions ſupportables. Ans de Rome.

En même tems que cette paix ſe conclut, les Romains qui commençoient à être trop riches, trouverent de redoutables ennemis dans la multitude effroiable de leurs eſclaves. Eunus eſclave lui-même les ſouleva en Sicile ; & il fallut emploier à les réduire toute la puiſſance Romaine. Un peu après, la ſucceſſion d'Attalus Roi de Pergame, qui fit par ſon teſtament le Peuple Romain ſon héritier, mit la diviſion dans la ville. Les troubles des Gracques commencerent. Le ſédirieux Tribunat de Tibérius Gracchus, un des premiers hommes de Rome, le fit périr : tout le Senat le tua par la main de Scipion Naſica, & ne vit que ce moien d'empêcher la dangereuſe diſtribution d'argent dont cet éloquent Tribun flatoit le peuple. Scipion Æmilien rétabliſſoit la diſcipline militaire ; & ce grand homme qui avoit détruit Carthage, ruina encore en Eſpagne, Numance, la ſeconde terreur des Romains.

133. 621. 132. 622.

Les Parthes ſe trouverent foibles contre Sidetes : ſes troupes, quoique corrompues par un luxe prodigieux, eurent un ſuccès ſurprenant. Jean Hyrcan qui l'avoit ſuivi dans cette guerre avec les Juifs, y ſignala ſa valeur, & fit reſpecter la Religion Judaïque, lorſque l'armée s'arrêta *a* pour lui donner le loiſir de célébrer * un jour de fête. Tout cédoit, & Phraate vit ſon Empire réduit à ſes anciennes limites ; mais loin de déſeſpérer de ſes affaires, il crut que ſon priſonnier lui ſerviroit à les rétablir, & à envahir la Syrie. Dans cette conjoncture, Démétrius éprou-

a Nic. Damaſc. ap. Joſeph. XIII. 16.

* Dans les éditions de Hollande : *de célébrer le jour de Repos*. On a auſſi omis la citation marginale. Voiez la Note ci-deſſous, pag. 14.

va un ſort bizarre. Il fut ſouvent relâché, & autant de fois retenu, ſuivant que l'eſpérance ou la crainte prévaloient dans l'eſprit de ſon beau-pere: enfin un moment heureux, où Phraate ne vit de reſſource que dans la diviſion qu'il vouloit faire en Syrie par ſon moien, le mit tout-à-fait en liberté. A ce moment le ſort tourna: Sidetes qui ne pouvoit ſoutenir ſes effroiables dépenſes que par des rapines inſupportables, fut accablé tout d'un coup par un ſoulevement général des Peuples, & périt avec ſon armée tant de fois victorieuſe. Ce fut en vain que Phraate fit courir après Démétrius: il n'étoit plus tems; ce Prince étoit rentré dans ſon Roiaume. Sa femme Cléopatre qui ne vouloit que regner, retourna bientôt avec lui, & Rodogune fut oublié.

Ans dev. Jeſ. C. — Ans de Rome.

130. 624.

Hyrcan profita du tems. Il prit Sichem aux Samaritains, & renverſa de fond en comble le Temple de Garizim, deux cens ans après qu'il avoit été bâti par Sannabalat. Sa ruine n'empêcha pas les Samaritains de continuer leur culte ſur cette montagne; & les deux Peuples demeurerent irréconciliables. L'année d'après toute l'Idumée unie par les victoires d'Hyrcan au Roiaume de Judée, reçut la Loi de Moïſe avec la Circonciſion. Les Romains continuerent leur protection à Hyrcan, & lui firent rendre les villes que les Syriens lui avoient ôtées. L'orgueil & les violences de Démétrius Nicator ne laiſſerent pas la Syrie long-tems tranquille. Les Peuples ſe révolterent. Pour entretenir leur révolte, l'Egypte ennemie leur donna un Roi: ce fut Alexandre Zébina, fils de Balas. Démétrius fut battu; & Cléopatre qui crut regner plus abſolument ſous ſes enfans que ſous ſon mari, le fit périr. Elle ne traita pas mieux ſon fils ainé Seleucus, qui vouloit regner malgré elle. Son ſecond fils

129. 625.

128. 626.

125. 629.

124. 630.

Ans dev. Jes. C. — Ans de Rome.

Antiochus appellé Grypus avoit défait les rebelles, & revenoit victorieux : Cléopatre lui préſenta en cérémonie la coupe empoiſonnée, que ſon fils averti de ſes deſſeins pernicieux lui fit
121. avaler. Elle laiſſa en mourant une ſemence éter- 633.
nelle de diviſion entre les enfans qu'elle avoit eu des deux freres, Démétrius Nicator, & Antiochus Sidetes. La Syrie ainſi agitée ne fut plus
109. en état de troubler les Juifs. Jean Hyrcan prit 645.
Samarie, & ne put convertir les Samaritains. Cinq
104. ans après il mourut : la Judée demeura paiſible 650.
à ſes deux enfans Ariſtobule & Alexandre Jannée,
103. qui regnerent l'un après l'autre ſans être incom- 651.
modés des Rois de Syrie.

Les Romains laiſſoient ce riche Roiaume ſe conſumer par lui-même, & s'étendoient du côté de
125. l'Occident. Durant les guerres de Démétrius Ni- 629.
cator & de Zébina, ils commencerent à s'étendre au-delà des Alpes; & Sextius vainqueur des
124. Gaulois nommés Saliens, établit dans la ville 630.
d'Aix une colonie qui porte encore ſon nom.
123. Les Gaulois ſe défendoient mal. Fabius domta 631.
les Allobroges & tous les Peuples voiſins; & la
121. même année que Grypus fit boire à ſa mere le 633.
poiſon qu'elle lui avoit préparé, la Gaule Narbonnoiſe réduite en Province reçut le nom de Province Romaine. Ainſi l'Empire Romain s'aggrandiſſoit, & occupoit peu à peu toutes les terres & toutes les mers du monde connu. Mais autant que la face de la République paroiſſoit belle au-dehors par ſes conquêtes, autant étoit-elle défigurée par l'ambition déſordonnée de ſes Citoiens & par ſes guerres inteſtines. Les plus illuſtres des Romains devinrent les plus pernicieux au bien public. Les deux Gracques en flatant le Peuple commencerent les diviſions, qui ne finirent qu'avec la République. Caius frere de Tibérius ne put ſouf-

frir qu'on eût fait mourir un ſi grand homme d'une maniere tragique. Animé à la vengeance par des mouvemens qu'on crut inſpirés par l'ombre de Tibérius, il arma tous les Citoiens les uns contre les autres; & à la veille de tout détruire, il périt d'une mort ſemblable à celle qu'il vouloit venger.

Ans dev. Jeſ.C. — Ans de Rome.

119. L'argent faiſoit tout à Rome. Jugurtha Roi 635.
114. de Numidie, ſouillé du meurtre de ſes freres 640.
113. que le Peuple Romain protégeoit, ſe défendit 641.
plus long-tems par ſes largeſſes, que par ſes ar-
106. mes; & Marius qui acheva de le vaincre, ne 648.
put parvenir au commandement, qu'en animant
le Peuple contre la Nobleſſe. Les eſclaves arme-
103. rent encore une fois dans la Sicile, & leur ſe- 651.
conde révolte ne coûta pas moins de ſang aux
102. Romains que la premiere. Marius battit les Teu- 652.
tons, les Cimbres & les autres Peuples du Nord
qui pénétroient dans les Gaules, dans l'Eſpagne
& dans l'Italie. Les victoires qu'il en remporta,
100. furent une occaſion de propoſer de nouveaux 654.
partages de terre: Métellus qui s'y oppoſoit, fut
contraint de céder au tems; & les diviſions ne
94. furent éteintes que par le ſang de Saturninus Tri- 660.
88. bun du Peuple. Pendant que Rome protégeoit 666.
86. la Cappadoce contre Mithridate Roi de Pont, 668.
91. & qu'un ſi grand ennemi cédoit aux forces Ro- 663.
maines avec la Gréce qui étoit entrée dans ſes
intérêts; l'Italie exercée aux armes par tant de
guerres ſoutenues contre les Romains ou avec
eux, mit leur Empire en péril par une révolte
88. univerſelle. Rome ſe vit déchirée dans les mê- 666.
87. mes tems par les fureurs de Marius & de Sylla, 667.
& ſuiv. dont l'un avoit fait trembler le Midi & le Nord, & ſuiv.
& l'autre étoit vainqueur de la Gréce & de l'Aſie. Sylla qu'on nommoit l'Heureux, le fut trop
82. contre ſa Patrie, que ſa Dictature tirannique mit 672.

Ans dev. Jeſ. C. — Ans de Rome.

en ſervitude. Il put bien quitter volontairement la ſouveraine puiſſance ; mais il ne put empêcher l'effet du mauvais exemple. Chacun voulut dominer. Sertorius zelé partiſan de Marius, ſe cantonna dans l'Eſpagne, & ſe ligua avec Mithridate. Contre un ſi grand Capitaine, la force fut inutile, & Pompée ne put réduire ce parti qu'en y mettant la diviſion. Il n'y eut pas juſqu'à Spartacus Gladiateur, qui ne crût pouvoir aſpirer au commandement. Cet eſclave ne fit pas moins de peine aux Préteurs & aux Conſuls, que Mithridate en faiſoit à Lucullus. La guerre des Gladiateurs devint redoutable à la puiſſance Romaine : Craſſus avoit peine à la finir, & il fallut envoier contre eux le grand Pompée.

79. 675.
74.
73. 680.
71. 681.
683.

Lucullus prenoit le deſſus en Orient. Les Romains paſſerent l'Euphrate ; mais leur Général invincible contre l'ennemi, ne put tenir dans le devoir ſes propres ſoldats. Mithridate ſouvent battu, ſans jamais perdre courage, ſe relevoit : & le bonheur de Pompée ſembloit néceſſaire à terminer cette guerre. Il venoit de purger les mers des Pirates qui les infeſtoient depuis la Syrie juſqu'aux Colonnes d'Hercule, quand il fut envoié contre Mithridate. Sa gloire parut alors élevée au comble. Il achevoit de ſoumettre ce vaillant Roi, l'Arménie où il s'étoit refugié, l'Ibérie & l'Albanie qui le ſoutenoient, la Syrie déchirée par ſes factions, la Judée où la diviſion des Aſmonéens ne laiſſa à Hyrcan II. fils d'Alexandre Jannée qu'une ombre de puiſſance, & enfin tout l'Orient : mais il n'eût pas eu où triompher de tant d'ennemis ſans le Conſul Cicéron, qui ſauvoit la ville des feux que lui préparoit Catilina, ſuivi de la plus illuſtre Nobleſſe de Rome. Ce redoutable parti fut ruiné par l'éloquence de Cicéron,

68. 686.
67. 687.
65.
63. 689.
691.

Ans dev. J. C. plutôt que par les armes de C. Antonius ſon Collegue. La liberté du Peuple Romain n'en fut pas plus aſſurée. Pompée regnoit dans le Sénat, & ſon grand nom le rendoit maître abſolu de toutes les délibérations. Jules-Céſar en domtant les Gaules, fit à ſa Patrie la plus utile conquête qu'elle eût jamais faite. Un ſi grand ſervice le mit en état d'établir ſa domination dans ſon Païs. Il voulut premierement égaler, & enſuite ſurpaſſer Pompée. Les immenſes richeſſes de Craſſus lui firent croire qu'il pourroit partager la gloire de ces deux grands hommes, comme il partageoit leur autorité. Il entreprit témérairement la guerre contre les Parthes, funeſte à lui & à ſa Patrie. Les Arſacides vainqueurs inſulterent par de cruelles railleries à l'ambition des Romains & à l'avarice inſatiable de leur Général. Mais la honte du nom Romain ne fut pas le plus mauvais effet de la défaite de Craſſus. Sa puiſſance contre-balançoit celle de Pompée & de Céſar, qu'il tenoit unis comme malgré eux. Par ſa mort, la digue qui les retenoit fut rompue. Les deux rivaux qui avoient en main toutes les forces de la République, déciderent leur querelle à Pharſale par une bataille ſanglante. Céſar victorieux parut en un moment par tout l'Univers, en Egypte, en Aſie, en Mauritanie, en Eſpagne : vainqueur de tous côtés, il fut reconnu comme Maître à Rome & dans tout l'Empire. Brutus & Craſſius crurent affranchir leurs Citoiens en le tuant comme un Tiran, malgré ſa clémence. Rome retomba entre les mains de Marc-Antoine, de Lépide & du jeune Céſar Octavien, petit-neveu de Jules Céſar, & ſon fils par adoption, trois inſupportables Tirans, dont le Triumvirat & les proſcriptions font encore horreur en les liſant. Mais

Ans de Rome.

58. & ſuiv. 696. & ſuiv.

54. 700.

53. 701.

49. 705.

48. 706.

47. 707.

46. 708.

45. 709.

44. 710.

43. 711.

elles furent trop violentes pour durer long-tems. Ces trois hommes partagent l'Empire. Céſar garde l'Italie, & changeant incontinent en douceur ſes premieres cruautés, il fait croire qu'il y a été entraîné par ſes Collegues. Les reſtes de
42. la République périſſent avec Brutus & Caſſius. 712.
36. Antoine & Céſar, après avoir ruiné Lépide, ſe 718.
32. tournent l'un contre l'autre. Toute la puiſſan- 722.
31. ce Romaine ſe met ſur la mer. Céſar gagne la 723.
bataille Actiaque : les forces de l'Egypte & de
30. l'Orient qu'Antoine menoit avec lui, ſont diſ- 724.
ſipées : tous ſes amis l'abandonnent, & même ſa Cléopatre pour laquelle il s'étoit perdu. Hérode Iduméen qui lui devoit tout, eſt contraint de ſe donner au vainqueur, & ſe maintient par ce moien dans la poſſeſſion du Roiaume de Judée, que la foibleſſe du vieux Hyrcan avoit fait perdre entiérement aux Aſmonéens. Tout céde à la fortune de Céſar : Alexandrie lui ouvre ſes portes : l'Egypte devient une Province Romaine : Cléopatre qui déſeſpére de la pouvoir conſerver, ſe tue elle-même après Antoine : Rome
27. tend les bras à Céſar, qui demeure ſous le nom 727.
d'Auguſte & ſous le titre d'Empereur, ſeul
24. Maître de tout l'Empire. Il domte vers les Py- 730.
rénées, les Cantabres & les Aſturiens révoltés :
22. l'Ethiopie lui demande la paix : les Parthes é- 732.
20. pouvantés lui renvoient les étendards pris ſur 734.
Craſſus avec tous les priſonniers Romains : les
15. Indes recherchent ſon alliance : ſes armes ſe font 739.
ſentir aux Rhétes ou Griſons, que leurs montagnes ne peuvent défendre : la Pannonie le re-
12. connoît, la Germanie le redoute, & le Veſer 742.
7. reçoit ſes loix. Victorieux par mer & par ter- 747.
re, il ferme le Temple de Janus. Tout l'Univers vit en paix ſous ſa puiſſance, & JESUS-CHRIST vient au monde. 753. 754.

DIXIEME EPOQUE.

Naiſſance de JESUS-CHRIST.

SEPTIEME ET DERNIER AGE DU MONDE.

NOus voilà enfin arrivés à ces tems tant deſirés par nos Peres, de la venue du Meſſie. Ce nom veut dire le CHRIST ou l'Oint du Seigneur; & JESUS-CHRIST le mérite comme Pontife, comme Roi, & comme Prophéte. On ne convient pas de l'année préciſe où il vint au monde, & on convient que ſa vraie Naiſſance devance de quelques années notre Ere vulgaire, que nous ſuivrons pourtant avec tous les autres pour une plus grande commodité. Sans diſputer davantage ſur l'année de la Naiſſance de Notre-Seigneur, il ſuffit que nous ſachions qu'elle eſt arrivée environ l'an quatre mil du monde. Les uns la mettent un peu auparavant, les autres un peu après, & les autres préciſément en cette année: diverſité qui provient autant de l'incertitude des années du monde, que de celle de la Naiſſance de Notre-Seigneur. Quoiqu'il en ſoit, ce fut environ ce tems, mille ans après la Dédicace du Temple, & l'an ſept cent cinquante-quatre de Rome, que JESUS CHRIST, Fils de Dieu dans l'éternité, Fils d'Abraham & de David dans le tems, nâquit d'une Vierge. Cette Epoque eſt la plus conſidérable de toutes, non-ſeulement par l'importance d'un ſi grand évenement, mais encore parce que c'eſt celle d'où il y a pluſieurs ſiécles que les Chrétiens commencent à compter leurs années. Elle a encore ceci de remarquable, qu'elle concourt à peu près avec le tems où Rome retourne à l'état Monarchique ſous l'Empire paiſible d'Auguſte. Tous les Arts fleurirent de ſon tems, & la Poëſie Latine fut portée à ſa der-

Ans de Jeſ. C. 1.

niere perfection par Virgile & par Horace, que
Ans de Jeſ. C. ce Prince n'excita pas ſeulement par ſes bienfaits, mais encore en leur donnant un libre accès auprès de lui.

La Naiſſance de JESUS-CHRIST fut ſuivie de près de la mort d'Hérode. Son Roiaume fut partagé entre ſes enfans, & le principal partage ne tarda pas
8. tomber entre les mains des Romains. Auguſte acheva ſon regne avec beaucoup de gloire. Tibere qu'il
14. avoit adopté lui ſuccéda ſans contradiction, & l'Empire fut reconnu pour héréditaire dans la maiſon des Céſars. Rome eut beaucoup à ſouffrir de la cruelle politique de Tibere : le reſte de l'Empire fut aſſez tranquille. Germanicus neveu de Tibere appaiſa les
16. armées rebelles, refuſa l'Empire, battit le fier Ar-
17. minius, pouſſa ſes conquêtes juſqu'à l'Elbe ; & s'étant attiré avec l'amour de tous les Peuples la
19. jalouſie de ſon oncle, ce barbare le fit mourir, ou
28. de chagrin, ou par le poiſon. A la quinziéme année
30. de Tibere, ſaint Jean-Baptiſte paroît : JESUS-CHRIST ſe fait bâtiſer par ce divin Précurſeur : le Pere éternel reconnoît ſon Fils bien-aimé par une voix qui vient d'enhaut : le Saint-Eſprit deſcend ſur le Sauveur ſous la figure pacifique d'une Colombe : toute la Trinité ſe manifeſte. Là commence, avec la 70. Semaine de Daniel, la prédication de JESUS-CHRIST. Cette derniere Semaine étoit la plus importante &
a Dan. IX. 27. la plus marquée. Daniel *a* l'avoit ſéparée des autres, comme la Semaine où l'Alliance devoit être confirmée, & au milieu de laquelle les anciens Sacrifices devoient perdre leur vertu. Nous la pouvons appeller la Semaine des Myſteres. JESUS CHRIST y établit ſa miſſion & ſa doctrine par des miracles innombrables, & enſuite par ſa mort. Elle arriva la quatriéme année de ſon miniſtere, qui fut auſſi la quatriéme année de la derniere Semaine de Daniel ; & cet-
33.

te grande Semaine ſe trouve de cette ſorte juſtement coupée au milieu par cette mort. Ans de Jeſ. C.

Ainſi le compte des Semaines eſt aiſé à faire, ou plutôt il eſt tout fait. Il n'y a qu'à ajouter à 453. ans, qui ſe trouveront depuis l'an 300. de Rome, & le 20. d'Artaxerxe, juſqu'au commencement de l'Ere vulgaire, les 30. ans de cette Ere qu'on voit aboutir à la quinziéme année de Tibere, & au Batême de Notre-Seigneur: il ſe fera de ces deux ſommes 483. ans: des ſept ans qui reſte encore pour en achever 490., le quatriéme qui fait le milieu, eſt celui où JESUS-CHRIST eſt mort; & tout ce que Daniel a prophétiſé, eſt viſiblement renfermé dans le terme qu'il s'eſt preſcrit. On n'auroit pas même beſoin de tant de juſteſſe, & rien ne force à prendre dans cette extrême rigueur le milieu marqué par Daniel. Les plus difficiles ſe contenteroient de le trouver, en quelque point que ce fût, entre les deux extrémités; ce que je dis, afin que ceux qui croiroient avoir des raiſons pour mettre un peu plus haut ou un peu plus bas le commencement d'Artaxerxe, ou la mort de Notre-Seigneur, ne ſe génent pas dans leur calcul, & que ceux qui voudroient tenter d'embarraſſer une choſe claire par des chicanes de Chronologie, ſe défaſſent de leur inutile ſubtilité.

Les ténebres qui couvrirent *a* toute la face de la terre en plein midi, & au moment que JESUS-CHRIST fut crucifié, ſont priſes pour une éclipſe ordinaire par les Auteurs Païens *b*, qui ont remarqué ce mémorable évenement. Mais les premiers Chrétiens *c* qui en ont parlé aux Romains, comme d'un prodige marqué non-ſeulement par leurs Auteurs, mais encore par les Regiſtres publics, ont fait voir que ni au tems de la pleine Lune où JESUS-CHRIST étoit mort, ni dans toute l'année où cette éclipſe eſt obſervée,

a Matth. XXVII. 45.

b Phleg. 11. Olymp. Thal. Hiſt. 1.

c Tertull. Apol. 21. Orig. 2. contr. Celſ. & trad. 35. in Matt. Euſeb. & Hieron. in Chron. Jul. Africa. ibid.

Ans de Jeſ. C. il ne pouvoit en être arrivé aucune qui ne fût ſurnaturelle. Nous avons les propres paroles de Phlégon affranchi d'Adrien, citées dans un tems où ſon Livre étoit entre les mains de tout le monde, auſſi-bien que les Hiſtoires Syriaques de Thalus qui l'a ſuivi : & la quatriéme année de la 202. Olympiade marquée dans les Annales de Phlégon, eſt conſtamment celle de la mort de Notre-Seigneur.

Pour achever les Myſteres, JESUS-CHRIST ſort du tombeau le troiſiéme jour ; il apparoît à ſes Diſciples ; il monte aux Cieux en leur préſence ; il leur envoie le Saint-Eſprit ; l'Egliſe ſe forme ; la perſécution commence ; ſaint Etienne eſt lapidé ; ſaint
37. Paul eſt converti. Un peu après, Tibere meurt. Caligula ſon petit neveu, ſon fils par adoption, & ſon ſucceſſeur, étonne l'Univers par ſa folie cruelle &
40. brutale : il ſe fait adorer, & ordonne que ſa ſtatue ſoit placée dans le Temple de Jéruſalem. Chéreas
41. délivre le monde de ce monſtre. Claudius regne malgré ſa ſtupidité. Il eſt deshonoré par Meſſaline
48. ſa femme, qu'il redemande après l'avoir fait mou-
49. rir. On le remarie avec Agrippine fille de Germa-
50. nicus. Les Apôtres tiennent le Concile de Jéruſa-
a *Act. XV.* lem *a*, où ſaint Pierre parle le premier comme il fait par-tout ailleurs : les Gentils convertis y ſont affranchis des cérémonies de la Loi : la ſentence en eſt prononcée au nom du Saint-Eſprit & de l'Egliſe :
b *Ibidem XVI. 4.* ſaint Paul & ſaint Barnabé portent *b* le décret du Concile aux Egliſes, & enſeignent aux Fidéles à s'y ſoumettre. Telle fut la forme du premier Concile. Le ſtupide Empereur deshérita ſon fils Britannicus, & adopta Néron fils d'Agrippine. En récompenſe el-
54. le empoiſonna ce trop facile mari. Mais l'Empire de ſon fils ne lui fut pas moins funeſte à elle-même, qu'à tout le reſte de la République. Corbu-
58. 60. lon fit rout l'honneur de ce regne par les victoi-

res qu' il remporta ſur les Parthes & ſur les Arméniens. Néron commença dans le même tems la guerre contre les Juifs, & la perſécution contre les Chrétiens. C' eſt le premier Empereur qui ait perſécuté l' Egliſe. Il fit mourir à Rome ſaint Pierre & ſaint Paul. Mais comme dans le même tems il perſécutoit tout le genre humain, on ſe révolta contre lui de tous côtés: il apprit que le Sénat l'avoit condamné, & ſe tua lui-même. Chaque armée fit un Empereur: la querelle ſe décida auprès de Rome, & dans Rome même, par d' effroiables combats. Galba, Othon & Vitellius y périrent: l'Empire affligé ſe repoſa ſous Veſpaſien.

Ans de Jeſ. C. 62. 63. 66. 67. 68. 69. 70.

Mais les Juifs furent réduits à l' extrémité: Jéruſalem fut priſe & brulée. Tite fils & ſucceſſeur de Veſpaſien donna au monde une courte joie: & ſes jours qu' il croioit perdus, quand ils n' étoient pas marqués de quelque bienfait, ſe précipiterent trop vîte. On vit revivre Néron en la perſonne de Domitien. La perſécution ſe renouvella. Saint Jean ſorti de l' huile bouillante, fut relegué dans l' Isle de Pathmos, où il écrit ſon Apocalypſe. Un peu après il écrivit ſon Evangile âgé de 90. ans, & joignit la qualité d' Evangéliſte à celle d' Apôtre & de Prophéte. Depuis ce tems les Chrétiens furent toujours perſécutés, tant ſous les bons que ſous les mauvais Empereurs. Ces perſécutions ſe faiſoient, tantôt par les ordres des Empereurs & par la haine particuliere des Magiſtrats, tantôt par le ſoulevement des Peuples, & tantôt par des Décrets prononcés authentiquement dans le Sénat ſur les Reſcrirs des Princes, ou en leur préſence. Alors la perſécution étoit la plus univerſelle, & la plus ſanglante; & ainſi la haine des Infidéles toujours obſtinés à perdre l'Egliſe, s'exciroit de tems en tems elle-même à de nouvelles fureurs. C'eſt par ces renouvellemens de vio-

79. 81. 93. 95.

lences que les Hiſtoires Eccléſiaſtiques comptent dix
Ans de Jeſ. C. perſécutions ſous dix Empereurs. Dans de ſi longues ſouffrances, les Chrétiens ne firent jamais la moindre ſédition. Parmi tous les Fidéles, les Evêques étoient toujours les plus attaqués. Parmi toutes les Egliſes, l'Egliſe de Rome fut perſécutée avec le plus de violence; & les Papes confirmerent ſouvent par leur ſang l'Evangile qu'ils annonçoient à toute la terre.

96. Domitien eſt tué : l'Empire commence à reſpirer ſous Nerva. Son grand âge ne lui permet pas de rétablir les affaires : mais pour faire durer le re-
97. pos public, il choiſit Trajan pour ſon ſucceſſeur. L'Empire tranquille au-dedans & triomphant au-
98. dehors, ne ceſſe d'admirer un ſi bon Prince. Auſſi avoit-il pour maxime, qu'il falloit que ſes Citoiens le trouvaſſent tel qu'il eût voulu trouver l'Empereur, s'il eût été ſimple Citoien. Ce Prince domta
102. les Daces & Décébale leur Roi; étendit ſes conquê-
106. 115. tes en Orient; donna un Roi aux Parthes, & leur fit
116. craindre la puiſſance Romaine : heureux que l'ivrognerie & ſes infames amours, vices ſi déteſtables dans un ſi grand Prince, ne lui aient rien fait entreprendre contre la juſtice. A des tems ſi avanta-
117. geux pour la République, ſuccéderent ceux d'Adrien,
120. mêles de bien & de mal. Ce Prince maintint la di-
123. 126. ſcipline militaire, vécut lui-même militairement &
127. avec beaucoup de frugalité, ſoulagea les Provinces, fit fleurir les Arts, & la Gréce qui en étoit la mere. Les Barbares furent tenus en crainte par ſes ar-
130. mes & par ſon autorité. Il rebâtit Jéruſalem à qui il donna ſon nom, & c'eſt delà que lui vient le nom d'Ælia, mais il en bannit les Juifs toujours
135. rebelles à l'Empire. Ces opiniâtres trouverent en lui un impitoiable vengeur. Il deshonora par ſes cruautés & par ſes amours monſtrueuſes un regne ſi écla-

tant. Son infame Antinoüs dont il fit un Dieu, couvre de honte toute ſa vie. L'Empereur ſembla réparer ſes fautes, & rétablir ſa gloire effacée, en adoptant Antonin le Pieux, qui adopta Marc-Aurele le Sage & le Philoſophe. En ces deux Princes paroiſſent deux beaux caracteres. Le pere toujours en paix, eſt toujours prêt dans le beſoin à faire la guerre : le fils eſt toujours en guerre, toujours prêt à donner la paix à ſes ennemis & à l'Empire. Son pere Antonin lui avoit appris, qu'il valoit mieux ſauver un ſeul Citoien, que défaire mille ennemis. Les Parthes & les Marcomans éprouverent la valeur de Marc-Aurele : les derniers étoient des Germains que cet Empereur achevoit de domter quand il mourut. Par la vertu des deux Antonins, ce nom devint les délices des Romains. La gloire d'un ſi beau nom ne fut effacée, ni par la molleſſe de Lucius Verus, frere de Marc-Aurele & ſon Collegue dans l'Empire, ni par les brutalités de Commode ſon fils & ſon ſucceſſeur. Celui-ci indigne d'avoir un tel pere, en oublia les enſeignemens & les exemples. Le Sénat & les Peuples le déteſterent : ſes plus aſſidus courtiſans & ſa maitreſſe le firent mourir. Son ſucceſſeur Pertinax, vigoureux défenſeur de la diſcipline militaire, ſe vit immolé à la fureur des ſoldats licentieux, qui l'avoient un peu auparavant élevé malgré lui à la ſouveraine puiſſance. L'Empire mis à l'encan par l'armée, trouva un acheteur. Le Juriſconſulte Didius Julianus hazarda ce hardi marché : il lui en couta la vie : Severe Africain le fit mourir ; vengea Pertinax ; paſſa de l'Orient en Occident ; triompha en Syrie, en Gaule & dans la Grande-Bretagne. Rapide conquérant, il égala Céſar par ſes victoires ; mais il n'imita pas ſa clémence. Il ne put mettre la paix parmi ſes enfans. Baſſien ou Caracalla ſon fils aîné, faux imi-

Ans de Jeſ. C.
131.
138.
139. 161.
162.
169.
180.
192.
193.
194.
195.
198. &c.
207.
209.

tateur d' Alexandre, auſſi-tôt après la mort de ſon
Ans de Jeſ. C. 211. pere, tua ſon frere Géta Empereur comme lui, dans
212. le ſein de Julie leur mere commune, paſſa ſa vie dans la cruauté & dans le carnage, & s'attira à lui-
217. même une mort tragique. Severe lui avoit gagné le cœur des ſoldats & des peuples, en lui donnant le nom d' Antonin; mais il n' en ſçut pas ſoutenir la
218. gloire. Le Syrien Héliogabale, ou plutôt Alagabale ſon fils, ou du moins réputé pour tel, quoique le nom d' Antonin lui eût donné d' abord le cœur des ſoldats & la victoire ſur Macrin, devint auſſi-tôt après par ſes infamies l' horreur du genre humain, & ſe
222. perdit lui-même. Alexandre Severe fils de Mamée, ſon parent & ſon ſucceſſeur, vécut trop peu pour le bien du monde. Il ſe plaignoit d' avoir plus de peine à contenir ſes ſoldats, qu' à vaincre ſes en-
235. nemis. Sa mere qui le gouvernoit fut cauſe de ſa perte, comme elle l' avoit été de ſa gloire. Sous
233. lui Artaxerxe Perſien tua ſon maître Artaban dernier Roi des Parthes, & rétablit l' Empire des Perſes en Orient.

En ces tems l' Egliſe encore naiſſante rempliſ-
a *Tertull. adv. Jud.* & *Apolog.* ſoit *a* toute la terre, & non-ſeulement l' Orient où elle avoit commencé, c' eſt-à-dire, la Paleſtine, la Syrie, l' Egypte, l' Aſie Mineure & la Gréce; mais encore dans l' Occident, outre l' Italie, les diverſes Nations des Gaules, toutes les Provinces d' Eſpagne, l' Afrique, la Germanie, la Grande-Bretagne dans les endroits impénétrables aux armes Romaines; & encore hors de l' Empire, l' Arménie, la Perſe, les Indes, les Peuples les plus barbares, les Sarmates, les Daces, les Scythes, les Maures, les Getuliens, & juſqu' aux Isles les plus inconnues. Le ſang de ſes
107. Martyrs la rendoit féconde. Sous Trajan, ſaint Ignace Evêque d' Antioche fut expoſé aux bêtes farouches. Marc-Aurele malheureuſement prévenu des ca-

lomnies dont on chargeoit le Chriſtianiſme, fit mourir ſaint Juſtin le Philoſophe, & l'Apologiſte de la Religion Chrétienne. Saint Polycarpe Evêque de Smyrne, diſciple de ſaint Jean, à l'âge de 80. ans, fut condamné au feu ſous le même Prince. Les ſaints Martyrs de Lyon & de Vienne endurerent des ſupplices inouis, à l'exemple de ſaint Photin leur Evêque âgé de 90. ans. L'Egliſe Gallicane remplit tout l'univers de ſa gloire. Saint Irenée, diſciple de ſaint Polycarpe & ſucceſſeur de ſaint Photin, imita ſon prédéceſſeur, & mourut Martyr ſous Severe avec un grand nombre de fidéles de ſon Egliſe. Quelquefois la perſécution ſe ralentiſſoit. Dans une extrême diſette d'eau que Marc-Aurele ſouffrit en Germanie, une Légion Chrétienne obtint une pluie capable d'étancher la ſoif de ſon armée, & accompagnée de coups de foudre qui épouvanterent ſes ennemis. Le nom de Foudroiante fut donné ou confirmé à la Légion par ce miracle. L'Empereur en fut touché, & écrivit au Sénat en faveur des Chrétiens. A la fin ſes devins lui perſuaderent d'attribuer à ſes Dieux & à ſes prieres un miracle que les Païens ne s'aviſoient pas ſeulement de ſouhaiter. D'autres cauſes ſuſpendoient ou adouciſſoient quelquefois la perſécution pour un peu de tems: mais la ſuperſtition, vice que Marc-Aurele ne put éviter; la haine publique, & les calomnies qu'on impoſoit aux Chrétiens, prévaloient bientôt. La fureur des Païens ſe rallumoit, & tout l'Empire ruiſſeloit du ſang des Martyrs. La doctrine accompagnoit les ſouffrances. Sous Severe, & un peu après, Tertullien Prêtre de Carthage, éclaira l'Egliſe par ſes écrits, la défendit par un admirable Apologétique, & la quitta enfin aveuglé par une orgueilleuſe ſévérité, & ſéduit par les viſions du faux Prophéte Montanus. A peu près dans le même tems le ſaint Prêtre Clément Alexan-

Ans de Jeſ. C. 163. 167. 177. 202. 174. 215.

drin déterra les antiquités du Paganiſme pour le confondre. Origene fils du ſaint Martyr Léonide ſe rendit célébre par toute l'Egliſe dès ſa premiere jeuneſſe, & enſeigna de grandes vérités qu'il mêloit de beaucoup d'erreurs. Le Philoſophe Ammonius fit ſervir à la Religion la Philoſophie Platonicienne, & s'attira le reſpect même des Païens. Cependant les Valentiniens, les Gnoſtiques, & d'autres ſectes impies combattoient l'Evangile par de fauſſes traditions: ſaint Irenée *a* leur oppoſe la Tradition & l'autorité des Egliſes Apoſtoliques, ſur-tout de celle de Rome fondée par les Apôtres ſaint Pierre & ſaint Paul, & la principale de toutes. Tertullien *b* fait la même choſe. L'Egliſe n'eſt ébranlée ni par les héréſies, ni par les ſchiſmes, ni par la chute de ſes Docteurs les plus illuſtres. La ſainteté de ſes mœurs eſt ſi éclatante, qu'elle lui attire les louanges de ſes ennemis.

Ans de J.C.

a Iren. lib. III. 1, 2, 3.

b De Præſc. adv. Her. cap. 36.

Les affaires de l'Empire ſe brouilloient d'une terrible maniere. Après la mort d'Alexandre, le Tiran Maximin qui l'avoit tué ſe rendit le maître, quoique de race Gothique. Le Sénat lui oppoſa quatre Empereurs, qui périrent tous en moins de deux ans. Parmi eux étoient les deux Gordiens pere & fils, chéris du Peuple Romain. Le jeune Gordien leur fils, quoique dans une extrême jeuneſſe il montrât une ſageſſe conſommée, défendit à peine contre les Perſes l'Empire affoibli par tant de diviſions. Il avoit repris ſur eux beaucoup de places importantes. Mais Philippe Arabe tua un ſi bon Prince; & de peur d'être accablé par deux Empereurs que le Sénat élut l'un après l'autre, il fit une paix honteuſe avec Sapor Roi de Perſe. C'eſt le premier des Romains qui ait abandonné par Traité quelques terres de l'Empire. On dit *c* qu'il embraſſa la Religion Chrétienne dans un tems où tout-à-coup il pa-

235.

236. 237.

238.

242.

244.

245.

c Euſeb. lib. VI. cap. 39.

rut meilleur, & il eſt vrai qu' il fut favorable aux Chrétiens. En haine de cet Empereur, Déce qui le tua, renouvella la perſécution avec plus de violence que jamais. An de Jeſ. C. 249.

L'Egliſe s'étendit de tous côtés, principalement dans les Gaules; & l'Empire perdit bientôt Déce qui le défendoit vigoureuſement. Gallus & Voluſien paſſerent bien vite : Emilien ne fit que paroître : la ſouveraine puiſſance fut donnée à Valérien, & ce vénérable vieillard y monta par toutes les dignités. Il ne fut cruel qu' aux Chrétiens. Sous lui le Pape ſaint Etienne, & ſaint Cyprien Evêque de Carthage, malgré toutes leurs diſputes qui n'avoient point rompu la communion, reçurent tous deux la même couronne. L' erreur de ſaint Cyprien qui rejettoit le Batême donné par les Hérétiques, ne nuiſit ni à lui, ni à l'Egliſe. La Tradition du ſaint Siége ſe ſoutint par ſa propre force contre les ſpécieux raiſonnemens, & contre l' autorité d' un ſi grand homme, encore que d' autres grands hommes défendiſſent la même doctrine. Une autre diſpute fit plus de mal. Sabellius confondit enſemble les trois Perſonnes divines, & ne connut en Dieu qu' une ſeule perſonne ſous trois noms. Cette nouveauté étonna l'Egliſe, & ſaint Denys *b* Evêque d'Alexandrie découvrit au Pape ſaint Sixte II. les erreurs de cet Héréſiarque. Ce ſaint Pape ſuivit de près au martyre ſaint Etienne ſon prédéceſſeur : il eut la tête tranchée, & laiſſa un plus grand combat à ſoutenir à ſon Diacre ſaint Laurent. C'eſt alors qu' on voit commencer l' inondation des Barbares. Les Bourguignons & d' autres Peuples Germains, les Gots autrefois appellés les Grecs, & d' autres Peuples qui habitoient vers le Pont-Euxin & au de-là du Danube, entrerent dans l'Europe: l' Orient fut envahi par les Scythes Aſiatiques & par les Perſes. Ceux-ci défirent Valérien qu' ils prirent

a Greg. Tur. lib. I. Hiſt. Franc. 28. 251. 254. 257. 258. 256. 257. *b* Euſeb. Hiſt. Eccl. lib. VII. cap. 6. 259. 258. 259. 260.

Ans de Jeſ. C. enſuite par une infidélité ; & après lui avoir laiſſé achever ſa vie dans un pénible eſclavage, ils l'écorcherent pour faire ſervir ſa peau déchirée de monu-
261. ment à leur victoire. Gallien ſon fils & ſon collégue acheva de tout perdre par ſa molleſſe.

264. Trente Tirans partagerent l'Empire. Odenat Roi de Palmyre, ville ancienne dont Salomon eſt le fondateur, fut le plus illuſtre de tous: il ſauva les Provinces d'Orient des mains des Barbares, & s'y fit reconnoître. Sa femme Zénobie marchoit avec lui à la tête des armées qu'elle commanda ſeule après ſa mort, & ſe rendit célébre par toute la terre pour avoir joint la chaſteté avec la beauté, & le ſavoir
268. avec la valeur. Claudius II. & Aurélien après lui,
270. rétablirent les affaires de l'Empire. Pendant qu'ils abattoient les Gots avec les Germains par des victoires ſignalées, Zénobie *a* conſervoit à ſes enfans les conquêtes de leur pere. Cette Princeſſe penchoit au Judaïſme. Pour l'attirer, Paul Samoſat Evêque d'Antioche, homme vain & inquiet, enſeigna ſon opinion Judaïque ſur la perſonne de JESUS-CHRIST, qu'il ne faiſoit qu'un pur homme. Après une longue diſſimulation d'une ſi nouvelle doctrine, il fut convaincu & condamné au Concile d'Antioche. La Rei-
273. ne Zénobie ſoutint la guerre contre Aurélien, qui
274. ne dédaigna pas de triompher d'une femme ſi célébre. Parmi de perpétuels combats il ſçut faire garder aux gens de guerre la diſcipline Romaine, & montra qu'en ſuivant les anciens ordres & l'ancienne frugalité, on pouvoit faire agir de grandes armées au-dedans & au-dehors ſans être à charge à l'Empire.

a *Euſeb. Hiſt. Eccl. VII. cap. 27, & ſeq. Athan. ad ſolit. Theod. lib. II. hær. fab. 8 Niceph. lib. VI. cap. 27.*

b *Hiſt. Aug. Aurel. cap. 7. Flor. cap. 2. Prob. c. 11, 12. Firm. Gre. c. 13.*

Les Francs *b* commencerent alors à ſe faire craindre. C'étoit une ligue de Peuples Germains, qui habitoient le long du Rhin. Leur nom montre qu'ils étoient unis par l'amour de la liberté. Aurélien les

avoit battus étant particulier, & les tint en crainte étant Empereur. Un tel Prince ſe fit haïr par ſes actions ſanguinaires. Sa colere trop redoutée lui cauſa la mort. Ceux qui ſe croioient en péril le prévinrent, & ſon Sécretaire menacé ſe mit à la tête de la conjuration. L'Armée qui le vit périr par la conſpiration de tant de Chefs, refuſa d'élire un Empereur, de peur de mettre ſur le trône un des aſſaſſins d'Aurélien; & le Sénat rétabli dans ſon ancien droit, élut Tacite. Ce nouveau Prince étoit vénérable par ſon âge & par ſa vertu; mais il devint odieux par les violences d'un parent à qui il donna le commandement de l'Armée, & perit avec lui dans une ſédition le ſixiéme mois de ſon regne. Ainſi ſon élévation ne fit que précipiter le cours de ſa vie. Son frere Florien prétendit l'Empire par droit de ſucceſſion, comme le plus proche héritier. Ce droit ne fut pas reconnu: Florien fut tué, & Probus forcé par les ſoldats à recevoir l'Empire, quoiqu'il les menaçat de les faire vivre dans l'ordre. Tout fléchit ſous un ſi grand Capitaine: les Germains & les Francs qui vouloient entrer dans les Gaules, furent repouſſés; & en Orient auſſi-bien qu'en Occident, tous les Barbares reſpecterent les armes Romaines. Un guerrier ſi redoutable aſpiroit à la paix, & fit eſpérer à l'Empire de n'avoir plus beſoin de gens de guerre. L'Armée ſe vengea de cette parole, & de la régle ſévére que ſon Empereur lui faiſoit garder. Un moment après étonnée de la violence qu'elle exerça ſur un ſi grand Prince, elle honora ſa mémoire, & lui donna pour ſucceſſeur Carus, qui n'étoit pas moins zélé que lui pour la diſcipline. Ce vaillant Prince vengea ſon prédéceſſeur, & réprima les Barbares à qui la mort de Probus avoit rendu le courage. Il alla en Orient combattre les Perſes avec Numérien ſon ſecond fils; &

Ans de Jeſ. C.
275.
276.
277.
278.
280.
282.

Aur. de Jeſ. C. oppoſa aux ennemis du côté du Nord, ſon fils aîné Carinus qu' il fit Céſar. C' étoit la ſeconde dignité, & le plus proche degré pour parvenir à l' Empire. Tout l'Orient trembla devant Carus; la Méſopotamie ſe ſoumit; les Perſes diviſés ne purent lui réſiſter.
283. Pendant que tout lui cédoit, le Ciel l' arrêta par un coup de foudre. A force de le pleurer, Numérien fut prêt à perdre les yeux. Que ne fait dans les cœurs l'envie de regner! Loin de être touché de ſes maux, ſon beau-pere Aper le tua; mais Dioclétien vengea
284. ſa mort, & parvint enfin à l'Empire qu'il avoit deſiré avec tant d' ardeur. Carinus ſe réveilla malgré ſa molleſſe, & battit Dioclétien; mais en pourſui-
285. vant les fuiards, il fut tué par un des ſiens dont il avoit corrompu la femme. Ainſi l' Empire fut défait du plus violent & du plus perdu de tous les hommes.

Dioclétien gouverna avec vigueur, mais avec une inſupportable vanité. Pour réſiſter à tant d'ennemis qui s'élevoient de tous côtés au-dedans & au-dehors,
286. il nomma Maximien Empereur avec lui, & ſçut néanmoins ſe conſerver l'autorité principale. Chaque Empereur fit un Céſar. Conſtantius Chlorus & Ga-
291. lérius furent élevés à ce haut rang. Les quatre Princes ſoutinrent à peine le fardeau de tant de guerres. Dioclétien fuit Rome qu'il trouvoit trop libre, & s'établit à Nicomédie, où il ſe fit adorer à la mo-
297. de des Orientaux. Cependant les Perſes vaincus par Galérius abandonnerent aux Romains de grandes Provinces & de Roiaumes entiers. Après de ſi grands
a *Euſeb. Hiſt. lib. VIII. 13. Orat. Conſt. ad Sanct.* ſuccès *a*, Galérius ne veut plus être ſujet, & dédaigne le nom de Céſar. Il commence par intimider Maximien. Une longue maladie avoit fait baiſſer
b *Lact. de mort. perſec. cap. 17, 18.* l' eſprit de Dioclétien; & Galérius *b*, quoique ſon gendre, le força de quitter l' Empire. Il fallut que
304. Maximien ſuivît ſon exemple. Ainſi l' Empire vint

entre les mains de Conſtantius Chlorus & de Galérius ; & deux nouveaux Céſars, Severe & Maximin, furent créés en leur place par les Empereurs qui ſe dépoſoient. Les Gaules, l'Eſpagne, & la Grande Bretagne furent heureuſes, mais trop peu de tems, ſous Conſtantius Chlorus. Ennemi des exactions, & accuſé par-là de ruiner le Fiſc, il montra qu'il avoit des tréſors immenſes dans la bonne volonté de ſes ſujets. Le reſte de l'Empire ſouffroit beaucoup ſous tant d'Empereurs & tant de Céſars : les Officiers ſe multiplioient avec les Princes : les dépenſes & les exactions étoient infinies. Le jeune Conſtantin *a* fils de Conſtantius Chlorus ſe rendoit illuſtre : mais il ſe trouvoit entre les mains de Galérius. Tous les jours cet Empereur jaloux de ſa gloire, l'expoſoit à de nouveaux périls. Il lui falloit combattre les bêtes farouches par une eſpece de jeu ; mais Galérius n'étoit pas moins à craindre qu'elles. Conſtantin échapé de ſes mains, trouva ſon pere expirant.

Ann. de Jeſ. C.

a Laſt. de mort. perſec. cap. 24.

En ce tems Maxence fils de Maximien & gendre de Galérius, ſe fit Empereur à Rome malgré ſon beau-pere ; & les diviſions inteſtines ſe joignirent aux autres maux de l'Etat. L'image de Conſtantin *b* qui venoit de ſuccéder à ſon pere, portée à Rome ſelon la coutume, y fut rejettée par les ordres de Maxence. La réception des images étoit la forme ordinaire de reconnoître les nouveaux Princes. On ſe prépare à la guerre de tous côtés. Le Céſar Severe que Galérius envoia contre Maxence, le fit trembler dans Rome. Pour ſe donner de l'appui dans ſa fraieur, il rappella ſon pere Maximien. Le vieillard ambitieux quitta ſa retraite où il n'étoit qu'à regret, & tâcha en vain de retirer Dioclétien ſon collegue du jardin qu'il cultivoit à Salone. Au nom de Maximien, Empereur pour la ſeconde fois,

306.

b Laſt. ibid. 26, 27.

les ſoldats de Severe le quittent. Le vieil Empereur
Ann. de Jeſ. C. 307. le fait tuer ; & en même tems pour s'appuier contre Galérius, il donne à Conſtantin ſa fille Fauſte. Il falloit auſſi de l'appui à Galérius après la mort
a *Lact. de mort. perſec. capp. 28, 29, 30, 31, 32.* de Severe : c'eſt *a* ce qui le fit réſoudre à nommer Licinius Empereur : mais ce choix piqua Maximin, qui en qualité de Céſar ſe croioit plus proche du ſuprême honneur. Rien ne put lui perſuader de ſe ſoumettre à Licinius, & il ſe rendit indépendant dans l'Orient. Il ne reſtoit preſque à Galérius que l'Illyrie, où il s'étoit retiré après avoir été chaſſé d'Italie. Le reſte de l'Occident obéiſſoit à Maximien, à ſon fils Maxence, & à ſon gendre Conſtantin. Mais il ne vouloit non plus pour compagnons de l'Empire, ſes enfans que les étrangers. Il tâcha de chaſſer de Rome ſon fils Maxence, qui le chaſſa lui-même. Conſtantin qui le reçut dans les Gaules, ne le trouva pas moins perfide. Après divers attentats, Maximien fit un dernier complot *b*, où il crut avoir engagé ſa fille Fauſte contre ſon mari. Elle le trompoit ; & Maximien qui penſoit avoir tué Conſtantin, en tuant l'Eunuque qu'on avoit mis dans
b *Lact. ibid. 42, 43.*
310. ſon lit, fut contraint de ſe donner la mort à lui-même. Une nouvelle guerre s'allume ; & Maxence, ſous prétexte de venger ſon pere, ſe déclare contre
312. Conſtantin, qui marche à Rome avec ſes troupes. En même tems il fait renverſer les ſtatues de Maximien : celles de Dioclétien qui y étoient jointes, eurent le même ſort. Le repos de Dioclétien fut troublé de ce mépris, & il mourut quelque tems après, autant de chagrin que de vieilleſſe.

c *Euſeb. Hiſt. Eccl. lib. VIII. cap. 16. De vita Conſt. lib. I. cap. 57. Lact. de mort. perſec. cap. 9. & ſeq.* En ces tems, Rome toujours ennemie du Chriſtianiſme, fit un dernier effort pour l'éteindre, & acheva de l'établir. Galérius marqué par les Hiſtoriens *c* comme l'auteur de la derniere perſécution, deux ans devant qu'il eût obligé Dioclétien à quit-

ter l' Empire, le contraignit à faire ce ſanglant Edit, qui ordonnoit de perſécuter les Chrétiens plus violemment que jamais. Maximien qui les haïſſoit, & n' avoit jamais ceſſé de les tourmenter, animoit les Magiſtrats & les bourraux ; mais ſa violence, quelqu' extrême qu' elle fût, n' égaloit point celle de Maximin & de Galérius. On inventoit tous les jours de nouveaux ſupplices. La pudeur des Vierges Chrétiennes n' étoit pas moins attaquée que leur foi. On recherchoit les Livres ſacrés avec des ſoins extraordinaires pour en abolir la mémoire : & les Chrétiens n' oſoient les avoir dans leurs maiſons, ni preſque les lire. Ainſi après trois cens ans de perſécution, la haine des perſécuteurs devenoit plus âpre. Les Chrétiens les laſſerent par leur patience. Les Peuples touchés de leur ſainte vie, ſe convertiſſoient en foule. Galérius déſeſpéra de les pouvoir vaincre. Frapé d' une maladie extraordinaire, il révoqua ſes Edits, & mourut de la mort d' Antiochus, avec une auſſi fauſſe pénitence. Maximin continua la perſécution : mais Conſtantin le Grand, Prince ſage & victorieux, embraſſa publiquement le Chriſtianiſme.

Ans de Jeſ. C. 303. 311. 312.

ONZIEME EPOQUE.

Conſtantin, ou la Paix de l' Egliſe.

CETTE célébre Déclaration de Conſtantin arriva l'an 312. de Notre-Seigneur. Pendant qu' il aſſiégeoit Maxence dans Rome, une Croix lumineuſe lui parut en l' air devant tout le monde, avec une inſcription qui lui promettoit la victoire : la même choſe lui eſt confirmée dans un ſonge. Le lendemain il gagna cette célébre bataille qui défit Rome d' un Tiran, & l'Egliſe d' un Perſécuteur. La Croix

Ans de Jeſ. C. 313. fut étalée come la défenſe du Peuple Romain & de tout l' Empire . Un peu après Maximin fut vaincu par Licinius qui étoit d' accord avec Conſtantin, & il fit une fin ſemblable à celle de Galérius. La paix fut donnée à l'Egliſe. Conſtantin la combla d' honneurs *. La victoire le ſuivit par-tout, & les Barbares furent réprimés, tant par lui que par ſes enfans.

315. Cependant Licinius ſe brouille avec lui , & renouvelle la perſécution. Battu par mer & par terre, il

324. eſt contraint de quitter l' Empire , & enfin de perdre la vie.

325. En ce tems Conſtantin aſſembla à Nicée en Bithynie le premier Concile Général où trois cens dix-huit Evêques qui repréſentoient toute l' Egliſe , condamnerent le Prêtre Arius , ennemi de la Divinité du Fils de Dieu, & dreſſerent le Symbole où la conſubſtantialité du Pere & du Fils eſt établie. Les Prêtres de l' Egliſe Romaine envoiés par le Pape ſaint Silveſtre, précéderent tous les Evêques dans cette aſ-

a *Geleſ. Cyzic. Hiſtor. Conc. Nic. lib. II. 6, 27.* ſemblée ; & un ancien Auteur Grec *a* compte parmi les Légats du ſaint Siége , le célébre Oſius Evêque de Cordoue qui préſida au Concile . Conſtantin y prit ſa ſéance, & en reçut les déciſions comme un oracle du Ciel . Les Ariens cacherent leurs erreurs , & rentrerent dans ſes bonnes graces en diſſimulant.

326. Pendant que ſa valeur maintenoit l' Empire dans une ſouveraine tranquillité , le repos de ſa famille fut troublé par les artifices de Fauſte ſa femme . Criſpe fils de Conſtantin , mais d' un autre mariage , accuſé par cette marâtre de l' avoir voulu corrompre, trouva ſon pere inflexible. Sa mort fut bientôt vengée . Fauſte convaincue fut ſuffoquée dans le bain . Mais Conſtantin deshonoré par la malice de

* C' eſt ainſi qu' on lit dans les deux dernieres éditions de Paris . Mais dans les deux précédentes de Hollande on liſoit : *Conſtantin la combla d' honneurs & de biens* . Voiez la Note ci-deſſus , pag. 14

ſa femme, reçut en même tems beaucoup d'honneur par la piété de ſa mere. Elle découvrit dans les ruines de l'ancienne Jéruſalem la vraie Croix féconde en miracles. Le ſaint Sépulcre fut auſſi trouvé. La nouvelle ville de Jéruſalem qu'Adrien avoit fait bâtir, la Grotte où étoit né le Sauveur du monde, & tous les ſaints Lieux furent ornés de Temples ſuperbes par Hélene & par Conſtantin. Quatre ans après l'Empereur rebâtit Byſance, qu'il appella Conſtantinople, & en fit le ſecond ſiége de l'Empire. L'Egliſe paiſible ſous Conſtantin fut cruellement affligée en Perſe. Une infinité de Martyrs ſignalerent leur foi. L'Empereur tâcha en vain d'appaiſer Sapor, & de l'attirer au Chriſtianiſme. La protection de Conſtantin ne donna aux Chrétiens perſécutés qu'une favorable retraite. Ce Prince béni de toute l'Egliſe, mourut plein de joie & d'eſpérance, après avoir partagé l'Empire entre ſes trois fils, Conſtantin, Conſtance & Conſtant. Leur concorde fut bientôt troublée. Conſtantin périt dans la guerre qu'il eut avec ſon frere Conſtant pour les limites de leur Empire. Conſtance & Conſtant ne furent guéres plus unis. Conſtant ſoutint la foi de Nicée que Conſtance combattoit.

Ans de Jeſ. C.
330.
336.
337.
340.

Alors l'Egliſe admira les longues ſouffrances de ſaint Athanaſe Patriarche d'Alexandrie, & défenſeur du Concile de Nicée. Chaſſé de ſon ſiége par Conſtance, il fut rétabli *a* canoniquement par le Pape ſaint Jules premier, dont Conſtant appuia le décret. Ce bon Prince ne dura guéres. Le Tiran Magnence le tua par trahiſon; mais bientôt après, vaincu par Conſtance, il ſe tua lui-même. Dans la bataille où les affaires furent ruinées, Valens Evêque Arien, ſecrettement averti par ſes amis, aſſura Conſtance que l'armée du Tiran étoit en fuite, & fit croire au foible Empereur qu'il le ſavoit par révélation. Sur cet-

341.

a *Soc. Hiſt. Eccl. II. 15. Sozom. III. 1.*

350.
351.
353.

te fauſſe révélation Conſtance ſe livre aux Ariens.
An de Jeſ. C. Les Evêques orthodoxes ſont chaſſés de leurs ſiéges : toute l'Egliſe eſt remplie de confuſion & de trou-
357. ble : la conſtance du Pape Libere cede aux ennuis de l'exil : les tourmens font ſuccomber le vieil Oſius, autrefois le ſoutien de l'Egliſe. Le Concile de Rimi-
359. ni, ſi ferme d'abord, fléchit à la fin par ſurpriſe & par violence : rien ne ſe fait dans les formes : l'autorité de l'Empereur eſt la ſeule loi : mais les Ariens qui font tout par-là, ne peuvent s'accorder entre eux, & changent tous les jours leur Symbole : la Foi de Nicée ſubſiſte : ſaint Athanaſe & ſaint Hilare Evêque de Poitiers, ſes principaux défenſeurs, ſe rendent célébres par toute la terre.

Pendant que l'Empereur Conſtance occupé des affaires de l'Arianiſme, faiſoit négligemment celles de l'Empire, les Perſes remporterent de grands avanta-
357.358. ges. Les Allemands & les Francs tenterent de toutes
359. parts l'entrée des Gaules : Julien parent de l'Empereur les arrêta, & les battit. L'Empereur lui-même défit les Sarmates, & marcha contre les Perſes.
360. Là paroît la révolte de Julien contre l'Empereur,
361. ſon apoſtaſie, la mort de Conſtance, le regne de Julien, ſon gouvernement équitable, & le nouveau genre de perſécution qu'il fit ſouffrir à l'Egliſe. Il en entretint les diviſions ; il exclut les Chrétiens non-ſeulement des honneurs, mais des études ; & en imitant la ſainte diſcipline de l'Egliſe, il crut tourner contre elle ſes propres armes. Les ſupplices furent ménagés, & ordonnés ſous d'autres prétextes que celui de la Religion. Les Chrétiens demeurerent fidéles à leur Empereur ; mais la gloire qu'il cher-
363. choit trop, le fit périr : il fut tué dans la Perſe où il s'étoit engagé témérairement. Jovien ſon ſucceſſeur, zélé Chrétien, trouva les affaires déſeſpérées, & ne vécut que pour conclure une paix honteuſe.

Après lui Valentinien fit la guerre en grand Capitaine ; il y mena ſon fils Gratien dès ſa premiere jeuneſſe, maintint la diſcipline militaire, battit les Barbares, fortifia les frontieres de l'Empire, & protégea en Occident la Foi de Nicée. Valens ſon frere, qu'il fit ſon Collegue, la perſécutoit en Orient ; & ne pouvant gagner ni abattre ſaint Baſile & ſaint Grégoire de Nazianze, il déſeſpéroit de la pouvoir vaincre. Ann de Jeſ. C. 364. 366.367. 368.370. 371. &c.

Quelques Ariens joignirent de nouvelles erreurs aux anciens Dogmes de la Secte. Aërius Prêtre Arien eſt noté dans les Ecrits *a* des ſaints Peres, comme l'auteur d'une nouvelle Héréſie, pour avoir égalé la Prêtriſe à l'Epiſcopat, & avoir jugé inutiles les Prieres & les Oblations que toute l'Egliſe faiſoit pour les morts. Une troiſiéme erreur de cet Héréſiarque, étoit de compter parmi les ſervitudes de la Loi, l'obſervance de certains jeûnes marqués, & de vouloir que le jeûne fût toujours libre. Il vivoit encore quand ſaint Epiphane ſe rendit célébre par ſon Hiſtoire des Héréſies, où il eſt réfuté avec tous les autres. Saint Martin fut fait Evêque de Tours, & remplit tout l'Univers du bruit de ſa ſainteté & de ſes miracles, durant ſa vie, & après ſa mort. Valentinien mourut après un diſcours violent qu'il fit aux ennemis de l'Empire : ſon impétueuſe colere qui le faiſoit redouter des autres, lui fut fatale à lui-même. Son ſucceſſeur Gratien vit ſans envie l'élévation de ſon jeune frere Valentinien II. qu'on fit Empereur, encore qu'il n'eût que neuf ans. Sa mere Juſtine, protectrice des Ariens, gouverna durant ſon bas âge. On voit ici en peu d'années de merveilleux événemens : la révolte des Gots contre Valens : ce Prince quitter les Perſes pour réprimer les rebelles : Gratien accourir à lui, après avoir remporté une victoire ſignalée ſur les Allemands. Valens qui veut

a Epiph. hær. 75. Aug. hæ. 53.

375. 377.

vaincre ſeul, précipite le combat, où il eſt tué auAns de Jeſ. C. 378. près d'Andrinople : les Gots victorieux le brulent dans un village où il s'étoit retiré. Gratien accablé
379. d'affaires aſſocie à l'Empire le grand Théodoſe, & lui laiſſe l'Orient. Les Gots ſont vaincus : tous les Barbares ſont tenus en crainte ; & ce que Théodoſe n'eſtimoit pas moins, les Hérétiques Macédoniens qui nioient la Divinité du Saint-Eſprit, ſont con-
381. damnés au Concile de Conſtantinople. Il ne s'y trouva que l'Egliſe Grecque : le conſentement de tout l'Occident & du Pape ſaint Damaſe, le fit appeller ſecond Concile Général.

Pendant que Théodoſe gouvernoit avec tant de force & tant de ſuccès, Gratien qui n'étoit pas moins vaillant ni moins pieux, abandonné de ſes troupes,
383. toutes compoſées d'étrangers, fut immolé au Tiran Maxime. L'Egliſe & l'Empire pleurerent ce bon Prin-
386.387. ce. Le Tiran regna dans les Gaules, & ſembla ſe contenter de ce partage. L'Impératrice Juſtine publia ſous le nom de ſon fils, des Edits en faveur de l'Arianiſme. Saint Ambroiſe Evêque de Milan ne lui oppoſa que la ſaine doctrine, les prieres & la patience ; & ſçut par de telles armes, non-ſeulement conſerver à l'Egliſe les Baſiliques que les Hérétiques vouloient occuper, mais encore lui gagner le jeune Empereur. Cependant Maxime remue ; & Juſtine ne trouve rien de plus fidéle que le ſaint Evêque, qu'elle traitoit de rebelle. Elle l'envoie au Tiran, que ſes diſcours ne peuvent fléchir. Le jeune Valentinien eſt contraint de prendre la fuite avec ſa mere. Maxime ſe rend maître à Rome, où il rétablit les ſacrifices des faux Dieux par complaiſance pour le Sénat preſque encore tout Païen. Après qu'il eut occupé tout l'Occident, & dans le tems qu'il ſe croioit le plus paiſible, Théodoſe aſſiſté des Francs
388. le défit dans la Pannonie, l'aſſiégea dans Aquilée,

& le laiſſa tuer par ſes ſoldats . Maître abſolu des deux Empires, il rendit celui d' Occident à Valentinien qui ne le garda pas long-tems. Ce jeune Prince éleva & abaiſſa trop Arbogaſte, un Capitaine des Francs, vaillant, déſintéreſſé, mais capable de maintenir par toute ſorte de crimes le pouvoir qu'il s'étoit acquis ſur les troupes . Il éleva le Tiran Eugene qui ne ſavoit que diſcourir , & tua Valentinien qui ne vouloit plus avoir pour maître le ſuperbe Franc . Ce coup déteſtable fut fait dans les Gaules auprès de Vienne. Saint Ambroiſe que le jeune Empereur avoit mandé pour recevoir de lui le Batême, déplora ſa perte , & eſpéra bien de ſon ſalut . Sa mort ne demeura pas impunie . Un miracle viſible donna la victoire à Théodoſe ſur Eugene, & ſur les faux Dieux , dont le Tiran avoit rétabli le culte . Eugene fut pris : il fallut le ſacrifier à la vengeance publique, & abattre la rébellion par ſa mort. Le fier Arbogaſte ſe tua lui-même , plutôt que d' avoir recours à la clémence du vainqueur que tout le reſte des rebelles venoit d'éprouver.

Ans de Jeſ. C.

394.

Théodoſe ſeul Empereur , fut la joie & l'admiration de tout l'Univers. Il appuia la Religion; il fit taire les Hérétiques ; il abolit les ſacrifices impurs des Païens ; il corrigea la molleſſe , & réprima les dépenſes ſuperflues. Il avoua humblement ſes fautes, & il en fit pénitence . Il écouta ſaint Ambroiſe célébre Docteur de l' Egliſe, qui le reprenoit de ſa colere , ſeul vice d' un ſi grand Prince . Toujours victorieux, jamais il ne fit la guerre que par néceſſité. Il rendit les Peuples heureux , & mourut en paix , plus illuſtre par ſa Foi , que par ſes victoires . De ſon tems , ſaint Jérôme Prêtre , retiré dans la ſainte Grotte de Bethléem , entreprit des travaux immenſes pour expliquer l'Ecriture , en lut tous les Interprétes , déterra toutes les Hiſtoires ſaintes & profanes

390.

395.

386.387.

Ans de Jeſ. C. qui la peuvent éclaircir, & compoſa ſur l'Original Hébreu la Verſion de la Bible, que toute l'Egliſe a reçue ſous le nom de *Vulgate*.

L'Empire qui paroiſſoit invincible ſous Théodoſe, changea tout-à-coup ſous ſes deux fils. Arcade eut l'Orient, & Honorius l'Occident : tous deux gouvernés par leurs Miniſtres, ils firent ſervir leur puiſ-
395. ſance à des intérêts particuliers. Rufin & Eutrope, ſucceſſivement favoris d'Arcade, & auſſi méchans
399. l'un que l'autre, périrent bientôt; & les affaires n'en allerent pas mieux ſous un Prince foible. Sa femme
403.404. Eudoxe lui fit perſécuter ſaint Jean Chryſoſtome, Patriarche de Conſtantinople & la lumiere de l'Orient. Le Pape ſaint Innocent, & tout l'Occident,
405. & ſuiv. ſoutinrent ce grand Evêque contre Théophile Patriarche d'Alexandrie, miniſtre des violences de l'Impétatrice. L'Occident étoit troublé par l'inondation des Barbares. Radagaiſe, Got & Païen, ravagea l'Italie. Les Vandales, Nation Gothique & Arienne, occuperent une partie de la Gaule, & ſe répandirent dans l'Eſpagne. Alaric Roi des Viſigots, Peuples Ariens, contraignit Honorius à lui abandonner ces grandes Provinces, déja occupées par les Vandales. Stilicon embarraſſé de tant de Barbares, les bat, les ménage, s'entend & rompt avec eux, ſacrifie tout à ſon intérêt, & conſerve néanmoins l'Empire qu'il avoit deſſein d'uſurper.

408. Cependant Arcade mourut, & crut l'Orient ſi dépourvu de bons ſujets, qu'il mit ſon fils Théodoſe âgé de huit ans ſous la tutelle d'Iſdegerde Roi de Perſe. Mais Pulchérie, ſœur du jeune Empereur, ſe trouva capable des grandes affaires. L'Empire de Théodoſe ſe ſoutint par la prudence & par la piété de cette Princeſſe. Celui d'Honorius ſembloit proche de ſa ruine. Il fit mourir Stilicon, & ne ſçut pas remplir la place d'un ſi habile Miniſtre. La ré-

volte de Conſtantin, la perte entiere de la Gaule & de l'Eſpagne, la priſe & le ſac de Rome par les armes d'Alaric & des Viſigots, furent la ſuite de la mort de Stilicon. Ataulphe, plus furieux qu'Alaric, pilla Rome de nouveau, & il ne ſongeoit qu'à abolir le nom Romain; mais pour le bonheur de l'Empire, il prit Placidie, ſœur de l'Empereur. Cette Princeſſe captive qu'il épouſa, l'adoucit. Les Gots traiterent avec les Romains, & s'établirent en Eſpagne, en ſe réſervant dans les Gaules les Provinces qui tiroient vers les Pyrénées. Leur Roi Vallia conduiſit ſagement ces grands deſſeins. L'Eſpagne montra ſa conſtance, & ſa foi ne s'altéra pas ſous la domination de ces Ariens.

Ans de Jeſ. C. 409. 410. 413. 414. 415.

Cependant les Bourguignons, Peuples Germains, occuperent le voiſinage du Rhin, d'où peu à peu ils gagnerent le Païs qui porte encore leur nom. Les Francs ne s'oublierent pas : réſolus de faire de nouveaux efforts pour s'ouvrir les Gaules, ils éleverent à la Roiauté Pharamon fils de Marcomir; & la Monarchie de France, la plus ancienne & la plus noble de toutes celles qui ſont au monde, commença ſous lui. Le malheureux Honorius mourut ſans enfans, & ſans pourvoir à l'Empire. Théodoſe nomma Empereur ſon couſin Valentinien III. fils de Placidie & de Conſtance ſon ſecond mati, & le mit durant ſon bas âge ſous la tutelle de ſa mere, à qui il donna le titre d'Impératrice.

420. 423. 424.

En ces tems Céleſtius & Pélage nierent le péché originel, & la grace par laquelle nous ſommes Chrétiens. Malgré leurs diſſimulations, les Conciles d'Afrique les condamnerent. Les Papes ſaint Innocent & ſaint Zozime, que le Pape ſaint Céleſtin ſuivit depuis, autoriſerent la condamnation, & l'étendirent par tout l'Univers. Saint Auguſtin confondit ces dangereux Hérétiques, & éclaira toute l'Egliſe par

412. 413. 416. 417.

ſes admirables Ecrits. Le même Pere ſecondé de ſaint
Ans de Jeſ. C. Proſper ſon Diſciple, ferma la bouche aux demi-Pélagiens, qui attribuoient le commencement de la juſtification & de la foi aux ſeules forces du Libre-Arbitre. Un ſiécle ſi malheureux à l'Empire, & où il s'éleva tant d'héréſies, ne laiſſa pas d'être heureux au Chriſtianiſme. Nul trouble ne l'ébranla, nulle héréſie ne le corrompit. L'Egliſe, féconde en grands hommes, confondit toutes les erreurs.

Après les perſécutions, Dieu ſe plut à faire éclater la gloire de ſes Martyrs : toutes les Hiſtoires & tous les Ecrits ſont pleins des miracles que leur ſecours imploré & leurs tombeaux honorés operoient
406. par toute la terre. Vigilance qui s'oppoſoit à des
a Hieron. cont. Vigil. Gennad. de ſcript. Eccl. ſentimens ſi reçus, réfuté par ſaint Jérôme *a*, demeura ſans ſuite. La Foi Chrétienne s'affermiſſoit, & s'étendoit tous les jours. Mais l'Empire d'Occident n'en pouvoit plus. Attaqué par tant d'ennemis, il fut encore affoibli par les jalouſies de ſes
427. Généraux. Par les artifices d'Aëtius, Boniface Comte d'Afrique devint ſuſpect à Placidie. Le Comte maltraité, fit venir d'Eſpagne Genſéric & les Vandales que les Gots en chaſſoient, & ſe repentit trop tard de les avoir appellés. L'Afrique fut ôtée à l'Empire. L'Egliſe ſouffrit des maux infinis par la violence de ces Ariens, & vit couronner une infi-
429. nité de Martyrs. Deux furieuſes hérésies s'éleverent: Neſtorius Patriarche de Conſtantinople diviſa la Perſonne de JESUS-CHRIST ; & vingt ans après, Eutyches Abbé en confondit les deux Natures. Saint Cyrille Patriarche d'Alexandrie s'oppoſa à Neſtorius,
430. qui fut condamné par le Pape ſaint Céleſtin. Le Concile d'Ephéſe troiſiéme général, en exécution de
b Part. II. Conc. Eph. Act. I Sent. depoſ. Neſt. 431. cette ſentence, dépoſa Neſtorius, & confirma le Décret de ſaint Céleſtin, que les Evêques du Concile appellent leur Pere dans leur définition *b*. La ſainte

Vierge fut reconnue pour Mere de Dieu, & la doctrine de ſaint Cyrille fut célébrée par toute la terre. Théodoſe, après quelques embarras, ſe ſoumit au Concile, & bannit Neſtorius. Eutyches, qui ne put combattre cette héréſie qu'en ſe jettant dans un autre excès, ne fut pas moins fortement rejetté. Le Pape ſaint Léon le Grand le condamna, & le réfuta tout enſemble par une Lettre qui fut révérée dans tout l'Univers. Le Concile de Chalcédoine quatriéme général, où ce grand Pape tenoit la premiere place autant par ſa doctrine que par l'autorité de ſon Siége, anathématiſa Eutyches & Dioſcore Patriarche d'Alexandrie ſon protecteur. La Lettre du Concile *a* à ſaint Léon, fait voir que ce Pape y préſidoit par ſes Légats, comme le Chef à ſes membres. L'Empereur Marcien aſſiſta lui-même à cette grande Aſſemblée, à l'exemple de Conſtantin, & en reçut les déciſions avec le même reſpect. Un peu auparavant Pulchérie l'avoit élevé à l'Empire en l'épouſant. Elle fut reconnue pour Impératrice après la mort de ſon frere, qui n'avoit point laiſſé de fils. Mais il falloit donner un Maître à l'Empire: la vertu de Marcien lui procura cet honneur. Durant le tems de ces deux Conciles, Théodoret Evêque de Cyr ſe rendit célébre; & ſa doctrine ſeroit ſans tache, ſi les Ecrits violens qu'il publia contre ſaint Cyrille, n'avoient eu beſoin de trop grands éclairciſſemens. Il les donna de bonne foi, & fut compté parmi les Evêques Orthodoxes.

Ann. de Jeſ. C. 448. 451.

a Relat. S. Syn. Chalc. ad Leon. Conc. Part. III.

Les Gaules commençoient à reconnoître les Francs. Aëtius les avoit défendues contre Pharamon & contre Clodion le Chevelu; mais Mérovée fut plus heureux, & y fit un plus ſolide établiſſement, à peu près dans le même tems que les Anglois, Peuples Saxons, occuperent la Grande-Bretagne. Ils lui donnerent leur nom, & y fonderent pluſieurs Roiau-

mes. Cependant les Huns, Peuples des Palus-Méoti-
Ans de Jeſ. C. des, déſolerent tout l'Univers avec une armée im-
menſe, ſous la conduite d'Attila leur Roi, le plus
452. affreux de tous les hommes. Aëtius qui le défit dans
les Gaules, ne put l'empêcher de ravager l'Italie. Les
Isles de la Mer Adriatique ſervirent de retraite à plu-
ſieurs contre ſa fureur. Veniſe s'éleva au milieu des
eaux. Le Pape ſaint Léon, plus puiſſant qu'Aëtius
& que les armées Romaines, ſe fit reſpecter par ce
Roi barbare & païen, & ſauva Rome du pillage;
mais elle y fut expoſée bientôt après par les débau-
ches de ſon Empereur Valentinien. Maxime dont
il avoit violé la femme, trouva moïen de le per-
dre, en diſſimulant ſa douleur, & ſe faiſant un mé-
rite de ſa complaiſance. Par ſes conſeils trompeurs,
454. l'aveugle Empereur fit mourir Aëtius, le ſeul rem-
part de l'Empire. Maxime auteur du meurtre en
455. inſpire la vengeance aux amis d'Aëtius, & fait tuer
l'Empereur. Il monte ſur le thrône par ces degrés,
& contraint l'Impératrice Eudoxe fille de Théodoſe
le jeune à l'épouſer. Pour ſe retirer de ſes mains,
elle ne craignit point de ſe mettre en celles de Genſé-
ric. Rome eſt en proie au Barbare: le ſeul ſaint Léon
l'empêche d'y mettre tout à feu & à ſang: le Peuple
déchire Maxime, & ne reçoit dans ſes maux que cet-
te triſte conſolation.

456. Tout ſe brouille en Occident: on y voit pluſieurs
Empereurs s'élever, & tomber preſqu'en même tems.
457. Majorien fut le plus illuſtre. Avitus ſoutint mal ſa
réputation, & ſe ſauva par un Evêché. On ne put
plus défendre les Gaules contre Mérovée, ni contre
Childéric ſon fils; mais le dernier penſa périr par ſes
458. débauches. Si ſes ſujets le chaſſerent, un fidéle ami
465. qui lui reſta, le fit rappeller. Sa valeur le fit craindre
de ſes ennemis, & les conquêtes s'étendirent bien
avant dans les Gaules.

L'Empire d'Orient étoit paiſible ſous Léon Thracien ſucceſſeur de Marcien, & ſous Zénon gendre & ſucceſſeur de Léon. La révolte de Baſiliſque bien-tôt réprimée, ne cauſa qu'une courte inquiétude à cet Empereur; mais l'Empire d'Occident périt ſans reſſource. Auguſte qu'on nomme Auguſtule, fils d'Oreſte, fut le dernier Empereur reconnu à Rome, & incontinent après il fut dépoſſédé par Odoacre Roi des Hérules. C'étoient des Peuples venus du Pont-Euxin, dont la domination ne fut pas longue. En Orient, l'Empereur Zénon entreprit de ſe ſignaler d'une maniere inouïe. Il fut le premier des Empereurs qui ſe mêla de régler les queſtions de la Foi. Pendant que les demi-Eutychiens s'oppoſoient au Concile de Chalcédoine, il publia contre le Concile ſon Hénotique, c'eſt-à-dire, ſon Décret d'union déteſté par les Catholiques, & condamné par le Pape Felix III.

Ans de Jeſ. C. 474. 475. 476. 482. 483.

Les Hérules furent bien-tôt chaſſés de Rome par Théodoric Roi des Oſtrogots, c'eſt-à-dire, Gots Orientaux, qui fonda le Roiaume d'Italie, & laiſſa, quoiqu'Arien, un aſſez libre exercice à la Religion Catholique. L'Empereur Anaſtaſe la troubloit en Orient. Il marcha ſur les pas de Zénon ſon prédéceſſeur, & appuia les Hérétiques. Par-là il aliéna les eſprits des Peuples, & ne put jamais les gagner, même en ôtant des impôts fâcheux. L'Italie obéiſſoit à Théodoric. Odoacre preſſé dans Ravenne tâcha de ſe ſauver par un Traité que Théodoric n'obſerva pas, & les Hérules furent contraints de tout abandonner. Théodoric outre l'Italie tenoit encore la Provence. De ſon tems ſaint Benoît retiré en Italie dans un déſert, commençoit dès ſes plus tendres années à pratiquer les ſaintes maximes, dont il compoſa depuis cette belle Régle que tous les Moines d'Occident reçurent avec le même reſpect, que les

490. 491. 492. 493. 494.

—— Moines d'Orient ont pour celle de ſaint Baſile.

Ans de Jeſ. C.

Les Romains acheverent de perdre les Gaules par
495. les victoires de Clovis fils de Childéric. Il gagna auſſi ſur les Allemans la bataille de Tolbiac, par le vœu qu'il fit d'embraſſer la Religion Chrétienne, à laquelle Clotilde ſa femme ne ceſſoit de le porter. Elle étoit de la Maiſon des Rois de Bourgogne, & Catholique zélée, encore que ſa famille & ſa nation
506. fût Arienne. Clovis inſtruit par ſaint Vaaſt, fut bâtiſé à Reims, avec ſes François, par ſaint Remi Evêque de cette ancienne Métropole. Seul de tous les Princes du monde, il ſoutint la Foi Catholique, & mérita le Titre de *Très-Chrétien* à ſes ſucceſſeurs. Par
507. la bataille où il tua de ſa propre main Alaric Roi des Viſigots, Toulouſe & l'Aquitaine furent jointes à
508. ſon Roiaume. Mais la victoire des Oſtrogots l'empêcha de tout prendre juſqu'aux Pyrénées, & la fin
510. de ſon regne ternit la gloire des commencemens. Ses quatre enfans partagerent le Roiaume, & ne ceſſerent d'entreprendre les uns ſur les autres.

518. Anaſtaſe mourut frapé de la foudre. Juſtin, de baſſe naiſſance, mais habile & très-Catholique, fut fait Empereur par le Sénat. Il ſe ſoumit avec tout ſon Peuple, aux Décrets du Pape ſaint Hormiſdas, & mit fin aux troubles de l'Egliſe d'Orient. De ſon
526. tems Boëce, homme célébre par ſa doctrine auſſibien que par ſa naiſſance, & Symmaque ſon beaupere, tous deux élevés aux Charges les plus éminentes, furent immolés aux jalouſies de Théodoric, qui les ſoupçonna ſans ſujet de conſpirer contre l'Etat. Le Roi troublé de ſon crime, crut voir la tête de Symmaque dans un plat qu'on lui ſervoit, & mourut quelque tems après. Amalaſonte ſa fille & mere d'Atalaric, qui devenoit Roi par la mort de ſon aïeul, eſt empêchée par les Gots de faire inſtruire le jeune Prince, comme méritoit ſa naiſſance; &

contrainte de l'abandonner aux gens de ſon âge, elle voit qu'il ſe perd, ſans pouvoir y apporter de reméde. L'année d'après Juſtin mourut, après avoir aſſocié à l'Empire ſon neveu Juſtinien, dont le long regne eſt célébre par les travaux de Tribonien compilateur du Droit Romain, & par les exploits de Béliſaire & de l'Eunuque Narſes. Ces deux fameux Capitaines réprimerent les Perſes, défirent les Oſtrogots & les Vandales, rendirent à leur maître l'Afrique, l'Italie & Rome; mais l'Empereur jaloux de leur gloire, ſans vouloir prendre part à leurs travaux, les embarraſſoit toujours plus qu'il ne leur donnoit d'aſſiſtance.

Ans de Jeſ. C.
527. 529. 530. &c. 533. 534. 552. 553.

Le Roiaume de France s'augmentoit. Après une longue guerre, Childebert & Clotaire enfans de Clovis conquirent le Roiaume de Bourgogne, & en même tems immolerent à leur ambition les enfans mineurs de leur frere Clodomir, dont ils partagerent entre eux le Roiaume. Quelque tems après, & pendant que Beliſaire attaquoit ſi vivement les Oſtrogots, ce qu'ils avoient dans les Gaules fut abandonné aux François. La France s'étendoit alors beaucoup au-delà du Rhin; mais les partages des Princes qui faiſoient autant de Roiaumes, l'empêchoient d'être réunie ſous une même domination. Ses principales parties furent la Neuſtrie, c'eſt-à-dire, la France Occidentale; & l'Auſtraſie, c'eſt-à-dire, la France Orientale. La même année que Rome fut repriſe par Narſes, Juſtinien fit tenir à Conſtantinople le cinquiéme Concile genéral, qui confirma les précédens, & condamna quelques écrits favorables à Neſtorius. C'eſt ce qu'on appelloit les trois Chapitres, à cauſe des trois Auteurs déja morts il y avoit long-tems, dont il s'agiſſoit alors. On condamna la mémoire & les écrits de Théodore Evêque de Mopſueſte, une Lettre d'Ibas Evêque d'Edeſſe, & par-

532. 553.

mi les écrits de Théodoret ceux qu'il avoit compo-
Ans de Jes. C. sés contre saint Cyrille. Les Livres d'Origéne qui troubloient tout l'Orient depuis un siécle, furent aussi réprouvés. Ce Concile commencé avec de mauvais desseins, eut une heureuse conclusion, & fut reçu du saint Siége qui s'y étoit opposé d'abord.

555. Deux ans après le Concile, Narses qui avoit ôté l'Italie aux Gots, la défendit contre les François, & remporta une pleine victoire sur Bucelin Général des Troupes d'Austrasie. Malgré tous ces avantages, l'Italie ne demeura guéres aux Empereurs. Sous Ju-
568. stin II. neveu de Justinien, & après la mort de Narses, le Roiaume de Lombardie fut fondé par Alboin. Il prit Milan & Pavie : Rome & Ravenne se
570.571. sauverent à peine de ses mains; & les Lombards firent souffrir aux Romains des maux extrêmes. Rome fut mal secourue par ses Empereurs, que les A-
574. vares nation Scytique, les Sarasins peuples d'Arabie, & les Perses, plus que tous les autres, tourmentoient de tous côtés en Orient. Justin qui ne croioit que lui-même & ses passions, fut toujours battu par les Perses & par leur Roi Chosroës. Il se troubla de tant de pertes, jusqu'à tomber en phrénésie. Sa femme Sophie soutint l'Empire. Le mal-
579. heureux Prince revint trop tard à son bon sens, & reconnut en mourant la malice de ses flateurs. Après
580. lui, Tibere II. qu'il avoit nommé Empereur, réprima les ennemis, soulagea les Peuples, & s'enrichit par ses aumônes. Les victoires de Maurice Cappa-
581. docien Général de ses armées, firent mourir de dépit le superbe Chosroës. Elles furent récompensées
583. de l'Empire que Tibére lui donna en mourant, avec sa fille Constantine.

En ce tems l'ambitieuse Frédégonde, femme du Roi Chilpéric I. mettoit toute la France en combustion, & ne cessoit d'exciter des guerres cruelles en-

tre les Rois François. Au milieu des malheurs de l'Italie, & pendant que Rome étoit affligée d'une peſte épouvantable, ſaint Grégoire le Grand fut élevé malgré lui ſur le Siége de ſaint Pierre. Ce grand Pape appaiſe la peſte par ſes prieres; inſtruit les Empereurs, & tout enſemble leur fait rendre l'obéiſſance qui leur eſt due; conſole l'Afrique, & la fortifie; confirme en Eſpagne les Viſigots convertis de l'Arianiſme, & Recarede le Catholique qui venoit de rentrer au ſein de l'Egliſe; convertit l'Angleterre; réforme la Diſcipline dans la France, dont il exalte les Rois toujours orthodoxes au-deſſus de tous les Rois de la terre; fléchit les Lombards; ſauve Rome & l'Italie, que les Empereurs ne pouvoient aider; réprime l'orgueil naiſſant des Patriarches de Conſtantinople; éclaire toute l'Egliſe par ſa doctrine; gouverne l'Orient & l'Occident avec autant de vigueur que d'humilité; & donne au monde un parfait modele du Gouvernement Eccléſiaſtique. L'Hiſtoire de l'Egliſe *a* n'a rien de plus beau que l'entrée du ſaint Moine Auguſtin dans le Roiaume de Cant avec quarante de ſes Compagnons, qui précédés de la Croix & de l'Image du grand Roi Notre-Seigneur JESUS-CHRIST, faiſoient des vœux ſolemnels pour la converſion de l'Angleterre. Saint Grégoire qui les avoit envoiés, les inſtruiſoit par des Lettres *b* véritablement Apoſtoliques, & apprenoit à ſaint Auguſtin à trembler parmi les miracles continuels que Dieu faiſoit par ſon miniſtere. Berthe, Princeſſe de France, attira au Chriſtianiſme le Roi Edhilberth ſon mari. Les Rois de France & la Reine Brunehault protegerent la nouvelle Miſſion. Les Evêques de France entrerent dans cette bonne œuvre, & ce furent eux qui par ordre du Pape ſacrerent ſaint Auguſtin. Le renfort que ſaint Grégoire envoia au nouvel Evêque, produiſit de nou-

Ans de Jeſ. C.
590.
a Beda. lib. I.
597.
b Gregor. lib. IX. Ep. 58. ind. 4.
601.
604.

veaux fruits, & l'Egliſe Anglicane prit ſa forme.

Ans de Jeſ. C.

L'Empereur Maurice aiant éprouvé la fidélité du ſaint Pontife, ſe corrigea par ſes avis, & reçut de lui cette louange ſi digne d'un Prince Chrétien, que la bouche des Hérétiques n'oſoit s'ouvrir de ſon tems. Un ſi pieux Empereur fit pourtant une grande faute. Un nombre infini de Romains périrent entre les mains des Barbares, faute d'être rachetés à un écu par tête. On voit incontinent après les remors du bon Empereur; la priere qu'il fait à Dieu de le punir en ce monde plûtôt qu'en l'autre; la révolte de Phocas, qui égorge à ſes yeux toute ſa famille; Maurice tué le dernier, & ne diſant autre choſe parmi tous ſes maux, que ce verſet du Pſalmiſte *a*: *Vous êtes juſte, ô Seigneur, & tous vos jugemens ſont droits*. Phocas élevé à l'Empire par une action ſi déteſtable, tâcha de gagner les Peuples en honorant le ſaint Siége, dont il confirma les privileges. Mais ſa ſentence étoit prononcée. Héraclius proclamé Empereur par l'armée d'Afrique, marcha contre lui. Alors Phocas éprouva, que ſouvent les débauches nuiſent plus aux Princes que les cruautés; & Photin dont il avoit débauché la femme, le livra à Héraclius, qui le fit mourir. La France vit un peu après une tragédie bien plus étrange. La Reine Brunehault livrée à Clotaire II. fut immolée à l'ambition de ce Prince; ſa mémoire fut déchirée; & ſa vertu tant louée par le Pape ſaint Grégoire, a peine encore à ſe défendre.

601.

602.

606.

610.

614.

a Pſalm. CXVIII. 137.

L'Empire cependant étoit déſolé. Le Roi de Perſe Choſroës II. ſous prétexte de venger Maurice, avoit entrepris de perdre Phocas. Il pouſſa ſes conquêtes ſous Héraclius. On vit l'Empereur battu, & la vraie Croix enlevée par les Infidéles: puis, par un retour admirable, Héraclius cinq fois vainqueur; la Perſe pénétrée par les Romains; Choſroës tué par ſon fils,

620.621.

622.623.

625.626.

& la ſainte Croix reconquiſe. Pendant que la puiſſance des Perſes étoit ſi bien réprimée, un plus grand mal s'éleva contre l'Empire & contre toute la Chrétienté. Mahomet s'érigea en Prophéte parmi les Saraſins : il fut chaſſé de la Mecque par les ſiens. A ſa fuite commence la fameuſe Hegyre, d'où les Mahométans comptent leurs années. Le faux Prophéte donna ſes victoires pour toutes marques de ſa Miſſion. Il ſoumit en neuf ans toute l'Arabie, de gré ou de force, & jetta les fondemens de l'Empire des Caliphes. A ces maux ſe joignit l'héréſie des Monothélites, qui par une bizarrerie preſque inconcevable, en reconnoiſſant deux natures en Notre-Seigneur, n'y vouloient reconnoître qu'une ſeule volonté. L'Homme, ſelon eux, n'y vouloit rien, & il n'y avoit en J. C. que la ſeule volonté du Verbe. Ces Hérétiques cachoient leur venin ſous des paroles ambigues : un faux amour de la paix leur fit propoſer qu'on ne parlât ni d'une, ni de deux volontés. Ils impoſerent par ces artifices au Pape Honorius I. qui entra avec eux dans un dangereux ménagement, & conſentit au ſilence où le menſonge & la vérité furent également ſupprimés. Pour comble de malheur, quelque tems après l'Empereur Héraclius entreprit de décider la queſtion de ſon autorité, & propoſa ſon Ecteſe, ou expoſition favorable aux Monothélites : mais les artifices des Hérétiques furent enfin découverts. Le Pape Jean IV. condamna l'Ecteſe. Conſtant petit-fils d'Héraclius, ſoutint l'Edit de ſon aieul par le ſien appellé Type. Le ſaint Siége & le Pape Théodore s'oppoſent à cette entrepriſe : le Pape ſaint Martin I. aſſemble le Concile de Latran, où il anathématiſe le Type & les Chefs des Monothélites. Saint Maxime célébre par tout l'Orient pour ſa piété & pour ſa doctrine, quitte la Cour infectée de la nouvelle héréſie; reprend ouvertement

Am. de Jeſ. C.

622.

629.

633.

639.

640.

648.

649.

——— les Empereurs qui avoient oſé prononcer ſur les que-
Ans de Jeſ. C. 650. ſtions de la Foi, & ſouffre des maux infinis pour la Religion Catholique. Le Pape traîné d'exil en exil, & toujours durement traité par l'Empereur,
654. meurt enfin parmi les ſouffrances ſans ſe plaindre, ni ſe relâcher de ce qu'il doit à ſon miniſtere.

Cependant la nouvelle Egliſe Anglicane fortifiée par les ſoins des Papes Boniface V. & Honorius, ſe rendoit illuſtre par toute la terre. Les miracles y abondoient avec les vertus, comme dans les tems des Apôtres; & il n'y avoit rien de plus éclatant
627. que la ſainteté de ſes Rois. Eduin embraſſa avec tout ſon Peuple la foi qui lui avoit donné la victoire ſur ſes ennemis, & convertit ſes voiſins. Of-
634. vvalde ſervit d'interpréte aux Prédicateurs de l'Evangile; & renommé par ſes conquêtes, il leur préféra
635. la gloire d'être Chrétien. Les Merciens furent convertis par le Roi de Nortomberland Oſuin: leurs voiſins & leurs ſucceſſeurs ſuivirent leurs pas; & leurs bonnes œuvres furent immenſes. Tout périſſoit
634.635. en Orient. Pendant que les Empereurs ſe conſument dans des diſputes de Religion, & inventent des hé-
636. réſies, les Saraſins pénetrent l'Empire; ils occupent la Syrie & la Paleſtine; la ſainte Cité leur eſt aſſu-
637. jettie; la Perſe leur eſt ouverte par ſes diviſions; & ils prennent ce grand Roiaume ſans réſiſtance. Ils
647. entrent en Afrique en état d'en faire bientôt une de
648. leurs Provinces: l'Isle de Chypre leur obéit; & ils joignent en moins de trente ans toutes ces conquêtes à celles de Mahomet.

L'Italie, toujours malheureuſe & abandonnée, gémiſſoit ſous les armes des Lombards. Conſtant déſeſpéra de les chaſſer, & ſe réſolut à ravager ce qu'il ne put défendre. Plus cruel que les Lombards mê-
663. mes, il ne vint à Rome que pour en piller les tréſors: les Egliſes ne s'en ſauverent pas: il ruina la

Sardaigne & la Sicile ; & devenu odieux à tout le monde, il périt de la main des ſiens. Sous ſon fils Conſtantin Pogonat, c' eſt-à-dire le Barbu, les Saraſins s'emparerent de la Cilicie & de la Lycie. Conſtantinople aſſiégée ne fut ſauvée que par un miracle. Les Bulgares, Peuples venus de l' embouchure du Volga, ſe joignirent à tant d'ennemis dont l' Empire étoit accablé, & occuperent cette partie de la Thrace, appellée depuis Bulgarie, qui étoit l'ancienne Myſie. L' Egliſe Anglicane enfantoit de nouvelles Egliſes: & ſaint VVilfrid Evêque d'York, chaſſé de ſon ſiége, convertit la Friſe.

Ans de Jeſ. C. 668. 671. 672. 678. 680.

Toute l' Egliſe reçut une nouvelle lumiere par le Concile de Conſtantinople, ſixieme général, où le Pape ſaint Agathon préſida par ſes Légats, & expliqua la Foi Catholique par une Lettre admirable. Le Concile frapa d'anathême un Evêque célébre par ſa doctrine, un Patriarche d' Alexandrie, quatre Patriarches de Conſtantinople, c' eſt-à-dire, tous les auteurs de la ſecte des Monothélites ; ſans épargner le Pape Honorius qui les avoit ménagés. Après la mort d' Agathon qui arriva durant le Concile, le Pape ſaint Léon II. en confirma les déciſions, & en reçut tous les anathêmes. Conſtantin Pogonat, imitateur du grand Conſtantin & de Marcien, entra au Concile à leur exemple ; & comme il y rendit les mêmes ſoumiſſions, il y fut honoré des mêmes titres d' orthodoxe, de religieux, de pacifique Empereur, & de Reſtaurateur de la Religion. Son fils Juſtinien II. lui ſuccéda encore enfant. De ſon tems la foi s'étendoit & éclatoit vers le Nord. Saint Kilien envoié par le Pape Conon, prêcha l' Evangile dans la Franconie. Du tems du Pape Serge, Céadual un des Rois d' Angleterre vint reconnoître en perſonne l' Egliſe Romaine, d' où la foi avoit paſſé en ſon Isle ; & après avoir reçu le Batême par

685. 686. 689.

les mains du Pape, il mourut ſelon qu'il l'avoit
Ans de Jeſ. C. lui-même deſiré.

La Maiſon de Clovis étoit tombée dans une foibleſſe déplorable : de fréquentes minorités avoient donné occaſion de jetter les Princes dans une molleſſe dont ils ne ſortoient point étant majeurs. Delà ſort une longue ſuite des Rois fainéans qui n'avoient que le nom de Roi, & laiſſoient tout le pouvoir aux Maires du Palais. Sous ce titre, Pepin He-
693. riſtel gouverna tout, & éleva ſa Maiſon à de plus hautes eſpérances. Par ſon autorité, & après le mar-
695. tyre de ſaint Vigbert, la foi s'établit dans la Friſe, que la France venoit d'ajouter à ſes conquêtes. Saint Svvibert, ſaint VVillebrod, & d'autres hommes Apoſtoliques répandirent l'Evangile dans les Provinces voiſines. Cependant la minorité de Juſtinien s'étoit heureuſement paſſée : les victoires de Léonce avoient abattu les Saraſins, & rétabli la gloire de l'Empire en Orient. Mais ce vaillant Capitaine ar-
694. rêté injuſtement, & relâché mal-à-propos, coupa le nez à ſon maître, & le chaſſa. Ce rebelle ſouffrit
696. un pareil traitement de Tibere, nommé Abſimare,
702. qui lui-même ne dura gueres. Juſtinien rétabli fut ingrat envers ſes amis ; & en ſe vengeant de ſes ennemis, il s'en fit de plus redoutables, qui le tue-
711. rent. Les images de Philippique ſon ſucceſſeur ne furent pas reçues dans Rome, à cauſe qu'il favoriſoit les Monothélites, & ſe déclaroit ennemi du Con-
713. cile ſixieme. On élut à Conſtantinople Anaſtaſe II. Prince Catholique, & on créva les yeux à Philippique.

En ce tems les débauches du Roi Roderic ou Rodrigue firent livrer l'Eſpagne aux Maures : c'eſt ainſi qu'on appelloit les Saraſins d'Afrique. Le Comte Julien, pour venger ſa fille dont Roderic abuſoit, appella ces Infidéles. Ils viennent avec des

troupes immenſes: ce Roi périt: l'Eſpagne eſt ſoumiſe, & l'Empire des Gots y eſt éteint. L'Egliſe d'Eſpagne fut miſe alors à une nouvelle épreuve; mais comme elle s'étoit conſervée ſous les Ariens, les Mahométans ne purent l'abattre. Ils la laiſſerent d'abord avec aſſez de liberté; mais dans les ſiécles ſuivans il fallut ſoutenir de grands combats; & la chaſteté eut ſes Martyrs auſſi-bien que la foi, ſous la tyrannie d'une Nation auſſi brutale qu'infidéle. L'Empereur Anaſtaſe ne dura guéres. L'Armée força Théodoſe III. à prendre la pourpre. Il fallut combattre: le nouvel Empereur gagna la bataille, & Anaſtaſe fut mis dans un monaſtere. Les Maures maîtres de l'Eſpagne, eſperoient s'étendre bientôt au-delà des Pyrénées: mais Charles Martel deſtiné à les réprimer, s'étoit élevé en France, & avoit ſuccedé, quoique bâtard, au pouvoir de ſon pere Pepin Heriſtel, qui laiſſa l'Auſtraſie à ſa Maiſon comme une eſpece de Principauté ſouveraine, & le commandement en Neuſtrie par la charge de Maire du Palais. Charles réunit tout par ſa valeur.

Ans de Jeſ. C.

715.

Les affaires d'Orient étoient brouillées. Léon Hſaurien Préfet d'Orient ne reconnut pas Théodoſe, qui quitta ſans répugnance l'Empire qu'il n'avoit accepté que par force; & retiré à Epheſe ne s'occupa plus que des véritables grandeurs. Les Saraſins reçurent de grands coups durant l'Empire de Léon. Ils leverent honteuſement le ſiége de Conſtantinople. Pélage qui ſe cantonna dans les montagnes d'Aſturies avec ce qu'il y avoit de plus réſolu parmi les Gots, après une victoire ſignalée oppoſa à ces Infidéles un nouveau Roiaume, par lequel ils devoient un jour être chaſſés de l'Eſpagne. Malgré les efforts & l'armée immenſe d'Abderame leur Général, Charles Martel gagna ſur eux la fameuſe bataille de Tours. Il y périt un nombre infini de ces

716.

718.

719.

725.

—— Infidéles ; & Abdérame lui-même y demeura ſur la
Aut de Jeſ. C. place. Cette victoire fut ſuivie d'autres avantages, par leſquels Charles arrêta les Maures, & étendit le Roiaume juſqu'aux Pyrénées. Alors les Gaules n'eurent preſque rien qui n'obéit aux François, & tous reconnoiſſoient Charles Martel. Puiſſant en paix, en guerre, & maître abſolu du Roiaume, il regna ſous pluſieurs Rois qu'il fit & défit à ſa fantaiſie, ſans oſer prendre ce grand titre. La jalouſie des Seigneurs François vouloit être ainſi trompée. La Religion s'éta-
723. bliſſoit en Allemagne. Le Prêtre ſaint Boniface convertit ces Peuples, & en fut fait Evêque par le Pape Grégoire II. qui l'y avoit envoié.

L'Empire étoit alors aſſez paiſible ; mais Léon y
726. mit le trouble pour long-tems. Il entreprit de renverſer, comme des Idoles, les Images de JESUS-CHRIST & de ſes Saints. Comme il ne put attirer à ſes ſentimens ſaint Germain Patriarche de Conſtantinople, il agit de ſon autorité ; & après une Ordonnance du Sénat, on lui vit d'abord briſer une Image de JESUS-CHRIST, qui étoit poſée ſur la grande Porte de l'Egliſe de Conſtantinople. Ce fut par-là que commencerent les violences des Iconoclaſtes, c'eſt-à-dire, des Briſe-Images. Les autres Images que les Empereurs, les Evêques, & tous les Fidéles avoient érigées depuis la paix de l'Egliſe dans les Lieux publics & particuliers, furent auſſi abattues. A ce ſpectacle le Peuple s'émût. Les Statues de l'Empereur furent renverſées en divers endroits. Il ſe crut outragé en ſa perſonne : on lui reprocha un ſemblable outrage qu'il faiſoit à JESUS-CHRIST & à ſes Saints, & que de ſon aveu propre l'injure faite à l'Image retomboit ſur l'Original. L'Italie paſſe encore plus avant : l'impiété de l'Empereur fut cauſe qu'on lui refuſa les Tributs ordinaires. Luitprand Roi des Lombards ſe ſervit du même prétexte pour prendre Ravenne, ré-

ſidence des Exarques. On nommoit ainſi les Gouverneurs que les Empereurs envoioient en Italie. Le Pape Grégoire II. s' oppoſa au renverſement des Images; mais en même tems il s'oppoſoit aux ennemis de l' Empire, & tâchoit de retenir les Peuples dans l' obéiſſance. La paix ſe fit avec les Lombards, & 730.
l'Empereur exécuta ſon Décret contre les Images plus violemment que jamais. Mais le célébre Jean de Damas lui déclara qu' en matiere de Religion, il ne connoiſſoit de Décrets que ceux de l' Egliſe, & ſouffrit beaucoup. L' Empereur chaſſa de ſon Siége le Patriarche ſaint Germain, qui mourut en exil âgé de 90. ans.

Un peu après les Lombards reprirent les armes; 739. 740.
& dans les maux qu' ils faiſoient ſouffrir au Peuple Romain, ils ne furent retenus que par l'autorité de Charles Martel, dont le Pape Grégoire II. avoit imploré l' aſſiſtance. Le nouveau Roiaume d' Eſpagne, qu' on appelloit dans ces premiers tems le Roiaume d' Oviéde, s' augmentoit par les victoires & par la conduite d' Alphonſe gendre de Pélage, qui à l' exemple de Récarede dont il étoit deſcendu, prit le nom de Catholique. Léon mourut, & laiſſa l' Em- 741.
pire auſſi-bien que l' Egliſe dans une grande agitation. Artabaſe Préteur d' Arménie ſe fit proclamer Empereur au lieu de Conſtantin Copronyme fils de Léon, & rétablit les Images. Après la mort de Charles Martel, Luitprand menaça Rome de nouveau: l' Exarcat de Ravenne fut en péril; & l' Italie dût 742.
ſon ſalut à la prudence du Pape ſaint Zacharie. Conſtantin embarraſſé dans l' Orient, ne ſongeoit qu' à s' établir; il battit Artabaſe, prit Conſtantinople, & 743.
la remplit de ſupplices.

Les deux enfans de Charles Martel, Carloman & Pepin, avoient ſuccedé à la puiſſance de leur pere: mais Carloman dégoûté du ſiécle, au milieu de ſa 747.

Ans de Jeſ. C. grandeur & de ſes victoires, embraſſa la vie monaſtique. Par ce moien, ſon frere Pepin réunit en ſa perſonne toute la puiſſance. Il ſçut la ſoutenir par un grand mérite, & prit le deſſein de s'élever à la
752. Roiauté. Childéric, le plus miſérable de tous les Princes, lui en ouvrit le chemin, & joignit à la qualité de fainéant celle d'inſenſé. Les François dégoutés de leurs fainéans, & accoutumés depuis tant de tems à la Maiſon de Charles Martel, féconde en grands hommes, n'étoient plus embarraſſés que du ſerment qu'ils avoient prêté à Childéric. Sur la réponſe du Pape Zacharie, ils ſe crurent libres, & d'autant plus dégagés du ſerment qu'ils avoient prêté à leur Roi, que lui & ſes devanciers ſembloient depuis cent ans avoir renoncé au droit qu'ils avoient de leur commander, en laiſſant attacher tout le pouvoir à la charge de Maire du Palais. Ainſi Pepin
753. fut mis ſur le thrône, & le nom de Roi fut réuni avec l'autorité. Le Pape Etienne III. trouva dans le nouveau Roi le même zéle que Charles Martel avoit eu pour le ſaint Siége contre les Lombards. Après avoir vainement imploré le ſecours de l'Empereur,
754. il ſe jetta entre les bras des François. Le Roi le reçut en France avec reſpect, & voulut être ſacré & couronné de ſa main. En même tems il paſſa les Alpes, délivra Rome & l'Exarcat de Ravenne, & réduiſit Aſtolphe Roi des Lombards à une paix équitable.

Cependant l'Empereur faiſoit la guerre aux Images. Pour s'appuier de l'autorité Eccléſiaſtique, il
a *Concil. Nic. II. Act. 6.* aſſembla un nombreux Concile *a* à Conſtantinople. On n'y vit pourtant point paroître, ſelon la coutume, ni les Légats du ſaint Siége, ni les Evêques, ou les Légats des autres Siéges Patriarchaux. Dans
b *Ibid. Definit. Pſeudo-Synod. C. 5.* ce Concile *b*, non-ſeulement on condamna comme idolâtre tout l'honneur rendu aux Images, en mé-

moire des Originaux ; mais encore on y condamna la Sculpture & la Peinture, comme des Arts déteſtables. C'étoit l'opinion des Saraſins, dont on diſoit que Léon avoit ſuivi les conſeils, quand il renverſa les Images. Il ne parut pourtant rien contre les Reliques. Le Concile de Copronyme ne défendit pas de les honorer, [a] & il frapa d'anathême ceux qui refuſoient d'avoir recours aux prieres de la ſainte Vierge & des Saints. Les Catholiques perſécutés pour l'honneur qu'ils rendoient aux Images, répondoient à l'Empereur qu'ils aimoient mieux endurer toutes ſortes d'extrémités, que de ne pas honorer JESUS-CHRIST juſques dans ſon ombre.

Ans de Jeſ. C.

[a] *Concil. Nic. II. Act. 6. Def. Pſeudo-ſyn. C. 7. can. IX. & XI.*

Cependant Pepin repaſſa les Alpes, & châtia l'infidéle Aſtolphe qui refuſoit d'exécuter le Traité de Paix. L'Egliſe Romaine ne reçut jamais un plus beau don que celui que lui fit alors ce pieux Prince. Il lui donna les villes reconquiſes ſur les Lombards, & ſe moqua de Copronyme qui les redemandoit, lui qui n'avoit pu les défendre. Depuis ce tems, les Empereurs furent peu reconnus dans Rome : ils y devinrent mépriſables par leur foibleſſe, & odieux par leurs erreurs. Pepin y fut regardé comme Protecteur du Peuple Romain & de l'Egliſe Romaine. Cette qualité devint comme héréditaire à ſa Maiſon, & aux Rois de France. Charlemagne fils de Pepin, la ſoutint avec autant de courage que de piété. Le Pape Adrien eut recours à lui contre Didier Roi des Lombards, qui avoit pris pluſieurs villes, & menaçoit toute l'Italie. Charlemagne paſſa les Alpes. Tout fléchit : Didier fut livré : les Rois Lombards, ennemis de Rome & des Papes, furent détruits : Charlemagne ſe fit couronner Roi d'Italie, & prit le titre de Roi des François & des Lombards. En même tems il exerça dans Rome même l'autorité ſouveraine en qualité de Patrice, & confirma au ſaint

755.

772.

773.

777.

Ans de Jeſ. C. Siége les donations du Roi ſon pere. Les Empereurs avoient peine à reſiſter aux Bulgares, & ſoutenoient vainement contre Charlemagne les Lombards dépoſſédés.

La querelle des Images duroit toujours. Léon IV.* fils de Copronyme, ſembloit d'abord s'être adouci; mais il renouvella la perſécution auſſi-tôt qu'il ſe
780. crut le maître. Il mourut bientôt. Son fils Conſtantin âgé de dix ans lui ſuccéda, & regna ſous la tutelle de l'Impératrice Iréne ſa mere. Alors les choſes commencerent à changer de face. Paul Patriar-
784. che de Conſtantinople déclara ſur la fin de ſa vie, qu'il avoit combattu les Images contre ſa conſcience, & ſe retira dans un monaſtére, où il déplora en préſence de l'Impératrice le malheur de l'Egliſe de Conſtantinople, ſéparée des quatre Siéges Patriarchaux, & lui propoſa la célébration d'un Concile univerſel, comme l'unique reméde d'un ſi grand mal. Taraiſe ſon ſucceſſeur ſoutint que la queſtion n'avoit pas été jugée dans l'ordre, parce qu'on avoit commencé par une Ordonnance de l'Empereur, qu'un Concile tenu contre les formes avoit ſuivie; au lieu qu'en matiere de Religion, c'eſt au Concile à commencer, & aux Empereurs à appuier le Jugement de l'Egliſe. Fondé ſur cette raiſon, il n'accepta le Patriarchat qu'à condition qu'on tiendroit
787. le Concile univerſel: il fut commencé à Conſtantinople, & continué à Nicée. Le Pape y envoia ſes Légats; le Concile des Iconoclaſtes fut condamné: ils ſont déteſté comme gens qui, à l'exemple des Sarraſins, accuſoient les Chrétiens d'idolatrie. On décida que les Images ſeroient honorées en mémoire & pour l'amour des Originaux; ce qui s'appelle *a* dans le Concile, *culte relatif*, *adoration & ſalutation hono-*

a Concil. Nic. II. An. VII.

* Autrefois on liſoit: *Léon III.* Mais on corrigea la faute dans les deux dernieres éditions. Voiez la Note ci-deſſus, pag. 14.

raire, qu'on oppoſe *au culte ſuprême, & à l'adoration de latrie, ou d'entiere ſujétion*, que le Concile réſerve à Dieu ſeul. Outre les Légats du ſaint Siége, & la préſence du Patriarche de Conſtantinople, il y parut des Légats des autres Siéges Patriarchaux opprimés alors par les Infidéles. Quelques-uns leur ont conteſté leur miſſion ; mais ce qui n'eſt pas conteſté, c'eſt que loin de les déſavouer, tous ces Siéges ont accepté le Concile, ſans qu'il y paroiſſe de contradiction, & il a été reçu par toute l'Egliſe. Les François, environnés d'idolâtres, ou de nouveaux Chrétiens dont ils craignoient de brouiller les idées, & d'ailleurs embarraſſés du terme équivoque d'adoration, héſiterent long-tems. Parmi toutes les Images, ils ne vouloient rendre honneur qu'à celle de la Croix, abſolument différente des Figures que les Païens croioient pleines de divinité. Ils conſerverent pourtant en lieu honorable, & même dans les Egliſes, les autres Images, & déteſterent les Iconoclaſtes. Ce qui reſta de diverſité, ne fit aucun ſchiſme. Les François connurent enfin que les Peres de Nicée ne demandoient pour les Images que le même genre de culte, toutes proportions gardées, qu'ils rendoient eux-mêmes aux Reliques, au Livre de l'Evangile, & à la Croix ; & ce Concile fut honoré par toute la Chrétienté ſous le nom de ſeptiéme Concile général. An. de Jéſ. C.

Ainſi nous avons vu les ſept Conciles généraux que l'Orient & l'Occident, l'Egliſe Grecque & l'Egliſe Latine reçoivent avec une égale révérence. Les Empereurs convoquoient ces grandes Aſſemblées par l'autorité ſouveraine qu'ils avoient ſur tous les Evêques, ou du moins ſur les principaux, d'où dépendoient tous les autres, & qui étoient alors ſujets de l'Empire. Les voitures publiques leur étoient fournies par l'ordre des Princes. Ils aſſembloient les Conciles en Orient, où ils faiſoient leur réſidence, &

y envoioient ordinairement des Commiſſaires pour
Ans de Jeſ. C. maintenir l'ordre. Les Evêques ainſi aſſemblés portoient avec eux l'autorité du Saint-Eſprit, & la Tradition des Egliſes. Dès l'origine du Chriſtianiſme, il y avoit trois Siéges * principaux, qui précédoient tous les autres, celui de Rome, celui d'Alexandrie, & celui d'Antioche. Le Concile de Nicée avoit
a *Concil. Nic. can. 7.* approuvé *a* que l'Evêque de la Cité ſainte eût le
b *Concil. C. P. I. can. 3. Concil. Chalced. can. 28.* même rang. Le ſecond & le quatriéme Concile *b* éleverent le Siége de Conſtantinople, & voulurent qu'il fût le ſecond. Ainſi il ſe fit cinq Siéges, que dans la ſuite des tems on appella *Patriarchaux*. La préſéance leur étoit donnée dans le Concile. Entre ces Siéges, le Siége de Rome étoit toujours regardé
c *Concil. Nic. can. 6.* comme le premier; & le Concile de Nicée *c* régla les autres ſur celui-là. Il y avoit auſſi des Evêques Métropolitains qui étoient les Chefs des Provinces, & qui précédoient les autres Evêques. On commença aſſez tard à les appeller Archevêques; mais leur autorité n'en étoit pas moins reconnue. Quand le Concile étoit formé, on propoſoit l'Ecriture ſainte; on liſoit les paſſages des anciens Peres témoins de la Tradition: c'étoit la Tradition qui interprétoit l'Ecriture: on croioit que ſon vrai ſens étoit celui dont les ſiécles paſſés étoient convenus, & nul ne croioit avoir droit de l'expliquer autrement. Ceux qui refuſoient de ſe ſoumettre aux déciſions du Concile, étoient frapés d'anathême. Après avoir expliqué la foi, on régloit la diſcipline Eccléſiaſtique, & on dreſſoit les Canons, c'eſt-à-dire, les regles de l'Egliſe. On croioit que la foi ne changeoit jamais, & qu'encore que la diſcipline pût recevoir divers changemens ſelon les tems & ſelon les lieux, il falloit tendre autant qu'on pouvoit, à une parfaite imita-

* Dans les deux dernieres éditions de Paris on lit : *Trois Siéges Patriarchaux*. C'eſt une faute, comme il paroît par ce qui ſuit. Il faut lire : *Trois Siéges principaux*. C'eſt en effet la leçon des deux précédentes éditions de Hollande. Voiez la Note ci-deſſus, pag. 14.

tion de l'Antiquité. Au reſte, les Papes n'aſſiſterent que par leurs Légats aux premiers Conciles généraux; mais ils en approuverent expreſſément la doctrine, & il n'y eut dans l'Egliſe qu'une ſeule Foi. Ans de Jes. C.

Conſtantin & Irene firent religieuſement exécuter les Décrets du ſeptiéme Concile; mais le reſte de leur conduite ne ſe ſoûtint pas. Le jeune Prince, à qui ſa mere fit épouſer une femme qu'il n'aimoit point, s'emportoit à des amours deshonnêtes; & las d'obéir aveuglément à une mere ſi impérieuſe, il tâchoit de l'éloigner des affaires où elle ſe maintenoit malgré lui. Alphonſe *le Chaſte* regnoit en Eſpagne. La continence perpétuelle que garda ce Prince, lui mérita ce beau titre, & le rendit digne d'affranchir l'Eſpagne de l'infame tribut de cent filles, que ſon oncle Mauregat avoit accordé aux Maures. Soixante & dix-mille de ces Infidéles tués dans une bataille avec Mugait leur Général, firent voir la valeur d'Alphonſe. Conſtantin tâchoit auſſi de ſe ſignaler contre les Bulgares; mais les ſuccès ne répondoient pas à ſon attente. Il détruiſit à la fin tout le pouvoir d'Irene; & incapable de ſe gouverner lui-même, autant que de ſouffrir l'empire d'autrui, il répudia ſa femme Marie, pour épouſer Théodore, qui étoit à elle. Sa mere irritée fomenta les troubles que cauſa un ſi grand ſcandale. Conſtantin périt par ſes artifices. Elle gagna le Peuple en modérant les impôts, & mit dans ſes interêts les Moines avec le Clergé par une piété apparente. Enfin elle fut reconnue ſeule Impératrice. Les Romains mépriſerent ce gouvernement, & ſe tournerent à Charlemagne qui ſubjuguoit les Saxons, réprimoit les Saraſins, détruiſoit les Héréſies, protégeoit les Papes, attiroit au Chriſtianiſme les Nations infidéles, rétabliſſoit les Sciences & la diſcipline Eccleſiaſtique, aſſembloit de fameux Conciles où ſa profonde doctrine étoit admirée, & fai-

787. 793. 796. 797. 799.

Ans de Jeſ. C. ſoit reſſentir, non-ſeulement à la France & à l'Italie, mais encore à l'Eſpagne, à l'Angleterre, à la Germanie, & par-tout les effets de ſa piété & de ſa juſtice.

DOUZIEME EPOQUE.

Charlemagne, ou l'Etabliſſement du nouvel Empire.

ENFIN l'an 800. de Notre-Seigneur, ce grand protecteur de Rome & d'Italie, ou pour mieux dire de toute l'Egliſe & de toute la Chrétienté, élu Empereur par les Romains ſans qu'il y penſât, & couronné par le Pape Léon III. qui avoit porté le Peuple Romain à ce choix, devint le fondateur du nouvel Empire & de la grandeur temporelle du ſaint Siége.

Voilà, MONSEIGNEUR, les douze Epoques que j'ai ſuivies dans cet Abregé. J'ai attaché à chacune d'elles les faits principaux qui en dépendent. Vous pouvez maintenant, ſans beaucoup de peine, diſpoſer ſelon l'ordre des tems les grands évenemens de l'Hiſtoire ancienne, & les ranger pour ainſi dire chacun ſous ſon étendard.

Je n'ai pas oublié dans cet Abregé cette célébre diviſion que font les Chronologiſtes de la durée du monde en ſept âges. Le commencement de chaque âge nous ſert d'Epoque: ſi j'y en mêle quelques autres, c'eſt afin que les choſes ſoient plus diſtinctes, & que l'ordre des tems ſe dévelope devant vous avec moins de confuſion.

Quand je vous parle de l'ordre des tems, je ne prétens pas, MONSEIGNEUR, que vous vous chargiez ſcrupuleuſement de toutes les dates; encore moins que vous entriez dans toutes les diſputes des Chronologiſtes, où le plus ſouvent il ne s'agit que de peu d'années. La Chronologie contentieuſe qui s'arrête ſcrupuleuſement à ces minuties, a ſon uſage ſans

doute ; mais elle n'eſt pas votre objet, & ſert peu à éclairer l'eſprit d'un grand Prince. Je n'ai point voulu rafiner ſur cette diſcuſſion des tems ; & parmi les calculs déja faits, j'ai ſuivi celui qui m'a paru le plus vraiſemblable, ſans m'engager à le garantir. Ans de Jeſ. C.

Que dans la ſupputation qu'on fait des années depuis le tems de la Création juſqu'à Abraham, il faille ſuivre les Septante qui font le monde plus vieux, ou l'Hébreu qui le fait plus jeune de pluſieurs ſiécles : encore que l'autorité de l'original Hébreu ſemble devoir l'emporter, c'eſt une choſe ſi indifférente en elle-même, que l'Egliſe, qui a ſuivi avec ſaint Jérôme la ſupputation de l'Hébreu dans notre Vulgate, a laiſſé celle des Septante dans ſon Martyrologe. En effet, qu'importe à l'Hiſtoire de diminuer, ou de multiplier des ſiécles vuides, où auſſi-bien l'on n'a rien à raconter ? N'eſt-ce pas aſſez que les tems où les dates ſont importantes, aient des caracteres fixes, & que la diſtribution en ſoit appuiée ſur des fondemens certains ? & quand même dans ces tems il y auroit de la diſpute pour quelques années, ce ne ſeroit preſque jamais un embarras. Par exemple, qu'il faille mettre de quelques années plutôt ou plus tard, ou la fondation de Rome, ou la naiſſance de JESUS-CHRIST : vous avez pu reconnoître que cette diverſité ne fait rien à la ſuite des Hiſtoires, ni à l'accompliſſement des conſeils de Dieu. Vous devez éviter les Anachroniſmes, qui brouillent l'ordre des affaires, & laiſſer diſputer des autres entre les ſavans.

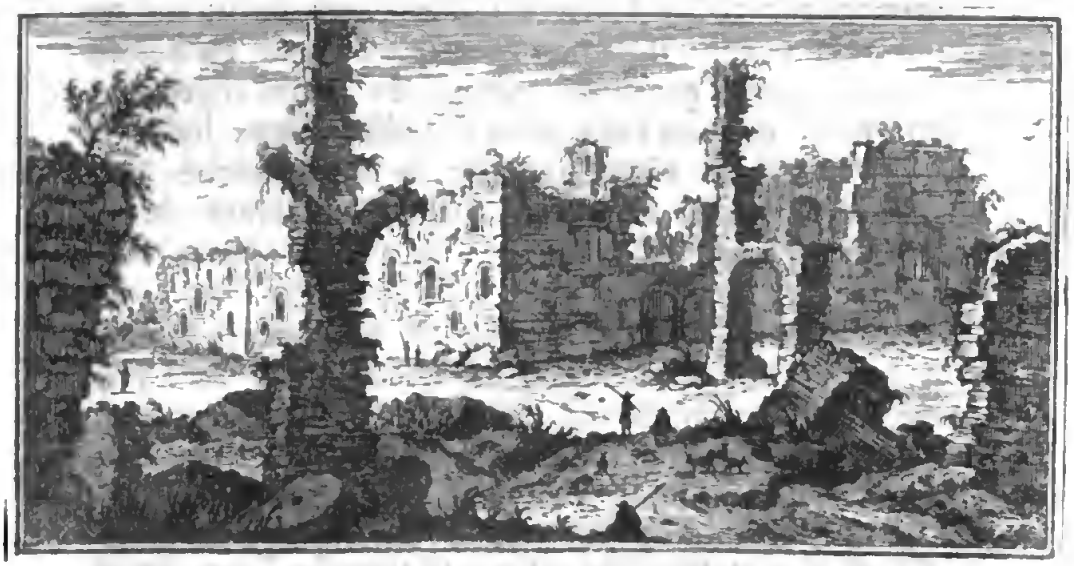
Je ne veux pas non plus charger votre mémoire du compte des Olympiades, quoique les Grecs qui s'en ſervent, les rendent néceſſaires à fixer les tems. Il faut ſavoir ce que c'eſt, afin d'y avoir recours dans le beſoin : mais au reſte il ſuffira de vous attacher aux dates que je vous propoſe comme les plus

Ans de Jeſ. C. ſimples & les plus ſuivies, qui ſont celles du monde juſqu'à Rome, celles de Rome juſqu'à JESUS-CHRIST, & celles de JESUS-CHRIST dans toute la ſuite.

Mais le vrai deſſein de cet Abregé n'eſt pas de vous expliquer l'ordre des tems, quoiqu'il ſoit abſolument néceſſaire pour lier toutes les Hiſtoires, & en montrer le rapport. Je vous ai dit, MONSEIGNEUR, que mon principal objet eſt de vous faire conſidérer dans l'ordre des tems la ſuite du Peuple de Dieu, & celle des grands Empires.

Ces deux choſes roulent enſemble dans ce grand mouvement des ſiécles, où elles ont, pour ainſi dire, un même cours : mais il eſt beſoin, pour les bien entendre, de les détacher quelquefois l'une de l'autre, & de conſidérer tout ce qui convient à chacune d'elles.

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE



SECONDE PARTIE.

La ſuite de la Religion.

CHAPITRE PREMIER.

La Création, & les premiers Tems.

LA Religion & la ſuite du Peuple de Dieu conſidérée de cette ſorte, eſt le plus grand & le plus utile de tous les objets qu'on puiſſe propoſer aux hommes. Il eſt beau de ſe remettre devant les yeux les états différens du Peuple de Dieu ſous la Loi de nature, & ſous les Patriarches : ſous Moïſe, & ſous la Loi écrite : ſous David, & ſous les Prophétes : depuis le retour de la captivité juſqu'à JESUS-CHRIST : & enfin ſous JESUS-CHRIST même, c'eſt-à-dire, ſous la Loi de grace & ſous l'Evangile : dans les ſiécles qui ont attendu le Meſſie, & dans ceux où il a paru : dans ceux où le culte de Dieu a été réduit à un ſeul Peuple, & dans ceux où conformément aux anciennes Prophéties, il a été

répandu par toute la terre : dans ceux enfin où les hommes, encore infirmes & groſſiers, ont eu beſoin d'être ſoutenus par des récompenſes & des châtimens temporels; & dans ceux où les Fidéles mieux inſtruits ne doivent plus vivre que par la Foi, attachés aux bien éternels, & ſouffrant, dans l'eſpérance de les poſſéder, tous les maux qui peuvent exercer leur patience.

Aſſurément, MONSEIGNEUR, on ne peut rien concevoir qui ſoit plus digne de Dieu, que de s'être premierement choiſi un Peuple qui fût un exemple palpable de ſon éternelle Providence; un Peuple, dont la bonne ou la mauvaiſe fortune dépendît de la piété, & dont l'état rendît témoignage à la ſageſſe & à la juſtice de celui qui le gouvernoit. C'eſt par où Dieu a commencé, & c'eſt ce qu'il a fait voir dans le Peuple Juif. Mais après avoir établi par tant de preuves ſenſibles ce fondement immuable, que lui ſeul conduit à ſa volonté tous les événemens de la vie préſente; il étoit tems d'élever les hommes à de plus hautes penſées, & d'envoier JESUS-CHRIST, à qui il étoit réſervé de découvrir au nouveau Peuple ramaſſé de tous les Peuples du monde, les ſecrets de la vie future.

Vous pourrez ſuivre aiſément l'Hiſtoire de ces deux Peuples, & remarquer comme JESUS-CHRIST fait l'union de l'un & de l'autre; puiſqu'ou attendu, ou donné, il a été dans tous les tems la conſolation & l'eſpérance des enfans de Dieu.

Voilà donc la Religion toujours uniforme, ou plutôt toujours la même dès l'origine du monde : on y a toujours reconnu le même Dieu comme Auteur, & le même CHRIST comme Sauveur du genre humain.

Ainſi vous verrez qu'il n'y a rien de plus ancien parmi les hommes que la Religion que vous

profeſſez, & que ce n'eſt pas ſans raiſon que vos Ancêtres ont mis leur plus grande gloire à en être les Protecteurs.

Quel témoignage n'eſt-ce pas de la vérité, de voir que dans les tems où les Hiſtoires profanes n'ont à nous conter que des fables, ou tout au plus des faits confus & à demi oubliés; l'Ecriture, c'eſt-à-dire, ſans conteſtation, le plus ancien Livre qui ſoit au monde, nous raméne par tant d'événemens précis, par la ſuite même des choſes, à leur véritable principe, c'eſt-à-dire, à Dieu, qui a tout fait; & nous marque ſi diſtinctement la création de l'Univers, celle de l'homme en particulier, le bonheur de ſon premier état, les cauſes de ſes miſeres & de ſes foibleſſes, la corruption du monde & le Déluge, l'origine des Arts & celle des Nations, la diſtribution des Terres, enfin la propagation du genre humain, & d'autres faits de même importance, dont les Hiſtoires humaines ne parlent qu'en confuſion, & nous obligent à chercher ailleurs les ſources certaines?

Que ſi l'antiquité de la Religion lui donne tant d'autorité, ſa ſuite continuée ſans interruption & ſans altération, durant tant de ſiécles & malgré tant d'obſtacles ſurvenus, fait voir manifeſtement que la main de Dieu la ſoutient.

Qu'y a-t-il de plus merveilleux, que de la voir toujours ſubſiſter ſur les mêmes fondemens dès le commencement du monde, ſans que ni l'idolatrie & l'impiété qui l'environnoit de toutes parts, ni les Tyrans qui l'ont perſécutée, ni les Hérétiques & les Infidéles qui ont tâché de la corrompre, ni les lâches qui l'ont trahie, ni ſes Sectateurs indignes qui l'ont deshonorée par leurs crimes, ni enfin la longueur du tems qui ſeule ſuffit pour abattre toutes les choſes humaines, aient jamais été capables,

je ne dis pas de l' éteindre, mais de l' altérer.

Si maintenant nous venons à conſidérer quelle idée cette Religion dont nous révérons l' antiquité, nous donne de ſon objet, c'eſt-à-dire, du premier Etre, nous avouërons qu'elle eſt au-deſſus de toutes les penſées humaines, & digne d'être regardée comme venue de Dieu même.

Le Dieu qu'ont toujours ſervi les Hébreux & les Chrétiens, n' a rien de commun avec les divinités pleines d' imperfection, & même de vice, que le reſte du monde adoroit. Notre Dieu eſt un Dieu infini, parfait, ſeul digne de venger les crimes & de couronner la vertu, parce qu'il eſt ſeul la Sainteté même.

Il eſt infiniment au-deſſus de cette Cauſe premiere, & de ce premier Moteur que les Philoſophes ont connu, ſans toutefois l' adorer. Ceux d' entre eux qui ont été le plus loin, nous ont propoſé un Dieu, qui trouvant une matiere éternelle & exiſtante par elle-même auſſi-bien que lui, l'a miſe en œuvre, & l' a façonnée comme un Artiſan vulgaire, contraint dans ſon ouvrage par cette matiere & par ſes diſpoſitions qu' il n' a pas faites; ſans jamais pouvoir comprendre que ſi la matiere eſt d'elle-même, elle n' a pas dû attendre ſa perfection d' une main étrangere; & que ſi Dieu eſt infini & parfait, il n'a eu beſoin pour faire tout ce qu' il vouloit, que de lui-même & de ſa volonté toute-puiſſante. Mais le Dieu de nos Peres, le Dieu d' Abraham, le Dieu dont Moïſe nous a écrit les merveilles, n'a pas ſeulement arrangé le monde, il l'a fait tout entier dans ſa matiere & dans ſa forme. Avant qu' il eût donné l'être, rien ne l' avoit que lui ſeul. Il nous eſt repréſenté comme celui qui fait tout, & qui fait tout par ſa parole, tant à cauſe qu'il fait tout par raiſon, qu' à cauſe qu' il fait tout ſans peine, & que pour

faire de ſi grands ouvrages il ne lui en coûte qu'un ſeul mot, c'eſt-à-dire, qu'il ne lui en coûte que de le vouloir.

Et pour ſuivre l'hiſtoire de la Création, puiſque nous l'avons commencée: Moïſe nous a enſeigné que ce puiſſant Architecte à qui les choſes coûtent ſi peu, a voulu les faire à pluſieurs repriſes, & créer l'Univers en ſix jours, pour montrer qu'il n'agit pas avec une néceſſité, ou par une impétuoſité aveugle, comme ſe le ſont imaginé quelques Philoſophes. Le Soleil jette d'un ſeul coup, ſans ſe retenir, tout ce qu'il a de raïons; mais Dieu qui agit par intelligence & avec une ſouveraine liberté, applique ſa vertu où il lui plaît, & autant qu'il lui plaît: & comme en faiſant le monde par ſa parole, il montre que rien ne le peine; en le faiſant à pluſieurs repriſes, il fait voir qu'il eſt le maître de ſa matiere, de ſon action, de toute ſon entrepriſe; & qu'il n'a, en agiſſant, d'autre régle que ſa volonté, toujours droite par elle-même.

Cette conduite de Dieu nous fait voir auſſi que tout ſort immédiatement de ſa main. Les Peuples & les Philoſophes qui ont cru que la terre mêlée avec l'eau, & aidée, ſi vous voulez, de la chaleur du Soleil, avoit produit d'elle-même par ſa propre fécondité les plantes & les animaux, ſe ſont trop groſſierement trompés. L'Ecriture nous a fait entendre que les élémens ſont ſtériles, ſi la parole de Dieu ne les rend féconds. Ni la terre, ni l'eau, ni l'air n'auroient jamais eu les plantes ni les animaux que nous y voions, ſi Dieu, qui en avoit fait & préparé la matiere, ne l'avoit encore formée par ſa volonté toute-puiſſante, & n'avoit encore donné à chaque choſe les ſemences propres pour ſe multiplier dans tous les ſiécles.

Ceux qui voient les plantes prendre leur naiſſan-

ce & leur accroiſſement par la chaleur du Soleil, pourroient croire qu'il en eſt le créateur : mais l'Ecriture nous fait voir la terre revêtue d'herbes & de toute ſorte de plantes, avant que le Soleil ait été créé, afin que nous concevions que tout dépend de Dieu ſeul.

Il a plû à ce grand Ouvrier de créer la lumiere, avant même que de la réduire à la forme qu'il lui a donnée dans le Soleil & dans les Aſtres, parce qu'il vouloit nous apprendre que ces grands & magnifiques luminaires, dont on nous a voulu faire des divinités, n'avoient par eux-mêmes ni la matiere précieuſe & éclatante dont ils ont été compoſés, ni la forme admirable à laquelle nous les voions réduits.

Enfin le récit de la création, tel qu'il eſt fait par Moïſe, nous découvre ce grand ſecret de la véritable Philoſophie, qu'en Dieu ſeul réſide la fécondité & la puiſſance abſolue. Heureux, ſage, tout-puiſſant, ſeul ſuffiſant à lui-même, il agit ſans néceſſité comme il agit ſans beſoin : jamais contraint ni embarraſſé par ſa matiere dont il fait ce qu'il veut, parce qu'il lui a donné par ſa ſeule volonté le fond de ſon être. Par ce droit ſouverain il la tourne, il la façonne, il la meut ſans peine : tout dépend immédiatement de lui : & ſi, ſelon l'ordre établi de la nature, une choſe dépend de l'autre, par exemple, la naiſſance & l'accroiſſement des plantes, de la chaleur du Soleil ; c'eſt à cauſe que ce même Dieu qui a fait toutes les parties de l'Univers, a voulu les lier les unes aux autres, & faire éclater ſa Sageſſe par ce merveilleux enchaînement.

Mais tout ce que nous enſeigne l'Ecriture ſainte ſur la création de l'Univers, n'eſt rien en comparaiſon de ce qu'elle dit de la création de l'homme.

Juſqu'ici Dieu avoit tout fait en commandant *a* : *Que la lumiere ſoit ; que le firmament s'étende au milieu des*

a *Gen. I.* 3, 6, 11, 16, 20, 24.

eaux ; que les eaux ſe retirent ; que la terre ſoit découverte, & qu'elle germe ; qu'il y ait de grands luminaires qui partagent le jour & la nuit ; que les oiſeaux & les poiſſons ſortent du ſein des eaux ; que la terre produiſe les animaux ſelon leurs eſpéces différentes. Mais quand il s'agit de produire l'homme, Moïſe lui fait tenir un nouveau langage *a : Faiſons l'homme*, dit-il, *à notre image & reſſemblance*. a Gen. I. 26.

Ce n'eſt plus cette parole impérieuſe & dominante; c'eſt une parole plus douce, quoique non moins efficace. Dieu tient conſeil en lui-même; Dieu s'excite lui-même, comme pour nous faire voir que l'ouvrage qu'il va entreprendre, ſurpaſſe tous les ouvrages qu'il avoit faits juſqu'alors.

Faiſons l'homme. Dieu parle en lui-même : il parle à quelqu'un qui fait comme lui; à quelqu'un dont l'homme eſt la créature & l'image ; il parle à un autre lui-même ; il parle à celui par qui toutes choſes ont été faites, à celui qui dit dans ſon Evangile *b : Tout ce que le Pere fait, le Fils le fait ſemblablement*. En parlant à ſon Fils, ou avec ſon Fils, il parle en même tems avec l'Eſprit tout-puiſſant, égal & coéternel à l'un & à l'autre. b Joan V. 16.

C'eſt une choſe inouïe dans tout le langage de l'Ecriture, qu'un autre que Dieu ait parlé de lui-même en nombre pluriel ; *faiſons*. Dieu même dans l'Ecriture ne parle ainſi que deux ou trois fois ; & ce langage extraordinaire commence à paroître, lorſqu'il s'agit de créer l'homme.

Quand Dieu change de langage, & en quelque façon de conduite, ce n'eſt pas qu'il change en lui-même ; mais il nous montre qu'il va commencer, ſuivant des conſeils éternels, un nouvel ordre de choſes.

Ainſi l'homme ſi fort élevé au-deſſus des autres créatures dont Moïſe nous avoit décrit la génération,

eſt produit d'une façon toute nouvelle. La Trinité commence à ſe déclarer en faiſant la créature raiſonnable, dont les opérations intellectuelles ſont une image imparfaite de ces éternelles opérations, par leſquelles Dieu eſt fécond en lui-même.

La parole de conſeil dont Dieu ſe ſert, marque que la créature qui va être faite, eſt la ſeule qui peut agir par conſeil & par intelligence. Tout le reſte n'eſt pas moins extraordinaire. Juſques-là nous n'avions point vu dans l' Hiſtoire de la Géneſe, le doigt de Dieu appliqué ſur une matiere corruptible. Pour former le corps de l'homme, lui-même prend de la terre; & cette terre arrangée ſous une telle main reçoit la plus belle figure qui eût encore paru dans le monde. (* L' homme a la taille droite, la tête élevée, les regards tournés vers le Ciel; & cette conformation qui lui eſt particuliere, lui montre ſon origine & le lieu où il doit tendre.)

Cette attention particuliere, qui paroît en Dieu quand il fait l'homme, nous montre qu' il a pour lui un égard particulier, quoique d' ailleurs tout ſoit conduit immédiatement par ſa ſageſſe.

Mais la maniere dont il produit l'ame, eſt beaucoup plus merveilleuſe: il ne la tire point de la matiere; il l' inſpire d'enhaut: c' eſt un ſouffle de vie qui vient de lui-même.

a *Gen. 1. 20.* Quand il créa les bêtes, il dit *a*: *Que l' eau produiſe les poiſſons*; & il créa de cette ſorte les monſtres marins & toute ame vivante & mouvante qui devoit remplir les eaux. Il dit encore *b*: *Que la terre produiſe toute ame vivante, & les bêtes à quatre pieds, & les reptiles.*

b *Ibid. 1. 24.*

C' eſt ainſi que devoient naître ces ames vivantes d' une vie brute & beſtiale, à qui Dieu ne donne

* C' eſt une addition qui ne ſe rencontre point dans les éditions précedentes. Voïez la Note ci-deſſus, pag. 14.

pour toute action que des mouvemens dépendans du corps. Dieu les tire du ſein des eaux & de la terre: mais cette ame dont la vie devoit être une imitation de la ſienne ; qui devoit vivre comme lui, de raiſon & d'intelligence; qui lui devoit être unie en le contemplant & en l'aimant, & qui pour cette raiſon étoit faite à ſon image, ne pouvoit être tirée de la matiere. Dieu en façonnant la matiere, peut bien former un beau corps ; mais en quelque ſorte qu'il la tourne & la façonne, jamais il n'y trouvera ſon image & ſa reſſemblance. L'ame faite à ſon image, & qui peut être heureuſe en le poſſédant, doit être produite par une nouvelle création ; elle doit venir d'enhaut; & c'eſt ce qui *a* ſignifie *ce ſouffle de vie*, que Dieu tire de ſa bouche. *a* Gen. II. 7.

Souvenons-nous que Moïſe propoſe aux hommes charnels, par des images ſenſibles, des vérités pures & intellectuelles. Ne croions pas que Dieu ſouffle à la maniere des animaux. Ne croions pas que notre ame ſoit un air ſubtil, ni une vapeur déliée. Le ſouffle que Dieu inſpire & qui porte en lui-même l'image de Dieu, n'eſt ni air, ni vapeur. Ne croions pas que notre ame ſoit une portion de la nature divine, comme l'ont rêvé quelques Philoſophes. Dieu n'eſt pas un Tout qui ſe partage. Quand Dieu auroit des parties, elles ne ſeroient pas faites. Car le Créateur, l'Etre incréé ne ſeroit pas compoſé de créatures. L'ame eſt faite, & tellement faite, qu'elle n'eſt rien de la nature divine : mais ſeulement une choſe faite à l'image & à la reſſemblance de la nature divine ; une choſe qui doit toujours demeurer unie à celui qui l'a formée: c'eſt ce que veut dire ce ſouffle divin; c'eſt ce que nous repréſente cet eſprit de vie.

Voilà donc l'homme formé. Dieu forme encore de lui la compagne qu'il lui veut donner. Tous les

hommes naiſſent d'un ſeul mariage, afin d'être à jamais, quelque diſperſés & multipliés qu'ils ſoient, une ſeule & même famille.

Nos premiers parens ainſi formés ſont mis dans ce jardin délicieux, qui s'appelle le Paradis : Dieu ſe devoit à lui-même de rendre ſon image heureuſe.

Il donne un précepte à l'homme, pour lui faire ſentir qu'il a un maître; un précepte attaché à une choſe ſenſible, parce que l'homme étoit fait avec des ſens ; un précepte aiſé, parce qu'il vouloit lui rendre la vie commode, tant qu'elle ſeroit innocente.

L'homme ne garde pas un commandement d'une ſi facile obſervance : il écoute l'eſprit tentateur, & il s'écoute lui-même, au lieu d'écouter Dieu uniquement: ſa perte eſt inévitable; mais il la faut conſidérer dans ſon origine, auſſi-bien que dans ſes ſuites.

Dieu avoit fait au commencement ſes Anges, eſprits purs & ſéparés de toute matiere. Lui qui ne fait rien que de bon, les avoit tous créés dans la ſainteté; & ils pouvoient aſſurer leur fidélité en ſe donnant volontairement à leur Créateur. Mais tout ce qui eſt tiré du néant, eſt défectueux. Une partie de ces Anges ſe laiſſa ſéduire à l'amour propre. Malheur à la créature qui ſe plait en elle-même, & non pas en Dieu! Elle perd en un moment tous ſes dons. Etrange effet du péché! Ces eſprits lumineux devinrent eſprits de ténébres : ils n'eurent plus de lumieres qui ne ſe tournaſſent en ruſes malicieuſes. Une maligne envie prit en eux la place de la charité; leur grandeur naturelle ne fut plus qu'orgueil; leur félicité fut changée en la triſte conſolation de ſe faire des compagnons dans leur miſére ; & leurs bienheureux exercices au miſérable emploi de tenter les hommes. Le plus parfait de tous, qui avoit auſ-

ſi été le plus ſuperbe, ſe trouva le plus malfaiſant comme le plus malheureux. *a* L'homme *que Dieu avoit mis un peu au-deſſous des Anges* en l'uniſſant à un corps, devint à un eſprit ſi parfait un objet de jalouſie: il voulut l'entraîner dans ſa rébellion, pour enſuite l'enveloper dans ſa perte. Ecoutons comme il lui parle, & pénétrons dans le fond de ſes artifices. Il s'adreſſe à Eve comme à la plus foible, mais en la perſonne d'Eve, il parle à ſon mari auſſi-bien qu'à elle *b*: *Pourquoi Dieu vous a-t-il fait cette défenſe?* S'il vous a fait raiſonnables, vous devez ſavoir la raiſon de tout: ce fruit n'eſt pas un poiſon; *vous c n'en mourrez pas*. Voilà par où commence l'eſprit de révolte. On raiſonne ſur le précepte, & l'obéiſſance eſt miſe en doute. *Vous d ſerez comme des Dieux*, libres & indépendans, heureux en vous-mêmes: *Vous ſaurez le bien & le mal*; rien ne vous ſera impénétrable. C'eſt par ces motifs que l'eſprit s'éleve contre l'ordre du Créateur, & au-deſſus de la régle. Eve à demi gagnée regarda le fruit dont la beauté promettoit *un e goût excellent*. Voiant que Dieu avoit uni en l'homme l'eſprit & le corps, elle crut qu'en faveur de l'homme il pourroit bien encore avoir attaché aux plantes des vertus ſurnaturelles, & des dons intellectuels aux objets ſenſibles. Après avoir mangé de ce beau fruit, elle en préſenta elle-même à ſon mari. Le voilà dangereuſement attaqué. L'exemple & la complaiſance fortifient la tentation: il entre dans les ſentimens du tentateur ſi bien ſecondé: une trompeuſe curioſité, une flateuſe penſée d'orgueil, le ſecret plaiſir d'agir de ſoi-même & ſelon ſes propres penſées, l'attire & l'aveugle: il veut faire une dangereuſe épreuve de ſa liberté, & il goûte avec le fruit défendu la pernicieuſe douceur de contenter ſon eſprit: les ſens mêlent leur attrait à ce nouveau charme; il les ſuit,

a *Pſalm. VIII. 6.*

b *Gen. III. 1.*

c *Ibid. III. 4*

d *Ibid. III. 5*

e *Ibid. III. 6.*

il s' y ſoumet, & il s'en fait le captif, lui qui en étoit le maître.

En même tems toût change pour lui. La terre ne lui rit plus comme auparavant ; il n' en aura plus rien que par un travail opiniâtre : le Ciel n' a plus cet air ſerein : les animaux qui lui étoient tous, juſqu'aux plus odieux & aux plus farouches, un divertiſſement innocent, prennent pour lui des formes hideuſes: Dieu qui avoit tout fait pour ſon bonheur, lui tourne en un moment tout en ſupplice . Il ſe fait peine à lui-même, lui qui s' étoit tant aimé .

a Gen. III. 7. La rébellion *a* de ſes ſens lui fait remarquer en lui je ne ſais quoi de honteux . Ce n' eſt plus ce premier ouvrage du Créateur, où tout étoit beau ; le péché a fait un nouvel ouvrage qu' il faut cacher . L'homme ne peut plus ſupporter ſa honte, & voudroit pouvoir la couvrir à ſes propres yeux . Mais Dieu lui devient encore plus inſupportable. Ce grand Dieu qui l'avoit fait à ſa reſſemblance, & qui lui avoit donné des ſens comme un ſecours néceſſaire à ſon eſprit, ſe plaiſoit à ſe montrer à lui ſous une forme ſenſible : l'homme ne peut plus ſouffrir ſa préſence. Il cherche *b* le fonds des forêts pour ſe dérober à celui qui faiſoit auparavant tout ſon bonheur. Sa conſcience l' accuſe avant que Dieu parle : ſes malheureuſes excuſes achevent de le confondre . Il faut qu' il meurt : le remède d' immortalité lui eſt ôté; & une mort plus affreuſe qui eſt celle de l'ame, lui eſt figurée par cette mort corporelle à laquelle il eſt condamné.

b Ibid. III. 8.

Mais voici notre ſentence prononcée dans la ſienne. Dieu qui avoit réſolu de récompenſer ſon obéiſſance dans toute ſa poſtérité, auſſi-tôt qu'il s'eſt révolté, le condamne & le frape; non-ſeulement en ſa perſonne, mais encore dans tous ſes enfans, comme dans la plus vive & la plus chere partie de lui-même;

nous ſommes tous maudits dans notre principe; notre naiſſance eſt gâtée & infectée dans ſa ſource.

N' examinons point ici ces régles terribles de la Juſtice divine, par leſquelles la race humaine eſt maudite dans ſon origine. Adorons les jugemens de Dieu, qui regarde tous les hommes comme un ſeul homme dans celui dont il veut tous les faire ſortir. Regardons nous auſſi comme dégradés dans notre Pere rebelle, comme flétris à jamais par la Sentence qui le condamne, comme bannis avec lui, & exclus du Paradis où il devoit nous faire naître.

Les régles de la Juſtice humaine nous peuvent aider à entrer dans les profondeurs de la Juſtice divine dont elles ſont une ombre; mais elles ne peuvent pas nous découvrir le fond de cet abîme. Croions que la Juſtice, auſſi-bien que la Miſéricorde de Dieu, ne veulent pas être meſurées ſur celles des hommes, & qu' elles ont toutes deux des effets bien plus étendus & bien plus intimes.

Mais pendant que les rigueurs de Dieu ſur le genre humain nous épouvantent, admirons comme il tourne nos yeux vers un objet plus agréable, (* en nous découvrant notre délivrance future dès le jour de notre perte.) Sous la figure du Serpent *a* dont le rempement tortueux étoit une vive image des dangereuſes inſinuations & des détours fallacieux de l' Eſprit malin, Dieu fait voir à Eve notre mere ſon ennemi vaincu, & lui montre cette ſemence bénite par laquelle ſon vainqueur devoit avoir *la tête écraſée*; c' eſt-à-dire, devoit voir ſon orgueil domté, & ſon empire abattu par toute la terre.

a *Gen. III. 14, 15.*

Cette ſemence bénite étoit JESUS-CHRIST fils d'une Vierge, ce JESUS-CHRIST en qui ſeul Adam n' avoit point péché, parce qu'il devoit ſortir d'Adam d'une

* Autrefois : *Vers un objet plus agréable ; Sous la figure*, &c. Voiez la Note ci-deſſus, pag. 14.

maniere divine, conçu non de l'homme, mais du Saint-Eſprit. (* C'étoit donc par ce divin germe, ou par la femme qui le produiroit, ſelon les diverſes leçons de ce paſſage, que la perte du genre humain devoit être réparée, & la puiſſance ôtée au Prince du monde, *qui a ne trouve rien du ſien en* JESUS-CHRIST.)

* Joan. XIV. 30.

Mais avant que de nous donner le Sauveur, il falloit que le genre humain connût par une longue expérience le beſoin qu'il avoit d'un tel ſecours. L'homme fut donc laiſſé à lui-même; ſes inclinations ſe corrompirent; ſes débordemens allerent à l'excès; & l'iniquité couvrit toute la face de la terre.

Alors Dieu médita une vengeance dont il voulut que le ſouvenir ne s'éteignît jamais parmi les hommes: c'eſt celle du Déluge univerſel, dont en effet la mémoire dure encore dans toutes les Nations, auſſi-bien que celle des crimes qui l'ont attiré.

Que les hommes ne penſent plus que le monde va tout ſeul, & que ce qui a été, ſera toujours comme de lui-même. Dieu qui a tout fait, & par qui tout ſubſiſte, va noier tous les animaux avec tous les hommes, c'eſt-à-dire, qu'il va détruire la plus belle partie de ſon ouvrage.

Il n'avoit beſoin que de lui-même pour détruire ce qu'il avoit fait d'une parole: mais il trouve plus digne de lui de faire ſervir ſes créatures d'inſtrumens à ſa vengeance, & il appelle les eaux pour ravager la terre couverte de crimes.

Il s'y trouva pourtant un homme juſte. Dieu avant que de le ſauver du déluge des eaux, l'avoit préſervé par ſa grace du déluge de l'iniquité. Sa famille fut réſervée pour repeupler la terre qui n'alloit plus être

* C'eſt une addition importante, faite aux dernieres éditions. Voiez la Note ci-deſſus, pag. 14.

qu'une immenſe ſolitude. Par les ſoins de cet homme juſte, Dieu ſauve les animaux, afin que l'homme entende (* qu'ils ſont faits pour lui, & qu'il s'en ſerve pour la gloire de leur Créateur.)

Le monde ſe renouvelle, & la terre ſort encore une fois du ſein des eaux: mais dans ce renouvellement il demeure une impreſſion éternelle de la vengeance divine. Juſqu'au déluge toute la nature étoit plus forte & plus vigoureuſe: par cette immenſe quantité d'eaux que Dieu amena ſur la terre, & par le long ſéjour qu'elles y firent, les ſucs qu'elle enfermoit furent altérés; l'air chargé d'une humidité exceſſive, fortifia les principes de la corruption; & la premiere conſtitution de l'Univers ſe trouvant affoiblie, la vie humaine qui ſe pouſſoit juſqu'à près de mille ans, ſe diminua peu à peu: les herbes & les fruits n'eurent plus leur premiere force, & il fallut donner aux hommes *a* une nourriture plus ſubſtantielle dans la chair des animaux.

a Gen. IX. 3.

Ainſi devoient diſparoître & s'effacer peu à peu les reſtes de la premiere inſtitution; & la nature changée avertiſſoit l'homme que Dieu n'étoit plus le même pour lui, depuis qu'il avoit été irrité par tant de crimes.

Au reſte cette longue vie des premiers hommes marquée dans les Annales du Peuple de Dieu, n'a pas été inconnue aux autres Peuples, & leurs anciennes *b* Traditions en ont conſervé la mémoire. La mort qui s'avançoit, fit ſentir aux hommes une vengeance plus prompte; & comme tous les jours ils s'enfonçoient de plus en plus dans le crime, il falloit qu'ils fuſſent auſſi, pour ainſi parler, tous les jours plus enfoncés dans leur ſupplice.

b Manetho, Berof. Heſiæus, Nic. Damaſc. & alii apud Joſeph. Ant. lib. I. & Heſiod. Op. & al.

Le ſeul changement des viandes leur pouvoit mar-

* Autrefois on liſoit de la ſorte: *qu'ils ſont faits pour lui, & ſoumis à ſon empire par leur Créateur.* Voiez la Note ci-deſſus, pag 14.

quer combien leur état alloit s'empirant; puiſqu'en devenant plus foibles, ils devenoient en même tems plus voraces & plus ſanguinaires.

Avant le tems du déluge, la nourriture que les hommes prenoient ſans violence dans les fruits qui tomboient d'eux mêmes, & dans les herbes qui auſſi-bien ſéchoient ſi vite, étoit ſans doute quelque reſte de la premiere innocence, & de la douceur à laquelle nous étions formés. Maintenant pour nous nourrir il faut répandre du ſang malgré l'horreur qu'il nous cauſe naturellement; & tous les rafinemens dont nous nous ſervons pour couvrir nos tables, ſuffiſent à peine à nous déguiſer les cadavres qu'il nous faut manger pour nous aſſouvir.

Mais ce n'eſt là que la moindre partie de nos malheurs. La vie déja racourcie, s'abrége encore par les violences qui s'introduiſent dans le genre humain. L'homme qu'on voioit dans les premiers tems épargner la vie des bêtes, s'eſt accoutûmé à n'épargner plus la vie de ſes ſemblables. C'eſt en vain que Dieu défendit auſſi-tôt après le déluge de verſer le ſang humain: en vain, pour ſauver quelques veſtiges de la premiere douceur de notre nature, en permettant
a Gen. IX. 4. de manger de la chair des bêtes, il en avoit *a* réſervé le ſang. Les meurtres ſe multiplierent ſans me-
b Ibid. IV. 8. ſure. Il eſt vrai qu'avant le déluge, Caïn *b* avoit ſacrifié ſon frere à ſa jalouſie. Lamech ſorti de Caïn
c Ibid. IV. 23. avoit *c* fait le ſecond meurtre; & on peut croire qu'il s'en fit d'autres, après ces damnables exemples. Mais les guerres n'étoient pas encore inventées. Ce fut après le déluge que parurent ces ravageurs de Provinces, que l'on a nommés Conquérans; qui pouſſés par la ſeule gloire du commandement, ont exterminé tant d'innocens. Nemrod, maudit rejetton
d Gen. X. 9. de Cham, maudit par ſon pere, commença *d* à faire la guerre ſeulement pour s'établir un Empire. De-

puis ce tems l'ambition s'eſt jouée ſans aucune borne de la vie des hommes ; ils en ſont venus à ce point de s'entretuer ſans ſe haïr : le comble de la gloire & le plus beau de tous les Arts a été de ſe tuer les uns les autres.

Voilà les commencemens du monde, tels que l'Hiſtoire de Moïſe nous les repréſente: commencemens heureux d'abord, pleins enſuite de maux infinis; par rapport à Dieu qui fait tout, toujours admirables ; tels enfin que nous apprenons en les repaſſant dans notre eſprit, à conſidérer l'Univers & le genre humain toujours ſous la main du Créateur, tiré du néant par ſa parole, conſervé par ſa bonté, gouverné par ſa ſageſſe, puni par ſa juſtice, délivré par ſa miſéricorde, & toujours aſſujetti à ſa puiſſance.

Ce n'eſt pas ici l'Univers tel que l'ont conçu les Philoſophes, formé ſelon quelques-uns par un concours fortuit des premiers corps, ou qui ſelon les plus ſages a fourni ſa matiere à ſon Auteur, qui par conſéquent n'en dépend, ni dans le fond de ſon être, ni dans ſon premier état, & qui l'aſtreint à certaines loix que lui-même ne peut violer.

Moïſe & nos anciens Peres, dont Moïſe a recueilli les traditions, nous donnent d'autres penſées. Le Dieu qu'il nous a montré, a bien une autre puiſſance : il peut faire & défaire ainſi qu'il lui plaît : il donne des loix à la nature, & les renverſe quand il veut.

Si pour ſe faire connoître dans le tems que la plupart des hommes l'avoient oublié, il a fait des miracles étonnans, & a forcé la nature à ſortir de ſes loix les plus conſtantes, il a continué par-là à montrer qu'il en étoit le maître abſolu, & que ſa volonté eſt le ſeul lien, qui entretient l'ordre du monde.

C'eſt juſtement ce que les hommes avoient oublié : la ſtabilité d'un ſi bel ordre ne ſervoit plus qu'à leur perſuader que cet ordre avoit toujours été, & qu'il étoit de ſoi-même : par où ils étoient portés à adorer ou le monde en général, ou les aſtres, les élémens, & enfin tous ces grands corps qui le compoſent. Dieu donc a témoigné au genre humain une bonté digne de lui, en renverſant dans des occaſions éclatantes cet ordre, qui non-ſeulement ne les frapoit plus, parce qu'ils y étoient accoutumés, mais encore qui les portoit, tant ils étoient aveuglés, à imaginer hors de Dieu l'éternité & l'indépendance.

L'Hiſtoire du Peuple de Dieu atteſtée par ſa propre ſuite & par la Religion tant de ceux qui l'ont écrite, que de ceux qui l'ont conſervée avec tant de ſoin, a gardé comme dans un fidéle regiſtre la mémoire de ces miracles, & nous donne par-là l'idée véritable de l'Empire ſuprême de Dieu, Maître tout-puiſſant de ſes créatures, ſoit pour les tenir ſujettes aux loix générales qu'il a établies, ſoit pour leur en donner d'autres, quand il juge qu'il eſt néceſſaire de réveiller par quelque coup ſurprenant le genre humain endormi.

Voilà le Dieu que Moïſe nous a propoſé dans ſes Ecrits, comme le ſeul qu'il falloit ſervir : voilà le Dieu que les Patriarches ont adoré avant Moïſe ; en un mot, le Dieu d'Abraham, d'Iſaac, & de Jacob ; à qui notre pere Abraham a bien voulu immoler ſon fils unique ; dont Melchiſedech, figure de JESUS-CHRIST, étoit le Pontife ; à qui notre pere Noé a ſacrifié, en ſortant de l'Arche ; que le juſte Abel avoit reconnu, en lui offrant ce qu'il avoit de plus précieux ; que Seth donné à Adam à la place d'Abel, avoit fait connoître à ſes enfans, appellés auſſi les enfans de Dieu ; qu'Adam même avoit montré à ſes deſcendans, comme celui des mains duquel il s'étoit vu récem-

ment ſorti, & qui ſeul pouvoit mettre fin aux maux de ſa malheureuſe poſtérité.

La belle Philoſophie que celle qui nous donne des idées ſi pures de l'Auteur de notre être ! La belle Tradition que celle qui nous conſerve la mémoire de ſes œuvres magnifiques ! Que le Peuple de Dieu eſt ſaint, puiſque par une ſuite non interrompue depuis l'origine du monde juſqu'à nos jours, il a toujours conſervé une Tradition & une Philoſophie ſi ſainte!

CHAPITRE II.

Abraham, & les Patriarches.

MAis comme le Peuple de Dieu a pris ſous le Patriarche Abraham une forme plus réglée, il eſt néceſſaire, MONSEIGNEUR, de vous arrêter un peu ſur ce grand homme.

Il nâquit environ trois cens cinquante ans après le déluge, dans un tems où la vie humaine, quoique réduite à des bornes plus étroites, étoit encore très-longue. Noé ne faiſoit que de mourir; Sem ſon fils aîné vivoit encore; & Abraham a pu paſſer avec lui preſque toute ſa vie.

Repréſentez-vous donc le monde encore nouveau, & encore pour ainſi dire tout trempé des eaux du déluge, lorſque les hommes ſi près de l'origine des choſes n'avoient beſoin pour connoître l'unité de Dieu & le ſervice qui lui étoit dû, que la Tradition qui s'en étoit conſervée depuis Adam & depuis Noé: Tradition d'ailleurs ſi conforme aux lumieres de la raiſon, qu'il ſembloit qu'une vérité ſi claire & ſi importante ne pût jamais être obſcurcie, ni oubliée parmi les hommes. Tel eſt le premier état de la Religion qui dure juſqu'à Abraham, où

pour connoître les grandeurs de Dieu, les hommes n'avoient à consulter que leur raison & leur mémoire.

Mais la raison étoit foible & corrompue; & à mesure qu'on s'éloignoit de l'origine des choses, les hommes brouilloient les idées qu'ils avoient reçues de leurs Ancêtres. Les enfans indociles ou mal appris, n'en vouloient plus croire leurs grands-peres décrépits, qu'ils ne connoissoient qu'à peine après tant de générations; le sens humain abruti ne pouvoit plus s'élever aux choses intellectuelles; & les hommes ne voulant plus adorer que ce qu'ils voïoient, l'idolatrie se répandoit par tout l'Univers.

L'Esprit qui avoit trompé le premier homme, goûtoit alors tout le fruit de la séduction, & voïoit l'effet entier de cette parole *a*: *Vous serez comme des Dieux*. Dès le moment qu'il la proféra, il songeoit à confondre en l'homme l'idée de Dieu avec celle de la créature, & à diviser un Nom dont la majesté consiste à être incommunicable. Son projet lui réussissoit. Les hommes ensevelis dans la chair & dans le sang, avoient pourtant conservé une idée obscure de la Puissance divine qui se soutenoit par sa propre force; mais qui brouillée avec les images venues par leurs sens, leur faisoit adorer toutes les choses où il paroissoit quelque activité & quelque puissance. Ainsi le Soleil & les Astres qui se faisoient sentir de si loin, le Feu & les Elémens dont les effets étoient si universels, furent les premiers objets de l'adoration publique. Les grands Rois, les grands Conquérans qui pouvoient tout sur la terre, & les Auteurs des inventions utiles à la vie humaine, eurent bientôt après les honneurs divins. Les hommes portetent la peine de s'être soumis à leurs sens: les sens déciderent de tout, & firent, malgré la rai-

a Gen. III. 5.

ſon, tous les Dieux qu'on adora ſur la terre.

Que l'homme parut alors éloigné de ſa premiere inſtitution, & que l'image de Dieu y étoit gâtée! Dieu pouvoit-il l'avoir fait avec ces perverſes inclinations qui ſe déclaroient tous les jours de plus en plus? & cette pente prodigieuſe qu'il avoit à s'aſſujettir à toute autre choſe qu'à ſon Seigneur naturel, ne montroit-elle pas trop viſiblement la main étrangere, par laquelle l'œuvre de Dieu avoit été ſi profondément altérée dans l'eſprit humain, qu'à peine pouvoit-on y en reconnoître quelque trace? Pouſſé par cette aveugle impreſſion qui le dominoit, il s'enfonçoit dans l'idolatrie, ſans que rien le pût retenir. Un ſi grand mal faiſoit des progrès étranges. De peur qu'il n'infectât tout le genre humain, & n'éteignît tout-à-fait la connoiſſance de Dieu, ce grand Dieu appella d'en-haut ſon ſerviteur Abraham, dans la famille duquel il vouloit établir ſon culte & conſerver l'ancienne croiance, tant de la création de l'Univers, que de la providence particuliere avec laquelle il gouverne les choſes humaines.

Abraham a toujours été célébre dans l'Orient. Ce n'eſt pas ſeulement les Hébreux qui le regardent comme leur pere. Les Iduméens ſe glorifient de la même origine. Iſmaël *a* fils d'Abraham eſt connu parmi les Arabes, comme celui d'où ils ſont ſortis. La Circonciſion leur eſt demeurée comme le marque de leur origine; & ils l'ont reçue de tout tems, non pas *b* au huitiéme jour à la maniere des Juifs, mais à treize ans, comme l'Ecriture *c* nous apprend qu'elle fut donnée à leur pere Iſmaël: coutume qui dure encore parmi les Mahométans. D'autres Peuples Arabes *d* ſe reſſouviennent d'Abraham & de Cetura, & ce ſont les mêmes que l'Ecriture fait ſortir de ce mariage. Ce Patriarche étoit Chaldéen; & ces

a *Gen. XVII. 26.*

b *Joſeph. Ant. I. 12.*

c *Gen. XVII. 25.*

d *Alex. Polyh. apud Joſ. Ant. I. 16.*

Peuples *a* renommés pour leurs obſervations Aſtronomiques, ont compté Abraham comme un de leurs plus ſavans obſervateurs. Les Hiſtoriens de Syrie *b* l'ont fait Roi de Damas, quoiqu'étranger & venu des environs de Babylone; & ils racontent qu'il quitta le Roïaume de Damas pour s'établir dans le Païs des Chananéens, depuis appellé Judée. Mais il vaut mieux remarquer ce que l'Hiſtoire du Peuple de Dieu nous rapporte *c* de ce grand homme. Nous avons vu qu'Abraham ſuivoit le genre de vie que ſuivirent les anciens hommes, avant que tout l'Univers eût été réduit en Roïaumes. Il regnoit dans ſa famille, avec laquelle il embraſſoit cette vie paſtorale tant renommée pour ſa ſimplicité & ſon innocence; riche en troupeaux, en eſclaves & en argent; mais ſans terres & ſans domaine; & toutefois il vivoit dans un Roïaume étranger, reſpecté & indépendant comme un Prince. Sa piété & ſa droiture protégées de Dieu, lui attiroient ce reſpect. Il traitoit d'égal avec les Rois qui recherchoient ſon alliance; & c'eſt de-là qu'eſt venue l'ancienne opinion qui l'a lui-même fait Roi. Quoique ſa vie fût ſimple & pacifique, il ſavoit *d* faire la guerre, mais ſeulement pour défendre ſes alliés opprimés. Il les défendit, & les vengea par une victoire ſignalée: il leur rendit toutes leurs richeſſes repriſes ſur leurs ennemis, ſans réſerver autre choſe que la dîme qu'il offrit à Dieu, & la part qui appartenoit aux troupes auxiliaires qu'il avoit menées au combat. Au reſte, après un ſi grand ſervice, il refuſa *e* les préſens des Rois avec une magnanimité ſans exemple, & ne put ſouffrir qu'aucune homme ſe vantât d'avoir enrichi Abraham. Il ne vouloit rien devoir qu'à Dieu, qui le protégeoit, & qu'il ſuivoit ſeul avec une foi & une obéiſſance parfaite.

Guidé par cette foi, il avoit quitté ſa terre natale

a *Beroſ. Hecat. Eup. Alex. Polyh. & al. apud Joſ. Ant. I. 8. & Euſ. prep. Ev. IX. 16, 17, 18, 19, 20. & XIII 11.*

b *Nic. Damaſc. lib. IV. Hiſt. univ. in excerpt. Valeſ. pag. 491. & apud Joſeph. Ant. I. 8. & Euſ. prep Ev. IX. 16.*

c *Gen. XII. &c.*

d *Ibidem XIV. 21, 22, 23.*

e *Ibidem XXIII 6.*

pour venir aux païs que Dieu lui montroit. Dieu qui l'avoit appellé, & qui l'avoit rendu digne de ſon alliance, la conclut à ces conditions.

Il lui déclara *a* qu'il ſeroit le Dieu de lui & de ſes enfans; c'eſt-à-dire, qu'il ſeroit leur protecteur, & qu'ils le ſerviroient comme le ſeul Dieu Créateur du Ciel & de la Terre. *a* Gen. XVII. 1, 9.

Il lui promit *b* une terre (ce fut celle de Chanaan) pour ſervir de demeure fixe à ſa poſtérité, & de ſiége à la Religion. *b* Ibid.

Il n'avoit point d'enfans, & ſa femme Sara étoit ſtérile. Dieu *c* lui jura par ſoi-même & par ſon éternelle vérité, que de lui & de cette femme naîtroit une race qui égaleroit les étoiles du Ciel & le ſable de la Mer. *c* Ibidem XII. 2. XV. 4, 5. XVII. 19.

Mais voici l'article le plus mémorable de la promeſſe divine. Tous les Peuples ſe précipitoient dans l'idolatrie. Dieu promit *d* au ſaint Patriarche qu'en lui & en ſa ſemence toutes ces Nations aveugles qui oublioient leur Créateur ſeroient bénites, c'eſt-à-dire, rappellées à ſa connoiſſance, où ſe trouve la véritable bénédiction. *d* Ibidem XII. 3. XVIII. 18.

Par cette parole Abraham eſt fait le Pere de tous les croians, & ſa poſtérité eſt choiſie pour être la ſource d'où la bénédiction doit s'étendre par toute la terre.

En cette promeſſe étoit renfermée la venue du Meſſie tant de fois prédit à nos Peres, mais toujours prédit comme celui qui devoit être le Sauveur de tous les Gentils & de tous les Peuples du monde.

Ainſi ce germe béni, promis à Eve, devint auſſi le germe & le rejetton d'Abraham.

Tel eſt le fondement de l'alliance : telles en ſont les conditions. Abraham en reçut *e* la marque dans la Circonciſion, cérémonie dont le propre effet étoit de *e* Ibid. 10. XVII. ſeq. 23. ſeq.

marquer que ce ſaint homme appartenoit à Dieu avec toute ſa famille.

a Gen. XV. 2. XVI. 1. 2. 4. XVII. 10. XXI. 13. Abraham *a* étoit ſans enfans, quand Dieu commença à bénir ſa race. Dieu le laiſſa pluſieurs années ſans lui en donner. Après il eut Iſmaël, qui devoit être pere d' un grand Peuple, mais non pas de ce Peuple élu, tant promis à Abraham. Le pere du Peuple élu devoit ſortir de lui & de ſa femme Sara qui étoit ſtérile. Enfin treize ans après Iſmaël, il vint *b* cet enfant tant deſiré : il fut nommé Iſaac, c' eſt-à-dire *ris*, enfant de joie, enfant de miracle, enfant de promeſſe, qui marque par ſa naiſſance que les vrais enfans de Dieu naiſſent de la grace.

b Ibidem XXI. 2.

Il étoit déja grand ce bénit enfant, & dans un âge où ſon pere pouvoit eſpérer d' avoir d' autres enfans, quand tout à coup Dieu lui commanda *c* de l' immoler. A quelles épreuves la foi eſt-elle expoſée ! Abraham mena Iſaac à la montagne que Dieu lui avoit montrée, & il alloit ſacrifier ce fils, en qui ſeul Dieu lui promettoit de le rendre pere & de ſon Peuple & du Meſſie. Iſaac préſentoit le ſein à l' épée que ſon pere tenoit toute prête à fraper. Dieu content de l' obéiſſance du pere & du fils, n' en demande pas davantage. Après que ces deux grands hommes ont donné au monde une image ſi vive & ſi belle de l' oblation volontaire de JESUS-CHRIST, & qu' ils ont goûté en eſprit les amertumes de ſa Croix, ils ſont jugés vraiment dignes d' être ſes ancêtres.

c Ibidem XXII.

d Ibidem XXII. 18. La fidélité d' Abraham fait que Dieu *d* lui confirme toutes ſes promeſſes, & bénit de nouveau non-ſeulement ſa famille, mais encore par ſa famille toutes les Nations de l' Univers.

En effet, il continua ſa protection à Iſaac ſon fils, & à Jacob ſon petit-fils. Ils furent ſes imitateurs, attachés comme lui à la croiance ancienne, à l' ancienne maniere de vie qui étoit la vie paſtorale,

à l'ancien gouvernement du genre humain où chaque pere de famille étoit Prince dans ſa maiſon. Ainſi dans les changemens qui s'introduiſoient tous les jours parmi les hommes, la ſainte Antiquité revivoit dans la Religion & dans la conduite d'Abraham & de ſes enfans.

Auſſi Dieu réitéra-t-il à Iſaac & à Jacob *a* les mêmes promeſſes qu'il avoit faites à Abraham; & comme il s'étoit appellé le Dieu d'Abraham, il prit encore le nom de Dieu d'Iſaac, & de Dieu de Jacob. a *Gen. XXV. 11. XXVI. 4. XXVIII. 13, 14.*

Sous ſa protection, ces trois grands hommes commencerent à demeurer dans la terre de Chanaan; mais comme des étrangers, & ſans y poſſéder *un pied* b *de terre*; juſqu'à ce que la famine attira Jacob en Egypte, où ſes enfans multipliés devinrent bientôt un grand Peuple, comme Dieu l'avoit promis. b *Act. VII. 5.*

Au reſte, quoique ce Peuple que Dieu faiſoit naître dans ſon alliance, dût s'étendre par la génération, & que la bénédiction dût ſuivre le ſang; ce grand Dieu ne laiſſa pas d'y marquer l'élection de ſa grace. Car après avoir choiſi Abraham du milieu des Nations, parmi les enfans d'Abraham il choiſit Iſaac, & des deux jumeaux d'Iſaac il choiſit Jacob, à qui il donna le nom d'Iſraël.

Jacob eut douze enfans, qui furent les douze Patriarches, auteurs des douze Tribus. Tous devoient entrer dans l'Alliance; mais Juda fut choiſi parmi tous ſes freres pour être (* le pere des Rois du Peuple ſaint,) & le pere du Meſſie tant promis à ſes Ancêtres.

Le tems devoit venir que dix Tribus étant retranchées du Peuple de Dieu pour leur infidélité, la poſtériré d'Abraham ne conſerveroit ſon ancienne bénédiction, c'eſt-à-dire, la Religion, la terre de Cha-

* Autrefois : *le pere des Rois d'Iſraël*. Voiez la Note ci-deſſus, pag. 14.

naan, & l'eſpérance du Meſſie, qu'en la ſeule Tribu de Juda, qui devoit donner le nom au reſte des Iſraëlites qu'on appella Juifs, & à tout le Païs qu'on nomma Judée.

Ainſi l'élection divine paroît toujours, même dans ce Peuple charnel, qui devoit ſe conſerver par la propagation ordinaire.

[a] *Gen. XLIX.* Jacob vit en eſprit *a* le ſecret de cette élection. Comme il étoit prêt à expirer, & que ſes enfans autour de ſon lit demandoient la bénédiction d'un ſi bon pere, Dieu lui découvrit l'état des douze Tribus, quand elles ſeroient dans la Terre promiſe: il l'expliqua en peu de paroles, & ce peu de paroles renferme des myſteres innombrables.

Quoique tout ce qu'il dit des freres de Juda ſoit exprimé avec une magnificence extraordinaire, & reſſente un homme tranſporté hors de lui-même par l'Eſprit de Dieu; quand il vient à Juda, il s'éléve *b* encore plus haut: *Juda*, dit-il, *tes freres te loueront; ta main ſera ſur le col de tes ennemis; les enfans de ton pere ſe proſterneront devant toi. Juda eſt un jeune Lion: Mon fils, tu es allé au butin: Tu t'es repoſé comme un Lion & comme une Lionne: Qui oſera le réveiller? Le ſceptre* (c'eſt-à-dire l'autorité) *ne ſortira point de Juda, & on verra toujours des Capitaines & des Magiſtrats ou des Juges nés de ſa race, juſqu'à ce que vienne celui qui doit être envoié, & qui ſera l'attente des Peuples*; ou, comme porte une autre Leçon, qui peut-être n'eſt pas moins ancienne, & qui au fond ne differe pas de celle-ci, *juſqu'à ce que vienne celui à qui les choſes ſont réſervées*; & le reſte, comme nous venons de le rapporter.

[b] *Ibidem XLIX. 8. & ſeq.*

La ſuite de la Prophétie regarde à la lettre la contrée que la Tribu de Juda devoit occuper dans la Terre ſainte. Mais les dernieres paroles que nous avons vues, en quelque façon qu'on les veuille prendre, ne ſignifient autre choſe que celui qui devoit

être l'Envoié de Dieu, le Miniſtre & l'Interprète de ſes volontés, l'accompliſſement de ſes promeſſes, & le Roi du nouveau Peuple, c'eſt-à-dire, le Meſſie ou l'Oint du Seigneur.

Jacob n'en parle expreſſément qu'au ſeul Juda, dont ce Meſſie devoit naître : il comprend dans la deſtinée de Juda ſeul la deſtinée de toute la Nation, qui après ſa diſperſion devoit voir les reſtes des autres Tribus réunies ſous les étendards de Juda.

Tous les termes de la Prophétie ſont clairs : il n'y a que le mot de *Sceptre* que l'uſage de notre Langue nous pourroit faire prendre pour la ſeule Roiauté ; au lieu que dans la Langue ſainte il ſignifie en général la puiſſance, l'autorité, la magiſtrature. Cet uſage du mot de *Sceptre* ſe trouve à toutes les pages de l'Ecriture : il paroît même manifeſtement dans la Prophétie de Jacob ; & le Patriatche veut dire qu'aux jours du Meſſie toute autorité ceſſera dans la Maiſon de Juda : ce qui emporte la ruine totale d'un Etat.

Ainſi les tems du Meſſie ſont marqués ici par un double changement. Par le premier, le Roiaume de Juda & du Peuple Juif eſt menacé de ſa derniere ruine. Par le ſecond, il doit s'élever un nouveau Roiaume, non pas d'un ſeul Peuple, mais de tous les Peuples, dont le Meſſie doit être le Chef & l'eſpérance.

Dans le ſtile de l'Ecriture *a*, le Peuple Juif eſt appellé en nombre ſingulier, & par excellence, *le Peuple*, ou *le Peuple de Dieu* ; & quand on trouve *les Peuples*, ceux qui ſont exercés dans les Ecritures, entendent les autres Peuples, qu'on voit auſſi promis au Meſſie dans la Prophétie de Jacob.

a *Iſ.* LXV, &c. *Rom.* X. 21. *Iſ.* II. 2, 3. XLIX. 6, 18. LI. 4, 5, &c.

Cette grande Prophétie comprend en peu de paroles toute l'Hiſtoire du Peuple Juif, & du CHRIST qui

lui eſt promis: elle marque toute la ſuite du Peuple de Dieu; & l'effet en dure encore.

Auſſi ne prétens-je pas vous en faire un Commentaire : vous n'en aurez pas beſoin, puiſqu'en remarquant ſimplement la ſuite du Peuple de Dieu, vous verrez le ſens de l'Oracle ſe développer de lui-même, & que les ſeuls événemens en ſeront les interprétes.

CHAPITRE III.

Moïſe, la Loi Ecrite, & l'introduction du Peuple dans la Terre promiſe.

APrès la mort de Jacob, le Peuple de Dieu demeura en Egypte juſqu'au tems de la Miſſion de Moïſe, c'eſt-à-dire, environ deux cens ans.

Ainſi il ſe paſſa quatre cens trente ans, avant que Dieu donnât à ſon Peuple la terre qu'il lui avoit promiſe.

Il vouloit accoutumer ſes élus à ſe fier à ſa promeſſe, aſſurés qu'elle s'accomplit tôt ou tard, & toujours dans les tems marqués par ſon éternelle providence.

Les iniquités des Amorrhéens, dont il leur vouloit donner & la terre & les dépouilles, n'étoient pas encore, comme il *a* le déclare à Abraham, au comble où il les attendoit, pour les livrer à la dure & impitoiable vengeance qu'il vouloit exercer ſur eux par les mains de ſon Peuple élu.

a *Gen. XV. 16.*

Il falloit *b* donner à ce Peuple le tems de ſe multiplier, afin qu'il fût en état de remplir la terre qui lui étoit deſtinée, & de l'occuper par force, en exterminant ſes habitans maudits de Dieu.

b *Ibid.*

Il vouloit qu'ils éprouvaſſent en Egypte une dure & inſupportable captivité, afin qu'étant délivrés par

des prodiges inouïs, ils aimaſſent leur Libérateur, & célébraſſent éternellement ſes miſéricordes.

Voilà l'ordre des conſeils de Dieu, tels que lui-même, nous les a révélés, pour nous apprendre à le craindre, à l'adorer, à l'aimer, à l'attendre avec foi & patience.

Le tems étant arrivé, il écoute les cris de ſon Peuple cruellement affligé par les Egyptiens, & il envoie Moïſe pour délivrer ſes enfans de leur tirannie.

Il ſe fait connoître à ce grand homme plus qu'il n'avoit jamais fait à aucun homme vivant. Il lui apparoît *a* d'une maniere également magnifique & conſolante: il lui déclare qu'il eſt celui qui eſt. Tout ce qui eſt devant lui, n'eſt qu'une ombre. *Je ſuis*, dit-il *b*, *celui qui ſuis*: l'être & la perfection m'appartiennent à moi ſeul. Il prend un nouveau nom, qui déſigne l'être & la vie en lui comme dans leur ſource; & c'eſt ce grand nom de Dieu, terrible, myſtérieux, incommunicable, ſous lequel il veut dorénavant être ſervi.

a Exod. III.

b Ibid. III. 14.

Je ne vous raconterai pas en particulier les plaies de l'Egypte, ni l'endurciſſement de Pharaon, ni le paſſage de la Mer Rouge, ni la fumée, les éclairs, la trompette reſonnante, le bruit effroiable qui parut au Peuple ſur le Mont Sinaï. Dieu y gravoit de ſa main ſur deux Tables de pierre les Préceptes fondamentaux de la Religion & de la ſociété: il dictoit *c* le reſte à Moïſe à haute voix. Pour maintenir cette Loi dans ſa vigueur, il eut ordre de former une aſſemblée vénérable de ſeptante Conſeillers, qui pouvoit être appellée le Sénat du Peuple de Dieu, & le Conſeil perpétuel de la Nation. Dieu parut publiquement, & fit publier ſa Loi en ſa préſence, avec une démonſtration étonnante de ſa majeſté & de ſa puiſſance.

c Exod. XXV. & Num. XI.

Juſques-là Dieu n'avoit rien donné par écrit qui pût ſervir de régle aux hommes. Les enfans d'Abraham avoient ſeulement la Circonciſion & les cérémonies qui l'accompagnoient, pour marque de l'alliance que Dieu avoit contractée avec cette race élue. Ils étoient ſéparés par cette marque, des Peuples qui adoroient les fauſſes divinités : au reſte, ils ſe conſervoient dans l'alliance de Dieu par le ſouvenir qu'ils avoient des promeſſes faites à leurs Peres, & ils étoient connus comme un Peuple qui ſervoit le Dieu d'Abraham, d'Iſaac, & de Jacob. Dieu étoit ſi fort oublié, qu'il falloit le diſcerner par le nom de ceux qui avoient été ſes adorateurs, & dont il étoit auſſi le protecteur déclaré.

Ce grand Dieu ne voulut point abandonner plus long-tems à la ſeule mémoire des hommes les myſteres de la Religion & de ſon Alliance. Il étoit tems de donner de plus fortes barrieres à l'Idolatrie qui inondoit tout le genre humain, & achevoit d'y éteindre les reſtes de la lumiere naturelle.

L'ignorance & l'aveuglement s'étoit prodigieuſement accru depuis le tems d'Abraham. De ſon tems, & un peu après, la connoiſſance de Dieu paroiſſoit encore dans la Paleſtine & dans l'Egypte. Melchiſédech *a* Roi de Salem étoit *le Pontife du Dieu très-haut, qui a fait le Ciel & la terre*. Abimélec Roi de Gérare *b*, & ſon ſucceſſeur de même nom *c* craignoient Dieu, juroient en ſon nom, & admiroient la puiſſance. Les menaces de ce grand Dieu étoient redoutées par Pharaon Roi d'Egypte *d*: mais dans le tems de Moïſe *e* ces Nations s'étoient perverties. Le vrai Dieu n'étoit plus connu en Egypte comme le Dieu de tous les Peuples de l'Univers, *f* mais *comme le Dieu des Hébreux*. On adoroit juſqu'aux bêtes *g* & juſqu'aux reptiles. Tout étoit Dieu, excepté Dieu même ; & le monde que Dieu avoit fait pour ma-

a *Gen.* XIV. 18. 19.
b *Ibidem* XXI. 22. 23.
c *Ibidem* XXVI. 26. 28. 29.
d *Ibid.* XII. 17. 18.
e *Exod.* V. 1. 2. 3.
f *Ibidem* IX. 1.
g *Ibidem* VIII. 26.

nifeſter ſa puiſſance, ſembloit être devenu un Temple d'Idoles. Le genre humain s'égara juſqu'à adorer ſes vices & ſes paſſions : & il ne faut pas s'en étonner. Il n'y avoit point de puiſſance plus inévitable, ni plus tirannique que la leur. L'homme accoutumé à croire divin tout ce qui étoit puiſſant, comme il ſe ſentoit entraîné au vice par une force invincible, crut aiſément que cette force étoit hors de lui, & s'en fit bientôt un Dieu. C'eſt par-là que l'amour impudique eut tant d'autels, & que des impuretés *a* qui font horreur, commencerent à être mêlées dans les ſacrifices.

a Levit. XX. 2. 3.

La cruauté y entra en même tems. L'homme coupable, qui étoit troublé par le ſentiment de ſon crime, & regardoit la Divinité comme ennemie, crut ne pouvoir l'appaiſer par les victimes ordinaires. Il fallut verſer le ſang humain avec celui des bêtes : une aveugle fraïeur pouſſoit les peres à immoler leurs enfans, & à les bruler à leurs yeux au lieu d'encens. Ces ſacrifices étoient communs dès le tems de Moïſe, & ne faiſoient qu'une partie de ces horribles iniquités des Amorrhéens, dont Dieu commit la vengeance aux Iſraëlites.

Mais ils n'étoient pas particuliers à ces Peuples. On ſait *b* que dans tous les Peuples du monde, ſans en excepter aucun, les hommes ont ſacrifié leurs ſemblables ; & il n'y a point eu d'endroit ſur la terre où l'on n'ait ſervi de ces triſtes & affreuſes Divinités, dont la haine implacable pour le genre humain exigeoit de telles victimes.

b Herod. lib. II. Cæſ. de bell. Gall. IV. Died. lib. I. V. Plin. lib. XXX. Athen. lib. XIII. Porph. de abſt. lib. II. Jorn. de reb. Get. &c.

Au milieu de tant d'ignorances, l'homme vint à adorer juſqu'à l'œuvre de ſes mains. Il crut pouvoir renfermer l'eſprit divin dans des Statues ; & il oublia ſi profondément que Dieu l'avoit fait, qu'il crut à ſon tour pouvoir faire un Dieu. Qui le pourroit croire, ſi l'expérience ne nous faiſoit voir qu'une

erreur ſi ſtupide & ſi brutale n'étoit pas ſeulement la plus univerſelle, mais encore la plus enracinée, & la plus incorrigible parmi les hommes ? Ainſi il faut reconnoître, à la confuſion du genre humain, que la premiere des vérités, celle que le monde prêche, celle dont l'impreſſion eſt la plus puiſſante, étoit la plus éloignée de la vue des hommes. La Tradition qui la conſervoit dans leurs eſprits, quoique claire encore & aſſez préſente ſi on y eût été attentif, étoit prête à s'évanouir: des fables prodigieuſes & auſſi pleines d'impiété que d'extravagance, prenoient ſa place. Le moment étoit venu où la vérité mal gardée dans la mémoire des hommes, ne pouvoit plus ſe conſerver ſans être écrite : & Dieu aiant réſolu d'ailleurs de former ſon Peuple à la vertu par des Loix plus expreſſes & en plus grand nombre, il réſolut en même tems de les donner par écrit.

Moïſe fut appellé à cet ouvrage. Ce grand homme recueillit l'Hiſtoire des ſiécles paſſés; celle d'Adam, celle de Noé, celle d'Abraham, celle d'Iſaac, celle de Jacob, celle de Joſeph, ou plutôt celle de Dieu même & de ſes faits admirables.

Il ne lui fallut pas déterrer de loin les Traditions de ſes Ancêtres. Il nâquit cent ans après la mort de Jacob. Les vieillards de ſon tems avoient pu converſer pluſieurs années avec ce ſaint Patriarche: la mémoire de Joſeph & des merveilles que Dieu avoit faites par ce grand Miniſtre des Rois d'Egypte, étoit encore récente. La vie de trois ou quatre hommes remontoient juſqu'à Noé, qui avoit vu les enfans d'Adam, & touchoit, pour ainſi parler, à l'origine des choſes.

Ainſi les Traditions anciennes du genre humain, & celles de la famille d'Abraham n'étoient pas malaiſées à recueillir : la mémoire en étoit vive ; & il

ne faut pas s'étonner ſi Moïſe dans ſa Genéſe, parle des choſes arrivées dans les premiers ſiécles, comme de choſes conſtantes, dont même on voioit encore & dans les Peuples voiſins & dans la terre de Chanaan, des monumens remarquables.

Dans le tems qu'Abraham, Iſaac & Jacob avoient habité cette terre, ils y avoienr érigé partout des monumens des choſes qui leur étoient arrivées. On y montroit encore les lieux où ils avoienr habité; les puits qu'ils avoient creuſés dans ces Païs ſecs pour abreuver leurs familles & leurs troupeaux; les montagnes où ils avoient ſacrifié à Dieu, & où il leur étoit apparu; les pierres qu'ils avoient dreſſées ou enraſſées pour ſervir de mémorial à la poſtérité; les tombeaux où repoſoient leurs cendres bénites. La mémoire de ces grands hommes étoit récente, non-ſeulement dans tout le Païs, mais encore dans tout l'Orient, où pluſieurs Nations célébres n'ont jamais oublié qu'elles venoienr de leur race.

Ainſi quand le Peuple Hébreu entra dans la Terre promiſe, tout y célébroit leurs Ancêtres; & les villes & les montagnes, & les pierres même y parloient de ces hommes merveilleux, & des viſions étonnantes par leſquelles Dieu les avoit confirmés dans l'ancienne & véritable croiance.

Ceux qui connoiſſent tant ſoit peu les Antiquités, ſavenr combien les premiers tems étoient curieux d'ériger & de conſerver de tels monumens, & combien la poſtérité retenoit ſoigneuſemenr les occaſions qui les avoit fait dreſſer. C'étoit une des manieres d'écrire l'Hiſtoire: on a depuis façonné & poli les pierres; & les Sratues ont ſuccédé, après les Colomnes, aux maſſes groſſieres & ſolides que les premiers tems érigeoient.

On a même de grandes raiſons de croire que dans la ligne où s'eſt conſervée la connoiſſance de Dieu,

on conſervoit auſſi par écrit des mémoires des anciens tems. Car les hommes n'ont jamais été ſans ce ſoin. Du moins eſt-il aſſuré qu'il ſe faiſoit des Cantiques que les peres apprenoient à leurs enfans; Cantiques qui ſe chantant dans les fêtes & dans les aſſemblées, y perpétuoient la mémoire des actions les plus éclatantes des ſiécles paſſés.

De-là eſt née la Poëſie, changée dans la ſuite en pluſieurs formes, dont la plus ancienne ſe conſerve encore dans les Odes & dans les Cantiques emploiés par tous les Anciens, & encore à préſent par les Peuples qui n'ont pas l'uſage des Lettres, à louer la Divinité & les grands hommes.

Le ſtile de ces Cantiques, hardi, extraordinaire, naturel toutefois en ce qu'il eſt propre à repréſenter la nature dans ſes tranſports, qui marche pour cette raiſon par de vives & impétueuſes ſaillies, affranchi des liaiſons ordinaires que recherche le diſcours uni, renfermé d'ailleurs dans des cadences nombreuſes qui en augmentent la force, ſurprend l'oreille, ſaiſit l'imagination, émeut le cœur, & s'imprime plus aiſément dans la mémoire.

Parmi tous les Peuples du monde, celui où de tels Cantiques ont été le plus en uſage, a été le Peuple de Dieu. Moïſe *a* en marque un grand nombre, qu'il déſigne par les premiers Vers, parce que le Peuple ſavoit le reſte. Lui-même en a fait deux de cette nature. Le premier *b* nous met devant les yeux le paſſage rriomphant de la Mer Rouge, & les ennemis du Peuple de Dieu, les uns déja noiés, & les autres à demi vaincus par la terreur. Par le ſecond *c* Moïſe confond l'ingratitude du Peuple, en célébrant les bontés & les merveilles de Dieu. Les ſiécles ſuivans l'ont imité. C'étoit Dieu & ſes œuvres merveilleuſes qui faiſoïent le ſujet des Odes qu'ils ont compoſées: Dieu les inſpiroit lui-même; & il n'y a pro-

a *Num. XXI. 14. 17. 18. 27. &c.*

b *Exod. XV.*

c *Deuter. XXXII.*

prement que le Peuple de Dieu, où la Poëſie ſoit venue par enthouſiaſme.

Jacob avoit prononcé dans ce langage myſtique les Oracles qui contenoient la deſtinée de ſes enfans, afin que chaque Tribu retînt plus aiſément ce qui la touchoit, & apprit à louer celui qui n'étoit pas moins magnifique dans ſes prédictions, que fidéle à les accomplir.

Voilà les moiens dont Dieu s'eſt ſervi pour conſerver juſqu'à Moïſe la mémoire des choſes paſſées. Ce grand homme inſtruit par tous ces moiens & élevé au-deſſus par le Saint-Eſprit, a écrit les œuvres de Dieu avec une exactitude & une ſimplicité qui attire la croiance & l'admiration, non pas à lui, mais à Dieu même.

Il a joint aux choſes paſſées qui contenoient l'origine & les anciennes Traditions du Peuple de Dieu, les merveilles que Dieu faiſoit actuellement pour ſa délivrance. De cela il n'allegue point aux Iſraëlites d'autres témoins que leurs yeux. Moïſe ne leur compte point des choſes qui ſe ſoient paſſées dans des retraites impénétrables, & dans des antres profonds: il ne parle point en l'air: il particularile & circonſtancie toutes choſes comme un homme qui ne craint point d'être démenti. Il fonde toutes leurs Loix & toute leur République ſur les merveilles qu'ils ont vues. Ces merveilles n'étoient rien moins que la nature changée tout-à-coup en différentes occaſions pour les délivrer, & pour punir leurs ennemis; la mer ſéparée en deux; la terre entre-ouverte; un pain céleſte; des eaux abondantes tirées des rochers par un coup de verge; le Ciel qui leur donnoit un ſignal viſible pour marquer leur marche, & d'autres miracles ſemblables qu'ils ont vu durer quarante ans.

Le Peuple d'Iſraël n'étoit pas plus intelligent ni

plus ſubtil que les autres Peuples, qui s'étant livrés à leurs ſens ne pouvoient concevoir un Dieu inviſible. Au contraire, il étoit groſſier & rebelle autant ou plus qu'aucun autre Peuple. Mais ce Dieu inviſible dans ſa nature, ſe rendoit tellement ſenſible par de continuels miracles; & Moïſe les inculquoit avec tant de force, qu'à la fin ce Peuple charnel ſe laiſſa toucher de l'idée ſi pure d'un Dieu qui faiſoit tout par ſa parole; d'un Dieu qui n'étoit qu'eſprit, que raiſon & intelligence.

De cette ſorte, pendant que l'Idolatrie ſi fort augmentée depuis Abraham, couvroit toute la face de la terre, la ſeule poſtérité de ce Patriarche en étoit exemte. Leurs ennemis leur rendoient ce témoignage; & les Peuples où la vérité de la Tradition n'étoit pas encore tout-à-fait éteinte, s'écrioient avec étonnement *a*: *On ne voit point d'idoles en Jacob; on n'y voit point de préſages ſuperſtitieux; on n'y voit point de divinations, ni de ſortileges: c'eſt un Peuple qui ſe fie au Seigneur ſon Dieu, dont la puiſſance eſt invincible.*

a *Num. XXIII. 21. 22. 23.*

Pour imprimer dans les eſprits l'unité de Dieu, & la parfaite uniformité qu'il demandoit dans ſon culte, Moïſe répete *b* ſouvent, que dans la Terre promiſe ce Dieu unique choiſiroit un lieu dans lequel ſeul ſe feroient les Fêtes, les Sacrifices, & tout le Service public. En attendant ce lieu deſiré, durant que le Peuple erroit dans le Déſert, Moïſe conſtruiſit le Tabernacle, Temple portatif, où les enfans d'Iſraël préſentoient leurs vœux au Dieu qui avoit fait le Ciel & la Terre, & qui ne dédaignoit pas de voiager, pour ainſi dire, avec eux, & de les conduire.

b *Deuter. XII. XIV. XV. XVI. XVII. &c.*

Sur ce principe de Religion, ſur ce fondement ſacré étoit bâtie toute la Loi: Loi ſainte, juſte, bienfaiſante, honnête, ſage, prévoiante & ſimple, qui

lioit la ſociété des hommes entre eux par la ſainte ſociété de l'homme avec Dieu.

A ces ſaintes inſtitutions, il ajouta des Cérémonies majeſtueuſes, des Fêtes qui rappelloient la mémoire des miracles par leſquels le Peuple d'Iſraël avoit été délivré; & ce qu'aucun autre Légiſlateur n'avoit oſé faire, des aſſurances préciſes que tout leur réuſſiroit tant qu'ils vivroient ſoumis à la Loi; au lieu que leur déſobéiſſance ſeroit ſuivie d'une manifeſte & inévitable vengeance. Il falloit être aſſuré de Dieu pour donner ce fondement à ſes Loix; & l'événement a juſtifié que Moïſe n'avoit pas parlé de lui-même. [a] *Deuter. XVII. XVIII. &c.*

Quant à ce grand nombre d'Obſervances dont il a chargé les Hébreux, encore que maintenant elles nous paroiſſent ſuperflues, elles étoient alors néceſſaires pour ſéparer le Peuple de Dieu des autres Peuples, & ſervoient comme de barriere à l'Idolatrie, de peur qu'elle n'entrainât ce Peuple choiſi avec tous les autres. Pour maintenir la Religion & toutes les Traditions du Peuple de Dieu, parmi les douze Tribus, une Tribu eſt choiſie à laquelle Dieu donne en partage avec les dîmes & les oblations le ſoin des choſes ſacrées. Levi & ſes enfans ſont eux-mêmes conſacrées à Dieu comme la dîme de tout le Peuple. Dans Lévi, Aaron eſt choiſi pour être ſouverain Pontife, & le Sacerdoce eſt rendu héréditaire dans ſa famille.

Ainſi les Autels ont leurs Miniſtres: la Loi a ſes défenſeurs particuliers; & la ſuite du Peuple de Dieu eſt juſtifiée par la ſucceſſion de ſes Pontifes, qui va ſans interruption depuis Aaron le premier de tous.

Mais ce qu'il y avoit de plus beau dans cette Loi, c'eſt qu'elle préparoit la voie à une Loi plus auguſte, moins chargée de cérémonies, & plus féconde en vertus.

Moïſe pour tenir le Peuple dans l'attente de cette Loi, leur confirme la venue de ce grand Prophéte qui devoit ſortir d'Abraham, d'Iſaac & de Jacob. a *Deuter. XVIII. 15, 18.* *Dieu*, dit-il *a*, *vous ſuſcitera du milieu de votre Nation & du nombre de vos freres, un Prophéte ſemblable à moi. Ecoutez-le.* Ce Prophéte ſemblable à Moïſe, Légiſlateur comme lui, qui peut-il être ſinon le Meſſie, dont la doctrine devoit un jour régler & ſanctifier tout l'Univers.

Juſqu'à lui il ne devoit point s'élever en tout Iſraël b *Ibidem XXXIV. 10.* un Prophéte ſemblable à Moïſe *b*, à qui Dieu parlât face à face, & qui donnât des Loix à ſon Peuple. Auſſi juſqu'au tems du Meſſie, le Peuple dans tous les tems & dans toutes les difficultés ne ſe fonde que ſur Moïſe. Comme Rome révéroit les Loix de Romulus, de Numa, & des XII. Tables; comme Athénes recouroit à celles de Solon; comme Lacédémone conſervoit & reſpectoit celles de Lycurgue: le Peuple Hébreu alléguoit ſans ceſſe celles de Moïſe. Au reſte le Légiſlateur y avoit ſi bien réglé toutes choſes, que jamais on n'a eu beſoin d'y rien changer. C'eſt pourquoi le corps du Droit Judaïque n'eſt pas un Recueil de diverſes Loix faites dans des tems & dans des occaſions différentes. Moïſe éclairé de l'Eſprit de Dieu, avoit tout prévu. On ne voit point d'Ordonnances ni de David, ni de Salomon, ni de Joſaphat, ou d'Ezéchias, quoique tous très-zélés pour la juſtice. Les bons Princes n'avoient qu'à faire obſerver la Loi de Moïſe, & ſe contentoient d'en re- c *III. Reg. II 3. &c.* commander *c* l'obſervance à leurs ſucceſſeurs. Y ajou- d *Deut. IV. 2. XII. 32. &c.* ter, ou en retrancher un ſeul article *d*, étoit un attentat que le Peuple eût regardé avec horreur. On avoit beſoin de la Loi à chaque moment pour régler non-ſeulement les Fêtes, les Sacrifices, les Cérémonies, mais encore toutes les autres actions publiques & particulieres, les Jugemens, les Contrats,

les Mariages, les Succeſſions, les Funérailles, la forme même des Habits, & en général tout ce qui regarde les mœurs. Il n'y avoit point d'autre Livre où on étudiât les Préceptes de la bonne vie. Il falloit le feuilleter & le méditer nuit & jour, en recueillir des ſentences, les avoir toujours devant les yeux. C'étoit là que les enfans apprenoient à lire. La ſeule regle d'éducation qui étoit donnée à leurs parens, étoit de leur apprendre, de leur inculquer, de leur faire obſerver cette ſainte Loi, qui ſeule pouvoit les rendre ſages dès l'enfance. Ainſi elle devoit être entre les mains de tout le monde. Outre la lecture aſſidue que chacun en devoit faire en particulier, on en faiſoit tous les ſept ans *a* dans l'Année ſolemnelle de la Rémiſſion & du Repos, une lecture publique, & comme une nouvelle publication *b* à la Fête des Tabernacles, où tout le Peuple étoit aſſemblé durant huit jours. Moïſe fit dépoſer auprès de l'Arche (* l'original de la Loi). Mais de peur que dans la ſuite des tems elle ne fût altérée par la malice ou par la négligence des hommes; outre les copies qui couroient parmi le Peuple, on en faiſoit des exemplaires authentiques, qui ſoigneuſement revus & gardés par les Prêtres & les Lévites, tenoient lieu d'originaux. Les Rois (car Moïſe avoit bien prévu que ce Peuple voudroit enfin avoir des Rois comme tous les autres) les Rois, dis-je, étoient obligés par une Loi expreſſe du Deutéronome *d*, à recevoir des mains des Prêtres un de ces exemplaires ſi religieuſement corrigés, afin qu'ils le tranſcriviſſent & le luſſent toute leur vie. Les exemplaires ainſi revus par autorité publique, étoient en ſinguliere vénération à tout le Peuple: on les regardoit comme ſortis immédiatement des mains de Moïſe, auſſi purs & auſſi

a *Deuter. XXXI. 10. 11*

b *II. Eſd. VIII. 17. 18.*

c *Deuter. XXXI. 26.*

d *Ibidem XVII. 18.*

* Les éditions précédentes portent : *l'original du Deutéronome : c'étoit un abregé de toute la Loi. Mais &c.* Voïez la Note ci-deſſus, pag. 14.

entiers que Dieu les lui avoit dictés. Un ancien Volume de cette ſévere & religieuſe correction, aiant été trouvé dans la Maiſon du Seigneur *a* ſous le regne de Joſias, & peut-être étoit-ce l'original même que Moïſe avoit fait mettre auprès de l'Arche, excita la piété de ce ſaint Roi, & lui fut une occaſion de porter ce Peuple à la pénitence. Les grands effets qu'a opérés dans tous les tems la lecture publique de cette Loi, ſont innombrables. En un mot, c'étoit un Livre parfait, qui étant joint par Moïſe à l'Hiſtoire du Peuple de Dieu, lui apprenoit tout enſemble ſon Origine, ſa Religion, ſa Police, ſes Mœurs, ſa Philoſophie, tout ce qui ſert à régler la vie, tout ce qui unit & forme la ſociété, les bons & les mauvais exemples, la récompenſe des uns, & les châtimens rigoureux qui avoient ſuivi les autres.

a *IV. Reg. XXII. 8. & ſeq. II. Par. XXXIV. 14. & ſeq.*

Par cette admirable diſcipline, un Peuple ſorti de l'eſclavage, & tenu quarante ans dans un Déſert, arrive tout formé à la Terre qu'il doit occuper. Moïſe le mene à la porte *b*, & averti de ſa fin prochaine, il commet ce qui reſte à faire à Joſué. Mais avant que de mourir, il compoſa ce long & admirable Cantique *c*, qui commence par ces paroles : *O Cieux, écoutez ma voix ; que la Terre prête l'oreille aux paroles de ma bouche*. Dans ce ſilence de toute la nature, il parle d'abord au Peuple avec une force inimitable ; & prévoiant ſes infidélités, il lui en découvre l'horreur. Tout d'un coup il ſort de lui-même, comme trouvant tout diſcours humain au-deſſous d'un ſujet ſi grand : il rapporte ce que Dieu dit, & le fait parler avec tant de hauteur & tant de bonté, qu'on ne ſait ce qu'il inſpire le plus, ou la crainte & la confuſion, ou l'amour & la confiance.

b *Deuter. XXXI.*

c *Ibidem XXXII. 1. & ſeqq.*

Tout le Peuple apprit par cœur ce divin Cantique par ordre de Dieu & de Moïſe *d*. Ce grand homme après cela mourut content, comme un homme qui

d *Ibidem XXXI. 19. 22.*

n'avoit rien oublié pour conſerver parmi les ſiens la mémoire des bienfaits & des préceptes de Dieu. Il laiſſa ſes enfans au milieu de leurs Citoiens ſans aucune diſtinction, & ſans aucun établiſſement extraordinaire. Il a été admiré non-ſeulement de ſon Peuple, mais encore de tous les Peuples du monde; & aucun Législateur n'a jamais eu un ſi grand nom parmi les hommes.

(* Tous les Prophétes qui ont ſuivi dans l'ancienne Loi, &. tout ce qu'il y a eu d'Ecrivains ſacrés, ont tenu à gloire d'être ſes diſciples. En effet il parle en maître : on remarque dans ſes écrits un caractere tout particulier, & je ne ſais quoi d'original qu'on ne trouve en nul autre écrit : il a dans ſa ſimplicité un ſublime ſi majeſtueux que rien ne le peut égaler ; & ſi en entendant les autres Prophétes on croit entendre des hommes inſpirés de Dieu, c'eſt, pour ainſi dire, Dieu même en perſonne qu'on croit entendre dans la voix & dans les écrits de Moïſe.)

On tient qu'il a écrit le Livre de Job. La ſublimité des penſées & la majeſté du ſtile rendent cette Hiſtoire digne de Moïſe. De peur que les Hébreux ne s'enorgueilliſſent, en s'attribuant à eux ſeuls la grace de Dieu, il étoit bon de leur faire entendre qu'il avoit eu ſes Elus, même dans la race d'Eſaü. Quelle doctrine étoit plus importante ? Et quel entretien plus utile pouvoit donner Moïſe au Peuple affligé dans le Déſert, que celui de la patience de Job, qui livré entre les mains de Satan pour être exercé par toute ſorte de peines, ſe voit privé de ſes biens, de ſes enfans, & de toute conſolation ſur la terre: incontinent après, frapé d'une horrible maladie, & agité au-dedans par la tentation du blaſphême & du déſeſpoir ; qui néanmoins, en demeurant ferme, fait

* C'eſt une addition qui ſe trouve dans les deux dernieres éditions ; puiſque dans les précédentes après les mots, *parmi les hommes*, on lit tout de ſuite : *On tient &c.* Voiez la Note ci-deſſus, pag. 14.

voir qu'une ame fidéle ſoûtenue du ſecours divin, au milieu des épreuves les plus effroiables, & malgré les plus noires penſées que l'Eſprit malin puiſſe ſuggérer, ſait non-ſeulement conſerver une confiance invincible, mais encore s'élever par ſes propres maux à la plus haute contemplation, & reconnoître dans les peines qu'elle endure, avec le néant de l'homme le ſuprême empire de Dieu, & ſa ſageſſe infinie? Voilà ce qu'enſeigne le Livre de Job *a*. Pour garder le caractere du tems, on voit la foi du ſaint homme couronnée par des proſpérités temporelles: mais cependant le Peuple de Dieu apprend à connoître quelle eſt la vertu des ſouffrances, & à goûter la grace qui devoit un jour être attachée à la Croix.

a Job. XIII. 15. XIV. 14. 15. XVI. 21. XIX. 25. &c.

Moïſe l'avoit goûtée, lorſqu'il préféra les ſouffrances & l'ignominie qu'il falloit ſubir avec ſon Peuple, aux délices *b* & à l'abondance de la maiſon du Roi d'Egypte. Dès-lors Dieu lui fit goûter les opprobres de JESUS-CHRIST. Il les goûta encore davantage dans ſa fuite précipitée, & dans ſon exil de quarante ans. Mais il avala juſqu'au fond le Calice de JESUS-CHRIST, lorſque choiſi pour ſauver ce Peuple, il lui en fallut ſupporter *c* les révoltes continuelles, où ſa vie étoit en péril. Il apprit ce qu'il en coûte à ſauver les enfans de Dieu, & fit voir de loin ce qu'une plus haute délivrance devoit un jour coûter au Sauveur du monde.

b Exod. II. 10. 11. 15. Heb. XI. 24. 25. 26.

c Num. XIV. 10.

Ce grand homme n'eut pas même la conſolation d'entrer dans la Terre promiſe: il la vit ſeulement du haut d'une montagne, & n'eut point de honte d'écrire *d* qu'il en étoit exclus par une incrédulité, qui toute légere qu'elle paroiſſoit, mérita d'être châtiée ſi ſéverement dans un homme dont la grace étoit ſi éminente. Moïſe ſervit d'exemple à la ſévere jalouſie de Dieu, & au jugement qu'il exerce avec une

d Num. XX 12.

ſi terrible exactitude ſur ceux que ſes dons obligent à une fidélité plus parfaite.

Mais un plus haut myſtere nous eſt montré dans l'excluſion de Moïſe. Ce ſage Législateur qui ne fait par tant de merveilles que de conduire les enfans de Dieu dans le voiſinage de leur terre, nous ſert lui-même de preuve *a*, que *ſa Loi ne mene rien à la perfection*, & que ſans nous pouvoir donner l'accompliſſement des promeſſes, elle nous *b* les fait *ſaluer de loin*, ou nous conduit tout au plus comme à la porte de notre héritage. C'eſt un Joſué, c'eſt un Jeſus, car c'étoit le vrai nom de Joſué, qui par ce nom & par ſon office repréſentoit le Sauveur du monde: c'eſt cet homme ſi fort au-deſſous de Moïſe en toutes choſes, & ſupérieur ſeulement par le nom qu'il porte; c'eſt lui, dis-je, qui doit introduire le Peuple de Dieu dans la Terre-ſainte.

a Heb. VII. 19.

b ibid. XI. 13.

Par les victoires de ce grand homme, devant qui le Jourdain retourne en arriere, les murailles de Jéricho tombent d'elles-mêmes, & le Soleil s'arrête au milieu du Ciel, Dieu établit ſes enfans dans la terre de Chanaan, dont il chaſſe par même moien des Peuples abominables. Par la haine qu'il donnoit pour eux à ſes fidéles, il leur inſpiroit un extrême éloignement de leur impiété; & le châtiment qu'il en fit par leur miniſtere, les remplit eux-mêmes de crainte pour la juſtice divine dont ils exécutoient les décrets. Une partie de ces Peuples que Joſué chaſſa de leur terre, s'établirent *c* en Afrique, où on trouva long-tems après dans une Inſcription ancienne, le monument de leur fuite & des victoires de Joſué. Après que ces victoires miraculeuſes eurent mis les Iſraëlites en poſſeſſion de la plus grande partie de la terre promiſe à leurs Peres, Joſué & Eléazar ſouverain Pontife *d*, avec les chefs des douze Tribus, leur en firent le partage, ſelon la Loi de

c Procop. lib. II. de bello Vand.

d Joſ. XIII. XIV. & ſeq. Num. XXVI. 53. XXXIV. 17.

Moïſe, & aſſignerent à la Tribu de Juda le premier
a Joſ. XIV. XV. & le plus grand lot *a*. Dès le tems de Moïſe *b*, el-
b Num. II. 3. 9. VII. 12. X. 14. I. Par. V. 2. le s'étoit élevée au-deſſus des autres en nombre, en courage & en dignité. Joſué mourut, & le Peuple continua la conquête de la Terre-ſainte. Dieu vou-
c Judic. I. 1. 2. lut *c* que la Tribu de Juda marchât à la tête, & déclara qu'il avoit livré le Païs entre ſes mains. En
d Ibid. I. 4, 8. effet, elle défit *d* les Chananéens, & prit Jéruſalem, qui devoit être la Cité ſainte, & la Capitale du Peuple de Dieu. C'étoit l'ancienne Salem, où Melchiſedech avoit regné du tems d'Abraham; Melchiſedech, ce *Roi de juſtice* (car c'eſt ce que veut dire
e Heb. VII. 1. 2. ſon nom *e*) & en même-tems *Roi de paix*, puiſque *Salem* veut dire *paix*: qu'Abraham avoit reconnu pour le plus grand Pontife qui fût au monde, comme ſi Jéruſalem eût été dès-lors deſtinée à être une ville ſainte, & le chef de la Religion. Cette ville fut don-
f Judic. I. 21. née d'abord aux enfans de Benjamin, qui foibles *f* & en petit nombre, ne purent chaſſer les Jébuſéens anciens habitans du Païs, & demeurerent parmi eux. Sous les Juges, le Peuple de Dieu eſt diverſement traité, ſelon qu'il fait bien ou mal. Après la mort des vieillards qui avoient vu les miracles de la main de Dieu, la mémoire de ces grands ouvrages s'affoiblit, & la pente univerſelle du genre humain entraîne le Peuple à l'Idolatrie. Autant de fois qu'il y tombe, il eſt puni; autant de fois qu'il ſe repent, il eſt délivré. La foi de la Providence, & la vérité des promeſſes & des menaces de Moïſe ſe confirme de plus en plus dans le cœur des vrais fidéles. Mais Dieu en préparoit encore de plus grands exemples. Le Peuple demanda un Roi, & Dieu lui donna Saül, bientôt réprouvé pour ſes péchés: il réſolut enfin d'établir une famille Roiale, d'où le Meſſie ſortiroit,
g I. Reg. XVI. 12. & il la choiſit dans Juda. David *g*, un jeune berger ſorti de cette Tribu, le dernier des enfans de Jeſſé,

dont ſon pere, ni ſa famille ne connoiſſoit pas le mérite, mais que Dieu trouva ſelon ſon cœur, fut ſacré par Samuel dans Bethléem ſa patrie.

CHAPITRE IV.

David, Salomon, les Rois & les Prophétes.

ICi le Peuple de Dieu prend une forme plus auguſte. La Roiauté eſt affermie dans la Maiſon de David. Cette Maiſon commence par deux Rois de caractere different, mais admirables tous deux. David belliqueux & conquérant ſubjugue les ennemis du Peuple de Dieu, dont il fait craindre les armes dans tout l'Orient; & Salomon renommé par ſa ſageſſe au dedans & au dehors, rend ce Peuple heureux par une paix profonde. Mais la ſuite de la Religion nous demande ici quelques remarques particulieres ſur la vie de ces deux grands Rois.

David regna d'abord ſur Juda, puiſſant & victorieux, & enſuite il fut reconnu par tout Iſraël. Il prit *a* ſur les Jébuſéens la fortereſſe de Sion, qui étoit la Citadelle de Jéruſalem. Maître de cette ville, il y établit par ordre de Dieu le ſiége de la Roiauté & celui de la Religion. Sion fut ſa demeure: il bâtit *b* autour, & la nomma la *Cité de David*. Joab fils de ſa ſœur bâtit le reſte de la ville; & Jéruſalem prit une nouvelle forme. Ceux de Juda occuperent tout le Païs; & Benjamin petit en nombre, y demeura mêlé avec eux.

a II. Reg. V. 6. 7. 8. 9. I. Paral. XI. 5. 6. 7. 8.

b I. Paral. XI. 7. 8.

L'Arche d'Alliance bâtie par Moïſe, où Dieu repoſoit ſur les Chérubins, & où les deux Tables du Décalogue étoient gardées, n'avoit point de place fixe. David *c* la mena en triomphe dans Sion, qu'il avoit conquiſe par le tout-puiſſant ſecours de Dieu, afin que Dieu regnât dans Sion, & qu'il y fût re-

c II. Reg. VI. 15. 16.

connu comme le protecteur de David, de Jéruſalem, & de tout le Roiaume. Mais le Tabernacle où le Peuple avoit ſervi Dieu dans le Déſert, étoit encore
a I. Paral. XVI. 39. XXI. 29. à Gabaon *a*; & c'étoit là que s'offroient les Sacrifices ſur l'Autel que Moïſe avoit élevé. Ce n'étoit
b II. Reg. VII. I. Paral. XVII. qu'en attendant qu'il y eût un Temple *b*, où l'Autel fût réuni avec l'Arche, & où ſe fît tout le Ser-
c II. Reg. VIII. I. Paral. XVIII. vice. Quand David eut défait tous ſes ennemis *c*, & qu'il eut pouſſé les conquêtes du Peuple de Dieu juſqu'à l'Euphrate: paiſible & victorieux, il tourna toutes ſes penſées à l'établiſſement du culte divin; &
d II. Reg. XXIV. 25. I. Paral. XXI. 18. & ſeqq. XXII. per tot. ſur la même montagne *d* où Abraham, prêt à immoler ſon fils unique, fut retenu par la main d'un Ange, il déſigna par ordre de Dieu le lieu du Temple.

Joſeph. Ant. VII. 10. Il en fit tous les deſſeins; il en amaſſa les richeſſes & précieux matériaux; il y deſtina les dépouilles des Peuples & des Rois vaincus. Mais ce Temple qui devoit être diſpoſé par le Conquérant, devoit être conſtruit par le Pacifique. Salomon le bâ-
e III. Reg. VI. VII. VIII. II. Par. III. IV. V. VI. VII. tit ſur le modele du Tabernacle *e*. L'Autel des Holocauſtes, l'Autel des Parfums, le Chandelier d'Or, les Tables des Pains de Propoſition, tout le reſte des meubles ſacrés du Temple, fut pris ſur des piéces ſemblables que Moïſe avoit fait faire dans le Déſert. Salomon n'y ajouta que la magnificence & la grandeur. L'Arche que l'homme de Dieu avoit conſtruite, fut poſée dans le Saint des Saints, lieu inacceſſible, ſymbole de l'impénétrable majeſté de Dieu & du Ciel interdit aux hommes, juſqu'à ce que JESUS-CHRIST leur en eût ouvert l'entrée par ſon ſang. Au jour de la Dédicace du Temple, Dieu y parut dans ſa majeſté. Il choiſit ce Lieu pour y établir ſon nom & ſon culte. Il y eut défenſe de ſacrifier ailleurs. L'unité de Dieu fut démontrée par l'unité de ſon Temple. Jéruſalem devint une Cité ſainte, image

de l' Egliſe, où Dieu devoit habiter comme dans ſon véritable Temple, & du Ciel, où il nous rendra éternellement heureux par la manifeſtation de ſa gloire.

Après que Salomon eut bâti le Temple, il bâtit *a* encore le Palais des Rois, dont l' architecture étoit digne d' un ſi grand Prince. Sa maiſon de plaiſance *b* qu' on appelle *le Bois du Liban*, étoit également ſuperbe & délicieuſe. Le Palais qu' il éleva pour la Reine, fut une nouvelle décoration à Jéruſalem. Tout étoit grand dans ces édifices: (* les ſales), les veſtibules, les galeries, les promenoirs, le Trône du Roi, & le Tribunal où il rendoit la juſtice. Le Cedre fut le ſeul bois qu' il emploia dans ces ouvrages. Tout y reluiſoit d' or & de pierreries. Les citoiens & les étrangers admiroient *c* la majeſté des Rois d' Iſraël. Le reſte répondoit à cette magnificence: les villes, les arſenaux, les chevaux, les chariots, la garde du Prince. Le commerce, la navigation & le bon ordre, avec une paix profonde, avoit rendu Jéruſalem la plus riche ville de l' Orient. Le Roiaume étoit tranquille & abondant: tout y repréſentoit la gloire céleſte. Dans les combats de David, on voioit les travaux par leſquels il la falloit mériter; & on voioit dans le regne de Salomon, combien la jouiſſance en étoit paiſible.

a III. Reg. VII. X.

b III. Reg. VII. 2. X. 17 21. II. Par. IX. 20.

* Voiez la Note ci-deſſus, pag. 14.

c III. Reg. X. II. Par. VIII. IX.

Au reſte, l' élévation de ces deux grands Rois & de la famille Roiale, fut l' effet d' une élection particuliere. David célébre lui-même *d* la merveille de cette élection par ces paroles: *Dieu a choiſi les Princes dans la Tribu de Juda. Dans la Maiſon de Juda, il a choiſi la maiſon de mon pere. Parmi les enfans de mon pere, il lui a plû de m' élire Roi ſur tout ſon Peuple d' Iſraël: & parmi mes enfans (car le Seigneur m' en a donné pluſieurs) il a choiſi Salomon, pour être aſſis ſur le Trône du Seigneur, & regner ſur Iſraël.*

d I. Paral. XXVIII. 4. 5.

Cette élection divine avoit un objet plus haut que celui qui paroît d'abord. Ce Meſſie tant de fois promis comme le fils d'Abraham, devoit auſſi être le fils de David & de tous les Rois de Juda. Ce fut en vue du Meſſie & de ſon regne éternel, que Dieu promit à David que ſon Trône ſubſiſteroit éternellement. Salomon choiſi pour lui ſuccéder, étoit deſtiné à repréſenter la perſonne du Meſſie. C'eſt pourquoi Dieu dit *a* de lui: *Je ſerai ſon pere, & il ſera mon fils*; choſe qu'il n'a jamais dite avec cette force, d'aucun Roi ni d'aucun homme.

a II. Reg. VII. 14. I. Par. XXII. 10.

Auſſi du tems de David, & ſous les Rois ſes enfans, le myſtere du Meſſie ſe déclara-t-il plus que jamais par des Prophéties magnifiques & plus claires que le Soleil.

David l'a vu de loin, & l'a chanté dans ſes Pſeaumes avec une magnificence que rien n'égalera jamais. Souvent il ne penſoit qu'à célébrer la gloire de Salomon ſon fils; & tout d'un coup ravi hors de lui-même, & tranſporté bien loin au-delà, il a vu *b* celui *qui eſt plus que Salomon en gloire*, auſſi-bien qu'en *ſageſſe*. Le Meſſie lui a paru *c* aſſis ſur un Trône plus durable que le Soleil & que la Lune. Il a vu à ſes pieds *toutes les Nations* vaincues, & enſemble *bénites en lui*, conformément à la promeſſe faite à Abraham. Il a élevé ſa vue plus haut encore: il *d* l'a vu *dans les lumieres des Saints, & devant l'Aurore, ſortant éternellement du ſein* de ſon Pere; *Pontife éternel*, & ſans ſucceſſeur, ne ſuccédant auſſi à perſonne, créé extraordinairement, non ſelon l'ordre d'Aaron, mais *ſelon l'ordre de Melchiſedech*: ordre nouveau, que la Loi ne connoiſſoit pas. Il *e* l'a vu *aſſis à la droite de Dieu*, regardant du plus haut des Cieux *ſes ennemis abattus*. Il eſt étonné d'un ſi grand ſpectacle: & ravi de la gloire de ſon fils, il l'appelle *ſon Seigneur*.

b Matth. VI. 29. XII. 42.

c Pſalm. LXXI. 5. 11. 17.

d Pſ. CIX. 3. 4.

e Ibidem verſ. 5. & 7.

Il *a* l'a vu *Dieu, que Dieu avoit oint*, pour le faire regner ſur toute la terre *par ſa douceur, par ſa verité & par ſa juſtice*. Il a aſſiſté en eſprit au conſeil de Dieu, & a ouï de la propre bouche du Pere éternel cette parole *b* qu'il adreſſe à ſon Fils unique : *Je t'ai engendré aujourd'hui* ; à laquelle Dieu joint la promeſſe d'un Empire perpetuel, *qui s'étendra ſur tous les Gentils, & n'aura point d'autres bornes que celles du monde. Les Peuples* c *frémiſſent en vain ; les Rois & les Princes ſont des complots inutiles. Le Seigneur ſe rit du haut des Cieux de leurs projets inſenſés*, & établit malgré eux l'Empire de ſon Chriſt. Il l'établit ſur eux-mêmes *d*, & il faut qu'ils ſoient les premiers ſujets de ce Chriſt dont ils vouloient ſecouer le joug. Et encore que le regne de ce grand Meſſie ſoit ſouvent prédit dans les Ecritures ſous des idées magnifiques, Dieu n'a point caché à David les ignominies de ce béni fruit de ſes entrailles. Cette inſtruction étoit néceſſaire au Peuple de Dieu. Si ce Peuple encore infirme avoit beſoin d'être attiré par des promeſſes temporelles, il ne falloit pourtant pas lui laiſſer regarder les grandeurs humaines comme ſa ſouveraine félicité, & comme ſon unique récompenſe.. C'eſt pourquoi Dieu montre de loin ce Meſſie tant promis & tant déſiré, le modele de la perfection & l'objet de ſes complaiſances, abîmé dans la douleur. La Croix paroît à David comme le Trône véritable de ce nouveau Roi. Il *e* voit *ſes mains & ſes pieds percés ; tous ſes os marqués ſur ſa peau*, par tout le poids de ſon corps violemment ſuſpendu ; *ſes habits partagés ; ſa robe jettée au ſort ; ſa langue* f *abreuvée de fiel & de vinaigre ; ſes ennemis* g *fremiſſant autour de lui, & s'aſſouviſſant de ſon ſang*. Mais il voit en même tems les glorieuſes ſuites de ſes humiliations ; *tous les Peuples* h *de la terre ſe reſſouvenir de leur Dieu* oublié depuis tant de ſiécles ; *les pauvres venir* les premiers *a*

a *Pſal. XLIV. 1. 45 6 7. 8.*

b *Pſal. II. 6. 7. 8.*

c *Ibidem verſ. 1. 2. 4. 9*

d *Ibidem verſ. 10. &c.*

e *Pſalm. XXI. 17. 18. 19.*

f *Pſalm. LXVIII. 22*

g *Pſalm. XXI 8. 13 14. 17. 21. 22.*

h *Pſ. XXI. 26. 27. & ſeqq.*

la table du Meſſie, & enſuite *les riches & les puiſſans, tous l'adorer & le bénir*; lui préſidant *dans la grande* & nombreuſe *Egliſe*, c' eſt-à-dire, dans l' aſſemblée des Nations converties, & *y annonçant à ſes freres le nom de Dieu* & ſes vérités éternelles. David qui a vu ces choſes, a reconnu en les voiant, que le Roiaume de ſon fils n' étoit pas de ce monde. Il ne s'en étonne pas, car il ſait que le monde paſſe; & un Prince toujours ſi humble ſur le Trône, voioit bien qu'un Trône n'étoit pas un bien où ſe duſſent terminer ſes eſpérances.

Les autres Prophétes n' ont pas moins vu le myſtere du Meſſie. Il n' y a rien de grand ni de glo-
a *Mich. V. 2.* rieux qu' ils n' aient dit de ſon regne. L'un *a* voit *Béthléem, la plus petite ville de Juda*, illuſtrée par ſa naiſſance; & en même-tems élevé plus haut, il voit une autre naiſſance par laquelle *il ſort de toute éternité*
b *Iſ. VII. 14.* du ſein de ſon Pere : l' autre voit *b* la virginité de ſa Mere, *un Emmanuel, un Dieu avec nous* ſortir de ce
c *Ibidem IX. 6.* ſein virginal, & *c* un enfant *admirable* qu' il appel-
d *Mal. III. 1.* le *Dieu*. Celui-ci le voit *d* entrer *dans ſon Temple*: cet
e *Iſ. XI 10. LIII. 9.* autre *e* le voit *glorieux dans ſon tombeau*, où la mort a été vaincue. En publiant ſes magnificences, ils ne
f *Zac. XI. 12. 13.* taiſent pas ſes opprobres. Ils *f* l'ont vu *vendu à ſon Peuple* : ils ont ſçu le nombre & l'emploi des *trente piéces d' argent dont il a été acheté*. En même tems qu' ils
g *Iſ. LII. 13.* l'ont *g* vu *grand & élevé*, ils l'ont *h* vu *mépriſé &*
h *Ibidem LIII. 3. & ſuiv.* *méconnoiſſable au milieu des hommes; l'étonnement du monde*, autant par ſa baſſeſſe que par ſa grandeur; *le dernier des hommes; l'homme de douleurs, chargé de tous nos péchés; bienfaiſant, & méconnu; défiguré par ſes plaies, & par-là guériſſant les nôtres; traité comme un criminel; mené au ſupplice avec des méchans, & ſe livrant, comme un agneau* innocent, paiſiblement *à la mort*: *une longue poſtérité naître de lui* par ce moien, & la vengeance déploiée ſur ſon Peuple incrédule. Afin que rien ne

manque à la Prophétie, ils ont compté *a* les années jusqu'à sa venue; & à moins que de s'aveugler, il n'y a plus moien de le méconnoître. *a* Dan. IX. 24. & ſeq.

Non-seulement les Prophétes voioient JESUS-CHRIST, mais encore ils en étoient la figure, & représentoient ses mysteres, principalement celui de la Croix. Presque tous, ils ont souffert persécution pour la justice, & nous ont figuré dans leurs souffrances l'innocence & la vérité persécutée en Notre-Seigneur. On voit Elie & Elisée toujours menacés. Combien de fois Isaïe a-t-il été la rilée du Peuple & des Rois, qui à la fin, comme porte la Tradition constante des Juifs, l'ont immolé à leur fureur? Zacharie fils de Joïada est lapidé: Ezéchiel paroît toujours dans l'affliction: les maux de Jérémie sont continuels, & inexplicables: Daniel se voit deux fois au milieu des lions. Tous ont été contredits & maltraités; & tous nous ont fait voir par leur exemple, que si l'infirmité de l'ancien Peuple demandoit en général d'être soutenue par des bénédictions temporelles, néanmoins les forts d'Israël, & les hommes d'une sainteté extraordinaire étoient nourris dès-lors du pain d'affliction, & buvoient par avance, pour se sanctifier, dans le Calice préparé au Fils de Dieu; Calice d'autant plus rempli d'amertume, que la personne de JESUS-CHRIST étoit plus sainte.

Mais ce que les Prophétes ont vu le plus clairement, & ce qu'ils ont aussi déclaré dans les termes les plus magnifiques, c'est la bénédiction répandue sur les Gentils par le Messie. *Ce rejetton de Jessé* & de David a paru *b* au saint Prophéte Isaïe, *comme un signe* donné de Dieu *aux Peuples & aux Gentils, afin qu'ils l'invoquent*. L'homme de douleurs, dont *c* les plaies *devoient faire notre guérison*, étoit *d* choisi *pour laver les Gentils par une sainte aspersion*, qu'on reconnoît dans son sang & dans le Batême. *Les Rois* saisis

b Isaïe XI. 10.

c Idem LIII. 5.

d Ibid. LII. 15. 34.

de reſpect en ſa préſence *n'oſent ouvrir la bouche devant lui. Ceux qui n'ont jamais oui parler de lui, le voient; & ceux à qui il étoit inconnu, ſont appellés pour le*
a *Iſ. LV. 4. 5.* *contempler.* C'a eſt *le témoin donné aux Peuples*; c'eſt *le chef & le précepteur des Gentils.* Sous lui *un Peuple inconnu ſe joindra au Peuple de Dieu, & les Gentils y accour-*
b *Ibidem LXII. 1. 2.* *ront de tous côtés.* C'b eſt *le Juſte de Sion qui s'élevera comme une lumiere*; c'eſt *ſon Sauveur qui ſera allumé comme un flambeau. Les Gentils verront ce Juſte, & tous les Rois connoîtront cet homme tant célébré dans les Prophéties de Sion.*

Le voici mieux décrit encore, & avec un caractere particulier. Un homme d'une douceur admira-
c *Ibidem XLII. 1. 2. 3. 4.* ble, c ſingulierement *choiſi de Dieu, & l'objet de ſes complaiſances, déclare aux Gentils leur jugement: les Iſles attendent ſa Loi.* C'eſt ainſi que les Hébreux appellent l'Europe & les Païs éloignés. *Il ne fera aucun bruit*: à peine l'entendra-t-on, tant il ſera doux & paiſible. *Il ne foulera pas aux pieds un roſeau briſé, ni n'éteindra un reſte fumant de toile brulée.* Loin d'accabler les infirmes & les pécheurs, ſa voix charitable les appellera, & ſa main bienfaiſante ſera leur ſoutien.
d *Ibidem XLII. 7. XLIX. 6.* *Il ouvrira* d *les yeux des aveugles, & tirera les captifs de leur priſon.* Sa puiſſance ne ſera pas moindre que ſa bonté. Son caractere eſſentiel eſt de joindre enſemble la douceur avec l'efficace: c'eſt pourquoi cette voix ſi douce paſſera en un moment d'une extrémité du monde à l'autre; & ſans cauſer aucune ſédition parmi les hommes, elle excitera toute la terre.
e *Ibidem XLII. 4.* *Il n'eſt* e *ni rebutant, ni impérieux*; & celui que l'on connoiſſoit à peine quand il étoit dans la Judée, ne ſera pas ſeulement le fondement *de l'alliance du Peuple*, mais encore *la lumiere de tous les Gentils.* Sous
f *Ibidem XIX. 24. 25.* ſon regne admirable *les Aſſyriens* f *& les Egyptiens ne ſeront plus avec les Iſraëlites qu'un même Peuple de Dieu.* Tout devient Iſraël, tout devient ſaint. Jéruſalem

n'eſt plus une ville particuliere: c'eſt l'image d'une nouvelle ſociété où tous les Peuples ſe raſſemblent. L'Europe, l'Afrique & l'Aſie reçoivent des Prédicateurs *a* dans leſquels *Dieu a mis ſon ſigne, afin qu'ils découvrent ſa gloire aux Gentils*. Les Elus, juſqu'alors appellés du nom d'Iſraël, *auront* b *un autre nom* où ſera marqué l'accompliſſement des promeſſes, & un *amen* bienheureux. *Les Prêtres* c *& les Lévites* qui juſqu'alors ſortoient d'Aaron, *ſortiront dorénavant du milieu de la Gentilité*. Un nouveau *d* Sacrifice, plus pur & plus agréable que les anciens, ſera ſubſtitué à leur place; & on ſçaura pourquoi David *e* avoit célébré un Pontife d'un nouvel ordre. *Le Juſte* f *deſcendra du Ciel comme une roſée: la terre produira ſon germe; & ce ſera le Sauveur avec lequel on verra naître la juſtice*. Le Ciel & la Terre s'uniront pour produire comme par un commun enfantement, celui qui ſera tout enſemble céleſte & terreſtre: de nouvelles idées de vertu paroîtront au monde dans ſes exemples & dans ſa doctrine; & la grace qu'il répandra, les imprimera dans les cœurs. Tout change par ſa venue; & *g* Dieu *jure par lui-même, que tout genou fléchira devant lui, & que toute langue reconnoîtra ſa ſouveraine puiſſance*.

a *Iſ.* LX. 3. 3. 4. 15. LXI. 1. 2. 3. 11. LXVI. 19. 20.
b *Ibidem* LXII. 1. 2. 11. LXV. 2. 15. 16.
c *Ibidem* LXVI. 21.
d *Malach.* I. 10. 11.
e *Pſ.* CIX. 4.
f *Iſ.* XLV. 8.
g *Ibidem* XLV. 23. 24.

Voilà une partie des merveilles que Dieu a montrées aux Prophétes ſous les Rois enfans de David, & à David avant tous les autres. Tous ont écrit par avance l'hiſtoire du Fils de Dieu, qui devoit auſſi être fait le fils d'Abraham & de David. C'eſt ainſi que tout eſt ſuivi dans l'ordre des conſeils divins. Ce Meſſie montré de loin comme le fils d'Abraham, eſt encore montré de plus près comme le fils de David. Un Empire éternel lui eſt promis: la connoiſſance de Dieu répandue par tout l'Univers eſt marquée comme le ſigne certain, & comme le fruit de ſa venue: la converſion des Gentils, & la bénédi-

ction de tous les Peuples du monde promiſe depuis ſi long-tems à Abraham, à Iſaac & à Jacob, eſt de nouveau confirmée ; & tout le Peuple de Dieu vit dans cette attente.

Cependant Dieu continue à le gouverner d'une maniere admirable. Il fait *a* un nouveau pacte avec David, & s'oblige de le protéger lui & les Rois ſes deſcendans, s'ils marchent dans les préceptes qu'il leur a donnés par Moïſe ; ſinon, il leur dénonce de rigoureux châtimens. David qui s'oublie pour un peu de tems *b*, les éprouve le premier : mais aiant réparé ſa faute par ſa pénitence, il eſt comblé de biens, & propoſé comme le modele d'un Roi accompli. Le Trône eſt affermi dans ſa Maiſon. Tant que Salomon ſon fils imite ſa piété, il eſt heureux : il s'égare dans ſa vieilleſſe *c*, & Dieu qui l'épargne pour l'amour de ſon ſerviteur David, lui dénonce qu'il le punira en la perſonne de ſon fils. Ainſi il fait voir aux peres, que ſelon l'ordre ſecret de ſes jugemens, il fait durer après leur mort leurs récompenſes ou leurs châtimens ; & il les tient ſoumis à ſes Loix par leur intérêt le plus cher, c'eſt-à-dire, par l'intérêt de leur famille. En exécution de ſes décrets, Roboam *d*, téméraire par lui-même, eſt livré à un conſeil inſenſé : ſon Roiaume eſt diminué de dix Tribus. Pendant que ces dix Tribus rebelles & ſchiſmatiques ſe ſéparent de leur Dieu & de leur Roi, les enfans de Juda fidéles à Dieu & à David qu'il avoit choiſi, demeurent dans l'alliance & dans la foi d'Abraham. Les Lévites ſe joignent à eux avec Benjamin : le Roiaume du Peuple de Dieu ſubſiſte par leur union ſous le nom de Roiaume de Juda ; & la Loi de Moïſe s'y maintient dans toutes ſes obſervances. Malgré toutes les idolatries & la corruption effroiable des dix Tribus ſéparées, Dieu ſe ſouvient de ſon alliance avec Abraham, Iſaac & Ja-

a II. Reg. VII. 8. & ſeq. III Reg. IX. 4. & ſeq. II Par. VII. 17. & ſeq.

b II. Reg. XI. 2. & ſeq.

c III. Reg. XI.

d II. Reg. XII.

cob. Sa Loi ne s'éteint pas parmi ces rebelles: il ne ceſſe de les rappeller à la pénitence par des miracles innombrables, & par les continuels avertiſſemens qu'il leur envoie par ſes Prophétes. Endurcis dans leur crime, il ne les peut plus ſupporter, & les chaſſe *a* de la Terre promiſe, ſans eſpérance d'y être jamais rétablis.

a IV. Reg. XVII. 6. 7 & ſeq.

L'Hiſtoire de Tobie arrivée en ce même tems, & durant les commencemens de la captivité des Iſraëlites, nous fait voir la conduite des Elus de Dieu qui reſterent dans les Tribus ſéparées. Ce ſaint homme *b* en demeurant parmi eux avant la captivité, ſçut non-ſeulement ſe conſerver pur des idolatries de ſes freres, mais encore pratiquer la Loi, & adorer Dieu publiquement dans le Temple de Jéruſalem, ſans que les mauvais exemples, ni la crainte l'en empêchaſſent. Captif & perſécuté à Ninive, il perſiſta *c* dans la piété avec ſa famille: & la maniere admirable *d* dont lui & ſon fils ſont récompenſés de leur foi, même ſur la terre, montre que malgré la captivité & la perſécution, Dieu avoit des moiens ſecrets de faire ſentir à ſes ſerviteurs les bénédictions de la Loi, en les élevant toutefois par les maux qu'ils avoient à ſouffrir, à de plus hautes penſées. Par les exemples de Tobie & par ſes ſaints avertiſſemens, ceux d'Iſraël étoient excités à reconnoître du moins ſous la verge, la main de Dieu qui les châtioit; mais preſque tous demeuroient dans l'obſtination: ceux de Juda *e*, loin de profiter des châtimens d'Iſraël, en imitent les mauvais exemples. Dieu ne ceſſe de les avertir par ſes Prophétes, qu'il leur envoie coup ſur coup, *s'éveillant la nuit, & ſe levant dès la matin*, comme il dit lui-même *f*, pour marquer ſes ſoins paternels. Rebuté de leur ingratitude, il s'émeut contre eux *g*, & les menace de les traiter comme leurs freres rebelles.

b Tob. I. 5. 7.

c Ibid. II.

d Ibid. XII. 21. 22.

e IV. Reg. XVII. 19.

f II Par. XXXVI. 15. Jerem. XXIX. 19.

g IV. Reg. XXIII. 26. 27.

CHAPITRE V.

La vie & le miniſtere Prophétique: Les Jugemens de Dieu déclarés par les Prophétes.

IL n'y a rien de plus remarquable dans l'Hiſtoire du Peuple de Dieu que ce miniſtere des Prophétes. On voit des hommes ſéparés du reſte du Peuple par une vie retirée, & par *a* un habit particulier: ils ont des demeures *b* où on les voit vivre dans une eſpece de communauté, ſous un Supérieur que Dieu leur donnoit. Leur vie *c* pauvre & pénitente étoit la figure de la mortification, qui devoit être annoncée ſous l'Evangile. Dieu ſe communiquoit à eux d'une façon particuliere, & faiſoit éclater aux yeux du Peuple cette merveilleuſe communication; mais jamais elle n'éclatoit avec tant de force que durant les tems de déſordre où il ſembloit que l'Idolatrie alloit abolir la Loi de Dieu. Durant ces tems malheureux les Prophétes faiſoient retentir de tous côtés, & de vive voix, & par écrit *d*, les menaces de Dieu, & le témoignage qu'ils rendoient à ſa vérité. Les écrits qu'ils faiſoient, étoient entre les mains de tout le Peuple, & ſoigneuſement conſervés en mémoire perpétuelle aux ſiécles futurs. Ceux du Peuple qui demeuroient fidéles à Dieu, s'uniſſoient à eux; & nous voions même *e* qu'en Iſraël où regnoit l'Idolatrie, ce qu'il y avoit de fidéles célébroit avec les Prophétes le Sabat & les Fêtes établies par la Loi de Moïſe. C'étoient eux qui encoutageoient les gens de bien à demeurer fermes dans l'alliance. Pluſieurs d'eux ont ſouffert la mort: & on a vu à leur exemple dans les tems les plus mauvais, c'eſt-à-dire dans le regne même de Manaſſés *f*, une infinité de fidéles répandre leur ſang pour la verité, en ſorte qu'elle n'a pas été un ſeul moment ſans témoignage.

a I. Reg. XXVIII. 14. III Reg. XIX. 19. IV. Reg. I. 8. Iſ. XX. 2. Zach. XIII. 4.

b I. Reg. X. 10. XIX. 20. III. Reg. XVIII 4. IV Reg. II. 3. 15. 18. 19. 25.

c IV. Reg. IV. 10 38. VI. 1. 2.

d Exod. XXVII. 14. Iſ. XXX. 8. XXXIV. 16. Jerem. XXII. 30. XXXVI. 2. 11. II. Par. XXVI. 22. I. Eſd. I. 1. Dan. IX. 2.

e IV. Reg. IV. 23.

f IV. Reg. XXI. 16.

Ainſi la ſociété du Peuple de Dieu ſubſiſtoit toujours : les Prophétes y demeuroient unis : un grand nombre de fidéles perſiſtoient hautement dans la Loi de Dieu avec eux & avec *les Sacrificateurs enfans de Sadoc*, *qui*, comme dit *a* Ezéchiel, *dans les tems d'égarement avoient perſiſté dans l'obſervance des cérémonies du Sanctuaire*. a Ezech. XLIV. 15.

Cependant, malgré les Prophétes, malgré les Prêtres fidéles & le Peuple uni avec eux dans la pratique de la Loi, l'Idolatrie qui avoit ruiné Iſraël, entraînoit ſouvent dans Juda même & les Princes & le gros du Peuple. Quoique les Rois oubliaſſent le Dieu de leurs peres, il ſupporta long-tems leurs iniquités à cauſe de David ſon ſerviteur. David eſt toujours préſent à ſes yeux. Quand les Rois enfans de David ſuivent les bons exemples de leur pere, Dieu fait des miracles ſurprenans en leur faveur : mais ils ſentent, quand ils dégénerent, la force invincible de ſa main qui s'appéſantit ſur eux. Les Rois d'Egypte, les Rois de Syrie, & ſur-tout les Rois d'Aſſyrie & de Babylone ſervent d'inſtrument à ſa vengeance. L'impiété s'augmente ; & Dieu ſuſcite en Orient un Roi plus ſuperbe & plus redoutable que tous ceux qui avoient paru juſqu'alors : c'eſt Nabuchodonoſor *b* Roi de Babylone, le plus terrible des Conquérans. Il le montre de loin *c* aux Peuples & aux Rois comme le vengeur deſtiné à les punir. Il approche, & la fraieur marche devant lui. Il prend une premiere fois *d* Jéruſalem, & tranſporte à Babylone une partie de ſes habitans. Ni ceux qui reſtent dans le Païs, ni ceux qui ſont tranſportés, quoiqu'avertis les uns par Jérémie, & les autres par Ezéchiel, ne font pénitence. Ils préferent à ces ſaints Prophétes, *des Prophétes e qui leur prêchoient des illuſions*, & les flatoient dans leurs crimes. Le vengeur revient en Judée, & le joug de Jéruſalem eſt aggravé ; mais

b Jerem. XXV. &c.
c Ezech. XXVI. &c.
d IV. Reg. XXIV. II. Par. XXXVI.
e Jer. XIV. 14.

elle n'eſt pas tout-à-fait détruite. Enfin l'iniquité vient à ſon comble; l'orgueil croît avec la foibleſſe; & Nabuchodonoſor met tout en poudre.

a IV. Reg. XXV. 9. Dieu n'épargna pas ſon Sanctuaire *a*. Ce beau Temple, l'ornement du monde, qui devoit être éternel ſi les enfans d'Iſraël euſſent perſévéré dans la piété, fut conſumé par le feu des Aſſyriens. C'étoit en vain que b Jer. VII. 4. les Juifs diſoient *b* ſans ceſſe: *Le Temple de Dieu, le Temple de Dieu, le Temple de Dieu, eſt parmi nous*; comme ſi ce Temple ſacré eût dû les protéger tout ſeul. Dieu avoit réſolu de leur faire voir qu'il n'étoit point attaché à un édifice de pierre, mais qu'il vouloit trouver des cœurs fidéles. Ainſi il détruiſit le Temple de Jéruſalem, il en donna le tréſor au pillage; & tant de riches vaiſſeaux conſacrés par tant de Rois pieux, furent abandonnés à un Roi impie.

Mais la chute du Peuple de Dieu devoit être l'inſtruction de tout l'Univers. Nous voions en la perſonne de ce Roi impie & enſemble victorieux, ce que c'eſt que les Conquérans. Ils ne ſont pour la plûpart que des inſtrumens de la vengeance divine. Dieu exerce par eux ſa juſtice, & puis il l'exerce ſur eux-mêmes. Nabuchodonoſor revêtu de la puiſſance divine, & rendu invincible par ce miniſtere, punit tous les ennemis du Peuple de Dieu. Il ravage les Iduméens, les Ammonites & les Moabites: il renverſe les Rois de Syrie: l'Egypte ſous le pouvoir de laquelle la c IV. Reg. XXIV. 7. Judée avoit tant de fois gémi, eſt la proie *c* de ce Roi ſuperbe, & lui devient tributaire: ſa puiſſance n'eſt pas moins fatale à la Judée même, qui ne ſait pas profiter des délais que Dieu lui donne. Tout tombe, tout eſt abattu par la juſtice divine dont Nabuchodonoſor eſt le miniſtre: il tombera à ſon tour; & Dieu qui emploie la main de ce Prince pour châtier ſes enfans & abattre ſes ennemis, le réſerve à ſa main toute-puiſſante.

CHAPITRE VI.

Jugemens de Dieu ſur Nabuchodonoſor, ſur les Rois ſes ſucceſſeurs, & ſur tout l'Empire de Babylone.

IL n'a pas laiſſé ignorer à ſes enfans la deſtinée de ce Roi qui les châtioit, & de l'Empire des Chaldéens, ſous lequel ils devoient être captifs. De peur qu'ils ne fuſſent ſurpris de la gloire des impies & de leur regne orgueilleux, les Prophétes leur en dénonçoient la courte durée. Iſaïe qui a vu la gloire de Nabuchodonoſor & ſon orgueil inſenſé long tems avant ſa naiſſance, a prédit *a* ſa chute ſoudaine & celle de ſon Empire. Babylone n'étoit preſque rien, quand ce Prophéte a vu ſa puiſſance, & un peu après, ſa ruine. Ainſi les révolutions des villes & des Empires qui tourmentoient le Peuple de Dieu ou profitoient de ſa perte, étoient écrites dans ſes Prophéties. Ces Oracles étoient ſuivis d'une prompte exécution; & les Juifs ſi rudement châtiés, virent tomber avant eux, ou avec eux, ou un peu après, ſelon les prédictions de leurs Prophétes, non-ſeulement Samarie, Idumée, Gaza, Aſcalon, Damas, les villes des Ammonites & des Moabites leurs perpétuels ennemis; mais encore les capitales des grands Empires; mais Tyr, la maîtreſſe de la Mer; mais Thanis; mais Memphis; mais Thébes à cent portes, avec toutes les richeſſes de Séſoſtris; mais Ninive même, le ſiége des Rois d'Aſſyrie ſes perſécuteurs; mais la ſuperbe Babylone victorieuſe de toutes les autres, & riche de leurs dépouilles.

a *Iſ.* XIII. XIV. XXI. XLV. XLVI. XLVII. XLVIII.

Il eſt vrai que Jéruſalem périt en même tems pour ſes péchés; mais Dieu ne la laiſſa pas ſans eſpérance. Iſaïe qui avoit prédit ſa perte, avoit vu ſon *b* glo-

b *Iſ.* XLIV. XLV.

rieux rétabliſſement, & lui avoit même nommé Cyrus ſon libérateur, deux cens ans avant qu'il fût né. Jérémie dont les prédictions avoient été ſi préciſes pour marquer à ce Peuple ingrat ſa perte certaine, lui avoit promis *a* ſon retour après ſoixante & dix ans de captivité. Durant ces années, ce Peuple abattu étoit reſpecté dans ſes Prophétes: ces captifs prononçoient aux Rois & aux Peuples leurs terribles deſtinées. Nabuchodonoſor qui vouloit ſe faire adorer, adore lui-même Daniel *b*, étonné des ſecrets divins qu'il lui découvroit: il apprend de lui *c* la ſentence bientôt ſuivie de l'exécution. Ce Prince victorieux triomphoit dans Babylone *d*, dont il fit la plus grande ville, la plus forte & la plus belle que le Soleil eût jamais vue. C'étoit là que Dieu l'attendoit pour foudroier ſon orgueil. Heureux & invulnérable, pour ainſi parler, à la tête de ſes armées & durant tout le cours de ſes conquêtes, il devoit périr dans ſa maiſon ſelon l'Oracle d'Ezéchiel *e*. Lorſqu'admirant ſa grandeur & la beauté de Babylone, il s'éleve au-deſſus de l'humanité, Dieu le frape, lui ôte l'eſprit & le range parmi les bêtes. Il revient au tems marqué par Daniel *f*, & reconnoît le Dieu du Ciel qui lui avoit fait ſentir ſa puiſſance: mais ſes ſucceſſeurs ne profiterent pas de ſon exemple.

a Jerem. XXV. 11. 12. XXXIX. 10.

b Dan. II. 46.

c Dan. IV. 16. & ſeqq.

d Jerem. XXVII.

e Ezech. XXI. 30.

f Dan. IV. 31.

Les affaires de Babylone ſe brouillent; & le tems marqué par les Prophéties pour le rétabliſſement de Juda, arrive parmi tous ces troubles. Cyrus *g* paroît à la tête des Medes & des Perſes: tout cede à ce redoutable Conquérant. Il s'avance lentement vers les Chaldéens, & ſa marche eſt ſouvent interrompue. Les nouvelles de ſa venue viennent de loin à loin, comme avoit prédit Jérémie *h*: enfin il ſe détermine. Babylone ſouvent menacée par les Prophétes, & toujours ſuperbe & impénitente, voit arriver ſon vainqueur qu'elle mépriſe. Ses richeſſes, ſes hautes mu-

g Herodot. lib. I. Xenoph. libb. II. III. Cyr. Pædag.

h Jer. LI. 46.

tailles, ſon Peuple innombrable, ſa prodigieuſe enceinte qui enfermoit tout un grand Païs, comme l'atteſtent tous les Anciens *a*, & ſes proviſions infinies lui enflent le cœur. Aſſiégée durant un long-tems ſans ſentir aucune incommodité, elle ſe rit de ſes ennemis, & des foſſés que Cyrus creuſoit autour d'elle: on n'y parle que de feſtins & de réjouiſſances. Son Roi Baltazar *b* petit-fils de Nabuchodonoſor, auſſi ſuperbe que lui, mais moins habile, fait une fête ſolennelle à tous les Seigneurs. Cette fête eſt célébrée avec des excès inouïs. Baltazar fait apporter les Vaiſſeaux ſacrés enlevés du Temple de Jéruſalem, & mêle la profanation avec le luxe. La colere de Dieu ſe déclare: une main céleſte écrit des paroles terribles ſur la muraille de la ſale où ſe faiſoit le feſtin. Daniel en interprête le ſens; & ce Prophéte qui avoit prédit la chute funeſte de l'aïeul, fait voir encore au petit-fils la foudre qui va partir pour l'accabler. En exécution du décret de Dieu, Cyrus ſe fait tout-à-coup une ouverture dans Babylone. L'Euphrate détourné dans les foſſés qu'il lui préparoit depuis ſi long-tems, lui découvre ſon lit immenſe: il entre par ce paſſage imprévu. Ainſi fut livrée en proie *aux Medes, & aux Perſes, & à Cyrus*, comme avoient dit *c* les Prophétes, *cette ſuperbe Babylone*. Ainſi périt avec elle *d* le Roiaume des Chaldéens, *qui avoit détruit tant d'autres Roiaumes; & Le marteau qui avoit briſé tout l'Univers, fut briſé lui-même*: Jérémie *e* l'avoit bien prédit. Le Seigneur *rompit la verge dont il avoit frapé tant de Nations*: Iſaïe *f* l'avoit prévu. Les Peuples accoutumés au joug des Rois Chaldéens, les voioient eux-mêmes ſous le joug: *Vous voilà*, dirent-ils, *bleſſés comme nous; vous êtes devenus ſemblables à nous; vous, qui diſiez dans votre cœur: J'éleverai mon trône au-deſſus des aſtres, & je ſerai ſemblable au Très-Haut*. C'eſt ce qu'avoit prononcé *g* le même Iſaïe.

a Herodot. lib. I. Xenoph. lib. VII. Pedag. Arift. Polit. III. 3.

b Dan. V.

c Iſ. XIII. 17. XXI. 2. XLV. XLVI. XLVII. Jer. LI. 11. 28.

d Iſ. XIV. 16 17.

e Jer. L. 33.

f Iſ. XIV. 5. 6.

g Ibidem XII. 10. 12.

a *Is.* XXI. 9. *Elle tombe, elle tombe*, comme l'avoit dit *a* ce Prophéte, *cette grande Babylone*; *& ſes Idoles ſont briſées*. b *Bel eſt renverſé*; *& Nabo* ſon grand Dieu, d'où les Rois prenoient leur nom, *tombe par terre*: car les Perſes leurs ennemis, adorateurs du Soleil, ne ſouffroient point les Idoles, ni les Rois qu'on avoit fait Dieux.

b *Ibidem* XLVI. 1.

Mais comment périt cette Babylone? comme les Prophétes l'avoient déclaré. *Ses eaux furent deſſéchées*, c *Jer.* L. 38. LI. 36. comme avoit prédit Jérémie *c*, pour donner paſſage à ſon vainqueur: enivrée, endormie, trahie par d *Ibidem* L. 24. LI. 39. 57. la propre joie, ſelon le même Prophéte *d*, elle ſe trouva au pouvoir de ſes ennemis, *& priſe comme dans un filet ſans le ſavoir*. On paſſe tous les habitans au fil de l'épée: car *les Medes* ſes vainqueurs, comme avoit dit *e* Iſaïe, *ne cherchoient ni l'or ni l'argent*, e *Is.* XIII. 15 16. 17. 18 *Jer.* L. 35. 36 37. 42. mais la vengeance, mais à aſſouvir leur haine par la perte d'un Peuple cruel, que ſon orgueil faiſoit l'ennemi de tous les Peuples du monde. *Les couriers venoient l'un ſur l'autre annoncer au Roi que l'ennemi entroit* f *Jer.* LI. 31. *dans la ville*: Jérémie *f* l'avoit ainſi marqué. Ses Aſtrologues en qui elle croioit, & qui lui promettoient un Empire éternel, *ne purent la ſauver de ſon* g *Is.* XLVII 12. 13. 14. 15. *vainqueur*: C'eſt Iſaïe *g* & Jérémie *h* qui l'annoncent d'un commun accord. Dans cet effroiable carh *Jer.* L. 36. i *Is.* XLVIII. 20. *Jer.* L. 8. 28. LI 6. 10. 50. *&* *ſeq.* nage, les Juifs avertis de loin, échaperent ſeuls *i* au glaive du victorieux. Cyrus devenu par cette conquête le maître de tout l'Orient, reconnoît dans ce Peuple tant de fois vaincu, je ne ſais quoi de divin. Ravi des Oracles qui avoient prédit ſes victoires, il avoue *k* qu'il doit ſon Empire *au Dieu du* k *II. Par.* XXXVI. 22. 23. *I. Eſd.* I. 2. *Ciel* que les Juifs ſervoient, & ſignale la premiere année de ſon regne par le rétabliſſement de ſon Temple & de ſon Peuple.

CHAPITRE VII.

Diverſité des Jugemens de Dieu : Jugement de rigueur ſur Babylone : Jugement de miſéricorde ſur Jéruſalem.

QUi n'admireroit ici la Providence divine, ſi évidemment déclarée ſur les Juifs & ſur les Chaldéens, ſur Jéruſalem & ſur Babylone? Dieu les veut punir toutes deux; & afin qu'on n'ignore pas que c'eſt lui ſeul qui le fait, il ſe plaît à le déclarer par cent Prophéties. Jéruſalem & Babylone, toutes deux menacées dans le même tems & par les mêmes Prophétes, tombent l'une après l'autre dans le tems marqué. Mais Dieu découvre ici le grand ſecret des deux châtimens dont il ſe ſert: un châtiment de rigueur ſur les Chaldéens: un châtiment paternel ſur les Juifs qui ſont ſes enfans. L'orgueil des Chaldéens, (c'étoit le caractere de la Nation, & l'eſprit de tout cet Empire), eſt abattu ſans retour. *Le Superbe eſt tombé, & ne ſe relevera pas*, diſoit Jérémie *a*; & Iſaïe *b* devant lui: *Babylone la glorieuſe, dont les Chaldéens inſolens s'enorgueilliſſoient, a été faite comme Sodome & comme Gomorrhe*, à qui Dieu n'a laiſſé aucune reſſource. Il n'en eſt pas ainſi des Juifs: Dieu les a châtiés comme des enfans déſobéiſſans, qu'il remet dans leur devoir par le châtiment; & puis touché de leurs larmes, il oublie leurs fautes. *Ne crains point, ô Jacob*, dit *c* le Seigneur, *parce que je ſuis avec toi. Je te châtierai avec juſtice, & ne te pardonnerai pas comme ſi tu étois innocent; mais je ne te détruirai pas, comme je détruirai les Nations parmi leſquelles je t'ai diſperſé*. C'eſt pourquoi Babylone, ôtée pour jamais aux Chaldéens, eſt livrée à un autre Peuple; & Jéruſalem rétablie par un changement merveilleux, voit revenir ſes enfans de tous côtés.

a *Jerem. L. 31. 32. 40.*

b *Iſ. XIII. 19.*

c *Jerem. XLVI. 28.*

CHAPITRE VIII.

Retour du Peuple ſous Zorobabel, Eſdras & Néhémias.

CE fut Zorobabel, de la Tribu de Juda & du ſang des Rois, qui les ramena de captivité. Ceux de Juda reviennent en foule, & rempliſſent tout le Païs. Les dix Tribus diſperſées ſe perdent parmi les Gentils, à la réſerve de ceux qui ſous le nom de Juda, & réunis ſous ſes étendards, rentrent dans la Terre de leurs Peres.

Cependant l'Autel ſe redreſſe, le Temple ſe rebâtit, les murailles de Jéruſalem ſont relevées. La jalouſie des Peuples voiſins eſt réprimée par les Rois de Perſe, devenus les protecteurs du Peuple de Dieu. Le Pontife rentre en exercice avec tous les Prêtres qui prouverent leur deſcendance par les Regiſtres pu-
a I.Eſd. II. 62. blics *a* : les autres ſont rejettés. Eſdras, Prêtre lui-même & Docteur de la Loi, & Néhémias Gouverneur réforment tous les abus que la captivité avoit introduits, & font garder la Loi dans ſa pureté. Le Peuple pleure avec eux les tranſgreſſions qui lui
b II.Eſd.I. 3. 9. VIII.8.9. avoient attiré ces grands châtimens, & reconnoît *b* que Moïſe les avoit prédits. Tous enſemble liſent dans les ſaints Livres les menaces de l'homme de Dieu : ils en voient l'accompliſſement : l'Oracle de
c I.Eſd. I. 1. Jérémie *c*, & le retour tant promis après les ſoixante-dix ans de captivité, les étonne & les conſole : ils adorent les Jugemens de Dieu, & reconciliés avec lui, ils vivent en paix.

CHAPITRE IX.

Dieu prêt à faire ceſſer les Prophéties, répand ſes lumieres plus abondamment que jamais.

Dieu qui fait tout en ſon tems, avoit choiſi celui-ci pour faire ceſſer les voiès extraordinaires, c'eſt-à-dire les Prophéties, dans ſon Peuple déſormais aſſez inſtruit. Il reſtoit environ cinq cens ans juſqu'aux jours du Meſſie. Dieu donne à la Majeſté de ſon Fils de faire taire les Prophétes durant tout ce tems, pour tenir tout ſon Peuple en attente de celui qui devoit être l'accompliſſement de tous leurs Oracles.

Mais vers la fin des tems, où Dieu avoit réſolu de mettre fin aux Prophéties, il ſembloit qu'il vouloit répandre toutes ſes lumieres, & découvrir tous les conſeils de ſa Providence: tant il exprima clairement les ſecrets des tems à venir.

Durant la captivité, & ſur tout vers les tems qu'elle alloit finir, Daniel révéré pour ſa piété, même par les Rois infidéles *a*, & emploié par ſa prudence aux plus grandes affaires de leur Etat *b*, vit par ordre, à diverſes fois *c*, & ſous des figures différentes, quatre Monarchies, ſous leſquelles devoient vivre les Iſraëlites. Il les marque par leurs caracteres propres *d*. On voit paſſer comme un torrent l'Empire d'un Roi des Grecs : c'étoit celui d'Alexandre *e*. Par ſa chute on voit établir un autre Empire moindre que le ſien, & affoibli par ſes diviſions: c'eſt celui de ſes ſucceſſeurs, parmi leſquels il y en a quatre marqués dans la Prophétie *f*. Antipater, Séleucus, Ptolomée, & Antigonus ſont viſiblement déſignés. Il eſt conſtant par l'Hiſtoire qu'ils furent plus puiſſans que les autres, & les ſeuls dont la

a *Dan. II. 46. 48. V. 29.*
b *Ibidem VIII. 27.*
c *Ibidem II. V. VIII.*
d *Ibidem II. VII. VIII. X. XI.*
e *Ibidem VII. 6. VIII. 8.*
f *Ibidem VIII. 21. 22.*

puiſſance ait paſſé à leurs enfans. On voit *a* leurs guerres, leurs jalouſies, & leurs alliances trompeuſes; la dureté & l'ambition des Rois de Syrie; l'orgueil & les autres marques qui déſignent Antiochus l'Illuſtre, implacable ennemi du Peuple de Dieu; la briéveté de ſon regne, & la prompte punition de ſes excès. On voit naître enfin ſur la fin, & comme dans le ſein de ces Monarchies *b*, le regne *du Fils de l'homme*. A ce nom vous reconnoiſſez JESUS-CHRIST: mais ce regne du Fils de l'homme eſt encore *c* appellé *le regne des Saints du Très-Haut*. Tous les Peuples ſont ſoumis à ce grand & pacifique Roiaume: l'éternité lui eſt promiſe, & il doit être le ſeul *dont la puiſſance ne paſſera pas à un autre Empire*.

a *Dan. XI.*

b *Ibid. II. 44 45.*

c *Ibidem VII. 13. 14. 27.*

Quand viendra ce Fils de l'homme, & ce Chriſt tant deſiré; & comment il accomplira l'ouvrage qui lui eſt commis, c'eſt-à-dire la rédemption du genre humain, Dieu le découvre manifeſtement à Daniel *d*. Pendant qu'il eſt occupé de la captivité de ſon Peuple dans Babylone, & des ſoixante & dix ans dans leſquels Dieu avoit voulu la renfermer; au milieu des vœux qu'il fait pour la délivrance de ſes freres, il eſt tout-à-coup élevé à des myſteres plus hauts. Il voit un autre nombre d'années, & une autre délivrance bien plus importante. Au lieu des ſeptante années prédites par Jérémie, il voit *e* ſeptante ſemaines, à commencer depuis l'Ordonnance donnée par Artaxerxe *à la longue main*, la vingtiéme année de ſon regne, pour rebâtir la ville de Jéruſalem. Là *f* eſt marquée en termes précis, ſur la fin de ces ſemaines, *la rémiſſion des péchés, le regne éternel de la Juſtice, l'entier accompliſſement des Prophéties, & l'onction du Saint des Saints*. *Le Chriſt* doit faire ſa charge, & paroître comme *Conducteur* du Peuple *après ſoixante-neuf ſemaines*. *Après ſoixante-neuf ſemaines* (car le Pro-

d *Dan. IX. 23. &c.*

e *Ibidem verſ. 24. 25.*

f *Ibidem verſ. 24. 25.*

phéte le répete encore *a*,) *le Chriſt doit être mis à mort*: il doit mourir de mort violente; il faut qu'il ſoit immolé pour accomplir les myſteres. Une ſemaine eſt marquée *b* entre les autres; & c'eſt la derniere & la ſoixante-dixiéme: c'eſt celle où le Chriſt ſera immolé, où *l'Alliance ſera confirmée, & au milieu de laquelle l'Hoſtie & les Sacrifices ſeront abolis*, ſans doute par la mort du Chriſt: car c'eſt enſuite de la mort du Chriſt que ce changement eſt *c* marqué. *Après cette mort du Chriſt & l'abolition des Sacrifices*, on ne voit plus qu'horreur & confuſion: on voit *la ruine de la Cité ſainte & du Sanctuaire*; *un Peuple & un Capitaine qui vient pour tout perdre*; *l'abomination dans le Temple*; *la derniere & irrémédiable déſolation* du Peuple ingrat envers ſon Sauveur.

a *Dan.* IX. 26.

b *Ibidem verſ.* 27.

c *Ibidem verſ.* 26. 27.

Nous avons vu * que ces ſemaines réduites en ſemaines d'années, ſelon l'uſage de l'Ecriture, font 490. ans, & nous ménent préciſément depuis la vingtiéme année d'Artaxerxe à la derniere ſemaine; ſemaine pleine de myſteres, où JESUS-CHRIST immolé met fin par ſa mort aux Sacrifices de la Loi, & en accomplit les figures. Les Doctes font de différentes ſupputations pour faire quadrer ce tems au juſte. Celle que je vous ai propoſée, eſt ſans embarras. Loin d'obſcurcir la ſuite de l'Hiſtoire des Rois de Perſe, elle l'éclaircit; quoiqu'il n'y auroit rien de fort ſurprenant, quand il ſe trouveroit quelqu'incertitude dans les dates de ces Princes; (* & le peu d'années) dont on pourroit diſputer ſur un compte de 490. ans, ne ſeroit jamais une importante queſtion. Mais pourquoi diſcourir davantage? Dieu a retranché la difficulté, s'il y en avoit, par une déciſion qui ne ſouffre aucune replique. Un événement manifeſte nous met au-deſſus de tous les rafinemens

* Voiez ci-deſſus I. Part. VII. & VIII. Epoq. l'an de Rome 228. 280. 287. pagg. 36. & ſuiv. 50. & ſuiv.

* Les premiéres éditions portent: *& huit ou neuf ans au plus, dont &c. ne ſeront jamais &c.* Voiez la Note ci-deſſus, pag. 14.

des Chronologiſtes; & la ruine totale des Juifs qui a ſuivi de ſi près la mort de Notre-Seigneur, fait entendre aux moins clair-voians l'accompliſſement de la Prophétie.

Il ne reſte plus qu'à vous faire remarquer une circonſtance. Daniel nous découvre un nouveau myſtere. L'Oracle de Jacob nous avoit appris que le Roiaume de Juda devoit ceſſer à la venue du Meſſie; mais il ne nous diſoit pas que ſa mort ſeroit la cauſe de la chute de ce Roiaume. Dieu a révélé ce ſecret important à Daniel, & il lui déclare que la ruine des Juifs ſera la ſuite de la mort du Chriſt & de leur méconnoiſſance. Marquez, s'il vous plaît, cet endroit: la ſuite des événemens vous en fera bientôt un beau Commentaire.

CHAPITRE X.

Prophéties de Zacharie & d'Aggée.

VOus voiez ce que Dieu montra au Prophéte Daniel un peu devant les victoires de Cyrus, & le rétabliſſement du Temple. Du tems qu'il ſe bâtiſſoit, il ſuſcita les Prophéte Aggée & Zacharie: & incontinent après il envoia Malachie, qui devoit fermer les Prophéties de l'ancien Peuple.

Que n'a pas vu Zacharie? On diroit que le Livre des Décrets divins ait été ouvert à ce Prophéte, & qu'il y ait lu toute l'Hiſtoire du Peuple de Dieu depuis la captivité.

Les perſécutions des Rois de Syrie, & les guerres qu'ils font à Juda, lui ſont découvertes *a* dans toute leur ſuite. Il voit Jéruſalem priſe & ſaccagée; un pillage effroiable, & des déſordres infinis; le Peuple en fuite dans le Déſert, incertain de ſa condition, entre la mort & la vie; à la veille de ſa der-

a Zach. XIV.

niere déſolation, une nouvelle lumiere lui paroître tout-à-coup. Les ennemis ſont vaincus; les Idoles ſont renverſées dans toute la Terre ſainte: on voit la paix & l'abondance dans la Ville & dans le Païs; & le Temple eſt révéré dans tout l'Orient.

Une circonſtance mémorable de ces guerres eſt révélée au Prophéte *a*. (* *Juda même combattra*, dit-il, *contre Jéruſalem*, c'eſt-à-dire,) que Jéruſalem devoit être trahie par ſes enfans, & que parmi ſes ennemis il ſe trouveroit beaucoup de Juifs. a Zach. XIV. 14.

Quelquefois il voit *b* une longue ſuite de proſpérités: Juda eſt rempli de force *c*; les Roiaumes qui l'ont oppreſſé, ſont humiliés *d*; les voiſins qui n'ont ceſſé de le tourmenter, ſont punis; quelques-uns ſont convertis & incorporés au Peuple de Dieu. Le Prophéte voit *e* ce Peuple comblé des bienfaits divins, parmi leſquels il leur conte *f* le triomphe auſſi modeſte que glorieux *du Roi pauvre, du Roi pacifique, du Roi Sauveur, qui entre monté ſur un âne dans ſa ville de Jéruſalem*. b Zach. IX. X. c Zach. X. 6. d Ibidem verſ. 11. e Zach. IX. 1. 2. 3. 4. 5. 6. 7. 8. f Ibidem IX. 9.

Aprés avoir raconté les proſpérites, il reprend *g* dès l'origine toute la ſuite des maux. Il voit tout d'un coup le feu dans le Temple; tout le Païs ruiné avec la Ville capitale; des meurtres, des violences, un Roi qui les autoriſe. Dieu a pitié de ſon Peuple abandonné: il s'en rend lui-même le Paſteur; & ſa protection le ſoutient. A la fin il s'allume des guerres civiles, & les affaires vont en décadence. Le tems de ce changement eſt déſigné *h* par un caractere certain, (** & *trois Paſteurs*, c'eſt-à-dire, ſelon le ſtile ancien,) trois Princes dégradés en un même mois, en marquent le commencement. g Zach. XI. h Zach. XI. 8.

Au milieu de ces malheurs paroît encore un plus

* Dans les éditions précédentes, après le mot *Prophéte*, on liſoit tout de ſuite: *c'eſt que Jéruſalem* &c. Voiez la Note ci-deſſus, pag. 14.

** C'eſt une addition. Autrefois, après le mot *certain*, on liſoit ſeulement: *& trois Princes dégradés* &c. Voiez la Note ci-deſſus, pag. 14.

grand malheur. Un peu après ces diviſions & dans le tems de la décadence, Dieu *eſt acheté trente deniers* par ſon Peuple ingrat; & le Prophéte voit tour *a*, juſqu'*au Champ du Potier*, ou du Sculpteur auquel cet argent eſt emploié. Delà ſuivent d'extrêmes déſordres parmi les Paſteurs du Peuple: enfin ils ſont aveuglés, & leur puiſſance eſt détruite.

a Zach. XI. 12. 13.

Que dirai-je de la merveilleuſe viſion de Zacharie *b*, qui voit *le Paſteur frapé, & les Brebis diſperſées*? Que *c* dirai-je *du regard que jette le Peuple ſur ſon Dieu qu'il a percé*, & des larmes que lui fait verſer une mort plus lamentable que celle d'un fils unique, & que celle de Joſias? Zacharie a vu toutes ces choſes: mais ce qu'il a vu *d* de plus grand, c'eſt *le Seigneur envoié par le Seigneur pour habiter dans Jéruſalem, d'où il appelle les Gentils pour les aggréger à ſon Peuple, & demeurer au milieu d'eux.*

b Zach. XIII. 7.

c Zach. XII. 10.

d Zach. II. 8. 9. 10. 11.

Aggée dit moins de choſes, mais ce qu'il dit eſt ſurprenant. Pendant qu'on bâtit le ſecond Temple *e*, & que les vieillards qui avoient vu le premier, fondent en larmes en comparant la pauvreté de ce dernier édifice avec la magnificence de l'autre, le Prophéte qui voit plus loin, publie la gloire du ſecond Temple, & le préfere au premier. Il explique *f* d'où viendra la gloire de cette nouvelle Maiſon; c'eſt que *le deſiré des Gentils arrivera*: ce Meſſie promis (* depuis deux mille ans) & dès l'origine du monde, comme le Sauveur des Gentils, paroîtra dans ce nouveau Temple: *la paix y ſera établie: tout l'Univers ému* rendra témoignage à la venue de ſon Rédempteur: il n'y a plus *qu'un peu de tems* à l'attendre; & les tems deſtinés à cette attente, ſont dans leur dernier période.

e I. Eſdr. III. 12.

f Agg. II. 7. 8. 9. 10.

* Les deux dernieres éditions de Paris portent, *depuis deux cens ans*. Nous avons retenu la leçon des précedentes; c'eſt-à-dire, *depuis deux mille ans*. Voiez la Note ci-deſſus, pag. 14.

CHAPITRE XI.

La Prophétie de Malachie, qui eſt le dernier des Prophètes: & l'achèvement du ſecond Temple.

ENfin le Temple s'achéve ; les Victimes y ſont immolées ; mais les Juifs avares y offrent des Hoſties défectueuſes. Malachie qui les en reprend, eſt élevé à une plus haute conſidération ; & à l'occaſion des offrandes immondes des Juifs, il *a* voit *l'offrande* toujours *pure* & jamais ſouillée, *qui ſera préſentée à Dieu*, non plus ſeulement, comme autrefois, dans le Temple de Jéruſalem, mais *depuis le Soleil levant juſqu'au Soleil couchant:* non plus par les Juifs, mais *par les Gentils*, parmi leſquels il prédit, *que le nom de Dieu ſera grand.* a Mal. I. 11.

Il voit auſſi, comme Aggée, la gloire du ſecond Temple, & le Meſſie qui l'honore de ſa préſence ; mais il voit en même tems *b* que le Meſſie eſt le Dieu à qui ce Temple eſt dédié. J'*envoie mon Ange*, dit le Seigneur, *pour me préparer les voies ; & incontinent vous verrez arriver dans ſon ſaint Temple le Seigneur que vous cherchez, & l'Ange de l'Alliance que vous deſirez.* b Mal. III. 1.

Un Ange eſt un Envoié : mais voici un Envoié d'une dignité merveilleuſe ; un Envoié qui a un Temple ; un Envoié qui eſt Dieu, & qui entre dans le Temple comme dans ſa propre demeure ; un Envoié deſiré par tout le Peuple, qui vient faire une nouvelle Alliance, & qui eſt appellé pour cette raiſon, l'*Ange de l'Alliance*, ou du Teſtament.

C'étoit donc dans le ſecond Temple *c* que ce Dieu envoié de Dieu devoit paroître : mais un autre Envoié précéde, & lui prépare les voies. Là, nous voions le Meſſie précédé par ſon Précurſeur. Le caractére de c Mal. III. 1.

a Mal. IV. 5. 6. ce Précurſeur eſt encore montré au Prophéte *a*. Ce doit être un nouvel Elie, remarquable par ſa ſainteté, par l'auſtérité de ſa vie, par ſon autorité & par ſon zéle.

Ainſi le dernier Prophéte de l'ancien Peuple, marque le premier Prophéte qui devoit venir après lui, c'eſt-à-dire, cet *Elie*, Précurſeur du Seigneur qui devoit paroître. Juſqu'à ce tems le Peuple de Dieu n'avoit point à attendre de Prophéte; la Loi de Moïſe
b Mal. IV. 4 5. 6. lui devoit ſuffire: & c'eſt pourquoi Malachie finit *b* par ces mots: *Souvenez-vous de la Loi que j'ai donnée ſur le Mont Horeb à Moïſe mon ſerviteur pour tout Iſraël. Je vous enverrai le Prophéte Elie, qui unira les cœurs des peres avec le cœur des enfans*, qui montrera à ceux-ci ce qu'ont attendu les autres.

A cette Loi de Moïſe, Dieu avoit joint les Prophétes qui avoient parlé en conformité, & l'Hiſtoire du Peuple de Dieu faite par les mêmes Prophétes, dans laquelle éroient confirmées par des expériences ſenſibles les promeſſes & les menaces de la Loi. Tout étoit ſoigneuſement écrit; tout étoit digéré par l'ordre des tems: & voilà ce que Dieu laiſſa pour l'inſtruction de ſon Peuple, quand il fit ceſſer les Prophéties.

CHAPITRE XII.

Le tems du ſecond Temple: Fruits des châtimens & des Prophéties precédentes: Ceſſation de l'Idolatrie, & des faux Prophétes.

DE telles inſtructions firent un grand changement dans les mœurs des Iſraëlites. Ils n'avoient plus beſoin ni d'apparition, ni de prédiction manifeſte, ni de ces prodiges inouïs que Dieu faiſoit ſi ſouvent pour leur ſalut. Les témoignages qu'ils

avoient reçus, leur ſuffiſoient ; & leur incrédulité, non-ſeulement convaincue par l' événement, mais encore ſi ſouvent punie, les avoit enfin rendu dociles.

C'eſt pourquoi depuis ce tems on ne les voit plus retourner à l' Idolatrie, à laquelle ils étoient ſi étrangement portés. Ils s'étoient trop mal trouvés d'avoir rejetté le Dieu de leurs Peres. Ils ſe ſouvenoient toujours de Nabuchodonoſor & de leur ruine ſi ſouvent prédite dans toutes ſes circonſtances, & toutefois plutôt arrivée qu' elle n' avoit été crue. Ils n' étoient pas moins en admiration de leur établiſſement fait contre toute apparence dans le tems, & par celui qui leur avoit été marqué. Jamais ils ne voioient le ſecond Temple, ſans ſe ſouvenir pourquoi le premier avoit été renverſé, & comment celui-ci avoit été rétabli : ainſi ils ſe confirmoient dans la foi de leurs Ecritures, auſquelles tout leur Etat rendoit témoignage.

On ne vit plus parmi eux de faux Prophétes. Ils s' étoient défaits tout enſemble de la pente qu' ils avoient à les croire, & de celle qu' ils avoient à l' Idolatrie. Zacharie avoit prédit *a* par un même Oracle que ces deux choſes leur arriveroient. Sa Prophétie eut un manifeſte accompliſſement. Les faux Prophétes ceſſerent ſous le ſecond Temple : le Peuple rebuté de leurs tromperies, n' étoit plus en état de les écouter. Les vrais Prophétes de Dieu étoient lus & relus ſans ceſſe : il ne leur falloit point de Commentaire ; & les choſes qui arrivoient tous les jours en exécution de leurs Prophéties, en étoient de trop fidéles interprétes.

a *Zach. XIII. 2. 3. 4. 5.*

CHAPITRE XIII.

La longue paix dont ils jouiſſent, par qui prédite.

EN effet, tous leurs Prophétes leur avoient promis une paix profonde. On lit encore avec joie
a *Iſ.* XLI. 11.12.13. XLIII. 18. 19. XLIX. 18. 19. 20. 21. LII. 1. 2. 7. LIV. LV. *&c.* LX. 15. 16. *&c.* la belle peinture que font Iſaïe *a* & Ezéchiel *b*, des bienheureux tems qui devoient ſuivre la captivité de Babylone. Toutes les ruines ſont réparées; les villes & les bourgades ſont magnifiquement rebâties; le Peuple eſt innombrable; les ennemis ſont à bas; l'abondance eſt dans les villes & dans la campagne: on y voit la joie, le repos, & enfin tous les fruits d'une longue paix. Dieu promet *c* de tenir ſon Peuple dans une durable & parfaite tranquillité. Ils en jouirent ſous les Rois de Perſe. Tant que cet Empire ſe ſoutint, les favorables décrets de Cyrus qui en étoit le fondateur, aſſurerent le repos des Juifs. Quoiqu'ils aient été menacés de leur derniere ruine ſous Aſſuérus, quel qu'il ſoit, Dieu fléchi *d* par leurs larmes, changea tout-à-coup le cœur du Roi, & tira une vengeance éclatante d'Aman leur ennemi. Hors de cette conjoncture qui paſſa ſi vîte, ils furent toujours ſans crainte. Inſtruits par leurs Prophétes *e* à obéir aux Rois à qui Dieu les avoit ſoumis, leur fidélité fut inviolable. Auſſi furent-ils toujours doucement traités. A la faveur d'un tribut aſſez léger qu'ils paioient à leurs Souverains, qui étoient plutôt leurs Protecteurs que leurs Maîtres, ils vivoient ſelon leurs propres Loix: la puiſſance Sacerdotale fut conſervée en ſon entier: les Pontifes conduiſoient le Peuple: le Conſeil public, établi premierement par Moïſe, avoit toute ſon autorité; & ils exerçoient entre eux *f* la puiſſance de vie & de mort, ſans que perſonne ſe mêlât de leur conduite.

b *Ezech.* XXXVI. XXXVIII. 11. 12. 13. 14.

c *Jerem.* XLVI 27.

d *Eſth.* IV. V. VII. VIII. IX.

e *Jerem.* XXVII. 11. 17. XL. 9 *Baruch.* I. 11. 12.

f *I. Eſdr.* VII. 25. 26.

Les Rois l' ordonnoient ainſi. La ruine de l' Empire des Perſes ne changea point leurs affaires. Alexandre *a* reſpecta leur Temple, admira leurs Prophéties, & augmenta leurs Priviléges. Ils eurent un peu à ſouffrir ſous ſes premiers ſucceſſeurs. Ptolomée fils de Lagus ſurprit Jéruſalem *b*, & en emmena en Egypte cent mille captifs; mais il ceſſa *c* bientôt de les haïr. (* Pour mieux dire, il ne les haït jamais : il ne vouloit que les ôter aux Rois de Syrie ſes ennemis. En effet, il ne les eut pas plutôt ſoumis,) qu' il les fit citoiens d' Alexandrie Capitale de ſon Roiaume, ou plutôt il leur confirma le droit qu' Alexandre (** fondateur de cette ville) leur y avoit déja donné ; & ne trouvant rien dans tout ſon Etat de plus fidéle que les Juifs, il en remplit ſes armées, & leur confia les places les plus importantes. Si les Lagides les conſidererent, ils furent encore mieux traités des Séleucides, ſous l' Empire deſquels ils vivoient. Séleucus Nicator *d*, chef de cette Famille, les établit dans Antioche ; & Antiochus le Dieu, ſon petit-fils, les aiant fait recevoir dans toutes les villes de l' Aſie Mineure, nous les avons vus ſe répandre dans toute la Gréce, y vivre ſelon leur Loi, & y jouir des mêmes droits que les autres citoiens, comme ils faiſoient dans Alexandrie & dans Antioche. Cependant leur Loi eſt tournée en Gréc *e* par les ſoins de Ptolomée Philadelphe Roi d'Egypte. La religion Judaïque eſt connue parmi les Gentils ; le Temple de Jéruſalem eſt enrichi par les dons des Rois & des Peuples ; les Juifs vivent en paix & en liberté ſous la puiſſance des Rois de Syrie, & ils n'avoient guéres goûté une telle tranquillité ſous leurs propres Rois.

a *Joſeph. Ant. XI. 8. Id. contr. Ap. II. 4.*

b *Id. Ant. XII. 1. 2.*

c *Id. contr. Ap. II. 4.*

d *Joſeph. Ant. XII. 3. & lib. II. contr. Ap.*

e *Joſeph. præf. Ant. & lib. XII. 2. & II. contr. Ap.*

* Dans les éditions précédentes, après les mots, *mais il ceſſa bientôt de les haïr*, on lit tout de ſuite : *Lui-même les fit citoiens &c.* Voiez la Note ci-deſſus, pag. 14.

** C' eſt une addition faite aux dernieres éditions. Voiez là-même.

CHAPITRE XIV.

Interruption & rétabliſſement de la paix : Diviſion dans le Peuple ſaint : Perſécution d' Antiochus : Tout cela prédit.

ELle ſembloit devoir être éternelle, s'ils ne l'euſſent eux-mêmes troublée par leurs diſſenſions. Il y avoit trois cens ans qu' ils jouiſſoient de ce repos tant prédit par leurs Prophétes, quand l' ambition & les jalouſies qui ſe mirent parmi eux, les penſerent perdre. Quelques-uns des plus puiſſans trahirent leur Peuple *a* pour flater les Rois : ils voulurent ſe rendre illuſtres à la maniere des Grecs, & préférerent cette vaine pompe à la gloire ſolide que leur acquéroit parmi leurs citoiens l' obſervance des Loix de leurs Ancêtres. Ils célébrerent des Jeux comme les Gentils. Cette nouveauté éblouit les yeux du Peuple, & l' Idolatrie revêtue de cette magnificence parut belle à beaucoup de Juifs. A ces changemens ſe mêlerent les diſputes pour le ſouverain Sacerdoce, qui étoit la dignité principale de la Nation. Les ambitieux s'attachoient aux Rois de Syrie pour y parvenir, & cette dignité ſacrée fut le prix de la flaterie de ces courtiſans. Les jalouſies & les diviſions des particuliers ne tarderent pas à cauſer, ſelon la coutume, de grands malheurs à tout le Peuple (* & à la Ville ſainte. Alors arriva ce que nous avons remarqué qu'avoit prédit Zacharie *b* : *Judas même combattit contre Jéruſalem*; & cette Ville fut trahie par ſes citoiens.) Antiochus l'Illuſtre, Roi de Syrie, conçut le deſſein de perdre ce Peuple diviſé, pour profiter de ſes richeſſes. Ce Prince parut alors avec tous les

a I. Mac. I. 12. 13. &c. II. Mac. III. IV. 7. &c. 14. 17. 19. &c.

b Zach. XIV. 14.

* C'eſt une addition des dernieres éditions, avec un renvoi au Chapitre X. de cette ſeconde Partie, ci-deſſus pag. 201. Voiez notre premiere Note, pag. 14.

caracteres que Daniel *a* avoit marqués : ambitieux, avare, artificieux, cruel, insolent, impie, insensé, enflé de ses victoires, & puis irrité de ses pertes. Il entre dans Jérusalem en état de tout entreprendre : les factions des Juifs, *& non pas ses propres forces*, l'enhardissoient ; & Daniel *b* l'avoit ainsi prévu. Il exerce des cruautés inouies : son orgueil l'emporte aux derniers excès, & *il vomit des blasphêmes contre le Très-Haut*, comme l'avoit prédit *c* le même Prophéte. En exécution de ces Prophéties, *& à cause des péchés du Peuple* d, *la force lui est donnée contre le Sacrifice perpétuel*. Il profane le Temple de Dieu, que les Rois ses ancêtres avoient révéré : il le pille, & répare par les richesses qu'il y trouve, les ruines de son trésor épuisé. Sous prétexte de rendre conformes les mœurs de ses sujets, & en effet pour assouvir son avarice en pillant toute la Judée, il ordonne aux Juifs *e* d'adorer les mêmes Dieux que les Grecs : sur-tout, il veut qu'on adore Jupiter Olympien, dont il place l'Idole dans le Temple même : & plus impie que Nabuchodonosor, il entreprend de détruire les Fêtes, la Loi de Moïse, les Sacrifices, la Religion, & tout le Peuple. Mais les succès de ce Prince avoient leurs bornes marquées par les Prophéties. Mathatias s'oppose à ses violences, & réunit les gens de bien. Judas Machabée son fils, avec une poignée de gens, fait des exploits inouis, & purifie le Temple de Dieu, *trois ans & demi* après sa profanation, comme l'avoit prédit Daniel *f*. Il poursuit *g* les Iduméens & tous les autres Gentils qui se joignent à Antiochus ; & leur aiant pris leurs meilleures Places, il revient victorieux & humble, tel que l'avoit vu Isaïe *h*, chantant les louanges de Dieu qui avoit livré entre les mains les ennemis de son Peuple ; & encore tout rouge de leur sang, il continue ses victoires, malgré les armées prodigieuses *i* des Capitaines d'An-

a Dan. II. 24. 25. I. Mach. I. 9. 10. 11. 12. 23. 24. 25. Polyb. lib. XXVI & XXXI in Excerp. & ap. Ath. lib. X.

b Dan. VIII. 24.

c Dan. VII. 8. 11. 25. VIII. 25.

d Dan. VIII. 11. 12. 13. 14.

e I. Mach. I. 41. 46. 57. II Machab. VI. 1. 2.

f Dan. VII. 25. XII. 7. 11.

g Joseph. Prol. lib. de bell. Jud. n. 7. & lib. I. cap. 2. Id. Antiq. Jud. lib. XII. a cap. 5. ad 17.

h Is. LXIII

i I. Mach. IV. 15. V. 3. 26. 28. 30. 34.

tiochus. Daniel *a* n'avoit donné *que ſix ans* à ce Prince impie pour tourmenter le Peuple de Dieu; & voilà qu'au terme préfix il apprend à Ecbatane les faits héroïques de Judas *b*. Il tombe dans une profonde mélancolie, & meurt, comme avoit prédit le ſaint Prophéte *c*, miſérable, *mais non de main d'homme*, après avoir reconnu, mais trop tard, la puiſſance du Dieu d'Iſraël.

a *Dan. VIII. 14.*

b *I. Mach. VI. II. Mach. IX.*

c *Dan. VIII. 25.*

Je n'ai plus beſoin de vous raconter de quelle ſorte ſes ſucceſſeurs pourſuivirent la guerre contre la Judée, ni la mort de Judas ſon Libérateur, ni les victoires de ſes deux freres Jonathas & Simon, ſucceſſivement ſouverains Pontifes, dont la valeur rétablit la gloire ancienne du Peuple de Dieu. Ces trois grands hommes virent les Rois de Syrie & tous les Peuples voiſins conjurés contre eux; & ce qui étoit de plus déplorable, ils virent à diverſes fois ceux de Juda même armés contre leur Patrie & contre Jéruſalem: choſe inouie juſqu'alors; mais (* comme on a dit) expreſſément marquée par les Prophétes *d*. Au milieu de tant de maux, la confiance qu'ils eurent en Dieu les rendit intrépides & invincibles! Le Peuple fut toujours heureux ſous leur conduite; & enfin du tems de Simon, affranchi du joug des Gentils, il ſe ſoumit à lui & à ſes enfans, du conſentement des Rois de Syrie.

d *Zach. XIV. 14. I. Mach. I. 12. IX. 24. 26. 27. 58. 59. XI. 20. 21. 22. XVI. II. Mac. IV. 22. & ſeq.*

Mais l'Acte par lequel le Peuple de Dieu tranſporte à Simon toute la puiſſance publique, & lui accorde des droits Roiaux, eſt remarquable. Le Décret *e* porte *qu'il en jouira lui & ſa poſtérité, juſqu'à ce qu'il vienne un fidéle & véritable Prophéte.*

e *I. Mach. XIV. 41.*

Le Peuple accoutumé dès ſon origine à un Gouvernement divin, & ſachant que depuis le tems que David avoit été mis ſur le Trône par ordre de Dieu,

* Autre addition des dernieres éditions. On y renvoie au Chapitre X. de cette ſeconde Partie, ci-deſſus pag. 201. Voiez notre premiere Note, pag. 14.

la ſouveraine puiſſance appartenoit à ſa Maiſon, à qui elle devoit être à la fin rendue au tems du Meſſie, quoique d'une maniere plus myſtérieuſe & plus haute qu'on ne l'attendoit, mit expreſſément cette reſtriction au pouvoir qu'il donna à ſes Pontifes, & continua de vivre ſous eux dans l'eſpérance de ce Chriſt tant de fois promis.

C'eſt ainſi que ce Roiaume abſolument libre, uſa de ſon droit, & pourvut à ſon Gouvernement. La poſtérité de Jacob, par la Tribu de Juda & par les reſtes qui ſe rangerent ſous ſes étendards, ſe conſerva en corps d'Etat, & jouit indépendamment & paiſiblement de la Terre qui lui avoit été aſſignée.

En vertu du Décret du Peuple dont nous venons de parler, Jean Hyrcan fils de Simon ſuccéda à ſon pere. Sous lui les Juifs s'agrandiſſent par des conquêtes conſidérables. Ils ſoumettent Samarie: (Ezéchiel *a* & Jérémie *b* l'avoient prédit:) ils domtent les Iduméens, les Philiſtins & les Ammonites leurs perpétuels ennemis; & ces Peuples embraſſent leur Religion: (Zacharie l'avoit marqué *c*). Enfin malgré la haine & la jalouſie des Peuples qui les environnent, ſous l'autorité de leurs Pontifes qui deviennent enfin leurs Rois, ils fondent le nouveau Roiaume des Aſmonéens ou des Machabées, plus étendu que jamais, ſi on excepte les tems de David & de Salomon.

a *Ezech. XVI. 53. 55. 56. 61.*

b *Jerem. XXXI. 5.*

1. Mach. X. 34. Joſeph. Ant. XIII. 9. 17. 18.

c *Zach. IX. 1. 2. & ſeq.*

Voilà de quelle maniere le Peuple de Dieu ſubſiſta toujours parmi tant de changemens; & ce Peuple tantôt châtié, & tantôt conſolé dans ſes diſgraces, par les différens traitemens qu'il reçoit ſelon ſes mérites, rend un témoignage public à la Providence qui régit le monde.

CHAPITRE XV.

Attente du Meſſie, ſur quoi fondée: Préparation à ſon Regne: & la converſion des Gentils.

MAis en quelqu'état qu'il fût, il vivoit toujours en attente des tems du Meſſie, où il eſpéroit de nouvelles graces plus grandes que toutes celles qu'il avoit reçues; & il n'y a perſonne qui ne voie que cette Foi du Meſſie & de ſes merveilles, qui dure encore aujourd'hui parmi les Juifs, leur eſt venue de leurs Patriarches & de leurs Prophétes dès l'origine de leur Nation. Car dans cette longue ſuite d'années où eux-mêmes reconnoiſſoient *a* que par un conſeil de la Providence il ne s'élevoit plus parmi eux aucun Prophéte, & que Dieu ne leur faiſoit point de nouvelles prédictions ni de nouvelles promeſſes, cette Foi du Meſſie qui devoit venir étoit plus vive que jamais. Elle ſe trouva ſi bien établie, quand le ſecond Temple fut bâti, qu'il n'a plus fallu de Prophéte pour y confirmer le Peuple. Ils vivoient * ſur la Foi des anciennes Prophéties qu'ils avoient vu s'accomplir ſi préciſément à leurs yeux en tant de chefs: le reſte, depuis ce tems, ne leur a jamais paru douteux; & ils n'avoient point de peine à croire que Dieu ſi fidéle en tout, n'accomplît encore en ſon tems ce qui regardoit le Meſſie, c'eſt-à-dire, la principale de ſes promeſſes, & le fondement de toutes les autres.

a Joſeph. lib. I. contr. Apion.

* Les éditions de Hollande portent: *Ils vivoient ſous la foi*, &c. Voiez la Note ci-deſſus, pag 14.

En effet, toute leur Hiſtoire, tout ce qui leur arrivoit de jour en jour, n'étoit qu'un perpétuel développement des Oracles que le Saint-Eſprit leur avoit laiſſés. Si, rétablis dans leur Terre après la captivité, ils jouirent durant trois cens ans d'une paix profonde; ſi leur Temple fut révéré, & leur Religion

honorée dans tout l' Orient ; ſi enfin leur paix fut troublée par leurs diſſenſions ; ſi ce ſuperbe Roi de Syrie fit des efforts inouis pour les détruire ; s' il prévalut quelque tems ; ſi un peu après il fut puni ; ſi la Religion Judaïque & tout le Peuple de Dieu fut relevé avec un éclat plus merveilleux que jamais, & le Roiaume de Juda accru ſur la fin des tems par de nouvelles conquêtes : vous avez vu, MONSEIGNEUR, que tout cela ſe trouvoit écrit dans leurs Prophétes. Oui, tout y étoit marqué, juſqu' au tems que devoit durer les perſécutions, juſqu' aux lieux où ſe donnerent les combats, juſqu' aux terres qui devoient être conquiſes.

Je vous ai rapporté en gros quelque choſe de ces Prophéties : le détail ſeroit la matiere d' un plus long diſcours ; (* mais vous en voiez aſſez, pour demeurer convaincu de ces fameuſes prédictions qui ſont le fondement de notre croiance : plus on les approfondit, plus on y trouve de vérité ; &) les Prophéties du Peuple de Dieu ont eu durant tous ces tems un accompliſſement ſi manifeſte, que depuis, quand les Païens mêmes, quand un Porphyre *a*, quand un Julien l' Apoſtat *b*, ennemis d' ailleurs des Ecritures, ont voulu donner des exemples des prédictions Prophétiques, ils les ont été chercher parmi les Juifs.

a *Porph. de abſtin. lib. IV.*

b *Id. Porph. & Jul. apud Cyr. lib. V. & VI. in Julian.*

Et je puis même vous dire avec vérité, que ſi durant cinq cens ans le Peuple de Dieu fut ſans Prophéte, tout l' état de ces tems étoit Prophétique : l' œuvre de Dieu s' acheminoit, & les voies ſe préparoient inſenſiblement à l' entier accompliſſement des anciens Oracles.

Le retour de la captivité de Babylone n' étoit

* Après le mot, *diſcours*, on liſoit autrefois : *Je ne veux vous donner ici qu' une premiere teinture de ces vérités importantes, qu' on reconnoît d' autant plus qu' on entre plus avant dans le particulier. Je remarquerai ſeulement ici que le Prophéties du Peuple de Dieu &c.* Voiez la Note ci-deſſus, pag. 24.

qu' une ombre de la liberté & plus grande & plus néceſſaire, que le Meſſie devoit apporter aux hommes captifs du péché. Le Peuple diſperſé en divers endroits dans la haute Aſie, dans l' Aſie Mineure, dans l' Egypre, dans la Gréce même, commençoit à faire éclater parmi les Gentils le nom & la gloire du Dieu d' Iſraël. Les Ecritures qui devoient un jour être la lumiere du monde, furent miſes dans la Langue la plus connue de l' Univers : leur antiquité eſt reconnue. Pendant que le Temple eſt révéré, & les Ecritures répandues parmi les Gentils, Dieu donne quelque idée de leur converſion future, & en jette de loin les fondemens.

Ce qui ſe paſſoit même parmi les Grecs, étoit une eſpece de préparation à la connoiſſance de la vérité. Leurs Philoſophes connurent que le monde étoit régi par un Dieu bien différent de ceux que le vulgaire adoroit, & qu' ils ſervoient eux-mêmes avec le vulgaire. Les Hiſtoires Grecques font foi que cette belle Philoſophie venoit d' Orient, & des endroits où les Juifs avoient été diſperſés ; mais de quelqu' endroit qu' elle ſoit venue, une vérité ſi importante répandue parmi les Gentils, quoique combattue, quoique mal ſuivie, même par ceux qui l' enſeignoient, commençoit à réveiller le genre humain, & fourniſſoit par avance des preuves certaines à ceux qui devoient un jour le tirer de ſon ignorance.

CHAPITRE XVI.

Prodigieux aveuglement de l'Idolatrie avant la venue du Meſſie.

COmme toutefois la converſion de la Gentilité étoit une œuvre réſervée au Meſſie, & le propre caractere de ſa venue, l'erreur & l'impiété prévaloient par-tout. Les Narions les plus éclairées & les plus ſages, les Chaldéens, les Egyptiens, les Phéniciens, les Grecs, les Romains, étoient les plus ignorans, & les plus aveugles ſur la Religion : tant il eſt vrai qu'il y faut être élevé par une grace particuliere, & par une ſageſſe plus qu'humaine. Qui oſeroit raconter les cérémonies des Dieux immortels, & leurs myſteres impurs? Leurs amours, leurs cruautés, leurs jalouſies, & tous leurs autres excès étoient le ſujet de leurs Fêtes, de leurs Sacrifices, des Hymnes qu'on leur chantoit, & des peintures que l'on conſacroit dans leurs Temples. Ainſi le crime étoit adoré, & reconnu néceſſaire au culte des Dieux. Le plus grave des Philoſophes *a* défend de boire avec excès, ſi ce n'étoit dans les Fêtes de Bacchus & à l'honneur de ce Dieu. Un autre *b*, après avoir ſévérement blâmé toutes les images malhonnêtes, en excepte celles des Dieux qui vouloient être honorés par ces infamies. On ne peut lire *c* ſans étonnement les honneurs qu'il falloit rendre à Venus, & les proſtitutions qui étoient établies pour l'adorer. La Gréce, toute polie & toute ſage qu'elle étoit, avoit reçu ces myſteres abominables. Dans les affaires preſſantes, les Particuliers & les Républiques vouoient à Venus des Courriſanes *d*; & la Gréce *d* ne rougiſſoit pas d'attribuer ſon ſalut aux prieres qu'elles faiſoient à leur Déeſſe. Après la défaite de Xerxès & de ſes

a *Plat. de leg. VI.*

b *Ariſt. VII. Polit.*

c *Baruch. VI. 10. 42. 43. Herod. lib. I. Strab. lib. XV.*

d *Athen. lib. XIII.*

formidables armées, on mit dans le Temple un Tableau où étoient repréſentés leurs vœux & leurs proceſſions avec cette inſcription de Simonides, Poëte fameux : *Celles-ci ont prié la Déeſſe Venus, qui pour l'amour d'elles a ſauvé la Gréce.*

S' il falloit adorer l'Amour, ce devoit être du moins l'Amour honnête : mais il n'en étoit pas ainſi. Solon ; qui le pourroit croire, & qui attendroit d'un ſi grand nom une ſi grande infamie ? Solon *a*, dis-je, établit à Athénes le Temple de Venus la proſtituée, ou de l'Amour impudique. Toute la Gréce étoit pleine de Temples conſacrés à ce Dieu, & l'Amour conjugal n'en avoit pas un dans tout le Païs.

a Athen. lib. XIII.

Cependant ils déteſtoient l'adultére dans les hommes & dans les femmes : la ſociété conjugale étoit ſacrée parmi eux. Mais quand ils s'appliquoient à la Religion, ils paroiſſoient comme poſſédés par un eſprit étranger, & leur lumiere naturelle les abandonnoit.

La gravité Romaine n'a pas traité la Religion plus ſérieuſement, puiſqu'elle conſacroit à l'honneur des Dieux les impuretés du Théatre, & les ſanglans ſpectacles des Gladiateurs ; c'eſt-à-dire, tout ce qu'on pouvoit imaginer de plus corrompu & de plus barbare.

Mais je ne ſais ſi les folies ridicules qu'on mêloit dans la Religion, n'étoient pas encore plus pernicieuſes, puiſqu'elles lui attiroient tant de mépris. Pouvoit-on garder le reſpect qui eſt dû aux choſes divines, au milieu des impertinences que contoient les Fables, dont la repréſentation ou le ſouvenir faiſoient une ſi grande partie du culte divin ? Tout le Service public n'étoit qu'une continuelle profanation, ou plutôt une dériſion du nom de Dieu ; & il falloit bien qu'il y eût quelque puiſſance ennemie

de ce Nom ſacré, qui aiant entrepris de le ravilir, pouſſât les hommes à l'emploier dans des choſes ſi mépriſables, & même à le prodiguer à des ſujets ſi indignes.

Il eſt vrai que les Philoſophes avoient à la fin reconnu qu'il y avoit un autre Dieu que ceux que le vulgaire adoroit ; mais ils n'oſoient l'avouer. Au contraire, Socrate *a* donnoit pour maxime, qu'il falloit que chacun ſuivît la Religion de ſon Païs. Platon *b* ſon diſciple, qui voioit la Gréce & tous les Païs du monde remplis d'un culte inſenſé & ſcandaleux, ne laiſſe pas de poſer comme un fondement de ſa République, *qu'il ne faut jamais rien changer dans la Religion qu'on trouve établie, & que c'eſt avoir perdu le ſens que d'y penſer*. Des Philoſophes ſi graves, & qui ont dit de ſi belles choſes ſur la Nature divine, n'ont oſé s'oppoſer à l'erreur publique, & ont déſeſpéré de la pouvoir vaincre. Quand Socrate *c* fut accuſé de nier les Dieux que le public adoroit, il s'en défendit comme d'un crime ; & Platon *d*, en parlant du Dieu qui avoit formé l'Univers, dit qu'il eſt difficile de le trouver, & qu'il eſt défendu de le déclarer au Peuple. Il proteſte de n'en parler jamais qu'en énigme, de peur d'expoſer une ſi grande vérité à la moquerie.

a Xenoph. mem. lib. X.

b Plat. de leg. V.

c Apol. Soc. apud Plat.

d Xenoph. Ep. II. ad Dionyſ.

Dans quel abîme étoit le genre humain, qui ne pouvoit ſupporter la moindre idée du vrai Dieu ! Athénes *e*, la plus polie & la plus ſavante de toutes les villes Grecques, prenoit pour Athées ceux qui parloient des choſes intellectuelles ; & c'eſt une des raiſons qui avoit fait condamner Socrate. Si quelques Philoſophes *f* oſoient enſeigner que les Statues n'étoient pas des Dieux, comme l'entendoit le vulgaire, ils ſe voioient contraints de s'en dédire : encore après cela étoient-ils bannis comme des impies par ſentence de l'Aréopage. Toute la terre étoit poſ-

e Diog. Laert. lib. II. Soc. III. Plat.

f Id. lib. II. Suid.

ſédée de la même erreur: la vérité n'y oſoit paroître. Ce grand Dieu Créateur du monde n'avoit de Temple, ni de culte qu'en Jéruſalem. Quand les Gentils y envoioient leurs offrandes, ils ne faiſoient autre honneur au Dieu d'Iſraël, que de le joindre aux autres Dieux. La ſeule Judée connoiſſoit ſa ſainte & ſévére jalouſie, & ſavoit que partager la Religion entre lui & les autres Dieux, étoit la détruire.

CHAPITRE XVII.

Corruptions & ſuperſtitions parmi les Juifs : fauſſes doctrines des Phariſiens.

CEpendant à la fin des tems, les Juifs mêmes qui le connoiſſoient & qui étoient les dépoſitaires de la Religion, commencerent (tant les hommes vont toujours affoibliſſant la vérité!) non point à oublier le Dieu de leurs Peres, mais à mêler dans la Religion des ſuperſtitions indignes de lui. Sous le
a *Joſeph. Antiq. XIII. 9.* regne des Aſmonéens *a*, & dès le tems de Jonathas, la Secte des Phariſiens commença parmi les Juifs. Ils s'acquirent d'abord un grand crédit par la pureté de leur doctrine, & par l'obſervance exacte de
b *Ibid. 18.* la Loi: joint *b* que leur conduite étoit douce, quoique réguliere, & qu'ils vivoient entre eux en grande union. Les récompenſes & les châtimens de la vie fu-
c *Lib. II. de bell. Jud. 7.* ture qu'ils ſoutenoient avec zéle *c*, leur attiroient beaucoup d'honneur. A la fin, l'ambition ſe mit parmi eux. Ils voulurent gouverner, & en effet ils ſe donnerent un pouvoir abſolu ſur le Peuple; ils ſe rendirent les arbitres de la Doctrine & de la Religion, qu'ils tournerent inſenſiblement à des pratiques ſuperſtitieuſes, utiles à leur intérêt & à la domination qu'ils vouloient établir ſur les conſciences: & le vrai eſprit de la Loi étoit prêt à ſe perdre.

A ces maux ſe joignit un plus grand mal, l'orgueil & la préſomption ; mais une préſomption qui alloit à s'attribuer à ſoi-même le don de Dieu. Les Juifs accoutumés à ſes bienfaits, & éclairés depuis tant de ſiécles de ſa connoiſſance, oublierent que ſa bonté ſeule les avoit ſéparés des autres Peuples, & regarderent ſa grace comme une dette. Race élue & toujours bénie depuis deux mille ans, ils ſe jugerent les ſeuls dignes de connoître Dieu, & ſe crurent d'une autre eſpéce que les autres hommes qu'ils voioient privés de ſa connoiſſance. Sur ce fondement, ils regardent les Gentils avec une inſupportable dédain. Etre ſorti d'Abraham ſelon la chair, leur paroiſſoit une diſtinction qui les mettoit naturellement au-deſſus de tous les autres ; & enflés d'une ſi belle origine, ils ſe croioient ſaints par nature, & non par grace : erreur qui dure encore parmi eux. Ce furent les Phariſiens, qui cherchant à ſe glorifier de leurs lumieres & de l'exacte obſervance des cérémonies de la Loi, introduiſirent cette opinion vers la fin des tems. Comme ils ne ſongeoient qu'à ſe diſtinguer des autres hommes, ils multiplierent ſans bornes les pratiques extérieures, & débiterent toutes leurs penſées, quelque contraires qu'elles fuſſent à la Loi de Dieu, comme des Traditions authentiques.

CHAPITRE XVIII.

Suite des corruptions parmi les Juifs : Signal de leur décadence, ſelon que Zacharie l'avoit prédit.

ENcore que ces ſentimens n'euſſent point paſſé par Décret public en Dogme de la Synagogue, ils ſe couloient inſenſiblement parmi le Peuple, qui devenoit inquiet, turbulent, & ſéditieux. Enfin les diviſions qui devoient être ſelon leurs Prophétes *a* le

a Zach. XI. 6. 7. &c.

commencement de leur décadence, éclaterent à l'occaſion des brouilleries ſurvenues dans la Maiſon des Aſmonéens. Il y avoit à peine ſoixante ans juſqu'à JESUS-CHRIST, quand Hyrcan *a* & Ariſtobule, enfans d'Alexandre Jannée entrerent en guerre pour le Sacerdoce, auquel la Roiauté étoit annexée. C'eſt ici le moment fatal où l'Hiſtoire marque la premiere cauſe de la ruine des Juifs. Pompée, que les deux freres appellerent pour les régler, les aſſujettit tous deux, en même tems qu'il dépoſſéda Antiochus, ſurnommé l'Aſiatique, dernier Roi de Syrie. Ces trois Princes dégradés enſemble, & comme par un ſeul coup, furent le ſignal de la décadence marquée en termes précis par le Prophéte Zacharie *b*. Il eſt certain par l'Hiſtoire, que ce changement des affaires de la Syrie & de la Judée fut fait en même tems par Pompée, lorſqu'après avoir achevé la guerre de Mithridate, prêt à retourner à Rome, il regla les affaires d'Orient. Le Prophéte * n'a remarqué que ce qui faiſoit à la ruine des Juifs; qui de deux freres qu'ils avoient vu Rois, en virent l'un priſonnier ſervir au triomphe de Pompée, & l'autre (c'eſt le foible Hyrcan) à qui le même Pompée ôta avec le Diadéme une grande partie de ſon Domaine, ne retenir plus qu'un vain titre d'autorité qu'il perdit bientôt. Ce fut alors que les Juifs furent faits tributaires des Romains; & la ruine de la Syrie attira la leur, parce que ce grand Roiaume réduit en Province dans leur voiſinage, y augmenta tellement la puiſſance des Romains, qu'il n'y avoit plus de ſalut qu'à leur obéir. Les Gouverneurs de Syrie firent de continuelles entrepriſes ſur la Judée: les Romains s'y rendirent maîtres abſolus, & en affoiblirent le Gouvernement en beaucoup de choſes. Par eux enfin le Roiaume de Juda paſſa des mains des Aſmonéens à qui il s'étoit ſoumis, en celles d'Hérode

a *Joſeph. Antiq. XIV. 8. XX. 8. & lib. I. de bell. Jud. 4. 5. Appian. bell. Syr. Mithrid. & Liv. Lt. 5.*

b *Zach. XI. 8.*

* Voiez ci-deſſus, Chap. X. pag. 201.

étranger & Iduméen. La politique cruelle & ambitieuſe de ce Roi, qui ne profeſſoit qu'en apparence la Religion Judaïque, changea les maximes du Gouvernement ancien. Ce ne ſont plus ces Juifs, maîtres de leur ſort ſous le vaſte Empire des Perſes & des premiers Seleucides, où ils n'avoient qu'à vivre en paix. Hérode qui les tient de près aſſervis ſous ſa puiſſance, brouille toutes choſes; confond à ſon gré la ſucceſſion des Pontifes; affoiblit le Pontificat qu'il rend arbitraire; énerve l'autorité du Conſeil de la Nation, qui ne peut plus rien; toute la puiſſance publique paſſe entre les mains d'Herode & des Romains dont il eſt l'eſclave, & il ébranle les fondemens de la République Judaïque.

Les Phariſiens & le Peuple qui n'écoutoient que leurs ſentimens, ſouffroient cet état avec impatience. Plus ils ſe ſentoient preſſés du joug des Gentils, plus ils conçurent pour eux de dédain & de haine. Ils ne voulurent plus de Meſſie qui ne fût guerrier & redoutable aux Puiſſances qui les captivoient. Ainſi oubliant tant de Prophéties qui leur parloient ſi expreſſément de ſes humiliations, ils n'eurent plus d'yeux ni d'oreilles que pour celles qui leur annonçoient des triomphes, quoique bien différens de ceux qu'ils vouloient.

CHAPITRE XIX.

Jesus-Christ, & ſa Doctrine.

DAns ce déclin de la Religion & des affaires des Juifs, à la fin du regne d'Hérode, dans le tems que les Phariſiens introduiſoient tant d'abus, Jesus-Christ eſt envoié ſur la terre pour rétablir le Roiaume dans la Maiſon de David, d'une maniere plus haute que les Juifs charnels ne l'entendoient,

& pour prêcher la doctrine que Dieu avoit réſolu de faire annoncer à tout l'Univers. Cet admirable
a Iſ. IX 6. enfant appellé *a* par Iſaïe *le Dieu fort*, *le Pere du ſiécle futur*, & *l'Auteur de la paix*, naît d'une Vierge à Bethléem, & il y vient reconnoître l'origine de ſa race. Conçu du Saint-Eſprit, Saint par ſa naiſſance, ſeul digne de réparer le vice de la nôtre, il reçoit
b Matth. I. 21. le nom de Sauveur *b*, parce qu'il devoit nous ſauver de nos péchés. Auſſi-tôt après ſa naiſſance, une
c Ibidem II. 1. & ſeq. nouvelle Etoile *c*, figure de la lumiere qu'il devoit donner aux Gentils, ſe fait voir en Orient, & amene au Sauveur encore enfant les prémices de la Gentilité convertie. Un peu après ce Seigneur tant déſiré vient à ſon ſaint Temple, où Siméon le regar-
d Luc. II. 32. de *d*, non-ſeulement comme *la gloire d'Iſraël*, mais encore comme *la lumiere des Nations infidéles*. Quand le tems de prêcher ſon Evangile approcha, ſaint Jean-Baptiſte qui lui devoit préparer les voies, appella tous les pécheurs à la pénitence, & fit retentir de ſes cris tout le déſert où il avoit vécu dès ſes premieres années avec autant d'auſtérité que d'innocence. Le Peuple, qui depuis cinq cens ans n'avoit point vu de Prophétes, reconnut ce nouvel Elie, tout prêt à le prendre pour le Sauveur; tant ſa ſainteté parut admirable: mais lui-même il montroit au
e Joan. I. 27. Peuple celui *e* dont *il étoit indigne de délier les ſouliers*. Enfin JESUS-CHRIST commence à prêcher ſon Evangile, & à révéler les ſecrets qu'il voioit de toute éternité au ſein de ſon Pere. Il poſe les fondemens
f Matth. X. 2. de ſon Egliſe par la vocation de douze Pêcheurs *f*, & met ſaint Pierre à la tête de tout le Troupeau avec une prérogative ſi manifeſte, que les Evangé-
g Marc. III. 16. Luc. VI. 14. Act. I. 13. Matth. XVI. 18. liſtes *g*, qui dans le dénombrement qu'ils font des Apôtres ne gardent aucun ordre certain, s'accordent à nommer ſaint Pierre devant tous les autres comme le premier. JESUS-CHRIST parcourt toute la

Judée, qu'il remplit de ſes bienfaits ; ſecourable aux malades, miſéricordieux envers les pécheurs dont il ſe montre le vrai médecin par l'accès qu'il leur donne auprès de lui, faiſant reſſentir aux hommes une autorité & une douceur qui n'avoit jamais paru qu'en ſa perſonne. Il annonce de hauts myſteres, mais il les confirme par de grands miracles : il commande de grandes vertus ; il donne en même-tems de grandes lumieres, de grands exemples, & de grandes graces. C'eſt par-là auſſi *a* qu'il paroît *plein de grace & de vérité ; & nous recevons tous de ſa plénitude.* a *Jean. I. 14. 16.*

Tout ſe ſoutient en ſa perſonne ; ſa vie, ſa doctrine, ſes miracles. La même vérité y reluit par tout : tout concourt à y faire voir le Maître du genre humain, & le modéle de la perfection.

Lui ſeul vivant au milieu des hommes, & à la vue de tout le monde, a pu dire *b* ſans craindre d'être démenti : *Qui de vous me reprendra de péché ?* Et encore *c* : *Je ſuis la lumiere du monde : ma nourriture* d *eſt de faire la volonté de mon Pere : celui* e *qui m'a envoié,* d *eſt avec moi, & ne me laiſſe pas ſeul, parce que je fais toujours ce qui lui plaît.* b *Jean. VIII. 46.* c *Ibidem VIII. 12.* d *Ibidem IV. 34.* e *Ibidem VIII. 29.*

Ses miracles ſont d'un ordre particulier & d'un caractere nouveau. Ce ne ſont *f* point *des ſignes dans le Ciel*, tels que les Juifs les demandoient : il les fait preſque ſur tous les hommes mêmes, & pour guérir leurs infirmités. Tous ces miracles tiennent plus de la bonté que de la puiſſance, & ne ſurprennent pas tant les ſpectateurs, qu'ils les touchent dans le fond du cœur. Il les fait avec empire : les démons & les maladies lui obéiſſent : à ſa parole les aveugles nés reçoivent la vue, les morts ſortent du tombeau, & les péchés ſont remis. Le principe en eſt en lui-même ; ils coulent *g* de ſource : *Je ſens*, dit-il *h*, *qu'une vertu eſt ſortie de moi.* Auſſi perſonne n'en avoit-il fait ni de ſi grands, ni en ſi grand nom- f *Matth. XVI. 1.* g *Luc. VI. 19.* h *Ibidem VIII. 45.*

bre ; & toutefois il promet que ſes Diſciples fe-
a Joan. XIV. 12. ront en ſon nom *a* encore *de plus grandes choſes ;* tant eſt féconde & inépuiſable la vertu qu'il porte en lui-même.

Qui n'admireroit pas la condeſcendance avec laquelle il tempere la hauteur de ſa doctrine ? C'eſt du lait pour les enfans, & tout enſemble du pain pour les forts. On le voit plein des ſecrets de Dieu; mais on voit qu'il n'en eſt pas étonné comme les autres mortels à qui Dieu ſe communique : il en parle naturellement, comme étant né dans ce ſe-
b Joan. III. 34. cret, & dans cette gloire ; & *ce qu'il a ſans meſure* b, il le répandu avec meſure, afin que notre foibleſſe le puiſſe porter.

Quoiqu'il ſoit envoié pour tout le monde, il ne s'adreſſe d'abord qu'aux brebis perdues de la Maiſon d'Iſraël, auſquelles il étoit auſſi particulierement envoié: mais il prépare la voie à la converſion des
c Joan. IV. 21. 25. Samaritains & des Gentils. Une femme Samaritaine *c* le reconnoît pour le Chriſt que ſa Nation attendoit, auſſi bien que celle des Juifs, & apprend de lui le myſtere du culte nouveau qui ne ſeroit plus attaché à un certain lieu. Une femme Chananéenne & ido-
d Matth. XV. 28. lâtre *d* lui arrache, pour ainſi dire, quoique rebutée, la guériſon de ſa fille. Il reconnoît en divers
e Matth. VIII. 10. 11. endroits *e* les enfans d'Abraham dans les Gentils, & parle de ſa doctrine comme devant être préchée, contredite, & reçue par toute la terre. Le monde n'avoit jamais rien vu de ſemblable, & ſes Apôtres en ſont étonnés. Il ne cache point aux ſiens les triſtes épreuves par leſquelles ils doivent paſſer. Il leur fait voir les violences & la ſéduction emploiées contre eux, les perſécutions, les fauſſes doctrines, les faux freres, la guerre au-dedans & au-dehors, la foi épurée par toutes ces épreuves ; à la fin des tems, l'affoibliſſement de cette foi & le refroidiſſe-

ment de la charité parmi ſes Diſciples ; au milieu de tant de périls, ſon Egliſe *a* & la vérité toujours invincibles. a *Matth. XVI. 18.*

Voici donc une nouvelle conduite, & un nouvel ordre de choſes : on ne parle plus aux enfans de Dieu de récompenſes temporelles : JESUS-CHRIST leur montre une vie future ; & les tenant ſuſpendus dans cette attente, il leur apprend à ſe détacher de toutes les choſes ſenſibles. La Croix & la patience deviennent leur partage ſur la terre, & *le Ciel* leur eſt propoſé *b* comme devant *être emporté par force*. JESUS-CHRIST qui montre aux hommes cette nouvelle voie, y entre le premier : il prêche des vérités pures qui étourdiſſent les hommes groſſiers, & néanmoins ſuperbes : il découvre l'orgueil caché, & l'hypocriſie des Phariſiens & des Docteurs de la Loi, qui la corrompoient par leurs interprétations. Au milieu de ces reproches, il honore leur miniſtere *c* & *la chaire de Moïſe où ils ſont aſſis*. Il fréquente le Temple dont il fait reſpecter la ſainteté, & renvoie aux Prêtres les Lépreux qu'il a guéris. Par-là il apprend aux hommes comment ils doivent reprendre & réprimer les abus, ſans préjudice du miniſtere établi de Dieu ; & montre que le corps de la Synagogue ſubſiſtoit, malgré la corruption des particuliers. Mais elle penchoit viſiblement à ſa ruine. Les Pontifes & les Phariſiens animoient contre JESUS-CHRIST le Peuple Juif, dont la Religion ſe tournoit en ſuperſtition. Ce Peuple ne peut ſouffrir le Sauveur du monde, qui l'appelle à des pratiques ſolides, mais difficiles. Le plus ſaint & le meilleur de tous les hommes, la ſainteté & la bonté même, devient le plus envié & le plus haï. Il ne ſe rebute pas, & ne ceſſe de faire du bien à ſes citoiens, mais il voit leur ingratitude : il en prédit *d* le châtiment avec larmes, & dénonce à Jéruſalem ſa chute prochaine. Il prédit auſſi b *Matth. XI. 12.* c *Matth. XXIII. 2.* d *Luc. XIX. 41. & ſuiv.*

que les Juifs, ennemis de la vérité qu'il leur annonçoit, ſeroient livrés à l'erreur, & deviendroient le jouet des faux Prophétes. Cependant la jalouſie des Phariſiens & des Prêtres le méne à un ſupplice infame; ſes Diſciples l'abandonnent; un d'eux le trahit; le premier & le plus zélé de tous le renie trois fois. Accuſé devant le Conſeil, il honore juſqu'à la fin le miniſtere des Prêtres, & répond en termes précis au Pontife qui l'interrogeoit juridiquement. Mais le moment étoit arrivé, où la Synagogue devoit être réprouvée. Le Pontife & tout le Conſeil condamne JESUS-CHRIST, parce qu'il ſe diſoit le Chriſt Fils de Dieu. Il eſt livré à Ponce Pilate Préſident Romain: ſon innocence eſt reconnue par ſon juge, que la politique & l'intérêt font agir contre ſa conſcience: le Juſte eſt condamné à mort: le plus grand de tous les crimes donne lieu à la plus parfaite obéiſſance qui fut jamais: JESUS, maître de ſa vie & de toutes choſes, s'abandonne volontairement à la fureur des méchans, & offre le Sacrifice qui devoit être l'expiation du genre humain. A la Croix, il regarde dans les Prophéties ce qui lui reſtoit à faire: il l'achéve; & dit enfin *a*: *Tout eſt conſommé*. A ce mot, tout change dans le monde: la Loi ceſſe, ſes Figures paſſent, ſes Sacrifices ſont abolis par une Oblation plus parfaite. Cela fait, JESUS-CHRIST expire avec un grand cri: toute la nature s'émeut; le Centurion qui le gardoit, étonné d'une telle mort, s'écrie qu'il eſt vraiment le Fils de Dieu; & les ſpectateurs s'en retournent frapant leur poitrine. Au troiſiéme jour il reſſuſcite; il paroît aux ſiens qui l'avoient abandonné, & qui s'obſtinoient à ne pas croire ſa réſurrection. Ils le voient, ils lui parlent, ils le touchent, ils ſont convaincus. Pour confirmer la foi de ſa réſurrection, il ſe montre à diverſes fois & en diverſes circonſtances. Ses

a Joan. XIX. 30.

Diſciples le voient en particulier, & le voient auſſi tous enſemble: il paroît une fois à plus de cinq cens hommes aſſemblés. Un Apôtre qui l'a écrit *a*, aſſure que la plupart d'eux vivoient encore dans le tems qu'il l'écrivoit. JESUS-CHRIST reſſuſcité donne à ſes Apôtres tout le tems qu'ils veulent pour le bien conſidérer; & après s'être mis entre leurs mains en toutes les manieres qu'ils le ſouhaitent, enſorte qu'il ne puiſſe plus leur reſter le moindre doute, il leur ordonne *b* de porter témoignage *de ce qu'ils ont vu, de ce qu'ils ont ouï, & de ce qu'ils ont touché*. Afin qu'on ne puiſſe douter de leur bonne foi, non plus que de leur perſuaſion, il les oblige à ſceller leur témoignage de leur ſang. Ainſi leur prédication eſt inébranlable; le fondement en eſt un fait poſitif, atteſté unanimement par ceux qui l'ont vu. Leur ſincérité eſt juſtifiée par la plus forte épreuve qu'on puiſſe imaginer, qui eſt celle des tourmens & de la mort même. Telles ſont les inſtructions que reçurent les Apôtres. Sur ce fondement douze Pêcheurs entreprennent de convertir le monde entier, qu'ils voioient ſi oppoſé aux Loix qu'ils avoient à leur preſcrire, & aux vérités qu'ils avoient à leur annoncer. Ils ont ordre de commencer par Jéruſalem *c*, & de-là de ſe répandre par toute la terre, pour *inſtruire* d *toutes les Nations, & les bâtiſer au nom du Pere, du Fils, & du Saint-Eſprit*. JESUS-CHRIST leur promet *d'être avec eux, tous les jours juſqu'à la conſommation des ſiécles*, & aſſure par cette parole la perpétuelle durée du miniſtere Eccléſiaſtique. Cela dit, il monte aux Cieux en leur préſence.

a 1. Cor. XV. 6.

b 1. Jean. I. 1.

c Luc. XXIV. 47. Act. I. 8.

d Matth. XXVIII. 19. 20.

Les promeſſes vont être accomplies: les Prophéties vont avoir leur dernier éclairciſſement. Les Gentils ſont appellés à la connoiſſance de Dieu par les ordres de JESUS-CHRIST reſſuſcité: une nouvelle cérémonie eſt inſtituée par la génération du nouveau Peuple;

& les Fidéles apprennent que le vrai Dieu, le Dieu d'Iſraël, ce Dieu un & indiviſible, auquel ils ſont conſacrés par le Batême, eſt tout enſemble Pere, Fils & Saint-Eſprit.

Là donc nous ſont propoſées les profondeurs incompréhenſibles de l'Etre divin, la grandeur ineffable de ſon unité, & les richeſſes infinies de cette nature, plus féconde encore au-dedans qu'au-dehors, capable de ſe communiquer ſans diviſion à trois Perſonnes égales.

Là ſont expliqués les myſteres qui étoient envelopés, & comme ſcellés dans les anciennes Ecritures. Nous entendons le ſecret de cette *a* parole, *Faiſons l'homme à notre image*; & la Trinité marquée dans la création de l'homme, eſt expreſſément déclarée dans ſa régénération.

a *Gen. I. 26.*

Nous apprenons ce que c'eſt que cette Sageſſe *conçue*, ſelon Salomon *b*, *devant tous les tems dans le ſein de Dieu*; Sageſſe qui fait tous ſes délices, & par qui ſont ordonnés tous ſes ouvrages. Nous ſavons qui eſt celui que David *c* a vu *engendré devant l'Aurore*; & le Nouveau Teſtament nous enſeigne que c'eſt le Verbe, la parole intérieure de Dieu, & ſa penſée éternelle, qui eſt toujours dans ſon ſein, & par qui toutes choſes ont été faites.

b *Prov. VIII. 22.*

c *Pſalm. CIX. 3.*

Par-là nous répondons à la myſterieuſe queſtion qui eſt propoſée dans les Proverbes *d*: *Dites-moi le nom de Dieu, & le nom de ſon Fils, ſi vous le ſavez*. Car nous ſavons que ce nom de Dieu ſi myſterieux & ſi caché, eſt le nom du Pere, entendu en ce ſens profond qui le fait concevoir dans l'éternité Pere d'un Fils égal à lui, & que le nom de ſon Fils eſt le nom de Verbe; Verbe qu'il engendre éternellement en ſe contemplant lui-même, qui eſt l'expreſſion parfaite de ſa Vérité, ſon Image, ſon Fils unique, *l'éclat* e *de ſa clarté, & l'empreinte de ſa ſubſtance*.

d *Prov. XXX. 4.*

e *Heb. I. 3.*

Avec le Pere & le Fils nous connoiſſons auſſi le Saint-Eſprit, l'amour de l'un & de l'autre, & leur éternelle union. C'eſt cet Eſprit qui fait les Prophétes, & qui eſt en eux pour leur découvrir les conſeils de Dieu, & les ſecrets de l'avenir; Eſprit dont il eſt écrit *a* : *Le Seigneur m'a envoié & ſon Eſprit*, qui eſt diſtingué du Seigneur, & qui eſt auſſi le Seigneur même, puiſqu'il envoie les Prophétes, & qu'il leur découvre les choſes futures. Cet Eſprit qui parle aux Prophétes, & qui parle par les Prophétes, eſt uni au Pere & au Fils, & intervient avec eux dans la conſécration du nouvel homme.

a *If.* XLVIII. 16.

Ainſi le Pere, le Fils & le Saint-Eſprit, un ſeul Dieu en trois Perſonnes, montré plus obſcurement à nos Peres, eſt clairement révélé dans la nouvelle Alliance. Inſtruits d'un ſi haut myſtere, & étonnés de ſa profondeur incompréhenſible, nous couvrons notre face devant Dieu avec les * Séraphins que vit Iſaïe *b*, & nous adorons avec eux celui qui eſt *trois fois Saint*.

* Les éditions de Hollande portent, *avec les Cherubins*, contre le texte d'Iſaïe. Voiez la Note ci-deſſus, pag. 14.

b *If. VI.* 1. 2. 3.

C'étoit au Fils unique *qui* c *étoit dans le ſein du Pere*, & qui ſans en ſortir venoit à nous; c'étoit à lui à nous découvrir pleinement ces admirables ſecrets de la Nature divine, que Moïſe & les Prophétes n'avoient qu'effleurés.

c *Joan. I.* 18.

C'étoit à lui à nous faire entendre d'où vient que le Meſſie, promis comme un homme qui devoit ſauver les autres hommes, étoit en même tems montré comme Dieu en nombre ſingulier, & abſolument à la maniere dont le Créateur nous eſt déſigné : & c'eſt auſſi ce qu'il a fait, en nous enſeignant que, quoique Fils d'Abraham, *il étoit* d *devant qu'Abraham fût fait*; qu'*il eſt* e *deſcendu du Ciel, & toutefois qu'il eſt au Ciel* : qu'il eſt Dieu, Fils de Dieu, & tout enſemble homme, fils de l'homme; le vrai Emma-

d *Joan. VIII.* 58.

e *Ibidem III.* 13.

nuel, Dieu avec nous ; en un mot le Verbe fait chair, uniſſant en ſa Perſonne la nature humaine avec la divine, afin de réconcilier toutes choſes en lui-même.

Ainſi nous ſont révélés les deux principaux myſteres, celui de la Trinité, & celui de l'Incarnation. Mais celui qui nous les a révélés, nous en fait trouver l'image en nous-mêmes, afin qu'ils nous ſoient toujours préſens, & que nous reconnoiſſions la dignité de notre nature.

En effet, ſi nous impoſons ſilence à nos ſens, & que nous nous renfermions pour un peu de tems au fond de notre ame, c'eſt-à-dire, dans cette partie où la vérité ſe fait entendre, nous y verrons quelque image de la Trinité que nous adorons. La penſée que nous ſentons naître comme le germe de notre eſprit, comme le fils de notre intelligence, nous donne quelque idée du Fils de Dieu conçu éternellement dans l'intelligence du Pere céleſte. C'eſt pourquoi *a* ce Fils de Dieu prend le nom de Verbe, afin que nous entendions qu'il naît dans le ſein du Pere, non comme naiſſent les corps, mais comme naît dans notre ame cette parole intérieure que nous y ſentons, quand nous contemplons la vérité.

a Greg. Naz. Orat. 36. Aug. de Trinit. IX. 4. & ſeq. Et in Joan. Evang. Tr. I. & c. Et de Civ. XI. 26. 27. 28.

Mais la fécondité de notre eſprit ne ſe termine pas à cette parole intérieure, à cette penſée intellectuelle, à cette image de la vérité qui ſe forme en nous. Nous aimons & cette parole intérieure & l'eſprit où elle naît; & en l'aimant nous ſentons en nous quelque choſe, qui ne nous eſt pas moins précieux que notre eſprit & notre penſée, qui eſt le fruit de l'un & de l'autre, qui les unit, qui s'unit à eux, & ne fait avec eux qu'une même vie.

Ainſi, autant qu'il ſe peut trouver de rapport entre Dieu & l'homme, ainſi, dis-je, ſe produit en Dieu l'amour éternel qui ſort du Pere qui penſe,

& du Fils qui eſt ſa penſée, pour faire avec lui & ſa penſée une même nature également heureuſe & parfaite.

En un mot Dieu eſt parfait ; & ſon Verbe, Image vivante d'une Vérité infinie, n'eſt pas moins parfait que lui ; & ſon Amour, qui ſortant de la ſource inépuiſable du Bien en a toute la plénitude, ne peut manquer d'avoir une perfection infinie : & puiſque nous n'avons point d'autre idée de Dieu que celle de la perfection, chacune de ces trois choſes conſidérée en elle-même mérite d'être appellée Dieu ; mais parce que ces trois choſes conviennent néceſſairement à une même nature, ces trois choſes ne ſont qu'un ſeul Dieu.

Il ne faut donc rien concevoir d'inégal, ni de ſéparé dans cette Trinité adorable ; & quelqu' incompréhenſible que ſoit cette égalité, notre ame, ſi nous l'écoutons, nous en dira quelque choſe.

Elle eſt *a* ; & quand elle ſait parfaitement ce qu'elle eſt, ſon intelligence répond à la vérité de ſon être ; & quand elle aime ſon être avec ſon intelligence autant qu'ils méritent d'être aimés, ſon amour égale la perfection de l'un & de l'autre. Ces trois choſes ne ſe ſéparent jamais, & s'enferment l'une l'autre : nous entendons que nous ſommes, & que nous aimons ; & nous aimons à être, & à entendre. Qui le peut nier, s'il s'entend lui-même ? Et non-ſeulement une de ces choſes n'eſt pas meilleure que l'autre, mais les trois enſemble ne ſont pas meilleures qu'une d'elles en particulier, puiſque chacune enferme le tout, & que dans les trois conſiſte la félicité & la dignité de la nature raiſonnable. Ainſi, & infiniment au-deſſus, eſt parfaite, inſéparable, une en ſon eſſence, & enfin égale en tout ſens, la Trinité que nous ſervons, & à laquelle nous ſommes conſacrés par notre Batême.

a *Auguſt. loc. cit.*

Mais nous-mêmes qui ſommes l'image de la Trinité, nous mêmes, à un autre égard, nous ſommes encore l'image de l'Incarnation.

a *Auguſt. Ep. III. ad Voluſ. cap. 3. de Civ. X. 29. Cyr. Ep. ad Valerian. p. III. 1 Concil. Eph. Cor. Symb. Ath. &c.*

Notre ame *a*, d'une nature ſpirituelle & incorruptibile, a un corps corruptibile qui lui eſt uni; & de l'union de l'un & de l'autre réſulte un tout, qui eſt l'homme, eſprit & corps tout enſemble, incorruptibile & corruptibile, intelligent & purement brut. Ces attributs conviennent au tout, par rapport à chacune de ſes deux parties: ainſi le Verbe divin dont la vertu ſoutient tout, s'unit d'une façon particuliere, ou plûtôt il devient lui-même, par une parfaite union, ce JESUS-CHRIST Fils de Marie; ce qui fait qu'il eſt Dieu & homme tout enſemble, engendré dans l'éternité, & engendré dans le tems, toujours vivant dans le ſein du Pere, & mort ſur la Croix pour nous ſauver.

Mais où Dieu ſe trouve mêlé, jamais les comparaiſons tirées des choſes humaines ne ſont qu'imparfaites. Notre ame n'eſt pas devant notre corps, & quelque choſe lui manque lorſqu'elle en eſt ſéparée. Le Verbe parfait en lui-même dès l'éternité, ne s'unit à notre nature que pour l'honorer. Cette ame qui préſide au corps, & y fait divers changemens, elle-même en ſouffre à ſon tour. Si le corps eſt meu au commandement & ſelon la volonté de l'ame, l'ame eſt troublée, l'ame eſt affligée & agitée en mille manieres, ou fâcheuſes ou agréables, ſuivant les diſpoſitions du corps: en ſorte que comme l'ame éleve le corps à elle en le gouvernant, elle eſt abaiſſée au-deſſous de lui par les choſes qu'elle en ſouffre. Mais en JESUS CHRIST le Verbe préſide à tout, le Verbe tient tout ſous ſa main. Ainſi l'homme eſt élevé, & le Verbe ne ſe rabaiſſe par aucun endroit: immuable & inaltérable, il domine en tout & par tout la nature qui lui eſt unie.

De-là vient qu'en JESUS-CHRIST l'homme abſolument ſoumis à la direction intime du Verbe qui l'éleve à ſoi, n'a que des penſées & des mouvemens divins. Tout ce qu'il penſe, tout ce qu'il veut, tout ce qu'il dit, tout ce qu'il cache au-dedans, tout ce qu'il montre au-dehors, eſt animé par le Verbe, conduit par le Verbe, digne du Verbe, c'eſt-à-dire, digne de la Raiſon même, de la Sageſſe même, & de la Vérité même. C'eſt pourquoi tout eſt lumiere en JESUS-CHRIST; ſa conduite eſt une régle; ſes miracles ſont des inſtructions; ſes paroles ſont eſprit & vie.

Il n'eſt pas donné à tous de bien entendre ces ſublimes vérités, ni de voir parfaitement en lui-même cette merveilleuſe image des choſes divines, que ſaint Auguſtin & les autres Peres ont cru ſi certaine. Les ſens nous gouvernent trop, & notre imagination qui ſe veut mêler dans toutes nos penſées, ne nous permet pas toujours de nous arrêter ſur une lumiere ſi pure. Nous ne nous connoiſſons pas nous-mêmes: nous ignorons les richeſſes que nous portons dans le fond de notre nature; & il n'y a que les yeux les plus épurés qui les puiſſent appercevoir. Mais ſi peu que nous entrions dans ce ſecret, & que nous ſachions remarquer en nous l'image des deux Myſteres qui ſont le fondement de notre Foi, c'en eſt aſſez pour nous élever au-deſſus de tout, & rien de mortel ne nous pourra plus toucher.

Auſſi JESUS-CHRIST nous appelle-t-il à une gloire immortelle; & c'eſt le fruit de la Foi que nous avons pour les myſteres.

Ce Dieu homme, cette Vérité & cette Sageſſe incarnée qui nous fait croire de ſi grandes choſes ſur ſa ſeule autorité, nous en promet dans l'Eternité la claire & bienheureuſe Viſion, comme la récompenſe certaine de notre Foi.

De cette ſorte, la Miſſion de JESUS-CHRIST eſt relevée infiniment au-deſſus de celle de Moïſe.

Moïſe étoit envoié pour réveiller par des récompenſes temporelles les hommes ſenſuels & abrutis. Puiſqu'ils étoient devenus tout corps & tout chair, il les falloit d'abord prendre par les ſens, leur inculquer par ce moien la connoiſſance de Dieu, & l'horreur de l'idolatrie, à laquelle le genre humain avoit une inclination ſi prodigieuſe.

Tel étoit le miniſtere de Moïſe : il étoit réſervé à JESUS-CHRIST d'inſpirer à l'homme des penſées plus hautes, & de lui faire connoître dans une pleine évidence la dignité, l'immortalité, & la félicité éternelle de ſon ame.

Durant les tems d'ignorance, c'eſt-à-dire, durant les tems qui ont précédé JESUS-CHRIST, ce que l'ame connoiſſoit de ſa dignité & de ſon immortalité, l'induiſoit le plus ſouvent * à errer. Le culte des hommes morts faiſoit preſque tout le fond de l'Idolatrie : preſque tous les hommes ſacrifioient aux Manes, c'eſt-à-dire, aux ames des morts. De ſi anciennes erreurs nous font voir à la vérité combien étoit ancienne la croiance de l'immortalité de l'ame, & nous montrent qu'elle doit être rangée parmi les premieres Traditions du genre humain. Mais l'homme qui gâtoit tout, en avoit étrangement abuſé, puiſqu'elle le portoit à ſacrifier aux morts. On alloit même juſqu'à cet excès de leur ſacrifier des hommes vivans: on tuoit leurs eſclaves, & même leurs femmes, pour les aller ſervir dans l'autre monde. Les Gaulois *a* le pratiquoient avec beaucoup d'autres Peuples ; & les Indiens marqués par les Auteurs Païens parmi les premiers défenſeurs de l'immortalité de l'ame, ont auſſi été les premiers à introduire ſur la terre, ſous prétexte de Religion, ces meurtres abominables. Les mêmes Indiens ſe tuoient eux-mêmes

* Autrefois, *à l'erreur*. Voiez la Note ci-deſſus, pag. 14.

a *Cæſ. de bell Gall. VI.*

pour avancer la félicité de la vie future; & ce déplorable aveuglement dure encore aujourd'hui parmi ces Peuples: tant il eſt dangereux d'enſeigner la vérité dans un autre ordre que celui que Dieu a ſuivi, & d'expliquer clairement à l'homme tout ce qu'il eſt, avant qu'il ait connu Dieu parfaitement.

C'étoit faute de connoître Dieu, que la plupart des Philoſophes n'ont pu croire l'ame immortelle ſans la croire une portion de la Divinité, une divinité elle-même, un être éternel, incréé, auſſi-bien qu'incorruptible, & qui n'avoit non plus de commencement que de fin. Que dirai-je de ceux qui croioient la tranſmigration des ames; qui les faiſoient rouler des Cieux à la terre, & puis de la terre aux Cieux; des animaux dans les hommes, & des hommes dans les animaux; de la félicité à la miſere, & de la miſere à la félicité, ſans que ces révolutions euſſent jamais ni de terme, ni d'ordre certain? Combien étoit obſcurcie la juſtice, la providence, la bonté divine parmi tant d'erreurs! Et qu'il étoit néceſſaire de connoître Dieu & les régles de ſa ſageſſe, avant que de connoître l'ame & ſa nature immortelle!

C'eſt pourquoi la Loi de Moïſe ne donnoit à l'homme qu'une premiere notion de la nature de l'ame & de ſa félicité. Nous avons vu l'ame au commencement faite par la puiſſance de Dieu, auſſi-bien que les autres créatures; mais avec ce caractere particulier, qu'elle étoit faite à ſon image & par ſon ſouffle, afin qu'elle entendît à qui elle tient par ſon fonds, & qu'elle ne ſe crût jamais de même nature que les corps, ni formée de leur concours. Mais les ſuites de cette doctrine, & les merveilles de la vie future ne furent pas alors univerſellement dévelopées; & c'étoit au jour du Meſſie que cette grande lumiere devoit paroître à découvert.

Dieu en avoit répandu quelques étincelles dans les

anciennes Ecritures. Salomon avoit dit *a*, que *comme le corps retourne à la terre d'où il eſt ſorti, l'eſprit retourne à Dieu qui l'a donné*. Les Patriarches & les Prophétes ont vécu dans cette eſpérance. Daniel avoit prédit *b* qu'il viendroit un tems *où ceux qui dorment dans la pouſſiere, s'éveilleroient, les uns pour la vie éternelle, & les autres pour une éternelle confuſion, afin de voir toujours*. Mais en même tems que ces choſes lui ſont révélées, il lui eſt ordonné *c* de ſceller *le Livre, & de le tenir fermé juſqu'au tems ordonné de Dieu*; afin de nous faire entendre que la pleine découverte de ces vérités étoit d'une autre ſaiſon & d'un autre ſiécle.

a *Eccle. XII. 7.*

b *Dan. XII. 2. 3.*

c *Ibidem XII. 4.*

Encore donc que les Juifs euſſent dans leurs Ecritures quelques promeſſes des félicités éternelles, & que vers les tems du Meſſie où elles devoient être déclarées, ils en parlaſſent beaucoup davantage, comme il paroît par les Livres de la Sageſſe & des Machabées: toutefois cette vérité faiſoit ſi peu un dogme formel & univerſel de l'ancien Peuple, que les Saducéens, ſans la reconnoître, non-ſeulement étoient admis dans la Synagogue, mais encore élevés au Sacerdoce. C'eſt un des caracteres du Peuple nouveau, de poſer pour fondement de la Religion la foi de la vie future; & ce devoit être le fruit de la venue du Meſſie.

C'eſt pourquoi, non content de nous avoir dit qu'une vie éternellement bienheureuſe étoit réſervée aux enfans de Dieu, il nous a dit en quoi elle conſiſtoit. La vie bienheureuſe *d* eſt d'être avec lui dans la gloire de Dieu ſon Pere: la vie bienheureuſe eſt de voir la gloire qu'il a dans le ſein du Pere dès l'origine du monde: la vie bienheureuſe eſt que JESUS-CHRIST ſoit en nous comme dans ſes membres, & que l'amour éternel que le Pere a pour ſon Fils s'étendant ſur nous, il nous comble des mêmes

d *Joan. XVII. 3. & ſeqq.*

dons : la vie bienheureuſe en un mot eſt de connoître le ſeul vrai Dieu, & JESUS-CHRIST qu'il a envoié ; mais le connoître de cette maniere qui s'appelle la claire vue, *a* la *vue face à face* & à découvert, la vue qui réforme en nous & y achéve l'image de Dieu, ſelon ce que dit ſaint Jean *b*, *que nous lui ſerons ſemblables, parce que nous le verrons tel qu'il eſt*.

a 1. Cor. XIII. 9. 12.

b 1. Joan. III. 2.

Cette vue ſera ſuivie d'un amour immenſe, d'une joie inexplicable, & d'un triomphe ſans fin. Un *Alleluia* éternel *c*, & un *Amen* éternel dont on entend retentir la céleſte Jéruſalem, font voir toutes les miſeres bannies, & tous les deſirs ſatisfaits: il n'y plus qu'à louer la Bonté divine.

c Apocal. VII. 11. XIX. 1. 3. 4. 5. 6.

Avec de ſi nouvelles récompenſes, il falloit que JESUS-CHRIST proposât auſſi de nouvelles idées de vertu; des pratiques plus parfaites & plus épurées. La fin de la Religion, l'ame des vertus & l'abrégé de la Loi, c'eſt la charité. Mais juſqu'à JESUS-CHRIST on peut dire que la perfection & les effets de cette vertu n'étoient pas entiérement connus. C'eſt JESUS-CHRIST proprement qui nous apprend à nous contenter de Dieu ſeul. Pour établir le regne de la charité & nous en découvrir tous les devoirs, il nous propoſe l'amour de Dieu, juſqu'à nous haïr nous-mêmes, & perſécuter ſans relâche le principe de corruption que nous avons tous dans le cœur: il nous propoſe l'amour du prochain, juſqu'à étendre ſur tous les hommes cette inclination bienfaiſante, ſans en excepter nos perſécuteurs: il nous propoſe la modération des deſirs ſenſuels, juſqu'à retrancher tout-à-fait nos propres membres, c'eſt-à-dire, ce qui tient le plus vivement & le plus intimement à notre cœur: il nous propoſe la ſoumiſſion aux ordres de Dieu, juſqu'à nous réjouir des ſouffrances qu'il nous envoie: il nous propoſe l'humilité, juſqu'à aimer les

opprobres pour la gloire de Dieu, & à croire que nulle injure ne nous peut mettre ſi bas devant les hommes, que nous ne ſoions encore plus bas devant Dieu par nos péchés. Sur ce fondement de la charité, il perfectionne tous les états de la vie humaine. C'eſt par-là que le mariage eſt réduit à ſa forme primitive: l'amour conjugal n'eſt plus partagé: une ſi ſainte ſociété n'a plus de fin que celle de la vie; & les enfans ne voient plus chaſſer leur mere pour mettre à ſa place une marâtre. Le célibat eſt montré comme une imitation de la vie des Anges, uniquement occupés de Dieu & des chaſtes délices de ſon amour. Les Supérieurs apprennent qu'ils ſont ſerviteurs des autres, & dévoués à leur bien. Les inférieurs reconnoiſſent l'ordre de Dieu dans les Puiſſances légitimes, lors même qu'elles abuſent de leur autorité: cette penſée adoucit les peines de la ſujétion; & ſous des maîtres fâcheux l'obéiſſance n'eſt plus fâcheuſe au vrai Chrétien.

A ces préceptes il joint des conſeils de perfection éminente: renoncer à tout plaiſir; vivre dans le corps, comme ſi on étoit ſans corps; quitter tout; donner tout aux pauvres, pour ne poſſéder que Dieu ſeul; vivre de peu, & preſque de rien, & attendre ce peu de la Providence divine.

Mais la Loi la plus propre à l'Evangile, eſt celle de porter ſa croix. La croix eſt la vraie épreuve de la foi, le vrai fondement de l'eſpérance, le parfait épurement de la charité, en un mot le chemin du Ciel. JESUS-CHRIST eſt mort à la Croix; il a porté ſa Croix toute ſa vie: c'eſt à la Croix qu'il veut qu'on le ſuive, & il met la vie éternelle à ce prix. Le premier à qui il promet en particulier le repos du ſiécle futur, eſt un compagnon de ſa Croix: *Tu ſeras*, dit-il [a], *aujourd'hui avec moi en Paradis*. Auſſitôt qu'il fut à la Croix, le Voile qui couvroit le

[a] Luc. XXIII. 43.

Sanctuaire, fut déchiré de haut en bas, & le Ciel fut ouvert aux ames ſaintes. C'eſt au ſortir de la Croix & des horreurs du ſupplice, qu'il parut à ſes Apôtres glorieux & vainqueur de la mort, afin qu'ils compriſſent que c'eſt par la Croix qu'il devoit entrer dans ſa gloire, & qu'il ne montroit point d'autre voie à ſes enfans.

Ainſi fut donnée au monde en la perſonne de JESUS-CHRIST l'image d'une vertu accomplie, qui n'a rien & n'attend rien ſur la terre; que les hommes ne récompenſent que par de continuelles perſécutions; qui ne ceſſe de leur faire du bien, & à qui ſes propres bienfaits attirent le dernier ſupplice. JESUS-CHRIST meurt ſans trouver ni reconnoiſſance dans ceux qu'il oblige, ni fidélité dans ſes amis, ni équité dans ſes Juges. Son innocence, quoique reconnue, ne le ſauve pas; ſon Pere même, en qui ſeul il avoit mis ſon eſpérance, retire toutes les marques de ſa protection: le Juſte eſt livré à ſes ennemis, & il meurt abandonné de Dieu & des hommes.

Mais il falloit faire voir à l'homme de bien, que dans les plus grandes extrémités il n'a beſoin d'aucune conſolation humaine, ni même d'aucune marque ſenſible du ſecours divin: qu'il aime ſeulement, & qu'il ſe confie, aſſuré que Dieu penſe à lui, ſans lui en donner aucune marque, & qu'une éternelle félicité lui eſt réſervée.

Le plus ſage des Philoſophes *a*, en cherchant l'idée de la vertu, a trouvé que comme de tous les méchans celui-là ſeroit le plus méchant, qui ſauroit ſi bien couvrir ſa malice, qu'il paſſât pour homme de bien, & jouît par ce moien de tout le crédit que peut donner la vertu: ainſi le plus vertueux devoit être ſans difficulté celui à qui ſa vertu attire par ſa perfection la jalouſie de tous les hommes,

a *Soc. apud Plat. Dial. II. de Rep.*

en ſorte qu'il n'ait pour lui que ſa conſcience, & qu'il ſe voie expoſé à toutes ſortes d'injures juſqu'à être mis ſur la croix, ſans que ſa vertu puiſſe lui donner ce foible ſecours de l'exemter d'un tel ſupplice. Ne ſemble-t-il pas que Dieu n'ait mis cette merveilleuſe idée de vertu dans l'eſprit d'un Philoſophe, que pour la rendre effective en la perſonne de ſon Fils, & faire voir que le Juſte a une autre gloire, un autre repos, enfin un autre bonheur que celui qu'on peut avoir ſur la terre?

Etablir cette vérité, & la montrer accomplie ſi viſiblement en ſoi-même aux dépens de ſa propre vie, c'étoit le plus grand ouvrage que pût faire un homme; & Dieu l'a trouvé ſi grand, qu'il l'a réſervé à ce Meſſie tant promis, à cet homme qu'il a fait la même perſonne avec ſon Fils unique.

En effet, que pouvoit-on réſerver de plus grand à un Dieu venant ſur la terre? Et qu'y pouvoit-il faire de plus digne de lui, que d'y montrer la vertu dans toute ſa pureté, & le bonheur éternel où la conduiſent les maux les plus extrêmes?

Mais ſi nous venons à conſidérer ce qu'il y a de plus haut & de plus intime dans le myſtere de la Croix, quel eſprit humain le pourra comprendre? Là, nous ſont montrées des vertus que le ſeul Homme-Dieu pouvoit pratiquer. Quel autre pouvoit, comme lui, ſe mettre à la place de toutes les victimes anciennes, les abolir en leur ſubſtituant une victime d'une dignité & d'un mérite infini, & faire que déſormais il n'y eût plus que lui ſeul à offrir à Dieu? Tel eſt l'acte de Religion que JESUS-CHRIST exerce à la Croix. Le Pere éternel pouvoit-il trouver, ou parmi les Anges, ou parmi les hommes, une obéiſſance égale à celle que lui rend ſon Fils bien-aimé, lorſque rien ne lui pouvant arracher la vie, il la donna volontairement pour lui complai-

re? Que dirai-je de la parfaite union de tous ſes deſirs avec la divine volonté, & de l'amour par lequel il ſe tient uni *à Dieu qui étoit en lui* a, *ſe réconciliant le monde*? Dans cette union incompréhenſible, il embraſſe tout le genre humain; il pacifie le Ciel & la terre; il ſe plonge avec une ardeur immenſe dans ce déluge de ſang *b* où *il devoit être bâtiſé* avec tous les ſiens, & fait ſortir de ſes plaies *le feu* de l'amour divin *qui devoit embraſer toute la terre*. Mais voici ce qui paſſe toute intelligence, la juſtice pratiquée par ce Dieu-Homme, qui ſe laiſſe condamner par le monde, afin que le monde demeure éternellement condamné par l'énorme iniquité de ce jugement. *Maintenant le monde eſt jugé, & le Prince de ce monde va être chaſſé*, comme le prononce JESUS-CHRIST lui-même *c*. L'Enfer qui avoit ſubjugué le monde, le va perdre: en attaquant l'innocent, il ſera contraint de lâcher les coupables qu'il tenoit captifs: la malheureuſe *obligation* par laquelle *d* nous étions livrés aux Anges rebelles, *eſt anéantie*: JESUS-CHRIST *l'a attachée à ſa Croix*, pour y être effacée de ſon ſang: l'Enfer dépouillé gémit: la Croix eſt un lieu de triomphe à notre Sauveur, & *les Puiſſances* ennemies *ſuivent en tremblant le char du Vainqueur*. Mais un plus grand triomphe paroît à nos yeux: la Juſtice divine eſt elle-même vaincue: le pécheur qui lui étoit dû comme ſa victime, eſt arraché de ſes mains: il a trouvé une caution capable de paier pour lui un prix infini. JESUS-CHRIST s'unit éternellement les élus pour qui il ſe donne: ils ſont ſes membres & ſon corps: le Pere éternel ne les peut plus regarder qu'en leur Chef: ainſi il étend ſur eux l'amour infini qu'il a pour ſon Fils. C'eſt ſon Fils lui-même qui le lui demande: il ne veut pas être ſéparé des hommes qu'il a rachetés: *O mon Pere, je veux*, dit-il *e*, *qu'ils ſoient avec moi*: ils ſeront remplis de mon eſprit; ils joui-

a II. Cor. V. 19.

b Luc. XII. 49. 50.

c Joan. XII. 31.

d Col. II. 13. 14. 15.

e Joan. XVII. 24. 25. 26.

ront de ma gloire; ils partageront avec moi juſqu'à
a *Apoc. III.* 21. mon Trône *a*.

Après un ſi grand bienfait, il n'y a plus que des cris de joie qui puiſſent exprimer nos reconnoiſſances. *O merveille* ! s'écrie un grand Philoſophe *b* & un grand Martyr : *ô change incompréhenſible, & ſurprenant artifice de la Sageſſe divine* ! Un ſeul eſt frapé, & tous ſont délivrés. Dieu frape ſon Fils innocent pour l'amour des hommes coupables, & pardonne aux hommes coupables pour l'amour de ſon Fils innocent. *Le Juſte paie ce qu'il ne doit pas, & acquite les pécheurs de ce qu'ils doivent : car qu'eſt-ce qui pouvoit mieux couvrir nos péchés que ſa juſtice ? Comment pouvoit être mieux expiée la rebellion des ſerviteurs, que par l'obéiſſance du Fils ? L'iniquité de pluſieurs eſt cachée dans un ſeul juſte, & la juſtice d'un ſeul fait que pluſieurs ſont juſtifiés.*

b *Juſt. Epiſt. ad Diognet. prope fin.*

c *Rom. V. 6. 7. 8. 9. 10.* A quoi donc ne devons-nous pas prétendre ? *Celui qui nous a aimés étant pécheurs, juſqu'à donner ſa vie pour nous ; que nous refuſera-t-il après qu'il nous a réconciliés & juſtifiés par ſon ſang* ? Tout eſt à nous par JESUS-CHRIST ; (* la grace), la ſainteté, la vie, la gloire, la béatitude : le Roiaume du Fils de Dieu eſt notre héritage : il n'y a rien au-deſſus de nous, pourvu ſeulement que nous ne nous raviliſſions pas nous-mêmes.

* Voiez la Note ci-deſſus, pag. 14.

Pendant que JESUS-CHRIST comble nos deſirs & ſurpaſſe nos eſpérances, il conſomme l'œuvre de Dieu commencée ſous les Patriarches & dans la Loi de Moïſe.

Alors Dieu vouloit ſe faire connoître par des expériences ſenſibles : il ſe montroit magnifique en promeſſes temporelles ; bon en comblant ſes enfans des biens qui flatent les ſens ; puiſſant en les délivrant des mains de leurs ennemis ; fidéle en les amenant dans la Terre promiſe à leurs Peres ; juſte par les récompenſes & les châtimens qu'il

leur envoioit manifeſtement ſelon leurs œuvres.

Toutes ces merveilles préparoient les voies aux vérités que JESUS-CHRIST venoit enſeigner. Si Dieu eſt bon juſqu'à nous donner ce que demandent nos ſens, combien plutôt nous donnera-t-il ce que demande notre eſprit fait à ſon image ? S'il eſt ſi tendre & ſi bienfaiſant envers ſes enfans, renfermera-t-il ſon amour & ſes libéralités dans ce peu d'années qui compoſent notre vie ? Ne donnera-t-il à ceux qu'il aime, qu'une ombre de félicité & qu'une terre fertile en grains & en huile ? N'y aura-t-il point un Païs où il répande avec abondance les biens véritables ?

Il y en aura un ſans doute ; & JESUS-CHRIST nous le vient montrer. Car enfin le Tout-puiſſant n'auroit fait que des ouvrages peu dignes de lui, ſi toute ſa magnificence ne ſe terminoit qu'à des grandeurs expoſées à nos ſens infirmes. Tout ce qui n'eſt pas éternel, ne répond ni à la majeſté d'un Dieu éternel, ni aux eſpérances de l'homme à qui il a fait connoître ſon éternité : & cette immuable fidélité qu'il garde à ſes ſerviteurs, n'aura jamais un objet qui lui ſoit proportionné, juſqu'à ce qu'elle s'étende à quelque choſe d'immortel & de permanent.

Il falloit donc qu'à la fin JESUS-CHRIST nous ouvrît les Cieux pour y découvrir à notre foi *cette* a *Cité permanente*, où nous devons être recueillis après cette vie. Il nous fait voir que ſi Dieu prend pour ſon titre éternel le nom de Dieu d'Abraham, d'Iſaac & de Jacob, c'eſt à cauſe que ces ſaints hommes ſont toujours vivans devant lui. *Dieu* b *n'eſt pas le Dieu des morts* : il n'eſt pas digne de lui de ne faire, comme les hommes, qu'accompagner ſes amis juſqu'aux tombeaux, ſans leur laiſſer au-delà aucune eſpérance ; & ce lui ſeroit une honte de ſe dire avec

a *Heb.* XI. 8. 9. 10. 13. 14. 15. 16.

b *Matth.* XXII. 32. *Luc.* XX. 38.

tant de force le Dieu d'Abraham, s'il n'avoit fondé dans le Ciel une Cité éternelle, où Abraham & ſes enfans puſſent vivre heureux.

C'eſt ainſi que les vérités de la vie future nous ſont dévelopées par JESUS-CHRIST. Il nous les montre, même dans la Loi. La vraie Terre promiſe, c'eſt le Roiaume céleſte. C'eſt *a* après cette bienheureuſe Patrie que ſoupiroient Abraham, Iſaac & Jacob: la Paleſtine ne méritoit pas de déterminer tous leurs vœux, ni d'être le ſeul objet d'une ſi longue attente de nos Peres.

a Heb. XI. 14.15.16.

L'Egypte d'où il faut ſortir, le Déſert où il faut paſſer, la Babylone dont il faut rompre les priſons pour entrer ou pour retourner à notre Patrie, c'eſt le monde avec ſes plaiſirs & ſes vanités: c'eſt là que nous ſommes vraiment captifs & errans, ſéduits par le péché & ſes convoitiſes; il nous faut ſecouer ce joug pour trouver dans Jéruſalem & dans la Cité de notre Dieu la liberté véritable, & *b* un Sanctuaire *non fait de main d'homme*, où la gloire du Dieu d'Iſraël nous apparoiſſe.

b II. Cor. V. 1.

Par cette doctrine de JESUS-CHRIST le ſecret de Dieu nous eſt découvert; la Loi eſt toute ſpirituelle; ſes promeſſes nous introduiſent à celles de l'Evangile, & y ſervent de fondement. Une même lumiere nous paroît par-tout: elle ſe leve ſous les Patriarches: ſous Moïſe & ſous les Prophétes elle s'accroît: JESUS-CHRIST plus grand que les Patriarches, plus autoriſé que Moïſe, plus éclairé que tous les Prophétes, nous la montre dans ſa plénitude.

A ce Chriſt, à cet Homme-Dieu, à cet Homme qui tient ſur la terre, comme parle ſaint Auguſtin, la place de la vérité, & la fait voir perſonnellement réſidente au milieu de nous; à lui, dis-je, étoit réſervé de nous montrer toute vérité, c'eſt-à-dire celle des myſteres, celle des vertus, &

celle des récompenſes que Dieu a deſtinées à ceux qu'il aime.

C'étoit de telles grandeurs que les Juifs devoient chercher en leur Meſſie. Il n'y a rien de ſi grand que de porter en ſoi-même, & de découvrir aux hommes la vérité toute entiere qui les nourrit, qui les dirige, & qui épure leurs yeux juſqu'à les rendre capables de voir Dieu.

Dans le tems que la vérité devoit être montrée aux hommes avec cette plénitude, il étoit auſſi ordonné qu'elle ſeroit annoncée par toute la terre & dans tous les tems. Dieu n'a donné à Moïſe qu'un ſeul Peuple, & un tems déterminé: tous les ſiécles, & tous les Peuples du monde ſont donnés à JESUS-CHRIST: il a ſes élus par-tout; & ſon Egliſe répandue dans tout l'Univers, ne ceſſera jamais de les enfanter. *Allez*, dit-il [a], *enſeignez toutes les Nations, les baptiſant au nom du Pere, & du Fils & du Saint-Eſprit, & leur apprenant à garder tout ce que je vous ai commandé: & voilà que je ſuis avec vous, tous les jours juſqu'à la fin des ſiécles.*

[a] Matth. XXVIII. 19. 20.

CHAPITRE XX.

La deſcente du Saint-Eſprit: l'établiſſement de l'Egliſe: les jugemens de Dieu ſur les Juifs & ſur les Gentils.

POur répandre dans tous les lieux & dans tous les ſiécles de ſi hautes vérités, & pour y mettre en vigueur, au milieu de la corruption, des pratiques ſi épurées, il falloit une vertu plus qu'humaine. C'eſt pourquoi JESUS-CHRIST promet d'envoier le Saint-Eſprit pour fortifier ſes Apôtres, & animer éternellement le corps de l'Egliſe.

Cette force du Saint-Eſprit, pour ſe déclarer da-

vantage, devoit paroître dans l'infirmité. *Je vous enverrai*, dit *a* JESUS-CHRIST à ſes Apôtres, *ce que mon Pere a promis*, c' eſt-à-dire le Saint-Eſprit : en attendant, *tenez-vous en repos dans Jéruſalem* : n' entreprenez rien *juſqu' à ce que vous ſoiez revêtus de la force d' enhaut*.

a Luc. XXIV. 49.

Pour ſe conformer à cet ordre, ils demeurent enfermés quarante jours : le Saint-Eſprit deſcend au tems arrêté : les Langues de feu tombées ſur les Diſciples de JESUS-CHRIST marquent l'efficace de leur parole : la prédication commence : les Apôtres rendent témoignage à JESUS-CHRIST ; ils ſont prêts à tout ſouffrir pour ſoutenir qu'ils l'ont vu reſſuſcité. Les miracles ſuivent leurs paroles : en deux prédications de ſaint Pierre huit mille Juifs ſe convertiſſent ; & pleurant leur erreur, ils ſont lavés dans le ſang qu' ils avoient verſé.

Ainſi l' Egliſe eſt fondée dans Jéruſalem & parmi les Juifs, malgré l'incrédulité du gros de la Nation. Les Diſciples de JESUS-CHRIST font voir au monde une charité, une force, & une douceur qu'aucune ſociété n'avoit jàmais eue. La perſécution s'éléve ; la Foi s'augmente ; les enfans de Dieu apprennent de plus en plus à ne deſirer que le Ciel ; les Juifs, par leur malice obſtinée, attirent la vengeance de Dieu, & avancent les maux extrêmes dont ils étoient menacés : leur Etat & leurs affaires empirent. Pendant que Dieu continue à en ſéparer un grand nombre qu'il range parmi ſes élus, ſaint Pierre eſt envoié pour bâtiſer Corneille Centurion Romain. Il apprend premierement par une céleſte viſion, & après par expérience, que les Gentils ſont appellés à la connoiſſance de Dieu. JESUS-CHRIST qui les vouloit convertir, parle d' enhaut à ſaint Paul qui en devoit être le Docteur ; & par un miracle inoui juſqu'alors, (* en un inſtant) de perſécuteur il le fait

* Voiez la Note ci-deſſus, pag. 14.

non-ſeulement défenſeur, mais encore zélé prédicateur de la Loi: il lui découvre le ſecret profond de la vocation des Gentils par la réprobation des Juifs ingrats, qui ſe rendent de plus en plus indignes de l'Evangile. Saint Paul tend les mains aux Gentils: il traite avec une force merveilleuſe ces importantes queſtions *a*; *Si le Chriſt devoit ſouffrir, & s'il étoit le premier qui devoit annoncer la vérité au Peuple & aux Gentils, après être reſſuſcité des morts*: il prouve l'affirmative par Moïſe & par les Prophétes; & appelle les Idolâtres à la connoiſſance de Dieu, au nom de JESUS-CHRIST reſſuſcité. Ils ſe convertiſſent en foule: ſaint Paul fait voir que leur vocation eſt un effet de la Grace, qui ne diſtingue plus ni Juifs ni Gentils. La fureur & la jalouſie tranſporte les Juifs: ils font des complots terribles contre ſaint Paul, outrés principalement de ce qu'il prêche les Gentils, & les amene au vrai Dieu: ils le livrent enfin aux Romains, comme ils leur avoient livré JESUS-CHRIST. Tout l'Empire s'émeut contre l'Egliſe naiſſante; & Néron, perſécuteur de tout le genre humain, fut le premier perſécuteur des fidéles. Ce tiran fait mourir ſaint Pierre & ſaint Paul. Rome eſt conſacrée par leur ſang; & le martyre de ſaint Pierre Prince des Apôtres, établit dans la Capitale de l'Empire le Siége principal de la Religion.

a Ac. XXVI. 22.

Cependant le tems approchoit où la vengeance divine devoit éclater ſur les Juifs impénitens: le déſordre ſe met parmi eux: un faux zéle les aveugle, & les rend odieux à tous les hommes: leurs faux Prophétes les enchantent par les promeſſes d'un regne imaginaire. Séduits par leurs tromperies, ils ne peuvent plus ſouffrir aucun Empire légitime, & ne donnent aucunes bornes à leurs attentats. Dieu les livre au ſens réprouvé. Ils ſe révoltent contre les Romains qui les accablent: Tite même qui les ruine, recon-

noît *a* qu'il ne fait que prêter ſa main *à Dieu irrité contre eux*. Adrien acheve de les exterminer. Ils périſſent avec toutes les marques de la vengeance divine: chaſſés de leur Terre, eſclaves par tout l'Univers, ils n'ont plus ni Temple, ni Autel, ni Sacrifice, ni Païs; & on ne voit en Juda aucune forme de Peuple.

a Philoſt. Vit. Apoll. Tyan. lib. VI. Joſeph. de bell. Jud. lib. VII. 16.

Dieu cependant avoit pourvu à l'éternité de ſon culte: les Gentils ouvrent les yeux, & s'uniſſent en eſprit aux Juifs convertis. Ils entrent par ce moien dans la race d'Abraham; & devenus ſes enfans par la Foi, ils hétitent des promeſſes qui lui avoient été faites. Un nouveau Peuple ſe forme; & le nouveau Sacrifice tant célébré par les Prophétes, commence à s'offrir par toute la terre.

Ainſi fut accompli de point en point l'ancien Oracle de Jacob: Juda eſt multiplié dès le commencement plus que tous ſes freres; & aiant toujours conſervé une certaine prééminence, il reçoit enfin la Roiauté comme héréditaire. Dans la ſuite, le Peuple de Dieu eſt réduit à ſa ſeule race; & renfermé dans ſa Tribu, il prend ſon nom. En Juda ſe continue ce grand Peuple promis à Abraham, à Iſaac & à Jacob: en lui ſe perpétuent les autres promeſſes, le culte de Dieu, le Temple, les Sacrifices, la poſſeſſion de la Terre promiſe, qui ne s'appelle plus que la Judée. Malgré leurs divers Etats, les Juifs demeurent toujours en corps de Peuple réglé & de Roiaume, uſant de ſes Loix. On y voit naître toujours ou des Rois, ou des Magiſtrats & des Juges, juſqu'à ce que le Meſſie vienne: il vient, & le Roiaume de Juda peu à peu tombe en ruine. Il eſt détruit tout-à-fait; & le Peuple Juif eſt chaſſé ſans eſpérance, de la Terre de ſes Peres. Le Meſſie devient l'attente des Nations, & il regne ſur un nouveau Peuple.

Mais pour garder la ſucceſſion & la continuité, il

falloit que ce nouveau Peuple fût enté, pour ainſi dire, ſur le premier, & comme dit *a* ſaint Paul, *l'olivier ſauvage ſur le franc olivier, afin de participer à ſa bonne ſève*. Auſſi eſt-il arrivé que l'Egliſe établie premierement parmi les Juifs, a reçu enfin les Gentils, pour faire avec eux un même arbre, un même corps, un même Peuple, & les rendre participans de ſes graces & de ſes promeſſes. [a] Rom. XI. 17.

Ce qui arrive après cela aux Juifs incrédules ſous Veſpaſien & ſous Tite, ne regarde plus la ſuite du Peuple de Dieu. C'eſt un châtiment des rebelles, qui par leur infidélité envers la ſemence promiſe à Abraham & à David, ne ſont plus Juifs ni fils d'Abraham que ſelon la chair, & renoncent à la promeſſe par laquelle les Nations devoient être bénies.

Ainſi cette derniere & épouvantable déſolation des Juifs n'eſt plus une tranſmigration, comme celle de Babylone; ce n'eſt pas une ſuſpenſion du Gouvernement & de l'Etat du Peuple de Dieu, ni du Service ſolemnel de la Religion : le nouveau Peuple déja formé & continué avec l'ancien en JESUS-CHRIST, n'eſt pas tranſporté; il s'étend & ſe dilate ſans interruption depuis Jéruſalem où il devoit naître, juſqu'aux entrémités de la terre. Les Gentils aggrégés aux Juifs deviennent dorénavant les vrais Juifs, le vrai Roiaume de Juda oppoſé à cet Iſraël ſchiſmatique & retranché du Peuple de Dieu, le vrai Roiaume de David par l'obéiſſance qu'ils rendent aux Loix & à l'Evangile de JESUS-CHRIST fils de David.

Après l'établiſſement de ce nouveau Roiaume, il ne faut pas s'étonner ſi tout périt dans la Judée. Le ſecond Temple ne ſervoit plus de rien, depuis que le Meſſie y eut accompli ce qui étoit marqué dans les Prophéties. Ce Temple avoit eu la gloire qui lui étoit promiſe, quand le Déſiré des Nations y étoit venu.

La Jéruſalem viſible avoit fait ce qui lui reſtoit à faire, puiſque l'Egliſe y avoit pris ſa naiſſance, & que de-là elle étendoit tous les jours ſes branches par toute la terre. La Judée n'eſt plus rien à Dieu, ni à la Religion, non plus que les Juifs; & il eſt juſte qu'en punition de leur endurciſſement, leurs ruines ſoient diſperſées par toute la terre.

C'eſt ce qui leur devoit arriver au tems du Meſſie ſelon Jacob, ſelon Daniel, ſelon Zacharie, & ſelon tous leurs Prophétes *a* : mais comme ils doivent revenir un jour à ce Meſſie qu'ils ont méconnu, & que le Dieu d'Abraham n'a pas encore épuiſé ſes miſéricordes ſur la race quoiqu'infidéle de ce Patriarche, il a trouvé un moien dont il n'y a dans le monde que ce ſeul exemple, de conſerver les Juifs hors de leur Païs & dans leur ruine, plus long-tems même que les Peuples qui les ont vaincus. On ne voit plus aucun reſte ni des anciens Aſſyriens, ni des anciens Medes, ni des anciens Perſes, ni des anciens Grecs, ni même des anciens Romains. La trace s'en eſt perdue, & ils ſe ſont confondus avec d'autres Peuples. Les Juifs qui ont été la proie de ces anciennes Nations ſi célébres dans les Hiſtoires, leur ont ſurvécu; & Dieu, en les conſervant, nous tient en attente de ce qu'il veut faire encore des malheureux reſtes d'un Peuple autrefois ſi favoriſé. Cependant leur endurciſſement ſert au ſalut des Gentils, & leur donne cet avantage de trouver en des mains non ſuſpectes les Ecritures qui ont prédit JESUS-CHRIST & ſes myſteres. Nous voions entre autres choſes dans ces Ecritures *b*, & l'aveuglement & les malheurs des Juifs qui les conſervent ſi ſoigneuſement: ainſi nous profitons de leur diſgrace: leur infidélité fait un des fondemens de notre Foi: ils nous apprennent à craindre Dieu, & nous ſont un ſpectacle éternel des jugemens qu'il exerce ſur ſes enfans ingrats, afin que nous

a *Oſée III. 4. 5. Iſ. LIX. 20. 21. Zac. XI. 13. 16. 17. Rom. XI. 11. & ſeq. 25. 26. & ſeq.*

b *Iſ. III. 2. 3. Dan. IX. 26. Matth. XIII. 13. Joan. XII. 19. 20. & ſeq. Act. XXVIII. 25. 26. & ſeq. Rom. XI. 7. 8. & ſeq.*

apprenions à ne nous point glorifier des graces faites à nos Peres.

Un myſtere ſi merveilleux & ſi utile à l'inſtruction du genre humain, mérite bien d'être conſidéré. Mais nous n'avons pas beſoin des diſcours humains pour l'entendre: le Saint-Eſprit a pris ſoin de nous l'expliquer par la bouche de ſaint Paul; & je vous prie d'écouter ce que cet Apôtre en a écrit aux Romains *a*.

a *Rom.* XI. 11. & ſeqq.

Après avoir parlé du petit nombre des Juifs qui avoit reçu l'Evangile, & de l'aveuglement des autres, il entre dans une profonde conſidération de ce que doit devenir un Peuple honoré de tant de graces, & nous découvre tout enſemble le profit que nous tirons de leur chute, & les fruits que produira un jour leur converſion. *Les Juifs* b *ſont-ils donc tombés*, dit-il, *pour ne ſe relever jamais? A Dieu ne plaiſe. Mais leur chute a donné occaſion au ſalut des Gentils, afin que le ſalut des Gentils leur cauſât une émulation* qui les fît rentrer en eux-mêmes. *Que ſi leur chute a été la richeſſe des Gentils* qui ſe ſont convertis en ſi grand nombre, *quelle grace ne verrons-nous pas reluire quand ils retourneront avec plénitude? ..... Si leur réprobation a été la réconciliation du monde: leur rappel ne ſera-t-il pas une réſurrection de mort à vie? Que ſi les prémices tirées de ce Peuple ſont ſaintes, la maſſe l'eſt auſſi; ſi la racine eſt ſainte, les rameaux le ſont auſſi. Et ſi quelques-unes des branches ont été retranchées, & que toi, Gentil, qui n'étois qu'un olivier ſauvage, tu aies été enté parmi les branches qui ſont demeurées ſur l'olivier franc, en ſorte que tu participes au ſuc découlé de ſa racine: garde-toi de t'élever contre les branches naturelles. Que ſi tu t'éleves, ſonge que ce n'eſt pas toi qui portes la racine, mais que c'eſt la racine qui te porte. Tu diras peut-être: Les branches naturelles ont été coupées, afin que je fuſſe enté en leur place. Il eſt vrai: l'incrédulité a cauſé ce retranchement; & c'eſt ta*

b *Ibid.* XI. 11. 12. 15. & ſeqq.

foi qui te ſoutient. Prens donc garde de ne t'enfler pas, mais demeure dans la crainte: car ſi Dieu n'a pas épargné les branches naturelles, tu dois craindre qu'il ne t'épargne encore moins.

Qui ne tremble roit en écoutant ces paroles de l'Apôtre? Pouvons-nous n'être pas épouvantés de la vengeance qui éclate depuis tant de ſiécles ſi terriblement ſur les Juifs, puiſque ſaint Paul nous avertit de la part de Dieu que notre ingratitude nous peut attirer un ſemblable traitement? Mais écoutons la ſuite de ce grand myſtere. L'Apôtre continue à parler aux Gentils convertis. *Conſidérez*, leur *a* dit-il, *la clémence & la ſévérité de Dieu; ſa ſévérité envers ceux qui ſont déchus de ſa grace, & ſa clémence envers vous, ſi toutefois vous demeurez fermes en l'état où ſa bonté vous a mis; autrement vous ſerez retranchés comme eux. Que s'ils ceſſent d'être incrédules, ils ſeront entés de nouveau; parce que Dieu* qui les a retranchés, *eſt aſſez puiſſant pour les faire encore reprendre. Car ſi vous avez été détachés de l'olivier ſauvage où la nature vous avoit fait naître, pour être entés dans l'olivier franc contre l'ordre naturel: combien plus facilement les branches naturelles de l'olivier même ſeront-elles entées ſur leur propre tronc?* Ici l'Apôtre s'éleve au-deſſus de tout ce qu'il vient de dire, & entrant dans les profondeurs des conſeils de Dieu, il pourſuit auſſi ſon diſcours *b*: *Je ne veux pas, mes Freres, que vous ignoriez ce myſtere, afin que vous appreniez à ne préſumer pas de vous-mêmes. C'eſt qu'une partie des Juifs eſt tombée dans l'aveuglement, afin que la multitude des Gentils entrât cependant dans l'Egliſe, & qu'ainſi tout Iſraël fût ſauvé ſelon qu'il eſt écrit* c: *Il ſortira de Sion un Libérateur qui bannira l'impiété de Jacob; & voici l'alliance que je ferai avec eux, lorſque j'aurai effacé leurs péchés.*

a *Rom.* XI. 22. & ſuiv.

b *Rom.* XI. 25. &c.

c *Iſ.* LIX. 20.

Ce paſſage d'Iſaïe que ſaint Paul cite ici ſelon les Septante, comme il avoit accoutumé à cauſe que leur

Verſion étoit connue par toute la terre, eſt encore plus fort dans l'original, & pris dans toute ſa ſuite. Car le Prophéte y prédit avant toutes choſes la converſion des Gentils par ces paroles *a* : *Ceux d'Occident craindront le nom du Seigneur, & ceux d'Orient verront ſa gloire*. Enſuite, ſous la figure *d'un fleuve rapide pouſſé par un vent impétueux*, Iſaïe voit de loin les perſécutions qui font croître l'Egliſe. Enfin le Saint-Eſprit lui apprend ce que deviendront les Juifs, & lui déclare *b*, que *le Sauveur viendra à Sion, & s'approchera de ceux de Jacob, qui alors ſe convertiront de leurs péchés. Et voici, dit le Seigneur, l'alliance que je ferai avec eux : Mon eſprit qui eſt en toi*, ô Prophéte, *& les paroles que j'ai miſes en ta bouche, demeureront éternellement non-ſeulement dans ta bouche, mais encore dans la bouche de tes enfans, & des enfans de tes enfans, maintenant, & à jamais, dit le Seigneur*.

a *Iſ.* LIX. 19.

b *Iſ.* LIX. 20, 21.

Il nous fait donc voir clairement, qu'après la converſion des Gentils, le Sauveur que Sion avoit méconnu, & que les enfans de Jacob avoient rejetté, ſe tournera vers eux, effacera leurs péchés, & leur rendra l'intelligence des Prophéties qu'ils auront perdues durant un long-tems, pour paſſer ſucceſſivement, & de main en main, dans toute la poſtérité, & n'être plus oubliée (* juſqu'à la fin du monde, & autant de tems qu'il plaira à Dieu le faire durer après ce merveilleux évenement.)

* Voiez la Note ci-deſſus, pag. 14.

Ainſi les Juifs reviendront un jour, & ils reviendront pour ne s'égarer jamais : mais ils ne reviendront qu'après que *l'Orient & l'Occident*, c'eſt-à-dire tout l'Univers, auront été remplis de la crainte & de la connoiſſance de Dieu.

Le Saint-Eſprit fait voir à ſaint Paul, que ce bienheureux retour des Juifs ſera l'effet de l'amour que Dieu a eu pour leurs Peres. C'eſt pourquoi il acheve ainſi ſon raiſonnement. *Quant à l'Evangile*, dit-

a Rom. XI. 28. 29. & ſeqq. il *a*, que nous vous prêchons maintenant, *les Juifs ſont ennemis pour l'amour de vous:* ſi Dieu les a réprouvés, ç'a été, ô Gentils, pour vous appeller: *mais quant à l'élection* par laquelle ils étoient choiſis dès le tems de l'alliance jurée avec Abraham, *ils lui demeurent toujours chers, à cauſe de leurs Peres; car les dons & la vocation de Dieu ſont ſans repentance. Et comme vous ne croiiez point autrefois, & que vous avez maintenant obtenu miſéricorde à cauſe de l'incrédulité des Juifs,* Dieu aiant voulu vous choiſir pour les remplacer: *ainſi les Juifs n'ont point cru que Dieu vous ait voulu faire miſéricorde, afin qu'un jour ils la reçoivent: car Dieu a tout renfermé dans l'incrédulité, pour faire miſéricorde à tous,* & afin que tous connuſſent le beſoin qu'ils ont de ſa grace. *O profondeur des tréſors de la ſageſſe & de la ſcience de Dieu! que ſes jugemens ſont incomprehenſibles, & que ſes voies ſont impénétrables! Car qui a connu les deſſeins de Dieu, ou qui eſt entré dans ſes conſeils? Qui lui a donné le premier pour en tirer récompenſe? puiſque c'eſt de lui, & par lui, & en lui, que ſont toutes choſes: la gloire lui en ſoit rendue durant tous les ſiécles.*

Voilà ce que dit ſaint Paul ſur l'élection des Juifs, ſur leur chute, ſur leur retour, & enfin ſur la converſion des Gentils, qui ſont appellés pour tenir leurs places, & pour les ramener à la fin des ſiécles à la bénédiction promiſe à leurs Peres, c'eſt-à-dire au Chriſt qu'ils ont renié. Ce grand Apôtre nous fait voir la grace qui paſſe de peuple en peuple pour tenir tous les peuples dans la crainte de la perdre; & nous en montre la force invincible, en ce qu'après avoir convetti les Idolâtres, elle ſe réſerve pour dernier ouvrage de convaincre l'endurciſſement & la perfidie Judaïque.

Par ce profond conſeil de Dieu, les Juifs ſubſiſtent encore au milieu des Nations où ils ſont diſperſés & captifs: mais ils ſubſiſtent avec le caractere de leur ré-

probation; déchus viſiblement par leur infidélité, des promeſſes faites à leurs Peres; bannis de la Terre promiſe, n'aiant même aucune terre à cultiver; eſclaves par-tout où ils ſont, ſans honneur, ſans liberté, ſans aucune figure de Peuple.

Ils ſont tombés en cet état trente-huit ans après qu'il ont eu crucifié JESUS-CHRIST, & après avoir emploié à perſécuter ſes diſciples le tems qui leur avoit été laiſſé pour ſe reconnoître. Mais pendant que l'ancien Peuple eſt réprouvé pour ſon infidélité, le nouveau Peuple s'augmente tous les jours parmi les Gentils: l'alliance faite autrefois avec Abraham, s'étend ſelon la promeſſe à tous les Peuples du monde qui avoient oublié Dieu: l'Egliſe Chrétienne appelle à lui tous les hommes; & tranquille durant pluſieurs ſiécles, parmi des perſécutions inouies, elle leur montre à ne point attendre leur félicité ſur la terre.

C'étoit-là, MONSEIGNEUR, le plus digne fruit de la connoiſſance de Dieu, & l'effet de cette grande bénédiction que le monde devoit attendre par JESUS-CHRIST. Elle alloit ſe répandant tous les jours de famille en famille, & de peuple en peuple: les hommes ouvroient les yeux de plus en plus pour connoître l'aveuglement où l'Idolatrie les avoit plongés; & malgré toute la puiſſance Romaine on voioit les Chrétiens ſans révolte, ſans faire aucun trouble, & ſeulement en ſouffrant toutes ſortes d'inhumanités, changer la face du monde, & s'étendre par tout l'Univers.

La promptitude inouie avec laquelle ſe fit ce grand changement, eſt un miracle viſible. JESUS-CHRIST avoit prédit que ſon Evangile ſeroit bientôt prêché par toute la terre: cette merveille devoit arriver incontinent après ſa mort; & il avoit dit *a*, qu'*après qu'on l'aurait élevé de terre*, c'eſt-à-dire qu'on l'au- *a* Jean. VIII. 28. XII. 32.

roit attaché à la Croix, *il attireroit à lui toutes choſes*. Ses Apôtres n'avoient pas encore achevé leur courſe, & ſaint Paul diſoit déja aux Romains *a*, que *leur foi étoit annoncée dans tout le monde*. Il diſoit aux Coloſſiens *b* que *l'Evangile étoit ouï de toute créature qui étoit ſous le Ciel; qu'il étoit prêché, qu'il fructifioit, qu'il croiſſoit par tout l'Univers*. Une Tradition conſtante *c* nous apprend que ſaint Thomas le porta aux Indes, & les autres en d'autres Païs éloignés. Mais on n'a pas beſoin des Hiſtoires pour confirmer cette vérité : l'effet parle, & on voit aſſez avec combien de raiſon ſaint Paul applique *d* aux Apôtres ce paſſage du Pſalmiſte: *Leur voix s'eſt fait entendre par toute la terre, & leur parole a été portée juſqu'aux extrémités du monde*. Sous leurs Diſciples il n'y avoit preſque plus de Païs ſi reculé & ſi inconnu où l'Evangile n'eût pénétré. Cent ans après JESUS-CHRIST, ſaint Juſtin *e* comptoit déja parmi les Fidéles beaucoup de Nations ſauvages, & juſqu'à ces Peuples vagabons qui erroient deçà & delà ſur des chariots ſans avoir de demeure fixe. Ce n'étoit point une vaine exagération; c'étoit un fait conſtant & notoire, qu'il avançoit en préſence des Empereurs, & à la face de tout l'Univers. Saint Irénée *f* vient un peu après; & on voit croître le dénombrement qui ſe faiſoit des Egliſes. Leur concorde étoit admirable : ce qu'on croioit dans les Gaules, dans les Eſpagnes, dans la Germanie, on le croioit dans l'Egypte & dans l'Orient *g*; & comme *il n'y avoit qu'un même ſoleil dans tout l'Univers, on voioit dans toute l'Egliſe, depuis une extrémité du monde à l'autre, la même lumiere de la vérité*.

a *Rom* I.8.

b *Col.* I. 5. 6. 23.

c *Gregor. Naz. Orat. XXV.*

d *Rom.* X. 18.

e *Juſt. Apol.* II. *& adv. Tryph.*

f *Iren.* I. 2. 3.

g *Ibidem.*

Si peu qu'on avance, on eſt étonné des progrès qu'on voit. Au milieu du troiſieme ſiécle, Tertullien *h* & Origene *i* font voir dans l'Egliſe des Peuples entiers qu'un peu devant on n'y mettoit pas.

h *Tertull. adv. Jud.* 7. *Apolog.* XXXVII.

i *Orig. Tr.* XXVIII. *in Matth.* *Hom.* IV. *in Ezech.*

Ceux qu'Origene exceptoit, qui étoient les plus éloignés du monde connu, y ſont mis un peu après par Arnobe *a*. Que pouvoit avoir vu le monde pour ſe rendre ſi promptement à JESUS-CHRIST ? S'il a vu des miracles, Dieu s'eſt mêlé viſiblement dans cet ouvrage; & s'il ſe pouvoit faire qu'il n'en eût pas vu *b*, *ne ſeroit-ce pas un nouveau miracle* plus grand & plus incroiable que ceux qu'on ne veut pas croire, *d'avoir converti le monde ſans miracle*, d'avoir fait entrer tant d'ignorans dans des myſteres ſi hauts, d'avoir inſpiré à tant de Savans une humble ſoumiſſion, & *d'avoir perſuadé tant de choſes incroiables à des incrédules* ?

a Arn. lib. II.

b Auguſt. XXI. de Civ. 7. XXII. 5.

Mais le miracle des miracles, ſi je puis parler de la ſorte, c'eſt qu'avec la foi des myſteres, les vertus les plus éminentes, & les pratiques les plus pénibles ſe ſont répandues par toute la terre. Les Diſciples de JESUS-CHRIST l'ont ſuivi dans les voies les plus difficiles. Souffrir tout pour la vérité, a été parmi ſes enfans un exercice ordinaire; & pour imiter le Sauveur, ils ont couru aux tourmens avec plus d'ardeur que les autres n'ont fait aux délices. On ne peut compter les exemples, ni des riches qui ſe ſont appauvris pour aider les pauvres, ni des pauvres qui ont préféré la pauvreté aux richeſſes, ni des Vierges qui ont imité ſur la terre la vie des Anges, ni des Paſteurs charitables qui ſe ſont fait tout à tous, toujours prêts à donner à leur troupeau non-ſeulement leurs veilles & leurs travaux, mais encore leurs propres vies. Que dirai-je de la pénitence & de la mortification ? Les Juges n'exercent pas plus ſéverement la juſtice ſur les criminels, que les pécheurs pénitens l'ont exercée ſur eux-mêmes. Bien plus : les innocens ont puni en eux avec une rigueur incroiable, cette pente prodigieuſe que nous avons au péché. La vie de ſaint Jean-Baptiſte qui

parut ſi ſurprenante aux Juifs, eſt devenue commune parmi les Fidéles; les déſerts ont été peuplés de ſes imitateurs; & il y a eu tant de Solitaires, que des Solitaires plus parfaits ont été contraints de chercher des ſolitudes plus profondes: tant on a fui le monde, tant la vie contemplative a été goûtée.

Tels étoient les fruits précieux que devoit produire l'Evangile. L'Egliſe n'eſt pas moins riche en exemples qu'en préceptes; & ſa doctrine a paru ſainte, en produiſant une infinité de Saints. Dieu qui fait que les plus fortes vertus naiſſent parmi les ſouffrances, l'a fondée par le martyre, & l'a tenue durant trois cens ans dans cet état, ſans qu'elle eût un ſeul moment pour ſe repoſer. Après qu'il eut fait voir par une ſi longue expérience qu'il n'avoit pas beſoin du ſecours humain ni des Puiſſances de la terre pour établir ſon Egliſe, il y appella enfin les Empereurs, & fit du grand Conſtantin un protecteur déclaré du Chriſtianiſme. Depuis ce tems les Rois ont accouru de toutes parts à l'Egliſe; & tout ce qui étoit écrit dans les Prophéties touchant ſa gloire future, s'eſt accompli aux yeux de toute la terre.

Que ſi elle a été invincible contre les efforts du dehors, elle ne l'eſt pas moins contre les diviſions inteſtines. Ces Héréſies tant prédites par JESUS-CHRIST & par ſes Apôtres, ſont arrivées; & la Foi perſécutée par les Empereurs, ſouffroit en même tems des Hérétiques une perſécution plus dangereuſe. Mais cette perſécution n'a jamais été plus violente que dans le tems où l'on vit ceſſer celle des Païens. L'Enfer fit alors ſes plus grands efforts, pour détruire par elle-même cette Egliſe que les attaques de ſes ennemis déclarés avoient affermie. A peine commençoit-elle à reſpirer par la paix que lui donna Conſtantin, & voilà qu'Arius ce malheureux Prêtre lui ſuſcite de

plus grands troubles qu'elle n'en avoit jamais ſoufferts. Conſtance fils de Conſtantin, ſéduit par les Ariens dont il autoriſe le dogme, tourmente les Catholiques par toute la terre, nouveau Perſécuteur du Chriſtianiſme, & d'autant plus redoutable, que ſous le nom de JESUS-CHRIST il fait la guerre à JESUS-CHRIST même. Pour comble de malheurs, l'Egliſe ainſi diviſée tombe entre les mains de Julien l'Apoſtat, qui met tout en œuvre pour détruire le Chriſtianiſme, & n'en trouve point de meilleur moien que de fomenter les factions dont il étoit déchiré. Après lui vient un Valens, autant attaché aux Ariens que Conſtance, mais plus violent. D'autres Empereurs protegent d'autres Héréſies avec une pareille fureur. L'Egliſe apprend par tant d'expériences, qu'elle n'a pas moins à ſouffrir ſous les Empereurs Chrétiens, qu'elle avoit ſouffert ſous les Empereurs Infidéles; & qu'elle doit verſer du ſang pour défendre non-ſeulement tout le corps de ſa doctrine, mais encore chaque article particulier. En effet, il n'y en a aucun qu'elle n'ait vu attaqué par ſes enfans. Mille Sectes & mille Héréſies ſorties de ſon ſein ſe ſont élevées contre elle. Mais ſi elle les a vu s'élever ſelon les prédictions de JESUS-CHRIST, elle les a vu tomber toutes ſelon ſes promeſſes, quoique ſouvent ſoutenues par les Empereurs & par les Rois. Ses véritables enfans ont été, comme dit ſaint Paul, reconnus par cette épreuve: la vérité n'a fait que ſe fortifier, quand elle a été conteſtée, & l'Egliſe eſt demeurée inébranlable.

CHAPITRE XXI.

Réflexions particulieres ſur le châtiment des Juifs, & ſur les prédictions de JESUS-CHRIST *qui l'avoient marqué.*

PEndant que j'ai travaillé à vous faire voir ſans interruption la ſuite des conſeils de Dieu dans la perpétuité de ſon Peuple, j'ai paſſé rapidement ſur beaucoup de faits qui méritent des réflexions profondes. Qu'il me ſoit permis d'y revenir, pour ne vous pas laiſſer perdre de ſi grandes choſes.

Et premierement, MONSEIGNEUR, je vous prie de conſiderer avec une atrention plus particuliere la chute des Juifs, dont toutes les circonſtances rendent témoignage à l'Evangile. Ces circonſtances nous ſont expliquées par des Auteurs infidéles, par des Juifs, & par des Païens, qui ſans entendre la ſuite des conſeils de Dieu, nous ont raconté les faits importans par leſquels il lui a plu de la déclarer.

Nous avons Joſephe Auteur Juif, Hiſtorien très-fidéle & très-inſtruit des affaires de ſa Nation, dont auſſi il a illuſtré les Antiquités par un Ouvrage admirable. Il a écrit la derniere guerre où elle a péri, après avoir été préſent à tout, & y avoir lui-même ſervi ſon Païs avec un commandement conſidérable.

Les Juifs nous fourniſſent encore d'autres Auteurs très-anciens, dont vous verrez les témoignages. Ils ont d'anciens Commentaires ſur les Livres de l'Ecriture, & entre autres les Paraphraſes Chaldaïques qu'ils imprimenr avec leurs Bibles. Ils ont leur Livre qu'ils nomment Talmud, c'eſt-à-dire Doctrine, qu'ils ne reſpectent pas moins que l'Ecriture elle-même. C'eſt un ramas des Traités & des Sentences de leurs an-

ciens Maîtres, & encore que les parties dont ce grand Ouvrage eſt compoſé, ne ſoient pas toutes de la même antiquité, les derniers Auteurs qui y ſont cités, ont vécu dans les premiers ſiécles de l'Egliſe. Là, parmi une infinité de fables impertinentes qu'on voit commencer pour la plupart après les tems de Notre-Seigneur, on trouve de beaux reſtes des anciennes Traditions du Peuple Juif, & des preuves pour le convaincre.

Et d'abord il eſt certain de l'aveu des Juifs, que la vengeance divine ne s'eſt jamais plus terriblement ni plus manifeſtement déclarée, qu'elle fit dans leur derniere déſolation.

C'eſt une Tradition conſtante atteſtée dans leur Talmud, & confirmée par tous leurs Rabbins, que quarante ans avant la ruine de Jéruſalem, ce qui revient à peu près au tems de la mort de JESUS-CHRIST, on ne ceſſoit de voir dans le Temple des choſes étranges. Tous les jours il y paroiſſoit de nouveaux prodiges, de ſorte qu'un fameux Rabbin *a* s'écria un jour: *O Temple! ô Temple! qu'eſt-ce qui t'émeut, & pourquoi te fais-tu peur à toi-même?*

[a] *R. Johannam filium Zacai. Tr. de feſt. Expiat.*

Qu'y a-t-il de plus marqué que ce bruit affreux qui fut ouï par les Prêtres dans le Sanctuaire le jour de la Pentecôte, & cette voix manifeſte qui ſortit du fond de ce lieu ſacré, *Sortons d'ici, ſortons d'ici?* Les ſaints Anges protecteurs du Temple déclarerent hautement qu'ils l'abandonnoient, parce que Dieu qui y avoit établi ſa demeure durant tant de ſiécles, l'avoit réprouvé.

Joſephe *b*, & Tacite *c* même ont raconté ce prodige. Il ne fut apperçu que des Prêtres. Mais voici un autre prodige qui a éclaté aux yeux de tout le Peuple; & jamais aucun autre Peuple n'avoit rien vu de ſemblable. *Quatre ans devant la guerre déclarée, un Païſan*, dit *d* Joſephe, *ſe mit à crier: Une voix eſt*

[b] *Joſeph. lib. VII. de bell. Jud. c. 12.*

[c] *Tacit. hiſt. lib. V. c. 13.*

[d] *Joſeph. de bell. Jud. VI. 12.*

ſortie du côté de l'Orient, une voix eſt ſortie du côté de l'Occident, une voix eſt ſortie du côté des quatre Vents : voix contre Jéruſalem & contre le Temple: voix contre les nouveaux mariés & les nouvelles mariées : voix contre tout le Peuple. Depuis ce tems, ni jour ni nuit il ne ceſſa de crier, *Malheur, malheur à Jéruſalem.* Il redoubloit ſes cris les jours de Fête. Aucune autre parole ne ſortit jamais de ſa bouche: ceux qui le plaignoient, ceux qui le maudiſſoient, ceux qui lui donnoient ſes néceſſités, n'entendirent jamais de lui que cette terrible parole, *Malheur à Jéruſalem*. Il fut pris, interrogé, & condamné au fouet par les Magiſtrats : à chaque demande, & à chaque coup, il répondoit, ſans jamais ſe plaindre, *Malheur à Jéruſalem.* Renvoié comme un inſenſé, il couroit tout le Païs, en répétant ſans ceſſe ſa triſte prédiction. Il continua durant ſept ans à crier de cette ſorte, ſans ſe relâcher, & ſans que ſa voix s'affoiblit. Au tems du dernier ſiége de Jéruſalem, il ſe renferma dans la ville, tournant infatigablement autour des murailles, & criant de toute ſa force: *Malheur au Temple, malheur à la Ville, malheur à tout le Peuple.* A la fin il ajouta, *Malheur à moi-même ;* & en même tems il fut emporté d'un coup de pierre lancée par une machine.

Ne diroit-on pas, MONSEIGNEUR, que la vengeance divine s'étoit comme rendue viſible en cet homme, qui ne ſubſiſtoit que pour prononcer ſes arrêts ; qu'elle l'avoit rempli de ſa force, afin qu'il pût égaler les malheurs du Peuple par ſes cris ; & qu'enfin il devoit périr par un effet de cette vengeance qu'il avoit ſi long-tems annoncée, afin de la rendre plus ſenſible & plus préſente, quand il en ſeroit non-ſeulement le prophéte & le témoin, mais encore la victime?

Ce prophéte des malheurs de Jéruſalem s'appelloit

Jeſus. Il ſembloit que le nom de Jeſus, nom de ſalut & de paix, devoit tourner aux Juifs qui le mépriſoient en la perſonne de notre Sauveur, à un funeſte préſage ; & que ces ingrats aiant rejetté un JESUS qui leur annonçoit la grace, la miſéricorde & la vie, Dieu leur envoioit un autre Jeſus qui n'avoit à leur annoncer que des maux irrémédiables, & l'inévitable décret de leur ruine prochaine.

Pénétrons plus avant dans les jugemens de Dieu ſous la conduite de ſes Ecritures. Jéruſalem & ſon Temple ont été deux fois détruits ; l'une par Nabuchodonoſor ; l'autre par Tite. Mais en chacun de ces deux tems, la juſtice de Dieu s'eſt déclarée par les mêmes voies, quoique plus à découvert dans le dernier.

Pour mieux entendre cet ordre des conſeils de Dieu, poſons avant toutes choſes cette vérité ſi ſouvent établie dans les ſaintes Lettres ; que l'un des plus terribles effets de la vengeance divine eſt, lorſqu'en punition de nos péchés précédens elle nous livre à notre ſens réprouvé : en ſorte que nous ſommes ſourds à tous les ſages avertiſſemens ; aveugles aux voies de ſalut qui nous ſont montrées ; prompts à croire tout ce qui nous perd, pourvu qu'il nous flate ; hardis à tout entreprendre, ſans jamais meſurer nos forces avec celles des ennemis que nous irritons.

Ainſi périrent la premiere fois ſous la main de Nabuchodonoſor Roi de Babylone *a*, Jéruſalem & ſes Princes. Foibles & toujours battus par ce Roi victorieux, ils avoient ſouvent éprouvé qu'ils ne faiſoient contre lui que de vains efforts, & avoient été obligés à lui jurer fidélité. Le Prophéte Jérémie *b* leur déclaroit de la part de Dieu, que Dieu même les avoit livrés à ce Prince, & qu'il n'y avoit de ſalut pour eux qu'à ſubir le joug. Il diſoit à Sédécias Roi

a II. Par. XXXVI. 13.

b Jerem. XXVII. 11. 12. 17.

de Judée & à tout ſon Peuple: *Soumettez-vous à Nabuchodonoſor Roi de Babylone, afin que vous viviez: car pourquoi voulez-vous périr, & faire de cette ville une ſolitude?* Ils ne crurent point à ſa parole. Pendant que Nabuchodonoſor les tenoit étroitement renfermés par les prodigieux travaux dont il avoit entouré leur ville, ils ſe laiſſoient enchanter par leurs faux Prophétes, qui leur rempliſſoient l'eſprit de victoires imaginaires, & leur diſoient au nom de Dieu *a*, quoique Dieu ne les eût point envoiés: *J'ai briſé le joug du Roi de Babylone: vous n'avez plus que deux ans à porter ce joug: & après, vous verrez ce Prince contraint à vous rendre les vaiſſeaux ſacrés qu'il a enlevés du Temple.* Le Peuple ſéduit par ces promeſſes, ſouffroit la faim & la ſoif & les plus dures extrémités, & fit tant par ſon audace inſenſée, qu'il n'y eut plus pour lui de miſéricorde. La ville *b* fut renverſée, le Temple fut brulé, tout fut perdu.

a *Jerem. XXVIII. 2. 3.*

b *IV. Reg. XXV.*

A ces marques, les Juifs connurent que la main de Dieu étoit ſur eux. Mais afin que la vengeance divine leur fût auſſi manifeſte dans la derniere ruine de Jéruſalem qu'elle l'avoit été dans la premiere, on a vu dans l'une & dans l'autre la même ſéduction, la même témérité, & le même endurciſſement.

Quoique leur rébellion eût attiré ſur eux les armes Romaines, & qu'ils ſecouaſſent témérairement un joug ſous lequel tout l'Univers avoit ploié, Tite ne vouloit pas les perdre: au contraire, il leur fit ſouvent offrir le pardon, non-ſeulement au commencement de la guerre, mais encore lorſqu'ils ne pouvoient plus échaper de ſes mains. Il avoit déja élevé autour de Jéruſalem une longue & vaſte muraille munie de tours & de redoutes auſſi fortes que la ville même, quand il leur envoia Joſephe leur Concitoien, un de leurs Capitaines, un de leurs Prê-

tres qui avoit été pris dans cette guerre en défendant ſon Païs. Que ne leur dit-il pas pour les émouvoir? Par combien de fortes raiſons les invita-t-il à rentrer dans l'obéiſſance? Il leur fit voir le Ciel & la Terre conjurés contre eux, leur perte inévitable dans la réſiſtance, & tout enſemble leur ſalut dans la clémence de Tite. *Sauvez*, leur *a* diſoit-il, *la Cité ſainte; ſauvez-vous vous-mêmes; ſauvez ce Temple, la merveille de l'Univers, que les Romains reſpectent, & que Tite ne voit périr qu'à regret.* Mais le moien de ſauver des gens ſi obſtinés à ſe perdre? Séduits par leurs faux Prophétes, ils n'écoutoient pas ces ſages diſcours. Ils étoient réduits à l'extrémité: la faim en tuoit plus que la guerre, & les meres mangeoient leurs enfans. Tite touché de leurs maux prenoit ſes Dieux à témoins, qu'il n'étoit pas cauſe de leur perte. Durant ces malheurs, ils ajoûtoient foi aux fauſſes prédictions qui leur promettoient l'Empire de l'Univers. Bien plus: *b* la ville étoit priſe; le feu y étoit déja de tous côtés; & ces inſenſés croioient encore les faux Prophétes qui les aſſuroient que le jour de ſalut étoit venu afin qu'ils réſiſtaſſent toujours, & qu'il n'y eût plus pour eux de miſéricorde. En effet, tout fut maſſacré; la ville fut renverſée de fond en comble; & à la réſerve de quelques reſtes de tours que Tite laiſſa pour ſervir de monument à la poſtérité, il n'y demeura pas pierre ſur pierre.

a Joſeph. de bell. Jud. VI. 4.

b Joſeph. ibid. VI. 11.

Vous voiez donc, MONSEIGNEUR, éclater ſur Jéruſalem la même vengeance qui avoit autrefois paru ſous Sédécias. Tite n'eſt pas moins envoié de Dieu que Nabuchodonoſor: les Juifs périſſent de la même ſorte. On voit dans Jéruſalem la même rébellion, la même famine, les mêmes extrémités, les mêmes voies de ſalut ouvertes, la même ſéduction, le même endurciſſement, la même chute; & afin que tout ſoit ſemblable, le ſecond Temple eſt brulé ſous

a *Joseph. de bell. Jud. VI. 9. 10.* Tite *a* le même mois & le même jour que l'avoit été le premier ſous Nabuchodonoſor: il falloit que tout fût marqué, & que le Peuple ne pût douter de la vengeance divine.

Il y a pourtant entre ces deux chutes de Jéruſalem & des Juifs de mémorables différences, mais qui toutes vont à faire voir dans la derniere une juſtice plus rigoureuſe & plus déclarée. Nabuchodonoſor fit mettre le feu dans le Temple : Tite n'oublia rien pour le ſauver, quoique ſes Conſeillers lui repréſentaſſent que tant qu'il ſubſiſteroit, les Juifs qui y attachoient leur déſtinée, ne ceſſeroient jamais d'être rebelles. Mais le jour fatal étoit venu : c'étoit *b* le dixieme d'Août qui avoit déja vu bruler le Temple de Salomon. Malgré les défenſes de Tite prononcées devant les Romains & devant les Juifs, & malgré l'inclination naturelle des ſoldats qui devoit les porter plutôt à piller qu'à conſumer tant de richeſſes, un Soldat *pouſſé*, dit *c* Joſephe, *par une inſpiration divine*, ſe fait élever par ſes compagnons à une fenêtre, & met le feu dans ce Temple auguſte. Tite accourt, Tite commande qu'on ſe hâte d'éteindre la flamme naiſſante. Elle prend par-tout en un inſtant, & cet admirable édifice eſt réduit en cendres.

b *Ibid.*

c *Ibid.*

Que ſi l'endurciſſement des Juifs ſous Sédécias étoit l'effet le plus terrible & la marque la plus aſſurée de la vengeance divine ; que dirons-nous de l'aveuglement qui a paru du tems de Tite ? Dans la premiere ruine de Jéruſalem, les Juifs s'entendoient du moins entre eux : dans la derniere, Jéruſalem *d* aſſiégée par les Romains, étoit déchirée par trois factions ennemies. Si la haine qu'elles avoient toutes pour les Romains, alloit juſqu'à la fureur, elles n'étoient pas moins acharnées les unes contre les autres: les combats du dehors coûtoient moins de ſang aux Juifs que ceux du dedans. Un moment après

d *Joseph. lib. VI. VII.*

les aſſauts ſoutenus contre l'étranger, les Citoiens recommençoient leur guerre inteſtine ; la violence & le brigandage regnoit par-tout dans la ville. Elle périſſoit, elle n'étoit plus qu'un grand champ couvert de corps morts ; & cependant les Chefs des factions y combattoient pour l'Empire. N'étoit-ce pas une image de l'Enfer où les damnés ne ſe haïſſent pas moins les uns les autres qu'ils haïſſent les démons qui ſont leurs ennemis communs, & où tout eſt plein d'orgueil, de confuſion & de rage?

Confeſſons donc, MONSEIGNEUR, que la juſtice que Dieu fit des Juifs par Nabuchodonoſor, n'étoit qu'une ombre de celle dont Tite fut le miniſtre. Quelle ville a jamais vu périr onze cens mille hommes en ſept mois de tems & dans un ſeul ſiége ? C'eſt ce que virent les Juifs au dernier ſiége de Jéruſalem. Les Chaldéens ne leur avoient rien fait ſouffrir de ſemblable. Sous les Chaldéens, leur captivité ne dura que ſoixante & dix ans : il y a plus de ſeize cens ans qu'ils ſont eſclaves par tout l'Univers, & ils ne trouvent encore aucun adouciſſement à leur eſclavage.

Il ne faut plus s'étonner ſi Tite victorieux, après la priſe de Jéruſalem, ne vouloit pas recevoir les congratulations des Peuples voiſins, ni les couronnes qu'ils lui envoioient pour honorer ſa victoire. Tant de mémorables circonſtances, la colere de Dieu ſi marquée, & ſa main qu'il voioit encore ſi préſente, le tenoient dans un profond étonnement : & c'eſt ce qui lui fit dire ce que vous avez ouï, qu'il n'étoit pas le vainqueur, qu'il n'étoit qu'un foible inſtrument de la vengeance divine.

Il n'en ſavoit pas tout le ſecret : l'heure n'étoit pas encore venue où les Empereurs devoient reconnoître JESUS-CHRIST. C'étoit le tems des humiliations & des perſécutions de l'Egliſe. C'eſt pourquoi

Tite aſſez éclairé pour connoître que la Judée périſſoit par un effet manifeſte de la juſtice de Dieu, ne connut pas quel crime Dieu avoit voulu punir ſi terriblement. C'étoit le plus grand de tous les crimes; crime juſqu'alors inoui, c'eſt-à-dire le Déicide, qui auſſi a donné lieu à une vengeance dont le monde n'avoit vu encore aucun exemple.

Mais ſi nous ouvrons un peu les yeux, & ſi nous conſiderons la ſuite des choſes, ni ce crime des Juifs, ni ſon châtiment ne pourront nous être cachés.

Souvenons-nous ſeulement de ce que JESUS-CHRIST leur avoit prédit. Il avoit prédit la ruine entiere de Jéruſalem & du Temple. *Il n'y reſtera pas*, dit-il *a*, *pierre ſur pierre*. Il avoit prédit la maniere, dont cette ville ingrate ſeroit aſſiégée, & cette effroiable circonvallation qui la devoit environner: il avoit prédit cette faim horrible qui devoit tourmenter ſes Citoiens, & n'avoit pas oublié les faux Prophétes, par leſquels ils devoient être ſéduits. Il avoit averti les Juifs que le tems de leur malheur étoit proche: il avoit donné des ſignes certains qui devoient en marquer l'heure préciſe: il leur avoit expliqué la longue ſuite de crimes qui devoit leur attirer un tel châtiment: en un mot, il avoit fait toute l'hiſtoire du ſiége & de la déſolation de Jéruſalem.

a *Matth. XXIV. 1. 2. Marc. XIII. 1. 2. Luc. XXI. 5. 6.*

Et remarquez, MONSEIGNEUR, qu'il leur fit ces prédictions vers le tems de ſa Paſſion, afin qu'ils connuſſent mieux la cauſe de tous leurs maux. Sa Paſſion approchoit quand il leur dit *b*: *La ſageſſe divine vous a envoié des Prophétes, des Sages & des Docteurs; vous en tuerez les uns, vous en crucifierez les autres, vous les flagellerez dans vos Synagogues, vous les perſecuterez de ville en ville; afin que tout le ſang innocent qui a été répandu ſur la terre retombe ſur vous, depuis le ſang d'Abel le juſte juſqu'au ſang de Zacharie fils de Barachie, que vous avez maſſacré entre le Temple &*

b *Matth. XXIII. 34. &c.*

l'Autel. Je vous dis en vérité, toutes ces choſes viendront ſur la race qui eſt à préſent. Jéruſalem, Jéruſalem qui tues les Prophètes, & qui lapides ceux qui te ſont envoiés, combien de fois ai-je voulu raſſembler tes enfans, comme une poule raſſemble ſes petits ſous ſes ailes; & tu ne l'a pas voulu! le tems approche que vos maiſons demeureront déſertes.

Voilà l'hiſtoire des Juifs. Ils ont perſécuté leur Meſſie & en ſa perſonne, & en celle des ſiens: ils ont remué tout l'Univers contre ſes Diſciples, & ne les ont laiſſés en repos dans aucune ville: ils ont armé les Romains & les Empereurs contre l'Egliſe naiſſante: ils ont lapidé ſaint Etienne, tué les deux Jacques que leur ſainteté rendoit vénérables même parmi eux: immolé ſaint Pierre & ſaint Paul par l'épée & par les mains des Gentils. Il faut qu'ils périſſent. Tant de ſang mêlé à celui des Prophètes qu'ils ont maſſacrés, crie vengeance devant Dieu: *Leurs maiſons & leur ville va être déſerte*: leur déſolation ne ſera pas moindre que leur crime: JESUS-CHRIST les en avertit *a*: le tems eſt proche: *Toutes ces choſes viendront ſur la race qui eſt à preſent*. Et encore *b*: *Cette génération ne paſſera pas ſans que ces choſes arrivent*, c'eſt-à-dire que les hommes qui vivoient alors, en devoient être les témoins.

a Matth. XXIV. 34.

b Marc. XIII. 30. Luc. XXI. 32.

Mais écoutons la ſuite des prédictions de notre Sauveur. Comme il faiſoit ſon entrée dans Jéruſalem quelques jours avant ſa mort, touché des maux que cette mort devoit attirer à cette malheureuſe ville, il la regarde en pleurant: *Ha!* dit-il *c*, ville infortunée, *ſi tu connoiſſois du moins en ce jour qui t'eſt encore donné pour te repentir, ce qui te pourroit apporter la paix! Mais maintenant tout ceci eſt caché à tes yeux. Viendra le tems que tes ennemis t'environneront de tranchées, & t'enfermeront, & te ſerreront de toutes parts, & te détruiront entierement toi & tes enfans, & ne laiſſeront en toi pierre ſur*

c Luc. XIX. 41.

pierre ; parce que tu n'as pas connu le tems auquel Dieu t'a viſitée.

C'étoit marquer aſſez clairement & la maniere du ſiége & les derniers effets de la vengeance. Mais il ne falloit pas que JESUS allât au ſupplice ſans dénoncer à Jéruſalem, combien elle ſeroit un jour punie de l'indigne traitement qu'elle lui faiſoit. Comme il alloit au Calvaire portant ſa Croix ſur ſes épaules, *il étoit* a *ſuivi d'une grande multitude de peuple & de femmes qui ſe frapoient la poitrine, & qui déploroient ſa mort*. Il s'arrêta, ſe tourna vers elles, & leur dit ces mots: *Filles de Jéruſalem, ne pleurez pas ſur moi, mais pleurez ſur vous-mêmes & ſur vos enfans ; car le tems s'approche auquel on dira : Heureuſes les ſtériles ! heureuſes les entrailles qui n'ont point porté d'enfans, & les mammelles qui n'ont point nourri ! Ils commenceront alors à dire aux montagnes : Tombez ſur nous ; & aux collines : Couvrez-nous. Car ſi le bois verd eſt ainſi traité, que ſera-ce du bois ſec ?* Si l'innocent, ſi le juſte ſouffre un ſi rigoureux ſupplice, que doivent attendre les coupables?

a Luc. XXIII. 27.

Jérémie a-t-il jamais plus amérement déploré la perte des Juifs ? Quelles paroles plus fortes pouvoit emploier le Sauveur pour leur faire entendre leurs malheurs & leur déſeſpoir, & cette horrible famine funeſte aux enfans, funeſte aux meres, qui voioient ſécher leurs mamelles, qui n'avoient plus que des larmes à donner à leurs enfans, & qui mangerent le fruit de leurs entrailles?

CHAPITRE XXII.

Deux mémorables prédictions de Notre-Seigneur ſont expliquées, & leur accompliſſement eſt juſtifié par l'Hiſtoire.

TElles ſont les prédictions qu'il a faites à tout le Peuple. Celles qu'il fit en particulier à ſes Diſciples, méritent encore plus d'attention. Elles ſont compriſes dans ce long & admirable diſcours *a*, où il joint enſemble la ruine de Jéruſalem avec celle de l'Univers. Cette liaiſon n'eſt pas ſans myſtete, & en voici le deſſein. *a* *Matth. XXIV. Marc. XIII. Luc. XXI.*

Jéruſalem Cité bienheureuſe que le Seigneur avoit choiſie, tant qu'elle demeura dans l'alliance & dans la foi des promeſſes, fut la figure de l'Egliſe & la figure du Ciel où Dieu ſe fait voir à ſes enfans. C'eſt pourquoi nous voions ſouvent les Prophétes joindre dans la ſuite du même diſcours ce qui regarde Jéruſalem à ce qui regarde l'Egliſe, & à ce qui regarde la Gloire céleſte. C'eſt un des ſecrets des Prophéties, & une des clefs qui en ouvrent l'intelligence: mais Jéruſalem réprouvée & ingrate envers ſon Sauveur, devoit être l'image de l'Enfer. Ses perfides Citoiens devoient repréſenter les damnés; & le jugement terrible que JESUS-CHRIST devoit exercer ſur eux, étoit la figure de celui qu'il exercera ſur tout l'Univers, lorſqu'il viendra à la fin des ſiécles en ſa majeſté juger les vivans & les morts. C'eſt une coutume de l'Ecriture, & un des moiens dont elle ſe ſert pour imprimer les myſteres dans les eſprits, de mêler pour notre inſtruction la figure à la vérité. Ainſi Notre-Seigneur a mêlé l'hiſtoire de Jéruſalem déſolée avec celle de la fin des ſiécles; & c'eſt ce qui paroît dans le diſcours dont nous parlons.

Ne croions pas toutefois que ces choſes ſoient tellement confondues, que nous ne puiſſions diſcerner ce qui appartient à l'une & à l'autre. JESUS-CHRIST les a diſtinguées par des caracteres certains, que je pourrois aiſément marquer, s'il en étoit queſtion. Mais il me ſuffit de vous faire entendre ce qui regarde la déſolation de Jéruſalem & des Juifs.

Les Apôtres, (c'étoit encore au tems de la Paſſion,) aſſemblés autour de leur Maître, lui montroient le Temple & les bâtimens d'alentour : ils en admiroient les pierres, l'ordonnance, la beauté, la ſolidité ; & il leur dit *a* : *Voiez-vous ces grands bâtimens ? il n'y reſtera pas pierre ſur pierre*. Etonnés de cette parole, ils lui demandent le tems d'un événement ſi terrible ; & lui qui ne vouloit pas qu'ils fuſſent ſurpris dans Jéruſalem lorſqu'elle ſeroit ſaccagée, (car il vouloit qu'il y eût dans le ſac de cette ville une image de la derniere ſéparation des bons & des mauvais) commença à leur raconter tous les malheurs, comme ils devoient arriver l'un après l'autre.

a *Matth. XXIV. 1. 2. Marc. XIII. 1. 2. Luc. XXI. 5. 6.*

Premieremenr, il leur *b* marque *des peſtes, des famines, & des tremblemens de terre* : & les Hiſtoriens font foi, que jamais ces choſes n'avoient été plus fréquentes, ni plus remarquables qu'elles le furent durant ces tems. Il ajoute *c*, qu'il y auroit par tout l'Univers *des troubles, des bruits de guerre, des guerres ſanglantes* ; que *toutes les Nations ſe ſoulèveroient les unes contre les autres*, & qu'on verroit toute la terre dans l'agitation. Pouvoit-il mieux nous repréſenter les dernieres années de Néron, lorſque tout l'Empire Romain, c'eſt-à-dire tout l'Univers, ſi paiſible depuis la victoire d'Auguſte & ſous la puiſſance des Empereurs, commença à s'ébranler, & qu'on vit les Gaules, les Eſpagnes, tous les Roiaumes dont l'Empire étoit compoſé, s'émouvoir tout-à-coup ; quatre

b *Matth. XXIV. 7. Marc. XIII. 8. Luc. XXI. 11.*

c *Matth. XXIV. 6. 7. Marc. XIII. 7. 8. Luc. XXI. 9. 10.*

Empereurs s'élever preſqu'en même tems contre Néron, & les uns contre les autres; les Cohortes Prétoriennes, les armées de Syrie, de Germanie, & toutes les autres qui étoient répandues en Orient & en Occident, s'entre-choquer, & traverſer ſous la conduite de leurs Empereurs d'une extrémité du monde à l'autre, pour décider leur querelle par de ſanglantes batailles ? Voilà de grands maux, dit *a* le Fils de Dieu; *mais ce ne ſera pas encore la fin*. Les Juifs ſouffriront comme les autres dans cette commotion univerſelle du monde: mais il leur viendra bientôt après des maux plus particuliers; *& ce ne ſera ici que le commencement de leurs douleurs*.

a *Matth. XXIV. 6 8. Marc. XIII. 7. 8. Luc. XXI. 9.*

Il ajoute *b*, que ſon Egliſe toujours affligée depuis ſon premier établiſſement, verroit la perſécution s'allumer contre elle plus violente que jamais durant ces tems. Vous avez vu que Néron dans ſes dernieres années entreprit la perte des Chrétiens, & fit mourir ſaint Pierre & ſaint Paul. Cette perſécution excitée par les jalouſies & les violences des Juifs, avançoit leur perte; mais elle n'en marquoit pas encore le terme précis.

b *Matth. XXIV 9. Marc. XIII. 9. Luc XXI. 12.*

La venue des faux Chriſts & des faux Prophétes ſembloit être un plus prochain acheminement à la derniere ruine: car la deſtinée ordinaire de ceux qui refuſent de prêter l'oreille à la vérité, eſt d'être entraînés à leur perte par des Prophétes trompeurs. JESUS-CHRIST ne cache pas à ſes Apôtres que ce malheur arriveroit aux Juifs. *Il s'élévera*, dit-il *c*, *un grand nombre de faux Prophétes qui ſéduiront beaucoup de monde*. Et encore: *Donnez-vous de garde des faux Chriſts & des faux Prophétes*.

c *Matth. XXIV. 11. 23. 24 Marc. XIII. 22. 23. Luc. XXI. 8.*

Qu'on ne diſe pas que c'étoit une choſe aiſée à deviner à qui connoiſſoit l'humeur de la Nation; car au contraire je vous ai fait voir * que les Juifs rebutés de ces ſéducteurs qui avoient ſi ſouvent cauſé

* *Ci-deſſus, Chap. XII. pag. 205.*

leur ruine, & ſur-tout dans le tems de Sédécias, s'en étoient tellement déſabuſés, qu' ils ceſſerent de les écouter. Plus de cinq cens ans ſe paſſerent ſans qu'il parût aucun faux Prophéte en Iſraël. Mais l' Enfer qui les inſpire, ſe réveilla à la venue de JESUS-CHRIST; & Dieu qui tient en bride autant qu'il lui plaît les eſprits trompeurs, leur lâcha la main, afin d'envoier dans le même tems ce ſupplice aux Juifs, & cette épreuve à ſes Fidéles. Jamais il ne parut tant de faux Prophétes, que dans les tems qui ſuivirent la mort de Notre-Seigneur. Sur-tout vers le tems de la guerre Judaïque, & ſous le regne de Néron qui la commença. Joſephe nous fait voir *a* une infinité de ces impoſteurs qui attiroient le Peuple au Déſert par de vains preſtiges & des ſecrets de magie, leur promettant une prompte & miraculeuſe délivrance. C' eſt auſſi pour cette raiſon que le Déſert eſt marqué *b* dans les prédictions de Notre-Seigneur, comme un des lieux où ſeroient cachés ces faux libérateurs que vous avez vu à la fin entraîner le Peuple dans ſa derniere ruine. Vous pouvez croire que le nom du CHRIST, ſans lequel il n' y avoit point de délivrance parfaite pour les Juifs, étoit mêlé dans les promeſſes imaginaires; & vous verrez dans la ſuite de quoi vous en convaincre.

a Joſeph. Ant. XX. 6. De bell. Jud. II. 22.

b Matth. XXIV. 26.

La Judée ne fut pas la ſeule Province expoſée à ces illuſions. Elles furent communes dans tout l' Empire. Il n' y a aucun tems où toutes les Hiſtoires nous faſſent paroître un plus grand nombre de ces impoſteurs qui ſe vantent de prédire l' avenir, & trompent les Peuples par leurs preſtiges. Un Simon le Magicien, un Elymas, un Apollonius Tyaneus, un nombre infini d'autres Enchanteurs marqués dans les Hiſtoires ſaintes & profanes s'éleverent durant ce ſiécle, où l' Enfer ſembloit faire ſes derniers efforts pour ſoutenir ſon Empire ébranlé. C' eſt pourquoi

JESUS-CHRIST remarque en ce tems, principalement parmi les Juifs, ce nombre prodigieux de faux Prophétes. Qui conſidérera de près les paroles, verra qu'ils devoient ſe multiplier devant & après la ruine de Jéruſalem, mais principalement vers ces tems; & que ce ſeroit alors que la ſéduction, fortifiée par de faux miracles & par de fauſſes doctrines, ſeroit tout enſemble ſi ſubtile & ſi puiſſante, que *les élus* a *mêmes, s'il étoit poſſible, y ſeroient trompés.*

a *Matth. XXIV. 24. Marc. XIII. 22.*

Je ne dis pas qu'à la fin des ſiécles il ne doive encore arriver quelque choſe de ſemblable & de plus dangereux, puiſque même nous venons de voir que ce qui ſe paſſe dans Jéruſalem, eſt la figure manifeſte de ces derniers tems: mais il eſt certain que JESUS-CHRIST nous a donné cette ſéduction comme un des effets ſenſibles de la colere de Dieu ſur les Juifs, & comme un des ſignes de leur perte. L'événement a juſtifié ſa Prophétie: tout eſt ici atteſté par des témoignages irréprochables. Nous liſons la prédiction de leurs erreurs dans l'Evangile: nous en voions l'accompliſſement dans leurs Hiſtoires, & ſur-tout dans celle de Joſephe.

Après que JESUS-CHRIST a prédit ces choſes, dans le deſſein qu'il avoit de tirer les ſiens des malheurs dont Jéruſalem étoit menacée, il vient aux ſignes prochains de la derniere déſolation de cette ville.

Dieu ne donne pas toujours à ſes élus de ſemblables marques. Dans ces terribles châtimens qui font ſentir ſa puiſſance à des Nations entieres, il frape ſouvent le juſte avec le coupable: car il a de meilleurs moiens de les ſéparer, que ceux qui paroiſſent à nos ſens. Les mêmes coups *b* qui briſent la paille, ſéparent le bon grain; l'or s'épure dans le même feu où la paille eſt conſumée; & ſous les mêmes châtimens par leſquels les méchans ſont exterminés, les fidéles ſe purifient. Mais dans la déſolation de Jéruſa-

b *Aug. de Civ. Dei lib. 1. cap. 8.*

lem, afin que l'image du Jugement dernier fût plus expreſſe, & la vengeance divine plus marquée ſur les incrédules, il ne voulut pas que les Juifs qui avoient reçu l'Evangile, fuſſent confondus avec les autres ; & JESUS-CHRIST donna à ſes Diſciples des ſignes certains auſquels ils puſſent connoître, quand il ſeroit tems de ſortir de cette ville réprouvée. Il ſe fonda, ſelon ſa coutume, ſur les anciennes Prophéties dont il étoit l'interpréte, auſſi-bien que la fin ; & repaſſant ſur l'endroit où la derniere ruine de Jéruſalem fut montrée ſi clairement à Daniel, il dit ces paroles *a* : *Quand vous verrez l'abomination de la déſolation que Daniel a prophétiſée, (que celui qui lit, entende) quand vous la verrez établie dans le lieu Saint*, ou comme il eſt porté *b* dans ſaint Marc, *dans le lieu où elle ne doit pas être ; alors que ceux qui ſont dans la Judée, s'enfuient dans les montagnes*. Saint Luc raconte *c* la même choſe en d'autres termes : *Quand vous verrez les armées entourer Jéruſalem, ſachez que ſa déſolation eſt proche : alors, que ceux qui ſont dans la Judée, ſe retirent dans les montagnes.*

a Matth. XXIV. 15.

b Marc. XIII. 14.

c Luc. XXI. 20. 21.

Un des Evangéliſtes explique l'autre ; & en conférant ces paſſages, il nous eſt aiſé d'entendre que cette abomination prédite par Daniel, eſt la même choſe que les armées autour de Jéruſalem. Les ſaints Peres *d* l'ont ainſi entendu, & la raiſon nous en convainc.

d Orig. Tr. XXIX. in Matth. Aug. ep. LXXX. ad Heſych.

Le mot d'*abomination*, dans l'uſage de la Langue ſainte, ſignifie *Idole* : & qui ne ſait que les armées Romaines portoient dans leurs Enſeignes les Images de leurs Dieux, & de leurs Céſars qui étoient les plus reſpectés de tous leurs Dieux ? Ces Enſeignes étoient aux ſoldats un objet de culte ; & parce que les Idoles, ſelon les ordres de Dieu, ne devoient jamais paroître dans la Terre ſainte, les Enſeignes Romaines en étoient bannies. Auſſi voions-nous dans les

Hiſtoires, que tant qu'il a reſté aux Romains tant ſoit peu de conſidération pour les Juifs, jamais ils n'ont fait paroître les Enſeignes Romaines dans la Judée. C'eſt pour cela *a* que Vitellius, quand il paſſa dans cette Province pour porter la guerre en Arabie, fit marcher ſes Troupes ſans Enſeignes; car on révéroit encore alors la Religion Judaïque, & on ne vouloit point forcer ce Peuple à ſouffrir des choſes ſi contraires à ſa Loi. Mais au tems de la derniere guerre Judaïque, on peut bien croire que les Romains n'épargnerent pas un Peuple qu'ils vouloient exterminer. Ainſi quand Jéruſalem fut aſſiégée, elle étoit environnée d'autant d'Idoles qu'il y avoit d'Enſeignes Romaines; & l'abomination ne parut jamais tant *où elle ne devoit pas être*, c'eſt-à-dire dans la Terre ſainte, & autour du Temple.

a *Joſeph. Ant. XVIII. cap. 7.*

Eſt-ce donc là, dira-t-on, ce grand ſigne que JESUS-CHRIST devoit donner? Etoit-il tems de s'enfuir quand Tite aſſiégea Jéruſalem, & qu'il en ferma de ſi près les avenues, qu'il n'y avoit plus moien de s'échaper? C'eſt ici qu'eſt la merveille de la Prophétie. Jéruſalem a été aſſiégée deux fois en ces tems: la premiere *b* par Ceſtius Gouverneur de Syrie, l'an ſoixante-huit de Notre-Seigneur; la ſeconde *c*, par Tite, quatre ans après, c'eſt-à-dire l'an ſoixante & douze. Au dernier ſiége, il n'y avoit plus moien de ſe ſauver. Tite faiſoit cette guerre avec trop d'ardeur: il ſurprit toute la Nation renfermée dans Jéruſalem durant la Fête de Pâque, ſans que perſonne échapât; & cette effroiable circonvallation qu'il fit autour de la ville, ne laiſſoit plus d'eſpérance à ſes habitans. Mais il n'y avoit rien de ſemblable dans le ſiége de Ceſtius: *d* il étoit campé à cinquante ſtades, c'eſt-à-dire, à ſix milles de Jéruſalem. Son armée ſe répandoit tout autour, mais ſans y faire de tranchées; & il faiſoit la guerre ſi négligemment,

b *Joſeph. de bell. Jud. lib. II. capp. 23. 24.*

c *Id. ibid. libb. VI. VII.*

d *Joſeph. de bell. Jud. lib. II. capp 23. 24.*

qu'il manqua l'occaſion de prendre la ville, dont la terreur, les ſéditions, & même ſes intelligences lui ouvroient les portes. Dans ce tems, loin que la retraite fût impoſſible, l'Hiſtoire marque *a* expreſſément que pluſieurs Juifs ſe retirerent. C'étoit donc alors qu'il falloit ſortir; c'étoit le ſignal que le Fils de Dieu donnoit aux ſiens. Auſſi a-t-il diſtingué très-nettement les deux ſiéges: l'un, où *la ville* b *ſeroit entourée de foſſés & de forts*; alors il n'y auroit plus que la mort pour tous ceux qui y étoient enfermés: l'autre, où elle ſeroit *c* ſeulement *enceinte de l'armée*, & plutôt inveſtie qu'aſſiégée dans les formes: c'eſt alors *qu'il falloit fuir & ſe retirer dans les montagnes*.

a *Joſeph. de bell. Jud. lib. II. capp. 23. 24.*

b *Luc. XIX. 43.*

c *Luc. XXI 20. 21.*

Les Chrétiens obéirent à la parole de leur Maître. Quoiqu'il y en eût des milliers dans Jéruſalem & dans la Judée, nous ne liſons ni dans Joſephe, ni dans les autres Hiſtoires, qu'il s'en ſoit trouvé aucun dans la ville quand elle fut priſe. Au contraire, il eſt conſtant par l'Hiſtoire Eccléſiaſtique *d* & par tous les monumens de nos Ancêtres, qu'ils ſe retirerent à la petite Ville de *Pella*, dans un Païs de montagnes auprès du Déſert, aux confins de la Judée & de l'Arabie.

d *Euſeb. Hiſt. Eccl. III 5. Epiph. Her. VII. Nazaræorum, & lib. de pond. & menſ.*

On peut connoître par-là combien préciſément ils avoient été avertis: & il n'y a rien de plus remarquable que cette ſéparation des Juifs incrédules d'avec les Juifs convertis au Chriſtianiſme; les uns étant demeurés dans Jéruſalem pour y ſubir la peine de leur infidélité; & les autres s'étant retirés, comme Loth ſorti de Sodome, dans une petite Ville, où ils conſidéroient avec tremblement les effets de la vengeance divine, dont Dieu avoit bien voulu les mettre à couvert.

Outre les prédictions de JESUS-CHRIST, il y eut des prédictions de pluſieurs de ſes Diſciples; entre

autres celles de ſaint Pierre & de ſaint Paul. Comme on traînoit au ſupplice ces deux fidéles témoins de JESUS-CHRIST reſſuſcité, ils dénoncerent aux Juifs qui les livroient aux Gentils, leur perte prochaine. Ils leur *a* dirent, *Que Jéruſalem alloit être renverſée de fond en comble; qu'ils périroient de faim & de déſeſpoir; qu'ils ſeroient bannis à jamais de la Terre de leurs Peres, & envoiés en captivité par toute la terre; que le terme n'étoit pas loin; & que tous ces maux leur arriveroient pour avoir inſulté avec tant de cruelles railleries au bien-aimé Fils de Dieu, qui s'étoit déclaré à eux par tant de miracles.* La pieuſe Antiquité nous a conſervé cette prédiction des Apôtres, qui devoit être ſuivie d'un ſi prompt accompliſſement. Saint Pierre en avoit fait beaucoup d'autres, ſoit par une inſpiration particuliere, ſoit en expliquant les paroles de ſon Maître; & Phlegon *b* Auteur Païen, dont Origéne produit le témoignage, a écrit que tout ce que cet Apôtre avoit prédit, s'étoit accompli de point en point.

a Lact. div. Inſt. lib. IV. cap. 21.

b Phleg. lib. XIII. & XIV. Chron. apud Orig. lib. II. contra Celſ.

Ainſi rien n'arrive aux Juifs qui ne leur ait été prophétiſé. La cauſe de leur malheur nous eſt clairement marquée dans le mépris qu'ils ont fait de JESUS-CHRIST & de ſes Diſciples. Le tems des graces étoit paſſé; & leur perte étoit inévitable.

C'étoit donc en vain, MONSEIGNEUR, que Tite vouloit ſauver Jéruſalem & le Temple. La ſentence étoit partie d'enhaut: il ne devoit plus y reſter pierre ſur pierre. Que ſi un Empereur Romain renta vainement d'empêcher la ruine du Temple, un autre Empereur Romain tenta encore plus vainement de le rétablir. Julien l'Apoſtat, après avoir déclaré la guerre à JESUS-CHRIST, ſe crut aſſez puiſſant pour anéantir ſes prédictions. Dans le deſſein qu'il avoit de ſuſciter de tous côtés des ennemis aux Chrétiens, il s'abaiſſa juſqu'à rechercher les Juifs, qui étoient le rebut du

monde. Il les excita à rebâtir leur Temple, il leur donna des ſommes immenſes, & les aſſiſta de toute la force de l'Empire. Ecoutez quel en fut l'événement, & voiez comme Dieu confond les Princes ſuperbes. Les ſaints Peres & les Hiſtoriens Eccléſiaſtiques le rapportent d'un commun accord, & le juſtifient par des monumens qui reſtoient encore de leur tems. Mais il falloit que la choſe fût atteſtée par les Païens mêmes. Ammian Marcellin *a*, Gentil de Religion, & zélé défenſeur de Julien, l'a racontée en ces termes. *Pendant qu'Alypius aidé du Gouverneur de la Province avançoit l'ouvrage autant qu'il pouvoit, de terribles globes de feu ſortirent des fondemens qu'ils avoient auparavant ébranlés par des ſecouſſes violentes : les ouvriers qui recommencerent ſouvent l'ouvrage, furent brulés à diverſes repriſes ; le lieu devint inacceſſible, & l'entrepriſe ceſſa.*

a *Amm. Marcell. lib. XXIII. cap. 1.*

Les Auteurs Eccléſiaſtiques plus exacts à repréſenter un événement ſi mémorable, joignent le feu du Ciel au feu de la terre. Mais enfin la parole de JESUS-CHRIST demeura ferme. Saint Jean Chryſoſtome s'écrie *b* : *Il a bâti ſon Egliſe ſur la pierre ; rien ne l'a pu renverſer : il a renverſé le Temple ; rien ne l'a pu relever. Nul ne peut abattre ce que Dieu éleve ; nul ne peut relever ce que Dieu abat.*

b *Orat. in Judæos.*

Ne parlons plus de Jéruſalem, ni du Temple. Jettons les yeux ſur le Peuple même, autrefois le Temple vivant de Dieu *, & maintenant l'objet de ſa haine. Les Juifs ſont plus abattus que leur Temple & que leur Ville. L'eſprit de vérité n'eſt plus parmi eux : la Prophétie y eſt éteinte : les promeſſes ſur leſquelles ils appuioient leur eſpérance, ſe ſont évanouies : tout eſt renverſé dans ce Peuple, *& il n'y reſte plus pierre ſur pierre.*

* Les éditions précédentes portent, *le Temple vivant du Dieu des armées*. Voiez la Note ci-deſſus, pag. 14.

Et voiez juſqu'à quel point ils ſont livrés à l'erreur. JESUS-CHRIST leur avoit dit *c* : *Je ſuis venu à*

c *Joan. V. 43.*

vous au nom de mon Pere, & vous ne m'avez pas reçu; un autre viendra en ſon nom, & vous le recevrez. Depuis ce tems, l'eſprit de ſéduction regne tellement parmi eux, qu'ils ſont prêts encore à chaque moment à s'y laiſſer emporter. Ce n'étoit pas aſſez que les faux Prophétes euſſent livré Jéruſalem entre les mains de Tite : les Juifs n'étoient pas encore bannis de la Judée, & l'amour qu'ils avoient pour Jéruſalem en avoit obligé pluſieurs à choiſir leur demeure parmi ſes ruines. Voici un faux Chriſt qui va achever de les perdre. Cinquante ans après la priſe de Jéruſalem, dans le ſiécle de la mort de Notre-Seigneur, l'infame Barchochebas, un voleur, un ſcélérat, parce que ſon nom ſignifioit le fils de l'Etoile, ſe diſoit l'Etoile de Jacob prédite au Livre des Nombres *a*, & ſe porta pour le Chriſt. Akibas *b* le plus autoriſé de tous les Rabbins, & à ſon exemple tous ceux que les Juifs appelloient leurs Sages, entrerent dans ſon parti, ſans que l'impoſteur leur donnât aucune autre marque de ſa miſſion, ſinon qu'Akibas diſoit que le Chriſt ne pouvoit pas beaucoup tarder. Les Juifs ſe révolterent par tout l'Empire Romain ſous la conduite de Barchochebas, qui leur promettoit l'Empire du monde. Adrien en tua ſix cens mille : le joug de ces malheureux s'appéſantit, & ils furent bannis pour jamais de la Judée.

a *Num. XXIV. 17.* *Euſeb. Hiſtor. Eccl. IV. 6. 2.*

b *Talm. Hier. in tract. de Jejun. Et in vet. Com. ſup. Lam. Jerem. Maimonid. lib. de Jur. Reg. cap. XII.*

Qui ne voit que l'eſprit de ſéduction s'eſt ſaiſi de leur cœur? *L'amour* c *de la vérité qui leur apportoit le ſalut, s'eſt éteint en eux : Dieu leur a envoié une efficace d'erreur qui les fait croire au menſonge.* Il n'y a point d'impoſture ſi groſſiere qui ne les ſéduiſe. De nos jours, un impoſteur s'eſt dit le Chriſt en Orient : tous les Juifs commençoient à s'attrouper autour de lui : nous les avons vus en Italie, en Hollande, en Allemagne, & à Metz, ſe préparer à tout vendre &

c *II. Theſſ. II. 10, 11.*

à tout quitter pour le ſuivre. Ils s'imaginoient déja qu'ils alloient devenir les maîtres du monde, quand ils apprirent que leur Chriſt s' étoit fait Turc, & avoit abandonné la Loi de Moïſe.

CHAPITRE XXIII.

La ſuite des erreurs des Juifs, & la maniere dont ils expliquent les Prophéties.

IL ne faut pas s'étonner qu'ils ſoient tombés dans de tels égaremens, ni que la tempête les ait diſſipés, après qu' ils ont eu quitté leur route. Cette route leur étoit marquée dans leurs Prophéties, principalement dans celles qui déſignoient le tems du CHRIST. Ils ont laiſſé paſſer ces précieux momens ſans en profiter : c' eſt pourquoi on les voit enſuite livrés au menſonge, & ils ne ſavent plus à quoi ſe prendre.

Donnez-moi encore un moment pour vous raconter la ſuite de leurs erreurs, & tous les pas qu' ils ont faits pour s' enfoncer dans l' abîme. Les routes par où on s' égare, tiennent toujours au grand chemin ; & en conſidérant où l' égarement a commencé, on marche plus ſurement dans la droite voie.

Nous avons vu, MONSEIGNEUR, que deux Prophéties marquoient aux Juifs le tems du CHRIST ; celle de Jacob, & celle de Daniel. Elles marquoient toutes deux la ruine du Roiaume de Juda au tems que le CHRIST viendroit. Mais Daniel expliquoit que la totale deſtruction de ce Roiaume devoit être une ſuite de la mort du CHRIST : & Jacob diſoit clairement, que dans la décadence du Roiaume de Juda, le CHRIST qui viendroit alors, ſeroit *l'attente des Peuples* ; c' eſt-à-dire qu' il en ſeroit le Libérateur, &

qu' il ſe feroit un nouveau Roiaume, compoſé non plus d' un ſeul Peuple, mais de tous les Peuples du monde. Les paroles de la Prophétie ne peuvent avoir d' autre ſens ; & c' étoit la Tradition conſtante des Juifs qu' elles devoient s' entendre de cette ſorte.

De là cette opinion répandue parmi les anciens Rabbins, & qu' on voit encore *a* dans leur Talmud ; que dans le tems que le CHRIST viendroit, il n' y auroit plus de Magiſtrature : de ſorte qu' il n' y avoit rien de plus important pour connoître le tems de leur Meſſie, que d' obſerver quand ils tomberoient dans cet état malheureux.

a Gem. Tr. Sanhed. cap. II.

En effet, ils avoient bien commencé ; & s' ils n' avoient eu l' eſprit occupé des grandeurs mondaines qu' ils vouloient trouver dans le Meſſie, afin d' y avoir part ſous ſon Empire, ils n' auroient pu méconnoître JESUS-CHRIST. Le fondement qu' ils avoient poſé, étoit certain : car auſſi-tôt que la tirannie du premier Hérode, & le changement de la République Judaïque qui arriva de ſon tems, leur eut fait voir le moment de la décadence marquée dans la Prophétie, ils ne douterent point que le CHRIST ne dût venir, & qu' on ne vît bientôt ce nouveau Roiaume où devoient ſe réunir tous les Peuples.

Une des choſes qu' ils remarquerent *b*, c' eſt que la puiſſance de vie & de mort leur fut ôtée. C' étoit un grand changement, puiſqu' elle leur avoit toujours été conſervée juſqu' alors, à quelque domination qu' ils fuſſent ſoumis, & même dans Babylone pendant leur captivité. L' Hiſtoire de Suſanne *c* le fait aſſez voir, & c' eſt une Tradition conſtante parmi eux. Les Rois de Perſe qui les rétablirent, leur laiſſerent cette puiſſance par un Décret exprès *d* que nous avons remarqué en ſon lieu ; & nous avons vu auſſi que les premiers Séleucides avoient plutôt augmenté que reſtreint

b Talm. Hieroſol. Traſt. Sanhed.

c Dan. XIII.

d I. Eſd. VII. 25. 26.

leurs privileges. Je n'ai pas beſoin de parler ici encore une fois du regne des Machabées où ils furent non-ſeulement affranchis, mais puiſſans & redoutables à leurs ennemis. Pompée qui les affoiblit à la maniere que nous avons vue, content du tribut qu'il leur impoſa, & de les mettre en état que le Peuple Romain en pût diſpoſer dans le beſoin, leur laiſſa leur Prince avec toute la juriſdiction. On ſait aſſez que les Romains en uſoient ainſi, & ne touchoient point au Gouvernement du dedans dans les Païs à qui ils laiſſoient leurs Rois naturels.

Enfin les Juifs ſont d'accord qu'ils perdirent cette puiſſance de vie & de mort, ſeulement quarante ans avant la déſolation du ſecond Temple; & on ne peut douter que ce ne ſoit le premier Hérode qui ait commencé à faire cette plaie à leur liberté. [a] Car *a* depuis que pour ſe venger du Sanedrin, où il avoit été obligé de comparoître lui-même avant qu'il fût Roi; & enſuite pour s'attirer toute l'autorité à lui ſeul, il eut attaqué cette Aſſemblée qui étoit comme le Sénat fondé par Moïſe, & le Conſeil perpétuel de la Nation où la ſuprême juriſdiction étoit éxercée : peu à peu ce grand corps perdit ſon pouvoir, & il lui en reſtoit bien peu quand JESUS-CHRIST vint au monde. Les affaires empirerent ſous les enfans d'Hérode, lorſque le Roiaume d'Archélaüs dont Jéruſalem étoit la Capitale, réduit en Province Romaine, fut gouverné par des Préſidens que les Empereurs envoioient. Dans ce malheureux état les Juifs garderent ſi peu la puiſſance de vie & de mort, que pour faire mourir JESUS CHRIST, qu'à quelque prix que ce fût ils vouloient perdre, il leur fallut avoir recours à Pilate; & ce foible Gouverneur leur aiant dit qu'ils le fiſſent mourir eux-mêmes, ils répondirent tous d'une voix *b* : *Nous n'avons pas le pouvoir de faire mourir perſonne*. Auſſi fut-ce par les

[a] *Joſeph. Ant. XIV. 17.*

[b] *Joan. XVIII. 31.*

mains d'Hérode *a* qu' ils firent mourir ſaint Jacques frere de ſaint Jean, & qu' ils mirent ſaint Pierre en priſon. Quand ils eurent réſolu la mort de ſaint Paul, ils le livrerent *b* entre les mains des Romains, comme ils avoient fait JESUS-CHRIST; & le vœu ſacrilege de leurs faux zélés qui jurerent de ne boire, ni ne manger juſqu'à ce qu'ils euſſent tué ce ſaint Apôtre, montre aſſez qu'ils ſe croioient déchus du pouvoir de le faire mourir juridiquement. Que s'ils lapiderent ſaint Etienne *c*, ce fut tumultuairement, & par un effet de ces emportemens ſéditieux que les Romains ne pouvoient pas toujours réprimer dans ceux qui ſe diſoient alors les zélateurs. On doit donc tenir pour certain, tant par ces Hiſtoires que par le conſentement des Juifs & par l'état de leurs affaires, que vers les tems de Notre-Seigneur, & ſur-tout dans ceux où il commença d' exercer ſon miniſtere, ils perdirent entierement l' autorité temporelle. Ils ne purent voir cette perte, ſans ſe ſouvenir de l' ancien Oracle de Jacob, qui leur prédiſoit que dans le tems du Meſſie il n' y auroit plus parmi eux ni puiſſance, ni autorité, ni Magiſtrature. Un de leurs plus anciens Auteurs le remarque *d* : & il a raiſon d'avouer que le Sceptre n'étoit plus alors dans Juda, ni l' autorité dans les Chefs du Peuple ; puiſque la puiſſance publique leur étoit ôtée, & que le Sanedrin étant dégradé, les membres de ce grand corps n'étoient plus conſidérés comme Juges, mais comme ſimples Docteurs. Ainſi, ſelon eux-mêmes, il étoit tems que le CHRIST parût. Comme ils voioient ce ſigne certain de la prochaine arrivée de ce nouveau Roi, dont l'Empire devoit s'étendre ſur tous les Peuples, ils crurent qu'en effet il alloit paroître. Le bruit s'en répandit aux environs; & on fut perſuadé dans tout l'Orient, qu'on ne ſeroit pas long-tems ſans voir ſortir de Judée, ceux qui regneroient ſur toute la terre.

a *Act. XII. 1. 2. 3.*

b *Act. XXIII. XXIV.*

c *Act. VII. 56. 57.*

d *Tract. magna Gen. ſeu comment. in Gen.*

a Tac. lib. V. Hiſt. cap. 13.
b Suet. in Veſpaſ.
c Joſeph. de bell. Jud. VII 12. Hegeſip. de Exc. Jer. V. 44

Tacite *a* & Suétone *b* rapportent ce bruit comme établi par une opinion conſtante, & par un ancien Oracle qu'on trouvoit dans les Livres ſacrés du Peuple Juif. Joſephe *c* récite cette Prophétie dans les mêmes termes, & dit comme eux qu'elle ſe trouvoit dans les ſaints Livres. L'autorité de ces Livres dont on avoit vu les prédictions ſi viſiblement accomplies en tant de rencontres, étoit grande dans tout l'Orient; & les Juifs plus attentifs que les autres à obſerver des conjonctures qui étoient principalement écrites pour leur inſtruction, reconnurent le tems du Meſſie que Jacob avoit marqué dans leur décadence. Ainſi les réflexions qu'ils firent ſur leur état, furent juſtes; & ſans ſe tromper ſur le tems du CHRIST, ils connurent qu'il devoit venir dans le tems qu'il vint en effet. Mais, ô foibleſſe de l'eſprit humain! ô vanité, ſource inévitable d'aveuglement! L'humilité du Sauveur cacha à ces orgueilleux les véritables grandeurs qu'ils devoient chercher dans leur Meſſie. Ils vouloient que ce fût un Roi ſemblable aux Rois de la terre. C'eſt pourquoi *d* les flateurs du premier Hérode, éblouis de la grandeur & de la magnificence de ce Prince, qui tout tiran qu'il étoit, ne laiſſa pas d'enrichir la Judée, dirent qu'il étoit lui-même ce Roi tant promis. C'eſt auſſi ce qui donna lieu à la Secte des Hérodiens, dont il eſt tant parlé dans l'Evangile *e*, & que les Païens ont connue; puiſque Perſe *f* & ſon Scholiaſte nous apprennent, qu'encore du tems de Néron, la naiſſance du Roi Hérode étoit célébrée par ſes ſectateurs avec la même ſolemnité que le Sabat. Joſephe tomba dans une ſemblabe erreur. Cet homme *inſtruit*, comme il dit *g* lui-même, *dans les Prophéties Judaïques, comme étant Prêtre & ſorti de la race Sacerdotale*, reconnut à la vérité que la venue de ce Roi promis par Jacob, convenoit aux tems d'Hérode, où il nous montre lui-

d Epiph lib. I. hær. XX. Herodian.
e Matth. XXII. 16. Marc. III. 6. XII. 13.
f Perſ. & ver. Schol. Sat. V. verſ. 180.
g Joſeph. de bell. Jud. III. 14.

même avec tant de ſoin un commencement manifeſte de la ruine des Juifs : mais comme il ne vit rien dans ſa Nation qui remplît ces ambitieuſes idées qu' elle avoit conçues de ſon CHRIST, il pouſſa un peu plus avant le tems de la Prophétie ; & l' appliquant à Veſpaſien, il aſſura *a* que *cet Oracle de l' Ecriture ſignifioit ce Prince déclaré Empereur dans la Judée*.

a *Joſeph. de bell. Jud. VII. 12.*

C' eſt ainſi qu' il détournoit l' Ecriture ſainte pour autoriſer ſa flaterie : aveugle ! qui tranſportoit aux étrangers l' eſpérance de Jacob & de Juda ; qui cherchoit en Veſpaſien le fils d' Abraham & de David ; & attribuoit à un Prince idolâtre le titre de celui dont les lumieres devoient retirer les Gentils de l' Idolatrie.

La conjoncture des tems le favoriſoit. Mais pendant qu' il attribuoit à Veſpaſien ce que Jacob avoit dit du CHRIST, les zélés qui défendoient Jéruſalem, ſe l' attribuoient à eux-mêmes. C' eſt ſur ce ſeul fondement qu' ils ſe promettoient l' Empire du monde, comme Joſephe le raconte *b* : plus raiſonnables que lui, en ce que du moins ils ne ſortoient pas de la Nation, pour chercher l' accompliſſement des promeſſes faites à leurs Peres.

b *ibid.*

Comment n' ouvroient-ils pas les yeux au grand fruit que faiſoit dès-lors parmi les Gentils la prédication de l' Evangile, & à ce nouvel Empire que JESUS-CHRIST établiſſoit par toute la terre ? Qu' y avoit-il de plus beau qu' un Empire où la piété regnoit, où le vrai Dieu triomphoit de l' Idolatrie, où la vie éternelle étoit annoncée aux Nations infidéles ? Et l' Empire même des Céſars n' étoit-il pas une vaine pompe en comparaiſon de celui-ci ? Mais cet Empire n' étoit pas aſſez éclatant aux yeux du monde.

Qu' il faut être déſabuſé des grandeurs humaines

pour connoître JESUS-CHRIST ! Les Juifs connurent les tems: les Juifs voioient les Peuples appellés au Dieu d'Abraham, ſelon l'Oracle de Jacob, par JESUS-CHRIST & par ſes Diſciples ; & toutefois ils le méconnurent ce JESUS qui leur étoit déclaré par tant de marques. Et encore que durant ſa vie & après ſa mort il confirmât ſa miſſion par tant de miracles, ces aveugles le rejetterent, parce qu'il n'avoit en lui que la ſolide grandeur déſtituée de tout l'appareil qui frape les ſens, & qu'il venoit plutôt pour condamner que pour couronner leur ambition aveugle.

Et toutefois forcés par les conjonctures & les circonſtances du tems, malgré leur aveuglement ils ſembloient quelquefois ſortir de leurs préventions. Tout ſe diſpoſoit tellement du tems de Notre-Seigneur à la manifeſtation du Meſſie, qu'ils ſoupçonnerent [a] que ſaint Jean-Baptiſte le pouvoit bien être. Sa maniere de vie auſtere, extraordinaire, étonnante, les frapa: & au défaut des grandeurs du monde, ils parurent vouloir d'abord ſe contenter de l'éclat d'une vie ſi prodigieuſe. La vie ſimple & commune de JESUS-CHRIST rebuta ces eſprits groſſiers autant que ſuperbes, qui ne pouvoient être pris que par les ſens, & qui d'ailleurs éloignés d'une converſion ſincere, ne vouloient rien admirer que ce qu'ils regardoient comme inimitable. De cette ſorte ſaint Jean-Baptiſte qu'on jugea digne d'être le CHRIST, ne fut pas cru quand il montra le CHRIST véritable : & JESUS-CHRIST, qu'il falloit imiter quand on y croioit, parut trop humble aux Juifs pour être ſuivi.

[a] *Luc. III.* 15. *Joan. I.* 19. 20.

Cependant l'impreſſion qu'ils avoient conçue que le CHRIST devoit paroître en ce rems, étoit ſi forte, qu'elle demeura près d'un ſiécle parmi eux. Ils crurent que l'accompliſſement des Prophéties pouvoit avoir une certaine étendue, & n'étoit pas toujours toute renfermée dans un point précis: de ſorte que

près de cent ans il ne ſe parloit parmi eux que des faux Chriſts qui ſe faiſoient ſuivre, & des faux Prophétes qui les annonçoient. Les ſiécles précédens n'avoient rien vu de ſemblable: & les Juifs ne prodiguerent le nom de CHRIST, ni quand Judas le Machabée remporta ſur leur Tiran tant de victoires, ni quand ſon frere Simon les affranchit du joug des Gentils, ni quand le premier Hyrcan fit tant de conquêtes. Les tems & les autres marques ne convenoient pas; & ce n'eſt que dans le ſiécle de JESUS-CHRIST qu'on a commencé à parler de tous ces Meſſies. *a* Les Samaritains qui liſoient dans le Pentateuque la Prophétie de Jacob, ſe firent des Chriſts auſſi-bien que les Juifs, & un peu après JESUS-CHRIST ils reconnurent leur Doſithée. Simon le Magicien de même Païs ſe vantoit auſſi d'être le Fils de Dieu; & Ménandre ſon diſciple ſe diſoit le Sauveur du monde. Dès le vivant de JESUS-CHRIST la Samaritaine avoit cru que le Meſſie * *alloit venir:* tant il étoit conſtant dans la Nation, & parmi tous ceux qui liſoient l'ancien Oracle de Jacob, que le CHRIST devoit paroître dans ces conjonctures.

a *Origen. Tract. XXVII. in Matt. Tom. XIV. in Joan. Lib. I. contr. Celſ. Iren. L. 20. 21.*

* *Χριστον, Joan IV. 25.*

Quand le terme fut tellement paſſé qu'il n'y eut plus rien à attendre, & que les Juifs eurent vu par expérience que tous les Meſſies qu'ils avoient ſuivis, loin de les tirer de leurs maux, n'avoient fait que les y enfoncer davantage: alors ils furent long-tems ſans qu'il parût parmi eux de nouveaux Meſſies; & Barchochebas eſt le dernier qu'ils aient reconnu pour tel dans ces premiers tems du Chriſtianiſme. Mais l'ancienne impreſſion ne put être entiérement effacée. Au lieu de croire que le CHRIST avoit paru, comme ils avoient fait encore au tems d'Adrien; ſous les Antonins ſes ſucceſſeurs ils s'aviſerent de dire que leur Meſſie étoit au monde, bien qu'il ne parût pas encore, parce qu'il attendoit le Prophéte Elie qui de-

voit venir le ſacrer. Ce diſcours étoit commun parmi
a Juſtin. adv. Tryph. eux dans le tems de ſaint Juſtin *a* : & nous trou-
b R. Juda filius Levi. Gem. San. XI. vons auſſi dans leur Talmud *b* la doctrine d'un de leurs Maîtres des plus anciens, qui diſoit, *que le Chriſt étoit venu ſelon qu'il étoit marqué dans les Prophétes ; mais qu'il ſe tenoit caché quelque part à Rome parmi les pauvres mendians.*

Une telle réverie ne put pas entrer dans les eſprits; & les Juifs contraints enfin d'avouer que le Meſſie n'étoit pas venu dans le tems qu'ils avoient raiſon de l'attendre ſelon leurs anciennes Prophéties, tomberent dans un autre abîme. Peu s'en fallut qu'ils ne renonçaſſent à l'eſpérance de leur Meſſie qui leur manquoit dans le tems ; & pluſieurs ſuivirent un fameux Rabbin, dont les paroles ſe trouvent encore conſer-
c R. Hillel. ibid. Is. Abran. de cap. fidei. vées dans le Talmud *c*. Celui-ci voiant le terme paſſé de ſi loin, conclut que *les Iſraëlites n'avoient plus de Meſſie à attendre, parce qu'il leur avoit été donné en la perſonne du Roi Ezéchias.*

A la vérité cette opinion, loin de prévaloir parmi les Juifs, y a été déteſtée. Mais comme ils ne connoiſſent plus rien dans les tems qui leur ſont marqués par leurs Prophéties, & qu'ils ne ſavent par où ſortir de ce labyrinthe, ils ont fait un article de foi
d Gem. Sanhed. cap X. Moſes Maimon. in Epit. Talm. Is. Abran. de cap. fidei. de cette parole que nous liſons dans le Talmud *d* : *Tous les termes qui étoient marqués pour la venue du Meſſie, ſont paſſés ;* & ont prononcé d'un commun accord : *Maudits ſoient ceux qui ſupputeront les tems du Meſſie :* comme on voit dans une tempête qui a écarté le vaiſſeau trop loin de ſa route, le Pilote déſeſpéré abandonner ſon calcul, & aller où le mene le hazard.

Depuis ce tems, toute leur étude a été d'éluder les Prophéties où le tems du CHRIST étoit marqué : ils ne ſe ſont pas ſoucié de renverſer toutes les Traditions de leurs Peres, pourvu qu'ils puſſent ôter aux

Chrétiens ces admirables Prophéties ; & ils en ſont venus juſqu'à dire, que celle de Jacob ne regardoit pas le CHRIST.

Mais leurs anciens Livres les démentent. Cette Prophétie eſt entendue du Meſſie dans le Talmud *a* ; & la maniere dont nous l'expliquons ſe trouve dans leurs Paraphraſes *b*, c'eſt-à-dire dans les Commentaires les plus authentiques & les plus reſpectés qui ſoient parmi eux.

a Gem. Tr. Sanhed. cap. XI.

b Paraph. Onkelos. Johanam. & Jeroſol. Vide Polyg. Angl.

Nous y trouvons en propres termes, que la Maiſon & le Roiaume de Juda, auquel ſe devoit réduire un jour toute la poſtérité de Jacob & tout le Peuple d'Iſraël, produiroit toujours *des Juges & des Magiſtrats* juſqu'à la venue du Meſſie, ſous lequel il ſe formeroit un Roiaume compoſé de tous les Peuples.

C'eſt le témoignage que rendoient encore aux Juifs dans les premiers tems du Chriſtianiſme, leurs plus célébres Docteurs & les plus reçus. L'ancienne Tradition ſi ferme & ſi établie ne pouvoit être abolie d'abord : & quoique les Juifs n'appliquaſſent pas à JESUS-CHRIST la Prophétie de Jacob, ils n'avoient encore oſé nier qu'elle ne convînt au Meſſie. Ils n'en ſont venus à cet excès que long-tems après, & lorſque preſſés par les Chrétiens ils ont enfin apperçu que leur propre Tradition étoit contre eux.

Pour la Prophétie de Daniel où la venue du CHRIST étoit renfermée dans le terme de 490. ans, à compter depuis la vingtiéme année d'Artaxerxe *à la longue main:* comme ce terme menoit à la fin du quatriéme millenaire du monde, c'étoit auſſi une Tradition très-ancienne parmi les Juifs, que le Meſſie paroîtroit vers la fin de ce quatriéme millenaire, & environ deux mille ans après Abraham. Un Elie, dont le nom eſt grand parmi les Juifs, quoique ce ne ſoit pas le Prophéte, l'avoit ainſi enſeigné avant la

naiſſance de JESUS-CHRIST ; & la Tradition s'en eſt conſervée dans le Livre du Talmud *a*. Vous avez vu ce terme accompli à la venue de Notre-Seigneur, puiſqu'il a paru en effet environ deux mille ans après Abraham, & vers l'an 4000. du monde. Cependant les Juifs ne l'ont pas connu ; & fruſtrés de leur attente, ils ont dit que leurs péchés avoient retardé le Meſſie qui devoit venir. Mais cependant nos dates ſont aſſurées de leur aveu propre : & c'eſt un trop grand aveuglement de faire dépendre des hommes, un terme que Dieu a marqué ſi préciſément dans Daniel.

a *Gem. Tr. Sanhed. cap. XI.*

C'eſt encore pour eux un grand embarras de voir que ce Prophéte faſſe aller le tems du CHRIST avant celui de la ruine de Jéruſalem : de ſorte que ce dernier tems étant accompli, celui qui le précéde le doit être auſſi.

Joſephe *b* s'eſt ici trompé trop groſſierement. Il a bien compté les ſemaines qui devoient être ſuivies de la déſolation du Peuple Juif : & les voiant accomplies dans le rems que Tite mit le ſiége devant Jéruſalem, il ne douta point que le moment de la perte de cette ville ne fût arrivé. Mais il ne conſidera pas que cette déſolation devoit être précédée de la venue du CHRIST & de ſa mort ; de ſorte qu'il n'entendit que la moitié de la Prophétie.

b *Joſeph. Ant. X. cap. ult. De bell. Jud. VII.*

Les Juifs qui ſont venus après lui ont voulu ſuppléer à ce défaut. Ils nous ont forgé un Agrippa deſcendu d'Hérode, que les Romains, diſent-ils, ont fait mourir un peu devant la ruine de Jéruſalem : & ils veulent que cet Agrippa, Chriſt par ſon titre de Roi, ſoit le CHRIST dont il eſt parlé dans Daniel : nouvelle preuve de leur aveuglement. Car outre que cet Agrippa ne peut être ni le Juſte, ni le Saint des Saints, ni la fin des Prophéties, tel que devoit être le CHRIST que Daniel marquoit en ce lieu ; outre que

le meurtre de cet Agrippa dont les Juifs étoient innocens, ne pouvoit pas être la cauſe de leur déſolation, comme devoit être la mort du CHRIST de Daniel : ce que diſent ici les Juifs eſt une fable . Cet Agrippa deſcendu d'Hérode fut toujours du parti des Romains : il fut toujours bien traité par leurs Empereurs, & regna dans un canton de la Judée long-tems après la priſe de Jéruſalem , comme l'atteſtent Joſephe *a* & les auteurs contemporains *b*.

Ainſi tout ce qu'inventent les Juifs pour éluder les Prophéties, les confond. Eux-mêmes ils ne ſe fient pas à des inventions ſi groſſieres ; & leur meilleure défenſe eſt dans cette loi qu'ils ont établie , de ne ſupputer plus les jours de Meſſie . Par-là ils ferment les yeux volontairement à la vérité, & renoncent aux Prophéties où le Saint-Eſprit a lui-même compté les années : mais pendant qu'ils y renoncent , ils les accompliſſent , & font voir la vérité de ce qu'elles diſent de leur aveuglement & de leur chute.

Qu'ils répondent ce qu'ils voudront aux Prophéties : la déſolation qu'elles prédiſoient , leur eſt arrivée dans le tems marqué : l'événement eſt plus fort que toutes leurs ſubtilités ; & ſi le CHRIST n'eſt venu dans cette fatale conjoncture , les Prophétes en qui ils eſperent les ont trompés.

a Joſeph. de bell. Jud. lib. VII.

b Juſtus Tiber. Biblioth. Phot. cod. XXXIII.

CHAPITRE XXIV.

Circonſtances mémorables de la chute des Juifs : Suite de leurs fauſſes interprétations.

ET pour achever de les convaincre , remarquez deux circonſtances qui ont accompagné leur chute & la venue du Sauveur du monde : l'une , que la ſucceſſion des Pontifes, perpétuelle & inaltérable

depuis Aaron, finit alors; l'autre, que la diſtinction des Tribus & des familles, toujours conſervée juſqu'à ce tems, y périt de leur aveu propre.

Cette diſtinction étoit néceſſaire juſqu'au tems du Meſſie. De Lévi devoient naître les Miniſtres des choſes ſacrées. D'Aaron devoient ſortir les Prêtres & les Pontifes. De Juda devoit ſortir le Meſſie même. Si la diſtinction des familles n'eût ſubſiſté juſqu'à la ruine de Jéruſalem & juſqu'à la venue de JESUS-CHRIST, les Sacrifices Judaïques auroient péri devant le tems, & David eût été fruſtré de la gloire d'être reconnu pour le pere du Meſſie. Le Meſſie eſt-il arrivé? Le Sacerdoce nouveau, ſelon l'ordre de Melchiſédech, a-t-il commencé en ſa perſonne; & la nouvelle Roiauté qui n'étoit pas de ce monde, a-t-elle paru? On n'a plus beſoin d'Aaron, ni de Lévi, ni de Juda, ni de David, ni de leurs familles. Aaron n'eſt plus néceſſaire dans un tems où les Sacrifices devoient ceſſer ſelon Daniel *a*. La Maiſon de David & de Juda a accompli ſa deſtinée lorſque le CHRIST de Dieu en eſt ſorti; & comme ſi les Juifs renonçoient eux-mêmes à leur eſpérance, ils oublient préciſément en ce tems la ſucceſsion des familles, juſques alors ſi ſoigneuſement & ſi religieuſement retenue.

a Dan. IX. 27.

N'omettons pas une des marques de la venue du Meſſie, & peut-être la principale, ſi nous la ſavons bien entendre, quoiqu'elle faſſe le ſcandale & l'horreur des Juifs. C'eſt la rémiſſion des péchés annoncée au nom d'un Sauveur ſouffrant, d'un Sauveur humilié & obéiſſant juſqu'à la mort. Daniel *b* avoit marqué parmi ſes ſemaines, la ſemaine myſtérieuſe que nous avons obſervée, où le Chriſt devoit être immolé, où l'Alliance devoit être confirmée par ſa mort, où les anciens Sacrifices devoient perdre leur vertu. Joignons Daniel avec Iſaïe: nous trouverons

b Ibid. IX. 26. 27.

tout le fond d'un ſi grand myſtere; nous *a* verrons *l'Homme de douleurs, qui eſt chargé des iniquités de tout le Peuple, qui donne ſa vie pour le péché & le guérit par ſes plaies*. Ouvrez les yeux, incrédules! N'eſt-il pas vrai que la rémiſſion des péchés vous a été prêchée au nom de JESUS-CHRIST crucifié? S'étoit-on jamais aviſé d'un tel myſtere? Quelqu'autre que JESUS-CHRIST, ou devant lui, ou après, s'eſt-il glorifié de laver les péchés par ſon ſang? Se ſera-t-il fait crucifier exprès pour acquerir un vain honneur, & accomplir en lui-même une ſi funeſte Prophétie? Il faut ſe taire, & adorer dans l'Evangile une doctrine qui ne pourroit pas même venir dans la penſée d'aucun homme, ſi elle n'étoit véritable.

a *Iſ. LIII. 3. 4 5.*

L'embarras des Juifs eſt extrême dans cet endroit: ils trouvent dans leurs Ecritures trop de paſſages où il eſt parlé des humiliations de leur Meſſie. Que deviendront donc ceux où il eſt parlé de ſa gloire & de ſes triomphes? Le dénouement naturel eſt, qu'il viendra aux triomphes par les combats, & à la gloire par les ſouffrances. Choſe incroiable! Les Juifs ont mieux aimé mettre deux Meſſies. Nous voions dans leur Talmud *b* & dans d'autres Livres d'une pareille antiquité, qu'ils attendent un Meſſie ſouffrant, & un Meſſie plein de gloire: l'un mort & reſſuſcité; l'autre toujours heureux & toujours vainqueur: l'un à qui conviennent tous les paſſages où il eſt parlé de foibleſſe; l'autre à qui conviennent tous ceux où il eſt parlé de grandeur: l'un enfin fils de Joſeph, car on n'a pu lui dénier un des caracteres de JESUS-CHRIST, qui a été réputé fils de Joſeph; & l'autre fils de David, ſans jamais vouloir entendre que ce Meſſie fils de David devoit, ſelon *c* David, *boire du torrent* avant que *de lever la tête*; c'eſt-à-dire être affligé avant que d'être triomphant, comme le dit lui-même *d* le fils de David: *O inſenſés & peſans de cœur,*

b *Tr. Succa & Comm. ſur Paraphr. Jon. Cant. 6. 7. v. 1.*

c *Pſ. CIX. 7.*

d *Luc. XXIV. 25. 26.*

qui ne pouvez croire ce qu'ont dit les Prophètes! Ne falloit-il pas que le Chriſt ſouffrît ces choſes, & qu'il entrât dans ſa gloire par ce moien?

Au reſte, ſi nous entendons du Meſſie ce grand
a *Iſ. LIII. 3. 4.* paſſage où Iſaïe *a* nous repréſente ſi vivement *l'Homme de douleurs frapé pour nos péchés*, & défiguré *comme un Lépreux*, nous ſommes encore ſoutenus dans cette explication auſſi-bien que dans toutes les autres par l'ancienne Tradition des Juifs; & malgré leurs préventions, le Chapitre tant de fois cité de leur Tal-
b *Gem. Tr. Sanhed. lib. XI.* mud *b* nous enſeigne que ce *Lépreux chargé des péchés du Peuple ſera le Meſſie*. Les douleurs du Meſſie qui lui ſeront cauſées par nos péchés, ſont célébres dans
c *Ibid.* le même endroit *c*, & dans les autres Livres des Juifs. Il y eſt ſouvent parlé de l'entrée auſſi humble que glorieuſe qu'il devoit faire dans Jéruſalem monté ſur un âne; & cette célébre Prophétie de Zacharie lui eſt appliquée. De quoi les Juifs ont-ils à ſe plaindre? Tout leur étoit marqué en termes précis dans leurs Prophétes: leur ancienne Tradition avoit conſervé l'explication naturelle de ces célébres Prophéties; & il n'y a rien de plus juſte que ce re-
d *Matth. XVI. 2. 3. 4. Luc. XII. 56.* proche que leur fait le Sauveur du monde *d*: *Hypocrites, vous ſavez juger par les vents & par ce qui vous paroît dans le Ciel, ſi le tems ſera ſerein ou pluvieux; & vous ne ſavez pas connoître à tant de ſignes qui vous ſont donnés, le tems où vous êtes!*

Concluons donc que les Juifs ont eu véritablement raiſon de dire que *tous les termes de la venue du Meſſie ſont paſſés*. Juda n'eſt plus un Roiaume, ni un Peuple: d'autres Peuples ont reconnu le Meſſie qui devoit être envoié. JESUS-CHRIST a été montré aux Gentils: à ce ſigne, ils ont accouru au Dieu d'Abraham, & la bénédiction de ce Patriarche s'eſt répandue par toute la terre. L'Homme de douleur a été prêché, & la rémiſſion des péchés a été annoncée

par ſa mort. Toutes les ſemaines ſe ſont écoulées ; la déſolation du Peuple & du Sanctuaire, juſte punition de la mort du CHRIST, a eu ſon dernier accompliſſement; enfin le CHRIST a paru avec tous les caracteres que la Tradition des Juifs y reconnoiſſoit; & leur incrédulité n'a plus d'excuſe.

Auſſi voions-nous depuis ce tems des marques indubitables de leur réprobation. Après JESUS-CHRIST, ils n'ont fait que s'enfoncer de plus en plus dans l'ignorance & dans la miſere, d'où la ſeule extrémité de leurs maux, & la honte d'avoir été ſi ſouvent en proie à l'erreur les fera ſortir, ou plutôt la bonté de Dieu, quand le tems arrêté par ſa Providence pour punir leur ingratitude & domter leur orgueil ſera accompli.

Cependant ils demeurent la riſée des Peuples, & l'objet de leur averſion, ſans qu'une ſi longue captivité les faſſe revenir à eux, encore qu'elle dût ſuffire pour les convaincre. Car enfin, comme leur dit *a* ſaint Jérôme, *Qu'attens-tu, ô Juif incrédule? Tu as commis pluſieurs crimes durant le tems des Juges : ton idolatrie t'a rendu l'eſclave de toutes les Nations voiſines ; mais Dieu a eu bientôt pitié de toi, & n'a pas tardé à t'envoier des ſauveurs. Tu as multiplié tes idolatries ſous tes Rois ; mais les abominations où tu es tombé ſous Achaz & ſous Manaſſés n'ont été punies que par ſoixante-dix ans de captivité. Cyrus eſt venu, & il t'a rendu ta Patrie, ton Temple, & tes Sacrifices. A la fin tu as été accablé par Veſpaſien & par Tite. Cinquante ans après, Adrien a achevé de t'exterminer, & il y a quatre cens ans que tu demeures dans l'oppreſſion.* C'eſt ce que diſoit ſaint Jérôme. L'argument s'eſt fortifié depuis, & douze cens ans ont été ajoutés à la déſolation du Peuple Juif. Diſons lui donc, au lieu de quatre cens ans, que ſeize ſiécles ont vu durer ſa captivité, ſans que ſon joug devienne plus léger. *Qu'as-tu fait, ô Peuple in-*

a Hier. Epiſt. ad Dard. Tom. III. Epiſt.

grat ? Eſclave dans tous les Païs, & de tous les Princes, tu ne ſers point les Dieux étrangers. Comment Dieu qui t' avoit élu t' a-t-il oublié, & que ſont devenues ſes anciennes miſéricordes ? Quel crime, quel attentat plus grand que l' idolatrie te fait ſentir un châtiment que jamais tes idolatries ne t' avoient attiré ? Tu te tais ? tu ne peux comprendre ce qui rend Dieu ſi inexorable ? Souviens-toi de cette parole de tes Peres : Son
a *Matth. XXVII. 25.* ſang *a* ſoit ſur nous & ſur nos enfans : *& encore* :
b *Joan. XIX. 15.* Nous n' avons point *b* de Roi que Céſar. *Le Meſſie ne ſera pas ton Roi : garde bien ce que tu as choiſi : demeure l' eſclave de Céſar & des Rois*, juſqu'à ce
c *Rom. XI. 25. 26.* que *c* la plénitude des Gentils ſoit entrée, & qu'enfin tout Iſraël ſoit ſauvé.

CHAPITRE XXV.

Réflexions particulieres ſur la converſion des Gentils. Profond conſeil de Dieu qui les vouloit convertir par la Croix de JESUS-CHRIST. *Raiſonnement de ſaint Paul ſur cette maniere de les convertir.*

CEtte converſion des Gentils étoit la ſeconde choſe qui devoit arriver au tems du Meſſie, & la marque la plus aſſurée de ſa venue. Nous avons vu comme les Prophétes l'avoient clairement prédite, & leurs promeſſes ſe ſont vérifiées dans les tems de Notre-Seigneur. Il eſt certain qu'alors ſeulement, & ni plutôt ni plus tard, ce que les Philoſophes n' ont oſé tenter, ce que les Prophétes ni le Peuple Juif lorſqu'il a été le plus protégé & le plus fidéle n'ont pu faire, douze Pêcheurs envoiés par JESUS-CHRIST & témoins de ſa réſurrection l'ont accompli. C'eſt que la converſion du monde ne devoit être l'ouvrage ni des Philoſophes, ni même des Prophétes : il étoit réſervé au CHRIST, & c'étoit le fruit de ſa Croix.

Il falloit à la vérité que ce CHRIST & ſes Apôtres ſortiſſent des Juifs, & que la prédication de l'Evangile commençât à Jéruſalem. *Une montagne élevée devoit paroître dans les derniers tems*, ſelon Iſaïe *a* : c'étoit l'Egliſe Chrétienne. *Tous les Gentils* b *y devoient venir, & pluſieurs Peuples devoient s'y aſſembler. En ce jour* c *le Seigneur devoit ſeul être élevé, & les Idoles devoient être tout-à-fait briſées*. Mais Iſaïe qui a vu ces choſes, a vu auſſi en même tems *d* que *la Loi qui devoit juger les Gentils, ſortiroit de Sion*, & que *la parole du Seigneur qui devoit corriger les Peuples, ſortiroit de Jéruſalem*; ce qui a fait dire au Sauveur *e*, que *le ſalut devoit venir des Juifs*. Et il étoit convenable, que la nouvelle lumiere dont les Peuples plongés dans l'Idolatrie devoient un jour être éclairés, ſe répandît par tout l'Univers du lieu où elle avoit toujours été. C'étoit en JESUS-CHRIST fils de David & d'Abraham, que toutes les Nations devoient être bénies & ſanctifiées. Nous l'avons ſouvent remarqué. Mais nous n'avons pas encore obſervé la cauſe pour laquelle ce JESUS ſouffrant, ce JESUS crucifié & anéanti, devoit être le ſeul auteur de la converſion des Gentils, & le ſeul vainqueur de l'Idolatrie.

a *Iſ. II. 2.*
b *Ibidem verſ. 2. 3.*
c *Ibidem verſ. 17. 18.*
d *Ibidem verſ. 3. 4.*
e *Joan. IV. 22.*

Saint Paul nous a expliqué ce grand myſtere au premier Chapitre de la premiere Epître aux Corinthiens; & il eſt bon de conſiderer *f* ce bel endroit dans toute ſa ſuite. *Le Seigneur*, dit-il, *m'a envoié prêcher l'Evangile, non par la ſageſſe & par le raiſonnement humain, de peur de rendre inutile la Croix de* JESUS-CHRIST. *Car la prédication du myſtere de la Croix eſt folie à ceux qui périſſent, & ne paroît un effet de la puiſſance de Dieu qu'à ceux qui ſe ſauvent, c'eſt-à-dire à nous. En effet il eſt écrit* g : *Je détruirai la ſageſſe des ſages, & je rejetterai la ſcience des ſavans. Ou* h *ſont maintenant les ſages? où ſont les docteurs? Que ſont devenus ceux qui recherchoient les ſciences de ce ſiécle? Dieu n'a-t-il pas con-*

f *I. Cor. I. 17. 18. 19. 20.*
g *Iſ. XXIX. 14.*
h *Ibidem XXXIII. 18.*

vaincu de folie la ſageſſe de ce monde? Sans doute, puiſqu'elle n'a pu tirer les hommes de leur ignorance. Mais voici la raiſon que ſaint Paul en donne *a*. C'eſt que *Dieu voiant que le monde avec la ſageſſe humaine ne l'avoit point reconnu par les ouvrages de ſa Sageſſe*, c'eſt-à-dire par les créatures qu'il avoir ſi bien ordonnées, il a pris une autre voie, & *a réſolu de ſauver ſes Fidèles par la folie de la prédication*, c'eſt-à-dire par le myſtere de la Croix, où la ſageſſe humaine ne peut rien comprendre.

a I. Cor. I. 21.

Nouveau & admirable deſſein de la divine Providence! Dieu avoit introduit l'homme dans le monde, où, de quelque côté qu'il tournât les yeux, la ſageſſe du Créateur réluiſoit dans la grandeur, dans la richeſſe & dans la diſpoſition d'un ſi bel ouvrage. L'homme cependant l'a méconnu : les créatures qui ſe préſentoient pour élever notre eſprit plus haut, l'ont arrêté : l'homme aveugle & abruti les a ſervies; & non content d'adorer l'œuvre des mains de Dieu, il a adoré l'œuvre de ſes propres mains. Des fables plus ridicules que celles que l'on conte aux enfans, ont fait ſa religion : il a oublié la raiſon : Dieu la lui veut faire oublier d'une autre ſorte. Un ouvrage dont il entendoit la ſageſſe, ne l'a point touché; un autre ouvrage lui eſt préſenté, où ſon raiſonnement ſe perd, & où tout lui paroît folie : c'eſt la Croix de JESUS-CHRIST. Ce n'eſt point en raiſonnant qu'on entend ce myſtere; c'eſt *en captivant* b *ſon intelligence ſous l'obéiſſance de la Foi*; c'eſt *en détruiſant les raiſonnemens humains, & toute hauteur qui s'élève contre la ſcience de Dieu*.

b II. Cor. X. 4. 5.

En effet, que comprenons-nous dans ce myſtere où le Seigneur de gloire eſt chargé d'opprobres; où la Sageſſe divine eſt traitée de folie; où celui qui aſſuré en lui-même de ſa naturelle grandeur, *n'a pas cru s'attribuer trop* c *quand il s'eſt dit égal à Dieu, s'eſt*

c Philipp. II. 6. 7. 8.

anéanti lui-même juſqu'à prendre la forme d'eſclave, & à ſubir la mort de la Croix? Toutes nos penſées ſe confondent; & comme diſoit ſaint Paul, il n'y a rien qui paroiſſe plus inſenſé à ceux qui ne ſont point éclairés d'enhaut.

Tel étoit le remede que Dieu préparoit à l'Idolatrie. Il connoiſſoit l'eſprit de l'homme: & il ſavoit que ce n'étoit pas par raiſonnement qu'il falloit détruire une erreur que le raiſonnement n'avoit point établie. Il y a des erreurs où nous tombons en raiſonnant: car l'homme s'embrouille ſouvent à force de raiſonner; mais l'Idolatrie étoit venue par l'extrémité oppoſée: c'étoit en éteignant tout raiſonnement, & en laiſſant dominer les ſens qui vouloient tout revêtir des qualités dont ils ſont touchés. C'eſt par-là que la Divinité étoit devenue viſible & groſſiere. Les hommes lui ont donné leur figure, & ce qui étoit plus honteux encore, leurs vices & leurs paſſions. Le raiſonnement n'avoit point de part à une erreur ſi brutale. C'étoit un renverſement du bon ſens, un délire, une phrénéſie. Raiſonnez avec un phrénétique, & contre un homme qu'une fiévre ardente fait extravaguer: vous ne faites que l'irriter, & rendre le mal irremediable: il faut aller à la cauſe, redreſſer le tempérament, & calmer les humeurs dont la violence cauſe de ſi étranges tranſports. Ainſi ce ne doit pas être le raiſonnement qui guériſſe le délire de l'Idolatrie. Qu'ont gagné les Philoſophes avec leurs diſcours pompeux, avec leur ſtile ſublime, avec leurs raiſonnemens ſi artificieuſement arrangés? Platon avec ſon éloquence qu'on a cru divine, a-t-il renverſé un ſeul autel où ces monſtreuſes divinités étoient adorées? Au contraire, lui & ſes diſciples, & tous les Sages du ſiécle ont ſacrifié au menſonge: *Ils a ſe ſont perdus dans leurs penſées*; [a] *leur cœur inſenſé a été rempli de ténébres: & ſous le nom de*

[a] *Rom. I. 21. 22.*

ſages qu'ils ſe ſont donnés, ils ſont devenus plus fous que les autres, puiſque contre leurs propres lumieres ils ont adoré les créatures.

N'eſt-ce donc pas avec raiſon que ſaint Paul s'eſt écrié dans notre paſſage *a* : *Où ſont les ſages? Où ſont les docteurs? Qu'ont opéré ceux qui recherchoient les ſciences de ce ſiécle?* (* Ont-ils pu ſeulement détruire les fables de l'Idolatrie? Ont-ils pu ſeulement ſoupçonner) qu'il fallût s'oppoſer ouvertement à tant de blaſphêmes, & ſouffrir, je ne dis pas le dernier ſupplice, mais le moindre affront pour la vérité? Loin de la faire, *ils ont retenu* b *la vérité captive*, & ont poſé pour maxime, qu'en matiere de Religion il falloit ſuivre le Peuple; le Peuple qu'ils mépriſoient tant, a été leur régle dans la matiere la plus importante de toutes, & où leurs lumieres ſembloient le plus néceſſaires. Qu'as-tu donc ſervi, ô Philoſophie? *Dieu n'a-t-il pas convaincu de folie la ſageſſe de ce monde*, comme nous diſoit *c* ſaint Paul? *Dieu n'a-t-il pas détruit la ſageſſe des ſages, & montré l'inutilité de la ſcience des ſavans?*

a 1. Cor. 1. 20.

* Autrefois: *Ont-ils ſeulement ſoupçonné*. Voiez la Note ci-deſſus, pag. 14.

b Rom. 1. 18.

c 1. Cor. 1. 19. 20.

C'eſt ainſi que Dieu a fait voir par expérience, que la ruine de l'Idolatrie ne pouvoit pas être l'ouvrage du ſeul raiſonnement humain. Loin de lui commettre la guériſon d'une telle maladie, Dieu a achevé de le confondre par le myſtere de la Croix, & tout enſemble il a porté le remede juſqu'à la ſource du mal.

L'Idolatrie, ſi nous l'entendons, prenoit ſa naiſſance de ce profond attachement que nous avons à nous-mêmes. C'eſt ce qui nous a fait inventer des Dieux ſemblables à nous; des Dieux, qui en effet n'étoient que des hommes ſujets à nos paſſions, à nos foibleſſes, & à nos vices: de ſorte que ſous le nom des fauſſes divinités, c'étoit en effet leurs propres penſées, leurs plaiſirs & leurs fantaiſies que les Gentils adoroient.

JÉSUS-CHRIST nous fait entrer dans d'autres voies. Sa pauvreté, ſes ignominies & ſa Croix le rendent un objet horrible à nos ſens. Il faut ſortir de ſoi-même, renoncer à tout, tout crucifier pour le ſuivre. L'homme attaché à lui-même & à tout ce que ſa corruption lui faiſoit aimer, devient capable d'adorer Dieu & ſa vérité éternelle, dont il veut dorénavant ſuivre les régles.

Là periſſent & s'évanouiſſent toutes les Idoles, & celles qu'on adoroit ſur des autels, & celles que chacun ſervoit dans ſon cœur. Celles-ci avoient élevé les autres. On adoroit Vénus, parce qu'on ſe laiſſoit dominer à l'amour ſenſuel, & qu'on en aimoit la puiſſance. Bacchus le plus enjoué de tous les Dieux avoit des autels, parce qu'on s'abandonnoit, & qu'on ſacrifioit, pour ainſi dire, à la joie des ſens, plus douce & plus enivrante que le vin. JESUS-CHRIST par le myſtere de ſa Croix vient imprimer dans les cœurs l'amour des ſouffrances au lieu de l'amour des plaiſirs. Les Idoles qu'on adoroit au-dehors furent diſſipées, parce que celles qu'on adoroit au-dedans ne ſubſiſtoient plus : le cœur purifié, comme dit JESUS-CHRIST lui-même *a*, eſt rendu capable de voir Dieu ; & l'homme loin de faire Dieu ſemblable à ſoi, tâche plutôt, autant que le peut ſouffrir ſon infirmité, à devenir ſemblable à Dieu.

a Matth. V. 8.

Le myſtere de JESUS-CHRIST nous a fait voir comment la Divinité pouvoit, ſans ſe ravilir, être unie à notre nature, & ſe revêtir de nos foibleſſes. Le Verbe s'eſt incarné : celui *b* qui avoit *la forme* & la nature *de Dieu*, *a pris la forme d'eſclave*. Inaltérable en lui-même, il s'unit, il s'approprie une nature étrangere. O hommes ! vous vouliez des Dieux qui ne fuſſent, à dire vrai, que des hommes, & encore des hommes vicieux. C'étoit un trop grand aveuglement. Mais voici un nouvel objet d'adoration qu'on

b Philipp. II. 6. 7.

vous propoſe ; c'eſt un Dieu & un Homme tout enſemble, mais un Dieu qui n'a rien perdu de ce qu'il étoit en prenant ce que nous ſommes. La Divinité demeure immuable ; & ſans pouvoir ſe dégrader, elle ne peut qu'élever ce qu'elle unit avec elle.

Mais encore, qu'eſt-ce que Dieu a pris de nous? nos vices & nos péchés ? A Dieu ne plaiſe : il n'a pris de l'homme que ce qu'il y a fait ; & il eſt certain qu'il n'y avoit fait ni le péché, ni le vice. Il y avoit fait la nature ; il l'a priſe. On peut dire qu'il avoit fait la mortalité avec l'infirmité qui l'accompagne, parce qu'encore qu'elle ne fût pas du premier deſſein, elle étoit le juſte ſupplice du péché, & en cette qualité elle étoit l'œuvre de la juſtice divine. Auſſi Dieu n'a-t-il pas dédaigné de la prendre ; & en prenant la peine du péché ſans le péché même, il a montré qu'il étoit, non pas un coupable qu'on puniſſoit, mais le Juſte qui expioit les péchés des autres.

De cette ſorte, au lieu des vices que les hommes mettoient dans leurs Dieux, toutes les vertus ont paru dans ce Dieu-homme ; & afin qu'elles y paruſſent dans les dernieres épreuves, elles y ont paru au milieu des plus horribles tourmens. Ne cherchons plus d'autre Dieu viſible après celui-ci : il eſt ſeul digne d'abattre toutes les Idoles ; & la victoire qu'il devoit remporter ſur elles, eſt attachée à ſa Croix.

C'eſt-à-dire, qu'elle eſt attachée à une folie apparente. *Car les Juifs*, pourſuit *a* ſaint Paul, *demandent des miracles*, par leſquels Dieu en remuant avec éclat toute la nature, comme il fit à la ſortie d'Egypte, il les mette viſiblement au-deſſus de leurs ennemis ; *& les Grecs* ou les Gentils *cherchent la ſageſſe* & des diſcours arrangés, comme ceux de leur Platon & de leur Socrate. *Et nous*, continue l'Apôtre, *nous prê-*

a 1. Cor. 1. 22. 23. 24. 25.

chons JESUS-CHRIST *crucifié ; ſcandale aux Juifs*, & non pas miracle ; *folie aux Gentils*, & non pas ſageſſe : *mais qui eſt aux Juifs & aux Gentils appellés à la connoiſſance de la vérité, la puiſſance & la ſageſſe de Dieu ; parce qu'en Dieu ce qui eſt fou, eſt plus ſage que toute la ſageſſe humaine ; & ce qui eſt foible, eſt plus fort que toute la force humaine*. Voilà le dernier coup qu'il falloit donner à notre ſuperbe ignorance. La ſageſſe où l'on nous mene eſt ſi ſublime, qu'elle paroît folie à notre ſageſſe ; & les régles en ſont ſi hautes, que tout nous y paroît un égarement.

Mais ſi cette divine ſageſſe nous eſt impénétrable en elle-même, elle ſe déclare par ſes effets. Une vertu ſort de la Croix, & toutes les Idoles ſont ébranlées. Nous les voions tomber par terre, quoique ſoutenues par toute la puiſſance Romaine. Ce ne ſont point les ſages, ce ne ſont point les nobles, ce ne ſont point les puiſſans qui ont fait un ſi grand miracle. L'œuvre de Dieu a été ſuivie ; & ce qu'il avoit commencé par les humiliations de JESUS-CHRIST, il l'a conſommé par les humiliations de ſes Diſciples. *Conſidérez, mes freres*, c'eſt ainſi que ſaint Paul achéve *a* ſon admirable diſcours, *conſidérez ceux que Dieu a appellés parmi vous*, & dont il a compoſé cette Egliſe victorieuſe du monde. *Il y a peu de ces ſages* que le monde admire ; *il y a peu de puiſſans & peu de nobles : mais Dieu a choiſi ce qui eſt fou ſelon le monde, pour confondre les ſages ; il a choiſi ce qui étoit foible, pour confondre les puiſſans ; il a choiſi ce qu'il y avoit de plus mépriſable & de plus vil, & enfin ce qui n'étoit pas, pour détruire ce qui étoit, afin que nul homme ne ſe glorifie devant lui*. Les Apôtres & leurs Diſciples, le rebut du monde, & le néant même, à les regarder par les yeux humains, ont prévalu à tous les Empereurs & à tout l'Empire. Les hommes avoient oublié la création, & Dieu l'a renou-

a I. Cor. I. 26. 27. 28. 29.

vellée en tirant de ce néant, ſon Egliſe qu'il a rendu toute-puiſſante contre l'erreur. Il a confondu avec les Idoles toute la grandeur humaine qui s'intéreſſoit à les défendre ; & il a fait un ſi grand ouvrage, comme il avoit fait l'Univers, par la ſeule force de ſa parole.

CHAPITRE XXVI.

Diverſes formes de l'Idolatrie : Les ſens, l'intérêt, l'ignorance, un faux reſpect de l'Antiquité, la Politique, la Philoſophie, & les Héréſies viennent à ſon ſecours : L'Egliſe triomphe de tout.

L'Idolatrie nous paroît la foibleſſe même ; & nous avons peine à comprendre qu'il ait fallu tant de force pour la détruire. Mais au contraire ſon extravagance fait voir la difficulté qu'il y avoit à la vaincre ; & un ſi grand renverſement du bon ſens montre aſſez combien le principe étoit gâté. Le monde avoit vieilli dans l'Idolatrie ; & enchanté par ſes Idoles, il étoit devenu ſourd à la voix de la nature qui crioit contre elles. Quelle puiſſance falloit-il pour rappeller dans la mémoire des hommes le vrai Dieu ſi profondément oublié, & retirer le genre humain d'un ſi prodigieux aſſoupiſſement ?

Tous les ſens, toutes les paſſions, tous les intérêts combattoient pour l'Idolatrie. Elle étoit faite pour le plaiſir : les divertiſſemens, les ſpectacles, & enfin la licence même y faiſoient une partie du culte divin. Les Fêtes n'étoient que des Jeux ; & il n'y avoit nul endroit de la vie humaine d'où la pudeur fût bannie avec plus de ſoin qu'elle l'étoit des myſteres de la Religion. Comment accoutumer des eſprits ſi corrompus à la régularité de la Religion véritable, chaſte, ſévere, ennemie des ſens, & unique-

ment attachée aux biens inviſibles? Saint Paul *a* parloit à Felix Gouverneur de la Judée, *de la Juſtice, de la Chaſteté & du Jugement à venir. Cet homme effraié, lui dit: Retirez-vous quant à préſent; je vous manderai quand il faudra*. Ces diſcours étoient incommodes pour un homme qui vouloit jouir ſans ſcrupule & à quelque prix que ce fût, des biens de la terre. *a* Act. XXIV. 25. 26.

Voulez-vous voir remuer l'intérêt, ce puiſſant reſſort qui donne le mouvement aux choſes humaines? Dans ce grand décri de l'Idolatrie que commençoient à cauſer dans toute l'Aſie les prédications de ſaint Paul, les ouvriers qui gagnoient leur vie en faiſant des petits temples d'argent de la Diane d'Ephéſe s'aſſemblerent, & le plus accrédité d'entre eux leur repréſenta que leur gain alloit ceſſer: *Et non-ſeulement* dit-il *b*, *nous courons fortune de tout perdre; mais le Temple de la grande Diane va tomber dans le mépris, & la majeſté de celle qui eſt adorée dans toute l'Aſie, & même dans tout l'Univers, s'anéantira peu à peu*. *b* Act. XIX. 27.

Que l'intérêt eſt puiſſant, & qu'il eſt hardi, quand il peut ſe couvrir du prétexte de la Religion! Il n'en fallut pas davantage pour émouvoir ces ouvriers. Ils ſortirent tous enſemble criant *c* comme des furieux; *La grande Diane des Ephéſiens*, & traînant les compagnons de ſaint Paul au théatre, où toute la ville s'étoit aſſemblée. Alors les cris redoublerent, & durant deux heures la place publique retentiſſoit de ces mots, *La grande Diane des Ephéſiens*. Saint Paul & ſes compagnons furent à peine arrachés des mains du Peuple par les Magiſtrats, qui craignirent qu'il n'arrivât de plus grands déſordres dans ce tumulte. Joignez à l'intérêt des particuliers l'intérêt des Prêtres qui alloient tomber avec leurs Dieux: joignez à tout cela l'intérêt des villes que la fauſſe Religion rendoit illuſtres, comme la ville d'Ephéſe qui devoit à *c* Ibidem verſ. 28. 34.

ſon Temple ſes priviléges, & l'abord des étrangers dont elle étoit enrichie: quelle tempête devoit s'élever contre l'Egliſe naiſſante! & faut-il s'étonner de voir les Apôtres ſi ſouvent battus, lapidés, & laiſſés pour morts au milieu de la populace? Mais un plus grand intérêt va remuer une plus grande machine: l'intérêt de l'Etat va faire agir le Sénat, le Peuple Romain & les Empereurs.

a *Liv. lib. XXXIX. &c.* Il y avoit déja long-tems *a* que les Ordonnances du Sénat défendoient les Religions étrangeres. Les Empereurs étoient entrés dans la même politique; & dans cette délibération où il s'agiſſoit de réformer les abus du Gouvernement, un des principaux Réglemens que Mécénas *b* propoſa à Auguſte, fut d'empêcher les nouveautés dans la Religion, qui ne manquoient pas de cauſer de dangereux mouvemens dans les Etats. La maxime étoit véritable: car, qu'y a-t-il qui émouve plus violemment les eſprits, & les portent à des excès plus étranges? Mais Dieu vouloit faire voir que l'établiſſement de la Religion véritable n'excitoit pas de tels troubles; & c'eſt une des merveilles qui montre qu'il agiſſoit dans cet ouvrage. Car qui ne s'étonneroit de voir que durant trois cens ans entiers que l'Egliſe a eu à ſouffrir tout ce que la rage des Perſécuteurs pouvoit inventer de plus cruel, parmi tant de ſéditions & tant de guerres civiles, parmi tant de conjurations contre la perſonne des Empereurs, il ne ſe ſoit jamais trouvé un ſeul Chrétien ni bon ni mauvais? Les Chrétiens défient *c* leurs plus grands ennemis d'en nommer un ſeul; il n'y en eut jamais aucun: tant la doctrine Chrétienne inſpiroit de vénération pour la Puiſſance publique; & tant fut profonde l'impreſſion que fit dans tous les eſprits cette parole du Fils de Dieu *d*: *Rendez à Céſar ce qui eſt à Céſar, & à Dieu ce qui eſt à Dieu.*

b *Orat. Maec. ap. Dion. LII. Tertull. Apologet. V. Euſeb. Hiſt. Eccl. lib. 2.*

c *Tertull. Apologet. XXXV. XXXVI. &c.*

d *Matth. XXII. 21.*

Cette belle diſtinction porta dans les eſprits une lumiere ſi claire, que jamais les Chrétiens ne ceſſerent de reſpecter l'image de Dieu dans les Princes perſécuteurs de la vérité. Ce caractere de ſoumiſſion reluit tellement dans toutes leurs Apologies, qu'elles inſpirent encore aujourd'hui à ceux qui les liſent l'amour de l'ordre public, & fait voir qu'ils n'attendoient que de Dieu l'établiſſement du Chriſtianiſme. Des hommes *a* ſi déterminés à la mort, qui rempliſſoient tout l'Empire & toutes les armées, ne ſe ſont pas échapés une ſeule fois durant tant de ſiécles de ſouffrances; ils ſe défendoient à eux-mêmes, non-ſeulement les actions ſéditieuſes, mais encore les murmures. Le doigt de Dieu étoit dans cette œuvre, & nulle autre main que la ſienne n'eût pu retenir des eſprits pouſſés à bout par tant d'injuſtices.

a Tertull. Apologet. XXXVII.

A la vérité il leur étoit dur d'être traités d'ennemis publics, & d'ennemis des Empereurs, eux qui ne reſpiroient que l'obéiſſance, & dont les vœux les plus ardens avoient pour objet le ſalut des Princes & le bonheur de l'Etat. Mais la politique Romaine ſe croioit attaquée dans ſes fondemens, quand on mépriſoit ſes Dieux. Rome ſe vantoit d'être une ville ſainte par ſa fondation, conſacrée dès ſon origine par des auſpices divins, & dédiée par ſon Auteur au Dieu de la guerre. Peu s'en faut qu'elle ne crût Jupiter plus préſent dans le Capitole que dans le Ciel. Elle croioit devoir ſes victoires à ſa Religion. C'eſt par-là qu'elle avoit domté & les Nations & leurs Dieux; car on raiſonnoit ainſi *b* en ce tems: de ſorte que les Dieux Romains devoient être les Maîtres des autres Dieux, comme les Romains étoient les Maîtres des autres hommes. Rome en ſubjuguant la Judée avoit compté le Dieu des Juifs parmi les Dieux qu'elle avoit vaincus: le vouloir

b Cic. Orat. pro Flacco. Relat. Symm. ad Impp. Valent. Theod. & Arc. apud Amb. tom V. lib. V. Ep. 30. Zozim. hiſt. lib. II. IV. &c.

faire regner, c'étoit renverſer les fondemens de l'Empire, c'étoit haïr les victoires & la puiſſance du Peuple Romain. Ainſi les Chrétiens ennemis des Dieux, étoient régardés en même tems comme ennemis de la République. Les Empereurs prenoient plus de ſoin de les exterminer que d'exterminer les Parrhes, les Marcomans & les Daces: le Chriſtianiſme abattu paroiſſoit dans leurs Inſcriptions avec autant de pompe que les Sarmates défaits. Mais ils ſe vantoient à tort d'avoir détruit une Religion qui s'accroiſſoit ſous le fer & dans le feu. Les calomnies ſe joignoient en vain à la cruauté. Des hommes qui pratiquoient des vertus au-deſſus de l'homme, étoient accuſés de vices qui font horreur à la nature. On accuſoit d'inceſte ceux dont la chaſteté faiſoit les délices. On accuſoit de manger leurs propres enfans, ceux qui étoient bienfaiſans envers leurs perſécuteurs. Mais malgré la haine publique, la force de la vérité tiroit de la bouche de leurs ennemis des témoignages favorables. Chacun ſait ce qu'écrivit Pline le Jeune à Trajan *a* ſur les bonnes mœurs des Chrétiens. Ils furent juſtifiés, mais ils ne furent pas exemtés du dernier ſupplice; car il leur falloit encore ce dernier trait pour achever en eux l'image de JESUS-CHRIST crucifié, & ils devoient comme lui aller à la Croix avec une déclaration publique de leur innocence.

a *Plin. lib. X. Ep. 97.*

L'Idolatrie ne mettoit pas toute ſa force dans la violence. Encore que ſon fond fût une ignorance brutale & une entiere dépravation du ſens humain, elle vouloit ſe parer de quelques raiſons. Combien de fois a-t-elle tâché de ſe déguiſer, & en combien de manieres s'eſt-elle transformée pour couvrir ſa honte? Elle faiſoit quelquefois la reſpectueuſe envers la Divinité. Tout ce qui eſt divin, diſoit-elle, eſt inconnu: il n'y a que la Divinité qui ſe connoiſſe elle-

même : ce n'eſt pas à nous à diſcourir des choſes ſi hautes : c'eſt pourquoi il en faut croire les Anciens, & chacun doit ſuivre la Religion qu'il trouve établie dans ſon Païs. Par ces maximes, les erreurs groſſieres autant qu'impies qui rempliſſoient toute la terre, étoient ſans remede, & la voix de la nature qui annonçoit le vrai Dieu étoit étouffée.

On avoit ſujet de penſer que la foibleſſe de notre raiſon égarée, a beſoin d'une autorité qui la ramene au principe; & que c'eſt de l'antiquité qu'il faut apprendre la Religion véritable. Auſſi en avez-vous vu la ſuite immuable dès l'origine du monde. Mais de quelle antiquité ſe pouvoit vanter le Paganiſme, qui ne pouvoit lire ſes propres Hiſtoires ſans y trouver l'origine non-ſeulement de ſa Religion, mais encore de ſes Dieux ? Varron & Cicéron *a*, ſans compter les autres Auteurs, l'ont bien fait voir. Ou bien, aurions-nous recours à ces milliers infinis d'années que les Egyptiens rempliſſoient de fables confuſes & impertinentes pour établir l'antiquité dont ils ſe vantoient ? Mais toujours y voioit-on naître & mourir les divinités d'Egypte ; & ce Peuple ne pouvoit ſe faire ancien, ſans marquer le commencement de ſes Dieux.

a *De nat. Deor. libb. I. & III.*

Voici une autre forme de l'Idolatrie. Elle vouloit qu'on ſervît tout ce qui paſſoit pour divin. La politique Romaine, qui défendoit ſi ſévérement les Religions étrangeres, permettoit qu'on adorât les Dieux des Barbares, pourvu qu'elle les eût adoptés. Ainſi elle vouloit paroître équitable envers tous les Dieux, auſſi-bien qu'envers tous les hommes. Elle encenſoit quelquefois le Dieu des Juifs avec tous les autres. Nous trouvons une Lettre de Julien l'Apoſtat *b*, par laquelle il promet aux Juifs de rétablir la ſainte Cité, & de ſacrifier avec eux au Dieu Créa-

b *Jul. Ep. ad comm. Judæor.*

teur de l'Univers. Nous avons vu que les Païens vouloient bien adoter le vrai Dieu, mais non pas le vrai Dieu tout ſeul; & il ne tint pas aux Empereurs que JESUS-CHRIST même dont ils perſécutoient les Diſciples, n'eût des Autels parmi les Romains.

Quoi donc, les Romains ont-ils pu penſer à honoret comme Dieu celui que leurs Magiſtrats avoient condamné au dernier ſupplice, & que pluſieurs de leurs Auteurs ont chargé d'opprobres? Il ne faut pas s'en étonner, & la choſe eſt inconteſtable.

Diſtinguons premierement ce que fait dire en général une haine aveugle, d'avec les faits poſitifs (* dont on croit avoir la preuve.) Il eſt certain que les Romains, quoiqu'ils aient condamné JESUS-CHRIST, ne lui ont jamais reproché aucun crime particulier. Auſſi Pilate le condamna-t-il avec répugnance, violenté par les cris & par les menaces des Juifs. Mais ce qui eſt bien plus merveilleux, les Juifs eux-mêmes, à la pourſuite deſquels il a été crucifié, n'ont conſervé dans leurs anciens Livres la mémoire d'aucune action qui notât ſa vie, loin d'en avoir remarqué aucune qui lui ait fait métiter le dernier ſupplice: par où ſe confirme manifeſtement ce que nous liſons dans l'Evangile, que tout le crime de Notre-Seigneur a été de s'être dit le CHRIST Fils de Dieu.

* Autrefois, *dont on allegue la preuve.* Voiez la Note ci-deſſus, pag. 14.

En effet, Tacite *a* nous rapporte bien le ſupplice de JESUS-CHRIST ſous Ponce Pilate & durant l'Empire de Tibete; mais il ne rapporte aucun crime qui lui ait fait mériter la mort, que celui d'être l'Auteur d'une Secte convaincue de haïr le genre humain, ou de lui être odieuſe: tel eſt le crime de JESUS-CHRIST & des Chrétiens; & leurs plus grands ennemis n'ont jamais pu les accuſer qu'en termes vagues, ſans jamais alléguer un fait poſitif qu'on leur ait pu imputer.

a *Tac. Annal. XV. 44.*

Il eſt vrai que dans la derniere perſécution, & trois cens ans après JESUS-CHRIST, les Païens qui ne ſavoient plus que reprocher ni à lui ni à ſes Diſciples, publioient de faux Actes de Pilate, où ils prétendoient qu'on verroit les crimes pour leſquels il avoit été crucifié. Mais comme on n'entend point parler de ces Actes dans tous les ſiécles précédens, & que ni ſous Néron, ni ſous Domitien qui régnoient dans l'origine du Chriſtianiſme, quelques ennemis qu'ils en fuſſent, on n'en trouve rien du tout: il paroît qu'ils ont été faits à plaiſir; & il y a parmi les Romains ſi peu de preuves conſtantes contre JESUS-CHRIST, que ſes ennemis ont été réduits à en inventer.

Voilà donc un premier fait, l'innocence de JESUS-CHRIST ſans reproche. Ajoutons-en un ſecond, la ſainteté de ſa vie & de ſa doctrine reconnue. Un des plus grands Empereurs Romains, c'eſt Alexandre Severe *a*, admiroit Notre-Seigneur, & faiſoit écrire dans les Ouvrages publics, auſſi-bien que dans ſon Palais, quelques Sentences de ſon Evangile. Le même Empereur louoit & propoſoit pour exemple, les ſaintes précautions avec leſquels les Chrétiens ordonnoient les Miniſtres des choſes ſacrées. Ce n'eſt pas tout: on voioit dans ſon Palais une eſpece de Chapelle où il ſacrifioit dès le matin. Il y avoit conſacré *b* les images *des Ames ſaintes*, parmi leſquelles il rangeoit avec Orphée, JESUS-CHRIST & Abraham. Il avoit une autre Chapelle, ou comme on voudra traduire le mot Latin *Lararium*, de moindre dignité que la premiere, où l'on voioit l'image d'Achilles & de quelques autres grands hommes; mais JESUS-CHRIST étoit placé dans le premier rang. C'eſt un Païen qui l'écrit, & il cite pour témoin un Auteur du tems d'Alexandre. Voilà donc deux témoins de ce même fait, & voici un autre fait qui n'eſt pas moins ſurprenant.

a *Lamprid. in Alex. Sev. cap. 45. 51.*

b *Id. cap. 29. 31.*

Quoique Porphyre, en abjurant le Chriſtianiſme, s'en fût déclaré l'ennemi, il ne laiſſe pas dans le Livre intitulé, *la Philoſophie par les oracles*, d'avouer *a* qu'il y en a eu de très-favorables à la ſainteté de JESUS-CHRIST.

a Porphyr. lib. de Philoſ. per orac. Euſeb. dem. Ev. III. 8. Aug. de Civ. Dei lib. XIX. cap. 23.

A Dieu ne plaiſe que nous apprenions par les Oracles trompeurs la gloire du Fils de Dieu, qui les a fait taire en naiſſant. Ces Oracles cités par Porphyre ſont de pures inventions: mais il eſt bon de ſavoir ce que les Païens faiſoient dire à leurs Dieux ſur Notre-Seigneur. Porphyre donc nous aſſure qu'il y a eu des Oracles, où JESUS-CHRIST *eſt appellé un homme pieux & digne de l'immortalité, & les Chrétiens au-contraire, des hommes impurs & ſéduits*. Il récite enſuite l'Oracle de la Déeſſe Hécaté, où elle parle de JESUS-CHRIST comme *d'un homme illuſtre par ſa piété, dont le corps a cédé aux tourmens, mais dont l'ame eſt dans le Ciel avec les ames bienheureuſes. Cette ame*, diſoit la Déeſſe de Porphyre, *par une eſpece de fatalité a inſpiré l'erreur aux ames à qui le Deſtin n'a pas aſſuré les dons des Dieux & la connoiſſance du grand Jupiter: c'eſt pourquoi ils ſont ennemis des Dieux. Mais gardez-vous bien de le blâmer*, pourſuit-elle en parlant de JESUS-CHRIST, *& plaignez ſeulement l'erreur de ceux dont je vous ai raconté la malheureuſe deſtinée*. Paroles pompeuſes & entierement vuides de ſens, mais qui montrent que la gloire de Notre-Seigneur a forcé ſes ennemis à lui donner des louanges.

Outre l'innocence & la ſainteté de JESUS-CHRIST, il y a encore un troiſiéme point qui n'eſt pas moins important; c'eſt ſes miracles. Il eſt certain que les Juifs ne les ont jamais niés; & nous trouvons dans leur Talmud *b* quelques-uns de ceux que ſes Diſciples ont faits en ſon nom. Seulement, pour les obſcurcir, ils ont dit *c* qu'il les avoit faits par les enchantemens qu'il avoit appris en Egypte, ou même par le

b Traſt. de Idololat. & Comm. in Eccl.

c Tr. de Sabb. cap. 12. lib. genet. Jeſu, ſeu hiſt. Jeſu.

nom de Dieu, ce nom inconnu & ineffable dont la vertu peut tout ſelon les Juifs, & que JESUS-CHRIST avoit découvert, on ne ſait comment, dans le Sanctuaire; ou enfin, parce qu'il étoit un de ces Prophétes marqués par Moïſe *a*, dont les miracles trompeurs devoient porter le Peuple à l'Idolatrie. JESUS-CHRIST vainqueur des Idoles, dont l'Evangile a fait reconnoître un ſeul Dieu par toute la terre, n'a pas beſoin d'être juſtifié de ce reproche : les vrais Prophétes n'ont pas moins prêché ſa Divinité, qu'il a fait lui-même; & ce qui doit réſulter du témoignage des Juifs, c'eſt que JESUS-CHRIST a fait des miracles pour juſtifier ſa miſſion.

a *Deut. XIII. 1. 2.*

Au reſte, quand ils lui reprochent qu'il les a faits par magie, ils devroient ſonger que Moïſe a été accuſé du même crime. C'étoit l'ancienne opinion des Egyptiens, qui étonnés des merveilles que Dieu avoit opérées en leur Païs par ce grand homme, l'avoient mis au nombre des principaux Magiciens. On peut voir encore cette opinion dans Pline *b* & dans Apulée *c*, où Moïſe ſe trouve nommé avec Jannés & Mambré, ces célébres enchanteurs d'Egypte dont parle ſaint Paul *d*, & que Moïſe avoit confondus par ſes miracles. Mais la réponſe des Juifs étoit aiſée. Les illuſions des Magiciens n'ont jamais un effet durable, ni ne tendent à établir, comme a fait Moïſe, le culte de Dieu véritable & la ſainteté de vie: joint que Dieu ſait bien ſe rendre le maître, & faire des œuvres que la puiſſance ennemie ne puiſſe imiter. Les mêmes raiſons mettent JESUS-CHRIST au-deſſus d'une ſi vaine accuſation, qui dès-là, comme nous l'avons remarqué, ne ſert plus qu'à juſtifier que ces miracles ſont inconteſtables.

b *Plin. XXX. 1.*
c *Apul. Apol.*
d *II. Tim. III. 8.*

Ils le ſont en effet ſi fort, que les Gentils n'ont pu en diſconvenir non plus que Juifs. Celſe le grand ennemi des Chrétiens, & qui les attaque dès les pre-

miers tems avec toute l'habilité imaginable, recherchant avec un ſoin infini tout ce qui pouvoit leur nuire, n'a pas nié tous les miracles de Notre-Seigneur: il s'en défend *a* en diſant avec les Juifs que JESUS-CHRIST avoit appris les ſecrets des Egyptiens, c'eſt-à-dire la magie, & qu'il voulut s'attribuer la divinité par les merveilles qu'il fit en vertu de cet art damnable. C'eſt pour la même raiſon que les Chrétiens *b* paſſoient pour Magiciens; & nous avons un paſſage de Julien l'Apoſtat *c* qui mépriſe les miracles de Notre-Seigneur, mais qui ne les révoque pas en doute. Voluſien, dans ſon Epitre à ſaint Auguſtin *d*, en fait de même; & ce diſcours étoit commun parmi les Païens.

a *Orig. contr. Celſ. lib. I. summ. 28. 38.*

b *Orig. contr. Celſ. lib. II. Acta Martyr. paſſim.*

c *Jul. apud Cyr. lib. VI.*

d *Apud Auguſt. tom. II. Epp. 2. 3.*

Il ne faut donc plus s'étonner, ſi accoutumés à faire des Dieux de tous les hommes où il éclatoit quelque choſe d'extraordinaire, ils voulurent ranger JESUS-CHRIST parmi leurs divinités. Tibere, ſur les relations qui lui venoient de Judée, propoſa au Sénat d'accorder à JESUS-CHRIST les honneurs divins. Ce n'eſt point un fait qu'on avance en l'air, & Tertullien le rapporte *e* comme public & notoire dans ſon Apologétique qu'il préſente au Sénat au nom de l'Egliſe, qui n'eût pas voulu affoiblir une auſſi bonne cauſe que la ſienne par des choſes où on auroit pu aiſément la confondre. Que ſi on veut le témoignage d'un Auteur Païen, Lampridius *f* nous dira qu'*Adrien avoit élevé à JESUS-CHRIST des Temples qu'on voioit encore du tems qu'il écrivoit*; & qu'Alexandre Severe *g*, après l'avoir révéré en particulier, lui vouloit publiquement dreſſer des Autels, & le mettre au nombre des Dieux.

e *Tertull. Apologet. V. Euſeb. Hiſt. Eccl. II. 2.*

f *Lamp. in Alex. cap. 4.*

g *Ibid.*

Il y a certainement beaucoup d'injuſtice à ne vouloir croire touchant JESUS-CHRIST, que ce qu'en écrivent ceux qui ne ſe ſont pas rangés parmi ſes Diſciples: car c'eſt chercher la foi dans les incrédules,

ou le ſoin & l'exactitude dans ceux qui occupés de toute autre choſe tenoient la Religion pour indifférente. Mais il eſt vrai néanmoins que la gloire de JESUS-CHRIST a eu un ſi grand éclat, que le monde ne s'eſt pu défendre de lui rendre quelque témoignage ; & je ne puis vous en rapporter de plus authentique que celui de tant d'Empereurs.

Je reconnois toutefois qu'ils avoient encore un autre deſſein. Il ſe mêloit de la politique dans les honneurs qu'ils rendoient à JESUS-CHRIST. Ils prétendoient qu'à la fin les Religions s'uniroient, & que les Dieux de toutes les Sectes deviendroient communs. Les Chrétiens ne connoiſſoient point ce culte mêlé, & ne mépriſerent pas moins les condeſcendances que les rigueurs de la politique Romaine. Mais Dieu voulut qu'un autre principe fît rejetter par les Païens les Temples que les Empereurs deſtinoient à JESUS-CHRIST. Les Prêtres des Idoles, au rapport de l'Auteur Païen *a* déja cité tant de fois, déclarerent à l'Empereur Adrien, que *s'il conſacroit ces Temples bâtis à l'uſage des Chrétiens, tous les autres Temples ſeroient abandonnés, & que tout le monde embraſſeroit la Religion Chrétienne*. L'Idolatrie même ſentoit dans notre Religion une force victorieuſe contre laquelle les faux Dieux ne pouvoient tenir, & juſtifioit elle-même la vérité de cette ſentence de l'Apôtre *b* : *Quelle convention peut-il y avoir entre* JESUS-CHRIST *& Belial? Et comment peut-on accorder le Temple de Dieu avec les Idoles?*

a *Lamp. in Alex. cap. 4.*

b *II. Cor. VI. 15. 16.*

Ainſi par la vertu de la Croix, la Religion Païenne confondue par elle-même, tomboit en ruine; & l'unité de Dieu s'établiſſoit tellement, qu'à la fin l'Idolatrie n'en parut pas éloignée. Elle diſoit *c* que la Nature divine ſi grande & ſi étendue ne pouvoit être exprimée ni par un ſeul nom, ni ſous une ſeule forme; mais que Jupiter, & Mars, & Junon,

c *Macrob. I. Sat. 17. & ſeq. Apul. de Deo Socr. Aug. de Civ. IV. 10 11.*

& les autres Dieux, n'étoient au fonds que le même Dieu, dont les vertus infinies étoient expliquées & repréſentées par tant de mots différens. Quand enſuite il falloit venir aux Hiſtoires impures des Dieux, à leurs infames généalogies, à leurs impudiques amours, à leurs fêtes & à leurs myſteres qui n'avoient point d'autre fondement que ces fables prodigieuſes; toute la Religion ſe tournoit en allégories: c'étoit le Monde ou le Soleil qui ſe trouvoient être ce Dieu unique; c'étoit les Etoiles; c'étoit l'Air & le Feu, l'Eau & la Terre, & leurs divers aſſemblages qui étoient cachés ſous les noms des Dieux & dans leurs amours. Foible & miſérable refuge; car outre que les fables étoient ſcandaleuſes & toutes les allégories froides & forcées, que trouvoit-on à la fin, ſinon que ce Dieu unique étoit l'Univers avec toutes ſes parties? De ſorte que le fonds de la Religion étoit la nature, & toujours la créature adorée à la place du Créateur.

Ces foibles excuſes de l'Idolatrie, quoique tirées de la Philoſophie des Stoïciens, ne contentoient guéres les Philoſophes. Celſe *a* & Porphyre *b* cherchérent de nouveaux ſecours dans la doctrine de Platon *c* & de Pythagore; & voici comment ils concilioient l'unité de Dieu avec la multiplicité des Dieux vulgaires. Il n'y avoit, diſoient-ils *d*, qu'un Dieu ſouverain: mais il étoit ſi grand, qu'il ne ſe mêloit pas de petites choſes. Content d'avoir fait le Ciel & les Aſtres *e*, il n'avoit daigné mettre la main à ce bas monde qu'il avoit laiſſé former à ſes ſubalternes; & l'homme, quoique né pour le connoître, parce qu'il étoit mortel, n'étoit pas une œuvre digne de ſes mains. Auſſi étoit-il inacceſſible à notre nature: il étoit logé trop haut pour nous; les Eſprits céleſtes qui nous avoient faits, nous ſervoient de médiateurs auprès de lui, & c'eſt pourquoi il les falloit adorer.

a Orig. contr. Celſ. libb. V. VI. & ſeq.
b Porphyr. lib. II. de abſtin.
c Plat. Conv. Tim. &c.
d Apul. de Deo Socr.
e Auguſt. de Civ. VIII. 14. & ſeqq. 18. 21. 22. IX. 3. 6. & ſeqq.

Il ne s'agit pas de réfuter ces réveries des Platoniciens, qui auſſi-bien tombent d'elles-mêmes *a*. Le myſtere de JESUS-CHRIST les détruiſoit par le fondement. Ce myſtere apprenoit aux hommes que Dieu qui les avoit faits à ſon image, n'avoit garde de les mépriſer: que s'ils avoient beſoin de médiateur, ce n'étoit pas à cauſe de leur nature que Dieu avoit faite, comme il avoit fait toutes les autres; mais à cauſe de leur péché dont ils étoient les ſeuls auteurs; au reſte, que leur nature les éloignoit ſi peu de Dieu, que Dieu ne dédaignoit pas de s'unir à eux en ſe faiſant homme, & leur donnoit pour médiateur non point ces Eſprits céleſtes que les Philoſophes appelloient Démons, & que l'Ecriture appelloit Anges; mais un homme, qui joignant la force d'un Dieu à notre nature infirme, nous fit un remede de notre foibleſſe.

a *August. tom. II. Epiſt. 3. ad Volusian. circ.*

Que ſi l'orgueil des Platoniciens ne pouvoit pas ſe rabaiſſer juſqu'aux humiliations du Verbe fait chair, ne devoient-ils pas du moins comprendre que l'homme, pour être un peu au-deſſous des Anges, ne laiſſoit pas d'être comme eux capable de poſſéder Dieu; de ſorte qu'il étoit plutôt leur frere que leur ſujet, & ne devoit pas les adorer, mais adorer avec eux en eſprit de ſociété celui qui les avoit faits les uns & les autres à ſa reſſemblance? C'étoit donc non-ſeulement trop de baſſeſſe, mais encore trop d'ingratitude au genre humain, de ſacrifier à d'autre qu'à Dieu; & rien n'étoit plus aveugle que le Paganiſme, qui au lieu de lui réſerver le culte ſuprême, le rendoit à tant de Démons.

C'eſt ici que l'Idolatrie qui ſembloit être aux abois, découvrit tout-à-fait ſon foible. Sur la fin des perſécutions, Porphyre *b* preſſé par les Chrétiens fut contraint de dire que le ſacrifice n'étoit pas le culte ſuprême; & voiez juſqu'où il pouſſa l'extravagance.

b *Porphyr. lib. II de abſtin. Aug. de Civ. X.*

Ce Dieu très-haut, disoit-il, ne recevoit point de sacrifice : tout ce qui est matériel est impur pour lui, & ne peut lui être offert. La parole même ne doit pas être emploiée à son culte, parce que la voix est une chose corporelle : il faut l'adorer en silence, & par de simples pensées ; tout autre culte est indigne d'une Majesté si haute.

Ainsi Dieu étoit trop grand pour être loué. C'étoit un crime d'exprimer comme nous pouvons, ce que nous pensons de sa grandeur. Le sacrifice, quoiqu'il ne soit qu'une maniere de déclarer notre dépendance profonde, & une reconnoissance de sa souveraineté, n'étoit pas pour lui. Porphyre le disoit ainsi expressément ; & cela, qu'étoit-ce autre chose qu'abolir la Religion, & laisser tout-à-fait sans culte celui qu'on reconnoissoit pour Dieu des Dieux ?

Mais qu'étoit-ce donc que ces sacrifices que les Gentils offroient dans tous les Temples ? Porphyre en avoit trouvé le secret. Il y avoit, disoit-il *a*, des Esprits impurs, trompeurs, malfaisans, qui par un orgueil insensé vouloient passer pour des Dieux, & se faire servir par les hommes. Il falloit les appaiser, de peur qu'ils ne nous nuisissent. Les uns plus gais & plus enjoués se laissoient gagner par des spectacles & des jeux : l'humeur plus sombre des autres vouloit l'odeur de la graisse, & se repaissoit de sacrifices sanglans. Que sert de réfuter ces absurdités ? Enfin les Chrétiens gagnoient leur cause. Il demeuroit pour constant, que tous les Dieux auxquels on sacrifioit parmi les Gentils, étoient des Esprits malins, dont l'orgueil s'attribuoit la divinité : de sorte que l'Idolatrie, à la regarder en elle-même, paroissoit seulement l'effet d'une ignorance brutale : mais à remonter à la source, c'étoit une œuvre menée de loin, poussée aux derniers excès par des esprits malicieux. C'est ce que les Chrétiens avoient toujours prétendu ;

a Porphyr. lib. II. de abst. Labeo apud August. de Civ. VIII. 13.

c'eſt ce qu'enſeignoit l'Evangile; c'eſt ce que chantoit *a* le Pſalmiſte: *Tous les Dieux des Gentils ſont des Démons; mais le Seigneur a fait les Cieux.*

a Pſ. XCV. 5.

Et toutefois, MONSEIGNEUR, étrange aveuglement du genre humain! L'Idolatrie réduite à l'extrémité, & confondue par elle-même, ne laiſſoit pas de ſe ſoutenir. Il ne falloit que la revêtir de quelque apparence, & l'expliquer en paroles dont le ſens fût agréable à l'oreille pour la faire entrer dans les eſprits. Porphyre étoit admiré. Jamblique ſon ſectateur paſſoit pour un homme divin, parce qu'il ſavoit envelopper les ſentimens de ſon maître de termes qui paroiſſoient myſtérieux, quoiqu'en effet ils ne ſignifiaſſent rien. Julien l'Apoſtat, tout fin qu'il étoit, fut pris par ces apparences: les Païens mêmes *b* le racontent. Des enchantemens vrais ou faux que ces Philoſophes vantoient, leur auſtérité mal entendue, leur abſtinence ridicule qui alloit juſqu'à faire un crime de manger les animaux, leurs purifications ſuperſtitieuſes, enfin leur contemplation qui s'évaporoit en vaines penſées, & leurs paroles auſſi peu ſolides qu'elles ſembloient magnifiques, impoſoient au monde. Mais je ne dis pas le fonds. La ſainteté des mœurs Chrétiennes, le mépris des plaiſirs qu'elle commandoit, & plus que tout cela l'humilité qui faiſoit le fonds du Chriſtianiſme, offenſoit les hommes; & ſi nous ſavons le comprendre, l'orgueil, la ſenſualité & le libertinage étoient les ſeules défenſes de l'Idolatrie.

b Eunap. Maxim. Oribaſ. Chryſoſtom. Epiſt. Jul. ad Jambl. Amm. Marcell. lib. XXI. XXIII. XXV.

L'Egliſe la déracinoit tous les jours par ſa doctrine, & plus encore par ſa patience. Mais ces Eſprits malfaiſans qui n'avoient jamais ceſſé de tromper les hommes, & qui les avoient plongés dans l'Idolatrie, n'oublierent pas leur malice. Ils ſuſciterent dans l'Egliſe ces Héréſies que vous avez vues. Des hommes curieux, & par-là vains & remuans, voulurent

ſe faire un nom parmi les Fidéles, & ne purent ſe contenter de cette ſageſſe ſobre & tempérée que l'Apôtre avoit tant recommandée *a* aux Chrétiens. Ils entroient trop avant dans les myſteres qu'ils prétendoient meſurer à nos foibles conceptions: nouveaux Philoſophes qui mêloient les raiſonnemens humains avec la Foi, & entreprenoient de diminuer les difficultés du Chriſtianiſme, ne pouvant digérer toute la folie que le monde trouvoit dans l'Evangile. Ainſi ſucceſſivement, & avec une eſpece de méthode, tous les articles de notre Foi furent attaqués: la Création, la Loi de Moïſe fondement néceſſaire de la nôtre, la Divinité de JESUS-CHRIST, ſon Incarnation, ſa Grace, ſes Sacremens, tout enfin donna matiere à des diviſions ſcandaleuſes. Celſe *b* & les autres nous les reprochoient. L'Idolatrie ſembloit triompher. Elle regardoit le Chriſtianiſme comme une nouvelle Secte de Philoſophie qui avoit le ſort de toutes les autres, & comme elles, ſe partageoit en pluſieurs autres Sectes. L'Egliſe ne leur paroiſſoit qu'un ouvrage humain, prêt à tomber de lui-même. On concluoit qu'il ne falloit pas en matiere de Religion rafiner plus que nos Ancêtres, ni entreprendre de changer le monde.

a Rom. XII. 3.

b Origen. lib. V. contr. Celſ.

Dans cette confuſion de Sectes qui ſe vantoient d'être Chrériennes, Dieu ne manqua pas à ſon Egliſe. Il ſçut lui conſerver un caractere d'autorité que les Héréſies ne pouvoient prendre. Elle étoit Catholique & Univerſelle *c*: elle embraſſoit tous les tems: elle s'étendoit de tous côtés. Elle étoit Apoſtolique: la ſuite, la ſucceſſion, la chaire de l'unité, l'autorité primitive lui appartenoit. Tous ceux qui la quittoient, l'avoient premierement reconnue, & ne pouvoient effacer le caractere de leur nouveauté, ni celui de leur rébellion. Les Païens eux-mêmes la regardoient comme celle qui étoit la tige, le tout d'où

c Iren. III. 2. 2. 3. 4. Tertull. de Carn. Chr. 2. de Præſcript. 20. 21. 32. 36.

les parcelles s'étoient détachées, le tronc toujours vif que les branches retranchées laiſſoient en ſon entier. Celſe qui reprochoit aux Chrétiens leurs diviſions parmi tant d'Egliſes ſchiſmatiques qu'il voioit s'élever, remarquoit une Egliſe diſtinguée de toutes les autres, & toûjours plus forte, qu'il appelloit auſſi *a* pour cette raiſon *la grande Egliſe. Il y en a*, diſoit-il, *parmi les Chretiens qui ne reconnoiſſent pas le Créateur, ni les Traditions des Juifs*; il vouloit parler des Marcionites: *mais*, pourſuivoit-il, *la grande Egliſe les reçoit*. Dans le trouble qu'excita Paul de Samoſate *b*, l'Empereur Aurelien n'eut pas de peine à connoître la vraie Egliſe Chrétienne à laquelle appartenoit *la Maiſon de l'Egliſe*, ſoit que ce fût le lieu d'Oraiſon, ou la Maiſon de l'Evêque. Il l'adjugea à ceux *qui étoient en Communion avec les Evêques d'Italie & celui de Rome*, parce qu'il voioit de tout tems le gros des Chrétiens dans cette Communion. Lorſque l'Empereur Conſtance brouilloit tout dans l'Egliſe, la confuſion qu'il y mettoit en protégeant les Ariens ne put empêcher qu'Ammian Marcellin, tout Païen qu'il étoit, ne reconnût *c* que cet Empereur s'égaroit de la droite voie *de la Religion Chrétienne ſimple & préciſe par elle-même* dans les dogmes & dans ſa conduite. C'eſt que l'Egliſe véritable avoit une majeſté & une droiture que les Héréſies ne pouvoient ni imiter, ni obſcurcir: au contraire, ſans y penſer, elles rendoient témoignage à l'Egliſe Catholique. Conſtance qui perſécutoit ſaint Athanaſe défenſeur de l'ancienne Foi, *ſouhaitoit avec ardeur*, dit *d* Ammian Marcellin, *de le faire condamner par l'autorité qu'avoit l'Evêque de Rome au-deſſus des autres*. En recherchant de s'appuier de cette autorité, il faiſoit ſentir aux Païens mêmes ce qui manquoit à ſa Secte, & honoroit l'Egliſe dont les Ariens s'étoient ſéparés: ainſi les Gentils mêmes connoiſſoient l'Egliſe Catholique.

a Origen. lib. V. num. 59.

b Euſeb. Hiſt. Eccl. VII. 30.

c Amm. Marcell. lib. XXI.

d Id. ib. XV.

Si quelqu'un leur demandoit où elle tenoit ſes aſſemblées, & quels étoient ſes Evêques, jamais ils ne s'y trompoient. Pour les Héréſies, quoi qu'elles fiſſent, elles ne pouvoient ſe défaire du nom de leurs Auteurs. Les Sabelliens, les Paulianiſtes, les Ariens, les Pélagiens, & les autres s'offenſoient en vain du titre de parti qu'on leur donnoit. Le monde, malgré qu'ils en euſſent, vouloit parler naturellement, & déſignoit chaque Secte par celui dont elle tiroit ſa naiſſance.

Pour ce qui eſt de la grande Egliſe, de l'Egliſe Catholique & Apoſtolique, il n'a jamais été poſſible de lui nommer un autre Auteur que JESUS-CHRIST même, ni de lui marquer les premiers de ſes Paſteurs ſans remonter juſqu'aux Apôtres, ni de lui donner un autre nom que celui qu'elle prenoit. Ainſi quoi que fiſſent les Hérétiques, ils ne la pouvoient cacher aux Païens. Elle leur ouvroit ſon ſein par toute la terre: ils y accouroient en foule. Quelques-uns d'eux ſe perdoient peut-être dans les ſentiers détournés: mais l'Egliſe Catholique étoit la grande voie où entroient toujours la plupart de ceux qui cherchoient JESUS CHRIST; & l'expérience a fait voir que c'étoit à elle qu'il étoit donné de raſſembler les Gentils. C'étoit elle auſſi que les Empereurs infidéles attaquoient de toute leur force. Origene *a* nous apprend que peu d'Hérétiques ont eu à ſouffrir pour la Foi. Saint Juſtin *b*, plus ancien que lui, a remarqué que la perſécution épargnoit les Marcionites & les autres Hérétiques. Les Païens ne perſécutoient que l'Egliſe qu'ils voioient s'étendre par toute la terre, & ne connoiſſoient qu'elle ſeule pour l'Egliſe de JESUS-CHRIST. Qu'importe qu'on lui arrachât quelques branches? la bonne ſéve ne ſe perdoit pas pour cela: elle pouſſoit par d'autres endroits, & le retranchement du bois ſuperflu ne fai-

a Origen. contr. Celſ. VII.

b Juſt. Apol. II.

ſoit que rendre ſes fruits meilleurs. En effet, ſi on conſidere l'Hiſtoire de l'Egliſe, on verra que toutes les fois qu'une Héréſie l'a diminuée, elle a réparé ſes pertes, & en s'étendant au-dehors, & en augmentant au-dedans la lumiere & la piété, pendant qu'on a vu ſécher en des coins écartés les branches coupées. Les œuvres des hommes ont péri malgré l'Enfer qui les ſoutenoit : l'œuvre de Dieu a ſubſiſté : l'Egliſe a triomphé de l'Idolatrie & de toutes les erreurs.

CHAPITRE XXVII.

Réflexion générale ſur la ſuite de la Religion, & ſur le rapport qu'il y a entre les Livres de l'Ecriture.

CEtte Egliſe toujours attaquée & jamais vaincue, eſt un miracle perpétuel, & un témoignage éclatant de l'immutabilité des conſeils de Dieu. Au milieu de l'agitation des choſes humaines elle ſe ſoûtient toujours avec une force invincible, en ſorte que par une ſuite non interrompue depuis près de dix-ſept cens ans, nous la voions remonter juſqu'à JESUS-CHRIST, dans lequel elle a recueilli la ſucceſſion de l'ancien Peuple, & ſe trouve réunie aux Prophétes & aux Patriarches.

Ainſi tant de miracles étonnans que les anciens Hebreux ont vu de leurs yeux, ſervent encore aujourd'hui à confirmer notre Foi. Ce grand Dieu qui les a faits pour rendre témoignage à ſon Unité & à ſa Toute-puiſſance, que pouvoit-il faire de plus authentique pour en conſerver la mémoire, que de laiſſer entre les mains de tout un grand Peuple les Actes qui les atteſtent, rédigés par l'ordre des tems? C'eſt ce que nous avons encore dans les Livres de l'ancien Teſtament, c'eſt-à-dire dans les Livres les plus

anciens qui ſoient au monde ; dans les Livres qui ſont les ſeuls de l'Antiquité où la connoiſſance du vrai Dieu ſoit enſeignée, & ſon ſervice ordonné ; dans les Livres que le Peuple Juif a toujours ſi religieuſement gardés.

* Autrefois cette période commençoit par ces mots : *Il eſt certain que ce Peuple &c.* Voiez la Note ci-deſſus, pag. 14.

* Ce Peuple eſt le ſeul qui ait connu dès ſon origine le Dieu Créateur du Ciel & de la Terre ; le ſeul par conſéquent qui devoit être le dépoſitaire des ſecrets divins. Il les a auſſi conſervés avec une religion qui n'a point d'exemple. Les Livres que les Egyptiens & les autres Peuples appelloient divins, ſont perdus il y a long-tems, & à peine nous en reſte-t-il quelque mémoire confuſe dans les Hiſtoires anciennes. Les Livres ſacrés des Romains, où Numa auteur de leur religion en avoit écrit les myſteres, ont péri par les mains des Romains mêmes, & le Senat *a* les fit bruler comme tendans à renverſer la Religion. Ces mêmes Romains ont à la fin laiſſé périr *b* les Livres Sibyllins ſi long-tems révérés parmi eux comme Prophétiques, & où ils vouloient qu'on crût qu'ils trouvoient les decrets des Dieux immortels ſur leur Empire, ſans pourtant en avoir jamais montré au public, je ne dis pas un ſeul volume, mais un ſeul Oracle. Les Juifs ont été les ſeuls dont les Ecritures ſacrées ont été d'autant plus en vénération, qu'elles ont été plus connues. De tous les Peuples anciens ils ſont le ſeul qui ait conſervé les monumens primitifs de ſa Religion, quoiqu'ils fuſſent pleins des témoignages de leur infidélité & de celle de leurs Ancêtres. Et aujourd'hui encore ce même Peuple reſte ſur la terre pour porter à toutes les Nations où il a été diſperſé, avec la ſuite de la Religion, les miracles & les prédictions qui la rendent inébranlable.

a *Tit. Liv. lib. XL. cap. 29.*

b *Varr. lib. de cult. Deor. apud Aug. de Civ. Dei VII. 34.*

Quand JESUS-CHRIST eſt venu, & qu'envoié par ſon Pere pour accomplir les promeſſes de la Loi, il

a confirmé ſa Miſſion & celle de ſes Diſciples par des miracles nouveaux, ils ont été écrits avec la même exactitude. Les Actes en ont été publiés à toute la terre ; les circonſtances des tems, des perſonnes & des lieux ont rendu l'examen facile à quiconque a été ſoigneux de ſon ſalut. Le monde s'eſt informé, le monde a cru ; & ſi peu qu'on ait conſideré les anciens monumens de l'Egliſe, on avouera que jamais affaire n'a été jugée avec plus de réflexion & de connoiſſance.

Mais dans le rapport qu'ont enſemble les Livres des deux Teſtamens, il y a une différence à conſiderer : c'eſt que les Livres de l'ancien Peuple ont été compoſés en divers tems. Autres ſont les tems de Moïſe, autres ceux de Joſué & des Juges, autres ceux des Rois, autres ceux où le Peuple a été tiré d'Egypte & où il a reçu la Loi, autres ceux où il a conquis la Terre promiſe, autres ceux où il y a été rétabli par des miracles viſibles. Pour convaincre l'incrédulité d'un Peuple attaché aux ſens, Dieu a pris une longue étendue de ſiécles, dutant leſquels il a diſtribué ſes miracles & ſes Prophétes, afin de renouveller ſouvent les témoignages ſenſibles par leſquels il atteſtoit ſes vérités ſaintes. Dans le nouveau Teſtament il a ſuivi une autre conduite. Il ne veut plus rien révéler de nouveau à ſon Egliſe après JESUS-CHRIST. En lui eſt la perfection & la plénitude ; & tous les Livres divins qui ont été compoſés dans la nouvelle Alliance, l'ont été au tems des Apôtres.

C'eſt-à-dire, que le témoignage de JESUS-CHRIST, & de ceux que JESUS-CHRIST même a daigné choiſir pour témoins de ſa Réſurrection, a ſuffi à l'Egliſe Chrétienne. Tout ce qui eſt venu depuis, l'a édifiée, mais elle n'a regardé comme purement inſpiré de Dieu que ce que les Apôtres ont écrit, ou ce qu'ils ont confirmé par leur autorité.

Mais dans cette différence qui ſe trouve entre les Livres des deux Teſtamens, Dieu a toûjours gardé cet ordre admirable, de faire écrire les choſes dans le tems qu'elles étoient arrivées, ou que la mémoire en étoit récente. Ainſi ceux qui les ſavoient, les ont écrites : ceux qui les ſavoient, ont reçu les Livres qui en rendoient témoignage: les uns & les autres les ont laiſſés à leurs deſcendans comme un héritage précieux ; & la pieuſe poſtérité les a conſervés.

C'eſt ainſi que s'eſt formé le corps des Ecritures ſaintes tant de l'ancien que du nouveau Teſtament: Ecritures qu'on a regardées dès leur origine comme véritables en tout, comme données de Dieu même, & qu'on a auſſi conſervées avec tant de religion, qu'on n'a pas cru pouvoir ſans impiété y altérer une ſeule lettre.

C'eſt ainſi qu'elles ſont venues juſqu'à nous, toujours ſaintes, toujours ſacrées, toujours inviolables ; conſervées les unes par la Tradition conſtante du Peuple Juif, & les autres par la Tradition conſtante du Peuple Chrétien, d'autant plus certaine, qu'elle a été confirmée par le ſang & par le martyre tant de ceux qui ont écrit ces Livres divins, que de ceux qui les ont reçus.

a *Auguſt. contr. Fauſt. XI. 2. XXXII. 21. XXXIII 6.* Saint Auguſtin *a* & les autres Peres demandent ſur la foi de qui nous attribuons les Livres profanes à des tems & à des Auteurs certains. Chacun répond auſſi-tôt que les Livres ſont diſtingués par les différens rapports qu'ils ont aux loix, aux coûtumes, aux hiſtoires d'un certain tems, par le ſtile même qui porte imprimé le caractere des âges & des Auteurs particuliers; plus que tout cela par la foi publique, & par une Tradition conſtante. Toutes ces choſes concourent à établir les Livres divins, à en diſtinguer les tems, à en marquer les Auteurs ; & plus

il y a eu de religion à les conſerver dans leur entier, plus la Tradition qui nous les conſerve eſt inconteſtable.

Auſſi a-t-elle toujours été reconnue, non-ſeulement par les Orthodoxes *a*, mais encore par les Hérétiques, & même par les Infidéles. Moïſe a toujours paſſé dans tout l'Orient, & enſuite dans tout l'Univers pour le Légiſlateur des Juifs, & pour l'Auteur des Livres qu'ils lui attribuent. Les Samaritains qui les ont reçus des dix Tribus ſéparées, les ont conſervés auſſi religieuſement que les Juifs: (* leur Tradition & leur Hiſtoire eſt conſtante; & il ne faut que repaſſer ſur quelques endroits de la premiere Partie **, pour en voir toute la ſuite.)

Deux Peuples ſi oppoſés n'ont pas pris l'un de l'autre ces Livres divins; mais tous les deux les ont reçus de leur origine commune, dès le tems de Salomon & de David. Les anciens caracteres Hébreux que les Samaritains retiennent encore, montrent aſſez qu'ils n'ont pas ſuivi Eſdras qui les a changés. Ainſi le Pentateuque des Samaritains & celui des Juifs, ſont deux Originaux complets, indépendans l'un de l'autre. La parfaite conformité qu'on y voit dans la ſubſtance du Texte, juſtifie la bonne foi des deux Peuples. Ce ſont des témoins fidéles qui conviennent ſans s'être entendus, ou pour mieux dire, qui conviennent malgré leurs inimitiés, & que la ſeule Tradition immémoriale de part & d'autre a unis dans la même penſée.

Ceux donc qui ont voulu dire, quoique ſans aucune raiſon, que ces Livres étant perdus, ou n'aiant jamais été, ont été ou rétablis, ou compoſés de nouveau, ou altérés par Eſdras; outre qu'ils ſont démentis par Eſdras même, ils le ſont auſſi par le Pen-

a *Iren. lib. II. 27. Tertull. adv. Marc. IV. 1. 4. 5. Aug. de utilit. cred. III. 17. Contr. Fauſtum Manichæum. XXII. 79 XXVIII. 4. XXXII. XXXIII. Contr. adv. Leg. & Proph. I. 20. &c.*

** Voiez ci-deſſus, I. Part. Epoq. VII. VIII. IX. Ans du Monde 3000. & de Rome 177. 218. 305. 604. 624. &c.

* C'eſt une addition des dernieres éditions. Dans les précédentes, après le mot *Juifs*, on liſoit ſeulement: *Vous avez vu* (MONSEIGNEUR) *leur Tradition & leur Hiſtoire*. Voiez la Note ci-deſſus, pag. 14.

tateuque qu' on trouve encore aujourd'hui entre les mains des Samaritains, tel que l' avoient lu dans les premiers ſiécles Euſébe de Céſarée, ſaint Jérôme, & les autres Auteurs Eccléſiaſtiques ; tel que ces Peuples l' avoient conſervé dès leur origine : & une Secte ſi foible ſemble ne durer ſi long-tems que pour rendre ſon témoignage à l' antiquité de Moïſe.

Les Auteurs qui ont écrit les quatre Evangiles, ne reçoivent pas un témoignage moins aſſuré du conſentement unanime des Fidéles, des Païens, & des Hérétiques. Ce grand nombre de Peuples divers qui ont reçu & traduit ces Livres divins auſſi-tôt qu' ils ont été faits, conviennent tous de leur date, & de leurs Auteurs. Les Païens n' ont pas contredit cette Tradition. Ni Celſe qui a attaqué ces Livres ſacrés, preſque dans l' origine du Chriſtianiſme ; ni Julien l' Apoſtat, quoiqu' il n' ait rien ignoré, ni rien omis de ce qui pouvoit les décrier ; ni aucun autre Païen ne les a jamais ſoupçonnés d' être ſuppoſés : au contraire, tous leur ont donné les mêmes Auteurs que les Chrétiens. Les Hérétiques, quoiqu' accablés par l' autorité de ces Livres, n' oſoient dire qu' ils ne fuſſent pas des Diſciples de Notre-Seigneur. Il y a eu pourtant de ces Hérétiques qui ont vu les commencemens de l' Egliſe, & aux yeux deſquels ont été écrits les Livres de l' Evangile. Ainſi la fraude, s' il y en eût pu avoir, eût été éclairée de trop près pour réuſſir.

Il eſt vrai qu' après les Apôtres, & lorſque l' Egliſe étoit déja étendue par toute la terre, Marcion & Manes, conſtamment les plus téméraires & les plus ignorans de tous les Hérétiques, malgré la Tradition venue des Apôtres, continuée par leurs Diſciples & par les Evêques à qui ils avoient laiſſé leur Chaire & la conduite des Peuples, & reçue una-

nimement par toute l'Egliſe Chrétienne, oſerent dire que trois Evangiles étoient ſuppoſés; & que celui de ſaint Luc qu'ils préféroient aux autres, on ne ſait pourquoi, puiſqu'il n'étoit pas venu par une autre voie, avoit été falſifié. Mais quelles preuves en donnoient-ils? de pures viſions, nuls faits poſitifs. Ils diſoient pour toute raiſon, que ce qui étoit contraire à leurs ſentimens, devoit néceſſairement avoir été inventé par d'autres que par les Apôtres; & alléguoient pour toute preuve les opinions mêmes qu'on leur conteſtoit; opinions d'ailleurs ſi extravagantes, & ſi manifeſtement inſenſées, qu'on ne ſait encore comment elles ont pu entrer dans l'eſprit humain. Mais certainement, pour accuſer la bonne foi de l'Egliſe, il falloit avoir en main des Originaux différens des ſiens, ou quelque preuve conſtante. Interpellés *a* d'en produire eux & leurs Diſciples, ils ſont demeurés muets, & ont laiſſé par leur ſilence une preuve indubitable qu'au ſecond ſiécle du Chriſtianiſme où ils écrivoient, il n'y avoit pas ſeulement un indice de fauſſeté, ni la moindre conjecture qu'on pût oppoſer à la Tradition de l'Egliſe.

a Iren. Tertull. Aug. loc. cit.

Que dirai-je du conſentement des Livres de l'Ecriture, & du témoignage admirable que tous les tems du Peuple de Dieu ſe donnent les uns aux autres? Les tems du ſecond Temple ſuppoſent ceux du premier, & nous ramenent à Salomon. La paix n'eſt venue que par les combats; & les conquêtes du Peuple de Dieu nous font remonter juſqu'aux Juges, juſqu'à Joſué, & juſqu'à la ſortie d'Egypte. En regardant tout un Peuple ſortir d'un Roiaume où il étoit étranger, on ſe ſouvient comment il y étoit entré. Les douze Patriarches paroiſſent auſſi-tôt; & un Peuple qui ne s'eſt jamais regardé que comme une ſeule famille, nous conduit naturellement à Abraham qui en eſt la tige. Ce Peuple eſt-il plus ſage & moins

porté à l'Idolatrie après le retour de Babylone? C'étoit l'effet naturel d'un grand châtiment, que ſes fautes paſſées lui avoient attiré. Si ce Peuple ſe glorifie d'avoir vu durant pluſieurs ſiécles des miracles que les autres Peuples n'ont jamais vus, il peut auſſi ſe glorifier d'avoir eu la connoiſſance de Dieu qu'aucun autre Peuple n'avoit. Que veut-on que ſignifie la Circonciſion, & la Fête des Tabernacles, & la Pâque, & les autres Fêtes célébrées dans la Nation de tems immémorial, ſinon les choſes qu'on trouve marquées dans le Livre de Moïſe? Qu'un Peuple diſtingué des autres par une Religion & par des mœurs ſi particulieres, qui conſerve dès ſon origine ſur le fondement de la Création & ſur la foi de la Providence, une doctrine ſi ſuivie & ſi élevée, une mémoire ſi vive d'une longue ſuite de faits ſi néceſſairement enchaînés, des cérémonies ſi réglées & des coutumes ſi univerſelles, ait été ſans une Hiſtoire qui lui marquât ſon origine, & ſans une Loi qui lui preſcrivît ſes coûtumes pendant mille ans qu'il eſt demeuré en état; & qu'Eſdras ait commencé à lui vouloir donner tout-à-coup ſous le nom de Moïſe, avec l'Hiſtoire de ſes antiquités, la Loi qui formoit ſes mœurs, quand ce Peuple devenu captif a vu ſon ancienne Monarchie renverſée de fond en comble: quelle fable plus croiable pourroit-on jamais inventer? Et peut-on y donner croiance, ſans joindre l'ignorance au blaſphême?

Pour perdre une telle Loi, quand on l'a une fois reçue, il faut qu'un Peuple ſoit exterminé, ou que par divers changemens il en ſoit venu à n'avoir plus qu'une idée confuſe de ſon origine, de ſa Religion, & de ſes coutumes. Si ce malheur eſt arrivé au Peuple Juif, & que la Loi ſi connue ſous Sédécias, ſe ſoit perdue ſoixante ans après, malgré les ſoins d'un Ezéchiel, d'un Jérémie, d'un Baruch, d'un Daniel,

(* qui ont un recours perpétuel à cette Loi, comme à l'unique fondement de la Religion & de la Police de leur Peuple ; ſi, dis-je, la Loi s'eſt perdue malgré ces grands hommes,) ſans compter les autres, & dans le tems que la même Loi avoit ſes Martyrs, comme le montrent les perſécutions de Daniel & des trois Enfans ; ſi cependant malgré tout cela, elle s'eſt perdue en ſi peu de tems, & demeure ſi profondément oubliée, qu'il ſoit permis à Eſdras de la rétablir à ſa fantaiſie : ce n'étoit pas le ſeul Livre qu'il lui falloit fabriquer. Il lui falloit compoſer en même tems tous les Prophétes anciens & nouveaux, c'eſt-à-dire ceux qui avoient écrit & devant & durant la captivité ; ceux que le Peuple avoit vu écrire, auſſi-bien que ceux dont il conſervoit la mémoire ; & non-ſeulement les Prophétes, mais encore les Livres de Salomon, & les Pſeaumes de David, & tous les Livres d'Hiſtoire ; puiſqu'à peine ſe trouvera-t-il dans toute cette Hiſtoire un ſeul fait conſidérable, & dans tous ces autres Livres un ſeul Chapitre, qui détaché de Moïſe tel que nous l'avons, puiſſe ſubſiſter un ſeul moment. Tout y parle de Moïſe, tout y eſt fondé ſur Moïſe ; & la choſe devoit être ainſi, puiſque Moïſe & ſa Loi, & l'Hiſtoire qu'il a écrite, étoit en effet dans le Peuple Juif tout le fondement de la conduite publique & particuliere. C'étoit en vérité à Eſdras une merveilleuſe entrepriſe, & bien nouvelle dans le monde, de faire parler en même tems avec Moïſe tant d'hommes de caractere & de ſtile différent, & chacun d'une maniere uniforme, & toujours ſemblable à elle-même ; & faire accroire tout-à-coup à tout un Peuple que ce ſont là les Livres anciens qu'il a toujours révérés,

* C'eſt une autre addition ; puiſque autrefois après le mot *Daniel*, on liſoit ainſi : *Sans compter les autres, & dans le tems que cette Loi avoit ſes Martyrs, comme le montrent les perſécutions de Daniel & des trois Enfans : Si, dis-je, cette ſainte Loi s'eſt perdue en ſi peu de tems, &c.* Voiez la Note ci-deſſus, pag. 24.

& les nouveaux qu'il a vu faire : comme s'il n'avoit jamais ouï parler de rien, & que la connoiſſance du tems préſent auſſi-bien que celle du tems paſſé fût tout-à-coup abolie. Tels ſont les prodiges qu'il faut croire, quand on ne veut pas croire les miracles du Tout-puiſſant, ni recevoir le témoignage par lequel il eſt conſtant qu'on a dit à tout un grand Peuple qu'il les avoit vu de ſes yeux.

Mais ſi ce Peuple eſt revenu de Babylone dans la terre de ſes Peres, ſi nouveau & ſi ignorant qu'à peine ſe ſouvient-il qu'il eût été, en ſorte qu'il ait reçu ſans examiner tout ce qu'Eſdras aura voulu lui donner : comment donc voions-nous dans le Livre qu'Eſdras a écrit *a*, & dans celui de Néhémias *b* ſon contemporain, tout ce qu'on y dit des Livres divins ? (* Qui auroit pu les ouïr parler de la Loi de Moïſe en tant d'endroits, & publiquement, comme d'une choſe connue de tout le monde, & que tout le monde avoit entre ſes mains ? Euſſent-ils oſé régler par-là les Fêtes, les Sacrifices, les Cérémonies, la forme de l'Autel rebâti, les Mariages, la Police, & en un mot toutes choſes, en diſant ſans ceſſe *c* que tout ſe faiſoit *ſelon qu'il étoit écrit dans la Loi de Moiſe ſerviteur de Dieu* ? Comment voit-on tout le Peuple agir naturellement en conſéquence de cette Loi, comme l'aiant eue toujours préſente ? Comment eſt-ce que tout ce Peuple pouvoit écouter Aggée, Zacharie & Malachie, qui prophétiſoient alors ; qui, comme les autres Prophétes leurs prédéceſſeurs, ne leur prêchoient *d* que *Moiſe & la Loi que Dieu lui avoit donnée en Horeb* : & cela comme une choſe connue, & de tout tems en vigueur dans la Nation ?) Mais com-

a I. Eſd. III. VII. IX. X.
b II. Eſd. V. VIII. IX. X. XII. XIII.
c I. Eſd. III. 2. II Eſd. VIII. 1. 14. X. 29.
d Malach. IV. 4.

* Il y a ici quelque changement & une addition remarquable. Dans les éditions précédentes, après ces deux mots, *Livres divins*, on liſoit de la ſorte : *Avec quel front Eſdras & Néhémias oſent-ils parler de la Loi de Moïſe en tant d'endroits, & publiquement, comme d'une choſe connue de tout le monde, & que tout le monde avoit entre ſes mains ? Comment voit-on tout le Peuple agir naturellement en conſéquence de cette Loi, comme l'aiant eue toujours préſente ? Mais comment dit-on dans le même tems*, &c. Voiez la Note ci-deſſus, pag. 14.

ment dit-on dans le même tems, & dans le retour du Peuple, que tout ce Peuple admira l'accompliſſement de l'Oracle de Jérémie *a* touchant les ſoixante-dix ans de captivité? Ce Jérémie qu'Eſdras venoit de forger *b* avec tous les autres Prophétes, comment a-t-il tout d'un coup trouvé croiance? Par quel artifice nouveau a-t-on pu perſuader à tout un Peuple, & aux vieillards qui avoient vu ce Prophéte, qu'ils avoient toujours attendu la délivrance miraculeuſe qu'il leur avoit annoncée dans ſes Ecrits? Mais tout cela ſera encore ſuppoſé : Eſdras & Néhémias n'auront point écrit l'Hiſtoire de leur tems : quelque autre l'aura faite ſous leur nom; & ceux qui ont fabriqué tous les autres Livres de l'ancien Teſtament auront été ſi favoriſés de la poſtérité, que d'autres fauſſaires leur en auront ſuppoſé à eux-mêmes, pour donner croiance à leur impoſture.

a II. Par. XXXVI. 22.

b I. Eſd. I. 1.

On aura honte ſans doute de tant d'extravagances; & au lieu de dire qu'Eſdras ait fait tout d'un coup paroître tant de Livres ſi diſtingués les uns des autres par les caracteres du ſtile & du tems, on dira qu'il y aura pu inſérer les miracles & les prédictions qui les font paſſer pour divins: erreur plus groſſiere encore que la précédente, puiſque ces miracles & ces prédictions ſont tellement répandus dans tous ces Livres, ſont tellement inculqués & répétés ſi ſouvent, avec tant de tours divers & une ſi grande vatiété de fottes figures, en un mot en font tellement tout le corps, qu'il faut n'avoir jamais ſeulement ouvert ces ſaints Livres, pour ne pas voir qu'il eſt encore plus aiſé de les refondre, pour ainſi dire, tout-à-fait, que d'y inſérer les choſes que les incrédules ſont ſi fâchés d'y trouver. Et quand même on leur auroit accordé tout ce qu'ils demandent, le miraculeux & le divin eſt tellement le fonds de ces Livres, qu'il s'y retrouveroit encore malgré qu'on en eût. Qu'Eſdras,

ſi on veut, y ait ajouté après coup les prédictions des choſes déja arrivées de ſon tems ; celles qui ſe ſont accomplies depuis, (* par exemple, ſous Antiochus & les Machabées, & tant d'autres que l'on a vues,) qui les aura ajoutées ? Dieu aura peut-être donné à Eſdras le don de Prophétie, afin que l'impoſture d'Eſdras fût plus vraiſemblable ; & on aimera mieux qu'un fauſſaire ſoit Prophéte, qu'Iſaïe, ou que Jérémie, ou que Daniel : ou bien chaque ſiécle aura porté un fauſſaire heureux, que tout le Peuple en aura cru ; & de nouveaux impoſteurs, par un zéle admirable de Religion, auront ſans ceſſe ajouté aux Livres divins, après même que le Canon en aura été clos, qu'ils ſe ſeront répandus avec les Juifs par toute la terre, & qu'on les aura traduits en tant de Langues étrangeres. N'eût-ce pas été, à force de vouloir établir la Religion, la détruire par les fondemens ? Tout un Peuple laiſſe-t-il donc changer ſi facilement ce qu'il croit être divin, ſoit qu'il le croie par raiſon ou par erreur ? Quelqu'un peut-il eſpérer de perſuader aux Chrétiens, ou même aux Turcs, d'ajouter un ſeul Chapitre ou à l'Evangile, ou à l'Alcoran ? Mais peut-être que les Juifs étoient plus dociles que les autres Peuples, ou qu'ils étoient moins religieux à conſerver leurs ſaints Livres ? Quels monſtres d'opinions ſe faut-il mettre dans l'eſprit, quand on veut ſecouer le joug de l'autorité divine, & ne régler ſes ſentimens, non plus que ſes mœurs, que par ſa raiſon égarée !

* On liſoit autrefois de la ſorte : *Celles qui ſe ſont accomplies depuis, que vous avez vues en ſi grand nombre, qui les aura ajoutées ?* Voiez la Note ci-deſſus, pag. 14.

CHAPITRE XXVIII.

Les difficultés qu'on forme contre l'Ecriture, ſont aiſées à vaincre par les hommes de bon ſens & de bonne foi.

QU'on ne diſe pas que la diſcuſſion de ces faits eſt embaraſſante : car quand elle le ſeroit, il faudroit ou s'en rapporter à l'autorité de l'Egliſe & à la Tradition de tant de ſiécles, ou pouſſer l'examen juſqu'au bout, & ne pas croire qu'on en fût quitte pour dire qu'il demande plus de tems qu'on n'en veut donner à ſon ſalut. Mais au fonds, ſans remuer avec un travail infini les Livres de deux Teſtamens, il ne faut que lire le Livre des Pſeaumes où ſont recueillis tant d'anciens Cantiques du Peuple de Dieu, pour y voir dans la plus divine Poëſie qui fût jamais, des monumens immortels de l'Hiſtoire de Moïſe, de celle des Juges, de celle des Rois, imprimés par le chant & par la meſure dans la mémoire des hommes. Et pour le nouveau Teſtament, les ſeules Epîtres de ſaint Paul ſi vives, ſi originales, ſi fort du tems, des affaires & des mouvemens qui étoient alors, & enfin d'un caractere ſi marqué ; ces Epîtres, dis-je, reçues par les Egliſes auſquelles elles étoient adreſſées, & de-là communiquées aux autres Egliſes, ſuffiroient pour convaincre les eſprits bien faits, que tout eſt ſincere & original dans les Ecritures que les Apôtres nous ont laiſſées.

Auſſi ſe ſoutiennent-elles les unes les autres avec une force invincible. Les Actes des Apôtres ne font que continuer l'Evangile ; leurs Epîtres le ſuppoſent néceſſairement : mais afin que tout ſoit d'accord, & les Actes *a* & les Epîtres & les Evangiles réclament par-tout les anciens Livres des Juifs. Saint Paul *b* &

a *Act. III. 22. VII. 2. & ſeqq.*

b *Rom. X. 5. 19.*

les autres Apôtres ne ceſſent d'alleguer ce que *Moïſe a dit*, ce qu'il *a écrit*, ce que les Prophétes ont dit & écrit après Moïſe. JESUS-CHRIST appelle *a* en témoignage *la Loi de Moïſe, les Prophétes & les Pſeaumes*, comme des témoins qui dépoſent tous de la même vérité. S'il veut expliquer ſes myſteres, *il commence* b *par Moïſe & par les Prophétes*; & quand il dit *c* aux Juifs que *Moïſe a écrit de lui*, il poſe pour fondement ce qu'il y avoit de plus conſtant parmi eux, & les ramene à la ſource même de leurs Traditions.

a *Luc. XXIV. 44.*

b *Ibidem verſ. 27.*

c *Joan. V. 46. 47.*

Voions néanmoins ce qu'on oppoſe à une autorité ſi reconnue, & au conſentement de tant de ſiécles: car puiſque de nos jours on a bien oſé publier en toute ſorte de Langues des livres contre l'Ecriture, il ne faut point diſſimuler ce qu'on dit pour décrier ſes antiquités. Que dit-on donc pour autoriſer la ſuppoſition du Pentateuque, & que peut-on objecter à une Tradition de trois mille ans ſoutenue par ſa propre force & par la ſuite des choſes? Rien de ſuivi, rien de poſitif, rien d'important; des chicanes ſur des nombres, ſur des lieux, ou ſur des noms: & de telles obſervations, qui dans toute autre matiere ne paſſeroient tout au plus que pour de vaines curioſités, incapables de donner atteinte au fond des choſes, nous ſont ici alleguées comme faiſant la déciſion de l'affaire la plus ſérieuſe qui fût jamais.

Il y a, dit-on, des difficultés dans l'Hiſtoire de l'Ecriture. Il y en a ſans doute, qui n'y ſeroient pas, ſi le Livre étoit moins ancien, ou s'il avoit été ſuppoſé, comme on l'oſe dire, par un homme habile & induſtrieux; & ſi l'on eût été moins religieux à le donner tel qu'on le trouvoit, & qu'on eût pris la liberté d'y corriger ce qui faiſoit de la peine. Il y a les difficultés que fait un long tems,

lorſque les lieux ont changé de nom ou d'état : lorſque les dates ſont oubliées : lorſque les Généalogies ne ſont plus connues ; qu'il n'y a plus de remede aux fautes qu'une copie tant ſoit peu négligée introduit ſi aiſément en de telles choſes ; ou que des faits échapés à la mémoire des hommes laiſſent de l'obſcurité dans quelque partie de l'Hiſtoire. Mais enfin cette obſcurité eſt-elle dans la ſuite même, ou dans le fond de l'affaire : nullement : tout y eſt ſuivi ; & ce qui reſte d'obſcur ne ſert qu'à faire voir dans les Livres ſaints une antiquité plus vénérable.

Mais il y a des altérations dans le Texte : les anciennes Verſions ne s'accordent pas ; l'Hebreu en divers endroits eſt différent de lui-même ; & le Texte des Samaritains, outre le mot qu'on les accuſe d'y avoir changé *a* exprès en faveur de leur Temple de Garizim, differe encore en d'autres endroits de celui des Juifs. Et de-là que conclura-t-on, que les Juifs ou Eſdras auront ſuppoſé le Pentateuque au retour de la captivité ? C'eſt juſtement tout le contraire qu'il faudroit conclure. Les différences du Samaritain ne ſervent qu'à confirmer ce que nous avons déja établi, que leur Texte eſt indépendant de celui des Juifs. Loin qu'on puiſſe s'imaginer que ces ſchiſmatiques aient pris quelque choſe des Juifs & d'Eſdras, nous avons vu au contraire que c'eſt en haine des Juifs & d'Eſdras, & en haine du premier & du ſecond Temple qu'ils ont inventé leur chimere de Garizim. Qui ne voit donc qu'ils auroient plutôt accuſé les impoſtures des Juifs que de les ſuivre ? Ces rebelles qui ont mépriſé Eſdras & tous les Prophétes des Juifs, avec leur Temple & Salomon qui l'avoit bâti, auſſi-bien que David qui en avoit déſigné le lieu ; qu'ont-ils reſpecté dans leur Pentateuque, ſinon une antiquité ſupérieure non-ſeulement à celle d'Eſdras & des Prophétes, mais en-

a Deut. XXVII. 4.

core à celle de Salomon & de David, en un mot l'antiquité de Moïſe dont les deux Peuples conviennent ? Combien donc eſt inconteſtable l'autorité de Moïſe & du Pentateuque que toutes les objections ne font qu'affermir ?

Mais enfin d'où viennent ces variétés des Textes & des Verſions ? D'où viennent-elles en effet, ſinon de l'antiquité du Livre même qui a paſſé par les mains de tant de copiſtes depuis tant de ſiécles que la Langue dans laquelle il eſt écrit a ceſſé d'être commune ? Mais laiſſons les vaines diſputes, & tranchons en un mot la difficulté par le fond. Qu'on me diſe s'il n'eſt pas conſtant que de toutes les Verſions, & de tout le Texte, quel qu'il ſoit, il en reviendra toujours les mêmes Loix, les mêmes Miracles, les mêmes Prédictions, la même ſuite d'Hiſtoire, le même corps de Doctrine, & enfin la même ſubſtance. En quoi nuiſent après cela les diverſités des Textes ? Que nous falloit-il davantage que ce fond inaltérable des Livres ſacrés, & que pouvions-nous demander de plus à la divine Providence ? Et pour ce qui eſt des Verſions, eſt-ce une marque de ſuppoſition ou de nouveauté, que la langue de l'Ecriture ſoit ſi ancienne qu'on en ait perdu les délicateſſes, & qu'on ſe trouve empêché à en rendre toute l'élégance ou toute la force dans la derniere rigueur ? N'eſt-ce pas plutôt une preuve de la plus grande antiquité ? Et ſi on veut s'attacher aux petites choſes, qu'on me diſe ſi de tant d'endroits où il y a de l'embarras, on en a jamais rétabli un ſeul par raiſonnement ou par conjecture. On a ſuivi la foi des exemplaires ; & comme la Tradition n'a jamais permis que la ſaine doctrine pût être altérée, on a cru que les autres fautes, s'il en reſtoit, ne ſerviroient qu'à prouver qu'on n'a rien ici innové par ſon propre eſprit.

Mais enfin, & voici le fort de l'objection : N'y a-t-il pas des choſes ajoutées dans le Texte de Moïſe? & d'où vient qu'on trouve ſa mort à la fin du Livre qu'on lui attribue? Quelle merveille que ceux qui ont continué ſon Hiſtoire, aient ajouté ſa fin bienheureuſe au reſte de ſes actions, afin de faire du tout un même corps? Pour les autres additions, voions ce que c'eſt. Eſt-ce quelque Loi nouvelle, ou quelque nouvelle Cérémonie, quelque Dogme, quelque Prédiction? On n'y ſonge ſeulement pas : il n'y en a pas le moindre ſoupçon, ni le moindre indice : ç'eût été ajouter à l'œuvre de Dieu : la Loi *a* l'avoit défendu ; & le ſcandale qu'on eût cauſé, eût été horrible * . Quoi donc, on aura continué peut-être une Généalogie commencée ; on aura peut-être expliqué un nom de Ville changé par le tems ; à l'occaſion de la Manne dont le Peuple a été nourri durant quarante ans, on aura marqué le tems où ceſſa cette nourriture céleſte *b* ; & ce fait écrit depuis dans un autre Livre, ſera demeuré par Remarque dans celui de Moïſe *c* comme un fait conſtant & public dont tout le Peuple étoit témoin ; quatre ou cinq Remarques de cette nature faites par Joſué, ou par Samuel, ou par quelque autre Prophéte d'une pareille antiquité, parce qu'elles ne regardoient que des faits notoires, & où conſtamment il n'y avoit point de difficulté, auront naturellement paſſé dans le Texte, & la même Tradition nous les aura apportées avec tout le reſte ; auſſi-tôt tout ſera perdu? Eſdras ſera accuſé, quoique le Samaritain où ces Remarques ſe trouvent, nous montre qu'elles ont une antiquité non-ſeulement au-deſſus d'Eſdras, mais encore au-deſſus du Schiſme des dix Tribus? N'importe : il faut que tout retombe ſur Eſdras. Si ces Remarques venoient de plus haut, le Pentateuque ſeroit encore plus ancien qu'il ne faut ; & on ne pour-

a *Deut. IV. 2. XII. 32.*

* Voiez ci-deſſus, II. Partie, Chap. III. pag. 170.

b *Joſ. V. 12.*

c *Exod. XVI. 35.*

roit aſſez révérer l'antiquité d'un Livre dont les Notes mêmes auroient un ſi grand âge. Eſdras aura donc tout fait; Eſdras aura oublié qu'il vouloit faire parler Moïſe, & lui aura fait écrire ſi groſſierement, comme déja arrivé, ce qui s'eſt paſſé après lui. Tout un ouvrage ſera convaincu de ſuppoſition par ce ſeul endroit: l'autorité de tant de ſiécles & la foi publique ne lui ſervira plus de rien: comme ſi au contraire on ne voioit pas que ces Remarques dont on ſe prévaut, ſont une nouvelle preuve de ſincérité & de bonne foi, non-ſeulement dans ceux qui les ont faites, mais encore dans ceux qui les ont tranſcrites. A-t-on jamais jugé de l'autorité, je ne dis pas d'un Livre divin, mais de quelque Livre que ce ſoit, par des raiſons ſi légeres? Mais c'eſt que l'Ecriture eſt un Livre ennemi du genre humain; il veut obliger les hommes à ſoumettre leur eſprit à Dieu & à réprimer leurs paſſions déreglées: il faut qu'il périſſe; & à quelque prix que ce ſoit, il doit être ſacrifié au libertinage.

Au reſte, ne croiez pas que l'impiété s'engage ſans néceſſité dans toutes les abſurdités que vous avez vues. Si contre le témoignage du genre humain, & contre toutes les régles du bon ſens, elle s'attache à ôter au Pentateuque & aux Prophéties leurs Auteurs toujours reconnus, & à leur conteſter leurs dates; c'eſt que les dates ſont tout en cette matiere, pour deux raiſons. Premierement, parce que des Livres pleins de tant de faits miraculeux qu'on y avoit revêtus de leurs circonſtances les plus particulieres, & avancés non-ſeulement comme publics, mais encore comme préſens, s'ils euſſent pu être démentis, auroient porté avec eux leur condamnation: & au lieu qu'ils ſe ſoutiennent de leur propre poids, ils ſeroient tombés par eux-mêmes il y a long-tems. Secondement, parce que leurs dates étant une fois fixées, on

ne peut plus effacer la marque infaillible d'inſpiration divine qu'ils portent empreinte, dans le grand nombre & la longue ſuite des Prédictions mémorables dont on les trouve remplis.

C'eſt pour éviter ces Miracles & ces Prédictions que les impies ſont tombés dans toutes les abſurdités qui vous ont ſurpris. Mais qu'ils ne penſent pas échaper à Dieu: il a réſervé à ſon Ecriture une marque de divinité qui ne ſouffre aucune atteinte. C'eſt le rapport des deux Teſtamens. On ne diſpute pas du moins que tout l'ancien Teſtament ne ſoit écrit devant le nouveau. Il n'y a point ici de nouvel Eſdras qui ait pu perſuader aux Juifs d'inventer ou de falſifier leur Ecriture en faveur des Chrétiens qu'ils perſécutoient. Il n'en faut pas davantage. Par le rapport des deux Teſtamens, on prouve que l'un & l'autre eſt divin. Ils ont tous deux le même deſſein & la même ſuite: l'un prépare la voie à la perfection, que l'autre montre à découvert: l'un poſe le fondement, & l'autre acheve l'édifice: en un mot, l'un prédit ce que l'autre fait voir accompli.

Ainſi tous les tems ſont unis enſemble, & un deſſein éternel de la divine Providence nous eſt révélé. La Tradition du Peuple Juif & celle du Peuple Chrétien ne font enſemble qu'une même ſuite de Religion, & les Ecritures des deux Teſtamens ne font auſſi qu'un même corps & un même Livre.

CHAPITRE XXIX.

Les Prédictions réduites à trois faits palpables : Parabole du Fils de Dieu, qui en établit la liaiſon.

ET à cauſe que la diſcuſſion des Prédictions particulieres, quoiqu'en ſoi pleine de lumiere, dépend de beaucoup de faits que tout le monde ne peut pas ſuivre également, Dieu en a choiſi quelques-uns qu'il a rendu ſenſibles aux plus ignorans. Ces faits illuſtres, ces faits éclatans dont tout l'Univers eſt témoin, ſont, MONSEIGNEUR, les faits que j'ai tâché juſqu'ici de vous faire ſuivre; c'eſt-à-dire la déſolation du Peuple Juif, & la converſion des Gentils arrivées enſemble, & toutes deux préciſément dans le même tems que l'Evangile a été prêché, & que JESUS-CHRIST a paru.

Ces trois choſes unies dans l'ordre des tems, l'étoient encore beaucoup davantage dans l'ordre des conſeils de Dieu. Vous les avez vu marcher enſemble dans les anciennes Prophéties: mais JESUS-CHRIST fidéle Interpréte des Prophéties & des volontés de ſon Pere, nous a encore mieux expliqué cette liaiſon dans ſon Evangile. Il le fait *a* dans la parabole de la Vigne, ſi familiere aux Prophétes. Le Pere de famille avoit planté cette Vigne, c'eſt-à-dire la Religion véritable fondée ſur ſon alliance: & l'avoit donnée à cultiver à des ouvriers, c'eſt-à-dire aux Juifs. Pour en recueillir les fruits, il envoie à diverſes fois ſes ſerviteurs, qui ſont les Prophétes. Ces ouvriers infidéles les font mourir. Sa bonté le porte à leur renvoier ſon propre Fils. Ils le traitent encore plus mal que les ſerviteurs. A la fin il leur ôte ſa Vigne, & la donne à d'autres ouvriers: il leur ôte la grace de ſon alliance pour la donner aux Gentils.

a *Matth. XXI. 33.*

Ces trois choſes devoient donc concourir enſemble, l'envoi du Fils de Dieu, la réprobation des Juifs, & la vocation des Gentils. Il ne faut plus de commentaire à la Parabole que l'événement a interprétée.

Vous avez vu que les Juifs avouent que le Roiaume de Juda & l'état de leur République a commencé à tomber dans les tems d'Hérode, & lorſque JESUS-CHRIST eſt venu au monde. Mais ſi les altérations qu'ils faiſoient à la Loi de Dieu leur ont attiré une diminution ſi viſible de leur puiſſance, leur derniere déſolation qui dure encore devoit être la punition d'un plus grand crime.

Ce crime eſt viſiblement leur méconnoiſſance envers leur Meſſie, qui venoit les inſtruire & les affranchir. C'eſt auſſi depuis ce tems qu'un joug de fer eſt ſur leur tête; & ils en ſeroient accablés, ſi Dieu ne les réſervoit à ſervir un jour ce Meſſie qu'ils ont crucifié.

Voilà donc déja un fait avéré & public: c'eſt la ruine totale de l'état du Peuple Juif dans le tems de JESUS-CHRIST. La converſion des Gentils qui devoit arriver dans le même tems, n'eſt pas moins avérée. En même tems que l'ancien culte eſt détruit dans Jéruſalem avec le Temple, l'Idolatrie eſt attaquée de tous côtés; & les Peuples qui depuis tant de milliers d'années avoient oublié leur Créateur, ſe réveillent d'un ſi long aſſoupiſſement.

Et afin que tout convienne, les promeſſes ſpirituelles ſont dévelopées par la prédication de l'Evangile, dans le tems que le Peuple Juif qui n'en avoit reçu que de temporelles, réprouvé manifeſtement pour ſon incrédulité, & captif par toute la terre, n'a plus de grandeur humaine à eſperer. Alors le Ciel eſt promis à ceux qui ſouffrent perſécution pour la juſtice; les ſecrets de la vie future ſont prêchés;

& la vraie beatitude eſt montrée loin de ce ſéjour où regne la mort, où abondent le péché & tous les maux.

Si on ne découvre pas ici un deſſein toujours ſoutenu & toujours ſuivi ; ſi on n'y voit pas un même ordre des conſeils de Dieu qui prépare dès l'origine du monde ce qu'il a achevé à la fin des tems, & qui ſous divers états, mais avec une ſucceſſion toujours conſtante, perpétue aux yeux de tout l'Univers la ſainte ſociété où il veut être ſervi : on mérite de ne rien voir, & d'être livré à ſon propre endurciſſement comme au plus juſte & au plus rigoureux de tous les ſupplices.

Et afin que cette ſuite du Peuple de Dieu fût claire aux moins clair-voians, Dieu la rend ſenſible & palpable par des faits que perſonne ne peut ignorer, s'il ne ferme volontairement les yeux à la vérité. Le Meſſie eſt attendu par les Hebreux ; il vient, & il appelle les Gentils comme il avoit été prédit. Le Peuple qui le reconnoit comme venu, eſt incorporé au Peuple qui l'attendoit, ſans qu'il y ait entre deux un ſeul moment d'interruption : ce Peuple eſt répandu par toute la terre : les Gentils ne ceſſent de s'y aggréger ; & cette Egliſe que JESUS-CHRIST a établie ſur la pierre, malgré les efforts de l'Enfer, n'a jamais été renverſée.

CHAPITRE XXX.

Suite de l'Egliſe Catholique, & ſa victoire manifeſte ſur toutes les Sectes.

QUelle conſolation aux enfans de Dieu ! Mais quelle conviction de la vérité, quand ils voient que d'Innocent XI. qui remplit aujourd'hui ſi dignement le premier Siége de l'Egliſe, on remonte ſans

interruption juſqu' à ſaint Pierre établi par JESUS-CHRIST Prince des Apôtres : d'où en reprenant les Pontifes qui ont ſervi ſous la Loi, on va juſqu' à Aaron & juſqu'à Moïſe: de-là juſqu'aux Patriarches, & juſqu'à l'origine du monde! Quelle ſuite, quelle Tradition, quel enchaînement merveilleux! Si notre eſprit naturellement incertain, & devenu par ſes incertitudes le jouet de ſes propres raiſonnemens, a beſoin dans les queſtions où il y va du ſalut, d'être fixé & déterminé par quelque autorité certaine: quelle plus grande autorité que celle de l' Egliſe Catholique, qui réunit en elle même toute l' autorité des ſiécles paſſés, & les anciennes Traditions du genre humain juſqu'à ſa premiere origine!

Ainſi la Société que JESUS-CHRIST attendu durant tous les ſiécles paſſés, a enfin fondée ſur la pierre, & où ſaint Pierre & ſes ſucceſſeurs doivent préſider par ſes ordres, ſe juſtifie elle-même par ſa propre ſuite, & porte dans ſon éternelle durée le caractere de la main de Dieu.

C'eſt auſſi cette ſucceſſion que nulle Héréſie, nulle Secte, nulle autre Société que la ſeule Egliſe de Dieu n'a pu ſe donner. Les fauſſes Religions ont pu imiter l' Egliſe en beaucoup de choſes ; & ſur-tout elles l'imitent en diſant, comme elle, que c'eſt Dieu qui les a fondées: mais ce diſcours en leur bouche n' eſt qu' un diſcours en l' air. Car ſi Dieu a créé le genre humain, ſi le créant à ſon image, il n'a jamais dédaigné de lui enſeigner le moien de le ſervir & de lui plaire, toute Secte qui ne montre pas ſa ſucceſſion depuis l' origine du monde n' eſt pas de Dieu.

Ici tombent aux pieds de l'Egliſe toutes les Sociétés, toutes les Sectes que les hommes ont établies au-dedans ou au-dehors du Chriſtianiſme. Par exemple, le faux Prophéte des Arabes a bien pu ſe dire en-

voié de Dieu ; & après avoir trompé des Peuples ſouverainement ignorans, il a pu profiter des diviſions de ſon voiſinage pour y étendre par les armes une Religion toute ſenſuelle : mais ni il n'a oſé ſuppoſer qu'il ait été attendu, ni enfin il n'a pu donner ou à ſa perſonne, ou à ſa Religion, aucune liaiſon réelle ni apparente avec les ſiécles paſſés. L'expedient qu'il a trouvé pour s'en exemter eſt nouveau. De peur qu'on ne voulût rechercher dans les Ecritures des Chrétiens des témoignages de ſa miſſion, ſemblables à ceux que JESUS-CHRIST trouvoit dans les Ecritures des Juifs, il a dit que les Chrétiens & les Juifs avoient falſifié tous leurs Livres. Ses ſectateurs ignorans l'en ont cru ſur ſa parole ſix cens ans après JESUS-CHRIST ; & il s'eſt annoncé lui-même, non-ſeulement ſans aucun témoignage précédent, mais encore ſans que ni lui, ni les ſiens aient oſé ou ſuppoſer, ou promettre aucun miracle ſenſible qui ait pu autoriſer ſa miſſion. De même les Héréſiarques qui ont fondé des Sectes nouvelles parmi les Chrétiens, ont bien pu rendre la Foi plus facile, & en même tems moins ſoumiſe, en niant les myſteres qui paſſent les ſens. Ils ont bien pu éblouir les hommes par leur éloquence & par une apparence de piété, les remuer par leurs paſſions, les engager par leurs intérêts, les attirer par la nouveauté & par le libertinage, ſoit par celui de l'eſprit, ſoit même par celui des ſens ; en un mot, ils ont pu facilement ou ſe tromper, ou tromper les autres ; car il n'y a rien de plus humain : mais outre qu'ils n'ont pas pu même ſe vanter d'avoir fait aucun miracle en public, ni réduire leur Religion à des faits poſitifs dont leurs ſectateurs fuſſent témoins, il y a toujours un fait malheureux pour eux, que jamais ils n'ont pu couvrir ; c'eſt celui de leur nouveauté. Il paroîtra toujours aux yeux de tout l'Univers, qu'eux & la Secte qu'ils

ont établie ſe ſera détachée de ce grand Corps & de cette Egliſe ancienne que JESUS-CHRIST a fondée, où ſaint Pierre & ſes ſucceſſeurs tenoient la premiere place, dans laquelle toutes les Sectes les ont trouvé établis. Le moment de la ſéparation ſera toujours ſi conſtant, que les Hérétiques eux-mêmes ne le pourront déſavouer, & qu'ils n'oſeront pas ſeulement tenter de ſe faire venir de la ſource, par une ſuite qu'on n'ait jamais vu s'interrompre. C'eſt le foible inévitable de toutes les Sectes que les hommes ont établies. Nul ne peut changer les ſiécles paſſés, ni ſe donner des prédéceſſeurs, ou faire qu'il les ait trouvés en poſſeſſion. La ſeule Egliſe Catholique remplit tous les ſiécles précédens par une ſuite qui ne lui peut être conteſtée. La Loi vient au-devant de l'Evangile: la ſucceſſion de Moïſe & des Patriarches ne fait qu'une même ſuite avec celle de JESUS-CHRIST: être attendu, venir, être reconnu par une poſtérité qui dure autant que le monde, c'eſt le caractere du Meſſie en qui nous croions. * *JESUS-CHRIST eſt aujourd'hui, il étoit hier, & il eſt aux ſiécles des ſiécles.* * Hebr. XIII. 8.

Ainſi, outre l'avantage qu'a l'Egliſe de JESUS-CHRIST d'être ſeule fondée ſur des faits miraculeux & divins, qu'on a écrits hautement & ſans crainte d'être démenti dans le tems qu'ils ſont arrivés, voici en faveur de ceux qui n'ont pas vêcu dans ces tems un miracle toujours ſubſiſtant, qui confirme la vérité de tous les autres: c'eſt la ſuite de la Religion toujours victorieuſe des erreurs qui ont tâché de la détruire. Vous y pouvez joindre encore une autre ſuite, & c'eſt la ſuite viſible d'un continuel châtiment ſur les Juifs qui n'ont pas reçu le CHRIST promis à leurs Peres.

Ils l'attendent néanmoins encore; & leur attente toujours fruſtrée, fait une partie de leur ſupplice. Ils l'attendent, & font voir en l'attendant qu'il a

toujours été attendu. Condamnés par leurs propres Livres, ils assurent la vérité de la Religion ; ils en portent, pour ainsi dire, toute la suite écrite sur le front; d'un seul regard on voit ce qu'ils ont été, pourquoi ils sont comme on les voit, & à quoi ils son réservés.

Ainsi quatre ou cinq faits authentiques & plus clairs que la lumiere du Soleil, font voir notre Religion aussi ancienne que le monde. Ils montrent par conséquent qu'elle n'a point d'autre Auteur que celui qui a fondé l'Univers, qui tenant tout en sa main, a pu seul & commencer & conduire un dessein où tous les siécles sont compris.

Il ne faut donc plus s'étonner, comme on fait ordinairement, de ce que Dieu nous propose à croire tant de choses si dignes de lui, & tout ensemble si impénétrables à l'esprit humain; mais plutôt il faut s'étonner de ce qu'aiant établi la Foi sur une autorité si ferme & si manifeste, il reste encore dans le monde des aveugles & des incrédules.

Nos passions déſordonnées, notre attachement à nos sens, & notre orgueil indomtable en sont la cause. Nous aimons mieux tout risquer, que de nous contraindre: nous aimons mieux croupir dans notre ignorance que de l'avouer: nous aimons mieux satisfaire une vaine curiosité, & nourrir dans notre esprit indocile la liberté de penser tout ce qu'il nous plaît, que de ploier sous le joug de l'autorité divine.

De-là vient qu'il y a tant d'incrédules; & Dieu le permet ainsi pour l'instruction de ses enfans. Sans les aveugles, sans les sauvages, sans les infidéles qui restent, & dans le sein même du Christianisme, nous ne connoîtrions pas assez la corruption profonde de notre nature, ni l'abîme d'où JESUS-CHRIST nous a tirés. Si sa sainte vérité n'étoit contredite, nous ne verrions pas la merveille qui l'a fait durer parmi

tant de contradictions, & nous oublierions à la fin que nous ſommes ſauvés par la grace. Maintenant l'incrédulité des uns humilie les autres; & les rebelles qui s'oppoſent aux deſſeins de Dieu, font éclater la puiſſance par laquelle, indépendamment de toute autre choſe, il accomplit les promeſſes qu'il a faites à ſon Egliſe.

Qu'attendons-nous donc à nous ſoumettre? attendons-nous que Dieu faſſe toujours de nouveaux miracles; qu'il les rende inutiles en les continuant; qu'il y accoutume nos yeux, comme ils le ſont au cours du Soleil, & à toutes les autres merveilles de la nature? Ou bien attendons-nous que les impies & les opiniâtres ſe taiſent; que les gens de bien & les libertins rendent un égal témoignage à la vérité; que tout le monde d'un commun accord la préfére à ſa paſſion; & que la fauſſe ſcience que la ſeule nouveauté fait admirer, ceſſe de ſurprendre les hommes? N'eſt-ce pas aſſez que nous voions qu'on ne peut combattre la Religion, ſans montrer par de prodigieux égaremens qu'on a le ſens renverſé, & qu'on ne ſe défend plus que par préſomption, ou par ignorance? L'Egliſe victorieuſe des ſiécles & des erreurs, ne pourra-t-elle pas vaincre dans nos eſprits les pitoiables raiſonnemens qu'on lui oppoſe; & les promeſſes divines que nous voions tous les jours s'y accomplir, ne pourront-elles nous élever au-deſſus des ſens?

Et qu'on ne nous diſe pas que ces promeſſes demeurent encore en ſuſpens, & que comme elles s'étendent juſqu'à la fin du monde, ce ne ſera qu'à la fin du monde que nous pourrons nous vanter d'en avoir vu l'accompliſſement. Car au contraire, ce qui s'eſt paſſé, nous aſſure de l'avenir: tant d'anciennes Prédictions ſi viſiblement accomplies, nous font voir qu'il n'y aura rien qui ne s'accompliſſe; & que l'E-

gliſe contre qui l'Enfer, ſelon la promeſſe du Fils de Dieu, ne peut jamais prévaloir, ſera toujours ſubſiſtante juſqu'à la conſommation des ſiécles, puiſque JESUS-CHRIST véritable en tout, n'a point donné d'autres bornes à ſa durée.

Les mêmes promeſſes nous aſſurent la vie future. Dieu qui s'eſt montré ſi fidéle en accompliſſant ce qui regarde le ſiécle préſent, ne le ſera pas moins à accomplir ce qui regarde le ſiécle futur, dont tout ce que nous voions n'eſt qu'une préparation : & l'Egliſe ſera ſur la terre toujours immuable & invincible, juſqu'à ce que ſes enfans étant ramaſſés, elle ſoit toute entiere tranſportée au Ciel, qui eſt ſon ſéjour véritable.

Pour ceux qui ſeront exclus de cette Cité celeſte, une rigueur éternelle leur eſt réſervée: & après avoir perdu par leur faute une bienheureuſe éternité, il ne leur reſtera plus qu'une éternité malheureuſe.

Ainſi les conſeils de Dieu ſe terminent par un état immuable: ſes promeſſes & ſes menaces ſont également certaines: & ce qu'il exécute dans le tems, aſſure ce qu'il nous ordonne ou d'eſpérer, ou de craindre dans l'éternité.

Voilà ce que vous apprend la ſuite de la Religion miſe en abregé devant vos yeux. Par le tems elle vous conduit à l'éternité. Vous voiez un ordre conſtant dans tous les deſſeins de Dieu, & une marque viſible de ſa puiſſance dans la durée perpétuelle de ſon Peuple. Vous reconnoiſſez que l'Egliſe a une tige toujours ſubſiſtante, dont on ne peut ſe ſéparer ſans ſe perdre; & que ceux qui étant unis à cette racine, font des œuvres dignes de leur foi, s'aſſurent la vie éternelle.

Etudiez-donc, MONSEIGNEUR, avec une attention particuliere cette ſuite de l'Egliſe, qui vous aſſure ſi

clairement toutes les promeſſes de Dieu. Tout ce qui rompt cette chaîne, tout ce qui ſort de cette ſuite, tout ce qui s' éléve de ſoi-même, & ne vient pas en vertu des promeſſes faites à l' Egliſe dès l'origine du monde, vous doit faire horreur. Emploiez toutes vos forces à rappeller dans cette unité tout ce qui s'en eſt dévoié, & à faire écourer l' Egliſe par laquelle le Saint-Eſprit prononce ſes Oracles.

La gloire de vos Ancêtres eſt non-ſeulement de ne l'avoir jamais abandonnée, mais de l'avoir toujours ſoutenue; & d'avoir mérité par là d'être appellés ſes Fils aînés, qui eſt ſans doute le plus glorieux de tous leurs titres.

Je n'ai pas beſoin de vous parler de Clovis, de Charlemagne, ni de ſaint Louis. Conſiderez ſeulement le tems où vous vivez, & de quel pere Dieu vous a fait naître. Un Roi ſi grand en tout, ſe diſtingue plus par ſa foi que par ſes autres admirables qualités. Il protege la Religion au-dedans & au-dehors du Roiaume, & juſqu' aux extrémités du monde. Ses Loix ſont un des plus fermes remparts de l'Egliſe. Son autorité révérée autant par le mérite de ſa perſonne, que par la majeſté de ſon ſceptre, ne ſe ſoutient jamais mieux que lorſqu' elle défend la cauſe de Dieu. On n' entend plus de blaſphêmes; l' impiété tremble devant lui: c' eſt ce Roi marqué par Salomon, qui diſſipe tout le mal par ſes regards. S'il attaque l'Héréſie par tant de moiens, & plus encore que n'ont jamais fait ſes Prédéceſſeurs, ce n' eſt pas qu' il craigne pour ſon trône; tout eſt tranquille à ſes pieds, & ſes armes ſont redoutées par toute la terre; mais c'eſt qu' il aime ſes Peuples, & que ſe voiant élevé par la main de Dieu à une puiſſance que rien ne peut égaler dans l'Univers, il n'en connoît point de plus bel uſage que de la faire ſervir à guérir les plaies de l'Egliſe.

Imitez, MONSEIGNEUR, un ſi bel exemple, & laiſſez-le à vos deſcendans. Recommandez leur l'Egliſe plus encore que ce grand Empire que vos Ancêtres gouvernent depuis tant de ſiécles. Que votre auguſte Maiſon, la premiere en dignité qui ſoit au monde, ſoit la premiere à défendre les droits de Dieu & à étendre par tout l'Univers le regne de JESUS-CHRIST qui la fait régner avec tant de gloire.

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE

TROISIEME PARTIE.

Les Empires.

CHAPITRE PREMIER.

Les révolutions des Empires ſont réglées par la Providence, & ſervent à humilier les Princes.

QUoiqu' il n' y ait rien de comparable à cette ſuite de la vraie Egliſe que je vous ai repréſentée ; la ſuite des Empires qu' il faut maintenant vous remettre devant les yeux, (* n' eſt guéres moins profitable, je ne dirai pas ſeulement aux grands Princes comme vous ; mais encore aux particuliers qui contemplent dans ces grands objets les ſecrets de la divine Providence.)

Premierement, ces Empires ont pour la plupart une liaiſon néceſſaire avec l' Hiſtoire du Peuple de Dieu. Dieu s' eſt ſervi des Aſſyriens & des Babyloniens, pour châtier ce Peuple ; des Perſes, pour le

* Autrefois : n' eſt guéres moins profitable aux grands Princes comme vous. Premierement, &c. Voiez la Note ci-deſſus, pag. 16.

rétablir; d'Alexandre & de ſes premiers ſucceſſeurs, pour le protéger; d'Antiochus l'Illuſtre & de ſes ſucceſſeurs, pour l'exercer; des Romains, pour ſoutenir ſa liberté contre les Rois de Syrie, qui ne ſongeoient qu'à le détruire. Les Juifs ont duré juſqu'à JESUS-CHRIST ſous la puiſſance des mêmes Romains. Quand ils l'ont méconnu & crucifié, ces mêmes Romains ont prêté leurs mains, ſans y penſer, à la vengeance divine, & ont exterminé ce Peuple ingrat. Dieu qui avoit réſolu de raſſembler dans le même tems le Peuple nouveau, de toutes les Nations, a premierement réuni les Terres & les Mers ſous ce même Empire. Le commerce de tant de Peuples divers, autrefois étrangers les uns aux autres, & depuis réunis ſous la domination des Romains, a été un des plus puiſſans moiens dont la Providence ſe ſoit ſervie pour donner cours à l'Evangile. Si le même Empire Romain a perſécuté durant trois cens ans ce Peuple nouveau qui naiſſoit de tous côtés dans ſon enceinte, cette perſécution a confirmé l'Egliſe Chrétienne, & a fait éclater ſa gloire avec ſa Foi & ſa patience. Enfin l'Empire Romain a cédé; & aiant trouvé quelque choſe de plus invincible que lui, il a reçu paiſiblement dans ſon ſein cette Egliſe à laquelle il avoit fait une ſi longue & ſi cruelle guerre. Les Empereurs ont emploié leur pouvoir à faire obéir l'Egliſe; & Rome a été le chef de l'Empire ſpirituel, que JESUS-CHRIST a voulu étendre par toute la terre.

Quand le tems a été venu que la puiſſance Romaine devoit tomber, & que ce grand Empire qui s'étoit vainement promis l'éternité, devoit ſubir la deſtinée de tous les autres, Rome devenue la proie des Barbares, a conſervé par la Religion ſon ancienne majeſté. Les Nations qui ont envahi l'Empire Romain, y ont appris peu à peu la piété Chrétienne qui a adouci leur barbarie; & leurs Rois, en ſe

mettant chacun dans ſa Nation à la place des Empereurs, n'ont trouvé aucun de leurs titres plus glorieux que celui de Protecteurs de l'Egliſe.

Mais il faut ici vous découvrir les ſecrets jugemens de Dieu ſur l'Empire Romain & ſur Rome même : myſtere que le Saint-Eſprit a révélé à ſaint Jean, & que ce grand homme, Apôtre, Evangéliſte, & Prophéte a expliqué dans l'Apocalypſe. Rome qui avoit vieilli dans le culte des Idoles, avoit une peine extrême à s'en défaire, même ſous les Empereurs Chrétiens; & le Sénat *a* ſe faiſoit un honneur de défendre les Dieux de Romulus, auſquels il attribuoit toutes les victoires de l'ancienne République. Les Empereurs étoient fatigués des députations de ce grand Corps qui demandoit le rétabliſſement de ſes Idoles, & qui croioit que corriger Rome de ſes vieilles ſuperſtitions, c'étoit faire injure au nom Romain. Ainſi cette Compagnie compoſée de ce que l'Empire avoit de plus grand, & une immenſe multitude de Peuple où ſe trouvoient preſque tous les plus puiſſans de Rome, ne pouvoient être retirées de leurs erreurs, ni par la prédication de l'Evangile, ni par un ſi viſible accompliſſement des anciennes Prophéties, ni par la converſion de preſque tout le reſte de l'Empire, ni enfin par celle des Princes dont tous les décrets autoriſoient le Chriſtianiſme. Au contraire, ils continuoient à charger d'opprobres l'Egliſe de JESUS-CHRIST qu'ils accuſoient encore, à l'exemple de leurs peres, de tous les malheurs de l'Empire, toujours prêts à renouveller les anciennes perſécutions, s'ils n'euſſent été réprimés par les Empereurs. Les choſes étoient encore en cet état au quatriéme ſiécle de l'Egliſe, & cent ans après Conſtantin, quand Dieu enfin ſe reſſouvint de tant de ſanglans décrets du Sénat contre les Fidéles, & tout enſemble des cris furieux dont tout le Peuple

a Zozim. IV. Orat. Symm. apud Ambroſ. tom. V. lib. V. Epiſt. 30. Aug. de Civ. Dei, l. 1.

Romain, avide du ſang Chrétien, avoit ſi ſouvent fait retentir l'Amphithéatre. Il livra donc aux Barbares cette Ville *enivrée du ſang des Martyrs*, comme parle ſaint Jean *a*. Dieu renouvella ſur elle les terribles châtimens qu'il avoit exercés ſur Babylone : Rome même eſt appellée de ce nom. Cette nouvelle Babylone, imitatrice de l'ancienne, comme elle enflée de ſes victoires, triomphante dans ſes délices & dans ſes richeſſes, ſouillée de ſes idolatries, & perſécutrice du Peuple de Dieu, tombe auſſi comme elle d'une grande chute, & ſaint Jean *b* chante ſa ruine. La gloire de ſes conquêtes qu'elle attribuoit à ſes Dieux, lui eſt ôtée : elle eſt en proie aux Barbares, priſe trois & quatre fois, pillée, ſaccagée, détruite. Le glaive des Barbares ne pardonne qu'aux Chrétiens. Une autre Rome toute Chrétienne ſort des cendres de la premiere ; & c'eſt ſeulement après l'inondation des Barbares que s'achéve entiérement la victoire de JESUS-CHRIST ſur les Dieux Romains, qu'on voit non-ſeulement détruits, mais encore oubliés.

a Apoc. XVII. 6.

b Apoc. XVII. XVIII.

C'eſt ainſi que les Empires du monde ont ſervi à la Religion, & à la conſervation du Peuple de Dieu : c'eſt pourquoi ce même Dieu qui a fait prédire à ſes Prophétes les divers états de ſon Peuple, leur a fait prédire auſſi la ſucceſſion des Empires. Vous avez vu les endroits où Nabuchodonoſor a été marqué, comme celui qui devoit venir pour punir les Peuples ſuperbes, & ſur-tout le Peuple Juif, ingrat envers ſon Auteur. Vous avez entendu nommer Cyrus deux cens ans avant ſa naiſſance, comme celui qui devoit rétablir le Peuple de Dieu, & punir l'orgueil de Babylone. La ruine de Ninive n'a pas été prédite moins clairement. Daniel, dans ſes admirables Viſions, a fait paſſer en un inſtant devant vos yeux l'Empire de Babylone, celui des Medes & des

Perſes, celui d'Alexandre & des Grecs. Les blaſphêmes & les cruautés d'un Antiochus l'Illuſtre, y ont été prophétiſées, auſſi bien que les victoires miraculeuſes du Peuple de Dieu ſur un ſi violent perſécuteur. On y voit ces fameux Empires tomber les uns après les autres ; & le nouvel Empire que JESUS-CHRIST devoit établir, y eſt marqué ſi expreſſément par ſes propres caracteres, qu'il n'y a pas moien de le méconnoître. C'eſt l'Empire des Saints du Très-haut ; c'eſt de l'Empire du Fils de l'homme : Empire qui doit ſubſiſter au milieu de la ruine de tous les autres, & auquel ſeul l'éternité eſt promiſe.

Les jugemens de Dieu ſur le plus grand de tous les Empires de ce monde, c'eſt-à-dire, ſur l'Empire Romain, ne nous ont pas été cachés. Vous les venez d'apprendre de la bouche de ſaint Jean. Rome a ſenti la main de Dieu, & a été comme les autres, un exemple de ſa juſtice. Mais ſon ſort étoit plus heureux que celui des autres villes. Purgée par ſes déſaſtres des reſtes de l'Idolatrie, elle ne ſubſiſte plus que par le Chriſtianiſme qu'elle annonce à tout l'Univers.

Ainſi tous les grands Empires que nous avons vus ſur la terre, ont concouru par divers moiens au bien de la Religion & à la gloire de Dieu, comme Dieu même l'a déclaré par ſes Prophétes.

Quand vous liſez ſi ſouvent dans leurs écrits que les Rois entreront en foule dans l'Egliſe, & qu'ils en ſeront les protecteurs & les nourriciers, vous reconnoiſſez à ces paroles les Empereurs & les autres Princes Chrétiens. Et comme les Rois vos Ancêtres ſe ſont ſignalés plus que tous les autres, en protégeant & en étendant l'Egliſe de Dieu, je ne craindrai point de vous aſſurer que c'eſt eux qui de tous les Rois ſont prédits le plus clairement dans ces illuſtres Prophéties.

Dieu donc qui avoit le deſſein de ſe ſervir des divers Empires pour châtier, ou pour exercer, ou pour étendre, ou pour protéger ſon Peuple, voulant ſe faire connoître pour l'Auteur d'un ſi admirable conſeil, en a découvert le ſecret à ſes Prophétes, & leur a fait prédire ce qu'il avoit réſolu d'exécuter. C'eſt pourquoi comme les Empires entroient dans l'ordre des deſſeins de Dieu ſur le Peuple qu'il avoit choiſi; la fortune de ces Empires ſe trouve annoncée par les même Oracles du Saint-Eſprit qui prédiſent la ſucceſſion du Peuple fidéle.

Plus vous vous accoutumerez à ſuivre les grandes choſes, & à les rappeller à leurs principes, plus vous ſerez en admiration de ces conſeils de la Providence. Il importe que vous en preniez de bonne heure les idées qui s'éclairciront tous les jours de plus en plus dans votre eſprit; & que vous appreniez à rapporter les choſes humaines aux ordres de cette Sageſſe éternelle dont elles dépendent.

Dieu ne déclare pas tous les jours ſes volontés par ſes Prophétes touchant les Rois & les Monarchies qu'il éleve ou qu'il détruit. Mais l'aiant fait tant de fois dans ces grands Empires dont nous venons de parler, il nous montre par ces exemples fameux ce qu'il fait dans tous les autres, & il apprend aux Rois ces deux vérités fondamentales: premierement, que c'eſt lui qui forme les Roiaumes pour les donner à qui il lui plaît; & ſecondement, qu'il ſait les faire ſervir, dans les tems & dans l'ordre qu'il a réſolu, aux deſſeins qu'il a ſur ſon Peuple.

C'eſt ce qui doit tenir tous les Princes dans une entiere dépendance, & les rendre toujours attentifs aux ordres de Dieu, afin de prêter la main à ce qu'il médite pour ſa gloire dans toutes les occaſions qu'il leur en préſente.

Mais cette ſuite des Empires, même à la conſi-

dérer plus humainement, a de grandes utilités; principalement pour les Princes, puiſque l'arrogance, compagne ordinaire d'une condition ſi éminente, eſt ſi fortement rabattue par ce ſpectacle. Car ſi les hommes apprennent à ſe modérer en voiant mourir les Rois, combien plus ſeront-ils frapés en voiant mourir les Roiaumes mêmes? & où peut-on recevoir une plus belle leçon de la vanité des grandeurs humaines?

Ainſi quand vous voiez paſſer comme en un inſtant devant vos yeux, je ne dis pas les Rois & les Empereurs, mais ces grands Empires qui ont fait trembler tout l'Univers: quand vous voiez les Aſſyriens anciens & nouveaux, les Medes, les Perſes, les Grecs, les Romains, ſe préſenter devant vous ſucceſſivement, & tomber, pour ainſi dire, les uns ſur les autres: ce fracas effroiable vous fait ſentir qu'il n'y a rien de ſolide parmi les hommes, & que l'inconſtance & l'agitation eſt le propre partage des choſes humaines.

CHAPITRE II.

Les révolutions des Empires ont des cauſes particulieres, que les Princes doivent étudier.

MAis, MONSEIGNEUR, ce qui vous rendra ce ſpectacle plus utile & plus agréable, ce ſera la réflexion que vous ferez non-ſeulement ſur l'élévation & ſur la chute des Empires, mais encore ſur les cauſes de leur progrès, & ſur celle de leur décadence.

Car ce même Dieu qui a fait l'enchaînement de l'Univers, & qui Tout-puiſſant par lui-même, a voulu, pour établir l'ordre, que les parties d'un ſi grand tout dépendiſſent les unes des autres; ce même Dieu a voulu auſſi que le cours des choſes humaines eût

ſa ſuite & ſes proportions: je veux dire que les hommes & les Nations ont eu des qualités proportionnées à l'élévation à laquelle ils étoient deſtinés; & qu'à la réſerve de certains coups extraordinaires où Dieu vouloit que ſa main parût toute ſeule, il n'eſt point arrivé de grand changement qui n'ait eu ſes cauſes dans les ſiécles précédens.

Et comme dans toutes les affaires il y a ce qui les prépare, ce qui détermine à les entreprendre, & ce qui les fait réuſſir: la vraie ſcience de l'Hiſtoire eſt de remarquer dans chaque tems ces ſecrettes diſpoſitions qui ont préparé les grands changemens & les conjonctures importantes qui les ont fait arriver.

En effet, il ne ſuffit pas de regarder ſeulement devant ſes yeux, c'eſt-à-dire, de conſiderer ces grands évenemens qui décident tout à coup de la fortune des Empires. Qui veut entendre à fond les choſes humaines, doit les reprendre de plus haut; & il lui faut obſerver les inclinations & les mœurs, ou, pour dire tout en un mot, le caractere tant des Peuples dominans en général, que des Princes en particulier, & enfin de tous les hommes extraordinaires, qui par l'importance du perſonnage qu'ils ont eu à faire dans le monde, ont contribué, en bien ou en mal, au changement des Etats & à la fortune publique.

J'ai tâché de vous préparer à ces importantes réflexions dans la premiere Partie de ce Diſcours: vous y aurez pu obſerver le génie des Peuples & celui des grands hommes qui les ont conduits. Les évenemens qui ont porté coup dans la ſuite, ont été montrés: & afin de vous retenir attentif à l'enchaînement des grandes affaires du monde que je voulois principalement vous faire entendre, j'ai omis beaucoup de faits particuliers dont les ſuites n'ont pas été ſi conſidérables. Mais parce qu'en nous attachant à la ſuite, nous avons paſſé trop vîte ſur beaucoup de choſes

pour pouvoir faire les réflexions qu'elles méritoient, vous devez maintenant vous y attacher avec une attention plus particuliere, & accoutumer votre eſprit à rechercher les effets dans leurs cauſes les plus éloignées.

Par là, MONSEIGNEUR, vous apprendrez ce qu'il eſt ſi néceſſaire que vous ſachiez : qu'encore qu'à ne regarder que les rencontres particulieres, la fortune ſemble ſeule décider de l'établiſſement & de la ruine des Empires; à tout prendre, il en arrive à peu près comme dans le jeu, où le plus habile l'emporte à la longue.

En effet, dans ce jeu ſanglant où les Peuples ont diſputé de l'Empire & de la puiſſance, qui a prévu de plus loin, qui s'eſt le plus appliqué, qui a duré le plus long-tems dans les grands travaux, & enfin qui a ſçu le mieux ou pouſſer, ou ſe ménager ſuivant la rencontre, à la fin a eu l'avantage, & a fait ſervir la fortune même à ſes deſſeins.

Ainſi ne vous laſſez point d'examiner les cauſes des grands changemens, puiſque rien ne ſervira jamais tant à votre inſtruction : mais recherchez-les ſur-tout dans la ſuite des grands Empires, où la grandeur des événemens les rend plus palpables.

CHAPITRE III.

Les Scythes, les Ethiopiens & les Egyptiens.

JE ne compterai pas ici parmi les grands Empires celui de Bacchus, ni celui d'Hercule, ces célébres vainqueurs des Indes & de l'Orient. Leurs Hiſtoires n'ont rien de certain, leurs conquêtes n'ont rien de ſuivi : il les faut laiſſer célébrer aux Poëtes qui en ont fait le plus grand ſujet de leurs fables.

Je ne parlerai pas non plus de l'Empire que le

Madyes d'Hérodote *a*, qui reſſemble aſſez à l'Indathyrſe de Mégaſtene *b* & au Tanaüs de Juſtin *c*, établit pour un peu de tems dans la Grande Aſie. Les Scythes que ce Prince menoit à la guerre, ont plutôt fait des courſes que des conquêtes. Ce ne fut que par rencontre, & en pouſſant les Cimmeriens, qu'ils entrerent dans la Medie, battirent les Medes, & leur enleverent cette partie de l'Aſie où ils avoient établi leur domination. Ces nouveaux conquérans n'y regnerent que 28. ans. Leur impiété, leur avarice, & leur brutalité la leur fit perdre; & Cyaxare fils de Phraorte, ſur lequel ils l'avoient conquiſe, les en chaſſa. Ce fut plutôt par adreſſe que par force. Réduit à un coin de ſon Roiaume que les vainqueurs avoient négligé, ou que peut-êrre ils n'avoient pu forcer, il attendit avec patience que ces conquérans brutaux euſſent excité la haine publique, & ſe déſiſſent eux-mêmes par le déſordre de leur Gouvernement.

a Herod. lib. I. cap. 103.
b Strab. lib. XV. init.
c Juſt. l. 11.

Nous trouvons encore dans Strabon *d* qui l'a tiré du même Mégaſtene, un Téarcon Roi d'Ethiopie: ce doit être le Tharaca de l'Ecriture *e*, dont les armes furent redoutées du rems de Sennacherib Roi d'Aſſyrie. Ce Prince pénétra juſqu'aux Colomnes d'Hercule, apparemment le long de la côte d'Afrique, & paſſa juſqu'en Europe. Mais que dirois-je d'un homme dont nous ne voions dans les Hiſtoriens que quatre ou cinq mots, & dont la domination n'a aucune ſuite?

d Strab. lib. XV. init.
e IV. Reg. XIX. 9. Iſ. X. 24. XXX. 6.

Les Ethiopiens dont il étoit Roi, étoient, ſelon Hérodote *f*, les mieux fairs de tous les hommes, & de la plus belle taille. Leur eſprit étoit vif & ferme; mais ils prenoient peu de ſoin de le cultiver, mettant leur confiance dans leurs corps robuſtes & dans leurs bras nerveux. Les Rois étoient électifs, & ils mettoient ſur le trône le plus grand & le plus

f Herod. lib. III. cap. 20.

fort. On peut juger de leur humeur par une action que nous raconte Hérodote. Lorſque Cambyſe leur envoia, pour les ſurprendre, des Ambaſſadeurs & des préſens tels que les Perſes les donnoient, de la pourpre, des braſſelets d'or, & des compoſitions de parfums, ils ſe moquerent de ſes préſens où ils ne voioient rien d'utile à la vie, auſſi-bien que de ſes Ambaſſadeurs qu'ils prirent pour ce qu'ils étoient, c'eſt-à-dire, pour des eſpions. Mais leur Roi voulut auſſi faire un préſent à ſa mode au Roi de Perſe; & prenant en main un Arc qu'un Perſe eût à peine ſoutenu, loin de le pouvoir tirer, il le banda en préſence des Ambaſſadeurs, & leur dit: *Voici le conſeil que le Roi d'Ethiopie donne au Roi de Perſe. Quand les Perſes ſe pourront ſervir auſſi aiſément que je viens de faire d'un Arc de cette grandeur & de cette force, qu'ils viennent attaquer les Ethiopiens, & qu'ils amenent plus de troupes que n'en a Cambyſe. En attendant, qu'ils rendent graces aux Dieux, qui n'ont pas mis dans le cœur des Ethiopiens le déſir de s'étendre hors de leur Païs.* Cela dit, il débanda l'Arc, & le donna aux Ambaſſadeurs. On ne peut dire quel eût été l'évenement de la guerre. Cambyſe irrité de cette réponſe, s'avança vers l'Ethiopie comme un inſenſé, ſans ordre, ſans convois, ſans diſcipline; & vit périr ſon armée, faute de vivres, au milieu des ſables, avant que d'approcher l'ennemi.

Ces Peuples d'Ethiopie n'étoient pourtant pas ſi juſtes qu'ils s'en vantoient, ni ſi renfermés dans leur Païs. Leurs voiſins les Egyptiens avoient ſouvent éprouvé leurs forces. Il n'y a rien de ſuivi dans les conſeils des Nations ſauvages & mal cultivées: ſi la nature y commence ſouvent de beaux ſentimens, elle ne les acheve jamais. Auſſi n'y voions-nous que peu de choſes à apprendre & à imiter. N'en parlons pas davantage, & venons aux Peuples policés.

Les Egyptiens ſont les premiers où l'on ait ſçu les regles du Gouvernement. Cette Nation grave & ſérieuſe connut d'abord la vraie fin de la politique, qui eſt de rendre la vie commode & les peuples heureux. La température toujours uniforme du Païs y faiſoit les eſprits ſolides & conſtans. Comme la vertu eſt le fondement de toute la ſociété, ils l'ont ſoigneuſement cultivée. Leur *a* principale vertu a été la reconnoiſſance. La gloire qu'on leur a donnée d'être les plus reconnoiſſans de tous les hommes, fait voir qu'ils étoient auſſi les plus ſociables. Les bienfaits ſont le lien de la concorde publique & particuliere. Qui reconnoît les graces, aime à en faire; & en banniſſant l'ingratitude, le plaiſir de faire du bien demeure ſi pur, qu'il n'y a plus moien de n'y être pas ſenſible. Leurs loix étoient ſimples, pleines d'équité, & propres à unir entre eux les Citoiens. Celui *b* qui pouvant ſauver un homme attaqué ne le faiſoit pas, étoit puni de mort auſſi rigoureuſement que l'aſſaſſin. Que ſi on ne pouvoit ſecourir le malheureux, il falloit du moins dénoncer l'auteur de la violence; & il y avoit des peines établies contre ceux qui manquoient à ce devoir. Ainſi les Citoiens étoient à la garde les uns des autres, & tout le corps de l'Etat étoit uni contre les méchans. Il n'étoit pas permis d'être inutile à l'Etat: la Loi *c* aſſignoit à chacun ſon emploi, qui ſe perpétuoit de pere en fils. On ne pouvoit ni en avoir deux, ni changer de profeſſion; mais auſſi toutes les profeſſions étoient honorées. Il falloit qu'il y eût des emplois & des perſonnes plus conſidérables, comme il faut qu'il y ait des yeux dans le corps. Leur éclat ne fait pas mépriſer les pieds, ni les parties les plus baſſes. Ainſi parmi les Egyptiens, les Prêtres & les Soldats avoient des marques d'honneur particulieres; mais tous les métiers, juſqu'aux moindres, étoient en eſtime: & on ne croioit pas pou-

a *Diod. lib. I. ſect. II.*

b *Ibid.*

c *Diod. lib. I. ſect. XXIV.*

voir ſans crime mépriſer les Citoiens, dont les travaux, quels qu'ils fuſſent, contribuoient au bien public. Par ce moien tous les Arts venoient à leur perfection: l'honneur qui les nourrit, s'y mêloit par tout: on faiſoit mieux ce qu'on avoit toujours vu faire, & à quoi on s'étoit uniquement exercé dès ſon enfance.

Mais il y avoit une occupation qui devoit être commune; c'étoit l'étude des Loix & de la ſageſſe. L'ignorance de la Religion & de la Police du Païs n'étoit excuſée en aucun état. Au reſte, chaque profeſſion avoit ſon canton qui lui étoit aſſigné. Il n'en arrivoit aucune incommodité dans un Païs dont la largeur n'étoit pas grande; & dans un ſi bel ordre, les fainéans ne ſavoient où ſe cacher.

Parmi de ſi bonnes Loix, ce qu'il y avoit de meilleur, c'eſt que tout le monde étoit nourri dans l'eſprit de les obſerver. Une coutume nouvelle *a* étoit un prodige en Egypte: tout s'y faiſoit toujours de même; & l'exactitude qu'on y avoit à garder les petites choſes, maintenoit les grandes. Auſſi n'y eut-il jamais de Peuple qui ait conſervé plus long-tems ſes uſages & ſes Loix. L'ordre des jugemens ſervoit à entretenir cet eſprit. Trente Juges *b* étoient tirés des principales villes pour compoſer la Compagnie qui jugeoit tout le Roiaume. On étoit accoutumé à ne voir dans ces places que les plus honnêtes gens du Païs & les plus graves. Le Prince leur aſſignoit certains revenus, afin qu'affranchis des embarras domeſtiques, ils puſſent donner tout leur tems à faire obſerver les Loix. Ils ne tiroient rien des procès, & on ne s'étoit pas encore aviſé de faire un métier de la Juſtice. Pour éviter les ſurpriſes, les affaires étoient traitées par écrit dans cette Aſſemblée. On y craignoit la fauſſe éloquence, qui éblouit les eſprits & émeut les paſſions. La vérité ne pouvoit être expli-

a Herod. lib. II. Diod. lib. I. ſect. II. Plat. de Leg. II.

b Diod. lib. I. ſect. II.

quée d'une maniere trop ſéche. Le Préſident du Sénat *a* portoit un collier d'or & de pierres précieuſes, d'où pendoit une figure ſans yeux, qu'on appelloit la Vérité. Quand il la prenoit, c'étoit le ſignal pour commencer la ſéance. Il l'appliquoit au parti qui devoit gagner ſa cauſe, & c'étoit la forme de prononcer les ſentences. Un des plus beaux artifices des Egyptiens pour conſerver leurs anciennes maximes, étoit de les revêtir de certaines cérémonies qui les imprimoient dans les eſprits. Ces cérémonies s'obſervoient avec réflexion; & l'humeur ſérieuſe des Egyptiens ne permettoit pas qu'elles tournaſſent en ſimples formules. Ceux *b* qui n'avoient point d'affaires, & dont la vie étoit innocente, pouvoient éviter l'examen de ce ſévere Tribunal. Mais il y avoit en Egypte une eſpéce de Jugement tout-à-fait extraordinaire, dont perſonne n'échapoit. C'eſt une conſolation en mourant de laiſſer ſon nom en eſtime parmi les hommes, & de tous les biens humains c'eſt le ſeul que la mort ne nous peut ravir. Mais il n'étoit pas permis en Egypte de louer indifféremment tous les morts : il falloit avoir cet honneur par un jugement public. Auſſi-tôt qu'un homme étoit mort, on l'amenoit en jugement. L'accuſateur public étoit écouté. S'il prouvoit que la conduite du mort eût été mauvaiſe, on en condamnoit la mémoire, & il étoit privé de la ſépulture. Le Peuple admiroit le pouvoir des Loix, qui s'étendoit juſqu'après la mort, & chacun touché de l'exemple craignoit de deshonorer ſa mémoire & ſa famille. Que ſi le mort n'étoit convaincu d'aucune faute, on l'enſeveliſſoit honorablement; on faiſoit ſon panégyrique, mais ſans y rien mêler de ſa naiſſance. Toute l'Egypte étoit noble; & d'ailleurs on n'y goûtoit de louange que celles qu'on s'attiroit par ſon mérite.

a Diod. lib. I. ſect. II.

b Ibid.

Chacun ſait combien curieuſement les Egyptiens

conſervoient les corps morts. Leurs momies ſe voient encore. Ainſi leur reconnoiſſance envers leurs parens étoit immortelle: les enfans, en voiant les corps de leurs Ancêtres, ſe ſouvenoient de leurs vertus que le Public avoit reconnues, & s'excitoient à aimer les Loix qu'ils leur avoient laiſſées.

Pour empêcher les emprunts d'où naiſſent la fainéantiſe, les fraudes & la chicane, l'Ordonnance *a* du Roi Aſychis ne permettoit d'emprunter qu'à condition d'engager le corps de ſon pere à celui dont on empruntoit. C'étoit une impiété & une infamie tout enſemble de ne pas retirer aſſez promptement un gage ſi précieux; & celui qui mouroit ſans s'être acquité de ce devoir, étoit privé de la ſepulture.

a Herod. lib. II. Diod. lib. I. ſect. II.

Le Roiaume *b* étoit héréditaire; mais les Rois étoient obligés plus que tous les autres à vivre ſelon les Loix. Ils en avoient de particulieres qu'un Roi avoit digérées, & qui faiſoient une partie des Livres ſacrés. Ce n'eſt pas qu'on diſputât rien aux Rois, ou que perſonne eût droit de les contraindre: au contraire, on les reſpectoit comme des Dieux; mais c'eſt qu'une coutume ancienne avoit tout réglé, & qu'ils ne s'aviſoient pas de vivre autrement que leurs Ancêtres. Ainſi ils ſouffroient ſans peine *c*, non-ſeulement que la qualité des viandes & la meſure du boire & du manger leur fût marquée; (car c'étoit une choſe ordinaire en Egypte où tout le monde étoit ſobre, & où l'air du Païs inſpiroit la frugalité) mais encore que toutes leurs heures fuſſent deſtinées. En s'éveillant au point du jour, lorſque l'eſprit eſt le plus net, & les penſées les plus pures, ils liſoient leurs Lettres, pour prendre une idée plus droite & plus véritable des affaires qu'ils avoient à décider. Si-tôt qu'ils étoient habillés, ils alloient ſacrifier au Temple. Là, environnés de toute leur Cour, & les Victimes étant à l'Autel, ils aſſiſtoient à une priere plei-

b Diod. lib. I. ſect. II.

c Herod. lib. II. Diod. lib. I. ſect. II.

ne d'inſtruction, où le Pontife prioit les Dieux de donner au Prince toutes les vertus roiales; en ſorte qu'il fût religieux envers les Dieux, doux envers les hommes, modéré, juſte, magnanime, ſincére & éloigné du menſonge, libéral, maître de lui-même, puniſſant au-deſſous du mérite, & récompenſant au-deſſus. Le Pontife parloit enſuite des fautes que les Rois pouvoient commettre; mais il ſuppoſoit toujours qu'ils n'y tomboient que par ſurpriſe, ou par ignorance, chargeant d'imprécations les Miniſtres qui leur donnoient de mauvais conſeils, & leur déguiſoient la vérité. Telle étoit la maniere d'inſtruire les Rois. On croioit *a* que les reproches ne faiſoient qu'aigrir leurs eſprits, & que le moien le plus efficace de leur inſpirer la vertu, étoit de leur marquer leur devoir dans les louanges conformes aux Loix, & prononcées gravement devant les Dieux. Après la priere & le ſacrifice, on liſoit au Roi dans les ſaints Livres, les conſeils & les actions des grands hommes, afin qu'il gouvernât ſon Etat par leurs maximes, & maintînt les Loix qui avoient rendu ſes prédéceſſeurs heureux auſſibien que leurs ſujets.

a Diod. lib. I. ſect. II.

Ce qui montre que ces remontrances ſe faiſoient & s'écoutoient ſérieuſement, c'eſt qu'elles avoient leur effet. Parmi les Thébains, c'eſt-à-dire, dans la Dynaſtie principale, celle où les Loix étoient en vigueur, & qui devint à la fin la maitreſſe de toutes les autres, les plus grands hommes ont été les Rois. Les deux Mercures, auteurs des ſciences & de toutes les inſtitutions des Egyptiens, l'un voiſin des tems du Déluge, & l'autre qu'ils ont appellé le Triſmégiſte, ou le trois fois Grand, contemporain de Moïſe, ont été tous deux Rois de Thébes. Toute l'Egypte a profité de leurs lumieres, & Thébes *b* doit à leurs inſtructions d'avoir eu peu de mauvais Princes. Ceux-ci *c* étoient épargnés pendant leur vie; le repos pu-

b Herod. lib. II.

c Diod. lib. I. ſect. II.

blic le vouloit ainſi : mais ils n'étoient pas exemts du jugement qu'il falloit ſubir après la mort. Quelques-uns *a* ont été privés de la ſepulture, mais on en voit peu d'exemples; & au contraire, la plupart des Rois ont été ſi chéris des Peuples, que chacun pleuroit leur mort autant que celle de ſon pere ou de ſes enfans.

a Diod. lib. I. ſect. II.

Cette coutume de juger les Rois après leur mort, parut ſi ſainte au Peuple de Dieu, qu'il l'a toujours pratiquée. Nous voions dans l'Ecriture que les méchans Rois étoient privés de la ſepulture de leurs Ancêtres; & nous apprenons de Joſephe *b* que cette coutume duroit encore du tems des Aſmonéens. Elle faiſoit entendre aux Rois, que ſi leur majeſté les met au-deſſus des jugemens humains pendant leur vie, ils y reviennent enfin quand la mort les a égalés aux autres hommes.

b Joſeph Ant. XIII. 23.

Les Egyptiens avoient l'eſprit inventif, mais ils le tournoient aux choſes utiles. Leurs Mercures ont rempli l'Egypte d'inventions merveilleuſes, & ne lui avoient preſque rien laiſſé ignorer de ce qui pouvoit rendre la vie commode & tranquille. Je ne puis laiſſer aux Egyptiens la gloire *c* qu'ils ont donnée à leur Oſiris, d'avoir inventé le Labourage; car on le trouve de tout tems dans les Païs voiſins de la terre d'où le genre humain s'eſt répandu, & on ne peut douter qu'il ne fût connu dès l'origine du monde. Auſſi les Egyptiens donnent-ils eux-mêmes une ſi grande antiquité à Oſiris, qu'on voit bien qu'ils ont confondu ſon tems avec celui des commencemens de l'Univers, & qu'ils ont voulu lui attribuer les choſes dont l'origine paſſoit de bien loin tous les tems connus dans leur Hiſtoire. Mais ſi les Egyptiens n'ont pas inventé l'Agriculture, ni les autres Arts que nous voions devant le Déluge, ils les ont tellement perfectionnés, & ont pris un ſi grand ſoin de les rétablir

c Diod. lib. I. ſect. II. Plut. de Iſid. & Oſir.

parmi les Peuples où la barbarie les avoit fait oublier, que leur gloire n'eſt guéres moins grande que s'ils en avoient été les inventeurs.

Il y en a même de très-importans, dont on ne peut leur diſputer l'invention. Comme *a* leur Païs étoit uni, & leur Ciel toujours pur & ſans nuage, ils ont été les premiers à obſerver le cours des Aſtres. Ils ont auſſi les premiers réglé l'année. Ces obſervations les ont jettés naturellement dans l'Arithmétique; & s'il eſt vrai, comme dit Platon *b*, que le Soleil & la Lune aient enſeigné aux hommes la ſcience des Nombres, c'eſt-à-dire, qu'on ait commencé les comptes réglés par celui des jours, des mois & des ans, les Egyptiens ſont les premiers qui aient écouté ces merveilleux maîtres. Les Planetes & les autres Aſtres ne leur ont pas été moins connus, & ils ont trouvé cette grande année qui raméne tout le Ciel à ſon premier point. Pour reconnoître leurs terres, tous les ans couvertes par le débordement du Nil, ils ont été obligés *c* de recourir à l'Arpentage qui leur a bientôt appris la Géométrie. Ils étoient grands obſervateurs de la Nature, qui dans un air ſi ſérein & ſous un Soleil ſi ardent, étoit forte & féconde parmi eux. C'eſt auſſi *d* ce qui leur a fait inventer, ou perfectionner la Médecine. Ainſi toutes les ſciences ont été en grand honneur parmi eux. Les inventeurs des choſes utiles recevoient, & de leur vivant & après leur mort, de dignes récompenſes de leurs travaux. C'eſt ce qui a conſacré les Livres de leurs deux Mercures, & les a fait regarder comme des Livres divins. Le premier *e* de tous les Peuples où on voie des Bibliothéques, eſt celui d'Egypte. Le titre qu'on leur donnoit, inſpiroit l'envie d'y entrer, & d'en pénétrer les ſecrets: on les appelloit, *le Tréſor des remédes de l'Ame*. Elle s'y guériſſoit de l'ignorance, la plus dangereuſe de ſes maladies, & la ſource de toutes les autres.

a *Plat. Epin. Diod. lib. I. ſect. II. Herod. lib. II.*

b *Plat. in Tim.*

c *Diod. lib. I. ſect. II.*

d *Diod. lib. I. ſect. II. Herod. III. init.*

e *Diod. lib. I. ſect. II.*

Une des choſes qu'on imprimoit le plus fortement dans l'eſprit des Egyptiens, étoit l'eſtime & l'amour de leur Patrie. Elle étoit, diſoient-ils *a*, le ſéjour des Dieux : ils avoient regné durant des milliers infinis d'années. Elle étoit la mere des hommes & des animaux, que la terre d' Egypte arroſée du Nil avoit enfantés, pendant que le reſte de la Nature étoit ſtérile. Les Prêtres qui compoſoient l'Hiſtoire d' Egypte de cette ſuite immenſe de ſiécles, qu'ils ne rempliſſoient que de fables & des généalogies de leurs Dieux, le faiſoient pour imprimer dans l'eſptit des Peuples l' antiquité & la nobleſſe de leur Païs. Au reſte, leur vraie Hiſtoire étoit renfermée dans des bornes raiſonnables ; mais ils trouvoient beau de ſe perdre dans un abîme infini de tems, qui ſembloit les approcher de l'éternité.

a Plat. in Tim. Diod. lib. I. ſect. I.

Cependant l' amour de la Patrie avoit des fondemens plus ſolides. L' Egypte étoit en effet le plus beau Païs de l'Univers, le plus abondant par la Nature, le mieux cultivé par l' Art, le plus riche, le plus commode, & le plus orné par les ſoins & la magnificence de ſes Rois.

Il n'y avoit rien de plus grand dans leurs deſſeins & dans leurs travaux. Ce qu'ils ont fait du Nil, eſt incroiable. Il pleut rarement en Egypte ; mais ce Fleuve qui l'arroſe route par ſes débordemens réglés, lui apporte les pluies & les neiges des autres Païs. Pour multiplier *b* un Fleuve ſi bienfaiſant, l'Egypte étoit traverſée d' une infinité de canaux d' une longueur & d' une largeur incroiable. Le Nil portoit par tour la fécondité avec ſes eaux ſalutaires, uniſſoit les villes entre elles & la grande Mer avec la Mer Rouge, entretenoit le commerce au-dedans & au-dehors du Roiaume, & le fortifioit contre l' ennemi: de ſorte qu'il étoit tout enſemble & le nourricier & le défenſeur de l'Egypte. On lui abandon-

b Herod. lib. II. Diod. lib. I. ſect. II.

noit la campagne; mais les villes rehauſſées avec des travaux immenſes, & s'élevant comme des Isles au milieu des eaux, regardoient avec joie de cette hauteur toute la plaine inondée, & tout enſemble fertiliſée par le Nil. Lorſqu'il s'enfloit outre meſure, de grands Lacs creuſés par les Rois, tendoient leur ſein aux eaux répandues. Ils avoient leurs décharges préparées: de grandes écluſes les ouvroient ou les fermoient ſelon le beſoin; & les eaux aiant leur retraite ne ſéjournoient ſur les terres qu'autant qu'il falloit pour les engraiſſer.

Tel étoit l'uſage de ce grand Lac, qu'on appelloit *le Lac de Myris* ou *Mœris* : c'étoit le nom du Roi qui l'avoit fait faire. On eſt étonné quand on lit *a*, ce qui néanmoins eſt certain, qu'il avoit de tour environ cent quatre-vingt de nos lieues. Pour ne point perdre trop de bonnes terres en le creuſant, on l'avoit étendu principalement du côté de la Libye. La pêche en valoit au Prince des ſommes immenſes : & ainſi quand la terre ne produiſoit rien, on en tiroit des tréſors en la couvrant d'eaux. Deux Pyramides, dont chacune portoit ſur un Trône deux Statues coloſſales, l'une de Myris, & l'autre de ſa femme, s'élevoient de trois cens pieds au milieu du Lac, & occupoient ſous les eaux un pareil eſpace. Ainſi elles faiſoient voir qu'on les avoit érigées avant que le creux eût été rempli, & montroient qu'un Lac de cette étendue avoit été fait de main d'homme ſous un ſeul Prince.

a Herod. lib. II. Diod. lib. I. ſect. II.

Ceux qui ne ſavent pas juſqu'à quel point on peut ménager la terre, prennent pour fable ce qu'on raconte *b* du nombre des villes d'Egypte. La richeſſe n'en étoit pas moins incroiable. Il n'y en avoit point *c* qui ne fût remplie de Temples magnifiques & de ſuperbes Palais. L'Architecture y montroit par tout cette noble ſimplicité, & cette grandeur qui rem-

b Herod. & Diod. ibid.

c Herod. lib. II.

plit l'eſprit. De longues galeries y étaloient des ſculptures que la Gréce prenoit pour modéles. Thebes le pouvoit diſputer aux plus belles villes de l'Univers. Ses *a* cent Portes chantées par Homere, ſont connues de tout le monde. Elle n'étoit pas moins peuplée qu'elle étoit vaſte; & on a dit *b* qu'elle pouvoit faire ſortir enſemble dix mille combattans par chacune de ſes Portes. Qu'il y ait, ſi l'on veut, de l'exagération dans ce nombre; toujours eſt-il aſſuré que ſon peuple étoit innombrable. Les Grecs *c* & les Romains *d* ont célébré ſa magnificence & ſa grandeur, encore qu'ils n'en euſſent vu que les ruines: tant les reſtes en étoient auguſtes.

a Diod. lib. I. ſect. II.

b Pomp. Mela. I. 9.

c Strab. XVII.

d Tac. Ann. II. 60.

Si nos Voiageurs avoient pénétré juſqu'au lieu où cette ville étoit bâtie, ils auroient ſans doute encore trouvé quelque choſe d'incomparable dans ſes ruines: car les ouvrages des Egyptiens étoient faits pour tenir contre le tems. Leurs Statues *e* étoient des Coloſſes. Leurs Colomnes étoient immenſes. L'Egypte viſoit au grand, & vouloit fraper les yeux de loin, mais toujours en les contentant par la juſteſſe des proportions. On a découvert *f* dans le Sayd (vous ſavez bien que c'eſt le nom de la Thebaïde) des Temples & des Palais preſqu'encore entiers, où ces Colomnes & ces Statues ſont innombrables. On y admire ſur tout un Palais, dont les reſtes ſemblent n'avoir ſubſiſté que pour effacer la gloire de tous les plus grands ouvrages. Quatre allées à perte de vue, & bornées de part & d'autre par des Sphinx d'une matiere auſſi rare que leur grandeur eſt remarquable, ſervent d'avenues à quatre portiques dont la hauteur étonne les yeux. Quelle magnificence, & quelle étendue! Encore ceux qui nous ont décrit ce prodigieux édifice, n'ont-ils pas eu le tems d'en faire le tour, & ne ſont pas même aſſurés d'en avoir vu la moitié: mais tout ce qu'ils y ont vu, étoit ſur-

e Herod. & Diod. loc. cit.

f Voiages impr. par M. Thevenot.

prenant. Une ſale, qui apparemment faiſoit le milieu de ce ſuperbe Palais, étoit ſoutenue de ſix-vingt Colomnes de ſix braſſées de groſſeur, grandes à proportion, & entremêlées d'Obéliſques que tant de ſiécles n'ont pu abattre. Les couleurs mêmes, c'eſt-à-dire, ce qui éprouve le plutôt le pouvoir du tems, ſe ſoutiennent encore parmi les ruines de cet admirable édifice, & y conſervent leur vivacité: tant l'Egypte ſavoit imprimer le caractere d'immortalité à tous ſes ouvrages. Maintenant que le nom du Roi pénétre aux parties du monde les plus inconnues, & que ce Prince étend auſſi loin les recherches qu'il fait faire des plus beaux ouvrages de la Nature & de l'Art, ne ſeroit-ce pas un digne objet de cette noble curioſité, de découvrir les beautés que la Thebaïde renferme dans ſes déſerts, & d'enrichir notre Architecture des inventions de l'Egypte? Quelle puiſſance & quel art a pu faire d'un tel Païs la merveille de l'Univers? Et quelles beautés ne trouveroit-on pas, ſi on pouvoit aborder la Ville Roiale, puiſque ſi loin d'elle, on découvre des choſes ſi merveilleuſes?

Il n'appartenoit qu'à l'Egypte de dreſſer des monumens pour la poſtérité. Ses Obéliſques ſont encore aujourd'hui, autant par leur beauté que par leur hauteur, le principal ornement de Rome; & la Puiſſance Romaine déſeſpérant d'égaler les Egyptiens, a cru faire aſſez pour ſa grandeur d'emprunter les monumens de leurs Rois.

L'Egypte n'avoit point encore vu de grands édifices que la Tour de Babel, quand elle imagina ſes Pyramides, qui par leur figure autant que par leur grandeur triomphent du tems & des Barbares. Le bon goût des Egyptiens leur fit aimer dèslors la ſolidité & la régularité toute nue. N'eſt-ce point que la Nature porte d'elle-même à cet air ſimple auquel

on a tant de peine à revenir, quand le gout a été gâté par des nouveautés & des hardieſſes bizarres ? Quoiqu'il en ſoit, les Egyptiens n'ont aimé qu'une hardieſſe réglée : ils n'ont cherché le nouveau & le ſurprenant, que dans la variété infinie de la Nature ; & ils ſe vantoient d'être les ſeuls qui avoient fait comme les Dieux des ouvrages immortels. Les inſcriptions des Pyramides n'étoient pas moins nobles que l'ouvrage. Elles parloient aux ſpectateurs. Une *a* de ces Pyramides bâtie de brique, avertiſſoit par ſon titre qu'on ſe gardât bien de la comparer aux autres, & *qu'elle étoit autant au-deſſus de toutes les Pyramides, que Jupiter étoit au-deſſus de tous les Dieux.*

a *Herod. lib. II.*

Mais quelques efforts que faſſent les hommes, leur néant paroît par tout. Ces Pyramides *b* étoient des Tombeaux ; encore les Rois qui les ont bâties, n'ont-ils pas eu le pouvoir d'y être inhumés, & ils n'ont pas joui de leur ſepulcre.

b *Herod. ibid. Diod. lib. I. ſect. II.*

Je ne parlerois pas de ce beau Palais qu'on appelloit le Labyrinthe, ſi Hérodote *c* qui l'a vu, ne nous aſſuroit qu'il étoit plus ſurprenant que les Pyramides. On l'avoit bâti ſur le bord du Lac de Myris, & on lui avoit donné une vue proportionnée à ſa grandeur. Au reſte, ce n'étoit pas tant un ſeul Palais qu'un magnifique amas de douze Palais diſpoſés régulierement, & qui communiquoient enſemble. Quinze cens chambres mêlées de terraſſes s'arrangeoient autour de douze ſales, & ne laiſſoient point de ſortie à ceux qui s'engageoient à les viſiter. Il y avoit autant de bâtimens par deſſous terre. Ces bâtimens ſouterrains étoient deſtinés à la ſepulture des Rois, & encore (qui le pourroit dire ſans honte & ſans déplorer l'aveuglement de l'eſprit humain ?) à nourrir les Crocodiles ſacrés dont une Nation, d'ailleurs ſi ſage, faiſoit ſes Dieux.

c *Herod. & Diod. ibid.*

Vous vous étonnez de voir tant de magnificence dans les Sepulcres de l'Egypte. C'eſt qu'outre qu'on les érigeoit comme des monumens ſacrés pour porter aux ſiécles futurs la mémoire des grands Princes, on les regardoit encore comme des demeures éternelles. Les maiſons *a* étoient appellées des Hôtelleries où l'on n'étoit qu'en paſſant, & pendant une vie trop courte pour terminer tous nos deſſeins; mais les maiſons véritables étoient les Tombeaux que nous devions habiter durant des ſiécles infinis.

a *Diod. lib. I. ſect. II.*

Au reſte, ce n'étoit pas ſur les choſes inanimées que l'Egypte travailloit le plus. Ses plus nobles travaux & ſon plus bel art conſiſtoit à former les hommes. La Grece *b* en étoit ſi perſuadée, que ſes plus grands hommes, un Homere, un Pythagore, un Platon, Lycurgue même & Solon, ces deux grands Législateurs, & les autres qu'il n'eſt pas beſoin de nommer, allerent apprendre la ſageſſe en Egypte. Dieu a voulu que Moïſe *c* même *fût inſtruit dans toute la ſageſſe des Egyptiens*: c'eſt par-là qu'il a commencé *à être puiſſant en paroles & en œuvres*. La vraie ſageſſe ſe ſert de tout; & Dieu ne veut pas que ceux qu'il inſpire négligent les moiens humains, qui viennent auſſi de lui à leur maniere.

b *Diod. ibid. Plut. de Iſid.*

c *Act. VII. 22.*

Ces Sages d'Egypte avoient étudié le régime qui fait les eſprits ſolides, les corps robuſtes, les femmes fécondes, & les enfans vigoureux. Par ce moien le Peuple croiſſoit en nombre & en forces. Le Païs étoit ſain naturellement; mais la Philoſophie leur avoit appris que la Nature veut être aidée. Il y a un art de former les corps auſſi-bien que les eſprits. Cet art que notre nonchalance nous a fait perdre, étoit *d* bien connu des Anciens, & l'Egypte l'avoit trouvé. Elle emploioit principalement à ce beau deſſein la frugalité & les exercices. Dans un grand champ de ba-

d *Diod. lib. I. ſect. I.*

taille qui a été vu par Hérodote *a*, les crânes des Perſes aiſés à percer, & ceux des Egyptiens plus durs que les pierres auſquelles ils étoient mêlés, montroient la molleſſe des uns, & la robuſte conſtitution, qu'une nourriture frugale & de vigoureux exercices donnoient aux autres. La courſe à pied, la courſe à cheval, la courſe dans les chariots ſe pratiquoit en Egypte avec une adreſſe admirable; & il n'y avoit point dans tout l'Univers de meilleurs hommes de cheval que les Egyptiens. Quand Diodore *b* nous dit qu'ils rejettoient la lutte comme un exercice qui donnoit une force dangereuſe & peu durable, il a dû l'entendre de la lutte outrée des Athlétes, que la Gréce elle-même, qui la couronnoit dans ſes Jeux, avoit blâmée comme peu convenable aux perſonnes libres: mais avec une certaine modération, elle étoit digne des honnêtes gens; & Diodore lui-même *c* nous apprend que le Mercure des Egyptiens en avoit inventé les régles, auſſi-bien que l'art de former les corps.

a Herod. lib. III.

b Diod. lib. I. ſect. II.

c Id. lib. I. ſect. I.

Il faut entendre de même ce que dit encore cet Auteur *d* touchant la Muſique. Celle qu'il fait mépriſer aux Egyptiens, comme capable de ramollir les courages, étoit ſans doute cette Muſique molle & efféminée qui n'inſpire que les plaiſirs & une fauſſe tendreſſe. Car pour cette Muſique généreuſe dont les nobles accords élévent l'eſprit & le cœur, les Egyptiens n'avoient garde de la mépriſer; puiſque, ſelon Diodore même *e*, leur Mercure l'avoit inventée, & avoit auſſi inventé le plus grave des inſtrumens de Muſique. Dans la Proceſſion ſolemnelle des Egyptiens *f*, où l'on portoit en cérémonie les Livres de Triſmégiſte, on voit marcher à la tête le Chantre tenant en main *un Symbole de la Muſique*, (je ne ſais pas ce que c'eſt,) *& le Livre des Hymnes ſacrés*.

d Id. lib. I. ſect. II.

e Id. lib. I. ſect. I.

f Clem. Alex. Strom. lib. VI.

Enfin l'Egypte n'oublioit rien pour polir l'eſprit, ennoblir le cœur, fortifier le corps. Quatre cens mille Soldats qu'elle entretenoit, étoient ceux de ſes Citoiens qu'elle exerçoit avec plus de ſoin. Les Loix de la Milice ſe conſervoient aiſément, & comme par elles-mêmes, parce que les peres les apprenoient à leurs enfans : car la profeſſion de la guerre paſſoit de pere en fils comme les autres; & après les familles Sacerdotales, celles qu'on eſtimoit les plus illuſtres étoient, comme parmi nous, les familles deſtinées aux armes. Je ne veux pas dire pourtant que l'Egypte ait été guerriere. On a beau avoir des troupes réglées & entretenues : on a beau les exercer à l'ombre dans les travaux militaires, & parmi les images des combats : il n'y a jamais que la guerre & les combats effectifs qui faſſent les hommes guerriers. L'Egypte aimoit la paix, parce qu'elle aimoit la juſtice, & n'avoit des ſoldats que pour ſa défenſe. Contente de ſon Païs où tout abondoit, elle ne ſongeoit point aux conquêtes. Elle s'étendoit d'une autre ſorte, en envoiant ſes Colonies par toute la terre, & avec elles la politeſſe & les Loix. Les villes les plus célébres *a* venoient apprendre en Egypte leurs antiquités, & la ſource de leurs plus belles inſtitutions. On la conſultoit de tous côtés ſur les régles de la ſageſſe. Quand ceux d'Elide *b* eurent établi les Jeux Olympiques les plus illuſtres de la Gréce, ils rechercherent par une ambaſſade ſolemnelle l'approbation des Egyptiens, & apprirent d'eux de nouveaux moiens d'encourager les combattans.

a *Plat. in Tim.*

b *Herod. lib. II.*

L'Egypte regnoit par ſes conſeils; & cet empire d'eſprit lui parut plus noble & plus glorieux que celui qu'on établit par les armes. Encore que les Rois de Thébes fuſſent ſans comparaiſon les plus puiſſans de tous les Rois de l'Egypte, jamais ils n'ont entrepris ſur les Dynaſties voiſines, qu'ils ont occu-

pées ſeulement, quand elles eurent été envahies par les Arabes; de ſorte qu'à vrai dire, ils les ont plutôt enlevées aux étrangers, qu'ils n'ont voulu dominer ſur les naturels du Païs. Mais quand ils ſe ſont mêlés d'être conquérans, ils ont ſurpaſſé tous les autres. Je ne parle point d'Oſiris vainqueur des Indes; apparemment c'eſt Bacchus, ou quelque autre Heros auſſi fabuleux. Le pere de Séſoſtris *a*, (les doctes veulent que ce ſoit Aménophis, autrement Memnon) ou par inſtinct, ou par humeur, ou, comme le diſent les Egyptiens, par l'autorité d'un Oracle, conçut le deſſein de faire de ſon fils un conquérant. Il s'y prit à la maniere des Egyptiens, c'eſt-à-dire, avec de grandes penſées. Tous les enfans qui nâquirent le même jour que Séſoſtris, furent amenés à la Cour par ordre du Roi. Il les fit élever comme ſes enfans, & avec les mêmes ſoins que Séſoſtris, près duquel ils étoient nourris. Il ne pouvoit lui donner de plus fidéles Miniſtres, ni des compagnons plus zélés de ſes combats. Quand il fut un peu avancé en âge, il lui fit faire ſon apprentiſſage par une guerre contre les Arabes. Ce jeune Prince y apprit à ſupporter la faim & la ſoif, & ſoumit cette Nation juſqu'alors indomtable. Accoutumé aux travaux guerriers par cette conquête, ſon pere le fit tourner vers l'Occident de l'Egypte: il attaqua la Libye; & la plus grande partie de cette vaſte région fut ſubjuguée. En ce tems ſon pere mourut, & le laiſſa en état de tout entreprendre. Il ne conçut *b* pas un moindre deſſein que celui de la conquête du monde; mais avant que de ſortir de ſon Roiaume, il pourvut à la ſureté du dedans, en gagnant le cœur de tous ſes Peuples par la libéralité & par la juſtice, & réglant au reſte le gouvernement avec une extrême prudence. Cependant il faiſoit ſes préparatifs: il levoit des troupes, & leur

a Diod. lib. I. ſect. II.

b Diod. ibid.

donnoit pour Capitaines *a* les jeunes gens que ſon pere avoit fait nourrir avec lui. Il y en avoit dix-ſept cens capables de répandre dans toute l'armée le courage, la diſcipline, & l'amour du Prince. Cela fait, il entra dans l'Ethiopie qu'il ſe rendit tributaire. Il continua ſes victoires dans l'Aſie. Jéruſalem fut la premiere à ſentir la force de ſes armes. Le téméraire Roboam ne put lui réſiſter; & Séſoſtris enleva les richeſſes de Salomon. Dieu, par un juſte jugement, les avoit livrées entre ſes mains. Il pénétra dans les Indes *b* plus loin qu'Hercule, que Bacchus, & plus loin que ne fit depuis Alexandre, puiſqu'il ſoumit le Païs au-delà du Gange. Jugez par-là ſi les Païs plus voiſins lui réſiſterent. Les Scythes obéirent juſqu'au Tanaïs: l'Arménie & la Cappadoce lui furent ſujettes. Il laiſſa une Colonie dans l'ancien Roiaume de Colchos, où les mœurs d'Egypte ſont toujours demeurées depuis. Hérodote a vu dans l'Aſie Mineure, d'une Mer à l'autre, les monumens de ſes victoires, avec les ſuperbes Inſcriptions de Séſoſtris, Roi des Rois, & Seigneur des Seigneurs. Il y en avoit juſques dans la Thrace, & il étendit ſon Empire depuis le Gange juſqu'au Danube. La difficulté des vivres l'empêcha d'entrer plus avant dans l'Europe. Il revint après neuf ans, chargé des dépouilles de tous les Peuples vaincus. Il y en eut qui défendirent courageuſement leur liberté: d'autres céderent ſans réſiſtance. Séſoſtris eut ſoin de marquer dans ſes monumens la différence de ces Peuples en figures hiéroglyphiques, à la maniere des Egyptiens. Pour décrire ſon Empire, il inventa les Cartes de Géographie. Cent Temples fameux érigés en action de graces aux Dieux Tutélaires de toutes les villes, furent les premieres auſſi-bien que les plus belles marques de ſes victoires; & il eut ſoin *c* de publier par les Inſcriptions, que ces

a Diod. lib. I. ſect. II.

b Ibid.

c Herod. lib. II. Diod. lib. I. ſect. II.

grands ouvrages avoient été achevés ſans fatiguer ſes ſujets. Il mettoit ſa gloire à les ménager, & à ne faire travailler aux monumens de ſes victoires que les captifs. Salomon *a* lui en avoit donné l'exemple. Ce ſage Prince n'avoit emploié que les Peuples tributaires dans les grands ouvrages qui ont rendu ſon régne immortel. Les Citoiens étoient attachés à de plus nobles exercices : ils apprenoient à faire la guerre, & à commander. Séſoſtris ne pouvoit pas ſe régler ſur un plus parfait modéle. Il regna trente-trois ans *b*, & jouit long-tems de ſes triomphes, beaucoup plus digne de gloire, ſi la vanité ne lui eût pas fait traîner ſon char par les Rois vaincus. Il ſemble qu'il ait dédaigné de mourir comme les autres hommes. Devenu aveugle dans ſa vieilleſſe, il ſe donna la mort à lui-même, & laiſſa l'Egypte riche à jamais. Son Empire pourtant ne paſſa pas la quatriéme génération. Mais il reſtoit encore du tems de Tibere *c* des monumens magnifiques, qui en marquoient l'étendue & la quantité des tributs. L'Egypte retourna bientôt à ſon humeur pacifique. On a même écrit *d* que Séſoſtris fut le premier à ramollir, après ſes conquêtes, les mœurs de ſes Egyptiens, dans la crainte des révoltes. S'il le faut croire, ce ne pouvoit être qu'une précaution qu'il prenoit pour ſes ſucceſſeurs. Car pour lui, ſage & abſolu comme il étoit, on ne voit pas ce qu'il pouvoit craindre de ſes Peuples qui l'adoroient. Au reſte cette penſée eſt peu digne d'un ſi grand Prince; & c'étoit mal pourvoir à la ſureté de ſes conquêtes, que de laiſſer affoiblir le courage de ſes ſujets.

a II. Par. VIII. 9.

b Diod. lib. I. ſect. II.

c Tac. Ann. II.

d Nymphod. lib. XI. I. rer. barb. poſt Herod.

Il eſt vrai auſſi que ce grand Empire ne dura guéres. Il faut périr par quelque endroit. La diviſion ſe mit en Egypte. Sous Anyſis *e* l'Aveugle, l'Ethiopien Sabacon envahit le Roiaume : il en traita auſſi bien les Peuples, & y fit d'auſſi grandes choſes qu'au-

e Herod. lib. II. Diod. lib. I. ſect. II.

cun des Rois naturels. Jamais on ne vit une modération pareille à la ſienne, puiſqu'après cinquante ans d'un régne heureux, il retourna en Ethiopie pour obéir à des avertiſſemens qu'il crut divins. Le Roiaume abandonné tomba entre les mains de Séthon Prêtre de Vulcain, Prince religieux à ſa mode, mais peu guerrier, & qui acheva d'énerver la milice, en maltraitant les gens de guerre. Depuis ce tems l'Egypte ne ſe ſoutint plus que par des milices étrangeres. On trouve une eſpece d'Anarchie. On trouve douze Rois choiſis par le Peuple, qui partagerent entre eux le gouvernement du Roiaume. C'eſt eux qui ont bâti ces douze Palais qui compoſoient le Labyrinthe. Quoique l'Egypte ne pût oublier ſes magnificences, elle fut foible & diviſée ſous ces douze Princes. Un d'eux, (ce fut Pſammétique) ſe rendit le maître par le ſecours des étrangers. L'Egypte ſe rétablit, & demeura aſſez puiſſante pendant cinq ou ſix régnes. Enfin cet ancien Roiaume, après avoir duré environ ſeize cens ans, affoibli par les Rois de Babylone & par Cyrus, devint la proie de Cambyſe, le plus inſenſé de tous les Princes.

Ceux qui ont bien connu l'humeur de l'Egypte, ont reconnu *a* qu'elle n'étoit pas belliqueuſe: vous en avez vu les raiſons. Elle avoit vécu en paix environ treize cens ans, quand elle produiſit ſon premier guerrier, qui fut Séſoſtris. Auſſi malgré ſa milice ſi ſoigneuſement entretenue, nous voions ſur la fin que les troupes étrangeres font toute ſa force, qui eſt un des plus grands défauts que puiſſe avoir un Etat. Mais les choſes humaines ne ſont point parfaites; & il eſt mal-aiſé d'avoir enſemble dans la perfection les arts de la paix avec les avantages de la guerre. C'eſt une aſſez belle durée d'avoir ſubſiſté ſeize ſiécles. Quelques Ethiopiens ont régné à

a Strab. lib. XVII.

Thébes dans cet intervalle, entre autres Sabacon, & à ce qu'on croit, Taraca. Mais l'Egypte tiroit cette utilité de l'excellente conſtitution de ſon Etat; que les Etrangers qui la conquéroient, entroient dans ſes mœurs, plutôt que d'y introduire les leurs: ainſi changeant de Maîtres, elle ne changeoit pas de Gouvernement. Elle eut peine à ſouffrir les Perſes dont elle voulut ſouvent ſecouer le joug. Mais elle n'étoit pas aſſez belliqueuſe pour ſe ſoutenir par ſa propre force contre une ſi grande Puiſſance; & les Grecs qui la défendoient, occupés ailleurs, étoient contraints de l'abandonner: de ſorte qu'elle retomboit toujours ſous ſes premiers Maîtres; mais toujours opiniâtrement attachée à ſes anciennes coutumes, & incapable de démentir les maximes de ſes premiers Rois. Quoiqu'elle en retînt beaucoup de choſes ſous les Ptolomées, le mélange des mœurs Grecques & Aſiatiques y fut ſi grand qu'on n'y reconnut preſque plus l'ancienne Egypte.

Il ne faut pas oublier que les tems des anciens Rois d'Egypte ſont fort incertains, même dans l'Hiſtoire des Egyptiens. On a peine à placer Oſymanduas, dont nous voions de ſi magnifiques monumens dans Diodore *a*, & de ſi belles marques de ſes combats. Il ſemble que les Egyptiens n'aient pas connu le pere de Seſoſtris, qu'Hérodote & Diodore n'ont pas nommé. Sa puiſſance eſt encore plus marquée par les monumens qu'il a laiſſés dans toute la terre, que par les mémoires de ſon Païs: & ces raiſons nous font voir qu'il ne faut pas croire, comme quelques-uns, que ce que l'Egypte publioit de ſes antiquités, ait toujours été auſſi exact qu'elle s'en vantoit, puiſqu'elle même eſt ſi incertaine des tems les plus éclatans de ſa Monarchie.

a Diod. lib. I. fol. II.

CHAPITRE IV.

Les Aſſyriens anciens & nouveaux : les Mèdes : & Cyrus.

LE grand Empire des Egyptiens eſt comme détaché de tous les autres, & n'a pas, comme vous voiez, une longue ſuite. Ce qui reſte à dire eſt plus ſoutenu, & a des dates plus préciſes.

Nous avons néanmoins encore tres-peu de choſes certaines touchant le premier Empire des Aſſyriens: mais enfin en quelque tems qu'on en veuille placer les commencemens, ſelon les diverſes opinions des Hiſtoriens *a*, vous verrez que lorſque le monde étoit partagé en pluſieurs petits Etats dont les Princes ſongeoient plutôt à ſe conſerver qu'à s'accroître, Ninus plus entreprenant & plus puiſſant que ſes voiſins, les accabla les uns après les autres, & pouſſa bien loin ſes conquêtes du côté de l'Orient. Sa femme Semiramis qui joignit à l'ambition, aſſez ordinaire à ſon ſexe, un courage & une ſuite de conſeils qu'on n'a pas accoutumé d'y trouver, ſoutint les vaſtes deſſeins de ſon mari, & acheva de former cette Monarchie.

a *Diod. II. Juſt. I*

Elle étoit grande ſans doute, & la grandeur de Ninive qu'on met *b* au-deſſus de celle de Babylone, le montre aſſez. Mais comme les Hiſtoriens les plus judicieux *c* ne font pas cette Monarchie ſi ancienne que les autres nous la repréſentent, ils ne la font pas non plus ſi grande. On voit durer trop long-tems *d* les petits Roiaumes dont il la faudroit compoſer, ſi elle étoit auſſi ancienne & auſſi étendue que le fabuleux Ctéſias, & ceux qui l'en ont cru ſur ſa parole nous la décrivent. Il eſt vrai que Platon *e* curieux obſervateur des Antiquités, fait le

b *Strab. XVI.*

c *Herod. I. Diod. Hal. I. App. init. &c*

d *Gen. XIV 2. 2. Jud. III. 8.*

e *Plat. de leg. III.*

Roiaume de Troye du tems de Priam, une dépendance de l'Empire des Aſſyriens. Mais on n'en voit rien dans Homere, qui dans le deſſein qu'il avoit de relever la gloire de la Gréce, n'auroit pas oublié cette circonſtance : & on peut croire que les Aſſyriens étoient peu connus du côté de l'Occident, puiſqu'un Poëte ſi ſavant, & ſi curieux d'orner ſon Poëme de tout ce qui appartenoit à ſon ſujet, ne les y fait point paroître.

Cependant, ſelon la ſupputation que nous avons jugé la plus raiſonnable, le tems du ſiége de Troye étoit le beau tems des Aſſyriens, puiſque c'eſt celui des conquêtes de Semiramis : mais c'eſt qu'elles s'étendirent ſeulement vers l'Orient. Ceux qui la flatent le plus *a*, lui font tourner ſes armes de ce côté-là. Elle avoit eu trop de part aux conſeils & aux victoires de Ninus pour ne pas ſuivre ſes deſſeins, ſi convenables d'ailleurs à la ſituation de ſon Empire ; & je ne crois pas qu'on puiſſe douter que Ninus ne ſe ſoit attaché à l'Orient, puiſque Juſtin qui même le favoriſe autant qu'il peut, lui fait terminer aux frontieres de la Libye les entrepriſes qu'il fit du côté de l'Occident.

a Juſt. l. Diod. l.

Je ne ſais donc plus en quels tems Ninive auroit pouſſé ſes conquêtes juſqu'à Troye, puiſqu'on voit ſi peu d'apparence que Ninus & Semiramis aient rien entrepris de ſemblable ; & que tous leurs ſucceſſeurs, à commencer depuis leur fils Ninyas, ont vécu dans une telle molleſſe & avec ſi peu d'action, qu'à peine leur nom eſt-il venu juſqu'à nous, & qu'il faut plutôt s'étonner que leur Empire ait pu ſubſiſter, que de croire qu'il ait pu s'étendre.

Il fut ſans doute beaucoup diminué par les conquêtes de Seſoſtris : mais comme elles furent de peu de durée, & peu ſoutenues par ſes ſucceſſeurs, il eſt à croire que les Païs qu'elles enleverent aux Aſ-

ſyriens, accoutumés de long-tems à leur domination, y retournerent naturellement : de ſorte que cet Empire ſe maintint en grande puiſſance & en grande paix, juſqu'à ce qu'Arbace aiant découvert la molleſſe de ſes Rois, ſi long-tems cachée dans le ſecret du Palais, Sardanapale célébre par ſes infamies devint non ſeulement mépriſable, mais encore inſupportable à ſes ſujets.

Vous avez vu les Roiaumes qui ſont ſortis du débris de ce premier Empire des Aſſyriens : entre autres celui de Ninive & celui de Babylone. Les Rois de Ninive retinrent le nom de Rois d'Aſſyrie, & furent les plus puiſſans. Leur orgueil s'éleva bientôt au-delà de toutes bornes par les conquêtes qu'ils firent, parmi leſquelles on compte celle du Roiaume des Iſraëlites, ou de Samarie. Il ne fallut rien moins que la main de Dieu & un miracle viſible, pour les empêcher d'accabler la Judée ſous Ezéchias; & on ne ſçut plus quelles bornes on pourroit donner à leur puiſſance, quand on leur vit envahir un peu après dans leur voiſinage le Roiaume de Babylone, où la famille Roiale étoit défaillie.

Babylone ſembloit être née pour commander à toute la terre. Ses Peuples étoient pleins d'eſprit & de courage. De tout tems *a* la Philoſophie regnoit parmi eux avec les beaux Arts, & l'Orient n'avoit guéres de meilleurs ſoldats que les Chaldéens. L'Antiquité *b* admire les riches moiſſons d'un Païs que la négligence de ſes habitans laiſſe maintenant ſans culture ; & ſon abondance le fit regarder ſous les anciens Rois de Perſe, comme la troiſiéme partie d'un ſi grand Empire. Ainſi les Rois d'Aſſyrie, enflés d'un accroiſſement qui ajoutoit à leur Monarchie une ville ſi opulente, conçurent de nouveaux deſſeins. Nabuchodonoſor I. crut ſon Empire indigne de lui, s'il n'y joignoit tout l'Univers. Nabucho-

a Xen. Cyrop. III. IV.

b Herod. I.

donoſor II. ſuperbe plus que tous les Rois ſes prédéceſſeurs, après des ſuccés inouis & des conquêtes ſurprenantes, voulut plutôt ſe faire adorer comme un Dieu, que commander comme un Roi. Quels ouvrages n'entreprit-il point dans Babylone ! Quelles murailles, quelles tours, quelles portes, & quelle enceinte y vit-on paroître ! Il ſembloit que l'ancienne Tour de Babel allât être renouvellée dans la hauteur prodigieuſe du Temple de Bel, & que Nabuchodonoſor voulût de nouveau menacer le Ciel. Son orgueil quoiqu'abattu par la main de Dieu, ne laiſſa pas de revivre dans ſes ſucceſſeurs. Ils ne pouvoient ſouffrir autour d'eux aucune domination ; & voulant tout mettre ſous le joug, ils devinrent inſupportables aux Peuples voiſins. Cette jalouſie réunit contre eux avec les Rois de Médie & les Rois de Perſe, une grande partie des Peuples d'Orient. L'orgueil ſe tourne aiſément en cruauté. Comme les Rois de Babylone traitoient inhumainement leurs ſujets, des Peuples entiers *a* auſſi-bien que des principaux Seigneurs de leur Empire ſe joignirent à Cyrus & aux Médes. Babylone trop accoutumée à commander & à vaincre pour craindre tant d'ennemis ligués contre elle, pendant qu'elle ſe croit invincible, devient captive des Médes qu'elle prétendoit ſubjuguer, & périt enfin par ſon orgueil.

a Xen. Cyrop. III, IV.

La deſtinée de cette ville fut étrange, puiſqu'elle périt par ſes propres inventions. L'Euphrate faiſoit à peu prés dans ſes vaſtes plaines le même effet que le Nil dans celles d'Egypte ; mais pour le rendre commode, il falloit *b* encore plus d'art & plus de travail que l'Egypte n'en employoit pour le Nil. L'Euphrate étoit droit dans ſon cours, & jamais ne ſe débordoit. Il lui fallut faire dans tout le Païs un nombre infini de canaux, afin qu'il en pût arroſer les terres dont la fertilité devenoit incomparable par

b Herod. I.

ce ſecours. Pour rompre la violence de ſes eaux impétueuſes, il fallut le faire couler par mille détours, & lui creuſer de grands lacs qu'une ſage Reine revêtit avec une magnificence incroiable. Nitocris mere de Labynithe, autremente nommé Nabonide ou Baltaſar, dernier Roi de Babylone, fit ces grands ouvrages. Mais cette Reine entreprit un travail bien plus merveilleux : ce fut d'élever ſur l'Euphrate un pont de pierre, afin que les deux côtés de la ville que l'immenſe largeur de ce fleuve ſéparoit trop, puſſent communiquer enſemble. Il fallut donc mettre à ſec une riviere ſi rapide & ſi profonde, en détournant ſes eaux dans un lac immenſe que la Reine avoit fait creuſer. En même tems on bâtit le pont dont les ſolides matériaux étoient préparés, & on revêtit de brique les deux bords de fleuve juſqu'à une hauteur étonnante, en y laiſſant des deſcentes revêtues de même, & d'un auſſi bel ouvrage que les murailles de la ville. La diligence du travail en étala la grandeur. Mais une Reine ſi prévoiante ne ſongea pas qu'elle apprenoit à ſes ennemis à prendre la ville. Ce fut dans le même lac qu'elle avoit creuſé, que Cyrus *a* détourna l'Euphrate, quand déſeſpérant de réduire Babylone, ni par force, ni par famine, il s'y ouvrit des deux côtés de la ville le paſſage que nous avons vu tant marqué par les Prophétes.

a Herod. l.

Si Babylone *b* eût pu croire qu'elle eût été périſſable comme toutes les choſes humaines, & qu'une confiance inſenſée ne l'eût pas jettée dans l'aveuglement : non-ſeulement elle eût pu prévoir ce que fit Cyrus, puiſque la mémoire d'un travail ſemblable étoit récente; mais encore en gardant toutes les deſcentes, elle eût accablé les Perſes dans le lit de la riviere où ils paſſoient. Mais on ne ſongeoit qu'aux plaiſirs & aux feſtins : il n'y avoit ni ordre, ni

b Ibid.

commandement réglé. Ainſi périſſent non-ſeulement les plus fortes places, mais encore les plus grands Empires. L'épouvante ſe mit par tout ; le Roi impie fut tué ; & Xénophon *a* qui donne ce titre au dernier Roi de Babylone, ſemble déſigner par ce mot les ſacrileges de Baltaſar, que Daniel nous fait voir punis par une chute ſi ſurprenante.

a Xenoph. VII

Les Médes qui avoient détruit le premier Empire des Aſſyriens, détruiſirent encore le ſecond, comme ſi cette Nation eût dû être toujours fatale à la grandeur Aſſyrienne. Mais cette derniere fois la valeur & le grand nom de Cyrus fit que les Perſes ſes ſujets eurent la gloire de cette conquête.

En effet elle eſt dûe entierement à ce Héros *b*, qui aiant été élevé ſous une diſcipline ſévére & réguliere, ſelon la coutume des Perſes, peuples alors auſſi modérés, que depuis ils ont été voluptueux, fut accoutumé dès ſon enfance à une vie ſobre & militaire. Les Médes autrefois ſi laborieux & ſi guerriers, mais à la fin ramollis par leur abondance, comme il arrive toujours, avoient beſoin d'un tel Général. Cyrus *c* ſe ſervit de leurs richeſſes & de leur nom toujours reſpecté en Orient ; mais il mettoit l'eſpérance du ſuccès dans les troupes qu'il avoit amenées de Perſe. Dès la premiere bataille le Roi de Babylone fut tué, & les Aſſyriens mis en déroute. Le vainqueur *d* offrit le duel au nouveau Roi ; & en montrant ſon courage, il ſe donna la réputation d'un Prince clément, qui épargne le ſang des ſujets. Il joignit la politique à la valeur. De peur de ruiner un ſi beau Païs qu'il regardoit déja comme ſa conquête, il fit réſoudre que les laboureurs ſeroient épargnés de part & d'autre. Il ſçut réveiller la jalouſie des Peuples voiſins contre l'orgueilleuſe puiſſance de Babylone qui alloit tout envahir ; & enfin la gloire qu'il s'étoit acquiſe autant par ſa

b Xenoph. Cyrop. I.

c Polyb. V. 44. X. 24. Xenoph. Cyrop. IV. V.

d Xenoph. Cyrop. V.

générosité & par ſa juſtice que par le bonheur de ſes armes, les aiant tous réunis ſous ſes étendards, avec de ſi grands ſecours il ſoumit cette vaſte étendue de terre dont il compoſa ſon Empire.

C'eſt par-là que s'éleva cette Monarchie. Cyrus la rendit ſi puiſſante, qu'elle ne pouvoit guéres manquer de s'accroître ſous ſes ſucceſſeurs. Mais pour entendre ce qui l'a perdue, il ne faut que comparer les Perſes & les ſucceſſeurs de Cyrus avec les Grecs & leurs Généraux, ſur-tout avec Alexandre.

CHAPITRE V.

Les Perſes : les Grecs : & Alexandre.

CAmbyſe fils de Cyrus fut celui qui corrompit les mœurs des Perſes. Son pere *a* ſi bien élevé parmi les ſoins de la guerre, n'en prit pas aſſez de donner au ſucceſſeur d'un ſi grand Empire une éducation ſemblable à la ſienne ; & par le ſort ordinaire des choſes humaines, trop de grandeur nuiſit à la vertu. Darius fils d'Hyſtaſpe, qui d'une vie privé fut élevé ſur le Trône, apporta de meilleures diſpoſitions à la ſouveraine Puiſsance, & fit quelques efforts pour réparer les déſordres. Mais la corruption étoit déja trop univerſelle ; l'abondance avoit introduit trop de déréglement dans les mœurs ; & Darius n'avoit pas lui-même conſervé aſſez de force pour être capable de redreſſer tout-à-fait les autres. Tout dégénera ſous ſes ſucceſſeurs, & le luxe des Perſes n'eut plus de meſure.

a *Plat. de leg. III.*

Mais encore que ces Peuples devenus puiſſans euſſent beaucoup perdu de leur ancienne vertu en s'abandonnant aux plaiſirs, ils avoient toujours conſervé quelque choſe de grand & de noble. Que

peut-on voir *a* de plus noble que l'horreur qu'ils avoient pour le menſonge, qui paſſa toujours parmi eux pour un vice honteux & bas? Ce qu'ils trouvoient de plus lâche, après le menſonge, étoit de vivre d'emprunt. Une telle vie leur paroiſſoit fainéante, honteuſe, ſervile; & d'autant plus mépriſable qu'elle portoit à mentir. Par une généroſité naturelle à leur Nation, ils traitoient honnêtement les Rois vaincus. Pour peu que les enfans de ces Princes *b* fuſſent capables de s'accommoder avec les vainqueurs, ils les laiſsoient commander dans leur Païs avec preſque toutes les marques de leur ancienne grandeur. Les Perſes étoient honnêtes, civils, libéraux envers les Etrangers, & ils ſavoient s'en ſervir. Les gens de mérite étoient connus parmi eux, & ils n'épargnoient rien pour les gagner. Il eſt vrai qu'ils ne ſont pas arrivés à la connoiſſance parfaite de cette ſageſſe qui apprend à bien gouverner. Leur grand Empire fut régi toujours avec quelque confuſion. Ils ne ſçurent jamais trouver ce bel art, depuis ſi bien pratiqué par les Romains, d'unir toutes les parties d'un grand Etat, & d'en faire un tout parfait. Auſſi n'étoient-ils preſque jamais ſans révoltes conſidérables. Ils n'étoient pourtant pas ſans politique. Les régles de la juſtice étoient connues parmi eux, & ils ont eu de grands Rois qui les faiſoient obſerver avec une admirable exactitude. Les crimes *c* étoient ſévérement punis; mais avec cette modération, qu'en pardonnant aiſément les premieres fautes, on réprimoit les rechutes par de rigoureux châtimens. Ils avoient beaucoup de bonnes Loix *d*, preſque toutes venues de Cyrus, & de Darius fils d'Hyſtaſpe. Ils avoient des maximes de gouvernement *e*, des conſeils réglés pour les maintenir, & une grande ſubordination dans tous les emplois. Quand on diſoit *f* que les Grands qui

a Plat. Alcib. I. Herod. lib. I.

b Herod. III.

c Herod. I.

d Plat. de leg. III.

e Esth. I. 13.

f Xenoph. Cyrop. VIII.

composoient le Conseil, étoient les yeux & les oreilles du Prince, on avertissoit tout ensemble & le Prince, qu'il avoit ses Ministres comme nous avons les organes de nos sens, non pas pour se reposer, mais pour agir par leur moien; & les Ministres, qu'ils ne devoient pas agir pour eux-mêmes, mais pour le Prince qui étoit leur Chef, & pour tout le
a Esth. I.13. corps de l'Etat. Ces Ministres *a* devoient être instruits des anciennes maximes de la Monarchie. Le
b Ibid. VI.1. Registre *b* qu'on tenoit des choses passées, servoit de régle à la postérité. On y marquoit les services que chacun avoit rendus, de peur qu'à la honte du Prince, & au grand malheur de l'Etat, ils ne demeurassent sans récompense. C'étoit une belle maniere d'attacher les particuliers au bien public, que
c Herod. I. de leur apprendre *c* qu'ils ne devoient jamais sacrifier pour eux seuls, mais pour leur Roi & pour tout l'Etat, où chacun se trouvoit avec tous les au-
d Xenoph. Cyrop. tres. Un des premiers soins du Prince *d* étoit de faire fleurir l'Agriculture; & les Satrapes dont le gouvernement étoit le mieux cultivé, avoient la plus grande part aux graces. Comme il y avoit des charges établies pour la conduite des armes, il y en avoit aussi pour veiller aux travaux rustiques: c'étoit deux charges semblables, dont l'une prenoit soin de garder le Païs, & l'autre de le cultiver. Le Prince les protégeoit avec une affection presque égale, & les faisoit concourir au bien public. Après ceux qui avoient remporté quelque avantage à la guerre, les
e Herod. I. plus honorés *e* étoient ceux qui avoient élevé beaucoup d'enfans. Le respect qu'on inspiroit aux Perses dès leur enfance pour l'autorité roiale, alloit jusqu'à l'excès, puisqu'ils y mêloient de l'adoration, & paroissoient plutôt des esclaves que des sujets soumis par raison à un Empire légitime: c'étoit l'esprit des Orientaux, & peut-être que le naturel vif & vio-

lent de ces Peuples demandoit un gouvernement plus ferme & plus abſolu.

La maniere dont on élevoit les enfans des Rois eſt admirée par Platon *a*, & propoſée aux Grecs comme le modéle d'une éducation parfaite. Dès l'âge de ſept ans, on les tiroit des mains des Eunuques pour les faire monter à cheval, & les exercer à la chaſſe. A l'âge de quatorze ans, lorſque l'eſprit commence à ſe former, on leur donnoit pour leur inſtruction quatre hommes des plus vertueux & des plus ſages de l'Etat. Le premier, dit Platon, leur apprenoit la Magie, c'eſt-à-dire dans leur langage, le culte des Dieux, ſelon les anciennes maximes, & ſelon les Loix de Zoroaſtre fils d'Oromaſe. Le ſecond les accoutumoit à dire la vérité, & à rendre la juſtice. Le troiſiéme leur enſeignoit à ne ſe pas laiſſer vaincre par les voluptés, afin d'être toujours libres & vraiment Rois, maîtres d'eux-mêmes & de leurs deſirs. Le quatriéme fortifioit leur courage contre la crainte qui en eût fait des eſclaves, & leur eût ôté la confiance, ſi néceſſaire au commandement. Les jeunes Seigneurs *b* étoient élevés à la porte du Roi avec ſes enfans. On prenoit un ſoin particulier qu'ils ne viſſent, ni n'entendiſſent rien de mal-honnête. On rendoit compte au Roi de leur conduite. Ce compte qu'on lui en rendoit, étoit ſuivi par ſon ordre de châtimens, & de récompenſes. La jeuneſſe qui les voioit, apprenoit de bonne heure avec la vertu, la ſcience d'obéir & de commander. Avec une ſi belle inſtitution, que ne devoit-on pas eſpérer des Rois de Perſe & de leur Nobleſſe, ſi on eût eu autant de ſoin de les bien conduire dans le progrès de leur âge, qu'on en avoit de les bien inſtruire dans leur enfance ? Mais les mœurs corrompues de la Nation les entraînoient bientôt dans les plaiſirs, contre leſquelles nul-

a Plat. Alcib. I.

b Xenoph. de exped. Cyri jun. lib. I.

le éducation ne peut tenir. Il faut pourtant confeſſer que, malgré cette molleſſe des Perſes, malgré le ſoin qu'ils avoient de leur beauté & de leur parure, ils ne manquoient pas de valeur. Ils s'en ſont toujours piqués, & ils en ont donné d'illuſtres marques. L'art Militaire *a* avoit parmi eux la préférence qu'il méritoit, comme celui à l'abri duquel tous les autres peuvent s'exercer en repos. Mais jamais ils n'en connurent le fond, ni ne ſçurent ce que peut dans une armée la ſévérité, la diſcipline, l'arrangement des troupes, l'ordre des marches & des campemens, & enfin une certaine conduite qui fait remuer ces grands corps ſans confuſion & à propos. Ils croioient avoir tout fait quand ils avoient ramaſſé ſans choix un peuple immenſe qui alloit au combat aſſez réſolument, mais ſans ordre, & qui ſe trouvoit embarraſſé d'une multitude infinie de perſonnes inutiles que le Roi & les Grands traînoient après eux, ſeulement pour le plaiſir. Car leur molleſſe étoit ſi grande, qu'ils vouloient trouver dans l'armée la même magnificence & les mêmes délices que dans les lieux où la Cour faiſoit ſa demeure ordinaire; de ſorte que les Rois marchoient accompagnés de leurs femmes, de leurs concubines, de leurs eunuques, & de tout ce qui ſervoit à leurs plaiſirs. La vaiſſelle d'or & d'argent, & les meubles précieux ſuivoient dans une abondance prodigieuſe; & enfin, tout l'attirail que demande une telle vie. Une armée compoſée de cette ſorte, & déja embarraſſée de la multitude exceſſive de ſes ſoldats, étoit ſurchargée par le nombre déméſuré de ceux qui ne combattoient point. Dans cette confuſion, on ne pouvoit ſe mouvoir de concert; les ordres ne venoient jamais à tems; & dans une action tout alloit (* comme à l'aventure, ſans que perſonne fût en état de pourvoir à ce déſordre.) Joint encore qu'il falloit

a *Xenoph. Oecon.*

* Autrefois : *Tout alloit comme il pouvoit, ſans que perſonne fût en état d'y pourvoir.* Voiez la Note ci-deſſus, pag. 14.

avoir fini bientôt, & paſſer rapidement dans un Païs: car ce corps immenſe & avide, non-ſeulement de ce qui étoit néceſsaire pour la vie, mais encore de ce qui ſervoit au plaiſir, conſumoit tout en peu de tems, & on a peine à comprendre d'où il pouvoit tirer ſa ſubſiſtence.

Cependant, avec ce grand appareil, les Perſes étonnoient les Peuples qui ne ſavoient pas mieux la guerre qu'eux. Ceux même qui la ſavoient, ſe trouverent ou affoiblis par leurs propres diviſions, ou accablés par la multitude de leurs ennemis; & c'eſt par-là que l'Egypte, toute ſuperbe qu'elle étoit & de ſon antiquité & de ſes ſages inſtitutions, & des conquêtes de ſon Seſoſtris, devint ſujette des Perſes. Il ne leur fut pas mal aiſé de domter l'Aſie Mineure, & même les Colonies Grecques que la molleſſe de l'Aſie avoit corrompues. Mais quand ils vinrent à la Gréce même, ils trouverent ce qu'ils n'avoient jamais vu, une milice réglée, des Chefs entendus, des ſoldats accoutumés à vivre de peu; des corps endurcis au travail, que la lutte & les autres exercices ordinaires dans ce Païs rendoient adroits; & des armées médiocres à la vérité, mais ſemblables à ces corps vigoureux, où il ſemble que tout ſoit nerf, & où tout eſt plein d'eſprits; au reſte ſi bien commandées & ſi ſouples aux ordres de leurs Généraux, qu'on eût cru que les ſoldats n'avoient tous qu'une même ame: tant on voioit de concert dans leurs mouvemens.

Mais ce que la Gréce avoit de plus grand, étoit une politique ferme & prévoiante, qui ſavoit abandonner, hazarder & défendre ce qu'il falloit: & ce qui eſt plus grand encore, un courage que l'amour de la liberté & celui de la Patrie rendoit invincible.

Les Grecs naturellement pleins d'eſprit & de cou-

rage, avoient été cultivés de bonne heure par des Rois & des Colonies venues d'Egypte, qui s'étant établies dès les premiers tems en divers endroits du Païs, avoient répandu par tout cette excellente police des Egyptiens. C'eſt de-là qu'ils avoient appris les exercices du corps, la lutte, la courſe à pied, la courſe à cheval & ſur des chariots, & les autres exercices qu'ils mirent dans leur perfection par les glorieuſes couronnes des Jeux Olympiques. Mais ce que les Egyptiens leur avoient appris de meilleur, étoit à ſe rendre dociles & à ſe laiſſer former par les Loix pour le bien public. Ce n'étoit pas des particuliers qui ne ſongent qu'à leurs affaires, & ne ſentent les maux de l'Etat qu'autant qu'ils en ſouffrent eux-mêmes, ou que le repos de leur famille en eſt troublé. Les Grecs étoient inſtruits à ſe regarder, & à regarder leur famille comme partie d'un plus grand corps qui étoit le corps de l'Etat. Les peres nourriſſoient leurs enfans dans cet eſprit, & les enfans apprenoient dès le berceau à regarder la Patrie comme une mere commune, à qui ils appartenoient plus encore qu'à leurs parens. Le mot de civilité ne ſignifioit pas ſeulement parmi les Grecs la douceur & la déférence mutuelle qui rend les hommes ſociables : l'homme civil n'étoit autre choſe qu'un bon Citoien qui ſe regarde toujours comme membre de l'Etat, qui ſe laiſſe conduire par les Loix, & conſpire avec elles au bien public, ſans rien entreprendre ſur perſonne. Les anciens Rois que la Gréce avoit eus en divers Païs *a*, un Minos, un Cecrops, une Theſée, un Codrus, ut Temene, un Creſphonte, un Euryſtene, un Patrocle, & les autres ſemblables, avoient répandu cet eſprit dans toute la Nation. Ils furent tous populaires, non point en flatant le Peuple, mais en procurant ſon bien, & en faiſant régner la Loi.

a Plat. de leg. III.

Que dirai-je de la ſévérité des jugemens ? Quel plus grave Tribunal y eut-il jamais que celui de l'Aréopage, ſi révéré dans toute la Gréce, qu'on diſoit que les Dieux mêmes y avoient comparu ? Il a été célébre dès les premiers tems ; & Cecrops apparemment l'avoit fondé ſur le modéle des Tribunaux de l'Egypte. Aucune Compagnie n'a conſervé ſi long-tems la réputation de ſon ancienne ſévérité, & l'éloquence trompeuſe en a toujours été bannie.

Les Grecs ainſi policés peu à peu ſe crurent capables de ſe gouverner eux-mêmes, & la plupart des villes ſe formerent en Républiques. Mais de ſages Législateurs qui s'éleverent en chaque Païs, un Thalés, un Pythagore, un Pittacus, un Lycurgue, un Solon, un Philolas, & tant d'autres que l'Hiſtoire marque, empêcherent que la liberté ne dégénérât en licence. Des Loix ſimplement écrites & en petit nombre, tenoient les Peuples dans le devoir, & les faiſoient concourir au bien commun du Païs.

L'idée de liberté qu'une telle conduite inſpiroit, étoit admirable. Car la liberté que ſe figuroient les Grecs, étoit une liberté ſoumiſe à la Loi, c'eſt-à-dire, à la raiſon même reconnue par tout le Peuple. Ils ne vouloient pas que les hommes euſſent du pouvoir parmi eux. Les Magiſtrats redoutés durant le tems de leur miniſtere, redevenoient des particuliers qui ne gardoient d'autorité qu'autant que leur en donnoit leur expérience. La Loi étoit regardée comme la maîtreſſe : c'étoit elle qui établiſſoit les Magiſtrats, qui en régloit le pouvoir, & qui enfin châtioit leur mauvaiſe adminiſtration.

Il n'eſt pas ici queſtion d'examiner, ſi ces idées ſont auſſi ſolides que ſpécieuſes. Enfin la Gréce en étoit charmée, & préféroit les inconvéniens de la liberté à ceux de la ſujétion légitime, quoiqu'en effet beaucoup moindres. Mais comme chaque forme

de gouvernement a ſes avantages, celui que la Gréce tiroit du ſien, étoit que les Citoiens s'affectionnoient d'autant plus à leur Païs, qu'ils le conduiſoient en commun, & que chaque particulier pouvoit parvenir aux premiers honneurs.

Ce que fit la Philoſophie pour conſerver l'Etat de la Gréce, n'eſt pas croiable. Plus ces Peuples étoient libres, plus il étoit néceſſaire d'y établir par de bonnes raiſons les régles des mœurs, & celles de la ſociété. Pythagore, Thalés, Anaxagore, Socrate, Archytas, Platon, Xenophon, Ariſtote, & une infinité d'autres remplirent la Gréce de ce beaux préceptes. Il y eut des extravagans qui prirent le nom de Philoſophes; mais ceux qui étoient ſuivis, étoient ceux qui enſeignoient à ſacrifier l'intérêt particulier, & même la vie à l'intérêt général & au ſalut de l'Etat; & c'étoit la maxime la plus commune des Philoſophes, qu'il falloit ou ſe retirer des affaires publiques, ou n'y regarder que le bien public.

Pourquoi parler des Philoſophes? Les Poëtes mêmes qui étoient dans les mains de tout le Peuple, les inſtruiſoient plus encore qu'ils ne les divertiſſoient. Le plus renommé des Conquérans regardoit Homere comme un maître qui lui apprenoit à bien régner. Ce grand Poëte n'apprenoit pas moins à bien obéir, qu'à être bon Citoien. Lui, & tant d'autres Poëtes, dont les Ouvrages ne ſont pas moins graves qu'ils ſont agréables, ne célébrent que les Arts utiles à la vie humaine, ne reſpirent que le bien public, la patrie, la ſociété, & cette admirable civilité que nous avons expliquée.

Quand la Gréce ainſi élevée regardoit les Aſiatiques avec leur délicateſſe, avec leur parure & leur beauté ſemblable à celle des femmes, elle n'avoit que du mépris pour eux. Mais leur forme de gouvernement qui n'avoit pour régle que la volonté du

Prince, maîtreſſe de toutes les Loix, & même des plus ſacrées, lui inſpiroit de l'horreur ; & l'objet le plus odieux qu'eût toute la Gréce, étoient les Barbares.

Cette haine étoit venue aux Grecs *a* dès les premiers tems, & leur étoit devenue comme naturelle. Une des choſes qui faiſoit aimer la Poëſie d'Homere ; eſt qu'il chantoit les victoires & les avantages de la Gréce ſur l'Aſie. Du côté de l'Aſie étoit Venus, c'eſt-à-dire, les plaiſirs, les folles amours & la molleſſe : du côté de la Gréce étoit Junon, c'eſt-à-dire, la gravité avec l'honneur conjugal ; Mercure avec l'éloquence, Jupiter & la ſageſſe politique. Du côté de l'Aſie étoit Mars impétueux & brutal, c'eſt-à-dire, la guerre faite avec fureur : du côté de la Gréce étoit Pallas, c'eſt-à-dire, l'art militaire & la valeur conduite par eſprit. La Gréce depuis ce tems avoit toujours cru que l'intelligence & le vrai courage étoit ſon partage naturel. Elle ne pouvoit ſouffrir que l'Aſie penſât à la ſubjuguer ; & en ſubiſſant ce joug, elle eût cru aſſujettir la vertu à la volupté, l'eſprit au corps, & le véritable courage à une force inſenſée qui conſiſtoit ſeulement dans la multitude.

a Iſocr. Panég.

La Gréce étoit pleine de ces ſentimens, quand elle fut attaquée par Darius fils d'Hyſtaſpe & par Xerxès, avec des armées dont la grandeur paroit fabuleuſe, tant elle eſt énorme. Auſſi-tôt chacun ſe prépare à défendre ſa liberté. Quoique toutes les villes de Gréce fiſſent autant de Républiques, l'intérêt commun les réunit ; & il ne s'agiſſoit entre elles que de voir qui feroit le plus pour le bien public. Il ne couta rien aux Atheniens d'abandonner leur ville au pillage & à l'incendie : & après qu'ils eurent ſauvé leurs vieillards & leurs femmes avec leurs enfans, ils mirent ſur des vaiſſeaux tout ce qui étoit

capable de porter les armes. Pour arrêter quelques jours l'armée Perſienne à un paſſage difficile, & pour lui faire ſentir ce que c'étoit que la Gréce, une poignée de Lacédémoniens courut avec ſon Roi à une mort aſſurée, contens en mourant d'avoir immolé à leur patrie un nombre infini de ces Barbares, & d'avoir laiſſé à leurs compatriotes l'exemple d'une hardieſſe inouie. Contre de telles armées & une telle conduite, la Perſe ſe trouva foible, & éprouva pluſieurs fois à ſon dommage ce que peut la diſcipline contre la multitude & la confuſion, & ce que peut la valeur conduite avec art, contre une impétuoſité aveugle.

Il ne reſtoit à la Perſe tant de fois vaincue, que de mettre la diviſion parmi les Grecs; & l'état même où ils ſe trouvoient par leurs victoires, rendoit cette entrepriſe facile. Comme la crainte *a* les tenoit unis, la victoire & la confiance rompit l'union. Accoutumés à combattre & à vaincre, quand ils crurent n'avoir plus à craindre la puiſſance des Perſes, ils ſe tournerent les uns contre les autres. Mais il faut expliquer un peu davantage cet état des Grecs, & ce ſécret de la politique Perſienne.

a Plut. de leg. III.

Parmi toutes les Républiques dont la Gréce étoit compoſée, Athenes & Lacédémone étoient ſans comparaiſon les principales. On ne peut avoir plus d'eſprit qu'on en avoit à Athenes, ni plus de force qu'on en avoit à Lacédémone. Athenes vouloit le plaiſir : la vie de Lacédémone étoit dure & laborieuſe. L'une & l'autre aimoit la gloire & la liberté : mais à Athenes la liberté tendoit naturellement à la licence; & contrainte par des Loix ſéveres à Lacédémone, plus elle étoit réprimée au dedans, plus elle cherchoit à s'étendre en dominant au dehors. Athenes vouloit auſſi dominer, mais par un autre principe. L'intérêt ſe mêloit à la gloire.

Ses Citoiens excelloient dans l'art de naviger; & la Mer où elle régnoit, l'avoit enrichie. Pour demeurer ſeule maîtreſſe de tout le commerce, il n'y avoit rien qu'elle ne voulût aſſujettir: & ſes richeſſes qui lui inſpiroient ce deſir, lui fourniſſoient le moien de le ſatisfaire. Au contraire, à Lacédémone, l'argent étoit mépriſé. Comme toutes les Loix tendoient à en faire une République guerriere, la gloire des armes étoit le ſeul charme dont les eſprits de ſes Citoiens fuſſent poſſédés. Dès-là naturellement elle vouloit dominer: & plus elle étoit au-deſſus de l'intérêt, plus elle s'abandonnoit à l'ambition.

Lacédémone par ſa vie réglée étoit ferme dans ſes maximes & dans ſes deſſeins. Athenes étoit plus vive, & le Peuple y étoit trop maître. La Philoſophie & les Loix faiſoient à la vérité de beaux effets dans des naturels ſi exquis: mais la raiſon toute ſeule n'étoit pas capable de les retenir. Un ſage Athenien *a*, & qui connoiſſoit admirablement le naturel de ſon Païs, nous apprend que la crainte étoit néceſſaire à ces eſprits trop vifs & trop libres: & qu'il n'y eut plus moien de les gouverner, quand la victoire de Salamine les eut raſſurés contre les Perſes.

a Plat. de leg. III.

Alors deux choſes les perdirent, la gloire de leurs belles actions, & la ſureté où ils croioient être. Les Magiſtrats n'étoient plus écoutés: & comme la Perſe étoit affligée par une exceſſive ſujétion; Athenes, dit Platon, reſſentit les maux d'une liberté exceſſive.

Ces deux grandes Républiques ſi contraires dans leurs mœurs & dans leur conduite, s'embaraſſoient l'une l'autre dans le deſſein qu'elles avoient d'aſſujettir toute la Gréce; de ſorte qu'elles étoient toujours ennemies, plus encore par la contrarieté de leurs intérêts, que par l'incompatibilité de leurs humeurs.

Les villes Grecques ne vouloient la domination ni de l'une ni de l'autre: car outre que chacun ſouhai-

toit pouvoir conſerver ſa liberté, elles trouvoient l'Empire de ces deux Républiques trop fâcheux. Celui de Lacédémone étoit dur. On remarquoit *a* dans ſon Peuple je ne ſais quoi de farouche. Un gouvernement trop rigide & une vie trop laborieuſe y rendoit les eſprits trop fiers, trop auſteres & trop impérieux: joint qu'il falloit ſe réſoudre à n'être jamais en paix ſous l'empire d'une ville qui étant formée *b* pour la guerre, ne pouvoit ſe conſerver qu'en la continuant ſans relâche. Ainſi les Lacédémoniens *c* vouloient commander, & tout le monde craignoit qu'ils ne commandaſſent. Les Atheniens *d* étoient naturellement plus doux & plus agréables. Il n'y avoit rien de plus délicieux à voir que leur ville, où les Fêtes & les Jeux étoient perpétuels; où l'eſprit, où la liberté & les paſſions donnoient tous les jours de nouveaux ſpectacles. Mais leur conduite inégale déplaiſoit à leurs alliés, & étoit encore plus inſupportable à leurs ſujets. Il falloit eſſuier les bizarreries d'un Peuple flaté: c'eſt-à-dire, ſelon Platon, quelque choſe de plus dangereux que celles d'un Prince gâté par la flaterie.

a *Ariſt. Pol. VIII. 4.*

b *Id. VII. 14.*

c *Xenoph. de rep. Lac.*

d *Plat. de rep. VIII.*

Ces deux villes ne permettoient point à la Gréce de demeurer en repos. Vous avez vu la guerre du Péloponneſe, & les autres toujours cauſées ou entretenues par les jalouſies de Lacédémone & d'Athenes. Mais ces mêmes jalouſies qui troubloient la Gréce, la ſoutenoient en quelque façon, & l'empêchoient de tomber dans la dépendance de l'une ou de l'autre de ces Républiques.

Les Perſes apperçurent bientôt cet état de la Gréce. Ainſi tout le ſecret de leur politique étoit d'entretenir ces jalouſies, & de fomenter ces diviſions. Lacédémone qui étoit la plus ambitieuſe, fut la premiere à les faire entrer dans les querelles des Grecs. Ils y entrerent dans le deſſein de ſe rendre maîtres

de toute la Nation: & ſoigneux d'affoiblir les Grecs les uns par les autres, ils n' attendoient que le moment de les accabler tous enſemble. Déja les villes de Gréce *a* ne regardoient dans leurs guerres que le Roi de Perſe, qu' elles appelloient *le grand Roi* ou *le Roi* par excellence, comme ſi elles ſe fuſſent déja comptées pour ſujettes: mais il n'étoit pas poſſible que l' ancien eſprit de la Gréce ne ſe réveillât à la veille de tomber dans la ſervitude, & entre les mains des Barbares. De petits Rois Grecs entreprirent de s'oppoſer à ce grand Roi, & de ruiner ſon Empire. Avec une petite armée, mais nourrie dans la diſcipline que nous avons vue, Ageſilas Roi de Lacédémone *b* fit trembler les Perſes dans l' Aſie Mineure, & montra qu'on les pouvoit abattre. Les ſeules diviſions de la Gréce arrêterent ſes conquêtes: mais il arriva dans ces tems-là que le jeune Cyrus frere d' Artaxerxe ſe révolta contre lui. Il avoit dix mille Grecs dans ſes troupes, qui ſeuls ne purent être rompus dans la déroute univerſelle de ſon armée. Il fut tué dans la bataille, & de la main d' Artaxerxe, à ce qu'on dit. Nos Grecs ſe trouvoient ſans protecteurs au milieu des Perſes & aux environs de Babylone. Cependant Artaxerxe victorieux ne put ni les obliger à poſer volontairement les armes, ni les y forcer. Ils conçurent le hardi deſſein de traverſer en corps d'armée tout ſon Empire, pour retourner en leur Païs, & ils en vinrent à bout. (* C'eſt la belle Hiſtoire qu' on trouve ſi bien racontée par Xenophon dans ſon Livre de la Retraite des dix mille, ou de l'Expédition du jeune Cyrus.) Toute la Gréce vit alors plus que jamais, qu' elle nourriſſoit une milice invincible à laquelle tout devoit céder, & que ſes ſeules diviſions la pouvoient ſoumettre à un ennemi trop foible pour lui réſiſter, quand elle ſeroit unie. Philippe Roi de Macédoine, également

a *Plat. de leg. III. Iſoc. Pan. &c.*

b *Polyb. lib. III. cap. 4.*

* Voiez la Note ci-deſſus, pag. 24.

habile & vaillant, ménagea ſi bien les avantages que lui donnoit contre tant de Villes & de Républiques diviſées, un Roiaume petit à la vérité, mais uni, & où la Puiſſance Roiale étoit abſolue ; qu'à la fin moitié par adreſſe, & moitié par force, il ſe rendit le plus puiſſant de la Gréce, & obligea tous les Grecs à marcher ſous ſes Etendarts contre l'ennemi commun. Il fut tué dans ces conjonctures : mais Alexandre ſon fils ſuccéda à ſon Roiaume & à ſes deſſeins.

Il trouva les Macédoniens non-ſeulement aguerris, mais encore triomphans, & devenus par tant de ſuccès, preſqu'autant ſupérieurs aux autres Grecs en valeur & en diſcipline, que les autres Grecs étoient au-deſſus des Perſes & de leurs ſemblables.

Darius qui regnoit en Perſe de ſon tems, étoit juſte, vaillant, généreux, aimé de ſes Peuples, & ne manquoit ni d'eſprit, ni de vigueur pour exécuter ſes deſſeins. Mais ſi vous le comparez avec Alexandre, ſon eſprit avec ce génie perçant & ſublime; ſa valeur avec la hauteur & la fermeté de ce courage invincible qui ſe ſentoit animé par les obſtacles, avec cette ardeur immenſe d'accroître tous les jours ſon nom qui lui faiſoit préférer à tous les périls, à tous les travaux, & à mille morts, le moindre dégré de gloire; enfin, avec cette confiance qui lui faiſoit ſentir au fond de ſon cœur que tout lui devoit céder comme à un homme que ſa deſtinée rendoit ſupérieur aux autres : confiance qu'il inſpiroit non-ſeulement à ſes Chefs, mais encore au moindre de ſes ſoldats qu'il élevoit par ce moien au-deſſus des difficultés, & au-deſſus d'eux-mêmes : vous jugerez aiſément auquel des deux appartenoit la victoire. Et ſi vous joignez à ces choſes les avantages des Grecs & des Macédoniens au-deſſus de leurs ennemis, vous avouerez que la Perſe attaquée par un

tel Héros & par de telles armées, ne pouvoit plus éviter de changer de maître. Ainſi vous découvrirez en même tems ce qui a ruiné l'Empire des Perſes, & ce qui a élevé celui d'Alexandre.

Pour lui faciliter la victoire, il arriva *a* que la Perſe perdit le ſeul Général qu'elle pût oppoſer aux Grecs; c'étoit Memnon Rhodien. Tant qu'Alexandre eut en tête un ſi fameux Capitaine, il put ſe glorifier d'avoir vaincu un ennemi digne de lui. Au lieu de hazarder contre les Grecs une bataille générale, Memnon vouloit qu'on leur diſputât tous les paſſages, qu'on leur coupât les vivres, qu'on les allât attaquer chez eux, & que par une attaque vigoureuſe on les forçât à venir défendre leur Païs. Alexandre y avoit pourvu; & les troupes qu'il avoit laiſſées à Antipater, ſuffiſoient pour garder la Gréce. Mais ſa bonne fortune le délivra tout d'un coup de cet embarras. Au commencement d'une diverſion qui déja inquiétoit toute la Gréce, Memnon mourut, & Alexandre mit tout à ſes pieds.

a Diod. XVII. ſect. 2.

Ce Prince fit ſon entrée dans Babylone avec un éclat qui ſurpaſſoit tout ce que l'Univers avoit jamais vu: & après avoir vengé la Gréce, après avoir ſubjugué avec une promptitude incroiable toutes les terres de la domination Perſienne; pour aſſurer de tous côtés ſon nouvel Empire, ou plutôt pour contenter ſon ambition, & rendre ſon nom plus fameux que celui de Bacchus, il entra dans les Indes où il pouſſa ſes conquêtes plus loin que ce célébre vainqueur. Mais celui que les déſerts, les fleuves, & les montagnes n'étoient pas capables d'arrêter, fut contraint de céder à ſes ſoldats rebutés qui lui demandoient du repos. Réduit à ſe contenter des ſuperbes monumens qu'il laiſſa ſur le bord de l'Araſpe, il ramena ſon armée par une autre route que celle qu'il avoit tenue, & domta tous les Païs qu'il trouva ſur ſon paſſage.

Il revint à Babylone craint & reſpecté, non pas comme un Conquérant, mais comme un Dieu. Mais cet Empire formidable qu'il avoit conquis, ne dura pas plus long-tems que ſa vie qui fut fort courte. A l'âge de trente-trois ans, au milieu des plus vaſtes deſſeins qu'un homme eût jamais conçus, & avec les plus juſtes eſpérances d'un heureux ſuccès, il mourut ſans avoir eu le loiſir d'établir ſolidement ſes affaires, laiſſant un frere imbécille, & des enfans en bas âge incapables de ſoutenir un ſi grand poids. Mais ce qu'il y avoit de plus funeſte pour ſa Maiſon & pour ſon Empire, eſt qu'il laiſſoit des Capitaines à qui il avoit appris à ne reſpirer que l'ambition & la guerre. Il prévit à quels excès ils ſe porteroient, quand il ne ſeroit plus au monde. Pour les retenir, de peur d'en être dédit, il n'oſa nommer ni ſon ſucceſſeur, ni le tuteur de ſes enfans. Il prédit ſeulement que ſes amis célébreroient ſes funérailles avec des batailles ſanglantes, & il expira dans la fleur de ſon âge, plein des triſtes images de la confuſion qui devoit ſuivre ſa mort.

En effet, vous avez vu le partage de ſon Empire, & la ruine affreuſe de ſa Maiſon. La Macédoine, ſon ancien Roiaume tenu par ſes Ancêtres depuis tant de ſiécles, fut envahi de tous côtés comme une ſucceſſion vacante; & après avoir été longtems la proie du plus fort, il paſſa enfin à une autre famille. Ainſi ce grand Conquérant, le plus renommé & le plus illuſtre qui fut jamais, a été le dernier Roi de ſa race. S'il fût demeuré paiſible dans la Macédoine, la grandeur de ſon Empire n'auroit pas tenté ſes Capitaines, & il eût pu laiſſer à ſes enfans le Roiaume de ſes peres. Mais parce qu'il avoit été trop puiſſant, il fut cauſe de la perte de tous les ſiens: & voilà le fruit glorieux de tant de conquêtes.

Sa mort fut la ſeule cauſe de cette grande révolution. Car il faut dire à ſa gloire, que ſi jamais homme a été capable de ſoutenir un ſi vaſte Empire, quoique nouvellement conquis, ç' a été ſans doute Alexandre, puiſqu'il n'avoit pas moins d'eſprit que de courage. Il ne faut donc point imputer à ſes fautes, quoiqu' il en ait fait de grandes, la chute de ſa famille, mais à la ſeule mortalité; ſi ce n'eſt qu' on veuille dire qu' un homme de ſon humeur, & que ſon ambition engageoit toujours à entreprendre, n'eût jamais trouvé le loiſir d'établir les choſes.

Quoiqu'il en ſoit, nous voions par ſon exemple, qu' outre les fautes que les hommes pourroient corriger, c' eſt-à-dire, celles qu' ils font par empottement, ou par ignorance, il y a un foible irrémédiable inſéparablement attaché aux deſſeins humains, & c'eſt la mortalité. Tout peut tomber en un moment par cet endroit-là: ce qui nous force d' avouer que comme le vice le plus inhérent, ſi je puis parler de la ſorte, & les plus inſéparable des choſes humaines, c' eſt leur propre caducité; celui qui ſait conſerver & affermir un Etat, a trouvé un plus haut point de ſageſſe que celui qui ſait conquérir & gagner des batailles.

Il n' eſt pas beſoin que je vous raconte en détail ce qui fit périr les Roiaumes formés du débris de l'Empire d'Alexandre, c'eſt-à-dire, celui de Syrie, celui de Macédoine, & celui d' Egypte. La cauſe commune de leur ruine eſt qu' ils furent contraints de céder à une plus grande puiſſance, qui fut la puiſſance Romaine. Si toutefois nous voulions conſidérer le dernier état de ces Monarchies, nous trouverions aiſément les cauſes immédiates de leur chute; & nous verrions entre autres choſes que la plus puiſſante de toutes, c' eſt-à-dire, celle de Syrie, après avoir été ébranlée par la molleſſe & le luxe

de la Nation, reçut enfin le coup mortel par la diviſion de ſes Princes.

CHAPITRE VI.

L'Empire Romain; & en paſſant, celui de Carthage, & ſa mauvaiſe conſtitution.

NOus ſommes enfin venus à ce grand Empire qui a englouti tous les Empires de l'Univers, d'où ſont ſortis les plus grands Roiaumes du monde que nous habitons, dont nous reſpectons encore les Loix, & que nous devons par conſéquent mieux connoître que tous les autres Empires. Vous entendez bien, MONSEIGNEUR, que je parle de l'Empire Romain. Vous en avez vu la longue & mémorable Hiſtoire dans toute ſa ſuite. Mais pour entendre parfaitement les cauſes d'élévation de Rome, & celles des grands changemens qui ſont arrivés dans ſon Etat: conſiderez attentivement avec les mœurs des Romains, les tems d'où dépendent tous les mouvemens de ce vaſte Empire.

De tous les Peuples du monde le plus fier & le plus hardi, mais tout enſemble le plus réglé dans ſes conſeils, le plus conſtant dans ſes maximes, le plus aviſé, le plus laborieux, & enfin le plus patient, a été le Peuple Romain.

De tout cela s'eſt formée la meilleure milice & la politique la plus prévoiante, la plus ferme, & la plus ſuivie qui fut jamais.

Le fond d'un Romain, pour ainſi parler, étoit l'amour de ſa liberté & de ſa patrie. Une de ces choſes lui faiſoit aimer l'autre: car parce qu'il aimoit ſa liberté, il aimoit auſſi ſa patrie comme une mere qui le nourriſſoit dans des ſentimens également généreux & libres.

Sous ce nom de liberté, les Romains ſe figuroient avec les Grecs, un Etat où perſonne ne fût ſujet que de la Loi, & où la Loi fût plus puiſſante que les hommes.

Au reſte, quoique Rome fût née ſous un gouvernement Roial, elle avoit même ſous ſes Rois une liberté qui ne convient guéres à une Monarchie réglée. Car outre que les Rois étoient électifs, & que l'élection s'en faiſoit par tout le Peuple, c'étoit encore au Peuple aſſemblé à confirmer les Loix, & à réſoudre la paix ou la guerre. Il y avoit même des cas particuliers où les Rois déféroient au Peuple le jugement ſouverain : témoin Tullus Hoſtilius, qui n'oſant ni condamner, ni abſoudre Horace comblé tout enſemble & d'honneur pour avoir vaincu les Curiaces, & de honte pour avoir tué ſa ſœur, le fit juger par le Peuple. Ainſi les Rois n'avoient proprement que le commandement des armées, & l'autorité de convoquer les aſſemblées légitimes, d'y propoſer les affaires, de maintenir les Loix, & d'exécuter les décrets publics.

Quand Servius Tullius conçut le deſſein que vous avez vu de réduire Rome en République, il augmenta dans un Peuple déja ſi libre l'amour de la liberté ; & de là vous pouvez juger combien les Romains en furent jaloux, quand ils l'eurent goutée toute entiere ſous leurs Conſuls.

On frémit encore en voiant dans les Hiſtoires la triſte fermeté du Conſul Brutus, lorſqu'il fit mourir à ſes yeux ſes deux enfans, qui s'étoient laiſſés entraîner aux ſourdes pratiques que les Tarquins faiſoient dans Rome pour y rétablir leur domination. Combien fut affermi dans l'amour de la liberté un Peuple qui voioit ce Conſul ſévére immoler à la liberté ſa propre famille ? Il ne faut plus s'étonner, ſi on mépriſa dans Rome les efforts des Peuples voi-

ſins, qui entreprirent de rétablir les Tarquins bannis. Ce fut en vain que le Roi Porſenna les prit en ſa protection. Les Romains preſque affamés *a*, lui firent connoître par leur fermeté, qu'ils vouloient du moins mourir libres. Le Peuple fut encore plus ferme que le Sénat; & Rome entiere *b* fit dire à ce puiſſant Roi qui venoit de la réduire à l'extrémité, qu'il ceſſât d'intercéder pour les Tarquins, puiſque réſolue de tout hazarder pour ſa liberté, elle recevroit plutôt ſes ennemis que ſes Tirans. Porſenna étonné de la fierté de ce Peuple, & de la hardieſſe plus qu'humaine de quelques particuliers, réſolut de laiſſer les Romains jouir en paix d'une liberté qu'ils ſavoient ſi bien défendre.

a Dion. Hal. lib. V.

b Tit. Liv. ll. 13.15.

La liberté leur étoit donc un tréſor qu'ils préféroient à toutes les richeſſes de l'Univers. Auſſi avez-vous vu que dans leurs commencemens, & même bien avant dans leurs progrès, la pauvreté n'étoit pas un mal pour eux : au contraire, ils la regardoient comme un moien de garder leur liberté plus entiere, n'y aiant rien de plus libre, ni de plus indépendant, qu'un homme qui ſait vivre de peu, & qui ſans rien attendre de la protection ou de la libéralité d'autrui, ne fonde ſa ſubſiſtence que ſur ſon induſtrie & ſur ſon travail.

C'eſt ce que faiſoient les Romains. Nourrir du bétail, labourer la terre, ſe dérober à eux-mêmes tout ce qu'ils pouvoient, vivre d'épargne & de travail: voilà quelle étoit leur vie: c'eſt de quoi ils ſoutenoient leur famille, qu'ils accoutumoient à de ſemblables travaux.

Tite-Live a raiſon de dire qu'il n'y eut jamais de Peuple où la frugalité, où l'épargne, où la pauvreté aient été plus long-tems en honneur. Les Sénateurs les plus illuſtres, à n'en regarder que l'extérieur, différoient peu des païſans, & n'avoient d'éclat

ni de majeſté qu'en public & dans le Sénat. Du reſte on les trouvoit occupés du labourage & des autres ſoins de la vie ruſtique, quand on les alloit querir pour commander les armées. Ces exemples ſont fréquens dans l'Hiſtoire Romaine. Curius & Fabrice, ces grands Capitaines qui vainquirent Pyrrhus, un Roi ſi riche, n'avoient que de la vaiſſelle de terre: & le premier à qui les Samnites en offroient d'or & d'argent, répondit que ſon plaiſir n'étoit pas d'en avoir, mais de commander à qui en avoit. Après avoir triomphé, & avoir enrichi la République des dépouilles de ſes ennemis, ils n'avoient pas de quoi ſe faire enterrer. Cette modération duroit encore pendant les guerres Puniques. Dans la premiere on voit *a* Régulus Général des armées Romaines, demander ſon congé au Sénat pour aller cultiver ſa métairie abandonnée pendant ſon abſence. Après la ruine de Carthage, on voit encore de grands exemples de la premiere ſimplicité. Æmilius Paulus qui augmenta le tréſor public par le riche tréſor des Rois de Macédoine, vivoit ſelon les régles de l'ancienne frugalité, & mourut pauvre. Mummius, en ruinant Corinthe, ne profita que pour le public des richeſſes de cette ville opulente & voluptueuſe. Ainſi les richeſſes *b* étoient mépriſées: la modération & l'innocence des Généraux Romains faiſoient l'admiration des Peuples vaincus.

a *Tit. Liv. Epit. lib. XVIII.*

b *Cic. II. Off.*

Cependant dans ce grand amour de la pauvreté, les Romains n'épargnoient rien pour la grandeur & pour la beauté de leur ville. Dès leurs commencemens, les ouvrages publics furent tels, que Rome n'en rougit pas, depuis même qu'elle ſe vit maitreſſe du monde. Le Capitole *c* bâti par Tarquin le Superbe, & le Temple qu'il éleva à Jupiter dans cette forteresſe, étoient dignes dès-lors de la majeſté du plus grand des Dieux, & de la gloire future du

c *Tit. Liv. I. 55. 56. VI. 5. Dion. Hal. III. IV. Tacit. III. 72. Plin. XXXVI. 15.*

Peuple Romain. Tout le reſte répondoit à cette grandeur. Les principaux temples, les marchés, les bains, les places publiques, les grands chemins, les aqueducs, les cloaques mêmes & les égoûts de la ville avoient une magnificence qui paroîtroit incroiable, ſi elle n'étoit atteſtée par tous les Hiſtoriens, & confirmée par les reſtes que nous en voions. Que dirai-je de la pompe des triomphes *a*, des céremonies de la Religion, des jeux & des ſpectacles qu'on donnoit au Peuple? En un mot tout ce qui ſervoit au public, tout ce qui pouvoit donner aux Peuples une grande idée de leur commune patrie, ſe faiſoit avec profuſion autant que le tems le pouvoit permettre. L'épargne régnoit ſeulement dans les maiſons particulieres. Celui qui augmentoit ſes revenus & rendoit ſes terres plus fertiles par ſon induſtrie & par ſon travail, qui étoit le meilleur économe, & prenoit le plus ſur lui-même, s'eſtimoit le plus libre, le plus puiſſant, & le plus heureux.

a Dion. H. l. VII. Ant. Rom.

Il n'y a rien de plus éloigné d'une telle vie, que la molleſſe. Tout tendoit plutôt à l'autre excès, je veux dire, à la dureté. Auſſi les mœurs des Romains avoient-elles naturellement quelque choſe, non-ſeulement de rude & de rigide, mais encore de ſauvage & de farouche. Mais ils n'oublierent rien pour ſe réduire eux-mêmes ſous de bonnes Loix: & le Peuple le plus jaloux de ſa liberté que l'Univers ait jamais vu, ſe trouva en même-tems le plus ſoumis à ſes Magiſtrats & à la puiſſance légitime.

La milice d'un tel Peuple ne pouvoit manquer d'être admirable, puiſqu'on y trouvoit avec des courages fermes & des corps vigoureux, une ſi prompte & ſi exacte obéiſſance.

Les loix de cette milice étoient dures, mais néceſſaires. La victoire étoit périlleuſe, & ſouvent mortelle à ceux qui la gagnoient contre les ordres. Il

y alloit de la vie, non-ſeulement à fuir, à quitter ſes armes, à abandonner ſon rang : mais encore à ſe remuer, pour ainſi dire & à branler tant ſoit peu ſans le commandement du Général. Qui mettoit les armés bas devant l'ennemi, qui aimoit mieux ſe laiſſer prendre que de mourir glorieuſement pour ſa patrie, étoit jugé indigne de toute aſſiſtance. Pour l'ordinaire on ne comptoit plus les priſonniers parmi les Citoiens, & on les laiſſoit aux ennemis comme des membres retranchés de la République. Vous avez vu dans Florus *a* & dans Ciceron *b* l'hiſtoire de Régulus qui perſuada au Sénat aux dépens de ſa propre vie, d'abandonner les priſonniers aux Carthaginois. Dans la guerre d'Annibal *c*, & après la perte de la bataille de Cannes, c'eſt-à-dire dans le tems où Rome épuiſée par tant de pertes manquoit le plus de ſoldats, le Sénat aima mieux armer contre ſa coutume huit mille eſclaves, que de racheter huit mille Romains qui ne lui auroient pas plus couté que la nouvelle milice qu'il fallut lever. Mais dans la néceſſité des affaires on établit *d* plus que jamais, comme une loi inviolable, qu'un ſoldat Romain devoit ou vaincre ou mourir.

a Florus lib. 2.
b Cic. de Off. lib.
c Polyb. lib. 3. Tit. Liv. lib. XXII. cap. 57. 58.
d Cic. de Off. lib.

Par cette maxime les armées Romaines, quoique défaites & rompues, combattoient & ſe rallioient juſqu'à la derniere extrémité ; & comme remarque Salluſte *e*, il ſe trouva parmi les Romains plus de gens punis pour avoir combattu ſans en avoir ordre, que pour avoir lâché le pied & quitté ſon poſte : de ſorte que le courage avoit plus beſoin d'être réprimé, que la lâcheté n'avoit beſoin d'être excitée.

e Salluſt. de bello Catil. IX.

Ils joignirent à la valeur l'eſprit & l'invention. Outre qu'ils étoient par eux-mêmes appliqués & ingénieux, ils ſavoient profiter admirablement de tout ce qu'ils voioient dans les autres Peuples de commode pour les campemens, pour les ordres de ba-

taille, pour le genre même des armes, en un mot pour faciliter tant l'attaque que la défenſe. Vous avez vu dans Salluſte & dans les autres Auteurs, ce que les Romains ont appris de leurs voiſins & de leurs ennemis mêmes. Qui ne ſait qu'ils ont appris des Carthaginois l'invention des Galeres par leſquelles ils les ont battus, & enfin qu'ils ont tiré de toutes les Nations qu'ils ont connues, de quoi les ſurmonter toutes?

En effet, il eſt certain de leur aveu propre, que les Gaulois les ſurpaſſoient en force de corps, & ne leur cédoient pas en courage. Polybe *a* nous fait voir qu'en une rencontre déciſive, les Gaulois d'ailleurs plus forts en nombre, montrerent plus de hardieſſe que les Romains, quelque déterminés qu'ils fuſſent; & nous voions toutefois en cette même rencontre ces Romains inférieurs en tout le reſte, l'emporter ſur les Gaulois, parce qu'ils ſavoient choiſir de meilleures armes, ſe ranger dans un meilleur ordre, & mieux profiter du tems dans la mêlée. C'eſt ce que vous pourrez voir quelque jour plus exactement dans Polybe; & vous avez ſouvent remarqué vous-même dans les Commentaires de Céſar, que les Romains commandés par ce grand homme ont ſubjugué les Gaulois plus encore par les adreſſes de l'art militaire, que par leur valeur.

a Polyb. II. & ſeq.

Les Macédoniens ſi jaloux de conſerver l'ancien ordre de leur milice formée par Philippe & par Alexandre, croioient leur Phalange invincible, & ne pouvoient ſe perſuader que l'eſprit humain fût capable de trouver quelque choſe de plus ferme. Cependant le même Polybe *b* & Tite-Live *c* après lui ont démontré, qu'à conſiderer ſeulement la nature des armées Romaines & de celles des Macédoniens, les dernieres ne pouvoient manquer d'être battues à la longue, parce que la Phalange Macédonienne qui n'étoit

b Polyb. XVII. in excerp. cap. 14. & ſeq.

c Tit. Liv. IX. 19. XXXI. 39. &c.

qu'un gros bataillon quarré, fort épais de toutes parts, ne pouvoit ſe mouvoir que tout d'une piece: au lieu que l'armée Romaine diſtinguée en petits corps, étoit plus prompte & plus diſpoſée à toute ſorte de mouvemens.

Les Romains ont donc trouvé, ou ils ont bientôt appris l'art de diviſer les armées en pluſieurs bataillons & eſcadrons, & de former les corps de réſerve, dont le mouvement eſt ſi propre à pouſſer ou à ſoutenir ce qui s'ébranle de part & d'autre. Faites marcher contre des troupes ainſi diſpoſées la Phalange Macédonienne: cette groſſe & lourde machine ſera terrible à la vérité à une armée ſur laquelle elle tombera de tout ſon poids; mais, comme parle Polybe, elle ne peut conſerver long-tems ſa propriété naturelle, c'eſt-à-dire, ſa ſolidité & ſa conſiſtence, parce qu'il lui faut des lieux propres, & pour ainſi dire, faits exprès, & qu'à faute de les trouver, elle s'embarraſſe elle-même, ou plutôt elle ſe rompt par ſon propre mouvement. Joint qu'étant une fois enfoncée, elle ne ſait plus ſe rallier. Au lieu que l'armée Romaine diviſée en ſes petits corps, profite de tous les lieux, & s'y accommode: on l'unit, & on la ſépare comme on veut: elle défile aiſément & ſe raſſemble ſans peine: elle eſt propre aux détachemens, aux ralliemens, à toute ſorte de converſions & d'évolutions qu'elle fait, ou toute entiere, ou en partie, ſelon qu'il eſt convenable: enfin elle a plus de mouvemens divers, & par conſéquent plus d'action & plus de force que la Phalange. Concluez donc avec Polybe, qu'il falloit que la Phalange lui cédât, & que la Macédoine fût vaincue.

Il y a plaiſir, MONSEIGNEUR, à vous parler de ces choſes dont vous êtes ſi bien inſtruit par d'excellens maîtres, & que vous voiez pratiquées ſous les ordres de Louis le Grand d'une maniere ſi ad-

mitable, que je ne ſais ſi la milice Romaine a jamais rien eu de plus beau : mais ſans vouloir ici la mettre aux mains avec la milice Françoiſe, je me contente que vous aiez vu que la milice Romaine, ſoit qu'on regarde la ſcience même de prendre ſes avantages, ou qu'on s'attache à conſidérer ſon extrême ſévérité à faire garder tous les ordres de la guerre, a ſurpaſſé de beaucoup tout ce qui avoit paru dans les ſiécles précédens.

Après la Macédoine, il ne faut plus vous parler de la Grece : vous avez vu que la Macédoine y tenoit le deſſus, & ainſi elle vous apprend à juger du reſte. Athenes n'a plus rien produit depuis les tems d'Alexandre. Les Etoliens qui ſe ſignalerent en diverſes guerres, étoient plutôt indociles que libres, plutôt brutaux que vaillans. Lacédémone avoit fait ſon dernier effort pour la guerre, en produiſant Cléomene ; & la Ligue des Achéens *a*, en produiſant Philopœmen. Rome n'a point combattu contre ces deux grands Capitaines : mais le dernier qui vivoit du tems d'Annibal & de Scipion, à voir agir les Romains dans la Macédoine, jugea bien que la liberté de la Gréce alloit expirer, & qu'il ne lui reſtoit plus qu'à reculer le moment de ſa chute. Ainſi les peuples les plus belliqueux cédoient aux Romains. Les Romains ont triomphé du courage dans les Gaulois, du courage & de l'art dans les Grecs, & de tout cela ſoutenu de la conduite la plus rafinée, en triomphant d'Annibal ; de ſorte que rien n'égala jamais la gloire de leur milice.

a Plut. in Philop.

Auſſi n'ont-ils rien eu dans tout leur gouvernement dont ils ſe ſoient tant vantés que de leur diſcipline militaire. Ils l'ont toujours conſidérée comme le fondement de leur Empire. La diſcipline militaire eſt la choſe qui a paru la premiere dans leur Etat, & la derniere qui s'y eſt perdue ; tant elle

étoit attachée à la conſtitution de leur République.

Une des plus belles parties de la milice Romaine étoit qu'on n'y louoit point la fauſſe valeur. Les maximes du faux honneur qui ont fait périr tant de monde parmi nous, n'étoient pas ſeulement connues dans une Nation ſi avide de gloire. On remarque *a* de Scipion & de Céſar, les deux premiers hommes de guerre & les plus vaillans qui aient été parmi les Romains, qu'ils ne ſe ſont jamais expoſés qu'avec précaution & lorſqu'un grand beſoin le demandoit. On n'attendoit *b* rien de bon d'un Général qui ne ſavoit pas connoître le ſoin qu'il devoit avoir de conſerver ſa perſonne, & on réſervoit pour le vrai ſervice les actions d'une hardieſſe extraordinaire. Les Romains ne vouloient point de batailles hazardées mal à propos, ni de victoires qui coûtaſſent trop de ſang; de ſorte qu'il n'y avoit rien de plus hardi, ni tout enſemble de plus ménagé qu'étoient les armées Romaines.

a *Polyb. X. 13.*

b *Ibid. 29.*

Mais comme il ne ſuffit pas d'entendre la guerre, ſi on n'a un ſage conſeil pour l'entreprendre à propos, & tenir le dedans de l'Etat dans un bon ordre, il faut encore vous faire obſerver la profonde politique du Sénat Romain. A le prendre dans les bons tems de la République, il n'y eut jamais d'aſſemblée où les affaires fuſſent traitées plus murement, ni avec plus de ſecret, ni avec une plus longue prévoiance, ni dans un plus grand concours, & avec un plus grand zéle pour le bien public.

Le Saint-Eſprit n'a pas dédaigné de marquer ceci dans le Livre des Machabées *c*, ni de louer la haute prudence & les conſeils vigoureux de cette ſage Compagnie, où perſonne ne ſe donnoit de l'autorité que par la raiſon, & dont tous les membres conſpiroient à l'utilité publique ſans partialité & ſans jalouſie.

c *I. Mach. VIII. 15. 16.*

Pour le ſecret, Tite-Live *d* nous en donne un exem-

d *Tit. Liv. XLII 14.*

ple illuſtre. Pendant qu'on méditoit la guerre contre Perſée, Eumenes Roi de Pergame ennemi de ce Prince, vint à Rome pour ſe liguer contre lui avec le Sénat. Il y fit ſes propoſitions en pleine aſſemblée, & l'affaire fut réſolue par les ſuffrages d'une Compagnie compoſée de trois cens hommes. Qui croiroit que le ſecret eût été gardé, & qu'on n'ait jamais rien ſçu de la délibération que quatre ans après, quand la guerre fut achevée? Mais ce qu'il y a de plus ſurprenant, eſt que Perſée avoit à Rome ſes Ambaſſadeurs pour obſerver Eumenes. Toutes les villes de Gréce & d'Aſie qui craignoient d'être envelopées dans cette querelle, y avoient auſſi envoié les leurs, & tous enſemble tâchoient à découvrir une affaire d'une telle conſéquence. Au milieu de tant d'habiles négociareurs, le Sénat fut impénétrable. Pour faire garder le ſecret, on n'eut jamais beſoin de ſupplices, ni de défendre le commerce avec les étrangers ſous des peines rigoureuſes. Le ſecret ſe recommandoit comme tout ſeul, & par ſa propre importance.

C'eſt une choſe ſurprenante dans la conduite de Rome, d'y voir le Peuple regarder preſque toujours le Sénat avec jalouſie, & néanmoins lui déferer tout dans les grandes occaſions, & ſur-rout dans les grands périls. Alors on voioit tout le Peuple tourner les yeux ſur cette ſage Compagnie, & attendre ſes réſolutions comme autant d'oracles.

Une longue expérience avoit appris aux Romains que de-là étoient ſortis tous les conſeils qui avoient ſauvé l'Etat. C'étoit dans le Sénat que ſe conſervoient les anciennes maximes, & l'eſprit, pour ainſi parler, de la République. C'étoit-là que ſe formoient les deſſeins qu'on voioit ſe ſoutenir par leur propre ſuite; & ce qu'il y avoit de plus grand dans le Sénat, eſt qu'on n'y prenoit jamais des ré-

ſolutions plus vigoureuſes que dans les plus grandes extrémités.

Ce fut *a* au plus triſte état de la République, lorſque foible encore & dans ſa naiſſance, elle ſe vit tout enſemble & diviſée au dedans par les Tribuns, & preſſée au dehors par les Volſques que Coriolan irrité menoit contre ſa patrie : ce fut, dis-je, en cet état, que le Sénat parut le plus intrépide. Les Volſques toujours battus par les Romains eſpérerent de ſe venger aiant à leur tête le plus grand homme de Rome, le plus entendu à la guerre, le plus libéral, le plus incompatible avec l'injuſtice, mais le plus dur, le plus difficile, & le plus aigri. Ils vouloient ſe faire Citoiens par force ; & après de grandes conquêtes, maîtres de la campagne & du païs, ils menaçoient de tout perdre, ſi on n'accordoit leur demande. Rome n'avoit ni armée ni chef ; & néanmoins dans ce triſte état, & pendant qu'elle avoit tout à craindre, on vit ſortir tout à coup ce hardi Décret du Sénat, qu'on périroit plutôt que de rien céder à l'ennemi armé ; & qu'on lui accorderoit des conditions équitables, après qu'il auroit retiré ſes armes.

a Dion. Hal. VIII. Tit. Liv. II. 39.

La mere de Coriolan qui fut envoiée pour le fléchir, lui diſoit *b* entre autres raiſons : *Ne connoiſſez-vous pas les Romains ? Ne ſavez-vous pas, mon fils, que vous n'en aurez rien que par les prières, & que vous n'en obtiendrez ni grande, ni petite choſe par la force ?* Le ſévere Coriolan ſe laiſſa vaincre : il lui en coûta la vie, & les Volſques choiſirent d'autres Généraux : mais le Sénat demeura ferme dans ſes maximes ; & le Décret qu'il donna de ne rien accorder par force, paſſa *c* pour une Loi fondamentale de la politique Romaine, dont il n'y a pas un ſeul exemple que les Romains ſe ſoient départis dans tous les tems de la République. Parmi eux, dans les états les plus triſtes, jamais les foibles conſeils n'ont été

b Dion. Hal. VIII.

c Polyb. VII. 56. Excerp. de legat. LXIX. Dion. Hal. VIII.

ſeulement écoutés. Ils étoient toujours plus traitables, victorieux que vaincus: tant le Sénat ſavoit maintenir les anciennes maximes de la République, & tant il y ſavoit confirmer le reſte des Citoiens.

De ce même eſprit ſont ſorties les réſolutions priſes tant de fois dans le Sénat, de vaincre les ennemis par la force ouverte, ſans y emploier les ruſes ou les artifices, même ceux qui ſont permis à la guerre: ce que le Sénat ne faiſoit ni par un faux point d'honneur, ni pour avoir ignoré les loix de la guerre; mais parce qu'il ne jugeoit rien de plus efficace pour abattre un ennemi orgueilleux que de lui ôter toute l'opinion qu'il pourroit avoir de ſes forces, afin que vaincu juſques dans le cœur, il ne vît plus de ſalut que dans la clémence du vainqueur.

C'eſt ainſi que s'établit par toute la terre cette haute opinion des armes Romaines. La croiance répandue par tout que rien ne leur réſiſtoit, faiſoit tomber les armes des mains à leurs ennemis, & donnoit à leurs alliés un invincible ſecours. Vous voiez ce que fait dans toute l'Europe une ſemblable opinion des armes Françoiſes; & le monde étonné des exploits du Roi, confeſſe qu'il n'appartenoit qu'à lui ſeul de donner des bornes à ſes conquêtes.

La conduite du Sénat Romain ſi forte contre les ennemis, n'étoit pas moins admirable dans la conduite du dedans. Ces ſages Sénateurs avoient quelquefois pour le Peuple une juſte condeſcendance, comme lorſque dans une extrême néceſſité, non-ſeulement ils ſe taxerent eux-mêmes plus haut que les autres, ce qui leur étoit ordinaire; mais encore qu'ils déchargerent le menu peuple de tout impôt, ajoutant *a* que *les pauvres paioient un aſſez grand tribut à la République, en nourriſſant leurs enfans.*

a Tit. Liv. II. 9.

Le Sénat montra par cette Ordonnance qu'il ſavoit en quoi conſiſtoient les vraies richeſſes d'un

Etat ; & un ſi beau ſentiment joint au témoignage d'une bonté paternelle, fit tant d'impreſſion dans l'eſprit des peuples, qu'ils devinrent capables de ſoutenir les dernieres extrémités pour le ſalut de leur patrie.

Mais quand le Peuple méritoit d'être blâmé, le Sénat le faiſoit auſſi avec une gravité & une vigueur digne de cette ſage Compagnie, comme il arriva dans le démêlé entre ceux d'Ardée & d'Aricie. L'hiſtoire *a* en eſt mémorable, & mérite de vous être racontée. Ces deux Peuples étoient en guerre pour des terres que chacun d'eux prétendoit. Enfin las de combattre, ils convinrent de ſe rapporter au jugement du Peuple Romain, dont l'équité étoit révérée par tous les voiſins. Les Tribus furent aſſemblées, & le Peuple aiant connu dans la diſcuſſion que ces terres prétendues par d'autres lui appartenoient de droit, ſe les adjugea. Le Sénat, quoique convaincu que le Peuple dans le fond avoit bien jugé, ne put ſouffrir que les Romains euſſent démenti leur généroſité naturelle, ni qu'ils euſſent lâchement trompé l'eſperance de leurs voiſins qui s'étoient ſoumis à leur arbitrage. Il n'y eut rien que ne fit cette Compagnie pour empêcher un jugement d'un ſi pernicieux exemple, où les Juges prenoient pour eux les terres conteſtées par les parties. Après que la Sentence eut été rendue, ceux d'Ardée dont le droit étoit le plus apparent, indignés d'un jugement ſi inique, étoient prêts à s'en venger par les armes. Le Sénat ne fit point de difficulté de leur déclarer publiquement qu'il étoit auſſi ſenſible qu'eux-mêmes à l'injure qui leur avoit été faite; qu'à la vérité il ne pouvoit pas caſſer un décret du Peuple ; mais que ſi après cette offenſe, ils vouloient bien ſe fier à la Compagnie de la réparation qu'ils avoient raiſon de prétendre, le Sénat prendroit un

a Tit. Liv. III. 71. IV. 9, 10.

tel ſoin de leur ſatisfaction, qu'il ne leur reſteroit aucun ſujet de plainte. Les Ardéates ſe fiérent à cette parole. Il leur arriva une affaire capable de ruiner leur ville de fond en comble. Ils reçurent un ſi prompt ſecours par les ordres du Sénat, qu'ils ſe crurent trop bien paiés de la terre qui leur avoit été ôtée, & ne ſongeoient plus qu'à remercier de ſi fidéles amis. Mais le Sénat ne fut pas content, juſqu'à ce qu'en leur faiſant rendre la terre que le Peuple Romain s'étoit adjugée, il abolit la mémoire d'un ſi infame jugement.

Je n'entreprens pas ici de vous dire combien le Sénat a fait d'actions ſemblables *a*; combien il a livré aux ennemis de Citoiens parjures qui ne vouloient pas tenir leur parole, ou qui chicanoient ſur leurs ſermens; combien il a condamné de mauvais conſeils qui avoient eu d'heureux ſuccès: je vous dirai ſeulement que cette auguſte Compagnie n'inſpiroit rien que de grand au Peuple Romain, & donnoit en toutes rencontres une haute idée de ſes conſeils, perſuadée qu'elle étoit que la réputation étoit le plus ferme appui des Etats.

a Polyb. Tit. Liv. Cic. de Off. III. &c.

On peut croire que dans un Peuple ſi ſagement dirigé, les récompenſes & les châtimens étoient ordonnés avec grande conſidération. Outre que le ſervice & le zéle au bien de l'Etat, étoient le moien le plus ſûr pour s'avancer dans les charges: les actions militaires avoient mille récompenſes qui ne coûtoient rien au public; & qui étoient infiniment précieuſes aux particuliers, parce qu'on y avoit attaché la gloire ſi chere à ce Peuple belliqueux. Une Couronne d'or très-mince, & le plus ſouvent une Couronne de feuilles de chêne, ou de laurier, ou de quelque herbage plus vil encore, devenoit ineſtimable parmi les ſoldats, qui ne connoiſſoient point de plus belles marques que celle de la vertu, ni de plus no-

ble diſtinction que celle qui venoit des actions glorieuſes.

Le Sénat dont l'approbation tenoit lieu de récompenſe, ſavoit louer & blâmer quand il falloit. Incontinent après le combat, les Conſuls & les autres Généraux donnoient publiquement aux ſoldats & aux Officiers, la louange ou le blâme qu'ils méritoient; mais eux-mêmes ils attendoient en ſuſpens le jugement du Sénat qui jugeoit de la ſageſſe des conſeils, ſans ſe laiſſer éblouir par le bonheur des évenemens. Les louanges étoient précieuſes, parce qu'elles ſe donnoient avec connoiſſance: le blâme piquoit au vif les cœurs généreux, & retenoit les plus foibles dans le devoir. Les châtimens qui ſuivoient les mauvaiſes actions, tenoient les ſoldats en crainte, pendant que les récompenſes & la gloire bien diſpenſée les élevoit au-deſſus d'eux-mêmes.

Qui peut mettre dans l'eſprit des peuples la gloire, la patience dans les travaux, la grandeur de la Nation, & l'amour de la patrie, peut ſe vanter d'avoir trouvé la conſtitution d'Etat la plus propre à produire de grands hommes. C'eſt ſans doute les grands hommes qui font la force de l'Empire. La nature ne manque pas de faire naître dans tous les païs des eſprits & des courages élevés, mais il faut lui aider à les former. Ce qui les forme, ce qui les acheve, ce ſont des ſentimens forts & de nobles impreſſions qui ſe répandent dans tous les eſprits, & paſſent inſenſiblement de l'un à l'autre. Qu'eſt-ce qui rend notre Nobleſſe ſi fiére dans les combats, & ſi hardie dans les entrepriſes? C'eſt l'opinion reçue dès l'enfance, & établie par le ſentiment unanime de la Nation, qu'un Gentilhomme ſans cœur ſe dégrade lui-même, & n'eſt plus digne de voir le jour. Tous les Romains étoient nourris dans ces ſentimens; & le Peuple diſputoit avec la Nobleſſe

à qui agiroit le plus par ces vigoureuſes maximes. Durant les bons tems de Rome, l'enfance même étoit exercée par les travaux: on n'y entendoit parler d'autre choſe que de la grandeur du nom Romain. Il falloit aller à la guerre quand la République l'ordonnoit, & là travailler ſans ceſſe, camper hiver & été, obéir ſans réſiſtance, mourir ou vaincre. Les peres qui n'élevoient pas leurs enfans dans ces maximes, & comme il falloit pour les rendre capables de ſervir l'Etat, étoient appellés en Juſtice par les Magiſtrats, & jugés coupables d'un attentat envers le public. Quand on a commencé à prendre ce train, les grands hommes ſe font les uns les autres : & ſi Rome en a plus porté qu'aucune autre ville qui eut été avant elle, ce n'a point été par hazard; mais c'eſt que l'Etat Romain conſtitué de la maniere que nous avons vue, étoit, pour ainſi parler, du tempérament qui devoit être les plus fécond en Héros.

Un Etat qui ſe ſent ainſi formé, ſe ſent auſſi en même tems d'une force incomparable, & ne ſe croit jamais ſans reſſource. Auſſi voions-nous que les Romains n'ont jamais déſeſpéré dans leurs affaires; ni quand Porſena Roi d'Etrurie les affamoit dans leurs murailles; ni quand les Gaulois, après avoir brulé leur ville, inondoient tout leur païs, & les tenoient ſerrés dans le Capitole; ni quand Pyrrhus Roi des Epirotes auſſi habile qu'entreprenant, les effraioit par ſes Eléphans, & défaiſoit toutes leurs armées; ni quand Annibal, déja tant de fois vainqueur, leur tua encore plus de cinquante mille hommes & leur meilleure milice dans la bataille de Cannes.

Ce fut alors que le Conſul Terentius Varro qui venoit de perdre par ſa faute une grande bataille, fut reçu à Rome, comme s'il eût été victorieux, parce que ſeulement dans un ſi grand malheur il

n'avoit point déſeſpéré des affaires de la République. Le Sénat l'en remercia publiquement, & dès-lors on réſolut, ſelon les anciennes maximes, de n'écouter dans ce triſte état aucune propoſition de paix. L'ennemi fut étonné; le Peuple reprit cœur, & crut avoir des reſſources que le Sénat connoiſſoit par ſa prudence.

En effet, cette conſtance du Sénat au milieu de tant de malheurs qui arrivoient coup ſur coup, ne venoit pas ſeulement d'une réſolution opiniâtre de ne céder jamais à la fortune, mais encore d'une profonde connoiſſance des forces Romaines & des forces ennemies. Rome ſavoit par ſon Cens, c'eſt-à-dire, par le rôlle de ſes Citoiens, toujours exactement continué depuis Servius Tullius; elle ſavoit, dis-je, tout ce qu'elle avoit de Citoiens capables de porter les armes, & ce qu'elle pouvoit eſpérer de la jeuneſſe qui s'élevoit tous les jours. Ainſi elle ménageoit ſes forces contre un ennemi qui venoit des bords de l'Afrique; que le tems devoit détruire tout ſeul dans un païs étranger où les ſecours étoient ſi tardifs; & à qui les victoires mêmes qui lui coûtoient tant de ſang, étoient fatales. C'eſt pourquoi quelque perte qui fût arrivée, le Sénat toujours inſtruit de ce qui lui reſtoit de bons ſoldats, n'avoit qu'à temporiſer, & ne ſe laiſſoit jamais abattre. Quand par la défaite de Cannes, & par les révoltes qui ſuivirent, il vit les forces de la République tellement diminuées, qu'à peine eût-on pu ſe defendre, ſi les ennemis euſſent preſſé; il ſe ſoutint par ſon courage, & ſans ſe troubler de ſes pertes, il ſe mit à regarder les démarches du vainqueur. Auſſitôt qu'on eut apperçu qu'Annibal, au lieu de pourſuivre ſa victoire, ne ſongeoit durant quelque tems qu'à en jouir, le Sénat ſe raſſura, & vit bien qu'un ennemi capable de manquer à ſa fortune, & de ſe laiſſer

éblouir par ſes grands ſuccès, n'étoit pas né pour vaincre les Romains. Dès-lors Rome fit tous les jours de plus grandes entrepriſes; & Annibal, tout habile, tout courageux, tout victorieux qu'il étoit, ne put tenir contre elle.

Il eſt aiſé de juger par ce ſeul évenement, à qui devoit enfin demeurer tout l'avantage. Annibal enflé de ſes grands ſuccès, crut la priſe de Rome trop aiſée, & ſe relâcha. Rome au milieu de ſes malheurs, ne perdit ni le courage, ni la confiance, & entreprit de plus grandes choſes que jamais. Ce fut incontinent après la défaite de Cannes qu'elle aſſiégea Syracuſe & Capoue, l'une infidéle aux traités, & l'autre rebelle. Syracuſe ne put ſe défendre, ni par ſes fortifications, ni par les inventions d'Archimede. L'armée victorieuſe d'Annibal vint vainement au ſecours de Capoue. Mais les Romains firent lever à ce Capitaine le ſiége de Nole. Un peu après les Carthaginois défirent & tuerent en Eſpagne les deux Scipions. Dans toute cette guerre, il n'étoit rien arrivé de plus ſenſible, ni de plus funeſte aux Romains. Leur perte leur fit faire les derniers efforts: le jeune Scipion fils d'un de ces Généraux, non content d'avoir relevé les affaires de Rome en Eſpagne, alla porter la guerre aux Carthaginois dans leur propre ville, & donna le dernier coup à leur Empire.

L'état de cette ville ne permettoit pas que Scipion y trouvât la même réſiſtance qu'Annibal trouvoit du côté de Rome: & vous en ſerez convaincu, ſi peu que vous regardiez la conſtitution de ces deux villes.

Rome *a* étoit dans ſa force, & Carthage qui avoit commencé de baiſſer, ne ſe ſoutenoit plus que par Annibal. Rome avoit ſon Sénat uni; & c'eſt préciſément dans ces tems que s'y eſt trouvé ce concert tant loué dans le Livre des Machabées *b*. Le Sé-

a Polyb. l. 3. VI. 49, &c.

b I. Mach. VII, 1316.

nat de Carthage étoit diviſé par de vieilles factions irréconciliables ; & la perte d'Annibal eût fait la joie de la plus notable partie des grands Seigneurs. Rome encore pauvre, & attachée à l'agriculture, nourriſſoit une milice admirable, qui ne reſpiroit que la gloire, & ne ſongeoit qu'à aggrandir le nom Romain. Carthage enrichie par ſon trafic voioit tous ſes citoiens attachés à leurs richeſſes, & nullement exercés dans la guerre. Au lieu que les armées Romaines étoient preſque toutes compoſées de citoiens, Carthage au contraire tenoit pour maxime de n'avoir que des troupes étrangeres, ſouvent autant à craindre à ceux qui les paient qu'à ceux contre qui on les emploie.

Ces défauts venoient en partie de la premiere inſtitution de la République de Carthage, & en partie s'y étoient introduits avec le tems. Carthage a toujours aimé les richeſſes ; & Ariſtote *a* l'accuſe d'[a] *Arist. Pol. II.* y être attachée juſqu'à donner lieu à ſes citoiens de les préférer à la vertu. Par-là une République toute faite pour la guerre, comme le remarque le même Ariſtote, à la fin en a négligé l'exercice. Ce Philoſophe ne la reprend pas de n'avoir que des milices étrangeres ; & il eſt à croire qu'elle n'eſt tombée que long-tems après dans ce défaut. Mais les richeſſes y ménent naturellement une République marchande : on veut jouir de ſes biens, & on croit tout trouver dans ſon argent. Carthage ſe croioit forte, parce qu'elle avoit beaucoup de ſoldats ; & n'avoit pu apprendre par tant de révoltes arrivées dans les derniers tems, qu'il n'y a rien de plus malheureux qu'un Etat qui ne ſe ſoutient que par les étrangers, où il ne ſe trouve ni zéle, ni ſureté, ni obéiſſance.

Il eſt vrai que le grand génie d'Annibal ſembloit avoir remédié aux défauts de ſa République. On re-

garde comme un prodige *a*, que dans un païs étranger, & durant ſeize ans entiers, il n'ait jamais vu, je ne dis pas de ſédition, mais de murmure dans une armée toute compoſée de peuples divers, qui ſans s'entendre entre eux, s'accordoient ſi bien à entendre les ordres de leur Général. Mais l'habilité d'Annibal ne pouvoit plus ſoutenir Carthage, lorſqu'attaquée dans ſes murailles par un Général comme Scipion, elle ſe trouva ſans forces. Il fallut rappeller Annibal, à qui il ne reſtoit plus que des troupes affoiblies plus par leurs propres victoires, que par celles des Romains, & qui acheverent de ſe ruiner par la longueur du voiage. Ainſi Annibal fut battu; & Carthage autrefois maîtreſſe de toute l'Afrique, de la Mer Mediterranée, & de tout le commerce de l'Univers, fut contrainte de ſubir le joug que Scipion lui impoſa.

a Polyb. Lib. 17.

Voilà le fruit glorieux de la patience Romaine. Des peuples qui s'enhardiſſoient & ſe fortifioient par leurs malheurs, avoient bien raiſon de croire qu'on ſavoit tout, pourvu qu'on ne perdît pas l'eſperance; & Polybe a très-bien conclu, que Carthage devoit à la fin obéir à Rome par la ſeule nature des deux Républiques.

Que ſi les Romains s'étoient ſervis de ces grandes qualités politiques & militaires, ſeulement pour conſerver leur Etat en paix, ou pour protéger leurs alliés opprimés, comme ils en faiſoient le ſemblant, il faudroit autant louer leur équité que leur valeur & leur prudence. Mais quand ils eurent gouté la douceur de la victoire, ils voulurent que tout leur cédât, & ne prétendirent à rien moins qu'à mettre premierement leurs voiſins, & enſuite tout l'Univers ſous leurs Loix.

Pour parvenir à ce but, ils ſçurent parfaitement conſerver leurs alliés, les unir entre eux, jetter la

diviſion & la jalouſie parmi leurs ennemis, pénétrer leurs conſeils, découvrir leurs intelligences & prévenir leurs entrepriſes.

Ils n'obſervoient pas ſeulement les démarches de leurs ennemis, mais encore tous les progrès de leurs voiſins: curieux ſur-tout, ou de diviſer, ou de contrebalancer par quelqu'autre endroit les Puiſſances qui devenoient trop redoutables, ou qui mettoient de trop grands obſtacles à leurs conquêtes.

Ainſi les Grecs avoient tort de s'imaginer du tems de Polybe *a*, que Rome s'agrandiſſoit plutôt par hazard que par conduite. Ils étoient trop paſſionnés pour leur Nation, & trop jaloux des Peuples qu'ils voioient s'élever au-deſſus d'eux, ou peut-être que voiant de loin l'Empire Romain s'avancer ſi vîte, ſans pénétrer les conſeils qui faiſoient mouvoir ce grand corps, ils attribuoient au hazard, ſelon la coutume des hommes, les effets dont les cauſes ne leur étoient pas connues. Mais Polybe que ſon étroite familiarité avec les Romains faiſoit entrer ſi avant dans le ſecret des affaires, & qui obſervoit de ſi près la politique Romaine durant les guerres Puniques, a été plus équitable que les autres Grecs, & a vu que les conquêtes des Rome étoient la ſuite d'un deſſein bien entendu. Car il voioit les Romains du milieu de la Mer Méditerranée porter leurs regards par tout aux environs juſqu'aux Eſpagnes, & juſqu'en Syrie; obſerver ce qui s'y paſſoit; s'avancer régulierement & de proche en proche; s'affermir avant que de s'étendre; ne ſe point charger de trop d'affaires; diſſimuler quelque tems, & ſe déclarer à propos; attendre qu'Annibal fût vaincu, pour déſarmer Philippe Roi de Macédoine qui l'avoit favoriſé; après avoir commencé l'affaire, n'être jamais las ni contens, juſqu'à ce que tout fût fait; ne laiſſer aux Macédoniens aucun moment pour ſe reconnoître, &

a Polyb. l. 63.

après les avoir vaincus, rendre par un Décret public à la Gréce ſi long-tems captive, la liberté à laquelle elle ne penſoit plus ; par ce moien répandre d' un côté la terreur, & de l'autre la vénération de leur nom : c'en étoit aſſez pour conclure que les Romains ne s'avançoient pas à la conquête du monde par hazard, mais par conduite.

C'eſt ce qu'a vu Polybe dans le tems des progrès de Rome. Denys d'Halicarnaſſe *a*, qui a écrit après l'établiſſement de l'Empire & du tems d'Auguſte, a conclu la même choſe, en reprenant dès leur origine les anciennes inſtitutions de la République Romaine, ſi propres de leur nature à former un Peuple invincible & dominant. Vous en avez aſſez vu pour entrer dans les ſentimens de ces ſages Hiſtoriens, & pour condamner Plutarque *b*, qui toujours trop paſſionné pour ſes Grecs, a attribué à la ſeule fortune la grandeur Romaine, & à la ſeule vertu celle d'Alexandre.

a Dion. Hal. I. II. Antiq. Rom.

b Plut. lib. de fort. Alex. & de fort. Rom.

Mais plus ces Hiſtoriens font voir de deſſein dans les conquêtes de Rome, plus ils y montrent d'injuſtice. Ce vice eſt inſéparable du deſir de dominer, qui auſſi pour cette raiſon eſt juſtement condamné par les régles de l'Evangile. Mais la ſeule Philoſophie ſuffit pour nous faire entendre que la force nous eſt donnée pour conſerver notre bien, & non pas pour uſurper celui d'autrui. Cicéron *c* l'a reconnu ; & les régles qu'il a données pour faire la guerre, ſont une manifeſte condamnation de la conduite des Romains.

c Cic. de Off. III.

Il eſt vrai qu'ils parurent aſſez équitables au commencement de leur République. Il ſembloit qu'ils vouloient eux-mêmes modérer leur humeur guerriere, en la reſſerrant dans les bornes que l'équité preſcrivoit. Qu'y a-t-il de plus beau, ni de plus ſaint que le Collége des Féciaux, ſoit que Numa en ſoit

le fondateur, comme le dit Denys d'Halicarnaſſe *a*, ou que ce ſoit Ancus Martius, comme le veut *b* Tite-Live ? Ce Conſeil étoit établi pour juger ſi une guerre étoit juſte : avant que le Sénat la propoſât, ou que le Peuple la réſolût, cet examen d'équité précédoit toujours. Quand la juſtice de la guerre étoit reconnue, le Sénat prenoit ſes meſures pour l'entreprendre ; mais on envoioit avant toutes choſes redemander dans les formes à l'uſurpateur les choſes injuſtement ravies, & on n'en venoit aux extrémités qu'après avoit épuiſé les voies de la douceur. Sainte inſtitution, s'il en fut jamais ! & qui fait honte aux Chrétiens, à qui un Dieu venu au monde pour pacifier toutes choſes, n'a pu inſpirer la charité & la paix. Mais que ſervent les meilleures inſtitutions, quand enfin elles dégénerent en pures cérémonies ? La douceur de vaincre & de dominer, corrompit bientôt dans les Romains ce que l'équité naturelle leur avoit donné de droiture. Les délibérations des Féciaux ne furent plus parmi eux qu'une formalité inutile ; & encore qu'ils exerçaſſent envers leurs plus grands ennemis des actions de grande équité, & même de grande clémence, l'ambition ne permettoit pas à la juſtice de régner dans leurs Conſeils.

a Dion. Hal. II. Ant Rom.
b Tit. Liv. l. 32.

Au reſte leurs injuſtices étoient d'autant plus dangereuſes, qu'ils ſavoient mieux les couvrir du prétexte ſpécieux de l'équité, & qu'ils mettoient ſous le joug inſenſiblement les Rois & les Nations ſous couleur de les protéger, & de les défendre.

Ajoutons encore qu'ils étoient cruels à ceux qui leur réſiſtoient : autre qualité aſſez naturelle aux Conquérans, qui ſavent que l'épouvante fait plus de la moitié des conquêtes. Faut-il dominer à ce prix ? & le commandement eſt-il ſi doux, que les hommes le veuillent acheter par des actions inhumaines ? Les Romains *c*, pour répandre par tout la terreur, affe-

c Polyb. X.

étoient de laiſſer dans les villes priſes des ſpectacles terribles de cruauté, & de paroître impitoiables à qui attendoit la force, ſans même épargner les Rois qu'ils faiſoient mourir inhumainement, après les avoir menés en triomphe chargés de fers, & traînés à des chariots comme des eſclaves.

Mais s'ils étoient cruels & injuſtes pour conquérir, ils gouvernoient avec équité les Nations ſubjuguées. Ils tâchoient de faire gouter leur gouvernement aux Peuples ſoumis, & croioient que c'étoit le meilleur moien de s'aſſurer leurs conquêtes. Le Sénat tenoit en bride les Gouverneurs, & faiſoit juſtice aux Peuples. Cette Compagnie étoit regardée comme l'aſile des oppreſſés: auſſi les concuſſions & les violences ne furent-elles connues parmi les Romains que dans les derniers tems de la République; & (* juſqu'à ce tems,) la retenue de leurs Magiſtrats étoit l'admiration de toute la terre.

* Voiez la Note ci-deſſus, pag. 14.

Ce n'étoit donc pas de ces Conquérans brutaux & avares, qui ne reſpirent que le pillage, ou qui établiſſent leur domination ſur la ruine des païs vaincus. Les Romains rendoient meilleurs tous ceux qu'ils prenoient, en y faiſant fleurir la juſtice, l'agriculture, le commerce, les arts même & les ſciences, après qu'ils les eurent une fois goutées.

C'eſt ce qui leur a donné l'Empire le plus floriſſant, & le mieux établi, auſſi-bien que le plus étendu qui fut jamais. Depuis l'Euphrate & le Tanaïs juſqu'aux Colomnes d'Hercule & la Mer Atlantique, toutes les terres & toutes les mers leur obéiſſoient: du milieu & comme du centre de la Mer Méditerranée, ils embraſſoient toute l'étendue de cette Mer, pénétrant au long & au large tous les Etats d'alentour, & la tenant entre deux pour faire la communication de leur Empire. On eſt encore effraié, quand on conſidére que les Nations qui ſont à préſent des

Roiaumes ſi redoutables, toutes les Gaules, toutes les Eſpagnes, la Grande Bretagne preſque toute entiere, l'Illyrie juſqu'au Danube, la Germanie juſqu'à l'Elbe, l'Afrique juſqu'à ſes déſerts affreux & impénétrables, la Gréce, la Thrace, la Syrie, l'Egypte, tous les Roiaumes de l'Aſie Mineure, & ceux qui ſont enfermés entre le Pont-Euxin & la Mer Caſpie, & les autres que j'oublie peut-être, ou que je ne veux pas rapporter, n'ont été durant pluſieurs ſiécles que des Provinces Romaines. Tous les Peuples de notre monde juſqu'aux plus barbares, ont reſpecté leur puiſſance; & les Romains y ont établi preſque par tout avec leur Empire, les Loix & la politeſſe.

C'eſt une eſpéce de prodige que dans un ſi vaſte Empire qui embraſſoit tant de Nations & tant de Roiaumes, les Peuples aient été ſi obéiſſans, & les révoltes ſi rares. La politique Romaine y avoit pourvu par divers moiens qu'il faut vous expliquer en peu de mots.

Les Colonies Romaines établies de tous côtés dans l'Empire, faiſoient deux effets admirables: l'un, de décharger la ville d'un grand nombre de Citoiens, & la plupart pauvres; l'autre, de garder les poſtes principaux, & d'accoutumer peu à peu les Peuples étrangers aux mœurs Romaines.

Ces Colonies qui portoient avec elles leurs priviléges, demeuroient toujours attachées au corps de la République, & peuploient tout l'Empire Romain.

Mais outre les Colonies, un grand nombre de villes obtenoient pour leurs Citoiens le droit de Citoiens Romains; & unies par leur intérêt au Peuple dominant, elles tenoient dans le devoir les villes voiſines.

Il arriva à la fin que tous les ſujets de l'Empire ſe crurent Romains. Les honneurs du Peuple victorieux peu à peu ſe communiquerent aux Peuples

vaincus: le Sénat leur fut ouvert, & ils pouvoient aſpirer juſqu'à l'Empire. Ainſi par la clémence Romaine, toutes les Nations n'étoient plus qu'une ſeule Nation, & Rome fut regardée comme la commune patrie.

Quelle facilité n'apportoit pas à la navigation & au commerce cette merveilleuſe union de tous les Peuples du monde ſous un même Empire? La ſociété Romaine embraſſoit tout; & à la réſerve de quelques frontieres inquiétées quelquefois par les voiſins, tout le reſte de l'Univers jouiſſoit d'une paix profonde. Ni la Gréce, ni l'Aſie Mineure, ni la Syrie, ni l'Egypte, ni enfin la plupart des autres Provinces n'ont jamais été ſans guerre que ſous l'Empire Romain; & il eſt aiſé d'entendre qu'un commerce ſi agréable des Nations ſervoit à maintenir dans tout le corps de l'Empire la concorde & l'obéiſſance.

Les Légions diſtribuées pour la garde des frontieres, en défendant le dehors, affermiſſoient le dedans. Ce n'étoit pas la coutume des Romains d'avoir des citadelles dans leurs places, ni de fortifier leurs frontieres; & je ne vois guéres commencer ce ſoin que ſous Valentinien I. Auparavant on mettoit la force & la ſureté de l'Empire uniquement dans les troupes qu'on diſpoſoit de maniere qu'elles ſe prêtoient la main les unes les autres. Au reſte, comme l'ordre étoit qu'elles campaſſent toujours, les villes n'en étoient point incommodées; & la diſcipline ne permettoit pas aux ſoldats de ſe répandre dans la campagne. Ainſi les armées Romaines ne troubloient ni le commerce, ni le labourage. Elles faiſoient dans leur camp comme une eſpéce de villes, qui ne différoient des autres que parce que les travaux y étoient continuels, la diſcipline plus ſévere, & le commandement plus ferme. Elles étoient toujours prêtes pour le moindre mouvement; & c'étoit aſſez pour

tenir les Peuples dans le devoir, que de leur montrer ſeulement dans le voiſinage cette milice invincible.

Mais rien ne maintenoit tant la paix de l'Empire, que l'ordre de la juſtice. L'ancienne République l'avoit établi: les Empereurs & les Sages l'ont expliqué ſur les mêmes fondemens: tous les Peuples, juſqu'aux plus barbares, le regardoient avec admiration; & c'eſt par-là principalement que les Romains étoient jugés dignes d'être les maîtres du monde. Au reſte, ſi les Loix Romaines ont paru ſi ſaintes, que leur majeſté ſubſiſte encore malgré la ruine de l'Empire: c'eſt que le bon ſens, qui eſt le maître de la vie humaine, y régne par tout, & qu'on ne voit nulle part une plus belle application des principes de l'équité naturelle.

Malgré cette grandeur du nom Romain, malgré la politique profonde, & toutes les belles inſtitutions de cette fameuſe République, elle portoit en ſon ſein la cauſe de ſa ruine dans la jalouſie perpétuelle du Peuple contre le Sénat, ou plutôt des Plébeïens contre les Patriciens. Romulus *a* avoit établi cette diſtinction. Il falloit bien que les Rois euſſent des gens diſtingués qu'ils attachaſſent à leur perſonne par des liens particuliers, & par leſquels ils gouvernaſſent le reſte du Peuple. C'eſt pour cela que Romulus choiſit les Peres dont il forma le corps du Sénat. On les appelloit ainſi, à cauſe de leur dignité & de leur âge; & c'eſt d'eux *b* que ſont ſorties dans la ſuite les Familles Patriciennes. Au reſte, quelque autorité que Romulus eût réſervée au Peuple, il avoit mis les Plébeïens en pluſieurs manieres dans la dépendance des Patriciens; & cette ſubordination néceſſaire à la Roiauté, avoit été conſervée non-ſeulement ſous les Rois, mais encore dans la République. C'étoit parmi les Patriciens qu'on prenoit toujours

a Dion. Hal. II. Ant. Rom.

b Ibid.

les Sénateurs. Aux Patriciens appartenoient les emplois, les commandemens, les dignités, même celle du Sacerdoce; & les Peres qui avoient été les auteurs de la liberté, n'abandonnerent pas leurs prérogatives. Mais la jalouſie ſe mit bientôt entre les deux Ordres. Car je n'ai pas beſoin de parler ici des Chevaliers Romains, troiſiéme Ordre, comme mitoien entre les Patriciens & le ſimple Peuple, qui prenoient tantôt un parti, & tantôt l'autre. Ce fut donc entre ces deux Ordres que ſe mit la jalouſie: elle ſe réveilloit en diverſes occaſions; mais la cauſe profonde qui l'entretenoit, étoit l'amour de la liberté.

La maxime fondamentale de la République étoit de regarder la liberté comme une choſe inſéparable du nom Romain. Un Peuple nourri dans cet eſprit, diſons plus, un Peuple qui ſe croioit né pour commander aux autres Peuples, & que Virgile pour cette raiſon appelle ſi noblement un Peuple-Roi, ne vouloit recevoir de Loi que de lui-même.

L'autorité du Sénat étoit jugée néceſſaire pour modérer les Conſeils publics, qui ſans ce tempérament euſſent été trop tumultueux. Mais au fond, c'étoit au Peuple à donner les commandemens, à établir les Loix, à décider de la paix & de la guerre. Un Peuple qui jouiſſoit des droits les plus eſſentiels de la Roiauté, entroit en quelque ſorte dans l'humeur des Rois. Il vouloit bien être conſeillé, mais non pas forcé par le Sénat. Tout ce qui paroiſſoit trop impérieux, tout ce qui s'élevoit au-deſſus des autres, en un mot tout ce qui bleſſoit, ou ſembloit bleſſer l'égalité que demande un Etat libre, devenoit ſuſpect à ce Peuple délicat. L'amour de la liberté, celui de la gloire & des conquêtes rendoient de tels eſprits difficiles à manier: & cette audace qui leur faiſoit tout entreprendre au dehors, ne pouvoit manquer de porter la diviſion au-dedans.

Ainſi Rome ſi jalouſe de ſa liberté, par cet amour de la liberté qui étoit le fondement de ſon Etat, a vu la diviſion ſe jetter entre tous les Ordres dont elle étoit compoſée. De-là ces jalouſies furieuſes entre le Sénat & le Peuple, entre les Patriciens & les Plébeïens; les uns alléguant toujours que la liberté exceſſive ſe détruit enfin elle-même; & les autres craignant au contraire que l'autorité, qui de ſa nature croît toujours, ne dégénérât enfin en tirannie.

Entre ces deux extrémités, un Peuple d'ailleurs ſi ſage ne put trouver le milieu. L'intérêt particulier qui fait que de part ou d'autre on pouſſe plus loin qu'il ne faut, même ce qu'on a commencé pour le bien public, ne permettoit pas qu'on demeurât dans des conſeils modérés. Les eſprits ambitieux & remuans excitoient les jalouſies pour s'en prévaloir; & ces jalouſies, tantôt plus couvertes, & tantôt plus déclarées ſelon les tems, mais toujours vivantes dans le fond des cœurs, ont enfin cauſé ce grand changement qui arriva du tems de Céſar, & les autres qui ont ſuivi.

CHAPITRE VII.

La ſuite des changemens de Rome eſt expliquée.

IL vous ſera aiſé d'en découvrir toutes les cauſes, ſi après avoir bien compris l'humeur des Romains, & la conſtitution de leur République, vous prenez ſoin d'obſerver un certain nombre d'événemens principaux, qui quoiqu'arrivés en des tems aſſez éloignés, ont une liaiſon manifeſte. Les voici ramaſſés enſemble pour une plus grande facilité.

Romulus nourri dans la guerre, & réputé fils de Mars, bâtit Rome, qu'il peupla de gens ramaſſés, bergers, eſclaves, voleurs qui étoient venus chercher

la franchiſe & l'impunité dans l'aſile qu'il avoit ouvert à tous venans : il en vint auſſi quelques-uns plus qualifiés & plus honnêtes.

Il nourrit ce Peuple farouche dans l'eſprit de tout entreprendre par la force ; & ils eurent par ce moien juſqu'aux femmes qu'ils épouſerent.

Peu à peu il établit l'ordre, & réprima les eſprits par des Loix très-ſaintes. Il commença *a* par la Religion, qu'il regarda comme le fondement des Etats. Il la fit auſſi ſérieuſe, auſſi grave, & auſſi modeſte que les ténébres de l'Idolatrie le pouvoient permettre. Les Religions étrangeres & les Sacrifices qui n'étoient pas établis par les coutumes Romaines, furent défendus. Dans la ſuite on ſe diſpenſa de cette Loi ; mais c'étoit l'intention de Romulus qu'elle fût gardée, & on en retint toujours quelque choſe.

a Dion. Hal. II. Aur. Rom.

Il choiſit parmi tout le Peuple ce qu'il y avoit de meilleur, pour en former le Conſeil public, qu'il appella le Sénat. Il le compoſa de deux cens Sénateurs *, dont le nombre fut encore après augmenté : de-là ſortirent les Familles nobles, qu'on appelloit Patriciennes. Les autres s'appelloient les Plébéïens, c'eſt-à dire, le commun Peuple.

Le Sénat devoit digérer & propoſer toutes les affaires : il en régloit quelques-unes ſouverainement avec le Roi ; mais les plus générales étoient rapportées au Peuple qui en décidoit.

Romulus, dans une aſſemblée où il ſurvint tout-à-coup un grand orage, fut mis en piéces par les Sénateurs, qui le trouvoient trop impérieux ; & l'eſprit d'indépendance commença dès-lors à paroître dans cet Ordre.

Pour appaiſer le Peuple qui aimoit ſon Prince,

* Les deux dernieres éditions de Paris portent : *Il le compoſa de deux ou trois cens Sénateurs*. Nous avons retenu la leçon des éditions précédentes, *de deux cens Sénateurs* ; ce qui eſt conforme à ce que l'Auteur va dire à la page ſuivante 441, dans le §. *Après lui*. Voïez la Note ci-deſſus, pag. 14.

& donner une grande idée du Fondateur de la ville, les Sénateurs publierent que les Dieux l'avoient enlevé au Ciel, & lui firent dreſſer des autels.

Numa Pompilius ſecond Roi, dans une longue & profonde paix, acheva de former les mœurs, & de régler la Religion ſur les mêmes fondemens que Romulus avoit poſés.

Tullus Hoſtilius établit par de ſéveres réglemens la diſcipline militaire & les ordres de la guerre, que ſon ſucceſſeur Ancus Marcius accompagna de cérémonies ſacrées, afin de rendre la Milice, ſainte & religieuſe.

Après lui, Tarquin l'Ancien, pour ſe faire des créatures, augmenta le nombre des Sénateurs juſqu'au nombre de trois cens, où ils demeurerent fixés durant pluſieurs ſiécles, & commença les grands ouvrages qui devoient ſervir à la commodité publique.

Servius Tullius projetta l'établiſſement d'une République ſous le commandement de deux Magiſtrats annuels qui ſeroient choiſis par le Peuple.

En haine de Tarquin le Superbe, la Roiauté fut abolie avec des exécrations horribles contre tous ceux qui entreprendroient de la rétablir; & Brutus fit jurer au Peuple qu'il ſe maintiendroit éternellement dans ſa liberté.

Les mémoires de Servius Tullius furent ſuivis dans ce changement. Les Conſuls élus par le Peuple entre les Patriciens étoient égalés aux Rois, à la réſerve qu'ils étoient deux, qui avoient entre eux un tour réglé pour commander, & qu'ils changeoient tous les ans.

Collatin nommé Conſul avec Brutus, comme aiant été avec lui l'auteur de la liberté, quoique mari de Lucrece dont la mort avoit donné lieu au changement, & intéreſſé plus que tous les autres à la ven-

geance de l'outrage qu'elle avoit reçu, devint ſuſpect, parce qu'il étoit de la famille Roiale, & fut chaſſé.

Valere ſubſtitué à ſa place, au retour d'une expédition où il avoit délivré ſa patrie des Véïentes & des Etruriens, fut ſoupçonné par le Peuple d'affecter la tirannie à cauſe d'une maiſon qu'il faiſoit batir ſur une éminence. Non-ſeulement il ceſſa de bâtir; mais devenu tout populaire, quoique Patricien, il établit la Loi qui permet d'appeller au Peuple, & lui attribue en certains cas le jugement en dernier reſſort.

Par cette nouvelle Loi, la puiſſance Conſulaire fut affoiblie dans ſon origine: & le Peuple étendit ſes droits.

A l'occaſion des contraintes qui s'exécutoient pour dettes par les riches contre les pauvres, le Peuple ſoulevé contre la puiſſance des Conſuls & du Sénat, fit cette retraite fameuſe au Mont Aventin.

a Diou. Hal. VI. ant. Rom. Il ne ſe parloit *a* que de liberté dans ces aſſemblées; & le Peuple Romain ne ſe crut pas libre, s'il n'avoit des voies légitimes pour réſiſter au Sénat. On fut contraint de lui accorder des Magiſtrats particuliers, appellés Tribuns du Peuple, qui puſſent l'aſſembler & le ſecourir contre l'autorité des Conſuls par oppoſition ou par appel.

Ces Magiſtrats, pour s'autoriſer, nourriſſoient la diviſion entre les deux Ordres, & ne ceſſoient de flater le Peuple, en propoſant que les terres des païs vaincus, ou le prix qui proviendroit de leur vente, fût partagé entre les Citoiens.

Le Sénat s'oppoſoit toujours conſtamment à ces Loix ruineuſes à l'Etat, & vouloit que le prix des terres fût adjugé au tréſor public.

Le Peuple ſe laiſſoit conduire à ſes Magiſtrats ſéditieux, & conſervoit néanmoins aſſez d'équité pour

admirer la vertu des grands hommes qui lui réſiſtoient.

Contre ces diſſenſions domeſtiques, le Sénat ne trouvoit point de meilleur reméde que de faire naître continuellement des occaſions de guerres étrangeres. Elles empêchoient les diviſions d'être pouſſées à l'extrêmité, & reuniſſoient les Ordres dans la défenſe de la patrie.

Pendant que les guerres réuſſiſſent, & que les conquêtes s'augmentent, les jalouſies ſe réveillent.

Les deux Partis fatigués de tant de diviſions qui menaçoient l'Etat de ſa ruine, conviennent de faire des Loix pour donner le repos aux uns & aux autres, & établir l'égalité qui doit être dans une ville libre.

Chacun des Ordres prétend que c'eſt à lui qu'appartient l'établiſſement de ces Loix.

La jalouſie augmentée par ces prétenſions, fait qu'on réſout d'un commun accord un Ambaſſade en Gréce pour y rechercher les inſtitutions des villes de ce païs, & ſur-tout les Loix de Solon qui étoient les plus populaires. Les Loix des XII. Tables ſont établies; mais les Décemvirs qui les rédigerent, furent privés du pouvoir dont ils abuſoient.

Pendant qu'on voit tout tranquille, & que des Loix ſi équitables ſemblent établir pour jamais le repos public, les diſſenſions ſe réchauffent par les nouvelles prétenſions du Peuple, qui aſpire aux honneurs & au Conſulat réſervé juſqu'alors au premier Ordre.

La Loi pour les y admettre eſt propoſée. Plutôt que de rabaiſſer le Conſulat, les Peres conſentent à la création de trois nouveaux Magiſtrats qui auroient l'autorité de Conſuls ſous le nom de Tribuns militaires; & le Peuple eſt admis à cet honneur.

Content d'établir ſon droit, il uſe modérément de

ſa victoire, & continue quelque tems à donner le commandement aux ſeuls Patriciens.

Après de longues diſputes on revient au Conſulat; & peu à peu les honneurs deviennent communs entre les deux Ordres, quoique les Patriciens ſoient toujours plus conſidérés dans les élections.

Les guerres continuent, & les Romains ſoumettent après *a* cinq cens ans les Gaulois Ciſalpins leurs principaux ennemis, & toute l'Italie.

a Aur. in Prof. op.

Là commencent les guerres Puniques; & les choſes en viennent ſi avant, que chacun de ces deux Peuples jaloux croit ne pouvoir ſubſiſter que par la ruine de l'autre.

Rome prête à ſuccomber ſe ſoutient principalement durant ſes malheurs par la conſtance & par la ſageſſe du Sénat.

A la fin la patience Romaine l'emporte : Annibal eſt vaincu, & Carthage ſubjuguée par Scipion l'Africain.

Rome victorieuſe s'étend prodigieuſement durant deux cens ans par mer & par terre, & réduit tout l'Univers ſous la puiſſance.

En ces tems & depuis la ruine de Carthage, les Charges dont la dignité auſſi-bien que le profit s'augmentoit avec l'Empire, furent briguées avec fureur. Les prétendans ambitieux ne ſongerent qu'à flater le Peuple ; & la concorde des Ordres entretenue par l'occupation des guerres Puniques, ſe troubla plus que jamais. Les Gracques mirent tout en confuſion, & leurs ſéditieuſes propoſitions furent le commencement de toutes les guerres civiles.

b Vell. Pat. II. 3.

Alors *b* on commença à porter des armes, & à agir par la force ouverte dans les aſſemblées du Peuple Romain, où chacun auparavant vouloit l'emporter par les ſeules voies légitimes, & avec la liberté des opinions.

La ſage conduite du Sénat & les grandes guerres ſurvenues modérerent les brouilleries.

Marius Plébeïen, grand homme de guerre, avec ſon éloquence militaire & ſes harangues ſéditieuſes, où il ne ceſſoit d'attaquer l'orgueil de la Nobleſſe, réveilla la jalouſie du Peuple, & s'éleva par ce moien aux plus grands honneurs.

Sylla Patricien ſe mit à la tête du parti contraire, & devint l'objet de la jalouſie de Marius.

Les brigues & la corruption peuvent tout dans Rome. L'amour de la patrie & le reſpect des Loix s'y éteint.

Pour comble de malheurs, les guerres d'Aſie apprennent le luxe aux Romains & augmentent l'avarice.

En ce tems, les Généraux commencerent à s'attacher leurs ſoldats, qui ne regardoient en eux juſqu'alors que le caractere de l'autorité publique.

Sylla dans la guerre contre Mithridate laiſſoit enrichir ſes ſoldats pour les gagner.

Marius de ſon côté propoſoit à ſes partiſans des partages d'argent & de terre.

Par ce moien maîtres de leurs troupes, l'un ſous prétexte de ſoutenir le Sénat, & l'autre ſous le nom du Peuple, ils ſe firent une guerre furieuſe juſques dans l'enceinte de la ville.

Le parti de Marius & du Peuple fut tout-à-fait abattu, & Sylla ſe rendit Souverain ſous le nom de Dictateur.

Il fit des carnages effroiables, & traita durement le Peuple & par voie de fait & de paroles, juſques dans les aſſemblées légitimes.

Plus puiſſant & mieux établi que jamais, il ſe réduiſit de lui-même à la vie privée, mais après avoir fait voir que le Peuple Romain pouvoit ſouffrir un maître.

Pompée que Sylla avoit élevé, ſuccéda à une gran-

de partie de ſa puiſſance. Il flatoit tantôt le Peuple & tantôt le Sénat pour s'établir: mais ſon inclination & ſon intérêt l'attacherent enfin au dernier parti.

Vainqueur des Pirates, des Eſpagnes & de tout l'Orient, il devient tout-puiſſant dans la République, & principalement dans le Sénat.

Céſar qui veut du moins être ſon égal, ſe tourne du côté du Peuple; & imitant dans ſon Conſulat les Tribuns les plus ſéditieux, il propoſe avec des partages de terres, les Loix les plus populaires qu'il put inventer.

La conquête des Gaules porte au plus haut point la gloire & la puiſſance de Céſar.

Pompée & lui s'uniſſent par intérêt, & puis ſe brouillent par jalouſie. La guerre civile s'allume. Pompée croit que ſon ſeul nom ſoutiendra tout, & ſe néglige. Céſar actif & prévoiant remporte la victoire, & ſe rend le maître.

Il fait diverſes tentatives pour voir ſi les Romains pourroient s'accoutumer au nom du Roi. Elles ne ſervent qu'à le rendre odieux. Pour augmenter la haine publique, le Sénat lui décerne des honneurs juſqu'alors inouis dans Rome; de ſorte qu'il eſt tué en plein Sénat comme un Tiran.

Antoine ſa créature qui ſe trouva Conſul au tems de ſa mort, émeut le Peuple contre ceux qui l'avoient tué, & tâcha de profiter des brouilleries pour uſurper l'autorité ſouveraine. Lépidus qui avoit auſſi un grand commandement ſous Céſar, tâcha de le maintenir. Enfin le jeune Céſar à l'âge de dix-neuf ans, entreprit de venger la mort de ſon pere, & chercha l'occaſion de ſuccéder à ſa puiſſance.

Il ſçut ſe ſervir pour ſes intérêts des ennemis de ſa Maiſon, & même de ſes concurrens.

Les troupes de ſon pere ſe donnerent à lui, touchées du nom de Céſar & des largeſſes prodigieuſes qu'il leur fit.

Le Sénat ne peut plus rien : tout ſe fait par la force & par les ſoldats, qui ſe livrent à qui plus leur donne.

Dans cette funeſte conjoncture le Triumvirat abattit tout ce que Rome nourriſſoit de plus courageux & de plus oppoſé à la tirannie. Céſar & Antoine défirent Brutus & Caſſius: la liberté expira avec eux.

Les vainqueurs après s'être défait du foible Lépidus, firent divers accords & divers partages, où Céſar comme plus habile, trouvant toujours le moien d'avoir la meilleure part, mit Rome dans ſes intérêts & prit le deſſus. Antoine entreprend en vain de ſe relever; & la bataille Actiaque ſoumet tout l'Empire à la puiſſance d'Auguſte Céſar.

Rome fatiguée & épuiſée par tant de guerres civiles, pour avoir du repos, eſt contrainte de renoncer à ſa liberté.

La Maiſon des Céſars, s'attachant ſous le grand nom d'Empereur le commandement des armées, exerce une puiſſance abſolue.

Rome ſous les Céſars, plus ſoigneuſe de ſe conſerver que de s'étendre, ne fait preſque plus de conquêres que pour éloigner les Barbares qui vouloient entrer dans l'Empire.

A la mort de Caligula, le Sénat ſur le point de rétablir la liberté & la puiſſance Conſulaire, en eſt empêché par les gens de guerre qui veulent un Chef perpétuel, & que leur Chef ſoit le Maître.

Dans les révolres cauſées par les violences de Néron, chaque armée élit un Empereur; & les gens de guerre connoiſſent qu'ils ſont maîtres de donner l'Empire.

Ils s'emportent juſqu'à le vendre publiquement au plus offrant, & s'accoutument à ſecouer le joug. Avec l'obéiſſance, la diſcipline ſe perd. Les bons Princes s'obſtinent en vain à la conſerver; & leur

zele pour maintenir l'ancien ordre de la milice Romaine, ne ſert qu'à les expoſer à la fureur des ſoldats.

Dans les changemens d'Empereur, chaque armée entreprenant de faire le ſien, il arrive des guerres civiles, & des maſſacres effroiables.

Ainſi l'Empire s'énerve par le relâchement de la diſcipline, & tout enſemble il s'épuiſe par tant de guerres inteſtines.

Au milieu de tant de déſordres, la crainte & la majeſté du nom Romain diminue. Les Parthes ſouvent vaincus deviennent redoutables du côté de l'Orient ſous l'ancien nom de Perſes qu'ils reprennent. Les Nations Septentrionales qui habitoient des terres froides & incultes, attirées par la beauté & par la richeſſe de celles de l'Empire, en tentent l'entrée de toutes parts.

Un ſeul homme ne ſuffit plus à ſoutenir le fardeau d'un Empire ſi vaſte & ſi fortement attaqué.

La prodigieuſe multitude des guerres, & l'humeur des ſoldats qui vouloient voir à leur tête des Empereurs & des Céſars, oblige à les multiplier.

L'Empire même étant regardé comme un bien héréditaire, les Empereurs ſe multiplient naturellement par la multitude des enfans des Princes.

Marc Aurele aſſocie ſon frere à l'Empire. Severe fait ſes deux enfans Empereurs. La néceſſité des affaires oblige Dioclétien à partager l'Orient & l'Occident entre lui & Maximien : chacun d'eux ſurchargé, ſe ſoulage en éliſant deux Céſars.

Par cette multitude d'Empereurs & de Céſars, l'Etat eſt accablé d'une dépenſe exceſſive, le corps de l'Empire eſt déſuni, & les guerres civiles ſe multiplient.

Conſtantin fils de l'Empereur Conſtantius Chlorus partage l'Empire comme un héritage entre ſes enfans : la poſtérité ſuit ces exemples, & on ne voit preſque plus un ſeul Empereur.

La molleſſe d'Honorius, & celle de Valentinien III. Empereurs d'Occident fait tout périr.

L'Italie & Rome même ſont ſaccageés à diverſes fois, & deviennent la proie des Barbares.

Tout l'Occident eſt à l'abandon. L'Afrique eſt occupée par les Vandales, l'Eſpagne par les Viſigots, la Gaule par les Francs, la Grande Bretagne par les Saxons, Rome & l'Italie même par les Hérules, & enſuite par les Oſtrogots. Les Empereurs Romains ſe renferment dans l'Orient, & abandonnent le reſte, même Rome & l'Italie.

L'Empire reprend quelque force ſous Juſtinien par la valeur de Beliſaire & de Narſes. Rome ſouvent priſe & repriſe, demeure enfin aux Empereurs. Les Saraſins devenus puiſſans par la diviſion de leurs voiſins, & par la nonchalance des Empereurs, leur enlevent la plus grande partie de l'Orient, & les tourmentent tellement de ce côté-là, qu'ils ne ſongent plus à l'Italie. Les Lombards y occupent les plus belles & les plus riches Provinces. Rome réduite à l'extrémité par leurs entrepriſes continuelles, & demeurée ſans défenſe du côté de ſes Empereurs, eſt contrainte de ſe jetter entre les bras des François. Pepin Roi de France paſſe les Monts, & réduit les Lombards. Charlemagne après en avoir éteint la domination, ſe fait couronner Roi d'Italie, où ſa ſeule modération conſerve quelques petits reſtes aux ſucceſſeurs des Céſars: & en l'an 800. de Notre-Seigneur, élu Empereur par les Romains, il fonde le nouvel Empire.

Il vous eſt maintenant aiſé de connoître les cauſes de l'élévation & de la chute de Rome.

Vous voiez que cet Etat fondé ſur la guerre, & par-là naturellement diſpoſé à empiéter ſur ſes voiſins, a mis tout l'Univers ſous le joug pour avoir porté au plus haut point la politique & l'art militaire.

Vous voiez les cauſes des diviſions de la République, & finalement de ſa chute dans les jalouſies de ſes Citoiens, & dans l'amour de la liberté pouſſé juſqu'à un excès & une délicateſſe inſupportable.

Vous n'avez plus de peine à diſtinguer tous les tems de Rome, ſoit que vous vouliez la conſidérer en elle-même, ſoit que vous la regardiez par rapport aux autres Peuples; & vous voiez les changemens qui devoient ſuivre la diſpoſition des affaires en chaque tems.

En elle-même vous la voiez au commencement dans un Etat Monarchique établi ſelon ſes Loix primitives; enſuite dans ſa liberté; & enfin ſoumiſe encore une fois au Gouvernement Monarchique, mais par force & par violence.

Il vous eſt aiſé de concevoir de quelle ſorte s'eſt formé l'Etat populaire en ſuite des commencemens qu'il avoit dès le tems de la Roïauté: & vous ne voiez pas dans une moindre évidence, comment dans la liberté s'établiſſoient peu à peu les fondemens de la nouvelle Monarchie.

Car de même que vous avez vu le projet de la République dreſſé dans la Monarchie par Servius Tullius, qui donna comme un premier goût de la liberté au Peuple Romain; vous avez auſſi obſervé que la tirannie de Sylla, quoique paſſagere, quoique courte, a fait voir que Rome, malgré ſa fierté, étoit autant capable de porter le joug, que les Peuples qu'elle tenoit aſſervis.

Pour connoître ce qu'a opéré ſucceſſivement cette jalouſie furieuſe entre les Ordres, vous n'avez qu'à diſtinguer les deux tems que je vous ai expreſſément marqués: l'un, où le Peuple étoit retenu dans certaines bornes par les périls qui l'environnoient de tous côtés; & l'autre, où n'aiant plus rien à

craindre au dehors, il s'eſt abandonné ſans réſerve à ſa paſſion.

Le caractere eſſentiel de chacun de ces deux tems, eſt que dans l'un l'amour de la Patrie & des Loix retenoit les eſprits ; & que dans l'autre tout ſe décidoit par l'intérêt & par la force.

De-là s'enſuivoit encore que dans le premier de ces deux tems les hommes de commandement qui aſpiroient aux honneurs par les moiens légitimes, tenoient les ſoldats en bride & attachés à la République ; au lieu que dans l'autre tems où la violence emportoit tout, ils ne ſongeoient qu'à les ménager pour les faire entrer dans leurs deſſeins malgré l'autorité du Sénat.

Par ce dernier état la guerre étoit néceſſairement dans Rome ; & (* par le génie de la guerre, le commandement venoit naturellement entre les mains d'un ſeul Chef : mais) parce que dans la guerre où les Loix ne peuvent plus rien, la ſeule force décide, il falloit que le plus fort demeurât le Maître ; & par conſéquent que l'Empire retournât en la puiſſance d'un ſeul. * Voiez la Note ci-deſſus, pag. 14.

Et les choſes s'y diſpoſoient tellement par elles-mêmes, que Polybe *a* qui a vécu dans le tems le plus floriſſant de la République, a prévu par la ſeule diſpoſition des affaires, que l'Etat de Rome à la longue reviendroit à la Monarchie. *a* *Polyb. l. 1. & ſeq. 41. & ſeq.*

La raiſon de ce changement eſt, que la diviſion entre les Ordres n'a pu ceſſer parmi les Romains que par l'autorité d'un Maître abſolu, & que d'ailleurs la liberté étoit trop aimée pour être abandonnée volontairement. Il falloit donc peu à peu l'affoiblir par des prétextes ſpécieux, & faire par ce moien qu'elle pût être ruinée par la force ouverte.

La tromperie, ſelon Ariſtote *b*, devoit commen- *b* *Ariſt. Polit. V. 4.*

cer en flatant le Peuple, & devoit naturellement être ſuivie de la violence.

Mais de-là on devoit tomber dans un autre inconvénient par la puiſſance des gens de guerre, mal inévitable à cet Etat.

En effet cette Monarchie que formerent les Céſars, s'étant érigée par les armes, il falloit qu'elle fût toute militaire : & c'eſt pourquoi elle s'établit ſous le nom d'Empereur, titre propre & naturel du commandement des armées.

Par-là vous avez dû voir, que comme la République avoit ſon foible inévitable, c'eſt-à-dire la jalouſie entre le Peuple & le Sénat; la Monarchie des Céſars avoit auſſi le ſien, & ce foible étoit la licence des ſoldats qui les avoient faits.

Car il n'étoit pas poſſible que les gens de guerre qui avoient changé le gouvernement, & établi les Empereurs, fuſſent long-tems ſans s'appercevoir que c'étoit eux en effet qui diſpoſoient de l'Empire.

Vous pouvez maintenant ajoûter au tems que vous venez d'obſerver, ceux qui vous marquent l'état & le changement de la milice; celui où elle eſt ſoumiſe & attachée au Sénat, & au Peuple Romain; celui où elle s'attache à ſes Généraux; celui où elle les éléve à la puiſſance abſolue ſous le titre militaire d'Empereur; celui où maitreſſe en quelque façon de ſes propres Empereurs qu'elle créoit, elles les fait & les défait à ſa fantaiſie. De-là le relâchement, de-là les ſéditions & les guerres que vous avez vues, de-là enfin la ruine de la milice avec celle de l'Empire.

Tels ſont les tems remarquables qui nous marquent les changemens de l'Etat de Rome conſidérée en elle-même. Ceux qui nous la font connoître par rapport aux autres Peuples, ne ſont pas moins aiſés à diſcerner.

Il y a le tems où elle combat contre ſes égaux, & où elle eſt en péril. Il dure un peu plus de 500. ans, & finit à la ruine des Gaulois en Italie, & de l'Empire des Carthaginois.

Celui où elle combat, toujours plus forte & ſans péril, quelque grandes que ſoient les guerres qu'elle entreprend. Il dure 200. ans, & va juſqu'à l'établiſſement de l'Empire des Céſars.

Celui où elle conſerve ſon Empire & ſa majeſté. Il dure 400. ans & finit au regne de Théodoſe le Grand.

Celui enfin, où ſon Empire entamé de toutes parts, tombe peu à peu. Cet érat qui dure auſſi 400. ans, commence aux enfans de Théodoſe, & ſe termine enfin à Charlemagne.

Je n' ignore pas, MONSEIGNEUR, qu' on pourroit ajouter aux cauſes de la ruine de Rome beaucoup d' incidens particuliers. Les rigueurs des créanciers ſur leurs débiteurs ont excité de grandes & de fréquentes révoltes. La prodigieuſe quantité de Gladiateurs & d' Eſclaves dont Rome & l'Italie étoit ſurchargée, ont cauſé d' effroiables violences, & même des guerres ſanglantes. Rome épuiſée par tant de guerres civiles & étrangeres, ſe fit tant de nouveaux Citoiens ou par brigue ou par raiſon, qu'à peine pouvoit-elle ſe reconnoître elle-même parmi tant d' étrangers qu'elle avoit naturaliſés. Le Sénat ſe rempliſſoit de Barbares : le ſang Romain ſe mêloit : l' amour de la Patrie par lequel Rome s'étoit élevée au-deſſus de tous les Peuples du monde, n'étoit pas naturel à ces Citoiens venus de dehors ; & les autres ſe gâtoient par le mêlange. Les partialités ſe multiplioient avec cette prodigieuſe multiplicité de Citoiens nouveaux ; & les eſprits turbulens y trouvoient de nouveaux moiens de brouiller & d' entreprendre.

Cependant le nombre des pauvres s'augmentoit ſans fin par le luxe, par les débauches, & par la fainéantiſe qui s'introduiſoit. Ceux qui ſe voioient ruinés n'avoient de reſſource que dans les ſéditions, & en tout cas ſe ſoucioient peu que tout périt après eux. Vous ſavez que c'eſt ce qui fit la conjuration de Catilina. Les Grands ambitieux; & les miſérables qui n'ont rien à perdre, aiment toujours le changement. Ces deux genres de Citoiens prévaloient dans Rome; & l'état mitoien qui ſeul tient tout en balance dans les Etats populaires, étant le plus foible, il falloit que la République tombât.

On peut joindre encore à ceci l'humeur & le génie particulier de ceux qui ont cauſé les grands mouvemens, je veux dire des Gracques, de Marius, de Sylla, de Pompée, de Jules Céſar, d'Antoine & d'Auguſte. J'en ai marqué quelque choſe, mais je me ſuis attaché principalement à vous découvrir les cauſes univerſelles & la vraie racine du mal, c'eſt-à-dire cette jalouſie entre les deux Ordres dont il vous étoit important de conſidérer toutes les ſuites.

CHAPITRE VIII.

Concluſion de tout le Diſcours précédent, où l'on montre qu'il faut tout rapporter à une Providence.

MAIS ſouvenez-vous, MONSEIGNEUR, que ce long enchaînement des cauſes particulieres qui font & défont les Empires, dépend des ordres ſecrets de la divine Providence. Dieu tient du plus haut des Cieux les rênes de tous les Roiaumes; il a tous les cœurs en ſa main: tantôt il retient les paſſions, tantôt il leur lâche la bride, & par-là il remue tout le genre humain. Veut-il faire des Conquérans? Il fait marcher l'épouvante devant eux,

& il inſpire à eux & à leurs ſoldats une hardieſſe invincible. Veut-il faire des Légiſlateurs ? Il leur envoie ſon eſprit de ſageſſe & de prévoiance, il leur fait prévenir les maux qui menacent les Etats, & poſer les fondemens de la tranquilliré publique. Il connoît la ſageſſe humaine toujours courte par quelque endroit ; il l'éclaire, il étend ſes vûes, & puis il l'abandonne à ſes ignorances ; il l'aveugle, il la précipite, il la confond par elle-même ; elle s'enveloppe, elle s'embaraſſe dans ſes propres ſubtilités ; & ſes précautions lui ſont un piége. Dieu exerce par ce moien ſes redoutables jugemens, ſelon les régles de ſa juſtice toujours infaillible. C'eſt lui qui prépare les effets dans les cauſes les plus éloignées, & qui frape ces grands coups, dont le contre-coup porte ſi loin. Quand il veut lâcher le dernier, & renverſer les Empires, tout eſt foible & irrégulier dans les conſeils. L'Egypte autrefois ſi ſage marche enivrée, étourdie & chancelante, parce que le Seigneur a répandu l'eſprit de vertige dans ſes conſeils : elle ne ſait plus ce qu'elle fait, elle eſt perdue. Mais que les hommes ne s'y trompent pas: Dieu redreſſe, quand il lui plaît, le ſens égaré ; & celui qui inſultoit à l'aveuglement des autres, tombe lui-même dans des ténébres plus épaiſſes, ſans qu'il faille ſouvent autre choſe pour lui renverſer le ſens que ſes longues proſpérités.

C'eſt ainſi que Dieu regne ſur tous les Peuples. Ne parlons plus de hazard, ni de fortune, ou parlons-en ſeulement comme d'un nom dont nous couvrons notre ignorance. Ce qui eſt hazard à l'égard de nos conſeils incertains, eſt un deſſein concerté dans un Conſeil plus haut : c'eſt-à-dire, dans ce Conſeil éternel qui renferme toutes les cauſes & tous les effets dans un même ordre. De cette ſorte tout concourt à la même fin ; & c'eſt faute d'entendre

le tout, que nous trouvons du hazard ou de l'irrégularité dans les rencontres particulieres.

a 1. Tim. VI. 15. Par-là ſe vérifie ce que dit l'Apôtre *a*, que *Dieu eſt heureux & le ſeul Puiſſant : Roi des Rois, & Seigneur des Seigneurs:* heureux, dont le repos eſt inaltérable, qui voit tout changer ſans changer lui-même, & qui fait tous les changemens par un conſeil immuable: qui donne, & qui ôte la puiſſance: qui la tranſporte d'un homme à un autre, d'une Maiſon à une autre, d'un Peuple à un autre, pour montrer qu'ils ne l'ont tous que par emprunt, & qu'il eſt le ſeul en qui elle réſide naturellement.

C'eſt pourquoi tous ceux qui gouvernent, ſe ſentent aſſujettis à une force majeure. Ils font plus ou moins qu'ils ne penſent, & leurs conſeils n'ont jamais manqué d'avoir des effets imprévus. Ni ils ne ſont maîtres des diſpoſitions que les ſiécles paſſés ont miſes dans les affaires, ni ils ne peuvent prévoir le cours que prendra l'avenir, loin qu'ils le puiſſent forcer. Celui-là ſeul tient tout en ſa main, qui ſait le nom de ce qui eſt & de ce qui n'eſt pas encore, qui préſide à tous les tems, & qui prévient tous les conſeils.

Alexandre ne croioit pas travailler pour ſes Capitaines, ni ruiner ſa Maiſon par ſes conquêtes. Quand Brutus inſpiroit au Peuple Romain un amour immenſe de la liberté, il ne ſongeoit pas qu'il jettoit dans les eſprits le principe de cette licence effrénée, par laquelle la tirannie qu'il vouloit détruire devoit être un jour rétablie plus dure que ſous les Tarquins. Quand les Céſars flatoient les ſoldats, ils n'avoient pas deſſein de donner des Maîtres à leurs ſucceſſeurs & à l'Empire. En un mot, il n'y a point de Puiſſance humaine qui ne ſerve malgré elle à d'autres deſſeins que les ſiens. Dieu ſeul ſait tout réduire à ſa volonté. C'eſt pourquoi tout eſt ſurprenant à ne

regarder que les cauſes particulieres, & néanmoins tout s'avance avec une ſuite réglée. Ce Diſcours vous le fait entendre ; & pour ne plus parler des autres Empires, vous voiez par combien de conſeils imprévus, mais toutefois ſuivis en eux-mêmes, la fortune de Rome a été menée depuis Romulus juſqu'à Charlemagne.

Vous croirez peut-être, MONSEIGNEUR, qu'il auroit fallu vous dire quelque choſe de plus de vos François & de Charlemagne qui a fondé le nouvel Empire. Mais outre que ſon Hiſtoire fait partie de celle de France que vous écrivez vous-même, & que vous avez déja ſi fort avancée, je me réſerve à vous faire un ſecond Diſcours où j'aurai une raiſon néceſſaire de vous parler de la France & de ce grand Conquérant, qui étant égal en valeur à ceux que l'Antiquité a le plus vantés, les ſurpaſſe en piété, en ſageſſe & en juſtice.

Ce même Diſcours vous découvrira les cauſes des prodigieux ſuccès de Mahomet & de ſes ſucceſſeurs. Cet Empire qui a commencé deux cens ans avant Charlemagne, pouvoit trouver ſa place dans ce Diſcours: mais j'ai cru qu'il valoit mieux vous faire voir dans une même ſuite ſes commencemens & ſa décadence.

Ainſi je n'ai plus rien à vous dire ſur la premiere Partie de l'Hiſtoire Univerſelle. Vous en découvrez tous les ſecrets; & il ne tiendra plus qu'à vous d'y remarquer toute la ſuite de la Religion, & celle des grands Empires juſqu'à Charlemagne.

Pendant que vous les verrez tomber preſque tous d'eux-mêmes, & que vous verrez la Religion ſe ſoutenir par ſa propre force, vous connoîtrez aiſément quelle eſt la ſolide grandeur, & où un homme ſenſé doit mettre ſon eſpérance.

F I N.

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE

TABLE

DU DISCOURS

SUR L'HISTOIRE UNIVERSELLE.

AVANT PROPOS.

Deſſein generale de cet Ouvrage: ſa diviſion en trois Parties. pag. 1

PREMIERE PARTIE.

LES EPOQUES.

I. Epoque. *Adam, ou la Creation.* Premier âge du monde. 7
II. Epoque. *Noé, ou le Déluge.* Second âge du monde. 16
III. Epoque. *La vocation d'Abraham, ou le commencement du Peuple de Dieu, & de l'Alliance.* Troiſieme âge du monde. 13
IV. Epoque. *Moïſe, ou la Loi écrite.* Quatrieme âge du monde. 17
V. Epoque. *La priſe de Troye.* 20
VI. Epoque. *Salomon, ou le Temple achevé.* Cinquieme âge du monde. 22
VII. Epoque. *Romulus, ou Rome fondée.* 28
VIII. Epoque. *Cyrus, ou les Juifs rétablis.* Sixieme âge du monde. 46
IX. Epoque. *Scipion, ou Chartage vaincue.* 69
X. Epoque. *Naiſſance de JESUS-CHRIST.* Septieme & dernier âge du monde. 83
XI. Epoque. *Conſtantin, ou la Paix de l'Egliſe.* 99
XII. Epoque. *Charlemagne, ou l'établiſſement du nouvel Empire.* 130

SECONDE PARTIE.

LA SUITE DE LA RELIGION.

Chap. I. *La Création, & les premiers Tems.* 133
Chap. II. *Abraham, & les Patriarches.* 151
Chap. III. *Moïſe, la Loi Ecrite, & l'introduction du Peuple dans la Terre promiſe.* 160
Chap. IV. *David, Salomon, les Rois & les Prophétes.* 177
Chap. V. *La vie & le miniſtere Prophetique: Les Jugemens de Dieu déclarés par les Prophétes.* 188
Chap. VI. *Jugemens de Dieu ſur Nabuchodonoſor, ſur les Rois ſes ſucceſſeurs, & ſur tout l'Empire de Babylone.* 191
Chap. VII. *Diverſité des Jugemens de Dieu: Jugement de rigueur ſur Babylone: Jugement de miſericorde ſur Jéruſalem.* 195
Chap. VIII. *Retour du Peuple ſous Zorobabel, Eſdras & Néhémias.* 196

Chap. IX. *Dieu prêt à faire ceſſer les Prophéties, répand ſes lumieres plus abondamment que jamais.* 197
Chap. X. *Prophéties de Zacharie & d'Aggée.* 203
Chap. XI. *La prophétie de Malachie, qui eſt le dernier des Prophétes: & l'achévement du ſecond Temple.* 203
Chap. XII. *Le tems du ſecond Temple: Fruits des châtimens & des Prophéties précédentes: Ceſſation de l'Idolatrie, & des faux Prophétes.* 204
Chap. XIII. *La longue paix dont ils jouiſſent, par qui prédite.* 206
Chap. XIV. *Interruption & rétabliſſement de la paix: Diviſion dans le Peuple ſaint: Perſécution d'Antiochus: Tout cela prédit.* 208
Chap. XV. *Attente du Meſſie, ſur quoi fondée: Préparation à ſon Regne: & la converſion des Gentils.* 212
Chap. XVI. *Prodigieux aveuglement de l'Idolatrie avant la venue du Meſſie.* 215
Chap. XVII. *Corruptions & ſuperſtitions parmi les Juifs: fauſſes doctrines des Phariſiens.* 218
Chap. XVIII. *Suite des corruptions parmi les Juifs: Signal de leur décadence, ſelon que Zacharie l'avoit prédit.* 219
Chap. XIX. *JESUS-CHRIST, & ſa Doctrine.* 221
Chap. XX. *La deſcente du Saint-Eſprit: l'établiſſement de l'Egliſe: les jugemens de Dieu ſur les Juifs & ſur les Gentils.* 245
Chap. XXI. *Réflexions particulieres ſur le châtiment des Juifs, & ſur les prédictions de JESUS-CHRIST qui l'avoient marqué.* 260
Chap. XXII. *Deux mémorables prédictions de Notre-Seigneur ſont expliquées, & leur accompliſſement eſt juſtifié par l'Hiſtoire.* 271
Chap. XXIII. *La ſuite des erreurs des Juifs, & la maniere dont ils expliquent les Prophéties.* 282
Chap. XXIV. *Circonſtances mémorables de la chute des Juifs: Suite de leurs fauſſes interprétations.* 293
Chap. XXV. *Réflexions particulieres ſur la converſion des Gentils. Profond conſeil de Dieu qui les vouloit convertir par la Croix de JESUS-CHRIST. Raiſonnement de ſaint Paul ſur cette maniere de les convertir.* 298
Chap. XXVI. *Diverſes formes de l'Idolatrie: Les ſens, l'intérêt, l'ignorance, un faux reſpect de l'Antiquité, la Politique, la Philoſophie, & les Héréſies viennent à ſon ſecours: L'Egliſe triomphe de tout.* 306
Chap. XXVII. *Réflexion générale ſur la ſuite de la Religion, & ſur le rapport qu'il y a entre les Livres de l'Ecriture.* 325
Chap. XXVIII. *Les difficultés qu'on forme contre l'Ecriture, ſont aiſées à vaincre par les hommes de bon ſens & de bonne foi.* 337
Chap. XXIX. *Les Prédictions réduites à trois faits palpables: Parabole du Fils de Dieu, qui en établit la liaiſon.* 344
Chap. XXX. *Suite de l'Egliſe Catholique, & ſa victoire manifeſte ſur toutes les Sectes.* 346

TROISIEME PARTIE.

LES EMPIRES.

Chap. I. *Les révolutions des Empires ſont réglées par la Providence, & ſouvent à humilier les Princes.* 355

Chap. II. *Les révolutions des Empires ont des cauſes particulieres, que les Princes doivent étudier.* 361

Chap. III. *Les Scythes, les Ethiopiens les Egyptiens.* 363

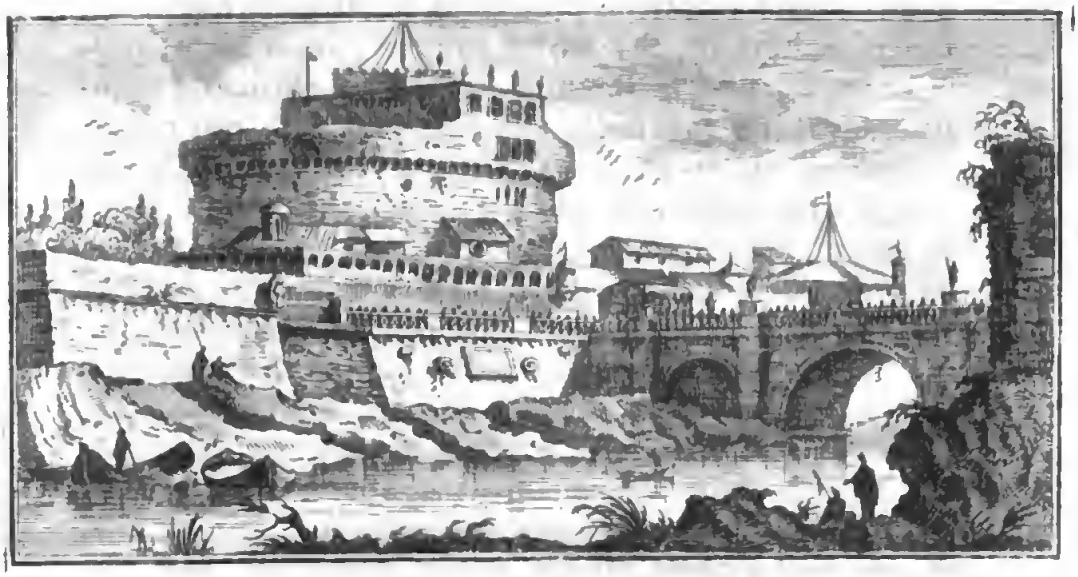
Chap. IV. *Les Aſſyriens anciens & nouveaux: les Médes, & Cyrus.* 386

Chap. V. *Les Perſes: les Grecs: & Alexandre.* 392

Chap. VI *L'Empire Romain; & en paſſant, celui de Carthage, & ſa mauvaiſe conſtitution.* 410

Chap. VII. *La ſuite des changemens de Rome eſt expliquée.* 439

Chap. VIII. *Concluſion de tout le Diſcours précedent, où l'on montre qu'il faut tout rapporter à une Providence.* 454



SERMON
SUR L'UNITÉ DE L'EGLISE,
PRÊCHÉ A L'OUVERTURE
DE L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE
DU CLERGÉ DE FRANCE;

Le 9. Novembre 1681. à la Meſſe ſolemnelle du Saint-Eſprit, dans l'Egliſe des Grands Auguſtins; & imprimé par ordre de la même Aſſemblée.

Quam pulchra tabernacula tua, Jacob, & tentoria tua, Iſraël!
Num. XXIV. 5.

Que vos tentes ſont belles, ô enfans de Jacob! Que vos pavillons, ô Iſraëlites, ſont merveilleux! *C'eſt ce que dit Balaam inſpiré de Dieu, à la vue du Camp d'Iſraël dans le Déſert.* Au Livre des Nombres XXIV. 5.

MESSEIGNEURS,

C'eſt ſans doute un grand ſpectacle de voir l'Egliſe Chrétienne figurée dans les anciens Iſraëlites; la voir, dis-je, ſortie de l'Egypte & des ténébres de l'Idolatrie, cherchant la Terre promiſe à travers

d'un Déſert immenſe, où elle ne trouve que d'affreux rochers & des ſables brûlans; nulle terre, nulle culture, nul fruit; une ſéchereſſe effroiable; nul pain qu'il ne lui faille envoier du Ciel; nul rafraîchiſſement qu'il ne lui faille tirer par miracle du ſein d'une roche; toute la nature ſtérile pour elle, & aucun bien que par grace: mais ce n'eſt pas ce qu'elle a de plus ſurprenant. Dans l'horreur de cette vaſte ſolitude, on la voit environnée d'ennemis, ne marchant jamais qu'en bataille, ne logeant que ſous des tentes; toujours prête à déloger & à combattre: étrangere que rien n'attache, que rien ne contente, qui regarde tout en paſſant ſans vouloir jamais s'arrêter: heureuſe néanmoins dans cet état, tant à cauſe des conſolations qu'elle reçoit durant le voiage, qu'à cauſe du glorieux & immuable repos qui ſera la fin de ſa courſe. Voilà l'image de l'Egliſe, pendant qu'elle voiage ſur la terre. Balaam la voit dans le Déſert: ſon ordre, ſa diſcipline, ſes douze Tribus rangées ſous leurs étendarts: Dieu ſon Chef inviſible au milieu d'elle: Aaron Prince des Prêtres & de tout le Peuple de Dieu, Chef viſible de l'Egliſe ſous l'autorité de Moïſe ſouverain Légiſlateur, & figure de JESUS CHRIST: le Sacerdoce étroitement uni avec la Magiſtrature: tout en paix par le concours de ces deux Puiſſances: Coré & ſes ſectateurs ennemis de l'ordre & de la paix, engloutis à la vue de tout le Peuple dans la terre ſoudainement entr'ouverte ſous leurs pieds, & enſevelis tout vivans dans les enfers. Quel ſpectacle! quelle aſſemblée! quelle beauté de l'Egliſe! Du haut d'une montagne, Balaam la voit toute entiere; & au lieu de la maudire, comme on l'y vouloit contraindre, il la bénit. On le détourne; on eſpere lui en cacher la beauté, en lui montrant ce grand Corps par un coin, d'où il ne puiſſe en découvrir qu'une partie; & il

n'eſt pas moins tranſporté, parce qu'il voit cette partie dans le tout, avec toute la convenance & toute la proportion qui les aſſortit l'un avec l'autre. Ainſi, de quelque côté qu'il la conſidére, il eſt hors de lui, & ravi en admiration, il s'écrie *a*: *Quam pulchra tabernacula tua, Jacob, & tentoria tua, Iſraël!* Que vous êtes admirables ſous vos tentes, enfans de Jacob! quel ordre dans votre camp! quelle merveilleuſe beauté paroît dans ces pavillons ſi ſagement arrangés! & ſi vous cauſez tant d'admiration ſous vos tentes & dans votre marche, que ſera-ce quand vous ſerez établis dans votre patrie? *a* Num. XXIV.5.

Il n'eſt pas poſſible, mes Freres, qu'à la vue de cette auguſte Aſſemblée, vous n'entriez dans de pareils ſentimens. Une des plus belles parties de l'Egliſe Univerſelle ſe préſente à vous. C'eſt l'Egliſe Gallicane, qui vous a tous engendrés en JESUS-CHRIST: Egliſe renommée dans tous les ſiécles, aujourd'hui repréſentée par tant de Prélats que vous voiez aſſiſtés de l'élite de leur Clergé, & tous enſemble prêts à vous bénir, prêts à vous inſtruire ſelon l'ordre qu'ils en ont reçû du Ciel. C'eſt en leur nom que je vous parle; c'eſt par leur autorité que je vous prêche. Qu'elle eſt belle cette Egliſe Gallicane, pleine de ſcience & de vertu! mais qu'elle eſt belle dans ſon tout qui eſt l'Egliſe Catholique! & qu'elle eſt belle ſaintement & inviolablement unie à ſon Chef, c'eſt-à-dire au Succeſſeur de ſaint Pierre! O que cette union ne ſoit point troublée! que rien n'altere cette paix & cette unité, où Dieu habite! Eſprit Saint, Eſprit pacifique, qui faites habiter les Freres unanimement dans votre Maiſon, affermiſſez-y la paix. La paix eſt l'objet de cette Aſſemblée: au moindre bruit de diviſion nous accourons effraiez pour unir parfaitement le Corps de l'Egliſe; le Pere & les Enfans; le Chef & les Mem-

bres ; le Sacerdoce & l'Empire. Mais puiſqu'il s'agit d'Unité, commençons à nous unir par des vœux communs, & demandons tous enſemble la grace du Saint-Eſprit par l'interceſſion de la ſainte Vierge. *Ave.*

MESSEIGNEURS,

a *Exod. XXV. 40.* *Regarde* a, *& fais ſelon le modele qui t'a été montré ſur la montagne.* C'eſt ce qui fut dit à Moïſe, lorſqu'il eut ordre de conſtruire le Tabernacle. Mais ſaint b *Hebr. VIII. 5. 9.* Paul *b* nous avertit que ce n'eſt point ce Tabernacle bâti de main d'homme qui doit être travaillé avec tant de ſoin, & formé ſur ce beau modele. C'eſt le vrai Tabernacle de Dieu & des hommes, c'eſt l'Egliſe Catholique où Dieu habite, & dont le plan eſt fait dans le Ciel. C'eſt auſſi pour cette raiſon c *Apocal. XXI. 10.* que ſaint Jean *c* voioit dans l'Apocalypſe *la ſainte Cité de Jéruſalem*, & l'Egliſe qui commençoit à s'établir par toute la terre; il la voioit, dis-je, deſcendre du Ciel. C'eſt là que les deſſeins en ont été pris: *Regarde, & fais ſelon le deſſein qui t'a été montré ſur cette montagne.*

Mais pourquoi parler de ſaint Jean & de Moïſe? Ecoutons JESUS-CHRIST lui-même. Il nous *d* dira, *qu'il ne fait rien que ce qu'il voit faire à ſon Pere.* Qu'a-t-il donc vu, Chrétiens, quand il a formé ſon Egliſe? Qu'a-t-il vu dans la lumiere éternelle & dans la ſplendeur des Saints, où il a été engendré devant l'aurore? C'eſt le ſecret de l'Epoux, & nul autre que l'Epoux ne le peut dire.

d *Joan. V. 19.*

e *Ibid. XVII. 11.* *Pere ſaint* e, *je vous recommande ceux que vous m'avez donnés*, je vous recommande mon Egliſe: *Gardez-les en votre nom, afin qu'ils ſoient un comme nous.*

f *Ibid. verſ. 21.* Et encore *f*: *Comme vous êtes en moi & moi en vous, ô mon Pere, ainſi qu'ils ſoient un en nous: qu'ils ſoient*

un comme nous ; qu'ils ſoient un en nous. Je vous entens, ô Sauveur; vous voulez faire votre Egliſe belle; vous commencez par la faire parfaitement une: car qu'eſt-ce que la beauté, ſinon un rapport, une convenance & enfin une eſpece d'unité? Rien n'eſt plus beau que la Nature divine, où le nombre même qui ne ſubſiſte que dans les rapports mutuels de trois Perſonnes égales, ſe termine en une parfaite unité. Après la Divinité, rien n'eſt plus beau que l'Egliſe où l'Unité divine eſt repréſentée. *Un comme nous, un en nous : Regardez, & faites ſuivant ce modele.*

Une ſi grande lumiere nous éblouiroit: deſcendons, & conſiderons l'unité avec la beauté dans les Chœurs des Anges. La lumiere s'y diſtribue ſans ſe diviſer: elle paſſe d'un Ordre à un autre, d'un Chœur à un autre avec une parfaite correſpondance, parce qu'il y a une parfaite ſubordination. Les Anges ne dédaignent pas de ſe ſoumettre aux Archanges, ni les Archanges de reconnoître les Puiſſances ſupérieures. C'eſt une armée où tout marche avec ordre; & comme diſoit ce Patriarche *a*: *C'eſt ici le Camp de Dieu.* C'eſt pourquoi dans ce combat donné dans le Ciel *b*, on nous repréſente *Michel & ſes Anges* contre Sathan *& ſes Anges:* il y a un Chef dans chaque parti; mais ceux qui diſent avec ſaint Michel: *Qui égale Dieu?* triomphent des orgueilleux qui diſent : Qui nous égale? & les Anges victorieux demeurent unis à leur Créateur ſous le Chef qu'il leur a donné. O JESUS, qui n'êtes pas moins le Chef des Anges que celui des hommes, *regardez, & faites ſelon ce modele*: que la ſainte Hiérarchie de votre Egliſe ſoit formée ſur celle des Eſprits céleſtes : car, comme dit *c* ſaint Grégoire, *Si la ſeule beauté de l'ordre fait qu'il ſe trouve tant d'obéiſſance où il n'y a point de péché ; combien plus doit-il y avoir de ſubordination & de dependance parmi nous, où le péché mettroit tout en confuſion ſans ce ſecours?*

a *Genes. XXXII. 2.*

b *Apoc. XII. 7.*

c *Greg. lib. IV. Epiſt. 32.*

Selon cet ordre admirable toute la nature Angélique a enſemble une immortelle beauté ; & chaque Troupe, chaque Chœur des Anges a ſa beauté particuliere, inſéparable de celle du tout. Cet ordre a paſſé du Ciel à la terre ; & je vous ai dit d'abord, qu'outre la beauté de l'Egliſe Univerſelle qui conſiſte dans l'aſſemblage du tout, chaque Egliſe placée dans un ſi beau tout avec une juſteſſe parfaite, a ſa grace particuliere. Juſques ici tout nous eſt commun avec les ſaints Anges : mais ſaint Grégoire nous a fait remarquer que le péché n'eſt point parmi eux ; c'eſt pourquoi la paix y regne éternellement. Cette Cité bienheureuſe d'où les ſuperbes & les factieux ont été bannis, où il n'eſt reſté que les humbles & les pacifiques, ne craint plus d'être diviſée. Le péché eſt parmi nous : malgré notre infirmité l'orgueil y régne ; & tirant tout à ſoi, il nous arme les uns contre les autres. L'Egliſe donc qui porte en ſon ſein, dans ce ſecret principe d'orgueil qu'elle ne ceſſe de réformer dans ſes enfans, une éternelle ſemence de diviſion, n'auroit point de beauté durable, ni de véritable unité, ſi elle ne trouvoit dans ſon unité des moiens de s'y affermir, quand elle eſt menacée de diviſion.

DIVISION. Ecoutez : voici le myſtere de l'unité Catholique, & le principe immortel de la beauté de l'Egliſe. Elle eſt Belle & une dans ſon Tout ; c'eſt ma premiere Partie, où nous verrons la beauté de tout le Corps de l'Egliſe : Belle & une en chaque membre ; c'eſt ma ſeconde Partie, où nous verrons la beauté particuliere de l'Egliſe Gallicane dans ce beau Tout de l'Egliſe Univerſelle : Belle & une d'une beauté & d'une unité durable ; c'eſt ma derniere Partie, où nous verrons dans le ſein de l'unité Catholique des remedes pour prévenir les moindres commence-

mens de diviſion & de trouble. Que de grandeur & que de beauté ! mais que de force, que de majeſté, que de vigueur dans l'Egliſe ! Car ne croiez pas que je parle d'une beauté ſuperficielle qui trompe les yeux : la vraie beauté vient de la ſanté : ce qui rend l'Egliſe forte, la rend belle ; ſon unité la rend belle, ſon unité la rend forte. Voions donc dans ſon unité, & ſa beauté & ſa force. Heureux ſi l'aiant vu belle premierement dans ſon Tout, & enſuite dans la Partie à laquelle nous nous trouvons immédiatement attachés, nous travaillons à finir juſqu'aux moindres diſſenſions qui pourroient défigurer une beauté ſi parfaite. Ce ſera le fruit de ce Diſcours ; & c'eſt ſans doute le plus digne objet qu'on puiſſe propoſer à un ſi grand Auditoire.

J'ai, MESSIEURS, à vous prêcher un grand myſtere ; c'eſt le myſtere de l'Unité de l'Egliſe. Unie au dedans par le Saint-Eſprit, elle a encore un lieu commun de ſa Communion extérieure, & doit demeurer unie par un Gouvernement où l'autorité de JESUS-CHRIST ſoit repréſentée. Ainſi l'unité garde l'unité ; & ſous le ſceau du Gouvernement eccléſiaſtique, l'unité de l'eſprit eſt conſervée. Quel eſt ce Gouvernement ? quelle en eſt la forme ? Ne diſons rien de nous-mêmes : ouvrons l'Evangile : l'Agneau a levé les ſceaux de ce ſacré Livre, & la Tradition de l'Egliſe a tout expliqué. I. POINT.

Nous trouverons dans l'Evangile que JESUS-CHRIST voulant commencer le myſtere de l'Unité dans ſon Egliſe, parmi tous les Diſciples en choiſit douze ; mais que voulant conſommer le myſtere de l'Unité dans la même Egliſe, parmi les douze il en choiſit un. *Il appella ſes Diſciples*, dit *a* l'Evangile ; les voilà tous : *& parmi eux il en choiſit douze*. Voilà une premiere ſéparation, & les Apôtres choiſis : *Et*

a Luc. VI. 13.

a Matth. X. 2. *voici* a *les noms de douze Apôtres; le premier eſt Simon qu'on appelle Pierre*. Voilà dans une ſeconde ſéparation ſaint Pierre mis à la tête, & appellé pour cette raiſon du nom de Pierre, *que* JESUS-CHRIST, b Marc. III. 16. dit *b* ſaint Marc, *lui avoit donné*; pour préparer, comme vous verrez, l'ouvrage qu'il méditoit, d'élever tout ſon édifice ſur cette pierre. Tout ceci n'eſt encore qu'un commencement du myſtere de l'Unité. JESUS-CHRIST en le commençant parloit *c* c Matth. X. 6 & 16. encore à pluſieurs : *Allez; prêchez; je vous envoie* : ITE; *prædicate*; *mitto vos*. Mais quand il veut mettre la derniere main au myſtere de l'Unité, il ne parle plus à pluſieurs; il déſigne Pierre perſonnellement, & par le nouveau nom qu'il lui a donné : c'eſt un ſeul qui parle à un ſeul : JESUS-CHRIST Fils de Dieu à Simon fils de Jonas : JESUS-CHRIST qui eſt la vraie Pierre & fort par lui-même, à Simon qui n'eſt Pierre que par la force que JESUS-CHRIST lui communique : c'eſt à celui-là à qui JESUS-CHRIST parle, & en lui parlant il agit en lui, & y imprime le caractere de ſa fermeté. *Et* d Matth. XVI. 18. *moi*, dit-il *d*, *je te dis à toi* : *Tu es Pierre*; *&*, ajoute-t-il, *ſur cette pierre j'établirai mon Egliſe; &*, conclut-il, *les portes d'enfer ne prévaudront point contre elle*. Pour le préparer à cet honneur, JESUS-CHRIST qui ſait que la foi qu'on a en lui eſt le fondement de ſon Egliſe, inſpire à Pierre une foi digne d'être e Ibid. verſ. 16. le fondement de cet admirable édifice. *Vous e êtes le* CHRIST *Fils du Dieu vivant*. Par cette haute prédication de la Foi, il s'attire l'inviolable promeſſe qui le fait le fondement de l'Egliſe. La parole de JESUS-CHRIST qui de rien fait ce qu'il lui plaît, donne cette force à un mortel. Qu'on ne diſe point, qu'on ne penſe point que ce miniſtere de ſaint Pierre finiſſe avec lui : ce qui doit ſervir de ſoutien à une Egliſe éternelle, ne peut jamais avoir de fin.

Pierre a vivra dans ſes Succeſſeurs ; Pierre parlera toujours dans ſa Chaire : c'eſt ce que diſent les Peres ; c'eſt ce que confirment ſix cens trente Evêques au Concile de Calcédoine. [a] *Concil. Chalc. Act. II. III. Tom. IV. Conc. edit. ult. Paris. Relat. ad Leon. ibid. &c.*

JESUS CHRIST ne parle pas ſans effet. Pierre portera par tout avec lui dans cette haute prédication de la Foi le fondement des Egliſes : & voici le chemin qu'il lui faut faire. Par Jéruſalem la Cité ſainte, où JESUS-CHRIST a paru : où *b* l'Egliſe *devoit commencer* pour continuer la ſucceſſion du Peuple de Dieu : où Pierre par conſéquent devoit être longtems le Chef de la parole & de la conduite : d'où *c* il alloit viſiter les Egliſes perſécutées, & les confirmant dans la Foi : où il falloit que le grand Paul, Paul revenu du troiſiéme Ciel *d*, *le vînt voir* : non pas Jacques, quoiqu'il y fût ; un ſi grand Apôtre *e*, *Frere du Seigneur*, Evêque de Jéruſalem, appellé le Juſte, & également reſpecté par les Chrétiens & par les Juifs : ce n'étoit pas lui que Paul devoit venir voir ; mais il eſt venu voir Pierre, & le voir, ſelon la force de l'Original, comme on vient voir une choſe pleine de merveilles, & digne d'être recherchée : le contempler, l'étudier, dit ſaint Chryſoſtome *f*, & le voir *comme plus grand auſſi-bien que plus ancien que lui*, dit le même Pere : le voir néanmoins, non pour être inſtruit, lui que JESUS CHRIST inſtruiſoit lui-même par une révélation ſi expreſſe ; mais afin de donner la forme aux ſiécles futurs, & qu'il demeurât établi à jamais, que quelque docte, quelque ſaint qu'on ſoit, fût-on un autre ſaint Paul, il faut voir Pierre : Par cette ſainte Cité & encore par Antioche, la Métropolitaine de l'Orient ; mais ce n'eſt rien : la plus illuſtre Egliſe du monde, puiſque c'eſt-là que le nom de Chrétien a pris naiſſance : vous l'avez lû dans les Actes *g* : Egliſe fondée par ſaint Barnabé & par ſaint Paul,

[b] *Luc. XXIV. 47*

[c] *Act. IX. 32.*

[d] *Gal. I. 18.*

[e] *Ibid. verſ. 19.*

[f] *Chryſ. comm. in Epiſt. ad Gal. cap. II.*

[g] *Act. XI. 26.*

mais que la dignité de Pierre oblige à le reconnoître pour ſon premier Paſteur ; l'Hiſtoire eccléſiaſtique en fait foi : où il falloit que Pierre vînt quand elle ſe fut diſtinguée des autres par une ſi éclatante profeſſion du Chriſtianiſme, & que ſa Chaire à Antioche fît une ſolennité dans les Egliſes : Par ces deux villes illuſtres dans l'Egliſe Chrétienne par des caracteres ſi marqués, il falloit qu'il vînt à Rome plus illuſtre encore : Rome, le Chef de l'Idolatrie auſſi-bien que de l'Empire ; mais Rome, qui pour ſignaler le triomphe de JESUS-CHRIST eſt prédeſtinée à être le Chef de la Religion & de l'Egliſe, doit devenir par cette raiſon la propre Egliſe de ſaint Pierre : & voilà où il faut qu'il vienne par Jeruſalem & par Antioche.

Mais pourquoi voions-nous ici l'Apôtre ſaint Paul ? Le myſtere en ſeroit long à déduire. Souvenez-vous ſeulement du grand partage où l'Univers fut comme diviſé entre Pierre & Paul : où Pierre chargé du tout en général par ſa Primauté & par un ordre exprès, chargé des Gentils qu'il avoit reçûs en
a Act. X. la perſonne de Cornelius le Centurion *a*, ne laiſſe pas pour faciliter la prédication de ſe charger d'un
b Gal. II. 7. 8. ſoin ſpécial des Juifs, comme Paul *b* ſe chargea d'un ſoin ſpécial des Gentils. Puiſqu'il falloit partager, il falloit que le premier eût les aînés ; que le Chef à qui tout ſe devoit unir, eût le Peuple ſur lequel le reſte devoit être enté ; & que le Vicaire de JESUS-CHRIST eût le partage de JESUS-CHRIST même. Mais ce n'eſt pas encore aſſez ; & il faut que Rome revienne au partage de ſaint Pierre : car encore que comme Chef de la Gentilité, elle fût plus que toutes les autres villes, compriſe dans le partage de l'Apôtre des Gentils ; comme Chef de la Chrétienté, il faut que Pierre y fonde l'Egliſe. Ce n'eſt pas tout : il faut que la commiſſion extraordi-

naire de Paul expire avec lui à Rome, & que réunie à jamais, pour ainſi parler, à la Chaire ſuprême de Pierre à laquelle elle étoit ſubordonnée, elle éléve l'Egliſe Romaine au comble de l'autorité & de la gloire. Diſons encore : quoique ces deux Freres, ſaint Pierre & ſaint Paul, nouveaux Fondateurs de Rome, plus heureux comme plus unis que ſes deux premiers Fondateurs, doivent conſacrer enſemble l'Egliſe Romaine ; quelque grand que ſoit ſaint Paul, en ſcience, en dons ſpirituels, en charité, en courage ; encore *qu'il ait travaillé* a *plus que tous les autres Apôtres*, & qu'il paroiſſe étonné *b* lui-même *de ſes grandes révélations* & de l'excès de ſes lumieres ; il faut que la parole de JESUS-CHRIST prévale : Rome ne ſera pas la Chaire de ſaint Paul, mais la Chaire de ſaint Pierre : c'eſt ſous ce titre qu'elle ſera plus aſſurément que jamais le Chef du monde. Et qui ne ſait ce qu'a chanté le grand ſaint Proſper *c*, il y a plus de douze cens ans ? *Rome, le Siége de Pierre, devenue ſous ce titre le Chef de l'Ordre Paſtoral dans tout l'Univers, s'aſſujettit par la Religion ce qu'elle n'a pu ſubjuguer par les armes.* Que volontiers nous répetons ce ſacré Cantique d'un Pere de l'Egliſe Gallicane ! c'eſt le Cantique de la paix, où dans la grandeur de Rome l'unité de toute l'Egliſe eſt célébrée.

a *I. Cor. XV. 10.*
b *II. Cor. XII. 7.*
c *Proſper. Carm. de Ingr.*

Ainſi fut établie & fixée à Rome la Chaire éternelle. C'eſt cette Egliſe Romaine, qui enſeignée par ſaint Pierre & ſes Succeſſeurs, ne connoît point d'héréſie. Les Donatiſtes *d* affecterent d'y avoir un Siége, & crurent ſe ſauver par ce moien du reproche qu'on leur faiſoit que la Chaire d'unité leur manquoit : mais la Chaire de peſtilence ne put ſubſiſter ni avoir de ſucceſſion auprès de la Chaire de vérité. Les Manichéens *e* ſe cacherent quelque tems dans cette Egliſe : les y découvrir ſeulement, a été

d *Opt. Mil. lib. II. &c.*
e *Leo. Ser. XLI. qui eſt IV. de Quad. 5. &c.*

les en bannir pour jamais. Ainſi les héréſies ont pu y paſſer, mais non pas y prendre racine. Que contre la coûtume de tous leurs Prédéceſſeurs, un ou deux ſouverains Pontifes, ou par violence ou par ſurpriſe, n'aient pas aſſez conſtamment ſoutenu, ou aſſez pleinement expliqué la doctrine de la Foi: conſultés de toute la Terre, & répondant dutant tant de ſiécles à toute ſorte de queſtions de doctrine, de diſcipline, de cérémonies; qu'une ſeule de leurs réponſes ſe trouve notée par la ſouveraine rigueur d'un Concile Oecuménique: ces fautes particulieres n'ont pu faire aucune impreſſion dans la Chaire de ſaint Pierre: un vaiſſeau qui fend les eaux, n'y laiſſe pas moins de veſtiges de ſon paſſage: c'eſt Pierre qui a failli, mais qu'un regard de JESUS *a* ramene auſſi-tôt, & qui avant que le Fils de Dieu lui déclare ſa faute future, aſſuré de ſa converſion, reçoit *b* l'ordre *de confirmer ſes Freres*. Et quels Freres? les Apôtres, les colomnes mêmes: combien plus les ſiécles ſuivans? Qu'a ſervi à l'héréſie des Monorhélites d'avoir pu ſurprendre un Pape? L'anathême qui lui a donné le premier coup, n'en eſt pas moins parti de cette Chaire qu'elle tenta vainement d'occuper; & le Concile VI. ne s'en eſt pas écrié *c* avec moins de force: *Pierre a parlé par Agathon*. Toutes les autres héréſies ont reçû du même endroit le coup mortel. Ainſi l'Egliſe Romaine eſt toujours Vierge; la Foi Romaine eſt toujours la Foi de l'Egliſe; on croit toujours ce qu'on a cru; la même voix retentit par tout; & Pierre demeure dans ſes Succeſſeurs le fondement des Fidéles. C'eſt JESUS-CHRIST qui l'a dit; & le Ciel & la Terre paſſeront plutôt que ſa parole.

a *Luc. XXII 61.*

b *Ibid. verſ. 32.*

c *Concil. Conſt. III. Gen. VI. Sern. acclam. ad Imp. Act. XVIII. Tom. VI. Conc.*

Mais voions encore en un mot la ſuite de cette parole. JESUS-CHRIST pourſuit ſon deſſein; & après avoir dit à Pierre, éternel Prédicateur de la Foi *d*:

d *Matth. XVI 18. 19.*

Tu es Pierre, & ſur cette pierre je bâtirai mon Egliſe, il ajoûte : *Et je te donnerai les clefs du Roiaume des Cieux*. Toi qui as la prérogative de la prédication de la Foi, tu auras auſſi les Clefs qui déſignent l'autorité du Gouvernement : *ce que tu lieras ſur la Terre, ſera lié dans le Ciel ; & ce que tu délieras ſur la Terre, ſera délié dans le Ciel*. Tout eſt ſoumis à ces Clefs : tout, mes Freres, Rois & Peuples, Paſteurs & Troupeaux. Nous le publions avec joie ; car nous aimons l'unité, & nous tenons à gloire notre obéiſſance. C'eſt à Pierre qu'il eſt ordonné *a*, premierement *d'aimer plus que tous les autres* Apôtres, & enſuite *de paître* & gouverner tout, *& les Agneaux & les Brebis*, & les petits & les meres, & les Paſteurs mêmes : Paſteurs à l'égard des peuples, & Brebis à l'égard de Pierre, ils honorent en lui JESUS-CHRIST ; confeſſant auſſi qu'avec raiſon on lui demande un plus grand amour, puiſqu'il a plus de dignité avec plus de charge ; & que parmi nous, ſous la diſcipline d'un Maître tel quel le nôtre, il faut ſelon la parole *b* que *le premier ſoit*, comme lui par la charité, *le ſerviteur de tous les autres*.

a *Joan.* XXI. 15. 16. 17.

b *Marc.* X. 44.

Ainſi ſaint Pierre paroît le premier en toutes manieres : le premier *c* à confeſſer la Foi : le premier *d* dans l'obligation d'exercer l'amour : le premier de tous les Apôtres *e* qui vit JESUS-CHRIST reſſuſcité des morts, comme il en devoit être le premier témoin *f* devant tout le peuple : le premier *g* quand il fallut remplir le nombre des Apôtres : le premier *h* qui confirma la Foi par un miracle : le premier *i* à convertir les Juifs : le premier *k* à recevoir les Gentils : le premier par tout. Mais je ne puis pas tout dire. Tout concourt à établir ſa Primauté : oui, mes Freres, tout, juſqu'à ſes fautes, qui apprennent à ſes Succeſſeurs à exercer une ſi grande Puiſſance avec humilité & condeſcendance.

c *Matth.* XVI. 16.
d *Joan.* XXI. 15. 16. 17.
e *I. Cor.* XV. 16.
f *Act.* II. 14. & ſeq.
g *Ibid.* I. 15.
h *Ibid.* III. 6. 7.
i *Ibid.* II. 37 38 41.
k *Ibid.* X.

Car JESUS-CHRIST eſt le ſeul Pontife, qui au-deſſus, dit ſaint Paul *a*, du péché & de l'ignorance, n'a pu reſſentir la foibleſſe humaine que dans la mortalité, ni apprendre la compaſſion que par ſes ſouffrances. Mais les Pontifes ſes Vicaires, qui tous les jours diſent *b* avec nous, *pardonnez-nous nos fautes*, apprennent à compatir d'une autre maniere, & ne ſe glorifient pas du tréſor qu'ils portent dans un vaiſſeau ſi fragile.

a *Hebr. II. 17 18. IV. 15. VII. 26. &c.*

b *Matth. VI. 12.*

Mais une autre faute de Pierre donne une autre leçon à toute l'Egliſe. Il en avoit déja pris le Gouvernement en main, quand ſaint Paul lui dit *c* en face, *qu'il ne marchoit pas droitement ſelon l'Evangile*; parce qu'en s'éloignant trop des Gentils convertis, il mettoit quelque eſpéce de diviſion dans l'Egliſe. Il ne manquoit pas dans la Foi, mais dans la conduite: je le ſais; les Anciens l'ont dit, & il eſt certain. Mais enfin ſaint Paul faiſoit voir à un ſi grand Apôtre, qu'il manquoit dans la conduite; & encore que cette faute lui fût commune avec Jacques *d*, il ne s'en prend pas à Jacques, mais à Pierre qui étoit chargé du Gouvernement: & il écrit la faute de Pierre dans une Epître qu'on devoit lire éternellement dans toutes les Egliſes, avec le reſpect qu'on doit à l'autorité divine; & Pierre qui le voit, ne s'en fâche pas; & Paul qui l'écrit, ne craint point qu'on l'accuſe d'être vain: Ames céleſtes qui ne ſont touchées que du bien commun; qui écrivent; qui laiſſent écrire aux dépens de tout, ce qu'ils croient utile à la converſion des Gentils & à l'inſtruction de la poſtérité. Il falloit que dans un Pontife auſſi éminent que ſaint Pierre, les Pontifes ſes Succeſſeurs appriſſent à prêter l'oreille à leurs inférieurs, lorſque beaucoup moindres que ſaint Paul & dans de moindres ſujets, ils lui parleroient avec moins de force, mais toujours avec le même deſſein

c *Gal. II. 11. 14.*

d *Ibid. II. 13.*

de pacifier l'Egliſe. Voilà ce que ſaint Cyprien, ſaint Auguſtin, & les autres Peres ont remarqué dans cet exemple de ſaint Pierre. Admirons après ces grands hommes dans l'humilité, l'ornement le plus néceſſaire des grandes places; & quelque choſe de plus vénérable, dans la modeſtie que dans tous les autres dons: & le monde plus diſpoſé à l'obéiſſance, quand celui à qui on la doit, obéit le premier à la raiſon; & Pierre qui ſe corrige, plus grand, s'il ſe peut, que Paul qui le reprend.

Suivons: ne vous laſſez point d'entendre le grand myſtere, qu'une raiſon néceſſaire nous oblige aujourd'hui de vous prêcher. On veut de la Morale dans les Sermons; & on a raiſon, pourvu qu'on entende que la Morale Chrétienne eſt fondée ſur les myſteres du Chriſtianiſme. Ce que je vous prêche, *je* a *vous le dis, eſt un grand myſtere en* JESUS-CHRIST *& en ſon Egliſe*; & ce myſtere eſt le fondement de cette belle Morale, qui unit tous les Chrétiens dans la paix, dans l'obéiſſance, & dans l'unité Catholique. a *Epheſ. V. 32.*

Vous avez vu cette Unité dans le ſaint Siége: la voulez-vous voir dans tout l'Ordre & dans tout le College Epiſcopal? Mais c'eſt encore en ſaint Pierre qu'elle doit paroître, & encore dans ces paroles *b*: *Tout ce que tu lieras, ſera lié; tout ce que tu délieras, ſera delié*. Tous les Papes & tous les ſaints Peres l'ont enſeigné d'un commun accord. Oui, mes Freres, ces grandes paroles où vous avez vu ſi clairement la Primauté de ſaint Pierre, ont érigé les Evêques; puiſque la force de leur miniſtere conſiſte à lier ou à délier ceux qui croient ou ne croient pas à leur parole. Ainſi cette divine puiſſance de lier & de délier eſt une annexe néceſſaire & comme le dernier ſceau de la prédication que JESUS-CHRIST leur a confiée; & vous voiez en paſſant tout l'ordre de a *Matth. XVI. 19.*

la Juriſdiction eccléſiaſtique. C'eſt pourquoi le même qui a dit à ſaint Pierre *a*: *Tout ce que tu lieras ſera lié; tout ce que tu delieras ſera délié*, a dit la même choſe à tous les Apôtres, & leur a dit encore *b*: *Tous ceux dont vous remettrez les péchés, ils leur ſeront remis; & tous ceux dont vous retiendrez les péchés, ils leur ſeront retenus*. Qu'eſt-ce que lier ſinon retenir, & qu'eſt-ce que délier ſinon remettre? Et le même qui donne à Pierre cette puiſſance, la donne auſſi de ſa propre bouche à tous les Apôtres *c*: *Comme mon Pere m'a envoié, ainſi*, dit-il, *je vous envoie*. On ne peut voir une puiſſance mieux établie, ni une miſſion plus immédiate. Auſſi ſouffle-t-il également ſur tous; il répand ſur tous le même Eſprit avec ce ſouffle, en leur diſant *d*: *Recevez le Saint-Eſprit: ceux dont vous remettrez les péchés, ils leur ſeront remis*; & le reſte que nous avons récité. C'étoit donc manifeſtement le deſſein de JESUS-CHRIST de mettre premierement dans un ſeul, ce que dans la ſuite il vouloit mettre dans pluſieurs. Mais la ſuite ne renverſe pas le commencement, & le premier ne perd pas ſa place. Cette premiere parole: *Tout ce que tu lieras*, dite à un ſeul, a déja rangé ſous ſa puiſſance chacun de ceux à qui on dira: *Tout ce que vous remettrez*; car les promeſſes de JESUS CHRIST auſſi-bien que ſes dons ſont ſans repentance; & ce qui eſt une fois donné indéfiniment & univerſellement, eſt irrévocable: outre que la puiſſance donnée à pluſieurs, porte ſa reſtriction dans ſon partage; au lieu que la puiſſance donnée à un ſeul, & ſur tous, & ſans exception, emporte la plénitude; & n'aiant à ſe partager avec aucun autre, elle n'a de bornes que celles que donne la Régle. C'eſt pourquoi nos anciens Docteurs de Paris, que je pourrois ici nommer avec honneur, ont tous reconnu d'une même voix dans la Chaire de ſaint Pierre la pléni-

a Matth. XVI. 19.

b Ibid. XVIII. 18. Joan. XX. 23.

c Ibid. XX. 21.

d Ibid. XX. 22. 23.

tude de la Puiſſance Apoſtolique: c'eſt un point décidé & reſolu: mais ils demandent ſeulement qu'elle ſoit réglée dans ſon exercice par les Canons, c'eſt-à-dire, par les Loix communes de toute l'Egliſe; de peur que s'élevant au-deſſus de tout, elle ne détruiſe elle-même ſes propres Décrets. Ainſi le myſtere eſt entendu: tous reçoivent la même puiſſance, & tous de la même ſource; mais non pas tous en même dégré ni avec la même étendue: car JESUS-CHRIST ſe communique en telle meſure qu'il lui plaît, & toujours de la maniere la plus convenable à établir l'unité de ſon Egliſe. C'eſt pourquoi il commence par le premier; & dans ce premier il forme le tout: & lui-même il développe avec ordre ce qu'il a mis dans un ſeul: *& Pierre*, dit ſaint Auguſtin *a*, *qui dans l'honneur de ſa primauté repréſentoit toute l'Egliſe, reçoit auſſi* le premier & *le ſeul* d'abord *les Clefs*, *qui* dans la ſuite *devoient être communiquées à tous les autres*; afin que nous apprenions, ſelon la doctrine d'un ſaint Evêque de l'Egliſe Gallicane *b*, que l'autorité Eccleſiaſtique premierement établie en la perſonne d'un ſeul, ne s'eſt répandue qu'à condition d'être toujours ramenée au principe de ſon unité, & que tous ceux qui auront à l'exercer, ſe doivent tenir inſéparablement unis à la même Chaire.

a *Aug. tract. ultim. in Joan. Ev. &c. Opt. Mil. lib. 7.*

b *Cæſar. Arel. Epiſt. ad Sym. T. 2. Conc. Gal.*

C'eſt cette Chaire Romaine tant célébrée par les Peres *c*, où ils ont exalté comme à l'envi *la Principauté de la Chaire Apoſtolique*; *la Principauté principale*; *la ſource de l'Unité*, *& dans la place de Pierre l'éminent dégré de la Chaire Sacerdotale*; *l'Egliſe Mere qui tient en ſa main la conduite de toutes les autres Egliſes*; *le Chef de l'Epiſcopat*, *d'où part le raion du Gouvernement*; *la Chaire principale*; *la Chaire unique*, *en laquelle ſeule tous gardent l'unité*. Vous entendez dans ces mots ſaint Optat, ſaint Auguſtin, ſaint Cyprien, ſaint Ire-

c *Aug. Ep. 162. Iren. lib. III. 3. Cypr. Ep. 55. 54. Theodor. Epiſt. ad Rom. Avit. Epiſt. ad Fauſt. Tom. 2. Conc. Gall. Proſper. Carm. de ingr.*

Conc. Chalc. relat. ad Leon. Libell. Joan. Cp. tom. IV. Conc. Opt. Mil. lib. 2.

née, ſaint Proſper, ſaint Avite, ſaint Theodoret, le Concile de Calcédoine & les autres ; l'Afrique, les Gaules, la Gréce, l'Aſie, l'Orient & l'Occident unis enſemble : voilà ſans préjudice des lumieres divines, extraordinaires & ſurabondantes, & de la puiſſance proportionnée à de ſi grandes lumieres, qui étoit pour les premiers tems dans les Apôtres premiers Fondateurs de toutes les Egliſes Chrétiennes ; voilà, dis-je, ce qui doit reſter ſelon la parole de JESUS-CHRIST & la conſtante Tradition de nos Peres, dans l'ordre commun de l'Egliſe : & puiſque c'étoit le conſeil de Dieu de permettre, pour éprouver ſes Fidéles, qu'il s'élevât des ſchiſmes & des héréſies, il n'y avoit point de conſtitution ni plus ferme pour ſe ſoutenir, ni plus forte pour les abattre. Par cette conſtitution tout eſt fort dans l'Egliſe, parce que tout y eſt divin, & que tout y eſt uni ; & comme chaque partie eſt divine, le lien auſſi eſt divin ; & l'aſſemblage eſt tel que chaque partie agit avec la force du tout. C'eſt pourquoi nos Prédéceſ-

a Conc. Meldenſ. Præf. tom. I. Conc. Gall. &c.

ſeurs qui ont dit ſi ſouvent dans leurs Conciles *a*, qu'ils agiſſoient dans leurs Egliſes comme Vicaires de JESUS-CHRIST & ſucceſſeurs des Apôtres qu'il a immédiatement envoiés, ont dit auſſi dans d'autres

b Conc. Vien. Cabil. Rem. tom. IX. Conc. Cicefr. tom. XI. Tom. Carn. de Cath. Petr. Antioch.

Conciles *b*, comme ont fait les Papes, à Châlons, à Vienne & ailleurs, qu'ils agiſſoient au nom de ſaint Pierre, *vice Petri* ; par l'autorité donnée à tous les Evêques en la perſonne de ſaint Pierre, *auctoritate nobis in Petro conceſſa* ; comme Vicaires de ſaint Pierre, *Vicarii Petri* : & l'ont dit lors même qu'ils agiſſoient par leur autorité ordinaire & ſubordonnée ; parce que tout a été mis premierement dans ſaint Pierre, & que la correſpondance eſt telle dans tout le Corps de l'Egliſe, que ce que fait chaque Evêque, ſelon la Regle & dans l'eſprit de l'unité Catholique, toute l'Egliſe, tout l'Epi-

ſcopat & le Chef de l'Epiſcopat le fait avec lui.

S'il eſt ainſi, Chrétiens, ſi les Evêques n'ont tous enſemble qu'une même Chaire par le rapport eſſentiel qu'ils ont tous avec la Chaire unique où ſaint Pierre & ſes Succeſſeurs ſont aſſis; ſi en conſéquence de cette doctrine ils doivent tous agir dans l'eſprit de l'unité Catholique, en ſorte que chaque Evêque ne diſe rien, ne faſſe rien, ne penſe rien que l'Egliſe Univerſelle ne puiſſe avouer: que doit attendre l'Univers d'une Aſſemblée de tant d'Evêques? M'eſt-il permis, MESSEIGNEURS, de vous adreſſer la parole; à vous, de qui je la tiens aujourd'hui; mais à vous, qui êtes mes Juges & les Interprétes de la volonté divine? Ha! ſans doute; puiſque c'eſt vous qui m'ouvrez la bouche: quand je vous parle, MESSEIGNEURS, ce n'eſt pas moi qui vous parle; c'eſt vous-mêmes qui vous parlez à vous-mêmes. Songeons que nous devons agir par l'eſprit de toute l'Egliſe: ne ſoions pas des hommes vulgaires que les vues particulieres détournent du vrai eſprit de l'unité Catholique: nous agiſſons dans un Corps, dans le Corps de l'Epiſcopat & de l'Egliſe Catholique, où tout ce qui eſt contraire à la Régle, ne manque jamais d'être déteſté; car l'eſprit de vérité y prévaut toujours. Puiſſent nos réſolutions être telles qu'elles ſoient dignes de nos Peres, & dignes d'être adoptées par nos deſcendans: dignes enfin d'être comptées parmi les Actes authentiques de l'Egliſe, & inſérées avec honneur dans ces Regiſtres immortels où ſont compris les Décrets qui regardent non-ſeulement la vie préſente, mais encore la vie future & l'éternité toute entiere.

La comprenez-vous maintenant cette immortelle beauté de l'Egliſe Catholique, où ſe ramaſſe ce que tous les lieux, ce que tous les ſiécles préſens, paſſés & futurs ont de beau & de glorieux? Que vous

êtes belle dans cette union, ô Egliſe Catholique; mais en même-tems, que vous êtes forte! *Belle* dit
a Cant. VI. 3. *a* le ſaint Cantique, *& agréable comme Jéruſalem*, & en même tems, *terrible comme une armée rangée en bataille*: Belle comme Jéruſalem, où l'on voit une ſainte uniformité & une police admirable ſous un même Chef: Belle aſſurément dans votre paix, lorſque recueillie dans vos murailles vous louez celui qui vous a choiſie, annonçant ſes vérités à ſes Fidéles. Mais ſi les ſcandales s'élevent, ſi les ennemis de Dieu oſent l'attaquer par leurs blaſphêmes, vous ſortez de vos murailles, ô Jéruſalem, & vous vous formez en armée pour les combattre: toujours belle en cet état, car votre beauté ne vous quitte pas; mais tout-à-coup devenue terrible. Car une armée qui paroît ſi belle dans une revue, combien eſt-elle terrible quand on voit tous les arcs bandés & toutes les piques hériſſées contre ſoi? Que vous êtes donc terrible, ô Egliſe ſainte, lorſque vous marchez, Pierre à votre tête, & la Chaire de l'unité vous uniſſant toute; *abat-*
b II. Cor. X. 4. 5. *tant* b *les têtes ſuperbes & toute hauteur qui s'éleve contre la ſcience de Dieu;* preſſant ſes ennemis de tout le poids de vos bataillons ſerrés, les accablant tout enſemble & de toute l'autorité des ſiécles paſſés, & de toute l'exécration des ſiécles futurs; diſſipant les héréſies & les étouffant quelquefois dans leur naiſ-
c Pſal. CXXXVI. 9. ſance; c prenant *les petits de Babylone* & les héréſies naiſſantes, & *les briſant contre votre Pierre;* JESUS-CHRIST votre Chef vous mouvant d'en-haut & vous uniſſant; mais vous mouvant & vous uniſſant par des inſtrumens proportionnés, par des moiens convenables, par un Chef qui le repréſente, qui vous faſſe en tout agir toute entiere, & raſſemble toutes vos forces dans une ſeule action.

Je ne m'étonne donc plus de la force de l'Egliſe, ni de ce puiſſant attrait de ſon unité. Pleine

de l'eſprit de celui *a* qui dit, Je *tirerai tout à moi*, tout vient à elle, Juifs & Gentils, Grecs & Barbares. Les Juifs devoient venir les premiers ; & malgré la réprobation de ce Peuple ingrat, il y a ce précieux reſte & ces bien-heureux réſervés, tant célébrés par les Prophétes. Prêchez, Pierre, tendez vos filets, divin Pêcheur. Cinq mille *b*, trois mille entreront *c* d'abord, bientôt ſuivis d'un plus grand nombre. Mais JESUS-CHRIST *a d'autres brebis* d *qui ne ſont pas de ce bercail* : c'eſt par vous, ô Pierre, qu'il veut commencer à les raſſembler. Voiez ces ſerpens, voiez ces reptiles & ces autres animaux immondes qui vous ſont préſentés du Ciel. C'eſt les Gentils, peuple immonde, & peuple *e* qui n'eſt pas peuple. Et que vous dit la voix céleſte *f* ? *Tue & mange* ; unis, incorpore, fais mourir la Gentilité dans ces peuples : & voilà en même tems à la porte les envoiés de Cornelius ; & Pierre qui a reçû les bienheureux reſtes des Juifs, va conſacrer les prémices des Gentils.

a Joan. XII. 32.
b Act. IV. 4.
c Act. II. 41.
d Joan. X. 16.
e Oſee I. 10. II. 24. Rom. IX. 26. I. Pet. II. 10.
f Act. X. 12. 13.

Après les prémices, viendra le tout : après l'Officier Romain, Rome viendra elle-même : après Rome, viendront les Peuples l'un ſur l'autre. Quelle Egliſe a enfanté tant d'autres Egliſes ? D'abord tout l'Occident eſt venu par elle, & nous ſommes venus des premiers : vous le verrez bientôt : mais Rome n'eſt pas épuiſée dans ſa vieilleſſe, & ſa voix n'eſt pas éteinte ; nuit & jour elle ne ceſſe de crier aux Peuples les plus éloignés, afin de les appeller au Banquet où tout eſt fait un : & voilà qu'à cette voix maternelle les extrémités de l'Orient s'ébranlent, & ſemblent vouloir enfanter une nouvelle Chrétienté, pour réparer les ravages des dernieres héréſies. C'eſt le deſtin de l'Egliſe. *Movebo* g *candelabrum tuum*, JE *remuerai votre chandelier*, dit JESUS CHRIST à l'Egliſe d'Epheſe ; je vous ôterai la

g Apoc. II. 5.

foi : *Je le remuerai* : il n'éteint pas la lumiere ; il la tranſporte ; elle paſſe à des climats plus heureux. Malheur, malheur encore une fois, à qui la perd ; mais la lumiere va ſon train, & le Soleil acheve ſa courſe.

Mais quoi ! je ne vois pas encore les Rois & les Empereurs ? Où ſont-ils ces illuſtres nourriciers, tant de fois promis à l'Egliſe par les Prophétes *a* ? Ils viendront ; mais en leur tems. Ne voiez-vous pas dans un ſeul Pſeaume *b* le tems *où les Nations entrent en fureur, où les Rois & les Princes font de vains complots contre le Seigneur & contre ſon* CHRIST ? Mais je vois tout-à-coup un autre tems : *Et nunc, & nunc :* ET *maintenant :* c'eſt un autre tems qui va paroître. *Et nunc, Reges, intelligite* : ET *maintenant, ô Rois, entendez* : durant le tems de votre ignorance vous avez combattu contre l'Egliſe, & vous l'avez vue triompher malgré vous ; maintenant vous allez aider à ſon triomphe. *Et maintenant, ô Rois, entendez ; inſtruiſez-vous, Arbitres du monde : ſervez le Seigneur en crainte ;* & le reſte que vous ſavez.

a *Iſ. XLIX. 23. LX. 6.*

b *Pſal. II. 1. 2. 10.*

Durant ces jours de tempête, où l'Egliſe comme un rocher devoit voir les efforts des Rois ſe briſer contre elle, demandez aux Chrétiens ſi les Céſars pouvoient être de leur Corps : Tertullien vous répondra *c* hardiment que non. *Les Céſars*, dit-il, *ſeroient Chrétiens, s'ils pouvoient être tout enſemble Chrétiens & Céſars*. Quoi, les Céſars ne peuvent pas être Chrétiens ? Ce n'eſt pas de ces excès de Tertullien ; il parloit au nom de toute l'Egliſe dans cet admirable Apologétique ; & ce qu'il dit, eſt vrai à la lettre : mais il faut diſtinguer les tems. Il y avoit le premier tems, où l'on devoit voir l'Empire ennemi de l'Egliſe, & tout enſemble vaincu par l'Egliſe ; & le ſecond tems, où l'on devoit voir l'Empire reconcilié avec l'Egliſe, & tout enſemble le rempart & la défenſe de l'Egliſe.

c *Tertull. Apolog.*

L'Egliſe n'eſt pas moins féconde que la Synagogue : elle doit comme elle, avoir ſes Davids, ſes Salomons, ſes Ezéchias, ſes Joſias dont la main Roiale lui ſerve d'appui. Comme elle, il faut qu'elle voie la concorde de l'Empire & du Sacerdoce : un Joſué *a* partager la terre aux enfans de Dieu avec un Eléazar : un Joſaphat *b* établir l'obſervance de la Loi avec un Amarias : un Joas *c* réparer le Temple avec un Joïada : un Zorobabel *d* en relever les ruines avec un Jeſus fils de Joſedec : un Néhemias *e* réformer le Peuple avec un Eſdras. Mais la Synagogue dont les promeſſes ſont terreſtres, commence par la puiſſance & par les armes : l'Egliſe commence par la Croix & par les martyres : Fille du Ciel, il faut qu'il paroiſſe qu'elle eſt née libre & indépendante dans ſon état eſſentiel, & ne doit ſon origine qu'au Pere céleſte. Quand après trois cens ans de perſécution, parfaitement établie & parfaitement gouvernée durant tant de ſiécles ſans aucun ſecours humain, il paroîtra clairement qu'elle ne tient rien de l'homme ; Venez maintenant, ô Céſars ; il eſt tems : *Et nunc, Reges, intelligite.* Tu vaincras, ô Conſtantin, & Rome te ſera ſoumiſe ; mais tu vaincras par la Croix : Rome verra la premiere ce grand ſpectacle, un Empereur victorieux proſterné devant le tombeau d'un Pêcheur & devenu ſon Diſciple.

Depuis ce tems-là, Chrétiens, l'Egliſe a appris d'en-haut à ſe ſervir des Rois & des Empereurs pour faire mieux ſervir Dieu ; *pour élargir*, diſoit *f* ſaint Grégoire, *les voies du Ciel ;* pour donner un cours plus libre à l'Evangile, une * force plus préſente à ſes Canons, & un ſoutien plus ſenſible à ſa Diſcipline.

a *Joſ.* XIV.
b II. Par. XIX 8. 11.
c IV. Reg. XII. 7. 10. & ſeqq.
d I. Eſd. III. 2.
e II. Eſd. VIII. 2. 9. & ſeqq.

f Greg. lib. II. Epiſt. LXII., edit. nov. BB. lib. III. Epiſt. LXV.

* On lit, *une forme plus préſente*, dans les deux dernieres éditions de Paris, c'eſt-à-dire dans celle qui parut en 1726. in 12. pag. 36. & dans celle qu'on publia en 1744. in 4. dans le V. Tome de la Collection des Oeuvres de M. Boſſuet, pag. 499. Nous avons retenu la leçon de l'édition de ce *Sermon*, publiée là-même en 1682. in 12. qui porte pag. 77. *une force plus préſente*.

Que l'Egliſe demeure ſeule : ne craignez rien ; Dieu eſt avec elle & la ſoutient au-dedans : mais les Princes religieux lui élevent par leur protection ces invincibles dehors qui la font jouir, diſoit un grand Pape *a*, d'une douce tranquillité à l'abri de leur autorité ſacrée.

a Innoc. II. Epiſt. II. tom. X. Conc. Conc. Agath. II. tom. II. Conc. Gall.

Mais parlons toujours, comme il faut, de l'Epouſe de JESUS-CHRIST. L'Egliſe ſe doit à elle-même & à ſes ſervices, toutes les graces qu'elle a reçues des Rois de la terre. Quel Ordre, quelle Compagnie, quelle Armée quelque forte, quelque fidéle & quelqu'agiſſante qu'elle ſoit, les a mieux ſervis que l'Egliſe a fait par ſa patience ? Dans ces cruelles perſécutions qu'elle endure ſans murmurer durant tant de ſiécles en combattant pour JESUS-CHRIST, j'oſerai le dire, elle ne combat gueres moins pour l'autorité des Princes qui la perſécutent. Ce combat n'eſt pas indigne d'elle, puiſque c'eſt encore combattre pour l'ordre de Dieu. En effet, n'eſt-ce pas combattre pour l'autorité légitime, que d'en ſouffrir tout ſans murmure ? Ce n'étoit point par foibleſſe : qui peut mourir, n'eſt jamais foible ; mais c'eſt que l'Egliſe ſavoit juſques où il lui étoit permis d'étendre ſa réſiſtence. *Nondum uſque ad ſanguinem reſtitiſtis* : VOUS *n'avez pas encore réſiſté juſqu'au ſang*, diſoit *b* l'Apôtre : juſques au ſang, c'eſt-à-dire juſqu'à donner le ſien, & non pas juſqu'à répandre celui des autres. Quand on la veut forcer de déſavouer ou de taire les vérités de l'Evangile, elle ne peut que dire avec les Apôtres *c* : *Non poſſumus, non poſſumus*. Que prétendez-vous ? *Nous ne pouvons pas* : & en même-tems découvrir le ſein où l'on veut frapper ; de ſorte que le même ſang qui rend témoignage à l'Evangile, le même ſang le rend auſſi à cette vérité : Que nul prétexte, ni nulle raiſon ne peut autoriſer les révoltes ; qu'il faut révérer l'ordre du Ciel & le caracte-

b Hebr. XII. 4.

c Act. IV. 19.

re du Tout-Puiſſant dans tous les Princes, quels qu'ils ſoient ; puiſque les plus beaux tems de l'Egliſe nous le font voir ſacré & inviolable, même dans les Princes perſécuteurs de l'Evangile. Ainſi leur Couronne eſt hors d'atteinte : l'Egliſe leur a érigé un Trône dans le lieu le plus ſûr de tous & le plus inacceſſible ; dans la conſcience même, où Dieu a le ſien : & c'eſt-là le fondement le plus aſſuré de la tranquillité publique.

Nous leur dirons donc ſans crainte, même en publiant leurs bienfaits, qu'il y a plus de juſtice que de grace dans les privileges qu'ils accordent à l'Egliſe, & qu'ils ne pouvoient refuſer de lui faire part de quelques honneurs de leur Roiaume, qu'elle prend tant de ſoin de leur conſerver. Mais confeſſons en même-tems, qu'au milieu de tant d'ennemis, de tant d'hérétiques, de tant d'impies, de tant de rebelles qui nous environnent, nous devons beaucoup aux Princes qui nous mettent à couvert de leurs inſultes, & que nos mains déſarmées que nous ne pouvons que tendre au Ciel, ſont heureuſement ſoutenues par leur puiſſance.

Il le faut avouer, MESSIEURS : notre miniſtere eſt pénible : s'oppoſer aux ſcandales, au torrent des mauvaiſes mœurs & au cours violent des paſſions qu'on trouve toujours d'autant plus hautaines qu'elles ſont plus déraiſonnables ; c'eſt un terrible miniſtere, & on ne peut l'exercer ſans rigueur. C'eſt ce que nos Prédéceſſeurs aſſemblés dans les Conciles de Thionville & de Meaux *a* appellent *la rigueur du ſalut des hommes*, RIGOREM *ſalutis humanæ*. L'Egliſe aſſemblée dans ces Conciles demandent l'aſſiſtance des Rois pour exercer plus facilement cette rigueur ſalutaire au genre humain ; & convaincue par expérience du beſoin qu'elle a de leur protection pour aider les ames infirmes, c'eſt-à-dire le

a Conc. Theodon. C. 6. reperit. in Conc. Meld. tom. III. Conc. Gall. & tom. VII. edit. Ven. Labb.

plus grand nombre de ſes enfans, elle ne ſe prive qu'avec peine de ce ſecours : de ſorte que la concorde du Sacerdoce & de l'Empire dans le cours ordinaire des choſes humaines, eſt un des ſoutiens de l'Egliſe, & fait partie de cette unité qui la rend ſi belle.

Car qu'y a-t-il de plus beau que d'entendre un
a Henric. II. b Bened. VIII. tom. IX. Conc. ſaint Empereur dire *a* à un ſaint Pape *b* : *Je ne vous puis rien refuſer, puiſque je vous dois tout en* JESUS-CHRIST. NIHIL *tibi negare poſſum cui per Deum omnia debeo. TOUT ce que votre autorité paternelle a réglé dans ſon Concile pour le rétabliſſement de l'Egliſe, je le loue, je l'approuve, je le confirme comme votre fils ; je veux qu'il ſoit inſeré parmi les Loix, qu'il faſſe partie du Droit public, & qu'il vive autant que l'Egliſe* : ET *in æternum manſura, & humanis legibus inſerenda, & inter publica jura ſemper recipienda, hac auctoritate, vivente Eccleſia, victura* : ou d'entendre un Roi pieux dans un Concile ; c'étoit un Roi d'Angleterre : (Ha ! nos entrailles s'émouvent à ce nom ; & l'Egliſe toujours mere ne peut s'empêcher dans ce ſouvenir de renouveller ſes gémiſſemens & ſes vœux :) paſſons & écoutons ce ſaint Roi, ce nouveau David dire
c Eadg. Orat. ad Cler. tom. IX. Conc. au Clergé aſſemblé *c* : *Ego Conſtantini, vos Petri gladium, habemus in manibus : jungamus dexteras ; gladium gladio copulemus.* J'AI *le glaive de Conſtantin à la main, & vous y avez celui de Pierre ; donnons-nous la main, & joignons le glaive au glaive.* Que ceux qui n'ont pas la foi aſſez vive pour craindre les coups inviſibles de votre glaive ſpirituel, tremblent à la vue du glaive Roial. Ne craignez rien, ſaints Evêques : ſi les hommes ſont aſſez rebelles pour ne pas croire à vos paroles qui ſont celles de JESUS-CHRIST ; des châtimens rigoureux leur en feront, malgré qu'ils en aient, ſentir la force ; *& la puiſſance Roiale ne vous manquera jamais.*

A cet admirable ſpectacle qui ne s'écrieroit encore une fois avec Balaam? *Quam pulchra tabernacula tua, Jacob!* O Egliſe Catholique, que vous êtes belle! Le Saint-Eſprit vous anime: le ſaint Siége unit tous vos Paſteurs; les Rois font la garde autour de vous: qui ne reſpecteroit votre puiſſance?

Paroiſſez maintenant, ſainte Egliſe Gallicane, avec vos Evêques Orthodoxes & avec vos Rois Très-Chrétiens, & venez ſervir d'ornement à l'Egliſe Univerſelle: vous, Seigneur Tout-puiſſant, qui avez comblé cette Egliſe de tant de bienfaits, animez-moi de ce même Eſprit dont vous remplîtes David, lorſqu'il chanta ſi noblement les graces de l'ancien Peuple, afin qu'à ſon exemple je puiſſe aujourd'hui avec tant d'Evêques & dans une ſi grande Aſſemblée célébrer vos miſericordes éternelles *a*: *Quoniam bonus, quoniam in æternum miſericordia ejus.* C'eſt vous, Seigneur, qui excitâtes ſaint Pierre & ſes Succeſſeurs à nous envoier dès les premiers tems les Evêques qui ont fondé nos Egliſes. C'étoit le conſeil de Dieu que la Foi nous fût annoncée par le ſaint Siége, afin qu'éternellement unis par des liens particuliers à ce Centre commun de toute l'unité Catholique, nous puiſſions dire avec un grand Archevêque de Rheims *b*: *La ſainte Egliſe Romaine, la Mere, la Nourrice & la Maîtreſſe de toutes les Egliſes, doit être conſultée dans tous les doutes qui regardent la Foi & les Mœurs, principalement par ceux qui comme nous, ont été engendrés en* JESUS-CHRIST *par ſon miniſtere, & nourris par elle du lait de la doctrine Catholique.*

Il eſt vrai qu'il nous eſt venu d'Orient & par le miniſtere de ſaint Polycarpe une autre Miſſion, qui ne nous a pas été moins fructueuſe. C'eſt de-là que nous avons eu le vénérable Vieillard ſaint Photin *c* Fondateur de la célébre Egliſe de Lyon, & encore

a Pſal. CLVII. 1. 2.

IL POINT.

b Hincm. de divor. Loth. & Teuth.

c Euſeb. Hiſt. Eccl. V. c. 1 edit. Valeſ.

a Euſ. Hiſt. Eccl. V. 3. 5.

le grand ſaint Irenée *a* ſucceſſeur de ſon martyre auſſi-bien que de ſon Siége ; Irenée, digne de ſon nom & véritablement pacifique ; qui fut envoié à Rome & au Pape ſaint Eleuthere de la part de l'Egliſe Gallicane, ambaſſadeur de la paix ; qui depuis la procura aux ſaintes Egliſes d'Aſie, d'où il nous avoit été envoié ; qui retint le Pape ſaint Victor, lorſqu'il les vouloit retrancher de la Communion ; & qui préſidant au Concile des ſaints Evêques des Gaules dont il étoit réputé le Pere, fit connoître à ce ſaint Pape qu'il ne falloit pas pouſſer toutes les affaires à l'extrémité, ni toujours uſer d'un droit rigoureux. Mais comme l'Egliſe eſt une par tout l'Univers, cette Miſſion Orientale n'a pas été moins favorable à l'autorité du ſaint Siége, que ceux que le ſaint Siége avoit immédiatement envoiés ; & le même ſaint Irenée a prononcé cet oracle révéré de tous les ſiécles *b* : *Quand nous expoſons la Tradition que la très-grande, très-ancienne & très-célébre Egliſe Romaine fondée par les Apôtres ſaint Pierre & ſaint Paul, a reçue des Apôtres, & qu'elle a conſervée juſqu'à nous par la ſucceſſion de ſes Evêques, nous confondons tous les Hérétiques ; parce que c'eſt avec cette Egliſe que toutes les Egliſes & tous les Fidéles qui ſont par toute la terre, doivent s'accorder à cauſe de ſa principale & excellente Principauté, & que c'eſt en elle que ces mêmes Fidéles répandus par toute la terre ont conſervé la Tradition qui vient des Apôtres.*

b Iren. l. 6. III. cap. 3.

Appuiée ſur ces ſolides fondemens, l'Egliſe Gallicane a été forte comme la Tour de David. Quand le perfide Arius voulut renverſer avec la Divinité du Fils de Dieu le fondement de la Foi prêchée par ſaint Pierre, & changer en création & en adoption la génération éternelle de ce Fils unique ; cette ſuperbe héréſie ſoutenue par un Empereur, ne trouva point de plus grand obſtacle à ſes progrès

que la conſtance & la foi de ſaint Athanaſe d'Alexandrie & de ſaint Hilaire de Poitiers ; & malgré l'inégalité de ces deux Siéges, les deux Evêques furent égaux en gloire comme ils l'étoient en courage.

Pour perpétuer cette gloire de l'Egliſe Gallicane, le célébre ſaint Martin fut élevé ſous la diſcipline de ſaint Hilaire ; & cette Egliſe renouvellée par les exemples & par les miracles de cet homme incomparable, crut revoir le tems des Apôtres : tant la Providence divine fut ſoigneuſe de réveiller parmi nous l'ancien eſprit, & d'y faire revivre les premieres graces.

Quand le tems fut arrivé que l'Empire Romain devoit tomber en Occident, & que la Gaule devoit devenir France, Dieu ne laiſſa pas long-tems ſous des Princes Idolâtres une ſi noble partie de la Chrétienté ; & voulant tranſmettre aux Rois des François la garde de ſon Egliſe qu'il avoit confiée aux Empereurs, il donna non-ſeulement à la France, mais encore à tout l'Occident un nouveau Conſtantin en la perſonne de Clovis. La victoire miraculeuſe qu'il envoia du Ciel à ces deux Princes guerriers, fut le gage de ſon amour, & le glorieux attrait qui leur fit embraſſer le Chriſtianiſme. La Foi fut victorieuſe ; & la belliqueuſe Nation des Francs connut que le Dieu de Clotilde étoit le vrai Dieu des Armées.

Alors ſaint Remi vit en eſprit qu'en engendrant en JESUS-CHRIST les Rois des François avec leur Peuple, il donnoit à l'Egliſe d'invincibles Protecteurs. Ce grand Saint & ce nouveau Samuel appellé pour ſacrer les Rois, ſacra ceux-ci, comme il dit lui-même *a*, pour être *les perpetuels défenſeurs de l'Egliſe & des Pauvres* ; digne objet de la Roiauté : & après leur avoir enſeigné à faire fleurir les Egli-

a Teſtam. S. Rem. ap. Flod. lib. I. cap. XVIII.

ſes & à rendre les peuples heureux, (croiez que c'eſt lui-même qui vous parle, puiſque je ne fais ici que réciter les paroles paternelles de cet Apôtre des François) il prioit Dieu nuit & jour qu'ils perſéveraſſent dans la Foi, & qu'ils regnaſſent ſelon les régles qu'il leur avoit données, leur prédiſſant en même tems qu'en dilatant leur Roiaume ils dilateroient celui de JESUS-CHRIST, & que s'ils étoient fidéles à garder les Loix qu'il leur preſcrivoit de la part de Dieu, l'Empire Romain *a* leur ſeroit donné : en ſorte que des Rois de France ſortiroient des Empereurs dignes de ce nom, qui feroient régner JESUS-CHRIST. Telles furent les bénédictions que verſa mille & mille fois le grand ſaint Remi ſur les François & ſur leurs Rois qu'il appelloit toujours ſes chers enfans ; louant ſans ceſſe la Bonté divine de ce que pour affermir la Foi naiſſante de ce Peuple béni de Dieu, elle avoit daigné par le miniſtere de ſa main péchereſſe (c'eſt ainſi qu'il parle) renouveller à la vue de tous les François & de leur Roi, les miracles qu'on avoit vu éclater dans la premiere fondation des Egliſes Chrétiennes. Tous les Saints qui étoient alors furent réjouis ; & dans le déclin de l'Empire Romain ils crurent voir paroître dans les Rois de France *une nouvelle lumiere pour tout l'Occident*. IN *Occiduis partibus novi jubaris lumen effulgurat* : & non-ſeulement pour tout l'Occident, mais encore pour toute l'Egliſe à laquelle ce nouveau Roiaume promettoit de nouveaux progrès. C'eſt ce que diſoit S. Avite, ce docte & ce ſaint Evêque de Vienne, ce grave & éloquent défenſeur de l'Egliſe Romaine, qui fut chargé par tous ſes Collégues les ſaints Evêques des Gaules, de recommander aux Romains dans la cauſe du Pape Symmaque la cauſe commune de tout l'Epiſcopat ; *parce que*, diſoit *c* ce grand homme, *quand le Pape & le*

a *Ibid. & cap. XIII.*

b *Avit. Vien. Epiſt. ad Clod. tom. 1. Conc. Gall.*

c *Epiſt. ad Fauſt. & ibid.*

Chef de tous les Evêques eſt attaqué, ce n'eſt pas un ſeul Evêque, mais l'Epiſcopat tout entier qui eſt en péril.

Tous les Conciles *a* de ces tems font voir, qu'en ce qui touchoit la Foi & la Diſcipline, nos ſaints Prédéceſſeurs regardoient toujours l'Egliſe Romaine, & ſe gouvernoient par ſes Traditions. Tel étoit le ſentiment de l'Egliſe Gallicane, qui en recevant par le miniſtere de ſaint Remi, Clovis & les François dans ſon ſein, leur imprimoit dans le fond du cœur ce reſpect pour le ſaint Siége, dont ils devoient être les plus zelés auſſi-bien que les plus puiſſans Protecteurs. Les Papes connurent d'abord la protection qui leur étoit envoiée du Ciel; & reſſentant dans nos Rois je ne ſais de quoi plus filial que dans les autres, que ne dirent-ils point alors comme par un ſecret preſſentiment à la louange de leurs Protecteurs futurs? Anaſtaſe II. du tems de Clovis croit voir *b* dans le Roiaume de France nouvellement converti *une colonne de fer que Dieu élevoit pour le ſoutien de ſa ſainte Egliſe, pendant que la charité ſe refroidiſſoit par tout ailleurs*. Pelage II. ſe promet *c* des deſcendans de Clovis comme des voiſins charitables de l'Italie & de Rome, la même protection pour le ſaint Siége qu'il avoit toujours reçue des Empereurs: & ſaint Gregoire le plus ſaint de tous enchérit auſſi ſur ſes ſaints Prédeceſſeurs, lorſque *d* touché de la foi & du zele de ces Rois, il les met *autant au-deſſus des autres Souverains, que les Souverains ſont au-deſſus des particuliers*.

Leur Foi croiſſoit en effet avec leur Empire; & ſelon la prédiction de tant de Saints, l'Egliſe s'étendoit par les Rois de France. L'Angleterre le ſait, & le Moine ſaint Auguſtin ſon premier Apôtre Saint Boniface l'Apôtre de la Germanie & les autres Apôtres du Nord ne reçurent pas un moindre ſecours de la France; & Dieu montroit dès-lors par des ſignes

a Epiſt. ſyn. Epiſc. Gall. ad Leon. Araſ. 1. Præf. Bonif. II. Epiſt. ad Cæſ. Aret. Vaſ. II. c. 3. 4. 5. Aur. III. c. 3. 25. Conc. tom. 1. Conc. Gall.

b Anaſt. II. Ep. 2. ad Clod. tom. IV. Conc.

c Pelag. II. Epiſt. ad Aunach. Auſtraſ. tom. I. Conc. Gall.

d Gregor. Mag. lib. VI. Epiſt. VI.

manifeſtes ce que les ſiécles ſuivans ont confirmé, qu'il vouloit que les conquêtes des François étendiſſent celles de l'Egliſe.

Les enfans de Clovis ne marcherent pas dans les voies que ſaint Remi leur avoit marquées: Dieu les rejetta de devant ſa face: mais il ne retira pas ſes miſéricordes de deſſus le Roiaume de France. Une ſeconde Race fut élevée ſur le Trône: Dieu s'en mêla, & le zele de la Religion s'accrut par ce changement. Témoins tant de Papes réfugiés, protégés, rétablis & comblés de biens ſous cette Race. Les Papes *a* & toute l'Egliſe bénirent Pepin qui en étoit le Chef: les bénédictions de ſaint Remi paſſerent à lui: de lui ſortit cet Empereur pere d'Empereurs que ce ſaint Evêque ſemble avoir vu; & Charlemagne régna pour le bien de toute l'Egliſe. Vaillant, ſavant, modéré, guerrier ſans ambition & exemplaire dans ſa vie, (je le veux bien dire en paſſant malgré les reproches des ſiécles ignorans,) ſes conquêtes prodigieuſes furent la dilatation du régne de Dieu, & il ſe montra Très-Chrétien dans toutes ſes œuvres. Il fit revivre *b* les anciens Canons: les Conciles long-tems négligés furent rétablis, & la Diſcipline revint avec eux. Si ce grand Prince rétablit les Lettres, ce fut *c* pour mieux faire entendre les ſaintes Ecritures & l'ancienne Tradition par ce ſecours. L'Egliſe Romaine fut conſultée dans les affaires douteuſes; & ſes reponſes reçues avec réverence, furent des Loix inviolables. Il eut tant d'amour pour elle, que le principal article de ſon Teſtament *d* fut de recommander à ſes Succeſſeurs la défenſe de l'Egliſe de ſaint Pierre, comme le précieux héritage de ſa Maiſon qu'il avoit reçû de ſon pere & de ſon aieul, & qu'il vouloit laiſſer à ſes enfans. Ce même amour lui fit dire ce qui fut répeté depuis par tout un Concile ſous l'un de ſes de-

a Paul. I. Epiſt. X. ad Franc. Tom. II. Conc. Gall.

b De Schol. inſt. Capit. Baluz. tom. I.

c Conc. Franceſ. can. VIII. tom. II. Conc. Gall.

d Capit. Aquiſgr. ann. Imp. 3. C. I. Vid. Baluz. tom. I. Capit de Diviſ. Regn. C XV. ibid.

ſcendans *a*, que *quand cette Egliſe impoſeroit un joug à peine ſupportable, il le faudroit ſouffrir*, plutôt que de rompre la communion avec elle. Elle n'impoſoit point de tel joug; mais ce ſage Prince vouloit tout prévoir pour affermir l'union dans tous les cas. Au reſte les Canons que lui envoia ſon ſage & intime ami le Pape Adrien *b*, n'étoient qu'un abregé de l'ancienne Diſcipline, que l'Egliſe de France regarde toujours comme la ſource & le ſoutien de ſes Libertés. Nous demandons encore d'être jugés par les Canons envoiés à ce grand Prince; & ſous un nouveau Charlemagne nous ſouhaitons d'avoir toujours à vivre ſous une ſemblable Diſcipline.

a Capit. Car. Mag. qui de hon. Sed. Apoſt. ann. Imp. I. Balut. tom. I. pag. 357. Conc. Tribur. ſub Arn. Imp. can. 30. tom. IX. Conc.

b Epiſt. Can. Hadr. ann. 773. Cap. Angilr. data tom. II. Conc. Gall.

Jamais Régne n'a été ſi fort ni ſi éclairé; jamais Prince n'a été moins guidé par un faux zele; jamais on n'a mieux ſçû diſtinguer les bornes des deux Puiſſances. On voit parler dans le Décrets du Concile de Francfort *c* tantôt les Evêques ſeuls, tantôt *d* le Prince ſeul, & tantôt *e* les deux Puiſſances enſemble. Je ne veux pas m'étendre ſur les diverſes matieres qui donnerent lieu à cette diverſité: je remarquerai ſeulement que les Evêques *f*, aiant prononcé ſeuls la condamnation de la nouvelle héréſie qu'on vit alors s'élever en Eſpagne, ce grand Roi ſçut bien trouver ſa place dans une occaſion ſi importante. Comme ſon ſavoir éclatoit dans toute l'Egliſe autant que ſon équité, les nouveaux hérétiques le prierent de ſe rendre l'Arbitre de la cauſe. Charlemagne *g* pour les confondre par eux-mêmes, accepta l'offre; mais il ſavoit comment un Prince peut être Arbitre en ces matiéres. Il conſulta le ſaint Siége avant toutes choſes; il écouta auſſi les autres Evêques, qu'il trouva conformes à leur Chef. C'eſt ſur quoi ſe régla ce religieux Prince; c'eſt par ce canal qu'il reçut la doctrine de l'Evangile & l'ancienne Tradition de l'Egliſe Catholique. C'eſt de-là qu'il apprit ce qu'il

c Conc. Francof. Can. 1. 2. tom. II. Conc. Gall.

d Ibid. Can. 3. 5.

e Ibid. Can. 4. 5. 6. 7.

f Ibid. Can. 1.

g Ibid. Ep. Car. Magn.

falloit croire; & ſans diſcuter davantage la matiere,
a *Ibid.* dans la Lettre *a* qu'il écrit aux nouveaux Docteurs, il leur envoie *les Lettres, les Déciſions & les Décrets formés par l'autorité Eccléſiaſtique, les exhortant à s'y ſoumettre avec lui, & à ne ſe croire pas plus ſavans que l'Egliſe Univerſelle; parce que*, ajoute ce grand Prince, *après ce concours de l'autorité Apoſtolique & de l'unanimité Synodale, vous ne pouvez plus éviter d'être tenus pour hérétiques, & nous n'oſons plus avoir de communion avec vous*. Qu'on n'impute pas à la France des ſentimens nouveaux: voilà tous ſes ſentimens du tems de Charlemagne. Mais Charlemagne les avoit reçus de plus haut, & ils étoient venus des anciens Peres & dès l'origine du Chriſtianiſme. Le ſaint Siége principalement & le Corps de l'Epiſcopat uni à ſon Chef, c'eſt où il faut trouver le Dépôt de la doctrine Eccléſiaſtique confié aux Evêques par les
b *Luc. X. 16.* Apôtres. Car c'eſt auſſi à cette unité qu'il eſt dit *b*:
c *Matth. XVI. 18.* *Qui vous écoute, m'écoute*; & encore *c*: *Les portes d'*
d *Ibid. V. 19.* *Enfer ne prévaudront point contre elle*; & encore *d*:
e *Ibid. XVIII. 17.* *Vous êtes la lumiere du monde*; & encore *e*: *Dites-le à l'Egliſe; & s'il n'écoute pas l'Egliſe, qu'il vous ſoit comme un Gentil & un Publicain*; & encore, pour me
f *Ibid. XXVIII. 20.* ſervir du même paſſage *f* qui eſt ici allégué par Charlemagne: *Je ſerai toujours avec vous juſqu'à la conſommation des ſiecles*. Ce grand Prince ſoumis le premier à cette Régle ne craint plus après cela de condamner les Hérétiques comme déja condamnés par l'autorité de l'Egliſe; & le jugement du ſaint Siége & du Concile de Francfort devint le ſien.

Eſt-il beſoin de raconter ce que Charlemagne à l'exemple du Roi ſon pere fit pour la grandeur temporelle du ſaint Siége & de l'Egliſe Romaine? Qui ne ſait qu'elle doit à ces deux Princes & à leur Maiſon tout ce qu'elle poſſede de Païs? Dieu qui vouloit que cette Egliſe la Mere commune de tous les

Roiaumes, dans la ſuite ne fût dépendante d'aucun Roiaume dans le temporel, & que le Siége où tous les Fidéles devoient garder l'unité, à la fin fût mis au-deſſus des partialités que les divers intérêts & les jalouſies d'Etat pourroient cauſer, jetta les fondemens de ce grand deſſein par Pepin & par Charlemagne. C'eſt par une heureuſe ſuite de leur libéralité que l'Egliſe indépendante dans ſon Chef de toutes les Puiſſances temporelles, ſe voit en état d'exercer plus librement, pour le bien commun & ſous la commune protection des Rois Chrétiens, cette puiſſance céleſte de régir les ames; & que tenant en main la balance droite au milieu de tant d'Empires ſouvent ennemis, entretient l'unité dans tout le Corps, tantôt par d'inflexibles Décrets, & tantôt par de ſages temperamens.

L'Empire ſortit trop tôt d'une Maiſon & d'une Nation ſi bienfaiſante envers l'Egliſe. Rome eut des Maîtres fâcheux, & les Papes avoient tout à craindre tant des Empereurs que d'un peuple ſéditieux: mais ils trouverent toujours en nos Rois ces charitables voiſins que le Pape Pelage II. avoit eſperé. La France plus favorable à leur Puiſſance ſacrée que l'Italie & que Rome même, leur devint comme un ſecond Siége où ils tenoient leurs Conciles, & d'où ils faiſoient entendre leurs Oracles par toute l'Egliſe. Troyes, & Clermont, & Toulouſe, & Tours & Rheims pluſieurs fois, & les autres Villes le peuvent dire; pour ne point parler ici de deux Conciles Univerſels tenus à Lyon, & d'un autre Concile Univerſel tenu à Vienne: tant les Papes ont pris plaiſir à faire les Actes les plus importans & les plus authentiques de l'Egliſe, dans le ſein & avec la fidéle coopération de l'Egliſe Gallicane.

Cependant la troiſiéme Race étoit montée ſur le Trône: Race encore plus pieuſe que les deux au-

tres, qui auſſi a toujours vu augmenter ſa gloire ; qui ſeule dans tout l'Univers & depuis le commencement du monde ſe voit ſans interruption depuis ſept cens ans toujours couronnée & toujours régnante : Race enfin qui devoit donner ſaint Louis au monde ; en laquelle le monde étonné voit encore aujourd'hui de ſi grandes choſes, & en attend de plus grandes. Vous dirai-je combien de fois & en quels termes elle a été bénite par le ſaint Siége ? Sous cette Race *a* la France eſt *un Roiaume chéri & béni de Dieu* ; un *b* Roiaume *dont l'exaltation eſt inſéparable de celle du ſaint Siége* ; un Roiaume.... mais ſi j'entreprenois de tout raconter, le jour n'y ſuffiroit pas.

a *Alex. III. Epiſt. 30. tom. X. Conc.*

b *Inn. III. Gregor. IX. tom. XI. Conc. I. P. page 27. 367. &c.*

Auſſi faut-il avouer qu'il y a eu dans ces Rois avec beaucoup de religion une nobleſſe qui les a fait révérer de toute la terre, & qui les a mis au-deſſus des autres Rois. Quand les Empereurs ſe vantoient de combattre pour les intérêts communs des Rois, les nôtres ont ſçû trouver dans une plus noble conſtitution de leur Etat & dans une plus grande hauteur de leur Couronne, une plus ſûre défenſe ; puiſque ſans qu'ils euſſent beſoin de ſe remuer, leur Majeſté ne fut pas même attaquée dans ces premiers tems, & que jamais ils n'ont été obligés ni à ſoutenir des guerres, ni, ce qui eſt bien plus horrible, à faire des ſchiſmes pour la défendre.

Ces Rois auſſi bienfaiſans que religieux, loin de profiter de la foibleſſe des Papes toujours réfugiés dans leur Roiaume, ſe relâchoient volontairement de quelques-uns de leurs droits plutôt que de troubler la paix de l'Egliſe ; & pendant que ſaint Thomas de Cantorbery étoit banni d'Angleterre comme ennemi des droits de la Roiauté, la France plus équitable le recevoit en ſon ſein comme le Martyr des Libertés Eccléſiaſtiques. Nos Rois donnerent cet

exemple à tout l'Univers : l'Egliſe qu'ils honoroient, les honoroit à ſon tour ; & l'égalité tant recommandée par l'Apôtre, s'entretenoit par de mutuelles reconnoiſſances.

La pieté ſe ralentiſſoit, & les déſordres ſe multiplioient dans toute la terre. Dieu n'oublia pas la France. Au milieu de la barbarie & de l'ignorance elle produiſit ſaint Bernard ; Apôtre, Prophéte, Ange terreſtre par ſa doctrine, par ſes prédications, par ſes miracles étonnans, & par une vie encore plus étonnante que ſes miracles. C'eſt lui qui réveilla dans ce Roiaume & qui répandit dans tout l'Univers, l'eſprit de pieté & de pénitence. Jamais Sujet ne fut plus zélé pour ſon Prince ; jamais Prêtre ne fut plus ſoumis à l'Epiſcopat ; jamais Enfant de l'Egliſe ne défendit mieux l'autorité Apoſtolique de ſa Mere l'Egliſe Romaine. Il regardoit dans le Pape ſeul tout ce qu'il y avoit de plus grand dans l'un & dans l'autre Teſtament *a* ; un Abraham, un Melchiſedech, un Moïſe, un Aaron, un ſaint Pierre, en un mot JESUS-CHRIST même. Mais afin qu'une autorité ſur laquelle l'Egliſe eſt fondée, fût plus ſainte & plus vénérable à tous les peuples, il ne ceſſa d'en ſéparer autant qu'il pouvoit, ce qui ſembloit plutôt la deshonorer que l'agrandir. Tout eſt à vous, diſoit-il *b*, tout dépend du Chef ; mais c'eſt avec un certain ordre : on feroit un monſtre du corps humain, ſi on attachoit immédiatement tous les membres à la tête : c'eſt par les Evêques & les Archevêques qu'on doit venir au ſaint Siége : ne troublez point cette Hierarchie qui eſt l'image de celle des Anges. Vous pouvez tout, il eſt vrai ; mais un de vos Ancêtres diſoit : *Tout m'eſt permis ; mais tout n'eſt pas convenable*. Vous avez la plénitude de la puiſſance ; mais rien ne convient mieux à la puiſſance que la Régle. Enfin *c* l'Egliſe Romaine

a *Bern. de Conſid. lib. III. c. IV. 7.*

b *Ibid. III. 4.*

c *Ibid. IV. 7.*

eſt la Mere des Egliſes, mais non une Maîtreſſe impérieuſe; & vous êtes non pas le Seigneur des Evêques, mais l'un d'eux. Paroles que ce ſaint homme n'a pas proférées pour affoiblir une autorité qu'il a fait révérer à toute la terre; mais afin de rappeller en la mémoire du Succeſſeur de ſaint Pierre cette excellente doctrine: que JESUS-CHRIST qui l'a élevé à une ſi grande puiſſance, n'a pas voulu néanmoins lui donner un caractere ſupérieur à celui de l'Epiſcopat; afin que dans cette haute élévation il prît ſoin de conſerver dans tous les Evêques la dignité d'un caractere qui lui eſt commun avec eux, & qu'il ſongeât qu'il y a toujours avec une grande autorité quelque choſe de doux & de fraternel dans le Gouvernement eccléſiaſtique; puiſque ſi le Pape doit gouverner les Evêques, il les doit auſſi gouverner par les Loix communes que le ſaint Siége a fait ſiennes en les confirmant. C'eſt ce que diſent tous les Papes; & encore qu'ils puiſſent *a* diſpenſer des Loix pour l'utilité publique, le plus naturel exercice de leur puiſſance eſt de les faire obſerver en les obſervant les premiers, comme ils en ont toujours fait profeſſion dès l'origine du Chriſtianiſme. Voilà ce que diſoit ſaint Bernard & tous les Saints de ce tems; voilà ce qu'ont toujours dit ceux qui ont été parmi nous les plus pieux. C'eſt auſſi ce qui obligea le Roi le plus ſaint qui ait jamais porté la Couronne, le plus ſoumis au ſaint Siége & le plus ardent défenſeur de la Foi Romaine, (vous connoiſſez ſaint Louis) à perſévérer dans ces maximes, & à publier une Pragmatique *b* pour maintenir dans ſon Roiaume *le Droit commun & la puiſſance des Ordinaires ſelon les Conciles généraux & les Inſtitutions des ſaints Peres*.

a Ibid. III.

b Pragm. S. Lud.

Ne demandez plus ce que c'eſt que les Libertés de l'Egliſe Gallicane: les voilà toutes dans ces pré-

cieuſes paroles de l'Ordonnance de ſaint Louis; nous n'en voulons jamais connoître d'autres. Nous mettons notre liberté à être ſujet aux Canons; & plût à Dieu que l'exécution en fût auſſi effective dans la pratique, que cette profeſſion eſt magnifique dans nos Livres. Quoiqu'il en ſoit, c'eſt notre Loi; nous faiſons conſiſter notre liberté à marcher autant qu'il ſe peut *dans le Droit commun*, qui eſt le principe ou plutôt le fond de tout le bon ordre de l'Egliſe; *ſous la puiſſance canonique des Ordinaires, ſelon les Conciles généraux & les Inſtitutions des ſaints Peres :* état bien different de celui où la dureté de nos cœurs plutôt que l'indulgence des ſouverains Diſpenſateurs nous a jettés; où les Privileges accablent les Loix, où les graces ſemblent vouloir prendre la place du Droit commun, tant elles ſe multiplient; où tant de Régles ne ſubſiſtent plus que dans la formalité qu'il faut obſerver d'en demander la diſpenſe : & plût à Dieu que ces formules conſervent du moins avec le ſouvenir des Canons l'eſpérance de les rétablir. C'eſt l'intention du ſaint Siége; c'en eſt l'eſprit: il eſt certain: mais s'il faut autant qu'il ſe peut, tendre au renouvellement des anciens Canons, combien religieuſement faut-il conſerver ce qui en reſte, & ſur tout ce qui eſt le fondement de la Diſcipline? Si vous voiez donc vos Evêques demander humblement au Pape l'inviolable conſervation de ces Canons & de la puiſſance ordinaire dans tous ſes dégrez, ſouvenez-vous qu'ils ne font que marcher ſur les pas de ſaint Louis & de Charlemagne, & imiter les Saints dont ils rempliſſent les Chaires. Ce n'eſt pas nous diviſer d'avec le ſaint Siége; (à Dieu ne plaiſe) c'eſt au contraire conſerver avec ſoin juſqu'aux moindres fibres qui tiennent les membres unis avec le Chef. Ce n'eſt pas diminuer la plénitude de la puiſſance Apoſtolique:

l'Océan même a ſes bornes dans ſa plénitude; & s' il les outrepaſſoit ſans meſure aucune, ſa plénitude ſeroit un déluge qui ravageroit tout l'Univers.

Au reſte la puiſſance qu'il faut reconnoître dans le ſaint Siége eſt ſi haute & ſi éminente, ſi chere & ſi vénérable à tous les Fidéles, qu'il n'y a rien au-deſſus que toute l'Egliſe Catholique enſemble: encore faut-il ſavoir connoître les beſoins extraordinaires & les extrêmes périls où il faut que tout s' aſſemble & ſe réuniſſe. Ces maximes ſont de tous les ſiécles; mais dans l'un des derniers ſiécles, un beſoin preſſant de l'Egliſe, un grand mal, un Schiſme effroiable obligea toute l'Egliſe à les expliquer & à les mettre en pratique d'une façon plus expreſſe dans le ſaint Concile de Piſe & dans le ſaint Concile de Conſtance. La France fut la plus zélée à les ſoutenir, mais la France fut ſuivie de toute l'Egliſe. Ces maximes ſuppoſées comme indubitables du commun conſentement des Papes, de tous les Evêques & de tous les Fidéles, rétablirent l'autorité du ſaint Siége affoiblie par les diviſions. Ces maximes mirent fin au Schiſme, extirperent les héréſies que le Schiſme fortifioit, & firent eſpérer au monde malgré la dépravation des mœurs la réforme univerſelle de la Diſcipline dans toute la Chrétienté, ſans rien excepter. Ces maximes demeureront toujours en dépôt dans l'Egliſe Catholique. Les eſprits inquiets & turbulens voudront s' en ſervir pour brouiller; mais les humbles, les pacifiques, les vrais enfans de l'Egliſe s'en ſerviront toujours ſelon la Régle, dans les vrais beſoins & pour des biens effectifs. Les cas où on le doit faire ſeroient aiſés à marquer, puiſqu'ils ſont ſi clairement expliqués dans les Décrets du Concile de Conſtance *a*; mais il vaut mieux eſpérer que la déplorable néceſſité de réfléchir ſur ces cas n'arrivera pas, & que nos jours ne

a Conc. Conſt. Sſſ. V.

ſeront pas aſſez malheureux pour avoir beſoin de tels remédes. Ha! ſi le nom de Concile Oecuménique, nom ſi ſaint & ſi vénérable, doit être emploié, que ce ne ſoit pas en matiere contentieuſe & pour faire durer de funeſtes diviſions; mais plutôt pour réunir la Chrétienté déchirée par tant de Schiſmes, & pour travailler à l'œuvre de réformation qui jamais n'eſt achevée durant cette vie.

Cependant conſervons ces ſortes maximes de nos Peres que l'Egliſe Gallicane a trouvées dans la Tradition de l'Egliſe Univerſelle; que les Univerſités du Roiaume, & principalement celle de Paris, ont appriſes des ſaints Evêques & des ſaints Docteurs qui ont toujours éclairé l'Egliſe de France, ſans que le ſaint Siége *a* ait diminué les éloges qu'il a donnés à ces fameuſes Univerſités. Au contraire, c'eſt en ſortant du Concile de Bâle où ces maximes avoient été renouvellées avec l'applaudiſſement de tout le Roiaume, que Pie II. qui le ſavoit puiſqu'il avoit autrefois prêté ſa plume à ce Concile, s'adreſſant à un Evêque de Paris dans l'Aſſemblée générale de tous les Princes Chrétiens, lui parla ainſi *b* de la France: *La France a beaucoup d'Univerſités parmi leſquelles la vôtre, mon vénérable Frere, eſt la plus illuſtre; parce qu'on y enſeigne ſi bien la Théologie & que c'eſt un ſi grand honneur d'y pouvoir mériter le titre de Docteur: de ſorte que le floriſſant Roiaume de France avec tous les avantages de la nature & de la fortune, a encore ceux de la doctrine & de la pure Religion.* Voilà ce que dit un ſavant Pape qui n'ignoroit pas nos ſentimens, puiſqu'ils étoient alors dans leur plus grande vigueur; & je puis dire qu'il en approuve le fonds dans la Bulle *c*; où en révoquant ce qu'il avoit dit avant ſon exaltation en faveur du Concile de Bâle, il déclare qu'il n'en révere pas moins le Concile de Conſtance dont il embraſſe les Décrets, &

a *Urb. VI. Epiſt. 2. tom. XI. Conc.*

b *Pius II. in Conv. Mant. tom. XIII. Conc., edit. Venet. tom. XIX. pag. 218.*

c *Bulla retract. Pii II. in fine tom. XIII. Conc. edit. Venet. tom. XIX. pag. 195. & ſeq.*

nommément ceux où l'autorité & la puiſſance des Conciles eſt expliquée.

Il ſavoit bien que la France n'abuſoit point de ces maximes, puiſqu'elle même venoit de donner un exemple incomparable de modération dans la célébre Aſſemblée de Bourges, où louant les Peres de Bâle qui ſoutenoient ces maximes, elle rejetta l'application outrée qu'ils en firent contre le Pape Eugene IV. Nos Libertés furent défendues; le Pape fut reconnu; le Schiſme fut éteint dans ſa naiſſance; tout fut pacifié. Qui fit un ſi grand ouvrage? un grand Roi fidélement aſſiſté par le plus docte Clergé qui fût au monde.

Jamais il ne fut tant parlé des Libertés de l'Egliſe, & jamais il n'en fut poſé un plus ſolide fondement que dans ces paroles immortelles de Charles VII. *Comme c'eſt*, dit-il *a*, *le devoir des Prélats d'annoncer avec liberté la vérité qu'ils ont appriſe de* JESUS-CHRIST: *c'eſt auſſi le devoir du Prince & de la recevoir de leur bouche prouvée par les Ecritures, & de l'exécuter avec efficace*. Voilà en effet le vrai fondement des Libertés de l'Egliſe: alors elle eſt vraiment libre quand elle dit la verité, quand elle la dit aux Rois qui l'aiment naturellement & qu'ils l'écoutent de leur bouche; car alors s'accomplit cet oracle du Fils de Dieu *b*: *Vous connoîtrez la vérité, & la vérité vous délivrera; & vous ſerez vraiment libres*.

a Pragm. Car. VII.

b Joan. VIII. 32. 36.

Nous ſommes accoutumés à voir agir nos Rois Très-Chrétiens dans cet eſprit. Depuis le tems qu'ils ſe ſont rangés ſous la diſcipline de ſaint Remi, ils n'ont jamais manqué d'écouter leurs Evêques orthodoxes. L'Empire Romain vit ſuccéder au premier Empereur Chrétien un Empereur hérétique: la ſucceſſion des Empereurs a ſouvent été deshonorée par de ſemblables déſordres; mais pour ne point

reprocher aux autres Roiaumes leur malheureux ſort, contentons-nous de dire avec humilité & actions de graces, que la France eſt le ſeul Roiaume qui jamais depuis tant de ſiécles n'a vu changer la foi de ſes Rois. Elle n'en a jamais eu depuis plus de douze cens ans qui n'ait été Enfant de l'Egliſe Catholique: le Trône Roial eſt ſans tache; & toujours uni au ſaint Siége, il ſemble avoir participé à la fermeté de cette pierre. *Gratias a Deo ſuper inenarrabili dono ejus*: GRACES *à Dieu ſur ce don ineſpliquable de ſa bonté*. a II. Cor. IX. 15.

En écoutant leurs Evêques dans la prédicarion de la vraie Foi, c'étoit une ſuite naturelle que ces Rois les écoutaſſent dans ce qui regarde la Diſcipline eccléſiaſtique. Loin de vouloir faire en ce point la loi à l'Egliſe, un Empereur Roi de France diſoit *b* aux Evêques: *Je veux qu'appuiés de notre ſecours & ſecondés de notre puiſſance, comme le bon ordre le préſcrit*: FAMULANTE, *ut decet, poteſtate noſtra* (peſez ces paroles, & remarquez que la puiſſance Roiale, qui partout ailleurs veut dominer, & avec raiſon, ici ne veut que ſervir) *Je veux donc*, dit cet Empereur, *que ſecondés & ſervis par notre puiſſance, vous puiſſiez exécuter ce que votre autorité demande*: Paroles dignes des Maîtres du Monde, qui ne ſont jamais plus dignes de l'être, ni plus aſſurés ſur leur Trône, que lorſqu'ils font reſpecter l'ordre que Dieu a établi. b Ludov. Pius Capit. IV. Tit. II. tom. II. Conc. Gall. Ep. ven. Roi ad Amal. Lugd. tom. III.

Ce langage étoit ordinaire aux Rois Très-Chrétiens; & ce que faiſoient ces pieux Princes, ils ne ceſſoient de l'inſpirer à leurs Officiers. Malheur, malheur à l'Egliſe, quand les deux Jurisdictions ont commencé à ſe regarder d'un œil jaloux! O plaie du Chriſtianiſme! Miniſtres de l'Egliſe, Miniſtres des Rois, & Miniſtres du Roi des Rois, les uns & les autres, quoiqu'établis d'une maniere différente, ha! pourquoi vous-diviſez-vous? l'ordre de Dieu

eſt-il oppoſé à l'ordre de Dieu ? Hé pourquoi ne ſongez-vous pas que vos fonctions ſont unies ; que ſervir Dieu c'eſt ſervir l'Etat ; que ſervir l'Etat c'eſt ſervir Dieu ? Mais l'autorité eſt aveugle ; l'autorité veut toujours monter, toujours s'étendre ; l'autorité ſe croit dégradée, quand on lui montre ſes bornes. Pourquoi accuſer l'autorité ? accuſons l'orgueil, & diſons comme l'Apôtre *a* diſoit de la Loi : L'autorité *eſt ſainte, & juſte, & bonne ; ſainte*, elle vient de Dieu ; *juſte*, elle conſerve le bien à un chacun ; *bonne*, elle aſſure le repos public : *mais l'iniquité, afin de paroître iniquité, ſe ſert de* l'autorité pour mal faire ; *en ſorte que l'iniquité eſt ſouverainement inique, quand elle péche* par l'autorité que Dieu a établie pour le bien des hommes.

a Rom. VII. 12.

Nos Rois n'ont rien oublié pour empêcher ce déſordre. Leurs Capitulaires ne parlent pas moins fortement pour les Evêques que les Conciles. C'eſt dans les Capitulaires des Rois *b* qu'il eſt ordonné aux deux Puiſſances, au lieu d'entreprendre l'une ſur l'autre, *de s'aider mutuellement dans leurs fonctions ;* & qu'il eſt ordonné *c* en particulier aux *Comtes*, *aux Juges*, à ceux qui ont en main l'autorité Roiale, *d'être obeiſſans aux Evêques*. C'eſt ce que portoit l'Ordonnance de Charlemagne *d* ; & ce grand Prince *e* ajoutoit *qu'il ne pouvoit tenir pour de fidéles Sujets ceux qui n'étoient pas fidéles à Dieu, ni en eſpérer une ſincere obéiſſance, lorſqu'ils ne la rendoient pas aux Miniſtres de* JESUS-CHRIST *dans ce qui regardoit les cauſes de Dieu & les intérêts de l'Egliſe*. C'étoit parler en Prince habile qui ſait en quoi l'obéiſſance eſt dûe aux Evêques, & ne confond point les bornes des deux Puiſſances. Il mérite d'autant plus d'en être cru. Selon ſes Ordonnances on laiſſe aux Evêques l'autorité toute entiere dans les cauſes de Dieu & dans les intérêts de l'Egliſe ; & avec raiſon, puiſqu'en cela l'ordre

b Capit. IV. Car. Magn. tom. I. Baluz. I. Capit. apud Theod. de honor. Epiſc. & reliquiæ Sacrd.

c Ibid. Coll. Anſeg. lib. V. c. 24. 170.

d Conc. Arel. VI. c. 13. tom. II. Conc. Gall.

e Capit. Car. Magn. ann. 811. 813. c. X.

e Ibid. &c.

de Dieu, la grace attachée à leur caractere, l'Ecriture, la Tradition, les Canons & les Loix parlent pour eux. Qu'eſt-il beſoin d'alléguer les autres Rois? Que ne doivent point les Evêques au Grand Louis? Que ne fait point ce religieux Prince pour les intérêts de l'Egliſe? Pour qui a-t-il triomphé, ſi ce n'eſt pour elle? Quand tout, en un moment, ploia ſous ſa main & que les Provinces ſe ſoumirent comme à l'envi, n'ouvrit-il pas autant de Temples à l'Egliſe, qu'il força de Places? Mais l'héréſie de Calvin fut la ſeule confondue en ce tems. Aujourd'hui le Luthéraniſme, la ſource du mal & la tête de l'héréſie, eſt entamée: heureux préſage pour l'Egliſe! Il commence à rendre les Temples uſurpés. L'un des plus grands de ces Temples; celui qui de deſſus les bords du Rhin éleve le plus haut & fait révérer de plus loin ſon ſacré ſommet, par la piété de Louis eſt ſanctifié de nouveau. Que ne doit eſpérer la France, lorſque fermée de tous côtés par d'invincibles barrieres, à couvert de la jalouſie, & aſſurant la paix de l'Europe par celle dont ſon Roi la fera jouir, elle verra ce grand Prince tourner plus que jamais tous ſes ſoins au bonheur des Peuples & aux intérêts de l'Egliſe dont il fait les ſiens? Nous, mes Freres, nous qui vous parlons, nous avons oui de la bouche de ce Prince incomparable, à la veille de ce départ glorieux qui tenoit toute l'Europe en ſuſpens, qu'il alloit travailler pour l'Egliſe & pour l'Etat, deux choſes qu'on verroit toujours inſéparables dans tous ſes deſſeins. France, tu vivras par ces maximes, & rien ne ſera plus inébranlable qu'un Roiaume uni ſi étroitement à l'Egliſe que Dieu ſoutient! Combien devons-nous chérir un Prince qui unit tous ſes intérêts à ceux de l'Egliſe? N'eſt-il pas notre conſolation & notre joie, lui qui réjouit tous les jours le Ciel & la Terre par

tant de converſions ? Pouvons-nous n'être pas touchés, pendant que par ſon ſecours nous ramenons tous les jours un ſi grand nombre de nos enfans dévoiés ? Et qui reſſent plus de joie de leur changement, que l'Egliſe Romaine leur Mere commune qui dilate ſon ſein pour les recevoir ? La main de Louis étoit réſervée pour achever de guérir les plaies de l'Egliſe. Déja celles de l'Epiſcopat ne nous paroiſſent plus irremédiables. Outre cent Arrêts favorables, ſous les auſpices d'un Prince qui ne veut que voir la raiſon pour s'y ſoumettre, on ouvre les yeux : on ne lit pas les Canons & les Décrets des ſaints Peres par piéces & par lambeaux pour nous y tendre des piéges : on prend la ſuite des Antiquités eccléſiaſtiques ; & ſi on entre dans cet eſprit, que verra-t-on à toutes les pages, que des monumens éternels de notre autorité ſacrée ? *Nous* a *ne nous prêchons pas nous-mêmes quand nous parlons de cette ſorte ; mais nous prêchons* JESUS-CHRIST, *qui nous a établi ſes Miniſtres, & nous prêchons tout enſemble que nous ſommes en* JESUS-CHRIST *dévoués à votre ſervice.* Car qu'eſt-ce que l'Epiſcopat, ſi ce n'eſt une ſervitude que la charité nous impoſe pour ſauver les ames ? Et qu'eſt-ce que ſoutenir l'Epiſcopat, que ſoutenir la Foi & la Diſcipline ? Il ne faut donc pas s'étonner ſi Louis qui aime & honore l'Egliſe, aime & honore notre miniſtere Apoſtolique. Que tarde un ſi ſaint Pape à s'unir intimement au plus religieux de tous les Rois ? Un Pontificat ſi ſaint & ſi déſintereſſé ne doit être mémorable que par la paix & par les fruits de la paix, qui ſeront, j'oſe le prédire, l'humiliation des Infidéles, la converſion des Hérétiques, & le rétabliſſement de la Diſcipline. Voilà l'objet de nos vœux ; & s'il falloit ſacrifier quelque choſe à un ſi grand bien, craindroit-on d'en être blâmé ?

a II. Cor. III. 6. IV. 5.

III. POINT.

C'a toujours été dans l'Egliſe un commencement de paix que d'aſſembler les Evêques orthodoxes. JESUS-CHRIST eſt l'auteur de la paix ; JESUS-CHRIST eſt la paix lui-même : nous ne ſommes jamais plus aſſurés d'être aſſemblés en ſon nom, ni par conſéquent de l'avoir ſelon ſa promeſſe au milieu de nous, que lorſque nous ſommes aſſemblés pour la paix ; & nous pouvons dire avec un ancien Pape *a*, *Que nous ſommes véritablement ambaſſadeurs pour* JESUS-CHRIST, *quand nous travaillons à la paix de l'Egliſe. PRO Chriſto legatione fungimur, quum paci Eccleſiæ ſtudium impendere procuramus.* L'Epiſcopat qui eſt un, aime à s'unir : c'eſt en s'uniſſant qu'il ſe purifie : c'eſt s'en uniſſant qu'il ſe régle : c'eſt en s'uniſſant qu'il ſe réforme : mais ſur-tout c'eſt en s'uniſſant qu'il attire dans ſon unité le Dieu de la paix : & les Apôtres *étoient aſſemblés*, dit *b* l'Evangéliſte, quand JESUS-CHRIST leur vint dire ce qu'ils diſent enſuite à tout le peuple : *Pax vobis* : *LA paix ſoit avec vous.*

a *Joan. VIII. Epiſt. LXXX. tom. IX. Conc. edit. Venet. tom. XI. pag. 64.*

b *Joan. XX 19.*

Saint Bernard l'Ange de paix voiant un commencement de diviſion entre l'Egliſe & l'Etat, écrivit *c* à Louis VII. *Il n'y a rien de plus néceſſaire que d'aſſembler les Evêques en ce tems* ; & une des raiſons qu'il en apporte, c'eſt, dit il à ce ſage Prince, *que s'il eſt ſorti de la rigueur de l'autorité Apoſtolique quelque choſe dont Votre Majeſté ſe trouve offenſée, vos fidéles Sujets travailleront à faire qu'il ſoit révoqué ou adouci autant qu'il faut pour votre honneur.*

c *Bern. Epiſt. CCLV.*

Et pour ce qui eſt de la Diſcipline, quand nous la voions bleſſée, nous nous aſſemblons pour propoſer les Canons, bornes naturelles de la puiſſance Eccléſiaſtique, qu'elle ſe fait elle-même par ſon exercice. Le ſaint Siége aime cette voie ; le langage des Canons eſt ſon langage naturel ; & à la louange immortelle de cette Egliſe, il n'y a rien de plus répeté dans ſes Décretales, ni rien de mieux établi

dans ſa pratique que la loi qu'elle ſe fait, d'obſerver & de faire obſerver les ſaints Canons.

Les exemples nous feront mieux voir le ſuccés de ces ſaintes Aſſemblées. On rapporta dans un Concile de la Province de Lion un Privilege de Rome qu'on crut contre l'ordre. Nos Peres dirent auſſi-tôt *a* ſelon leur coutume: *Reliſant le ſaint Concile de Calcedoine & les Sentences de pluſieurs autres Peres authentiques, le ſaint Concile a réſolu que ce Privilege ne pouvoit ſubſiſter, puiſqu'il n'étoit pas conforme, mais contraire aux Conſtitutions Canoniques.*

a Conc. Anſan. an. 1025. Tom. IX. Conc. edit. Venet. tom. XI. pag. 1152.

Vous reconnoiſſez dans ces paroles l'ancien ſtile de l'Egliſe. Ce Concile eſt pourtant de l'onziéme ſiécle; afin que vous voiez dans tous les tems la ſuite de nos Traditions, & la conduite toujours uniforme de l'Egliſe Gallicane.

Elle ne s'éleve pas contre le ſaint Siége, puiſqu'elle ſait au contraire qu'un Siége qui doit régler tout l'Univers, n'a jamais intention d'affoiblir la Régle: mais comme dans un ſi grand Siége où un ſeul doit répondre à toute la Terre, il peut échapper quelque choſe, même à la plus grande vigilance; on y doit d'autant plus prendre garde, que ce qui vient d'une autorité ſi éminente, pourroit à la fin paſſer pour loi, ou devenir un exemple pour la poſtérité.

C'eſt pourquoi dans ces occaſions toutes les Egliſes, mais principalement celle de France, ont toujours repréſenté au ſaint Siége avec un profond reſpect ce qu'ont réglé les Canons. Nous en avons un bel exemple dans le ſecond Concile de Limoges *b* qui eſt encore de l'onziéme ſiécle. On s'y plaignit d'une Sentence donnée par ſurpriſe & contre l'ordre Canonique par le Pape Jean XVIII. Nos Prédéceſſeurs aſſemblés propoſerent *c* d'abord la Régle *qu'ils avoient reçue*, diſoient-ils, *des Pontifes Apoſtoli-*

b Conc. Lemov. II. an. 1031. Seſſ. 2. tom. IX. Conc. edit. Venet. tom. XI. pag. 1134. & ſeqq.

c Ibid.

ques & des autres Peres. Ils ajouterent enſuite comme un fondement inconteſtable *a*, que *le jugement de toute l'Egliſe paroiſſoit principalement dans le ſaint Siége Apoſtolique*. Ce ne fut pas ſans remarquer l'ordre Canonique avec lequel les affaires y doivent être portées, afin que ce jugement eût toute ſa force ; & la concluſion fut *b* que *les Pontifes Apoſtoliques ne devoient pas révoquer les Sentences des Evêques* (contre cet ordre Canonique) ; *parce que comme les membres ſont obligés à ſuivre leur Chef, il ne faut pas auſſi que le Chef afflige ſes membres*.

a ibid.

b ibid.

Comme ç'a toujours été la coutume de l'Egliſe de France de propoſer les Canons, ç'a toujours été la coutume du ſaint Siége d'écouter volontiers de tels diſcours ; & le même Concile nous en fournit un exemple mémorable. Un Evêque s'étoit plaint au même Pape Jean XVIII. d'une abſolution que ce Pape avoit mal donnée au préjudice de la Sentence de cet Evêque ; le Pape lui fit cette réponſe vraiment paternelle *c* qui fut lue avec une incroiable conſolation de tout le Concile : *C'eſt votre faute, mon très-cher Frere, de ne m'avoir pas inſtruit ; j'aurois confirmé votre Sentence, & ceux qui m'ont ſurpris n'auroient remporté que des anathêmes. A Dieu ne plaiſe*, pourſuit-il, *qu'il y ait ſchiſme entre moi & mes Coévêques. Je déclare à tous mes Freres les Evêques, que je veux les conſoler & les ſecourir, & non pas les troubler ni les contredire dans l'exercice de leur miniſtere*.

c ibid.

A ces mots, *tous les Evêques* d *ſe dirent les uns aux autres : C'eſt à tort que nous oſons murmurer contre notre Chef : nous n'avons à nous plaindre que de nous-mêmes & du peu de ſoin que nous prenons de l'avertir*. Vous le voiez, Chrétiens : les Puiſſances ſuprêmes veulent être inſtruites, & veulent toujours agir avec connoiſſance. Vous voiez auſſi qu'il y a toujours quelque choſe de paternel dans le ſaint Siége, &

d ibid.

toujours un fond de correſpondance entre le Chef & les membres qui rend la paix aſſûrée, pourvû qu'en propoſant la Régle on ne manque jamais au reſpect que la même Régle préſcrit. L'Egliſe de France aime d'autant plus ſa Mere l'Egliſe Romaine, & reſſent pour elle un reſpect d'autant plus ſincere, qu'elle y regarde plus purement l'inſtitution primitive & l'ordre de JESUS-CHRIST. La marque la plus évidente de l'aſſiſtance que le Saint-Eſprit donne à cette Mere des Egliſes, c'eſt de la rendre ſi juſte & ſi modérée, que jamais elle n'ait mis les excès parmi les Dogmes. Qu'elle eſt grande l'Egliſe Romaine, ſoutenant toutes les Egliſes, *portant*, dit *a* un ancien Pape, *le fardeau de tous ceux qui ſouffrent*, entretenant l'unité, confirmant la Foi, liant & déliant les pécheurs, ouvrant & fermant le Ciel! Qu'elle eſt grande encore une fois, lorſque pleine de l'autorité de ſaint Pierre, de tous les Apôtres, de tous les Conciles, elle en exécute avec autant de force que de diſcrétion les ſalutaires Décrets! Quelle a été ſa puiſſance, lorſqu'elle l'a fait conſiſter principalement à tenir toute créature abaiſſée ſous l'autorité des Canons, ſans jamais s'éloigner de ceux qui ſont les fondemens de la Diſcipline, & qu'heureuſe de diſpenſer les tréſors du Ciel, elle ne ſongeoit pas à diſpoſer des choſes inférieures que Dieu n'avoit pas miſes en ſa main?

a Joan. VIII. Epiſt. LXXX. tom. IX. Conc. edit. Venet. tom. XI. pag. 64.

Dans cet état glorieux où vous paroît l'Egliſe Romaine, & les Rois & les Roiaumes ſont trop heureux d'avoir à lui obéir. Quel aveuglement quand des Roiaumes Chrétiens ont cru s'affranchir en ſecouant, diſoient-ils, le joug de Rome, qu'ils appelloient un joug étranger; comme ſi l'Egliſe avoit ceſſé d'être Univerſelle, ou que le lien commun qui fait de tant de Roiaumes un ſeul Roiaume de JESUS-CHRIST, pût devenir étranger à des Chrétiens!

Quelle erreur, quand des Rois ont cru ſe rendre plus indépendans en ſe rendant Maîtres de la Religion, au lieu que la Religion dont l'autorité rend leur Majeſté inviolable, ne peut être pour leur propre bien trop indépendante; & que la grandeur des Rois eſt d'être ſi grands, qu'ils ne puiſſent non plus que Dieu dont ils ſont l'image, ſe nuire à eux-mêmes, ni par conſéquent à la Religion qui eſt l'appui de leur Trône! Dieu préſerve nos Rois Très-Chrétiens de prétendre à l'Empire des choſes ſacrées, & qu'il ne leur vienne jamais une ſi déteſtable envie de régner! Ils n'y ont jamais penſé. Invincibles envers toute autre Puiſſance & toujours humbles devant le ſaint Siége, ils ſavent en quoi conſiſte la véritable hauteur. Ces Princes également religieux & magnanimes n'ont pas moins mépriſé que déteſté les extrémités auſquelles on ne ſe laiſſe emporter que par déſeſpoir & par foibleſſe. L'Egliſe de France eſt zelée *a* pour ſes Libertés: elle a raiſon, puiſque le grand Concile d'Ephéſe *b* nous apprend que ces Libertés particulieres des Egliſes ſont un des fruits de la Rédemption par laquelle JESUS-CHRIST nous a affranchis: & il eſt certain qu'en matiere de Religion & de conſcience, des libertés modérées entretiennent l'ordre de l'Egliſe & y affermiſſent la paix. Mais nos Peres nous ont appris à ſoutenir ces Libertés ſans manquer au reſpect; & loin d'en vouloir manquer, nous croions au contraire que le reſpect inviolable que nous conſerverons pour le ſaint Siége, nous ſauvera des bleſſures qu'on voudroit nous faire ſous un nom qui nous eſt ſi cher & ſi vénérable. Sainte Egliſe Romaine, Mere des Egliſes & Mere de tous les Fidéles, Egliſe choiſie de Dieu pour unir ſes enfans dans la même foi & dans la même charité, nous tiendrons toujours à ton unité par le fond de nos entrailles. *Si c je s'oublie,*

a Conc. Bitur. an. 1336. Cap. de Elect. tom. XI. Conc. edit. Venet. tom XIV. pag. 571.

b Conc. Epheſ. act. VII. tom III. Conc.

c Pſ. CXXXVI. 5. 6.

Egliſe Romaine, *puiſſe-je m'oublier moi-même ! que ma langue ſe ſeche & demeure immobile dans ma bouche, ſi tu n'es pas toujours la premiere dans mon ſouvenir, ſi je ne te mets pas au commencement de tous mes Cantiques de réjouiſſance.* *ADHÆREAT lingua mea faucibus meis, ſi non meminero tui : ſi non propoſuero Jeruſalem in principio lætitiæ meæ.*

Mais vous qui nous écoutez, puiſque vous nous voiez marcher ſur les pas de nos Ancêtres, que reſte-t-il, Chrétiens, ſinon qu'unis à notre Aſſemblée avec une fidéle correſpondance vous nous aidiez de vos vœux ? *Souvent*, dit *a* un ancien Pere, *les lumieres de ceux qui enſeignent, viennent des prieres de ceux qui écoutent.* *HOC accipit Doctor quod meretur auditor.* Tout ce qui ſe fait de bien dans l'Egliſe, & même par les Paſteurs, ſe fait, dit ſaint Auguſtin, par les ſecrets gémiſſemens de ces colombes innocentes qui ſont répandues par toute la terre. Ames ſimples, ames cachées aux yeux des hommes, & cachées principalement à vos propres yeux, mais qui connoiſſez Dieu & que Dieu connoît, où êtes-vous dans cet Auditoire, afin que je vous adreſſe ma parole ? Mais ſans qu'il ſoit beſoin que je vous connoiſſe, ce Dieu qui vous connoît, qui habite en vous, ſaura bien porter mes paroles qui ſont les ſiennes, dans votre cœur. Je vous parle donc ſans vous connoître, ames dégoutées du ſiécle. Ha ! comment avez-vous pu en éviter la contagion ? Comment eſt-ce que cette face extérieure du monde ne vous a pas éblouies ? Quelle grace vous a préſervées de la vanité ? de la vanité que nous voions ſi univerſellement régner ? Perſonne ne ſe connoît : on ne connoît plus perſonne : les marques des conditions ſont confondues : on ſe détruit pour ſe parer : on s'épuiſe à dorer un édifice dont les fondemens ſont écroulés ; & on appelle ſe ſoutenir que d'achever

a Petr. Chryſol. Serm.

de ſe perdre. Ames humbles, ames innocentes, que la grace a deſabuſées de cette erreur & de toutes les illuſions du ſiécle, c'eſt vous dont je demande les prieres: en reconnoiſſance du don de Dieu dont le ſceau eſt en vous, priez ſans relâche pour ſon Egliſe; priez; fondez en larmes devant le Seigneur: priez, juſtes; mais priez, pécheurs: prions tous enſemble; car ſi Dieu exauce les uns pour leur mérite, il exauce auſſi les autres pour leur pénitence. C'eſt un commencement de converſion que de prier pour l'Egliſe. Priez donc tous enſemble encore une fois, que ce qui doit finir finiſſe bientôt. Tremblez à l'ombre même de la diviſion: ſongez au malheur des Peuples, qui aiant rompu l'unité, ſe rompent en tant de morceaux, & ne voient plus dans leur Religion que la confuſion de l'Enfer & l'horreur de la Mort. Ha! prenons garde que ce mal ne gagne. Déja nous ne voions que trop parmi nous de ces eſprits libertins qui ſans ſavoir ni la Religion, ni ſes fondemens, ni ſes origines, ni ſa ſuite, *blaſphement* a *ce qu'ils ignorent, & ſe corrompent dans ce qu'ils ſavent*: *Nuées ſans eau*, pourſuit l'Apôtre ſaint Jude *b*, docteurs ſans doctrine, qui pour toute autorité ont leur hardieſſe, & pour toute ſcience leurs déciſions précipitées: *Arbres* c *deux fois morts & déracinés*; morts premierement, parce qu'ils ont perdu la charité; mais doublement morts, parce qu'ils ont encore perdu la foi; & entierement *déracinés*, puiſque déchus de l'une & de l'autre, ils ne tiennent à l'Egliſe par aucunes fibres: *Aſtres* d *errans*, qui ſe glorifient dans leurs routes nouvelles & écartées, ſans ſonger qu'il leur faudra bientôt diſparoître. Oppoſons à ces eſprits légers & à ce charme trompeur de la nouveauté, la pierre ſur laquelle nous ſommes fondés, & l'autorité de nos Traditions où tous les ſiécles paſſés ſont renfermés, & l'Anti-

a *Jud. Epiſt. Cath. verſ. 10.*
b *Ibid. verſ. 12.*
c *Ibid.*
d *Ibid. verſ. 14.*

quité qui nous réunit à l'origine des choſes. Marchons dans les ſentiers de nos Peres ; mais marchons dans les anciennes mœurs, comme nous voulons marcher dans l'ancienne Foi. Allez, Chrétiens, dans cette voie d'un pas ferme : allons à la tête de tout le Troupeau, MESSEIGNEURS, plus humbles & plus ſoumis que tout le reſte : zelés défenſeurs des Canons, autant de ceux qui ordonnent la régularité de nos mœurs que de ceux qui ont maintenu l'autorité ſainte de notre caractere, & ſoigneux de les faire paroître dans notre vie plus encore que dans nos diſcours ; afin que quand le Prince des Paſteurs & le Pontife éternel apparoîtra, nous puiſſions lui rendre un compte fidéle de nous & du Troupeau qu'il nous a commis, & recevoir tous enſemble l'éternelle bénédiction du Pere, du Fils, & du Saint Eſprit. *Amen.*

F I N.

SERMON
PRONONCÉ
A LA PROFESSION
DE MADAME
DE LA VALLIERE
DUCHESSE DE VAUJOUR;

En la préſence de la Reine:

Dans l'Egliſe des Carmelites du Fauxbourg Saint-Jacques, le 4. Juin 1675.

Et dixit qui ſedebat in throno: Ecce nova facio omnia.

Et celui qui étoit aſſis ſur le trône a dit: Je renouvelle toutes choſes. Apoc. XXI. 5.

MADAME*,

* *A la Reine.*

CE ſera ſans doute un grand ſpectacle, quand celui qui eſt aſſis ſur le Trône d'où reléve tout l'Univers, & à qui il ne coûte pas plus à faire qu'à dire, parce qu'il fait tout ce qui lui plaît par ſa parole,

prononcera du haut de ſon Trône à la fin des ſiécles, qu'il va renouveller toutes choſes; & qu'en même tems on verra toute la nature changée, faire paroître un monde nouveau pour les Elus: mais quand pour nous préparer à ces nouveautés ſurprenantes du ſiécle futur, il agit ſécrettement dans les cœurs par ſon Saint-Eſprit, qu'il les change, qu'il les renouvelle, & que les remuant juſques au fond, il leur inſpire des deſirs juſqu'alors inconnus; ce changement n'eſt ni moins nouveau, ni moins admirable. Et certainement il n'y a rien de plus merveilleux que ces changemens. Qu'avons-nous vu, & que voions-nous! quel état, & quel état! Je n'ai pas beſoin de parler; les choſes parlent aſſez d'elles-mêmes. MADAME, voici un objet digne de la préſence & des yeux d'une ſi pieuſe Reine. Votre Majeſté ne vient pas ici pour apporter les pompes mondaines dans la ſolitude; ſon humilité la ſollicite à venir prendre part aux abaiſſemens de la vie religieuſe: & il eſt juſte que faiſant par votre état une partie ſi conſidérable des grandeurs du monde, vous aſſiſtiez quelquefois aux cérémonies où on apprend à les mépriſer.

Admirez donc avec nous ces grands changemens de la main de Dieu: il n'y a plus rien ici de l'ancienne forme; tout eſt changé au-dehors; ce qui ſe fait au-dedans eſt encore plus nouveau: & moi, pour célébrer ces nouveautés ſaintes, je romps un ſilence de tant d'années, je fais entendre une voix que les Chaires ne connoiſſent plus. Afin donc que tout ſoit nouveau dans cette pieuſe cérémonie, ô Dieu, donnez-moi encore ce ſtile nouveau du Saint-Eſprit, qui commença à faire ſentir ſa force toute-puiſſante dans la bouche des Apôtres *: Que je prêche comme un ſaint Pierre la gloire de JESUS CHRIST crucifié; que je faſſe voir au monde ingrat avec quelle

* C'étoit le troiſiéme Fête de la Pentecôte.

impiété il le crucifie encore tous les jours ; que je crucifie le monde à ſon tour ; que j'en efface tous les traits & toute la gloire ; que je l'enſeveliſſe ; que je l'enterre avec JESUS-CHRIST ; enfin, que je faſſe voir que tout eſt mort, & qu'il n'y a que JESUS-CHRIST qui vit. Mes Sœurs, demandez cette grace pour moi : ſouvent ce ſont les Auditeurs qui font les Prédicateurs ; & Dieu donne par ſes Miniſtres des enſeignemens convenables aux ſaintes diſpoſitions de ceux qui écoutent. Faites donc par vos prieres le diſcours qui vous doit inſtruire, & obtenez-moi les lumieres du Saint-Eſprit, par l'interceſſion de la ſainte Vierge. *Ave Maria.*

Nous ne devons pas être curieux de connoître diſtinctement ces nouveautés merveilleuſes du ſiécle futur ; comme Dieu les fera ſans nous, nous devons nous en repoſer ſur ſa puiſſance & ſur ſa ſageſſe : mais il n'en eſt pas de même des nouveautés ſaintes qu'il opere au fond de nos cœurs. Il eſt écrit *a* : *Je vous donnerai un cœur nouveau* ; & il eſt écrit *b* : *Faites-vous un cœur nouveau* : de ſorte que ce cœur nouveau qui nous eſt donné, c'eſt nous auſſi qui le devons faire ; & comme nous devons y concourir par le mouvement de nos volontés, il faut que ce mouvement ſoit prévenu par la connoiſſance. Conſidérez donc, Chrétiens, quelle eſt cette nouveauté des cœurs, & quel eſt l'état ancien d'où le Saint-Eſprit nous tire. Qu'y a-t-il de plus ancien que de s'aimer ſoi-même ; & qu'y a-t-il de plus nouveau que d'être ſoi-même ſon perſécuteur ? Mais celui qui ſe perſécute ſoi-même, doit avoir vu quelque choſe qu'il aime plus que ſoi-même. Ce ſont deux ſortes d'amour qui font ici toutes choſes. Saint Auguſtin les définit par ces paroles : *Amor ſui uſque ad contemtum Dei ; Amor Dei uſque ad contemtum ſui.* L'un

a *Ezech.* XXXVI. 26.
b *Ibid.* XVII. 31.

eſt l'amour de ſoi-même pouſſé juſqu'au mépris de Dieu; c'eſt ce qui fait la vie ancienne & la vie du monde: l'autre c'eſt l'amour de Dieu pouſſé juſqu'au mépris de ſoi-même; c'eſt ce qui fait la vie nouvelle du Chriſtianiſme; & c'eſt ce qui étant porté à la perfection, fait la vie religieuſe. Ces deux amours oppoſés feront tout le ſujet de ce Diſcours.

Mais prenez bien garde, Meſſieurs, qu'il faut ici obſerver plus que jamais le précepte que nous donne l'Eccléſiaſtique *a*. *Le Sage qui entend*, dit-il, *une parole ſenſée, la loue, & ſe l'applique à ſoi-même;* il ne regarde pas à droite ni à gauche, à qui elle peut convenir; il ſe l'applique, & en fait ſon profit. Ma Sœur, parmi les choſes que j'ai à dire, vous ſaurez bien démêler ce qui vous eſt propre: faites-en de même, Chrétiens; ſuivez avec moi l'amour de ſoi-même dans tous ſes excès, & voiez juſqu'à quel point il vous a gagnés par ſes douceurs dangereuſes. Conſidérez enſuite une ame, qui après s'être ainſi égarée par cet amour pernicieux, commence à revenir ſur ſes pas, qui abandonne peu à peu tout ce qu'elle aimoit, & enfin qui laiſſant tout au-deſſous d'elle, ne ſe réſerve plus que Dieu ſeul. Suivez-la dans tous les pas qu'elle fait pour retourner à lui, & penſez en même tems ſi vous avez fait quelque progrès dans cette voie: voilà ce que vous avez à conſidérer.

a Eccli. XXI. 18.

Entrons d'abord en matiere; & pour ne pas vous tenir long-tems en ſuſpens: l'homme que vous voiez ſi attaché à lui-même par ſon amour propre, n'a pas été créé avec ce défaut. Dans ſon origine Dieu l'avoit fait à ſon image; & ce nom d'image lui doit faire entendre qu'il n'étoit pas fait pour lui-même: une image eſt toute faite pour ſon original. Si un portrait pouvoit tout d'un coup devenir animé, comme il ne verroit en ſoi-même aucun trait qui ne ſe rapportât à la perſonne qu'il re-

préſente, il ne vivroit que pour elle ſeule, & ne reſpireroit que pour ſa gloire. Et toutefois ces portraits que nous animons, ſe trouveroient obligés à partager leur amour entre les originaux qu'ils repréſentent, & le peintre qui les a faits. Mais pour nous, nous ne ſommes point dans cette peine: celui qui nous a fait, eſt celui qui nous a fait à ſa reſſemblance; nous ſommes tout enſemble & les œuvres de ſes mains, & ſes images: ainſi, en toute maniere nous nous devons à lui ſeul, & c'eſt à lui ſeul que notre ame doit être attachée.

En effet, quoique cette ame ſoit défigurée; quoique cette image de Dieu ſoit comme effacée par le péché, ſi nous en cherchons tous les anciens traits, nous reconnoîtrons malgré ſa corruption qu'elle reſſemble encore à Dieu, & que c'étoit pour Dieu qu'elle étoit faite. O ame, vous connoiſſez & vous aimez; c'eſt-là ce que vous avez de plus eſſentiel, & c'eſt par-là que vous reſſemblez à votre Auteur qui n'eſt que connoiſſance & qu'amour. Mais la connoiſſance eſt donnée pour entendre ce qu'il y a de plus vrai, comme l'amour eſt donné pour aimer ce qu'il y a de meilleur. Qu'eſt-ce qu'il y a de plus vrai, que celui qui eſt la vérité même: & qu'y a-t-il de meilleur que celui qui eſt la bonté même? L'ame eſt donc faite pour Dieu & c'eſt, à lui qu'elle devoit ſe tenir attachée, & comme ſuſpendue par ſa connoiſſance & par ſon amour: il ſe connoît ſoi-même, il s'aime ſoi-même; & c'eſt-là ſa vie: & l'ame raiſonnable devoit vivre auſſi en le connoiſſant & en l'aimant. Ainſi par ſa naturelle conſtitution elle étoit unie à ſon Auteur, & devoit faire ſa félicité d'un être ſi parfait & ſi bienfaiſant; c'eſt en cela que conſiſtoit ſa droiture & ſa force. Enfin c'eſt par-là qu'elle étoit riche, parce qu'encore qu'elle n'eût rien de ſon propre fonds, elle

poſſédoit un bien infini par la libéralité de ſon Auteur; c'eſt-à-dire, qu'elle le poſſédoit lui-même, & le poſſédoit d'une maniere ſi aſſurée, qu'elle n'avoit qu'à l'aimer perſévéramment pour le poſſéder toujours; puiſqu'aimer un ſi grand bien, c'eſt ce qui en aſſure la poſſeſſion, ou plutôt c'eſt ce qui la fait. Mais elle n'eſt pas demeurée long-tems en cet état: cette ame qui étoit heureuſe, parce que Dieu l'avoit faite à ſon image, n'a pas voulu être ſon image; elle a voulu, non pas lui reſſembler, mais être abſolument comme lui: heureuſe qu'elle étoit de connoître & d'aimer celui qui ſe connoît & s'aime éternellement, elle a voulu, comme lui, faire elle-même ſa félicité. Hélas qu'elle s'eſt trompée, & que ſa chute a été funeſte! Elle eſt tombée de Dieu ſur ſoi-même: que fera Dieu pour la punir de ſa défection? Il lui donnera ce qu'elle demande: ſe cherchant ſoi-même, elle ſe trouvera ſoi-même.

Mais en ſe trouvant ainſi ſoi-même, étrange confuſion! elle ſe perdra bientôt ſoi-même. Car voilà qu'elle commence déja à ſe méconnoître; tranſportée de ſon orgueil, elle dit: Je ſuis un Dieu, & je me ſuis faite moi-même: c'eſt ainſi que le Prophéte fait parler ces ames hautaines qui mettent leur félicité dans leur propre grandeur, & dans leut propte excellence. En effet, il eſt véritable que pour pouvoir dire: Je veux être content de moi-même, & me ſuffire à moi-même, il faut auſſi pouvoir dire: Je me ſuis fait moi-même, ou plutôt, je ſuis de moi-même. Mais l'ame raiſonnable veut être ſemblable à Dieu par un attribut qui ne peut convenir à la créature, c'eſt-à-dire, par l'indépendance & par la plénitude de l'Etre; & étant ſortie de ſon état pour avoir voulu être heureuſe indépendamment de Dieu, ni elle ne conſomme ſon ancienne & naturelle félicité, ni elle n'arrive à celle qu'elle pour-

ſuit vainement. Mais comme ici ſon orgueil la trompe, il faut lui faire ſentir par quelqu'autre endroit ſa pauvreté & ſa miſere. Il ne faut pour cela que la laiſſer quelque tems à elle-même. Cette ame qui s'eſt tant aimée & tant cherchée, ne ſe peut plus ſupporter: auſſi-tôt qu'elle eſt ſeule avec elle-même, ſa ſolitude lui fait horreur: elle trouve en ſoi-même un vuide infini que Dieu ſeul pouvoit remplir; ſi bien qu'étant ſéparée de Dieu que ſon fond reclame ſans ceſſe, tourmentée par ſon indigence, le chagrin la dévore, l'ennui la tue; il faut qu'elle cherche des amuſemens au-dehors, & jamais elle n'aura de repos, ſi elle ne trouve dequoi s'étourdir. Tant il eſt vrai que Dieu la punit par ſon propre déréglement, & que pour s'être cherchée ſoi-même, elle devient par-là ſon ſupplice. Mais elle ne peut pas demeurer en cet état, tout triſte qu'il eſt; il faut qu'elle tombe encore plus bas: & voici comment.

Repréſentez-vous un homme né dans les richeſſes, mais qui les a diſſipées par ſes profuſions; il ne peut ſouffrir ſa pauvreté; ces murailles nues, cette table dégarnie, cette maiſon preſqu'abandonnée, où on ne voit plus cette foule de domeſtiques, lui fait peur: il emprunte de tous côtés pour ſe cacher à lui-même ſa miſere, il remplit par ce moien en quelque façon le vuide de ſa maiſon, & ſoutient l'éclat de ſon ancienne abondance. Aveugle & malheureux! qui ne ſonge pas que tout ce qui l'éblouit, menace ſon repos & ſa liberté. Ainſi l'ame raiſonnable, née riche par les biens que lui avoit donnés ſon Auteur, & appauvrie volontairement pour s'être cherchée ſoi-même, réduite à ce fond & ſtérile & étroit, tâche de diſſiper le chagrin que lui cauſe ſon indigence, & de réparer ſes ruines, en empruntant de tous côtés dequoi ſe remplir.

Elle commence par ſon corps & par ſes ſens, parce

qu'elle ne trouve rien qui lui ſoit plus proche. Ce corps qui lui eſt uni ſi étroitement, mais qui toutefois eſt d'une nature ſi inférieure à la ſienne, devient le plus cher objet de ſes complaiſances: elle tourne tous ſes ſoins de ſon côté; le moindre raion de beauté qu'elle y apperçoit, ſuffit pour l'arrêter; elle ſe mire pour ainſi parler, & ſe conſidére dans ce corps: elle croit voir dans la douceur de ces regards & de ce viſage, la douceur d'une humeur paiſible; dans la délicateſſe de ces traits, la délicateſſe de l'eſprit; dans ce port & cette mine relevée, la grandeur & la nobleſſe du courage. Foible & trompeuſe image ſans doute: mais enfin la vanité s'en repaît. A quoi es-tu réduite, ame raiſonnable? Toi qui étois née pour l'éternité & pour un objet immortel, tu deviens épriſe & captive d'une fleur que le ſoleil deſſeche, d'une vapeur que le vent emporte, en un mot d'un corps qui par la mortalité eſt devenu un empêchement & un fardeau à l'eſprit.

Elle n'eſt pas plus heureuſe en jouiſſant des plaiſirs que les ſens lui offrent: au contraire elle s'appauvrit dans cette recherche; puiſqu'en pourſuivant le plaiſir, elle perd la raiſon. C'eſt un ſentiment qui nous tranſporte, qui nous énivre, qui nous ſaiſit indépendamment d'elle, & nous entraîne malgré ſes loix. Elle n'eſt jamais ſi foible que lorſque le plaiſir domine; & ce qui marque entre l'un & l'autre une oppoſition éternelle, eſt, que pendant qu'elle demande une choſe, le plaiſir en exige une autre: ainſi l'ame devenue captive du plaiſir, devient en même tems ennemie de la raiſon. Voilà où elle eſt tombée, quand elle a voulu emprunter des ſens: mais ce n'eſt pas encore là la fin de ſes maux; car ces ſens dont elle emprunte, empruntent eux-mêmes de tous côtés; ils tirent tout de leurs objets, & engagent par conſéquent à tous ces objets extérieurs l'ame,

qui eſpérant en ſes ſens ne peut plus rien avoir que par eux.

Je ne veux point ici parler de tous les ſens pour vous faire avouer leur indigence: conſidérez ſeulement la vue à combien d'objets extérieurs elle nous attache: tout ce qui brille, tout ce qui rit aux yeux, tout ce qui paroît grand & magnifique, devient l'objet de nos deſirs & de notre curioſité. Le Saint-Eſprit nous en avoit bien averti, lorſqu'il avoit dit *a* cette parole: *Nec ſequantur cogitationes ſuas, & oculos per res varias fornicantes.* Ne ſuivez pas vos penſées & vos yeux, vous ſouillant & vous corrompant: diſons le mot du Saint-Eſprit; nous proſtituant nous-mêmes à tous les objets qui ſe préſentent. Nous faiſons tout le contraire de ce que Dieu commande, nous nous engageons de toutes parts; nous qui n'avions beſoin que de Dieu, nous commençons à avoir beſoin de tout. Cet homme croit s'agrandir avec ſon équipage qu'il augmente, avec ces appartemens qu'il rehauſſe, avec ſon domaine qu'il étend: cette femme ambitieuſe & vaine croit valoir beaucoup, quand elle s'eſt chargée d'or, de pierreries & de mille autres vains ornemens: toute la nature s'épuiſe pour la parer, tous les arts ſuent, toute l'induſtrie ſe conſomme. Ainſi nous amaſſons autour de nous tout ce qu'il y a de plus rare; notre vanité ſe repaît de cette fauſſe abondance; & par-là nous tombons inſenſiblement dans les piéges de l'avarice: triſte & ſombre paſſion autant qu'elle eſt cruelle & inſatiable. C'eſt elle, dit ſaint Auguſtin, qui trouvant l'ame pauvre & vuide au-dedans, la pouſſe au-dehors, la partage en mille ſoucis, & la conſume par des efforts & laborieux & vains. Elle ſe tourmente comme dans un ſonge; on veut parler, la voix ne ſe ſuit pas; on veut faire de grands mouvemens, on ſent ſes membres engourdis. Ainſi l'ame veut ſe remplir, elle ne peut; ſon

a Num. XV. 39.

argent qu'elle appelle ſon bien, eſt au-dehors; & c'eſt le dedans qui eſt vuide & pauvre. Elle ſe tourmente de voir ſon bien ſi detaché d'elle-même, ſi expoſé au hazard, ſi ſoumis au pouvoir d'autrui. Cependant elle voit croître ſes mauvais deſirs avec ſes richeſſes. L'avarice, dit ſaint Paul *a*, eſt la racine de tous les maux: *Radix omnium malorum eſt cupiditas*. En effet, les richeſſes ſont un moien d'avoir preſque ſurement tout ce qu'on deſire: par les richeſſes l'ambitieux ſe peut aſſouvir d'honneurs; le voluptueux, de plaiſirs; chacun enfin de ce qu'il demande: tous les mauvais deſirs naiſſent dans un cœur qui croit avoir dans l'argent les moiens de les ſatisfaire. Il ne faut donc pas s'étonner, ſi la paſſion des richeſſes eſt ſi violente, puiſqu'elle ramaſſe en elle toutes les autres. Que l'ame eſt aſſervie! de quel joug elle eſt chargée! & pour s'être cherchée elle-même, combien elle eſt devenue pauvre & captive!

a 1. Tim. VI. 10.

Mais peut-être que les paſſions plus nobles & plus généreuſes ſeront plus capables de la remplir: voions ce que la gloire lui pourra produire. Il n'y a rien de plus éclatant, ni qui faſſe plus de bruit parmi les hommes, & tout enſemble il n'y a rien de plus miſerable ni de plus pauvre. Pour nous en convaincre, conſidérons-la dans ce qu'elle a de plus grand & de plus magnifique. Il n'y a point de plus grande gloire que celle des Conquérans; choiſiſſons le plus renommé d'entre eux. Quand on veut parler d'un grand Conquérant, chacun penſe à Alexandre; ce ſera donc, ſi vous voulez, ce même Alexandre qui nous fera voir la pauvreté des Rois dans leurs conquêtes. Qu'eſt-ce donc qu'il a ſouhaité ce grand Alexandre, & qu'a-t-il cherché par tant de travaux & tant de peines qu'il a ſouffertes lui-même & qu'il a fait ſouffrir aux

autres? Il a ſouhaité de faire du bruit dans le monde durant ſa vie & après ſa mort : il a tout ce qu'il a demandé ; perſonne n'en a jamais tant fait, dans l'Egypte, dans la Perſe, dans les Indes, dans toute la terre, en Orient & en Occident ; depuis plus de deux mille ans, on ne parle que d'Alexandre. Il vit dans la bouche de tous les hommes, ſans que ſa gloire ſoit effacée ou diminuée depuis tant de ſiécles : les éloges ne lui manquent pas, mais c'eſt lui qui manque aux éloges ; il a eu tout ce qu'il demandoit ; en a-t-il été, ou en eſt-il plus heureux? tourmenté par ſon ambition durant ſa vie, & tourmenté maintenant dans les Enfers, où il porte la peine éternelle d'avoir voulu ſe faire adorer comme un Dieu, ſoit par orgueil, ſoit par politique. Il en eſt de même de tous ſes ſemblables. La gloire eſt ſouvent donnée à ceux qui la deſirent : mais en cela ils ont reçu leur récompenſe, dit le Fils de Dieu, ils ont été paiés ſelon leurs mérites. Ces grands hommes, dit ſaint Auguſtin *a*, ſi célébres parmi les Gentils, & j'ajoute trop eſtimés parmi les Chrétiens, ont eu ce qu'ils demandoient, ils ont acquis cette gloire qu'ils deſiroient avec tant d'ardeur ; & tous ces hommes vains ont reçu une récompenſe auſſi vaine que leurs deſirs : *Quærebant non a Deo, ſed ab hominibus, gloriam ; ad quam pervenientes acceperunt mercedem ſuam, vani vanam.*

a *Aug. in Pſal. CXVIII.*

Vous voiez, Meſſieurs, l'ame raiſonnable déchue de ſa premiere dignité, parce qu'elle quitte Dieu, & que Dieu la quitte, menée de captivité en captivité, captive d'elle-même, captive de ſon corps, captive des ſens & des plaiſirs, captive de toutes les choſes extérieures qui l'environnent. Saint Paul dit tout en un mot, quand il parle ainſi *b* : *Venumdatus ſub peccato*, livré au péché, captif ſous ſes loix, accablé de ce joug honteux comme un eſclave vendu.

b *Rom. VII. 14.*

A quel prix l'a-t-il acheté? il l'a acheté par tous les faux biens qu'il lui a donnés; & aſſervi par toutes les choſes qu'il croit poſſéder, il ne peut plus reſpirer, ni regarder le Ciel d'où il eſt venu. C'eſt ainſi que nous perdons Dieu, dont toutefois nous ne pouvons nous paſſer; car il y a au fond de notre ame un ſecret deſir qui le redemande ſans ceſſe. L'idée de celui qui nous a créés, eſt empreinte profondément au-dedans de nous: mais ô malheur incroiable! ô lamentable aveuglement! rien n'eſt gravé ſi avant dans le cœur de l'homme, & rien ne lui ſert moins dans ſa conduite. Les ſentimens de la Religion ſont la derniere choſe qui s'efface dans l'homme, & la derniere que l'homme conſulte: rien n'excite de plus grands tumultes parmi les hommes, rien ne les remue davantage, & rien en même tems ne les remue moins. En voulez-vous voir une preuve? A préſent que je ſuis aſſis dans la Chaire de JESUS-CHRIST & des Apôtres, & que vous m'écoutez avec attention, ſi j'allois (ha! plutôt la mort) ſi j'allois vous enſeigner quelque erreur, je verrois tout mon Auditoire ſe révolter contre moi. Je vous prêche les vérités les plus importantes de la Religion, que feront-elles? ô Dieu! qu'eſt-ce donc que l'homme? eſt-ce un prodige? eſt-ce un aſſemblage monſtrueux de choſes incompatibles? eſt-ce un énigme inexplicable; ou bien n'eſt-ce pas plutôt, ſi je puis parler de la ſorte, un reſte de lui-même, une ombre de ce qu'il étoit dans ſon origine, un édifice ruiné, qui dans ſes maſures renverſées conſerve encore quelque choſe de la beauté & de la grandeur de ſa premiere forme? Il eſt tombé en ruine par ſa volonté dépravée; le comble s'eſt abattu ſur les murailles, & les murailles ſur le fondement: mais qu'on remue ces ruines, on trouvera dans les reſtes de ce bâtiment renverſé & les

traces des fondations, & l'idée du premier deſſein, & la marque de l'Architecte. L'impreſſion de Dieu y reſte encore ſi forte qu'il ne peut la perdre, & tout enſemble ſi foible qu'il ne peut la ſuivre; ſi bien qu'elle ſemble n'être reſtée que pour le convaincre de ſa faute, & lui faire ſentir ſa perte. Ainſi il eſt vrai qu'il a perdu Dieu: mais nous avons dit, & il eſt vrai, qu'il ne faut pas s'étonner, s'il s'eſt après cela perdu lui-même. L'ame qui s'eſt éloignée de la ſource de ſon être, ne connoît plus ce qu'elle eſt: elle s'eſt embarraſſée, dit ſaint Auguſtin, dans toutes les choſes qu'elle aime; & de-là vient que les perdant, elle ſe croit auſſi perdue. Ma maiſon eſt brulée, & on dit: Je ſuis perdu; ma réputation eſt bleſſée, ma fortune eſt ruinée, je ſuis perdu. Mais ſur-tout quand le corps eſt attaqué, c'eſt alors qu'on s'écrie plus fort que jamais: je ſuis perdu. L'homme ſe croit attaqué par-là dans le fond de ſon être, ſans vouloir jamais conſidérer que ce qui dit: Je ſuis perdu, n'eſt pas le corps; car il eſt lui-même ſans ſentiment; & l'ame qui dit qu'elle eſt perdue, ne ſent pas qu'elle eſt autre choſe que celui dont elle connoît la perte future, & ſe croit perdue en le perdant. Ha! ſi elle n'avoit pas oublié Dieu, ſi elle avoit toujours ſongé qu'elle eſt ſon image, elle ſe ſeroit tenue à lui comme au ſeul appui de ſon être; & attachée à un principe ſi haut, elle n'auroit pas cru périr en voiant tomber une choſe qui eſt ſi fort au-deſſous d'elle. Mais, comme dit ſaint Auguſtin, s'étant engagée toute entiere dans ſon corps & dans toutes les choſes ſenſibles, roulée & envelopée parmi les objets qu'elle aime, & dont elle traîne continuellement l'idée avec elle, elle ne s'en peut plus démêler, elle ne ſait plus ce qu'elle eſt, elle dit: Je ſuis une vapeur, je ſuis un ſouffle, je ſuis un air délié, ou un feu ſubtil; ſans doute une vapeur

qui aime Dieu, un feu qui connoît Dieu, un air fait à ſon image. O ame, voilà le comble de tes maux: en te cherchant, tu t'es perdue; maintenant tu te méconnois en ce triſte & malheureux état. Ecoutons les paroles de Dieu par la bouche de ſon Prophéte *a: Convertimini, ſicut in profundum receſſeratis, filii Iſrael.* O Ame, réveille toi, reviens à Dieu dont tu t'étois ſi profondément retirée.

* *Iſ. XXXI. 6.*

Et en effet, Chrétiens, dans cet oubli profond & de Dieu & d'elle-même où elle s'étoit plongée, ce grand Dieu ſait bien la trouver; il fait entendre ſa voix, quand il lui plaît, au milieu du bruit du monde, dans ſon plus grand éclat & au milieu de toutes ſes pompes; il en découvre le fond, c'eſt-à-dire, la vanité & le néant. L'ame honteuſe de ſa ſervitude vient à conſidérer pourquoi elle eſt née; & recherchant en elle-même les reſtes de l'image de Dieu, elle ſonge à la rétablir en ſe réuniſſant à ſon Auteur. Touchée de ce ſentiment, elle commence à rejetter les choſes extérieures. O richeſſes, dit-elle, vous n'avez qu'un nom trompeur, vous venez pour me remplir, mais j'ai un vuide infini où vous n'entrez pas: mes ſecrets deſirs qui demandent Dieu, ne peuvent pas être ſatisfaits de tous vos tréſors; il faut que je m'enrichiſſe par quelque choſe de plus grand & de plus intime; voilà les richeſſes mépriſées. L'ame regarde enſuite le corps auquel elle eſt unie; elle le voit revêtu de mille ornemens étrangers; elle en a honte, parce qu'elle voit que ces ornemens empruntés ſont un piége & pour les autres & pour elle-même. Alors elle eſt en état d'écouter les paroles que le Saint-Eſprit *b* adreſſe aux Dames mondaines: *J'ai vu les filles de Sion la tête levée, marchant d'un pas affecté avec des contenances étudiées, & faiſant ſigne des yeux à droite & à gauche. Pour cela,*

b *Il. III. 16. 17.*

dit le Seigneur, *je ferai tomber tous leurs cheveux*. Quelle ſorte de vengeance! Quoi, falloit-il fulminer & le prendre d'un ton ſi haut pour abattre ſi peu de choſe? Ce grand Dieu qui ſe vante de déraciner par ſon ſouffle les cédres du Liban, tonne pour abattre les feuilles des arbres! Eſt-ce là le digne effet d'une main toute-puiſſante? Dieu a deſſein de nous faire entendre combien il eſt honteux à l'homme d'être ſi fort attaché à des choſes vaines, que leur perte lui ſoit un ſupplice: c'eſt pour cela qu'il paſſe encore plus avant. Après avoir dit, *Je ferai tomber leurs cheveux; Je détruirai*, pourſuit-il [a], *& les colliers, & les braſſelets, & les anneaux, & les boëtes à parfums, & les veſtes & les manteaux, & les broderies, & les toiles ſi délicées, ces vaines couvertures qui ne cachent rien*, &c. Car le Saint-Eſprit a voulu deſcendre dans un dénombrement exact de tous les ornemens de la vanité, s'attachant, pour ainſi parler, à ſuivre par ſa vengeance toutes les diverſes parures qu'une vaine curioſité a inventées. A ces menaces d'un Dieu tout-puiſſant, l'ame qui s'eſt ſentie long-tems attachée à ces ornemens, commence à rentrer en elle-même. Quoi, Seigneur, dit-elle, vous voulez détruire toute cette vaine parure? Pour prévenir votre colere je commencerai moi-même à m'en dépouiller: entrons dans un état où il n'y ait plus d'ornement que celui de la vertu.

[a] *Ibid. III. 19. 20. 21. & ſeq.*

Ici cette ame dégoutée du monde s'apperçoit que ces ornemens marquent dans les hommes quelque dignité; elle regarde ces honneurs que le monde vante, & auſſi-tôt elle en voit le fond; elle voit l'orgueil qu'ils inſpirent, & découvre dans cet orgueil & les diſputes & les jalouſies, & tous les maux qu'il entraîne; elle voit en même tems que ſi ces honneurs ont quelque choſe de ſolide, c'eſt qu'ils obligent de donner au monde un grand exemple; mais on peut

en les quittant en donner un plus utile ; & il eſt beau, quand on les a, d'en faire un ſi bel uſage. Loin donc honneurs de la terre ; tout votre éclat couvre mal nos foibleſſes & nos défauts ; il ne les cache qu'à nous ſeuls & les fait connoître aux autres. Ha ! j'aime mieux avoir la derniere place dans la maiſon de mon Dieu que de tenir les plus hauts rangs dans les demeures des pécheurs. L'ame ſe dépouille, comme vous voiez, des choſes extérieures ; elle revient de ſon égarement, & commence à être plus proche d'elle-même : mais oſera-t-elle toucher à ce corps ſi tendre, ſi chéri, ſi ménagé ? N'aura-t-on point pitié de cette complexion ſi délicate ? au contraire, c'eſt à lui principalement que l'ame s'en prend, comme à ſon plus dangereux ſéducteur. J'ai, dit-elle, trouvé une victime depuis que ce corps eſt devenu mortel ; il ſembloit n'être devenu pour moi qu'un embarras & qu'un attrait pour me porter au mal, mais la pénitence me fait voir que je le puis mettre à un meilleur uſage. Graces à la miſericorde divine, j'ai en lui dequoi réparer mes fautes paſſées. Cette penſée la ſollicite à ne plus rien donner à ſes ſens ; elle leur ôte tous leurs plaiſirs, elle embraſſe toutes les mortifications, elle donne au corps une nourriture peu agréable ; & afin que la nature s'en contente, elle attend que la néceſſité la rende ſupportable. Le coucher deſſus la dure, la pſalmodie de la nuit, & le travail de la journée attirent le ſommeil à ce corps ſi tendre, ſommeil leger qui n'appéſantit pas l'eſprit, & qui n'interrompt preſque point ſes actions. Ainſi toutes les fonctions même de la nature commencent dorénavant à devenir des opérations de la grace : on déclare une guerre immortelle & irréconciliable à tous les plaiſirs ; il n'y en a aucun ſi innocent qu'il ne devienne ſuſpect : la raiſon que Dieu donne à l'ame

pour la conduire, s'écrie en les voiant approcher : C'eſt ce ſerpent qui nous a ſéduits : *Serpens a decepit me.* [a] Gen. III. 13.

Les premiers plaiſirs qui nous ont trompés, ſont entrés dans notre cœur avec une mine innocente, comme un ennemi qui ſe déguiſe pour entrer dans une place qu'il veut révolter contre les puiſſances légitimes : ces deſirs qui nous ſembloient innocens, ont remué peu à peu les paſſions les plus violentes, qui nous ont mis dans les fers que nous avons tant de peine à rompre. L'ame délivrée par ces réflexions de la captivité des ſens, & détachée de ſon corps par la mortification, eſt enfin revenue à elle-même. Elle eſt revenue de bien loin, & ſemble avoir fait un grand progrès : mais enfin s'étant trouvée elle-même, elle a trouvé la ſource de tous ſes maux. C'eſt donc à elle-même qu'elle en veut encore : déçue par ſa liberté dont elle a fait un mauvais uſage, elle ſonge à la contraindre de toutes parts ; des grilles affreuſes, une retraite profonde, une clôture impénétrable, une obéiſſance entiére, toutes les actions réglées, tous les pas comptés, cent yeux qui nous obſervent : encore trouve-t-elle qu'il n'y en a pas aſſez pour l'empêcher de s'égarer ; elle ſe met de tous côtés ſous le joug ; & ſe ſouvenant des triſtes jalouſies du monde, elle s'abandonne ſans réſerve aux douces jalouſies d'un Dieu bienfaiſant, qui ne veut avoir les cœurs que pour les remplir des douceurs céleſtes. Elle ſe met des bornes de tous côtés, de peur de retomber ſur ces objets extérieurs, & que ſa liberté ne s'égare encore une fois en s'y cherchant ; mais de peur de s'arrêter en elle-même, elle abandonne ſa volonté propre. Ainſi reſſerrée de toutes parts, elle ne peut plus reſpirer que du côté du Ciel : elle ſe donne donc en proie à l'amour divin, elle rappelle ſa connoiſſance & ſon amour à

ſon uſage primitif. C'eſt alors que nous pouvons dire avec David *a*: *O Dieu, votre ſerviteur a trouvé ſon cœur pour vous faire cette priere*. L'ame ſi long-tems égarée dans les choſes extérieures, s'eſt enfin retrouvée; mais c'eſt pour s'élever au-deſſus de ſoi-même & ſe donner tout à fait à Dieu.

a Invenit ſervus tuus cor ſuum, ut oraret te oratione hac. *II. Reg. VII. 27.*

Il n'y a rien de plus nouveau que cet état où l'ame pleine de Dieu s'oublie elle-même. De cette union avec Dieu on voit naître bientôt en elle toutes les vertus. Là eſt la véritable prudence; car on apprend à tendre à ſa fin, c'eſt-à-dire à Dieu, par la ſeule voie qui y mene, je veux dire, par l'amour. Là eſt la force & le courage; car il n'y a rien qu'on ne ſouffre pour l'amour de Dieu. Là ſe trouve la tempérance parfaite; car on ne peut plus goûter les plaiſirs des ſens qui dérobent à Dieu les cœurs & l'attention des eſprits. Là on commence à faire juſtice à Dieu, au prochain & à ſoi-même: à Dieu, parce qu'on lui rend tout ce qu'on lui doit, en l'aimant plus que ſoi-même: au prochain, parce qu'après qu'on a fait l'effort de renoncer à ſoi-même, on commence à l'aimer véritablement, non pour ſoi-même, mais comme ſoi-même: enfin on ſe fait juſtice à ſoi-même, parce qu'on ſe donne de tout ſon cœur à qui on appartient naturellement; mais en ſe donnant de la ſorte on acquiert le plus grand de tous les biens, & on a ce merveilleux avantage d'être heureux par le même objet qui fait la félicité de Dieu. L'amour de Dieu fait donc naître toutes les vertus; & pour les faire ſubſiſter éternellement, il leur donne pour fondement l'humilité. Demandez à ceux qui ont dans le cœur quelque paſſion violente, s'ils conſervent quelque orgueil ou quelque fierté en préſence de ce qu'ils aiment; on ne ſe ſoumet que trop, on n'eſt que trop humble: l'ame donc poſſédée de l'amour de Dieu, tranſportée par

cet amour hors de ſoi-même, n'a garde de ſonger à ſoi, ni par conſéquent de s'enorgueillir ; car elle voit un objet au prix duquel elle ſe compte pour rien, & en eſt tellement épriſe qu'elle le préfere à ſoi-même, non ſeulement par raiſon, mais par amour.

Mais voici dequoi s'humilier plus profondément encore : attachée à ce divin objet, elle voit toujours au-deſſus d'elle deux gouffres profonds, le néant d'où elle a été tirée, & un autre néant encore plus affreux ; c'eſt le péché, où elle peut tomber ſans ceſſe, ſi peu qu'elle quitte Dieu, & qu'elle l'oblige de la quitter. Elle conſidére que ſi elle eſt juſte, c'eſt Dieu qui la fait telle continuellement. Saint Auguſtin ne veut pas qu'on diſe que Dieu nous a fait juſtes, mais il dit qu'il nous fait juſtes à chaque moment. Ce n'eſt pas, dit-il, comme un Médecin qui aiant guéri ſon malade le laiſſe dans une ſanté qui n'a plus beſoin de ſecours ; c'eſt comme l'air qui n'a pas été fait lumineux pour le demeurer enſuite par ſoi-même, mais qui eſt fait tel continuellement par le Soleil. Ainſi l'ame attachée à Dieu ſent continuellement ſa dépendance, & que la juſtice qui lui eſt donnée, ne ſubſiſte pas toute ſeule, mais que Dieu la crée en elle à chaque moment : de ſorte qu'elle ſe tient toujours attentive de ce côté-là ; elle demeure toujours ſous la main de Dieu, toujours attachée au gouvernement & comme au raion de ſa grace. En cet état elle ſe connoît, mais elle ne ſent plus de péril comme auparavant ; & ſentant qu'elle eſt faite pour un objet éternel, elle ne connoît plus de mort que le péché.

Il faudroit ici vous découvrir la derniere perfection de l'amour de Dieu ; il faudroit vous montrer cette ame détachée des chaſtes douceurs qui l'ont attirée à Dieu, & poſſedée ſeulement de ce qu'

elle découvre en Dieu même, c'eſt-à-dire, de ſes perfections infinies. Là ſe verroit l'union de l'ame avec un JESUS délaiſſé ; là s'entendroit la derniere conſommation de l'amour divin dans un endroit de l'ame ſi profond & ſi retiré que les ſens n'en ſoupçonnent rien, tant il eſt éloigné de leur région : mais pour s'expliquer ſur cette matiere, il faudroit un langage que le monde n'entendroit pas.

Finiſſons donc ce diſcours, & permettez qu'en finiſſant je vous demande, Meſſieurs, ſi les ſaintes vérités que j'ai annoncées, ont excité en vos cœurs quelque étincelle de l'amour divin. La vie chrétienne que je vous propoſe ſi pénitente, ſi mortifiée, ſi dérachée des ſens & de nous-mêmes, vous paroît peut-être impoſſible. Peut-on vivre, direz-vous, de cette ſorte ? Peut-on renoncer à ce qui plaît ? On vous dira de-là haut * qu'on peut quelque choſe de plus difficile, puiſqu'on peut embraſſer tout ce qui choque. Mais pour le faire, direz-vous, il faut aimer Dieu d'une maniere bien ſublime ; & je ne ſais ſi on peut le connoître aſſez pour l'aimer autant qu'il faudroit. On vous dira de-là haut, qu'on en connoît aſſez pour l'aimer ſans bornes. Mais peut-on mener dans le monde une telle vie ? ouï ſans doute ; il faut que le monde nous déſabuſe du monde ; ſes appas ont aſſez d'illuſions, ſes faveurs aſſez d'inconſtance, ſes rebuts aſſez d'amertume : il y a aſſez d'injuſtice & de perfidie dans le procedé des hommes, aſſez d'inégalités & de bizarrerie dans leurs humeurs incommodes & contrariantes : ç'en eſt aſſez ſans doute pour nous dégouter. Hé, dites-vous, je n'en ſuis que trop dégouté : tout me dégoute en effet, mais rien ne me touche ; le monde me déplait, mais Dieu ne me plaît pas pour cela. Je connois cet état étrange, malheureux & inſupportable, mais trop ordinaire dans la vie pour en ſortir. Ames

* *Elle étoit à la Grille d'en-haut avec la Reine.*

chrétiennes, ſachez que qui cherche Dieu de bonne foi ne manque jamais de le trouver ; ſa parole y eſt expreſſe *a* : *Celui qui demande, on lui donne ; celui qui cherche, il trouve ; & on ouvre à celui qui frape.* Si donc vous ne trouvez pas, ſans doute vous ne cherchez pas : remuez juſqu'au fond de votre cœur : les plaies ont cela, qu'elles peuvent être ſondées juſques au fond, pourvu qu'on aie le courage de les pénétrer. Vous trouverez dans ce fond un ſecret orgueil qui vous fait dédaigner tout ce qu'on vous dit & tous les ſages conſeils ; vous trouverez un eſprit de raillerie inconſidérée qui naît parmi l'enjouement des converſations. Quiconque en eſt poſſedé, croit que toute la vie n'eſt qu'un jeu : on ne veut que ſe divertir ; & la face de la raiſon, ſi je puis parler de la ſorte, paroît trop ſérieuſe & trop chagrine.

a Matth. VII. 8.

Mais, pourquoi eſt-ce que je m'étudie à chercher des cauſes ſecrettes du dégoût que nous donne la piété ? Il y en a de plus groſſieres & de plus palpables : on ſait quelles ſont les penſées qui arrêtent ordinairement le monde. On n'aime point la piété véritable, parce que contenre des biens éternels, elle ne donne point d'établiſſement ſur la terre, elle ne fait point la fortune de ceux qui la ſuivent : c'eſt l'objection ordinaire que font à Dieu les hommes du monde : mais il y a répondu d'une maniere digne de lui par la bouche du Prophéte Malachie *b*. *Vos paroles ſe ſont élevées contre moi, dit le Seigneur, & vous avez répondu : Quelles paroles avons-nous proférées contre vous ? Vous avez dit : Celui qui ſert Dieu, ſe tourmente en vain. Quel bien nous eſt-il revenu d'avoir gardé ſes commandemens, & d'avoir marché triſtement devant ſa face ? Les hommes ſuperbes & entreprenans ſont heureux, car ils ſe ſont établis en vivant dans l'impiété & ils ont tenté Dieu en ſongeant*

b Malach. III. 13. 14. 15.

à ſe faire heureux malgré ſes loix, & ils ont fait leurs affaires. Voilà l'objection des impies propoſée dans toute ſa force par le Saint-Eſprit. *A ces mots*, pourſuit *a* le Prophéte, *les gens de bien étonnés ſe ſont parlés ſecrettement les uns aux autres.* Perſonne ſur la terre n'oſe entreprendre, ce ſemble, de répondre aux impies qui attaquent Dieu avec une audace ſi inſenſée; mais Dieu répondra lui-même: *Le Seigneur a prêté l'oreille à ces choſes*, dit le Prophéte, *& il les a ouies; il a fait un livre, où il écrit les noms de ceux qui le ſervent; & en ce jour où j'agis, dit le Seigneur des Armées*, c'eſt-à-dire, en ce dernier jour, où j'acheve mes ouvrages, où je déploie ma miſéricorde & ma juſtice: *en ce jour, dit-il, les gens de Sion ſeront ma poſſeſſion particuliere; je les traiterai, comme un bon Pere traite un fils obéiſſant. Alors vous retournerez, impies; vous verrez de loin leur felicité, dont vous ſerez exclus pour jamais; & vous verrez quelle difference il y a entre le juſte & l'impie, entre celui qui ſert Dieu & celui qui mépriſe ſes loix.*

a Malach. III. 16. 17. 18.

C'eſt ainſi que Dieu répond aux objections des impies. Vous n'avez pas voulu croire, que ceux qui me ſervent puiſſent être heureux: vous n'en avez cru ni à ma parole, ni à l'expérience des autres; votre expérience vous en convaincra, vous les verrez heureux & vous vous verrez miſérables: *Hæc dicit Dominus faciens hæc*: C'eſt ce que dit le Seigneur; il l'en faut croire: car lui-même qui le dit, c'eſt lui qui le fait, & c'eſt ainſi qu'il fait taire les ſuperbes & les incrédules. Serez-vous aſſez heureux pour profiter de cet avis & pour prévenir ſa colere: allez, Meſſieurs, & penſez-y: ne ſongez point au Prédicateur qui vous a parlé, ni s'il a bien dit, ni s'il a mal dit: qu'importe qu'ait dit un homme mortel? Il y a un Prédicateur inviſible qui prêche dans le fond des cœurs: c'eſt celui-là que les Prédicateurs & les Auditeurs doivent

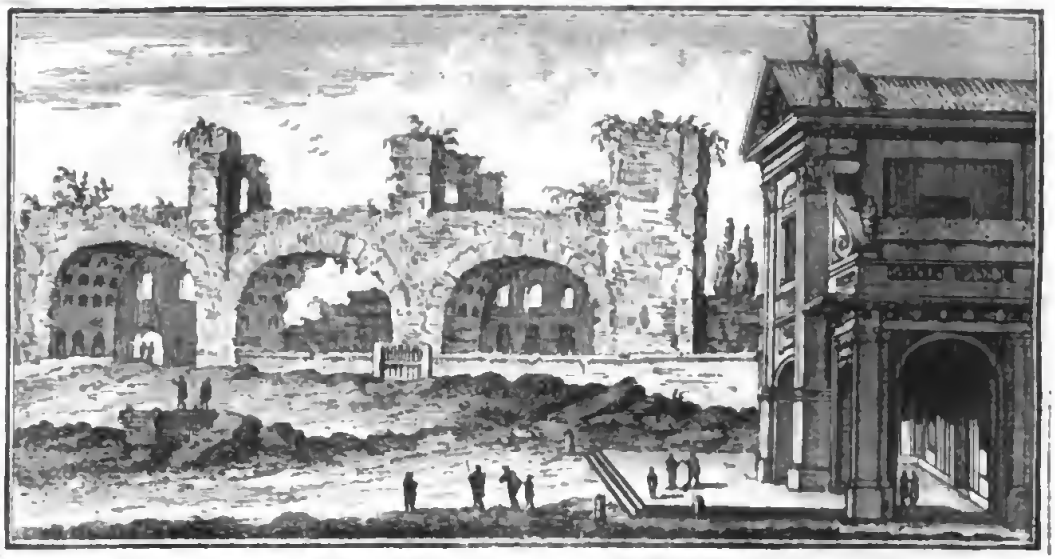
écouter; c'eſt lui qui parle intérieurement à celui qui parle au-dehors; & c'eſt lui que doivent entendre au-dedans du cœur tous ceux qui prêtent l'oreille aux diſcours ſacrés. Le Prédicateur qui parle au-dehors, ne fait qu'un ſeul ſermon pour tout un grand Peuple; mais le Prédicateur du dedans, je veux dire le Saint-Eſprit, fait autant de prédications différentes qu'il y a de perſonnes différentes dans un Auditoire; car il parle à chacun en particulier, & lui applique ſelon ſes beſoins la parole de la vie éternelle.

Ecoutons-le donc, Chrétiens, laiſſez-lui remuer au fond de vos cœurs ce ſecret principe de l'amour de Dieu. Eſprit Saint, Eſprit pacifique, je vous ai préparé les voies en prêchant votre parole: ma voix a été ſemblable peut-être à ce bruit impétueux qui a prévenu votre deſcente; deſcendez maintenant, ô Feu inviſible, & que ces diſcours enflammés que vous ferez au-dedans des cœurs, les rempliſſent d'une ardeur céleſte; faites leur goûter la vie éternelle, qui conſiſte à connoître & à aimer Dieu; donnez leur un eſſai de la viſion dans la Foi, un avant-gout de la poſſeſſion dans l'Eſpérance, une goutte de ce torrent de délices qui énivre les Bienheureux dans les tranſports céleſtes de l'amour divin.

Et vous, ma Sœur, qui avez commencé à goûter ces chaſtes délices, deſcendez, allez à l'Autel; victime de la pénitence, allez achever votre ſacrifice: le feu eſt allumé, l'encens eſt prêt, le glaive eſt tiré; le glaive eſt la parole qui ſépare l'ame d'avec elle-même pour l'attacher uniquement à ſon Dieu. Le ſacré Pontife * vous attend avec ce voile miſtérieux que vous demandez. Envelopez-vous dans ce voile; vivez cachée à vous-même, auſſi bien qu'à tout le monde; & connue de Dieu, échapez vous à vous-même, ſortez de vous-même, & prenez un ſi noble eſſor que vous ne trouviez de repos que dans l'eſſence éternelle du Pere, du Fils & du Saint-Eſprit.

* *Monſeigneur l'Archevêque de Paris.*

F I N.



RECUEIL DES

ORAISONS FUNEBRES.

ORAISON FUNEBRE DE HENRIETTE-MARIE DE FRANCE, REINE DE LA GRANDBRETAGNE.

Prononcée le 16. Novembre 1669. en préſence de MONSIEUR, *Frere unique du Roi, & de* MADAME, *en l'Egliſe des Religieuſes de Sainte Marie de Chaillot, où repoſe le Coeur de Sa Majeſté.*

Et nunc, Reges, intelligite: erudimini qui judicatis terram. *Pſal. II. 10.*

Maintenant, ô Rois, apprenez: inſtruiſez-vous, Juges de la Terre.

* *A Monſieur, Frere du Roi.*

MONSEIGNEUR*,

CELUI qui regne dans les Cieux, & de qui relevent tous les Empires, à qui ſeul appartient la gloire, la majeſté & l'indépendance, eſt auſſi le

ſeul qui ſe glorifie de faire la loi aux Rois, & de leur donner quand il lui plaît, de grandes & de terribles leçons. Soit qu'il éleve les Trônes, ſoit qu'il les abaiſſe; ſoit qu'il communique ſa puiſſance aux Princes, ſoit qu'il la retire à lui-même, & ne leur laiſſe que leur propre foibleſſe: il leur apprend leurs devoirs d'une maniere ſouveraine & digne de lui. Car en leur donnant ſa puiſſance, il leur commande d'en uſer comme il fait lui-même pour le bien du monde; & il leur fait voir en la retirant que toute leur Majeſté eſt empruntée, & que pour être aſſis ſur le Trône, ils n'en ſont pas moins ſous ſa main, & ſous ſon autorité ſuprême. C'eſt ainſi qu'il inſtruit les Princes, non-ſeulement par des diſcours & par des paroles, mais encore par des effets & par des exemples. *Et nunc, Reges, intelligite; erudimini qui judicatis terram.*

Chrétiens, que la mémoire d'une grande Reine, fille, femme, mere de Rois ſi puiſſans, & Souveraine de trois Roiaumes, appelle de tous côtés à cette triſte cérémonie; ce diſcours vous fera paroître un de ces exemples redoutables, qui étalent aux yeux du monde ſa vanité toute entiere. Vous verrez dans une ſeule vie toutes les extrémités des choſes humaines: la félicité ſans bornes, auſſi-bien que les miſeres; une longue & paiſible jouiſſance d'une des plus nobles Couronnes de l'Univers; tout ce que peuvent donner de plus glorieux la naiſſance & la grandeur accumulé ſur une tête, qui enſuite eſt expoſée à tous les outrages de la fortune; la bonne cauſe d'abord ſuivie de bons ſuccès, & depuis, des retours ſoudains, des changemens inouis; la rébellion long-tems retenue, à la fin tout-à-fait maîtreſſe; nul frein à la licence; les Loix abolies; la Majeſté violée par des attentats juſques alors inconnus; l'uſurpation & la tirannie ſous le nom de liberté;

une Reine fugitive, qui ne trouve aucune retraite dans trois Roiaumes, & à qui ſa propre Patrie n'eſt plus qu'un triſte lieu d'exil; neuf voiages ſur Mer entrepris par une Princeſſe malgré les tempêtes; l'Océan étonné de ſe voir traverſé tant de fois en des appareils ſi divers, & pour des cauſes ſi différentes; un Trône indignement renverſé, & miraculeuſement rétabli. Voilà les enſeignemens que Dieu donne aux Rois: ainſi fait-il voir au monde le néant de ſes pompes & de ſes grandeurs. Si les paroles nous manquent, ſi les expreſſions ne répondent pas à un ſujet ſi vaſte & ſi relevé; les choſes parleront aſſez d'elles-mêmes. Le cœur d'une grande Reine, autrefois élevé par une ſi longue ſuite de proſpérités, & puis plongé tout à coup dans un abîme d'amertumes, parlera aſſez haut: & s'il n'eſt pas permis aux particuliers de faire des leçons aux Princes ſur des événemens ſi étranges, un Roi me prête ſes paroles pour leur dire: *Et nunc, Reges, intelligite; eruditimini qui judicatis terram*: Entendez, ô Grands de la terre, inſtruiſez-vous, arbitres du monde.

Mais la ſage & religieuſe Princeſſe qui fait le ſujet de ce diſcours, n'a pas été ſeulement un ſpectacle propoſé aux hommes, pour y étudier les conſeils de la divine Providence & les fatales révolutions des Monarchies; elle s'eſt inſtruite elle-même, pendant que Dieu inſtruiſoit les Princes par ſon exemple fameux. J'ai déja dit que ce grand Dieu les enſeigne, & en leur donnant, & en leur ôtant leur puiſſance. La Reine dont nous parlons, a également entendu deux leçons ſi oppoſées; c'eſt-à-dire qu'elle a uſé chrétiennement de la bonne & de la mauvaiſe fortune. Dans l'une elle a été bienfaiſante; dans l'autre elle s'eſt montrée toujours invincible. Tant qu'elle a été heureuſe, elle a fait ſentir ſon pouvoir au monde par des bontés infinies;

quand la fortune l'eut abandonnée, elle s'enrichit plus que jamais elle-même de vertus: tellement qu'elle a perdu pour ſon propre bien cette puiſſance roiale qu'elle avoit pour le bien des autres; & ſi ſes Sujets, ſi ſes Alliés, ſi l'Egliſe univerſelle a profité de ſes grandeurs, elle-même a ſçu profiter de ſes malheurs & de ſes diſgraces plus qu'elle n'avoit fait de toute ſa gloire. C'eſt ce que nous remarquerons dans la vie éternellement mémorable de très-haute, très-excellente, & trés-puiſſante Princeſſe HENRIETTE-MARIE DE FRANCE, REINE DE LA GRAND'BRETAGNE.

Quoique perſonne n'ignore les grandes qualités d'une Reine dont l'hiſtoire a rempli tout l'Univers, je me ſens obligé d'abord à les rappeller en votre mémoire, afin que cette idée nous ſerve pour toute la ſuite du diſcours. Il ſeroit ſuperflu de parler au long de la glorieuſe naiſſance de cette Princeſſe: on ne voit rien ſous le Soleil qui en égale la grandeur. Le Pape ſaint Gregoire a donné *a* dès les premiers ſiécles cet éloge ſingulier à la Couronne de France, qu'elle eſt autant au-deſſus des autres Couronnes du monde, que la dignité Roiale ſurpaſſe les fortunes particuliéres. Que s'il a parlé en ces termes du tems du Roi Childebert, & s'il a élevé ſi haut la Race de Mérovée: jugez ce qu'il auroit dit du ſang de ſaint Louis & de Charlemagne. Iſſue de cette Race, fille de Henri le Grand, & de tant de Rois, ſon grand cœur a ſurpaſſé ſa naiſſance. Toute autre place qu'un Trône eût été indigne d'elle. A' la vérité elle eut dequoi ſatisfaire à ſa noble fierté, quand elle vit qu'elle alloit unir la Maiſon de France à la Roiale Famille des Stuarts, qui étoient venus à la ſucceſſion de la Couronne d'Angleterre par une fille de Henri VII. mais qui tenoient de leur Chef depuis pluſieurs ſiécles le Sceptre

a Lib. V. Epiſt. VI.

d'Ecoſſe, & qui deſcendoient de ces Rois antiques dont l'origine ſe cache ſi avant dans l'obcurité des premiers tems. Mais ſi elle eut de la joie de regner ſur une grande Nation, c'eſt parce qu'elle pouvoit contenter le déſir immenſe, qui ſans ceſſe la ſollicitoit à faire du bien. Elle eut une magnificence Roiale, & l'on eût dit qu'elle perdoit ce qu'elle ne donnoit pas. Ses autres vertus n'ont pas été moins admirables. Fidéle dépoſitaire des plaintes & des ſecrets, elle diſoit que les princes doivent garder le même ſilence que les Confeſſeurs, & avoir la même diſcrétion. Dans la plus grande fureur des guerres civiles, jamais on n'a douté de ſa parole, ni deſeſperé de ſa clémence. Quelle autre a mieux pratiqué cet art obligeant, qui fait qu'on ſe rabaiſſe ſans ſe dégrader, & qui accorde ſi heureuſement la liberté avec le reſpect? Douce, familiére, agréable autant que ferme & vigoureuſe, elle ſavoit perſuader & convaincre, auſſi-bien que commander, & faire valoir la raiſon non moins que l'autorité. Vous verrez avec quelle prudence elle traitoit les affaires; & une main ſi habile eût ſauvé l'Etat, ſi l'Etat eût pu être ſauvé. On ne peut aſſez louer la magnanimité de cette Princeſſe. La fortune ne pouvoit rien ſur elle: ni les maux qu'elle a prévus, ni ceux qui l'ont ſurpriſe, n'ont abattu ſon courage. Que dirai-je de ſon attachement immuable à la Religion de ſes Ancêtres? Elle a bien ſçu reconnoître que cet attachement faiſoit la gloire de ſa Maiſon, auſſi-bien que celle de toute la France, ſeule Nation de l'Univers, qui depuis douze ſiécles preſque accomplis que ſes Rois ont embraſſé le Chriſtianiſme, n'a jamais vu ſur le Trône que des Princes enfans de l'Egliſe. Auſſi a-t-elle toujours déclaré que rien ne ſeroit capable de la détacher de la Foi de ſaint Louis. Le Roi ſon mari lui a donné juſqu'à la mort ce bel éloge, qu'

il n'y avoit que le ſeul point de la Religion, où leurs cœurs fuſſent déſunis; & confirmant par ſon témoignage la piété de la Reine, ce Prince très-éclairé a fait connoître en même tems à toute la terre, la tendreſſe, l'amour conjugal, la ſainte & inviolable fidélité de ſon Epouſe incomparable.

Dieu qui rapporte tous ſes conſeils à la conſervation de ſa ſainte Egliſe, & qui fécond en moiens, emploie toutes choſes à ſes fins cachés, s'eſt ſervi autrefois des chaſtes attraits de deux ſaintes Héroïnes pour délivrer ſes Fidéles des mains de leurs ennemis. Quand il voulut ſauver la ville de Béthulie, il tendit en la beauté de Judith un piége imprévu & inévitable à l'aveugle brutalité d'Holopherne. Les graces pudiques de la Reine Eſther eurent un effet auſſi ſalutaire, mais moins violent. Elle gagna le cœur du Roi ſon mari, & fit d'un Prince infidéle, un illuſtre protecteur du Peuple de Dieu. Par un conſeil à peu près ſemblable, ce grand Dieu avoit préparé un charme innocent au Roi d'Angleterre, dans les agrémens infinis de la Reine ſon Epouſe. Comme elle poſſédoit ſon affection (car les nuages qui avoient paru au commencement, furent bientôt diſſipés) & que ſon heureuſe fécondité redoubloit tous les jours les ſacrés liens de leur amour mutuel: ſans commettre l'autorité du Roi ſon Seigneur, elle emploioit ſon crédit à procurer un peu de repos aux Catholiques accablés. Dès l'âge de quinze ans elle fut capable de ces ſoins: & ſeize années d'une proſpérité accomplie qui coulerent ſans interruption, avec l'admiration de toute la terre, furent ſeize années de douceur pour cette Egliſe affligée. Le crédit de la Reine obtint aux Catholiques ce bonheur ſingulier & preſque incroiable, d'être gouvernés ſucceſſivement par trois Nonces Apoſtoliques, qui leur apportoient les conſolations que

reçoivent les enfans de Dieu de la communication avec le ſaint Siége. Le Pape ſaint Gregoire écrivant au pieux Empereur Maurice, lui repréſente en ces termes [a] les devoirs des Rois Chrétiens: *Sachez, ô grand Empereur, que la ſouveraine puiſſance vous eſt accordée d'en-haut, afin que la vertu ſoit aidée, que les voies du Ciel ſoient élargies, & que l'Empire de la terre ſerve à l'Empire du Ciel.* C'eſt la vérité elle-même, qui lui a dicté ces belles paroles. Car qu'y a-t-il de plus convenable à la puiſſance, que de ſecourir la vertu? A quoi la force doit-elle ſervir, qu'à défendre la raiſon? Et pourquoi commandent les hommes, ſi ce n'eſt pour faire que Dieu ſoit obéi? Mais ſur-tout, il faut remarquer l'obligation ſi glorieuſe que ce grand Pape impoſe aux Princes, d'élargir les voies du Ciel. JESUS-CHRIST a dit dans ſon Evangile: *Que le chemin qui mene à la vie eſt étroit!* & voici ce qui le rend ſi étroit. C'eſt que le Juſte, ſévére à lui-même, & perſécuteur irréconciliable de ſes propres paſſions, ſe trouve encore perſécuté par les injuſtes paſſions des autres; & ne peut pas même obtenir que le monde le laiſſe en repos dans ce ſentier ſolitaire & rude, où il grimpe plutôt qu'il ne marche. Accourez, dit ſaint Grégoire, Puiſſances du ſiécle; voiez dans quel ſentier la vertu chemine; doublement à l'étroit, & par elle-même, & par l'effort de ceux qui la perſécutent: ſecourez-la, tendez-lui la main: puiſque vous la voiez déja fatiguée du combat qu'elle ſoutient au-dedans contre tant de tentations qui accablent la nature humaine, mettez-la du moins à couvert des inſultes du dehors. Ainſi vous élargirez un peu les voies du Ciel, & rétablirez ce chemin, que ſa hau-

[a] Ad hoc enim poteſtas Dominorum meorum pietati cælitus data eſt ſuper omnes homines, ut qui bona appetunt adiuventur, ut cælorum via largius pateat, ut terreſtre regnum cœleſti regno famuletur. *Greg. Lib. II. Epiſt. LXII Maur. Aug.*

[b] Quam .... arcta via eſt, quæ ducit ad vitam! *Matth. VII. 14.*

teur & ſon âpreté rendront toujours aſſez difficile.

Mais ſi jamais l'on peut dire que la voie du Chrétien eſt étroite, c'eſt, MESSIEURS, durant les perſécutions. Car que peut-on imaginer de plus malheureux que de ne pouvoir conſerver la Foi ſans s'expoſer au ſupplice, ni ſacrifier ſans trouble, ni chercher Dieu qu'en tremblant? Tel étoit l'état déplorable des Catholiques Anglois. L'erreur & la nouveauté ſe faiſoient entendre dans toutes les Chaires; & la doctrine ancienne, qui ſelon l'oracle de l'Evangile * *doit être prêchée juſques ſur les toits*, pouvoit à peine parler à l'oreille. Les enfans de Dieu étoient étonnés de ne voir plus ni l'Autel, ni le Sanctuaire, ni ces Tribunaux de miſéricorde, qui juſtifient ceux qui s'accuſent. O douleur! Il falloit cacher la pénitence avec le même ſoin qu'on eût fait les crimes; & JESUS-CHRIST même ſe voioit contraint, au grand malheur des hommes ingrats, de chercher d'autres voiles & d'autres ténébres, que ces voiles & ces ténébres miſtiques, dont il ſe couvre volontairement dans l'Euchariſtie. A l'arrivée de la Reine, la rigueur ſe ralentit, & les Catholiques reſpirerent. Cette Chapelle Roiale qu'elle fit bâtir avec tant de magnificence dans ſon Palais de Sommerſet, rendoit à l'Egliſe ſa premiere forme. HENRIETTE, digne fille de ſaint Louis, y animoit tout le monde par ſon exemple; & y ſoutenoit avec gloire par ſes retraites, par ſes prieres & par ſes dévotions, l'ancienne réputation de la Très-Chrétienne Maiſon de France. Les Prêtres de l'Oratoire, que le grand Pierre de Bérulle avoit conduits avec elle, & après eux les Peres Capucins, y donnerent par leur piété aux Autels leur véritable décoration, & au Service divin ſa majeſté naturelle. Les Prêtres & les Religieux, zélés & infatigables Paſteurs de ce Troupeau affligé, qui vivoient en Angleterre

* Quod in aure auditis, prædicate ſuper tecta. *Matth.* X. 27.

pauvres, errans, traveſtis, *deſquels* auſſi *le monde n'*
[a] Quibus dignus non erat mundus. Heb. XI. 38. *etoit* a *pas digne*, venoient reprendre avec joie les marques glorieuſes de leur profeſſion dans la Chapelle de la Reine; & l'Egliſe déſolée, qui autrefois pouvoit à peine gémir librement & pleurer ſa gloire paſſée, faiſoit retentir hautement les Cantiques de Sion dans une terre étrangere. Ainſi la pieuſe Reine conſoloit la captivité des Fidéles, & relevoit leur eſpérance.

Quand Dieu laiſſe ſortir du puits de l'abîme la fumée qui obſcurcit le Soleil, ſelon l'expreſſion de
[b] Apoc. IX. 1. l'Apocalypſe *b*, c'eſt-à-dire, l'erreur & l'héréſie; quand pour punir les ſcandales, ou pour réveiller les Peuples & les Paſteurs il permet à l'eſprit de ſéduction de tromper les ames hautaines, & de répandre par-tout un chagrin ſuperbe, une indocile curioſité & un eſprit de révolte: il détermine dans ſa ſageſſe profonde les limites qu'il veut donner aux malheureux progrès de l'erreur, & aux ſouffrances de ſon Egliſe. Je n'entreprens pas, Chrétiens, de vous dire la deſtinée des Héréſies de ces derniers ſiécles, ni de marquer le terme fatal dans lequel Dieu a réſolu de borner leur cours. Mais ſi mon jugement ne me trompe pas, ſi rappellant la mémoire des ſiécles paſſés, j'en fais un juſte rapport à l'état préſent; j'oſe croire, & je vois les ſages concourir à ce ſentiment, que les jours d'aveuglement ſont écoulés, & qu'il eſt tems déſormais que la lumiere revienne. Lorſque le Roi HENRI VIII. Prince en tout le reſte accompli, s'égara dans les paſſions qui ont perdu Salomon & tant d'autres Rois, & commença d'ébranler l'autorité de l'Egliſe: les ſages lui dénoncerent qu'en remuant ce ſeul point, il mettoit tout en péril, & qu'il donnoit contre ſon deſſein une licence effrénée aux âges ſuivans. Les ſages le prévirent; mais les ſages ſont-ils

crus en ces tems d'emportement, & ne ſe rit-on pas de leurs prophéties? Ce qu'une judicieuſe prévoiance n'a pu mettre dans l'eſprit des hommes, une maîtreſſe plus impérieuſe, je veux dire l'expérience, les a forcés de le croire. Tout ce que la Religion a de plus ſaint, a été en proie. L'Angleterre a tant changé, qu'elle ne ſait plus elle-même à quoi s'en tenir; & plus agitée en ſa terre & dans ſes ports mêmes que l'Ocean qui l'environne, elle ſe voit inondée par l'effroiable débordement de mille Sectes bizarres. Qui ſait ſi étant revenue de ſes erreurs prodigieuſes touchant la Roiauté, elle ne pouſſera pas plus loin ſes réflexions; & ſi ennuiée de ſes changemens, elle ne regardera pas avec complaiſance l'état qui a précédé? Cependant admirons ici la piété de la Reine, qui a ſçu ſi bien conſerver les précieux reſtes de tant de perſécutions. Que de pauvres, que de malheureux, que de familles ruinées pour la cauſe de la Foi, ont ſubſiſté pendant tout le cours de ſa vie par l'immenſe profuſion de ſes aumônes? Elles ſe répandoient de toutes parts juſqu'aux dernieres extrémités de ſes trois Roiaumes; & s'étendant par leur abondance, même ſur les ennemis de la Foi, elles adouciſſoient leur aigreur, & les ramenoient à l'Egliſe. Ainſi non-ſeulement elle conſervoit, mais encore elle augmentoit le Peuple de Dieu. Les converſions étoient innombrables; & ceux qui en ont été témoins oculaires, nous ont appris, que pendant trois ans de ſéjour qu'elle a fait dans la Cour du Roi ſon Fils, ſa ſeule Chapelle Roiale a vu plus de trois cens convertis, ſans parler des autres, abjurer ſaintement leurs erreurs entre les mains de ſes Aumôniers. Heureuſe, d'avoir conſervé ſi ſoigneuſement l'étincelle de ce feu divin *a* que JESUS eſt venu allumer au monde! Si jamais l'Angleterre revient à ſoi; ſi ce levain pré-

a Luc. XII. 49.

cieux vient un jour à ſanctifier toute cette maſſe où il a été mêlé par ces roiales mains : la poſterité la plus éloignée n'aura pas aſſez de louange pour célébrer les vertus de la religieuſe HENRIETTE, & croira devoir à ſa piété l'ouvrage ſi mémorable du rétabliſſement de l'Egliſe.

Que ſi l'Hiſtoire de l'Egliſe garde cherement la mémoire de cette Reine; notre Hiſtoire ne taira pas les avantages qu'elle a procurés à ſa Maiſon & à ſa Patrie. Femme & Mere très-cherie & très-honorée, elle a réconcilié avec la France le Roi ſon mari, & le Roi ſon fils. Qui ne ſait qu'après la mémorable action de l'Isle de Ré, & durant ce fameux ſiége de la Rochelle, cette Princeſſe prompte à ſe ſervir des conjonctures importantes, fit conclure la Paix, qui empêcha l'Angleterre de continuer ſon ſecours aux Calviniſtes révoltés ? Et dans ces dernieres années, après que notre grand Roi, plus jaloux de ſa parole & du ſalut de ſes Alliés que de ſes propres intérêts, eut déclaré la guerre aux Anglois, ne fut-elle pas encore une ſage & heureuſe médiatrice ? Ne réunit-elle pas les deux Roiaumes ? Et depuis encore ne s'eſt-elle pas appliquée en toutes rencontres à conſerver cette même intelligence ? Ces ſoins regardent maintenant vos ALTESSES ROIALES : & l'exemple d'une grande Reine, auſſi-bien que le ſang de France & d'Angleterre que vous avez uni par votre heureux mariage, vous doit inſpirer le déſir de travailler ſans ceſſe à l'union de deux Rois qui vous ſont ſi proches, & de qui la puiſſance & la vertu peuvent faire le deſtin de toute l'Europe.

MONSEIGNEUR, ce n'eſt plus ſeulement par cette vaillante main & par ce grand cœur que vous acquerrez de la gloire. Dans le calme d'une profonde Paix vous aurez des moiens de vous ſignaler ; & vous pouvez ſervir l'Etat, ſans l'alarmer,

comme vous avez fair rant de fois, en expoſant au milieu des plus grands hazards de la guerre une vie auſſi précieuſe & auſſi néceſſaire que la vôtre. Ce ſervice, MONSEIGNEUR, n'eſt pas le ſeul qu'on attend de vous; & l'on peut tout eſpérer d'un Prince que la ſageſſe conſeille, que la valeur anime, & que la juſtice accompagne dans toutes ſes actions. Mais où m'emporte mon zele ſi loin de mon triſte ſujet? Je m'arrête à conſidérer les vertus de PHILIPPE, & ne ſonge pas que je vous dois l'hiſtoire des malheurs d'HENRIETTE.

J'avoue en la commençanr, que je ſens plus que jamais la difficulté de mon entrepriſe. Quand j'enviſage de près les inforrunes inouies d'une ſi grande Reine, je ne rrouve plus de paroles; & mon eſprir rebuté de rant d'indignes traitemens qu'on a faits à la Majeſté & à la Vertu, ne ſe réſoudroit jamais à ſe jetter parmi tant d'horreurs, ſi la conſtance admirable avec laquelle cette Princeſſe a ſoutenu ces calamités, ne ſurpaſſoir de bien loin les crimes qui les ont cauſées. Mais en même tems, Chrétiens, un autre ſoin me travaille. Ce n'eſt pas un ouvrage humain que je médite. Je ne ſuis pas ici un Hiſtorien qui doit vous développer le ſecret des Cabinets, ni l'ordre des batailles, ni les intérêts des parties: il faut que je m'éleve au-deſſus de l'homme, pour faire trembler toute créature ſous les jugemens de Dieu. J'*entrerai* avec David * *dans les puiſſances du Seigneur*; & j'ai à vous faire voir les merveilles de ſa main & de ſes conſeils; conſeils de juſte vengeance ſur l'Angleterre; conſeils de miſéricorde pour le ſalut de la Reine; mais conſeils marqués par le doigt de Dieu, dont l'empreinte eſt ſi vive & ſi manifeſte dans les évenemens que j'ai à traiter, qu'on ne peut réſiſter à cette lumiere.

* Introibo in potentias Domini. *Pſal.* LXX. 16.

Quelque haut qu'on puiſſe remonter, pour recher-

cher dans les Hiſtoires les exemples des grandes mutations, on trouve que juſqu'ici elles ſont cauſées, ou par la molleſſe, ou par la violence des Princes. En effet, quand les Princes négligeant de connoître leurs affaires & leurs armées, ne travaillent qu'à la chaſſe, comme diſoit cet Hiſtorien *a*, n'ont de gloire que pour le luxe, ni d'eſprit que pour inventer des plaiſirs; ou, quand emportés par leur humeur violente, ils ne gardent plus ni loix ni meſures, & qu'ils ôtent les égards & la crainte aux hommes, en faiſant que les maux qu'ils ſouffrent, leur paroiſſent plus inſupportables que ceux qu'ils prévoient: alors ou la licence exceſſive, ou la patience pouſſée à l'extrémité, ménacent terriblement les Maiſons régnantes. CHARLES I. Roi d'Angleterre étoit juſte, modéré, magnanime, très-inſtruit de ſes affaires & des moiens de régner. Jamais Prince ne fut plus capable de rendre la Roiauté, non-ſeulement vénérable & ſainte, mais encore aimable & chere à ſes Peuples. Que lui peut-on reprocher, ſinon ſa clémence? Je veux bien avouer de lui ce qu'un Auteur célébre a dit de Céſar *b*, qu'il a été clément juſqu'à être obligé de s'en repentir: *Cæſari proprium & peculiare ſit, clementiæ inſigne; qua uſque ad pœnitentiam omnes ſuperavit*. Que ce ſoit donc là, ſi l'on veut, l'illuſtre défaut de CHARLES auſſi-bien que de Céſar: mais que ceux qui veulent croire que tout eſt foible dans les malheureux & dans les vaincus, ne penſent pas pour cela nous perſuader que la force ait manqué à ſon courage, ni la vigueur à ſes conſeils. Pourſuivi à toute outrance par l'implacable malignité de la fortune, trahi de tous les ſiens, il ne s'eſt pas manqué à lui-même. Malgré les mauvais ſuccès de ſes armes infortunées, ſi on a pu le vaincre, on n'a pas pu le forcer: & comme il n'a jamais refuſé ce qui étoit raiſonnable,

a Q. Curt. lib. VIII. XI.

b Plin. Hiſt. Nat. lib. VII. cap. XXV.

étant vainqueur; il a toujours rejetté ce qui étoit foible & injuſte, étant captif. J'ai peine à contempler ſon grand cœur dans ces dernieres épreuves. Mais certes il a montré qu'il n'eſt pas permis aux Rebelles de faire perdre la Majeſté à un Roi qui ſait ſe connoître; & ceux qui ont vu dequel front il a paru dans la Sale de VVeſtminſter, & dans la Place de VVitthall, peuvent juger aiſément combien il étoit intrépide à la tête de ſes armées, combien auguſte & majeſtueux au milieu de ſon Palais & de ſa Cour. Grande Reine, je ſatisfais à vos plus tendres déſirs, quand je célebre ce Monarque; & ce Cœur qui n'a jamais vécu que pour lui, ſe réveille, tout cendre qu'il eſt, & devient ſenſible, même ſous ce drap mortuaire, au nom d'un Epoux ſi cher; à qui ſes ennemis mêmes accorderont le titre de ſage & celui de juſte, & que la poſtérité mettra au rang des grands Princes, ſi ſon hiſtoire trouve des Lecteurs, dont le jugement ne ſe laiſſe pas maîtriſer aux évenemens ni à la fortune.

Ceux qui ſont inſtruits des affaires, étant obligés d'avouer que le Roi n'avoit point donné d'ouverture ni de prétexte aux excès ſacriléges dont nous abhorrons la mémoire, en accuſent la fierté indomtable de la Nation : & je confeſſe que la haine des parricides pourroit jetter les eſprits dans ce ſentiment. Mais quand on conſidére de plus près l'Hiſtoire de ce grand Roiaume, & particulierement les derniers Régnes, où l'on voit non-ſeulement les Rois Majeurs, mais encore les Pupilles, & les Reines même ſi abſolues & ſi redoutées; quand on regarde la facilité incroiable avec laquelle la Religion a été ou renverſée, ou rétablie par Henri, par Edouart, par Marie, par Eliſabeth : on ne trouve, ni la Nation ſi rebelle, ni ſes Parlemens ſi fiers & ſi factieux: au contraire, on eſt obligé de repro-

cher à ces Peuples d'avoir été trop ſoumis, puiſqu'ils ont mis ſous le joug leur Foi même & leur conſcience. N'accuſons donc pas aveuglement le naturel des habitans de l'Isle la plus célébre du monde, qui, ſelon les plus fidéles Hiſtoires, tirent leur origine des Gaules; & ne croions pas que les Merciens, les Danois & les Saxons aient tellement corrompu en eux ce que nos Peres leur avoient donné de bon ſang, qu'ils ſoient capables de s'emporter à des procédés ſi barbares, s'il ne s'y étoit mêlé d'autres cauſes. Qu'eſt-ce donc qui les a pouſſés? Quelle force, quel traſport, quelle intempérie a cauſé ces agitations & ces violences! N'en doutons pas, Chrétiens: les fauſſes Religions, le libertinage d'eſprit, la fureur de diſputer des choſes divines ſans fin, ſans régle, ſans ſoumiſſion, a emporté les courages. Voilà les ennemis que la Reine a eu à combattre, & que ni ſa prudence, ni ſa douceur, ni ſa fermeté, n'ont pu vaincre.

J'ai déja dit quelque choſe de la licence où ſe jettent les eſprits, quand on ébranle les fondemens de la Religion, & qu'on remue les bornes une fois poſées. Mais comme la matiere que je traite me fournit un exemple manifeſte & unique dans tout les ſiécles de ces extrémités furieuſes: il eſt, MESSIEURS, de la néceſſité de mon ſujet, de remonter juſqu'au principe, & de vous conduire pas à pas par tous les excès où le mépris de la Religion ancienne, & celui de l'autorité de l'Egliſe, ont été capables de pouſſer les hommes.

Donc la ſource de tout mal eſt, que ceux qui n'ont pas craint de renter au ſiécle paſſé la réformation par le ſchiſme, ne trouvant point de plus fort rempart contre toutes leurs nouveautés, que la ſainte autorité de l'Egliſe, ils ont été obligés de la renverſer. Ainſi les décrets des Conciles, la doctri-

ne des Peres & leur ſainte unanimité, l'ancienne Tradition du ſaint Siége & de l'Egliſe Catholique, n'ont plus été comme autrefois des Loix ſacrées & inviolables. Chacun s'eſt fait à ſoi-même un Tribunal où il s'eſt rendu l'arbitre de ſa croiance: & encore qu'il ſemble que les Novateurs aient voulu retenir les eſprits, en les renfermant dans les limites de l'Ecriture ſainte; comme ce n'a été qu'à condition que chaque Fidéle en deviendroit l'interpréte, & croiroit que le Saint-Eſprit lui en dicte l'explication, il n'y a point de particulier qui ne ſe voie autoriſé par cette doctrine à adorer ſes inventions, à conſacrer ſes erreurs, à appeller Dieu tout ce qu'il penſe. Dès-lors on a bien prévu que la licence n'aiant plus de frein, les Sectes ſe multiplieroient juſqu'à l'infini; que l'opiniâtreté ſeroit invincible; & que tandis que les uns ne ceſſeroient de diſputer, ou donneroient leurs rêveries pour inſpirations, les autres fatigués de tant de folles viſions, & ne pouvant plus reconnoître la majeſté de la Religion déchirée par tant de Sectes, iroient enfin chercher un repos funeſte & une entiere indépendance, dans l'indifférence des Religions ou dans l'Athéïſme.

Tels, & plus pernicieux encore, comme vous verrez dans la ſuite, ſont les effets naturels de cette nouvelle doctrine. Mais de même qu'une eau débordée ne fait pas par-tout les mêmes ravages, parce que ſa rapidité ne trouve pas par-tout les mêmes penchans & les mêmes ouvertures: ainſi, quoique cet eſprit d'indocilité & d'indépendance ſoit également répandu dans toutes les Héréſies de ces derniers ſiécles, il n'a pas produit univerſellement les mêmes effets: il a reçu diverſes limites, ſuivant que la crainte, ou les intérêts, ou l'humeur des particuliers & des Nations, ou enfin la Puiſſance divine, qui donne quand il lui plaît des bornes ſe-

crettes aux paſſions des hommes les plus emportées, l'ont différemment retenu. Que s'il s'eſt montré tout entier à l'Angleterre, & ſi ſa malignité s'y eſt déclarée ſans réſerve; les Rois en ont ſouffert, mais auſſi les Rois en ont été cauſe. Ils ont trop fait ſentir aux Peuples que l'ancienne Religion ſe pouvoit changer. Les Sujets ont ceſſé d'en révérer les maximes, quand ils les ont vu céder aux paſſions & aux intérêts de leurs Princes. Ces terres trop remuées, & devenues incapables de réſiſtance, ſont tombées de toutes parts, & n'ont fait voir que d'effroiables précipices. J'appelle ainſi tant d'erreurs téméraires & extravagantes qu'on voioit paroître tous les jours. Ne croiez pas que ce ſoit ſeulement la querelle de l'Epiſcopat, ou quelques chicanes ſur la Lirurgie Anglicane, qui aient ému les Communes. Ces diſputes n'étoient encore que de foibles commencemens, par où ces eſprits turbulens faiſoient comme un eſſai de leur liberté. Mais quelque choſe de plus violent ſe remuoit dans le fond des cœurs: c'étoit un dégoût ſecret de tout ce qui a de l'autorité, & une démangeaiſon d'innover ſans fin, après qu'on en a vu le premier exemple.

Ainſi les Calviniſtes plus hardis que les Luthériens, ont ſervi à établir les Sociniens qui ont été plus loin qu'eux, & dont ils groſſiſſent tous les jours le parti. Les Sectes infinies des Anabaptiſtes ſont ſorties de cette même ſource; & leurs opinions mêlées au Calviniſme ont fait naître les Indépendans, qui n'ont point eu de bornes; parmi leſquels on voit les Trembleurs, gens fanatiques, qui croient que toutes leurs rêveries leur ſont inſpirées; & ceux qu'on nomme Chercheurs, à cauſe que dix-ſept cens ans après JESUS-CHRIST, ils cherchent encore la Religion, & n'en ont point d'arrêtée.

C'eſt, MESSIEURS, en cette ſorte que les eſprits

une fois émus, tombant de ruines en ruines, ſe ſont diviſés en tant de Sectes. En vain les Rois d'Angleterre ont cru les pouvoir retenir ſur cette pente dangereuſe, en conſervant l'Epiſcopat. Car que peuvent des Evêques, qui ont anéanti eux-mêmes l'autorité de leur Chaire, & la révérence qu'on doit à la ſucceſſion, en condamnant ouvertement leurs prédéceſſeurs juſqu'à la ſource même de leur Sacre, c'eſt-à-dire, juſqu'au Pape ſaint Gregoire, & au ſaint Moine Auguſtin ſon diſciple & le premier Apôtre de la Nation Angloiſe? Qu'eſt-ce que l'Epiſcopat, quand il ſe ſépare de l'Egliſe qui eſt ſon tout, auſſi-bien que du ſaint Siége qui eſt ſon centre, pour s'attacher contre la nature à la Roiauté comme à ſon chef? Ces deux Puiſſances d'un ordre ſi différent ne s'uniſſent pas, mais s'embarraſſent mutuellement, quand on les confond enſemble; & la Majeſté des Rois d'Angleterre ſeroit demeurée plus inviolable, ſi contente de ſes droits ſacrés, elle n'avoit point voulu attirer à ſoi les droits & l'autorité de l'Egliſe. Ainſi rien n'a retenu la violence des eſprits féconds en erreurs: & Dieu, pour punir l'irréligieuſe inſtabilité de ces Peuples, les a livrés à l'intempérance de leur folle curioſité; en ſorte que l'ardeur de leurs diſputes inſenſées & leur Religion arbitraire, eſt devenue la plus dangereuſe de leurs maladies.

Il ne faut point s'étonner s'ils perdirent le reſpect de la Majeſté & des Loix, ni s'ils devinrent factieux, rebelles & opiniâtres. On énerve la Religion quand on la change, & on lui ôte un certain poids, qui ſeul eſt capable de renir les Peuples. Ils ont dans le fond du cœur je ne ſais quoi d'inquiet qui s'échape, ſi on leur ôte ce frein néceſſaire; & on ne leur laiſſe plus rien à ménager, quand on leur permet de ſe rendre maîtres de leur Religion. C'eſt

de-là que nous eſt né ce prétendu Régne de CHRIST, inconnu juſques alors au Chriſtianiſme, qui devoit anéantir toute Roiauté, & égaler tous les hommes; ſonge ſéditieux des Indépendans, & leur chimere impie & ſacrilége: tant il eſt vrai que tout ſe tourne en révoltes & en penſées ſéditieuſes, quand l'autorité de la Religion eſt anéantie. Mais pourquoi chercher des preuves d'une vérité que le Saint-Eſprit a prononcée par une ſentence manifeſte? Dieu même menace les Peuples qui altérent la Religion qu'il a établie, de ſe retirer du milieu d'eux, & par-là de les livrer aux guerres civiles. Ecoutez comme il parle par la bouche du Prophéte Zacharie *: *Leur ame*, dit le Seigneur, *a varié envers moi*, quand ils ont ſi ſouvent changé la Religion. *Et je leur ai dit: Je ne ſerai plus votre Paſteur*: c'eſt-à-dire, je vous abandonnerai à vous-mêmes & à votre cruelle deſtinée. Et voiez la ſuite: *Que ce qui doit mourir, aille à la mort; que ce qui doit être retranché, ſoit retranché*: entendez-vous ces paroles? *et que ceux qui demeureront, ſe dévorent les uns les autres*. O Prophétie trop réelle, & trop véritablement accomplie! La Reine avoit bien raiſon de juger qu'il n'y avoit point de moien d'ôter les cauſes des guerres civiles, qu'en retournant à l'Unité catholique, qui a fait fleurir durant tant de ſiécles l'Egliſe & la Monarchie d'Angleterre, autant que les plus ſaintes Egliſes & les plus illuſtres Monarchies du monde. Ainſi, quand cette pieuſe Princeſſe ſervoit l'Egliſe, elle croioit ſervir l'Etat & aſſurer au Roi des ſerviteurs, en conſervant à Dieu des Fidéles. L'expérience a juſtifié ſes ſentimens; & il eſt vrai que le Roi ſon fils n'a rien trouvé de plus ferme dans ſon ſervice,

* Anima eorum variavit in me. Et dixi: Non paſcam vos: quod moritur, moriatur: & quod ſucciditur, ſuccidatur: & reliqui devorent unus quiſque carnem proximi ſui. *Zach.* XI. 8. 9.

que ces Catholiques ſi haïs, ſi perſécutés, que lui avoit ſauvés la Reine ſa mere. En effet, il eſt viſible que puiſque la ſéparation & la révolte contre l'autorité de l'Egliſe a été la ſource d'où ſont dérivés tous les maux, on n'en trouvera jamais les remédes que par le retour à l'Unité & par la ſoumiſſion ancienne. C'eſt le mépris de cette Unité qui a diviſé l'Angleterre. Que ſi vous me demandez, comment tant de factions oppoſées, & tant de Sectes incompatibles qui ſe devoient apparemment détruire les unes les autres, ont pu ſi opiniâtrement conſpirer enſemble contre le Trône Roial: vous l'allez apprendre.

Un homme s'eſt rencontré d'une profondeur d'eſprit incroiable, hypocrite rafiné autant qu'habile politique, capable de tout entreprendre & de tout cacher, également actif & infatigable dans la paix & dans la guerre, qui ne laiſſoit rien à la fortune de ce qu'il pouvoit lui ôter par conſeil & par prévoiance; mais au reſte ſi vigilant, & ſi prêt à tout, qu'il n'a jamais manqué les occaſions qu'elle lui a préſentées; enfin, un de ces eſprits remuans & audacieux, qui ſemblent être nés pour changer le monde. Que le ſort de tels eſprits eſt hazardeux, & qu'il en paroît dans l'Hiſtoire à qui leur audace a été funeſte! Mais auſſi que ne font-ils pas, quand il plaît à Dieu de s'en ſervir? Il fut donné à celui-ci *a* de tromper les Peuples, & de prévaloir contre les Rois. Car comme il eut apperçu que dans ce mélange infini de Sectes qui n'avoient plus de régles certaines, le plaiſir de dogmatiſer ſans être repris ni contraint par aucune autorité eccléſiaſtique ni ſéculiere, étoit le charme qui poſſédoit les eſprits; il ſçut ſi bien les concilier par-là, qu'il fit un corps redoutable de cet aſſemblage monſtrueux. Quand une fois on a trouvé le moien de prendre la multitude

a Apoc. XIII. 5-7.

par l'appas de la liberté, elle ſuit en aveugle, pourvu qu'elle en entende ſeulement le nom. Ceux-ci occupés du premier objet qui les avoit tranſportés, alloient toujours, ſans regarder qu'ils alloient à la ſervitude ; & leur ſubtil conducteur, qui en combattant, en dogmatiſant, en mêlant mille perſonnages divers, en faiſant le docteur & le prophéte, auſſi-bien que le ſoldat & le capitaine, vit qu'il avoit tellement enchanté le monde, qu'il étoit regardé de toute l'armée comme un Chef envoié de Dieu pour la protection de l'Indépendance, commença à s'appercevoir qu'il pouvoit encore les pouſſer plus loin. Je ne vous rapporterai pas la ſuite trop fortunée de ſes entrepriſes, ni ſes fameuſes victoires dont la vertu étoit indignée, ni cette longue tranquillité qui a étonné l'Univers. C'étoit le conſeil de Dieu d'inſtruire les Rois à ne point quitter ſon Egliſe. Il vouloit découvrir par un grand exemple tout ce que peut l'Héréſie, combien elle eſt naturellement indocile & indépendante, combien fatale à la Roiauté & à toute autorité légitime. Au reſte, quand ce grand Dieu a choiſi quelqu'un pour être l'inſtrument de ſes deſſeins, rien n'en arrête le cours ; ou il enchaîne, ou il aveugle, ou il domte tout ce qui eſt capable de réſiſtance. *Je ſuis le Seigneur*, dit-il *a* par la bouche de Jérémie : *C'eſt moi qui ai fait la terre avec les hommes & les animaux ; & je la mets entre les mains de qui il me plaît. Et maintenant j'ai voulu ſoumettre ces terres à Nabuchodonoſor Roi de Babylone, mon ſerviteur*. Il l'appelle ſon ſerviteur, quoiqu'infidéle, à cauſe qu'il l'a nommé pour exécuter ſes décrets. *Et j'ordonne*, pourſuit-il *b*,

a Ego feci terram, & homines, & jumenta quæ ſunt ſuper faciem terræ, in fortitudine mea magna & in brachio meo extento : & dedi eam ei qui placuit in oculis meis. Et nunc itaque dedi omnes terras iſtas in manu Nabuchodonoſor regis Babylonis ſervi mei. *Jerem.* XXVII. 5.6.

b Inſuper & beſtias agri dedi ei, ut ſerviant illi. *Ibid.* 6.

que tout lui ſoit ſoumis, juſqu'aux animaux: tant il eſt vrai que tout ploie, & que tout eſt ſouple quand Dieu le commande. Mais écoutez la ſuite de la Prophétie *a*: *Je veux que ces Peuples lui obéiſſent, & qu'ils obéiſſent encore à ſon fils, juſqu'à ce que le tems des uns & des autres vienne*. Voiez, Chrétiens, comme les tems ſont marqués, comme les générations ſont comptées: Dieu détermine juſqu'à quand doit durer l'aſſoupiſſement, & quand auſſi ſe doit réveiller le monde.

Tel a été le ſort de l'Angleterre. Mais que dans cette effroiable confuſion de toutes choſes, il eſt beau de conſidérer ce que la grande HENRIETTE a entrepris pour le ſalut de ce Roiaume; ſes voiages, ſes négociations, ſes traités, tout ce que ſa prudence & ſon courage oppoſoient à la fortune de l'Etat, & enfin ſa conſtance, par laquelle n'aiant pu vaincre la violence de la deſtinée, elle en a ſi noblement ſoutenu l'effort! Tous les jours elle ramenoit quelqu'un des Rebelles; & de peur qu'ils ne fuſſent malheureuſement engagés à faillir toujours parce qu'ils avoient failli une fois, elle vouloit qu'ils trouvaſſent leur refuge dans ſa bonté & leur ſureté dans ſa parole. Ce fut entre ſes mains que le Gouvetneur de Scarborough remit ce Port & ce Château inacceſſible. Les deux Hothams pere & fils, qui avoient donné le premier exemple de perfidie en refuſant au Roi même les portes de la Forteresſe & du Port de Hull, choiſirent la Reine pour médiatrice, & devoient rendre au Roi cette Place avec celle de Béverlei: mais ils furent prévenus, & décapités; & Dieu qui voulut punir leur honteuſe déſobéiſſance par les propres mains des Rebelles, ne

a Et ſervient ei omnes gentes, & filio ejus . . . . donec veniat tempus terræ ejus & ipſius; *Jerem. XXVII. 7.*

permit pas que le Roi profitât de leur repentir. Elle avoit encore gagné un Maire de Londres dont le crédit étoit grand, & pluſieurs autres Chefs de la Faction. Preſque tous ceux qui lui parloient, ſe rendoient à elle; & ſi Dieu n'eût point été inflexible, ſi l'aveuglement des Peuples n'eût pas été incurable, elle auroit guéri les eſprits, & le parti le plus juſte auroit été le plus fort.

On ſait, MESSIEURS, que la Reine a ſouvent expoſé ſa perſonne dans ces conférences ſecrettes; mais j'ai à vous faire voir de plus grands hazards. Les Rebelles s'étoient ſaiſis des arſenaux & des magazins; & malgré la défection de tant de Sujets, malgré l'infame déſertion de la Milice même, il étoit encore plus aiſé au Roi de lever des ſoldats que de les armer. Elle abandonne pour avoir des armes & des munitions, non-ſeulement ſes joiaux, mais encore le ſoin de ſa vie. Elle ſe met en mer au mois de Février, malgré l'hiver & les tempêtes; & ſous prétexte de conduire en Hollande la Princeſſe Roiale ſa fille aînée, qui avoit été mariée à Guillaume Prince d'Orange, elle va pour engager les Etats dans les intérêts du Roi, lui gagner des Officiers, lui amener des munitions. L'hiver ne l'avoit pas effraiée, quand elle partit d'Angleterre; l'hiver ne l'arrête pas onze mois après, quand il faut retourner auprés du Roi: mais le ſuccès n'en fut pas ſemblable. Je tremble au ſeul récit de la tempête furieuſe, dont ſa flotte fut battue durant dix jours. Les matelots furent alarmés juſqu'à perdre l'eſprit, & quelques-uns d'entre-eux ſe précipiterent dans les ondes. Elle toujours intrépide, autant que les vagues étoient émues, raſſuroit tout le monde par ſa fermeté. Elle excitoit ceux qui l'accompagnoient à eſpérer en Dieu, qui faiſoit toute ſa confiance; & pour éloigner de leur eſprit les funeſtes idées de la

mort qui ſe préſentoient de tous côtés, elle diſoit avec un air de ſérénité qui ſembloit déja ramener le calme, que les Reines ne ſe noioient pas. Hélas! elle eſt réſervée à quelque choſe de bien plus extraordinaire. Et pour s'être ſauvée du naufrage, ſes malheurs n'en ſeront pas moins déplorables. Elle vit périr ſes vaiſſeaux, & preſque toute l'eſpérance d'un ſi grand ſecours. L'Amiral où elle étoit, conduit par la main de celui qui domine ſur la profondeur de la mer, & qui domte ſes flots ſoulevés, fut repouſſé aux Ports de Hollande; & tous les Peuples furent étonnés d'une délivrance ſi miraculeuſe.

Ceux qui ſont échapés du naufrage, diſent un éternel adieu à la mer & aux vaiſſeaux; & comme diſoit un ancien Auteur (*a*), ils n'en peuvent même ſupporter la vue. Cependant onze jours après, ô réſolution étonnante! la Reine à peine ſortie d'une tourmente ſi épouvantable, preſſée du deſir de revoir le Roi, & de le ſecourir, oſe encore ſe commettre à la furie de l'Océan, & à la rigueur de l'hiver. Elle ramaſſe quelques vaiſſeaux qu'elle charge d'Officiers & de munitions, & repaſſe enfin en Angleterre. Mais qui ne ſeroit étonné de la cruelle deſtinée de cette Princeſſe? Après s'être ſauvée des flots, une autre tempête lui fut preſque fatale. Cent piéces de canon tonnerent ſur elle à ſon arrivée, & la maiſon où elle entra fut percée de leurs coups. Qu'elle eut d'aſſurance dans cet affroiable péril! mais qu'elle eut de clémence pour l'auteur d'un ſi noir attentat! On l'amena priſonnier peu de tems après; elle lui pardonna ſon crime, le livrant pour tout ſupplice à ſa conſcience, & à la honte d'avoir entrepris ſur la vie d'une Princeſſe ſi bonne & ſi généreuſe: tant elle étoit au-deſſus de la vengeance,

a Naufragio liberati, exinde repudium & navi & mari dicunt. *Tertull. de Pœnit.*

auſſi-bien que de la crainte. Mais ne la verrons-nous jamais auprès du Roi qui ſouhaite ſi ardemment ſon retour? Elle brule du même deſir, & déja je la vois paroître dans un nouvel appareil. Elle marche comme un Général à la tête d'une armée Roiale, pour traverſer des Provinces que les Rebelles tenoient preſque toutes. Elle aſſiége & prend d'aſſaut en paſſant une Place conſidérable qui s'oppoſoit à ſa marche; elle triomphe, elle pardonne, & enfin le Roi la vient recevoir dans une campagne où il avoit remporté l'année précédente une victoire ſignalée ſur le Général Eſſex. Une heure après on apporta la nouvelle d'une grande bataille gagnée: tout ſembloit proſpérer par ſa préſence: les Rebelles étoient conſternés: & ſi la Reine en eût été crue; ſi au lieu de diviſer les armées Roiales, & de les amuſer, contre ſon avis, aux ſiéges infortunés de Hull & de Gloceſter, on eût marché droit à Londres, l'affaire étoit décidée, & cette campagne eût fini la guerre. Mais le moment fut manqué. Le terme fatal approchoit; & le Ciel, qui ſembloit ſuſpendre, en faveur de la piété de la Reine, la vengeance qu'il méditoit, commença à ſe déclarer. *Tu ſais vaincre*, diſoit un brave Africain (*a*) au plus ruſé Capitaine qui fut jamais; *mais tu ne ſais pas uſer de ta victoire: Rome* (b) *que tu tenois, t'échape; & le deſtin ennemi t'a ôté tantôt le moien, tantôt la penſée de la prendre*. Depuis ce malheureux moment tout alla viſiblement en décadence, & les affaires furent ſans retour. La Reine qui ſe trouva groſſe, & qui ne put par tout ſon crédit faire abandonner ces deux ſiéges qu'on vit enfin ſi mal reuſſir, tomba en langueur, & tout l'Etat languit avec elle. Elle fut contrainte de ſe ſéparer d'avec le Roi, qui étoit

a Tum Maharbal: vincere ſcis, Annibal; victoria uti neſcis. *Liv. dec. III. lib.* 2.
b Potiundæ urbis Romæ, modo mentem non dari, modo fortunam. *Ibid. lib* 6.

preſque aſſiégé dans Oxford, & ils ſe dirent un adieu bien triſte, quoiqu'ils ne ſuſſent pas que c'étoit le dernier. Elle ſe retire à Exeter ville forte, où elle fut elle-même bientôt aſſiégée. Elle y accoucha d'une Princeſſe, & ſe vit douze jours après contrainte de prendre la fuite pour ſe réfugier en France.

PRINCESSE dont la deſtinée eſt ſi grande & ſi glorieuſe, faut-il que vous naiſſiez en la puiſſance des ennemis de votre Maiſon! O Eternel, veillez ſur elle; Anges ſaints, rangez à l'entour vos eſcadrons inviſibles, & faites la garde autour du berceau d'une Princeſſe ſi grande & ſi délaiſſée. Elle eſt deſtinée au ſage & valeureux PHILIPPES, & doit des Princes à la France dignes de lui, dignes d'elle, & dignes de leurs Aïeux. Dieu l'a protégée, MESSIEURS. Sa Gouvernante, deux ans après tire ce précieux enfant des mains des Rebelles; & quoiqu'ignorant ſa captivité, & ſentant trop ſa grandeur, elle ſe découvre elle-même; quoique refuſant tous les autres noms, elle s'obſtine à dire qu'elle eſt la Princeſſe; elle eſt enfin amenée auprès de la Reine ſa mere, pour faire ſa conſolation durant ſes malheurs, en attendant qu'elle faſſe la félicité d'un grand Prince, & la joie de toute la France. Mais j'interromps l'ordre de mon hiſtoire. J'ai dit que la Reine fut obligée à ſe retirer de ſon Roiaume. En effet elle partit des Ports d'Angleterre à la vue des vaiſſeaux des Rebelles, qui la pourſuivoient de ſi près, qu'elle entendoit preſque leurs cris & leurs menaces inſolentes. O voiage bien différent de celui qu'elle avoit fait ſur la même mer, lorſque venant prendre poſſeſſion du Sceptre de la Grand'-Bretagne, elle voioit, pour ainſi dire, les ondes ſe courber ſous elle, & ſoumettre toutes leurs vagues à la dominatrice des mers! Maintenant chaſſée, pourſuivie par ſes ennemis implacables, qui avoient eu l'auda-

ce de lui faire ſon procès, tantôt ſauvée, tantôt preſque priſe, changeant de fortune à chaque quart-d'heure, n'aiant pour elle que Dieu & ſon courage inébranlable, elle n'avoit ni aſſez de vents, ni aſſez de voiles pour favoriſer ſa fuite précipitée. Mais enfin elle arrive à Breſt, où après tant de maux il lui fut permis de reſpirer un peu.

Quand je conſidére en moi-même les périls extrêmes & continuels qu'a couru cette Princeſſe ſur la mer & ſur la terre durant l'eſpace de près de dix ans, & que d'ailleurs je vois que toutes les entrepriſes ſont inutiles contre ſa perſonne, pendant que tout réuſſit d'une maniere ſurprenante contre l'Etat; que puis-je penſer autre choſe, ſinon que la Providence, autant attachée à lui conſerver la vie, qu'à renverſer ſa puiſſance, a voulu qu'elle ſurvéquît à ſes grandeurs, afin qu'elle pût ſurvivre aux attachemens de la terre, & aux ſentimens d'orgueil qui corrompent d'autant plus les ames, qu'elle ſont plus grandes & plus élevées? Ce fut un conſeil à peu près ſemblable, qui abaiſſa trois fois David ſous la main du rebelle Abſalom. *Le voiez-vous, ce grand Roi*, dit (*a*) le ſaint & éloquent Prêtre de Marſeille, *le voiez-vous ſeul, abandonné, tellement déchu dans l'eſprit des ſiens, qu'il devient un objet de mépris aux uns; & ce qui eſt plus inſupportable à un grand courage, un objet de pitié aux autres; ne ſachant*, pourſuit Salvien, *de laquelle de ces deux choſes il avoit le plus à ſe plaindre, ou de ce que Siba le nourriſſoit, ou de ce que Sémei avoit l'inſolence de le maudire?* Voilà, MESSIEURS, une image, mais imparfaite, de la Reine d'Angleterre, quand après de ſi étranges humiliations, elle fut encore contrainte de paroître au monde, & d'étaler pour ainſi dire, à la France même,

(*a*) Delectus uſque in ſuorum, quod grave eſt, contumeliam; vel, quod gravius, miſericordiam: ut vel Siba eum paſceret, vel ſi maledicere Semei publice non timeret. *Salv. lib. II. de gubr. Dei.*

& au Louvre où elle étoit née avec tant de gloire, toute l'étendue de ſa miſere. Alors elle put bien dire avec le Prophéte Iſaïe (*a*): *Le Seigneur des armées a fait ces choſes, pour aneantir tout le faſte des grandeurs humaines, & tourner en ignominie ce que l'Univers a de plus auguſte.* Ce n'eſt pas que la France ait manqué à la fille de HENRI LE GRAND. ANNE la magnanime, la pieuſe, que nous ne nommerons jamais ſans regret, la reçut d'une maniere convenable à la Majeſté des deux Reines. Mais les affaires du Roi ne permettant pas que cette ſage Régente pût proportionner le reméde au mal, jugez de l'état de ces deux Princeſſes. HENRIETTE d'un ſi grand cœur, eſt contrainte de demander du ſecours: ANNE d'un ſi grand cœur, ne peut en donner aſſez. Si l'on eût pu avancer ces belles années dont nous admirons maintenant le cours glorieux; LOUIS, qui entend de ſi loin les gémiſſemens des Chrétiens affligés; qui aſſuré de ſa gloire, dont la ſageſſe de ſes conſeils & la droiture de ſes intentions lui répondent toujours malgré l'incertitude des événemens, entreprend lui ſeul la cauſe commune, & porte ſes armes redoutées à travers des eſpaces immenſes de mer & de terre; auroit-il refuſé ſon bras à ſes voiſins, à ſes alliés, à ſon propre ſang, aux droits ſacrés de la Roiauté qu'il ſait ſi bien maintenir? Avec quelle puiſſance l'Angleterre l'auroit-elle vu invincible défenſeur, ou vengeur préſent de la Majeſté violée? Mais Dieu n'avoit laiſſé aucune reſſource au Roi d'Angleterre: tout lui manque, tout lui eſt contraire. Les Ecoſſois à qui il ſe donne, le livrent aux Parlementaires Anglois; & les Gardes fidéles de nos Rois, trahiſſent le leur. Pen-

a Dominus exercituum cogitavit hoc, ut detraheret ſuperbiam omnis gloriæ, & ad ignominiam deduceret omnes inclytos terræ. *Iſa.* XXIII 9.

dant que le Parlement d'Angleterre ſonge à congédier l'armée, cette armée toute indépendante, reforme elle-même à ſa mode le Parlement qui eût gardé quelques meſures, & ſe rend maîtreſſe de tout. Ainſi le Roi eſt mené de captivité en captivité; & la Reine remue en vain la France, la Hollande, la Pologne même & les Puiſſances du Nord les plus éloignées. Elle ranime les Ecoſſois, qui arment trente mille hommes: elle fait avec le Duc de Lorraine une entrepriſe pour la délivrance du Roi ſon Seigneur, dont le ſuccès paroît infaillible, tant le concert en eſt juſte. Elle retire ſes chers enfans, l'unique eſpérance de ſa Maiſon; & confeſſe à cette fois que parmi les plus mortelles douleurs, on eſt encore capable de joie. Elle conſole le Roi, qui lui écrit de ſa priſon même, qu'elle ſeule ſoutient ſon eſprit, & qu'il ne faut craindre de lui aucune baſſeſſe, parce que ſans ceſſe il ſe ſouvient qu'il eſt à elle. O mere, ô femme, ô Reine admirable, & digne d'une meilleure fortune, ſi les fortunes de la terre étoient quelque choſe! Enfin il faut céder à votre ſort. Vous avez aſſez ſoutenu l'Etat, qui eſt attaqué par une force invincible & divine: il ne reſte plus déſormais, ſinon que vous teniez ferme parmi ſes ruines.

(* Comme une colonne, dont la maſſe ſolide paroît le plus ferme appui d'un temple ruineux,) lorſque ce grand édifice qu'elle ſoutenoit, fond ſur elle ſans l'abattre: ainſi la Reine ſe montre le ferme ſoutien de l'Etat, lorſqu'après en avoir longtems porté le faix, elle n'eſt pas même courbée ſous ſa chute.

Qui cependant pourroit exprimer ſes juſtes dou-

* La derniere édition de Paris des *Oeuvres de Mr. Boſſuet*, dans le Tome VIII. pag. 410. porte: *Comme on voit une colonne, ouvrage d'une antique architecture, qui paroît le plus ferme appui d'un temple ruineux*. La leçon que nous donnons dans la notre, eſt celle des trois précédentes éditions du *Recueil des Oraiſons funebres* de notre célebre Auteur, faites lui-même en un vol. 12. chez *Dupuis*, 1699. 1704. 1732.

leurs ? Qui pourroit raconter ſes plaintes ? Non, MESSIEURS; Jérémie lui-même, qui ſeul ſemble être capable d'égaler les lamentations aux calamités, ne ſuffiroit pas à de tels regrets. Elle s'écrie avec ce Prophéte (a): *Voiez, Seigneur, mon affliction.* (b) *Mon ennemi s'eſt fortifié, & mes enfans ſont perdus. Le* (c) *cruel a mis ſa main ſacrilége ſur ce qui m'étoit le plus cher. La* (d) *Roiauté a été profanée, & les Princes ſont foulés aux pieds. Laiſſez-moi* (e); *je pleurerai amérement; n'entreprenez pas de me conſoler. Le* (f) *glaive a frapé au dehors; mais je ſens en moi-même une mort ſemblable.*

Mais après que nous avons écouté ſes plaintes, ſaintes filles, ſes cheres amies, (car elle vouloit bien vous nommer ainſi) vous qui l'avez vue ſi ſouvent gémir devant les Autels de ſon unique Protecteur, & dans le ſein deſquelles elle a verſé les ſecrettes conſolations qu'elle en recevoit, mettez fin à ce diſcours, en nous racontant les ſentimens chrétiens dont vous avez été les témoins fidéles. Combien de fois a-t-elle en ce lieu remercié Dieu humblement de deux grandes graces: l'une, de l'avoir fait Chrétienne; l'autre, MESSIEURS, qu'attendez-vous? Peut-être d'avoir rétabli les affaires du Roi ſon fils? Non. C'eſt de l'avoir fait Reine malheureuſe. Ha! je commence à regretter les bornes étroites du lieu où je parle. Il faut éclater, percer cette enceinte, & faire retentir bien loin une parole qui ne peut être aſſez entendue: Que ſes douleurs l'ont rendue ſavante dans la ſcience de l'Evangile, & qu'elle a bien connu la Religion, & la vertu de la Croix, quand el-

a Vide, Domine, afflictionem meam. *Thren. I.* 9.
b Facti ſunt filii mei perditi, quoniam invaluit inimicus, *Ibid.* 16.
c Manum ſuam miſit hoſtis ad omnia deſiderabilia ejus. *Ibid. II.* 10.
d Polluit regnum, & Principes ejus. *Ibid. II.* 2.
e Recedite a me; amare flebo: nolite incumbere ut conſolemini me. *Iſ.* XXII. 4.
f Foris interficit gladius, & domi mors ſimilis eſt. *Thren. I.* 20.

le a uni le Chriſtianiſme avec les malheurs. Les grandes proſpérités nous aveuglent, nous tranſportent, nous égarent, nous font oublier Dieu, nous-mêmes, & les ſentimens de la Foi. De-là naiſſent des monſtres de crimes, des rafinemens de plaiſir, des délicateſſes d'orgueil, qui ne donnent que trop de fondement à ces terribles malédictions, que JESUS-CHRIST a prononcées dans ſon Evangile (*a*): *Malheur à vous qui riez: malheur à vous qui êtes pleins & contens du monde.* Au contraire, comme le Chriſtianiſme a pris ſa naiſſance de la Croix, ce ſont auſſi les malheurs qui la fortifient. Là on expie ſes péchés; là on épure ſes intentions; là on traſporte ſes déſirs de la Terre au Ciel; là on perd tout le goût du monde, & on ceſſe de s'appuier ſur ſoi-même & ſur ſa prudence. Il ne faut pas ſe flater: les plus expérimentés dans les affaires font des fautes capitales. Mais que nous nous pardonnons aiſément nos fautes, quand la fortune nous les pardonne! Et que nous nous croions bientôt les plus éclairés & les plus habiles, quand nous ſommes les plus élevés & les plus heureux! Les mauvais ſuccès ſont les ſeuls maîtres qui peuvent nous reprendre utilement, & nous arracher cet aveu d'avoir failli, qui coûte tant à notre orgueil. Alors, quand les malheurs nous ouvrent les yeux; nous repaſſons avec amertume ſur tous nos faux pas: nous nous trouvons également accablés de ce que nous avons fait, & de ce que nous avons manqué de faire; & nous ne ſavons plus par où excuſer cette prudence préſomptueuſe qui ſe croioit infaillible. Nous voions que Dieu ſeul eſt ſage; & en déplorant vainement les fautes qui ont ruiné nos affaires, une meilleure réflexion nous apprend à deplorer celles qui ont perdu notre éter-

(*a*) Væ vobis qui ridetis: væ vobis qui ſaturati eſtis. *Luc. VI.* 25.

nité, avec cette ſinguliére conſolation, qu'on les répare quand on les pleure.

Dieu a tenu douze ans ſans relâche, ſans aucune conſolation de la part des hommes, notre malheureuſe Reine, (donnons-lui hautement ce titre, dont elle a fait un ſujet d'actions de graces) lui faiſant étudier ſous ſa main ces dures, mais ſolides leçons. Enfin fléchi par ſes vœux & par ſon humble patience, il a rétabli la Maiſon Roiale. CHARLES II. eſt reconnu, & l'injure des Rois a été vengée. Ceux que les armes n'avoient pu vaincre, ni les conſeils ramener, ſont revenus tout-à-coup d'eux-mêmes: déçus par leur liberté, ils en ont à la fin déteſté l'excès, honteux d'avoir tant pu, & leurs propres ſuccès leur faiſant horreur. Nous ſavons que ce Prince magnanime eût pu hâter ſes affaires en ſe ſervant de la main de ceux qui s'offroient à détruire la tirannie par un ſeul coup. Sa grande ame a dédaigné ces moiens trop bas. Il a cru qu'en quelque état que fuſſent les Rois, il étoit de leur Majeſté de n'agir que par les Loix, ou par les armes. Ces Loix qu'il a protégées, l'ont rétabli preſque toutes ſeules: il régne paiſible & glorieux ſur le Trône de ſes Ancêtres, & fait régner avec lui la juſtice, la ſageſſe & la clémence.

Il eſt inutile de vous dire combien la Reine fut conſolée par ce merveilleux événement; mais elle avoit appris par ſes malheurs, à ne changer pas dans un ſi grand changement de ſon état. Le monde une fois banni, n'eut plus de retour dans ſon cœur. Elle vit avec étonnement que Dieu, qui avoit rendu inutiles tant d'entrepriſes & tant d'efforts, parce qu'il attendoit l'heure qu'il avoit marquée, quand elle fut arrivée, alla prendre comme par la main, le Roi ſon fils pour le conduire à ſon Trône. Elle ſe ſoumit plus que jamais à cette

main ſouveraine, qui tient du plus haut des Cieux les rênes de tous les Empires ; & dédaignant les Trônes qui peuvent être uſurpés, elle attacha (*a*) ſon affection au Roiaume, où l'on ne craint point d'avoir des égaux, & où l'on voit ſans jalouſie ſes concurrens. Touchée de ces ſentimens, elle aima cette humble Maiſon plus que ſes Palais. Elle ne ſe ſervit plus de ſon pouvoir, que pour protéger la Foi Catholique, pour multiplier ſes aumônes, & pour ſoulager plus abondamment les familles réfugiées de ſes trois Roiaumes, & tous ceux qui avoient été ruinés pour la cauſe de la Religion, ou pour le ſervice du Roi. Rappellez en votre mémoire avec quelle circonſpection elle ménageoit le prochain, & combien elle avoit d'averſion pour les diſcours empoiſonnés de la médiſance. Elle ſavoit de quel poids eſt non-ſeulement la moindre parole, mais le ſilence même des Princes ; & combien la médiſance ſe donne d'empire, quand elle a oſé ſeulement paroître en leur auguſte préſence. Ceux qui la voioient attentive à peſer toutes ſes paroles, jugeoient bien qu'elle étoit ſans ceſſe ſous la vue de Dieu, & que fidéle imitatrice de l'Inſtitut de Sainte Marie, jamais elle ne perdoit la ſainte préſence de la Majeſté divine. Auſſi rappelloit-elle ſouvent ce précieux ſouvenir par l'oraiſon, & par la lecture du Livre de l'Imitation de JESUS, où elle apprenoit à ſe conformer au veritable modéle des Chrétiens. Elle veilloit ſans relâche ſur ſa conſcience. Après tant de maux & tant de traverſes, elle ne connut plus d'autres ennemis que ſes péchés. Aucun ne lui ſembla léger: elle en faiſoit un rigoureux examen ; & ſoigneuſe de les expier par la pénitence & par les aumônes, elle étoit ſi bien préparée, que la mort n'a pu la ſurprendre, encore qu'elle ſoit venue ſous

a Plus amant illud regnum, in quo non timent habere conſortes. *S. Aug. de Civ. V.* 24.

l'apparence du ſommeil. Elle eſt morte, cette grande Reine ; & par ſa mort elle a laiſſé un regret éternel, non-ſeulement à MONSIEUR & à MADAME, qui fidéles à tous leurs devoirs, ont eu pour elle des reſpects ſi ſoumis, ſi ſincéres, ſi perſévérans ; mais encore à tous ceux qui ont eu l'honneur de la ſervir, ou de la connoître. Ne plaignons plus ſes diſgraces, qui ſont maintenant ſa félicité. Si elle avoit été plus fortunée, ſon hiſtoire ſeroit plus pompeuſe, mais ſes œuvres ſeroient moins pleines ; & avec des titres ſuperbes, elle auroit peut-être paru vuide devant Dieu. Maintenant qu'elle a préféré la Croix au Trône, & qu'elle a mis ſes malheurs au nombre des plus grandes graces, elle recevra les conſolations qui ſont promiſes à ceux qui pleurent. Puiſſe donc ce Dieu de miſéricorde accepter ſes afflictions en ſacrifice agréable ! puiſſe-t-il la placer au ſein d'Abraham, & content de ſes maux, épargner déſormais à ſa famille & au monde de ſi terribles leçons.

ORAISON FUNEBRE
DE HENRIETTE-ANNE D'ANGLETERRE, DUCHESSE D'ORLEANS.

Prononcée à ſaint Denis le 21. jour d'Août 1670.

Vanitas vanitatum, dixit Eccleſiaſtes: Vanitas vanitatum, & omnia vanitas. *Eccle. I. 1. 2.*

Vanité des vanités, a dit l'Eccleſiaſte : Vanité des vanités, & tout eſt vanité.

* *A Monſieur le Prince.*

MONSEIGNEUR*,

J'ETOIS donc encore deſtiné à rendre ce devoir funébre à Très-haute & Très-puiſſante Princeſſe HENRIETTE-ANNE D'ANGLETERRE, DUCHESSE D'ORLEANS. Elle, que j'avois vue ſi attentive, pendant que je rendois le même devoir à la Reine ſa mere, devoit être ſi-tôt après le ſujet d'un Diſcours ſemblable; & ma triſte voix étoit réſervée à ce déplorable miniſtere. O vanité! ô néant! ô mortels ignorans de leurs deſtinées! L'eût-elle cru, il y a dix mois? Et vous, MESSIEURS, euſſiez-vous penſé, pendant qu'elle verſoit tant de larmes en ce lieu, qu'elle dût ſi-tôt vous y raſſembler pour la pleurer elle-même? PRINCESSE, le digne objet de l'admiration de deux grands Roiaumes, n'étoit-ce pas aſſez que l'Angleterre pleurât votre abſence, ſans être encore réduite à pleurer votre mort? Et la France qui vous revit avec tant de joie environnée d'un nouvel éclat, n'avoit-elle plus d'autres pompes & d'autres triomphes pour vous, au retour de ce voiage fameux d'où vous aviez remporté tant de gloire,

& de ſi belles eſpérances? *Vanité des vanités; & tout eſt vanité*. C'eſt la ſeule parole qui me reſte; c'eſt la ſeule réflexion que me permet dans un accident ſi étrange, une ſi juſte & ſi ſenſible douleur. Auſſi n'ai-je point parcouru les Livres ſacrés, pour y trouver quelque texte que je puſſe appliquer à cette Princeſſe. J'ai pris ſans étude & ſans choix les premieres paroles que me préſente l'Eccléſiaſte, où quoique la vanité ait été ſi ſouvent nommée, elle ne l'eſt pas encore aſſez à mon gré pour le deſſein que je me propoſe. Je veux dans un ſeul malheur déplorer toutes les calamités du genre humain, & dans une ſeule mort faire voir la mort & le néant de toutes les grandeurs humaines. Ce texte qui convient à tous les états & à tous les événemens de notre vie, par une raiſon particuliere devient propre à mon lamentable ſujet, puiſque jamais les vanités de la terre n'ont été ſi clairement découvertes, ni ſi hautement confondues. Non, après ce que nous venons de voir, la ſanté n'eſt qu'un nom, la vie n'eſt qu'un ſonge, la gloire n'eſt qu'une apparence, les graces & les plaiſirs ne ſont qu'un dangereux amuſement: tout eſt vain en nous, excepté le ſincere aveu que nous faiſons devant Dieu de nos vanités, & le jugement arrêté qui nous fait mépriſer tout ce que nous ſommes.

Mais, dis-je la vérité? L'homme que Dieu a fait à ſon image, n'eſt-il qu'une ombre? Ce que JESUS-CHRIST eſt venu chercher du Ciel en la Terre, ce qu'il a cru pouvoir, ſans ſe ravilir, acheter de tout ſon Sang, n'eſt-ce qu'un rien? Reconnoiſſons notre erreur. Sans doute ce triſte ſpectacle des vanités humaines nous impoſoit; & l'eſpérance publique fruſtrée tout-à-coup par la mort de cette Princeſſe, nous pouſſoit trop loin. Il ne faut pas permettre à l'homme de ſe mépriſer tout entier, de peur que

croiant avec les impies, que notre vie n'eſt qu'un jeu où regne le hazard, il ne marche ſans régle & ſans conduite au gré de ſes aveugles deſirs. C'eſt pour cela que l'Eccléſiaſte, après avoir commencé ſon divin Ouvrage par les paroles que j'ai récitées, après en avoir rempli toutes les pages du mépris des choſes humaines, veut enfin montrer à l'homme quelque choſe de plus ſolide, & conclut tout ſon diſcours, en lui diſant (a): *Crains Dieu, & garde ſes commandemens; car c'eſt-là tout l'homme: & ſache que le Seigneur examinera dans ſon Jugement tout ce que nous aurons fait de bien & de mal.* Ainſi tout eſt vain dans l'homme, ſi nous regardons ce qu'il donne au monde; mais au contraire, tout eſt important, ſi nous conſidérons ce qu'il doit à Dieu. Encore une fois, tout eſt vain en l'homme, ſi nous regardons le cours de ſa vie mortelle; mais tout eſt précieux, tout eſt important, ſi nous contemplons le terme où elle aboutit, & le compte qu'il en faut rendre. Méditons donc aujourd'hui à la vue de cet Autel & de ce Tombeau, la premiere & la derniere parole de l'Eccléſiaſte; l'une qui montre le néant de l'homme, l'autre qui établit ſa grandeur. Que ce Tombeau nous convainque de notre néant, pourvu que cet Autel où l'on offre tous les jours pour nous une victime d'un ſi grand prix, nous apprenne en même tems notre dignité. La Princeſſe que nous pleurons, ſera un témoin fidéle de l'un & de l'autre. Voions ce qu'une mort ſoudaine lui a ravi; voions ce qu'une ſainte mort lui a donné. Ainſi nous apprendrons à mépriſer ce qu'elle a quitté ſans peine, afin d'attacher toute notre eſtime à ce qu'elle a embraſſé avec tant d'ardeur, lorſque ſon ame épurée de tous les ſentimens de la terre, & pleine du Ciel où elle touchoit, a vu la lumiere toute manifeſte. Voilà les vérités que j'ai à traiter,

(a) Deum time, & mandata ejus obſerva: hoc eſt enim omnis homo: & cuncta quæ fiunt, adducet Deus in judicium pro omni errato, ſive bonum, ſive malum illud ſit. *Eccle. XII. 13. 14.*

& que j'ai cru dignes d'être proposées à un si grand Prince, & à la plus illustre assemblée de l'Univers.

Nous mourons tous, disoit cette femme (*a*) dont l'Ecriture a loué la prudence au second Livre des Rois, *& nous allons sans cesse au tombeau, ainsi que des eaux qui se perdent sans retour*. En effet, nous ressemblons tous à des eaux courantes. De quelque superbe distinction que se flatent les hommes, ils ont tous une même origine; & cette origine est petite. Leurs années se poussent successivement comme des flots: ils ne cessent de s'écouler; tant qu'enfin après avoir fait un peu plus de bruit, & traversé un peu plus de païs les uns que les autres, ils vont tous ensemble se confondre dans un abîme où l'on ne reconnoît plus ni Princes, ni Rois, ni toutes ces autres qualités superbes qui distinguent les hommes; de même que ces fleuves tant vantés demeurent sans nom & sans gloire, mêlés dans l'Ocean avec les Rivieres les plus inconnues.

(*a*) Omnes morimur, & quasi aquæ dilabimur in terram, quæ non revertuntur. II. Reg. XIV. 14.

Et certainement, MESSIEURS, si quelque chose pouvoit élever les hommes au-dessus de leur infirmité naturelle; si l'origine qui nous est commune, souffroit quelque distinction solide & durable entre ceux que Dieu a formés de la même terre: qu'y auroit-il dans l'Univers de plus distingué que la Princesse dont je parle? Tout ce que peuvent faire non-seulement la naissance & la fortune, mais encore les grandes qualités de l'esprit pour l'élévation d'une Princesse, se trouve rassemblé, & puis anéanti dans la nôtre. De quelque côte que je suive les traces de sa glorieuse origine, je ne découvre que des Rois, & par-tout je suis ébloui de l'éclat des plus augustes Couronnes. Je vois la Maison de France, la plus grande sans comparaison de tout l'Univers, & à qui les plus puissantes Maisons peuvent

bien céder ſans envie, puiſqu'elles tâchent de tirer leur gloire de cette ſource. Je vois les Rois d'Ecoſſe, les Rois d'Angleterre, qui ont régné depuis tant de ſiécles ſur une des plus belliqueuſes Nations de l'Univers, plus encore par leur courage que par l'autorité de leur Sceptre. Mais cette Princeſſe née ſur le Trône, avoit l'eſprit & le cœur plus haut que ſa naiſſance. Les malheurs de ſa Maiſon n'ont pu l'accabler dans ſa premiere jeuneſſe; & dès-lors on voioit en elle une grandeur qui ne devoit rien à la fortune. Nous diſions avec joie, que le Ciel l'avoit arrachée, comme par miracle, des mains des ennemis du Roi ſon pere, pour la donner à la France: don précieux, ineſtimable préſent, ſi ſeulement la poſſeſſion en avoit été plus durable! Mais pourquoi ce ſouvenir vient-il m'interrompre? Hélas! nous ne pouvons un moment arrêter les yeux ſur la gloire de la Princeſſe, ſans que la mort s'y mêle auſſi-tôt pour tout offuſquer de ſon ombre. O mort, éloigne-toi de notre penſée, & laiſſe-nous tromper pour un peu de tems la violence de notre douleur par le ſouvenir de notre joie. Souvenez-vous donc, MESSIEURS, de l'admiration que la Princeſſe d'Angleterre donnoit à toute la Cour. Votre mémoire vous la peindra mieux avec tous ſes traits & ſon incomparable douceur, que ne pourront jamais faire toutes mes paroles. Elle croiſſoit au milieu des bénédictions de tous les Peuples; & les années ne ceſſoient de lui apporter de nouvelles graces. Auſſi la Reine ſa mere, dont elle a toujours été la conſolation, ne l'aimoit pas plus tendrement que faiſoit ANNE, d'Eſpagne. ANNE, vous le ſavez, MESSIEURS, ne trouvoit rien au-deſſus de cette Princeſſe. Après nous avoir donné une Reine, ſeule capable par ſa piété & par ſes autres vertus Roiales, de ſoutenir la réputation d'une Tante ſi illuſtre; elle vou-

lut, pour mettre dans ſa famille ce que l'Univers avoit de plus grand, que PHILIPPE DE FRANCE ſon ſecond fils épousât la Princeſſe HENRIETTE; & quoique le Roi d'Angleterre, dont le cœur égale la ſageſſe, ſçût que la Princeſſe ſa ſœur recherchée de tant de Rois, pouvoit honorer un Trône, il lui vit remplir avec joie la ſeconde place de France, que la dignité d'un ſi grand Roiaume peut mettre en comparaiſon avec les premieres du reſte du monde.

Que ſi ſon rang la diſtinguoit, j'ai eu raiſon de vous dire qu'elle étoit encore plus diſtinguée par ſon mérite. Je pourrois vous faire remarquer qu'elle connoiſſoit ſi bien la beauté des ouvrages de l'eſprit, que l'on croioit avoir atteint la perfection, quand on avoit ſçu plaire à MADAME. Je pourrois encore ajoûter, que les plus ſages & les plus expérimentés admiroient cet eſprit vif & perçant, qui embraſſoit ſans peine les plus grandes affaires, & pénétroit avec tant de facilité dans les plus ſecrets intérêts. Mais pourquoi m'étendre ſur une matiere où je puis tout dire en un mot? Le Roi dont le jugement eſt une régle toujours ſure, a eſtimé la capacité de cette Princeſſe, & l'a miſe par ſon eſtime au-deſſus de tous nos éloges.

Cependant, ni cette eſtime, ni tous ces grands avantages, n'ont pu donner atteinte à ſa modeſtie. Toute éclairée qu'elle étoit, elle n'a point préſumé de ſes connoiſſances; & jamais ſes lumieres ne l'ont éblouie. Rendez témoignage à ce que je dis, vous que cette grande Princeſſe a honorés de ſa confiance. Quel eſprit avez-vous trouvé plus élevé? Mais quel eſprit avez-vous trouvé plus docile? Pluſieurs dans la crainte d'être trop faciles, ſe rendent inflexibles à la raiſon, & s'affermiſſent contre elle: MADAME s'éloignoit toujours autant de la préſomption que de la foibleſſe; également eſtimable, &

de ce qu'elle ſavoit trouver les ſages conſeils, & de ce qu'elle étoit capable de les recevoir. On les ſait bien connoître, quand on fait ſérieuſement l'étude qui plaiſoit tant à cette Princeſſe. Nouveau genre d'étude, & preſque inconnu aux perſonnes de ſon âge & de ſon rang : ajoutons, ſi vous voulez, de ſon ſexe. Elle étudioit ſes défauts ; elle aimoit qu'on lui en fît des leçons ſincéres : marque aſſurée d'une ame forte que ſes fautes ne dominent pas, & qui ne craint point de les enviſager de près, par une ſecrette confiance des reſſources qu'elle ſent pour les ſurmonter. C'étoit le deſſein d'avancer dans cette étude de la ſageſſe, qui la tenoit ſi attachée à la lecture de l'Hiſtoire, qu'on appelle avec raiſon la ſage conſeillere des Princes. C'eſt-là que les plus grands Rois n'ont plus de rang que par leurs vertus ; & que dégradés à jamais par les mains de la mort, ils viennent ſubir ſans cour & ſans ſuite, le jugement de tous les Peuples & de tous les ſiécles. C'eſt-là qu'on découvre que le luſtre qui vient de la flaterie eſt ſuperficiel, & que les fauſſes couleurs, quelque induſtrieuſement qu'on les applique, ne tiennent pas. Là, notre admirable Princeſſe étudioit les devoirs de ceux dont la vie compoſe l'Hiſtoire : elle y perdoit inſenſiblement le gout des Romans, & de leurs fades Héros ; & ſoigneuſe de ſe former ſur le vrai, elle mépriſoit ces froides & dangereuſes fictions. Ainſi ſous un viſage riant, ſous cet air de jeuneſſe qui ſembloit ne promettre que des jeux, elle cachoit un ſens & un ſérieux, dont ceux qui traitoient avec elle étoient ſurpris.

[a] Sicut urbs patens & abſque muratum ambitu : ita vir, cui non poteſt in loquendo cohiberi ſpiritum ſuum. *Prov.* XXV. 28.

Auſſi pouvoit-on ſans crainte lui confier les plus grands ſecrets. Loin du commerce des affaires, & de la ſociété des hommes, ces ames ſans force auſſi-bien que ſans foi, qui ne ſavent pas retenir leur langue indiſcrete. *Ils reſſemblent*, dit (*a*) le Sage, *à une vil-*

le ſans murailles, qui eſt ouverte de toutes parts, & qui devient la proie du premier venu. Que MADAME étoit au-deſſus de cette foibleſſe ! Ni la ſurpriſe, ni l'intérêt, ni la vanité, ni l'appas d'une flaterie délicate, ou d'une douce converſation qui ſouvent épanchant le cœur en fait échaper le ſecret, n'étoit capable de lui faire découvrir le ſien ; & la ſureté qu'on trouvoit en cette Princeſſe que ſon eſprit rendoit ſi propre aux grandes affaires, lui faiſoit confier les plus importantes.

Ne penſez pas que je veuille, en interpréte téméraire des ſecrets d'Etat, diſcourir ſur le voiage d'Anglererre ; ni que j'imite ces Politiques ſpéculatifs, qui arrangent ſuivant leurs idées les conſeils des Rois, & compoſent ſans inſtruction les Annales de leur ſiécle. Je ne parlerai de ce voiage glorieux, que pour dire que MADAME y fut admirée plus que jamais. On ne parloit qu'avec tranſport de la bonté de cette Princeſſe, qui malgré les diviſions trop ordinaires dans les Cours, lui gagna d'abord tous les eſprits. On ne pouvoit aſſez louer ſon incroiable dextérité à traiter les affaires les plus délicates, à guérir ces défiances cachées qui ſouvent les tiennent en ſuſpens, & à terminer tous les differends d'une maniere qui concilioit les intérêts les plus oppoſés. Mais qui pourroit penſer, ſans verſer des larmes, aux marques d'eſtime & de tendreſſe que lui donna le Roi ſon frere ? Ce grand Roi, plus capable encore d'être touché par le mérite que par le ſang, ne ſe laſſoit point d'admirer les excellentes qualités de MADAME. O plaie irremédiable ! Ce qui fut en ce voiage le ſujet d'une ſi juſte admiration, eſt devenu pour ce Prince le ſujet d'une douleur qui n'a point de bornes. PRINCESSE, le digne lien des deux plus grands Rois du monde, pourquoi leur avez-vous été ſi-tôt ravie ? Ces deux grands Rois ſe connoiſſent ; c'eſt

l'effet des ſoins de MADAME: ainſi leurs nobles inclinations concilieront leurs eſprits, & la vertu ſera entre eux une immortelle médiatrice. Mais ſi leur union ne perd rien de ſa fermeté, nous déplorerons éternellement qu'elle ait perdu ſon agrément le plus doux; & qu'une Princeſſe ſi chérie de tout l'Univers ait été précipitée dans le tombeau, pendant que la confiance de deux ſi grands Rois l'élevoit au comble de la grandeur & de la gloire.

La grandeur & la gloire! Pouvons-nous encore entendre ces noms dans ce triomphe de la mort? Non, MESSIEURS, je ne puis plus ſoutenir ces grandes paroles, par leſquelles l'arrogance humaine tâche de s'étourdir elle-même, pour ne pas appercevoir ſon néant. Il eſt tems de faire voir que tout ce qui eſt mortel, quoiqu'on ajoûte par le dehors pour le faire paroître grand, eſt par ſon fond incapable d'élévation. Ecoutez à ce propos le profond raiſonnement, non d'un Philoſophe qui diſpute dans une Ecole, ou d'un Religieux qui médite dans un Cloître: je veux confondre le monde par ceux que le monde même révére le plus, par ceux qui le connoiſſent le mieux, & ne lui veux donner pour le convaincre que des Docteurs aſſis ſur le Trône. *O Dieu*, dit (*a*) le Roi Prophéte, *vous avez fait mes jours meſurables, & ma ſubſtance n'eſt rien devant vous!* Il eſt ainſi, CHRETIENS: tout ce qui ſe meſure, finit; & tout ce qui eſt né pour finir, n'eſt pas tout-à-fait ſorti du néant où il eſt ſi-tôt replongé. Si notre être, ſi notre ſubſtance n'eſt rien, tout ce que nous bâtiſſons deſſus, que peut-il être? Ni l'édifice n'eſt plus ſolide que le fondement, ni l'accident attaché à l'être, plus réel que l'être même. Pendant que la nature nous tient ſi bas, que peut faire la fortune pour nous élever? Cherchez, imaginez parmi les hommes les différences les plus remarquables; vous n'en

(*a*) Ecce menſurabiles poſuiſti dies meos: & ſubſtantia mea tamquam nihilum ante te. *Pſalm.* XXXVIII. 6.

trouverez point de mieux marquée, ni qui vous paroiſſe plus effective que celle qui reléve le victorieux au-deſſus des vaincus qu'il voit étendus à ſes pieds. Cependant, ce vainqueur enflé de ſes titres, tombera lui-même à ſon tour entre les mains de la mort. Alors ces malheureux vaincus rappelleront à leur compagnie leur ſuperbe triomphateur; & du creux de leur tombeau ſortira cette voix qui foudroie toutes les grandeurs (*a*): *Vous voilà bleſſé comme nous; vous êtes devenu ſemblable à nous*. Que la fortune ne tente donc pas de nous tirer du néant, ni de forcer la baſſeſſe de notre nature.

(*a*) Et tu vulneratus es, ſicut & nos: noſtri ſimilis effectus es. *Iſ. XIV. 10.*

Mais peut-être au défaut de la fortune, les qualités de l'eſprit, les grands deſſeins, les vaſtes penſées pourront nous diſtinguer du reſte des hommes. Gardez-vous bien de le croire, parce que toutes nos penſées qui n'ont pas Dieu pour objet, ſont du domaine de la mort. *Ils mourront*, dit (*b*) le Roi Prophéte, *& en ce jour périront toutes leurs penſées*. C'eſt-à-dire, les penſées des Conquérans, les penſées des Politiques qui auront imaginé dans leurs cabinets des deſſeins où le monde entier ſera compris. Ils ſe ſeront munis de tous côtés par des précautions infinies; enfin ils auront tout prévu, excepté leur mort qui emportera en un moment toutes leurs penſées. C'eſt pour cela que l'Eccléſiaſte, le Roi Salomon fils du Roi David, (car je ſuis bien-aiſe de vous faire voir la ſucceſſion de la même doctrine dans un même Trône;) c'eſt, dis-je, pour cela que l'Eccléſiaſte faiſant le dénombrement des illuſions qui travaillent les enfans des hommes, y comprend la ſageſſe même. Je *me ſuis*, dit-il (*c*), *appliqué à la ſageſſe; & j'ai vu que c'étoit encore une vanité*: parce qu'il y a une fauſſe ſageſſe, qui ſe renfermant dans l'enceinte des choſes mortelles, s'enſevelit avec elles dans le néant. Ainſi je n'ai rien fait pour MADAME, quand je vous

(*b*) In illa die peribunt omnes cogitationes eorum. *Pſal. CXLV.*

(*c*) Tranſivi ad contemplandam ſapientiam... Et animadverti, quod hoc quoque eſſet vanitas. *Eccle. II. 12. 13.*

ai repréſenté tant de belles qualités qui la rendoient admirable au monde, & capable des plus hauts deſſeins où une Princeſſe puiſſe s'élever. Juſqu'à ce que je commence à vous raconter ce qui l'unit à Dieu, une ſi illuſtre Princeſſe ne paroîtra dans ce Diſcours, que comme un exemple le plus grand qu'on ſe puiſſe propoſer, & le plus capable de perſuader aux ambitieux qu'ils n'ont aucun moien de ſe diſtinguer, ni par leur naiſſance, ni par leur grandeur, ni par leur eſprit: puiſque la mort qui égale tout, les domine de tous côtés avec tant d'empire, & que d'une main ſi prompte & ſi ſouveraine elle renverſe les têtes les plus reſpectées.

Conſidérez, MESSIEURS, ces grandes Puiſſances que nous regardons de ſi bas. Pendant que nous tremblons ſous leur main, Dieu les frape pour nous avertir. Leur élevation en eſt la cauſe; & il les épargne ſi peu qu'il ne craint pas de les ſacrifier à l'inſtruction du reſte des hommes. CHRETIENS, ne murmurez pas, ſi MADAME a été choiſie pour nous donner une telle inſtruction. Il n'y a rien ici de rude pour elle; puiſque, comme vous le verrez dans la ſuite, Dieu la ſauve par le même coup qui nous inſtruit. Nous devrions être aſſez convaincus de notre néant: mais s'il faut des coups de ſurpriſe à nos cœurs enchantés de l'amour du monde, celui-ci eſt aſſez grand & aſſez terrible. O nuit déſaſtreuſe! ô nuit effroiable, où retentit tout-à-coup comme un éclat de tonnerre, cette étonnante nouvelle: MADAME ſe meurt, MADAME eſt morte! Qui de nous ne ſe ſentit frapé à ce coup, comme ſi quelque tragique accident avoit déſolé ſa famille? Au premier bruit d'un mal ſi étrange, on accourut à ſaint Cloud de toutes parts; on trouve tout conſterné, excepté le cœur de cette Princeſſe. Par-tout on entend des cris; par-tout on voit la douleur & le deſeſpoir, &

l'image de la mort. Le Roi, la Reine, Monſieur, toute la Cour, tout le Peuple, tout eſt abattu, tout eſt deſeſpéré; & il me ſemble que je vois l'accompliſſement de cette parole du Prophéte (*a*): *Le Roi pleurera, le Prince ſera déſolé, & les mains tomberont au Peuple de douleur & d'étonnement.*

(*a*) Rex lugebit, & princeps induetur mœrore, & manus populi terræ conturbabuntur. *Ezech. VII. 27.*

Mais & les Princes & les Peuples gémiſſoient en vain. En vain Monſieur, en vain le Roi même tenoit MADAME ſerrée par de ſi étroits embraſſemens. Alors ils pouvoient dire l'un & l'autre avec ſaint Ambroiſe (*b*): *Stringebam brachia, ſed jam amiſeram quam tenebam*: Je ſerrois les bras, mais j'avois déja perdu ce que je tenois. La Princeſſe leur échapoit parmi des embraſſemens ſi tendres, & la mort plus puiſſante nous l'enlevoit entre ces Roiales mains. Quoi donc, elle devoit périr ſi-tôt! Dans la plupart des hommes les changemens ſe font peu à peu, & la mort les prépare ordinairement à ſon dernier coup. MADAME cependant a paſſé du matin au ſoir, ainſi que l'herbe des champs. Le matin elle floriſſoit; avec quelles graces, vous le ſavez: le ſoir nous la vîmes ſechée; & ces fortes expreſſions, par leſquelles l'Ecriture ſainte exagere l'inconſtance des choſes humaines, devoient être pour cette Princeſſe ſi préciſes & ſi littérales. Hélas! nous compoſions ſon Hiſtoire de tout ce qu'on peut imaginer de plus glorieux. Le paſſé & le préſent nous garantiſſoit l'avenir, & on pouvoit tout attendre de tant d'excellentes qualités. Elle alloit s'acquérir deux puiſſans Roiaumes, par des moiens agréables: toujours douce, toujours paiſible, autant que généreuſe & bienfaiſante, ſon crédit n'y auroit jamais été odieux: on ne l'eût point vu s'attirer la gloire avec une ardeur inquiéte & précipitée; elle l'eût attendue ſans impatience, comme ſure de la poſſéder. Cet attachement qu'elle a montré ſi fidéle pour le Roi juſqu'à

(*b*) S. Ambr. de obit. Sat. fr.

la mort, lui en donnoit les moiens. Et certes, c'eſt le bonheur de nos jours, que l'eſtime ſe puiſſe joindre avec le devoir ; & qu'on puiſſe autant s'attacher au mérite & à la perſonne du Prince, qu'on en révére la puiſſance & la majeſté. Les inclinations de MADAME ne l'attachoient pas moins fortement à tous ſes autres devoirs. La paſſion qu'elle reſſentoit pour la gloire de MONSIEUR, n'avoit point de bornes. Pendant que ce grand Prince, marchant ſur les pas de ſon invincible frere, ſecondoit avec tant de valeur & de ſuccès ſes grands & héroïques deſſeins dans la Campagne de Flandres, la joie de cette Princeſſe étoit incroiable. C'eſt ainſi que ſes généreuſes inclinations la menoient à la gloire par les voies que le monde trouve les plus belles; & ſi quelque choſe manquoit encore à ſon bonheur, elle eût tout gagné par ſa douceur & par ſa conduite. Telle étoit l'agréable Hiſtoire que nous faiſions pour MADAME ; & pour achever ces nobles projets, il n'y avoit que la durée de ſa vie, dont nous ne croïions pas devoir être en peine. Car qui eût pu ſeulement penſer que les années euſſent dû manquer à une jeuneſſe qui ſembloit ſi vive? Toutefois c'eſt par cet endroit que tout ſe diſſipe en un moment. Au lieu de l'Hiſtoire d'une belle vie, nous ſommes réduits à faire l'Hiſtoire d'une admirable, mais triſte mort. A la vérité, MESSIEURS, rien n'a jamais égalé la fermeté de ſon ame, ni ce courage paiſible, qui ſans faire effort pour s'élever, s'eſt trouvé par ſa naturelle ſituation au-deſſus des accidens les plus redoutables. Oui, MADAME fut douce envers la mort, comme elle l'étoit envers tout le monde. Son grand cœur, ni ne s'aigrit, ni ne s'emporta contre elle. Elle ne la brave non plus avec fierté; contente de l'enviſager ſans émotion, & de la recevoir ſans trouble. Triſte conſolation, puiſ-

que malgré ce grand courage nous l'avons perdue! C'eſt la grande vanité des choſes humaines. Après que par le dernier effet de notre courage nous avons, pour ainſi dire, ſurmonté la mort, elle éreint en nous juſqu'à ce courage par lequel nous ſemblions la défier. La voilà, malgré ce grand cœur, cette Princeſſe ſi admirée, & ſi chérie; la voilà, telle que la mort nous l'a faite : encore ce reſte tel quel, va-t-il diſparoître: cette ombre de gloire va s'évanouir; & nous l'allons voir dépouillée même de cette triſte décoration. Elle va deſcendre à ces ſombres lieux, à ces demeures ſoûterraines, pour y dormir dans la pouſſiere avec les Grands de la terre, comme parle Job *(a)*; avec ces Rois & ces Princes anéantis, parmi leſquels à peine peut-on la placer, tant les rangs y ſont preſſés, tant la mort eſt prompte à remplir ces places. Mais ici notre imagination nous abuſe encore. La mort ne nous laiſſe pas aſſez de corps pour occuper quelque place, & on ne voit là que les tombeaux qui faſſent quelque figure. Notre chair change bientôt de nature: notre corps prend un autre nom; même celui de cadavre, dit Tertullien *(b)*, parce qu'il nous montre encore quelque forme humaine, ne lui demeure pas long-tems: il devient un je ne ſais quoi, qui n'a plus de nom dans aucune langue; tant il eſt vrai que tout meurt en lui, juſqu'à ces termes funébres par leſquels on exprimoit ſes malheureux reſtes.

[a] *Job. III. 13. 14. 15.*

[b] Cadit in originem terram, & cadaveris nomen, ex iſto quoque homine pertrita, in nullum inde iam nomen, in omnis iam vocabuli mortem. *Tertull. de reſurr. carnis.*

C'eſt ainſi que la Puiſſance divine juſtement irritée contre notre orgueil le pouſſe juſqu'au néant; & que pour égaler à jamais les conditions, elle ne fait de nous tous qu'une même cendre. Peut-on bâtir ſur ces ruines? Peut-on appuier quelque grand deſſein ſur ces débris inévitables des choſes humaines? Mais quoi, MESSIEURS, tout eſt-il donc deſeſpéré pour nous? Dieu qui foudroie toutes nos grandeurs;

juſqu'à les réduire en poudre, ne nous laiſſe-t-il aucune eſpérance ? Lui aux yeux de qui rien ne ſe perd, & qui ſuit toutes les parcelles de nos corps, en quelque endroit écarté du monde que la corruption ou le hazard les jette, verra-t-il périr ſans reſſource, ce qu'il a fait capable de le connoître & de l'aimer ? Ici un nouvel ordre de choſes ſe préſente à moi : les ombres de la mort ſe diſſipent : *Les voies* (a) *me ſont ouvertes à la véritable vie* : MADAME n'eſt plus dans le tombeau ; la mort qui ſembloit tout détruire, a tout établi : voici le ſecret de l'Eccléſiaſte, que je vous avois marqué dès le commencement de ce Diſcours, & dont il faut maintenant découvrir le fond.

a Notas mihi fecisti vias vitæ. *Pſal. XV.* 10.

Il faut donc penſer, CHRÉTIENS, qu'outre le rapport que nous avons du côté du corps, avec la nature changeante & mortelle, nous avons d'un autre côté un rapport intime & une ſecrette affinité avec Dieu ; parce que Dieu même a mis quelque choſe en nous, qui peut confeſſer la vérité de ſon être, en adorer la perfection, en admirer la plénitude ; quelque choſe qui peut ſe ſoumettre à ſa ſouveraine puiſſance, s'abandonner à ſa haute & incompréhenſible ſageſſe, ſe confier en ſa bonté, craindre ſa juſtice, eſpérer ſon éternité. De ce côté, MESSIEURS, ſi l'homme croit avoir en lui de l'élevation, il ne ſe trompera pas. Car comme il eſt néceſſaire que chaque choſe ſoit réunie à ſon principe, & que c'eſt pour cette raiſon, dit l'Eccléſiaſte (b), *Que le corps retourne à la terre dont il a été tiré* ; il faut, par la ſuite du même raiſonnement, que ce qui porte en nous la marque divine, ce qui eſt capable de s'unir à Dieu, y ſoit auſſi rappellé (c). Or ce qui doit retourner à Dieu, qui eſt la grandeur primitive & eſſentielle, n'eſt-il pas grand

b Revertatur pulvis ad terram ſuam, unde erat. *Eccle. XII.* 7.

c Et ſpiritus redeat ad Deum, qui dedit illum. *Ibid.*

& élevé? C'eſt pourquoi quand je vous ai dit, que la grandeur & la gloire n'étoient parmi nous que des noms pompeux, vuides de ſens & de choſes, je regardois le mauvais uſage que nous faiſons de ces termes. Mais pour dire la vérité dans toute ſon étendue, ce n'eſt ni l'erreur, ni la vanité qui ont inventé ces noms magnifiques: au contraire, nous ne les aurions jamais trouvés, ſi nous n'en avions porté le fond en nous-mêmes. Car où prendre ces nobles idées dans le néant? La faute que nous faiſons, n'eſt donc pas de nous être ſervis de ces noms; c'eſt de les avoir appliqués à des objets trop indignes. Saint Chryſoſtome a bien compris cette vérité, quand il a dit (*a*): *Gloire, richeſſes, nobleſſe, puiſſance, pour les hommes du monde ne ſont que des noms; pour nous, ſi nous ſervons Dieu, ce ſeront des choſes: au contraire la pauvreté, la honte, la mort, ſont des choſes trop effectives & trop réelles pour eux: pour nous, ce ſont ſeulement des noms*; parce que celui qui s'attache à Dieu, ne perd ni ſes biens, ni ſon honneur, ni ſa vie. Ne vous étonnez donc pas, ſi l'Eccléſiaſte (*b*) dit ſi ſouvent: *Tout eſt vanité*. Il s'explique (*c*): *Tout eſt vanité ſous le Soleil*; c'eſt-à-dire, tout ce qui eſt meſuré par les années, tout ce qui eſt emporté par la rapidité du tems. Sortez du tems & du changement; aſpirez à l'éternité: la vanité ne vous tiendra plus aſſervis. Ne vous étonnez pas ſi le même Eccléſiaſte mépriſe tout en nous, juſqu'à la ſageſſe (*d*), & ne trouve rien de meilleur, que de goûter en repos le fruit de ſon travail. La ſageſſe dont il parle en ce lieu, eſt cette ſageſſe inſenſée, ingénieuſe à ſe tourmenter, habile à ſe tromper elle-même, qui ſe corrompt dans le préſent, qui s'égare dans l'avenir, qui par beaucoup de raiſonnemens & de grands efforts, ne fait que ſe conſumer inutilement en amaſſant des choſes que le vent emporte. *Hé!* s'

[a] *Chryſ. hom. XIX. in Matth.*

[b] *Eccle. I. 2. 14.*

[c] *II. 11. 17.*

[d] *Eccle. I. 17. 18. II. 22. 14.*

écrie ce ſage Roi (*a*), *y a-t-il rien de ſi vain?* Et n'a-t-il pas raiſon de préférer la ſimplicité d'une vie particuliere, qui goûte doucement & innocemment ce peu de biens que la nature nous donne, aux ſoucis & aux chagrins des avares, aux ſonges inquiets des ambitieux? Mais *cela même*, dit-il (*b*), ce repos, cette douceur de la vie, *eſt encore une vanité*; parce que la mort trouble & emporte tout. Laiſſons-lui donc mépriſer tous les états de cette vie; puiſqu'enfin de quelque côté qu'on s'y tourne, on voit toujours la mort en face, qui couvre de ténébres tous nos plus beaux jours. Laiſſons lui (*c*) égaler le fou & le ſage; & même je ne craindrai pas de le dire hautement en cette Chaire, laiſſons-lui confondre (*d*) l'homme avec la bête: *Unus interitus eſt hominis & jumentorum*. En effet, juſqu'à ce que nous aions trouvé la véritable ſageſſe; tant que nous regarderons l'homme par les yeux du corps, ſans y démêler par l'intelligence ce ſecret principe de toutes nos actions, qui étant capable de s'unir à Dieu, doit néceſſairement y retourner; que verrons-nous autre choſe dans notre vie, que de folles inquiétudes? & que verrons-nous dans notre mort, qu'une vapeur qui s'exhale, que des eſprits qui s'épuiſent, que des reſſorts qui ſe démontent & ſe déconcertent; enfin, qu'une machine qui ſe diſſout, & qui ſe met en piéces? Ennuiés de ces vanités, cherchons ce qu'il y a de grand & de ſolide en nous. Le Sage nous l'a montré dans les dernieres paroles de l'Eccléſiaſte (*e*); & bientôt MADAME nous le fera paroître dans les dernieres actions de ſa vie: *Crains Dieu, & obſerve ſes Commandemens; car c'eſt-là tout l'homme*: comme s'il diſoit: Ce n'eſt pas l'homme que j'ai mépriſé, ne le croiez pas; ce ſont les opinions, ce ſont les erreurs par leſquelles l'homme abuſé ſe deshonore lui-même. Voulez-vous

(*a*) Et eſt quidquam tam vanum? *Eccle. II. 19.*

(*b*) Vidi quod hoc quoque eſſet vanitas. *Eccle. II. 2. 11.*

(*c*) *Eccle. VII. 14.*

(*d*) *Eccle. III. 19.*

(*e*) Deum time, & mandata ejus obſerva: hoc eſt enim omnis homo. *Eccle. XII. 13.*

ſavoir en un mot ce que c'eſt que l'homme? Tout ſon devoir, tout ſon objet, toute ſa nature, c'eſt de craindre Dieu: tout le reſte eſt vain, je le déclare; mais auſſi tout le reſte n'eſt pas l'homme. Voici ce qui eſt réel & ſolide, & ce que la mort ne peut enlever: car, ajoute l'Eccléſiaſte (*a*), *Dieu examinera dans ſon jugement tout ce que nous aurons fait de bien & de mal.* Il eſt donc maintenant aiſé de concilier toutes choſes. Le Pſalmiſte dit, *qu'à la mort périront toutes nos penſées*; oui, celles que nous aurons laiſſé emporter au monde, dont la figure paſſe & s'évanouit. Car encore que notre eſprit ſoit de nature à vivre toujours, il abandonne à la mort tout ce qu'il conſacre aux choſes mortelles; de ſorte que nos penſées qui devoient être incorruptibles du côté de leur principe, deviennent périſſables du côté de leur objet. Voulez-vous ſauver quelque choſe de ce débris ſi univerſel, ſi inévitable? Donnez à Dieu vos affections: nulle force ne vous ravira ce que vous aurez dépoſé en ces mains divines. Vous pourrez hardiment mépriſer la mort, à l'exemple de notre héroïne Chrétienne. Mais afin de tirer d'un ſi bel exemple toute l'inſtruction qu'il nous peut donner; entrons dans une profonde conſidération des conduites de Dieu ſur elle, & adorons en cette Princeſſe le miſtére de la Prédeſtination & de la Grace.

(*a*) Et cuncta quæ fiunt, adducet Deus in judicium pro omni errato; ſive bonum ſive malum illud ſit. *Eccle. XII. 14.*

Vous ſavez que toute la vie Chrétienne, que tout l'ouvrage de notre ſalut eſt une ſuite continuelle de miſéricordes: mais le fidéle Interprête du miſtére de la Grace, je veux dire le grand Auguſtin, m'apprend cette véritable & ſolide théologie, que c'eſt dans la premiere Grace, & dans la derniere, que la Grace ſe montre Grace; c'eſt-à-dire, que c'eſt dans la vocation qui nous prévient, & dans la perſévérance finale qui nous couronne, que la bonté qui nous ſauve, paroît toute gratuite & toute pure. En

effet, comme nous changeons deux fois d'état, en paſſant premiérement des ténébres à la lumiere, & enſuite de la lumiere imparfaite de la Foi, à la lumiere conſommée de la Gloire; comme c'eſt la vocation qui nous inſpire la Foi, & que c'eſt la perſévérance qui nous tranſmet à la Gloire, il a plu à la divine bonté de ſe marquer elle-même au commencement de ces deux états par une impreſſion illuſtre & particuliere; afin que nous confeſſions que toute la vie du Chrétien, & dans le tems qu'il eſpére, & dans le tems qu'il jouit, eſt un miracle de Grace. Que ces deux principaux momens de la Grace ont été bien marqués par les merveilles que Dieu a faites pour le ſalut éternel de HENRIETTE D'ANGLETERRE! Pour la donner à l'Egliſe, il a fallu renverſer tout un grand Roiaume. La grandeur de la Maiſon d'où elle eſt ſortie, n'étoit pour elle qu'un engagement plus étroit dans le ſchiſme de ſes Ancêtres; diſons des derniers de ſes Ancêtres, puiſque tout ce qui les précéde, à remonter juſqu'aux premiers tems, eſt ſi pieux & ſi catholique. Mais ſi les loix de l'Etat s'oppoſent à ſon ſalut éternel, Dieu ébranlera tout l'Etat pour l'affranchir de ces loix. Il met les ames à ce prix; il remue le ciel & la terre pour enfanter ſes élus; & comme rien ne lui eſt cher que ces enfans de ſa dilection éternelle, que ces membres inſéparables de ſon Fils bien-aimé, rien ne lui coûte, pourvu qu'il les ſauve. Notre Princeſſe eſt perſécutée avant que de naître, délaiſſée auſſitôt que miſe au monde, arrachée en naiſſant à la piété d'une mere Catholique, captive dès le berceau des ennemis implacables de ſa Maiſon; & ce qui étoit plus déplorable, captive des ennemis de l'Egliſe; par conſéquent deſtinée premiérement par ſa glorieuſe naiſſance, & enſuite par ſa malheureuſe captivité, à l'erreur & à l'héréſie. Mais le ſceau de Dieu

étoit ſur elle. Elle pouvoit dire avec le Prophéte (*a*): *Mon pere & ma mere m'ont abandonnée; mais le Seigneur m'a reçue en ſa protection.* Délaiſſée de toute la terre dès ma naiſſance, *je fus* (b) *comme jettée entre les bras de ſa providence paternelle, & dès le ventre de ma mere il ſe déclara mon Dieu.* Ce fut à cette garde fidéle que la Reine ſa mere commit ce précieux dépôt. Elle ne fut point trompée dans ſa confiance. Deux ans après, un coup imprévu & qui tenoit du miracle, délivra la Princeſſe des mains des Rebelles. Malgré les tempêtes de l'Océan, & les agitations encore plus violentes de la terre, Dieu la prenant ſur ſes ailes, comme l'aigle prend ſes petits, la porta lui-même dans ce Roiaume; lui-même la poſa dans le ſein de la Reine ſa mere, ou plutôt dans le ſein de l'Egliſe Catholique. Là elle apprit les maximes de la piété véritable, moins par les inſtructions qu'elle y recevoit, que par les exemples vivans de cette grande & religieuſe Reine. Elle a imité ſes pieuſes libéralités. Ses aumônes toujours abondantes ſe ſont répandues principalement ſur les Catholiques d'Angleterre, dont elle a été la fidéle Protectrice. Digne fille de ſaint Edouard & de ſaint Louis, elle s'attacha du fond de ſon cœur à la Foi de ces deux grands Rois. Qui pourroit aſſez exprimer le zéle dont elle bruloit pour le rétabliſſement de cette Foi dans le Roiaume d'Angleterre, où l'on en conſerve encore tant de précieux monumens? Nous ſavons qu'elle n'eût pas craint d'expoſer ſa vie pour un ſi pieux deſſein; & le Ciel nous l'a ravie! O Dieu! que prépare ici votre éternelle Providence? Me permettez-vous, ô Seigneur, d'enviſager en tremblant, vos ſaints & redoutables conſeils? Eſt-ce que les tems de confuſion ne ſont pas encore accomplis? Eſt-ce que le crime qui fit céder vos vérités ſaintes à des paſſions malheureuſes, eſt encore

a Pater meus & mater mea dereliquerunt me: Dominus autem aſſumſit me. *Pſal.* XXVI. 10.

b *Pſalm.* XXI. 11.

devant vos yeux, & que vous ne l'avez pas assez puni par un aveuglement de plus d'un siécle? Nous raviſſez-vous HENRIETTE par un effet du même jugement qui abrégea les jours de la Reine Marie, & son régne si favorable à l'Egliſe? Ou bien voulez-vous triompher seul? Et en nous ôtant les moiens dont nos desirs se flatoient, réservez-vous dans les tems marqués par votre prédeſtination éternelle, de secrets retours à l'Etat & à la Maiſon d'Angleterre? Quoiqu'il en ſoit, ô grand Dieu, recevez-en aujourd'hui les bienheureuſes prémices en la perſonne de cette Princeſſe. Puiſſe toute sa Maiſon & tout le Roiaume ſuivre l'exemple de sa Foi. Ce grand Roi qui remplit de tant de vertus le Trône de ſes Ancêtres, & fait louer tous les jours la divine main qui l'y a rétabli comme par miracle, n'improuvera pas notre zéle, si nous ſouhaitons devant Dieu que lui & tous ſes Peuples ſoient comme nous. *Opto* (a) *apud Deum, non tantum te, ſed etiam omnes fieri tales, qualis & ego ſum.* Ce ſouhait eſt fait pour les Rois; & saint Paul étant dans les fers, le fit la premiere fois en faveur du Roi Agrippa; mais saint Paul en exceptoit ſes liens, *exceptis vinculis his*: & nous, nous ſouhaitons principalement, que l'Angleterre trop libre dans sa croiance, trop licentieuſe dans ſes ſentimens, ſoit enchaînée comme nous de ces bienheureux liens qui empêchent l'orgueil humain de s'égarer dans ſes penſées, en le captivant ſous l'autorité du Saint-Eſprit & de l'Egliſe.

a *Act. XXVI. 29.*

Après vous avoir expoſé le premier effet de la Grace de JESUS-CHRIST en notre Princeſſe, il me reſte, MESSIEURS, de vous faire conſidérer le dernier, qui couronnera tous les autres. C'eſt par cette derniere Grace que la mort change de nature pour les Chrétiens; puiſqu'au lieu qu'elle ſembloit être faite pour nous dépouiller de tout, elle commence,

comme dit (*a*) l'Apôtre, à nous revêtir, & nous assure éternellement la poſſeſſion des biens véritables. Tant que nous ſommes détenus dans cette demeure mortelle, nous vivons aſſujettis aux changemens; parce que, ſi vous me permettez de parler ainſi, c'eſt la loi du Païs que nous habitons; & nous ne poſſedons aucun bien, même dans l'ordre de la Grace, que nous ne puiſſions perdre un moment après par la mutabilité naturelle de nos deſirs. Mais auſſitôt qu'on ceſſe pour nous de compter les heures, & de meſurer notre vie par les jours & par les années; ſortis des figures qui paſſent & des ombres qui diſparoiſſent, nous arrivons au régne de la vérité où nous ſommes affranchis de la loi des changemens. Ainſi notre ame n'eſt plus en péril; nos réſolutions ne vacillent plus; la mort, ou plutôt la Grace de la perſévérance finale, a la force de les fixer: & de même que le Teſtament de JESUS-CHRIST, par lequel il ſe donne à nous, eſt confirmé à jamais, ſuivant le droit des Teſtamens & la doctrine de l'Apôtre (*b*), par la mort de ce divin Teſtateur; ainſi la mort du fidéle fait que ce bienheureux Teſtament, par lequel de notre côté nous nous donnons au Sauveur, devient irrévocable. Donc, MESSIEURS, ſi je vous fais voir encore une fois MADAME aux priſes avec la mort, n'appréhendez rien pour elle: quelque cruelle que la mort vous paroiſſe, elle ne doit ſervir à cette fois que pour accomplir l'œuvre de la Grace, & ſceller en cette Princeſſe le conſeil de ſon éternelle prédeſtination. Voions donc ce dernier combar; mais encore un coup affermiſſons-nous. Ne mêlons point de foibleſſe à une ſi forte action, & ne deſhonorons point par nos larmes une ſi belle victoire.

Voulez-vous voir combien la Grace qui a fait triompher MADAME, a été puiſſante? Voiez combien la mort a été terrible. Premiérement, elle a

(*a*) I. Cor. XV. 53. 54. II. Cor. V. 4.

(*b*) Heb. IX. 16. 17.

plus de priſe ſur une Princeſſe qui a tant à perdre. Que d'années elle va ravir à cette jeuneſſe! que de joie elle enleve à cette fortune! que de gloire elle ôte à ce mérite! D'ailleurs, peut-elle venir ou plus prompte ou plus cruelle? C'eſt ramaſſer toutes ſes forces, c'eſt unir tout ce qu'elle a de plus redoutable, que de joindre, comme elle fait, aux plus vives douleurs l'attaque la plus imprévue. Mais, quoique ſans menacer & ſans avertir, elle ſe faſſe ſentir toute entiere dès le premier coup, elle trouve la Princeſſe prête. La Grace plus active encore, l'a déja miſe en défenſe. Ni la gloire, ni la jeuneſſe n'auront un ſoupir. Un regret immenſe de ſes péchés ne lui permet pas de regreter autre choſe. Elle demande le Crucifix ſur lequel elle avoit vu expirer la Reine ſa belle-mere, comme pour y recueillir les impreſſions de conſtance & de piété, que cette Ame vraiment Chrétienne y avoit laiſſées avec les derniers ſoupirs. A la vue d'un ſi grand objet, n'attendez pas de cette Princeſſe des diſcours étudiés & magnifiques: une ſainte ſimplicité fait ici toute la grandeur. Elle s'écrie: *O mon Dieu, pourquoi n'ai-je pas toujours mis en vous ma confiance?* Elle s'afflige, elle ſe raſſure, elle confeſſe humblement, & avec tous les ſentimens d'une profonde douleur, que de ce jour ſeulement elle commence à connoître Dieu, n'appellant pas le connoître que de regarder encore tant ſoit peu le monde. Qu'elle nous parut au-deſſus de ces lâches Chrétiens, qui s'imaginent avancer leur mort, quand ils préparent leur confeſſion; qui ne reçoivent les ſaints Sacremens que par force: dignes certes de recevoir pour leur jugement ce miſtere de piété, qu'ils ne reçoivent qu'avec répugnance. MADAME appelle les Prêtres plutôt que les Médecins. Elle demande d'elle-même les Sacremens de l'Egliſe; la Pénitence avec componction; l'Eu-

chariſtie avec crainte, & puis avec confiance ; la ſainte Onction des mourans avec un pieux empreſſement. Bien loin d'en être effraiée, elle veut la recevoir avec connoiſſance : elle écoute l'explication de ces ſaintes cérémonies, de ces Prieres apoſtoliques, qui par une eſpéce de charme divin ſuſpendent les douleurs les plus violentes, qui font oublier la mort (je l'ai vu ſouvent) à qui les écoute avec foi : elle les ſuit, elle s'y conforme ; on lui voit paiſiblement préſenter ſon corps à cette Huile ſacrée, ou plutôt au Sang de JESUS, qui coule ſi abondamment avec cette précieuſe liqueur. Ne croiez pas que ſes exceſſives & inſupportables douleurs aient tant ſoit peu troublé ſa grande ame. Ah! je ne veux plus tant admirer les Braves, ni les Conquérans. MADAME m'a fait connoître la vérité de cette parole du Sage (*a*): *Le patient vaut mieux que le fort ; & celui qui dompte ſon cœur, vaut mieux que celui qui prend des villes*. Combien a-t-elle été maitreſſe du ſien? Avec quelle tranquillité a-t-elle ſatisfait à tous ſes devoirs? Rappellez en votre penſée ce qu'elle dit à MONSIEUR. Quelle force! quelle tendreſſe! O paroles qu'on voioit ſortir de l'abondance d'un cœur qui ſe ſent au-deſſus de tout ; paroles que la mort préſente, & Dieu plus préſent encore, ont conſacrées; ſincére production d'une ame, qui tenant au Ciel, ne doit plus rien à la terre que la vérité : vous vivrez éternellement dans la mémoire des hommes, mais ſur-tout vous vivrez éternellement dans le cœur de ce grand Prince. MADAME ne peut plus réſiſter aux larmes qu'elle lui voit répandre. Invincible par tout autre endroit, ici elle eſt contrainte de céder. Elle prie MONSIEUR de ſe retirer, parce qu'elle ne veut plus ſentir de tendreſſe que pour ce Dieu crucifié qui lui tend les bras. Alors qu'avons-nous vu? qu'avons-nous ouï? Elle ſe conformoit

(*a*) Melior eſt patiens viro forti : & qui dominatur animo ſuo, expugnatore urbium. *Prov.* XVI. 32.

aux ordres de Dieu ; elle lui offroit ſes ſouffrances en expiation de ſes fautes ; elle profeſſoit hautement la Foi Catholique, & la Réſurrection des morts, cette précieuſe conſolation des fidéles mourans. Elle excitoit le zéle de ceux qu'elle avoit appellés pour l'exciter elle-même, & ne vouloit point qu'ils ceſſaſſent un moment de l'entretenir des vérités Chrétiennes. Elle ſouhaita mille fois d'être plongée au Sang de l'Agneau ; c'étoit un nouveau langage que la Grace lui apprenoit. Nous ne voïions en elle, ni cette oſtentation par laquelle on veut tromper les autres, ni ces émotions d'une ame alarmée par leſquelles on ſe trompe ſoi-même. Tout étoit ſimple, tout étoit ſolide, tout étoit tranquille, tout partoit d'une ame ſoumiſe, & d'une ſource ſanctifiée par le Saint-Eſprit.

En cet état, MESSIEURS, qu'avions-nous à demander à Dieu pour cette Princeſſe, ſinon qu'il l'affermît dans le bien, & qu'il conſervât en elle les dons de ſa Grace ? Ce grand Dieu nous exauçoit mais ſouvent, dit ſaint Auguſtin, en nous exauçant il trompe heureuſement notre prévoiance. La Princeſſe eſt affermie dans le bien d'une maniere plus haute que celle que nous entendions. Comme Dieu ne vouloit plus expoſer aux illuſions du monde les ſentimens d'une piété ſi ſincére, il a fait ce que dit le Sage (*a*) : *Il s'eſt hâté*. En effet, quelle diligence ! en neuf heures l'ouvrage eſt accompli. *Il s'eſt hâté de la tirer du milieu des iniquités*. Voilà, dit le grand ſaint Ambroiſe (*b*), la merveille de la mort dans les Chrétiens. Elle ne finit pas leur vie ; elle ne finit que leurs péchés, & les périls où ils ſont expoſés. Nous nous ſommes plaints que la mort ennemie des fruits que nous promettoit la Princeſſe, les a ravagés dans la fleur ; qu'elle a effacé, pour ainſi dire, ſous le pinceau même un tableau qui s'

(*a*) Properavit educere de medio iniquitatum. *Sap. IV. 14.*

(*b*) Finis factus eſt erroris, quia culpa, non natura defecit. *S. Amb. de bono mortis.*

avançoit à la perfection avec une incroiable diligence, dont les premiers traits, dont le ſeul deſſein montroit déja tant de grandeur. Changeons maintenant de langage; ne diſons plus que la mort a tout d'un coup arrêté le cours de la plus belle vie du monde, & de l'Hiſtoire qui ſe commençoit le plus noblement: diſons qu'elle a mis fin aux plus grands périls dont une ame Chrétienne peut être aſſaillie. Et pour ne point parler ici des tentations infinies qui attaquent à chaque pas la foibleſſe humaine, quel péril n'eût point trouvé cette Princeſſe dans ſa propre gloire? La gloire: Qu'y a-t-il pour le Chrétien de plus pernicieux & de plus mortel? quel appas plus dangereux? quelle fumée plus capable de faire tourner les meilleures têtes? Conſidérez la Princeſſe; repréſentez-vous cet eſprit, qui répandu par tout ſon extérieur en rendoit les graces ſi vives: tout étoit eſprit, tout étoit bonté. Affable à tous avec dignité, elle ſavoit eſtimer les uns ſans fâcher les autres; & quoique le mérite fût diſtingué, la foibleſſe ne ſe ſentoit pas dédaignée. Quand quelqu'un traitoit avec elle, il ſembloit qu'elle eût oublié ſon rang pour ne ſe ſoutenir que par ſa raiſon. On ne s'appercevoit preſque pas qu'on parlât à une perſonne ſi élevée; on ſentoit ſeulement au fond de ſon cœur qu'on eût voulu lui rendre au centuple la grandeur dont elle ſe dépouilloit ſi obligeamment. Fidéle en ſes paroles, incapable de déguiſement, ſure à ſes amis, par la lumiere & la droiture de ſon eſprit elle les mettoit à couvert des vains ombrages, & ne leur laiſſoit à craindre que leurs propres fautes. Très-reconnoiſſante des ſervices, elle aimoit à prévenir les injures par ſa bonté; vive à les ſentir, facile à les pardonner. Que dirai-je de ſa libéralité? Elle donnoit non-ſeulement avec joie, mais avec une hauteur d'ame, qui marquoit tout enſemble, & le mé-

pris du don, & l'eſtime de la perſonne. Tantôt par des paroles touchantes, tantôt même par ſon ſilence, elle relevoit ſes préſens; & cet art de donner agréablement qu'elle avoit ſi bien pratiqué durant ſa vie, l'a ſuivie, je le ſçais, juſqu'entre les bras de la mort. Avec tant de graces & tant d'aimables qualités qui eût pu lui refuſer ſon admiration? Mais avec ſon crédit, avec ſa puiſſance, qui n'eût voulu s'attacher à elle? N'alloit-elle pas gagner tous les cœurs? c'eſt-à-dire, la ſeule choſe qu'ont à gagner ceux à qui la naiſſance & la fortune ſemblent tout donner; & ſi cette haute élevation eſt un précipice affreux pour les Chrétiens, ne puis-je pas dire, MESSIEURS, pour me ſervir des paroles fortes du plus grave des Hiſtoriens, *qu'elle alloit être précipitée dans la gloire*? Car quelle créature fut jamais plus propre à être l'idole du monde? Mais ces idoles que le monde adore, à combien de tentations délicates ne ſont-elles pas expoſées? La gloire, il eſt vrai, les défend de quelques foibleſſes; mais la gloire les défend-t-elle de la gloire même? Ne s'adorent-elles pas ſécretement? Ne veulent-elles pas être adorées? Que n'ont-elles pas à craindre de leur amour propre? Et que ſe peut refuſer la foibleſſe humaine, pendant que le monde lui accorde tout? N'eſt-ce pas là qu'on apprend à faire ſervir à l'ambition, à la grandeur, à la politique, & la vertu & la religion & le nom de Dieu? La modération que le monde affecte, n'étouffe pas les mouvemens de la vanité: elle ne ſert qu'à les cacher; & plus elle ménage le dehors, plus elle livre le cœur aux ſentimens les plus délicats & les plus dangereux de la fauſſe gloire. On ne compte plus que ſoi-même; & on dit au fond de ſon cœur (*a*): *Je ſuis; & il n'y a que moi ſur la terre*. En cet état, MESSIEURS, la vie n'eſt-elle pas un péril? La mort n'eſt-elle pas une gra-

In ipſam gloriam præceps agebatur.

(*a*) Ego ſum; & præter me non eſt altera. *Iſ.* XLVII. 10.

ce? Que ne doit-on pas craindre de ſes vices, ſi les bonnes qualités ſont ſi dangereuſes? N'eſt-ce donc pas un bienfait de Dieu d'avoir abrégé les tentations avec les jours de MADAME? de l'avoir arrachée à ſa propre gloire, avant que cette gloire par ſon excès eût mis en hazard ſa modération? Qu'importe que ſa vie ait été ſi courte? Jamais ce qui doit finir ne peut être long. Quand nous ne compterions point ſes confeſſions plus exactes, ſes entretiens de dévotion plus fréquens, ſon application plus forte à la piété dans les derniers tems de ſa vie: ce peu d'heures ſaintement paſſées parmi les plus rudes épreuves, & dans les ſentimens les plus purs du Chriſtianiſme, tiennent lieu toutes ſeules d'un âge accompli. Le tems a été court, je l'avoue; mais l'opération de la Grace a été forte; mais la fidélité de l'ame a été parfaite. C'eſt l'effet d'un art conſommé de réduire en petit tout un grand ouvrage; & la Grace, cette excellente ouvriere, ſe plaît quelquefois à renfermer en un jour la perfection d'une longue vie. Je ſçais que Dieu ne veut pas qu'on s'attende à de tels miracles; mais ſi la témérité inſenſée des hommes abuſe de ſes bontés, ſon bras pour cela n'eſt pas racourci, & ſa main n'eſt pas affoiblie. Je me confie pour MADAME en cette miſéricorde, qu'elle a ſi ſincérement & ſi humblement reclamée. Il ſemble que Dieu ne lui ait conſervé le jugement libre juſqu'au dernier ſoupir, qu'afin de faire durer les témoignages de ſa foi. Elle a aimé en mourant le Sauveur JESUS; les bras lui ont manqué plutôt que l'ardeur d'embraſſer la Croix. J'ai vu ſa main défaillante chercher encore en tombant de nouvelles forces pour appliquer ſur ſes lévres ce bienheureux ſigne de notre Rédemption: n'eſt-ce pas mourir entre les bras & dans le baiſer du Seigneur? Ah! nous pouvons achever ce ſaint ſacrifice

pour le repos de MADAME, avec une pieuſe confiance. Ce JESUS en qui elle a eſpéré, dont elle a porté la Croix en ſon corps par des douleurs ſi cruelles, lui donnera encore ſon Sang dont elle eſt déja toute teinte, toute pénétrée, par la participation à ſes Sacremens, & par la communion avec ſes ſouffrances.

Mais en priant pour ſon ame, Chrétiens, ſongeons à nous-mêmes. Qu'attendons-nous pour nous convertir? Et quelle dureté eſt ſemblable à la nôtre, ſi un accident ſi étrange qui devroit nous pénétrer juſqu'au fond de l'ame, ne fait que nous étourdir pour quelques momens! Attendons-nous que Dieu reſſuſcite des morts pour nous inſtruire? Il n'eſt point néceſſaire que les morts reviennent, ni que quelqu'un ſorte du tombeau: ce qui entre aujourd'hui dans le tombeau, doit ſuffire pour nous convertir. Car ſi nous ſavons nous connoître, nous confeſſerons, Chrétiens, que les vérités de l'Eternité ſont aſſez bien établies; nous n'avons rien que de foible à leur oppoſer; c'eſt par paſſion, & non par raiſon, que nous oſons les combattre. Si quelque choſe les empêche de régner ſur nous, ces ſaintes & ſalutaires vérités; c'eſt que le monde nous occupe; c'eſt que les ſens nous enchantent; c'eſt que le préſent nous entraîne. Faut-il un autre ſpectacle pour nous détromper & des ſens & du préſent & du monde? La Providence divine pouvoit-elle nous mettre en vue, ni de plus près, ni plus fortement, la vanité des choſes humaines? Et ſi nos cœurs s'endurciſſent après un avertiſſement ſi ſenſible, que lui reſte-t-il autre choſe, que de nous fraper nous-mêmes ſans miſéricorde? Prévenons un coup ſi funeſte, & n'attendons pas toujours des miracles de la Grace. Il n'eſt rien de plus odieux à la ſouveraine Puiſſance, que de la vouloir forcer par des exemples, & de lui faire une loi de ſes graces & de ſes faveurs. Qu'y a-t-il donc,

Chrétiens, qui puiſſe nous empêcher de recevoir, ſans différer, ſes inſpirations? Quoi! le charme de ſentir eſt-il ſi fort que nous ne puiſſions rien prévoir? Les adorateurs des grandeurs humaines ſeront-ils ſatisfaits de leur fortune, quand ils verront que dans un moment leur gloire paſſera à leur nom, leurs titres à leurs tombeaux, leurs biens à des ingrats, & leurs dignités peut-être à leurs envieux? Que ſi nous ſommes aſſurés qu'il viendra un dernier jour, où la mort nous forcera de confeſſer toutes nos erreurs, pourquoi ne pas mépriſer par raiſon ce qu'il faudra un jour mépriſer par force? Et quel eſt notre aveuglement, ſi toujours avançant vers notre fin, & plutôt mourans que vivans, nous attendons les derniers ſoupirs pour prendre les ſentimens que la ſeule penſée de la mort nous devroit inſpirer à tous les momens de notre vie? Commencez aujourd'hui à mépriſer les faveurs du monde; & toutes les fois que vous ſerez dans ces lieux auguſtes, dans ces ſuperbes Palais à qui MADAME donnoit un éclat que vos yeux recherchent encore; toutes les fois que regardant cette grande place qu'elle rempliſſoit ſi bien, vous ſentirez qu'elle y manque: ſongez que cette gloire que vous admiriez, faiſoit ſon péril en cette vie, & que dans l'autre elle eſt devenue le ſujet d'un examen rigoureux, où rien n'a été capable de la raſſurer que cette ſincére réſignation qu'elle a eue aux ordres de Dieu, & les ſaintes humiliations de la Pénitence.

ORAISON FUNEBRE
DE MARIE-THERESE
D'AUTRICHE,
INFANTE D'ESPAGNE,
REINE DE FRANCE
ET DE NAVARRE:

Prononcée à saint Denis, le premier de Septembre 1683. en présence de MONSEIGNEUR LE DAUPHIN.

Sine macula enim sunt ante thronum Dei. *Apoc. XIV. 5.*

Ils sont sans tache devant le trône de Dieu.

Paroles de l'Apôtre saint Jean dans sa Révélation, *Chap. XIV.*

* *A Monseigneur le Dauphin.*

MONSEIGNEUR*,

QUELLE assemblée l'Apôtre saint Jean nous fait paroître! Ce grand Prophéte nous ouvre le Ciel, & notre Foi y découvre *sur la sainte montagne de Sion*, dans la partie la plus élevée de la Jérusalem bienheureuse, l'Agneau qui ôte le péché du monde, avec une compagnie digne de lui. Ce sont ceux dont il est écrit au commencement de l'Apocalypse (*a*): *Il y a dans l'Eglise de Sardis un petit nombre de Fidéles*, pauca nomina, *qui n'ont pas souillé leurs vêtemens*: ces riches vêtemens dont le Batême les a revêtus; vêtemens qui ne sont rien moins que JESUS-CHRIST même, selon ce que dit l'Apôtre (*b*): *Vous tous qui avez été bâtisés, vous avez été revêtus de* JESUS-CHRIST. Ce petit nombre chéri de Dieu pour son innocence, & remarquable par la rareté d'un don si exquis, a sçu conserver ce précieux vêtement, & la grace du Batême. Et quelle sera la récompense d'une si rare fidélité? Ecoutez parler le Juste &

* *Apoc. III. 4.*

* *Gal. III. 27.*

le Saint (*a*): *Ils marchent*, dit-il, *avec moi revêtus de blanc, parce qu'ils en ſont dignes*; dignes par leur innocence de porter dans l'éternité la livrée de l'Agneau ſans tache, & de marcher toujours avec lui, puiſque jamais ils ne l'ont quitté depuis qu'il les a mis dans ſa compagnie: Ames pures & innocentes; *Ames Vierges*, comme les appelle ſaint Jean (*b*), au même ſens que ſaint Paul (*c*) diſoit à tous les Fidéles de Corinthe: *Je vous ai promis, comme une Vierge pudique, à un ſeul homme, qui eſt* JESUS-CHRIST. La vraie chaſteté de l'ame, la vraie pudeur chrétienne eſt de rougir du péché, de n'avoir d'yeux ni d'amour que pour JESUS-CHRIST, & de tenir toujours ſes ſens épurés de la corruption du ſiécle. C'eſt dans cette troupe innocente & pure que la REINE a été placée: l'horreur qu'elle a toujours eu du péché, lui a mérité cet honneur. La Foi qui pénétre juſqu'aux Cieux, nous la fait voir aujourd'hui dans cette bienheureuſe compagnie. Il me ſemble que je reconnois cette modeſtie, cette paix, ce recueillement que nous lui voïions devant les Autels, qui inſpiroit du reſpect pour Dieu & pour elle. Dieu ajoûte à ces ſaintes diſpoſitions le tranſport d'une joie céleſte. La mort ne l'a point changée, ſi ce n'eſt qu'une immortelle beauté a pris la place d'une beauté changeante & mortelle. Cette éclatante blancheur, ſymbole de ſon innocence & de la candeur de ſon ame, n'a fait, pour ainſi parler, que paſſer au dedans où nous la voïons rehauſſée d'une lumiere divine. *Elle marche* (d) *avec l'Agneau, car elle en eſt digne*. La ſincérité de ſon cœur ſans diſſimulation & ſans artifice, la range au nombre de ceux dont ſaint Jean dit dans les paroles qui précédent celles de mon texte (*e*), que *le menſonge ne s'eſt point trouvé en leur bouche*, ni aucun déguiſement dans leur conduite; *ce qui fait qu'on les voit ſans tache devant le trône de*

[a] Apoc. III. 4.
[b] Apoc. XIV. 4.
[c] II. Cor. XI. 2.
[d] Apoc. III. 4.
[e] Ibid. XIV. 5.

Dieu. SINE *macula enim ſunt ante thronum Dei*. En effet elle eſt ſans reproche devant Dieu & devant les hommes : la médiſance ne peut attaquer aucun endroit de ſa vie depuis ſon enfance juſqu'à ſa mort; & une gloire ſi pure, une ſi belle réputation eſt un parfum précieux qui réjouit le Ciel & la terre.

MONSEIGNEUR, ouvrez les yeux à ce grand ſpectacle. Pouvois-je mieux eſſuier vos larmes, celles des Princes qui vous environnent, & de cette auguſte Aſſemblée, qu'en vous faiſant voir au milieu de cette troupe reſplendiſſante, & dans cet état glorieux une Mere ſi chérie & ſi regretée? LOUIS même, dont la conſtance ne peut vaincre ſes juſtes douleurs, les trouveroit plus traitables dans cette penſée. Mais ce qui doit être votre unique conſolation, doit auſſi, MONSEIGNEUR, être votre exemple; & ravi de l'éclat immortel d'une vie toujours ſi réglée, & toujours ſi irréprochable, vous devez en faire paſſer toute la beauté dans la vôtre.

Qu'il eſt rare, Chrétiens, qu'il eſt rare encore une fois, de trouver cette pureté parmi les hommes! mais ſur-tout, qu'il eſt rare de la trouver parmi les Grands! *Ceux que vous voiez revêtus d'une robe blanche, ceux-là*, dit ſaint Jean (*a*), *viennent d'une grande affliction*: DE *tribulatione magna*; afin que nous entendions que cette divine blancheur ſe forme ordinairement ſous la croix, & rarement dans l'éclat trop plein de tentation des grandeurs humaines.

a *Apoc. VII. 13, 14.*

Et toutefois il eſt vrai, MESSIEURS, que Dieu par un miracle de ſa grace, ſe plaît à choiſir parmi les Rois de ces ames pures. Tel a été ſaint Louis, toujours pur & toujours ſaint dès ſon enfance; & MARIE-THE'RESE ſa fille a eu de lui ce bel héritage.

Entrons, MESSIEURS, dans les deſſeins de la Providence, & admirons les bontés de Dieu, qui ſe

répandent ſur nous & ſur tous les peuples dans la prédeſtination de cette Princeſſe. Dieu l'a élevée au faîte des grandeurs humaines, afin de rendre la pureté & la perpétuelle régularité de ſa vie plus éclatante & plus exemplaire. Ainſi ſa vie & ſa mort également pleines de ſainteté & de grace, deviennent l'inſtruction du genre humain. Notre ſiécle n'en pouvoit recevoir de plus parfaite, parce qu'il ne voioit nulle part dans une ſi haute élevation une pareille pureté. C'eſt ce rare & merveilleux aſſemblage que nous aurons à conſidérer dans les deux parties de ce Diſcours. Voici en peu de mots ce que j'ai à dire de la plus pieuſe des Reines; & tel eſt le digne abrégé de ſon Eloge. Il n'y a rien que d'auguſte dans ſa perſonne; il n'y a rien que de pur dans ſa vie. Accourez, peuples: venez contempler dans la premiere place du monde la rare & majeſtueuſe beauté d'une vertu toujours conſtante. Dans une vie ſi égale, il n'importe pas à cette Princeſſe où la mort frape; on n'y voit point d'endroit foible par où elle pût craindre d'être ſurpriſe: toujours vigilante, toujours attentive à Dieu & à ſon ſalut, ſa mort ſi précipitée & ſi effroiable pour nous, n'avoit rien de dangereux pour elle. Ainſi ſon élevation ne ſervira qu'à faire voir à tout l'Univers, comme du lieu le plus éminent qu'on découvre dans ſon enceinte, cette importante vérité: Qu'il n'y a rien de ſolide, ni de vraiment grand parmi les hommes, que d'éviter le péché; & que la ſeule précaution contre les attaques de la mort, c'eſt l'innocence de la vie. C'eſt, MESSIEURS, l'inſtruction que nous donne dans ce Tombeau, ou plutôt du plus haut des Cieux, TRE'S HAUTE, TRE'S-EXCELLENTE, TRE'S-PUISSANTE, ET TRE'S-CHRE'TIENNE PRINCESSE, MARIE-THERESE D'AUTRICHE, INFANTE D'ESPAGNE, REINE DE FRANCE ET DE NAVARRE.

Je n'ai pas beſoin de vous dire que c'eſt Dieu qui donne les grandes naiſſances, les grands mariages, les enfans, la poſtérité. C'eſt lui qui dit à Abraham (*a*): *Les Rois ſortiront de vous*: & qui fait dire par ſon Prophéte à David (*b*): *Le Seigneur vous fera une maiſon.* Dieu *qui d'un ſeul homme a voulu former tout le genre humain*, comme dit ſaint Paul (*c*), & de cette ſource commune *le répandre ſur toute la face de la terre*, en a vu & prédeſtiné dès l'éternité les alliances & les diviſions, *marquant les tems*, pourſuit-il, *& donnant les bornes à la demeure des peuples*, & enfin un cours réglé à toutes ces choſes. C'eſt donc Dieu qui a voulu élever la Reine par une auguſte naiſſance à un auguſte mariage; afin que nous la viſſions honorée au-deſſus de toutes les femmes de ſon ſiécle, pour avoir été chérie, eſtimée, & trop tôt, hélas! regretée par le plus grand de tous les hommes.

a Gen. XVII. 6.
b II. Reg. VII. 11.
c Act. XVII. 24. 26.

Que je mépriſe ces Philoſophes, qui meſurant les conſeils de Dieu à leurs penſées, ne le font auteur que d'un certain ordre général d'où le reſte ſe dévelope comme il peut! Comme s'il avoit à notre maniere, des vues générales & confuſes; & comme ſi la ſouveraine Intelligence pouvoit ne pas comprendre dans ſes deſſeins les choſes particulieres, qui ſeules ſubſiſtent véritablement. N'en doutons pas, Chrétiens: Dieu a préparé dans ſon conſeil éternel les premieres familles qui ſont la ſource des Nations, & dans toutes les Nations les qualités dominantes qui devoient en faire la fortune. Il a auſſi ordonné dans les Nations les familles particulieres dont elles ſont compoſées, mais principalement celles qui devoient gouverner ces Nations, & en particulier dans ces familles tous les hommes par leſquels elles devoient ou s'élever, ou ſe ſoutenir, ou s'abattre.

C'eſt par la ſuite de ces conſeils que Dieu a fait naître les deux puiſſantes Maiſons d'où la Reine devoit ſortir ; celle de France, & celle d'Autriche, dont il ſe ſert pour balancer les choſes humaines : juſqu'à quel degré & juſqu'à quel tems il le ſait, & nous l'ignorons.

On remarque dans l'Ecriture, que Dieu donne aux Maiſons Roiales certains caracteres propres ; comme celui que les Syriens, quoiqu'ennemis des Rois d'Iſraël, leur attribuent par ces paroles (*a*) : *Nous avons appris que les Rois de la Maiſon d'Iſraël ſont clémens.*

(*a*) Ecce, audivimus quod reges domus Iſrael clementes ſint. *III. Reg. XX. 31.*

Je n'examinerai pas les caractéres particuliers qu'on a donnés aux Maiſons de France & d'Autriche ; & ſans dire que l'on redoutoit davantage les conſeils de celle d'Autriche, ni qu'on trouvoit quelque choſe de plus vigoureux dans les armes & dans le courage de celle de France ; maintenant que par une grace particuliere ces deux caractéres ſe réuniſſent viſiblement en notre faveur, je remarquerai ſeulement ce qui faiſoit la joie de la Reine : c'eſt que Dieu avoit donné à ces deux Maiſons d'où elle eſt ſortie, la piété en partage ; de ſorte que *ſanctifiée*, (qu'on m'entende bien) c'eſt-à-dire conſacrée à la ſainteté par ſa naiſſance ſelon la doctrine de ſaint Paul (*b*), elle diſoit avec cet Apôtre (*c*) : *Dieu, que ma famille a toujours ſervi*, & à qui je ſuis dédiée *par mes Ancêtres : DEUS cui ſervio a progenitoribus.*

(*b*) I. Cor. VII. 14.
(*c*) II. Tim. I. 3.

Que s'il faut venir au particulier de l'auguſte Maiſon d'Autriche, que peut-on voir de plus illuſtre que ſa deſcendance immédiate, où durant l'eſpace de quatre cens ans on ne trouve que des Rois & des Empereurs, & une ſi grande affluence de Maiſons Roiales, avec tant d'Etats & tant de Roiaumes, qu'on a prévu il y a long-tems qu'elle en ſeroit ſurchargée ?

Qu'eſt-il beſoin de parler de la Très-Chrétienne

Maiſon de France, qui par ſa noble conſtitution eſt incapable d'être aſſujettie à une famille étrangere : qui eſt toujours dominante dans ſon Chef: qui ſeule dans tout l'Univers & dans tous les ſiécles ſe voit après ſept cens ans d'une Roiauté établie (ſans compter ce que la grandeur d'une ſi haute origine fait trouver ou imaginer aux curieux obſervateurs des antiquités) ſeule, dis-je, ſe voit après tant de ſiécles encore dans ſa force & dans ſa fleur, & toujours en poſſeſſion du Roiaume le plus illuſtre qui fût jamais ſous le ſoleil, & devant Dieu & devant les hommes: devant Dieu, d'une pureté inalterable dans la Foi; & devant les hommes, d'une ſi grande dignité, qu'il a pu perdre l'Empire ſans perdre ſa gloire ni ſon rang?

La Reine a eu part à cette grandeur, non-ſeulement par la riche & fiere Maiſon de Bourgogne, mais encore par Iſabelle de France ſa mere, digne fille de Henri le Grand, & de l'aveu de l'Eſpagne, la meilleure Reine, comme la plus regretée, qu'elle eût jamais vue ſur le Trône: triſte rapport de cette Princeſſe avec la Reine ſa fille: elle avoit à peine quarante-deux ans quand l'Eſpagne la pleura; & pour notre malheur la vie de MARIE-THERESE n'a guéres eu un plus long cours. Mais la ſage, la courageuſe & la pieuſe Iſabelle devoit une partie de ſa gloire aux malheurs de l'Eſpagne, dont on ſait qu'elle trouva le reméde par un zéle & par des conſeils qui ranimerent les Grands & les Peuples, &, ſi on le peut dire, le Roi même. Ne nous plaignons pas, Chrétiens, de ce que la Reine ſa fille dans un Etat plus tranquille donne auſſi un ſujet moins vif à nos diſcours; & contentons-nous de penſer que dans des occaſions auſſi malheureuſes dont Dieu nous a préſervés, nous y euſſions pu trouver les mêmes reſſources.

Avec quelle application & quelle tendreſſe Philippe IV. ſon pere ne l'avoit-il pas élevée? On la regardoit en Eſpagne non pas comme une Infante, mais comme un Infant; car c'eſt ainſi qu'on y appelle la Princeſſe qu'on reconnoît comme hétitiere de tant de Roiaumes. Dans cette vue on approcha d'elle tout ce que l'Eſpagne avoit de plus vertueux & de plus habile. Elle ſe vit, pour ainſi parler, dès ſon enfance, toute environnée de vertus; & on voioit paroître en cette jeune Princeſſe plus de belles qualités qu'elle n'attendoit de Couronnes. Philippe l'éleve ainſi pour ſes Etats; Dieu qui nous aime, la deſtine à LOUIS.

Ceſſez, Princes & Potentats, de troubler par vos prétentions le projet de ce mariage. Que l'amour qui ſemble auſſi le vouloir troubler, céde lui-même. L'amour peut bien remuer le cœur des Héros du monde; il peut bien y ſoulever des tempêtes & y exciter des mouvemens qui faſſent trembler les Politiques, & qui donnent des eſpérances aux inſenſés: mais il y a des ames d'un ordre ſupérieur à ſes loix, à qui il ne peut inſpirer des ſentimens indignes de leur rang. Il y a des meſures priſes dans le Ciel qu'il ne peut rompre; & l'Infante non-ſeulement par ſon auguſte naiſſance, mais encore par ſa vertu & par ſa réputation, eſt ſeule digne de LOUIS.

C'étoit *la femme prudente qui eſt donnée proprement par le Seigneur*, comme dit le Sage (*a*). Pourquoi *donnée proprement par le Seigneur*, puiſque c'eſt le Seigneur qui donne tout? Et quel eſt ce merveilleux avantage qui mérite d'être attribué d'une façon ſi particuliere à la divine bonté? Il ne faut pour l'entendre, que conſidérer ce que peut dans les Maiſons la prudence tempérée d'une femme ſage pour les ſoutenir, pour y faire fleurir dans la piété la vérita-

[a] Prov. XIX. 14.

ble ſageſſe, & pour calmer des paſſions violentes qu'une réſiſtance emportée ne feroit qu'aigrir.

Isle pacifique où ſe doivent terminer les différends de deux grands Empires à qui tu ſers de limites: Isle éternellement mémorable par les Conférences de deux grands Miniſtres, où l'on vit développer toutes les adreſſes & tous les ſecrets d'une politique ſi différente; où l'un ſe donnoit du poids par ſa lenteur, & l'autre prenoit l'aſcendant par ſa pénétration: auguſte Journée où deux fiéres Nations long-tems ennemies, & alors reconciliées par MARIE-THERESE, s'avancent ſur leurs confins, leurs Rois à leur tête, non plus pour ſe combattre, mais pour s'embraſſer; où ces deux Rois avec leur Cour d'une grandeur, d'une politeſſe, & d'une magnificence auſſi-bien que d'une conduite ſi différente, furent l'un à l'autre & à tout l'Univers un ſi grand ſpectacle: Fêtes ſacrées, Mariage fortuné, Voile nuptial, Bénédiction, Sacrifice, puis-je mêler aujourd'hui vos cérémonies & vos pompes avec ces pompes funébres, & le comble des grandeurs avec leurs ruines? Alors l'Eſpagne perdit ce que nous gagnions: maintenant nous perdons tout les uns & les autres; & MARIE-THERESE périt pour toute la terre. L'Eſpagne pleuroit ſeule: maintenant que la France & l'Eſpagne mêlent leurs larmes, & en verſent des torrens; qui pourroit les arrêter? Mais ſi l'Eſpagne pleuroit ſon Infante qu'elle voioit monter ſur le Trône le plus glorieux de l'Univers, quels ſeront nos gémiſſemens à la vue de ce Tombeau, où tous enſemble nous ne voions plus que l'inévitable néant des grandeurs humaines? Taiſons-nous, ce n'eſt pas des larmes que je veux tirer de vos yeux. Je poſe les fondemens des inſtructions que je veux graver dans vos cœurs: auſſi-bien la vanité des choſes humaines tant de fois étalée dans cette Chaire, ne ſe montre que trop d'elle-même

ſans le ſecours de ma voix, dans ce Sceptre ſi tôt tombé d'une ſi roiale main, & dans une ſi haute Majeſté ſi promptement diſſipée.

Mais ce qui en faiſoit le plus grand éclat n'a pas encore paru. Une Reine ſi grande par tant de titres, le devenoit tous les jours par les grandes actions du Roi & par le continuel accroiſſement de ſa gloire. Sous lui la France a appris à ſe connoître. Elle ſe trouve des forces que les ſiécles précédans ne ſavoient pas: l'ordre & la diſcipline militaire s'augmentent avec les armées. Si les François peuvent tout, c'eſt que leur Roi eſt par-tout leur Capitaine; & après qu'il a choiſi l'endroit principal qu'il doit animer par ſa valeur, il agit de tous côtés par l'impreſſion de ſa vertu.

Jamais on n'a fait la guerre avec une force plus inévitable, puiſqu'en méprisant les ſaiſons, il a ôté juſqu'à la defenſe à ſes ennemis. Les ſoldats ménagés & expoſés quand il faut, marchent avec confiance ſous ſes étendards: nul fleuve ne les arrête, nulle forteresſe ne les effraie. On ſait que LOUIS foudroie les villes plutôt qu'il ne les aſſiége, & tout eſt ouvert à ſa puiſſance.

Les Politiques ne ſe mêlent plus de deviner ſes deſſeins. Quand il marche, tout ſe croit également menacé? un voiage tranquille devient tout-à-coup une expédition redoutable à ſes ennemis. Gand tombe avant qu'on penſe à le munir: LOUIS y vient par de longs détours; & la Reine qui l'accompagne au cœur de l'hiver, joint au plaiſir de le ſuivre celui de ſervir ſecrettement à ſes deſſeins.

Par les ſoins d'un ſi grand Roi, la France entiere n'eſt plus, pour ainſi parler, qu'une ſeule forteresſe qui montre de tous côtes un front redoutable. Couverte de toutes parts, elle eſt capable de tenir la paix avec ſureté dans ſon ſein, mais auſſi de porter

la guerre par-tout où il faut, & de fraper de près & de loin avec une égale force. Nos ennemis le ſavent bien dire, & nos Alliés ont reſſenti dans le plus grand éloignement, combien la main de LOUIS étoit ſecourable.

Avant lui, la France preſque ſans vaiſſeaux, tenoit en vain aux deux Mers : maintenant on les voit couvertes depuis le Levant juſqu'au Couchant de nos flottes victorieuſes ; & la hardieſſe Françoiſe porte par-tout la terreur avec le nom de LOUIS. Tu céderas, ou tu tomberas ſous ce vainqueur, Alger, riche des dépouilles de la Chrétienté. Tu diſois en ton cœur avare: Je tiens la Mer ſous mes loix, & les Nations ſont ma proie. La légereté de tes vaiſſeaux te donnoit de la confiance: mais tu te verras attaquée dans tes murailles, comme un oiſeau raviſſant qu'on iroit chercher parmi ſes rochers & dans ſon nid, où il partage ſon butin à ſes petits. Tu rends déja tes eſclaves. LOUIS a briſé les fers dont tu accablois ſes Sujets, qui ſont nés pour être libres ſous ſon glorieux Empire. Tes maiſons ne ſont plus qu'un amas de pierres. Dans ta brutale fureur tu te tournes contre toi-même, & tu ne ſçais comment aſſouvir ta rage impuiſſante. Mais nous verrons la fin de tes brigandages. Les Pilotes étonnés s'écrient par avance: *Qui eſt ſemblable à Tyr? Et toutefois elle s'eſt tue dans le milieu de la mer*; & la navigation va être aſſurée par les armes de LOUIS.

Ezech. XXVII. 32.

L'éloquence s'eſt épuiſée à louer la ſageſſe de ſes Loix & l'ordre de ſes Finances. Que n'a-t-on pas dit de ſa fermeté à laquelle nous voions céder juſqu'à la fureur des Duels? La ſévere Juſtice de LOUIS jointe à ſes inclinations bienfaiſantes fait aimer à la France l'autorité ſous laquelle heureuſement réunie, elle eſt tranquille & victorieuſe. Qui veut entendre combien la raiſon préſide dans les Conſeils de ce Prin-

ce, n'a qu'à prêter l'oreille quand il lui plaît d'en expliquer les motifs. Je pourrois ici prendre à témoin les ſages Miniſtres des Cours étrangeres, qui le trouvent auſſi convaincant dans ſes diſcours que redoutable par ſes armes. La nobleſſe de ſes expreſſions vient de celle de ſes ſentimens, & ſes paroles préciſes ſont l'image de la juſteſſe qui régne dans ſes penſées. Pendant qu'il parle avec tant de force, une douceur ſurprenante lui ouvre les cœurs, & donne, je ne ſçais comment, un nouvel éclat à la Majeſté qu'elle tempere.

N'oublions pas ce qui faiſoit la joie de la Reine. LOUIS eſt le rempart de la Religion : c'eſt à la Religion qu'il fait ſervir ſes armes redoutées par mer & par terre. Mais ſongeons qu'il ne l'établit par-tout au dehors que parce qu'il la fait régner au dedans & au milieu de ſon cœur. C'eſt-là qu'il abat des ennemis plus terribles que ceux que tant de Puiſſances jalouſes de ſa grandeur & l'Europe entiére pourroit armer contre lui. Nos vrais ennemis ſont en nous-mêmes, & LOUIS combat ceux-là plus que tous les autres. Vous voiez tomber de toutes parts les Temples de l'Héréſie! ce qu'il renverſe au dedans eſt un ſacrifice bien plus agréable; & l'ouvrage du Chrétien, c'eſt de détruire les paſſions qui feroient de nos cœurs un temple d'idoles. Que ſerviroit à LOUIS d'avoir étendu ſa gloire partout où s'étend le genre humain? Ce ne lui eſt rien d'être l'homme que ſes autres hommes admirent: il veut être avec (a) David, *l'homme ſelon le cœur de Dieu*. C'eſt pourquoi Dieu le bénit. Tout le genre humain demeure d'accord qu'il n'y a rien de plus grand que ce qu'il fait, ſi ce n'eſt qu'on veuille compter pour plus grand encore tout ce qu'il n'a pas voulu faire, & les bornes qu'il a données à ſa puiſſance. Adorez donc, ô GRAND ROI, celui qui vous fait

(a) *I. Reg. XIII. 14. XV. 2.*

régner, qui vous fait vaincre, & qui vous donne dans la victoire, malgré la fierté qu'elle inſpire, des ſentimens ſi modérés. Puiſſe la Chrétienté ouvrir les yeux, & réconnoître le vengeur que Dieu lui envoie. Pendant, ô malheur, ô honte, ô juſte punition de nos péchés! pendant, dis-je, qu'elle eſt ravagée par les Infidéles qui pénétrent juſqu'à ſes entrailles; que tarde-t-elle à ſe ſouvenir & des ſecours de Candie, & de la fameuſe journée du Raab, où LOUIS renouvella dans le cœur des Infidéles l'ancienne opinion qu'ils ont des armes Françoiſes fatales à leur tirannie, & par des exploirs inouis devint le rempart de l'Autriche dont il avoit été la terreur?

Ouvrez donc les yeux, Chrétiens, & regardez ce Héros, dont nous pouvons dire, comme ſaint Paulin diſoit du Grand Théodoſe (*a*), que nous voions en LOUIS, *non un Roi, mais un ſerviteur de* JESUS-CHRIST, *& un Prince qui s'éleve au-deſſus des hommes, plus encore par ſa foi que par ſa Couronne.*

(*a*) In Theodoſio non Imperatorem, ſed Chriſti ſervum; nec regno, ſed fide Principem prædicamus. *Paul. Epiſt. IX. ad Sev.*

C'étoit, MESSIEURS, d'un tel Héros que MARIE-THERESE devoit partager la gloire d'une façon particuliere: puiſque non contente d'y avoir part comme compagne de ſon Trône, elle ne ceſſoit d'y contribuer par la perſévérance de ſes vœux.

Pendant que ce grand Roi la rendoit la plus illuſtre de toutes les Reines, vous la faiſiez, MONSEIGNEUR, la plus illuſtre de toutes les Meres. Vos reſpects l'ont conſolée de la perte de ſes autres enfans. Vous les lui avez rendus: elle s'eſt vue renaître dans ce Prince qui fait vos délices & les nôtres; & elle a trouvé une fille digne d'elle dans cette auguſte Princeſſe, qui par ſon rare mérite autant que par les droits d'un nœud ſacré ne fait avec vous qu'un même cœur. Si nous l'avons admirée dès le moment qu'elle parut, le Roi a confirmé notre ju-

gement; & maintenant devenue, malgré ſes ſouhaits, la principale décoration d'une Cour dont un ſi grand Roi fait le ſoutien, elle eſt la conſolation de toute la France.

Ainſi notre Reine, heureuſe par ſa naiſſance, qui lui rendoit la piété auſſi-bien que la grandeur comme héréditaire, par ſa ſainte éducation, par ſon mariage, par la gloire & par l'amour d'un ſi grand Roi, par le mérite & par les reſpects de ſes enfans, & par la vénération de tous les Peuples, ne voioit rien ſur la terre qui ne fût au-deſſous d'elle. Elevez maintenant, ô Seigneur, & mes penſées & ma voix. Que je puiſſe repréſenter à cette auguſte Audience l'incomparable beauté d'une ame que vous avez toujours habitée, qui n'a jamais *affligé* (a) *votre Eſprit ſaint*, qui jamais n'a perdu *le goût* (b) *du don céleſte*; afin que nous commencions malheureux pécheurs à verſer ſur nous-mêmes un torrent de larmes, & que ravis des chaſtes attraits de l'innocence, jamais nous ne nous laſſions d'en pleurer la perte.

a *Eph. IV. 30.*

b *Hebr. VI. 4.*

A la vérité, Chrétiens, quand on voit dans l'Evangile (c) la brébis perdue préférée par le bon Paſteur à tout le reſte du troupeau; quand on y lit (d) cet heureux retour du Prodigue retrouvé, & ce tranſport d'un pere attendri qui met en joie toute ſa famille: on eſt tenté de croire que la pénitence eſt préférée à l'innocence même, & que le Prodigue retourné reçoit plus de graces que ſon aîné, qui ne s'eſt jamais échapé de la maiſon paternelle. Il eſt l'aîné toutefois; & deux mots que lui dit ſon pere, lui font bien entendre qu'il n'a pas perdu ſes avantages: *Mon fils*, lui dit-il (e), *vous êtes toujours avec moi; & tout ce qui eſt à moi eſt à vous*. Cette parole, MESSIEURS, ne ſe traite guéres dans les Chaires, parce que cette inviolable fidélité ne ſe trouve

c *Luc. XV. 4.*

d *Ibid. verſ. 20.*

e *Luc. XV. 31.*

guéres dans les mœurs. Expliquons-la toutefois, puiſque notre illuſtre ſujet nous y conduit, & qu'elle a une parfaite conformité avec notre texte. Une excellente doctrine de ſaint Thomas nous la fait entendre, & concilie toutes choſes. Dieu témoigne plus d'amour au juſte toujours fidéle; il en témoigne davantage auſſi au pécheur reconcilié : mais en deux manieres différentes. L'un paroîtra plus favoriſé, ſi l'on a égard à ce qu'il eſt ; & l'autre, ſi l'on remarque d'où il eſt ſorti. Dieu conſerve au juſte un plus grand don; il retire le pécheur d'un plus grand mal. Le juſte ſemblera plus avantagé, ſi l'on peſe ſon mérite; & le pécheur plus chéri, ſi l'on conſidére ſon indignité. Le pere du Prodigue l'explique lui-même (*a*) : *Mon fils, vous êtes toujours avec moi, & tout ce qui eſt à moi eſt à vous*; c'eſt ce qu'il dit à celui à qui il conſerve un plus grand don. *Il falloit* (*b*) *ſe réjouir, parce que votre frere étoit mort, & il eſt reſſuſcité* ; c'eſt ainſi qu'il parle de celui qu'il retire d'un plus grand abîme de maux. Ainſi les cœurs ſont ſaiſis d'une joie ſoudaine par la grace ineſpérée d'un beau jour d'hiver, qui après un tems pluvieux vient réjouir tout d'un coup la face du monde; mais on ne laiſſe pas de lui préférer la conſtante ſérénité d'une ſaiſon plus bénigne : & s'il nous eſt permis d'expliquer les ſentimens du Sauveur par ces ſentimens humains, il s'émeut plus ſenſiblement ſur les pécheurs convertis, qui ſont ſa nouvelle conquête ; mais il réſerve une plus douce familiarité aux juſtes qui ſont ſes anciens & perpétuels amis: puiſque s'il dit, parlant du Prodigue (*c*) : *Qu'on lui rende ſa premiere robe*, il ne lui dit pas toutefois: *Vous êtes toujours avec moi*; ou, comme ſaint Jean le répéte (*d*) dans l'Apocalypſe : *Ils ſont toujours avec l'Agneau, & paroiſſent ſans tache devant ſon trône.* SINE *macula ſunt ante thronum Dei.*

a Luc. XV. 31.

b Ibid. verſ. 32.

c Ibid. verſ. 22.

d Apoc. XIV. 4. b

Comment ſe conſerve cette pureté dans ce lieu de tentations, & parmi les illuſions des grandeurs du monde, vous l'apprendrez de la Reine. Elle eſt de ceux dont le Fils de Dieu a prononcé dans l'Apocalypſe (*a*): *Celui qui ſera victorieux, je le ferai comme une colonne dans le temple de mon Dieu.* FACIAM *illum columnam in templo Dei mei.* Il en ſera l'ornement, il en ſera le ſoutien par ſon exemple: il ſera haut, il ſera ferme. Voilà déja quelque image de la Reine. *Il ne ſortira jamais du temple.* FORAS *non egredietur amplius.* Immobile comme une colonne, il aura ſa demeure fixe dans la Maiſon du Seigneur, & n'en ſera jamais ſéparé par aucun crime. Je *le ferai*, dit JESUS-CHRIST: & c'eſt l'ouvrage de ma grace. Mais comment affermira-t-il cette colonne? Ecoutez, voici le miſtere: & J'*écrirai deſſus*, pourſuit le Sauveur: j'éleverai la colonne; mais en même tems je mettrai deſſus une inſcription mémorable. Hé! qu'écrirez-vous, ô Seigneur! Trois noms ſeulement, afin que l'inſcription ſoit auſſi courte que magnifique. J'*y écrirai*, dit-il (*b*), *le nom de mon Dieu, & le nom de la Cité de mon Dieu la nouvelle Jéruſalem, & mon nouveau nom.* Ces noms, comme la ſuite le fera paroître, ſignifient une foi vive dans l'intérieur, les pratiques extérieures de la piété dans les ſaintes obſervances de l'Egliſe, & la fréquentation des ſaints Sacremens: trois moiens de conſerver l'innocence, & l'abrégé de la vie de notre ſainte Princeſſe. C'eſt ce que vous verrez écrit ſur la colonne, & vous lirez dans ſon inſcription les cauſes de ſa fermeté.

(*a*) Apoc. III. 12.

(*b*) Ibid.

Et d'abord: J'*y écrirai*, dit-il, *le nom de mon Dieu*, en lui inſpirant une foi vive. C'eſt, MESSIEURS, par une telle foi, que le nom de Dieu eſt gravé profondément dans nos cœurs. Une foi vive eſt le fondement de la ſtabilité que nous admirons: car d'où viennent nos inconſtances, ſi ce n'eſt de notre foi

chancelante? Parce que ce fondement eſt mal affermi, nous craignons de bâtir deſſus, & nous marchons d'un pas douteux dans le chemin de la vertu. La foi ſeule a de quoi fixer l'eſprit vacillant; car écoutez les qualités que ſaint Paul (*a*) lui donne: *Fides ſperandarum ſubſtantia rerum.* LA *foi*, dit-il, *eſt une ſubſtance*, un ſolide fondement, un ferme ſoutien. Mais de quoi? de ce qui ſe voit dans le monde? Comment donner une conſiſtence, ou, pour parler avec ſaint Paul, *une ſubſtance*, & un corps à cette ombre fugitive? La foi eſt donc un ſoutien, mais des choſes *qu'on doit eſpérer*. Et quoi encore? *Argumentum non apparentium*: C'EST *une pleine conviction de ce qui ne paroît pas*. La foi doit avoir en elle la conviction. Vous ne l'avez pas, direz-vous: j'en ſais la cauſe; c'eſt que vous craignez de l'avoir, au lieu de la demander à Dieu qui la donne. C'eſt pourquoi tout tombe en ruine dans vos mœurs, & vos ſens trop déciſifs emportent ſi facilement votre raiſon incertaine & irréſolue. Et que veut dire cette conviction dont parle l'Apôtre, ſi ce n'eſt, comme il dit ailleurs (*b*), une ſoumiſſion de *l'intelligence entiérement captivée* ſous l'autorité d'un Dieu qui parle? Conſidérez la pieuſe Reine devant les Autels: voiez comme elle eſt ſaiſie de la préſence de Dieu: ce n'eſt pas par ſa ſuite qu'on la connoît, c'eſt par ſon attention & par cette reſpectueuſe immobilité qui ne lui permet pas même de lever les yeux. Le Sacrement adorable approche: ha! la foi du Centurion (*c*) admirée par le Sauveur même, ne fut pas plus vive, & il ne dit pas plus humblement: *Je ne ſuis pas digne*. Voiez comme elle frape cette poitrine innocente, comme elle ſe reproche les moindres péchés, comme elle abaiſſe cette tête auguſte devant laquelle s'incline l'Univers. La terre, ſon origine & ſa ſépulture, n'eſt pas encore aſſez baſſe pour la re-

a Hebr. XI. 1.

b II. Cor. X. 5.

c Matth. VIII. 8, 10.

cevoir: elle voudroit diſparoître toute entiére devant la Majeſté du Roi des Rois. Dieu lui grave par une foi vive dans le fond du cœur ce que diſoit Iſaïe (*a*): *Cherchez des antres profonds, cachez-vous dans les ouvertures de la terre devant la face du Seigneur & devant la gloire d'une ſi haute Majeſté.* a *Iſ.II.10.*

Ne vous étonnez donc pas ſi elle eſt ſi humble ſur le Trône. O ſpectacle merveilleux, & qui ravit en admiration le Ciel & la terre! Vous allez voir une Reine, qui, à l'exemple de David, attaque de tous côtés ſa propre grandeur & tout l'orgueil qu'elle inſpire: vous verrez dans les paroles de ce grand Roi la vive peinture de la Reine, & vous en reconnoîtrez tous les ſentimens: *Domine* (*b*), *non eſt exaltatum cor meum*: *O* SEIGNEUR, *mon cœur ne s'eſt point hauſſé*! voilà l'orgueil attaqué dans ſa ſource. *Neque elati ſunt oculi mei*: MES *regards ne ſe ſont pas élevés*: en voilà l'oſtentation & le faſte réprimé. Ha! Seigneur, je n'ai pas eu ce dédain qui empêche de jetter les yeux ſur les mortels trop rempans, & qui fait dire à l'ame arrogante (*c*): *Il n'a que moi ſur la terre*. Combien étoit éloignée la pieuſe Reine de ces regards dédaigneux? & dans une ſi haute élévation, qui vit jamais paroître en cette Princeſſe ou le moindre ſentiment d'orgueil, ou le moindre air de mépris? David pourſuit (*d*): *Neque ambulavi in magnis, neque in mirabilibus ſuper me*: JE *ne marche point dans des vaſtes penſées, ni dans des merveilles qui me paſſent*. Il combat ici les excès où tombent naturellement les grandes Puiſſances. L'orgueil (*e*) qui *monte toujours*, après avoir porté ſes prétentions à ce que la grandeur humaine a de plus ſolide, ou plutôt de moins ruineux, pouſſe ſes deſſeins juſqu'à l'extravagance, & donne témérairement dans des projets inſenſés; comme faiſoit ce Roi ſuperbe (digne figure de l'Ange rebelle) (*f*), lorſqu'*il diſoit en ſon cœur*: b *Pſalm. CXXX.1.* c *Iſ. XLVII. 8.* d *Pſal. CXXX.1.* e *Pſalm. LXXIII. 23.* f *Iſai.XIV. 13. 14.*

Je m'élèverai au-deſſus des nues, je poſerai mon trône ſur les aſtres, & je ſerai ſemblable au Très-haut. Je ne me perds point, dit David, dans de tels excès : & voilà l'orgueil mépriſé dans ſes égaremens. Mais après l'avoir ainſi rebattu dans tous les endroits par où il ſembloit vouloir s'élever, David l'atterre tout-à-fait par ces paroles (*a*): *Si*, dit-il, *je n'ai pas eu d'humbles ſentimens, & que j'aie exalté mon ame* : SI *non humiliter ſentiebam, ſed exaltavi animam meam ;* ou, comme traduit ſaint Jérôme : *Si non ſilere feci animam meam*: SI *je n'ai pas fait taire mon ame* : ſi je n'ai pas impoſé ſilence à ces flateuſes penſées qui ſe préſentent ſans ceſſe pour enfler nos cœurs. Et enfin il conclut ainſi ce beau Pſeaume (*b*): *Sicut ablactatus ad matrem ſuam, ſic ablactata eſt anima mea.* MON *ame a été*, dit-il, *comme un infant ſevré*. Je me ſuis arraché moi-même aux douceurs de la gloire humaine peu capables de me ſoutenir, pour donner à mon eſprit une nourriture plus ſolide. Ainſi l'ame ſuperieure domine de tous côtés cette impérieuſe grandeur, & ne lui laiſſe dorénavant aucune place. David ne donna jamais de plus beau combat. Non, mes Freres, les Philiſtins défaits, & les Ours même déchirés de ſes mains, ne ſont rien en comparaiſon de ſa grandeur qu'il a domtée. Mais le ſainte Princeſſe que nous célébrons, l'a égalé dans la gloire d'un ſi beau triomphe.

(*a*) *Pſal. CXXX. 3.*

(*b*) *Ibid. verſ. 4.*

Elle ſçut pourtant ſe prêter au monde avec toute la dignité que demandoit ſa grandeur. * Les Rois non plus que le Soleil, n'ont pas reçû en vain l'éclat qui les environne : il eſt néceſſaire au genre humain ; & ils doivent pour le repos autant que

1

* Cette periode eſt changée dans la ſeule derniere édition de Paris des Oeuvres de M. Boſſuet, in 4. tom. VIII. pag. 463. On y lit ainſi : *Les Rois doivent cet éclat à l'Univers, comme le Soleil lui doit ſa lumiere, & pour le repos du genre humain ils doivent ſoutenir* &c. Nous avons retenu la leçon des éditions précédentes du *Recueil des Oraiſons funébres*, faites à Paris du vivant de l'Auteur, & de celle auſſi qui a paru là-même chez *Dupuis* en 1731. in 12.

pour la décoration de l'Univers, ſoutenir une majeſté qui n'eſt qu'un raion de celle de Dieu. Il étoit aiſé à la Reine de faire ſentir une grandeur qui lui étoit naturelle. Elle étoit née dans une Cour où la majeſté ſe plaît à paroître avec tout ſon appareil, & d'un pere qui ſçut conſerver avec une grace, comme avec une jalouſie particuliere, ce qu'on appelle en Eſpagne les coutumes de qualité & les bienſéances du Palais. Mais elle aimoit mieux tempérer la majeſté, & l'anéantir devant Dieu, que de la faire éclater devant les hommes. Ainſi nous la voïions courir aux Autels, pour y goûter avec David un humble repos, & s'enfoncer dans ſon Oratoire, où malgré le tumulte de la Cour, elle trouvoit le Carmel d'Elie, le déſert de Jean, & la montagne ſi ſouvent témoin des gémiſſemens de JESUS.

J'ai appris de ſaint Auguſtin que *l'ame attentive ſe fait à elle-même une ſolitude.* GIGNIT *enim ſibi ipſa mentis intentio ſolitudinem.* Mais, mes Freres, ne nous flatons pas; il faut ſavoir ſe donner des heures d'une ſolitude effective, ſi l'on veut conſerver les forces de l'ame. C'eſt ici qu'il faut admirer l'inviolable fidélité que la Reine gardoit à Dieu. Ni les divertiſſemens, ni les fatigues des voiages, ni aucune occupation ne lui faiſoit perdre ces heures particulieres qu'elle deſtinoit à la méditation & à la priere. Auroit-elle été ſi perſévérante dans cet exercice, ſi elle n'y eût goûté la manne cachée (*a*), que *nul ne connoît que celui qui en reſſent les ſaintes douceurs?* MANNA *abſconditum quod nemo ſcit, niſi qui accipit?* C'eſt-là qu'elle diſoit avec David (*b*): *O Seigneur, votre ſervante a trouvé ſon cœur pour vous faire cette priere:* INVENIT *ſervus tuus cor ſuum, ut oraret te oratione hac.* Où allez-vous, cœurs égarés? Quoi, même pendant la priere, vous laiſſez errer votre imagination vagabonde; vos ambitieuſes penſées vous reviennent de-

a *Apoc. III. 17.*

b *II. Reg. VII. 27.*

vant Dieu; elles ſont même le ſujet de votre priere! Par l'effet du même tranſport qui vous fait parler aux hommes de vos prétentions, vous en venez encore parler à Dieu, pour faire ſervir le Ciel & la terre à vos intérêts. Ainſi votre ambition que la priere devoit éteindre, s'y échauffe: feu bien different de celui (*a*) que David *ſentoit allumer dans ſa méditation*. Ha! plutôt puiſſiez-vous dire avec ce grand Roi, & avec la pieuſe Reine que nous honorons: *O Seigneur, votre ſerviteur a trouvé ſon cœur*. J'ai rappellé ce fugitif; & le voilà tout entier devant votre face.

a *Pſal. XXXVIII. 4.*

Ange ſaint, qui préſidiez à l'Oraiſon de cette ſainte Princeſſe, & qui portiez cet encens au-deſſus des nues pour le faire bruler ſur l'Autel que ſaint Jean a vu dans le Ciel (*b*), racontez-nous les ardeurs de ce cœur bleſſé de l'amour divin: faites-nous paroître ces torrens de larmes que la Reine verſoit devant Dieu pour ſes péchés. Quoi donc, les ames innocentes ont-elles auſſi les pleurs & les amertumes de la pénitence? Oui ſans doute, puiſqu'il eſt écrit (*c*), que *rien n'eſt pur ſur la terre*, & (*d*) que *celui qui dit qu'il ne péche pas, ſe trompe lui-même*. Mais c'eſt des péchés légers, légers par comparaiſon, je le confeſſe: légers en eux-mêmes: la Reine n'en connoît aucun de cette nature. C'eſt ce que porte en ſon fond toute ame innocente. La moindre ombre ſe remarque ſur ces vêtemens qui n'ont pas encore été ſalis, & leur vive blancheur en accuſe toutes les taches. Je trouve ici les Chrétiens trop ſavans. Chrétien, tu ſais trop la diſtinction des péchés véniels d'avec les mortels. Quoi, le nom commun de péché ne ſuffira pas pour te les faire déteſter les uns & les autres? Sais-tu que ces péchés qui ſemblent légers, deviennent accablans par leur multitude & par les funeſtes diſpoſitions qu'ils mettent dans les conſciences? C'eſt ce qu'en-

b *Apoc. VIII 3.*

c *Job. XV.*

d *I. Joan. I. 8.*

ſeignent d'un commun accord tous les ſaints Docteurs après ſaint Auguſtin & ſaint Grégoire. Sais-tu que les péchés qui ſeroient véniels par leur objet, peuvent devenir mortels par l'excès de l'attachement? Les plaiſirs innocens le deviennent bien, ſelon la doctrine des Saints; & ſeuls ils ont pu damner le mauvais Riche, pour avoir été trop goutés. Mais qui ſait le dégré qu'il faut pour leur inſpirer ce poiſon mortel? Et n'eſt-ce pas une des raiſons qui fait que David (*a*) s'écrie: *Delicta quis intelligit?* QUI *peut connoître ſes péchés?* Que je hais donc ta vaine ſcience, & ta mauvaiſe ſubtilité, ame téméraire, qui prononces ſi hardiment: Ce péché que je commets ſans crainte, eſt véniel! L'ame vraiment pure n'eſt pas ſi ſavante. La Reine ſait en général qu'il y a des péchés véniels, car la Foi l'enſeigne: mais la Foi ne lui enſeigne pas que les ſiens le ſoient. Deux choſes vous vont faire voir l'éminent dégré de ſa vertu. Nous le ſavons, Chrétiens, & nous ne donnons point de fauſſes louanges devant ces Autels. Elle a dit ſouvent dans cette bienheureuſe ſimplicité qui lui étoit commune avec tous les Saints, qu'elle ne comprenoit pas comment on pouvoit commettre volontairement un ſeul péché, pour petit qu'il fût. Elle ne diſoit donc pas, Il eſt véniel: elle diſoit, Il eſt péché, & ſon cœur innocent ſe ſoulevoit. Mais comme il échape toujours quelque péché à la fragilité humaine, elle ne diſoit pas, Il eſt léger: encore une fois, Il eſt péché, diſoit-elle. Alors pénétrée des ſiens, s'il arrivoit quelque malheur à ſa perſonne, à ſa famille, à l'Etat, elle s'en accuſoit ſeule. Mais quels malheurs, direz-vous, dans cette grandeur & dans un ſi long cours de proſpérités? Vous croiez donc que les déplaiſirs & les plus mortelles douleurs ne ſe cachent pas ſous la pourpre? ou qu'un Roiaume eſt un reméde univerſel à tous les maux, un bau-

(*a*) *Pſalm. XVIII. 13.*

me qui les adoucit, un charme qui les enchante? Au lieu que par un conſeil de la Providence divine qui ſait donner aux conditions les plus élevées leur contrepoids, cette grandeur que nous admirons de loin comme quelque choſe au-deſſus de l'homme, touche moins quand on y eſt né, ou ſe confond elle-même dans ſon abondance, & qu'il ſe forme au contraire parmi les grandeurs une nouvelle ſenſibilité pour les déplaiſirs, dont le coup eſt d'autant plus rude, qu'on eſt moins préparé à le ſoutenir.

Il eſt vrai que les hommes apperçoivent moins cette malheureuſe délicateſſe dans les ames vertueuſes. On les croit inſenſibles, parce que non-ſeulement elle ſavent taire, mais encore ſacrifier leurs peines ſecrettes. Mais le Pere céleſte ſe plaît à les regarder dans ce ſecret; & comme il ſait leur préparer leur croix, il y meſure auſſi leur récompenſe. Croiez-vous que la Reine pût être en repos dans ces fameuſes Campagnes qui nous apportoient coup ſur coup tant de ſurprenantes nouvelles? Non, MESSIEURS: elle étoit toujours tremblante, parce qu'elle voioit toujours cette précieuſe vie dont la ſienne dépendoit, trop facilement hazardée. Vous avez vu ſes terreurs: vous parlerai-je de ſes pertes, & de la mort de ſes chers enfans? Ils lui ont tous déchiré le cœur. Repréſentons-nous ce jeune Prince que les graces ſembloient elles-mêmes avoir formé de leurs mains. Pardonnez-moi ces expreſſions. Il me ſemble que je vois encore tomber cette fleur. Alors triſte meſſager d'un évenement ſi funeſte, je fus auſſi le témoin, en voiant le Roi & la Reine, d'un côté de la douleur la plus pénétrante, & de l'autre des plaintes les plus lamentables; & ſous des formes différentes, je vis une affliction ſans meſure. Mais je vis auſſi des deux côtés la foi également victorieuſe: je vis le ſacrifice agréable de l'ame humiliée ſous la main de Dieu,

& deux victimes roiales immoler d'un commun accord leur propre cœur.

Pourrai-je maintenant jetter les yeux sur la terrible menace du Ciel irrité, lorsqu'il sembla si longtems vouloir fraper ce Dauphin même, notre plus chere espérance? Pardonnez-moi, MESSIEURS, pardonnez-moi, si je renouvelle vos fraieurs. Il faut bien, & je le puis dire, que je me fasse à moi-même cette violence, puisque je ne puis montrer qu'à ce prix la constance de la Reine. Nous vîmes alors dans cette Princesse, au milieu des alarmes d'une Mere, la foi d'une Chrétienne. Nous vîmes un Abraham prêt à immoler Isaac, & quelques traits de Marie quand elle offrit son JESUS. Ne craignons point de le dire, puisqu'un Dieu ne s'est fait homme que pour assembler autour de lui des exemples pour tous les états. La Reine pleine de foi ne se propose pas un moindre modele que Marie: Dieu lui rend aussi son fils unique qu'elle lui offre d'un cœur déchiré, mais soumis; & veut que nous lui devions encore une fois un si grand bien.

On ne se trompe pas, Chrétiens, quand on attribue tout à la priere. Dieu qui l'inspire, ne lui peut rien refuser. *Un Roi*, dit David (*a*), *ne se sauve pas par ses armées, & le puissant ne se sauve pas par sa valeur*. Ce n'est pas aussi aux sages conseils qu'il faut attribuer les heureux succès. *Il s'éleve*, dit le Sage (*b*), *plusieurs pensées dans le cœur de l'homme*: reconnoissez l'agitation & les pensées incertaines des conseils humains: *Mais*, poursuit-il, *la volonté du Seigneur demeure ferme*; & pendant que les hommes déliberent, il ne s'exécute que ce qu'il résout. *Le* (c) *Terrible*, le Tout-puissant, *qui ôte* quand il lui plaît *l'esprit des Princes*, le leur laisse aussi quand il veut, pour les confondre davantage, & (*d*) les *prendre dans leurs propres finesses*. (e) *Car il n'y a point de prudence, il n'y a*

[a] *Pſal. XXXII. 16.*

[b] *Prov. XIX. 21.*

[c] *Pſal. LXXV. 13. 13.*

[d] *Job. V. 13. I. Cor. III. 19.*

[e] *Prov. XXI. 30.*

point de ſageſſe, il n'y a point de conſeil contre le Seigneur. Les Machabées étoient vaillans; & néanmoins il eſt écrit (a), qu' *ils combattoient par leurs prieres* plus que par leurs armes: *Per orationes congreſſi ſunt*: aſſurés par l'exemple de Moïſe, que les mains élevées à Dieu enfoncent plus de bataillons que celles qui frapent. Quand tout cédoit à LOUIS, & que nous crûmes voir revenir le tems des miracles, où les murailles tomboient au bruit des trompettes; tous les peuples jettoient les yeux ſur la Reine, & croioient voir partir de ſon Oratoire la foudre qui accabloit tant de villes.

a II. Mach. XV. 26.

Que ſi Dieu accorde aux prieres les proſpérités temporelles, combien plus leur accorde-t-il les vrais biens, c'eſt-à-dire, les vertus? Elles ſont le fruit naturel d'une ame unie à Dieu par l'oraiſon. L'oraiſon qui nous les obtient, nous apprend à les pratiquer, non-ſeulement comme néceſſaires, mais encore comme reçues *du Pere des lumieres* (b), *d'où deſcend ſur nous tout don parfait:* & c'eſt-là le comble de la perfection, parce que c'eſt le fondement de l'humilité. C'eſt ainſi que MARIE-THERESE attira par la priere toutes les vertus dans ſon ame. Dès ſa premiere jeuneſſe elle fut dans les mouvemens d'une Cour alors aſſez turbulente, la conſolation & le ſeul ſoutien de la vieilleſſe infirme du Roi ſon pere. La Reine ſa belle-mere, malgré ce nom odieux, trouva en elle non-ſeulement un reſpect, mais encore une tendreſſe, que ni le tems, ni l'éloignement n'ont pu altérer. Auſſi pleure-t-elle ſans meſure, & ne veut point recevoir de conſolation. Quel cœur, quel reſpect, quelle ſoumiſſion n'a-t-elle pas eu pour le Roi? toujours vive pour ce grand Prince, toujours jalouſe de ſa gloire, uniquement attachée aux intérêts de ſon Etat, infatigable dans les voiages, & heureuſe pourvu qu'elle fût en ſa compagnie: Femme

b Jac. I. 17.

enfin où ſaint Paul (*a*) auroit vu l'Egliſe occupée de JESUS-CHRIST, & unie à ſes volontés par une éternelle complaiſance. Si nous oſions demander au grand Prince qui lui rend ici avec tant de piété les derniers devoirs, quelle Mere il a perdue, il nous répondroit par ſes ſanglots : & je vous dirai en ſon nom ce que j'ai vu avec joie, ce que je répéte avec admiration, que les tendreſſes inexplicables de MARIE-THERESE tendoient toutes à lui inſpirer la foi, la piété, la crainte de Dieu, un attachement inviolable pour le Roi, des entrailles de miſéricorde pour les malheureux, une immuable perſévérance dans tous ſes devoirs, & tout ce que nous louons dans la conduite de ce Prince. Parlerai-je des bontés de la Reine tant de fois éprouvées par ſes domeſtiques, & ferai-je retentir encore devant ces Autels les cris de ſa Maiſon déſolée? Et vous, pauvres de JESUS-CHRIST, pour qui ſeuls elle ne pouvoit endurer qu'on lui dît que ſes tréſors étoient épuiſés ; vous premierement, pauvres volontaires, victimes de JESUS-CHRIST, Religieux, Vierges ſacrées, ames pures dont le monde n'étoit pas digne ; & vous pauvres, quelque nom que vous portiez, pauvres connus, pauvres honteux, malades, impotens, eſtropiés, *reſtes d'hommes*, pour parler avec ſaint Grégoire de Nazianze (*b*), (car la Reine reſpectoit en vous tous, les caracteres de la Croix de JESUS-CHRIST) : vous donc qu'elle aſſiſtoit avec tant de joie, qu'elle viſitoit avec de ſi ſaints empreſſemens, qu'elle ſervoit avec tant de foi, heureuſe de ſe dépouiller d'une majeſté empruntée, & d'adorer dans votre baſſeſſe la glorieuſe pauvreté de JESUS-CHRIST : quel admirable panégyrique prononceriez-vous par vos gémiſſemens à la gloire de cette Princeſſe, s'il m'étoit permis de vous introduire dans cette auguſte Aſſemblée? Recevez, pere Abraham, dans votre ſein cette héritiere de votre foi;

(*a*) Ephes. V. 24.

(*b*) Or. XVI.

comme vous, ſervante des pauvres, & digne de trouver en eux, non plus des Anges, mais JESUS-CHRIST même. Que dirai-je davantage? Ecoutez tout en un mot: Fille, Femme, Mere, Maîtreſſe, Reine telle que nos vœux l'auroient pu faire, plus que tout cela Chrétienne, elle accomplit tous ſes devoirs ſans préſomption, & fut humble non-ſeulement parmi toutes les grandeurs, mais encore parmi toutes les vertus.

J'expliquerai en peu de mots les deux autres noms que nous voions écrits ſur la colonne miſtérieuſe de l'Apocalypſe, & dans le cœur de la Reine. Par le nom (*a*) de la *ſainte Cité de Dieu la nouvelle Jeruſalem*, vous voiez bien, MESSIEURS, qu'il faut entendre le nom de l'Egliſe Catholique, Cité ſainte dont toutes *les pierres* (b) *ſont vivantes*, dont JESUS-CHRIST eſt le fondement; (*c*) qui *deſcend du Ciel* avec lui, parce qu'elle y eſt renfermée comme dans le Chef dont tous les membres reçoivent leur vie; Cité qui ſe repand par toute la terre, & s'éleve juſqu'aux Cieux pour y placer ſes citoiens. Au ſeul nom de l'Egliſe, toute la foi de la Reine ſe réveilloit. Mais une vraie fille de l'Egliſe, non contente d'en embraſſer la ſainte doctrine, en aime les obſervances, où elle fait conſiſter la principale partie des pratiques extérieures de la piété.

a *Apoc. III. 12.*

b *1. Pet. II. 5.*

c *Apoc. III. 12.*

L'Egliſe inſpirée de Dieu, & inſtruite par les ſaints Apôtres, a tellement diſpolé l'année, qu'on y trouve avec la vie, avec les miſteres, avec la prédication & la doctrine de JESUS-CHRIST, le vrai fruit de toutes ces choſes dans les admirables vertus de ſes ſerviteurs, & dans les exemples de ſes Saints; & enfin un miſtérieux abrégé de l'Ancien & du Nouveau Teſtament & de toute l'Hiſtoire Eccléſiaſtique. Par-là toutes les ſaiſons ſont fructueuſes pour les Chrétiens; tout y eſt plein de JESUS-CHRIST, qui eſt toujours *admirable*, ſelon le Prophéte (*d*), & non-

d *Iſ. IX. 6.*

ſeulement en lui-même, mais (*a*) encore *dans ſes Saints*. Dans cette variété qui aboutit toute à l'unité ſainte tant recommandée par JESUS-CHRIST (*b*), l'ame innocente & pieuſe trouve avec des plaiſirs céleſtes une ſolide nourriture, & un perpétuel renouvellement de ſa ferveur. Les jeûnes y ſont mêlés dans les tems convenables, afin que l'ame toujours ſujette aux tentations & au péché, s'affermiſſe & ſe purifie par la pénitence. Toutes ces pieuſes obſervances avoient dans la Reine l'effet bienheureux que l'Egliſe même demande: elle ſe renouvelloit dans toutes les Fêtes, elle ſe ſacrifioit dans tous les jeûnes & dans toutes les abſtinences. L'Eſpagne ſur ce ſujet a des coutumes que la France ne ſuit pas; mais la Reine ſe rangea bientôt à l'obéiſſance: l'habitude ne put rien contre la régle, & l'extrême exactitude de cette Princeſſe marquoit la délicateſſe de ſa conſcience. Quel autre a mieux profité de cette parole (*c*): *Qui vous écoute, m'écoute*? JESUS-CHRIST nous y enſeigne cette excellente pratique de marcher dans les voies de Dieu ſous la conduite particuliere de ſes ſerviteurs, qui exercent ſon autorité dans ſon Egliſe. Les Confeſſeurs de la Reine pouvoient tout ſur elle dans l'exercice de leur miniſtere; & il n'y avoit aucune vertu où elle ne pût être élevée par ſon obéiſſance. Quel reſpect n'avoit-elle pas pour le ſouverain Pontife Vicaire de JESUS-CHRIST & pour tout l'Ordre Eccléſiaſtique? Qui pourroit dire combien de larmes lui ont coûté ces diviſions toujours trop longues, & dont on ne peut demander la fin avec trop de gémiſſemens? Le nom même & l'ombre de diviſion faiſoit horreur à la Reine, comme à toute ame pieuſe. Mais qu'on ne s'y trompe pas: le ſaint Siége ne peut jamais oublier la France, ni la France manquer au ſaint Siége. Et ceux qui pour leurs intérêts particuliers, couverts, ſelon les maximes de leur poli-

a *Pſalm. LXVII, 36.*

b *Luc. X. 42.*

c *Luc. X. 16.*

tique, du prétexte de piété, ſemblent vouloir irriter le ſaint Siége contre un Roiaume qui en a toujours été le principal ſoutien ſur la terre, doivent penſer, qu'une Chaire ſi éminente, à qui JESUS-CHRIST a tant donné, ne veut pas être flatée par les hommes, mais honorée ſelon la régle avec une ſoumiſſion profonde: qu'elle eſt faite pour attirer tout l'Univers à ſon unité, & y rappeller à la fin tous les Hérétiques; & que ce qui eſt exceſſif, loin d'être le plus attirant, n'eſt pas même le plus ſolide, ni le plus durable.

Avec le ſaint nom de Dieu & avec le nom de la Cité ſainte la nouvelle Jéruſalem, je vois, MESSIEURS, dans le cœur de notre pieuſe Reine le nom nouveau du Sauveur. Quel eſt, Seigneur, votre nom nouveau, ſinon celui que vous expliquez, quand vous dites(*a*): *Je ſuis le pain de vie*: &, *Ma chair eſt vraiment viande*; & (*b*), *Prenez, mangez, ceci eſt mon Corps*? Ce nom nouveau du Sauveur eſt celui de l'Euchariſtie, nom compoſé de biens & de graces, qui nous montre dans cet adorable Sacrement une ſource de miſéricorde, un miracle d'amour, un mémorial & un abrégé de toutes les graces, & le Verbe même tout changé en grace & en douceur pour ſes Fidéles. Tout eſt nouveau dans ce miſtére: c'eſt le *Nouveau* (c) *Teſtament* de notre Sauveur, & on commence à y boire ce *vin nouveau* dont la céleſte Jéruſalem eſt tranſportée. Mais pour le boire dans ce lieu de tentation & de péché, il s'y faut préparer par la pénitence. La Reine frequentoit ces deux Sacremens avec une ferveur toujours nouvelle. Cette humble Princeſſe ſe ſentoit dans ſon état naturel, quand elle étoit comme péchereſſe aux pieds d'un Prêtre, y attendant la miſéricorde & la ſentence de JESUS-CHRIST. Mais l'Euchariſtie étoit ſon amour: toujours affamée de cette viande céleſte, & toujours tremblante en la recevant, quoiqu'elle ne pût aſſez

a. *Joan. VI. 48. 56.*

b. *Matth. XXVI. 26.*

c. *Matth. XXVI. 28. 29.*

communier pour ſon deſir, elle ne ceſſoit de ſe plaindre humblement & modeſtement des Communions fréquentes qu'on lui ordonnoit. Mais qui eût pu refuſer l'Euchariſtie à l'innocence, & JESUS-CHRIST à une foi ſi vive & ſi pure? La régle que donne ſaint Auguſtin, eſt de modérer l'uſage de la Communion quand elle tourne en dégout. Ici on voioit toujours une ardeur nouvelle, & cette excellente pratique de chercher dans la Communion la meilleure préparation, comme la plus parfaite action de graces pour la Communion même. Par ces admirables pratiques cette Princeſſe eſt venue à ſa derniere heure, ſans qu'elle eût beſoin d'apporter à ce terrible paſſage une autre préparation que celle de ſa ſainte vie; & les hommes toujours hardis à juger les autres ſans épargner les Souverains (car on n'épargne que ſoi-même dans ſes jugemens); les hommes, dis-je, de tous les états, & autant les gens de bien que les autres, ont vu la Reine emportée avec une telle précipitation dans la vigueur de ſon âge, ſans être en inquiétude pour ſon ſalut. Apprenez donc, Chrétiens, & vous principalement qui ne pouvez vous accoûtumer à la penſée de la mort: en attendant que vous mépriſiez celle que JESUS-CHRIST a vaincue, ou même que vous aimiez celle qui met fin à nos péchés & nous introduit à la vraie vie; apprenez à la déſarmer d'une autre ſorte, & embraſſez la belle pratique, où ſans ſe mettre en peine d'attaquer la mort, on n'a beſoin que de s'appliquer à ſanctifier ſa vie.

La France a vu de nos jours deux Reines plus unies encore par la piété que par le ſang, dont la mort également précieuſe devant Dieu, quoiqu'avec des circonſtances différentes, a été d'une ſinguliére édification à toute l'Egliſe. Vous entendez bien que je veux parler d'ANNE d'AUTRICHE, & de la chere

niéce, ou plutôt de ſa chere fille MARIE-THERESE. ANNE dans un âge déja avancé, & MARIE-THERESE dans ſa vigueur; mais toutes deux d'une ſi heureuſe conſtitution, qu'elle ſembloit nous promettre le bonheur de les poſſéder un ſiécle entier, nous ſont enlevées contre notre attente, l'une par une longue maladie, & l'autre par un coup imprévu. ANNE avertie de loin par un mal auſſi cruel qu'irremédiable, vit avancer la mort à pas lents, & ſous la figure qui lui avoit toujours paru la plus affreuſe: MARIE-THERESE auſſitôt emportée que frapée par la maladie, ſe trouve toute vive & toute entiere entre les bras de la mort ſans preſque l'avoir enviſagée. A ce fatal avertiſſement ANNE pleine de foi, ramaſſe toutes les forces qu'un long exercice de la piété lui avoit acquiſes, & regarde ſans ſe troubler toutes les approches de la mort. Humiliée ſous la main de Dieu, elle lui rend graces de l'avoir ainſi avertie; elle multiplie ſes aumônes toujours abondantes; elle redouble ſes dévotions toujours aſſidues; elle apporte de nouveaux ſoins à l'examen de ſa conſcience toujours rigoureux. Avec quel renouvellement de foi & d'ardeur lui vîmes-nous recevoir le ſaint Viatique? Dans de ſemblables actions, il ne fallut à MARIE-THERESE que ſa ferveur ordinaire: ſans avoir beſoin de la mort pour exciter ſa piété, ſa piété s'excitoit toujours aſſez elle-même, & prenoit dans ſa propre force un continuel accroiſſement. Que dirons-nous, Chrétiens, de ces deux Reines? Par l'une Dieu nous apprit, comment il faut profiter du tems; & l'autre nous a fait voir, que la vie vraiment Chrétienne n'en a pas beſoin. En effet, Chrétiens, qu'attendons-nous? Il n'eſt pas digne d'un Chrétien de ne s'évertuer contre la mort qu'au moment qu'elle ſe préſente pour l'enlever. Un Chrétien toujours attentif à combattre ſes paſſions *meurt tous les jours* avec

l'Apotre (*a*): *Quotidie morior*. Un Chrétien n'eſt jamais vivant ſur la terre, parce qu'il y eſt toujours mortifié, & que la mortification eſt un eſſai, un apprentiſſage, un commencement de la mort. Vivons-nous, Chrétiens, vivons-nous? Cet âge que nous comptons, & où tout ce que nous comptons, n'eſt plus à nous, eſt-ce une vie? Et pouvons-nous n'appercevoir pas ce que nous perdons ſans ceſſe avec les années? Le repos & la nourriture ne ſont-ils pas de foibles remédes de la continuelle maladie qui nous travaille? Et celle que nous appellons la derniere, qu'eſt-ce autre choſe, à le bien entendre, qu'un redoublement, & comme le dernier accès du mal que nous apportons au monde en naiſſant? Quelle ſanté nous couvroit la mort que la Reine portoit dans le ſein? De combien près la menace a-t-elle été ſuivie du coup? Et où en étoit cette grande Reine avec toute la Majeſté qui l'environnoit, ſi elle eût été moins préparée? Tout d'un coup on voit arriver le moment fatal, où la terre n'a plus rien pour elle que des pleurs. Que peuvent tant de fidéles domeſtiques empreſſés autour de ſon lit? Le Roi même, que pouvoit-il, lui, MESSIEURS, lui qui ſuccomboit à la douleur avec toute ſa puiſſance & tout ſon courage? Tout ce qui environne ce Prince l'accable. Monſieur, Madame venoient partager ſes déplaiſirs, & les augmentoient par les leurs. Et vous, MONSEIGNEUR, que pouviez-vous que de lui percer le cœur par vos ſanglots? Il l'avoit aſſez percé par le tendre reſſouvenir d'un amour qu'il trouvoit toujours également vif après vingt-trois ans écoulés. On en gémit, on en pleure: voilà ce que peut la terre pour une Reine ſi chérie: voilà ce que nous avons à lui donner, des pleurs, des cris inutiles. Je me trompe: nous avons encore des prieres; nous avons ce ſaint Sacrifice, rafraîchiſſement de nos peines, ex-

(*a*) I. Cor. XV. 31.

piation de nos ignorances & des reſtes de nos péchés. Mais ſongeons que ce Sacrifice d'une valeur infinie, où toute la Croix de JESUS eſt renfermée, ce Sacrifice ſeroit inutile à la Reine, ſi elle n'avoit mérité par ſa bonne vie que l'effet en pût paſſer juſqu'à elle: autrement, dit ſaint Auguſtin, qu'opére un tel Sacrifice? Nul ſoulagement pour les morts; une foible conſolation pour les vivans. Ainſi tout le ſalut vient de cette vie, dont la ſuite précipitée nous trompe toujours. *Je viens*, dit (*a*) JESUS-CHRIST, *comme un voleur*. Il a fait ſelon ſa parole; il eſt venu ſurprendre la Reine dans le tems que nous la croïions la plus ſaine, dans le tems qu'elle ſe trouvoit la plus heureuſe. Mais c'eſt ainſi qu'il agit: il trouve pour nous tant de tentations & une telle malignité dans tous les plaiſirs, qu'il vient troubler les plus innocens dans ſes Elus. Mais il vient, dit-il, *comme un voleur*, toujours ſurprenant, & impénétrable dans ſes démarches. C'eſt lui-même qui s'en glorifie dans toute ſon Ecriture. Comme un voleur? direz-vous: indigne comparaiſon! N'importe qu'elle ſoit indigne de lui, pourvu qu'elle nous effraie, & qu'en nous effraiant elle nous ſauve. Tremblons donc, Chrétiens, tremblons devant lui à chaque moment: car qui pourroit ou l'éviter quand il éclate, ou le découvrir quand il ſe cache? *Ils mangeoient*, dit-il (*b*), *ils buvoient, ils achetoient, ils vendoient, ils plantoient, ils bâtiſſoient, ils faiſoient des mariages aux jours de Noé & aux jours de Loth*; & une ſubite ruine les vint accabler. Ils mangeoient, ils buvoient, ils ſe marioient. C'étoit des occupations innocentes: que ſera-ce, quand en contentant nos impudiques deſirs, en aſſouviſſant nos vengeances & nos ſecrettes jalouſies, en accumulant dans nos coffres des tréſors d'iniquité, ſans jamais vouloir ſéparer le bien d'autrui d'avec le nôtre, trompés par nos plaiſirs, par nos jeux, par notre ſanté,

a *Apoc. III. 3. XVI. 15.*

b *Luc. XVII. 26. 27. 28.*

par notre jeuneſſe, par l'heureux ſuccès de nos affaires, par nos flateurs, parmi leſquels il faudroit peut-être compter des Directeurs infidéles que nous avons choiſis pour nous ſéduire; & enfin par nos fauſſes pénitences qui ne ſont ſuivies d'aucun changement de nos mœurs; nous viendrons tout-à-coup au dernier jour? La ſentence partira d'en-haut: *La* (a) *fin eſt venue, la fin eſt venue.* FINIS *venit, venit finis.* LA *fin eſt venue ſur nous.* NUNC *finis ſuper te.* Tout va finir pour vous en ce moment. Tranchez, *concluez.* FAC (*b*) *concluſionem.* Frapez l'arbre infructueux, qui n'eſt plus bon que pour le feu: *Coupez* (c) *l'arbre, arrachez ſes branches, ſecouez ſes feuilles, abattez ſes fruits*: périſſe par un ſeul coup, tout ce qu'il avoit avec lui-même. Alors s'éléveront des fraieurs mortelles, & des grincemens de dents, préludes de ceux de l'enfer. Ha! mes Freres, n'attendons pas ce coup terrible. Le glaive qui a tranché les jours de la Reine, eſt encore levé ſur nos têtes: nos péchés en ont affilé le tranchant fatal. *Le glaive* (d) *que je tiens en mains, dit le Seigneur notre Dieu, eſt aiguiſé & poli: il eſt aiguiſé, afin qu'il perce; il eſt poli & limé, afin qu'il brille.* Tout l'Univers en voit le brillant éclat. Glaive du Seigneur, quel coup vous venez de faire! Toute la terre en eſt étonnée. Mais que nous ſert ce brillant qui nous étonne, ſi nous ne prévenons le coup qui tranche? Prévenons-le, Chrétiens, par la pénitence. Qui pourroit n'être pas ému à ce ſpectacle? Mais ces émotions d'un jour qu'opérent-elles? Un dernier endurciſſement, parce qu'à force d'être touché inutilement, on ne ſe laiſſe plus toucher d'aucun objet. Le ſommes-nous des maux de la Hongrie & de l'Autriche ravagées? Leurs habitans paſſés au fils de l'épée, & ce ſont encore les plus heureux; la captivité entraîne bien d'autres maux & pour le corps & pour l'ame: ces habitans

a *Ezech. VII. 2.*

b *Ibid. 23.*

c *Dan. IV. 11.*

d *Ezech. XXI. 9. 10.*

déſolés ne ſont-ce pas des Chrétiens & des Catholiques, nos freres, nos propres membres, enfans de la même Egliſe, & nourris à la même table du pain de vie? Dieu accomplit ſa parole (*a*): *Le jugement commence par ſa maiſon*; & le reſte de la maiſon ne tremble pas! Chrétiens, laiſſez-vous fléchir, faites pénitence, appaiſez Dieu par vos larmes. Ecoutez la pieuſe Reine qui parle plus haut que tous les Prédicateurs. Ecoutez-la, Princes; écoutez-la, peuples; écoutez-la, MONSEIGNEUR, plus que tous les autres. Elle vous dit par ma bouche, & par une voix qui vous eſt connue, que la grandeur eſt un ſonge, la joie une erreur, la jeuneſſe une fleur qui tombe, & la ſanté un nom trompeur. Amaſſez-donc les biens qu'on ne peut perdre. Prêtez l'oreille aux graves diſcours que ſaint Gregoire de Nazianze (*b*) adreſſoit aux Princes & à la Maiſon régnante. *Reſpectez*, leur diſoit-il, *votre pourpre*, reſpectez votre puiſſance qui vient de Dieu, & ne l'employez que pour le bien. *Connoiſſez ce qui vous a été confié, & le grand miſtére que Dieu accomplit en vous. Il ſe réſerve à lui ſeul les choſes d'en-haut: il partage avec vous celles d'en-bas: montrez-vous Dieux aux peuples ſoumis*, en imitant la bonté & la munificence divine. C'eſt, MONSEIGNEUR, ce que vous demandent ces empreſſemens de tous les peuples, ces perpétuels applaudiſſemens & tous ces regards qui vous ſuivent. Demandez à Dieu avec Salomon (*c*), la Sageſſe qui vous rendra digne de l'amour des peuples & du Trône de vos Ancêtres; & quand vous ſongerez à vos devoirs, ne manquez pas de conſidérer à quoi vous obligent les immortelles actions de LOUIS LE GRAND, & l'incomparable piété de MARIE-THERESE.

a *I. Pet. IV. 17.*

b *Orat. XXVII.*

c *Sap. IX.*

ORAISON FUNEBRE

DE TRÈS-HAUTE

ET

TRÈS-PUISSANTE PRINCESSE

ANNE DE GONZAGUE

DE CLEVES,

PRINCESSE PALATINE:

Prononcée en préſence de Monſeigneur LE DUC, *de Madame* LA DUCHESSE *& de Monſeigneur le Duc* DE BOURBON, *dans l'Egliſe des Carmelites du Fauxbourg ſaint Jacques, le 9. jour d'Août 1685.*

Apprehendi te ab extremis terræ, & a longinquis eius vocavi te: elegi te, & non abieci te; ne timeas, quia ego tecum ſum.

Je t'ai pris par la main, pour te ramener des extrémités de la terre: je t'ai appellé des lieux les plus éloignés: je t'ai choiſi, & je ne t'ai pas rejetté: ne crains point, parce que je ſuis avec toi. C'eſt Dieu même qui parle ainſi. *Iſaïæ XLI.* 9. 10.

MONSEIGNEUR*,

* *A Monſeigneur le Duc.*

JE voudrois que toutes les ames éloignées de Dieu; que tous ceux qui ſe perſuadent qu'on ne peut ſe vaincre ſoi-même, ni ſoutenir ſa confiance parmi les combats & les douleurs; tous ceux enfin qui deſeſpérent de leur converſion ou de leur perſévérance, fuſſent préſens à cette Aſſemblée. Ce Diſcours leur feroit connoître, qu'une ame fidéle à la Grace, malgré les obſtacles les plus invincibles, s'éléve à la perfection la plus éminente. La Princeſſe à qui nous rendons les derniers devoirs, en réeitant ſelon ſa coutume l'Office divin, liſoit les paroles d'Iſaïe que j'ai rapportées. Qu'il eſt beau de méditer l'Ecriture ſainte; & que Dieu y ſait bien parler, non-ſeulement à toute l'Egliſe, mais encore à chaque fidéle ſelon

ſes beſoins! Pendant qu'elle méditoit ces paroles, (c'eſt elle-même qui le raconte dans une Lettre admirable) Dieu lui imprima dans le cœur, que c'étoit à elle qu'il les adreſſoit. Elle crut entendre une voix douce & paternelle qui lui diſoit (*a*): *Je t'ai ramenée des extrémités de la terre, des lieux les plus éloignés*; des voies détournées, où tu te perdois, abandonnée à ton propre ſens, ſi loin de la céleſte patrie, & de la véritable voie qui eſt JESUS-CHRIST. Pendant que tu diſois en ton cœur rebelle, Je ne puis me captiver; j'ai mis ſur toi ma puiſſante main, *& j'ai dit, Tu ſeras ma ſervante: je t'ai choiſie* dès l'éternité, *& je n'ai pas rejetté* ton ame ſuperbe & dédaigneuſe. Vous voiez par quelles paroles Dieu lui fait ſentir l'état d'où il l'a tirée. Mais écoutez, comme il l'encourage parmi les dures épreuves, où il met ſa patience: *Ne crains point* au milieu des maux dont tu te ſens accablée, *parce que je ſuis ton Dieu* qui te fortifie: *ne te détourne pas de la voie* où je t'engage, *puiſque je ſuis avec toi*: jamais je ne ceſſerai de te ſecourir, *& le Juſte que j'envoie au monde*, ce Sauveur miſéricordieux, ce Pontife compatiſſant, *te tient par la main*: TENEBIT *te dextera Juſti mei*. Voilà, MESSIEURS, le paſſage entier du ſaint Prophéte Iſaïe, dont je n'avois récité que les premieres paroles. Puis-je mieux vous repréſenter les conſeils de Dieu ſur cette Princeſſe, que par des paroles dont il s'eſt ſervi pour lui expliquer les ſecrets de ſes admirables conſeils? Venez maintenant, pécheurs, quels que vous ſoiez, en quelques régions écartées que la tempête de vos paſſions vous ait jettés; fuſſiez vous dans ces terres ténébreuſes dont il eſt parlé dans l'Ecriture (*b*), dans l'ombre de la mort: s'il vous reſte quelque pitié de votre ame malheureuſe, venez voir d'où la main de Dieu a retiré la Princeſſe ANNE; venez voir où la main de Dieu l'a élevée. Quand

a *Iſ.* XLI. 9. 10.

b *Iſ.* IX. 2.

on voit de pareils exemples dans une Princeſſe d'un ſi haut rang; dans une Princeſſe qui fut niéce d'une Impératrice & unie par ce lien à tant d'Empereurs, ſœur d'une puiſſante Reine, épouſe d'un fils de Roi, mere de deux grandes Princeſſes, dont l'une eſt un ornement dans l'auguſte Maiſon de France, & l'autre s'eſt faite admirer dans la puiſſante Maiſon de Brunſvvic; enfin, dans une Princeſſe, dont le mérite paſſe la naiſſance, encore que ſortie d'un pere & de tant d'aïeux Souverains, elle ait réuni en elle avec le ſang de Gonzague & de Cléves, celui des Paléologues, celui de Lorraine, & celui de France par tant de côtés: quand Dieu joint à ces avantages une égale réputation, & qu'il choiſit une perſonne d'un ſi grand éclat pour être l'objet de ſon éternelle miſéricorde, il ne ſe propoſe rien moins, que d'inſtruire tout l'Univers. Vous donc qu'il aſſemble en ce ſaint lieu; & vous principalement, pécheurs, dont il attend la converſion avec une ſi longue patience, n'endurciſſez pas vos cœurs: ne croiez pas qu'il vous ſoit permis d'apporter ſeulement à ce Diſcours des oreilles curieuſes. Toutes les vaines excuſes dont vous couvrez votre impénitence, vous vont être ôtées. Ou la Princeſſe Palatine portera la lumiere dans vos yeux, ou elle fera tomber, comme un déluge de feu, la vengeance de Dieu ſur vos têtes. Mon Diſcours dont vous vous croiez peut-être les juges, vous jugera au dernier jour: ce ſera ſur vous un nouveau fardeau, comme parloient les Prophétes (*a*): *Onus verbi Domini ſuper Iſraël*; & ſi vous n'en ſortez plus Chrétiens, vous en ſortirez plus coupables. Commençons donc avec confiance l'œuvre de Dieu. Apprenons avant toutes choſes à n'être pas éblouis du bonheur, qui ne remplit pas le cœur de l'homme; ni des belles qualités, qui ne le rendent pas meilleur; ni des vertus, dont l'enfer eſt rempli, qui nourriſſent le

(*a*) Zach. XII.

péché & l'impénitence, & qui empêchent l'horreur ſalutaire, que l'ame pécheresſe auroit d'elle-même. Entrons encore plus profondément dans les voies de la divine Providence, & ne craignons pas de faire paroître notre Princeſſe dans les états différens où elle a été. Que ceux-là craignent de découvrir les défauts des ames ſaintes, qui ne ſavent pas combien eſt puiſſant le bras de Dieu, pour faire ſervir ces défauts non-ſeulement à ſa gloire, mais encore à la perfection de ſes Elus. Pour nous, mes Freres, qui ſavons à quoi ont ſervi à ſaint Pierre ſes reniemens, à ſaint Paul les perſécutions qu'il a fait ſouffrir à l'Egliſe, à ſaint Auguſtin ſes erreurs, à tous les ſaints Pénitens leurs péchés: ne craignons pas de mettre la Princeſſe Palatine dans ce rang, ni de la ſuivre juſques dans l'incrédulité où elle étoit enfin tombée. C'eſt de-là que nous la verrons ſortir pleine de gloire & de vertu, & nous bénirons avec elle la main qui l'a relevée: heureux, ſi la conduite que Dieu tient ſur elle, nous fait craindre la juſtice qui nous abandonne à nous-mêmes, & deſirer la miſéricorde qui nous en arrache. C'eſt-ce que demande de vous, TRES-HAUTE ET TRES-PUISSANTE PRINCESSE, ANNE DE GONZAGUE DE CLEVES, PRINCESSE DE MANTOUE ET DE MONTFERRAT, ET COMTESSE PALATINE DU RHIN.

Jamais plante ne fut cultivée avec plus de ſoin, ni ne ſe vit plutôt couronnée de fleurs & de fruits que la Princeſſe ANNE. Dès ſes plus tendres années elle perdit ſa pieuſe mere, Catherine de Lorraine. Charles Duc de Nevers, & depuis Duc de Mantoue ſon pere, lui en trouva une digne d'elle; & ce fut la vénerable Mere Françoiſe de la Châtre, d'heureuſe & ſainte mémoire, Abbeſſe de Faremonſtier, que nous pouvons appeller la reſtauratrice de la Régle

de ſaint Benoît, & la lumiere de la vie Monaſtique. Dans la ſolitude de Sainte Fare, autant éloignée des voies du ſiécle, que ſa bienheureuſe ſituation la ſépare de tout commerce du monde: dans cette ſainte montagne, que Dieu avoit choiſie depuis mille ans; où les Epouſes de JESUS-CHRIST faiſoient revivre la beauté des anciens jours; où les joies de la terre étoient inconnues: où les veſtiges des hommes du monde, des curieux & des vagabonds ne paroiſſoient pas: ſous la conduite de la ſainte Abbeſſe, qui ſavoit donner le lait aux enfans auſſi-bien que le pain aux forts, les commencemens de la Princeſſe ANNE étoient heureux. Les Miſtéres lui furent révélés: l'Ecriture lui devint familiere: on lui avoit appris la Langue Latine, parce que c'étoit celle de l'Egliſe; & l'Office divin faiſoit ſes délices. Elle aimoit tout dans la vie religieuſe, juſqu'à ſes auſtérités & à ſes humiliations; & durant douze ans qu'elle fut dans ce Monaſtere, on lui voioit tant de modeſtie & tant de ſageſſe, qu'on ne ſavoit à quoi elle étoit le plus propre, ou à commander, ou à obéir. Mais la ſage Abbeſſe qui la crut capable de ſoutenir ſa réforme, la deſtinoit au gouvernement; & déja on la comptoit parmi les Princeſſes qui avoient conduit cette célébre Abbaie, quand ſa famille trop empreſſée à exécuter ce pieux projet, le rompit. Nous ſera-t-il permis de le dire? La Princeſſe MARIE, pleine alors de l'eſprit du monde, croioit, ſelon la coutume des grandes Maiſons, que ſes jeunes ſœurs devoient être ſacrifiées à ſes grands deſſeins. Qui ne ſait, où ſon rare mérite & ſon éclatante beauté, avantage toujours trompeur, lui firent porter ſes eſpérances? Et d'ailleurs dans les plus puiſſantes Maiſons, les partages ne ſont-ils pas regardés comme une eſpéce de diſſipation, par où elles ſe détruiſent d'elles-mêmes: tant le néant y eſt attaché! La Princeſſe BENEDICTE, la

plus jeune des trois ſœurs, fut la premiere immolée à ces intérêts de famille. On la fit Abbeſſe, ſans que dans un âge ſi tendre elle ſçût ce qu'elle faiſoit; & la marque d'une ſi grave dignité fut comme un jouet entre ſes mains. Un ſort ſemblable étoit deſtiné à la Princeſſe ANNE. Elle eût pu renoncer à ſa liberté, ſi on lui eût permis de la ſentir; & il eût fallu la conduire, & non pas la précipiter dans le bien. C'eſt ce qui renverſa tout-à-coup les deſſeins de Faremonſtier. Avenai parut avoir un air plus libre, & la Princeſſe BENEDICTE y préſentoit à ſa ſœur une retraite agréable. Quelle merveille de la Grace! Malgré une vocation ſi peu réguliere, la jeune Abbeſſe devint un modéle de vertu. Ses douces converſations rétablirent dans le cœur de la Princeſſe ANNE, ce que d'importuns empreſſemens en avoient banni. Elle prêtoit de nouveau l'oreille à Dieu qui l'appelloit avec tant d'attraits à la vie Religieuſe; & l'aſile qu'elle avoit choiſi pour défendre ſa liberté, devint un piége innocent pour la captiver. On remarquoit dans les deux Princeſſes, la même nobleſſe dans les ſentimens, le même agrément, & ſi vous me permettez de parler ainſi, les mêmes inſinuations dans les entretiens: au dedans les mêmes deſirs, au dehors les mêmes graces; & jamais ſœurs ne furent unies par des liens, ni ſi doux, ni ſi puiſſans. Leur vie eût été heureuſe dans leur éternelle union, & la Princeſſe ANNE n'aſpiroit plus qu'au bonheur d'être une humble Religieuſe d'une ſœur dont elle admiroit la vertu.

En ce tems le Duc de Mantoue leur pere mourut: les affaires les appellerent à la Cour: la Princeſſe BENEDICTE qui avoit ſon partage dans le Ciel, fut jugée propre à concilier les intérêts différens dans la famille. Mais, ô coup funeſte pour la Princeſſe ANNE! la pieuſe Abbeſſe mourut dans ce beau travail, & dans

la fleur de ſon âge. Je n'ai pas beſoin de vous dire combien le cœur tendre de la Princeſſe ANNE fut profondément bleſſé par cette mort. Mais ce ne fut pas-là ſa plus grande plaie. Maîtreſſe de ſes deſirs, elle vit le monde; elle en fut vue: bientôt elle ſentit qu'elle plaiſoit; & vous ſavez le poiſon ſubtil, qui entre dans un jeune cœur avec ces penſées. Ces beaux deſſeins furent oubliés. Pendant que tant de naiſſance, tant de biens, tant de graces qui l'accompagnoient, lui attiroient les regards de toute l'Europe, le Prince EDOUARD de Baviere, fils de l'Electeur FRIDERIC V. Comte Palatin du Rhin, & Roi de Bohême, jeune Prince qui s'étoit réfugié en France durant les malheurs de ſa Maiſon, la mérita. Elle préféra aux richeſſes les vertus de ce Prince, & cette noble alliance, où de tous côtés on ne trouvoit que des Rois. La Princeſſe ANNE l'invite à ſe faire inſtruire: il connut bientôt les erreurs, où les derniers de ſes Peres déſerteurs de l'ancienne Foi, l'avoient engagé. Heureux préſages pour la Maiſon Palatine! Sa converſion fut ſuivie de celle de la Princeſſe LOUISE ſa ſœur, dont les vertus font éclater par toute l'Egliſe la gloire du ſaint Monaſtere de Maubuiſſon; & ces bienheureuſes prémices ont attiré une telle bénédiction ſur la Maiſon Palatine, que nous la voions enfin Catholique dans ſon Chef. Le mariage de la Princeſſe ANNE fut un heureux commencement d'un ſi grand ouvrage. Mais hélas! tout ce qu'elle aimoit devoit être de peu de durée. Le Prince ſon Epoux lui fut ravi, & lui laiſſa trois Princeſſes, dont les deux qui reſtent, pleurent encore la meilleure mere qui fut jamais, & ne trouvent de conſolation que dans le ſouvenir de ſes vertus. Ce n'eſt pas encore le tems de vous en parler. La Princeſſe Palatine eſt dans l'état le plus dangereux de ſa vie. Que le monde voit peu de ces veuves, dont parle ſaint

a 1. Tim. V. 5. Paul (*a*), qui *vraiment veuves & déſolées*, s'enſeveliſſent, pour ainſi dire, elles-mêmes dans le tombeau de leur époux; y enterrent tout amour humain avec ces cendres chéries; & délaiſſées ſur la terre, *mettent leur eſperance en Dieu, & paſſent les nuits & les jours dans la priere*! Voilà l'état d'une veuve Chrétienne, ſelon les préceptes de ſaint Paul: état oublié parmi nous, où la viduité eſt regardée, non plus comme un état de déſolation, car ces mots ne ſont plus connus, mais comme un état déſirable, où affranchi de tout joug on n'a plus à contenter que ſoi-même: ſans ſonger à cette terrible ſentence de

b 1. Tim. V. 6. ſaint Paul (*b*): *La veuve qui paſſe ſa vie dans les plaiſirs*; remarquez qu'il ne dit pas, La veuve qui paſſe ſa vie dans les crimes; il dit, *La veuve qui la paſſe dans les plaiſirs; elle eſt morte toute vive*: parce qu'oubliant le deuil éternel & le caractére de déſolation, qui fait le ſoutien comme la gloire de ſon état, elle s'abandonne aux joies du monde. Combien donc en devroit-on pleurer comme mortes de ces veuves jeunes & riantes, que le monde trouve ſi heureuſes! Mais ſur-tout, quand on a connu JESUS-CHRIST, & qu'on a eu part à ſes graces; quand la lumiere divine s'eſt découverte, & qu'avec des yeux illuminés on ſe jette dans les voies du ſiécle: qu'arrive-t-il à une ame qui tombe d'un ſi haut état, qui renouvelle contre JESUS-CHRIST, & encore contre JESUS-CHRIST connu & goûté, tous les outrages des Juifs, & le crucifie encore une fois? Vous reconnoiſſez le

c Heb. VI. 4. 5. 6. langage de ſaint Paul (*c*). Achevez donc, grand Apôtre, & dites-nous ce qu'il faut attendre d'une chute ſi déplorable. *Il eſt impoſſible*, dit-il, *qu'une telle ame ſoit renouvellée par la pénitence*. Impoſſible: quelle parole! ſoit, MESSIEURS, qu'elle ſignifie, que la converſion de ces ames autrefois ſi favoriſées, ſurpaſſe toute la meſure des dons ordinaires, & demande,

pour ainſi parler, le dernier effort de la Puiſſance divine: ſoit que l'impoſſibilité dont parle ſaint Paul veuille dire, qu'en effet il n'y a plus de retour à ces premieres douceurs qu'a goûtées une ame innocente, quand elle y a renoncé avec connoiſſance; de ſorte qu'elle ne peut rentrer dans la grace, que par des chemins difficiles & avec des peines extrêmes: quoiqu'il en ſoit, Chrétiens, l'un & l'autre s'eſt vérifié dans la Princeſſe Palatine. Pour la plonger entiérement dans l'amour du monde, il falloit ce dernier malheur: quoi? la faveur de la Cour. La Cour veut toujours unir les plaiſirs avec les affaires. Par un mélange étonnant, il n'y a rien de plus ſérieux ni enſemble de plus enjoué. Enfoncez: vous trouvez partout des intérêts cachés, des jalouſies délicates qui cauſent une extrême ſenſibilité, & dans une ardente ambition, des ſoins & un ſérieux auſſi triſte qu'il eſt vain. Tout eſt couvert d'un air gai, & vous diriez qu'on ne ſonge qu'à s'y divertir. Le génie de la Princeſſe Palatine ſe trouva également propre aux divertiſſemens & aux affaires. La Cour ne vit jamais rien de plus engageant; & ſans parler de ſa pénétration, ni de la fertilité infinie de ſes expédiens, tout cédoit au charme ſecret de ſes entretiens.

Que vois-je durant ce tems? Quel trouble! Quel affreux ſpectacle ſe préſente ici à mes yeux! La Monarchie ébranlée juſqu'aux fondemens, la guerre civile, la guerre étrangere, le feu au dedans & au dehors; les remédes de tous côtés plus dangereux que les maux: les Princes arrêtés avec grand péril, & délivrés avec un péril encore plus grand: ce Prince, que l'on regardoit comme le Héros de ſon ſiécle, rendu inutile à ſa patrie dont il avoit été le ſoutien; & enſuite, je ne ſais comment, contre ſa propre inclination, armé contre elle: un Miniſtre perſécuté, & devenu néceſſaire, non-ſeulement par l'importance de ſes

ſervices, mais encore par ſes malheurs, où l'autorité ſouveraine étoit engagée. Que dirai-je? Etoit-ce-là de ces tempêtes, par où le Ciel a beſoin de ſe décharger quelquefois? & le calme profond de nos jours devoit-il être précédé par de tels orages? Ou bien étoit-ce les derniers efforts d'une liberté remuante, qui alloit céder la place à l'autorité légitime? Ou bien étoit-ce comme un travail de la France prête à enfanter le régne miraculeux de LOUIS? Non, non: c'eſt Dieu, qui vouloit montrer (*a*) qu'il donne la mort, & qu'il reſſuſcite; qu'il plonge juſqu'aux enfers, & qu'il en retire; qu'il ſecoue la terre (*b*), & la briſe; & qu'il guérit en un moment toutes ſes briſures. Ce fut-là, que la Princeſſe Palatine ſignala ſa fidélité, & fit paroître toutes les richeſſes de ſon eſprit. Je ne dis rien qui ne ſoit connu. Toujours fidéle à l'Etat & à la grande Reine ANNE D'AUTRICHE, on ſait qu'avec le ſecret de cette Princeſſe, elle eut encore celui de tous les partis: tant elle étoit pénétrante, tant elle s'attiroit de confiance, tant il lui étoit naturel de gagner les cœurs! Elle déclaroit aux chefs des partis juſqu'où elle pouvoit s'engager; & on la croioit incapable, ni de tromper, ni d'être trompée. Mais ſon caractere particulier étoit de concilier les intérêts oppoſés, & en s'élevant au-deſſus, de trouver le ſecret endroit, & comme le nœud par où on les peut réunir. Que lui ſervirent ſes rares talens? Que lui ſervit d'avoir mérité la confiance intime de la Cour? d'en ſoutenir le Miniſtre deux fois éloigné, contre ſa mauvaiſe fortune, contre ſes propres fraieurs, contre la malignité de ſes ennemis, & enfin contre ſes amis ou partagés, ou irréſolus, ou infidéles? Que ne lui promit-on pas dans ces beſoins? Mais quel fruit lui en revint-il, ſinon de connoître par expérience le foible des grands Politiques, leurs volontés changeantes, ou leurs paroles

[a] *1. Reg. XI. 6.*

[b] *Pſ. LIX. 4.*

trompeuſes; la diverſe face des tems; les amuſemens des promeſſes; l'illuſion des amitiés de la terre, qui s'en vont avec les années & les intérêts; & la profonde obſcurité du cœur de l'homme, qui ne ſait jamais ce qu'il voudra, qui ſouvent ne ſait pas bien ce qu'il veut, & qui n'eſt pas moins caché ni moins trompeur à lui-même qu'aux autres? O éternel Roi des ſiécles, qui poſſédez ſeul l'immortalité, voilà ce qu'on vous préfere; voilà ce qui éblouit les ames qu'on appelle grandes! Dans ces déplorables erreurs, la Princeſſe Palatine avoit les vertus que le monde admire, & qui font qu'une ame ſéduite s'admire elle-même: inébranlable dans ſes amitiés, & incapable de manquer aux devoirs humains. La Reine ſa ſœur en fit l'épreuve dans un tems où leurs cœurs étoient déſunis. Un nouveau Conquérant s'éleve en Suéde. On y voit un autre Guſtave non moins fier, ni moins hardi, ou moins belliqueux que celui dont le nom fait encore trembler l'Allemagne. Charles Guſtave parut à la Pologne ſurpriſe & trahie, comme un lion qui tient ſa proie dans ſes ongles tout prêt à la mettre en piéces. Qu'eſt devenue cette redoutable cavalerie qu'on voioit fondre ſur l'ennemi avec la vîteſſe d'un aigle? Où ſont ces ames guerrieres, ces marteaux d'armes tant vantés, & ces arcs qu'on ne vit jamais tendus en vain? Ni les chevaux ne ſont vîtes, ni les hommes ne ſont adroits, que pour fuir devant le Vainqueur. En même tems, la Pologne ſe voit ravagée par le rebelle Coſaque, par le Moſcovite infidéle, & plus encore par le Tartare, qu'elle appelle à ſon ſecours dans ſon déſeſpoir. Tout nâge dans le ſang, & on ne tombe que ſur des corps morts. La Reine n'a plus de retraite; elle a quitté le Roiaume: après de courageux, mais de vains efforts, le Roi eſt contraint de la ſuivre: réfugiés dans la Siléſie, où ils manquent des choſes

les plus néceſſaires, il ne leur reſte qu'à conſidérer
a Dan. IV. 11. 20. Ezech. XXXI. 12. de quel côté (*a*) alloit tomber ce grand arbre ébranlé par tant de mains & frapé de tant de coups à ſa racine, ou qui en enleveroit les rameaux épars. Dieu en avoit diſpoſé autrement. La Pologne étoit néceſſaire à ſon Egliſe, & lui devoit un vengeur. Il la
b IV. Reg. XIX. 21. regarde en pitié. Sa main puiſſante (*b*) ramene en arriere le Suédois indomté, tout frémiſſant qu'il étoit. Il ſe venge ſur le Danois dont la ſoudaine invaſion l'avoit rappellé, & déja il l'a réduit à l'extrêmité. Mais l'Empire & la Hollande ſe remuent contre un Conquérant, qui menaçoit tout le Nord de la ſervitude. Pendant qu'il raſſemble de nouvelles forces, & médite de nouveaux carnages, Dieu tonne du plus haut des Cieux: le redouté Capitaine tombe au plus beau tems de ſa vie, & la Pologne eſt délivrée. Mais le premier raion d'eſpérance vint de la Princeſſe Palatine: honteuſe de n'envoier que cent mille livres au Roi & à la Reine de Pologne, elle les envoie du moins avec une inctoiable ptomptitude. Qu'admira-t-on davantage, ou de ce que ce ſecours vint ſi à propos, ou de ce qu'il vint d'une main dont on ne l'attendoit pas, ou de ce que ſans chercher d'excuſe dans le mauvais état où ſe trouvoient ſes affaires, la Princeſſe Palatine s'ôta tout pour ſoulager une ſœur qui ne l'aimoit pas? Les deux Princeſſes ne furent plus qu'un même cœur: la Reine parut vraiment Reine par une bonté & par une magnificence dont le bruit a retenti par toute la terre; & la Princeſſe Palatine joignit au reſpect qu'elle avoit pour une aînée de ce rang & de ce mérite, une éternelle reconnoiſſance.

Quel eſt, MESSIEURS, cet aveuglement dans une ame Chrétienne & qui le pourroit comprendre, d'être incapable de manquer aux hommes, & de ne craindre pas de manquer à Dieu? comme ſi le culte

de Dieu ne tenoit aucun rang parmi les devoirs! Contez-nous donc maintenant, vous qui les ſavez, toutes les grandes qualités de la Princeſſe Palatine; faites-nous voir, ſi vous le pouvez, toutes les graces de cette douce éloquence qui s'inſinuoit dans les cœurs par des tours ſi nouveaux & ſi naturels; dites qu'elle étoit généreuſe, libérale, reconnoiſſante, fidéle dans ſes promeſſes, juſte: vous ne faites que raconter ce qui l'attachoit à elle-même. Je ne vois dans tout ce récit que le Prodigue de l'Evangile (*a*), qui veut avoir ſon partage, qui veut jouir de ſoi-même & des biens que ſon pere lui a donnés; qui s'en va le plus loin qu'il peut de la maiſon paternelle, *dans un païs écarté*, où il diſſipe tant de rares tréſors, & en un mot où il donne au monde tout ce que Dieu vouloit avoir. Pendant qu'elle contentoit le monde, & ſe contentoit elle-même, la Princeſſe Palatine n'étoit pas heureuſe; & le vuide des choſes humaines ſe faiſoit ſentir à ſon cœur. Elle n'étoit heureuſe, ni pour avoir avec l'eſtime du monde qu'elle avoit tant déſirée, celle du ROI même; ni pour avoir l'amitié & la confiance de PHILIPPE & des deux Princeſſes, qui ont fait ſucceſſivement avec lui la ſeconde lumiere de la Cour: de PHILIPPE, dis-je, ce grand Prince que ni ſa naiſſance, ni ſa valeur, ni la victoire elle-même, quoiqu'elle ſe donne à lui avec tous ſes avantages, ne peuvent enfler; & de ces deux grandes Princeſſes, dont l'on ne peut nommer l'une ſans douleur, ni connoître l'autre ſans l'admirer.

(*a*) Luc. XV. 11. 13.

Mais peut-être que le ſolide établiſſement de la famille de notre Princeſſe achevera ſon bonheur. Non: elle n'étoit heureuſe, ni pour avoir placé auprès d'elle la Princeſſe ANNE ſa chere fille & les délices de ſon cœur, ni pour l'avoir placée dans une Maiſon où tout eſt grand. Que ſert de s'expliquer davanta-

ge? On dit tout, quand on prononce ſeulement le nom de LOUIS DE BOURBON Prince de Condé, & d'HENRI-JULES DE BOURBON Duc d'Anguien. Avec un peu plus de vie, elle auroit vu les grands dons, & le premier des mortels, touché de ce que le monde admire le plus après lui, ſe plaire à le reconnoître par de dignes diſtinctions. C'eſt ce qu'elle devoit attendre du mariage de la Princeſſe ANNE. Celui de la Princeſſe BENEDICTE ne fut guéres moins heureux, puiſqu'elle épouſa JEAN FRIDERIC Duc de Brunſvvic & d'Hanovre, Souverain Puiſſant, qui avoit joint le ſavoir avec la valeur, la Religion Catholique avec les vertus de ſa Maiſon, & pour comble de joie à notre Princeſſe, le ſervice de l'Empire avec les intérêts de la France. Tout étoit grand dans ſa famille; & la Princeſſe MARIE ſa fille n'auroit eu à déſirer ſur la terre qu'une vie plus longue. Que s'il falloit avec tant d'éclat, la tranquillité & la douceur: elle trouvoit dans un Prince auſſi grand d'ailleurs que celui qui honore cette audience, avec les grandes qualités, celles qui pouvoient contenter ſa délicateſſe; & dans la Ducheſſe ſa chere fille, un naturel tel qu'il le falloit à un cœur comme le ſien, un eſprit qui ſe fait ſentir ſans vouloir briller, une vertu qui devoit bientôt forcer l'eſtime du monde, & comme une vive lumiere percer tout-à-coup avec grand éclat un beau, mais ſombre nuage. Cette alliance fortunée lui donnoit une perpétuelle & étroite liaiſon avec le Prince qui de tout tems avoit le plus ravi ſon eſtime: Prince qu'on admire autant dans la paix que dans la guerre, en qui l'Univers attentif ne voit plus rien à déſirer, & s'étonne de trouver enfin toutes les vertus en un ſeul homme. Que falloit-il davantage, & que manquoit-il au bonheur de notre Princeſſe? Dieu qu'elle avoit connu; & tout avec lui. Une fois elle lui avoit rendu ſon cœur,

Les douceurs céleſtes qu'elle avoit goûtées ſous les aîles de Sainte Fare, étoient revenues dans ſon eſprit. Retirée à la campagne, ſéqueſtrée du monde, elle s'occupa trois ans entiers à régler ſa conſcience & ſes affaires. Un million qu'elle retira du Duché de Rethelois ſervit à multiplier ſes bonnes œuvres; & la premiere fut d'acquitter ce qu'elle devoit avec une ſcrupuleuſe régularité, ſans ſe permettre ces compoſitions ſi adroitement colorées, qui ſouvent ne ſont qu'une injuſtice couverte d'un nom ſpécieux.

Eſt-ce donc ici cet heureux retour que je vous promets depuis ſi long-tems? Non, MESSIEURS : vous ne verrez encore à cette fois qu'un plus déplorable éloignement. Ni les conſeils de la Providence, ni l'état de la Princeſſe ne permettoient qu'elle partageât tant ſoit peu ſon cœur: une ame comme la ſienne ne ſouffre point de tels partages; & il falloit ou tout-à-fait rompre, ou ſe tengager tout-à-fait avec le monde. Les affaires l'y rappelletent: ſa piété s'y diſſipa encore une fois: elle éprouva que JESUS-CHRIST n'a pas dit en vain (*a*): *Fiunt noviſſima hominis illius peiora prioribus*: L'ETAT *de l'homme qui retombe, devient pire que le premier*. Tremblez, ames reconciliées, qui renoncez ſi ſouvent à la grace de la pénitence: tremblez, puiſque chaque chute creuſe ſous vos pas de nouveaux abîmes: tremblez enfin au terrible exemple de la Princeſſe Palatine. A ce coup le Saint-Eſprit irrité ſe retire; les ténébres s'épaiſſiſſent; la Foi s'éteint. Un ſaint Abbé dont la doctrine & la vie ſont un ornement de notre ſiécle, ravi d'une converſion auſſi admirable & auſſi parfaite que celle de notre Princeſſe, lui ordonna de l'écrire pour l'édification de l'Egliſe. Elle commence ce récit, en confeſſant ſon erreur. Vous, Seigneur, dont la bonté infinie n'a rien donné aux hommes de plus efficace pour effacer leurs péchés, que la grace de les reconnoître:

(*a*) Luc. XI. 26.

recevez l'humble confeſſion de votre Servante, & en mémoire d'un tel ſacrifice, s'il lui reſte quelque choſe à expier après une ſi longue pénitence, faites-lui ſentir aujourd'hui vos miſéricordes. Elle confeſſe donc, Chrétiens, qu'elle avoit tellement perdu les lumieres de la Foi, que lorſqu'on parloit ſérieuſement des Miſtéres de la Religion, elle avoit peine à rétenir ce ris dédaigneux, qu'excitent les perſonnes ſimples lorſqu'on leur voit croire des choſes impoſſibles: *Et*, pourſuit-elle, *c'eût éte pour moi le plus grand de tous les miracles, que de me faire croire fermement le Chriſtianiſme*. Que n'eût-elle pas donné pour obtenir ce miracle? Mais l'heure marquée par la divine Providence n'étoit pas encore venue. C'étoit le tems où elle devoit être livrée à elle-même, pour mieux ſentir dans la ſuite la merveilleuſe victoire de la Grace. Ainſi elle gémiſſoit dans ſon incrédulité qu'elle n'avoit pas la force de vaincre. Peu s'en faut qu'elle ne s'emporte juſqu'à la dériſion, qui eſt le dernier excès, & comme le triomphe de l'orgueil; & qu'elle ne ſe trouve parmi *ces moqueurs dont le jugement eſt ſi proche*, ſelon la parole (*a*) du Sage: *Parata ſunt deriſoribus iudicia*.

a Prov. XIX. 29.

Déplorable aveuglement! Dieu a fait un ouvrage au milieu de nous, qui détaché de toute autre cauſe, & ne tenant qu'à lui ſeul, remplit tous les tems & tous les lieux, & porte par toute la terre, avec l'impreſſion de ſa main, le caractere de ſon autorité: c'eſt JESUS-CHRIST & ſon Egliſe. Il a mis dans cette Egliſe une autorité, ſeule capable d'abaiſſer l'orgueil & de relever la ſimplicité; & qui également propre aux ſavans & aux ignorans, imprime aux uns & aux autres un même reſpect. C'eſt contre cette autorité que les libertins ſe révoltent avec un air de mépris. Mais qu'ont-ils vu ces rares génies, qu'ont-ils vu plus que les autres? Quelle ignorance eſt la leur! & qu'il ſeroit aiſé de les confondre, ſi foibles & préſompteux

ils ne craignoient d'être inſtruits! Car penſent-ils avoir mieux vu les difficultés à cauſe qu'ils y ſuccombent, & que les autres qui les ont vues, les ont mépriſées? Ils n'ont rien vu: ils n'entendent rien: ils n'ont pas même de quoi établir le néant, auquel ils eſpérent après cette vie; & ce miſérable partage ne leur eſt pas aſſuré. Ils ne ſavent s'ils trouveront un Dieu propice, ou un Dieu contraire. S'ils le font égal au vice & à la vertu: quelle idole! Que s'il ne dédaigne pas de juger ce qu'il a créé, & encore ce qu'il a créé capable d'un bon & d'un mauvais choix: qui leur dira, ou ce qui lui plaît, ou ce qui l'offenſe, ou ce qui l'appaiſe? Par où ont-ils deviné, que tout ce qu'on penſe de ce premier Etre ſoit indifférent; & que toutes les Religions qu'on voit ſur la terre, lui ſoient également bonnes? Parce qu'il y en a de fauſſes, s'enſuit-il qu'il n'y en ait pas une véritable: ou qu'on ne puiſſe plus connoître l'ami ſincere, parce qu'on eſt environné de trompeurs? Eſt-ce peut-être que tous ceux qui errent, ſont de bonne foi? L'homme ne peut-il pas, ſelon ſa coutume, s'en impoſer à lui-même? Mais quel ſupplice ne méritent pas les obſtacles qu'il aura mis par ſes préventions à des lumieres plus pures? Où a-t-on pris que la peine & la récompenſe ne ſoient que pour les jugemens humains; & qu'il n'y ait pas en Dieu une juſtice, dont celle qui reluit en nous ne ſoit qu'une étincelle? Que s'il eſt une telle juſtice, ſouveraine, & par conſéquent inévitable; divine, & par conſéquent infinie: qui nous dira qu'elle n'agiſſe jamais ſelon ſa nature, & qu'une juſtice infinie ne s'exerce pas à la fin par un ſupplice infini & éternel? Où en ſont donc les impies, & quelle aſſurance ont-ils contre la vengeance éternelle dont on les menace? Au défaut d'un meilleur refuge, iront-ils enfin ſe plonger dans l'abîme de l'athéiſme, & mettront-ils leur

repos dans une fureur, qui ne trouve preſque point de place dans les eſprits? Qui leur réſoudra ces doutes, puiſqu'ils veulent les appeller de ce nom? Leur raiſon qu'ils prennent pour guide, ne préſente à leur eſprit que des conjectures & des embarras. Les abſurdités où ils tombent en niant la Religion, deviennent plus inſoutenables que les vérités, dont la hauteur les étonne: pour ne pas vouloir croire des Miſtéres incompréhenſibles, ils ſuivent l'une après l'autre d'incompréhenſibles erreurs. Qu'eſt-ce donc après tout, MESSIEURS, qu'eſt ce que leur malheureuſe incrédulité, ſinon une erreur ſans fin, une témérité qui hazarde tout, un étourdiſſement volontaire, & en un mot un orgueil qui ne veut ſouffrir ſon reméde, c'eſt-à-dire, une autorité légitime? Ne croiez pas que l'homme ne ſoit emporté que par l'intempérance des ſens. L'intempérance de l'eſprit n'eſt pas moins flateuſe. Comme l'autre, elle ſe fait des plaſirs cachés, & s'irrite par la défenſe. Ce ſuperbe croit s'élever au-deſſus de tout, & au-deſſus de lui-même, quand il s'éleve, ce lui ſemble, au-deſſus de la Religion, qu'il a ſi long-tems révérée: il ſe met au rang des gens déſabuſés: il inſulte en ſon cœur aux foibles eſprits qui ne ſont que ſuivre les autres, ſans rien trouver par eux-mêmes; & devenu le ſeul objet de ſes complaiſances, il ſe fait lui même ſon Dieu. C'eſt dans cet abîme profond que la Princeſſe Palatine alloit ſe perdre. Il eſt vrai qu'elle deſiroit avec ardeur de connoître la vérité. Mais où eſt la vérité ſans la Foi, qui lui paroiſſoit impoſſible, à moins que Dieu l'établît en elle par un miracle? Que lui ſervoit d'avoir conſervé la connoiſſance de la Divinité? Les eſprits même les plus déréglés n'en rejettent pas l'idée, pour n'avoir point à ſe reprocher un aveuglement trop viſible. Un Dieu qu'on fait à ſa mode, auſſi patient, auſſi inſenſible que nos paſſions

le demandent, n'incommode pas. La liberté qu'on ſe donne de penſer tout ce qu'on veut, fait qu'on croit reſpirer un air nouveau. On s'imagine jouir de ſoi-même, & de ſes deſirs; & dans le droit qu'on penſe acquérir de ne ſe rien refuſer, on croit tenir tous les biens, & on les goûte par avance.

En cet état, Chrétiens, où la Foi même eſt perdue, c'eſt-à-dire, où le fondement eſt renverſé; que reſtoit-il à notre Princeſſe? que reſtoit-il à une ame, qui par un juſte jugement de Dieu étoit déchue de toutes les graces, & ne tenoit à JESUS-CHRIST par aucun lien? qu'y reſtoit-il, Chrétiens, ſi ce n'eſt ce que dit (*a*) ſaint Auguſtin? Il reſtoit la ſouveraine miſére, & la ſouveraine miſéricorde: *Reſtabat magna miſeria, & magna miſericordia.* Il reſtoit ce ſecret regard d'une Providence miſéricordieuſe, qui la vouloit rappeller des extrémités de la terre; & voici quelle fut la premiere touche. Prêtez l'oreille, MESSIEURS: elle a quelque choſe de miraculeux. Ce fut un ſonge admirable, de ceux que Dieu même fait venir du Ciel par le miniſtere des Anges; dont les images ſont ſi nettes & ſi démêlées, où l'on voit je ne ſais quoi de céleſte. Elle crut; c'eſt elle-même qui le raconte au ſaint Abbé: Ecoutez, & prenez garde ſurtout de ne pas écouter avec mépris l'ordre des avertiſſemens divins & la conduite de la Grace. Elle crut, dis-je, *que marchant ſeule dans une forêt, elle y avoit rencontré un aveugle dans une petite loge. Elle s'approche pour lui demander, s'il étoit aveugle de naiſſance, ou s'il étoit devenu par quelque accident. Il répondit qu'il étoit aveugle né. Vous ne ſavez donc pas, reprit-elle, ce que c'eſt que la lumiere, qui eſt ſi belle & ſi agréable, & le Soleil qui a tant d'éclat & de beauté? Je n'ai, dit-il, jamais joui de ce bel objet, & je ne m'en puis former aucune idée. Je ne laiſſe pas de croire, continua-t-il, qu'il eſt d'une beauté raviſſante. L'aveugle parut alors changer*

(*a*) *Aug. in Pſalm. 1.*

de voix & de visage & prenant un ton d'autorité: *Mon exemple*, dit-il, *vous doit apprendre qu'il y a des choses très-excellentes & très-admirables qui échapent à notre vue, & qui n'en sont ni moins vraies, ni moins desirables, quoiqu'on ne les puisse ni comprendre, ni imaginer*. C'est en effet qu'il manque un sens aux incrédules comme à l'aveugle ; & ce sens, c'est Dieu qui le donne, selon ce que dit saint Jean (*a*): *Il nous a donné un sens pour connoître le vrai Dieu, & pour être en son vrai Fils*: DEDIT *nobis sensum, ut cognoscamus verum Deum, & simus in vero filio ejus*. Notre Princesse le comprit. En même tems, au milieu d'un songe si mistérieux, *elle fit l'application de la belle comparaison de l'aveugle aux vérités de la Religion & de l'autre vie*: ce sont ses mots que je vous rapporte. Dieu qui n'a besoin ni de tems ni d'un long circuit de raisonnemens pour se faire entendre, tout-à-coup lui ouvrit les yeux. Alors, par une soudaine illumination, *elle se sentit si éclairée*, c'est elle-même qui continue à vous parler, *& tellement transportée de la joie d'avoir trouvé ce qu'elle cherchoit depuis si long-tems, qu'elle ne put s'empêcher d'embrasser l'aveugle, dont le discours lui découvroit une plus belle lumiere que celle dont il étoit privé, Et*, dit-elle, *il se répandit dans mon cœur une joie si douce, & une foi si sensible, qu'il n'y a point de paroles capables de l'exprimer*. Vous attendez, Chrétiens, quel sera le réveil d'un sommeil si doux & si merveilleux. Ecoutez, & reconnoissez que ce songe est vraiment divin. *Elle s'éveilla là-dessus*, dit-elle, *& se trouva dans le même état où elle s'étoit vue dans cet admirable songe, c'est-à-dire, tellement changée, qu'elle avoit peine à le croire*. Le miracle qu'elle attendoit est arrivé: elle croit, elle qui jugeoit la Foi impossible: Dieu la change par une lumiere soudaine, & par un songe qui tient de l'extase. Tout suit en elle de la même force. *Je me levai*, poursuit-elle, *avec précipitation: mes actions étoient mêlées*

(*a*) I. Jean. V. 20.

d'une joie & d'une activité extraordinaire. Vous le voiez: cette nouvelle vivacité qui animoit ſes actions, ſe reſſent encore dans ſes paroles. *Tout ce que je liſois ſur la Religion, me touchoit juſqu'à répandre des larmes. Je me trouvois à la Meſſe dans un état bien different de celui où j'avois accoutumé d'être*. Car c'étoit de tous les miſtéres celui qui lui paroiſſoit le plus incroiable. *Mais alors*, dit-elle, *il me ſembloit ſentir la préſence réelle de Notre-Seignour, à peu près comme l'on ſent les choſes viſibles, & dont l'on ne peut douter*. Ainſi elle paſſa tout-à-coup d'une profonde obſcurité à une lumiere manifeſte. Les nuages de ſon eſprit ſont diſſipés: miracle auſſi étonnant que celui où JESUS-CHRIST fit tomber en un inſtant (*a*) des yeux de Saul converti cette eſpece d'écaille dont ils étoient couverts. Qui donc ne s'écrieroit à un ſi ſoudain changement (*b*): *Le doigt de Dieu eſt ici*? La ſuite ne permet pas d'en douter, & l'opération de la Grace ſe reconnoît dans ſes fruits. Depuis ce bienheureux moment, la Foi de notre Princeſſe fut inébranlable; & même cette joie ſenſible qu'elle avoit à croire, lui fut continuée quelque tems. Mais au milieu de ces céleſtes douceurs, la Juſtice divine eut ſon tour. L'humble Princeſſe ne crut pas qu'il lui fût permis d'approcher d'abord des ſaints Sacremens. Trois mois entiers furent emploiés à repaſſer avec larmes ſes ans écoulés parmi tant d'illuſions, & à préparer ſa Confeſſion. Dans l'approche du jour deſiré où elle eſpéroit de la faire, elle tomba dans une ſyncope qui ne lui laiſſa ni couleur, ni pouls, ni reſpiration. Revenue d'une ſi longue & ſi étrange défaillance, elle ſe vit replongée dans un plus grand mal; & * après les afres de la mort, elle reſſentit toutes les horreurs de l'enfer: digne effet des Sacremens de l'Egliſe, qui donnés ou différés font ſentir à l'ame la miſéricorde de Dieu, ou tout le poids de ſes vengeances. Son Confeſſeur

(*a*) *Act. IX. 18.*

(*b*) *Exod. VIII. 19.*

* La derniere édition de Paris porte, *après le coup*.

qu'elle appelle la trouve ſans force, incapable d'application, & prononçant à peine quelques mots entrecoupés: il fut contraint de remettre la Confeſſion au lendemain. Mais il faut qu'elle vous raconte elle-même quelle nuit elle paſſa dans cette attente. Qui ſait ſi la Providence n'aura pas amené ici quelque ame égarée, qui doive être touchée de ce récit? *Il eſt*, dit-elle, *impoſſible de s'imaginer les étranges peines de mon eſprit ſans les avoir éprouvées. J'apprehendois à chaque moment le retour de ma ſyncope, c'eſt-à-dire, ma mort, & ma damnation. J'avouois bien que je n'étois pas digne d'une miſericorde que j'avois ſi long-tems négligée: & je diſois à Dieu dans mon cœur, que je n'avois aucun droit de me plaindre de ſa juſtice; mais qu'enfin, choſe inſupportable! je ne le verrois jamais; que je ſerois éternellement avec ſes ennemis, éternellement ſans l'aimer, éternellement haie de lui. Je ſentois tendrement ce déplaiſir, & je le ſentois même, comme je crois*, ce ſont ſes propres paroles, *entiérement détaché des autres peines de l'enfer*. Le voilà, MES CHERES SŒURS, vous le connoiſſez, le voilà ce pur amour, que Dieu lui-même répand dans les cœurs avec toutes ſes délicateſſes & dans toute ſa vérité. La voilà cette crainte qui change les cœurs: non point la crainte de l'eſclave qui craint l'arrivée d'un maître fâcheux; mais la crainte d'une chaſte épouſe qui craint de perdre ce qu'elle aime. Ces ſentimens tendres mêlés de larmes & de fraieur aigriſſoient ſon mal juſqu'à la dérniere extrémité. Nul n'en pénétroit la cauſe, & on attribuoit ces agitations à la fiévre dont elle étoit tourmentée. Dans cet état pitoiable, pendant qu'elle ſe regardoit comme une perſonne réprouvée & preſque ſans eſpérance de ſalut: Dieu qui fait entendre ſes vérités en telle maniere & ſous telles figures qu'il lui plaît, continua de l'inſtruire, comme il a fait Joſeph & Salomon; & durant l'aſſoupiſſement que l'accablement lui cau-

ſa, il lui mit dans l'eſprit cette parabole ſi ſemblable à celles de l'Evangile. Elle voit paroître ce que JESUS-CHRIST n'a pas dédaigné de nous donner (*a*) comme l'image de ſa tendreſſe, une poule devenue mere, empreſſée autour des petits qu'elle conduiſoit. Un d'eux s'étant écarté, notre malade le voit englouti par un chien avide. Elle accourt, elle lui arrache cet innocent animal. En même-tems on lui crie d'un autre côté qu'il le falloit rendre au raviſſeur, dont on excitoit l'ardeur en lui enlevant ſa proie. *Non*, dit-elle, *je ne le rendrai jamais*. En ce moment elle s'éveilla; & l'application de la figure qui lui avoit été montrée ſe fit en un inſtant dans ſon eſprit, comme ſi on lui eût dit (*b*): *Si vous qui êtes mauvaiſe, ne pouvez vous réſoudre à rendre ce petit animal que vous avez ſauvé; pourquoi croiez-vous que Dieu infiniment bon vous redonnera au démon, après vous avoir tirée de ſa puiſſance? Eſpérez, & prenez courage*. A ces mots elle demeura dans un calme & dans une joie qu'elle ne pouvoit exprimer, *comme ſi un Ange lui eût appris*, ce ſont encore ſes paroles, *que Dieu ne l'abandonneroit pas*. Ainſi tomba tout-à-coup la fureur des vents & des flots à la voix de JESUS-CHRIST qui les menaçoit (*c*); & il ne fit pas un moindre miracle dans l'ame de notre ſainte Pénitente, lorſque parmi les fraieurs d'une conſcience alarmée, & *les douleurs* (d) *de l'enfer*, il lui fit ſentir tout-à-coup par une vive confiance, avec la rémiſſion de ſes péchés, cette *paix qui ſurpaſſe* (e) *toute intelligence*. Alors une joie céleſte ſaiſit tous ſes ſens, *& les os humiliés* (f) *treſſaillirent*. Souvenez-vous, ô ſacré Pontife, quand vous tiendrez en vos mains la ſainte Victime qui ôte les péchés du monde; ſouvenez-vous de ce miracle de la Grace. Et vous, ſaints Prêtres, venez; & vous ſaintes Filles, & vous Chrétiens: venez auſſi, ô pécheurs: tous enſemble, commençons d'une même voix le cantique

a *Matth. XXIII. 37.*

b *Matth. VII. 11.*

c *Marc. IV. 39. Luc. VIII. 24.*

d *Pſal. XVII. 6.*

e *Philip. IV. 7.*

f *Pſal. L. 10.*

de la délivrance, & ne ceſſons de répéter avec Da-
a Pſal. CXXXV. vid (a): *Que Dieu eſt bon, que ſa miſéricorde eſt éternelle.* Il ne faut point manquer à de telles graces, ni les recevoir avec molleſſe.

La Princeſſe Palatine change en un moment toute entiere: nulle parure que la ſimplicité, nul ornement que la modeſtie. Elle ſe montre au monde à cette fois; mais ce fut pour lui déclarer qu'elle avoit renoncé à ſes vanités. Car auſſi quelle erreur à une Chrétienne, & encore à une Chrétienne pénitente, d'orner ce qui n'eſt digne que de ſon mépris? de peindre, & de parer l'idole du monde? de retenir comme par force, & avec mille artifices autant indignes qu'inutiles, ces graces qui s'envolent avec le tems? Sans s'effraier de ce qu'on diroit, ſans craindre comme autrefois ce vain fantôme des ames infirmes dont les Grands ſont épouvantés plus que tous les autres, la Princeſſe Palatine parut à la Cour ſi différente d'elle-même: & dès-lors elle renonça à tous les divertiſſemens, à tous les jeux juſqu'aux plus innocens; ſe ſoumettant aux ſévéres loix de la Pénitence Chrétienne, & ne ſongeant qu'à reſtreindre & à punir une liberté qui n'avoit pu demeurer dans ſes bornes. Douze ans de perſévérance au milieu des épreuves les plus difficiles l'ont élevée à un éminent degré de ſainteté. La régle qu'elle ſe fit dès le premier jour fut immuable: toute ſa Maiſon y entra: chez elle on ne faiſoit que paſſer d'un exercice de piété à un autre. Jamais l'heure de l'Oraiſon ne fut changée ni interrompue, pas même par les maladies. Elle ſavoit que dans ce commerce ſacré tout conſiſte à s'humilier ſous la main de Dieu, & moins à donner qu'à recevoir. Ou plu-
b Luc. XVIII. 1. tôt, ſelon le précepte de JESUS-CHRIST (b), ſon Oraiſon fut perpétuelle pour être égale au beſoin. La lecture de l'Evangile & des Livres ſaints en fourniſſoit la matiere: ſi le travail ſembloit l'interrompre,

ce n'étoit que pour la continuer d'une autre ſorte. Par le travail on charmoit l'ennui, on ménageoit le tems, on guériſſoit la langueur de la pareſſe & les pernicieuſes réveries de l'oiſiveté. L'eſprit ſe relâchoit pendant que les mains induſtrieuſement occupées s'exerçoient dans des ouvrages dont la piété avoit donné le deſſein: c'étoit ou des habits pour les pauvres, ou des ornemens pour les Autels. Les Pſeaumes avoient ſuccédé aux Cantiques des joies du ſiécle. Tant qu'il n'étoit point néceſſaire de parler, la ſage Princeſſe gardoit le ſilence: la vanité & les médiſances qui ſoutiennent tout le commerce du monde, lui faiſoient craindre tous les entretiens; & rien ne lui paroiſſoit ni agréable, ni ſûr que la ſolitude. Quand elle parloit de Dieu, le goût intérieur d'où ſortoient toutes ſes paroles, ſe communiquoit à ceux qui converſoient avec elle; & les nobles expreſſions qu'on remarquoit dans ſes diſcours ou dans ſes écrits, venoient de la haute idée qu'elle avoit conçue des choſes divines. Sa foi ne fut pas moins ſimple que vive: dans les fameuſes queſtions qui ont troublé en tant de manieres le repos de nos jours, elle déclaroit hautement qu'elle n'avoit autre part à y prendre, que celle d'obéir à l'Egliſe. Si elle eût eu la fortune des Ducs de Nevers ſes peres, elle en auroit ſurpaſſé la pieuſe magnificence, quoique cent temples fameux en portent la gloire juſqu'au Ciel, & que *les* (a) *Egliſes des Saints publient leurs aumônes*. Le Duc ſon pere avoit fondé dans ſes terres dequoi marier tous les ans ſoixante filles: riche oblation, préſent agréable. La Princeſſe ſa fille en marioit auſſi tous les ans ce qu'elle pouvoit, ne croiant pas aſſez honorer les libéralités de ſes ancêtres, ſi elle ne les imitoit. On ne peut retenir ſes larmes, quand on lui voit épancher ſon cœur ſur de vieilles femmes qu'elle nourriſſoit. Des yeux ſi délicats firent leurs dé-

(a) *Eccli. XXXI. 11.*

lices de ces viſages ridés, de ces membres courbés ſous les ans. Ecoutez ce qu'elle en écrit au fidéle miniſtre de ſes chatités; & dans un même diſcours apprenez à goûter la ſimplicité & la charité chrétienne. Je *ſuis ravie*, dit-elle, *que l'affaire de nos bonnes vieilles ſoit ſi avancée. Achevons vîte au nom de Notre-Seigneur; ôtons vîtement cette bonne femme de l'étable où elle eſt, & la mettons dans un de ces petits lits.* Quelle nouvelle vivacité ſuccéde à celle que le monde inſpire! Elle pourſuit: *Dieu me donnera peut-être de la ſanté, pour aller ſervir cette paralytique: au moins je le ferai par mes ſoins, ſi les forces me manquent; & joignant mes maux aux ſiens, je les offrirai plus hardiment à Dieu. Mandez-moi ce qu'il faut pour la nourriture & les uſtenſiles de ces pauvres femmes; peu à peu nous les mettrons à leur aiſe.* Je me plais à répéter toutes ces paroles, malgté les oreilles délicates: elles effacent les diſcours les plus magnifiques, & je voudrois ne parler plus que ce langage. Dans les néceſſités extraordinaires, ſa charité faiſoit de nouveaux efforts. Le rude hiver des années dernieres acheva de la dépouiller de ce qui lui reſtoit de ſuperflu: tout devint pauvre dans ſa maiſon & ſur ſa perſonne: elle voioit diſparoître avec une joie ſenſible les reſtes des pompes du monde; & l'aumône lui apprenoit à ſe retrancher tous les jours quelque choſe de nouveau. C'eſt en effet la vraie grace de l'aumône, en ſoulageant les beſoins des pauvres, de diminuer en nous d'autres beſoins; c'eſt-à-dire, ces beſoins honteux qu'y fait la délicateſſe, comme ſi la nature n'étoit pas aſſez accablée de néceſſités.

Qu'attendez-vous, Chrétiens, à vous convertir; & pourquoi déſeſpérez-vous de votre ſalut? Vous voiez la perfection où s'éleve l'ame pénitente, quand elle eſt fidéle à la grace. Ne craignez ni la maladie, ni les dégoûts, ni les tentations, ni les peines les plus cruelles. Une perſonne ſi ſenſible &

ſi délicate, qui ne pouvoit ſeulement entendre nommer les maux, a ſouffert douze ans entiers, & preſque ſans intervalle, ou les plus vives douleurs, ou des langueurs qui épuiſoient le corps & l'eſprit: & cependant durant tout ce tems, & dans les tourmens inouis de ſa derniere maladie où ſes maux s'augmenterent juſques aux derniers excès, elle n'a eu à ſe repentir que d'avoir une ſeule fois ſouhaité une mort plus douce. Encore réprima-t-elle ce foible déſir, en diſant auſſitôt après avec JESUS-CHRIST la priere du ſacré miſtére du Jardin; c'eſt ainſi qu'elle appelloit la priere de l'agonie de notre Sauveur (*a*): *O mon Pere, que votre volonté ſoit faite, non pas la mienne.* Ses maladies lui ôterent la conſolation qu'elle avoit tant déſirée d'accomplir ſes premiers deſſeins, & de pouvoir achever ſes jours ſous la diſcipline & dans l'habit de Sainte Fare. Son cœur donné ou plutôt rendu à ce Monaſtere, où elle avoit goûté les premieres graces, a témoigné ſon déſir; & ſa volonté a été aux yeux de Dieu un ſacrifice parfait. C'eût été un ſoutien ſenſible à une ame comme la ſienne d'accomplir de grands ouvrages pour le ſervice de Dieu: mais elle eſt menée par une autre voie, par celle qui crucifie davantage; qui ſans rien laiſſer entreprendre à un eſprit courageux, le tient accablé & anéanti ſous la rude loi de ſouffrir. Encore s'il eût plû à Dieu de lui conſerver ce goût ſenſible de la piété, qu'il avoit renouvellé dans ſon cœur au commencement de ſa pénitence: mais, non: tout lui eſt ôté; ſans ceſſe elle eſt travaillée de peines inſupportables: *O Seigneur*, diſoit (*b*) le ſaint homme Job, *vous me tourmentez d'une maniere merveilleuſe!* C'eſt que ſans parler ici de ſes autres peines, il portoit au fond de ſon cœur une vive & continuelle appréhenſion de déplaire à Dieu. Il voioit d'un côté ſa ſainte juſtice, devant laquelle (*c*) les Anges ont peine à

(*a*) Luc XXII 42.

(*b*) Job. X. 16.

(*c*) Ibid. IV. 18.

ſoutenir leur innocence. Il le voioit avec ces yeux
a Job. XIV. 17. 19. éternellement ouverts (*a*) obſerver toutes les démarches, compter tous les pas d'un pécheur, & *garder ſes péchés comme ſous le ſceau*, pour les lui repréſenter au dernier jour : *Signaſti quaſi in ſacculo delicta mea*. D'un autre côté, il reſſentoit ce qu'il y a de corrom-
b Ibid. IX. 28. pu dans le cœur de l'homme : *Je craignois*, dit-il (*b*), *toutes mes œuvres*. Que vois-je ? le péché ! le péché
c Ibid. VII. 21. par-tout ! Et il s'écrioit (*c*) jour & nuit : *O Seigneur, pourquoi n'ôtez-vous pas mes péchés* ? Et que ne retranchez-vous une fois ces malheureux jours où l'on ne fait que vous offenſer ; afin qu'il ne ſoit pas dit,
d Ibid. VI. 10. *que* (d) *je ſois contraire à la parole du Saint* ? Tel étoit le fond de ſes peines ; & ce qui paroît de ſi violent dans ſes diſcours, n'eſt que la délicateſſe d'une conſcience qui ſe redoute elle-même, ou l'excès d'un amour qui craint de déplaire. La Princeſſe Palatine ſouffrit quelque choſe de ſemblable. Quel ſupplice à une conſcience timorée ! Elle croioit voir par-tout dans ſes actions un amour propre déguiſé en vertu. Plus elle étoit clairvoiante, plus elle étoit tourmentée. Ainſi Dieu l'humilioit par ce qui a coûtume de nourrir l'orgueil, & lui faiſoit un reméde de la cauſe de ſon mal. Qui pourroit dire par quelles terreurs elle arrivoit aux délices de la ſainte Table ? Mais elle ne perdoit pas la confiance. *Enfin*, dit-elle ; c'eſt ce qu'elle écrit au ſaint Prêtre que Dieu lui avoit donné pour la ſoutenir dans ſes peines : *Enfin je ſuis parvenue au divin Banquet. Je m'étois levée dès le matin pour être devant le jour aux portes du Seigneur : mais lui ſeul ſait les combats qu'il a fallu rendre*. La matinée ſe paſſoit dans ce cruel exercice. *Mais à la fin*, pourſuit-elle, *malgré mes foibleſſes je me ſuis comme traînée moi-même aux pieds de Notre-Seigneur ; & j'ai connu qu'il falloit, puiſque tout s'eſt fait en moi par la force de la divine bonté, que je reçuſſe encore avec une eſpéce de*

force ce dernier & ſouverain bien. Dieu lui découvroit dans ces peines l'ordre ſecret de ſa juſtice ſur ceux qui ont manqué de fidélité aux graces de la pénitence. *Il n'appartient pas*, diſoit-elle, *aux eſclaves fugitifs, qu'il faut aller reprendre par force, & les ramener comme malgré eux, de s'aſſeoir au feſtin avec les enfans & les amis; & c'eſt aſſez qu'il leur ſoit permis de venir recueillir à terre les miettes qui tombent de la table de leurs Seigneurs*. Ne vous étonnez pas, Chrétiens, ſi je ne fais plus, foible Orateur, que de répéter les paroles de la Princeſſe Palatine: c'eſt que j'y reſſens la manne cachée & le goût des Ecritures divines, que ſes peines & ſes ſentimens lui faiſoient entendre. Malheur à moi, ſi dans cette Chaire j'aime mieux me chercher moi-même que votre ſalut, & ſi je ne préfére à mes inventions, quand elles pourroient vous plaire, les expériences de cette Princeſſe, qui peuvent vous convertir! Je n'ai regret qu'à ce que je laiſſe, & je ne puis vous taire ce qu'elle a écrit touchant les tentations d'incrédulité. *Il eſt bien croiable*, diſoit-elle, *qu'un Dieu qui aime infiniment, en donne des preuves proportionnées à l'infinité de ſon amour, & à l'infinité de ſa puiſſance: & ce qui eſt propre à la toute-puiſſance d'un Dieu, paſſe de bien loin la capacité de notre foible raiſon. C'eſt*, ajoute-t-elle, *ce que je me dis à moi-même, quand les Démons tâchent d'étonner ma foi; & depuis qu'il a plu à Dieu de me mettre dans le cœur*, remarquez ces belles paroles, *que ſon amour eſt la cauſe de tout ce que nous croions, cette réponſe me perſuade plus que tous les livres*. C'eſt en effet l'abrégé de tous les ſaints Livres, & de toute la doctrine Chrétienne.

Sortez, Parole éternelle, Fils unique du Dieu vivant, ſortez du bienheureux ſein de votre Pere (*a*), & venez annoncer aux hommes le ſecret que vous y voiez. Il l'a fait, & durant trois ans il n'a ceſſé de nous dire le ſecret des conſeils de Dieu. Mais tout ce

(*a*) Joan. 1. 18.

qu'il en a dit eſt renfermé dans ce ſeul mot de ſon Evangile (*a*): *Dieu a tant aimé le monde, qu'il lui a donné ſon Fils unique.* Ne demandez plus ce qui a uni en JESUS-CHRIST le Ciel & la terre, & la Croix avec les grandeurs. *Dieu a tant aimé le monde.* Eſt-il incroiable que Dieu aime, & que la bonté ſe communique? Que ne fait pas entreprendre aux ames courageuſes l'amour de la gloire; aux ames les plus vulgaires l'amour des richeſſes; à tous enfin, tout ce qui porte le nom d'amour? Rien ne coûte, ni périls, ni travaux, ni peines: & voilà tous les prodiges dont l'homme eſt capable. Que ſi l'homme, qui n'eſt que foibleſſe, tente l'impoſſible: Dieu, pour contenter ſon amour, n'exécutera-t-il rien d'extraordinaire? Diſons donc pour toute raiſon dans tous les miſtéres: *Dieu a tant aimé le monde.* C'eſt la doctrine du Maître, & le Diſciple bien-aimé l'avoit bien compriſe. De ſon tems un Cérinthe, un Héréſiarque, ne vouloit pas croire qu'un Dieu eût pu ſe faire homme, & ſe faire la victime des pécheurs. Que lui répondit cet Apôtre vierge, ce Prophéte du nouveau Teſtament, cet Aigle, ce Théologien par excellence, ce ſaint Vieillard qui n'avoit de force que pour prêcher la charité, & pour dire, *Aimez-vous les uns les autres en Notre-Seigneur*; que répondit-il à cet Héréſiarque? Quel Symbole, quelle nouvelle Confeſſion de foi oppoſa-t-il à ſon héréſie naiſſante? Ecoutez, & admirez. *Nous croions*, dit-il (*b*), *& nous confeſſons l'amour que Dieu a pour nous:* ET *nos credidimus charitati, quam habet Deus in nobis.* C'eſt-là toute la foi des Chrétiens: c'eſt la cauſe & l'abrégé de tout le Symbole. C'eſt-là, que la Princeſſe Palatine a trouvé la réſolution de ſes anciens doutes. Dieu a aimé: c'eſt tout dire. S'il a fait, diſoit-elle, de ſi grandes choſes pour déclarer ſon amour dans l'Incarnation: que n'aura-t-il pas fait pour le conſommer dans l

a *Joan. III. 16.*

b *I. Joan. V. 17.*

Euchariſtie, pour ſe donner, non plus en général à la nature humaine, mais à chaque fidéle en particulier? Croions donc avec ſaint Jean en l'amour d'un Dieu : la Foi nous paroîtra douce en la prenant par un endroit ſi tendre. Mais n'y croions pas à demi à la maniere des Hérétiques, dont l'un en retranche une choſe, & l'autre une autre; l'un le miſtére de l'Incarnation, & l'autre celui de l'Euchariſtie; chacun ce qui lui déplaît : foibles eſprits, ou plutôt cœurs étroits & entrailles reſſerrées (*a*), que la Foi & la Charité n'ont pas aſſez dilatées pour comprendre toute l'étendue de l'amour d'un Dieu. Pour nous, croions ſans réſerve, & prenons le reméde entier, quoiqu'il en coûte à notre raiſon. Pourquoi veut-on que les prodiges coûtent tant à Dieu? Il n'y a plus qu'un ſeul prodige que j'annonce aujourd'hui au monde. O Ciel, ô terre, étonnez-vous à ce prodige nouveau! C'eſt que parmi tant de témoignages de l'amour divin, il y ait tant d'incrédules & tant d'inſenſibles. N'en augmentez pas le nombre, qui va croiſſant tous les jours. N'alléguez plus votre malheureuſe incrédulité, & ne faites pas une excuſe de votre crime. Dieu a des remédes pour vous guérir, & il ne reſte qu'à les obtenir par des vœux continuels. Il a ſçu prendre la ſainte Princeſſe dont nous parlons, par le moien qui lui a plu : il en a d'autres pour vous juſqu'à l'infini; & vous n'avez rien à craindre, que de déſeſpérer de ſes bontés. Vous oſez nommer vos ennuis, après les peines terribles où vous l'avez vue? Cependant, ſi quelquefois elle deſiroit d'en être un peu ſoulagée, elle ſe le reprochoit à elle-même: *Je commence*, diſoit-elle, *à m'appercevoir que je cherche le Paradis terreſtre à la ſuite de* JESUS-CHRIST, *au lieu de chercher la montagne des Oliviers & le Calvaire, par où il eſt entré dans ſa gloire.* Voilà ce qu'il lui ſervit de méditer l'Evangile nuit

(*a*) II. Cor. VI. 11. 12.

& jour, & de ſe nourrir de la parole de vie. C'eſt encore ce qui lui fit dire cette admirable parole, *Qu'elle aimoit mieux vivre & mourir ſans conſolation que d'en chercher hors de Dieu*. Elle a porté ces ſentimens juſqu'à l'agonie; & prête à rendre l'ame, on entendit qu'elle diſoit d'une voix mourante: *Je m'en vais voir comment Dieu me traitera; mais j'eſpére en ſes miſéricordes*. Cette parole de confiance emporta ſon ame ſainte au ſéjour des Juſtes.

Arrêtons ici, Chrétiens: & vous, Seigneur, impoſez ſilence à cet indigne Miniſtre, qui ne fait qu'affoiblir votre parole. Parlez dans les cœurs, Prédicateur inviſible, & faites que chacun ſe parle à ſoi-même. Parlez, MES FRERES, parlez: je ne ſuis ici que pour aider vos réflexions. Elle viendra cette heure derniere: elle approche, nous y touchons, la voilà venue. Il faut dire avec ANNE DE GONZAGUE: Il n'y a plus ni Princeſſe, ni Palatine; ces grands noms dont on s'étourdit, ne ſubſiſtent plus. Il faut dire avec elle: Je m'en vais, je ſuis emportée par une force inévitable; tout fuit, tout diminue, tout diſparoît à mes yeux. Il ne reſte plus à l'homme que le neant & le péché: pour tout fonds, le néant; pour toute acquiſition, le péché. Le reſte qu'on croioit tenir, échape: ſemblable à de l'eau gelée, dont le vil criſtal ſe fond entre les mains qui le ſerrent, & ne fait que les ſalir. Mais voici ce qui glacera le cœur, ce qui achevera d'éteindre la voix, ce qui répandra la fraieur dans toutes les veines: *Je m'en vais voir comment Dieu me traitera;* dans un moment, je ſerai entre ces mains, dont ſaint Paul écrit (*a*) en tremblant: *Ne vous y trompez pas; on ne ſe moque pas de Dieu:* & encore (*b*): *C'eſt une choſe horrible de tomber entre les mains du Dieu vivant;* entre ces mains, où tout eſt action, où tout eſt vie; rien ne s'affoiblit, ni ſe relâche, ni ne ſe ralentit jamais! Je m'en vais voir,

a *Galat. VI. 7.*

b *Hebr. X. 31.*

ſi ces mains toutes-puiſſantes me ſeront favorables ou rigoureuſes; ſi je ſerai éternellement, ou parmi leurs dons, ou ſous leurs coups. Voilà ce qu'il faudra dire néceſſairement avec notre Princeſſe. Mais pourrons-nous ajouter avec une conſcience auſſi tranquille, J'*eſpère en ſa miſéricorde*? Car, qu'aurons-nous fait pour la fléchir? Quand aurons-nous écouté *la voix* (a) *de celui qui crie dans le deſert, Préparez les voies du Seigneur*? Comment? par la pénitence? Mais ſerons-nous fort contens d'une pénitence commencée à l'agonie, qui n'aura jamais été éprouvée, dont jamais on n'aura vu aucun fruit; d'une pénitence imparfaite, d'une pénitence nulle; douteuſe, ſi vous le voulez; ſans forces, ſans réflexion, ſans loiſir pour en réparer les défauts? N'en eſt-ce pas aſſez pour être pénétré de crainte juſques dans la moëlle des os? Pour celle dont nous parlons, ha! MES FRERES, toutes les vertus qu'elle a pratiquées ſe ramaſſent dans cette derniere parole, dans ce dernier acte de ſa vie: la foi, le courage, l'abandon à Dieu, la crainte de ſes jugemens, & cet amour plein de confiance, qui ſeul efface tous les péchés. Je ne m'étonne donc pas, ſi le ſaint Paſteur qui l'aſſiſta dans ſa derniere maladie, & qui recueillit ſes derniers ſoupirs, pénétré de tant de vertus, les porta juſques dans la Chaire, & ne put s'empêcher de les célébrer dans l'aſſemblée des Fidéles. Siécle vainement ſubtil, où l'on veut pécher avec raiſon, où la foibleſſe veut s'autoriſer par des maximes, où tant d'ames inſenſées cherchent leur repos dans le naufrage de la Foi, & ne font d'effort contre elles-mêmes que pour vaincre, au lieu de leurs paſſions, les remors de leur conſcience: la Princeſſe Palatine t'eſt donné *comme* (b) *un ſigne & un prodige*: IN *ſignum & in portentum*. Tu la verras au dernier jour, comme je t'en ai menacé, confondre ton impénitence

a Luc. III. 4 Ibid. 2.

b Iſ. VIII. 18.

& tes vaines excuſes. Tu la verras ſe joindre à ces ſaintes Filles & à toute la troupe des Saints: & qui pourra ſoutenir leurs redoutables clameurs? Mais que ſera-ce quand JESUS-CHRIST paroîtra lui-même à ces malheureux; quand *ils verront celui qu'ils auront percé*, comme dit le Prophéte (*a*), dont ils auront rouvert toutes les plaies; & qu'il leur dira d'une voix terrible (*b*): *Pourquoi me déchirez-vous par vos blaſphêmes*, nation impie? *Me confitis gens tota*? Ou ſi vous ne le faiſiez pas par vos paroles, pourquoi le faiſiez-vous par vos œuvres? Ou pourquoi avez-vous marché dans mes voies d'un pas incertain, comme ſi mon autorité étoit douteuſe? Race infidéle, me connoiſſez-vous à cette fois? Suis-je votre Roi, ſuis-je votre Juge, ſuis-je votre Dieu? Apprenez-le par votre ſupplice. Là commencera (*c*) ce pleur éternel; là ce grincement de dens, qui n'aura jamais de fin. Pendant que les orgueilleux ſeront confondus, vous Fidéles *qui* (d) *tremblez à ſa parole*, en quelque endroit que vous ſoiez de cet Auditoire, peu connus des hommes & connus de Dieu, vous (*e*) commencerez à lever la tête. Si touchés des ſaints exemples que je vous propoſe, vous laiſſez attendrir vos cœurs; ſi Dieu a béni le travail, par lequel je tâche de vous enfanter en JESUS-CHRIST; & que trop indigne Miniſtre de ſes conſeils je n'y aie pas été moi-même un obſtacle: vous bénirez la bonté divine, qui vous aura conduits à la pompe funébre de cette pieuſe Princeſſe, où vous aurez peut-être trouvé le commencement de la véritable vie. Et vous, PRINCE, qui l'avez tant honorée pendant qu'elle étoit au monde, qui favorable interpréte de ſes moindres deſirs, continuez votre protection & vos ſoins à tout ce qui lui fut cher, & qui lui donnez les dernieres marques de piété avec tant de magnificence & tant de zéle: vous, PRINCESSE, qui gémiſſez en lui rendant

a *Zach. XII. 10.*

b *Malach. III. 9.*

c *Matth. VIII. 12.*

d *Iſ. LXVI. 2. 5.*

e *Luc. XXI. 28.*

ce triſte devoir, & qui avez eſpéré de la voir revivre dans ce Diſcours: que vous dirai-je pour vous conſoler? Comment pourrai-je, MADAME, arrêter ce torrent de larmes, que le tems n'a pas épuiſé, que tant de juſtes ſujets de joie n'ont pas tari? Reconnoiſſez ici le monde: reconnoiſſez ſes maux toujours plus réels que ſes biens, & ſes douleurs par conſéquent plus vives & plus pénétrantes que ſes joies. Vous avez perdu ces heureux momens, où vous jouiſſiez des tendreſſes d'une mere, qui n'eut jamais ſon égale: vous avez perdu cette ſource inépuiſable de ſages conſeils: vous avez perdu ces conſolations, qui par un charme ſecret faiſoient oublier les maux dont la vie humaine n'eſt jamais exemte. Mais il vous reſte ce qu'il y a de plus précieux: l'eſpérance de la réjoindre dans le jour de l'Eternité, & en attendant ſur la terre, le ſouvenir de ſes inſtructions, l'image de ſes vertus, & les exemples de ſa vie.

ORAISON FUNEBRE

DE TRÈS-HAUT

ET PUISSANT SEIGNEUR

MESSIRE

MICHEL LE TELLIER

CHEVALIER,

CHANCELIER DE FRANCE;

Prononcée dans l'Eglise Paroissiale de Saint Gervais, où il est inhumé, le 25. Janvier 1686.

Possîde sapientiam, acquire prudentiam: arripe illam, & exaltabit te: glorificaberis ab ea, quum eam fueris amplexatus.

Possédez la sagesse, & acquérez la prudence: si vous la cherchez avec ardeur, elle vous élévera; & vous remplira de gloire, quand vous l'aurez embrassée. Prov. IV. 7.

* *A Messeigneurs les Evêques qui étoient présens en habit.*

MESSEIGNEURS*,

EN louant l'homme incomparable dont cette illustre Assemblée célébre les funérailles & honore les vertus, je louerai la Sagesse même: & la Sagesse que je dois louer dans ce Discours, n'est pas celle qui éléve les hommes & qui agrandit les maisons; ni celle qui gouverne les Empires, qui régle la paix & la guerre, & enfin qui dicte les loix, & qui dispense les graces. Car encore que ce grand Ministre, choisi par la divine Providence pour présider aux Conseils du plus sage de tous les Rois, ait été le digne instrument des desseins les mieux concertés que l'Europe ait jamais vus; encore que la Sagesse, après l'avoir gouverné dès son enfance, l'ait porté aux plus grands honneurs & au comble des félicités humaines: sa fin nous a fait paroître que ce n'étoit pas pour ces avantages qu'il en écoutoit les conseils. Ce

que nous lui avons vu quitter ſans peine, n'étoit pas l'objet de ſon amour. Il a connu la Sageſſe que le monde ne connoît pas: cette Sageſſe *qui* (a) *vient d'en-haut, qui deſcend du Pere des lumieres*, & qui fait marcher les hommes dans les ſentiers de la juſtice. C'eſt elle dont la prévoiance s'étend aux ſiécles futurs, & enferme dans ſes deſſeins l'éternité toute entiere. Touché de ſes immortels & inviſibles attraits, il l'a recherchée avec ardeur ſelon le précepte du Sage. *La Sageſſe vous élevera*, dit Salomon, *& vous donnera de la gloire quand vous l'aurez embraſſée*. Mais ce ſera une gloire que le ſens humain ne peut comprendre. Comme ce ſage & puiſſant Miniſtre aſpiroit à cette gloire, il l'a préférée à celle dont il ſe voioit environné ſur la terre. C'eſt pourquoi ſa modération l'a toujours mis au-deſſus de ſa fortune. Incapable d'être ébloui des grandeurs humaines, comme il y paroît ſans oſtentation, il y eſt vu ſans envie: & nous remarquons dans ſa conduite ces trois caracteres de la véritable Sageſſe; qu'élevé ſans empreſſement aux premiers honneurs, il a vécu auſſi modeſte que grand; que dans ſes importans emplois, ſoit qu'il nous paroiſſe, comme Chancelier, chargé de la principale adminiſtration de la Juſtice, ou que nous le conſidérions dans les autres occupations d'un long miniſtere, ſupérieur à ſes intérêts, il n'a regardé que le bien public; & qu'enfin dans une heureuſe vieilleſſe prêt à rendre avec ſa grande ame le ſacré dépôt de l'autorité ſi bien confié à ſes ſoins, il a vu diſparoître toute ſa grandeur avec ſa vie ſans qu'il lui en ait coûté un ſeul ſoupir: tant il avoit mis en lieu haut & inacceſſible à la mort, ſon cœur & ſes eſpérances. De ſorte qu'il nous paroît, ſelon la promeſſe du Sage, dans *une gloire immortelle*, pour s'être ſoumis aux loix de la véritable Sageſſe, & pour avoir fait céder à la modeſtie l'éclat ambitieux des

(a) Sap. III. 19.

grandeurs humaines, l'intérêt particulier à l'amour du bien public, & la vie même au deſir des biens éternels: C'eſt la gloire qu'a remporté TRE'S-HAUT ET PUISSANT SEIGNEUR MESSIRE MICHEL LE TELLIER, CHEVALIER, CHANCELIER DE FRANCE.

Le grand Cardinal de Richelieu achevoit ſon glorieux miniſtere, & finiſſoit tout enſemble une vie pleine de merveilles. Sous ſa ferme & prévoiante conduite, la puiſſance d'Autriche ceſſoit d'être redoutée, & la France ſortie enfin des guerres civiles, commençoir à donner le branle aux affaires de l'Europe. On avoit une attention particuliere à celles d'Italie, & ſans parler des autres raiſons, LOUIS XIII. de glorieuſe & triomphante mémoire, devoir ſa protection à la Ducheſſe de Savoie ſa ſœur & à ſes enfans. Jules Mazarin dont le nom devoit être ſi grand dans norre Hiſtoire, emploié par la Cour de Rome en diverſes négociations, s'étoir donné à la France: & propre par ſon génie & par ſes correſpondances à ménager les eſprits de ſa nation, il avoir fait prendre un cours ſi heureux aux conſeils du Cardinal de Richelieu, que ce Miniſtre ſe crut obligé de l'élever à la pourpre. Par-là il ſembla montrer ſon ſucceſſeur à la France; & le Cardinal Mazarin s'avançoit ſecrettemenr à la premiere place. En ces rems MICHEL LE TELLIER, encore Maître des Requêtes, étoit Intendanr de Juſtice en Piémonr. Mazarin que ſes négociations attiroient ſouvent à Turin, fut ravi d'y trouver un homme d'une ſi grande capacité, & d'une conduite ſi ſure dans les affaires: car les ordres de la Cour obligeoient l'Ambaſſadeur à concerter toutes choſes avec l'Intendant, à qui la divine Providence faiſoit faire ce leger apprentiſſage des affaires d'Etat. Il ne falloit qu'en ouvrir l'entrée à un génie ſi perçant, pour l'introduire bien avant dans

les ſecrets de la politique. Mais ſon eſprit modéré ne ſe perdoit pas dans ces vaſtes penſées ; & renfermé à l'exemple de ſes peres dans les modeſtes emplois de la Robe, il ne jettoit pas ſeulement les yeux ſur les engagemens éclatans, mais périlleux, de la Cour. Ce n'eſt pas qu'il ne parût toujours ſupérieur à ſes emplois. Dès ſa premiere jeuneſſe tout cédoit aux lumieres de ſon eſprit, auſſi pénétrant & auſſi net qu'il étoit grave & ſérieux. Pouſſé par ſes amis, il avoit paſſé du grand Conſeil, ſage Compagnie où ſa réputation vit encore, à l'importante charge de Procureur du Roi. Cette grande Ville ſe ſouvient de l'avoir vu, quoique jeune, avec toutes les qualités d'un grand Magiſtrat, oppoſé non-ſeulement aux brigues & aux partialités qui corrompent l'intégrité de la Juſtice, & aux préventions qui en obſcurciſſent les lumieres, mais encore aux voies irrégulieres & extraordinaires où elle perd avec ſa conſtance la véritable autorité de ſes jugemens. On y vit enfin tout l'eſprit & les maximes d'un Juge, qui attaché à la régle ne porte pas dans le Tribunal ſes propres penſées, ni des adouciſſemens ou des rigueurs arbitraires, & qui veut que les loix gouvernent, & non pas les hommes. Telle eſt l'idée qu'il avoit de la Magiſtrature. Il apporta ce même eſprit dans le Conſeil, où l'autorité du Prince qu'on y exerce avec un pouvoir plus abſolu, ſemble ouvrir un champ plus libre à la juſtice ; & toujours ſemblable à lui-même, il y ſuivit dès-lors la même régle qu'il y a établie depuis, quand il en a été le Chef.

Et certainement, MESSIEURS, je puis dire avec confiance, que l'amour de la juſtice étoit comme né avec ce grave Magiſtrat, & qu'il croiſſoit avec lui dès ſon enfance. C'eſt auſſi de cette heureuſe naiſſance que ſa modeſtie ſe fit un rempart contre les louanges qu'on donnoit à ſon intégrité, & l'amour

qu'il avoit pour la juſtice ne lui parut pas mériter le nom de vertù, parce qu'il le portoit, diſoit-il, en quelque maniere dans le ſang. Mais Dieu qui l'avoit prédeſtiné à être un exemple de juſtice dans un ſi beau régne & dans la premiere charge d'un ſi grand Roiaume, lui avoit fait regarder le devoir de Juge où il étoit appellé, comme le moien particulier qu'il lui donnoit pour accomplir l'œuvre de ſon ſalut. C'étoit la ſainte penſée qu'il avoit toujours dans le cœur; c'étoit la belle parole qu'il avoit toujours à la bouche; & par-là il faiſoit aſſez connoître combien il avoit pris le goût véritable de la piété chrétienne. Saint Paul (*a*) en a mis l'exercice, non pas dans ces pratiques particulieres que chacun ſe fait à ſon gré, plus attaché à ces loix qu'à celles de Dieu; mais à ſe ſanctifier dans ſon état, & *chacun dans les emplois de ſa vocation*: UNUSQUISQUE *in qua vocatione vocatus eſt*. Mais ſi, ſelon la doctrine de ce grand Apôtre, on trouve la ſainteté dans les emplois les plus bas, & qu'un eſclave s'éleve à la perfection dans le ſervice d'un maître mortel, pourvu qu'il y ſache regarder l'ordre de Dieu: à quelle perfection l'ame chrétienne ne peut-elle pas aſpirer dans l'auguſte & ſaint miniſtere de la juſtice, puiſque ſelon (*b*) l'Ecriture, *l'on y exerce le jugement non des hommes, mais du Seigneur même*? Ouvrez les yeux, Chrétiens; contemplez ces auguſtes Tribunaux où la juſtice rend ſes oracles: vous y verrez (*c*) avec David, *les Dieux de la terre, qui meurent à la vérité comme des hommes*, mais qui cependant doivent juger comme des Dieux, ſans crainte, ſans paſſion, ſans intérêt; le Dieu des Dieux à leur tête, comme le chante ce grand Roi d'un ton ſi ſublime dans ce divin Pſeaume: *Dieu aſſiſte*, dit-il, *à l'aſſemblée des Dieux, & au milieu il juge les Dieux*. O Juges, quelle majeſté de vos ſéances! quel Préſident de vos aſſemblées!

a I. Cor. VII. 20.

b II. Paral. XIX. 5.

c Pſ. LXXXI. v. 6. 7.

mais auſſi quel Cenſeur de vos jugemens ! Sous ces yeux redoutables notre ſage Magiſtrat écoutoit également le riche & le pauvre ; d'autant plus pur & d'autant plus ferme dans l'adminiſtration de la juſtice, que ſans porter ſes regards ſur les hautes places dont tout le monde le jugeoit digne, il mettoit ſon élevation comme ſon étude à ſe rendre parfait dans ſon état. Non, non, ne le croiez pas, que la juſtice habite jamais dans les ames, où l'ambition domine. Toute ame inquiete & ambitieuſe eſt incapable de régle. L'ambition a fait trouver ces dangereux expédiens où ſemblable à un ſépulcre blanchi, un Juge artificieux ne garde que les apparences de la juſtice. Ne parlons pas des corruptions qu'on a honte d'avoir à ſe reprocher. Parlons de la lâcheté ou de la licence d'une juſtice arbitraire, qui ſans régle & ſans maxime ſe tourne au gré de l'ami puiſſant. Parlons de la complaiſance, qui ne veut jamais ni trouver le fil, ni arrêter le progrès d'une procédure malicieuſe. Que dirai-je du dangereux artifice qui fait prononcer à la juſtice, comme autrefois aux Démons, des oracles ambigus & captieux ? Que dirai-je des difficultés qu'on ſuſcite dans l'exécution, lorſqu'on n'a pu refuſer la juſtice à un droit trop clair ? *La* (a) *loi eſt déchirée*, comme diſoit le Prophéte, *& le jugement n'arrive jamais à ſa perfection :* NON *pervenit uſque ad finem iudicium*. Lorſque le Juge veut s'agrandir ; & qu'il change en une ſoupleſſe de cour le rigide & inéxorable miniſtere de la juſtice, il fait naufrage contre ces écueils. On ne voit dans ſes jugemens qu'une juſtice imparfaite ; ſemblable, je ne craindrai pas de le dire, à la juſtice de Pilate : juſtice qui fait ſemblant d'être vigoureuſe à cauſe qu'elle réſiſte aux tentations médiocres, & peut-être aux clameurs d'un peuple irrité ; mais qui tombe & diſparoît tout-à-coup, lorſqu'on allégue, ſans ordre même & mal

(a) Habac. I. 4.

à propos, le nom de Céſar. Que dis-je, le nom de Céſar? Ces ames proſtituées à l'ambition ne ſe mettent pas à ſi haut prix: tout ce qui parle, tout ce qui approche, ou les gagne, ou les intimide; & la juſtice ſe retire d'avec elles. Que s'elle s'eſt conſtruit un ſanctuaire éternel & incorruptible dans le cœur du ſage MICHEL LE TELLIER, c'eſt que libre des empreſſemens de l'ambition, il ſe voit élevé aux plus grandes places, non par ſes propres efforts, mais par la douce impulſion d'un vent favorable; ou plutôt, comme l'événement l'a juſtifié, par un choix particulier de la divine Providence. Le Cardinal de Richelieu étoit mort, peu regretté de ſon Maître qui craignit de lui devoir trop. Le gouvernement paſſé fut odieux: ainſi de tous les Miniſtres le Cardinal Mazarin plus néceſſaire & plus important, fut le ſeul dont le crédit ſe ſoutint; & le Secrétaire d'Etat chargé des ordres de la guerre, ou rebuté d'un traitement qui ne répondoit pas à ſon attente, ou deçu par la douceur apparente du repos qu'il crut trouver dans la ſolitude, ou flaté d'une ſecrette eſpérance de ſe voir plus avantageuſement rappellé par la néceſſité de ſes ſervices, ou agité de ces je ne ſais quelles inquiétudes dont les hommes ne ſavent pas ſe rendre raiſon à eux-mêmes, ſe réſolut tout-à-coup à quitter cette grande charge. Le tems étoit arrivé que notre ſage Miniſtre devoit être montré à ſon Prince & à ſa Patrie. Son mérite le fit chercher à Turin ſans qu'il y penſât. Le Cardinal Mazarin, plus heureux, comme vous verrez, de l'avoir trouvé, qu'il ne le conçut alors, rappella au Roi ſes agréables ſervices; & le rapide moment d'une conjoncture imprévue, loin de donner lieu aux ſollicitations, n'en laiſſa pas même aux deſirs. LOUIS XIII. rendit au Ciel ſon ame juſte & pieuſe; & il parut que notre Miniſtre étoit réſervé au Roi ſon fils. Tel étoit

l'ordre de la Providence; & je vois ici quelque choſe de ce qu'on lit dans Iſaïe (*a*). La ſentence partit d'en-haut, & il fut dit à Sobna, chargé d'un miniſtere principal: *Je t'ôterai de ton poſte, & je te dépoſerai de ton miniſtere:* EXPELLAM *te de ſtatione tua, & de miniſterio tuo deponam te.* EN *ce tems j'appellerai mon ſerviteur Eliakim, & je le revêtirai de ta puiſſance.* Mais un plus grand honneur lui eſt deſtiné: le tems viendra que par l'adminiſtration de la juſtice, *il ſera le pere des habitans de Jeruſalem & de la maiſon de Juda:* ERIT *pater habitantibus Jeruſalem.* LA *clef de la maiſon de David*, c'eſt-à-dire de la maiſon régnante, *ſera attachée à ſes épaules: il ouvrira, & perſonne ne pourra fermer: il fermera, & perſonne ne pourra ouvrir:* il aura la ſouveraine diſpenſation de la juſtice & des graces.

(*a*) Iſ. xxii. 29.

Parmi ces glorieux emplois, notre Miniſtre a fait voir à toute la France, que ſa modération durant quarante ans étoit le fruit d'une ſageſſe conſommée. Dans les fortunes médiocres, l'ambition encore tremblante ſe tient ſi cachée qu'à peine ſe connoît-elle elle-même. Lorſqu'on ſe voit tout d'un coup élevé aux places les plus importantes, & que je ne ſais quoi nous dit dans le cœur, qu'on mérite d'autant plus de ſi grands honneurs, qu'ils ſont venus à nous comme d'eux-mêmes, on ne ſe poſſéde plus; & ſi vous me permettez de vous dire une penſée de ſaint Chryſoſtome, c'eſt aux hommes vulgaires un trop grand effort, que celui de ſe refuſer à cette éclatante beauté qui ſe donne à eux. Mais notre ſage Miniſtre ne s'y laiſſa pas emporter. Quel autre parut d'abord plus capable des grandes affaires? Qui connoiſſoit mieux les hommes & les tems? Qui prévoioit de plus loin, & qui donnoit des moiens plus ſurs pour éviter les inconvéniens dont les grandes entrepriſes ſont environnées? Mais dans une ſi haute

capacité & dans une ſi belle réputation, qui jamais a remarqué ou ſur ſon viſage un air dédaigneux, ou la moindre vanité dans ſes paroles? Toujours libre dans la converſation, toujours grave dans les affaires, & toujours auſſi modéré que fort & inſinuant dans ſes diſcours, il prenoit ſur les eſprits un aſcendant que la ſeule raiſon lui donnoit. On voioit & dans ſa maiſon & dans ſa conduite, avec des mœurs ſans reproche, tout également éloigné des extrémités, tout enfin meſuré par la Sageſſe. S'il ſçut ſoutenir le poids des affaires, il ſçut auſſi les quitter & reprendre ſon premier repos. Pouſſé par la cabale, Chaville le vit tranquille durant pluſieurs mois au milieu de l'agitation de toute la France. La Cour le rappelle en vain: il perſiſte dans ſa paiſible retraite, tant que l'état des affaires le put ſouffrir, encore qu'il n'ignorât pas ce qu'on machinoit contre lui durant ſon abſence; & il ne parut pas moins grand en demeurant ſans action, qu'il l'avoit paru en ſe ſoutenant au milieu des mouvemens les plus hazardeux. Mais dans le plus grand calme de l'Etat, auſſi-tôt qu'il lui fut permis de ſe repoſer des occupations de ſa charge ſur un fils qu'il n'eût jamais donné au Roi, s'il ne l'eût ſenti capable de le bien ſervir: après qu'il eut reconnu que le nouveau Secrétaire d'Etat ſavoit avec une ferme & continuelle action ſuivre les deſſeins, & exécuter les ordres d'un Maître ſi entendu dans l'art de la guerre: (ni la hauteur des entrepriſes ne ſurpaſſoient ſa capacité, ni les ſoins infinis de l'exécution n'étoient au-deſſus de ſa vigilance: tout étoit prêt aux lieux deſtinés; l'ennemi également menacé dans toutes ſes places; les troupes auſſi vigoureuſes que diſciplinées n'attendoient que les derniers ordres du grand Capitaine, & l'ardeur que ſes yeux inſpirent; tout tombe ſous ſes coups, & il ſe voit l'arbitre du monde:) alors le zélé Mi-

niſtre dans une entiere vigueur d'eſprit & de corps, crut qu'il pouvoit ſe permettre une vie plus douce. L'épreuve en eſt hazardeuſe pour un homme d'Etat; & la retraite preſque toujours a trompé ceux qu'elle flatoit de l'eſpérance du repos. Celui-ci fut d'un caractere plus ferme. Les Conſeils où il aſſiſtoit, lui laiſſoient preſque tout ſon tems; & après cette grande foule d'hommes & d'affaires qui l'environnoit, il s'étoit lui-même réduit à une eſpéce d'oiſiveté & de ſolitude: mais il la ſçut ſoutenir. Les heures qu'il avoit libres furent remplies de bonnes lectures, & ce qui paſſe toutes les lectures, de ſérieuſes réflexions ſur les erreurs de la vie humaine, & ſur les vains travaux des Politiques, dont il avoit tant d'expérience. L'éternité ſe préſentoit à ſes yeux, comme le digne objet du cœur de l'homme. Parmi ces ſages penſées, & renfermé dans un doux commerce avec ſes amis auſſi modeſtes que lui, (car il ſavoit les choiſir de ce caractere, & il leur apprenoit à le conſerver dans les emplois les plus importans & de la plus haute confiance) il goûtoit un véritable repos dans la maiſon de ſes peres, qu'il avoit accommodée peu à peu à ſa fortune préſente, ſans lui faire perdre les traces de l'ancienne ſimplicité, jouiſſant en ſujet fidéle des proſpérités de l'Etat, & de la gloire de ſon Maître. La charge de Chancelier vaqua, & toute la France la deſtinoit à un Miniſtre ſi zélé pour la juſtice. Mais, comme dit (*a*) le Sage, *Autant que le Ciel s'éleve, & que la terre s'incline au-deſſous de lui, autant le cœur des Rois eſt impénétrable.* Enfin le moment du Prince n'étoit pas encore arrivé; & le tranquille Miniſtre qui connoiſſoit les dangereuſes jalouſies des Cours, & les ſages tempéramens des conſeils des Rois, ſçut encore lever les yeux vers la divine Providence, dont les décrets éternels réglent tous ces mouvemens. Lorſqu'après de longues

(*a*) Prov. XXV. 3.

années il se vit élevé à cette grande Charge, encore qu'elle reçût un nouvel éclat en sa personne où elle étoit jointe à la confiance du Prince; sans s'en laisser éblouir, le modeste Ministre disoit seulement que le Roi, pour couronner plutôt la longueur que l'utilité de ses services, vouloit donner un titre à son tombeau, & un ornement à sa famille. Tout le reste de sa conduite répondit à de si beaux commencemens. Notre siécle qui n'avoit point vu de Chancelier si autorisé, vit en celui-ci autant de modération & de douceur que de dignité & de force, pendant qu'il ne cessoit de se regarder comme devant bientôt rendre compte à Dieu d'une si grande administration. Ses fréquentes maladies le mirent souvent aux prises avec la mort: exercé par tant de combats, il en sortoit toujours plus fort & plus résigné à la volonté divine. La pensée de la mort ne rendit pas sa vieillesse moins tranquille ni moins agréable. Dans la même vivacité on lui vit faire seulement de plus graves réflexions sur la caducité de son âge, & sur le désordre extrême que causeroit dans l'Etat une si grande autorité dans des mains trop foibles. Ce qu'il avoit vu arriver à tant de sages vieillards qui sembloient n'être plus rien que leur ombre propre, le rendoit continuellement attentif à lui-même. Souvent il se disoit en son cœur, que le plus malheureux effet de cette foiblesse de l'âge, étoit de se cacher à ses propres yeux; de sorte que tout-à-coup on se trouve plongé dans l'abîme, sans avoir pu remarquer le fatal moment d'un insensible déclin: & il conjuroit ses enfans par toute la tendresse qu'il avoit pour eux, & par toute leur reconnoissance qui faisoit sa consolation dans ce court reste de vie, de l'avertir de bonne heure, quand ils verroient sa mémoire vaciller ou son jugement s'affoiblir, afin que par un reste de force il pût ga-

rantir le public & ſa propre conſcience des maux dont les menaçoit l'infirmité de ſon âge. Et lors même qu'il ſentoit ſon eſprit entier, il prononçoit la même ſentence, ſi le corps abattu n'y répondoit pas: car c'étoit la réſolution qu'il avoit priſe dans ſa derniere maladie: & plutôt que de voir languir les affaires avec lui, ſi ſes forces ne lui revenoient, il ſe condamnoit en rendant les Sceaux, à rentrer dans la vie privée, dont auſſi jamais il n'avoit perdu le goût; au hazard de s'enſevelir tout vivant, & de vivre peut-être aſſez pour ſe voir long-tems traverſé par la dignité qu'il auroit quittée: tant il étoit au-deſſus de la propre élevation & de toutes les grandeurs humaines.

Mais ce qui rend ſa modération plus digne de nos louanges, c'eſt la force de ſon génie né pour l'action, & la vigueur qui durant cinq ans lui fit dévouer ſa tête aux fureurs civiles. Si aujourd'hui je me vois contraint de retracer l'image de nos malheurs, je n'en ferai point d'excuſe à mon Auditoire, où de quelque côté que je me tourne, tout ce qui frape mes yeux, me montre une fidélité irréprochable, ou peut-être une courte erreur réparée par de longs ſervices. Dans ces fatales conjonctures, il falloit à un Miniſtre étranger un homme d'un ferme génie & d'une égale ſureté, qui nourri dans les Compagnies, connût les ordres du Roiaume & l'eſprit de la Nation. Pendant que la magnanime & intrépide Régente étoit obligée à montrer le Roi enfant aux Provinces, pour diſſiper les troubles qu'on y excitoit de toutes parts: Paris & le cœur du Roiaume demandoient un homme capable de profiter des momens ſans attendre de nouveaux ordres, & ſans troubler le concert de l'Etat. Mais le Miniſtre lui-même ſouvent éloigné de la Cour, au milieu de tant de conſeils, que l'obſcurité des affaires, l'incertitude des événemens & les

différens intérêts faiſoient hazarder, n'avoit-il pas beſoin d'un homme que la Régente pût croire? Enfin il falloit un homme, qui pour ne pas irriter la haine publique déclarée contre le Miniſtere ſçût ſe conſerver de la créance dans tous les partis & ménager les reſtes de l'autorité. Cet homme ſi néceſſaire au jeune Roi, à la Régente, à l'Etat, au Miniſtre, aux cabales mêmes, pour ne les précipiter pas aux dernieres extrêmités par le déſeſpoir : vous me prévenez, MESSIEURS, c'eſt celui dont nous parlons. C'eſt donc ici qu'il parut comme un génie principal. Alors nous le vîmes s'oublier lui-même; & comme un ſage Pilote, ſans s'étonner ni des vagues, ni des orages, ni de ſon propre péril, aller droit comme au terme unique d'une ſi périlleuſe navigation, à la conſervation du corps de l'Etat & au rétabliſſement de l'autorité Roiale. Pendant que la Cour réduiſoit Bourdeaux & que GASTON laiſſé à Paris pour le maintenir dans le devoir, étoit environné de mauvais conſeils; LE TELLIER fut le Chuſaï (*a*) qui les confondit, & qui aſſura la victoire à l'OINT DU SEIGNEUR. Fallut-il éventer les Conſeils d'Eſpagne, & découvrir (*b*) le ſecret d'une paix trompeuſe que l'on propoſoit, afin d'exciter la ſédition pour peu qu'on l'eût différée? LE TELLIER en fit d'abord accepter les offres: notre Plénipotentiaire partit; & l'Archiduc forcé d'avouer qu'il n'avoit pas de pouvoir, fit connoître lui-même au peuple ému, ſi toutefois un peuple ému connoît quelque choſe, qu'on ne faiſoit qu'abuſer de ſa crédulité. Mais s'il y eut jamais une conjoncture où il fallût montrer de la prévoiance & un courage intrépide, ce fut lorſqu'il s'agit d'aſſurer la garde des trois illuſtres captifs. Quelle cauſe les fit arrêter: ſi ce fut ou des ſoupçons, ou des vérités, ou de vaines terreurs, ou de vrais périls, & dans un pas ſi gliſſant

a II. Reg. XVII.

b Prov. XX. 3.

des précautions néceſſaires : qui le pourra dire à la poſtérité? Quoiqu'il en ſoit, l'Oncle du Roi eſt perſuadé : on croit pouvoir s'aſſurer des autres Princes, & on en fait des coupables, en les traitant comme tels. Mais où garder des lions toujours prêts à rompre leurs chaînes ; pendant que chacun s'efforce de les avoir en ſa main, pour les retenir ou les lâcher au gré de ſon ambition ou de ſes vengeances? GASTON que la Cour avoit attiré dans ſes ſentimens, étoit-il inacceſſible aux factieux? Ne vois-je pas au contraire autour de lui des ames hautaines, qui pour faire ſervir les Princes à leurs intérêts cachés, ne ceſſoient de lui inſpirer qu'il devoit s'en rendre le maître? De quelle importance, de quel éclat, de quelle réputation au-dedans & au-dehors d'être le maître du ſort du PRINCE DE CONDE'! Ne craignons pas de le nommer, puiſqu'enfin tout eſt ſurmonté par la gloire de ſon grand nom & de ſes actions immortelles. L'avoir entre ſes mains, c'étoit y avoir la victoire même qui le ſuit éternellement dans les combats. Mais il étoit juſte que ce précieux dépôt de l'Etat demeurât entre les mains du Roi, & il lui appartenoit de garder une ſi noble partie de ſon ſang.

Pendant donc que notre Miniſtre travailloit à ce glorieux ouvrage où il y alloit de la Roiauté & du ſalut de l'Etat, il fut ſeul en bute aux factieux. Lui ſeul, diſoient-ils, ſavoit dire & taire ce qu'il falloit. Seul il ſavoit épancher & retenir ſon diſcours : impénétrable, il pénétroit tout ; & pendant qu'il tiroit le ſecret des cœurs, il ne diſoit, maître de lui-même, que ce qu'il vouloit. Il perçoit dans tous les ſecrets, démêloit toutes les intrigues, découvroit les entrepriſes les plus cachées & les plus ſourdes machinations. C'étoit ce Sage dont il eſt (*a*) écrit : *Les conſeils ſe recelent dans le cœur de l'homme à la maniere d'un profond abîme, ſous une eau dormante : mais l'homme*

(*a*) Prov. XX. 5.

ſage les épuiſe, il en découvre le fond : *Sicut aqua profunda, ſic conſilium in corde viri : vir ſapiens exhauriet illud.* Lui ſeul réuniſſoit les gens de bien, rompoit les liaiſons des factieux, en déconcertoit les deſſeins, & alloit recueillir dans les égarés ce qu'il y reſtoit quelquefois de bonnes intentions. GASTON ne croioit que lui ; & lui ſeul ſavoit profiter des heureux momens, & des bonnes diſpoſitions d'un ſi
a Jer. XVIII. 18. grand Prince. *Venez* (a), *venez : faiſons contre lui de ſecrettes menées* : VENITE, *cogitemus adverſus eum cogitationes.* Uniſſons-nous pour le décréditer ; tous enſemble *frapons-le de notre langue, & ne ſouffrons plus qu'on écoute tous ſes beaux diſcours* : PERCUTIAMUS *eum lingua, neque attendamus univerſos ſermones ejus.* Mais on faiſoit contre lui de plus funeſtes complots. Combien reçut-il d'avis ſecrets, que ſa vie n'étoit pas en ſureté ? Et il connoiſſoit dans le parti, de ces fiers courages dont la force malheureuſe & l'eſprit extrême oſe tout, & fait trouver des exécuteurs. Mais ſa vie ne lui fut pas précieuſe, pourvu qu'il fût fidéle à ſon miniſtere. Pouvoit-il faire à Dieu un plus beau ſacrifice, que de lui offrir une ame pure de l'iniquité de ſon ſiécle, & dévouée à ſon Prince & à ſa Patrie ? JESUS nous en a montré l'exemple : les Juifs même le reconnoiſſoient pour un ſi bon Citoien, qu'ils crurent ne pouvoir donner auprès de lui une meilleure recommandation à ce Centenier, qu'en diſant à
b Luc. VII. 5. notre Sauveur (b) : *Il aime notre Nation.* Jérémie a-t-il plus verſé de larmes que lui ſur les ruines de ſa Patrie ? Que n'a pas fait ce Sauveur miſéricordieux pour prévenir les malheurs de ſes Citoiens ? Fidéle au Prince comme à ſon Païs, il n'a pas craint d'irriter l'
c Matth. XXII 21. envie des Phariſiens (c) en défendant les droits de Céſar : & lorſqu'il eſt mort pour nous ſur le Calvaire, victime de l'Univers, il a voulu que le plus chéri
d Joan. XI. 51. de ſes Evangéliſtes remarquât (d) qu'il mouroit ſpé-

cialement *pour ſa Nation* : QUOD *moriturus erat pro Gente*. Si notre zélé Miniſtre touché de ces vérités, expoſa ſa vie, craindroit-il de hazarder ſa fortune? Ne ſait-on pas qu'il falloit ſouvent s'oppoſer aux inclinations du Cardinal ſon bienfaicteur? Deux fois, en grand politique, ce judicieux Favori ſçut céder au tems, & s'éloigner de la Cour. Mais il le faut dire: toujours il y vouloit revenir trop tôt. LE TELLIER s'oppoſoit à ſes impatiences juſqu'à ſe rendre ſuſpect; & ſans craindre ni ſes envieux, ni les défiances d'un Miniſtre également ſoupçonneux & ennuié de ſon état, il alloit d'un pas intrépide où la raiſon d'Etat le déterminoit. Il ſçut ſuivre ce qu'il conſeilloit. Quand l'éloignement de ce grand Miniſtre eût attiré celui de ſes confidens: ſupérieur par cet endroit au Miniſtre même, dont il admiroit d'ailleurs les profonds conſeils, nous l'avons vu retiré dans ſa maiſon, où il conſerva ſa tranquillité parmi les incertitudes des émotions populaires & d'une Cour agitée; & réſigné à la Providence, il vit ſans inquiétude frémir à l'entour les flots irrités; & parce qu'il ſouhaitoit le rétabliſſement du Miniſtre, comme un ſoutien néceſſaire de la réputation & de l'autorité de la Régence, & non pas, comme pluſieurs autres, pour ſon intérêt, que le poſte qu'il occupoit lui donnoit aſſez de moiens de ménager d'ailleurs: aucun mauvais traitement ne le rebutoit. Un beau-frere ſacrifié malgré ſes ſervices, lui montroit ce qu'il pouvoit craindre. Il ſavoit, crime irrémiſſible dans les Cours, qu'on écoutoit des propoſitions contre lui-même, & peut-être que ſa place eût été donnée, ſi on eût pu la remplir d'un homme auſſi ſur. Mais il n'en tenoit pas moins la balance droite. Les uns donnoient au Miniſtre des eſpérances trompeuſes; les autres lui inſpiroient de vaines terreurs, & en s'empreſſant beaucoup, ils faiſoient les zélés & les importans.

Le Tellier lui montroit la vérité, quoique ſouvent importune; & induſtrieux à ſe cacher dans les actions éclatantes, il en renvoioit la gloire au Miniſtre, ſans craindre dans le même tems de ſe charger des refus que l'intérêt de l'Etat rendoit néceſſaires. Et c'eſt de-là qu'il eſt arrivé, qu'en mépriſant par raiſon la haine de ceux dont il lui falloit combattre les prétentions, il en acquéroit l'eſtime, & ſouvent même l'amitié & la confiance. L'Hiſtoire en recontera de fameux exemples: je n'ai pas beſoin de les rapporter; & content de remarquer des actions de vertu dont les ſages Auditeurs puiſſent profiter, ma voix n'eſt pas deſtinée à ſatisfaire les Politiques ni les curieux. Mais puis-je oublier celui que je vois partout dans le récit de nos malheurs? Cet homme ſi fidéle aux particuliers, ſi redoutable à l'Etat, d'un caractere ſi haut qu'on ne pouvoit ni l'eſtimer, ni le craindre, ni l'aimer, ni le haïr à demi; ferme génie, que nous avons vu en ébranlant l'Univers s'attirer une dignité qu'à la fin il voulut quitter comme trop cherement achetée, ainſi qu'il eut le courage de le reconnoître dans le lieu le plus éminent de la Chrétienté, & enfin comme peu capable de contenter ſes déſirs; tant il connut ſon erreur, & le vuide des grandeurs humaines. Mais pendant qu'il vouloit acquérir ce qu'il devoit un jour mépriſer, il remua tout par de ſecrets & puiſſans reſſorts; & après que tous les partis furent abattus, il ſembla encore ſe ſoutenir ſeul, & ſeul encore menacer le Favori victorieux, de ſes triſtes & intrépides regards. La Religion s'intéreſſe dans ſes infortunes; la Ville Roiale s'émeut; & Rome même menace. Quoi donc, n'eſt-ce pas aſſez que nous ſoions attaqués au-dedans & au-dehors par toutes les Puiſſances temporelles? Faut-il que la Religion ſe mêle dans nos malheurs, & qu'elle ſemble nous oppoſer de près & de loin une

autorité ſacrée? Mais par les ſoins du ſage MICHEL LE TELLIER, Rome n'eut point à reprocher au Cardinal Mazarin d'avoir terni l'éclat de la pourpre dont il étoit revêtu: les affaires Eccléſiaſtiques prirent une forme réglée: ainſi le calme fut rendu à l'Etat: on revoit dans ſa premiere vigueur l'autorité affoiblie: Paris & tout le Roiaume avec un fidéle & admirable empreſſement reconnoît ſon Roi gardé par la Providence, & réſervé à ſes grands ouvrages: le zéle des Compagnies, que de triſtes expériences avoient éclairées, eſt inébranlable: les pertes de l'Etat ſont réparées: le Cardinal fait la paix avec avantage: au plus haut point de ſa gloire, ſa joie eſt troublée par la triſte apparition de la mort: intrépide, il domine juſqu'entre ſes bras & au milieu de ſon ombre: il ſemble qu'il ait entrepris de montrer à toute l'Europe, que ſa faveur attaquée par tant d'endroits, eſt ſi hautement rétablie, que tout devient foible contre elle, juſqu'à une mort prochaine & lente. Il meurt avec cette triſte conſolation; & nous voions commencer ces belles années, dont on ne peut aſſez admirer le cours glorieux.

Cependant la grande & pieuſe ANNE D'AUTRICHE rendoit un perpétuel témoignage à l'inviolable fidélité de notre Miniſtre, où parmi tant de divers mouvemens elle n'avoit jamais remarqué un pas douteux. Le Roi qui dès ſon enfance l'avoit vu toujours attentif au bien de l'Etat, & tendrement attaché à ſa Perſonne ſacrée, prenoit confiance en ſes conſeils; & le Miniſtre conſervoit ſa modération, ſoigneux ſur-tout de cacher l'important ſervice qu'il rendoit continuellement à l'Etat, en faiſant connoître les hommes capables de remplir les grandes places, & en leur rendant à propos des offices qu'ils ne ſavoient pas. Car que peut faire de plus utile un zélé Miniſtre, puiſque le Prince, quelque grand qu'il

ſoit, ne connoît ſa force qu'à demi, s'il ne connoît les grands hommes que la Providence fait naître en ſon tems pour le ſeconder? Ne parlons pas des vivans, dont les vertus non plus que les louanges ne ſont jamais ſures dans le variable état de cette vie. Mais je veux ici nommer par honneur le ſage, le docte & le pieux LAMOIGNON, que notre Miniſtre propoſoit toujours comme digne de prononcer les oracles de la juſtice dans le plus majeſtueux de ſes Tribunaux. La juſtice leur commune amie les avoit unis: & maintenant ces deux ames pieuſes, touchées ſur la terre du même déſir de faire régner les loix, contemplent enſemble à découvert les loix éternelles d'où les nôtres ſont dérivées; & ſi quelque legere trace de nos foibles diſtinctions paroît encore dans une ſi ſimple & ſi claire viſion, elles adorent Dieu en qualité de Juſtice & de Régle.

a *Is.* XXXII. 1. *Ecce* (a) *in iuſtitia regnabit Rex, & Principes in iudicio præerunt:* LE *Roi regnera ſelon la juſtice, & les Juges préſideront en jugement.* La juſtice paſſe du Prince dans les Magiſtrats, & du Trône elle ſe répand ſur les Tribunaux. C'eſt dans le régne d'Ezéchias le modéle de nos jours. Un Prince zélé pour la juſtice nomme un principal & univerſel Magiſtrat, capable de contenter ſes deſirs. L'infatigable Miniſtre ouvre des yeux attentifs ſur tous les Tribunaux: animé des ordres du Prince, il y établit la régle, la diſcipline, le concert, l'eſprit de juſtice. Il ſait que ſi la prudence du ſouverain Magiſtrat eſt obligée quelquefois dans les cas extraordinaires de ſuppléer à la prévoiance des loix, c'eſt toujours en prenant leur eſprit; & enfin qu'on ne doit ſortir de la régle, qu'en ſuivant un fil qui tienne, pour ainſi dire, à la régle même. Conſulté de toutes parts, il donne des réponſes courtes, mais déciſives, auſſi pleines de ſageſſe que de dignité; & le langage des

loix eſt dans ſon diſcours. Par toute l'étendue du Roiaume chacun peut faire ſes plaintes, aſſuré de la protection du Prince ; & la juſtice ne fut jamais ni ſi éclairée, ni ſi ſecourable. Vous voiez comme ce ſage Magiſtrat modere tout le corps de la Juſtice. Voulez-vous voir ce qu'il fait dans la ſphere où il eſt attaché, & qu'il doit mouvoir par lui-même? Combien de fois s'eſt-on plaint que les affaires n'avoient ni régle ni fin; que la force des choſes jugées n'étoit preſque plus connue; que la Compagnie où l'on renverſoit avec tant de facilité les jugemens de toutes les autres, ne reſpectoit pas davantage les ſiens; enfin, que le nom du Prince étoit emploié à rendre tout incertain, & que ſouvent l'iniquité ſortoit du lieu où elle devoit être foudroiée? Sous le ſage MICHEL LE TELLIER le Conſeil fit ſa véritable fonction; & l'autorité de ſes arrêts, ſemblable à un juſte contre-poids, tenoit par tout le Roiaume la balance égale. Les Juges que leurs coups hardis & leurs artifices faiſoient redouter, furent ſans crédit : leur nom ne ſervit qu'à rendre la Juſtice plus attentive. Au Conſeil comme au Sceau, la multitude, la variété, la difficulté des affaires n'étonnerent jamais ce grand Magiſtrat : il n'y avoit rien de plus difficile, ni auſſi de plus hazardeux, que de le ſurprendre; & dès le commencement de ſon miniſtere, cette irrévocable Sentence ſortit de ſa bouche: Que le crime de le tromper ſeroit le moins pardonnable. De quelque belle apparence que l'iniquité ſe couvrît, il en pénétroit les détours ; & d'abord il ſavoit connoître, même ſous les fleurs, la marche tortueuſe de ce ſerpent. Sans châtiment, ſans rigueur, il couvroit l'injuſtice de confuſion, en lui faiſant ſeulement ſentir qu'il la connoiſſoit; & l'exemple de ſon inflexible régularité fut l'inévitable cenſure de tous les mauvais deſſeins. Ce fut donc par cet

exemple admirable, plus encore que par ſes diſcours & par ſes ordres, qu'il établit dans le Conſeil une pureté & un zéle de la juſtice, qui attire la vénération des peuples, aſſure la fortune des particuliers, affermit l'ordre public, & fait la gloire de ce Régne. Sa juſtice n'étoit pas moins prompte qu'elle étoit exacte. Sans qu'il fallût le preſſer, les gémiſſemens des malheureux plaideurs qu'il croioit entendre nuit & jour, étoient pour lui une perpétuelle & vive ſollicitation. Ne dites pas à ce zélé Magiſtrat, qu'il travaille plus que ſon grand âge ne le peut ſouffrir : vous irriterez le plus patient de tous les hommes. Eſt-on, diſoit-il, dans les places pour ſe repoſer & pour vivre? ne doit-on pas ſa vie à Dieu, au Prince & à l'Etat ? Sacrés Autels, vous m'êtes témoins, que ce n'eſt pas aujourd'hui par ces artificieuſes fictions de l'éloquence, que je lui mets en la bouche ces fortes paroles. Sache la poſtérité, ſi le nom d'un ſi grand Miniſtre fait aller mon Diſcours juſqu'à elle, que j'ai moi-même ſouvent entendu ces ſaintes réponſes. Après de grandes maladies cauſées par de grands travaux, on voioit revivre cet ardent deſir de reprendre ſes exercices ordinaires, au hazard de retomber dans les mêmes maux; & tout ſenſible qu'il étoit aux tendreſſes de ſa famille, il l'accoutumoit à ces courageux ſentimens. C'eſt, comme nous l'avons dit, qu'il faiſoit conſiſter avec ſon ſalut le ſervice particulier qu'il devoit à Dieu, dans une ſainte adminiſtration de la juſtice. Il en faiſoit ſon culte perpétuel, ſon ſacrifice du matin & du ſoir, ſelon cette parole du Sage (*a*): *La juſtice vaut mieux devant Dieu, que de lui offrir des victimes.* Car quelle plus ſainte hoſtie, quel encens plus doux, quelle priere plus agréable, que de faire entrer devant ſoi la cauſe de la veuve, que d'eſſuier les larmes du pauvre oppreſſé, & de faire taire l'iniquité

[a] Prov. XXI. 3.

par toute la terre? Combien le pieux Miniſtre étoit touché de ces vérités, ſes paiſibles audiences le faiſoient paroître. Dans les audiences vulgaires, l'un toujours précipité vous trouble l'eſprit; l'autre avec un viſage inquiet & des regards incertains, vous ferme le cœur : celui-là ſe préſente à vous par coutume ou par bienſéance, & il laiſſe vaguer ſes penſées ſans que vos diſcours arrêtent ſon eſprit diſtrait; celui-ci plus cruel encore, a les oreilles bouchées par ſes préventions; & incapable de donner entrée aux raiſons des autres, il n'écoute que ce qu'il a dans ſon cœur. A la facile audience de ce ſage Magiſtrat, & par la tranquillité de ſon favorable viſage, une ame agitée ſe calmoit. C'eſt-là qu'on trouvoit *ces douces réponſes* (a) *qui appaiſent la colere*, & *ces paroles* (b) *qu'on préfere aux dons :* VERBUM *melius quam datum*. Il connoiſſoit les deux viſages de la Juſtice: l'un facile dans le premier abord; l'autre ſévére & impitoiable quand il faut conclure. Là elle veut plaire aux hommes, & également contenter les deux partis: ici elle ne craint, ni d'offenſer le puiſſant, ni d'affliger le pauvre & le foible. Ce charitable Magiſtrat étoit ravi d'avoir à commencer par la douceur; & dans toute l'adminiſtration de la Juſtice il nous paroiſſoit un homme que ſa nature avoit fait bienfaiſant, & que la raiſon rendoit inflexible. C'eſt par où il avoit gagné les cœurs. Tout le Roiaume faiſoit des vœux pour la prolongation de ſes jours: on ſe repoſoit ſur ſa prévoiance : ſes longues expériences étoient pour l'Etat un tréſor inépuiſable de ſages conſeils; & ſa juſtice, ſa prudence, la facilité qu'il apportoit aux affaires, lui méritoient la vénération & l'amour de tous les peuples. O Seigneur, vous avez fait, comme dit (c) le Sage, *l'œil qui regarde, & l'oreille qui écoute*. Vous donc qui donnez aux Juges ces regards benins, ces oreilles atten-

a Prov. XVI. 1.
b Eccli. XVIII. 16.
c Prov. XX. 12.

tives, & ce cœur toujours ouvert à la vérité, écoutez-nous pour celui qui écoutoit tout le monde. Et vous, doctes Interprétes des loix, fidéles dépositaires de leurs secrets, & implacables vengeurs de leur sainteté mépriſée, ſuivez ce grand exemple de nos jours. Tout l'Univers a les yeux ſur vous : affranchis des intérêts & des paſſions, ſans yeux comme ſans mains, vous marchez ſur la terre ſemblables aux eſprits céleſtes : ou plutôt images de Dieu, vous en imitez l'
a *Deut.* X. 17. 18. indépendance. Comme lui (*a*) vous n'avez beſoin ni des hommes ni de leurs préſens; comme lui vous faites juſtice à la veuve & au pupille; l'étranger n'implore pas en vain votre ſecours: aſſurés que vous exercez la puiſſance du Juge de l'Univers, vous n'épargnez perſonne dans vos jugemens. Puiſſe-t-il avec ſes lumieres & avec ſon eſprit de force vous donner cette patience, cette attention, & cette docilité toujours acceſſible à la raiſon, que Salomon lui demanb *III. Reg.* III. 9. doit (*b*) pour juger ſon peuple!

Mais ce que cette Chaire, ce que ces Autels, ce que l'Evangile que j'annonce, & l'exemple du grand Miniſtre dont je célébre les vertus, m'oblige à recommander plus que toutes choſes, ce ſont les droits ſacrés de l'Egliſe. L'Egliſe ramaſſe enſemble tous les titres par où l'on peut eſpérer le ſecours de la juſtice. La juſtice doit une aſſiſtance particuliere aux foibles, aux orphelins, aux épouſes délaiſſées, & aux étrangers. Qu'elle eſt forte cette Egliſe, & que redoutable eſt le glaive que le Fils de Dieu lui a mis dans la main! Mais c'eſt un glaive ſpirituel, dont
c *Apoc.* I. 16. *Heb.* IV. 12. les ſuperbes & les incrédules ne reſſentent pas (*c*) le *double tranchant*. Elle eſt fille du Tout-puiſſant: mais ſon Pere qui la ſoutient au dedans, l'abandonne ſouvent aux perſécuteurs; & à l'exemple de JESUS-
d *Matth.* XXVII. 22. CHRIST (*d*), elle eſt obligée de crier dans ſon agonie: *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous dé-*

laiſſée? Son Epoux eſt le plus puiſſant, comme (*a*) le plus beau & le plus parfait de tous les enfans des hommes; mais (*b*) elle n'a entendu ſa voix agréable, elle n'a joui de ſa douce & déſirable préſence qu'un moment : tout d'un coup il a pris la fuite avec une courſe rapide, *& plus vîte* (c) *qu'un faon de biche, il s'eſt élevé au-deſſus des plus hautes montagnes*. Semblable à une épouſe déſolée, l'Egliſe ne fait que gémir, & le chant de la tourterelle délaiſſée (*d*) eſt dans ſa bouche. Enfin elle eſt étrangere & comme errante ſur la terre, où elle vient recueillir les enfans de Dieu ſous ſes aîles; & le monde qui s'efforce de les lui ravir, ne ceſſe de traverſer ſon pélerinage. Mere affligée, elle a ſouvent à ſe plaindre de ſes enfans qui l'oppriment: on ne ceſſe d'entreprendre ſur ſes droits ſacrés: ſa puiſſance céleſte eſt affoiblie, pour ne pas dire tout-à-fait éteinte. On ſe venge ſur elle de quelques-uns de ſes Miniſtres trop hardis uſurpateurs des droits temporels: à ſon tour la Puiſſance temporelle a ſemblé vouloir tenir l'Egliſe captive, & ſe récompenſer de ſes pertes ſur JESUS-CHRIST même: les Tribunaux ſéculiers ne retentiſſent que des affaires Eccléſiaſtiques: on ne ſonge pas au don particulier qu'a reçu l'Ordre Apoſtolique pour les décider; don céleſte que nous ne recevons qu'une fois *par* (e) *l'impoſition des mains*; mais que ſaint Paul nous ordonne de ranimer, de renouveller, & de rallumer ſans ceſſe en nous-mêmes comme un feu divin, afin que la vertu en ſoit immortelle. Ce don nous eſt-il ſeulement accordé pour annoncer la ſainte parole, ou pour ſanctifier les ames par les Sacremens? N'eſt-ce pas auſſi pour policer les Egliſes, pour y établir la Diſcipline, pour appliquer les Canons inſpirés de Dieu à nos ſaints Prédéceſſeurs, & accomplir tous les devoirs du miniſtere Eccléſiaſtique? Autrefois & les Canons & les Loix, & les Evêques &

a *Pſ. XLIV. 3.*
b *Joan. III. 29.*
c *Cant. VIII. 14.*
d *Cant. II. 12.*
e *II. Tim. I. 6.*

les Empereurs concouroient enſemble à empêcher les Miniſtres des Autels de paroître, pour les affaires même temporelles, devant les Juges de la terre: on vouloit avoir des interceſſeurs purs du commerce des hommes; & on craignoit de les rengager dans le ſiécle d'où ils avoient été ſéparés pour être le partage du Seigneur. Maintenant c'eſt pour les affaires Eccléſiaſtiques, qu'on les y voit entraînés: tant le ſiécle a prévalu, tant l'Egliſe eſt foible & impuiſſante! Il eſt vrai que l'on commence à l'écouter: l'auguſte Conſeil & le premier Parlement donnent du ſecours à ſon autorité bleſſée: les ſources du Droit ſont révélées: les ſaintes maximes revivent. Un Roi zélé pour l'Egliſe, & toujours prêt à lui rendre davantage qu'on ne l'accuſe de lui ôter, opere ce changement heureux: ſon ſage & intelligent Chancelier ſeconde ſes deſirs: ſous la conduite de ce Miniſtre, nous avons comme un nouveau Code favorable à l'Epiſcopat; & nous vanterons déſormais à l'exemple de nos Peres les Loix unies aux Canons. Quand ce ſage Magiſtrat renvoie les affaires Eccléſiaſtiques aux Tribunaux ſéculiers, ſes doctes arrêts leur marquent la voie qu'ils doivent tenir, & le reméde qu'il pourra donner à leurs entrepriſes. Ainſi la ſainte Clôture, protectrice de l'humilité & de l'innocence, eſt établie: ainſi la Puiſſance ſéculiere ne donne plus ce qu'elle n'a pas; & la ſainte ſubordination des Puiſſances eccléſiaſtiques, image des céleſtes Hiérarchies & le lien de notre unité, eſt conſervée: ainſi la Cléricature jouit par tout le Roiaume de ſon privilege: ainſi ſur le ſacrifice des Vœux & ſur *ce grand Sacrement* (a) *de* l'indiſſoluble *union de* JESUS-CHRIST *avec ſon Egliſe*, les opinions ſont plus ſaines dans le Barreau éclairé, & parmi les Magiſtrats intelligens, que dans les Livres de quelques Auteurs qui ſe diſent Eccléſiaſtiques & Théologiens.

a *Eph. v. 32.*

Un grand Prélat a part à ces grands ouvrages : habile autant qu'agréable interceſſeur auprès d'un Pere porté par lui-même à favoriſer l'Egliſe, il ſait ce qu'il faut attendre de la piété éclairée d'un grand Miniſtre, & il repréſente les droits de Dieu ſans bleſſer ceux de Céſar. Après ces commencemens, ne pourrons-nous pas enfin eſpérer que les jaloux de la France n'auront pas éternellement à lui reprocher les Libertés de l'Egliſe toujours emploiées contre elle-même ? Ame pieuſe du ſage MICHEL LE TELLIER, après avoir avancé ce grand ouvrage, recevez devant ces Autels ce témoignage ſincere de votre foi & de notre reconnoiſſance, de la bouche d'un Evêque trop-tôt obligé à changer en ſacrifices pour votre repos, ceux qu'il offroit pour une vie ſi précieuſe. Et vous, ſaints Evêques, Interprétes du Ciel, Juges de la Terre, Apôtres, Docteurs & Serviteurs des Egliſes; vous qui ſanctifiez cette Aſſemblée par votre préſence, & vous qui diſperſés par tout l'Univers, entendrez le bruit d'un Miniſtere ſi favorable à l'Egliſe, offrez à jamais de ſaints ſacrifices pour cette ame pieuſe. Ainſi puiſſe la Diſcipline Eccléſiaſtique être entierement rétablie; ainſi puiſſe être rendue la majeſté à vos Tribunaux, l'autorité à vos Jugemens, la gravité & le poids à vos Cenſures. Puiſſiez-vous ſouvent, aſſemblés au nom de JESUS-CHRIST, l'avoir au milieu de vous, & revoir la beauté des anciens jours. Qu'il me ſoit permis du moins de faire des vœux devant ces Autels; de ſoupirer après les antiquités devant une Compagnie ſi éclairée, & d'annoncer (*a*) la Sageſſe entre les Parfaits! Mais, Seigneur, que ce ne ſoient pas ſeulement des vœux inutiles! Que ne pouvons-nous obtenir de votre bonté, ſi comme nos Prédéceſſeurs nous faiſons nos chaſtes délices de votre Ecriture, notre principal exercice de la prédication de votre parole, &

(*a*) I. Cor. III. 6.

notre félicité de la ſanctification de votre peuple ; ſi attachés à nos troupeaux par un ſaint amour, nous craignons d'en être arrachés ; ſi nous ſommes ſoigneux de former des Prêtres que LOUIS puiſſe choiſir pour remplir nos Chaires ; ſi nous lui donnons le moien de décharger ſa conſcience de cette partie la plus périlleuſe de ſes devoirs ; & que par une régle inviolable, ceux-là demeurent exclus de l'Epiſcopat, qui ne veulent pas y arriver par des travaux Apoſtoliques ? Car auſſi, comment pourrons-nous ſans ce ſecours incorporer tout-à-fait à l'Egliſe de JESUS-CHRIST, tant de peuples nouvellement convertis, & porter avec confiance un ſi grand accroiſſement de notre fardeau ? Ha ! ſi nous ne ſommes infatigables à inſtruire, à reprendre, à conſoler, à donner le lait aux infirmes & le pain aux forts ; enfin à cultiver ces nouvelles plantes, & à expliquer à ce nouveau peuple la ſainte parole, dont, hélas ! on s'eſt tant ſervi pour le ſéduire : *le fort armé* (a) *chaſſé de ſa demeure, reviendra* plus furieux que jamais, *avec ſept eſprits plus malins que lui, & notre état deviendra pire que le précédent*. Ne laiſſons pas cependant de publier ce miracle de nos jours : faiſons-en paſſer le récit aux ſiécles futurs. Prenez vos plumes ſacrées, vous qui compoſez les Annales de l'Egliſe : agiles (*b*) inſtrumens *d'un prompt Ecrivain & d'une main diligente*, hâtez-vous de mettre LOUIS avec les Conſtantins & les Théodoſes. Ceux qui vous ont précédés dans ce beau travail (*c*), racontent *qu'avant qu'il y eût des Empereurs dont les Loix euſſent ôte les aſſemblées aux Hérétiques, les Sectes demeuroient unies, & s'entretenoient long-tems. Mais*, pourſuit Sozomene, *depuis que Dieu ſuſcita des Princes Chrétiens, & qu'ils eurent défendu ces conventicules, la Loi ne permettoit pas aux Hérétiques de s'aſſembler en public ; & le Clergé qui veilloit ſur eux, les empêchoit de le faire en*

a *Luc. XI. 21. 24. 25. 26.*

b *Pſal. XLIV. 1.*

c *Soz. lib. II. cap. 32.*

particulier. De cette ſorte, la plus grande partie ſe réuniſſoit, & les opiniatres mouroient ſans laiſſer de poſtérité, parce qu'ils ne pouvoient ni communiquer entre eux, ni enſeigner librement leurs dogmes. Ainſi tomboit l'Héréſie avec ſon venin; & la diſcorde rentroit dans les Enfers, d'où elle étoit ſortie. Voilà, MESSIEURS, ce que nos Peres ont admiré dans les premiers ſiécles de l'Egliſe. Mais nos Peres n'avoient pas vu, comme nous, une Héréſie invétérée tomber tout-à-coup: les troupeaux égarés revenir en foule, & nos Egliſes trop étroites pour les recevoir: leurs faux Paſteurs les abandonner, ſans même en attendre l'ordre, & heureux d'avoir à leur alléguer leur banniſſement pour excuſe: tout calme dans un ſi grand mouvement: l'Univers étonné de voir dans un événement ſi nouveau la marque la plus aſſurée, comme le plus bel uſage de l'autorité, & le mérite du Prince plus reconnu & plus révéré que ſon autorité même. Touchés de tant de merveilles, épanchons nos cœurs ſur la piété de LOUIS. Pouſſons juſqu'au Ciel nos acclamations; & diſons à ce nouveau Conſtantin, à ce nouveau Théodoſe, à ce nouveau Marcien, à ce nouveau Charlemagne, ce que les ſix cens trente Peres dirent autrefois (*a*) dans le Concile de Chalcédoine: *Vous avez affermi la Foi; vous avez exterminé les Hérétiques: c'eſt le digne ouvrage de votre Régne; c'en eſt le propre caractere. Par vous l'Héréſie n'eſt plus: Dieu ſeul a pu faire cette merveille. Roi du Ciel, conſervez le Roi de la terre: c'eſt le vœu des Egliſes; c'eſt le vœu des Evêques.*

(*a*) Conc. Chalc. Act. VI.

Quand le ſage Chancelier reçut l'ordre de dreſſer ce pieux Edit qui donne le dernier coup à l'Héréſie, il avoit déja reſſenti l'atteinte de la maladie dont il eſt mort. Mais un Miniſtre ſi zélé pour la juſtice ne devoit pas mourir avec le regret de ne l'avoir pas rendue à tous ceux dont les affaires étoient pré-

parées. Malgré cette fatale foibleſſe qu'il commençoit de ſentir, il écouta, il jugea, & il goûta le repos d'un homme heureuſement dégagé, à qui ni l'Egliſe, ni le monde, ni ſon Prince, ni ſa patrie, ni les particuliers, ni le public, n'avoient plus rien à demander. Seulement Dieu lui réſervoit l'accompliſſement du grand ouvrage de la Religion; & il dît en ſcellant la révocation du fameux Edit de Nantes, qu'après ce triomphe de la Foi & un ſi beau monument de la piété du Roi, il ne ſe ſoucioit plus de finir ſes jours. C'eſt la derniere parole qu'il ait prononcée dans la fonction de ſa Charge; parole digne de couronner un ſi glorieux miniſtere. En effet, la mort ſe déclare: on ne tente plus de remède contre ſes funeſtes attaques: dix jours entiers il la conſidére avec un viſage aſſuré, tranquille, toujours aſſis, comme ſon mal le demandoit: on croit aſſiſter juſqu'à la fin ou à la paiſible audience d'un Miniſtre, ou à la douce converſation d'un ami commode. Souvent ils s'entretient ſeul avec la mort: la mémoire, le raiſonnement, la parole ferme, & auſſi vivant par l'eſprit qu'il étoit mourant par le corps, il ſemble lui demander d'où vient qu'on la nomme cruelle. Elle lui fut nuit & jour toujours préſente; car il ne connoiſſoit plus le ſommeil, & la froide main de la mort pouvoit ſeule lui clorre les yeux. Jamais il ne fut ſi attentif: *Je ſuis*, diſoit-il, *en faction*; car il me ſemble que je lui vois prononcer encore cette courageuſe parole. Il n'eſt pas tems de ſe repoſer: à chaque attaque il ſe tient prêt, & il attend le moment de ſa délivrance. Ne croiez pas que cette conſtance ait pu naître tout-à-coup entre les bras de la mort: c'eſt le fruit des méditations que vous avez vues, & de la préparation de toute la vie. La mort révéle les ſecrets des cœurs. Vous riches, vous qui vivez dans les joies du monde, ſi

vous ſaviez avec quelle facilité vous vous laiſſez prendre aux richeſſes que vous croiez poſſéder ; ſi vous ſaviez par combien d'imperceptibles liens elles s'attachent, & pour ainſi dire, elles s'incorporent à votre cœur, & combien ſont forts & pernicieux ces liens que vous ne ſentez pas: vous entendriez la vérité de cette parole (*a*) du Sauveur: *Malheur à vous, riches!* & *vous pouſſeriez*, comme dit (*b*) ſaint Jacques, *de cris lamentables, & des hurlemens à la vue de vos miſeres*. Mais vous ne ſentez pas un attachement ſi déréglé. Le deſir ſe fait mieux ſentir, parce qu'il a de l'agitation & du mouvement. Mais dans la poſſeſſion, on trouve comme dans un lit un repos funeſte, & on s'endort dans l'amour des biens de la terre ſans s'appercevoir de ce malheureux engagement. C'eſt, MES FRERES, où tombe celui qui met ſa confiance dans les richeſſes; je dis même dans les richeſſes bien acquiſes. Mais l'excès d'un attachement que nous ne ſentons pas dans la poſſeſſion, ſe fait, dit ſaint Auguſtin (*c*), ſentir dans la perte. C'eſt-là qu'on entend ce cri d'un Roi malheureux, d'un Agag (*d*) outré contre la mort, qui lui vient ravir tout-à-coup avec la vie ſa grandeur & ſes plaiſirs: *Siccine ſeparat amara mors!* EST-CE *ainſi que la mort amere vient rompre tout-à-coup de ſi doux liens!* Le cœur ſaigne: dans la douleur de la plaie on ſent combien ces richeſſes y tenoient; & le péché que l'on commettoit par un attachement ſi exceſſif, ſe découvre tout entier. *Quantum amando deliquerint, perdendo ſenſerunt*. Par une raiſon contraire, un homme dont la fortune protégée du Ciel ne connoît pas les diſgraces; qui élevé ſans envie aux plus grands honneurs, heureux dans ſa perſonne & dans ſa famille, pendant qu'il voit diſparoître une vie ſi fortunée, bénit la mort, & aſpire aux biens éternels: ne fait-il pas voir qu'il n'avoit pas mis *ſon cœur* (e) *dans le tréſor*

a Luc. VI. 24.
b Jac. V. 1.
c Aug. de Civ. lib. I. cap. 10.
d I. Reg. XV. 32.
e Matth. VI. 19. 20. 21.

que les voleurs peuvent enlever, & que comme un autre Abraham il ne connoît de repos (*a*) que *dans la Cité permanente*? Un fils consacré à Dieu s'acquitte courageusement de son devoir comme de toutes les autres parties de son ministere, & il va porter la triste parole à un pere si tendre & si chéri: il trouve ce qu'il espéroit, un Chrétien préparé à tout, qui attendoit ce dernier office de sa piété. L'Extrême-Onction annoncée par la même bouche à ce Philosophe Chrétien, excite autant sa piété, qu'avoit fait le saint Viatique: les saintes prieres des Agonizans réveillent sa foi: son ame s'épanche dans les célestes Cantiques; & vous diriez qu'il soit devenu un autre David par l'application qu'il se fait à lui-même de ses divins Pseaumes. Jamais Juste n'attendit la grace de Dieu avec une plus ferme confiance: jamais pécheur ne demanda un pardon plus humble, ni ne s'en crut plus indigne. Qui me donnera le burin que Job desiroit, pour graver sur l'airain & sur le marbre cette parole sortie de sa bouche en ces derniers jours: Que depuis quarante-deux ans qu'il servoit le Roi, il avoit la consolation de ne lui avoir jamais donné de conseil que selon sa conscience, & dans un si long ministere de n'avoir jamais souffert une injustice qu'il pût empêcher? La justice demeure constante, & pour ainsi dire, toujours vierge & incorruptible parmi des occasions si délicates: quelle merveille de la Grace! Après ce témoignage de sa conscience, qu'avoit-il besoin de nos éloges? Vous étonnez-vous de sa tranquillité? Quelle maladie ou quelle mort peut trouver celui qui porte au fond de son cœur un si grand calme? Que vois-je durant ce tems? des enfans percés de douleur: car ils veulent bien que je rende ce témoignage à leur piété, & c'est la seule louange qu'ils peuvent écouter sans peine. Que vois-je encore? Une femme forte, pleine d'aumônes & de bonnes

a Heb. XI. 10.

œuvres, précédée malgré ſes deſirs par celui que tant de fois elle avoit cru devancer. Tantôt elle va offrir devant les Autels cette plus chere & plus précieuſe partie d'elle-même: tantôt elle rentre auprès du malade, non par foibleſſe, mais, dit-elle, *pour apprendre à mourir, & profiter de cet exemple*. L'heureux vieillard jouit juſqu'à la fin des tendreſſes de ſa famille, où il ne voit rien de foible: mais pendant qu'il en goûte la reconnoiſſance, comme un autre Abraham il la ſacrifie, & en l'invitant à s'éloigner: *Je veux*, dit-il, *m'arracher juſqu'aux moindres veſtiges de l'humanité*. Reconnoiſſez-vous un Chrétien qui acheve ſon ſacrifice; qui fait le dernier effort, afin de rompre tous les liens de la chair & du ſang, & ne tient plus à la terre? Ainſi parmi les ſouffrances & dans les approches de la mort, s'épure comme dans un feu l'ame Chrétienne. Ainſi elle ſe dépouille de ce qu'il y a de terreſtre & de trop ſenſible, même dans les affections les plus innocentes. Telles ſont les graces qu'on trouve à la mort. Mais qu'on ne s'y trompe pas; c'eſt quand on l'a ſouvent méditée; quand on s'y eſt longtems préparé par de bonnes œuvres: autrement la mort porte en elle-même ou l'inſenſibilité, ou un ſecret déſeſpoir, ou dans ſes juſtes fraieurs l'image d'une pénitence trompeuſe, & enfin un trouble fatal à la piété. Mais voici dans la perfection de la charité, la conſommation de l'œuvre de Dieu. Un peu après, parmi ſes langueurs & percé de douleurs aiguës, le courageux vieillard ſe léve, & les bras en haut, après avoir demandé la perſévérance: *Je ne deſire point*, dit-il, *la fin de mes peines, mais je deſire de voir Dieu*.

Que vois-je ici, Chrétiens? La foi véritable, qui d'un côté ne ſe laſſe pas de ſouffrir: vrai caractere d'un Chrétien: & de l'autre, ne cherche plus qu'à ſe développer de ſes ténébres, & en diſſipant la nuage ſe changer en pure lumiere & en claire viſion. O

moment heureux où nous ſortirons des ombres & des énigmes pour (*a*) voir la vérité manifeſte! Courons-y, MES FRERES, avec ardeur: hâtons-nous de *purifier notre cœur, afin de voir Dieu*, ſelon la promeſſe de l'Evangile (*b*). Là eſt le terme du voiage: là ſe finiſſent les gémiſſemens: là s'acheve le travail de la Foi, quand elle va, pour ainſi dire, enfanter la vue. Heureux moment encore une fois! Qui ne te deſire pas, n'eſt pas Chrétien. Après que ce pieux deſir eſt formé par le Saint-Eſprit dans le cœur de ce vieillard plein de foi, que reſte-t-il, Chrétiens, ſi non qu'il aille jouir de l'objet qu'il aime? Enfin, prêt à rendre l'ame: Je *rens graces à Dieu*, dit-il, *de voir défaillir mon corps devant mon eſprit*. Touché d'un ſi grand bienfait, & ravi de pouvoir pouſſer ſes reconnoiſſances juſqu'au dernier ſoupir, il commença l'Hymne (*c*) des divines miſéricordes: *Miſericordias Domini in æternum cantabo*: JE *chanterai*, dit-il, *éternellement les miſéricordes du Seigneur*. Il expire en diſant ces mots, & il continue avec les Anges le ſacré Cantique. Reconnoiſſez maintenant que ſa perpétuelle modération venoit d'un cœur détaché de l'amour du monde, & réjouiſſez-vous en Notre-Seigneur, de ce que riche il a mérité les graces & la récompenſe de la pauvreté. Quand je conſidére attentivement dans l'Evangile la parabole ou plutôt l'hiſtoire du mauvais riche, & que je vois de quelle ſorte JESUS-CHRIST y parle des fortunés de la terre: il me ſemble d'abord qu'il ne leur laiſſe aucune eſpérance au ſiécle futur. Lazare (*d*) pauvre & couvert d'ulcéres, *eſt porté par les Anges au ſein d'Abraham*; pendant que le riche toujours heureux dans cette vie, *eſt enſeveli dans les enfers*. Voilà un traitement bien différent que Dieu fait à l'un & à l'autre. Mais comment eſt-ce que le Fils de Dieu nous en explique la cauſe? *Le riche*, dit-il (*e*), *a reçu ſes biens, & le pauvre ſes maux dans*

(*a*) 1. Cor. XIII. 12.
(*b*) Matth. V. 8.
(*c*) Pſal. LXXXVIII.
(*d*) Luc. XVI. 22.
(*e*) Ibid. 25.

cette vie: & de-là quelle conſéquence? Ecoutez riches, & tremblez: *Et maintenant*, pourſuit-il (*a*), *l'un reçoit ſa conſolation, & l'autre ſon juſte ſupplice*. Terrible diſtinction! funeſte partage pour les Grands du monde! Et toutefois ouvrez les yeux: c'eſt le riche Abraham (*b*) qui reçoit le pauvre Lazare dans ſon ſein; & il vous montre, ô riches du ſiécle, à quelle gloire vous pouvez aſpirer, (*c*) ſi *pauvres en eſprit*, & détachés de vos biens, vous vous tenez auſſi prêts à les quitter, qu'un voiageur empreſſé à déloger de la tente où il paſſe une courte nuit. Cette grace, je le confeſſe, eſt rare dans le Nouveau Teſtament, où les afflictions & la pauvreté des enfans de Dieu, doivent ſans ceſſe repréſenter à toute l'Egliſe un JESUS-CHRIST ſur la croix: & cependant, Chrétiens, Dieu nous donne quelquefois de pareils exemples, afin que nous entendions qu'on peut mépriſer les charmes de la grandeur, même préſente, & que les pauvres apprennent à ne deſirer pas avec tant d'ardeur ce qu'on peut quitter avec joie. Ce Miniſtre ſi fortuné & ſi détaché tout enſemble, leur doit inſpirer ce ſentiment. La mort a découvert le ſecret de ſes affaires; & le Public, rigide cenſeur des hommes de cette fortune & de ce rang, n'y a rien vu que de modéré. On a vu ſes biens accrus naturellement par un ſi long miniſtere & par une prévoiante économie; & on ne fait qu'ajouter à la louange de grand Magiſtrat & de ſage Miniſtre, celle de ſage & vigilant pere de famille, qui n'a pas été jugée indigne des ſaints Patriarches. Il a donc, à leur exemple, quitté ſans peine ce qu'il avoit acquis ſans empreſſement: ſes vrais biens ne lui ſont pas ôtés; & ſa juſtice (*d*) demeure aux ſiécles des ſiécles. C'eſt d'elle que ſont découlées tant de graces & tant de vertus que ſa derniere maladie a fait éclater. Ses aumônes (*e*) ſi bien cachées dans le ſein du pauvre, ont prié pour lui: ſa main droite (*f*) les ca-

(*a*) *Ibid.*
(*b*) *Ibid.* 22.
(*c*) *Matth.* V. 3.
(*d*) *Pſal.* CXI. 9.
(*e*) *Eccli.* XXIX. 15.
(*f*) *Matth.* VI. 3. 4.

choit à ſa main gauche; & à la réſerve de quelque ami qui en a été le miniſtre ou le témoin néceſſaire, ſes plus intimes confidens les ont ignorées; mais le *Pere qui les a vues dans le ſecret, lui en a rendu la récompenſe*. Peuples, ne le pleurez plus; & vous qui éblouis de l'éclat du monde, admirez le tranquille cours d'une ſi longue & ſi belle vie, portez plus haut vos penſées. Quoi donc! quatre-vingt-trois ans paſſés au milieu des proſpérités, quand il n'en faudroit retrancher ni l'enfance où l'homme ne ſe connoît pas, ni les maladies où l'on ne vit point, ni tout le tems dont on a toujours tant de ſujet de ſe repentir, paroîtront-ils quelque choſe à la vue de l'éternité où nous nous avançons à ſi grands pas? Après cent trente ans de vie, Jacob (*a*) amené au Roi d'Egypte lui raconte la courte durée de ſon laborieux pélerinage, qui n'égale pas les jours de ſon pere Iſaac ni de ſon aïeul Abraham. Mais ces ans d'Abraham & d'Iſaac qui ont fait paroître ſi courts ceux de Jacob, s'évanouiſſent auprès de la vie de Sem, que celle d'Adam & de Noé efface. Que ſi le tems comparé au tems, la meſure à la meſure, & le terme au terme, ſe réduit à rien : que ſera-ce ſi l'on compare le tems à l'éternité, où il n'y a ni meſure ni terme? Comptons donc comme très-court, Chrétiens, ou plutôt comptons comme un pur néant tout ce qui finit; puiſqu'enfin quand on auroit multiplié les années au-delà de tous les nombres connus, viſiblement ce ne ſera rien, quand nous ſerons arrivés au terme fatal. Mais peut-être que prêt à mourir, on comptera pour quelque choſe cette vie de réputation, ou cette imagination de revivre dans ſa famille qu'on croira laiſſer ſolidement établie. Qui ne voit, MES FRERES, combien vaines, mais combien courtes & combien fragiles ſont encore ces ſecondes vies que notre foibleſſe nous fait inventer pour couvrir en quelque

(*a*) *Gen. XLVI. 9.*

ſorte l'horreur de la mort? Dormez votre ſommeil, riches de la terre, & demeurez dans votre pouſſiere. Ha! ſi quelques générations, que dis-je? ſi quelques années après votre mort, vous reveniez hommes, oubliés au milieu du monde; vous vous hâteriez de rentrer dans vos tombeaux, pour ne voir pas votre nom terni, votre mémoire abolie, & votre prévoiance trompée dans vos amis, dans vos créatures, & plus encore dans vos héritiers & dans vos enfans! Eſt-ce là le fruit du travail, dont vous vous êtes conſumés ſous le ſoleil, vous amaſſant un tréſor de haine & de colére éternelle au juſte jugement de Dieu? Sur-tout, mortels, déſabuſez-vous de la penſée dont vous vous flatez, qu'après une longue vie, la mort vous ſera plus douce & plus facile. Ce ne ſont pas les années, c'eſt une longue préparation qui vous donnera de l'aſſurance. Autrement un Philoſophe vous dira en vain que vous devez être raſſaſiés d'années & de jours, & que vous avez aſſez vu les ſaiſons ſe renouveller, & le monde rouler autour de vous; ou plutôt, que vous vous êtes aſſez vu rouler vous-même & paſſer avec le monde. La derniere heure n'en ſera pas moins inſupportable, & l'habitude de vivre ne fera qu'en accroître le deſir. C'eſt de ſaintes méditations, c'eſt de bonnes œuvres; c'eſt ces véritables richeſſes, que vous envoierez devant vous au ſiécle futur, qui vous inſpireront de la force; & c'eſt par ce moien que vous affermirez votre courage. Le vertueux MICHEL LE TELLIER vous en a donné l'exemple: la ſageſſe, la fidélité, la juſtice, la modeſtie, la prévoiance, la piété; toute la troupe ſacrée des vertus, qui veilloient, pour ainſi dire, autour de lui, en ont banni les fraieurs, & ont fait du jour de ſa mort, le plus beau, le plus triomphant, le plus heureux jour de ſa vie.

ORAISON FUNEBRE

DE TRES-HAUT

ET TRES-PUISSANT PRINCE

LOUIS DE BOURBON,

PRINCE DE CONDE,

PREMIER PRINCE DU SANG:

Prononcée dans l'Egliſe de Notre-Dame de Paris, le 10. jour de Mars 1687.

Dominus tecum, virorum fortiſſime..... Vade in hac fortitudine tua.... Ego ero tecum.

Le Seigneur eſt avec vous, ô le plus courageux de tous les hommes. Allez avec ce courage dont vous êtes rempli. Je ſerai avec vous. Aux Juges. VI. 12. 14. 16.

* *A Monſeigneur le Prince.*

MONSEIGNEUR*,

AU moment que j'ouvre la bouche pour célébrer la gloire immortelle de LOUIS DE BOURBON, PRINCE DE CONDE', je me ſens également confondu, & par la grandeur du ſujet, & s'il m'eſt permis de l'avouer, par l'inutilité du travail. Quelle partie du monde habitable n'a pas ouï les victoires du Prince de Condé, & les merveilles de ſa vie? On les raconte par-tout: le François qui les vante, n'apprend rien à l'étranger; & quoi que je puiſſe aujourd'hui vous en rapporter, toujours prévenu par vos penſées j'aurai encore à répondre au ſecret reproche que vous me ferez, d'être demeuré beaucoup au-deſſous. Nous ne pouvons rien, foibles Orateurs, pour la gloire des ames extraordinaires: le Sage a raiſon de dire (*a*), que *leurs ſeules actions les peuvent louer*: toute autre louange languit auprès des grands noms; & la ſeule ſimplicité d'un récit fidéle pourroit ſoutenir la gloire du Prince de Condé. Mais en attendant que l'Hi-

a *Proverb. XXXI. 31.*

ſtoire, qui doit ce récit aux ſiécles futurs, le faſſe paroître; il faut ſatisfaire, comme nous pourrons, à la reconnoiſſance publique, & aux ordres du plus grand de tous les Rois. Que ne doit point le Roiaume à un Prince qui a honoré la Maiſon de France, tout le nom François, ſon ſiécle, & pour ainſi dire, l'humanité toute entiere? LOUIS LE GRAND eſt entré lui-même dans ces ſentimens. Après avoir pleuré ce grand Homme, & lui avoir donné par ſes larmes, au milieu de toute ſa Cour, le plus glorieux éloge qu'il pût recevoir: il aſſemble dans un Temple ſi célébre, ce que ſon Roiaume a de plus auguſte pour y rendre des devoirs publics à la mémoire de ce Prince; & il veut que ma foible voix anime toutes ces triſtes repréſentations & tout cet appareil funébre. Faiſons donc cet effort ſur notre douleur. Ici un plus grand objet, & plus digne de cette Chaire, ſe préſente à ma penſée. C'eſt Dieu qui fait les Guerriers & les Conquérans. *C'eſt vous*, lui diſoit (*a*) David, *qui avez inſtruit mes mains à combattre, & mes doigts à tenir l'épée.* S'il inſpire le courage, il ne donne pas moins les autres grandes qualités naturelles & ſurnaturelles, & du cœur & de l'eſprit. Tout part de ſa puiſſante main: c'eſt lui qui envoie du Ciel les généreux ſentimens, les ſages conſeils, & toutes les bonnes penſées. Mais il veut que nous ſachions diſtinguer entre les dons qu'il abandonne à ſes ennemis, & ceux qu'il réſerve à ſes ſerviteurs. Ce qui diſtingue ſes amis d'avec tous les autres, c'eſt la piété: juſqu'à ce qu'on ait reçu ce don du Ciel, tous les autres non-ſeulement ne ſont rien, mais encore tournent en ruine à ceux qui en ſont ornés. Sans ce don ineſtimable de la piété, que ſeroit-ce que le Prince de Condé avec tout ce grand cœur & ce grand génie? Non, MES FRERES, ſi la piété n'avoit comme conſacré ſes autres vertus, ni ces Prin-

(*a*) Pſal. CXLIII. 1.

ces ne trouveroient aucun adouciſſement à leur douleur, ni ce religieux Pontife aucune confiance dans ſes prieres, ni moi-même aucun ſoutien aux louanges que je dois à un ſi grand Homme. Pouſſons donc à bout la gloire humaine par cet exemple: détruiſons l'idole des ambitieux : qu'elle tombe anéantie devant ces Autels. Mettons enſemble aujourd'hui, car nous le pouvons dans un ſi noble ſujet, toutes les plus belles qualités d'une excellente nature; & à la gloire de la vérité, montrons dans un Prince admiré de tout l'Univers, que ce qui fait les Héros, ce qui porte la gloire du monde juſqu'au comble; valeur, magnanimité, bonté naturelle; voilà pour le cœur : vivacité, pénétration, grandeur & ſublimité de génie; voilà pour l'eſprit: ne ſeroient qu'une illuſion, ſi la piété ne s'y étoit jointe: & enfin, que la piété eſt le tout de l'homme. C'eſt, MESSIEURS, ce que vous verrez dans la vie éternellement mémorable de TRES-HAUT ET TRES-PUISSANT PRINCE LOUIS DE BOURBON, PRINCE DE CONDE', PREMIER PRINCE DU SANG.

Dieu nous a révélé que lui ſeul il fait les Conquérans, & que ſeul il les fait ſervir à ſes deſſeins. Quel autre a fait un Cyrus, ſi ce n'eſt Dieu, qui l'avoit nommé deux cens ans avant ſa naiſſance dans les Oracles d'Iſaïe (*a*)? Tu n'es pas encore, lui diſoit-il, *mais je te vois, & je t'ai nommé par ton nom: tu t'appelleras Cyrus. Je marcherai devant toi dans les combats. à ton approche je mettrai les Rois en fuite: je briſerai les portes d'airain: c'eſt moi qui étend les Cieux, qui ſoutient la terre, qui nomme ce qui n'eſt pas comme ce qui eſt:* c'eſt-à-dire, c'eſt moi qui fais tout, & moi qui vois dès l'éternité tout ce que je fais. Quel autre a pu former un Alexandre, ſi ce n'eſt ce même Dieu, qui en a fait voir de ſi loin & par des figures ſi

(*a*) Iſ. XLV. 1. 2. 4. 5.

vives l'ardeur indomtable à ſon Prophéte Daniel (*a*)? *Le voiez-vous*, dit-il, *ce Conquérant*; *avec quelle rapidité il s'éleve de l'Occident comme par bonds, & ne touche pas à terre?* Semblable dans ſes ſauts hardis & dans ſa légere démarche à ces animaux vigoureux & bondiſſans, il ne s'avance que par vives & impétueuſes ſaillies, & n'eſt arrêté ni par montagnes ni par précipices. Déja le Roi de Perſe eſt entre ſes mains: *A ſa vue il s'eſt animé*: EFFERATUS *eſt in eum*, dit le Prophéte (*b*); *il l'abat, il le foule aux pieds: nul ne le peut défendre des coups qu'il lui porte, ni lui arracher ſa proie*. A n'entendre que ces paroles de Daniel, qui croiriez-vous voir, MESSIEURS, ſous cette figure, Alexandre ou le Prince de Condé? Dieu donc lui avoit donné cette indomtable valeur pour le ſalut de la France durant la minorité d'un Roi de quatre ans. Laiſſez-le croître ce Roi chéri du Ciel: tout cédera à ſes exploits: ſupérieur aux ſiens comme aux ennemis, il ſaura tantôt ſe ſervir, tantôt ſe paſſer de ſes plus fameux Capitaines; & ſeul ſous la main de Dieu qui ſera continuellement à ſon ſecours, on le verra l'aſſuré rempart de ſes Etats. Mais Dieu avoit choiſi le Duc d'Anguien pour le défendre dans ſon enfance. Auſſi vers les premiers jours de ſon Régne, à l'âge de vingt-deux ans, le Duc conçut un deſſein où les vieillards expérimentés ne purent atteindre: mais la victoire le juſtifia devant Rocroy. L'armée ennemie eſt plus forte, il eſt vrai: elle eſt compoſée de ces vieilles bandes Valonnes, Italiennes & Eſpagnoles, qu'on n'avoit pu rompre juſqu'alors. Mais pour combien falloit-il compter le courage qu'inſpiroit à nos troupes le beſoin preſſant de l'Etat, les avantages paſſés, & un jeune Prince du Sang qui portoit la victoire dans ſes yeux? Dom Franciſco de Mellos l'attend de pied-ferme; & ſans pouvoir reculer, les deux Généraux & les deux armées ſemblent

(*a*) Et non tangebat terram. *Dan. VIII. 5.* 21.

(*b*) *nu. 4. 7.* 20.

avoir voulu ſe renfermer dans des bois & dans des marais pour décider leur querelle, comme deux braves, en champ clos. Alors, que ne vit-on pas? Le jeune Prince parut un autre homme. Touché d'un ſi digne objet, ſa grande ame ſe déclara toute entiere: ſon courage croiſſoit avec les périls, & ſes lumieres avec ſon ardeur. A la nuit qu'il fallut paſſer en préſence des ennemis, comme un vigilant Capitaine il repoſa le dernier: mais jamais il ne repoſa plus paiſiblement. A la veille d'un ſi grand jour, & dès la premiere bataille, il eſt tranquille; tant il ſe trouve dans ſon naturel: & on ſait que le lendemain à l'heure marquée il fallut réveiller d'un profond ſommeil cet autre Alexandre. Le voiez-vous comme il vole, ou à la victoire, ou à la mort? Auſſi-tôt qu'il eut porté de rang en rang l'ardeur dont il étoit animé, on le vit preſque en même-tems pouſſer l'aile droite des ennemis, ſoutenir la nôtre ebranlée, rallier le François à demi vaincu, & mettre en fuite l'Eſpagnol victorieux, porter par-tout la terreur, & étonner de ſes regards étincellans ceux qui échapoient à ſes coups. Reſtoit cette redoutable infanterie de l'armée d'Eſpagne, dont les gros bataillons ſerrés, ſemblables à autant de tours, mais à des tours qui ſauroient réparer leurs brêches, demeuroient inébranlables au milieu de tout le reſte en déroute, & lançoient des feux de toutes parts. Trois fois le jeune vainqueur s'efforça de rompre ces intrépides combattans: trois fois il fut repouſſé par le valeureux Comte de Fontaines, qu'on voioit porté dans ſa chaiſe, & malgré ſes infirmités montrer qu'une ame guerriere eſt maîtreſſe du corps qu'elle anime. Mais enfin, il faut céder. C'eſt en vain qu'à travers des bois avec ſa cavalerie toute fraîche, Bek précipite ſa marche pour tomber ſur nos ſoldats épuiſés: le Prince l'a prévenu: les bataillons enfoncés

demandent quartier: mais la victoire va devenir plus terrible pour le Duc d'Anguien que le combat. Pendant qu'avec un air aſſuré il s'avance pour recevoir la parole de ces braves gens, ceux-ci toujours en garde craignent la ſurpriſe de quelque nouvelle attaque: leur effroiable décharge met les nôtres en furie: on ne voit plus que carnage: le ſang énivre le ſoldat, juſqu'à ce que le grand Prince, qui ne put voir égorger ces lions comme de timides brébis, calma les courages émus, & joignit au plaiſir de vaincre celui de pardonner. Quel fut alors l'étonnement de ces vieilles troupes & de leurs braves officiers, lorſqu'ils virent qu'il n'y avoit plus de ſalut pour eux qu'entre les bras du vainqueur? De quels yeux regarderent-ils le jeune Prince, dont la victoire avoit relevé la haute contenance, à qui la clemence ajoutoit de nouvelles graces? Qu'il eût encore volontiers ſauvé la vie au brave Comte de Fontaines! Mais il ſe trouva par terre, parmi ces milliers de morts dont l'Eſpagne ſent encore la perte. Elle ne ſavoit pas que le Prince, qui lui fit perdre tant de ſes vieux régimens à la journée de Rocroy, en devoit achever les reſtes dans les plaines de Lens. Ainſi la premiere victoire fut le gage de beaucoup d'autres. Le Prince fléchit le genou, & dans le champ de bataille il rend au Dieu des armées la gloire qu'il lui envoioit. Là on célébra Rocroy délivré, les menaces d'un redoutable ennemi tournées à ſa honte, la Régence affermie, la France en repos, & un Régne qui devoit être ſi beau, commencé par un ſi heureux préſage. L'armée commença l'action de graces: toute la France ſuivit: on y élevoit juſqu'au Ciel le coup d'eſſai du Duc d'Anguien: c'en ſeroit aſſez pour illuſtrer une autre vie que la ſienne; mais pour lui, c'eſt le premier pas de ſa courſe.

Dès cette premiere campagne, après la priſe de

Thionville, digne prix de la victoire de Rocroy, il paſſa pour un Capitaine également redoutable dans les ſiéges & dans les batailles. Mais voici dans un jeune Prince victorieux quelque choſe qui n'eſt pas moins beau que la victoire. La Cour qui lui préparoit à ſon arrivée les applaudiſſemens qu'il méritoit, fut ſurpriſe de la maniere dont il les reçut. La Reine Régente lui a témoigné que le Roi étoit content de ſes ſervices. C'eſt dans la bouche du Souverain la digne récompenſe de ſes travaux. Si les autres oſoient le louer, il repouſſoit leurs louanges comme des offenſes; & indocile à la flaterie, il en craignoit juſqu'à l'apparence. Telle étoit la délicateſſe, ou plutôt telle étoit la ſolidité de ce Prince. Auſſi avoit-il pour maxime: écoutez, c'eſt la maxime qui fait les grands hommes: que dans les grandes actions il faut uniquement ſonger à bien faire, & laiſſer venir la gloire après la vertu. C'eſt ce qu'il inſpiroit aux autres, c'eſt ce qu'il ſuivoit lui-même. Ainſi la fauſſe gloire ne le tentoit pas: tout tendoit au vrai & au grand. De-là vient qu'il mettoit ſa gloire dans le ſervice du Roi, & dans le bonheur de l'Etat: c'étoit-là le fond de ſon cœur; c'étoient ſes premieres & ſes plus cheres inclinations. La Cour ne le retint guéres, quoiqu'il en fût la merveille. Il falloit montrer par-tout, & à l'Allemagne comme à la Flandre, le défenſeur intrépide que Dieu nous donnoit.

Arrêtez ici vos regards. Il ſe prépare contre le Prince quelque choſe de plus formidable qu'à Rocroy; & pour éprouver ſa vertu, la guerre va épuiſer toutes ſes inventions & tous ſes efforts. Quel objet ſe préſente à mes yeux? Ce n'eſt pas ſeulement des hommes à combattre; c'eſt des montagnes inacceſſibles; c'eſt des ravines & des précipices d'un côté, c'eſt de l'autre un bois impénétrable, dont le fond eſt un marais; & derriere des ruiſſeaux, de prodi-

gieux retranchemens : c'eſt par-tout des forts élevés, & des forêts abattues qui traverſent des chemins affreux : & au-dedans, c'eſt Merci avec ſes braves Bavarois enflés de tant de ſuccès & de la priſe de Fribourg ; Merci qu'on ne vit jamais reculer dans les combats ; Merci que le Prince de Condé & le vigilant Turenne n'ont jamais ſurpris dans un mouvement irrégulier, & à qui ils ont rendu ce grand témoignage, que jamais il n'avoit perdu un ſeul moment favorable, ni manqué de prévenir leurs deſſeins, comme s'il eût aſſiſté à leurs conſeils. Ici donc durant huit jours, & à quatre attaques différentes, on vit tout ce qu'on peut ſoutenir & entreprendre à la guerre. Nos troupes ſemblent rébutées autant par la réſiſtance des ennemis que par l'effroiable diſpoſition des lieux ; & le Prince ſe vit quelque tems comme abandonné. Mais comme un autre Machabée, *ſon bras* (a) *ne l'abandonna pas, & ſon courage irrité par tant de périls vint à ſon ſecours*. On ne l'eut pas plutôt vu pied à terre forcer le premier ces inacceſſibles hauteurs, que ſon ardeur entraîna tout après elle. Merci voit ſa perte aſſurée : ſes meilleurs régimens ſont défaits : la nuit ſauve les reſtes de ſon armée : mais que des pluies exceſſives s'y joignent encore, afin que nous aions à la fois, avec tout le courage & tout l'art, toute la nature à combattre : quelque avantage que prenne un ennemi habile autant que hardi, & dans quelque affreuſe montagne qu'il ſe retranche de nouveau ; pouſſé de tous côtés, il faut qu'il laiſſe en proie au Duc d'Anguien, non-ſeulement ſon canon & ſon bagage, mais encore tous les environs du Rhin. Voiez comme tout s'ébranle. Philisbourg eſt aux abois en dix jours, malgré l'hiver qui approche : Philisbourg qui tint ſi long-tems le Rhin captif ſous nos loix, & dont le plus grand des Rois a ſi glorieuſement réparé la perte. Vormes,

(a) Indignatio mea ipſa auxiliata eſt mihi. *Iſ. LXIII. 5.*

Spire, Mayence, Landau, vingt autres places de nom ouvrent leurs portes. Merci ne les peut défendre, & ne paroît plus devant ſon vainqueur: ce n'eſt pas aſſez: il faut qu'il tombe à ſes pieds, digne victime de ſa valeur: Norlingue en verra la chute: il y ſera décidé qu'on ne tient non plus devant les François en Allemagne qu'en Flandre, & on devra tous ces avantages au même Prince. Dieu Protecteur de la France, & d'un Roi qu'il a deſtiné à ſes grands ouvrages, l'ordonne ainſi.

Par ces ordres tout paroiſſoit ſûr ſous la conduite du Duc d'Anguien: & ſans vouloir ici achever le jour à vous marquer ſeulement ſes autres exploits, vous ſavez parmi tant de fortes Places attaquées, qu'il n'y en eut qu'une ſeule qui pût échaper ſes mains; encore releva-t-elle la gloire du Prince. L'Europe qui admiroit la divine ardeur dont il étoit animé dans les combats, s'étonna qu'il en fût le maître, & dès l'âge de vingt-ſix ans auſſi capable de ménager ſes troupes, que de les pouſſer dans les hazards, & de céder à la fortune que de la faire ſervir à ſes deſſeins. Nous le vîmes par-tout ailleurs comme un de ces hommes extraordinaires qui forcent tous les obſtacles. La promptitude de ſon action ne donnoit pas le loiſir de la traverſer. C'eſt là le caractere des Conquérans. Lorſque David un ſi grand guerrier déplora la mort de deux fameux Capitaines qu'on venoit de perdre, il leur donna (*a*) cet éloge: *Plus vîtes que les Aigles, plus courageux que les Lions.* C'eſt l'image du Prince que nous regrétons. Il paroît en un moment comme un éclair dans les païs les plus éloignés. On le voit en même tems à toutes les attaques, à tous les quartiers. Lorſqu'occupé d'un côté, il envoie reconnoître l'autre, le diligent officier qui porte ſes ordres, s'étonne d'être prévenu, & trouve déja tout ranimé par la préſence du Prince: il ſemble qu'il ſe

(*a*) Aquilis velociores, leonibus fortiores. *II. Reg. I. 23.*

multiplie dans une action : ni le fer, ni le feu ne l'arrêtent. Il n'a pas beſoin d'armer cette tête qu'il expoſe à tant de périls; Dieu lui eſt une armure plus aſſurée: les coups ſemblent perdre leur force en l'approchant, & laiſſer ſeulement ſur lui des marques de ſon courage & de la protection du Ciel. Ne lui dites pas que la vie d'un premier Prince du Sang ſi néceſſaire à l'Etat doit être épargnée: il répond qu'un Prince du Sang, plus intéreſſé par ſa naiſſance à la gloire du Roi & de la Couronne, doit dans le beſoin de l'Etat être dévoué plus que tous les autres pour en relever l'éclat.

Après avoir fait ſentir aux ennemis durant tant d'années l'invincible puiſſance du Roi; s'il fallut agir au-dedans pour la ſoutenir, je dirai tout en un mot: il fit reſpecter la Regente: & puiſqu'il faut une fois parler de ces choſes dont je voudrois pouvoir me taire éternellement; juſqu'à cette fatale priſon il n'avoit pas ſeulement ſongé qu'on pût rien attenter contre l'Etat; & dans ſon plus grand crédit, s'il ſouhaitoit d'obtenir des graces, il ſouhaitoit encore plus de les mériter. C'eſt ce qui lui faiſoit dire: je puis bien ici répéter devant ces Autels les paroles que j'ai recueillies de ſa bouche, puiſqu'elles marquent ſi bien le fond de ſon cœur: il diſoit donc, en parlant de cette priſon malheureuſe, qu'il y étoit entré le plus innocent de tous les hommes, & qu'il en étoit ſorti le plus coupable: *Hélas*, pourſuivoit-il, *je ne reſpirois que le ſervice du Roi, & la grandeur de l'Etat!* On reſſentoit dans ſes paroles un regret ſincére d'avoir été pouſſé ſi loin par ſes malheurs. Mais ſans vouloir excuſer ce qu'il a ſi hautement condamné lui-même, diſons, pour n'en parler jamais, que comme dans la gloire éternelle les fautes des ſaints Pénitens couvertes de ce qu'ils ont fait pour les réparer, & de l'éclat infini de la divine miſéricorde, ne paroiſ-

ſent plus : ainſi dans des fautes ſi ſincérement reconnues, & dans la ſuite ſi glorieuſement réparées par de fidéles ſervices, il ne faut plus regarder que l'humble reconnoiſſance du Prince, qui s'en repentit, & la clémence du grand Roi qui les oublia.

Que s'il eſt enfin entraîné dans ces guerres infortunées, il y aura du moins cette gloire, de n'avoir pas laiſſé avilir la grandeur de ſa Maiſon chez les Etrangers. Malgré la majeſté de l'Empire, malgré la fierté d'Autriche, & les Couronnes héréditaires attachées à cette Maiſon, même dans la Branche qui domine en Allemagne ; réfugié à Namur, ſoutenu de ſon ſeul courage & de ſa ſeule réputation, il porta ſi loin les avantages d'un Prince de France & de la premiere Maiſon de l'Univers, que tout ce qu'on put obtenir de lui, fut qu'il conſentit de traiter d'égal avec l'Archiduc, quoique frere de l'Empereur & fils de tant d'Empereurs; à condition qu'en lieu tiers ce Prince feroit les honneurs des Païs-bas. Le même traitement fut aſſuré au Duc d'Anguien ; & la Maiſon de France garda ſon rang ſur celle d'Autriche, juſques dans Bruxelle. Mais voiez ce que fait faire un vrai courage. Pendant que le Prince ſe ſoutenoit ſi hautement avec l'Archiduc qui dominoit, il rendoit au Roi d'Angleterre, & au Duc d'York, maintenant un Roi ſi fameux, malheureux alors, tous les honneurs qui leur étoient dûs; & il apprit enfin à l'Eſpagne trop dédaigneuſe, quelle étoit cette majeſté que la mauvaiſe fortune ne pouvoit ravir à de ſi grands Princes.

Le reſte de ſa conduite ne fut pas moins grand. Parmi les difficultés que ſes intérêts apportoient au Traité des Pirénées, écoutez quels furent ſes ordres: & voiez ſi jamais un particulier traita ſi noblement ſes intérêts. Il mande à ſes agens dans la conférence, qu'il n'eſt pas juſte que la paix de la Chrétienté

ſoit retardée davantage à ſa conſidération : qu'on ait ſoin de ſes amis ; pour lui, qu'on lui laiſſe ſuivre ſa fortune. Ha ! quelle grande victime ſe ſacrifie au bien public ! Mais quand les choſes changerent, & que l'Eſpagne lui voulut donner ou Cambray & ſes environs, ou le Luxembourg, en pleine ſouveraineté ; il déclara qu'il préféroit à ces avantages, & à tout ce qu'on pouvoit jamais lui accorder de plus grand : quoi ? ſon devoir & les bonnes graces du Roi. C'eſt ce qu'il avoit toujours dans le cœur ; c'eſt ce qu'il répétoit ſans ceſſe au Duc d'Anguien. Le voilà dans ſon naturel : la France le vit alors accompli par ces derniers traits, & avec ce je ne ſais quoi d'achevé que les malheurs ajoutent aux grandes vertus : elle le revit dévoué plus que jamais à l'Etat & à ſon Roi. Mais dans ſes premieres guerres il n'avoit qu'une ſeule vie à lui offrir : maintenant il en a une autre qui lui eſt plus chere que la ſienne. Après avoir à ſon exemple glorieuſement achevé le cours de ſes études, le Duc d'Anguien eſt prêt à le ſuivre dans les combats. Non content de lui enſeigner la guerre comme il a fait juſqu'à la fin par ſes diſcours, le Prince le mene aux leçons vivantes & à la pratique. Laiſſons le paſſage du Rhin, le prodige de notre ſiécle & de la vie de LOUIS LE GRAND. A la journée de Senef, le jeune Duc, quoiqu'il commandât, comme il avoit déja fait en d'autres campagnes, vient dans les plus rudes épreuves apprendre la guerre aux côtés du Prince ſon pere. Au milieu de tant de périls il voit ce grand Prince renverſé dans un foſſé, ſous un cheval tout en ſang. Pendant qu'il lui offre le ſien & s'occupe à relever le Prince abattu, il eſt bleſſé entre les bras d'un pere ſi tendre, ſans interrompre ſes ſoins, ravi de ſatisfaire à la fois à la piété & à la gloire. Que pouvoit penſer le Prince, ſi ce n'eſt que pour accomplir

les plus grandes choſes, rien ne manqueroit à ce digne fils que les occaſions? Et ſes tendreſſes ſe redoubloient avec ſon eſtime.

Ce n'étoit pas ſeulement pour un fils, ni pour ſa famille qu'il avoit des ſentimens ſi tendres. Je l'ai vu, & ne croiez pas que j'uſe ici d'exagération: je l'ai vu vivement ému des périls de ſes amis: je l'ai vu, ſimple & naturel, changer de viſage au récit de leurs infortunes, entrer avec eux dans les moindres choſes comme dans les plus importantes; dans les accommodemens calmer les eſprits aigris avec une patience & une douceur qu'on n'auroit jamais attendue d'une humeur ſi vive ni d'une ſi haute élevation. Loin de nous les Héros ſans humanité. Ils pourront bien forcer les reſpects, & ravir l'admiration comme font tous les objets extraordinaires; mais ils n'auront pas les cœurs. Lorſque Dieu forma le cœur & les entrailles de l'homme, il y mit premierement la bonté comme ſon propre caractere, & pour être comme la marque de cette main bienfaiſante dont nous ſortons. La bonté devoit donc faire comme le fond de notre cœur, & devoit être en même tems le premier attrait que nous aurions en nous-mêmes pour gagner les autres hommes. La grandeur qui vient par-deſſus, loin d'affoiblir la bonté, n'eſt faite que pour l'aider à ſe communiquer davantage, comme une fontaine publique qu'on éleve pour la répandre. Les cœurs ſont à ce prix: & les Grands dont la bonté n'eſt pas le partage, par une juſte punition de leur dédaigneuſe inſenſibilité, demeureront privés éternellement du plus grand bien de la vie humaine, c'eſt-à-dire des douceurs de la ſociété. Jamais homme ne les gouta mieux que le Prince dont nous parlons: jamais homme ne craignit moins que la familiarité bleſſât le reſpect. Eſt-ce-là celui qui forçoit les villes, & qui gagnoit les batailles? Quoi,

il ſemble avoir oublié ce haut rang qu'on lui a vu ſi bien défendre ! Reconnoiſſez le Héros, qui toujours égal à lui-même, ſans ſe hauſſer pour paroître grand, ſans s'abaiſſer pour être civil & obligeant, ſe trouve naturellement tout ce qu'il doit être envers tous les hommes : comme un fleuve majeſtueux & bienfaiſant qui porte paiſiblement dans les villes l'abondance qu'il a répandue dans les campagnes en les arroſant; qui ſe donne à tout le monde, & ne s'éleve & ne s'enfle que lorſqu'avec violence on s'oppoſe à la douce pente qui le porte à continuer ſon tranquille cours: telle a été la douceur, & telle a été la force du Prince de Condé. Avez-vous un ſecret important ? verſez-le hardiment dans ce noble cœur: votre affaire devient la ſienne par la confiance. Il n'y a rien de plus inviolable pour ce Prince que les droits ſacrés de l'amitié. Lorſqu'on lui demande une grace, c'eſt lui qui paroît l'obligé; & jamais on ne vit de joie ni ſi vive ni ſi naturelle que celle qu'il reſſentoit à faire plaiſir. Le premier argent qu'il reçut d'Eſpagne avec la permiſſion du Roi, malgré les néceſſités de ſa Maiſon épuiſée, fut donné à ſes amis, encore qu'après la paix il n'eût rien à eſpérer de leur ſecours: & quatre cens mille écus diſtribués par ſes ordres firent voir, choſe rare dans la vie humaine, la reconnoiſſance auſſi vive dans le Prince de Condé, que l'eſpérance d'engager les hommes l'eſt dans les autres.

Avec lui la vertu eut toujours ſon prix. Il la louoit juſques dans ſes ennemis. Toutes les fois qu'il avoit à parler de ſes actions, & même dans les relations qu'il en envoioit à la Cour, il vantoit les conſeils de l'un, la hardieſſe de l'autre, chacun avoit ſon rang dans ſes diſcours; & parmi ce qu'il donnoit à tout le monde, on ne ſavoit où placer ce qu'il avoit fait lui-même. Sans envie, ſans fard, ſans oſtenta-

tion, toujours grand dans l'action & dans le repos, il parut à Chantilly comme à la tête des troupes. Qu'il embellît cette magnifique & délicieuſe Maiſon, ou bien qu'il munît un camp au milieu du Pais ennemi, & qu'il fortifiât une Place; qu'il marchât avec une armée parmi les périls, ou qu'il conduisît ſes amis dans ces ſuperbes allées au bruit de tant de jets d'eau qui ne ſe taiſoient ni jour ni nuit: c'étoit toujours le même homme & ſa gloire le ſuivoit partout. Qu'il eſt beau, après les combats & le tumulte des armes, de ſavoir encore gouter ces vertus paiſibles & cette gloire tranquille qu'on n'a point à partager avec le ſoldat non plus qu'avec la fortune: où tout charme, & rien n'éblouit; qu'on regarde ſans être étourdi ni par le ſon des trompettes, ni par le bruit des canons, ni par les cris des bleſſés: où l'homme paroit tout ſeul auſſi grand, auſſi reſpecté que lorſqu'il donne des ordres, & que tout marche à ſa parole!

VENONS maintenant aux qualités de l'eſprit, & puiſque pour notre malheur, ce qu'il y a de plus fatal à la vie humaine, c'eſt-à-dire l'art militaire, eſt en même tems ce qu'elle a de plus ingénieux & de plus habile, conſidérons d'abord par cet endroit le grand génie de notre Prince. Et premierement, quel Général porta plus loin ſa prévoiance? C'étoit une de ſes maximes, qu'il falloit craindre les ennemis de loin, pour ne les plus craindre de près, & ſe réjouir à leur approche. Le voiez-vous comme il conſidére tous les avantages qu'il peut ou donner ou prendre? Avec quelle vivacité il ſe met dans l'eſprit en un moment, les tems, les lieux, les perſonnes, & non-ſeulement leurs intérêts & leurs talens, mais encore leurs humeurs & leurs caprices? Le voiez-vous comme il compte la cavalerie & l'infanterie des en-

nemis, par le naturel des Païs ou des Princes confédérés? Rien n'échape à ſa prévoiance. Avec cette prodigieuſe compréhenſion de tout le détail & du plan univerſel de la guerre, on le voit toujours attentif à ce qui ſurvient: il tire d'un déſerteur, d'un transfuge, d'un priſonnier, d'un paſſant, ce qu'il veut dire, ce qu'il veut taire, ce qu'il ſait, & pour ainſi dire ce qu'il ne ſait pas; tant il eſt ſûr dans ſes conſéquences. Ses partis lui rapportent juſqu'aux moindres choſes: on l'éveille à chaque moment; car il tenoit encore pour maxime, qu'un habile Capitaine peut bien être vaincu, mais qu'il ne lui eſt pas permis d'être ſurpris. Auſſi lui devons-nous cette louange, qu'il ne l'a jamais été. A quelque heure & de quelque côté que viennent les ennemis, ils le trouvent toujours ſur ſes gardes; toujours prêt à fondre ſur eux, & à prendre ſes avantages: comme une Aigle qu'on voit toujours, ſoit qu'elle vole au milieu des airs, ſoit qu'elle ſe poſe ſur le haut de quelque rocher, porter de tous côtés des regards perçans, & tomber ſi ſurement ſur ſa proie, qu'on ne peut éviter ſes ongles non plus que ſes yeux: auſſi vifs étoient les regards, auſſi vîte & impétueuſe étoit l'attaque, auſſi fortes & inévitables étoient les mains du Prince de Condé. En ſon camp on ne connoit point les vaines terreurs, qui fatiguent & rebutent plus que les véritables. Toutes les forces demeurent entieres pour les vrais périls: tout eſt prêt au premier ſignal; &, comme dit (a) le Prophéte, *toutes les fléches ſont aiguiſées, & tous les arcs ſont tendus*. En attendant on repoſe d'un ſommeil tranquille, comme on feroit ſous ſon toit & dans ſon enclos. Que dis-je, qu'on repoſe? A Piéton, ptès de ce corps redoutable que trois Puiſſances réunies avoient aſſemblé, c'étoit dans nos troupes de continuels divertiſſemens: toute l'armée étoit en joie, & jamais elle

(a) Iſa. V. 28.

ne ſentit qu'elle fût plus foible que celle des ennemis. Le Prince par ſon campement avoit mis en ſureté non-ſeulement toute notre frontiere & toutes nos Places, mais encore tous nos ſoldats: il veille, c'eſt aſſez. Enfin l'ennemi décampe; c'eſt ce que le Prince attendoit. Il part à ce premier mouvement: déja l'armée Hollandoiſe avec ſes ſuperbes étendards, ne lui échapera pas: tout nage dans le ſang, tout eſt en proie: mais Dieu ſait donner des bornes aux plus beaux deſſeins. Cependant les ennemis ſont pouſſés par-tout. Oudenarde eſt délivrée de leurs mains: pour les tirer eux-mêmes de celles du Prince, le Ciel les couvre d'un brouillard épais: la terreur & la déſertion ſe met dans leurs troupes; on ne ſait plus ce qu'eſt devenue cette formidable armée. Ce fut alors que LOUIS, qui après avoir achevé le rude ſiége de Beſançon, & avoir encore une fois réduit la Franche-Comté avec une rapidité inouie, étoit revenu tout brillant de gloire pour profiter de l'action de ſes armées de Flandre & d'Allemagne, commanda ce détachement qui fit en Alſace les merveilles que vous ſavez; & parut le plus grand de tous les hommes, tant par les prodiges qu'il avoit faits en perſonne, que par ceux qu'il fit faire à ſes Généraux.

Quoiqu'une heureuſe naiſſance eût apporté de ſi grands dons à notre Prince, il ne ceſſoit de l'enrichir par ſes refléxions. Les campemens de Céſar firent ſon étude. Je me ſouviens qu'il nous raviſſoit, en nous racontant comme en Catalogne, dans les lieux où ce fameux Capitaine (*a*) par l'avantage des poſtes contraignit cinq Légions Romaines, & deux Chefs expérimentés à poſer les armes ſans combat; lui-même il avoit été reconnoître les rivieres & les montagnes qui ſervirent à ce grand deſſein: & jamais un ſi digne maître n'avoit expliqué par de ſi doctes leçons les Commentaires de Céſar. Les Capi-

(*a*) De bello Civ. lib. I.

taines des ſiécles futurs lui rendront un honneur ſemblable. On viendra étudier ſur les lieux ce que l'Hiſtoire racontera du campement de Piéton, & des merveilles dont il fut ſuivi. On remarquera dans celui de Chatenoy l'éminence qu'occupa ce grand Capitaine, & le ruiſſeau dont il ſe couvrit ſous le canon du retranchement de Seleſtad. Là on lui verra mépriſer l'Allemagne conjurée, ſuivre à ſon tour les ennemis, quoique plus forts; rendre leurs projets inutiles; & leur faire lever le ſiége de Saverne, comme il avoit fait un peu auparavant celui de Haguenau. C'eſt par de ſemblables coups dont ſa vie eſt pleine, qu'il a porté ſi haut ſa réputation, que ce ſera dans nos jours s'être fait un nom parmi les hommes & s'être acquis un mérite dans les troupes, d'avoir ſervi ſous le Prince de Condé; & comme un titre pour commander, de l'avoir vu faire.

Mais ſi jamais il parut un homme extraordinaire, s'il parut être éclairé, & voir tranquillement toutes choſes: c'eſt dans ces rapides momens d'où dépendent les victoires, & dans l'ardeur du combat. Partout ailleurs il délibere; docile il prête l'oreille à tous les conſeils: ici, tout ſe préſente à la fois; la multitude des objets ne le confond pas; à l'inſtant le parti eſt pris; il commande & il agit tout enſemble, & tout marche en concours & en ſureté. Le dirai-je? mais pourquoi craindre que la gloire d'un ſi grand homme puiſſe être diminuée par cet aveu? Ce n'eſt plus ces promptes ſaillies qu'il ſavoit ſi vîte & ſi agréablement réparer, mais enfin qu'on lui voioit quelquefois dans les occaſions ordinaires: vous diriez qu'il y a en lui un autre homme, à qui ſa grande ame abandonne de moindres ouvrages où elle ne daigne ſe mêler. Dans le feu, dans le choc, dans l'ébranlement, on voit naître tout-à-coup je ne ſais quoi de ſi net, de ſi poſé, de ſi vif, de ſi ardent, de ſi doux,

de ſi agréable pour les ſiens, de ſi hautain & de ſi menaçant pour les ennemis, qu'on ne ſait d'où lui peut venir ce mélange de qualités ſi contraires. Dans cette terrible journée, où aux portes de la ville & à la vue de ſes citoiens, le Ciel ſembla vouloir décider du ſort de ce Prince; où avec l'élite des troupes il avoit en tête un Général ſi preſſant; où il ſe vit plus que jamais expoſé aux caprices de la fortune: pendant que les coups venoient de tous côtés, ceux qui combattoient auprès de lui nous ont dit ſouvent, que ſi l'on avoit à traiter quelque grande affaire avec ce Prince, on eût pu choiſir de ces momens où tout étoit en feu autour de lui: tant ſon eſprit s'élevoit alors, tant ſon ame leur paroiſſoit éclairée comme d'en-haut en ces terribles rencontres: ſemblable à ces hautes montagnes dont la cime au-deſſus des nues & des tempêtes, trouve la ſérénité dans ſa hauteur, & ne perd aucun raion de la lumiere qui l'environne. Ainſi dans les plaines de Lens, nom agréable à la France, l'Archiduc contre ſon deſſein tiré d'un poſte invincible par l'appas d'un ſuccès trompeur; par un ſoudain mouvement du Prince qui lui oppoſe des troupes fraîches à la place des troupes fatiguées, eſt contraint à prendre la fuite. Ses vieilles troupes périſſent; ſon canon où il avoit mis la confiance eſt entre nos mains; & Bek qui l'avoit flaté d'une victoire aſſurée, pris & bleſſé dans le combat, vient rendre en mourant un triſte hommage à ſon vainqueur par ſon déſeſpoir. S'agit-il, ou de ſecourir, ou de forcer une ville? le Prince ſaura profiter de tous les momens. Ainſi, au premier avis que le hazard lui porta d'un ſiége important, il traverſe, trop promptement, tout un grand Païs; & d'une premiere vue il découvre un paſſage aſſuré pour le ſecours, aux endroits qu'un ennemi vigilant n'a pu encore aſſez munir. Aſſiége-t-il quel-

que Place ? il invente tous les jours de nouveaux moiens d'en avancer la conquête. On croit qu'il expoſe les troupes: il les ménage en abrégeant le tems des périls par la vigueur des attaques. Parmi tant de coups ſurprenans, les Gouverneurs les plus courageux ne tiennent pas les promeſſes qu'ils ont faites à leurs Généraux: Dunkerque eſt pris en treize jours au milieu des pluies de l'Automne; & ſes barques ſi redoutées de nos Alliés paroiſſent tout-à-coup dans tout l'Océan avec nos étendards.

Mais ce qu'un ſage Général doit le mieux connoître, c'eſt ſes ſoldats & ſes chefs; car de-là vient ce parfait concert qui fait agir les armées comme un ſeul corps, ou, pour parler (*a*) avec l'Ecriture, *comme un ſeul homme :* EGRESSUS *eſt Iſrael tamquam vir unus*. Pourquoi comme un ſeul homme ? parce que ſous un même chef, qui connoît & les ſoldats & les chefs comme ſes bras & ſes mains, tout eſt également vif & meſuré. C'eſt ce qui donne la victoire; & j'ai ouï dire à notre grand Prince qu'à la journée de Nordlingue, ce qui l'aſſuroit du ſuccès, c'eſt qu'il connoiſſoit M. de Turenne, dont l'habileté conſommée n'avoit beſoin d'aucun ordre pour faire tout ce qu'il falloit. Celui-ci publioit de ſon côté qu'il agiſſoit ſans inquiétude, parce qu'il connoiſſoit le Prince, & ſes ordres toujours ſurs. C'eſt ainſi qu'ils ſe donnoient mutuellement un repos qui les appliquoit chacun tout entier à ſon action; ainſi finit heureuſement la bataille la plus hazardeuſe & la plus diſputée qui fut jamais.

(*a*) I. Reg. XI. 7.

C'a été dans notre ſiécle un grand ſpectacle, de voir dans le même tems & dans les mêmes campagnes, ces deux hommes que la voix commune de toute l'Europe égaloit aux plus grands Capitaines des ſiécles paſſés; tantôt à la tête de corps ſéparés; tantôt unis plus encore par le concours des mêmes penſées,

que par les ordres que l'inférieur recevoit de l'autre; tantôt oppoſés front à front, & redoublant l'un dans l'autre l'activité & la vigilance: comme ſi Dieu, dont ſouvent, ſelon l'Ecriture (*a*), la ſageſſe ſe joue dans l'Univers, eût voulu nous les montrer en toutes les formes, & nous montrer enſemble tout ce qu'il peut faire des hommes. Que de campemens, que de belles marches, que de hardieſſes, que de précautions, que de périls, que de reſſources! Vit-on jamais en deux hommes les mêmes vertus, avec des caracteres ſi divers, pour ne pas dire ſi contraires? L'un paroît agir par des refléxions profondes; & l'autre, par de ſoudaines illuminations: celui-ci par conſéquent plus vif, mais ſans que ſon feu eût rien de précipité; celui-là d'un air plus froid ſans jamais rien avoir de lent, plus hardi à faire qu'à parler, réſolu & déterminé au-dedans, lors même qu'il paroiſſoit embarraſſé au-dehors. L'un, dès qu'il parut dans les armées, donne une haute idée de ſa valeur, & fait attendre quelque choſe d'extraordinaire; mais toutefois s'avance par ordre, & vient comme par degrés aux prodiges qui ont fini le cours de ſa vie: l'autre, comme un homme inſpiré, dès ſa premiere bataille s'égale aux maîtres les plus conſommés. L'un par de vifs & continuels efforts force l'admiration du genre humain, & fait taire l'envie: l'autre jette d'abord une ſi vive lumiere, qu'elle n'oſoit l'attaquer. L'un enfin, par la profondeur de ſon génie & les incroiables reſſources de ſon courage, s'éleve au-deſſus des plus grands périls, & fait même profiter de toutes les infidélités de la fortune: l'autre, & par l'avantage d'une ſi haute naiſſance, & par ces grandes penſées que le Ciel envoie, & par une eſpece d'inſtinct admirable dont les hommes ne connoiſſent pas le ſecret, ſemble né pour entraîner la fortune dans ſes deſſeins & forcer les déſtinées. Et afin

a Prov. VIII. 31.

que l'on vît toujours dans ces deux hommes de grands caracteres, mais divers, l'un emporté d'un coup ſoudain meurt pour ſon Païs, comme un Judas le Machabée (*a*): l'armée le pleure comme ſon pere, & la Cour & tout le Peuple gémit; ſa piété eſt louée comme ſon courage, & ſa mémoire ne ſe flétrit point par le tems: l'autre élevé par les armes au comble de la gloire comme un David, comme lui meurt dans ſon lit en publiant les louanges de Dieu & inſtruiſant ſa famille; & laiſſe tous les cœurs remplis tant de l'éclat de ſa vie que de la douceur de ſa mort. Quel ſpectacle de voir & d'étudier ces deux hommes, & d'apprendre de chacun d'eux toute l'eſtime que méritoit l'autre! C'eſt ce qu'a vu notre ſiécle: & ce qui eſt encore plus grand, il a vu un Roi ſe ſervir de ces deux grands Chefs, & profiter du ſecours du Ciel; & après qu'il en eſt privé par la mort de l'un & les maladies de l'autre, concevoir de plus grands deſſeins, exécuter de plus grandes choſes, s'élever au-deſſus de lui-même, ſurpaſſer & l'eſpérance des ſiens, & l'attente de l'Univers: tant eſt haut ſon courage, tant eſt vaſte ſon intelligence, tant ſes deſtinées ſont glorieuſes.

(*a*) *I. Mach. IX. 18. 20.*

Voilà, MESSIEURS, les ſpectacles que Dieu donne à l'Univers; & les hommes qu'il y envoie, quand il y veut faire éclater tantôt dans une Nation, tantôt dans une autre, ſelon ſes conſeils éternels, ſa puiſſance ou ſa ſageſſe. Car ces divins attributs paroiſſent-ils mieux dans les Cieux qu'il a formés de ſes doigts, que dans ces rares talens qu'il diſtribue comme il lui plaît aux hommes extraordinaires? Quel aſtre brille davantage dans le Firmament, que le Prince de Condé n'a fait dans l'Europe? Ce n'étoit pas ſeulement la guerre qui lui donnoit de l'éclat: ſon grand génie embraſſoit tout; l'antique comme le moderne; l'Hiſtoire, la Philoſophie, la Théologie la plus ſublime,

& les Arts avec les ſciences. Il n'y avoit livre qu'il ne lût: il n'y avoit homme excellent, ou dans quelque ſpéculation, ou dans quelque ouvrage, qu'il n'entretînt: tous ſortoient plus éclairés d'avec lui, & rectifioient leurs penſées, ou par ſes pénétrantes queſtions, ou par ſes refléxions judicieuſes. Auſſi ſa converſation étoit un charme, parce qu'il ſavoit parler à chacun ſelon ſes talens; & non-ſeulement aux gens de guerre de leurs entrepriſes, aux courtiſans de leurs intérers, aux politiques de leurs négociations, mais encore aux voiageurs curieux de ce qu'ils avoient découvert ou dans la nature, ou dans le gouvernement, ou dans le commerce; à l'artiſan de ſes inventions, & enfin aux ſavans de toutes les ſortes de ce qu'ils avoient trouvé de plus merveilleux.

C'eſt de Dieu que viennent ces dons: qui en doute? Ces dons ſont admirables: qui ne le voit pas? Mais pour confondre l'eſprit humain qui s'enorgueillit de tels dons, Dieu ne craint point d'en faire part à ſes ennemis. Saint Auguſtin conſidére parmi les Païens tant de Sages, tant de Conquérans, tant de graves Législateurs, tant d'excellens Citoiens, un Socrate, un Marc-Aurele, un Scipion, un Céſar, un Alexandre, tous privés de la connoiſſance de Dieu, & exclus de ſon Roiaume éternel. N'eſt-ce donc pas Dieu qui les a faits? Mais quel autre les pouvoit faire, ſi ce n'eſt celui qui fait tout dans le Ciel & dans la terre? Mais pourquoi les a-t-il faits? & quels étoient les deſſeins particuliers de cette Sageſſe profonde qui jamais ne fait rien en vain? Ecoutez la réponſe de ſaint Auguſtin. *Il les a faits*, nous dit-il, *pour orner le ſiécle préſent*: UT *ordinem ſæculi præſentis ornaret*. Il a fait dans les grands hommes ces rares qualités, comme il a fait le Soleil. Qui n'admire ce bel aſtre? qui n'eſt ravi de l'éclat de ſon midi, & de la ſuperbe parure de ſon levé & de ſon

couché? Mais puiſque Dieu le fait luire ſur les bons & ſur les mauvais, ce n'eſt pas un ſi bel objet qui nous rend heureux : Dieu l'a fait pour embellir & pour éclairer ce grand théatre du monde. De même, quand il a fait dans ſes ennemis, auſſi-bien que dans ſes ſerviteurs, ces belles lumieres d'eſprit, ces raions de ſon intelligence, ces images de ſa bonté; ce n'eſt pas pour les rendre heureux qu'il leur a fait ces riches préſens ; c'eſt une décoration de l'Univers, c'eſt un ornement du ſiécle préſent. Et voiez la malheureuſe deſtinée de ces hommes qu'il a choiſis pour être les ornemens de leur ſiécle. Qu'ont-ils voulu ces hommes rares, ſinon des louanges & la gloire que les hommes donnent? Peut-être que pour les confondre, Dieu refuſera cette gloire à leurs vains deſirs. Non: il les confond mieux en la leur donnant, & même au-delà de leur attente. Cet Alexandre qui ne vouloit que faire du bruit dans le monde, y en fait plus qu'il n'auroit oſé eſpérer. Il faut encore qu'il ſe trouve dans tous nos panégyriques ; & il ſemble par une eſpece de fatalité glorieuſe à ce Conquérant, qu'aucun Prince ne puiſſe recevoir de louanges qu'il ne les partage. S'il a fallu quelque récompenſe à ces grandes actions des Romains, Dieu leur en a ſçu trouver une convenable à leurs mérites, comme à leurs deſirs. Il leur donne pour récompenſe l'Empire du monde, comme un préſent de nul prix: ô Rois, confondez-vous dans votre grandeur : Conquérans, ne vantez pas vos victoires. Il leur donne pour récompenſe la gloire des hommes : récompenſe qui ne vient pas juſqu'à eux: qui s'efforce de s'attacher, quoi? peut-être à leurs médailles, ou à leurs ſtatues déterrées, reſte des ans & des Barbares ; aux ruines de leurs monumens & de leurs ouvrages qui diſputent avec le tems ; ou plutôt à leur idée, à leur ombre, à ce

qu'on appelle leur nom. Voilà le digne prix de tant de travaux, & dans le comble de leurs vœux la conviction de leur erreur. Venez, raſſaſiez-vous, Grands de la terre: ſaiſiſſez-vous, ſi vous pouvez, de ce fantôme de gloire, à l'exemple de ces grands hommes que vous admirez. Dieu qui punit leur orgueil dans les enfers, ne leur a pas envié, dit ſaint Auguſtin, cette gloire tant deſirée; & *vains, ils ont reçu une récompenſe auſſi vaine que leurs deſirs.* RECEPERUNT *mercedem ſuam, vani vanam.* *

* Voiez ci-deſſus, pag. 524, 525.

IL n'en ſera pas ainſi de notre grand Prince: l'heure de Dieu eſt venue, heure attendue, heure deſirée, heure de miſéricorde & de grace. Sans être averti par la maladie, ſans être preſſé par le tems, il exécute ce qu'il médiroit. Un ſage Religieux qu'il appelle exprès, régle les affaires de ſa conſcience: il obéir, humble Chrétien, à ſa déciſion; & nul n'a jamais douté de ſa bonne foi. Dèslors auſſi on le vir roujours ſérieuſement occupé du ſoin de ſe vaincre ſoi-même, de rendre vaines toutes les attaques de ſes inſupportables douleurs, d'en faire par ſa ſoumiſſion un continuel ſacrifice. Dieu qu'il invoquoit avec foi, lui donna le goût de ſon Ecriture, & dans ce Livre divin la ſolide nourriture de la piéré. Ses conſeils ſe régloient plus que jamais par la juſtice: on y ſoulageoit la veuve & l'orphelin; & le pauvre en approchoit avec confiance. Sérieux autant qu'agréable pere de famille, dans les douceurs qu'il goutoit avec ſes enfans, il ne ceſſoit de leur inſpirer les ſentimens de la véritable vertu; & ce jeune Prince ſon petit-fils ſe ſentira éternellement d'avoir été cultivé par de telles mains. Toute ſa maiſon profitoit de ſon exemple. Pluſieurs de ſes domeſtiques avoient été malheureuſement nourris dans l'erreur que la France tolétoit alors: combien de fois

l'a-t-on vu inquiété de leur ſalut, affligé de leur réſiſtance, conſolé par leur converſion? Avec quelle incomparable netteté d'eſprit, leur faiſoit-il voir l'antiquité & la vérité de la Religion Catholique? Ce n'étoit plus cet ardent vainqueur, qui ſembloit vouloir tout emporter: c'étoit une douceur, une patience, une charité qui ſongeoit à gagner les cœurs, & à guérir des eſprits malades. Ce ſont, MESSIEURS, ces choſes ſimples, gouverner ſa famille, édifier ſes domeſtiques, faire juſtice & miſéricorde, accomplir le bien que Dieu veut, & ſouffrir les maux qu'il envoie; ce ſont ces communes pratiques de la vie Chrétienne, que JESUS-CHRIST louera au dernier jour devant ſes ſaints Anges & devant ſon Pere céleſte. Les Hiſtoires ſeront abolies avec les Empires, & il ne ſe parlera plus de tous ces faits éclatans dont elles ſont pleines.

Pendant qu'il paſſoit ſa vie dans ces occupations, & qu'il portoit au-deſſus de ſes actions les plus renommées la gloire d'une ſi belle & ſi pieuſe retraite; la nouvelle de la maladie de la Ducheſſe de Bourbon vint à Chantilli comme un coup de foudre. Qui ne fut frapé de la crainte de voir éteindre cette lumiere naiſſante? On appréhenda qu'elle n'eût le ſort des choſes avancées. Quels furent les ſentimens du Prince de Condé, lorſqu'il ſe vit menacé de perdre ce nouveau lien de ſa famille avec la perſonne du Roi? C'eſt donc dans cette occaſion que devoit mourir ce Héros! celui que tant de ſiéges & tant de batailles n'ont pu emporter, va périr par ſa tendreſſe! Pénétré de toutes les inquiétudes que donne un mal affreux, ſon cœur qui le ſoutient ſeul depuis ſi long-tems, acheve à ce coup de l'accabler: les forces qu'il lui fait trouver, l'épuiſent. S'il oublie toute ſa foibleſſe à la vue du Roi qui approche de la Princeſſe malade; ſi tranſporté de ſon zé-

le, & ſans avoir beſoin de ſecours à cette fois, il accourt pour l'avertir de tous les périls que ce grand Roi ne craignoit pas, & qu'il l'empêche enfin d'avancer: il va tomber évanoui à quatre pas; & on admire cette nouvelle maniere de s'expoſer pour ſon Roi. Quoique la Ducheſſe d'Anguien, Princeſſe dont la vertu ne craignit jamais que de manquer à ſa famille & à ſes devoirs, eût obtenu de demeurer auprès de lui pour le ſoulager, la vigilance de cette Princeſſe ne calme pas les ſoins qui le travaillent; & après que la jeune Princeſſe eſt hors de péril, la maladie du Roi va bien cauſer d'autres troubles à notre Prince. Puis-je ne m'arrêter pas en cet endroit? A voir la ſérénité qui reluiſoit ſur ce front auguſte, eût-on ſoupçonné que ce grand Roi, en retournant à Verſailles, allât s'expoſer à ces cruelles douleurs où l'Univers a connu ſa piété, ſa conſtance, & tout l'amour de ſes Peuples? De quels yeux le regardions-nous lorqu'aux dépens d'une ſanté qui nous eſt ſi chere, il vouloit bien adoucir nos cruelles inquiétudes par la conſolation de le voir; & que maître de ſa douleur, comme de tout le reſte des choſes, nous le voïions tous les jours non-ſeulement régler ſes affaires ſelon ſa coutume, mais encore entretenir ſa Cour attendrie, avec la même tranquillité qu'il lui fait paroître dans ſes Jardins enchantés? Béni ſoit-il de Dieu & des hommes, d'unir ainſi toujours la bonté à toutes les autres qualités que nous admirons! Parmi toutes ſes douleurs, il s'informoit avec ſoin de l'état du Prince de Condé; & il marquoit pour la ſanté de ce Prince une inquiétude qu'il n'avoit pas pour la ſienne. Il s'affoibliſſoit ce grand Prince, mais la mort cachoit ſes approches. Lorſqu'on le crut en meilleur état, & que le Duc d'Anguien, toujours partagé entre les devoirs de fils & de ſujet, étoit retourné par ſon ordre auprès du Roi,

tout change en un moment, & on déclare au Prince ſa mort prochaine. Chrétiens, ſoiez attentifs, & venez apprendre à mourir: ou plutôt, venez apprendre à n'attendre pas la derniere heure pour commencer à bien vivre. Quoi, attendre à commencer une vie nouvelle, lorſqu'entre les mains de la mort, glacés ſous ſes froides mains, vous ne ſaurez ſi vous êtes avec les morts ou encore avec les vivans? Ha! prévenez par la pénitence cette heure de troubles & de ténébres. Par-là, ſans être étonné de cette derniere ſentence qu'on lui prononça, le Prince demeura un moment dans le ſilence; & tout-à-coup, *O mon Dieu*, dit-il, *vous le voulez; votre volonté ſoit faite: je me jette entre vos bras; donnez-moi la grace de bien mourir*. Que deſirez-vous davantage? Dans cette courte priere, vous voiez la ſoumiſſion aux ordres de Dieu; l'abandon à ſa providence, la confiance en ſa grace, & toute la piété. Dès-lors auſſi, tel qu'on l'avoit vu dans tous ſes combats, réſolu, paiſible, occupé ſans inquiétude de ce qu'il falloit faire pour les ſoutenir: tel fut-il à ce dernier choc; & la mort ne lui parut pas plus affreuſe, pâle & languiſſante, que lorſqu'elle ſe préſente au milieu du feu ſous l'éclat de la victoire qu'elle montre ſeule. Pendant que les ſanglots éclatoient de toutes parts, comme ſi un autre que lui en eût été le ſujet, il continuoit à donner ſes ordres; & s'il défendoit les pleurs, ce n'étoit pas comme un objet dont il fût troublé, mais comme un empêchement qui le retardoit. A ce moment, il étend ſes ſoins juſqu'aux moindres de ſes domeſtiques. Avec une libéralité digne de ſa naiſſance & de leurs ſervices, il les laiſſe comblés de ſes dons, mais encore plus honorés des marques de ſon ſouvenir. Comme il donnoit des ordres particuliers & de la plus haute importance, puiſqu'il y alloit de ſa conſcience & de ſon ſalut éter-

nel, averti qu'il falloit écrire & ordonner dans les formes : quand je devrois, MONSEIGNEUR, renouveller vos douleurs, & rouvrir toutes les plaies de votre cœur, je ne tairai pas ces paroles qu'il répéta ſi ſouvent : Qu'il vous connoiſſoit, qu'il n'y avoit ſans formalité qu'à vous dire ſes intentions ; que vous iriez encore au-delà, & ſupplériez de vous-même à tout ce qu'il pourroit avoir oublié. Qu'un Pere vous ait aimé, je ne m'en étonne pas : c'eſt un ſentiment que la nature inſpire : mais qu'un Pere ſi éclairé vous ait témoigné cette confiance juſqu'au dernier ſoupir, qu'il ſe ſoit repoſé ſur vous de choſes ſi importantes, & qu'il meure tranquillement ſur cette aſſurance, c'eſt le plus beau témoignage que votre vertu pouvoit remporter ; & malgré tout votre mérite, VOTRE ALTESSE n'aura de moi aujourd'hui que cette louange.

Ce que le Prince commença enſuite pour s'acquitter des devoirs de la Religion, mériteroit d'être raconté à toute la terre : non à cauſe qu'il eſt remarquable ; mais à cauſe, pour ainſi dire, qu'il ne l'eſt pas, & qu'un Prince ſi expoſé à tout l'Univers ne donne rien aux ſpectateurs. N'attendez donc pas, MESSIEURS, de ces magnifiques paroles qui ne ſervent qu'à faire connoître, ſinon un orgueil caché, du moins les efforts d'une ame agitée, qui combat ou qui diſſimule ſon trouble ſecret. Le Prince de Condé ne ſait ce que c'eſt que de prononcer de ces pompeuſes ſentences ; & dans la mort, comme dans la vie, la vérité fit toujours toute ſa grandeur. Sa confeſſion fut humble, pleine de componction & de confiance. Il ne lui fallut pas long-tems pour la préparer : la meilleure préparation pour celle des derniers tems, c'eſt de ne les attendre pas. Mais, MESSIEURS, prêtez l'oreille à ce qui va ſuivre. A la vue du ſaint Viatique qu'il avoit tant deſiré, voiez

comme il s'arrête ſur ce doux objet. Alors il ſe ſouvint des irrévérences, dont, hélas, on deshonore ce divin Miſtére ! Les Chrétiens ne connoiſſent plus la ſainte fraieur dont on étoit ſaiſi autrefois à la vue du Sacrifice. On diroit qu'il eût ceſſé d'être terrible, comme l'appelloient les ſaints Peres; & que le Sang de notre Victime n'y coule pas encore auſſi véritablement que ſur le Calvaire. Loin de trembler devant les Autels, on y mépriſe JESUS-CHRIST préſent; & dans un tems où tout un Roiaume ſe remue pour la converſion des Hérétiques, on ne craint point d'en autoriſer les blaſphêmes. Gens du monde, vous ne penſez pas à ces horribles profanations: à la mort vous y penſerez avec confuſion & ſaiſiſſement. Le Prince ſe reſſouvint de toutes les fautes qu'il avoit commiſes; & trop foible pour expliquer avec force ce qu'il en ſentoit, il emprunta la voix de ſon Confeſſeur pour en demander pardon au monde, à ſes domeſtiques & à ſes amis. On lui répondit par des ſanglots: ha, répondez-lui maintenant en profitant de cet exemple! Les autres devoirs de la Religion furent accomplis avec la même piété & la même préſence d'eſprit. Avec quelle foi, & combien de fois pria-t-il le Sauveur des ames, en baiſant ſa Croix, que ſon Sang répandu pour lui ne le fût pas inutilement ? C'eſt ce qui juſtifie le pécheur; c'eſt ce qui ſoutient le juſte; c'eſt ce qui raſſure le Chrétien. Que dirai-je des ſaintes Prieres des Agonizans, où dans les efforts que fait l'Egliſe on entend ſes vœux les plus empreſſés, & comme les derniers cris par où cette ſainte Mere acheve de les enfanter à la vie céleſte? Il ſe les fit répéter trois fois, & il y trouva toujours de nouvelles conſolations. En remerciant ſes Médecins, *Voilà*, dit-il, *maintenant mes vrais Médecins:* il montroit les Eccléſiaſtiques dont il écoutoit les avis, dont il continuoit

les prieres ; les Pſeaumes toujours à la bouche, la confiance toujours dans le cœur. S'il ſe plaignit, c'étoit ſeulement d'avoir ſi peu à ſouffrir pour expier ſes péchés : ſenſible juſqu'à la fin à la tendreſſe des ſiens, il ne s'y laiſſa jamais vaincre ; & au contraire il craignoit toujours de trop donner à la nature. Que dirai-je de ſes derniers entretiens avec le Duc d'Anguien ? Quelles couleurs aſſez vives pourroient vous repréſenter & la conſtance du Pere, & les extrêmes douleurs du Fils ? D'abord le viſage en pleurs, avec plus de ſanglots que de paroles, tantôt la bouche collée ſur ces mains victorieuſes & maintenant défaillantes, tantôt ſe jettant entre ces bras & dans ce ſein paternel, il ſemble par tant d'efforts vouloir retenir ce cher objet de ſes reſpects & de ſes tendreſſes. Les forces lui manquent : il tombe à ſes pieds. Le Prince ſans s'émouvoir, lui laiſſe reprendre ſes eſprits : puis appellant la Ducheſſe ſa belle-fille qu'il voioit auſſi ſans parole & preſque ſans vie, avec une tendreſſe qui n'eut rien de foible, il leur donne ſes derniers ordres où tout reſpiroit la piété. Il les finit en les béniſſant avec cette foi & avec ces vœux que Dieu exauce ; & en béniſſant avec eux, ainſi qu'un autre Jacob, chacun de leurs enfans en particulier : & on vit de part & d'autre tout ce qu'on affoiblit en le répétant. Je ne vous oublierai pas, ô PRINCE, ſon cher neveu, & comme ſon ſecond fils, ni le glorieux témoignage qu'il a rendu conſtamment à votre mérite, ni ſes tendres empreſſemens & la lettre qu'il écrivit en mourant pour vous rétablir dans les bonnes graces du Roi, le plus cher objet de vos vœux ; ni tant de belles qualités qui vous ont fait juger digne d'avoir ſi vivement occupé les dernieres heures d'une ſi belle vie. Je n'oublierai pas non plus les bontés du Roi qui prévinrent les deſirs du Prince mourant, ni les géné-

reux ſoins du Duc d'Anguien qui ménagea cette grace ; ni le gré que lui ſçut le Prince d'avoir été ſi ſoigneux en lui donnant cette joie d'obliger un ſi cher parent. Pendant que ſon cœur s'épanche, & que ſa voix ſe ranime en louant le Roi, le Prince de Conti arrive pénétré de reconnoiſſance & de douleur. Les tendreſſes ſe renouvellent : les deux Princes ouïrent enſemble ce qui ne ſortira jamais de leur cœur : & le Prince conclut, en leur confirmant qu'ils ne ſeroient jamais ni grands hommes, ni grands Princes, ni honnêtes gens, qu'autant qu'ils ſeroient gens de bien, fidéles à Dieu & au Roi. C'eſt la derniere parole qu'il laiſſa gravée dans leur mémoire ; c'eſt avec la derniere marque de ſa tendreſſe, l'abrégé de leurs devoirs. Tout retentiſſoit de cris, tout fondoit en larmes : le Prince ſeul n'étoit pas ému, & le trouble n'arrivoit pas dans l'aſile où il s'étoit mis. O Dieu, vous étiez ſa force, ſon inébranlable refuge, &, comme diſoit David, ce ferme rocher où s'appuioit ſa conſtance ! Puis-je taire durant ce tems ce qui ſe faiſoit à la Cour & en la préſence du Roi ? Lorſqu'il y fit lire la derniere lettre que lui écrivit ce grand homme, & qu'on y vit dans les trois tems que marquoit le Prince, ſes ſervices qu'il y paſſoit ſi légérement au commencement & à la fin de ſa vie, & dans le milieu ſes fautes, dont il faiſoit une ſi ſincére reconnoiſſance : il n'y eut cœur qui ne s'attendrit à l'entendre parler de lui-même avec tant de modeſtie ; & cette lecture ſuivie des larmes du Roi fit voir ce que les Héros ſentent les uns pour les autres. Mais lorſqu'on vint à l'endroit du remercîment, où le Prince marquoit qu'il mouroit content, & trop heureux d'avoir encore aſſez de vie pour témoigner au Roi ſa reconnoiſſance, ſon dévouement, &, s'il l'oſoit dire, ſa tendreſſe : tout le monde rendit témoignage à la vérité de ſes ſentimens ; & ceux

qui l'avoient oui parler ſi ſouvent de ce grand Roi dans ſes entretiens familiers, pouvoient aſſurer que jamais ils n'avoient rien entendu ni de plus reſpectueux & de plus tendre pour ſa perſonne ſacrée, ni de plus fort pour célébrer ſes vertus roiales; ſa piété, ſon courage, ſon grand génie, principalement à la guerre, que ce qu'en diſoit ce grand Prince, avec auſſi peu d'exagération que de flaterie.

Pendant qu'on lui rendoit ce beau témoignage, ce grand homme n'étoit plus. Tranquille entre les bras de ſon Dieu où il s'étoit une fois jetté, il attendoit ſa miſéricorde & imploroit ſon ſecours, juſqu'à ce qu'il ceſſa enfin de reſpirer & de vivre. C'eſt ici qu'il faudroit laiſſer éclater ſes juſtes douleurs à la perte d'un ſi grand homme: mais pour l'amour de la vérité, & à la honte de ceux qui la méconnoiſſent, écoutez encore ce beau témoignage qu'il lui rendit en mourant. Averti par ſon Confeſſeur, que ſi notre cœur n'étoit pas encore entiérement ſelon Dieu, il falloit, en s'adreſſant à Dieu même, obtenir qu'il nous fît un cœur comme il le vouloit, & lui dire avec David (a) ces tendres paroles, *O Dieu, créez en moi un cœur pur*: à ces mots le Prince s'arrête comme occupé de quelque grande penſée; puis appellant le ſaint Religieux qui lui avoit inſpiré ce beau ſentiment, *Je n'ai jamais douté*, dit-il, *des miſtéres de la Religion, quoi qu'on ait dit*. Chrétiens, vous l'en devez croire; & dans l'état où il eſt, il ne doit plus rien au monde que la vérité. *Mais*, pourſuivit-il, *j'en doute moins que jamais. Que ces vérités*, continuoit-il avec une douceur raviſſante, *ſe démêlent, & s'éclairciſſent dans mon eſprit! Oui*, dit-il, *nous verrons Dieu comme il eſt, face à face*. Il répétoit en latin avec un gout merveilleux ces grands mots, *Sicuti* (b) *eſt*, *facie* (c) *ad faciem*; & on ne ſe laſſoit point de le voir dans ce doux tranſport. Que ſe faiſoit-il dans

a *Pſal. L. 12.*

b *1. Joan. III. 2.*

c *1. Cor. XIII. 12.*

cette ame? quelle nouvelle lumiere lui apparoiſſoit? quel ſoudain raion perçoit la nue, & faiſoit comme évanouir en ce moment avec toutes les ignorances des ſens, les ténébres mêmes, ſi je l'oſe dire, & les ſaintes obſcurités de la Foi? Que devinrent alors ces beaux titres dont notre orgueil eſt flaté? Dans l'approche d'un ſi beau jour, & dès la premiere atteinte d'une ſi vive lumiere, combien promptement diſparoiſſent tous les fantômes du monde! que l'éclat de la plus belle victoire paroît ſombre! qu'on en mépriſe la gloire, & qu'on veut de mal à ces foibles yeux qui s'y ſont laiſſés éblouir! Venez, Peuples, venez maintenant; mais venez plutôt, Princes & Seigneurs; & vous qui jugez la terre, & vous qui ouvrez aux hommes les portes du Ciel; & vous plus que tous les autres, Princes & Princeſſes, nobles rejettons de tant de Rois, lumieres de la France, mais aujourd'hui obſcurcies & couvertes de votre douleur comme d'un nuage: venez voir le peu qui nous reſte d'une ſi auguſte naiſſance, de tant de grandeur, de tant de gloire. Jettez les yeux de toutes parts: voilà tout ce qu'on a pu faire la magnificence & la piété pour honorer un Héros: des titres, des inſcriptions, vaines marques de ce qui n'eſt plus; des figures qui ſemblent pleurer autour d'un tombeau, & des fragiles images d'une douleur que le tems emporte avec tout le reſte; des colonnes qui ſemblent vouloir porter juſqu'au Ciel le magnifique témoignage de notre néant: & rien enfin ne manque dans tous ces honneurs, que celui à qui on les rend. Pleurez donc ſur ces foibles reſtes de la vie humaine, pleurez ſur cette triſte immortalité que nous donnons aux Héros. Mais approchez en particulier, ô vous qui courez avec tant d'ardeur dans la carriere de la gloire, Ames guerrieres & intrépides. Quel autre fut plus digne de vous commander? mais dans

quel autre avez-vous trouvé le commandement plus honnête? Pleurez donc ce grand Capitaine, & dites en gémiſſant: Voilà celui qui nous menoit dans les hazards; ſous lui ſe ſont formés tant de renommés Capitaines que ſes exemples ont élevés aux premiers honneurs de la guerre: ſon ombre eût pu encore gagner des batailles; & voilà que dans ſon ſilence ſon nom même nous anime, & enſemble il nous avertit que pour trouver à la mort quelque reſte de nos travaux, & n'arriver pas ſans reſſource à notre éternelle demeure, avec le Roi de la terre il faut encore ſervir le Roi du Ciel. Servez donc ce Roi immortel & ſi plein de miſéricorde, qui vous comptera un ſoupir & un verre d'eau donné en ſon nom, plus que tous les autres ne feront jamais tout votre ſang répandu; & çommencez à compter le tems de vos utiles ſervices du jour que vous vous ſerez donnés à un Maître ſi bienfaiſant. Et vous, ne viendrez-vous pas à ce triſte monument, vous, dis-je, qu'il a bien voulu mettre au rang de ſes amis? Tous enſemble, en quelque dégré de ſa confiance qu'il vous ait reçus, environnez ce tombeau; verſez des larmes avec des prieres; & admirant dans un ſi grand Prince une amitié ſi commode & un commerce ſi doux, conſervez le ſouvenir d'un Héros dont la bonté avoit égalé le courage. Ainſi puiſſe-t-il toujours vous être un cher entretien; ainſi puiſſiez-vous profiter de ſes vertus: & que ſa mort que vous déplorez, vous ſerve à la fois de conſolation & d'exemple. Pour moi, s'il m'eſt permis après tous les autres de venir rendre les derniers devoirs à ce tombeau, ô PRINCE, le digne ſujet de nos louanges & de nos regrets, vous vivrez éternellement dans ma mémoire: votre image y ſera tracée, non point avec cette audace qui promettoit la victoire; non, je ne veux rien voir en vous de ce que la mort y efface.

Vous aurez dans cette image des traits immortels: je vous y verrai tel que vous étiez à ce dernier jour ſous la main de Dieu, lorſque ſa gloire ſembla commencer à vous apparoître. C'eſt-là que je vous verrai plus triomphant qu'à Fribourg & à Rocroy; & ravi d'un ſi beau triomphe, je dirai en action de graces ces belles paroles du bien-aimé Diſciple (*a*): *Et hæc eſt victoria quæ vincit mundum, fides noſtra*: LA *véritable victoire, celle qui met ſous nos pieds le monde entier, c'eſt notre Foi.* Jouiſſez, PRINCE, de cette victoire, jouiſſez-en éternellement par l'immortelle vertu de ce Sacrifice. Agréez ces derniers efforts d'une voix qui vous fut connue. Vous mettrez fin à tous ces Diſcours. Au lieu de déplorer la mort des autres, GRAND PRINCE, dorénavant je veux apprendre de vous à rendre la mienne ſainte: heureux, ſi averti par ces cheveux blancs du compte que je dois rendre de mon adminiſtration, je réſerve au troupeau que je dois nourrir de la parole de vie, les reſtes d'une voix qui tombe, & d'une ardeur qui s'éteint.

(*a*) 1. Joan. V. 4.

DISCOURS
DE
M. BOSSUET,
EVÊQUE DE CONDOM,
ET DEPUIS
EVÊQUE DE MEAUX,
LORSQU'IL FUT REÇU A LA PLACE
DE MONSIEUR DU CHATELET.

Prononcé le 8. Juin 1671.

MESSIEURS,

JE ſens plus que jamais la difficulté de parler, aujourd'hui que je dois parler devant les Maîtres de l'Art du bien dire, & dans une Compagnie où l'on voit paroître avec un égal avantage l'érudition & la politeſſe. Ce qui augmente ma peine, c'eſt qu'aiant abrégé en ma faveur vos formes & vos délais ordinaires, vous me preſſez d'autant plus à vous témoigner ma reconnoiſſance, que vous vous êtes vous-mêmes preſſés de me faire ſentir les effets de vos bontés particulieres; ſi bien que m'aiant ôté par la grandeur de vos graces le moien d'en parler dignement, la facilité de les accorder me prive encore du ſecours, que je pouvois eſpérer de la méditation & du tems. A la vérité, MESSIEURS, s'il s'agiſſoit ſeulement de vous exprimer les ſentimens de mon cœur, il ne faudroit ni étude, ni application pour s'acquiter de ce devoir. Mais ſi je me contentois de vous donner ces marques de reconnoiſſance, que la nature apprend à tous les hommes, ſans expoſer les raiſons qui me font paroître ma réception dans cette illuſtre Compagnie ſi avantageuſe & ſi honorable, ne

ſeroit-ce pas me rendre indigne d'entrer dans un Corps ſi célébre, & démentir en quelque ſorte l'honneur que vous m'avez fait par votre choix? Il faut donc vous dire, MESSIEURS, que je ne regarde pas ſeulement cette Académie comme une Aſſemblée d'hommes Savans, que l'amour & la connoiſſance des Belles-Lettres uniſſent enſemble. Quand je remonte juſqu'à la ſource de votre inſtitution, un ſi bel établiſſement éleve plus haut mes penſées. Oui, MESSIEURS, c'eſt cette ardeur infatigable qui animoit le grand Cardinal de Richelieu à porter au plus haut dégré la gloire de la France; c'eſt, dis-je, cette même ardeur qui lui inſpira le deſſein de former cette Compagnie. En effet, s'il eſt véritable, comme diſoit l'Orateur Romain, que la gloire conſiſte, ou bien à faire des actions qui ſoient dignes d'être écrites, ou bien à compoſer des écrits qui méritent d'être lus; ne falloit-il pas, MESSIEURS, que ce Génie incomparable joignît ces deux choſes pour accomplir ſon ouvrage? C'eſt auſſi ce qu'il a executé heureuſement. Pendant que les François animés de ſes conſeils vigoureux méritoient par des exploits inouis, que les plumes les plus éloquentes publiaſſent leurs louanges, il prenoit ſoin d'aſſembler dans la ville capitale du Roiaume l'élite des plus illuſtres Ecrivains de France pour en compoſer votre Corps. Il entreprit de faire en ſorte que la France fournît tout enſemble, & la matiere & la forme des plus excellens diſcours; qu'elle fût en même tems docte & conquérante; qu'elle ajoutât l'empire des Lettres à l'avantage glorieux qu'elle avoit toujours conſervé de commander par les armes. Et certainement, MESSIEURS, ces deux choſes ſe fortifient & ſe ſoutiennent mutuellement. Comme les actions héroïques animent ceux qui écrivent, ceux-ci réciproquement vont remuer par le deſir de la gloire ce qu'il y a de

plus vifs dans les grands courages, qui ne ſont jamais plus capables de ces généreux efforts par leſquels l'homme eſt élevé au-deſſus de ſes propres forces, que lorſqu'ils ſont touchés de cette belle eſpérance de laiſſer à leurs deſcendans, à leur Maiſon, à l'Etat, des exemples toujours vivans de leur vertu & des monumens éternels de leurs mémorables entrepriſes. Et quelles mains peuvent dreſſer ces monumens éternels, ſi ce n'eſt ces ſavantes mains qui impriment à leurs ouvrages ce caractere de perfection que le tems & la poſtérité reſpectent? C'eſt le plus grand effet de l'éloquence. Mais, MESSIEURS, l'éloquence eſt morte; toutes ſes couleurs s'effacent, toutes ſes graces s'évanouiſſent, ſi l'on ne s'applique avec ſoin à fixer en quelque ſorte les Langues & à les rendre durables. Car comment peut-on confier des actions immortelles à des Langues toujours incertaines & toujours changeantes? & la nôtre en particulier pouvoit-elle promettre l'immortalité, elle dont nous voïions tous les jours paſſer les beautés, & qui devenoit barbare à la France même dans le cours de peu d'années? Quoi donc? la Langue Françoiſe ne devoit-elle jamais eſpérer de produire des écrits qui puſſent plaire à nos deſcendans? & pour méditer des ouvrages immortels, falloit-il toujours emprunter le langage de Rome & d'Athenes? Qui ne voit qu'il falloit plutôt pour la gloire de la Nation former la Langue Françoiſe, afin qu'on vît prendre à nos diſcours un tour plus libre & plus vif, dans une phraſe qui nous fût plus naturelle, & qu'affranchis de la ſujetion d'être toujours de foibles copies, nous puſſions enfin aſpirer à la gloire & à la beauté des Originaux? Vous avez été choiſis, MESSIEURS, pour ce beau deſſein, ſous l'illuſtre protection de ce grand homme, qui ne poſſede pas moins les régles de l'Eloquence, que de l'ordre de

la Juſtice, & qui préſide depuis tant d'années aux Conſeils du Roi, autant par la ſupériorité de ſon Génie, que par l'autorité de ſa Charge. L'uſage, je le confeſſe, eſt appellé avec raiſon le pere des Langues. Le droit de les établir, auſſi bien que de les régler, n'a jamais été diſputé à la multitude; mais ſi cette liberté ne veut pas être contrainte, elle ſouffre toutefois d'être dirigée. Vous êtes, MESSIEURS, un Conſeil réglé & perpétuel, dont le crédit, établi ſur l'approbation publique, peut réprimer les bizarreries de l'uſage, & tempérer les déréglemens de cet empire trop populaire. C'eſt le fruit que nous eſpérons recevoir bientôt de cet Ouvrage admirable que vous méditez; je veux dire, ce Tréſor de la Langue, ſi docte dans ſes recherches, ſi judicieux dans ſes remarques, ſi riche & ſi fertile dans ſes expreſſions. Telle eſt donc l'inſtitution de l'Académie: elle eſt née pour élever la Langue Françoiſe à la perfection de la Langue Grecque & de la Langue Latine. Auſſi a-t-on vu par vos Ouvrages, qu'on peut en parlant François joindre la délicateſſe & la pureté Attique à la majeſté Romaine. C'eſt ce qui fait que toute l'Europe apprend vos Ecrits, & quelque peine qu'ait l'Italie d'abandonner tout-à-fait l'Empire, elle eſt prête à vous céder celui de la politeſſe & des ſciences. Par vos travaux & par votre exemple, les véritables beautés du ſtile ſe découvrent de plus en plus dans les Ouvrages François, puiſqu'on y voit la hardieſſe qui convient à la liberté mêlée à la retenue, qui eſt l'effet du jugement & du choix: la licence eſt reſtreinte par les préceptes; & toutefois vous prenez garde qu'une trop ſcrupuleuſe régularité, qu'une délicateſſe trop molle, n'éteigne le feu des eſprits, & n'affoibliſſe la vigueur du ſtile. Ainſi nous pouvons dire, MESSIEURS, que la juſteſſe eſt devenue par vos ſoins le partage de notre Langue,

qui ne peut plus rien endurer ni d'affecté, ni de bas : ſi bien qu'étant ſortie des jeux de l'enfance, & de l'ardeur d'une jeuneſſe emportée, formée par l'expérience, & réglée par le bon ſens, elle ſemble avoir atteint la perfection qui donne la conſiſtence. La réputation toujours fleuriſſante de vos Ecrits, & leur éclat toujours vif, l'empêcheront de perdre ſes graces ; & nous pouvons eſpérer qu'elle vivra dans l'état où vous l'avez miſe, autant que durera l'Empire François, & que la Maiſon de ſaint Louis préſidera à toute l'Europe. Continuez donc, MESSIEURS, à emploier une Langue ſi majeſtueuſe à des ſujets dignes d'elle. L'Eloquence, vous le ſavez, ne ſe contente pas ſeulement de plaire : ſoit que la parole retienne ſa liberté naturelle dans l'étendue de la Proſe, ſoit que reſſerrée dans la meſure des Vers, & plus libre encore d'une autre ſorte, elle prenne un vol plus hardi dans la Poëſie, toujours eſt-il véritable que l'Eloquence n'eſt inventée, ou plutôt qu'elle n'eſt inſpirée d'en-haut, que pour enflammer les hommes à la vertu ; & ce ſeroit, dit ſaint Auguſtin, la rabaiſſer trop indignement, que de lui faire conſumer ſes forces dans le ſoin de rendre agréables des choſes qui ſont inutiles. Mais ſi vous voulez conſerver au monde cette grande, cette ſérieuſe, cette véritable Eloquence, réſiſtez à une critique importune, qui tantôt flatant la pareſſe par une fauſſe apparence de facilité, tantôt faiſant la docte & la curieuſe par de bizarres rafinemens, ne laiſſeroit à la fin aucun lieu à l'art, & nous feroit retomber dans la barbarie. Faites paroître à ſa place une critique ſévere, mais raiſonnable ; & travaillez ſans relâche à vous ſurpaſſer tous les jours vous-mêmes, puiſque telle eſt toute enſemble la grandeur & la foibleſſe de l'eſprit humain, que nous ne pouvons égaler nos propres idées ; tant celui qui nous a for-

més, a pris ſoin de marquer ſon infinité. Au milieu de nos défauts, un grand objet ſe préſente pour ſoutenir la grandeur des penſées & la majeſté du ſtile. Un Roi a été donné à nos jours, que vous nous pouvez figurer en cent emplois glorieux, & ſous cent titres auguſtes: grand dans la paix & dans la guerre, au-dedans & au-dehors, dans le particulier & dans le public, on l'admire, on le craint, on l'aime. De loin il étonne; de près il attache; induſtrieux par ſa bonté à faire trouver mille ſecrets agrémens dans un ſeul bienfait; d'un eſprit vaſte, pénétrant, réglé, il conçoit tout, il dit ce qu'il faut, il connoît & les affaires & les hommes, il les choiſit, il les forme, il les applique dans le tems, il ſait les renfermer dans leurs fonctions; puiſſant, magnifique, juſte; veut-il prendre ſes réſolutions, la droite raiſon eſt ſa conſeillere; après il ſe ſoutient, il ſe ſuit lui-même; il faut que tout cede à ſa fermeté & à ſa vigueur invincible. Le voilà, MESSIEURS, ce digne ſujet de vos diſcours, & de vos chants héroïques. Le voiez-vous ce grand Roi dans ſes nouvelles conquêtes, diſputant aux Romains la gloire des grands travaux, comme il leur a toujours diſputé celle des grandes actions? Des hauteurs orgueilleuſes menaçoient ſes Places; elles s'abaiſſent en un moment à ſes pieds, & ſont prêtes à ſubir le joug qu'il impoſe. On éleve des montagnes dans les remparts; on creuſe des abîmes dans les foſſés: la terre ne ſe reconnoît plus elle-même, & change tous les jours de forme ſous les mains de ſes ſoldats, qui trouvent ſous les yeux du Roi de nouvelles forces, & qui en faiſant les fortereſſes, s'animent à les défendre. Vous avez ſouvent admiré l'ordre de ſa Maiſon: conſidérez la diſcipline de ſes Troupes, où la licence n'eſt pas ſeulement connue, & qui ne ſont plus rédoutées que par l'ennemi. Ces choſes ſont merveilleuſes, in-

croiables, inouies; mais ſon Génie, ſon cœur, ſa fortune, lui promettent je ne ſais quoi de plus grand encore. De quelque côté qu'il ſe tourne, ſes ennemis redoutent ſes moindres démarches; ils ſentent ſa force & ſon aſcendant, & leur fierté affectée couvre mal leur crainte & leur déſeſpoir. Finiſſons: car où m'emporteroit l'ardeur qui me preſſe? Il aime & les Savans & les Sciences: c'eſt à elles, pour ainſi dire, qu'il a voulu confier le plus précieux dépôt de l'Etat; il veut qu'elles cultivent l'eſprit le plus vif & le plus beau naturel du monde. Ce DAUPHIN, cet aimable Prince, ſurmonte heureuſement les premieres difficultés des études; & s'il n'eſt pas rebuté par les épines, quelle ſera ſon ardeur quand il pourra cueillir les fleurs & les fruits? On vous nourrit, MESSIEURS, un grand Protecteur: ſi nos vœux ſont exaucés, ſi nos ſoins proſperent, ce Prince ne ſera pas ſeulement un jour le digne ſujet de vos diſcours; il en connoîtra les beautés, il en aimera les douceurs, il en couronnera le mérite.

Fin du Tome ſeptiéme.

MAG 2002477